# JEAN-AUBERT LORANGER

## OEUVRE POETIQUE

EDITION ETABLIE, ANNOTEE ET PRESENTEE

par Bernadette Guilmette

Thèse présentée à l'Ecole des études supérieures de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du doctorat en philosophie (lettres françaises)

Université d'Ottawa
Ottawa, Canada, 1980

© Bernadette Guilmette, Ottawa, Canada, 1981

National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

# NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED

# AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NL-339 (Rev. 8/80)

Jean-Aubert Loranger (1896-1942).

"Partout, j'ai cherché l'Introuvable."
(Poëmes).

CURRICULUM VITAE

Bernadette Guilmette obtient son baccalauréat ès arts de l'Université Laval en 1968, son baccalauréat spécialisé en français en 1971 et sa maîtrise ès arts en lettres en 1972 de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Sa thèse de maîtrise est intitulée Le voyage intérieur de Jean-Aubert Loranger. En 1972-1973, elle poursuit sa scolarité de doctorat à l'Université d'Ottawa. De 1963 à 1968, elle collabore à la préparation d'une édition critique sur l'oeuvre complète du poète Nérée Beauchemin avec son mari, Armand Guilmette. Outre trois articles publiés sur Jean-Aubert Loranger et un sur la première oeuvre surréaliste, Les Champs magnétiques, elle prépare et présente l'édition complète des Contes de Jean-Aubert Loranger (Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, 324 p., et no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, 331 p.), ce qui vaut, à Jean-Aubert Loranger, le Prix France-Québec Jean-Hamelin, à titre posthume. Elle reçoit ce prix le 27 novembre 1979 à Paris. En 1978, elle remet deux articles au Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec et deux en 1979. Elle travaille à un

projet de recherche sur Le Nigog dirigé par son mari. Elle compte transmettre d'ici peu à un éditeur les articles de Jean-Aubert Loranger parus dans les périodiques et s'échelonnant de 1918 à 1942. Possédant déjà une abondante documentation sur Fernand Préfontaine et Le Nigog, elle fera paraître un article sur ce directeur du Nigog, ainsi qu'une bibliographie sur la revue même. Elle a aussi deux autres articles qu'elle doit présenter à des revues, l'un sur Le passeur de Jean-Aubert Loranger et l'autre sur le surréalisme. Depuis 1971, elle est, à titre bénévole, secrétaire général et membre du conseil d'administration des Ecrits des Forges. Elle est, depuis le 2 mai 1979, membre adhérent de l'A.D.E.L.F. (Association des Ecrivains de Langue Française (Mer et Outre-Mer). Enfin, elle est boursière du Conseil des Arts du Canada de 1972 à 1976, de l'Enseignement Supérieur du gouvernement du Québec de 1974 à 1976 et de l'Université d'Ottawa pour le semestre d'hiver 1978.

## REMERCIEMENTS

Je remercie les personnes qui m'ont aidée à réaliser cette thèse: Monsieur Paul Wyczynski, instigateur du projet, qui a su guider ma recherche avec dévouement, compétence et efficacité; Madame Lucille L.-Préfontaine qui a mis à ma disposition le riche fonds du Nigog et une pièce de grande valeur touchant le poète; Monsieur Jacques Prémont, Directeur de la Bibliothèque de la Législature du Québec, qui a facilité ma recherche en me donnant accès aux précieux documents, et dont l'intérêt pour les choses de l'esprit m'a vivement soutenue; Mademoiselle Edith Manseau et Monsieur Jean-Guy Hudon pour des références bibliographiques importantes; le docteur René Pacaud qui, à titre de témoin oculaire, m'a prodigué les informations concernant le couple Loranger à l'Ile d'Aix; Monsieur Henri Tranquille pour m'avoir fourni de multiples renseignements sur la vie de bohème du poète et sur les écrivains de la période de 1930-1950; Armand Guilmette, mon mari, qui ayant déjà préparé une édition critique, m'a soutenue de ses conseils et aidée de plusieurs façons. A tous ceux et celles, très nombreux, qui ont coopéré à la bonne marche de ce travail, j'exprime ma plus sincère gratitude.

## PARCOURS DES RECHERCHES

Comme certains écrivains de sa génération, Jean-Aubert Loranger est demeuré jusqu'à sa mort presque totalement ignoré. Son sort est lié, sans doute, à cette attitude singulière qui le poussait hors des normes établies depuis longtemps par le régionalisme et qui l'incitait à forcer les portes de demeures encore inexplorées. Ce jeune homme de grande famille, qui épousait d'instinct la bohème, ne comptait pas avec la rumeur du milieu littéraire qui conjugue si vite les forces complices du silence. Seuls ses amis, Berthelot Brunet et Albert Laberge, ont toujours cru en son talent et n'ont pu que le soutenir. Dans l'ensemble, c'était la triste rançon d'un poète incompris parce que déjà loin.

Il fallut attendre que l'on remuât ses cendres et que l'on y découvrît sa parole ardente. Dès 1943, Claude-Henri Grignon, qui avait cessé de le démolir, lui reconnaît, dans Les Pamphlets, des "éclairs de génie". En 1957, Gaston Miron voit en Loranger un "précurseur valable"; Guy Sylvestre ne l'a pas ignoré dans son anthologie de 1958, et il souligne que Loranger a importé ici l'unanimisme. D'autres, comme Paul Wyczynski, Gérard Bessette et Pierre de Grandpré,

s'intéressent de plus près à son oeuvre et la réhabilitent une première fois dans notre littérature. Gilles Marcotte, en 1970, publie les deux livres de Loranger en un seul recueil, sous le titre Les Atmosphères suivi de Poëmes. L'édition originale avait franchi un demi-siècle.

*

Peu avant cette parution, j'avais entrepris une thèse de maîtrise sur la poésie de Jean-Aubert Loranger à l'Université du Québec à Trois-Rivières, et que dirigeait Gatien Lapointe. Cette première étude me convainquit de l'importance de l'auteur, et de la nécessité de poursuivre mes recherches. Ainsi, à une analyse de la poésie, succéderait la tentative d'établir et de commenter les textes poétiques eux-mêmes. A un regard jeté de l'intérieur s'ajouterait la préoccupation d'explorer les poèmes dans leur dimension externe et relationnelle. Monsieur Paul Wyczynski m'ayant raffermie dans ma décision, je me mis à la tâche dès l'année 1974.

Les mesures qui régissent mon plan d'ensemble sont simples. Comme texte de base, je me suis servie de l'édition originale des Atmosphères (1920) et de Poëmes (1922) ainsi que du texte de la première parution des poèmes retrouvés. Par respect pour la volonté de l'auteur, j'ai

conservé intacts les textes des Atmosphères, bien que ce recueil contienne un récit poétique, Le passeur, et un conte, Le vagabond. J'ai tenu à garder tel quel l'ordre des pièces des deux recueils, et, pour les poèmes retrouvés (dont quatre dans les périodiques et deux dans les volumes), j'ai adopté l'ordre chronologique de publication, le seul qui s'imposait. Dans quelle mesure ai-je altéré le texte de l'écrivain? Mon intervention en ce sens est d'ordre mineur. J'ai corrigé les fautes d'orthographe, de ponctuation et les coquilles. Je fais suivre en leur lieu à la fin des variantes et notes explicatives une liste complète des corrections ou changements: ceux de Gilles Marcotte et les miens, incluant l'errata de Loranger (Poëmes). Pour le reste, je me suis abstenue d'uniformiser. On trouve Jean L(oranger), Jean Aubert Loranger et Jean-Aubert Loranger. J'ai tenu à garder inchangées ces formes.

Quant à l'ordonnance générale de ma thèse et à la méthode suivie, je me suis d'abord inspirée des éditions critiques déjà réalisées au pays, puis de celles sur Mallarmé et Nerval dans La Pléiade et, enfin, de celle de Jeannine Kohn-Etiemble portant sur 226 lettres inédites de Jean Paulhan. Comme la matière diffère d'une édition à l'autre,

on peut aisément constater qu'il y a adaptation dans la forme de présentation. C'est en quelque sorte le contenu même de cette édition qui m'en a dicté la méthode. Ainsi, les variantes étant peu nombreuses et les inédits inexistants, sauf quatre dédicaces, j'ai dû mettre l'accent sur le commentaire et la documentation: tenter d'éclairer l'oeuvre dans sa genèse et dans ses implications sociologiques, historiques et littéraires. Cette édition se compose donc d'une introduction qui fait état de la carrière de l'homme aux prises avec l'écriture, d'une chronologie et du texte intégral des deux livres et des poèmes retrouvés de Loranger, des dédicaces, des variantes et notes explicatives, d'une bibliographie que j'ose qualifier d'exhaustive en raison de la masse de documents qui l'ont constituée naturellement, et enfin de tables et d'index pertinents. Comme pour Nerval, dans La Pléiade, j'ai inséré, après la chronologie, la liste des domiciles connus de Jean-Aubert Loranger que j'ai pu retrouver pour la plupart dans les annuaires publiées par les compagnies John Lovell et Bell Canada.

On trouvera peut-être excessif l'importance que j'ai donné au commentaire et à la documentation. J'aurais, certes, pu me limiter à des indications précises, mais

sommaires, de simples faits, des dates et des noms propres. Mais je n'ai rien voulu laisser au hasard de ce qui pouvait normalement constituer pour le lecteur une information désirable. Car, du moment que j'entreprenais d'établir et de commenter le texte poétique d'un écrivain d'une certaine époque, ne fallait-il pas que je fournisse en même temps le plus grand nombre possible de clés et de références? L'un des traits caractéristiques de cette oeuvre n'est-il pas d'être apparue en un lieu de carrefour où s'affrontaient deux factions bien identifiées par les historiens de la littérature: les sédentaires du régionalisme et les nomades de l'esprit nouveau? Sur cette toile de fond mouvante comme la vie, j'ai tenté de saisir le profil imperceptible d'une oeuvre poétique.

*

La documentation, ce fut sans doute le problème majeur de ce travail. Le tableau des principaux périodiques consultés, que j'inclus en appendice (appendice I, Thèse, p. 1277), peut donner un aperçu de mes recherches. Si la quantité énorme de pièces à examiner peut mettre à rude épreuve le courage et l'endurance — j'ai dû, par exemple, "tourner" des millions de pages de journaux et revues —, la distance et les nombreux déplacements opposent aussi

leur poids d'exigence. Ce projet m'a portée vers de multiples lieux où je pouvais acquérir des connaissances sur le sujet traité. Comme les collections de revues sont souvent incomplètes, j'eus parfois à me rendre dans trois bibliothèques importantes pour réunir dans mes dossiers toutes les informations. Pour me renseigner sur la poésie française d'inspiration japonaise, il fallait, en dépit de la richesse des oeuvres de la Bibliothèque Nationale de Paris, mener les investigations en d'autres endroits de la région parisienne. Plusieurs entrevues avec des personnes connaissant bien Loranger ont ouvert un champ neuf à mes données. Les enfants du poète ont préféré ne pas raviver certains souvenirs. Selon l'aîné, tous les documents concernant leur père auraient été détruits. C'est le fait d'une oeuvre encore jeune d'être soumise à plus de discrétion. Des écrivains ont, par ailleurs, nettement refusé de me parler de cet homme, mais ils m'ont entretenue avec volubilité de l'ambiance littéraire de l'époque.

*

L'itinéraire de mes recherches ne suit pas une ligne continue et logiquement établie; il se déroule plutôt, comme c'est le cas pour toute recherche d'envergure, par bonds successsifs, au gré des découvertes et de l'intérêt que

celles-ci faisaient naître en moi. Un certain cheminement pourtant s'imposait de toute évidence pour solliciter à la fois le hasard et consolider les connaissances acquises. D'autre part, ces investigations nous mettent aussi en rapport avec des personnes qui, la plupart du temps, constituent des intermédiaires indispensables dans la quête du document.

Sur le plan géographique, j'ai été amenée à fréquenter les principales bibliothèques et dépôts d'archives du Québec d'abord, de la capitale fédérale, puis les bibliothèques françaises, notamment à Paris, la Bibliothèque Nationale, celles de l'Arsenal, de la Ville Historique de Paris, de l'Institut Catholique, de l'Université de Paris X-Nanterre, à La Rochelle, à Rouen et à Grenoble.

Maintes informations sur la famille Loranger, la vie, l'oeuvre, le milieu littéraire du poète m'ont permis d'établir l'apparat critique. Robert de Roquebrune, son cousin, me fournit des renseignements sur le personnage même de Loranger et sur sa famille; un archiviste et historien, Monsieur Jean-Jacques Lefebvre, des précisions sur les familles Loranger et Tétreau (l'épouse de l'écrivain se nommait Alice Tétreau). Un avocat et professeur de droit, Monsieur Jean-Charles Bonenfant, m'a entretenue habilement

de notre premier auteur de droit constitutionnel, le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, le grand-père de Jean-Aubert Loranger. Monsieur Claude Lebeau, du Service des Archives du Ministère de la Justice au Palais de Justice de Montréal, m'a pertinemment informée sur cette grande famille de juristes, de magistrats et d'hommes de lettres.

Les proches parents du poète m'ont aussi aidée dans cette recherche: Mademoiselle Zélie Loranger, aujourd'hui décédée, soeur du poète, a mis à ma disposition un album de famille et m'a parlé des siens en connaissance de cause. D'autres, comme Madame Marie Loranger-Parihk, Messieurs de Gaspé et Jean Loranger, ses enfants, m'ont fourni des précisions utiles. Enfin, il s'en trouva, telle Mademoiselle Marie Wattiez, pour me parler de Jean-Aubert Loranger, de sa femme et de leurs enfants qui, après l'agression de Joliette en mai 1932 (Lindor Benoît attaqua Loranger), résidaient dans une maison appartenant à la riche famille Beaubien d'Outremont également de la lignée des de Gaspé. Avec une mémoire alerte, Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry me confia ses souvenirs sur les grandes familles des de Salaberry, des Beaudry, des Loranger, des Tétreau, des Vanier, etc. Un chercheur érudit, Luc Lacourcière, a bien voulu me renseigner sur la famille Aubert de Gaspé et il m'a

incité à publier les contes de Loranger dans la collection du Nénuphar qu'il dirige. Il est certain que son exemple a pesé sur ma décision d'entreprendre une édition critique.

Monsieur Thomas E. Appleton, l'Historien de la Garde côtière canadienne, m'a fait part de ses connaissances sur le navire anglais, Terra Nova, nom qu'avait emprunté Loranger pour un recueil de poèmes. Mesdames Lucille Beaumier, Diane Gélinas, Mademoiselle Jeannette Desjardins, Messieurs Jean-Pierre Biron, Louis Boucher, Pierre Cantin, André Cochrane, Gilles Gallichan, René Gélinas et Richard Houle m'ont communiqué des documents et des références touchant soit l'oeuvre de l'écrivain, soit la période qui l'accompagne. Monsieur Lucien Fréchette, principalement, et Monsieur Léo Gendreau m'ont toujours remis des travaux impeccables de photocopie. Les photographiés prises dans les périodiques du Québec, et en Europe (quelques-unes figurent dans ma thèse) l'ont été par mon mari. J'ai moi-même enregistré certaines entrevues.

Le poète ayant suivi parfois une voie individuelle pour ses études primaires, il n'était pas facile de découvrir des documents qui auraient pu m'instruire du succès ou des insuccès du jeune étudiant. J'ai rencontré, pour me guider, des aides compétents: le frère Gérard Arcand de l'Académie Saint-Jean-Baptiste de Montréal, m'a permis

d'orienter mes recherches sur la fréquentation scolaire du poète; je dois à Soeur Jeannette Frenette, des Archives Providence de Montréal d'utiles points d'information sur ses études élémentaires; pour ses études secondaires, Madame Marie-Paule Villeneuve-Reingruber des Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal a retracé ses dates d'entrées et de sorties à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau). En 1974, au cours d'une entrevue, Robert de Roquebrune m'a affirmé que Loranger avait suivi des cours au Conservatoire Lassalle. Je n'ai pu rien trouver à ce sujet en dépit de mes recherches dans les périodiques (palmarès, représentations d'oeuvres, séances publiques, etc). Madame Suzanne Paquette-Goyette, directrice du Conservatoire Lassalle, m'a répondu que les documents susceptibles de m'intéresser avaient été détruits. Loranger n'aurait jamais suivi de cours à l'Université de Montréal (lettre de Monsieur Jacques Ducharme, responsable du secteur des Archives historiques de l'Université de Montréal).

Le travail de Loranger, journaliste, m'a été révélé principalement par Messieurs Joseph Bourdon, Jean Dufresne et Placide Labelle. J'ai lu de ses articles dans La Patrie (éditions quotidienne et hebdomadaire), La Presse, Le Jour,

et de ses contes dans La Patrie (les deux éditions), Le Jour, Les Idées. Aucun article signé par Loranger dans Montréal-Matin où il fut chef de l'information. Ont tenté de répondre à mes questions relatives à un emploi de bureau à la Commission des Liqueurs, Au Pied-du-Courant, à Montréal, Messieurs Pierre Beaudry, directeur du bureau-chef de la Société des Alcools, Au Pied-du-Courant, Paul-Eugène Drolet, directeur du Personnel à la Société des Alcools du Québec, René Langevin, sous-ministre associé et sous-registraire au Ministère de la Justice, Clément Ménard, de la Direction du Personnel, du même ministère, Joseph Dionne, un ancien employé de la Commission des Liqueurs aux bureaux de Paris (on avait écrit que Loranger y avait travaillé) et de Montréal, et René Lamarche, un ancien employé au bureau de Montréal. On m'a appris que Loranger avait détenu d'autres situations. Mademoiselle A. Séguin, conseillère auprès du personnel pour l'assurance et la retraite, au bureau de la Métropolitaine à Ottawa, me donna les dates exactes du travail de Loranger. Monsieur Isafe Nantais devait me révéler un aspect singulier du poète, agent d'assurances. Monsieur R. Houle, du Service du Personnel de la Marine, au Ministère des Transports, à Ottawa, m'indiqua les dates et le salaire concernant le poste de l'écrivain comme secrétaire du

ministre de la marine, à Ottawa, l'Honorable Alfred Duranleau. Mes lettres concernant une fonction de bureau au Port de Montréal sont demeurées sans réponse.

Le milieu littéraire dans lequel vécut Loranger à partir de 1918 eut une influence sur sa carrière. Le Nigog, par exemple, fut pour le poète une occasion de rencontres et d'échanges sur le plan littéraire et artistique. J'eus la bonne fortune de consulter le remarquable fonds du Nigog. Un autre fonds d'archives privé qu'on m'a prié de tenir secret me fut aussi ouvert. L'un des directeurs de la revue, Robert de Roquebrune, me commenta la genèse du périodique.

Des témoins survivants de l'Ecole littéraire de Montréal, Victor Barbeau et Jean Nolin, ont bien voulu m'entretenir de l'ambiance culturelle de l'époque. Ce fut par l'entremise de Madame Lyse Nantais-Picher que son père, Isaïe Nantais, répondit aux questions sur l'Ecole et sur Loranger lui-même. Monsieur Bruno Harel, archiviste chez les Prêtres de Saint-Sulpice à Montréal, m'a fait connaître l'historique du Cercle Ville-Marie. Monsieur Gérard Parizeau m'a aussi parlé de ce cercle d'intellectuels qui regroupait une certaine élite. Le 19 avril 1918 Loranger assista à une conférence de Pierre-J. Dupuy sur Verhaeren,

sous les auspices du cercle. Et lors de la réunion du 29 avril 1922, on lut "quelques pages de Jean-Aubert Loranger, — assez étranges — " et la critique de Poëmes par Berthelot Brunet. Loranger n'a jamais appartenu au Cercle Ville-Marie ni à l'Association des Auteurs canadiens, section française, mais il bénéficia de la fondation de cette dernière.

Le voyage de Loranger en France en 1921 fait époque dans sa vie. Il fallut le concours de plusieurs personnes pour le reconstituer. Sur cet événement important, Mademoiselle Solange DeRouyn, bibliothécaire à l'Hôpital Saint-Joseph de Trois-Rivières, avec le concours de Marilyn Fransiszyn, de la Bibliothèque Osler de l'Histoire de la Médecine de l'Université McGill, m'a communiqué l'adresse du docteur René Pacaud, médecin à la retraite. Celui-ci, à qui le poète avait dédié son texte, Le retour de l'enfant prodigue, me reçut chez lui à Josnes (Loir-et-Cher) et m'a véritablement mis sur la piste de Loranger en me donnant des indications précises sur son séjour à l'Ile d'Aix, sur les causes de son départ précipité et sur son périple vers le Havre. Monsieur Jacques Grimard, qui est un familier des archives de La Rochelle, m'a remis les principales adresses des riches fonds d'archives de la Charente-Maritime,

des Yvelines et de l'ancien département de Seine-et-Oise. Mademoiselle Françoise Giteau, directeur des Services d'Archives de la Charente-Maritime, m'a mis en contact avec Monsieur Jean Privat et m'a donné le nom du maire de l'Ile d'Aix qui avait autorisé le couple Loranger à loger dans la célèbre "Maison de l'Empereur". Monsieur Jean Privat, écrivain "aixois de pure souche", par un bel après-midi d'octobre 1975, m'a fait visiter l'île Historique de l'Océan Atlantique, en me guidant avec compétence dans les lieux mêmes qu'avaient habités les époux Loranger, et quand je fus rendue au pays, il continua de s'intéresser à mes recherches. Mademoiselle Odile de Saint-Affrique, de la Bibliothèque de la Ville de La Rochelle, m'a prêté une abondante documentation sur l'Ile d'Aix. Monsieur le Président de la Société des Amis de l'Ile d'Aix a confirmé mon opinion à savoir que Marcel Dugas, qui avait conduit Loranger dans cette île magnifique, n'a jamais fait partie de cette société. Monsieur Auguste Désert, gardien du Pavillon de Gustave Flaubert à Croisset, m'a dit où je trouverais l'ancien registre des visiteurs et Mademoiselle Madeleine Fournier de la Bibliothèque Municipale de Rouen m'a donné accès à l'important registre inauguré en 1912; j'y découvris alors la signature des trois voyageurs, Monsieur et Madame

Jean-Aubert Loranger et le docteur René Pacaud, en date du 7 décembre 1921. Monsieur le Maire de Rouen, par délégation, m'a transmis des documents concernant le "Grand Hôtel du Nord, Au pied du Gros-Horloge", à Rouen, où logèrent les époux Loranger avant de s'embarquer au Havre. Madame Jacqueline Pétard m'a renseignée sur le temps que prenaient les navires d'alors pour la traversée de l'Atlantique. Monsieur Omer Lavallée, archiviste de la compagnie "Canadian Pacific", m'a communiqué un tableau me permettant de fixer avec plus de certitude la date d'entrée de Jean-Aubert Loranger au Canada. Le séjour de l'écrivain à Paris demeure mystérieux. Aucune trace dans les archives de la capitale française. Deux événements auxquels il participa furent signalés dans les périodiques et un troisième dans le journal intime de Fernand Préfontaine. Loranger même demeura d'une absolue discrétion sur ce voyage écourté. Ses vers de Poëmes traduisent suffisamment son désenchantement de revenir au pays.

Certaines recherches furent particulièrement ardues car il n'existe aucun fonds Jean-Aubert-Loranger, et aucune bibliographie n'a été entreprise à ce sujet. Les généalogies ne sont pas toujours à date, ou encore faut-il les consulter prudemment. J'ai dû, pour me renseigner plus adéquatement, consulter moi-même les actes de l'état civil.

Monsieur Marcel Saint-Pierre, un écrivain, m'a confié la raison qui l'a amené à discontinuer son édition critique sur Loranger. J'ai obtenu le concours de plusieurs personnes qui ont enrichi ma documentation, d'un nom, d'une date, d'une adresse, d'une photocopie ou d'une note éclairante: Monsieur Roland-J. Auger, directeur de la section de la généalogie au Ministère des Affaires culturelles du Québec, Madame Léon Beaudry (Angèle Saint-Arnaud) de Trois-Rivières, Monsieur Aurélien Boivin, du Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec, Madame Mariette Brousseau-Guay de Sorel, Madame Madeleine Roy, Messieurs Gatien Lapointe, Raymond Pelletier et Raymond Rivard, de l'Université du Québec à Trois-Rivières. J'ai bénéficié du savoir de Monsieur Claude R. Blouin sur la poésie japonaise. Madame Roger Maillet et Monsieur Willie Chevalier, qui ont bien connu les amis de Loranger, m'ont communiqué des détails intéressants. J'ai dû m'assurer la collaboration de bibliothécaires. Ainsi, Monsieur Daniel Olivier, de la Bibliothèque de la Ville de Montréal (salle Gagnon), à qui il m'est souvent arrivé de demander par téléphone un renseignement précis, m'a toujours tirée d'embarras avec compétence et amabilité.

Consultations d'archives, de bibliothèques, entrevues, mais aussi correspondance. La lettre fut pour moi un

moyen d'investigation. Mais les retards du courrier, à cause des nombreuses grèves de la poste, alourdirent parfois ma tâche. De nombreux informateurs sont venus à mon aide par la voie postale: entre autres, Me Louis Archambeault, président du Trust Général, Madame Laurette Beaubien-Perrault, une descendante de Philippe Aubert de Gaspé, Monsieur Marcel Bélanger, vice-consul du Canada à Bordeaux, Monsieur Dacre P. Cole, de la Direction des Affaires historiques du Ministère des Affaires extérieures à Ottawa, Monsieur Marcel Delafosse, conservateur en chef, directeur des services d'archives des Yvelines et de l'ancien département de Seine-et-Oise, Monsieur Fernand Drouin, chef de division du Centre de documentation de La Presse, Monsieur Gilles Duguay, conseiller culturel de l'Ambassade du Canada à Paris, Son Excellence l'Ambassadeur du Canada au Portugal, Monsieur Roger Duhamel, Monsieur Jean-Louis Fortier, de la Bibliothèque de l'Université de Sherbrooke, Monsieur Marcel-Aimé Gagnon, écrivain, Monsieur Raymond Gariépy, conservateur intérimaire au Ministère des Affaires culturelles du Québec, Monsieur Henri Gérin-Lajoie, surintendant de division des Archives au Secrétariat municipal de Montréal, Monsieur l'abbé Paul-E. Gosselin, secrétaire de la Liaison française, Monsieur Gilles Héon, des Archives Nationales du Québec

à Montréal, Mesdames Monique Signori-Laforest et Ruth Gariépy-Smale, du même endroit, Madame Janine Jennot, secrétaire de direction aux services professionnels de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, Madame Brigitte Laine, conservateur adjoint au directeur des Archives du département de la Seine-Maritime, Madame Clarisse Larivière-Lambert, la fille d'un passeur de Saint-Roch (on sait qu'un passeur, faisant la navette entre Saint-Ours et Saint-Roch sur le Richelieu, a inspiré le principal texte de Loranger), Madame Marine Leland, écrivain et professeur, Madame Raymonde Litalien, représentant en France des Archives Publiques du Canada, Madame Yvonne L.-Tardif, secrétaire de la Société généalogique canadienne-française, Monsieur C. Mackinnon, des Archives Publiques du Canada, Madame Louise Ouellette-Vézina, du même endroit, le docteur Gabriel Nadeau, ami et biographe de Louis Dantin, Madame Wane Patton des Archives judiciaires de Havre-Aubert (Iles de la Madeleine), le docteur Carleton B. Peirce, registraire en chef de l'Hôpital Royal Victoria de Montréal, Madame Christiane Robert, des relations publiques de CKAC, Télémédia, Monsieur Clément Saint-Germain, directeur du service des lettres au Ministère des Affaires culturelles du Québec, Monsieur Guy Sylvestre, écrivain, directeur général de la

Bibliothèque Nationale du Canada, Madame Monique Tessier, chef de la consultation et du prêt à la Bibliothèque de la Ville de Montréal, Madame Monique Turcotte, chef de division des services techiques à la direction générale du personnel du Ministère de la Justice du Québec, Monsieur Yvon Verrette, responsable administratif à la direction des Greffes du Ministère de la Justice du Québec, Monsieur J.M. Whalen, préposé aux Archives militaires et d'Etat à Ottawa.

Enfin, après la consultation des personnes, celle des livres. Comment aurais-je pu omettre la lecture des auteurs qui ont fasciné Loranger: Jules Romains, Charles Vildrac, Luc Durtain, Charles-Louis Philippe, Saint-John Perse et peut-être Guillaume Apollinaire? Le poète connaissait les principales revues françaises: le Mercure de France, La Nouvelle Revue Française et La Grande Revue. Comment les ignorer moi-même, surtout les numéros parus entre 1918 et 1922? Loranger s'était intéressé à la poésie japonaise. Je devais donc refaire le périple de l'influence japonaise en France durant les années '10 et '20.

*

Il fallait donc procéder à toutes ces opérations pour mieux connaître Jean-Aubert Loranger et son oeuvre.

Un parcours des recherches est comme un rhizome, dirait Gilles Deleuze. On ne peut en donner une image parfaite. De plus, on y entre, si l'on veut, par n'importe quel endroit. On en sort aussi à volonté. Cependant, partout se fait sentir une intense activité.

Tout en forgeant l'apparat critique de la poésie de Loranger, j'ai mis à jour d'autres projets qui constituent le corpus entier de l'oeuvre. Chemin faisant, j'ai ainsi publié les contes. A venir aussi les articles de Jean-Aubert Loranger, journaliste.

# INTRODUCTION

## JEAN-AUBERT LORANGER, HOMME DE LETTRES

# INTRODUCTION

Jean-Aubert Loranger est le descendant de deux grandes familles au Canada français. Ecrivains, hommes forts et gens de guerre, les représentants de ces deux familles avaient depuis des siècles en France et au Canada sculpté par la plume ou par l'épée leur histoire. Ces noms qui, au pays, hantaient toutes les mémoires sont ceux des de Salaberry et des de Gaspé. Par sa mère, Loranger tenait plutôt des hommes forts, dont Michel, le héros de Châteauguay; par son père, des de Gaspé, Philippe Aubert[1].

---

[1] Le père de Jean-Aubert Loranger (né à Montréal le 26 octobre 1896, registre de l'état civil de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'année 1896, et décédé à Montréal le 28 octobre 1942; funérailles à l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 30 octobre 1942, registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1942), le docteur Joseph-Thomas Loranger (né le 17 mai 1873, registre de l'état civil de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, pour l'année 1873, et décédé à Montréal, à l'âge de 27 ans, le 30 août 1900; funérailles à l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 3 septembre 1900, registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1900), était le fils du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger (né à Yamachiche, la patrie du poète Nérée Beauchemin, le 2 février 1823, registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1823, et décédé à l'Ile d'Orléans, le 18 août 1885, inhumé à Montréal le 21 août, registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1885) et de Zélie-Angélique-Suzanne Borne (née aux Iles de la Madeleine, le 21 juillet 1841, "du légitime mariage de Louis Borne (...) et de Dame Zélie Degaspé", registre de l'état civil des Iles de la Madeleine (Havre

(Le Monde Illustré du 29 août 1885).

Le docteur Joseph-Thomas Loranger (1873-1900).

(La Presse du 31 août 1900).

Il était normal que les hauts faits des uns fussent connus par les écrits des autres. Dans ses Mémoires, Philippe Aubert de Gaspé trace le portrait de Louis-Ignace d'Irumberry de Saleberry, et relate l'histoire de sa famille au moyen d'anecdotes tirées de la vie quotidienne. Ce père de dix enfants, dont Michel, le "continuateur de la lignée", et Edouard, filleul du duc de Kent (père

---

Aubert), pour l'année 1841, et décédée à Montréal, le 16 août 1895, registre de l'état civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal, pour l'année 1895). Cette dernière était la petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé. Ainsi, la mère de Zélie-Angélique-Suzanne Borne, Elizabeth-Zélie Aubert de Gaspé, était née à Québec le 26 octobre 1818, et avait épousé en cette ville, Louis-Eusèbe Borne, le 28 avril 1840 (Pierre-Georges Roy, La famille Aubert de Gaspé, Lévis, [s.e.], La Compagnie J.E. Mercier, Imprimeurs et Relieurs, 1907, p. 159).

La mère de Jean-Aubert Loranger, Marie-Louise-Lucie Beaudry (née à Montréal le 11 juin 1876, registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1876, et décédée le 13 mai 1953, registre de l'état civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal, pour l'année 1953), était la fille de Louis-Joseph Dézéry-Beaudry et de Marie-Amélie-Elisabeth Hatt, mariés le 21 octobre 1873 (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, pour l'année 1873). Cette dernière était le septième enfant d'Augustus Hatt et de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry (Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, [s.e.], Québec, J.-A. K.-Laflamme, Imprimeur, 1905, p. 99-104); et le père de celle-ci, Charles-Michel, était le fils d'Ignace-Michel-Louis-Antoine (ibid., p. 27, 87), tous deux remarquables par leur prodigieuse force physique (Philippe A[ubert] de Gaspé, Mémoires, Ottawa, G.E. Desbarats, Imprimeur-éditeur, 1866, réimpression: Yorkshire (Angleterre), S.R. Publishers Limited, New York, Johnson Reprint Corporation, La Haye, Mouton & Co., N.V., 1966, p. 464, 470-478, 483-487), et le frère d'Edouard, le filleul du duc de Kent (ibid., p. 469).

de la reine Victoria), incarnait les vertus des ancêtres par les traits fondamentaux de son tempérament:

> cette belle âme semblait avoir constamment devant les yeux la devise incrustée sur les armes de sa famille: "Force à superbe! Mercy à foible!"
> [...]
> "C'est une ancienne tradition dans la famille que la devise [...] vient de la bataille de Coutras en 1587, où un de nos ancêtres tua un gendarme ennemi, fier de sa haute taille et de sa force, et en blessa un autre qui, renversé sur le champ de bataille, lui demandait la vie qu'il lui accorda. En ce moment parut le roi de Navarre dont l'active intrépidité le portait toujours au plus fort de la mêlée. Le héros généreux appréciant ces deux beaux faits de son gendarme, lui cria avec sa gaîté ordinaire dans les combats: Force à superbe! Mercy à foible! c'est ta devise. Ce roi de Navarre était le grand Henri IV depuis roi de France."[2]

D'une haute stature et taillé en Hercule, ce digne gentilhomme avait nombre d'exploits à son actif. Mais la force musculaire qu'il tenait de ses aïeux lui valait moins de respect que sa belle personnalité et sa pitié pour les faibles. Les mères incitaient leurs enfants à saluer ce juge de paix dans les rues de Québec. Ayant fait, par ailleurs, de bonnes études en France, il n'éprouvait aucun complexe à entretenir une conversation en latin avec ses amis.

---

[2] Philippe A[ubert] de Gaspé, op. cit., p. 458-459.

Jean-Aubert Loranger n'avait pas encore quatre ans lorsque mourut son père, en 1900. Avec sa mère et sa soeur, il séjourna jusqu'en 1912 chez son grand-père, Dézéry Beaudry, comptable, marié à la petite-fille de Michel de Salaberry. C'est là qu'il prit l'habitude de la lecture, assis dans le fauteuil qui avait appartenu au célèbre militaire[3]. Si l'on relevait des écrivains parmi ses ancêtres paternels, il y avait aussi des hommes de loi dans la famille: son grand-père, le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, auteur des

---

[3] Renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, la cousine du poète, le 23 mai 1975. C'est durant cette période que le jeune Loranger commence ses études. Il fréquente le Jardin de l'Enfance Saint-Alexis où il est admis le 17 avril 1903. On retrouve encore son nom dans le registre pour l'année scolaire 1905-1906 (lettre de Soeur Jeannette Frenette, Archives Providence, Montréal, le 18 juin 1976). Il prend des cours privés et s'inscrit au Plateau, l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1909-1910. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1910-1911. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1911-1912. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1912-1913. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1913-1914. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1914-1915, Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal). Il quitte Le Plateau le 12 décembre 1910 et prend des "leçons privées". Il revient à cette institution et ne termine pas sa dernière année. Il en sort le 1er février 1915 (ibid.). En même temps qu'il poursuit ses études, il lit passionnément. "Quand Jean était jeune, je l'ai toujours vu assis dans ce fauteuil [de Michel de Salaberry]", nous révèle sa cousine, "et il lisait, il lisait des heures de temps. Il ne faisait que ça lire".

Le docteur Joseph-Thomas Loranger et son fils Jean-Aubert.

Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale, d'un Commentaire sur le code civil, de plaidoiries savantes, et qui fonda une importante étude légale. Le juge Loranger, orateur recherché, fut aussi poète à ses heures[4].

Qu'en est-il de cet atavisme chez Loranger? De taille moyenne, Jean-Aubert avait peut-être hérité de la force

---

[4] T(homas-) J(ean-) Jacques Loranger, Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale dite l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867. Première lettre, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 1883, vii,61 p. Deuxième et troisième lettres, Montréal, A. Périard, 1884, p. 63-126. Idem, Commentaire sur le code civil du Bas-Canada, Montréal, A.E. Brassard, Editeur, 1873, 531 p. Idem, Mémoire composé de la plaidoirie de T.J.J. Loranger, C.R., un des substituts du Procureur-Général, devant la Cour Seigneuriale, Montréal, Imprimerie de la Minerve, 1855, 94 p. Le juge Loranger fonda une étude avec ses deux frères, Louis-Onésime, qui deviendra juge, et Joseph, avocat (Une très remarquable succession légale. Fondé par Thomas J.J. Loranger, il y a soixante-dix ans, un grand bureau d'avocats se réorganise à Montréal, avec plusieurs descendants directs (sic) de cet éminent légiste, in La Presse, Montréal, 28e année, no 160, 11 mai 1912, p. 11). Le fils du juge L.-O. Loranger, qui fut professeur de droit, avait préparé une thèse dont le sujet était peu traité à cette époque (Louis-J(oseph) Loranger, De l'incapacité légale de la femme mariée. Thèse pour le doctorat présentée et soutenue le 28 juin 1899, Montréal, C. Théoret, éditeur, 1901, x,138 p.). Me Joseph-Henri Loranger, petit-cousin du poète, n'était-il pas le père de l'auteur dramatique bien connue, Madame Françoise Loranger (Jean-Jacques Lefebvre et Thérèse Cromp, Nos disparus, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 19, no 3, mars 1959, p. 147-152. Cf. Joseph-Henri Loranger, p. 150-151)? Le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger lui-même était "l'orateur aimé des foules" (L(aurent)-O(livier) David, Souvenirs et Biographies, 1870-1910, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1911, p. 61). Il avait écrit plusieurs poèmes dont Ma blanche maison que son ami Ernest Gagnon fit paraître dans La Revue Canadienne (Montréal, 37e année, vol. 1, tome 39, 1901, p. 90-91).

Intéressante galerie de portraits de famille représentant un héros de l'histoire du Canada et ses descendants, dont deux vivent encore. De gauche à droite: Charles de Salaberry, le héros de Châteauguay, son épouse née Mlle de Rouville, leur fille, Charlotte d'Irumberry (Mme Hatt). La quatrième photo fait voir la fille de Mme Hatt, qui épousa un monsieur Beaudry. Enfin, la fille de Mme Beaudry, Mme J T. Loranger, avec ses enfants, Jean et Zélie. Jean Loranger est, décédé, il y a six ans, après avoir été journaliste durant plusieurs années.

# *Culte du souvenir chez les descendants de Salaberry*

(Le Petit Journal du 6 novembre 1949).

physique de ses ancêtres maternels. En tous cas, il déployait une certaine endurance aux sports[5]. Son allure seigneuriale trahissait en outre son appartenance à une grande race[6]. Sans doute tenait-il de ses ancêtres paternels son intérêt pour les choses de l'esprit et son talent d'écrivain. Ce sont là pourtant de simples conjectures. Car d'autres influences ont pu brouiller la pureté de la source. Cet enfant gâté, trop protégé par sa mère, éprouva de bonne heure le bienfait d'être libre. Il n'avait que faire des exemples du passé. C'était la vie qui s'ouvrait sans entraves, toute prête à être investie. Les vieux portraits des aïeux dans le manoir de Saint-Ours étaient loin de le fasciner. Il en est de même des "boulés" dont il s'est moqué à souhait dans ses contes[7]. Les lettrés? Sûrement pas

---

[5] Lettre de Monsieur Placide Labelle, le 24 janvier 1977.

[6] Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 337, séance du 21 septembre 1922. Renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974, et par Madame Roger Maillet le 6 avril 1975.

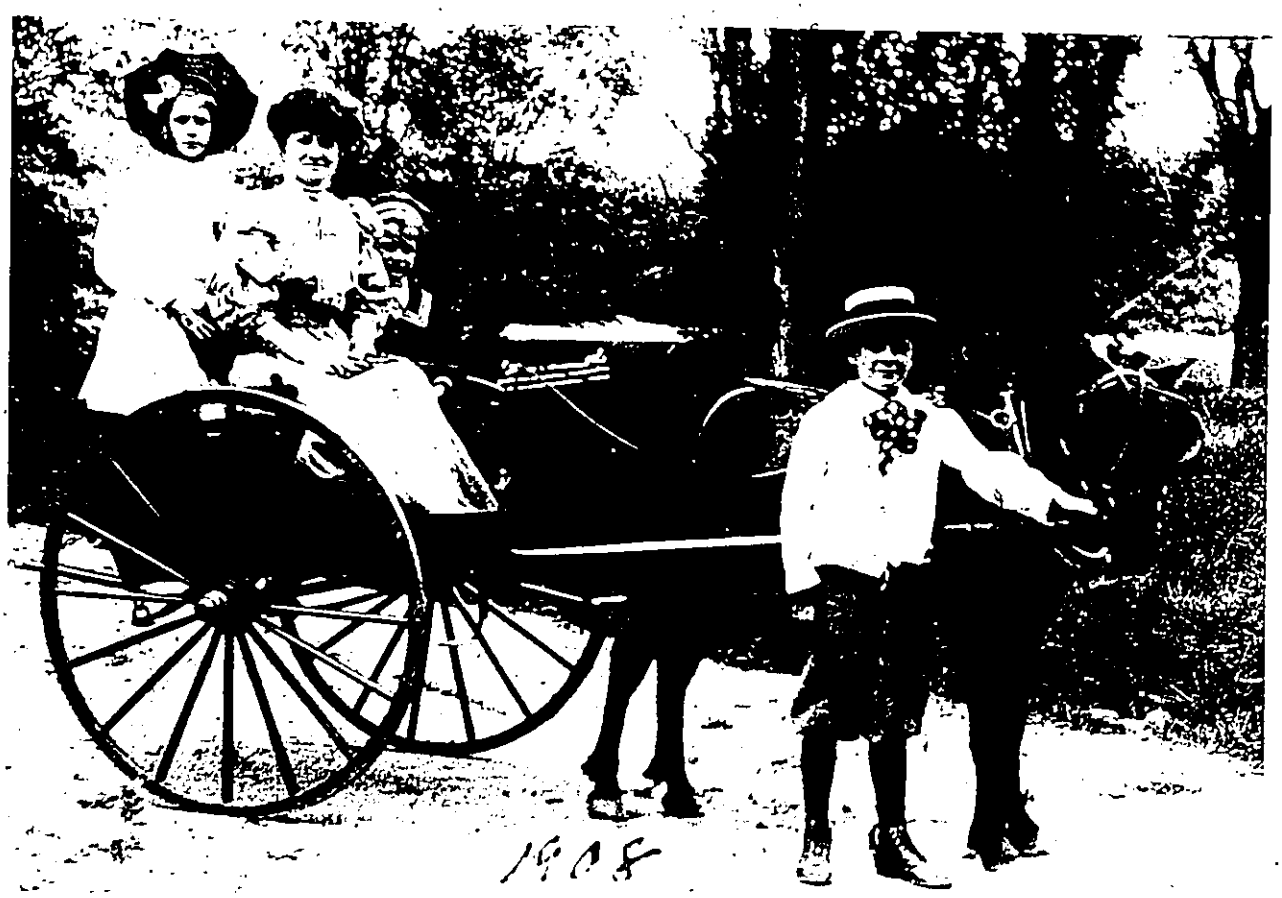
[7] La preuve nous en est donnée dans deux contes où Loranger, familier du manoir de Saint-Ours-sur-Richelieu, se moque des portraits de ses ancêtres (Jean-Aubert Loranger,

ceux qui parlaient latin au cours des soirées mondaines comme le père de Michel de Salaberry[8]. Cette virtuosité n'avait rien qui pût l'impressionner. Loranger ne possédait qu'une instruction limitée, n'ayant pas fréquenté les grands collèges de son temps. Hors des cadres d'une tradition culturelle plutôt étouffante, il chercha d'instinct à joindre les rangs de jeunes écrivains que travaillait l'idée de modernité. Dans le contexte de l'époque, ce mot désignait un certain mouvement vers d'autres horizons artistiques et littéraires plus que l'adhésion à des valeurs établies; mais dans l'ensemble: ouverture plutôt que refus.

---

"L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 9, 2 mars 1941, p. 23. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 308-311. Jean-Aubert Loranger, Une histoire mal comprise, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 22, 31 mai 1942, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 254-257). Le conteur nous signale les artifices qu'utilisent parfois les hommes forts ou encore il nous les présente comme des matamores (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 6-8, Les hommes forts. Idem, Contes, tome I, p. 38-40. Jean-Aubert Loranger, Quatre "boulés" qui s'ignorent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 49, 7 décembre 1941, p. 19. Idem, Contes, tome II, p. 158-161. Jean-Aubert Loranger, A l'époque des "boulés", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 20, 17 mai 1942, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 248-250).

[8] Philippe Aubert de Gaspé, op. cit., p. 461.



Jean-Aubert Loranger (près du cheval), sa mère, sa soeur Zélie et un jeune cousin.

Jean-Aubert Loranger, élève au Jardin
de l'Enfance Saint-Alexis, Montréal.

Durant la première guerre mondiale, il est attiré par l'équipe des "retour d'Europe" et par leur revue, Le Nigog, qu'ils fondent en 1918 pour répandre leurs idées nouvelles sur l'art. Etape importante, car pour lui, c'est déjà un choix: il sera du côté de l'avant-garde. Sa participation à l'Ecole littéraire de Montréal, de 1920 à 1925, tout en enrichissant ses connaissances littéraires, l'amène à concrétiser ses vues sur la modernité.

Entre-temps, il fallait vivre. Et le seul métier-refuge qui convenait à cet intellectuel bohème et sagace était le journalisme. En 1923, il est à La Patrie. En 1927, on le retrouve à La Presse. A partir de 1938, il rédige dans Le Jour sa chronique Curieux diptyque; ce genre d'articles convenait bien à sa verve et à son humour naturels. Enfin, en 1942, il est chef de l'information à Montréal-Matin, après être revenu à La Patrie. Il avait très tôt excellé dans la carrière de journaliste.

Depuis 1920, il avait écrit des contes et des poèmes. Ainsi le recueil Les Atmosphères (1920) comprend un récit poétique, Le passeur, et un conte, Le vagabond, et d'autres poèmes. C'est en 1922 qu'il publie son livre, Poëmes. Jusqu'en

1942, date de sa mort, il écrira des contes qu'il fera parvenir à plusieurs périodiques, principalement à La Patrie. Il avait préparé un manuscrit qu'il s'apprêtait à faire éditer sous le titre de Terra Nova lorsque se produisit l'imprévisible malheur: la destruction inopinée des textes par le feu. Seuls quelques poèmes furent sauvés et publiés, certains par lui, d'autres par des amis. Mentionnons aussi qu'il fit jouer une unique pièce de théâtre en 1923, L'orage[9].

Ainsi donc, Loranger aurait pu tout naturellement entretenir une secrète complicité avec les coutumes de la bonne société. Il préféra les ignorer plutôt que d'obéir servilement à leurs exigences. Il a sans cesse tenté de fondre sa vie avec son entreprise poétique, son rêve avec la réalité, tous deux voués à un même objectif: trouver

---

[9] Cette pièce sera publiée en 1925 (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 35-43, L'orage (Farce en un acte). Elle fut présentée, lundi le 22 janvier 1923, sous l'auspice de l'Association des Auteurs canadiens, section française, au Théâtre Parisien, rue Stanley (Nos auteurs canadiens et leurs oeuvres au théâtre Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 274, 22 janvier 1923, p. 13. "L'orage" de M. Jean-Aubert Loranger au Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 275, 23 janvier 1923, p. 13), par des artistes français peu avant leur départ pour l'Europe (Adieux des artistes du Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 279, 27 janvier 1923, p. 28).

"l'Introuvable". Voilà pourquoi, autant sur le plan de l'art que dans la vie concrète, l'état intérieur de l'écrivain prend d'abord la forme d'un refus, puis d'un long cheminement qui échappe à toute fixation. Comme tous les grands poètes, il a dû souffrir le déchirement de la vie qui ne ressemble pas toujours à la poésie, bien au contraire. Il s'est pourtant obstiné à les unifier: "A l'aube, j'ai confondu la barque au traîneau enneigé dans un banc de brume[10]". Il semble que certaines étapes de sa brève existence l'aient saisi comme dans l'effroi d'un spasme, réorientant la ligne de sa destinée littéraire.

## I.- AU NIGOG

Il importe avant tout de savoir si Loranger fréquenta des cercles littéraires à Montréal et quelles influences

---

[10] Jean Aubert Loranger, [Sur l'étang, parmi les joncs]. C'est Berthelot Brunet qui fit paraître ce poème en prose dans un journal de Québec. Berthelot Brunet, Ma petite anthologie. Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3.

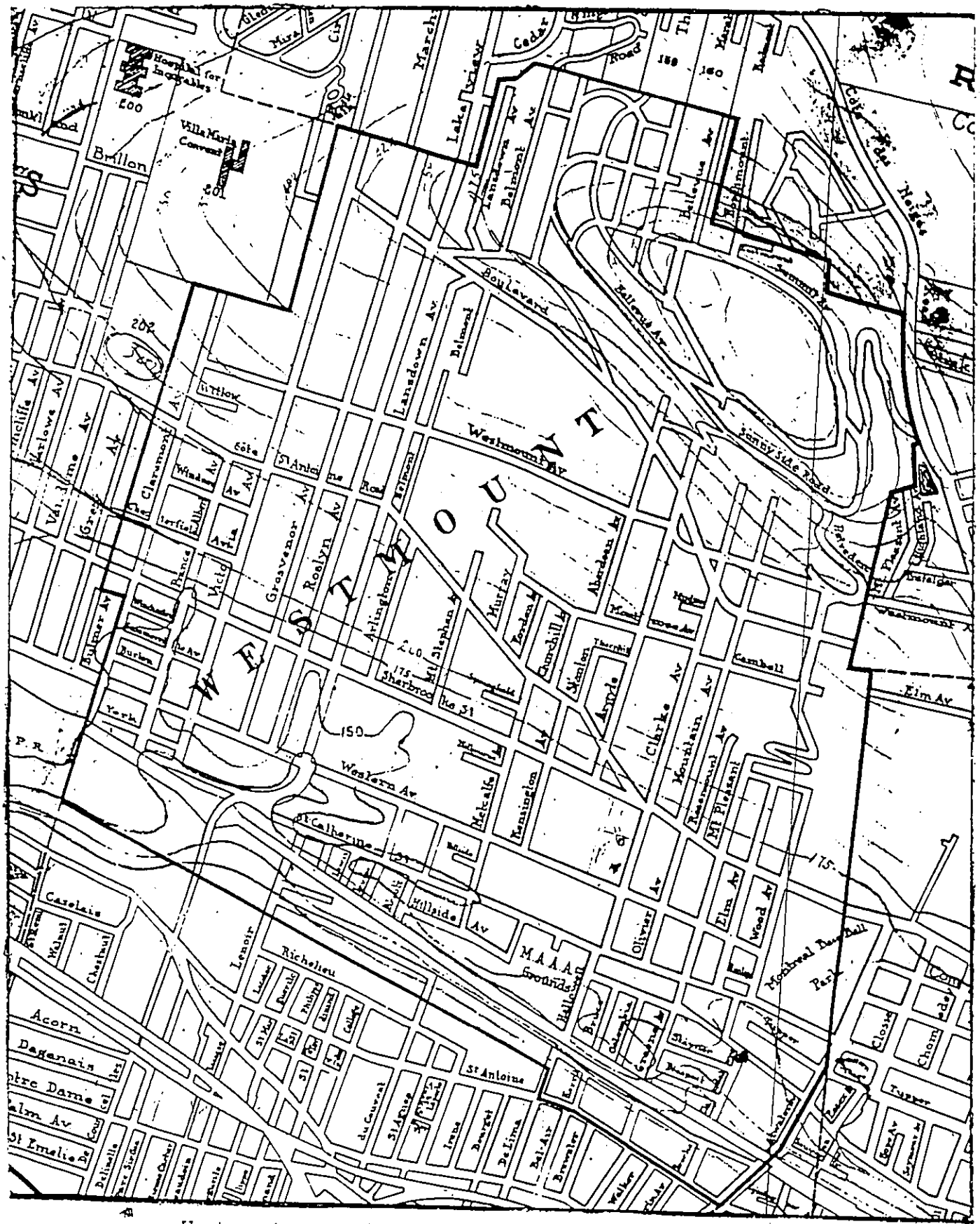
ceux-ci eurent sur lui. Grâce peut-être à son cousin Robert de Roquebrune, Loranger eut la chance d'être reçu dans un milieu qui éveilla et agrandit ses vues sur l'art et la littérature moderne, tout en intensifiant son goût de l'exotisme. Il s'agit du cénacle de Westmount[11] sans doute l'un des plus informels de Montréal: "une réunion d'amis qui aimaient se rencontrer pour causer", nous dit Robert de Roquebrune[12]. Si tous sont très influencés par la France, ils

---

[11] Ces réunions avaient lieu au 432, avenue Wood, Westmount, près du "Grand Séminaire de Montréal". Cf. Carte de Montréal montrant les divisions des paroisses, D'après un plan du chanoine Sylvestre, Montréal, 1926, Collection nationale de cartes et plans, H1(R)340-Montréal-1926, Archives Publiques du Canada. Voir ci-après: extrait de Map of the City of Montreal including Westmount, Maisonneuve, Outremont, Verdun & Mount Royal 1914, carte préparée et dessinée par L.R. Croteau, ingénieur civil et contrôleur des territoires de Montréal et Québec, collection nationale de cartes et plans, V1/340-Montréal-1914 (section 4) of 4, Archives Publiques du Canada. En novembre 1914, l'adresse de la résidence de Fernand Préfontaine, tel que l'annuaire du téléphone de Montréal la donne (Additions and Changes since going to press, p. 7) est: "235 Mance", "East"; de mars 1915 à mars 1917, elle est la même: "235 Jeanne Mance", "East"; mais de juillet 1917 à novembre 1919, elle est: "432 Wood Av.", "Westm't" (lettre de Mademoiselle E.M.L. Geraghty, Historien, Bell Canada, le 4 juin 1976). Dans Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, op. cit., p. 95, Robert de Roquebrune situe cet endroit de rencontres sur la "rue de Casson" au lieu de l'avenue Wood. Faut-il remarquer avec Madame Lucille L.-Préfontaine que "c'est bien sur l'avenue Wood à Westmount, et la rue de Casson fait presque face à la maison", que se trouve ce lieu historique de nos lettres. Cette maison existe encore aujourd'hui (lettre de Madame Lucille L.-Préfontaine, le 4 juin 1974).

[12] Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, op. cit., p. 97.

Robert de Roquebrune (1889-1978)
(Photo Fernand Préfontaine).


WESTMOUNT
Boulevard
Sunnyside Road
Westmount Av
St Catherine
Western Av
Lansdowne Av
Roslyn Av
Grosvenor Av
Arlington Av
Clarke Av
Mountain Av
Elm Av
Wood Av
Oliver Av
Hillside Av
Richelieu
Lenoir
Acorn
Dagenais
St Antoine
Brillon
Villa Maria Convent
Hospital for Incurables
M.A.A.A. Grounds
Mount Royal Park
Lake Drive
Cedar
Belmont Av
Belvedere Av
Kensington
Metcalfe
Aberdeen Av
Murray
Campbell
Côte St Antoine Rd
Sherbrooke
St Stephen
Prince Arthur
Victoria
Claremont Av
Girtlow
Wiltshire Av
Hallowell Av
Ste Catherine
Côte
Road
Mt Pleasant
Mountain
Tupper
Chomedey
Closse
Bourbonnière
Walker
Drummond
Bishop
Crescent
Stanley
Durocher
Université
Côte des Neiges
Hallowell
Ste Famille
Ste Rose
Ste Julie
Ste Claire
Ste Ursule
Ste Thérèse
Ste Monique
Ste Marie
Ste Hélène
Ste Elisabeth
Ste Cécile
Ste Catherine
Ste Antoine
St Urbain
St Mathieu
St Marc
St Luc
St Laurent
St Jacques
St Hubert
St Gabriel
St Famille
St Dominique
St Denis
St Christophe
St Charles
St Alexandre
St Alexis
St Amable
St Amélie
St Augustin
St Bernard
St Boniface
St Cuthbert
St Dominique
St Elzéar
St Etienne
St Félix
St Gérard
St Germain
St Hilaire
St Hubert
St Ignace
St Irénée
St Jean
St Jean Baptiste
St Jean de Dieu
St Jean de Matha
St Jean de Matha
St Jean de Matha

sont de culture et de discipline diverses: le premier cénacle interdisciplinaire chez nous. La littérature, la peinture et la musique sont particulièrement représentées, mais aussi l'architecture et la sculpture. Les réunions ont lieu dans la bibliothèque de Fernand Préfontaine (architecte), animateur de ces rencontres. Y assistent Robert de Roquebrune (historien et homme de lettres), Adrien Hébert (peintre), Henri Hébert (sculpteur), Louis Bourgoin (chimiste), Léo-Pol Morin (compositeur et interprète), Jean Chauvin (critique d'art), Eustache Letellier de Saint-Just (journaliste) et le jeune Jean-Aubert Loranger. Parfois le peintre Ozias Leduc quand il pouvait quitter son atelier de Saint-Hilaire[13].

Cette petite société, qui se regroupait périodiquement, avait trois chefs de file, Fernand Préfontaine, Léo-Pol Morin et Robert de Roquebrune. C'est au cours de ces réunions où l'on discutait entre amis de problèmes d'art et de littérature modernes que l'idée vient à Fernand Préfontaine de fonder une revue: "Nous parlons, nous parlons, disait-il, mais rien n'est si inutile que parler. Il vaudrait mieux écrire[14]". Avec ses deux adjoints, Préfontaine formait le

---

[13] Ibid., p. 96-97.

[14] Ibid., p. 97.

comité de la direction de la nouvelle revue qui fut baptisée par lui Le Nigog, "Mot d'origine sauvage désignant un instrument à darder le poisson, et particulièrement le saumon[15]". On se rappelait d'ailleurs l'existence du pêcheur à la nigog, sculpture de Louis-Philippe Hébert devant l'entrée principale du parlement de Québec[16]. Ozias Leduc fut chargé de dessiner la couverture de la revue[17].

Chacun prêtant son concours pour le succès de cet événement artistique et littéraire, le cénacle de la bibliothèque de Préfontaine s'était agrandi et enrichi, certains soirs, de nombreux talents. Aussi les collaborateurs accoururent en nombre imposant:

> MM. Edouard Montpetit, Henri Hébert, Adrien Hébert, Paul Brunot, Madeleine, René Chopin, Alfred Laliberté, L'Oiseau du Bénin, Paul Morin, l'abbé Olivier Maurault, Jean Loranger, Guy Delahaye, Eustache Letellier de

---

[15] Sylva Clapin, Nigog, in Dictionnaire canadien-français, ou lexique-glossaire des mots, expressions et locutions ne se trouvant pas dans les dictionnaires courants et dont l'usage appartient surtout aux canadiens-français (sic). Avec de nombreuses citations ayant pour but d'établir les rapports existant avec le vieux français, l'ancien et le nouveau patois normand et saintongeois, l'anglais et les dialectes des premiers aborigènes, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Editeurs, 1902, p. 227.

[16] André Beaulieu, L'Assemblée nationale du Québec, Québec, L'Editeur officiel, 1973, p. 35.

[17] Robert de Roquebrune, op. cit., p. 102.

Les trois directeurs du Nigog, Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune et Léo-Pol Morin - Saint-Jean-de-Luz, 1923 (Photo Fernand Préfontaine).

Quelques membres de l'équipe du Nigog: Rodolphe Mathieu, Madame Robert de Roquebrune (Josée Angers), Léo-Pol Morin, Robert de Roquebrune, Fernand Préfontaine et Adrien Hébert (Photo Fernand Préfontaine).

> Saint-Just, Edouard Chauvin, l'abbé Camille Roy, John Murray Gibbon, Arthur Letondal, Arthur Laurendeau, G.-M. Brewer, Rodolphe Mathieu, Henri Gagnon, George-Emile Tanguay, Osias [sic] Leduc, Thomas W. Ludlow, Ramsay Traquair, Edmond Dyonnet, Jean-Charles Drouin, Aristide Beaugrand-Champagne, John Roxburgh Smith, Louis Bourgoin, Bernard K. Sandwell, Paul Lecointe, Alfred Beaupré, Rock B. Macarée, Emile Vézina, Germaine Gréterin, Marcel Dugas, Albert Dreux et Victor Barbeau[18].

Les poètes Albert Ferland, René Chopin, Paul Morin, Albert Dreux et d'autres envoyèrent de leurs poèmes. Parmi les prosateurs, il faut citer Edouard Montpetit, Louis Bourgoin, Olivier Maurault, Henri Hébert, Jean-Charles Drouin, Edouard Chauvin, Bernard K. Sandwell et naturellement Jean-Aubert Loranger. On choisissait un thème d'actualité en art, en poésie, en prose, ou bien l'on opposait la notion de modernisme et de régionalisme[19].

Cette revue qui, semble-t-il, suscita tant d'enthousiasme chez ses collaborateurs, que se proposait-elle? Signification, texte liminaire du premier numéro, nous renseigne à ce sujet: la revue "n'a qu'un objet direct: l'Art[20]".

---

[18] Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, éditeurs, 1929, p. 111.

[19] Ibid., p. 137-138.

[20] "La Rédaction", Signification, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. [2].

Il s'agissait explicitement d'instruire le public canadien-français sur l'art et la littérature d'actualité et ainsi d'élargir ses goûts et conceptions[21]. Le moyen pour y parvenir serait de "tenter une réunion des esprits cultivés et de diffuser des idées artistiques dégagées de l'ignorance et de la niaiserie[22]". Vingt ans plus tard Jean-Aubert Loranger se souvient clairement de ces débuts et porte un diagnostic précis sur le milieu canadien-français:

> Le Nigog venait à point, littérairement parlant! Nos écrivains du Québec (on ne disait pas Laurentiens en 18) se croyaient personnels. La province littéraire se proclamait régionaliste. En dehors du régionaliste [sic] ou terroir, il n'y avait rien de valable de ce côté des mers. Les ambitions se limitaient à Alphonse Beauregard, à Ferland, à Galèze [sic] et à Charbonneau[23].

C'était donc avant tout le régionalisme et ses oeillères qu'on visait dans une opposition passionnée:

> On peut parfaitement bien rester canadien, être écrivain canadien, penser en canadien et écrire en français.
> Foin! Foin! du régionalisme.

---

21 Ibid.

22 Ibid., p. (3).

23 Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. De la revue le Nigog ou [sic] journal le Jour, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 46, 30 juillet 1918, p. 8.

> Il est fort beau de pouvoir disséquer l'âme des paysages canadiens, mais il n'est pas donné à tous d'être paysagistes, régionalistes, encore moins aèdes nationaux[24].

Les rédacteurs du Nigog ne voulaient pas rejeter toute oeuvre d'art dont le sujet est canadien, mais ils prétendaient que "le sujet proprement canadien ou du terroir n'est pas le seul qui existe[25]": c'était une invitation à franchir les frontières étroites du pays laurentien pour accéder à un art véritablement universel, renouvelé aussi bien dans ses sources que dans son expression. Pour Marcel Dugas, en effet:

> Ce n'était plus exclusivement d'une vieille France, toute réfugiée dans le souvenir et l'histoire, que ces jeunes gens se réclamaient, quoiqu'elle ne leur inspirât aucune haine, mais d'une France qui, selon les courbes savantes de son génie, avait dévoilé au monde les visages rajeunis de sa grâce et de ses séductions[26].

Ainsi apparaissait, en janvier 1918, à Montréal, sous le signe de l'esprit nouveau, une revue de critique

---

[24] Edouard Chauvin, Le régionalisme en poésie, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 185.

[25] Fernand Préfontaine, L'art et le régionalisme, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 11, novembre 1918, p. 377.

[26] Marcel Dugas, op. cit., p. 110.

d'art et de littérature. Ce nouvel organe de pensée française jeta, on le conçoit, le désarroi dans les rangs des disciples de cultes périmés car elle "apportait d'autres curiosités intellectuelles ou artistiques que celles dont on avait été saturé[27]". Le Nigog s'apprêtait donc à renverser les idoles régionalistes tant françaises que canadiennes. On proposait d'autres maîtres, un autre idéal, de nouvelles voies. Des noms étaient prononcés. La plupart les entendait pour la première fois: par exemple ceux de Guillaume Apollinaire[28], l'auteur de L'Esprit nouveau et les poètes[29], d'Henri de Régnier et de la comtesse Anna de Noailles[30], de Paul Cézanne[31], de Claude Debussy[32], de

---

[27] Ibid.

[28] R[obert La] R[oque de] R[oquebrune], Littérature de guerre, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. (36).

[29] [Guillaume] Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres complètes, édition établie sous la direction de Michel Décaudin, Paris, André Balland et Jacques Lecat, 1966, tome III, p. 900-910.

[30] R[obert] LaRoque de Roquebrune, Versions, par Marcel Dugas, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. (29).

[31] Robert Mortier, Cézanne, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 119-120.

[32] L[éo]-P[ol] M[orin], Claude Debussy, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 137-138.

Maurice Ravel[33], de Paul Dukas[34]. Peu importe qu'on ait plus ou moins oublié par la suite cette nomenclature, elle était le prétexte pour insuffler à la glèbe régionaliste un esprit plus moderne.

Aussi, éduquer le public, c'était lui proposer des moyens de juger des oeuvres d'art bien plus que de forcer son adhésion à des conceptions exclusives. Fernand Préfontaine est formel à ce sujet:

> Notre but est l'art et non pas une tendance spéciale d'art; tous nos collaborateurs n'ont pas les mêmes opinions sur l'art, quelques uns sont extrémistes, d'autres sont plus calmes; mais du moment que c'est de l'art, qu'est-ce que peuvent faire quelques divergences d'opinions[35]?

Bref, on pourrait dire, peut-être, qu'en général, les auteurs du Nigog prônent un art universel, attachent peu d'importance au sujet, privilégient la forme, l'individualisme et la fantaisie. Car "l'art qui est vivant,

---

[33] Léo-Pol Morin, Quelques musiciens français. II- Maurice Ravel, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 11, novembre 1918, p. 353-364.

[34] Léo-Pol Morin, Quelques musiciens français. Paul Dukas, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 12, décembre 1918, p. 391-397.

[35] Fernand Préfontaine, L'art et "Le Nigog", in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 123.

cherche toujours à aller de l'avant et ne se cantonne pas dans une expression limitée[36]". Les collaborateurs refusent un art mis au service d'une cause: religieuse comme l'écrivait le père Valentin-Marie Breton[37] ou politique comme le disait "verbalement" Léon Lorrain[38]. L'art doit être libre, autonome, contrairement aux désirs de certains zélateurs:

> Le plus curieux c'est que tous ces gens rabaissent l'art en le voulant toujours au service d'une cause quelconque; l'art, à leurs yeux, doit être le domestique du patriotisme, de la religion ou du commerce. Que l'art existe par lui-même, ils ne veulent pas l'admettre[39].

L'artiste, plus que tout autre, est apte à critiquer l'oeuvre[40].

---

[36] Fernand Préfontaine, Propos sur l'art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 90.

[37] V[alentin]-M[arie] Breton, Du sujet dans l'oeuvre d'art. But et opportunité de cette étude - L'expression du sujet - Le sujet artistique - L'intégration de l'expression au sujet - Conclusion, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 93, 20 avril 1918, p. 7-8; Valentin-M[arie] Breton, Du sujet dans l'oeuvre d'art, Montréal, Edition du Devoir, 1918, 29 p.

[38] Lettre de Fernand Préfontaine à Ernest Rolland, le 4 juillet 1918, archives privées confidentielles.

[39] Ibid.

[40] Fernand Préfontaine, Propos sur l'art, p. 89-90.

Si l'accueil qu'on fit au Nigog fut empreint de haine et de mauvaise foi, l'influence immédiate de la revue fut salutaire. Elle a suscité des réactions dont elle s'est nourrie. Elle a donné de l'espoir à ceux qui désiraient en secret connaître "d'autres manières d'envisager les choses et les hommes[41]". A l'automne 1918, les directeurs furent approchés "par des membres influents de l'Université Laval pour faire du Nigog la revue par excellence des canadiens-français[42]". Mais les vues de l'Université étaient trop différentes de celles des fondateurs du Nigog pour qu'ils puissent le céder à cette institution[43]. Pour Loranger comme pour les jeunes collaborateurs qui rêvaient d'exotisme et de modernisme, ce fut sans doute un point marquant, voire même une orientation définitive de la pensée dans les arcanes de la création littéraire et artistique. Cette portée relative de l'influence du Nigog, Gérard Morisset la souligne dans un jugement plus récent:

> Vers 1918, ce ne sont pas les peintres qui se posent des questions embarrassantes sur leur métier. Ce sont les critiques du Nigog, Fernand Préfontaine, Léo-Pol Morin et Robert de Roquebrune. S'ils n'annoncent pas

---

41 Marcel Dugas, op. cit., p. 112-113.

42 Lettre de Fernand Préfontaine à Ernest Rolland, le 11 octobre 1918, archives privées confidentielles.

43 Ibid.

> la brisure qui se fera durement sentir quinze ans plus tard, du moins attachent-ils le grelot en fustigeant une certaine architecture, une certaine musique et une certaine peinture; et leur oeuvre de critique, à la fois brillante, gamine et profonde, a ouvert des horizons à la jeunesse de l'époque 1920 et lui a fait voir le problème de son art sous un angle nouveau[44].

Une meilleure compréhension de l'époque "moderne" en art et en littérature, tel est le bilan de l'influence du Nigog.

On sait par Robert de Roquebrune que Loranger assistait aux réunions chez Fernand Préfontaine[45]. Quelle part fut la sienne à l'action du Nigog? Il était très jeune alors, vingt et un ans en 1918. Mais l'éducation bourgeoise qu'il avait reçu de sa mère et de l'école privée[46] le prédisposait, peut-être, à se sentir plus à l'aise au sein d'une certaine élite intellectuelle. Au cours des réunions il "lisait des poèmes parfaitement" qui étaient d'ailleurs

---

44 Gérard Morisset, La peinture traditionnelle au Canada français, Montréal, Le Cercle du livre de France, Collection L'Encyclopédie du Canada français, no 2, 1960, p. 201-202.

45 Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, p. 96-97. Renseignement donné par Robert de Roquebrune, le 7 février 1974.

46 Renseignement donné par Robert de Roquebrune le 7 février 1974. Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 90.

écoutés "religieusement" nous confie son cousin de Roquebrune[47]. Loranger a dû se montrer particulièrement réceptif, durant cette année-là, au langage nouveau qu'il entendait autour de lui. Car pour le reste, il fut peu loquace, n'écrivant que deux timides articles de critique.

Le premier portait sur un texte régionaliste. Celui-ci avait pour titre: Comment vivifier notre littérature canadienne? et était signé d'un pseudonyme. L'article en question avait paru dans Le Pays Laurentien en février 1918. Une pensée en exergue, empruntée à Ernest Gagnon[48], annonçait sans ambages un développement fondé sur l'argument aux trois volets traditionnels:

> "Voulons-nous vivifier notre littérature? Écrivons dans le meilleur français possible, le plus chrétiennement possible, sur des sujets canadiens."
>
> E. Gagnon[49]

---

[47] Renseignement donné par Robert de Roquebrune le 7 février 1974. Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, p. 96-97.

[48] Ernest Gagnon, Pages choisies, précédées d'une notice biographique par l'hon. Ths Chapais, de la Société Royale du Canada et d'une étude sur l'auteur par l'abbé Elie-J. Auclair de la Revue Canadienne, Québec, J.-P. Garneau, libraire-éditeur, 1917, p. 319.

[49] Pétrus, Comment vivifier notre littérature canadienne?, in Le Pays Laurentien, Montréal, 3e année, no 2, février 1918, p. 21.

Loranger risque un entrefilet d'une douzaine de lignes dans le numéro de mars. Sur un ton modéré, allant presque de soi, il se dit d'accord avec Pétrus sur le premier point et il le conteste sur les deux autres. La question de la langue, pour lui, ne fait pas de difficulté: "Le canadien-français [sic] doit écrire dans sa langue qui est celle de la France[50]". Loranger va même plus loin: "Il devra aussi en certaines circonstances employer des dialectes canadiens[51]". Ce conseil, il va le mettre bientôt en pratique dans ses contes[52]. Quant à l'importance exagérée que Pétrus accorde au sujet, bien plus, au sujet canadien et religieux, Loranger en repousse l'idée en se réclamant de l'article de Fernand Préfontaine sur Le sujet en art[53]. Pour lui, la cause est déjà jugée... par ses pairs:

> Etant reconnu que le sujet est secondaire en art, une littérature se vivifiera plus par la culture de son style, que par le choix des sujets qui y seront développés[54].

---

[50] Jean L[oranger], Le Pays Laurentien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 102.

[51] Ibid.

[52] Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p.

[53] Fernand Préfontaine, Le sujet en art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 2, février 1918, p. 44-48.

[54] Jean L[oranger], Le Pays Laurentien; in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 102.

On ne peut nier l'intérêt de cet article dans lequel Loranger se montre un véritable disciple du Nigog. Déjà en son esprit il porte à l'état de gestation le culte du vers libre, de la forme dépouillée du passeur[55] (Les Atmosphères) et de poèmes très denses du haïku et de l'outa[56] (Poëmes).

Mais passons à la seconde intervention de Loranger, celle qui parut dans le numéro de juin. Elle s'intitule: A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren (il s'agit de Pierre-J. Dupuy), et couvre deux pages de la revue[57]. C'était à la bibliothèque Saint-Sulpice. Là se tenaient les réunions du Cercle Ville-Marie[58] sous l'instigation du directeur de la bibliothèque et du Cercle, l'abbé

---

55 Le passeur, Thèse, p. 377-400.

56 Moments. Sur le mode d'anciens poëmes chinois (sic). Haïkaïs & Outas, Thèse, p. 444-478.

57 Jean-Aubert Loranger, A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 205-207.

58 Ce cercle fut "fondé en 1857 par Monsieur André Nercamp, P.S.S., sous le nom de Cercle littéraire", et "réorganisé par M. Charles Levesque, P.S.S., en 1880" (lettre de Monsieur Bruno Harel, P.S.S., archiviste, le 6 septembre 1977). "Le 8 avril 1885, sur l'invitation de Monsieur l'abbé Hamon, P.S.S., lancée par la voie des journaux, un grand nombre d'étudiants des différentes Universités de cette ville se réunissaient dans les salles de l'ancien Cabinet de Lecture Paroissial" (Victor Morin, Cercle Ville-Marie, No. 1717 rue Notre-Dame, Montréal. Historique du Cercle et Rapport Général du Secrétaire pour l'année 1886-1887, Montréal, Imprimerie de "L'Etendard", 1887, p. 6). L'édifice de la Banque

Olivier Maurault. Celui-ci, nous dit Gérard Parizeau:

> y avait groupé les éléments les plus hétéroclites, mais en qui se retrouvait un dénominateur commun: le goût de la culture et des choses de l'esprit. On y trouvait des gens comme Léon Mercier-Gouin, Jean Désy, Pierre Beaudry, Alexandre Gérin-Lajoie, Yves Tessier-Lavigne, Joseph Barcelo, Marcel Parizeau et les ineffables J.L., qui faisait beaucoup parler de lui par sa fantaisie, et J.D.

---

Canadienne Nationale, coin des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier, occupe aujourd'hui cet emplacement (lettre de Monsieur Bruno Harel). En 1909, le Cercle "s'assoupit pour un temps" ([Olivier Maurault], Le Cercle Ville-Marie. Seize années de vie, 1916-1932, Montréal, (s.e.), 1937, p. 3). La grande maison de la rue Notre-Dame où se tenaient les réunions fut démolie en 1911 (ibid.). Aussi, de 1911 à 1915 pendant la période de construction de la Bibliothèque Saint-Sulpice — devenue la Bibliothèque Nationale du Québec —, il y eut interruption des activités (lettre de Monsieur Bruno Harel). Mais sous l'émulation de l'abbé Olivier Maurault, le Cercle allait reprendre un nouveau souffle en 1916. Le 8 avril 1932, ce devait être la dernière rencontre. Voici ce qu'en dit le procès-verbal de la réunion: "Il y a plus d'un an que le Cercle Ville-Marie ne s'est pas réuni. Cela tient à la fermeture de la Bibliothèque Saint-Sulpice. Les négociations avec la ville et le gouvernement n'ont pas encore abouti"([Olivier Maurault], op. cit., p. 94). Outre la raison de local qui motive la fin des réunions, il devait y avoir d'autres raisons comme la lassitude des membres, leurs trop grandes préoccupations professionnelles ou matérielles, leurs ambitions individuelles et sans doute la plus vraie: une absence de désir de se rencontrer au Cercle. En 1937, les comptes rendus de ces "88 réunions" (ibid., p. 3) furent livrés en 200 exemplaires au public montréalais (ibid., p. 2) qui avait été invité de temps en temps à certaines séances. Tel fut le cas lors de la conférence de Pierre-J. Dupuy sur Verhaeren car l'exposé du 14 février 1918 (ibid., p. 15) "ayant beaucoup plu à tous les membres, on décida de le faire relire en séance publique" (ibid., p. 17).

> (...) celui-ci, à cette époque, chantait déjà les louanges de Marcel Proust à qui voulait l'entendre[59].

Ce "J.L." correspond-il à Jean Loranger? Monsieur Parizeau nous a affirmé le contraire[60]. D'après les comptes rendus du Cercle Ville-Marie, Loranger ne fut pas membre de ce cercle littéraire et artistique. Cependant son nom figure lors de la réunion du 29 avril 1922. En effet, on y "lit quelques pages de Jean-Aubert Loranger — assez étranges, — et la critique que fit de son dernier livre Berthelot Brunet[61]". Ce "J.D." n'est nul autre que Jean Dufresne[62], un critique musical, longtemps ami du poète[63], qui initia celui-ci à l'oeuvre de Marcel Proust[64]. Loranger assista donc à cette

---

59 Gérard Parizeau, Joies et deuils d'une famille bourgeoise, 1867-1961. I- Notre père et nous. II- Nos enfants et nous, Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1973, p. 114-115.

60 Lettre de Monsieur Gérard Parizeau, le 30 juillet 1975.

61 [Olivier Maurault], op. cit., p. 48.

62 Ibid., p. 37, 39, 41-43, 45-50, 52, 55-56, 59, 61-62, 70-73, 75, 77, 79-80, 83, 85-87, 89-90, 92. - Du 4 décembre 1920 au 7 novembre 1930, Jean Dufresne assista à 32 réunions du Cercle Ville-Marie.

63 Renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974.

64 Jean Dufresne, Lecture de Marcel Proust. I, in Amérique française, Montréal, 1ère année, no 1, novembre 1941, p. 35. Idem, Lecture de Marcel Proust. II, in Amérique française, Montréal, 1ère année, no 2, 24 décembre 1941, p. 40-41. Marcel Valois (pseudonyme de Jean Dufresne), Le sortilège de Marcel Proust, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1964, p. 32, 46.

séance publique qui eut lieu le 19 avril 1918[65]. C'est en observateur plutôt qu'en esthète averti que le poète écoute cette causerie sur Verhaeren, cet écrivain belge dont Le Devoir venait justement de parler dans sa Chronique du liseur[66]. Loranger épie littéralement le conférencier: devant une "salle" "comble", personnage qui fait ses "débuts", "tout jeune encore", "précoce", "au geste très haut tremblant d'émotion grandiloquente, ou dégringolant sec[67]". Cette mise en scène captive et amuse l'ancien élève du Conservatoire Lassalle[68]: "Ce contraste ne manque pas d'intérêt, pour qui veut de l'étrange[69]". Et l'esprit grivois de Loranger

---

65 [Olivier Maurault], op. cit., p. 17. Bibliothèque Saint-Sulpice, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 91, 18 avril 1918, p. 2. Bibliothèque Saint-Sulpice, in Le Canada, Montréal, vol. 16, no 14, 19 avril 1918, p. 7. Conférence sur Emile Verhaeren, in Le Canada, Montréal, vol. 16, no 15, 20 avril 1918, p. 3. Conférence de M. P.-J. Dupuy, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 93, 20 avril 1918, p. 3.

66 Chronique du liseur. En feuilletant livres et revues. "Emile Verhaeren", un poète de l'énergie, l'oeuvre et l'homme, par Albert Mockel - "La vie agonisante des pays occupés", Lille et la Belgique, notes d'un témoin, octobre 1914 -juillet 1916, par Madeleine Havard de la Montagne - Souvenirs d'un otage, par G. Desson, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 87, 13 avril 1918, p. 2.

67 Jean-Aubert Loranger, A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren, p. 205.

68 Renseignement donné par Robert de Roquebrune, le 7 février 1974.

69 Jean-Aubert Loranger, A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren, p. 205.

qui vient à la rescousse: "C'est comme une moutarde trop forte dans une salade[70]". Plus loin, voulant signaler l'habileté du conférencier à déployer son sujet sans se compromettre, il le loue avec ironie pour son sens de l'équilibre et de la gravité, le comparant à certains acrobates qui ne peuvent "se maintenir" qu'en mouvement. Car Dupuy "court rapidement vers les conclusions[71]". Loranger est sollicité par le texte. Sa critique fort pittoresque, au tour imprévu, semble jaillir d'un ensemble d'idées à la pige. A l'attrait enjoué pour l'appréciation du côté formel de la causerie, succède un placide jugement:

> L'école en art ne restreint pas la personnalité d'un écrivain, au contraire, elle facilite le plus souvent son plein essor[72].

Loranger pressentait-il déjà en lui l'existence d'un lien de parenté intellectuelle avec Jules Romains et Bashô? Entrant résolument dans le sujet, il fustige Dupuy de son aversion pour le réalisme. Car celui-ci "peut avoir son ampleur" et "il peut faire connaître et chanter la grandeur d'âme[73]". Rien donc de déshonnête pour Verhaeren d'avoir éprouvé "le

---

70 Ibid.

71 Ibid., p. 206.

72 Ibid.

73 Ibid.

discernement d'un visuel[74]". Quant à l'affirmation de Dupuy selon laquelle le poète des Forces tumultueuses[75] serait venu tard à l'amour, Loranger répond en dégageant la cause de ce retard. C'est parce que Verhaeren a tardé "à lancer cet amour dans le rythme de son humour". C'est la faute à son "éducation primitive", c'est-à-dire religieuse[76]. Et ici Loranger, pris d'un ébranlement intérieur, explicite sa pensée dans une splendide image réaliste:

> Pour avoir l'idée nette du sensualisme de Verhaeren, observez la flamme d'une mèche de lampe que la ventilation d'un globe contrôle. Ce globe qui ne cache pas la lumière, mais qui la maîtrise, qu'on l'enlève, et le feu bondira, subitement libre[77].

De là, il passe à une figure proportionnelle, un rapport mathématique: "La dévotion religieuse du poète fut à son sensualisme ce que le globe est à la flamme[78]". Mais Loranger revient en conclusion à l'aspect formel de l'exposé: Monsieur Dupuy "sait classer et généraliser les différentes parties de son sujet et nous en donner un aperçu rapide et très net[79]".

---

[74] Ibid.

[75] Emile Verhaeren, Les forces tumultueuses, Paris, Mercure de France, 1947, 183 p.

[76] Jean-Aubert Loranger, A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren, p. 207.

[77] Ibid.

[78] Ibid.

[79] Ibid.

Il ressort de ces textes deux points importants. D'abord les idées de Loranger sur le sujet en art sont conformes à celles du Nigog, "revue d'avant-garde[80]". Et comme lui, "nombre d'écrivains ou de lettrés actuels, écrit Ringuet en 1939, "ont adopté, de façon consciente ou non, l'attitude d'esprit des écrivains du Nigog[81]". Loranger, en outre, affiche un intérêt mal soutenu pour le fond de la conférence de Monsieur Dupuy. C'est avec une certaine désinvolture intellectuelle qu'il réagit au discours sur le poète belge. Aussi, sa participation relativement modeste à l'entreprise fracassante du Nigog nous renseigne bien peu sur les attitudes intimes, originales du futur poète. On est du moins convaincu que Loranger est contre l'"expropriation régionaliste[82]" et qu'il collabore au grand renouveau artistique et littéraire qu'un groupe de jeunes enthousiastes veulent apporter au Canada français. Son passage dans une ambiance surchauffée par l'action des uns et les réactions des autres — car, "malgré la guerre", jamais "nous n'avons entendu discuter des choses

---

80 Ringuet (pseudonyme de Philippe Panneton), Les lettres canadiennes, in La Revue Populaire, Montréal, 32e année, no 3, mars 1939, p. 5.

81 Ibid.

82 Edouard Chauvin, La querelle autour du régionalisme, in La Minerve, Montréal, 2e année, no 68, 22 mai 1920, p. 2.

d'art[83]" qu'en cette année 1918 et ce, avec une "seule revue d'art[84]" — aura eu pour effet, non seulement de l'initier au vers libre, à la recherche intérieure, au désir de se libérer de tout conformisme, mais aussi de le mettre à bord de lui-même, de le lancer en avant. Dès 1920, il entre à l'Ecole littéraire de Montréal et publie en même temps Les Atmosphères[85], et deux ans plus tard, Poëmes[86].

---

[83] Olivier Maurault, Brièvetés, Montréal et New York, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, p. 100. Ces pages 98 à 101 sur Le Nigog avaient paru en 1919 dans une revue, sous les initiales "M.B.". Est-ce par prudence que l'auteur n'avait pas voulu dévoiler son nom alors que Le Nigog venait à peine de disparaître après avoir été fort controversé dans certains milieux? M.B., Revue des périodiques. Le Nigog - (Revue d'art, publiée à Montréal; 12 numéros parus, de janvier 1918 à janvier 1919), in Revue Trimestrielle Canadienne, Montréal, 4e année, no 16, février 1919, p. 430-431. Cf. p. 431.

[84] Léo-Paul Desrosiers, L'école du Nigog, in La Revue Nationale, Montréal, 1ère année, no 7, juillet 1919, p. 251. Article reproduit in extenso in Le Nationaliste, Montréal, vol. 16, no 26, 10 août 1919, p. 2.

[85] Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p.

[86] Idem, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, 112 p.

## II.- A L'ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL

La littérature de la survivance issue de l'Ecole patriotique de Québec s'était développée comme en vase clos, tout entière inspirée de la religion, d'un patriotisme plus nostalgique qu'agressif, et des attributs connexes à ces deux pôles, l'amour des traditions, de la famille et de la terre natale. Cette "mélopée" à deux voix, les poètes la chantèrent pendant près d'un demi-siècle. Faut-il s'étonner que la jeunesse intellectuelle des années 1890 ait cherché des sources nouvelles d'inspiration? Certains se tournèrent vers l'Europe; d'autres, le plus grand nombre, tentèrent maladroitement de percevoir au sein de notre société des tendances nouvelles dont les contours restaient encore trop imprécis. De sorte que l'enthousiasme de l'heure allait se manifester par un désir de "développer" notre littérature, de "l'enrichir", de "l'agrémenter d'une substance et d'une physionomie plus expressives[87]".

---

[87] Une pléiade de littérateurs. Première séance de l'Ecole littéraire au château de Ramesay. M. Louis Fréchette fait la lecture de son drame "Veronica", in La Patrie, Montréal, 20e année, no 260, 30 décembre 1898, p. 1. Ces paroles extraites du "discours d'ouverture" prononcé par Wilfrid Larose ont été prononcées le 29 décembre 1898. Et ce discours du président de l'Ecole littéraire a été reproduit avec variantes in L'Ecole littéraire de Montréal, Louis Fréchette, Wilfrid Larose, Charles Gill, Gonzalve Desaulniers, E[douard-]Z[otique] Massicotte, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, Alb[ert] Ferland, Henri Desjardins, Emile Nelligan, G[eorges-]A. Dumont, Arthur de Bussières, Pierre Bédard, Hector Demers, Antonio Pelletier, H[enri] de Trémaudan et Albert Lozeau, Les Soirées du Château de Ramezay, Montréal, Eusèbe Senécal & Cie, Imprimeurs-Editeurs, 1900, p. xi-xv. Cf. p. xiii.

Son histoire nous est connue. On a coutume de considérer avec sympathie les efforts concertés de jeunes gens issus de la bohème parisienne et du "Groupe des six éponges" pour renouveler nos lettres[88]. Des noms s'affichent dès le début qui laissent deviner les nouvelles tendances que prendra le mouvement. Louis Fréchette qui se rattache au passé par son verbe romantique; Charles Gill, un "retour d'Europe[89]", qui avait du talent, plein de "grandioses projets[90]" et qui, avec une bonne étoile, "eût étonné la France[91]". Ceux, enfin, qui formeront, pour ainsi dire, la couche de fond, le terreau permanent qui seul peut assurer à un groupe moins l'éclat que la durée: signalons principalement Jean Charbonneau, Albert Ferland, Germain Beaulieu, Alphonse Beauregard et Gonzalve Desaulniers. Grâce à Charles Gill, L'Ecole est tournée vers l'avenir. Mais l'esprit du

---

88 Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 13-15.

89 Charles Gill, Correspondance, réunie, classée et annotée d'après les originaux par Réginald Hamel, Montréal, Editions Parti Pris, Collection Terre-Québec, no 1, 1969, p. 12.

90 Réginald Hamel, Charles Gill, prosateur, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 200.

91 Charles Gill, op. cit., p. 122, lettre à Louis-Joseph Doucet, le 15 octobre 1913.

terroir va dominer longtemps parce qu'il représente l'âme canadienne-française qui cherche à s'exprimer dans un langage nouveau. Même Gill est d'avis que le style doit être mis "au service du Beau et du Bien[92]". Au fond, peut-être que "les poètes de l'Ecole", sauf Nelligan, ont "tout simplement cherché à donner un ton moderne aux thèmes de la poésie canadienne-française traditionnelle[93]".

Cet effort collectif postulait une urgence qui refrénait les vertiges et les sauts périlleux. Il fallait avant tout

> travailler avec tout le soin et toute la diligence possibles à la conservation de la langue française, et au développement de notre littérature nationale[94].

Ce sont pourtant les figures de "marginaux" comme Nelligan[95] et Jean-Aubert Loranger que l'on perçoit aujourd'hui d'un

---

92 Charles Gill, Notre revue, in Le Terroir, Montréal, 1ère année, no 1, janvier 1909, p. 5.

93 Jean Ethier-Blais, Lettres canadiennes-françaises. L'Ecole littéraire de Montréal, in Etudes françaises, Montréal, 1ère année, no 3, octobre 1965, p. 110.

94 Statuts de l'Ecole littéraire de Montréal, in Michel-I. Kieffer, L'Ecole littéraire de Montréal, thèse présentée à l'Université McGill pour l'obtention de la maîtrise ès arts, Montréal, 1939, p. 88.

95 Paul Wyczynski, Emile Nelligan. Sources et originalité de son oeuvre, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Visages des lettres canadiennes, no 1, 1960, x,350p.

premier coup d'oeil et qui, faute d'avoir soutenu l'Ecole dans son existence et dans ses objectifs, ne lui assurent pas moins l'intérêt persistant de la part des historiens de notre littérature et des gens de lettres.

Venant du Nigog (1918)[96] où il s'est fait l'esprit plus que la main à la modernité en art, Jean-Aubert Loranger entre à l'Ecole le 17 novembre 1920[97]. Il connaissait sans doute de longue date l'existence de ce groupement littéraire. L'ancien élève du Conservatoire Lassalle avait-il déjà assisté aux séances publiques de 1911 alors qu'il avait quatorze ans? Car des élèves du professeur Eugène Lassalle étaient appelés à lire des poèmes au cours de ces manifestations[98]. Là, le souffle du Terroir domine encore les

---

[96] Bernadette Guilmette, Jean-Aubert Loranger. Du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 280-297.

[97] Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 306. Cf. appendice II, tableaux II, III et IV, Thèse, p. 1279-1281.

[98] Réginald Hamel, op. cit., p. 233, séance publique du 15 mars 1911; p. 235-236, séance publique du 26 avril 1911. A l'Ecole littéraire, in Le Canada, Montréal, vol. 8, no 288, 11 mars 1911, p. 11. L'Ecole littéraire. Un brillant auditoire applaudit hier soir la réouverture des séances publiques de l'institution, in Le Devoir, Montréal, 2e année, no 62, 16 mars 1911, p. 3. "Jean Lionnet, ami du Canada". Conférence prononcée par M. Lorrain, à l'Ecole littéraire, hier soir, in Le Devoir, Montréal, 2e année, no 97, 27 avril 1911, p. 6.

coeurs et les mentalités. Après dix-neuf ans, ce sont les mêmes personnages que l'on retrouve et qui forment maintenant la vieille garde: Gonzalve Desaulniers, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, Albert Ferland et Georges-A. Dumont[99]. Les échos de La romance du vin[1] ne sont plus qu'un vague souvenir, et ne vibrent plus comme une invite à la plongée en soi, au délire, à l'exotisme même.

Tous les membres doivent, en effet, mettre en commun leurs efforts en vue de la préparation d'une anthologie[2]. On fait une répartition des tâches; ce qui nous indique les intérêts du groupe: Jean Charbonneau choisira des pièces d'Alfred Garneau[3], Gonzalve Desaulniers, de Paul Morin, en plus de textes puisés dans Le répertoire national de James Huston[4], Lionel Léveillé, d'Octave Crémazie[5] et de

---

[99] Réginald Hamel, op. cit., p. 67.

[1] Emile Nelligan, Poésies complètes, 1896-1899, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 13, (c1952) 1976, p. 198.

[2] Réginald Hamel, op. cit., p. 294, séance du 8 octobre 1919.

[3] Ibid., p. 295, séance du 15 octobre 1919.

[4] Ibid.

[5] Ibid.

Pamphile Le May[6], Alphonse Beauregard, d'Albert Lozeau[7] et de Louis Fréchette[8], Germain Beaulieu, de Louis Dantin[9], Albert Dreux, de René Chopin[10] et d'Eudore Evanturel[11]. Tel est l'objectif mis de l'avant quand Loranger se présente à l'Ecole littéraire. Il est facile de saisir le contraste que ses paroles ont dû créer le soir du 17 novembre 1920 en présence de Gonzalve Desaulniers, Germain Beaufieu, Lionel Léveillé et Albert Ferland devant qui il manifeste sa ferveur pour les "exotistes[12]". La réaction de Beauregard qui, pourtant, s'était fait le propagateur du Terroir[13] onze ans plus tôt, dut cependant être plus sereine que celle de ses confrères. Et une véritable amitié devait par la suite

---

6 Ibid., p. 297, séance du 19 novembre 1919.

7 Ibid., p. 295, séance du 15 octobre 1919.

8 Ibid., p. 297, séance du 19 novembre 1919.

9 Ibid., p. 299, séance du 3 décembre 1919.

10 Ibid., p. 295, séance du 15 octobre 1919.

11 Ibid., p. 297, séance du 19 novembre 1919.

12 Ibid., p. 306.

13 Raymond Rivard, Alphonse Beauregard de l'Ecole littéraire de Montréal, thèse présentée au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du M.A. en français, Ottawa, 1968, p. 26.

lier les deux écrivains[14]. Dès son entrée, Loranger se situait donc en marge des préoccupations de l'Ecole.

Car le nouvel adhérent a d'autres desseins. Il se présente avec un manuscrit sous le bras à la séance suivante; en présence de cet auditoire restreint et averti des belles-lettres, il peut lire le texte "de son livre sous presse: Les Atmosphères[15]". L'occasion est propice puisque deux nouveaux membres, des jeunes, sont admis à l'Ecole lors de cette séance: Claude-Henri Grignon et Ubald Paquin. Peut-être trouvera-t-il dans ce milieu les encouragements et les supports qui permettent à un poète sans le sou de se faire publier.

Même si aucun texte du procès-verbal de cette séance ne nous rapporte l'opinion des membres, il semble que la lecture des Atmosphères — et entre-temps sa parution — ait soulevé contre le pauvre Loranger une sourde hostilité. A la séance du 15 décembre, il cherche à se protéger en présentant un nouveau membre, Fernand Denis, qui se réclame pour son entrée d'un article qu'il prépare pour défendre

---

[14] Réginald Hamel, op. cit., p. 335, séance du 1er mai 1922; p. 345, séance du 10 octobre 1922; p. 386, séance du 24 avril 1923; p. 390, séance du 10 octobre 1923.

[15] Ibid., p. 307, séance du 24 novembre 1920.

le livre, "Les Atmosphères, qui a été sévèrement jugé[16]" par Albert Lozeau dans Le Devoir[17]. Ces lignes que Fernand Denis publiera dans Le Canada[18] accordaient le maximum de crédit à Loranger. Mais une opposition farouche s'acharne contre lui de la part même de personnes de sa génération. Lors de la même séance, Ubald Paquin lit une dure critique qu'il se propose de publier dans Le Nationaliste. Elle y paraît en effet le 19 décembre sous le pseudonyme d'Alcide Matagan. En bref, Paquin trouvait le livre "plat, lourd, indigeste" et "ennuyeux[19]".

Il ne semble pas que Loranger ait réagi, par écrit du moins, à cette critique acerbe. Au contraire, il se montre assidu aux séances de l'Ecole, et face à son dénigreur, il participe activement aux discussions et autres activités.

---

16 Ibid., p. 309.

17 Albert Lozeau, Critique littéraire. "Les Atmosphères par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1-2.

18 Fernand Denis, Tribune libre. "Les Atmosphères" - par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau), in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 223, 27 décembre 1920, p. 7.

19 Alcide Matagan (pseudonyme d'Ubald Paquin), Les livres canadiens. Les Atmosphères de Jean Loranger, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 45, 19 décembre 1920, p. 3.

Il lit "un article sur l'unanimisme[20]", "des pièces de Charles Vildrac[21]", "quelques poèmes écrits sur un rythme japonais. Le Haïkaïs (sic) d'une quinzaine de pieds et le OUTA de cinq petits vers". C'est à cette séance qu'il suggère que "les membres de l'Ecole enregistrent leur voix sur un disque de phonographe, comme certains écrivains font en France". "Aucune décision n'est prise" par le groupe à ce sujet[22]. Enfin, le 2 mars 1921, il fait la lecture de quelques pièces de son deuxième "volume en préparation. Toutes des "outa", de consigner le procès-verbal[23]. Il s'agit de pièces de son recueil, Poëmes, qu'il publiera l'année suivante[24]. Ces poésies eurent l'heur d'échauffer les esprits puisque le secrétaire note: "Violente et longue discussion au sujet de ces pièces". Le 9 mars 1921, il "relit ses stances placées dans leur ordre définitif, plus quelques-unes non encore communiquées à l'Ecole[25]".

---

[20] Réginald Hamel, op. cit., p. 312, séance du 5 janvier 1921.

[21] Ibid., p. 312, séance du 12 janvier 1921.

[22] Ibid., p. 314, séance du 16 février 1921.

[23] Ibid., p. 315, séance du 2 mars 1921.

[24] Jean Aubert Loranger, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922. Cf. Moments. Sur le mode d'anciens poëmes chinois (sic). Haïkaïs & Outas, p. 31-64.

[25] Réginald Hamel, op. cit., p. 315, séance du 9 mars 1921.

Répondant à une conviction plutôt inusitée dans nos lettres, Loranger propose que l'on écrive de la poésie sans ponctuation, idée que "la plupart des membres" considèrent comme "un vain jeu" et un "inutile grevage (sic) des possibilités de la langue[26]". Ainsi, le jeune écrivain, qui fait montre d'un esprit un peu trop moderne, ne semble recueillir que peu de sympathie autour de lui.

Si bien que l'amitié se transforme en mots ironiques sous la plume de Claude-Henri Grignon quand ce dernier, recueillant quelques confidences de Loranger en partance pour Paris, accepte de se prononcer sur Les Atmosphères:

> Je le tiens pour un artiste, un esthète, un pur, un moderne. Je crois que lui-même il s'en est douté, car avant son départ pour Paris, où il doit rencontrer la gloire et la justice, il me fit à peu près cet adieu:
>
> "Vous savez que je suis l'élève ou mieux le disciple de Robert LaRoque de Roquebrune, c'est-à-dire que je méprise le terroir, la cabane à sucre, les drapeaux sanglants et les vignes grimpantes. Voici mon livre: parlez-en si vous voulez. Mais si vous en parlez, montrez-vous généreux, soyez brave".
>
> C'est bien, Jean-Aubert. Je serai généreux, je serai même très brave[27].

---

[26] Ibid.

[27] Claude Bâclé (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 25e année, no 31, 5 août 1921, p. (2).

Et l'audacieux Grignon de relever le défi du chevalier "errant". Il écrit un long article enfiellé, d'une certaine malveillance, où le sarcasme le dispute souvent à l'excès des jugements. Car s'"il y a dans les Atmosphères de beaux traits de réalisme, des images qui dénotent un grand amour du symbolisme, une psychologie grouillante", on note aussi "quelques expressions militaires et la plus mauvaise prose du monde[28]". Mais voilà bien pour un gentilhomme qui se paye de mots, le coup de l'étrier: "Quant à moi, particulièrement, je quitte sans regret son livre, parce qu'il n'a satisfait ni mon coeur ni ma raison[29]". Passe pour le bon sens, mais quant à la sensibilité, Loranger n'en était certes pas dépourvu.

Cet article de Grignon parut au moment où le poète vivait des heures libres et insouciantes à l'Ile d'Aix[30]. En effet, s'étant embarqué pour la France en mai 1921[31], il revint au pays en décembre de la même année[32]. Ce périple, si ardemment désiré, mais qui s'avéra pourtant une source

---

[28] Ibid.

[29] Ibid.

[30] Jean-Aubert Loranger, Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, variantes et notes explicatives, lère note, Thèse, p. 1063-1072.

[31] Ibid., p. 1059-1060.

[32] Poëmes. Sur le 45e, variantes et notes explicatives, lère note, Thèse, p. 1129-1134.

amère de désillusions[33], fut cause, par la brisure intérieure qui en résulta, d'un renouveau créateur chez Loranger.

Au cours des seize séances qui se sont succédées à l'Ecole depuis son départ, on a reçu quelques nouveaux membres, Roger Maillet[34], Victor Barbeau[35], Henri Letondal[36], Isafe Nantais[37], Berthelot Brunet[38] et Jean Nolin qui ne se présente qu'à une seule réunion[39]. "Une oeuvre collective en deux volumes, un de vers et l'autre de prose", a été entreprise[40]. Le projet avance peu cette année-là, mais on met l'accent sur la lecture des oeuvres des membres, comme L'Age de Sang de Jean Charbonneau[41], publié à Paris[42],

---

[33] Jean-Aubert Loranger, Poëmes. Les phares, Thèse, p. 434-436 et Le retour de l'enfant prodigue, Thèse, p. 479-503.

[34] Réginald Hamel, op. cit., p. 317, séance du 31 août 1921.

[35] Ibid., p. 319, séance du 26 septembre 1921.

[36] Ibid.

[37] Ibid., p. 321, séance du 31 octobre 1921.

[38] Ibid., p. 322, séance du 7 novembre 1921.

[39] Ibid., p. 325, séance du 19 décembre 1921.

[40] Ibid., p. 318, séance du 12 septembre 1921.

[41] Ibid., p. 319, séance du 26 septembre 1921.

[42] Jean Charbonneau, L'Age de Sang, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1921, 246 p.

Les Alternances d'Alphonse Beauregard[43], qui paraîtront à Montréal chez un confrère[44], une saynète d'Henri Letondal, C'est qui me mare[45]. A la séance du 19 décembre, Ubald Paquin révèle "le premier chapitre d'un roman[46]". Rien de bien impressionnant pour un "retour d'Europe". Mais on a lu des chefs-d'oeuvre de Valéry et de Claudel en octobre[47].

Quand Loranger se présente à la séance du 26 décembre 1921[48], il peut constater que l'Ecole se porte bien, que son absence ne s'est pas fait sentir. Regrettait-il de n'avoir pu assister, le mois précédent, au dîner chez Victor Barbeau[49]? Mais le lendemain de Noël, il pouvait à son aise savourer la critique que faisait celui-ci des Alternances ainsi qu'une "pièce de vers intitulée: Au pays du

---

[43] Réginal Hamel, op. cit., p. 319, séance du 26 septembre 1921.

[44] Alphonse Beauregard, Les Alternances. Poèmes, Montréal, Roger Maillet, éditeur, 1921, 144 p.

[45] Réginald Hamel, op. cit., p. 319, séance du 3 octobre 1921.

[46] Ibid., p. 325.

[47] Ibid., p. 321, séance du 31 octobre 1921.

[48] Ibid., p. 325.

[49] Ibid., p. 322, séance du 21 novembre 1921; p. 323, séance du 28 novembre 1921. Mondanités, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 231, 28 novembre 1921, p. 2. Carnet social, in La Presse, Montréal, 58e année, no 23, 28 novembre 1921, p. 3.

rêve d'Albert Boisjoly[50] qui semble avoir oublié "l'indélicatesse qui lui aurait été faite lors du souper de l'Ecole[51]". Si Loranger se fût pris pour un être exceptionnel, il ne se serait sans doute pas obstiné à joindre encore une fois les rangs de ceux qui, bien modestement, travaillaient à réaliser les objectifs lointains qu'ils s'étaient fixés sur la littérature. Car durant son deuxième stage à l'Ecole, rien de transcendant sur le plan de l'art n'est abordé, mais l'enthousiasme des membres se maintient pour fournir un travail bien rempli[52].

Quant à Loranger, il se signale, avec son ami Berthelot Brunet, par son assiduité aux séances et par le ton moderne de ses interventions. Il revient à la charge sur une ancienne proposition[53], à savoir que

> les membres de l'Ecole enregistrent leur voix sur un disque de gramophone en lisant quelque chose de leur composition. Il s'engage à fournir l'instrument et l'Ecole paiera les disques vierges[54].

---

[50] Réginald Hamel, op. cit., p. 325.

[51] Ibid., p. 323, séance du 28 novembre 1921.

[52] Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 27-29.

[53] Réginald Hamel, op. cit., p. 314, séance du 16 février 1921.

[54] Ibid., p. 330, séance du 20 février 1922.

On ne donna pas suite à cette "motion" qui fut pourtant "votée[55]". Dommage! On est porté à donner raison à Loranger. Intrigué, sans doute, par le manque d'assiduité de certains membres aux séances, il "propose qu'une lettre" leur "soit écrite" "leur demandant d'expliquer la raison de leur absence". A la fin, rien n'est décidé, et pour cause:

> Nouvelle et très chaude discussion. La motion obtient la majorité des votes. De crainte d'une scission dans l'Ecole, certains membres qui avaient voté en faveur de la motion, revisent leur adhésion et l'affaire se termine sans décision prise[56].

A la séance du 24 octobre 1922, Claude-Henri Grignon fait la lecture d'une critique intitulée: Les derniers poèmes de Jean-Aubert Loranger, "première version[57]". Depuis son arrivée, le poète avait joint à la partie rédigée avant son départ certains textes dont Les phares[58], Le retour de l'enfant prodigue[59] et Sur le 45e[60]. Le livre avait été

---

[55] Ibid.

[56] Ibid., p. 331, séance du 20 février 1922.

[57] Ibid., p. 348-350, séance du 24 octobre 1922.

[58] Jean-Aubert Loranger, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, p. 21-23.

[59] Ibid., p. 65-90.

[60] Ibid., p. 94-95.

distribué au printemps de 1922[61]. On lit dans Le Canada à ce propos:

> Nous accusons réception d'un exemplaire des "Poëmes" (sic) de M. Jean-Aubert Loranger. M. Loranger avait déjà publié, en prose, "Les Atmosphères", épuisé. Les "Poëmes" (sic) négligent la rime, culbutent les impressions violentes, expriment des visions funambulesques. Ce genre étonne, la fantaisie en est absolue. Les mêmes vers reviennent encadrés de nouveaux octosyllables (sic). L'auteur a pris plaisir à violenter la mesure comme la rime. Le vers ne manque pas d'évocation. C'était sans doute le grand dessein de l'auteur[62].

Entre-temps, il semble qu'une métamorphose se soit opérée chez Loranger. A peine a-t-il terminé la préparation de son deuxième volume, composé, celui-là, exclusivement de poëmes, dont l'ambiance confine à l'exotisme, que l'écrivain s'oriente vers une autre voie, celle du conte. Essaie-t-il d'assumer l'écroulement de ses rêves en bravant le quotidien, en faisant face à la réalité? Se serait-il converti au régionalisme? Durant de nombreuses séances, il apporte un conte qu'il livre avec une évidente satisfaction à son auditoire. Mais voici qui tend à

---

[61] Poëmes des (sic) Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 76, 1er avril 1922, p. 2. Vient de paraître, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 13, no 8, 2 avril 1922, p. 3.

[62] "Poëmes" de Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 306, 3 avril 1922, p. 5.

confirmer notre hypothèse. Un troisième livre s'annonce[63] qui devait avoir pour titre intitial Les Rustiques[64]. Mais ce n'est qu'en 1925, qu'il publie ses Contes et nouvelles du Terroir[65].

Qu'on ne s'y trompe pas. Loranger allait au régionalisme à sa façon, c'est-à-dire avec l'intention de s'en moquer[66]. En outre, n'était-il pas, au Nigog, du côté des modernes qui minimisaient, en art, l'importance du sujet au profit de la forme? Aussi cette "recherche du régionalisme" n'était-elle qu'un leurre. Si Loranger tirait ses récits du terroir, il n'ambitionnait nullement de défendre et de promouvoir l'objectif à la mode de "chez nous". Au contraire, ses contes soutenus par un grand souffle d'humour déroulent leurs péripéties par une modulation souvent plus scatologique qu'édifiante, au grand

---

[63] Théâtre Parisien, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 245, 23 janvier 1923, p. 3. Les spectacles, in La Presse, Montréal, 39e année, no 67, 23 janvier 1923, p. 17.

[64] Ce titre avait déjà été choisi en France: Louis Pergaud, Les Rustiques. Nouvelles villageoises, Paris, Mercure de France, 5e édition, 1921, xix,244 p. Préface par Lucien Descaves, p. vii-xix.

[65] Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p.

[66] Cf. les adieux de Loranger à Claude-Henri Grignon, Thèse, p. 52.

dam de certains esprits prudes de l'Ecole. Albert Ferland, le plus pur d'entre eux, se scandalisa[67]; lui qui, après avoir désiré parcourir les arcanes de la franc-maçonnerie, n'en finirait plus de se réconcilier tantôt avec le clergé[68] et tantôt avec l'Ecole littéraire[69]. Devenu "traditionnaliste qui se veut même poète catholique "orthodoxe", il n'aime pas "cette jeune génération" qui préconise" la voie large de la liberté[70], et encore moins un de ses chefs de file, Loranger, avec ses contes. Lors de la séance du 31 octobre 1922, le président,

> M. Alphonse Beauregard invita les membres présents à donner lecture des travaux qu'ils avaient en poche. Avant même qu'il fut possible d'articuler une réponse, M. Jean-Aubert Loranger fit un bond et s'écria: "J'ai un conte scatologique à vous lire! M. Ferland se croisa la jambe et M. Brunet fut secoué d'un petit rire nerveux[71].

---

[67] Soeur Jeanne-LeBer (Irène Branchaud), Albert Ferland: l'homme et l'oeuvre, thèse présentée à la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa par l'intermédiaire du Département de français en vue de l'obtention du doctorat en philosophie, Ottawa, 1965, p. 125.

[68] A.-J. Lemieux, La loge. L'Emancipation, Montréal, La "croix", 1910, p. 17, 25.

[69] Soeur Jeanne-LeBer (Irène Branchaud), op. cit., p. 121.

[70] Ibid., p. 125.

[71] Réginald Hamel, op. cit., p. 350.

Ferland, cet "ouvrier de la première heure", ne sera-t-il pas, avec Charbonneau[72], un des derniers membres à évoquer le souvenir des débuts[73]. Mais Loranger éprouve bien peu de respect pour ces pionniers besogneux. Aussi en 1942, l'écrivain fera malicieusement allusion, dans un de ses contes, Nouvelles images sur le printemps[74], au "beau" vers du poète Ferland:

Entends-tu, paysan, la chanson des corneilles[75]?

---

[72] Alfred Ayotte, Le souvenir de l'Ecole littéraire de Montréal. Dans une entrevue M. Jean Charbonneau rappelle que cette société, fondée il y a 50 ans, avait pour but de créer un milieu intellectuel et de rénover notre littérature, in La Presse, Montréal, 61e année, no 292, 29 septembre 1945, p. 30.

[73] Albert Ferland, Hier et aujourd'hui. L'évolution des temps vue par Albert Ferland, poète. A propos d'un récent rappel de l'Ecole Littéraire, au temps tout proche de sa fondation. Recul à l'horizon de nos lettres, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 11, 12 mars 1939, p. 17. Ce "rappel" venait d'un journaliste: René-O. Boivin, A l'époque où l'on offrait un recueil de poésies manuscrites comme cadeau de noces. Des vers de Ferland et autres. Nelligan épelait-il son nom Emil Nélighan?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 8, 19 février 1939, p. 17.

[74] Jean-Aubert Loranger, Nouvelles images sur le printemps, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 15, 12 avril 1942, p. 19. Texte reproduit in Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 229-232. Cf. p. 229.

[75] Albert Ferland, Le Canada chanté, Montréal, Déom Frère Editeurs, 1908, tome I: Les Horizons, p. 17, Retour des corneilles.

Quoi qu'il en soit, Loranger sait s'adapter aux multiples facettes que ces réunions ont de longue date cristallisées, où les rêves et les tendances personnelles mêmes s'estompent parfois devant des besoins matériels plus urgents. On sait, par exemple, que le siège de l'Ecole se déplaça à maintes reprises. A partir d'octobre 1922, les réunions auront lieu au 1234, rue Saint-Christophe, domicile de Loranger. Il en sera ainsi jusqu'au 24 avril 1923[76]. Et l'Ecole sera encore à la recherche d'un nouveau local[77]. Durant plus de six mois, elle avait favorisé, peut-être, à son insu, un Loranger aux prises avec des difficultés financières. Ce dernier ne voyait pas d'un oeil indifférent ce geste de l'Ecole. A la séance du 17 octobre[78], il s'enquiert si on lui payera "loyer pour la première séance tenue chez lui, le mercredi 4 octobre[79]"... On "n'avait pas d'objection à lui verser les deniers promis[80]".

---

[76] Réginald Hamel, op. cit., p. 386.

[77] Ibid., p. 387, séance du 9 mai 1923; p. 388-389, séance du 10 octobre 1923. L'école littéraire veut avoir un local, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 62, 14 mai 1923, p. 2.

[78] Réginald Hamel, op. cit., p. 346.

[79] Ibid., p. 341, séance du 4 octobre 1922.

[80] Ibid., p. 346, séance du 17 octobre 1922.

Les procès-verbaux que rédige Henri Letondal sont éloquents d'une certaine camaraderie qui régnait lors des réunions à la résidence de Loranger, non moins que de la perspicacité du secrétaire. C'est "M. Jean-Aubert Loranger (qui) entra paisiblement avec, au coin des lèvres, le sourire du Cardinal de Richelieu[81]". Trait typique qui dépeint la personnalité du poète et du conteur dans ce qu'elle avait d'extérieur: un jeune aristocrate comme son cousin Robert de Roquebrune[82]. On est loin de la simplicité de Nelligan qui "fait son entrée officielle dans le cénacle"[83]. Letondal note aussi une scène de retrouvailles:

> Vers huit heures et quinze, M. Jean-Aubert Loranger, qui revenait de chez l'épicier reconnut les silhouettes de plusieurs membres de l'Ecole, lesquels cherchaient avec beaucoup de bonne volonté le numéro 1234 de la rue St-Christophe[84].

---

[81] Ibid., p. 337, séance du 21 septembre 1922, tenue alors à la bibliothèque Saint-Sulpice.

[82] Jean-René Ostiguy, Ozias Leduc. Peinture symboliste et religieuse. Symbolist and Religious Painting, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1974, p. 56-57, "Portrait de Robert LaRoque de Roquebrune (dans la pose de Montesquiou de Boldini) vers 1916, Musée du Québec".

[83] Emile Nelligan, op. cit., introduction par Luc Lacourcière, p. 10.

[84] Réginald Hamel, op. cit., p. 343, séance du 10 octobre 1922.

C'était rendre hommage au "maître de la maison" qui "déploie une activité fébrile à remplir ses devoirs (...) et donne des signes hebdomadaires de sa fécondité littéraire[85]". Pour peu que le tableau des errances fût complet, il fallait regarder le spectacle de deux hommes se dirigeant vers le port:

> M. Jean-Aubert Loranger pilote maintenant son ami M. Berthelot Brunet vers le port de Montréal. Tous deux sont allés voir les navires emprisonnés dans les glaces. Là-dessus M. Brunet a écrit un poème et M. Loranger lui a dit: "Déjà[86]?"

Le poète donnait "déjà" à cette même séance "un aperçu de son prochain livre qui s'intitulera "Odes à Notre-Dame de Bonsecours[87]", préfigurant sans doute le Terra Nova.

L'assiduité surprenante avec laquelle Loranger participe à plusieurs activités de l'Ecole et l'intérêt qu'il y met contribuent à son élection comme "vice-président au premier tour de scrutin", lors de la séance du 24 octobre 1923[88]. Trop bohème, sans doute, pour se plier davantage à une certaine discipline de groupe, se sentant quand même

---

[85] Ibid., p. 353, séance du 14 décembre 1922.

[86] Ibid., p. 359, séance du 26 décembre 1922.

[87] Ibid.

[88] Ibid., p. 392.

à l'écart par ses idées et ses manières de seigneur, il refuse "la charge[89]". Il s'abstiendra de même de participer au projet collectif de préparation d'une anthologie. Comme Berthelot Brunet[90], a-t-il refusé tout simplement d'y travailler?

Malgré tout, Loranger n'exerce que peu d'influence sur ses confrères. Quand paraissent en décembre 1925 Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal[91], on constate que son nom figure seulement à l'item "Oeuvres déjà parues publiées par l'Ecole littéraire", et ce, avec la mention des Atmosphères et de Poëmes. Germain Beaulieu, dans Nos Immortels[93], le rappellera à l'histoire avec quelque méchanceté[94]. Jean Charbonneau, dans L'Ecole littéraire de

---

[89] Ibid.

[90] Ibid., p. 409, séance du 7 novembre 1924.

[91] L'Ecole littéraire de Montréal, Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal. Proses et Vers par Englebert Gallèze, Valdombre, J.-A. Lapointe, Albert Laberge, Albert Ferland, Albert Dreux, Germain Beaulieu, Damase Potvin, Ubald Paquin, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Beauregard, Jules Tremblay, G.-A. Dumont, W.-A. Baker, Albert Boisjoly, Montréal, (s.e.), 1925, 342 p.

[92] Ibid., p. 334.

[93] Germain Beaulieu, Nos Immortels (Caricatures de bourgeois), Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 157 p.

[94] Ibid., p. 86.

de Montréal[95], passera son nom sous silence. Qu'est-ce à dire? Les querelles et les scissions qui ont été l'apanage de ce groupe s'étaient ravivées durant l'année 1925. Loranger s'y était trouvé mêlé. Par exemple, lors de la séance du 26 février, cinq membres donnent leur démission. "Ils refusent de rester plus longtemps en compagnie de tant de poids morts[96]". Ce sont Philippe Panneton, Louis Francoeur, Roméo Boucher, Victor Barbeau et Berthelot Brunet. De plus, Edouard Chauvin et Henri Letondal, "qui n'assistaient pas à la séance", auraient "fait parvenir au président une démission motivée[97]". Or, à la réunion suivante, Loranger, sans doute, mû par un élan de la psychologie des profondeurs, fait une proposition qualifiée d'"étrange" par le secrétaire, et qui veut que l'Ecole refuse la démission de ces messieurs pour les chasser ensuite d'elle-même en guise de punition[98]. On sent que

---

95 Jean Charbonneau, L'Ecole littéraire de Montréal. Ses Origines. Ses Animateurs. Ses Influences, Montréal, Editions Albert Lévesque, Série Les Jugements, 1935, 320 p.

96 Réginal Hamel, op. cit., p. 421.

97 Un schisme à l'Ecole littéraire. Sept membres donnent leur démission à la séance d'hier. Nouveau groupe, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 4, 27 février 1925, p. 1.

98 Réginald Hamel, op. cit., p. 421-422, séance du 5 mars 1925.

le poète se détache de plus en plus de ce foyer remuant où gronde l'éclatement ultime. Sa dernière présence date du 16 avril 1925[99].

S'il n'a pas eu d'influence sur l'Ecole, on ne peut pas dire non plus que celle-ci l'ait fortement marqué. Grâce à son humour, il se maintenait avec aise dans cette micro-société de gens de lettres qui s'adonnaient, pour la plupart, à un agréable passe-temps, à une pause dans la vie quotidienne. Ces hommes d'un autre âge, aux préoccupations esthétiques plus conventionnelles, perverties par un insatiable goût de la gloriole, ne pouvaient bien longtemps attirer le jeune poète. Loranger portait déjà en lui un paysage très différent de cet entourage trop "répétitif", sa Terra Nova. On ne conçoit donc pas comment l'Ecole littéraire et lui aient pu faire cause commune. Ce poète trop indépendant, libéré du régionalisme, transpose sa vision non pas vers un passé nostalgique encore trop proche des écrivains de l'heure, mais vers l'origine même, là où se confondent l'avenir et le passé, le sommet et la plaine; il ira, "dans le couchant", allumer "Le feu étouffé des grandes nouvelles[1]".

---

[99] Ibid., p. 425.

[1] Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée), 3e édition, 1933, p. 243, Terra-Nova (1932) (Fragments).

Ce sera l'annonce d'un renouveau, le symbole de la richesse pour un peuple de primitifs, l'or alchimique, la pierre sacrée, cette venue d'un troupeau de bisons qui déferle "par toutes les passes de la montagne[2]".

Pour Loranger, le bilan de son séjour à l'Ecole littéraire ne s'arrête pas malheureusement avec la dernière séance qui eut lieu chez le juge Gonzalve Desaulniers, le 18 novembre 1929[3]. Celui-ci avait réussi à regrouper sept membres. Loranger était absent, mais il se trouve encore une fois au milieu de la mêlée quand celle-ci éclate en 1933. On libérait des haines que non seulement l'incompréhension entre les anciens et les modernes avaient accumulées, mais aussi que les différences de fortune, de classe, de profession, de succès et de talents littéraires avaient suscitées depuis longtemps. Et tombent les masques qu'avaient peu à peu façonnés les nombreux face à face autour d'une table de réunion. La querelle éclate dans toute sa virulence par un article de Valdombre dans Le Canada sur le recueil que vient de publier Ulric-L. Gingras, Du soleil sur l'étang noir[4]. Valdombre intitule ironiquement son

---

[2] Ibid.

[3] Réginald Hamel, op. cit., p. 441-442.

[4] Ulric-L. Gingras, Du soleil sur l'étang noir, Montréal, Editions Albert Lévesque, Série "Les Poèmes", 1933, 180 p.

article Un nouveau poids-lourd des champêtreries[5], et s'acharne à démolir le régionalisme jusque dans ses fondements. Le coup aurait eu moins de retentissement si le critique ne s'en fût en même temps pris à d'anciens amis de l'Ecole littéraire, notamment Victor Barbeau, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger et Albert Ferland. En réponse à Valdombre, se succèdent les répliques acerbes ou méprisantes[6]. Bientôt l'objet de la dispute est perdu, et le débat prend l'allure d'un véritable règlement de comptes.

Quant à Loranger, il est d'abord la cible de Valdombre qui en veut aux "retour d'Europe", aux "Picabia des glaces polaires", aux "sorbonnards", aux "snobonnards", aux "faux Parisiens", aux "Jean-Foutre", aux "guêtres" et

---

[5] Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Un nouveau poids-lourd des champêtreries. I, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2. Idem, Un nouveau poids-lourd des champêtreries. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 33, 12 mai 1933, p. 2.

[6] Germain Beaulieu, Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 37, 17 mai 1933, p. 2. Berthelot Brunet, Lettre ouverte. M. Berthelot Brunet à Valdombre, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 39, 19 mai 1933, p. 2. Germain Beaulieu, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 40, 20 mai 1933, p. 2. Jean-Aubert Loranger, Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 45, 27 mai 1933, p. 3. Albert Boisjoly, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 50, 2 juin 1933, p. 2.

aux "faux-cols Arrow littéraires[7]". C'était l'insulte qui pointait au-dessus de vieilles rancunes sournoisement dissimulées sous l'amitié de jadis. Loranger réplique en visant plusieurs cibles, question de se vider lui aussi le coeur. Sa plume a non moins de panache que d'aigreur. Le titre de noblesse, "conducteur de chars[8]", qu'il accole au nom d'Albert Boisjoly, lui vaut de la part de ce dernier les bassesses d'une colère sans retenue[9]. Un climat délétère règne dans les "lettres ouvertes" adressées au Canada. Aussi serait-il vain d'insister plus longtemps sur ces disputes intestines qui ne firent aucun vainqueur et où plusieurs acquirent une réputation peu enviable.

Que conclure du passage de Loranger à l'Ecole littéraire? Durant ces années d'intense création, l'auteur des Atmosphères (20), de Poëmes (1922) et du Village (1925) et d'autres pièces non publiées en recueil, est demeuré lui-même. Peut-être plus justement que Claude-Henri Grignon,

---

[7] Valdombre, Un nouveau poids-lourd des champêtreries. I, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2.

[8] Jean-Aubert Loranger, Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 45, 27 mai 1933, p. 3.

[9] Albert Boisjoly, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 50, 2 juin 1933, p. 2.

pourrait-il crâner lui aussi qu'il n'a rien appris à cette "Ecole des Masques de Montréal[10]". Anticonformiste, "antirégionaliste", bohême, individualiste à outrance, Loranger se soumit au protocole du groupe pour mieux profiter des avantages que lui offrait un auditoire dressé à entendre et à critiquer "pour le meilleur et pour le pire". Pour un jeune écrivain comme Loranger, la sanction de ce cénacle littéraire était une indication non négligeable de l'accueil qu'on ferait sur le champ à son oeuvre. Ce foyer de création permettait aussi des contacts enrichissants, autrement l'Ecole ne se serait pas maintenue pendant trente ans. On croirait difficilement, par ailleurs, que Loranger se soit réellement intéressé aux objectifs de l'Ecole qui correspondaient aux ambitions de chacun, dans l'ensemble, gens corrects, mesurés et prudes. S'il avait quelque chose en commun avec eux, c'était bien la recherche d'une certaine gloire littéraire et strictement personnelle que tous caressaient secrètement pour eux-mêmes et ostensiblement pour tout le le groupe. On sait que Loranger n'a jamais participé aux publications collectives de l'Ecole. Les activités

---

[10] Valdombre, Un nouveau poids-lourd des champêtreries. I, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2.

sociales ou mondaines des membres ne semblaient pas l'attirer. Il est absent lors de la visite "huppée" de Firmin Gémier[11] et de ses artistes de l'Odéon au Cercle Universitaire, le premier samedi de décembre 1924[12]. Il n'assistera pas non plus à la réception offerte par le docteur et Madame Roméo Boucher ce même jour[13] à l'acteur qui a apporté au pays "intégralement, magnifiquement, l'expression la plus lumineuse et la plus émouvante de l'art dramatique français[14]". Peut-être que le comportement de Nelligan, à l'Ecole littéraire de Montréal,

---

[11] N'est-ce pas Firmin Gémier qui prononça "l'historique premier mot" d'Ubu Roi présenté le 10 décembre 1896 au Théâtre de l'Oeuvre, mot qui fit réagir si violemment l'assistance? Cf. Henri Béhard, Etudé sur le théâtre dada et surréaliste, Paris, NRF, Gallimard, Collection Les essais, no 131, 1967, p. 35-37. Alfred Jarry, Tout Ubu. Ubu Roi. Ubu Cocu. Ubu Enchaîné. Almanach du Père Ubu. Ubu sur la butte, avec leurs prolégomènes et paralipomènes, édition établie par Maurice Saillet, Paris, Librairie Générale Française, Collection Le Livre de Poche, nos 838-839, 1971, p. 17-161, Ubu Roi.

[12] Réginald Hamel, op. cit., p. 413, séances du 4 et du 11 décembre 1924. Mondanités, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 242, 6 décembre 1924, p. 14. L'Ecole littéraire de Montréal reçoit M. Firmin Gémier et sa troupe au Cercle Universitaire, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 243, 9 décembre 1924, p. 1.

[13] Mondanités, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 243, 9 décembre 1924, p. 2.

[14] Victor Barbeau, La grande aventure, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 243, 9 décembre 1924, p. 18.

n'eût pas différé essentiellement de celui de Loranger. A l'exaltation intérieure et géniale du premier correspondait pour le second la conscience de faire une oeuvre moderne par la forme et audacieuse à certains égards par les caprices de son tracé imaginaire.

Promoteur du vers libre et sans ponctuation, auteur de hafku et d'outa, mystificateur par ses contes scatologiques et "antiterroir", la place de Loranger est minime sur la fresque de l'Ecole littéraire. Loin de comparer son oeuvre à celle de Nelligan, on peut affirmer cependant qu'elle connaît aujourd'hui un nouvel essor qui contribue à justifier l'intérêt qu'on porte encore au groupe de Montréal. Car Loranger, tout comme Nelligan, fut chasseur de chimères plutôt que défenseur attitré de la langue.

## III.- LE JOURNALISTE

Si Loranger fréquenta le salon de Fernand Préfontaine et les lieux de rendez-vous des membres de l'Ecole littéraire, c'était sans doute parce qu'il trouvait stimulant d'y rencontrer parfois des amis, souvent des artistes et des hommes de lettres. Il se sentait à cette époque attiré par la publication d'articles dans les périodiques. Lors de son passage au Nigog, il rédige en effet deux textes relativement brefs[15] et, à l'Ecole littéraire de Montréal, il présente au Canada une critique élogieuse non moins qu'élégante sur le livre de son confrère Beauregard[16]. Mais comment en est-il venu au journalisme? Marié en 1920, père de son premier enfant en 1922, on peut croire que ce fut surtout par nécessité. Par goût aussi, puisqu'il en fera réellement sa profession, la quittant parfois, y revenant sans cesse et jusqu'à la fin.

Le premier article qu'il signe de ses initiales dans La Patrie est du 24 novembre 1923. Il s'intitule: Une oeuvre

---

15 Jean L(oranger), Le Pays Laurentien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 102. Jean-Aubert Loranger, A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis [sic] sur Verhaeren, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 205-207.

16 Jean Aubert Loranger, Les Alternances par M. Alphonse Beauregard, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 254, 1er février 1922, p. 4.

d'art, Un recueil de dessins de M. Edmond-J. Massicotte[17]. On ignore s'il s'agit d'un début, puisqu'en ce temps-là les écrits des journalistes de La Patrie étaient rarement identifiés. On peut fixer, cependant, à l'année 1923 son entrée dans la carrière, car en 1922, il occupe un emploi à la "Commission des Liqueurs de Québec", au Pied-du-Courant[18]. Au journal La Patrie, Loranger est chargé de la chronique de la marine[19], ce qui ne l'empêche pas pourtant d'écrire à l'occasion sur d'autres sujets. Cette participation durera jusqu'en 1927.

L'écrivain était présent et sensible à son entourage. Les milieux littéraires et artistiques l'avaient très vite inspiré en poésie. Le thème de l'eau et les motifs de la glace et du brouillard revenaient souvent dans ses poèmes. Maintenant, c'est le port, nouveau "cénacle" de ce flâneur de la rive gauche[20], qui le sollicite et au sein duquel il

---

17 J(ean)-A(ubert) L(oranger), Une oeuvre d'art. Un recueil de dessins de M. Edmond-J. Massicotte, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 227, 24 novembre 1923, p. 22.

18 Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères. Le passeur, variantes et notes explicatives, note 15, Thèse, p. 670-677.

19 Le personnel complet de la rédaction de "La Patrie", in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 52, 25 avril 1925, p. 2-3.

20 (Guillaume) Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Le flâneur des deux rives. Suivi de Contemporains pittoresques, Paris, NRF, Gallimard, Collection Idées, no 338, (c1928) 1975, p. 9-79, Le flâneur des deux rives.

Quelques membres de la Rédaction de La "Patrie" en train d'observer l'éclipse de samedi 24 Janvier — De gauche à droite, premier rang, [illegible] messager, Honoré Lefebvre, Gérard Desrochers messager, Raoul Simard, Léopold Houlé, Fernand Roby, Jean-Aubert Loranger, second rang, Hector Grenier, Charles Meyer, René Vallau, Georges Léveillé, Victor Barbeau, Dominique Laberge

Some Members of the Editorial Staff of "La Patrie" Watching the Eclipse of January 24th. (Photo la Patrie).

24 janvier 1925.

devra dorénavant comprendre et sentir. Cet "habitat", en effet, lui était naturel. Il aimait le port et l'avait fréquenté bien avant l'année 1923. Alors, c'était un grand désir qui voguait sur ses propres mers intérieures, celles de ses rêves; et le quai, une invitation au voyage toujours différé. Cette fois, la situation est changée. Loranger est devenu un guetteur de rêves. Rien de plus prosaïque, cependant, en apparence du moins pour le lecteur, que la liste précise des bateaux qui partent ou qui arrivent avec celle de leurs passagers[21], le tonnage[22] et la nature de la

---

21 Quatre navires à Montréal en fin de semaine. Les Montréalais à bord du paquebot "Canada". - Immigrants pour l'est. L'"Empress of Scotland", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 64, 9 mai 1925, p. 13. Chronique maritime. Le colonel Barré sur l'"Empress of Scotland". L'"Empress" part demain après-midi de Québec avec une liste complète de voyageurs. Arrivages et départs, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 112, 7 juillet 1925, p. 10. Chronique maritime. Quatre paquebots arrivés à Montréal en fin de semaine. Le "Regina", le "Marburn", le "Minnedosa", le "Letitia". - Départs. L'itinéraire, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 176, 21 septembre 1925, p. 13.

22 Chronique maritime. Unité de 18,000 tonnes pour la ligne White Star. Elle sera lancée dans deux ans. Pour le Saint-Laurent. - Fin de semaine. Sur le "Minnedosa", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 129, 27 juillet 1925, p. 10. Nouvelles maritimes. Pour décharger le lest des navires à Montréal. Le port lance deux barges pouvant porter 600 tonnes chacune - Une forte cargaison d'alcool. - On prolonge la saison du tourisme. Sur le "Mégantic", in La Patrie, Montréal, 48e année, no 195, 13 octobre 1926, p. 11.

marchandise[23], la profondeur du chenal[24], le mouvement des navires[25], les accidents maritimes[26], les statistiques[27], etc. Il est vrai que le journaliste au poste voit défiler, au nombre des voyageurs, quelques-uns de ses amis du Nigog:

---

[23] Chronique maritime. Cargaisons de foin et de bois sur la rivière Richelieu. M. Emilien Daoust arrive d'Europe.- Les douaniers en excursion. Le "De Grasse", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 110, 4 juillet 1925, p. 15. Chronique maritime. La cargaison de fruits secs et de noix dans le port. Elles commencent à arriver du marché de la Méditerranée. Saison 1926, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 187, 3 octobre 1925, p. 15. Nouvelles maritimes. 1,000 chevaux expédiés sur un seul océanique. Cette consignation quittera Montréal à destination de la Russie. - On fera sauter l'épave du vaisseau de guerre "Raleigh", à Belle-Isle. Pierre angulaire du pont, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 160, 1er septembre 1926, p. 15.

[24] Oisives depuis dix ans à Sorel les dragues se mettent à l'oeuvre. On creusera le chenal du fleuve Saint-Laurent à une profondeur de trente-cinq pieds entre Montréal et le Cap-à-la-Roche, ainsi qu'en bas de Québec, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 109, 3 juillet 1925, p. 3. On s'inquiète du niveau des eaux dans le chenal. Une dépression constante qui ne peut être naturelle. - Commentaires. Chicago, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 159, 31 août 1925, p. 4.

[25] Chronique maritime. Un changement d'itinéraire de la ligne C.P.R. Le "Montrose" remplace le "Montroyal". - Le "Melita". - Les immigrants. Les arrivages, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 188, 5 octobre 1925, p. 17.

[26] En dépit des protestations du capitaine, le navire prit la mer et il ne revint plus. Comment par la faute d'Ottawa, périt le "Canadian Exporter". Des poursuites, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 54, 28 avril 1925, p. 1. Un navire enfonce 3 portes d'écluse au canal Lachine. Le capitaine admet avoir fait une fausse manoeuvre. Le Jamaïca, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 67, 13 mai 1925, p. 3.

[27] Chronique maritime. Le port de Montréal est des plus actifs. Des statistiques sur ses activités. - Augmentation considérable dans le transport. Les grains, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 117, 13 juillet 1925, p. 13.

le peintre Adrien Hébert[28], Madame Louis Bourgoin[29], des hommes politiques connus[30], des gens influents[31]. Alors, en plus de la liste, il fournit aussi l'itinéraire que ces personnages suivront en Europe[32].

---

28 Chronique maritime. Montréalais qui passent la saison d'hiver en France. Le "Montclare" et le "Marburn". - Croisières hivernales de la Cunard. Autour du monde, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 156, 27 août 1925, p. 15.

29 Ibid.

30 Chronique maritime. Son honneur le maire Duquette rentre de Duluth. Passagers montréalais à bord du "Rochambeau". - Le juge Rinfret à Winnipeg. Les paquebots, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 152, 22 août 1925, p. 27. Nouvelles maritimes. Le lieutenant-gouverneur de la province s'embarque. Plusieurs passagers montréalais sur le "Rotterdam", de la ligne Holland America. - Le "John Galloway" est encore échoué dans le lac S.-Louis. Les arrivages, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 227, 20 novembre 1926, p. 33.

31 Chronique maritime. Le notaire Morin s'en va dévoiler le monument Hémon. Il s'embarque demain matin sur l'"Aurania" pour Brest et Neuville-sur-Vanne. Arrivages et départs, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 121, 17 juillet 1925, p. 9. Chronique maritime. Une délégation de l'"A.C.J.C." à Rome. MM. Alphonse de Larochelle et Jean Guérin au congrès international des jeunesses catholiques. Le canal Lachine, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 160, 1er septembre 1925, p. 15. Nouvelles maritimes. Dix océaniques quittent notre port aujourd'hui. Une journée sans précédent pour la saison. - La situation des grains s'améliore. - Départ de Sir Andrew Rae Duncan. Qui sera président?, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 179, 24 septembre 1926, p. 15.

32 Nouvelles maritimes. Pèlerinage dans les sanctuaires européens. Il est organisé par la ligne White Star, sous la haute approbation du délégué apostolique. - Les Frères Mineurs Capucins le dirigeront. Vaisseau démantelé, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 284, 31 janvier 1927, p. 9.

Rien d'étonnant que l'obsession du voyage hante aussi le journaliste comme elle sollicite en même temps le poète. Les titres (ou sous-titres) mêmes de ses articles trahissent la démarche fondamentale de sa poésie: Derniers navires à quitter Montréal[33], Les navires se hâtent vers la mer depuis hier[34], Vaisseau prisonnier des glaces[35], La saison du brouillard commence[36], Le détroit de Belle-Isle et ses brouillards [...] Départ retardé[37], Cette voie du nord est ouverte à la navigation un mois plus

---

[33] Derniers navires à quitter Montréal. Ils prendront le large le 3 décembre. - Le "Canadian Sapper" hivernera, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 233, 26 novembre 1925, p. 3.

[34] Les navires se hâtent vers la mer depuis hier. Neuf vaisseaux doivent quitter Montréal aujourd'hui. - Le lac Saint-Pierre. Les bestiaux, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 236, 30 novembre 1925, p. 17.

[35] Nouvelles maritimes. Toutes les malles seront ouvertes par le douanier. Nouveaux règlements pour la visite des bagages sur nos quais. - Les passagers du "Montcalm". - Vaisseau prisonnier des glaces. Les arrivages à New-York (sic), in La Patrie, Montréal, 48e année, no 60, 5 mai 1926, p. 13.

[36] Nouvelles maritimes. Semaine d'une pauvreté extrême pour notre port. Une seule expédition de grain à destination de l'Europe. - L'honorable G.-P. Graham sur l'"Ascania". - La saison du brouillard commence. Le niveau du fleuve baisse, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 152, 23 août 1926, p. 15.

[37] Chronique maritime. Le détroit de Belle-Isle et ses brouillards. Les vaisseaux passent plutôt par le Cap Race à cette époque. Départ retardé, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 227, 19 novembre 1925, p. 8.

LES JOURNALISTES. HOTES DE LA CANADA STEAMSHIP LINES

e de journalistes de Montréal et de Québec qui ont assisté, samedi le 28 juin 1924, à l'inauguration uvelle aile du manoir Richelieu à la Malbaie. De gauche à droite, rangée du bas: M. F.-W. Fox, publi la C.S.L., en charge de l'excursion, M. Jean-Charles Harvey (Le Soleil), M. Fernand Roby (La Patrie isclair (Le Canada), M. Masson (L'Action Catholique); 2e rangée, assis: M. Eugène Beaulac (Le Canada mond Chassé (L'Evénement), le sénateur P. B. Casgrain, directeur de la C.S.L., M. Hervé Gagnier (La le commandant Little, du "Cap Eternité"; 3e rangée: M. Penny (The Chronicle), M. Louis Robillard (Le , M. Robert, M. D. Potvin (Le Soleil), M. Jean-Aubert Loranger (La Patrie), M. Campeau (The Telegrap ebly (The Herald), M. Sommerville (The Herald), M. Hervé Boland (The Star), M. G. Macdonald (The Can ), M. R. Lipsett (The Star). Photographie prise à bord du "Cap Eternité"

(La Patrie du 5 juillet 192

tard que l'an dernier[38], La débâcle est commencée (...)[39]. Ni le brouillard[40], ni la glace[41], qui avaient toujours brimé son grand désir d'évasion, ne peuvent maintenant constituer un obstacle pour celui qui est devenu, par une sorte de transfert dans le réel, un simple spectateur d'un va-et-vient mystérieux, fascinant, de rêves qui commencent, d'autres qui se terminent.. Ses textes sont rédigés consciencieusement[42].

Loranger continuait de s'intéresser aux expositions de peinture qui se tenaient à Saint-Sulpice. Le 2 février 1924, il écrit dans La Patrie un article[43] concernant celle des oeuvres du peintre montréalais Narcisse Poirier qui eut

---

38 Nouvelles maritimes. Le "Melita" s'engage dans le détroit de Belle-Isle. Cette voie du nord est ouverte à la navigation un mois plus tard que l'an dernier. - Assemblée d'urgence à la commission du havre. Nos élévateurs congestionnés, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 112, 7 juillet 1926, p. 11.

39 La débâcle est commencée sur le Richelieu. Les brise-glace se portent en toute hâte vers l'entrée du golfe, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 42, 14 avril 1926, p. 17.

40 Jean-Aubert Loranger, Poèmes. Le brouillard, Thèse, p. 437-439.

41 Idem, Les Atmosphères. [Avec l'hiver soudain], Thèse, p. 408.

42 Renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974.

43 J[ean-] A[ubert] L[oranger], M. Napoléon [sic] Poirier a exposé à Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 284, 2 février 1924, p. 30.

lieu du 15 décembre 1923 au 15 janvier 1924[44]. Pour étayer son appréciation, il s'appuie sur la connaissance d'un autre artiste qui lui est plus familier, Adrien Hébert. "L'art volontaire tel que le pratique Hébert[45]" n'attire pas toute l'adhésion du critique. D'ailleurs, la peinture moderne "comporte un risque":

> La peinture à théorie, le portrait psychologique que nous a montré Hébert ne supporte pas de moyenne; elle est réussie ou franchement râtée[46].

Pourtant s'il faut établir un parallèle entre ces deux peintres, Narcisse Poirier ne pourrait être comparé à Hébert, car il n'est pas de sa trempe, il "est un peintre de moyenne[47]". Poirier manque de théorie selon Loranger:

> On n'est pas un classique avec seulement une conviction. Encore faut-il avoir une très grande technique. Si l'on rejette le superficiel, comme on l'appelle si bien à faux, il faut un fond, un métier, lequel manque d'ailleurs à plusieurs de nos peintres canadiens. Hébert nous a peut-être.

---

44 Une exposition, in Le Devoir, Montréal, vol. 14, no 291, 13 décembre 1923, p. 5. Exposition d'art à la bibliothèque S.-Sulpice, in La Presse, Montréal, 40e année, no 52, 15 décembre 1923, p. 52. Exposition de peintures, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 218, 18 décembre 1923, p. 5.

45 J[ean-] A[ubert] L[oranger], M. Napoléon (sic) Poirier a exposé à Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 284, 2 février 1924, p. 2.

46 Ibid.

47 Ibid.

> captivé parce que, très avancé dans sa théorie. Il apportait aussi un certain métier auquel nous sommes si peu accoutumés[48].

Et Loranger adresse quelques compliments au peintre qui présente une abondante production. Il loue en particulier une nature morte (no 60), le vert de ses paysages et la neige qui est "très bien comprise". Et l'ancien disciple du Nigog termine son article sur un ton assez significatif. Il réclame de Monsieur Poirier "plus de vigueur et surtout plus d'intellectualisme[49]". Albert Laberge avait lui aussi rédigé une critique concernant cette exposition mais dans un esprit tout différent. Voulait-il encourager les artistes en louant sans restriction leur art:

> L'oeuvre de M. Poirier est nombreuse, variée et fort intéressante. Elle proclame que l'artiste est un travailleur fort heureusement doué[50].

Laberge, comme Loranger, avait remarqué chez le peintre son goût pour la manière traditionnelle et son désir bien marqué de n'appartenir à aucune école "moderne":

---

48 Ibid.

49 Ibid.

50 Albert Laberge, L'art et les artistes. Remarquable exposition par le peintre N. Poirier. Des natures mortes d'un riche coloris et fort décoratives et de pittoresques paysages. Un talent réaliste, in La Presse, Montréal, 40e année, no 53, 17 décembre 1923, p. 15.

> Disons en effet sans plus tarder, que M. Poirier est un réaliste. Son oeil examine la nature, les objets et la vision qu'il reçoit, il la reproduit le plus fidèlement possible sur la toile. M. Poirier n'a aucun souci des modes artistiques, des nouveaux genres de peinture. Chez lui, il n'y a qu'une seule méthode: représenter les choses telles qu'il les voit. Avec lui, rien d'extravagant, de violent, de brutal, pas d'originalité forcée, pas d'exagération, pas d'effets à sensation. Jamais, M. Poirier ne cherche à étonner. Evidemment pour lui, la peinture comme la littérature et la musique, doit avoir pour but de plaire, de charmer. Il y réussit pleinement[51].

Loranger n'aurait sans doute pas choisi de tels critères pour juger une oeuvre d'art. Laberge, il faut en convenir, a une façon plus expérimentée et plus subtile de traiter le sujet.

Puis, ce fut le passage à La Presse en 1927, avec dès l'entrée, une promotion au poste de "chef-adjoint du service de l'information[52]". La montée d'un échelon dans la carrière l'attirait sans doute, mais la fascination du changement, encore bien davantage[53].

---

51 Ibid.

52 Secrétaire de ministre, in La Presse, Montréal, 46e année, no 254, 13 août 1930, p. 1.

53 On comprend l'attitude de l'écrivain devant cette promotion. Loranger méprisait en effet l'argent et les biens matériels. Renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974.

Normalement ses nouvelles fonctions administratives le dispensaient des tâches habituelles de journaliste. Mais la voie fluviale demeure toujours pour lui un lieu de travail et de loisir[54], un champ de prédilection où s'agitent des signaux invitants. Dans La Presse du 19 juillet 1927, il écrit un long article non signé mais trop significatif de sa poésie, trop ressemblant à son paysage intérieur, celui du poète, pour n'être pas de lui. En outre, il insère dans son récit des mots d'un de ses poèmes:

> Des vaisseaux dont les noms sont estompés par la brume, surgissent de tous côtés, et leur sirène sollicite l'inconnu[55].

Ces vers de Poëmes:

> Quand sollicite l'inconnu
> L'appel ému des sirènes

avaient été composés en 1921, lors de son retour d'Europe[56].

---

[54] Le "Laurentic" réunit toutes les qualités qui en font un modèle parfait du chantier britannique. En le dirigeant dans nos eaux, l'an prochain, la ligne White Star exprime la confiance qu'elle a dans l'avenir du transport entre le Canada et l'Europe. Les styles de la décoration, in La Presse, Montréal, 44e année, no 34, 24 novembre 1927, p. 14. Journalistes hôtes du port de Montréal, in La Presse, Montréal, 45e année, no 9, 24 octobre 1928, p. 27.

[55] (Jean-Aubert Loranger), Une croisière nouveau genre sur le fleuve. C'est celle que vient d'effectuer, de Montréal à l'entrée du golfe, le "New Northland". Une inauguration, in La Presse, Montréal, 43e année, no 230, 19 juillet 1927, p. 15.

[56] Jean-Aubert Loranger, Poëmes. Sur le 45e, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1129-1134.

Il s'agit d'une croisière inaugurale de Montréal jusqu'à l'entrée du golfe sur le "New Northland". Et Loranger est de la "fête". En effet, ce voyage agrémenté d'activités sociales et mondaines le long de la côte, baigné dans les brumes du golfe, projette Loranger dans un autre univers de festivités, ambiguës pourtant, univers malsain et dangereux des vaisseaux fantômes. Voilà bien le journaliste-poète secoué par la double attirance mythique du danger et de la fête.

Que dire de ses autres activités plus quotidiennes, celles-là, s'il en eut? Rien de très précis à ce sujet. On peut croire qu'il fut un administrateur consciencieux et discret, à l'affût, comme il se doit pour un journaliste responsable de l'information, des événements de toutes sortes. Aussi le voyons-nous assister à certaines funérailles[57],

---

[57] Les funérailles de Me Joseph-A. Brunet, in La Presse, Montréal, 44e année, no 186, 25 mai 1928, p. 21. Funérailles de M. Edmond Major, in La Presse, Montréal, 44e année, no 272, 4 septembre 1928, p. 25. Aux obsèques de Madame A. Bourgeois à N.-D. de Grâce, in La Presse, Montréal, 44e année, no 273, 5 septembre 1928, p. 3. Des milliers de personnes rendent les derniers hommages au bâtonnier de Montréal, l'hon. Rodolphe Monty. Depuis bien des années, on n'avait vu des funérailles aussi imposantes. - Toutes les classes étaient représentées, sans distinction de partis politiques. L'hon. Arthur Meighen présent, in La Presse, Montréal, 45e année, no 43, 4 décembre 1928, p. 26. Obsèques de M. Lapointe, journaliste. Elles ont eu lieu ce matin, en la chapelle Notre-Dame de Lourdes. A Boucherville, in La Presse, Montréal, 46e année, no 154, 18 avril 1930, p. 11.

à quelques excursions[58] et banquets[59]. Il prend part à la "Soirée Robert Choquette[60]", à une fête aux huîtres au Club Canadien[61], peut-être aussi à de rares rencontres au Club des Journalistes, cet "immeuble de trois étages

---

58 Une croisière merveilleuse à bord du New Northland. Un voyage reposant de trois jours et demi dans le golfe. - Arrêt à Québec et à la Malbaie. - Confort et amusement à bord. Initiative de la Clarke Steamship, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 122, 19 juillet 1927, p. 15. Le "Laurentic" réunit toutes les qualités qui en font un modèle parfait du chantier britannique. En le dirigeant dans nos eaux, l'an prochain, la ligne White Star exprime la confiance qu'elle a dans l'avenir du transport entre le Canada et l'Europe, in La Presse, Montréal, 44e année, no 34, 24 novembre 1927, p. 14. Journalistes hôtes du port de Montréal, in La Presse, Montréal, 45e année, no 9, 24 octobre 1928, p. 27. Au départ des envoyés spéciaux de la "Presse", in La Presse, Montréal, 46e année, no 244, 1er août 1930, p. 3.

59 Québec acclame leurs Altesses. Le Prince de Galles, le Prince George, l'honorable M. Stanley Baldwin sont accueillis avec un remarquable enthousiasme par Québec samedi matin, Entrevue de M. Baldwin. C'est en français que le Prince de Galles prononce la première allocution qu'il adresse en terre canadienne. Le voyage sur le fleuve, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 133, 1er août 1927, p. 10. M. Chs Robillard fêté samedi par les journalistes, in La Presse, Montréal, 46e année, no 187, 26 mai 1930, p. 19. Dîner de la police à des journalistes. L'Association Athlétique d'Amateurs de la police les reçoit à un dîner intime. - M. Allan Bray présent, in La Patrie, Montréal, 52e année, no 105, 27 juin 1930, p. 4.

60 Mondanités, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 242, 9 décembre 1927, p. 2.

61 Une soirée qui a été un succès. La fête aux huîtres du Club Canadien, vendredi, fut appréciée. Musique et chant, in La Presse, Montréal, 45e année, no 30, 19 novembre 1928, p. 25.

contenant quinze pièces, un grenier et un soubassement[62]", ouvert en 1921 dans le but de favoriser les réunions de journalistes:

> On connaît le but de la création d'un tel club, qui est de fournir à tous les membres de cette grande et importante profession du journalisme, profession si intimement liée au progrès en général, de la Métropole, un lieu de réunion confortable et bien aménagé, possédant tous les avantages du "Home" sans les inconvénients et la promiscuité des lieux publics, où les journalistes attachés à la rédaction des différents journaux pourront se rencontrer plus souvent, échanger leurs vues et leurs opinions, apprendre à se mieux connaître et par conséquent à mieux s'apprécier: ce qui ne saurait manquer d'être d'un grand bénéfice pour la profession en particulier, et la communauté en général[63].

Mais Loranger eut tôt fait de s'éloigner de ce lieu trop bien organisé. Il se plaisait depuis longtemps dans une vie de bohème où les hasards lui apportaient de plus amples satisfactions[64]. Aussi, Gilles Marcotte avait-il raison d'écrire:

---

62 Le Club des Journalistes de Montréal. L'inauguration officielle s'effectuerait dans la première semaine de mai. Le local, place Philipps, in La Presse, Montréal, 37e année, no 131, 8 avril 1921, p. 11.

63 Ibid.

64 Renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974.

> Par rapport aux impératifs sociaux de l'époque, il était en rupture complète: non pas à côté, dit un ami, mais au-dessus, comme si rien de cela n'avait d'importance[65].

Son passage à La Presse devait être plutôt éphémère. Le 15 août 1930, il devient secrétaire de l'honorable Alfred Duranleau, ministre de la marine dans le cabinet Bennett[66]. Nomination due à la compétence? à la politique? Si Loranger était de tempérament nomade, il serait bien servi dans ses nouvelles fonctions: de beaux voyages en perspective!

Alfred Duranleau était un ancien député à l'Assemblée législative de Québec. En 1930, il venait d'être élu député de Chambly-Verchères à la Chambre des Communes. Au mois d'août, il était assermenté. Membre du Conseil privé et ministre de la marine du Canada, il dirigea ce ministère durant les cinq années du gouvernement conservateur. Et le 20 juillet 1935, il était nommé juge à la Cour supérieure de

---

65 Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 12, avant-propos.

66 M. J.-A. Loranger devient secrétaire de M. Duranleau, in La Patrie, Montréal, 52e année, no 145, 13 août 1930, p. 3. Secrétaire de ministre, in La Presse, Montréal, 46e année, no 254, 13 août 1930, p. 1. Un journaliste nommé secrétaire de Duranleau, in Le Droit, Ottawa, 17e année, no 188, 15 août 1930, p. 4. Lettre de R. Houle, Service du Personnel, Ministère des Transports (Marine), Ottawa, le 6 mai 1974.

## LES NOUVEAUX COMMISSAIRES REÇOIVENT LE NOUVEAU MINISTRE

a. Alfred Duranleau, ministre de la marine, a fait ce midi sa première visite officielle à la Commission du port de Montréal, depuis sa nomination. On le voit ici, sur le pont du "Sir Hugh Allan", entouré du président, des commissaires et des principaux officiers. — De gauche à droite: MM. Alex Ferguson, gérant-adjoint de la Commission du port; Jean-Aubert Loranger, secrétaire de l'hon. J. Duranleau; Paul Leclaire, ingénieur en chef de la Commission du port; L.-H.-A. Archambault, secrétaire; M. T.-W. Harvie, gérant général; le lieutenant-colonel H.-J. Tribey, commissaire, John-C. Newman, commissaire, J.-H. Rainville, président, et l'hon. J. Duranleau, ministre de la marine. — (Cliché la "Presse").

(La Presse du 24 septembre 1930).

Québec[67]. Personnage haut en couleurs, il était aisément la cible des critiques de la politique fédérale[68] et des reporters de l'opposition:

> Quant à lui, il s'est donné, voué, à jamais au bleu, fanatiquement, entièrement, sans l'arrière-pensée de reprendre un jour sa liberté. [...] Tel envoûtement est triste spectacle chez l'honnête homme[69].

Berthelot Brunet, qui eut avec lui quelques démêlés, n'y va pas de propos très nuancés:

> M. Duranleau ne peut suivre les règles d'aucun jeu. Il veut à tout prix être original: vous entendez bien qu'il parvient surtout à être gaffeur. [...] M. Duranleau, en cette

---

67 Jean-Jacques Lefebvre et Robert Lévêque, Nos disparus. Les juges C.-A. Duclos, A. Duranleau, L.-J. Loranger, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 11, no 3, mars 1951, p. 157-158.

68 Horatio, Gouaches. M. Duranleau, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 158, 10 octobre 1933, p. 2. Dollard Dansereau, M. Alfred Duranleau, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 91, 27 juin 1934, p. 2. Olivar Asselin, La brochure de M. Duranleau, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 226, 6 décembre 1934, p. 1. Jules Bazin, Drake-Duranleau et le bilinguisme, in L'Ordre, Montréal, 2e année, no 3, 13 mars 1935, p. 1.

69 (Léopold Richer), Portraits politiques. M. Alfred Duranleau, in Le Devoir, Montréal, vol. 25, no 294, 22 décembre 1934, p. 1. Léopold Richer, Nos chefs à Ottawa. R.-B. Bennett, Mackenzie King, J.-S. Woodsworth, Ernest Lapointe, H.-H. Stevens, C.-H. Cahan, Arthur Sauvé, Fernand Rinfret, J.-F. Pouliot et les autres, Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Figures canadiennes, 1935, p. 101-109, M. Alfred Duranleau. Cf. p. 109.

> fête amicale et dénuée du moindre caractère politique, se crut sur le husting, et son allocution fut à peu près un discours de husting. Pour moi, qui ne suis pas, à trente-trois ans, parvenu à croire qu'il existe au monde un seul crétin complet, j'étais gêné. Je n'osais lever la tête, m'attendant de voir d'un moment à l'autre, M. Duranleau rougir de lui-même, et se taire[70].

Dans cette perspective, Duranleau avait donc tout à envier de son secrétaire: l'esprit de finesse et la culture.

Loranger, qui prenait fort au sérieux son nouvel emploi, trouvait son ordre du jour moins monotone au contact journalier des hommes d'Etat avec leurs travers, et aux récits d'anecdotes "piquantes" qu'on se racontait dans les couloirs du parlement et dont les protagonistes étaient invariablement le secrétaire et son ministre. C'est avec beaucoup d'humour qu'il relate, quelques années plus tard, les "us et coutumes" de la profession. Sans doute un bon secrétaire doit-il "porter les serviettes et les valises" des "honorables", ainsi que "les paquets et les parapluies, les pliants[71]". Toutes ces corvées qui trahissent le "tempérament

---

[70] Berthelot Brunet, M. Duranleau, sa canne et son "windsor", Suite au "Reporter et la "Duchesse", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 253, 3 février 1934, p. 2.

[71] Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Grands et petits secrétaires, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 49, 20 août 1938, p. 8.

d'un domestique" comme de "verse[r] à boire, en public, à la délégation venue du comté", conduire "la Drill des quémandeurs, dans le corridor ou à la porte feutrée" sont le fait très souvent d'une méprise: "des ministres ignorent les conditions qui prévalent dans les engagements de leur plumitif[72]". Car, selon Loranger, "le secrétaire privé fédéral est avant tout le conseiller du ministre". De plus, c'est lui qui "fait la navette du ministre au sous-ministre". Et l'écrivain de poursuivre:

> Trêve de dignité. J'ai vu, pour terminer, des ministres jalouser le secrétaire parce que celui-ci avait retenu, au secrétariat, pendant une heure, un nouvel Envoyé d'Ambassade, une fois la visite officielle accomplie dans le cabinet du ministre.
> - Monsieur le secrétaire, est-ce vous le ministre ou moi?

L'auteur de l'article excusa le secrétaire de poursuivre la conversation — "la visite officielle terminée" — sur les "chevaux", les "femmes" et la "littérature avec un Ambassadeur", "certains ministres ne pouv[ant] parler que de chevaux... et encore... (Prononcez "jouaux"!)[73]". Et voici un élément-clé de ce programme: Il "doit s'accoutumer à rendre raison au ministre, son supérieur". Pour tout dire, enfin:

---

[72] Ibid.

[73] Ibid.

> Le secrétaire privé (j'aime autant confidentiel) peut rendre, comme l'assure l'"Ordre", de grands services à l'histoire. Il doit aussi s'en faire rendre quelques-uns[74].

Tel est en bref le bilan des grandeurs et des misères d'un secrétaire ministériel.

Mais Loranger, qui aimait le grand air, était de fait condamné à une vie sédentaire entre quatre murs. Un an et demi s'était écoulé qu'il n'avait encore qu'un ou deux voyages à son crédit[75]. Des farceurs lui ayant joué une mauvaise plaisanterie au cours d'un arrêt à Sorel[76], le ministre décida qu'il valait mieux se faire accompagner de son autre secrétaire, J.-L. K.-Laflamme[77]. Aussi ne pouvant s'adapter à ce genre de vie si contraire à ses aspirations, et malheureux aussi d'étaler une situation financière en très

---

[74] Ibid.

[75] La première visite officielle de l'hon. M. Duranleau au port. Le ministre de la marine a procédé à une inspection générale des divers services - Coopération du gouvernement. M. J.-H. Rainville, in La Presse, Montréal, 46e année, no 289, 24 septembre 1930, p. 1.

[76] Renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, la cousine du poète, le 23 mai 1975.

[77] Le ministre de la marine est arrivé ce matin. L'hon. A. Duranleau a recueilli dans l'Ouest des renseignements précieux pour son ministère. Complètement rétabli, in La Presse, Montréal, 47e année, no 28, 17 novembre 1930, p. 1. M. Duranleau à Manchester, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 300, 29 décembre 1930, p. 8.

mauvais état[78], il donne sa démission le 15 février 1932[79]. Il quitte un emploi de $4,080.00 par année[80] et revient dans sa ville natale où la misère règne depuis plusieurs mois, où le chômage grandit à un rythme élevé[81].

---

[78] Renseignement donné par Mademoiselle Zélie Lorange, la soeur du poète, le 15 juillet 1971.

[79] Lettre de R. Houle, Service du Personnel, Ministère des Transports (Marine), Ottawa, le 6 mai 1974.

[80] Ibid.

[81] Emile Benoist, Nos enquêtes. Un refuge de jour pour les sans-abri. A cause des circonstances exceptionnelles causées par la crise du chômage, la ville aurait tout intérêt à l'établir - Les refuges de nuit sont déjà peuplés à leur pleine capacité, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 257, 6 novembre 1930, p. 1, 3. Emile Benoist, Nos enquêtes. Un fait sans précédent. Pour la première fois, cette année le refuge Meurling est rempli presque tous les soirs, dès les mois d'automne - L'affluence a été considérable même au cours de l'été - Moins de clientèle le samedi que le dimanche, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 263, 13 novembre 1930, p. 1. Emile Benoist, Pour chauffer les indigents. La suggestion d'un lecteur à propos des arbres de la montagne et de l'île Sainte-Hélène - Ce qui s'est fait en 1914 et en 1915 - Des maison (sic) à démolir au plus tôt, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 7, 12 janvier 1931, p. 1. Emile Benoist, Des oeufs pour les pauvres. Un envoi de chaussettes qui ne fait que précéder autre chose - Lettre qui parle par elle-même - L'"Aide aux familles Etrangères" Il faut des vivres, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 13, 19 janvier 1931, p. 1. Louis Dupire, Pour les sans-abri, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 38, 17 février 1931, p. 1. Emile Benoist, L'organisation du retour à la terre. C'est une chose qui s'impose à l'heure actuelle - La ville est encombrée d'anciens terriens qui sont sans emploi comme sans domicile - Un agronome qui donne l'exemple - Les offrandes anonymes - Du poisson de la Gaspésie, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 39, 18 février 1931, p. 1."Nous avons faim" disent les chômeurs aux échevins. Plusieurs délégations représentant 25,000 chômeurs, se présentent au comité exécutif pour exposer leurs besoins. Minutes de malaise. Massés en face de l'hôtel de ville, les

C'est le coeur plein d'amertume, semble-t-il, que Loranger revoit Montréal. Il en veut à une société qu'un gouvernement "minable" ne parvient pas à tirer de la crise. Il fustige les dirigeants, les prisonniers, bref, beaucoup de monde: il est très fâché. On s'explique en partie son état d'âme par les suites pénibles d'une malencontreuse agression dont il fut victime un soir à Joliette, peu après sa démission[82]. Autre Apollinaire, il doit subir une

---

chômeurs manifestent quelque peu en attendant le retour de leurs délégués au comité exécutif. Les chômeurs attendent, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 89, 8 juin 1932, p. 3. Nouveau groupe de chômeurs au comité exécutif, ce matin. On demande encore du pain et du travail. - 200 délégués du nord de la ville, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 93, 13 juin 1932, p. 3. Le mode de distribution de secours directs à Montréal est efficace, dit M. Gabias. Le président du comité exécutif et l'échevin Trépanier approuvent le système adopté par l'ancienne administration. - Un bel éloge du travail de la Saint-Vincent de Paul dans la distribution de ces fonds de secours est fait par tous les échevins. - Société admirable. - Le système de signalisation automatique. - Pavage de la rue Jean-Talon. - Interpellations et rapports, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 119, 13 juillet 1932, p. 2, 11. Nouvelles ouvrières. Du travail aux ouvriers valides et des pensions à ceux qui ne peuvent travailler. Citoyens de S.-Jacques, in La Presse, Montréal, 49e année, no 14, 31 octobre 1932, p. 10. Pour les chômeurs. Le camp de concentralisation [sic] de Saint-Jean, in Le Devoir, Montréal, vol. 26, no 124, 29 mai 1935, p. 1.

82 M. J. Loranger dans un grave état à S.-Luc. Frappé par un inconnu, il glisse sur le pavé et se fracture le crâne, in La Presse, Montréal, 48e année, no 186, 25 mai 1932, p. 3. M. J. Loranger dans un état inquiétant. La police détient un témoin de l'agression dont il fut victime, in Le Canada, Montréal, vol. 30, no 45, 26 mai 1932, p. 10. M. Loranger est dans un état désespéré, in Le Devoir, Montréal, vol. 23, no 120, 26 mai 1932, p. 3. L'agresseur de M. Loranger est arrêté, in L'Etoile du Nord, Joliette, 48e année, no 49, 26 mai 1932, p. 1.

trépanation[83]. Quant à l'agresseur, il s'en tirera avec quatre jours de prison après le prononcé de la sentence, soit cinquante jours en tout[84].

Quoi qu'il en soit, Loranger se sent libre de tout lien politique avec un supérieur. Il envoie des lettres ouvertes au Canada dans lesquelles il s'en prend au gouvernement Bennett. Stimulé par un article paru dans un journal de Toronto, le Financial Post, dans lequel l'auteur commente un programme de travaux publics qu'on est en train d'instaurer en Grande-Bretagne pour relancer l'économie[85], Loranger s'attaque au gouvernement conservateur dont l'action va en sens inverse: le programme d'assistance sociale est, pour lui, une invitation à la paresse:

---

[83] M. Jean Loranger dans un état critique au Royal Victoria. Il a été opéré cette nuit par les médecins de cette institution. - Témoin détenu, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 78, 26 mai 1932, p. 3. Faible espoir de sauver la vie à M. Jean Loranger. Une trépanation a été faite d'urgence, hier soir, au Victoria, in La Presse, Montréal, 48e année, no 187, 26 mai 1932, p. 3. Lettre du docteur Carleton B. Peirce, régistraire en chef, Hôpital Royal Victoria, Montréal, le 23 décembre 1974 (dossier médical: 150822/81534).

[84] Lindor Benoît passera encore 4 jours en prison, in La Presse, Montréal, 48e année, no 230, 15 juillet 1932, p. 11.

[85] The Nation's Business. Canada Bread Investors Are Puzzled. British Market for Canadian Bacon. Public Works and Employment, in The Financial Post, Toronto, vol. 27, no 41, 14 octobre 1933, p. 2.

> Depuis que M. Bennett est au pouvoir, le peu qu'il a fait pour les ouvriers fut d'implanter ici un système que l'on peut aisément comparer à celui du communisme, système qui entraîne les ouvriers dans une paresse lamentable, ce qui conduit souvent aux pires abus[86].

Et Loranger promet pour le pays "des administrateurs dignes du regretté grand chef, sir Wilfrid Laurier[87]". Dans Le Canada du 4 novembre 1933, il revient sur l'inaptitude du gouvernement à régler le problème du chômage: "Tout ce que le gouvernement a pu faire", dit-il, "ç'a été de se moquer des chômeurs". Il lui reproche encore de n'avoir pas tenu ses promesses:

> Le Premier Ministre chantait partout, à la dernière campagne électorale, que ce dont le peuple avait besoin ce n'était pas l'aumône, mais du travail. Cette attitude a été abandonnée. Aujourd'hui le gouvernement dit: "Impossible de créer des emplois, nous ne pouvons pour le moment qu'accorder des aumônes, des secours directs[88]".

Il ne craint pas de railler le chef du gouvernement pour son incompétence, face à la récompense qui l'attend. Celui-ci

---

86 J[ean-] A[ubert] Loranger, Tribune libre. Un qui ne votera pas "bleu", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 165, 18 octobre 1933, p. 2.

87 Ibid.

88 J[ean] -A[ubert] Loranger, Tribune libre. L'administration Tory, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 179, 4 novembre 1933, p. 2.

"ira s'asseoir à la Chambre des Lords, en Angleterre, dans un fauteuil bien capitonné[89]".

Mais Loranger — serait-ce douloureuse réminiscence de son accident? —, qui attache tant de prix à la liberté, nous étonne, dans un autre article, par ses propos outranciers à l'endroit des prisonniers de Portsmouth, lesquels après une émeute, ont formulé quinze griefs. Loranger énumère tous ces griefs et commente ainsi le second:

> D'après le deuxième grief, les détenus ne veulent pas qu'on leur tonde les cheveux (...)
> Ne sont-ils pas là pour expier un peu leur faute par la honte et la privation?[90]

Le critique s'est documenté. Tandis qu'un prisonnier coûte à l'état $1.89 par jour, un chômeur ne reçoit que $1.25 par semaine, ce qui est scandaleux: "ces ignobles criminels qui n'ont cure d'aucune loi" sont "aux petits soins[91]". Avec une anecdote racontée à la Chambre des Communes, et qui est bien propre à Loranger, celui-ci précise son idée:

---

[89] Ibid.

[90] J[ean-] A[ubert] Loranger, Tribune libre. Les prisonniers aux petits soins, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 189, 16 novembre 1933, p. 2.

[91] Ibid.

> Il y a à Kingston une prison pour les femmes(...) entourée d'un mur aussi élevé que celui de l'autre pénitencier, et de plus, il y a par-dessus une (sic) formidable grillage métallique. Un jour j'ai posé la question à l'architecte: "Quelle idée a-t-on eue d'installer une pareille clôture? Les femmes sont-elles plus habiles que les hommes à grimper?" Voici la réponse de l'architecte:"Du tout, c'est pour empêcher les gens du dehors de s'introduire ici; les demandes d'internement au pénitencier sont trop nombreuses à l'heure actuelle[92]".

L'argument eût été de taille pour un adversaire quelque peu démagogue: l'action du gouvernement forçait les gens à entrer au pénitencier.

Pendant quelques années, Loranger, dont la famille s'est accrue d'un troisième enfant, semble mener une existence plutôt difficile à Montréal[93]. Quelles furent alors ses occupations? Le port aurait été son gagne-pain[94]. On sait cependant qu'il écrit. En 1937, il publie le premier[95] d'une

---

92 Ibid.

93 Renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971. Lettre de Mademoiselle Marie Wattiez, le 12 décembre 1974.

94 Renseignement donné par Monsieur de Gaspé Loranger, le fils du poète, le 30 mars 1971.

95 Jean-Aubert Loranger, La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 3e année, vol. 6, nos 1-2, juillet-août 1937, p. 18-25.

série de sept contes dans Les Idées. Ce sera le début d'une "nouvelle" carrière de conteur.

Mais Loranger n'oublie pas le journalisme. Il y revient, en effet, en inaugurant la chronique Curieux diptyque, le 25 juin 1938, dans Le Jour[96] fondé par Jean-Charles Harvey. C'est ce dernier qui a fixé le titre de la chronique[97]. Cette fois, ce n'est plus comme reporter ni comme administrateur qu'il va entrer à l'hedomadaire, mais en poète, conteur et humoriste. L'auteur du Curieux diptyque doit traiter "deux sujets qui émanent l'un de l'autre et qui s'opposent tout à la fois[98]": un travail de création où l'imagination et l'esprit de Loranger se sentent à l'aise.

C'est avec une verve soutenue, déployant tous les artifices du langage, qu'il rédige ses textes: jeux de mots, calembours, traits pittoresques, grivois ou comiques, ses phrases sont mouvement et résonance variés, jeu d'ombres et de lumières insolites. Bref, toute l'atmosphère des contes,

---

96 Jean-Aubert Loranger, Curieux diptique (sic). De Philippe-Aubert de Gaspé à R. Brien, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 41, 25 juin 1938, p. 8.

97 Emile-Charles Hamel, Curieux diptyque. De Robespierre à Saint-Just, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 44, 16 juillet 1938, p. 8.

98 Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Jour d'an ou d'anniversaire, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 7.

avec en moins l'excès de truculence et de réalisme. Les femmes, le Canadien français, la ville de Montréal, le bilinguisme, les faits d'actualité, les inaugurations, les coutumes, tout cela défile dans les colonnes du Curieux diptyque. C'est avec une certaine méchanceté qu'il s'attaque à Portraits de femmes de Madeleine Huguenin[99], ce Who's Who féminin, selon Loranger[1]. Il y a pour lui deux types de femmes, les quotidiennes et les "femmes de Lettres" qui l'obsèdent. S'il a choisi de parler des "plumitives" plutôt que des autres, c'est qu'elles "sont plus habituées aux louanges, à la critique acerbe et au thé[2]". Chacune ensuite défile sous sa plume et en subit tour à tour les traits plaisants et malicieux. C'est, par exemple, Françoise (Robertine Barry) qui "aimait d'une tendresse agissante", selon Madeleine Huguenin; Loranger souligne; il s'abstient simplement de commenter. Et ailleurs:

> De Marie-Claire Daveluy, Madeleine nous dit, qu'en plus d'être écrivain-historienne, la grande admiratrice de Jeanne-Mance veut déposer une semence dans l'esprit du petit enfant qui la lit et elle a confiance dans la moisson.

---

[99] Madeleine Huguenin, Portraits de femmes, Montréal, Editions La Patrie, 1938, 273(7) p.

[1] Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 50, 27 août 1938, p. 2.

[2] Ibid.

Loranger commente entre parenthèses: "(C'est quasiment de l'Agriculture!)". Il se moque du style de Madeleine par quelques citations fidèles: "Notre soeur a prodigué sa plume" [...] puis elle "glissa tout doucement!" Ici:

> Le fils de Marie Dumais-Boissonnault n'a point été épargné! Madeleine nous le décrit par ces mots: "Joseph dont le pinceau alerte et original se prépare de beaux succès![3]"

Mais l'auteur du Curieux diptyque ne se livre pas à une entreprise de démolition généralisée. Au contraire, il s'efforce comme le fabuliste d'instruire en amusant, même si on a plus souvent l'impression qu'il amuse en instruisant. Il nous dirait avec ironie: "Faites la différence![4]". Ainsi, pour engager les Montréalais à s'occuper eux-mêmes des fêtes du tricentaire, il s'en prend aux "bibites étrangères et agrandies" (les chars allégoriques américains qu'on voudrait louer pour la circonstance) et "préfère pour la parade anniversaire" [...] "que nous ayons recours à notre vermine locale et agrandie[5]". Voulant décrire les effets de la neige sur

---

[3] Ibid.

[4] Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Le Visage et son Portrait, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 9, 12 novembre 1938, p. 8.

[5] Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Une invasion de bibites, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 51, 3 septembre 1938, p. 4.

Paris et sur Montréal, il emploie deux images fortes mais opposées:

> A Montréal, la neige n'est pas tombée, la veille de Noël, comme un coton absorbant d'hôpital sur une plaie, mais sur nos sapins et comme une main qui se referme et qui ne relâchera qu'en Avril[6].

Loranger a le sens de l'observation et le goût de la satire. Il se moque de la fausse éloquence des candidats en période électorale:

> Lorsque la péroraison est dépassée, et que le courant vous emporte vers la conclusion, et que vous n'omettiez pas la métaphore, l'hyperbole, la synecdoque, l'euphémisme, l'épiphonème, le pléonasme, l'engueulade, les fleurs de rhétorique, leur fumier, l'arrosoir, la pioche, la gratte et tout; lorsque vous déboulez bien, en remontant, l'escalier de votre discours, il y a toujours, à vos pieds, la bedaine ou les coudes bien appuyés, à une table, le saudit reporter des journaux qui vous nargue par en bas! Son regard vous la coupe, oui, les ailes![7]

Les poètes eux-mêmes ne sont pas épargnés par son verbe satirique. Il pourfend ceux qui recherchent récompenses et

---

[6] Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montreal, Paris of the New World!, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 16, 31 décembre 1938, p. 8.

[7] Idem, Curieux diptyque. Les ailes de l'éloquence et son bec, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 11, 26 novembre 1938, p. 8.

renommée, et suggère une solution amusante. Son texte s'intitule Regards sur les "plugs" et les poètes[8]. Selon lui, il y a trop de poètes et qui parlent trop. Il faut qu'ils se taisent. Mais que faire? Donnons-leur l'éternité, la reconnaissance officielle. Loranger appelle à la barre Englebert Gallèze:

> — Depuis que mon nom est dans le dictionnaire, à la lettre GAL, que puis-je espérer de plus? J'ai cessé d'écrire[9].

Pourquoi ne pas peindre le nom de chacun de nos poètes sur les bornes-fontaines de la ville? "Nous avons assez de poètes pour immortaliser nos plugs!" Les avantages de ce geste seraient nombreux. Et Loranger laisse dériver son imagination pour conclure enfin par un jeu de mots: "Nous finirons par tous les pluguer![10]". Voilà bien le "pohète" qui tente, ici, de désacraliser la poésie par l'"umour[11]". On peut dire que les textes de la chronique Curieux diptyque comptent parmi les plus captivants que Loranger ait écrits dans un périodique.

---

[8] Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Regards sur les "plugs" et les poètes, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 6, 22 octobre 1938, p. 8.

[9] Ibid.

[10] Ibid.

[11] André Breton, Les Pas perdus, Paris, NRF, Gallimard, Collection Idées, no 205, nouvelle édition revue et corrigée, 1970, p. 15, 18, La confession dédaigneuse.

La direction du Jour voulait favoriser la liberté d'expression. Et Loranger sut en profiter.

Ce journal, fondé le 16 septembre 1937, avait pour objectif, non pas de transmettre l'information, mais d'exprimer des opinions. Un journal d'idées, dont les armes "ne sont ni le gourdin ni l'encensoir", qui a pour but de "défendre la vérité et le droit des gens [...] avec la combativité nécessaire [...] et la dignité qui sied à des êtres raisonnables[12]". Journal qui se dit "indépendant" "en face des partis, en face du pouvoir, en face des nationalités, en face des sectes[13]". Pour Jean-Charles Harvey, c'est "la renaissance de la presse libre", celle "que l'on croyait ensevelie dans le pli amer de la bouche d'Asselin[14]". Journal de combat, il est donc lié "à des idées, non à des hommes[15]". Point de personnalités, ni de servage: "Au rôle du

---

12 Jean-Charles Harvey, Un peu de franchise et de courage, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

13 J[ean]-Ch[arles] H[arvey], Avec le sourire, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

14 Jean-Charles Harvey, Un peu de franchise et de courage, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

15 J[ean]-Ch[arles] H[arvey], Avec le sourire, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

chien dodu au cou pelé, nous préférons la libre allure du loup, qui court où il veut et qui a bonne gueule[16]". C'était une feuille d'avant-garde, et l'on conçoit qu'elle ait eu ses détracteurs même avant sa première parution. Mais "les hommes sérieux et sensés ont repoussé du pied ces misérables cancans et laissé aux vieilles filles l'exquise jouissance des commérages[17]". Un an plus tard, Louis Dantin se porte à la défense du Jour. Il loue le journal d'avoir "excellemment rempli" son programme:

> Il [Le Jour] n'a jamais manqué de signaler, dans tous les domaines, les empiètements, les abus, sans se départir d'une modération calme, et en mettant la seule logique, celle des idées et celle des faits, à la base de ses protêts courageux[18].

Pourtant, en 1941, dans une lettre à son fils, Dantin porte un jugement plutôt négatif sur ce périodique:

> My main occupation is still writing these French articles; but I am becoming very disgusted of them, as I am out of sympathy with many of

---

[16] Ibid.

[17] Jean-Charles Harvey, Un peu de franchise et de courage, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

[18] Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), "Le Jour" et son programme, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 1.

> the opinions of Le Jour, and it restricts my freedom of subjects and expression. If it was not but for "greedy considerations", I would have given them up long ago[19].

Les articles que signe Loranger dans Le Jour prennent fin le 11 février 1939[20]. Il n'aura été que huit mois employé à ce journal. Des raisons financières l'auraient obligé alors à quitter un emploi à temps partiel et à chercher une position plus rémunératrice. D'autres motifs le poussaient-ils à abandonner une chronique qui devait être appréciée des lecteurs? Pourtant, il est encore sans travail quand le rédacteur en chef de La Patrie, Oswald Mayrand, vient à sa rescousse:

> Alors que l'admirable conteur Jean-Aubert Loranger, chômeur depuis des années, végétait misérablement, Mayrand alla un jour frapper à sa porte et lui annonça qu'il avait une rubrique pour lui au journal et qu'il pourrait commencer à travailler le vendredi suivant. Enthousiasmé,

---

19 Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Les sentiments d'un père affectueux. Lettres de Louis Dantin à son fils, Trois-Rivières, Les Editions du Bien Public, Collection Les cahiers Louis Dantin, cahier no 2, 1963, p. 54, lettre du 2 février 1941.

20 Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. De la raquette aux skis, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 22, 11 février 1939, p. 8.

> repris par l'espoir et le goût de la vie, Loranger fut au poste au jour dit[21].

L'écrivain réintègre son ancienne profession; il revient à son premier journal, et y signe des textes du 9 avril 1939 au 20 septembre 1942. Il poursuit en même temps, à un rythme régulier, la publication des Contes de La Patrie. Sans doute travaille-t-il à temps complet[22]. Il donne à ses premiers reportages une ampleur inhabituelle: un texte et des illustrations couvrant presque deux pages.

L'ancien disciple du Nigog rédige un premier article intitulé Métamorphose d'une vieille maison de ferme, avec un sommaire, selon son habitude, qui indique fidèlement le contenu de l'article: Comment un architecte peut rénover une maison ancienne sans lui faire perdre ses caractéristiques.- Mur de pierre d'origine mystérieuse dans la cave[23]. Il s'agit d'une "maison canadienne", vieille de cent vingt-cinq ans, que Monsieur Lucien-F. Keroack, l'architecte du Jardin botanique,

---

[21] Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 10.

[22] Ibid.

[23] Jean-Aubert Loranger, Métamorphose d'une vieille maison de ferme. Comment un architecte peut rénover une maison ancienne sans lui faire perdre ses caractéristiques. - Mur de pierre d'origine mystérieuse dans la cave, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 15, 9 avril 1939, p. 16-17.

à restaurée à Boucherville. Entrent en jeu et l'imagination du conteur et le besoin contraignant du journaliste d'apporter précisions et détails. Il en résulte un texte plein d'atmosphère et des plus captivants pour le lecteur. En outre, ses commentaires sur le "style canadien" semblent pertinents encore aujourd'hui:

> Nous n'avons pas de style purement canadien, dans nos villes surtout. Mais il reste que nos pères savaient donner à leurs maisons un caractère que nous devons conserver à la campagne. Nos galeries de bois ne sont pas essentielles. On en peut tirer parti en les transformant latéralement par des marquises. Si la façade n'est pas toujours symétrique, il est important que le toit en pente garde ses fenêtres mansardes et ses cheminées hautes du même caractère de revêtement que les murs[24].

Comme il y avait trois caveaux d'inégales dimensions, aux murs énormes, d'"au moins six pieds d'épaisseur", ce qui intriguait beaucoup de gens, Loranger tente de trouver la clé de l'énigme:

> Comme les caveaux, où l'on entre de profil, sont à leur tour sans issue, on en vient à penser que ceux-ci servaient d'abri dans lequel la famille devait se retirer en cas d'invasion. N'était-ce pas habile? Si les envahisseurs étaient nombreux, chacun d'eux

---

[24] Ibid., p. 17.

> ne devait se présenter, et de profil, qu'un après l'autre. A l'intérieur, un enfant armé d'une hache se trouvait en état avantageux de défense. De plus, le premier abattu, ou par la hache, ou par le couteau, ou par la décharge d'un fusil à pierre, ce premier cadavre ou blessé constituait un premier obstacle (...)[25].

N'en avait-il pas vu d'ailleurs à Montréal de "ces caveaux de protection" qui étaient de "véritables garde-manger" en cas de siège? Il admet pourtant que ce sont là de pures conjectures. De même:

> l'imagination n'est pas inutile lorsque nous devons déchiffrer des grimoires, fussent-ils fermés à cléf, ou purement effacés ou indéchiffrables[26].

Loranger est un être de carrefour. Son univers physique, celui qui l'inspire par-dessus tout, c'est le port de Montréal. L'arrivée des brise-glace et leurs grands mouvements saisonniers le fascinent:

> Pour la vingtième fois [écrit-il], j'assiste et comme reporter, et comme secrétaire de ministre, et comme fonctionnaire, à l'arrivée dans nos eaux des brise-glace[27].

---

[25] Ibid., p. 16.

[26] Ibid., p. 17.

[27] Jean-Aubert Loranger, Du combat d'une corneille contre un rat à l'ouverture du port de Montréal. Incident observé sur la rive à l'arrivée du brise-glace "N.B. McLean" dans la métropole. - Travail gigantesque. - Inondations évitées. - Bref aperçu historique des transports dans la province de Québec, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 16, 16 avril 1939. p. 16.

Cet événement, d'importance pour la ville, ne l'est pas moins pour Loranger. Il troquera "l'objectivité" contre ses propres "impressions". Et que le lecteur lui accorde son "indulgence!"[28].

Voilà le reporter devenu fabuliste. Mais pour être juste, Loranger reviendra à un ton plus prosaïque et conventionnel dans la seconde partie du texte. Pour l'instant — d'après les deux premières lignes du titre —, l'arrivée du brise-glace est un événement secondaire. "Il fallait voir cela", semble dire le fabuliste: une mise en scène expliquant les circonstances de la présence du rat sur la glace, les péripéties du combat entre un rongeur et un oiseau et la morale qui suit:

> Lorsque le "N.B. McLean" fit son apparition à la Pointe-aux-Trembles, un samedi matin, un spectacle symbolique s'offrit à l'équipage et par le champ de sa lunette.
>
> Sur la glace, un rat avide de mangeaille, et qui se dirigeait vers le navire en quête d'un bon déjeuner de déchets, fut surpris par une corneille, aussi avide que lui d'un déjeuner également désiré. Seulement, la corneille, nouvelle venue au pays depuis l'ouverture printanière se réservait un frais déjeuner de poisson.
>
> Le rat ne put retourner à ses rives. L'eau avait monté, ou le champ

---

[28] Ibid.

> de glace s'était déplacé, Une fuite impossible pour un rat qui ne sut point nager. Et la lutte s'engagea!
>
> En deux coups de bec, le rat fut aveugle. A quoi bon l'abandonner à ses rêves, s'est dit la corneille? Et le crâne de maître rat fut perforé d'un seul coup! Deux minutes plus tard, il ne restait, sur la glace, que des poils, des dents et des griffes. Celles du rat naturellement! Morale: "Qui veut déjeuner doit être seul[29]".

Et Loranger fait un parallèle entre les deux nouveaux venus: "La corneille émigre et immigre" tout "comme un brise-glace". "Il n'est pas étonnant que le dernier venu mange le demeurant". Encore un pas, et la morale devient plus ouverte: "Au dernier venu les mains pleines...[30]". C'est que le brise-glace a eu raison de l'hiver et du printemps comme la corneille de "maître rat". Puis le reporter enchaîne avec des données originales sur le rôle des brise-glace. Ils "se rendent à Montréal dans le seul but d'effectuer une fissure dans l'hiver[31]". Leur arrivée n'annonce pas le début de la navigation; mais par le chenal, ce "ruban hydraulique", qu'ils creusent dans la glace, ils préparent la débâcle. Car, si on y prend garde, celle-ci se met en marche avec une partie des rives. Le spectacle de la glace qu'on brise avec des machines ou que

---

[29] Ibid.

[30] Ibid.

[31] Ibid.

"mange" le printemps était d'un symbolisme puissant pour Loranger. Plus encore que le brouillard, la glace s'oppose au départ du voyageur. Les brise-glace ouvraient la voie à d'autres navires vers des terres nouvelles. On n'est pas surpris que le nom d'un vaisseau célèbre, le "Terra Nova", ait inspiré le titre de ce que devait être le troisième recueil de poèmes de Loranger.

En septembre 1942, il est nommé chef de l'information à Montréal-Matin[32]. Pour la deuxième fois, le journaliste reprend le cycle des promotions. Le dur travail de reporter lui était-il devenu insupportable? Car le métier a ses exigences:

> Le reporter, même s'il se couche tard ou pas du tout, par devoir professionnel, est au bureau à 7 heures 30 du matin, prêt à endosser le harnais. C'est l'heure réglementaire.

De plus:

> Le parfait reporter doit posséder un complexe supérieur: endurance au travail et à l'insomnie, bonne santé, bon estomac et bons yeux, voilà pour le physique;
> débrouillardise, diligence, vigilance, clairvoyance, entregent, omniscence (sic), véracité et droiture, voilà pour le moral[33].

---

[32] Lettre de Monsieur Joseph Bourdon, le 28 janvier 1977.

[33] Louis Robillard, Le chef du service des nouvelles, in Le Devoir, Montréal, vol. 26, no 45, 23 février 1935, p. 21.

Loranger n'était pas dépourvu de ces qualités. C'était la rapidité avec laquelle il devait, comme tout journaliste, accomplir sa besogne, qui heurtait sans doute son tempérament plutôt rêveur. Pour le reste, il semblait s'accommoder des exigences de son métier: assumer toutes les carrières et tous les savoirs, être "diplomate, financier, homme du monde, limier, littérateur, historien, critique d'art, musicien et sportif, — ou savoir en donner l'illusion[34]". Cette fonction qu'il avait déjà assumée comme adjoint à La Presse comportait peut-être plus d'attrait pour lui. Poste attirant, en effet, par plusieurs côtés:

> Ainsi le chef de l'information fait chaque jour son petit tour de planète. Par dépêches, il reçoit les échos du monde entier. Et toutes les demi-minutes lui apportent de l'imprévu[35].

Mais aussi harassant, parce qu'il représente la charnière même de la confection du journal: le centre des informations reçues et celles qu'il faut transmettre.

Loranger n'eut guère le temps d'apprécier son nouvel emploi. Il mourut des suites d'une "crise aiguë de rhumatisme", mercredi le 28 octobre 1942. Il venait tout juste d'avoir

---

[34] Ibid.

[35] Ibid.

quarante-six ans[36]. Regretté "de tous ses confrères", il laisse l'image d'un journaliste attachant[37], d'intelligence vive, d'imagination à la mesure de ses talents de conteur et de poète. Ecoutons le témoignage d'un journaliste qui l'a connu à Montréal-Matin:

> Je le revois encore, nerveux avec sa belle tête de poète aux cheveux abondants. Je me souviens du ton chaud et contenu de sa voix bien faite pour réciter des vers. Je me souviens surtout de son langage châtié, de ses allures aristocratiques. A la besogne du quotidien, Loranger procédait avec rigueur, mais sans hâte. Il semblait, comme Berthelot Brunet, poursuivre un rêve intérieur et l'on devinait la vie intellectuelle intense qui bouillonnait en lui[38].

---

[36] M. J.-A. Loranger, journaliste, est décédé à S.-Luc, in La Presse, Montréal, 59e année, no 12, 28 octobre 1942, p. 17.

[37] (Joseph Bourdon), Feu Jean-Aubert Loranger, in Montréa-Matin, Montréal, vol.13, no 100, 29 octobre 1942, p. 4.

[38] Maurice Huot, De Berthelot à Jean-Aubert, in Le Bien Public, Trois-Rivières, 60e année, no 2, 15 janvier 1971, p. 2.

## IV.- LE CONTEUR

Journaliste de carrière, Jean-Aubert Loranger est surtout connu comme auteur des Atmosphères (1920) et de Poëmes (1922). Il ne faut pas oublier pourtant qu'il fut aussi un prolifique et excellent conteur. On lui doit, en effet, plus de cent cinquante contes. Et sa réputation de poète risque-t-elle encore de reléguer dans l'ombre celle de conteur? Autrement dit, laquelle l'emporte chez Loranger, de la poésie ou de la prose? On peut dire qu'il a pratiqué ces deux genres simultanément avec autant de goût que de succès. Le conte toutefois semble, à une certaine époque, avoir fasciné davantage l'écrivain.

Les premiers contes de Loranger ont-ils été rédigés à l'époque du Nigog ou en 1920? Quoi qu'il en soit, son admission à l'Ecole littéraire de Montréal lors de la séance du 17 novembre 1920[39] ne pouvait que l'aider à faire connaître les écrits qu'il avait peut-être dans ses tiroirs depuis quelques années. Il saura en profiter. A la réunion suivante, il communique à l'assemblée des membres de l'Ecole le

---

[39] Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel. FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 306.

manuscrit de son premier livre, Les Atmosphères[40], qu'il remettra peu après à quelques-uns des souscripteurs[41]. Les deux contes qui y figurent sont Le passeur[42] et Le vagabond[43]. Le premier est un récit poétique à l'intrigue sobre, au style dépouillé, dont Albert Laberge dira en 1954 qu'il est "l'oeuvre d'un grand artiste[44]". Par son conte Le vagabond, d'autre part, Loranger se situait résolument dans le récit en prose, ce qui a pu laisser croire que Le passeur servit de pont à ce transfert. Mais il y eut Poëmes en 1922 et, dix ans plus tard — quoique déjà amorçé en 1922[45] — un grand projet poétique dont on n'a retrouvé que des débris[46],

---

40 Ibid., p. 307, séance du 24 novembre 1920.

41 "Les Atmosphères", in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 273, 20 novembre 1920, p. 9. "Les Atmosphères", in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 41, 21 novembre 1920, p. 8.

42 Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 377-400.

43 Idem, Les Atmosphères. Le vagabond, Thèse, p. 412-420.

44 Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 89.

45 A la séance du 26 décembre 1922, Loranger "donne [aux membres de l'Ecole littéraire] un aperçu de son prochain livre qui s'intitulera "Odes à Notre-Dame de Bonsecours". Cf. Réginald Hamel, op. cit., p. 359.

46 Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. André-G. Bourassa, Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, p. 49-50. Poëmes retrouvés, Thèse, p. 519-530.

Terra Nova. En outre, sa carrière journalistique, qui débute réellement en 1923, n'est peut-être pas étrangère à la poursuite de sa vocation d'écrivain, celle de poète et surtout celle de conteur, en favorisant, à partir de 1938, alors que Loranger signe dans Le Jour la chronique Curieux diptyque, son sens de l'observation, son goût de l'écriture originale, vive, nuancée et son talent d'humoriste.

Le corpus des contes est formé d'abord de onze textes publiés en 1925 dans une plaquette intitulée A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir[47] (deux d'entre eux avaient déjà paru dans La Patrie[48]); le reste comprend les contes épars, publiés de 1920 à 1942, qui se répartissent en trois groupes: ce sont Le passeur et Le vagabond, dans Les Atmosphères, en 1920. Puis, de 1937 à 1939, sept contes dans la revue Les Idées, que l'auteur transmet au journal La Patrie, avec quelques variantes et parfois sous un autre titre. Gilles Marcotte fera paraître

---

47 Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Ce recueil contient aussi une Farce en un acte intitulée L'orage, p. 35-43.

48 Jean Aubert Loranger, Ce qu'a Vu le Norouâ... Conte de Noël, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 251, 24 décembre 1923, p. 2. Le nom de l'auteur n'est pas indiqué lors de la publication de: Les hommes forts. Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15.

ces derniers dans les Ecrits du Canada français en 1972[49]. Ces récits offrent deux thèmes très différents: l'un tributaire de la poésie de Loranger, le désir d'évasion; l'autre marque un retour à l'univers campagnard des contes publiés en 1925. Enfin, dans La Patrie, édition dominicale, du 7 mai 1939, figure un conte, puis, dans les numéros allant du 3 mars 1940 au 20 septembre 1942, on en retrouve cent trente-deux. Ceux-ci entrent presque tous dans cet ensemble qu'il convient de nommer le "cycle de Joë Folcu". C'est la partie la plus importante du corpus. Notons que tous ces textes ont été regroupés en 1978[50]

Comme pour la poésie, il aura fallu attendre de longues années pour qu'enfin les contes soient reconnus par le public canadien-français et quelques écrivains d'Outre-Mer. Après cinquante ans, les jugements qu'on a portés sur le conteur nous apparaissent fort variés. L'opinion de la critique

---

[49] Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56. Présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12.

[50] Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, 324 p.; no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles. Désormais, dans l'introduction, nous indiquerons brièvement cette référence des Contes publiés par Fides en ne mentionnant que le tome et la page.

suit toute la gamme des appréciations. Pour Victor Barbeau:

> Ses histoires tiennent à peu de choses, à un juron, à quelques gamineries, ou encore à de grasses aventures. Débarrassées de leurs particularités linguistiques, elles seraient, pour la plupart, assez ternes. Tout leur attrait vient de leur langue[51].

Albert Laberge écrit, en 1938:

> Dans les vers comme dans la prose, Loranger est un ciseleur, un chercheur d'images neuves et pittoresques[52].

Et à propos du recueil publié en 1925, le critique est d'avis que

> ses récits ont la saveur, la couleur et l'odeur du petit village de province. Non seulement ses personnages sont vrais; ils sont vécus. Chacun des récits est une petite scène narrée avec vigueur et précision. Dans chaque cas, l'action se déroule sans aucune longueur, sans aucun détail superflu qui alourdirait la marche des événements. Et Loranger sait conduire son récit de manière à ménager son effet à la fin[53].

Il affirme en conclusion:

> Loranger a démontré là que dans la pure littérature comme dans la littérature régionaliste il est un maître[54].

---

[51] Victor Barbeau, Les livres. Le Village, in Les Cahiers de Turc, Montréal, 2e série, no 7, 1er avril 1927, p. 183.

[52] Albert Laberge, Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Edition privée, 1938, p. 223.

[53] Ibid., p. 224.

[54] Ibid.

C'est Gilles Marcotte qui dira de Loranger:

> Il est possédé par quelques images fondamentales que son écriture finit toujours par retrouver, comme la raison de son existence et la loi même de son mouvement[55].

Les jugements, on le voit, diffèrent les uns des autres. Il nous est possible de percevoir chez le conteur la constance dans la virtuosité du style, dans le pittoresque des images et dans l'originalité des personnages. Et nous croyons que ces récits comptent parmi les meilleurs de ceux qu'a produits le Québec.

La publication, en 1978, des contes de Loranger recueillit l'assentiment de la critique québécoise. Voici, dans l'ordre chronologique de parution, les idées principales qu'on a formulées.

Dès le lendemain du lancement, Jean Sarrasin, dans une émission radiophonique à Radio-Canada, enthousiasmé par Le passeur, qualifie Loranger de "Balzac du Québec[56]".

---

55 Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 12, présentation par Gilles Marcotte.

56 Jean Sarrasin, in Emission radiophonique, Montréal-Express, Montréal, Société Radio-Canada, le 23 novembre 1978.

Robert Mélançon, se hâtant d'établir une liste des "livres d'étrennes" avant les fêtes, cite parmi neuf autres livres, ceux des contes de Loranger. Et il ajoute en guise de commentaire:

> Des contes vivants, drôles, intelligents. A offrir à un amateur de littérature québécoise. A un lecteur hédoniste aussi, puisqu'on lit ces contes avec grand plaisir[57].

Première réflexion écrite sur les Contes transmise au public. Elle est déjà un jugement prometteur.

Peu après, Michel Beaulieu, dans Le Livre d'ici, donne une appréciation sur les contes eux-mêmes. Pour lui, Loranger a bifurqué dans "un réalisme outrancier". Mais ces récits expliquent en partie les raisons pour lesquelles il "avait cessé d'écrire", lui qui "était tellement en avance sur son temps". Il cherchait ses racines. Et Beaulieu de conclure:

> La lecture des Contes démontre qu'il y a fort bien réussi et leur publication devrait placer Loranger parmi les grands écrivains d'ici, parmi les principaux sourciers[58].

---

[57] Robert Mélançon, De vrais livres pour de vrais cadeaux, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 292, 16 décembre 1978, p. 31.

[58] Michel Beaulieu, Jean-Aubert Loranger: un grand sourcier d'ici, in Le Livre d'ici, Montréal, vol. 4, no 15, 17 janvier 1979.

Dans un second article dense et nuancé, Robert Mélançon explicite davantage sa pensée. Il fait le point sur Loranger face à l'histoire littéraire. L'écrivain "était à toutes fins utiles oublié il y a dix ans", quand eut lieu la réédition des deux recueils de poèmes par Gilles Marcotte. "Il aura fallu presque dix autres années pour qu'on découvre à son tour le remarquable conteur qu'il fut aussi". Malgré la lecture des "sept "récits" dans les Ecrits du Canada français en 1972", on ne pouvait "soupçonner l'ampleur et la variété de l'oeuvre de conteur de Loranger". Voilà pourquoi le critique s'étonne et admire:

> C'est dire à quel point la publication de près de cent cinquante contes en deux forts volumes dans la collection du Nénuphar est une révélation. (...)
> Je tiens désormais Loranger pour un des écrivains les plus importants de la littérature québécoise et pour son meilleur conteur peut-être. (...)
> Ce qui fait tout le prix de ces contes, c'est l'art très subtil de Loranger qui entoure le récit proprement dit, fréquemment réduit à quelques lignes, d'une savante mise en scène textuelle (...). S'il fallait (...) définir (cet art) en une formule, je proposerais celle de récit oblique: ce sont les détours du narrateur qui font le charme de ces contes et le plaisir qu'on prend à leur lecture[59].

---

[59] Robert Mélançon, Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 16, 20 janvier 1979, p. 19.

Réal Ouellet, après un long préambule sur le récit en général, tente de définir le conte de Loranger, mais dit ne pas y parvenir, car aucune définition classique de ce genre ne paraît s'appliquer à cet auteur. Le critique désigne de préférence ces textes par nouvelles. Ayant réparti le corpus en trois groupes, il montre l'importance de la nouvelle-drame qui se rattache à la quête d'un destin. C'est dans cette catégorie qu'il classe Le passeur, une sorte de "roman miniature" par l'étude psychologique du personnage, étude rendue avec une grande habileté. Loranger est loué pour

> (sa) maîtrise exceptionnelle du langage qui lui permet de faire suivre par un narrateur apparemment neutre la montée graduelle de l'angoisse chez le vieillard sentant la douleur envahir ses reins en même temps qu'une faiblesse incompréhensible se répand dans ses muscles habitués depuis l'enfance à être irrigués par une énergie toute dirigée vers le mouvement de ramer[60].

La revue Québec français, de mai 1979, offre un solide article, d'une analyse fine et bien structurée, par Aurélien Boivin. Ce dernier, chercheur fort expérimenté[61],

---

[60] Réal Ouellet, Rééditions [sic]. ... puis ils m'ont envoyé vous conter ça: les Contes de Jean-Aubert Loranger, in Lettres québécoises, Montréal, no 13, février 1979, p. 45. Il s'agit, pour la plupart des contes, d'une première édition.

[61] Aurélien Boivin est un des principaux réalisateurs du Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec.

était à même de juger le travail d'élaboration qui a permis la publication des contes et leur potentiel même:

> Voilà un corpus tout à fait exceptionnel, d'une richesse inouïe! Voilà qui démontre, une fois de plus, l'importance de la recherche fondamentale en histoire littéraire chez nous[62] !

Il se livre ensuite à une étude systématique des contes, la seule du genre qui pût forcer ainsi leur intime secret. Traçant un portrait fidèle et coloré de Joë Folcu, "conteur intarissable", il établit en même temps parmi plusieurs thèmes, dont "l'ivrognerie, la misère humaine, la solitude, l'argent, la force physique, la nature, l'eau, le feu, le rêve", sur une solide argumentation l'importance primordiale, chez Loranger, du thème de la mort[63]. Il signale à bon escient l'absence d'êtres surnaturels dans les contes et il trace quelques traits précis de la personnalité du prosateur:

> Comme Albert Laberge, son contemporain, Loranger est un conteur réaliste, souvent déroutant et pessimiste[64].

---

62. Aurélien Boivin, Relecture. Contes de Jean-Aubert Loranger, in Quebec français, Québec, no 34, mai 1979, p. 54.

63 Ibid., p. 55.

64 Ibid.

Pour lui, les contes sont avant tout une peinture des "moeurs villageoises", celles de Saint-Ours, incarnée dans "des événements souvent anodins", et exprimée "dans une langue savoureuse, riche". Quant à la structure du récit, elle est simple en apparence, mais savamment agencée. Aurélien Boivin termine son analyse par un éloge sans réserve:

> C'est un corpus unique, varié, original, qui témoigne de la richesse de notre patrimoine littéraire collectif[65].

Un jugement exceptionnel sanctionna la parution des Contes par l'attribution, en mai 1979, du prix France-Québec Jean-Hamelin, à titre posthume, à Jean-Aubert Loranger[66].

René Lord sut ensuite mettre au grand jour les mérites de cette publication. Après une rétrospective sur la vie de Loranger, il établit un lien entre le séjour en France de l'écrivain et "ses goûts littéraires". Les contes, à son avis, "sont de charmants tableaux de la vie de

---

[65] Ibid.

[66] J.A. Loranger honoré, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 125, 30 mai 1979, p. 13. Le prix Jean-Hamelin à Jean-Aubert Loranger, in La Presse, Montréal, 95e année, no 126, 30 mai 1979, p. B 2.

village", Saint-Ours sur le Richelieu, où le jeune homme "passait ses vacances". "Le français du narrateur est impeccable. Loranger ne méprise pas pour autant les savoureux mots du terroir québécois", d'affirmer l'auteur de l'article[67].

Ainsi se précise un autre aspect de Loranger, celui de conteur. Il faudra en tenir compte en étudiant sa poésie que la critique a souvent dissociée de l'ensemble des préoccupations de l'écrivain.

*

On a coutume de diviser les contes en "contes merveilleux, contes de moeurs, contes sur les animaux[68]". Il est aisé de constater l'absence de merveilleux dans les contes de Loranger. Ce ne sont ni des contes pour enfants, ni

---

[67] René Lord, Consacrée par le prix France-Québec, l'oeuvre de Jean-Aubert Loranger nous est connue grâce aux travaux d'une Trifluvienne, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 59e année, no 188, 9 juin 1979, p. 18.

[68] Vladimir Propp, Morphologie du conte suivi de Les transformations des contes merveilleux et E(vguéni) Mélétinski, L'étude structurale et typologique du conte, traductions de Marguerite Derrida, Tzvetan Todorov et Claude Kahn, Paris, Editions du Seuil, Collection Poétique, no 12, (c1965, 1970) 1973, p. 12.

des contes amusants, ni des historiettes. Si l'on s'en remet aux conditions définies par Vladimir Propp concernant le conte merveilleux[69], il est évident que ceux de Loranger n'entrent pas dans cette catégorie. Ce sont des contes de moeurs. Comme le premier, le conte de moeurs a aussi sa "morphologie", ses "parties constitutives" fondamentales qui s'expriment par les éléments de liaison, les motivations, les accessoires attributifs, les formes d'entrée en scène des personnages et surtout les fonctions de ces personnages[70]. Contrairement au conte merveilleux dont le nombre de fonctions "est limité[71]", le conte de moeurs comporte des fonctions très diversifiées, tout en postulant lui aussi un système de "valeurs constantes" et de "valeurs variables[72]", fondées sur des séries d'événements, quoique d'une façon moins rigoureuse que dans le conte merveilleux. Tandis que le merveilleux confère aux actions une certaine unité par le petit nombre de fonctions des personnages, le réalisme des

---

[69] Ibid. Vladimir Propp, Morphologie du conte, p. 6-70, et Les transformations des contes merveilleux, p. 171-200. Nous notons, avec l'auteur, que "cet ouvrage est consacré aux contes merveilleux", p. 28.

[70] Ibid., p. 28-29.

[71] Ibid., p. 31.

[72] Ibid., p. 29.

contes de moeurs tend à promouvoir la variété, le morcellement, tout en visant à rechercher l'unité d'ambiance, grâce à un élément qui ajoute aux récits odeurs, couleurs et saveurs locales. C'est le cas, par exemple, du tabac dans les contes de Loranger qui accompagne les héros dans leur recherche d'émotions fortes, où le dépassement, souvent escompté par roublardise, peut se produire d'une multitude de façons. Il va sans dire que les éléments folkloriques et les habitudes ou les manies qui appartiennent à un groupe précis d'individus, une population donnée, sont une source très riche pour l'auteur qui y puise ses sujets.

Chez Loranger, l'anecdote est le filigrane qui tisse la toile de fond des moeurs villageoises de Saint-Ours, lieu où il allait passer ses vacances durant son enfance[73], et constitue la trame essentielle des contes. L'écrivain a dû très tôt observer son entourage. Une profusion étonnante de sujets défilent dans ces récits, qui sont ceux d'un observateur et d'un humoriste. Loranger met en scène les gens les plus typiques qu'il a connus dans ce village. Il les fait revivre dans leur milieu avec leurs travers, leurs défauts, leurs énormités et parfois leurs chagrins. On comprend que les habitants de ce petit coin du Richelieu aient recherché malicieusement

---

[73] Renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, la soeur du poète, le 16 juillet 1971.

l'identité des personnages[74] souvent innommés ou "mal nommés". D'autres ont été clairement désignés. Le conteur se souvient de ses séjours au vieux manoir de Saint-Ours[75] pour lequel les notables du village avaient une certaine considération. Des visages familiers reviennent dans les contes: le cordonnier, le passeur, le boulanger, le curé, le seigneur, le maire, le notaire, les lavandières, les vieilles filles, le maître d'hôtel, les hommes forts, et tous les autres, paysans des arrière-concessions, infirmes, ivrognes, jusqu'au chien à l'"intelligence qui s'ignore[76]" et autres animaux domestiques et insectes maléfiques.

Habituellement discret sur sa famille, dans ses autres écrits, Loranger trouve ici l'occasion d'en

---

74 Renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971. Jean-Aubert Loranger, Une lucidité bienheureuse, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 32, 10 août 1941, p. 15. Contes, tome II, p. 94-97.

75 Jean-Aubert Loranger, Une histoire mal comprise, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 22, 31 mai 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 254-257.

76 Jean-Aubert Loranger, Le chien n'aurait qu'une intelligence qui s'ignore, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 8, 23 février 1941, p. 18. Contes, tome I, p. 304-307. Loranger éprouve une grande fascination pour cet animal. On le voit d'ailleurs très souvent, enfant ou adolescent, photographié avec un chien (album de famille).

révéler quelques traits. Il fait habilement le portrait d'une tante, de la lignée des de Salaberry[77], qu'il a bien fréquentée en compagnie de sa mère et de sa soeur[78]. Il met en scène ses parents de Saint-Ours[79], et aussi ses grands-pères, de Montréal, Dézéry Beaudry[80] et le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger[81], notre premier auteur de

---

77 Jean-Aubert Loranger, Ferme la porte: les mouches..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 31, 4 août 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 176-179.

78 Il s'agit de Mademoiselle Mathilda Hatt, de Saint-Ours (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971). Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, [s.e.], Québec, J.-A. K.-Laflamme, imprimeur, 1905, p. 102.

79 Ibid. Jean-Aubert Loranger, "L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 9, 2 mars 1941, p. 23. Contes, tome I, p. 308-311. Jean-Aubert Loranger, Une histoire mal comprise, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 22, 31 mai 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 254-257. Jean-Aubert Loranger, Le fusil et ses reculs, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 27, 5 juillet 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 268.

80 Jean-Aubert Loranger, Le fredonnement de l'enfance exprime une mélodie inédite, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 38, 22 septembre 1940, p. 22. Contes, tome I, p. 208-211. Il s'agit de Dézéry Beaudry. Dans ce conte, Loranger donne, comme épouse, à son grand-père maternel, sa grand-mère paternelle, Zélie.

81 Jean-Aubert Loranger, Une mangeaille pantagruélique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 17, 26 avril 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 238-240.

droit constitutionnel[82] dont l'oeuvre fait encore autorité aujourd'hui principalement dans les thèses autonomistes[83]. Il fait allusion à la couleur politique de son grand-oncle, le curé Clément Loranger, de Lanoraie[84]. On y lit aussi les prénoms de la grand-mère de l'auteur, épouse du juge Loranger, et petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé, de sa soeur qui a hérité du prénom, Zélie[85], de celui de sa belle-mère, Cléphire[86]. Loranger, prête, en outre, à ses "boulés"

---

82 Renseignement donné par Monsieur Jean-Charles Bonenfant, le 7 septembre 1976.

83 Richard Arès, Dossier sur le Pacte fédératif de de 1867. La Confédération: pacte ou loi?, Montréal, Les Editions Bellarmin, nouvelle édition entièrement refondue et mise à jour, 1967, p. 28-30.

84 Jean-Aubert Loranger, Quelques élections volées honnêtement, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 7, 16 février 1941, p. 18. Contes, tome I, p. 300-301.

85 Jean-Aubert Loranger, Le fredonnement de l'enfance exprime une mélodie inédite, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 38, 22 septembre 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 208. Jean-Aubert Loranger, "Paré" sans être prêt, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 43, 26 octobre 1941, p. 19. Contes, tome II, p. 139. La seconde épouse du juge Loranger se nomme Zélie Borne.

86 Jean-Aubert Loranger, La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, nos 1-2, juillet-août 1937, p. 20-25. Contes, tome I, p. 71-74. Jean-Aubert Loranger, De miraculeuses matines ou le Christ qui veille, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, no 3, septembre 1937, p. 145. Contes, tome I, p. 78. Il s'agit de Cléphire (ou Cléphyre) Gagnon, épouse de Georges Têtreau.

la force légendaire de ses ancêtres[87] : Louis-Ignace d'Irumberry de Salaberry et Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, dont quelques exploits sont racontés dans les Mémoires de son aïeul[88]. Il faut noter cependant que, dans ses contes, Loranger tend à modifier et parfois même à annihiler les actions de ses grands ancêtres, pour laisser à ceux-ci le seul crédit de les avoir accomplies. Dans la famille, on entretenait le culte du passé. L'auteur, lui aussi par sa vie de bohème, souvent tourmentée, peut sans doute se comparer à quelque parent célèbre[89]. Il a donc raison de s'insinuer discrètement dans ses contes et de nous en

---

87 (Jean-Aubert Loranger), Les hommes forts, Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15. Contes, tome I, p. 38-40. Jean-Aubert Loranger, Tel magicien-né, apprenti sorcier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 44, 2 novembre 1941, p. 15. Contes, tome II, p. 143-146.

88 Philippe A(ubert) de Gaspé, Mémoires, Ottawa, G.E. Desbarats, Imprimeur-éditeur, 1866, réimpression: Yorkshire (Angleterre), S.R. Publishers Limited, New York, Johnson Reprint Corporation, La Haye, Mouton & Co. N.V., 1966, p. 457-493.

89 Luc Lacourcière, Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph, in Dictionnaire biographique du Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Toronto, University of Toronto Press, 1972, tome X: De 1871 à 1880, Dirigé par Marc La Terreur, p. 19-24. Luc Lacourcière, Aubert de Gaspé, fils (1814-1841), in Les Cahiers des Dix, Québec, no 40, 1975, p. 274-302.

livrer en de courts tableaux des notes autobiographiques[90]. S'il parle ouvertement de lui, c'est pour signifier des actions ou un événement qui auraient pu arriver à tout autre qu'à lui-même[91]. Seuls quelques initiés pourraient en effet reconnaître, derrière le masque d'un personnage, l'auto-

---

[90] Jean-Aubert Loranger, Ne demandez jamais à une vieille fille de tricoter un chandail, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 43, 27 octobre 1940, p. 17. Contes, tome I, p. 231-235. Jean-Aubert Loranger, "Mange pas tes ongles!!!", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 11, 16 mars 1941, p. 20. Contes, tome II, p. 13-14. Jean-Aubert Loranger, Déjà, à huit ans, je n'étais pas digne d'être pompier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 1, 5 janvier 1941, p. 18. Contes, tome I, p. 274-278. Jean-Aubert Loranger, Du théâtre au magasin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 31, 3 août 1941, p. 15. Contes, tome II, p. 91. Jean-Aubert Loranger, Qua-vache-qué! Qui-quia-qua! [sic], in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 41, 12 octobre 1941, p. 23. Contes, tome II, p. 130. Jean-Aubert Loranger, Une idée nouvelle pour l'An nouveau, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 51, 21 décembre 1941, p. 19. Contes, tome II, p. 167.

[91] Jean-Aubert Loranger, Une femme pour une botte de paille..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 39, 29 septembre 1940, p. 22. Contes, tome I, p. 212. Jean-Aubert Loranger, Les grincements d'une chaise berceuse abusive, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 40, 6 octobre 1940, p. 22. Contes, tome I, p. 217. Jean-Aubert Loranger, Une punaise écrasée exhale une odeur de fraise [sic] en conserve, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 48, 1er décembre 1940, p. 22. Contes, tome I, p. 257. Jean-Aubert Loranger, Au ciel avec un chèque de paye!, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 42, 19 octobre 1941, p. 19. Contes, tome II, p. 134-137.

portrait du conteur, ou encore déceler chez quelques êtres des sentiments qui appartiennent avant tout à l'écrivain[92].

Dans une ambiance rurale, l'auteur illustre bien les moeurs villageoises à grands traits et avec force relief, en exploitant les "travers" des personnages comme aussi les personnages "de travers". C'est dire que, selon les régionalistes, il n'est pas franchement dans la veine du terroir. Il ne pratique pas le culte du village, des labours, des traditions ancestrales, de la foi religieuse et du cogito Dieu, famille, patrie. Comme l'écrit Ben-Zion Shek, c'est par ironie que Loranger intitule son livre A la recherche du régionalisme:

> Jean-Aubert Loranger's ironically entitled collection of short stories, A la recherche du régionalisme, le village (1925)[93].

---

92 Jean-Aubert Loranger, "La long trail" ou l'inquiète paternité, in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 7, nos 1-2, janvier-février 1938, p. 113-123. Contes, tome I, p. 80-86. Jean-Aubert Loranger, L'ivrogne du village ou la méprise, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 44, 16 juillet 1938, p. 7. Contes, tome I, p. 87-91. Jean-Aubert Loranger, Dernière pavane de l'infante déshéritée, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 13, 30 mars 1941, p. 24. Contes, tome II, p. 25. Jean-Aubert Loranger, Une lettre écrite, il faut l'expédier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 35, 30 août 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 288-291.

93 Ben-Zion Shek, Social Realism in the French-Canadian Novel, Montréal, Harvest House, 1977, p. 60.

Mais autre est le poète, autre est le conteur. Ce qui intéresse ce dernier, c'est la vie quotidienne des gens simples, naïfs et ignorants. L'écrivain les perçoit non tels qu'ils sont d'ordinaire, mais surtout tels qu'ils pourraient être. Il force les caractères et les situations. Ces femmes et ces hommes pourtant ne sont jamais monstrueux, car l'auteur prend soin de désarmorcer une renommée trop vite acquise par un manège mensonger, un truquage quelconque. Cette réalité-là, il l'exploite dans toutes ses dimensions. Au nombre des sujets les plus courants, il faut mentionner les dictons populaires, les recettes infaillibles, les conseils pratiques. Il faut signaler aussi les actions reliées au célibat, au mariage, à la boisson, à la chasse, à la pêche, à la compétition, à la vantardise des "boulés". Les jeux de mots sont aussi nombreux qu'amusants, et parfois déroutants. Les personnages qu'on identifie facilement à ceux du milieu canadien-français campagnard accomplissent souvent, comme ceux d'Alfred Laliberté, un métier ou une profession dans la paroisse[94]. Les deux créateurs se rejoignent par le choix des

---

[94] Voici l'exemple du cordonnier et du notaire: Jean-Aubert Loranger, Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier "pas pressé", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 26, 30 juin 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 159-162. Ministère des Affaires culturelles, Musée du Québec, Les bronzes d'Alfred Laliberté. Collection du Musée du Québec. Légendes, coutumes,

thèmes. Mais à la différence que l'artiste adopte la manière noble tandis que l'écrivain recherche plutôt l'insolence[95]. D'ailleurs le titre même du conte indique déjà l'allure que prendra le récit.

En général, la composition des contes est assez simple. L'auteur suit presque toujours le même schéma. Il débute

---

métiers, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1978, p. 58, Le cordonnier (désormais, la référence concernant l'oeuvre d'Alfred Laliberté sera plus brève; elle sera aussi tirée de ce livre). - Jean-Aubert Loranger, Une cause de célibat servie par un chien, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 52, 28 décembre 1941, p. 14. Contes, tome II, p. 171-174. Alfred Laliberté, Le notaire, p. 212.

95 Voici quelques sujets traités à la fois par l'écrivain et par le sculpteur: le "quêteux", les fumeurs, le conteur oral, le cavalier, les deux vieux, le "boulé", le "jeteux" de sorts, la rente seigneuriale, la cachette de l'argent, les sucres, la gigue. Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, p. 52-59, Le vagabond. Contes, tome I, p. 34-37. Alfred Laliberté, Le quêteux qui jette des sortilèges, p. 170. Jean-Aubert Loranger, Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 45, 10 novembre 1940, p. 26. Contes, tome I, p. 241-244. Alfred Laliberté, Les fumeurs, p. 79. - Jean Aubert Loranger, Ce qu'a Vu le Norouâ... Conte de Noël, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 251, 24 décembre 1923, p. 2. Contes, tome I, p. 44-49, Le norouâ. Alfred Laliberté, Le conteur de contes, p. 80. - Jean-Aubert Loranger, Où l'abreuvage passe avant la vie de mariage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 37, 13 septembre 1942, p. 19. Contes, tome II, p. 296-299. Alfred Laliberté, Le beau cavalier, p. 102. Jean-Aubert Loranger, La meilleure façon de cacher une clef, in La Patrie, Montréal,

par un long prologue, sortes de considérations appropriées, qui visent à préparer le lecteur. Parfois ces notions préliminaires se prolongent indûment par rapport au développement, ce qui amène le narrateur à se justifier ou à s'excuser d'avoir été trop long. Suit la motivation qui détermine les fonctions du ou des personnages et le procédé spécial qui doit expliquer, éclairer ou démystifier l'action.

A partir de 1937, Loranger met en scène un singulier personnage, Joë Folcu, et son inséparable titre de noblesse,

---

édition dominicale, section magazine, 8e année, no 24, 14 juin 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 258-260. Alfred Laliberté, Le vieux et la vieille, p. 119. - Jean-Aubert Loranger, Quatre "boulés" qui s'ignorent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 49, 7 décembre 1941, p. 19. Contes, tome II, p. 158-161. Alfred Laliberté, Le boulé de la paroisse, p. 141. - Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 22-24, Le jeteux de sorts. Contes, tome I, p. 57-59. Alfred Laliberté, Le quêteux qui jette des sortilèges, p. 170. - Jean-Aubert Loranger, Les rentes seigneuriales ou "un conte de Noël" en été, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 21, 26 mai 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 138-142. Alfred Laliberté, La rente du seigneur, p. 176. - Jean-Aubert Loranger, Le trottoir du père Valois, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 30, 28 juillet 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 172-175. Alfred Laliberté , La cachette de l'avare, p. 145. - Jean-Aubert Loranger, Cette fois-là, il grêlait du sucre d'érable, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 17, 27 avril 1941, p. 18. Contes, tome II, p. 38-41. Alfred Laliberté, La chaudronnée de sucre, p. 27. - Jean-Aubert Loranger, La gigue est une invite au célibat, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 8, 22 février 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 201-204. Alfred Laliberté, La gigue, p. 55.

"marchand de tabac en feuilles[96]", et il en fait un être quasi légendaire ou mythique. Philosophe, psychologue, "grand "expliqueur" de rêves par surcroît[97]", "homme fort non avoué [98]", "bachelier ès propreté[99]", il domine de son prestige tous les êtres qui s'agitent dans ses contes, de même que toutes les situations[1]. Il est à la fois témoin et

---

96 Jean-Aubert Loranger, La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, nos 1-2, juillet-août 1937, p. 25. Contes, tome I, p. 74.

97 Jean-Aubert Loranger, Auriez-vous rêvé, déjà, que vous ne rêviez pas?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 34, 25 août 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 189.

98 Jean-Aubert Loranger, Quatre "boulés" qui s'ignorent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 49, 7 décembre 1941, p. 19. Contes, tome II, p. 159.

99 Jean-Aubert Loranger, Les concombres grimpants du 3e rang d'un village ou 8 jours d'un grand nettoyage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 22, 2 juin 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 143.

1 Jean-Aubert Loranger, Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées ou la recherche d'une ressemblance, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 25, 23 juin 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 155-158. Jean-Aubert Loranger, De la comète Halley, à la comète Cunningham, il n'y a que du fumier de cochon, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition nationale, 6e année, no 47, 24 novembre 1940, p. 68. Contes, tome I, p. 250-253. Jean-Aubert Loranger, Tel bon fumeur à sa blague se reconnaît, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 52, 29 décembre 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 270-273.

complice, auteur et acteur, interprète et juge de tous les petits drames qui éclatent quotidiennement dans ce milieu familier de Saint-Ours-sur-Richelieu. Un héros qui n'a rien à son épreuve et sur lequel le conteur peut, en toute confiance, se décharger de ses responsabilités. Ainsi, grâce à Joë Folcu qui marquera de son empreinte pittoresque et drolatique de nombreux contes, tout en livrant aussi des portraits véridiques de moeurs villageoises, Loranger restera à l'écart, retranché dans son propre imaginaire. Ce personnage caricatural polarise toute une série de procédés qu'utilise le conteur pour donner vie et consistance aux récits et dénouer les intrigues; ce sont par exemple l'antiphrase, l'inversion et, sur un autre plan, le dédoublement, la surprise, la désillusion, la peur panique, la superstition, la méprise.

Si Loranger insiste tant sur le tabac à pipe et à chiquer et sur son corollaire habituel, le crachat, comme moyen de faire revivre l'atmosphère de ce milieu paysan, c'est qu'il en perçoit la similitude avec l'expression même des caractères, des habitudes et du langage de ses personnages. Cette combinaison des traits, des couleurs et des gestes accentue le côté réaliste du récit et, par ce biais, l'auteur, peut, comme Louis Fréchette, employer l'expression "d'usage":

"Excusez-la, c'est une forçante[2]".

Sous la baguette presque magique de ce personnage en apparence farfelue, défile tout un univers bigarré, insolite et grossier. Malgré le sens pratique de ce héros légendaire, qui défie toutes les situations imprévues et imprévisibles, tous tombent à la fin sous les coups de la démystification. Ces réputations fragiles s'écroulent, victimes de la complicité de Joë Folcu avec le lecteur. Il laisse par exemple un "boulé" triompher d'une situation, puis nous dévoile la supercherie de ce poltron[3]. Et l'on peut dire alors que l'humour prend place dans les contes.

Loranger a su tirer parti de ses nombreuses lectures de Freud[4]. Il a bien observé les "Saintoursois". Sa verve et son imagination ont fait le reste. L'humour, d'ailleurs, qui met une distance entre la réalité et soi-même, était, pour le conteur, plus qu'un procédé, c'était une

---

2 Jean-Aubert Loranger, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 22, 1er juin 1941, p. 15. Contes, tome II, p. 58.

3 [Jean-Aubert Loranger], Les hommes forts. Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15. Contes, tome I, p. 38-40.

4 Jean de Laplante, Une formule neuve. "Québec-Inédit", in Le Canada, Montréal, 47e année, no 247, 28 janvier 1950, p. 4.

sauvegarde. Chez Loranger, l'humour se situe au-delà de la couleur locale; il s'intègre à la structure même du récit, et se dégage à partir de deux éléments inséparables: la démystification d'événements inexplicables par des causes naturelles et la gauloiserie. Au lieu donc, comme le conte merveilleux de promouvoir le mystère, le conte réaliste — dans lequel l'auteur ou le témoin, Joë Folcu, explique la situation cocasse — tend à le désamorcer. Le héros ne peut se prendre au sérieux, et obtenir gloire de ses exploits. On pourrait le qualifier d'avoir mauvaise conscience, connaissant la raison cachée de son succès. L'humour jaillit du contraste que crée la vantardise et le dévoilement du subterfuge.

En voici quelques exemples: Deux histoires de brume pour marins d'eau douce[5] relate un fait insolite: les pêcheurs d'une goélette, ne pouvant utiliser leur sirène défectueuse dans le brouillard qui les entoure, décident d'attacher un gros porc au mât de leur embarcation. Les marins d'un autre navire, entendant les cris de l'animal dans la brume, se croient près du rivage où l'on fait boucherie.

---

5 Jean-Aubert Loranger, Deux histoires de brume pour marins d'eau douce, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 29, 21 juillet 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 168-171.

Mais les instruments de bord indiquent que l'on est toujours en pleine mer. Le brouillard se dissipe, et l'on évite la collision de justesse. Dans Une pieuvre en plein Richelieu [6], le narrateur premier, Joë Folcu, explique les dangers qu'il y avait de se baigner "sur les rives dites du Bout-de-l'Ile", à cause du "trompe-l'oeil" que représentait cette plage de sable. Malgré la "défense et menace de punition" de toutes sortes faites aux enfants, trois petits saintoursois s'étaient noyés cet été-là "au large de la plage". Une rumeur circula:

> Une pieuvre aux "cent pattes" avait été aperçue au Bout-de-l'Ile. Gare à ses tentacules!
> Inutile d'expliquer la frayeur des enfants et leur abstention de s'y baigner. Leurs trois petits camarades avaient dû être victimes de la bête aux "cent pattes" [7].

La population en émoi posta des gardiens sur le Bout-de-l'Ile avec ordre de tirer un coup de fusil lorsqu'on verrait l'effroyable bête. Or, le soir même on entendit le coup de fusil. La foule accourut et le monstre en question s'avéra être simplement "une épinette surnageant, au gré des courants

---

[6] Jean-Aubert Loranger, Une pieuvre en plein Richelieu, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 40, 5 octobre 1941, p. 23. Contes, tome II, p. 126-129.

[7] Ibid., p. 128.

et des remous". Dans le texte, Les hommes forts [8], ceux-ci se rencontrent chez le forgeron du village devant un auditoire de badauds:

> Entre autres personnes venues pour gosser, il y avait là, Lusignan, sans pareil pour arracher des piquets fichés quatre pieds en terre; Arseneau, le nouveau marié; Potvin, pour qui c'est un jeu d'enfant de lever cinq fusils crosses en l'air, ses cinq doigts dans la gueule des canons; Ménard, dit "la mâchoire", qui ne manquait jamais de couper une oreille à son adversaire d'un seul coup de dents; et Godbout, l'homme de la poste, tous hommes forts et capables par conséquent d'apprécier à sa juste valeur la façon dont leur coq allait se conduire à l'égard de l'agresseur [9].

Le "boulé", c'était un étranger qui, en retroussant ses manches, faisait valoir sa musculature. Plusieurs "regrettèrent d'avoir trop parlé". Et un dialogue de matamores s'engagea entre lui et le forgeron qui l'avait traité de "chenille à poils". On en vient aux défis: l'étranger tord facilement "les quatre fers" que lui présente le forgeron. Celui-ci sidère son auditoire en exhibant, après une contorsion, un "cinquante cents" tordu d'une seule main au fond de sa poche. Quand tout le monde est parti, le forgeron tord une

---

8 [Jean-Aubert Loranger], Les hommes forts. Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15. Contes, tome I, p. 38-40.

9 Ibid., p. 38.

autre pièce de monnaie avec ses pinces:

> — On sait jamais, se dit-il, il pourrait ben revenir[10] !

Dans Le jeteux de sorts [11], un personnage mystérieux s'affaire à peindre des signes sur une grosse pierre le long d'une route isolée, ce qui a pour effet d'apeurer deux témoins oculaires qui perçoivent en cet homme l'allure maléfique d'un "jeteux" de sorts. Après maintes péripéties de la part des témoins de la première heure et des nombreux curieux, la démystification ne tarde pas: il s'agit d'une annonce de tabac à chiquer que "le seul du groupe" à savoir lire déchiffre sur la pierre. Malgré son atmosphère d'épouvante, Le baiser de la morte [12] est un conte humoristique. Vers l'âge de dix ans, Loranger se trouve seul dans la chambre mortuaire de la vieille Blanchette. Il décide d'"ajouter un geste d'homme" à sa prière en embrassant la femme sur le front. Quand il veut relever la tête, celle du cadavre se soulève. L'opération de va-et-vient se fait à plusieurs reprises, jusqu'à

---

[10] Ibid., p. 40.

[11] Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1925, p. 22-24. Contes, tome I, p. 57-59.

[12] Jean-Aubert Loranger, Le baiser de la morte, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 10, 10 mars 1940, p. 17. Contes, tome I, p. 116-118.

ce que le coup de grâce fasse rouler le cadavre par terre. Le conteur donne la cause de cette "attirance":

> Ma médaille de premier de classe s'était, par mégarde, et à mon insu, accrochée à la dentelle dont la blouse de la vieille Blanchette était garnie, pour la circonstance...[13]

C'est dire que l'humour de Loranger est multiforme. Léger, il s'apparente au rire, à la plaisanterie; il est le fruit d'un truquage sans malice. Grave, il est de l'ordre de l'humour noir, et c'est ainsi qu'on le trouve le plus souvent chez le conteur. La récurrence de cette forme d'humour explique sans doute l'attitude fondamentale du conteur par rapport aux sujets de ses contes et face à un mode de vie spécifique. Il semble, en effet, s'intéresser à des moeurs villageoises mais c'est pour mieux leur échapper. A cette fin, il crée entre lui et le milieu un double intermédiaire: un personnage-narrateur, Joë Folcu, et un procédé de distanciation, l'humour. Dès lors, on peut se demander si Loranger a de l'attachement pour les gens de cette contrée qu'il a connue. Ou plutôt, s'il vise, comme à l'époque du Nigog (1918), à détruire l'engouement de ses compatriotes pour les choses du terroir. Au fond, les contes seraient-ils le prolongement un peu tardif de la querelle "antirégionaliste"?

---

[13] Ibid., p. 118.

Acquiescer pleinement à ces jugements serait réduire la portée de ces textes et fausser en même temps la vraie dimension de l'oeuvre de Loranger. Dans cette perspective, les contes sont plutôt une étape importante du voyage intérieur de l'écrivain. L'auteur sentira très tôt le besoin d'un nouveau mode d'expression:

> Pour endormir mon chagrin,
> Je me dis des contes.
> Un jour, un pauvre bossu,
> Pour cacher sa bosse,
> Portait un sac sur son dos[14].

Si l'obsession du poète s'était d'abord manifestée dans le désir d'un ailleurs, désir toujours brimé par deux grands obstacles, la glace et le brouillard, celle du conteur s'exprime dans une volonté de passer l'écran du réel, soit en le détruisant, soit en se tenant loin de lui. Il en résulte, d'une part, un effritement, une multiplicité des sujets ou un fractionnement de la réalité et, d'autre part, une distanciation, un éloignement, une séparation par la création d'un intermédiaire qui permettra à Loranger de rêver le réel au lieu de l'assumer.

Cette préoccupation essentielle, qui porte sur un espace géographique, est encore illustrée par la façon dont

---

[14] Jean-Aubert Loranger, Poëmes. Moments, XIX, Thèse, p. 477.

Loranger conçoit le temps dans son premier récit, Le passeur. Pour ce personnage, le temps était fortement scandé par les gestes des bras et la traversée à l'infini de la rivière comme le jeu rythmé d'un balancier. Dans la série de ces contes, le temps est lié au cycle des saisons, lesquelles fournissent à l'auteur une vision chaque fois renouvelée, mais aussi un pouvoir naturel de désintégration de la réalité spatiale et temporelle; en d'autres termes, même soumis au temps cyclique, les êtres et les choses se désagrègent. Le "pays sans amour[15]", avec son mur de glace et son brouillard quotidien, pourrait bien représenter finalement l'unique et véritable thème des contes de Loranger.

Que dire de la valeur littéraire de ces textes? L'auteur a-t-il su mettre à profit ce conseil que l'on retrouve dans le Journal d'un de ses amis qui pratiquait aussi ce genre[16]:

> Loranger insiste sans cesse sur les précieux silences du conte et qui en constituent une grosse part de l'essence[17]?

---

15 Jean-Aubert Loranger, Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498-499.

16 Henri Tranquille, Le raté, in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 8, nos 4-5, octobre-novembre 1938, p. 224-233.

17 Henri Tranquille, Mon Journal, p. 56, 30 janvier 1939, archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Et tous les autres qu'il prodiguait généreusement lorsqu'on le lui demandait[18]? Loranger est-il un conteur plus cérébral que sensitif? Ecoutons-le adresser un reproche à Joë Folcu concernant l'emploi du mode qui se rapporte le plus à l'abstraction, le subjonctif:

> Devant certains subjonctifs, dont il abuse, des chiqueurs oublient de cracher; des fumeurs d'allumer. S'il vendait des tabacs à "renifler", certains priseurs, devant une langue tellement archaïque, ne l'approcheraient que le mouchoir de dentelles aux doigts et se dandinant du croupion[19].

L'écrivain lui-même est parfaitement conscient de l'usage exagéré de cette forme. Il en impute aussi la "faute" à ses nobles parents du manoir de Saint-Ours-sur-Richelieu qui lui rappelaient sans cesse le regard des ancêtres:

> Voulait-on que je fusse, en tout point, à leur ressemblance? N'en avais-je pas assez de parler comme eux à l'imparfait du subjonctif? Pour obéir à cette vieille grand-tante, mon langage distingué m'enlevait toute autorité auprès

---

[18] Ibid., p. 14, 8 janvier 1939. Lettre de Henri Tranquille à Jean-Aubert Loranger, le 9 mars 1939, copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent. Lettre de Henri Tranquille à Fernand Boucher, le 9 janvier 1939, copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille.

[19] Jean-Aubert Loranger, La fin d'un généalogiste, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 18, 3 mai 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 241.

> des petits Saintoursois. Quand ils me rencontraient, à la sortie du manoir, tous leurs propos se terminaient en "eusse" et en "asse". Quelle humiliation et quelle préparation pour moi qui désirais me lancer plus tard dans la politique? Jamais ces confrères en Chambre n'eussent compris mon verbe archaïque[20].

Si le ton oscille, dans l'ensemble, entre le plaisant et le sérieux, le badin et le burlesque, c'est que le conteur suit simplement et avec souplesse les fluctuations des actions et des faits dans le respect de la loi de la cohérence. Dans les passages dialogués, le parler est parfois "joualisant". Loranger utilise fréquemment le vocabulaire des gens de nos campagnes à cette époque. En voici quelques exemples savoureux: "ineffectif[21]", "ramancheur[22]", "clissage[23]", "sentimenteux[24]",

---

20 Jean-Aubert Loranger, "L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 9, 2 mars 1941, p. 23. Contes, tome I, p. 309.

21 Ibid., p. 310.

22 Jean-Aubert Loranger, Rebouteur relégué au jardinage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 29, 20 juillet 1941, p. 19. Contes, tome II, p. 86-87.

23 Ibid., p. 86.

24 Jean-Aubert Loranger, Dernière pavane de l'infante déshéritée, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 13, 30 mars 1941, p. 24. Contes, tome II, p. 21.

"écorniflerie[25]", "endormitoire[26]", "humectation[27]", "mangeaillerie[28]", "mal-dans-le-corps[29]". Tous ces mots n'apparaissent pas dans le Glossaire du parler français au Canada[30]. L'auteur affectionne aussi certains termes empruntés à l'anglais, ces vocables mal traduits par le peuple et qui n'appartiennent à aucune des deux langues, des mots indiens, tel

---

25 Jean-Aubert Loranger, Ceci est une tout autre histoire..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 10, 8 mars 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 210.

26 Jean-Aubert Loranger, Les avantages du ronflement, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 21, 24 mai 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 251.

27 Jean-Aubert Loranger, Pour attirer la pluie d'un ciel récalcitrant..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 26, 29 juin 1941, p. 15. Contes, tome II, p. 77.

28 Jean-Aubert Loranger, Une mangeaille pantagruélique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 17, 26 avril 1942, p. 18. Contes, tome II, p. 238.

29 Ibid., p. 237.

30 La Société du Parler français au Canada, avec le concours de ses membres, de ses correspondants et de ses comités d'étude, Glossaire du parler français au Canada. Contenant 1° les mots et locutions en usage dans le parler de la province de Québec et qui ne sont pas admis dans le français d'école; 2° la définition de leurs différents sens avec des exemples; 3° des notes sur leur provenance; 4° la prononciation figurée des mots étudiés, Québec, 1930, L'Action Sociale (limitée), 1968, Les Presses de l'Université Laval, xix, 710 p. Préface par Adjutor Rivard et Louis-Philippe Geoffrion, p. v-ix.

"padigouiller[31]", des tournures venues de l'ancien français. Il cultive encore des mots hybrides dans un monde souvent étrange et emploie habilement des patois qui surprennent même ceux dont la langue n'est pas très châtiée, lance des "jurons inconnus[32]" ou des expressions plus familières comme "C'est ben maudit![33]" et "Saudit! de saudit![34]". Devant le tribunal, c'est le pittoresque Joë Folcu qu'on accuse de tous ces nouveaux écarts de langage qui sèment la panique dans les chantiers:

> — Comment pouvait-on rester dans le bois avec un homme tel que Joë qui employait toujours des mots inconnus? Tous les génies étaient invoqués et,

---

31 Jean-Aubert Loranger, De beaux poissons que le courant emporte au diable, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 44, 3 novembre 1940, p. 22. Contes, tome I, p. 238.

32 Jean-Aubert Loranger, Pauvre professeur de nouveaux jurons, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 3, 18 janvier 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 182.

33 Jean-Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 20, La place aux brochets. Contes, tome I, p. 55. Jean-Aubert Loranger, De beaux poissons que le courant emporte au diable, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 44, 3 novembre 1940, p. 22. Contes, tome I, p. 239.

34 Jean-Aubert Loranger, Auriez-vous rêvé, déjà, que vous ne rêviez pas?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 34, 25 août 1940, p. 18. Contes, tome I, p. 193.

> chaque fois qu'il parlait de "catacrèse", de "strocotte" et de "pulphrasse", les hommes sursautaient et risquaient d'échapper leur hache. J'ai vu un pauvre diable, qui fuyait sous la chute d'un arbre, s'accrocher les pieds et passer près de la mort[35].

Il faut reconnaître à Loranger un réel talent littéraire. N'est-ce pas d'abord lui qui écrit:

> Louis Fréchette, le meilleur conteur après Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles (on le croit du moins à Saint-Ours et peut-être ailleurs)[36].

Et le véritable conteur a-t-il foi en son pouvoir de suggestion et en celui de son double, Joë Folcu:

> Les contes colportés par Joë Folcu, marchand à Saint-Ours de tabac en feuilles, ne seront jamais cités dans les études conduites en France sur le folklore canadien.
>
> — J'ai bien peur, dit-il, que mes belles filles ne soient pas toutes blondes et que mes auditeurs, pendant les longues soirées d'hiver, n'embellissent pas suffisamment les buggys de nos promenades jusqu'à prendre la "grise" pour un pigeon et, afin de se conformer à l'usage, ne donnent pas à nos gars endimanchés la taille des lutins.

---

[35] Jean-Aubert Loranger, Pauvre professeur de nouveaux jurons, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 3, 18 janvier 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 185.

[36] Jean-Aubert Loranger, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 22, 1er juin 1941, p. 15. Contes, tome II, p. 58.

> Pauvre Joë Folcu! Comment voulez-vous qu'il passe à la postérité avec ses récits d'avant-garde, ses belles filles odorantes et ses rythmes de conteurs ponctués de jus de chique à la trajectoire incertaine? Et, d'ailleurs, sa pipe au tabac frais n'est-elle pas toujours éteinte? Dans les petits bas-côtés, l'imagination des auditeurs manque de fumée pour masquer et embellir la réalité. Ses histoires sont toujours "vraies" et par trop, comme il le proclame lui-même, "forçantes". Il ne les "excuse" pas assez...[37]

Par la conscience de la méprise, du ridicule, de la caricature et de la démystification, conscience que vient redoubler une imagination très colorée et fertile en jeux d'intrigues de toutes sortes, Loranger donne à ses contes un air de famille, celui de Joë Folcu. Le mouvement de ferveur "folklorique" qui emporte le conteur dans ses récits, géographiquement localisés, déborde les frontières d'un simple village et rejoint par la magie du langage une communauté humaine beaucoup plus vaste. L'imaginaire québécois est révélé d'une façon exemplaire.

---

[37] Jean-Aubert Loranger, Belle fille légendaire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 36, 6 septembre 1942, p. 14. Contes, tome II, p. 292.

## V.- LE POETE

Comme tant d'autres poètes de notre littérature des débuts du siècle, Jean-Aubert Loranger, le plus grand peut-être après Nelligan, n'a pas obtenu de son temps l'approbation qu'il méritait. Si son oeuvre[38] est demeurée en marge du public lecteur, on peut dire que la critique ne l'a pas ignorée.

Répondant à la formule du commentaire, cette critique apparaît surtout dans les périodiques. Elle est fondée sur des convictions de chapelles où le parti pris et l'émotion l'emportent le plus souvent sur la sagesse sereine et éclairée. De là peut-être l'inaptitude que cette critique a manifestée à promouvoir la réputation des oeuvres qui méritaient leur place dans l'histoire littéraire. L'inconfortable dualité d'opinions qui secouait toute oeuvre nouvelle tendait plutôt à neutraliser certains jugements objectifs qu'à développer des appuis sans équivoque en faveur des auteurs de talents. Loranger, épris d'exotisme, fut, plus que tout autre, peut-être, à son époque, sujet à controverse. Il eut des détracteurs passionnés mais aussi de fidèles défenseurs.

---

38 Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p. et Poèmes, chez le même éditeur, en 1922, 112 p.

Aujourd'hui, ces quelques articles sur l'écrivain sont du domaine de l'histoire littéraire. Ce n'est pas principalement à ce titre qu'ils nous intéressent mais en raison d'un regard neuf et récent qu'on a porté sur ses livres. Refaire depuis le début le cheminement critique qu'a subi l'oeuvre du poète nous permettra sans doute de voir un peu plus clair dans les jugements épars qu'on a portés sur un auteur à peine sorti de l'ombre.

Si nous suivons l'ordre chronologique, quatre périodes s'offrent à notre analyse: celle qui commence avec Les Atmosphères (1920), celle de Poëmes (1922), celle qui va ensuite jusqu'à la mort du poète en 1942 et, enfin, la période de 1943 à nos jours.

Les Atmosphères (1920)

La parution de ce recueil, au début de décembre 1920[39], suscita aussitôt dans les journaux trois articles dont un seul était favorable au poète. Le premier à réagir fut Albert Lozeau suivi de peu par Alcide Mata-gan. Lozeau ne se fait point scrupule de reprocher à

---

39 L'"achevé d'imprimer" date du "premier décembre mil neuf cent vingt".

l'auteur de vouloir "épater" la masse indifférente" par un livre hermétique "réservé à une élite de délicats et de raffinés[40]". Il s'en prend surtout à ce qu'il croit être une imitation servile de Charles-Louis Philippe. S'il admet "que le talent existe" chez Loranger, il n'en affirme pas moins que "la personnalité est à naître[41]". Alcide Matagan (pseudonyme d'Ubald Paquin) était un confrère de Loranger à l'Ecole littéraire de Montréal. Son article est empreint de préjugés et de passion, modèle éloquent d'une critique désobligeante:

> Sa prose est malheureusement trop compréhensible. On voit trop ce qu'il veut dire pour ne pas s'écrier immédiatement: "Pourquoi ne le disait-il pas purement et simplement, sans chercher de midi à quatorze heures"?
>
> Loranger, qui semble bien doué, a voulu débuter par un livre qui épatât! Il n'aura pas cette gloire. Il n'est pas assez hermétique; et il l'est trop.
>
> Il ne (sic) tient dans un milieu, qui est celui de la médiocrité. Son livre "Les Atmosphères" est médiocre. S'il était complètement obscur, le lecteur avouerait peut-être que

---

[40] Albert Lozeau, Critique littéraire, "Les Atmosphères" par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1.

[41] Ibid., p. 2.

> c'est beau, mais que cela dépasse son entendement. Tel qu'il est, on ne peut faire cette réserve. (...)
> Les beautés, car il y en a, — elles ressortent davantage à cause de la pauvreté du reste qui leur sert de repoussoir, — ne suffisent pas à racheter le péché que fut la publication des Atmosphères[42].

Voilà bien, quelques jours après l'incompréhension de Lozeau, les attaques outrancières d'un critique exacerbé. On le constate aisément, c'était la nouveauté chez Loranger qui suscitait l'irritation, comme autrefois l'indifférence et la moquerie à l'endroit de Nelligan.

Fernand Denis n'hésite pas à répondre à Lozeau. Il est d'avis que

> la manière d'écrire propre à M. Loranger prête le flanc à une assez forte critique. Son style est boulonné de "il", de "qui", de "que" à choquer Descartes lui-même[43].

Mais si le rythme est "pesant", il "est entièrement personnel à l'auteur". Pour tout dire, Loranger "imite"

---

42 Alcide Matagan (pseudonyme d'Ubald Paquin), Les livres canadiens. Les Atmosphères, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 45, 19 décembre 1920, p. 3.

43 Fernand Denis, Tribune libre. "Les Atmosphères" - Par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau), in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 223, 27 décembre 1920, p. 7.

mais "il réussit en imitant à faire des choses aussi originales que ce qu'il imite", selon Berthelot Brunet[44]. Défense maladroite soutenue par la seule bonne volonté. Contrairement à Brunet et à Denis, Claude Bâcle, en août 1921, est d'avis que Loranger n'imite pas. Il "n'emploie pas les procédés de style et de composition de Jules Romains, ni de Vildrac, ni de Philippe". Le poète "n'écrit pas comme eux" et "ne pense pas comme eux" parce qu'"il ne possède pas leur talent". Ces lignes venant de la part d'un autre compagnon de l'Ecole littéraire sont un curieux mélange de miel et de fiel:

> Quand il écrit le Passeur, il ne fait pas de l'unanimisme à la Romains, mais bien du Loranger à la Loranger, ce qui n'est pas extraordinaire, parce que le jeune acrobate n'est pas encore formé et ne peut guère marcher longtemps sur le fil de l'unanimisme[45].

Vers la fin de l'article, persiste l'unique saveur âcre.

C'est ainsi que fut salué le recueil Les Atmosphères. Mais après plusieurs mois de silence de la critique, Oscar Labonté et Alexis Gagnon s'en prennent autant

---

[44] Ibid.

[45] Claude Bâcle (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 25e année, no 31, 5 août 1921, p. (2).

à la personne de Loranger qu'à son livre. Le premier se donne beaucoup de mal à ironiser sur la carrière littéraire du poète, en le faisant naître d'abord hypothétiquement à Londres, ville où il lui fut donné de contempler "le tragique "Passeur de la Tamise". Comme fruit de ses réflexions, il termine par six remarques, bien numérotées, où l'ironie le dispute à la futilité des jugements: caractère d'imprimerie fait pour impressioner, "nombreux blancs presque à chaque page" qui invitent "à y déposer ses notes", "le prologue" qui "ne commence qu'à la page onze", etc[46]. Le second attribue à l'auteur un style "haché", des phrases "courtes, essouflées", qui, "dans certaines descriptions ressemblent à s'y méprendre à des rapports de commissaire de police[47]". Deux critiques oiseuses qui manifestent la plus totale incompréhension à l'endroit d'une poésie née pour une autre époque.

Plus nombreuses cependant furent les critiques favorables à Loranger, mais le plus souvent elles recelaient

---

[46] Oscar Labonté (pseudonyme de Roger Maillet), Faces et grimaces de la littérature canadienne, in Le Mâtin, Montréal, vol. 2, no 2, 4 février 1922, p. 3.

[47] Alexis Gagnon, "La soirée des prosateurs", in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 48, 28 février 1922, p. 4.

des propos contradictoires. Ainsi, Berthelot Brunet affirme que cet écrivain "imite" mais il y voit motif à louange. Car les modèles du poète sont des grands: Charles-Louis Philippe, Jules Romains et Charles Vildrac. Et

> composer lentement les Atmosphères valait mieux que de rimer platement des quatrains d'une philosophie banale à la façon du plus mauvais Sully Prudhomme[48].

Dans une autre publication parisienne, Brunet écrit cette fois des propos qui ne plaisent pas à tous ses contemporains. Son ami y reçoit sa part d'appréciations:

> M. Jean-Albert (sic) Loranger a révélé à ses compatriotes l'Unanimisme. C'est l'écrivain canadien le plus à jour. Cela surprend, si on songe à la loi des cinquante ans. Le premier volume de M. Loranger était un essai fort remarquable, intitulé Atmosphères, où l'on trouva l'influence de Charles-Louis Philippe et de Jules Romains. Un an après, M. Loranger publia ses Poèmes (sic), beaucoup plus personnels[49].

---

48 Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. [...] Lettres canadiennes [...], in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 148, 32e année, no 550, 15 mai 1921, p. 252.

49 Idem, Canada, in Vingt-cinq Ans de Littérature Française. Tableau de la vie littéraire de 1895 à 1920, publié sous la direction d'Eugène Montfort, Paris, Librairie de France, F. Santandrea, L. Marcerou & Cie, tome II (s.d., paru vraisemblablement entre avril 1922 et septembre 1923), p. 132.

Cet article, qui portait sur l'Ecole littéraire de Montréal, le "cercle du Nigog", le mouvement régionaliste et sur un bon nombre d'auteurs dont Gill, Charbonneau, Lozeau, Léveillé, Morin, Chopin, Delahaye, Beauregard, Dreux et, bien sûr, Loranger "qui deviendra peut-être le plus original de nos poètes[50]", fut pris à partie par les membres du Cercle Ville-Marie. Il "est incomplet, bizarre, injuste... à refaire", lit-on dans le compte rendu de la séance du 29 septembre 1923[51].

C'est donc l'audace vis-à-vis la modernité qu'on loue chez ce poète. "Cette hardiesse me plaît", écrit Louis Claude, "et il faut lui faire bon accueil." [...] "Ce petit livre apporte du courage et de la foi littéraires[52]". Laurent Sorel, dans sa recension de "la jeune littérature française du Canada", tient des propos identiques:

> Jean-Aubert Loranger, écrivain hardi, dont le livre "Les Atmosphères", a fait sensation à Montréal[53].

---

[50] Ibid., p. 131.

[51] (Olivier Maurault), Le Cercle Ville-Marie. Seize années de vie, 1916-1932, Montréal, (s.e.), 1937, p. 58.

[52] Louis Claude, Livres et revues, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 3, 15 janvier 1921, p. 22.

[53] Laurent Sorel, La jeune littérature française du Canada, in Canadian Bookman, Toronto, nouvelle série, vol. 4, no 10, octobre 1922, p. 273.

Dantin, dans les pages de La Revue Moderne, félicite Loranger "de son audace[54]". Parlant de cette critique[55], Paul Morin note la nouveauté des Atmosphères:

> Conçoit-on le courage qu'il faut pour s'essayer à des formules nouvelles, surtout dans un pays où, jusqu'à hier, de telles angoisses cérébrales ne provoquaient que l'indignation ou la risée[56]?

Il avait aussi "trouvé" dans ce livre

> de consolantes surprises — originalité, humour masqué, souci de la présentation technique, "l'intention vaste et la belle témérité qui forcent la sympathie...[57]"

---

[54] Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Chronique littéraire. Quelques livres d'hier, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 5, 15 mars 1921, p. 15.

[55] En 1928, Dantin réunira des critiques en un volume. Celle de Loranger y figurera. Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques. L'Anthologie des Poètes Canadiens - Alphonse Beauregard - Paul Morin - Blanche Lamontagne - Jean Charbonneau - Marie Lefranc - Albert Dreux - Jean-Aubert Loranger - Lionel Léveillé - Edouard Chauvin - Francis Desroches - Robert Choquette - Jovette-Alice Bernier - Paul Gouin - L'abbé F.-X. Burke - Les Poètes Haïtiens, Montréal, New York et Londres, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, 250 p. Cf. p. 132-139. N.B., p. 139.

[56] Paul Morin, Poètes de l'Amérique Française. Etudes critiques par Louis Dantin. II, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 270, 20 février 1929, p. 4.

[57] Ibid.

Ces contradictions dans l'éloge, articulées autour de la "nouveauté" et de l'"imitation", n'étaient sans doute qu'apparentes. Les critiques les plus perspicaces insistaient sur l'"audace" faute de ne pouvoir mieux définir les tendances nouvelles d'un jeune poète. Quant à ceux qui manifestaient leur réprobation, c'était surtout par parti pris personnel ou par souci de préserver une grise orthodoxie.

Poëmes (1922)

Si, dans l'ensemble, on accueillit mieux ce deuxième livre, il fut non moins la cible de la critique du temps. On signale encore avec hostilité l'emploi du vers libre chez Loranger. Albert Boisjoly feint de réprimander Valdombre qui n'aime pas "les vers libérés[58]". Mais ne partage-t-il pas les vues du pamphlétaire à ce sujet? Le versatile Valdombre, qui pense de l'oeuvre de son collègue à l'Ecole littéraire "tantôt du bien, et tantôt du mal[59]", lui

---

58 Albert Boisjoly, Entretien littéraire. A propos de Valdombre, in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no. 8, 24 février 1923, p. 2.

59 Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 349, séance du 24 octobre 1922.

reproche également ses "Images géographiques[60]". De cette veine, apparaît pour la première fois une critique de Clara Lapointe dans L'Autorité. Elle range "l'annonciateur d'une farouche originalité" sous l'étiquette du dadaïsme, et invente pour lui l'expression saugrenue de "régionaliste dadaïsme (sic)[61]".

Le poète rallie aussi des défenseurs qui diversifient les acclamations déjà entendues à propos des Atmosphères. Un Berthelot Brunet écrit que "Loranger s'amuse à trouver des rapports imprévus" et "qu'il ouvre un chemin" dans notre poésie[62]. C'est, dans Poëmes, "la même vision neuve et originale qui caractérise le roman du passeur[63]". Bref, un guetteur "constamment à l'affût[64]". Ses vers "à

---

60 Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les livres et la vie. Enfin! On découvre le Canada, in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no 42, 20 octobre 1923, p. 4.

61 Clara Lapointe, "Poëmes" (sic) par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Autorité, Montréal, vol. 9, no 462, 22 avril 1922, p. 4.

62 Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1er juillet 1922, p. 217.

63 Poëmes par Jean-Aubert Loranger, in La Presse, Montréal, 38e année, no 150, 29 avril 1922, p. 24.

64 Ibid.

la façon chinoise [sic][65], plus que de la composition", sont "un travail de graveur", s'exclame Alphonse Beauregard[66].

> Les impressions furent jetées sur le papier dans l'ordre voulu par le subconscient juste un peu contrôlé, et je ne m'en plaindrai pas[67],

d'ajouter le secrétaire de l'Ecole littéraire dans un article du Canada. Et tout en signalant l'absence d'alexandrins, il appuie sur l'"impression totale plus forte" qui se dégage de ce livre mince aux "rythmes capricieux" mais "profonds[68]". Un recueil où le "genre étonne", où "la fantaisie [...] est absolue", enfin, où "l'auteur a pris plaisir à violenter la mesure comme la rime", lit-on aussi dans Le Canada[69]. Réservons le dernier mot à Berthelot Brunet qui préfère "l'originalité" [...] "de seconde main" de

---

[65] Poëmes. Moments. Sur le mode d'anciens poëmes chinois [sic]. Haïkaïs & outas, Thèse, variantes et notes explicatives,

[66] Alfred [sic] Beauregard, Poëmes par M. Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 25, 3 mai 1922, p. 4.

[67] Ibid.

[68] Ibid.

[69] Poëmes de Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 306, 3 avril 1922, p. 5.

Loranger, parce qu'elle est encore supérieure à celle "des meilleurs poètes canadiens". Leur originalité ne se veut-elle pas "de quatrième ou de cinquième main[70]"?

Sans crier au génie, on peut dire que cette première réplique à l'adresse des Atmosphères et de Poëmes est plutôt positive. Elle fait ressortir le talent de l'écrivain et indique chez ce poète la recherche d'un langage neuf et d'effets inédits. En tous cas, positive ou négative, cette critique (excepté celle de Clara Lapointe) délestait de toute allégeance régionaliste la poésie de Loranger.

Période de 1924 à 1942

Suit une période relativement longue de silence, puisque la première voix à se faire entendre est celle de Marcel Dugas en 1929. Dans Littérature canadienne. Aperçus[71], il consacre neuf pages aux deux recueils de Loranger,

---

[70] Berthelot Brunet, Poèmes (sic) de Jean Loranger, in Le Matin, Montréal, vol. 2, no 13, 22 avril 1922, p. 2. Texte reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 215-221. Cf. p. 220-221.

[71] Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, Editeurs, 1929, p. 95-103.

s'efforçant avant tout de tracer avec précision la démarche du poète. Sans être dupe des influences qu'a pu subir l'écrivain, il passe outre, se contentant d'une allusion inoffensive à ce sujet. La "jeune et vibrante personnalité" de l'auteur qui a marqué son empreinte sur "les dernières conquêtes poétiques" l'enchante. Pour lui, Loranger est "réaliste et romantique, d'un romantisme tempéré, symboliste à ses heures[72]". Après avoir analysé Le passeur, il conclut:

> Voilà cette histoire: un fait divers teinté de poésie. Nous assistons à l'éveil de la conscience chez un être primitif et qui, seulement avant de mourir, tâche de s'expliquer pourquoi il vit, et la raison de notre univers[73].

Si le recueil Les Atmosphères, témoigne d'une désillusion par rapport au "monde extérieur", Poëmes est un livre de méditation sur la "vie intérieure[74]". Cette peine, exprimée "en de petites phrases rapides, brèves comme des cris", Dugas invite le lecteur à en admirer les "subtils accents[75]":

---

[72] Ibid., p. 95.

[73] Ibid., p. 97.

[74] Ibid., p. 98.

[75] Ibid., p. 99.

"un chant de rossignol dans une nuit de détresse!" Poésie faite de "notations fines", hors de "toute discipline classique", "dans un décor [...] d'eaux calmes ou orageuses" où "le poète promène un coeur désabusé[76]".

D'un ton quelque peu lyrique, cette critique nuancée s'avère supérieure à toutes celles qui l'ont précédée. Dugas a saisi les détours, les tracés obscurs de la poésie de Loranger; il peut montrer que toute préoccupation d'ordre moral et politique en est absente. C'était presque nouveau dans nos lettres. Et il faudra attendre encore quelques années, jusqu'en 1938, des propos aussi louangeurs, ceux d'Albert Laberge.

Entre-temps, le nom de Loranger est prononcé occasionnellement, et dans des articles généraux sur la littérature. (Nous omettons de signaler la querelle célèbre qui eut lieu entre Valdombre d'une part, Brunet et Loranger, d'autre part, dans Le Canada de 1933, et qui impliqua aussi d'autres membres de l'Ecole littéraire[77]). Ainsi, Alfred DesRochers mentionne son nom parmi "les dix poètes canadiens qu'[il] li[t] avec le plus de

---

[76] Ibid., p. 103.

[77] Cf. Introduction, Thèse, p. 68-70.

plaisir[78]". Parlant ailleurs de Georges Boulanger, qu'il qualifie de "dadaïste tout pur", il affirme abruptement que "Jean-Aubert Loranger, c'est de la limonade à côté de" l'auteur des Fleurs du Saint-Laurent[79] "en fait de moderne[80]". En 1933, Olivar Asselin, qui met à jour l'Anthologie de Jules Fournier, y inclut les noms de quinze nouveaux poètes[81] dont celui de Loranger[82].

D'autres manient l'humour et l'ironie. Berthelot Brunet publie un article dans Le Canada où il porte son regard sur plusieurs auteurs. On y apprend que son ami est un "snob démodé", qu'il "écrivit en petit-nègre

---

78 Alfred Desrochers (sic), L'avenir de la poésie en Canada français, in Les Idées, Montréal, 2e année, vol. 4, no 2, août 1936, p. 110. Ces "dix poètes" sont: "Paul Morin, Lucien Rainier, Jovette Bernier, Louis Dantin, Emile Nelligan, Alice Lemieux, Medjé Vézina, Jean-Aubert Loranger, Guy Delahaye et Gonzalve Desaulniers".

79 Georges Boulanger, Fleurs du Saint-Laurent, Poésies, Québec, Les Editions canadiennes & Cie, Collection Crémazie, xii-147 [9] p. Préface par l'auteur, p. ix-xii.

80 Alfred DesRochers, Paragraphes (Interviews littéraires), Montréal, Editions Albert Lévesque, Librairie d'action canadienne-française, Limitée, Collection Les Jugements, 1931, p. 45-46.

81 Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée), Editeurs, 3e édition composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 1933, p. 18.

82 Ibid., p. 18, 241-244.

pendant des années", qu'il "recherchait l'image précieuse, et l'élan du discours, dans les sujets les plus prosaïques", qu'"il a laissé peu à peu, au cours de la route, le charabia et les ridicules de ses vingt ans[83]". Pour sa part, André Giron rappelle que le poète de l'Ecole littéraire de Montréal "s'acharnait à renouer la poésie par une technique et un rythme nouveaux[84]". Robert de Roquebrune est fort louangeur pour "ce petit chef-d'oeuvre: Le Retour de l'Enfant Prodigue" ainsi que pour un poème d'inspiration japonaise[85].

Comment passer sous silence Valdombre, écrivain à la plume tourmentée, prolifique et virulente, qui ne

---

83 Berthelot Brunet, Apologie pour l'Ecole littéraire. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2. On retrouve ce texte dans l'Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, du même auteur, op. cit., aux pages 313-318. Cf. p. 314.

84 André Giron, Ceux que j'ai connus. L'Ecole littéraire, in La Revue Moderne, Montréal, 13e année, no 3, janvier 1932, p. 6. Dans un autre article, signé par Ubald Paquin, cette fois, on observe des phrases à peu près identiques. Ainsi, on lit le mot rénover au lieu de renouer. Ubald Paquin, L'Ecole Littéraire de Montréal, in La Revue Populaire, Montréal, 33e année, no 9, septembre 1940, p. 11, 69. Cf. p. 69. André Giron serait-il un autre pseudonyme d'Ubald Paquin?

85 Robert de Roquebrune, Le Sujet en Littérature, in Le Canada, Montréal, vol. 30, no 111, 13 août 1932, p. 2.

sut jamais épargner de quelque façon ce "Longuevesse" de Loranger:

> Je me souviens d'une heure où, en compagnie de mon inséparable Longuevesse, je ne me nourrissais que de vieux poèmes chinois (sic), genre haikais (sic) et outas. Depuis, silence. Je ne peux pas souffrir le chinois. Le petit nègre de nos régionalistes me suffit[86].

Enfin, Valdombre s'en prend à ceux qui admirent "trop" Loranger, et il en profite pour ironiser sur ses talents:

> un certain rimeur en blanc qui s'inspire des poèmes comiques de Saint Léger (sic) Léger, de la prose des unanimistes Romains et Vildrac (sic) et qui, pour posséder un brin de talent à ne pas renverser une mouche, ne se présente pas moins comme le Roger Martin du Lard de notre littérature d'imitation et de pacotille[87].

---

86 Claude-Henri Grignon, Dernières pages d'un grand critique, in L'Emérillon, Québec, vol. 1, no 6, juin 1936, p. 6. Grignon écrit en page 5: "Ces dernières pages d'un grand critique sont intitulées Moi, singulier persifleur et chétif plumitif à moins que... et devaient servir d'avant-propos à un recueil (?) de critiques littéraires". On retrouve cet article signé: XXX, A la manière de... Moi, persifleur et chétif plumitif, in En avant, Saint-Hyacinthe, 2e année, no 21, 3 juin 1938, p. 3.

87 Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Au pays de Québec. Le dernier luxe d'Albert Laberge, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 2e année, no 10, septembre 1938, p. 427.

Albert Laberge était l'un de ceux que visait Grignon. Avec sa franchise coutumière, il y va sans restriction:

> Un artiste qui s'était affirmé, qui avait fait ses preuves et de qui l'on attendait des oeuvres qui eussent rivalisé avec celles des maîtres français a laissé tomber sa plume et garde depuis treize ans un silence complet. (...) je le déplore sincèrement et je considère cela comme une tragédie.
>
> (...)
>
> Et pourtant... S'il eut persévéré, Loranger serait aujourd'hui une célébrité littéraire. Au lieu de retarder comme tant d'autres de nos ouvriers de la plume, Loranger était bien de son temps. Ses admirations, parmi les prosateurs étaient Jules Romains, Charles Vildrac, Roger Martin du Gard, Charles-Louis Philippe, et chez les poètes Saint-John Perse [88].

Le texte, Le passeur, "porte la marque d'un grand écrivain". Et Laberge "considère que, dans cette nouvelle, Loranger égale les meilleures pages de Jules Renard et de Charles-Louis Philippe[89]". Poursuivant son étude, il découvre la richesse de Poëmes, où l'auteur cherche des "images neuves et pittoresques[90]"; "un petit livre qu'on lit avec

---

[88] Albert Laberge, Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Edition privée, 1938, p. 221-222.

[89] Ibid., p. 222.

[90] Ibid., p. 223.

un rare plaisir" et qui "est l'oeuvre d'un pur artiste[91]".

Ces louanges pouvaient sembler excessives à l'époque. On serait tenté de les accueillir sans sourciller aujourd'hui, moyennant la nuance. Avec le long recul du temps, les opinions exprimées sur Loranger étaient mieux fondées et, sauf pour Grignon, exemptes de la mauvaise foi qu'on remarquait au lendemain de la parution des recueils. Le poète est qualifié, en définitive, de "moderne" et d'"artiste". Il avait "choisi l'aristocratie de la "forme[92]".

Période de 1943 jusqu'à nos jours

On peut dire que de 1943 à 1970, date à laquelle Gilles Marcotte fait rééditer Les Atmosphères et Poëmes, la critique a presque complètement ignoré Jean-Aubert Loranger. Ses plus vifs admirateurs, cependant, Berthelot Brunet et Albert Laberge, n'oublieront, certes pas, "le très doué Jean Loranger[93]" et "son principal récit", Le

---

[91] Ibid., p. 224.

[92] Berthelot Brunet, La forêt sans poésie, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 145, 30 août 1934, p. 1.

[93] Idem, Dans le monde des idées. Marcel Dugas dans son attitude ultime (dédié à mon excellent ami, Guy Jasmin), in Le Canadien Libéral, Lévis, vol. 10, no 44, 31 octobre 1946, p. 10.

passeur, "le plus littéraire écrit par un canadien français[94]". Même le cynique Valdombre sait voir un écrivain "si étincelant d'éclairs de génie parfois[95]". Alfred DesRochers ira jusqu'à affirmer que l'auteur des Atmosphères a tenté "d'acclimater le surréalisme au Canada[96]", ce qui est plus que contestable. Robert de Roquebrune regrette l'oubli qui s'attache à l'oeuvre de son cousin, et signale, à tort semble-t-il, que "les anthologies et les histoires de la littérature canadienne ne parlent même pas" de lui[97]. Il est vrai, cependant, que la place qui est faite au poète dans ces ouvrages est minime.

Mais passons outre à la critique de cette période qui paraît, en somme, assez mince. C'est à partir de 1970 surtout qu'elle trouve toute sa consistance. Il convient

---

94 Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 89.

95 Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les livres, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 5e série, 4e cahier, mai 1943, p. 173.

96 Alfred DesRochers, II. La tentation surréaliste, in Liberté, Montréal, vol. 3, nos 3-4, nos 15-16, mai-août 1961, p. 627.

97 Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 31, 1968, p. 97.

de la répartir en trois tendances: le poète oublié, le poète précurseur et le poète moderne.

**Le poète oublié**

En rééditant Les Atmosphères et Poëmes en 1970, Gilles Marcotte était-il conscient qu'il allait amplifier dans le monde des lettres l'écho trop affaibli d'un poète méconnu depuis cinquante ans? La phrase percutante qui termine son avant-propos:

> Jean-Aubert Loranger rencontre, enfin, ses véritables contemporains[98],

et que d'autres reprendront par la suite[99], résonnera comme pur métal au fond des mémoires.

Paul Wyczynski, le premier, qui avait, dès 1962, fait ressortir la présence de Loranger à l'Ecole littéraire de Montréal[1], s'apercevra, quelques années plus tard,

---

[98] Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 17.

[99] Jean-Guy Pilon, Poésie. Un poète enfin redécouvert, in Le Devoir, Montréal, vol. 62, no 181, 9 août 1971, p. 8. Robert Mélançon, Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 16, 20 janvier 1979, p. 19.

[1] Paul Wyczynski, La littérature dans l'horizon de ses valeurs véritables, in Le Quartier Latin, Montréal, vol. 44, no 39, 27 février 1962, p. 3. C'est surtout dans

lors d'une conférence qu'il prononçait, jusqu'à quel point cet écrivain demeurait, tant chez les étudiants que chez les professeurs, un parfait "inconnu[2]", et ce, malgré les efforts de Dugas, Brunet, Dantin, Sylvestre[3] et quelques autres pour faire connaître son oeuvre. Paul Gay intitule un article Un poète oublié: Jean Aubert Loranger (1896-1942). Il insiste sur l'idée que "Loranger mérite certainement une bonne place" "parmi les poètes qui ont illustré la période de 1900 à 1930[4]".

---

le tome II, puis dans le tome IV, des Archives des Lettres canadiennes que Paul Wyczynski révèlera l'importance de ce poète de l'Ecole littéraire de Montréal: Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal et Paris, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 1963, p. 12, 28-29, 33. Ce même article sera publié dans la 2e édition du tome II, en 1972. La pagination est la même. La 2e édition contient aussi un article de Bernadette Guilmette intitulé Jean-Aubert Loranger, Du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal (p. 280-297). Et puis: Paul Wyczynski, L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal, in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profils de poètes, Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 76, 78-79, 103-108.

2 Paul Wyczynski, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 123.

3 Ibid.

4 Paul Gay, Un poète oublié: Jean Aubert Loranger (1896-1942), in Le Droit, Ottawa, 56e année, no 149, 21 septembre 1968, p. 7.

En 1971, Jean-Guy Pilon est d'avis que l'oeuvre de cet auteur "n'a jamais été revêtue du prestige auquel elle aurait eu droit". De sorte que la publication faite par Gilles Marcotte

> n'est pas qu'une simple réédition: ce n'est pas non plus une manifestation d'histoire littéraire. C'est un événement comme un bon livre nouveau est un événement[5].

Déjà Loranger avait exercé sur quelques écrivains de la génération de Jean-Guy Pilon et sur celle qui la suit "une certaine influence". Mais la plupart d'entre eux n'avaient lu que les poèmes parus dans l'Anthologie de Sylvestre[6]. Pourtant, ils n'étaient "pas sans remarquer la qualité du langage, la justesse des images, l'actualité [...] de cette poésie[7]".

Un témoignage de Guy Sylvestre apparaît encore plus significatif. Dans une lettre où nous lui demandions les motifs qui l'avaient incité à publier, dans son Anthologie, des textes de Loranger, il répondit:

---

[5] Jean-Guy Pilon, Poésie. Un poète enfin redécouvert, in Le Devoir, Montréal, vol. 62, no 181, 9 août 1971, p. 8.

[6] Guy Sylvestre, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Editions Beauchemin, 2e édition, revue et augmentée, 1958, p. xvii, 109-113.

[7] Jean-Guy Pilon, Ibid.

> j'ai lu tous les poètes canadiens de langue française qui avaient publié à ce moment-là et lorsque j'ai pris connaissance des poèmes de Loranger, je les ai trouvés d'une qualité telle qu'il méritait à mon avis de figurer dans l'Anthologie. C'est donc une découverte purement personnelle due à la lecture et, en fait, je ne connaissais pas Loranger avant de trouver ses textes et je ne me souviens pas que personne ne m'ait jamais parlé de lui[8].

Et il précise sa réponse à notre question, à savoir s'il a rencontré le poète lors de son séjour dans la capitale fédérale de 1930 à 1932[9]:

> j'ai connu personnellement à peu près tous les écrivains de langue française d'Ottawa depuis une trentaine d'années et personne ne m'a jamais parlé de Loranger. En fait, j'apprends par votre lettre qu'il a résidé avec sa femme et ses deux enfants à Ottawa de 1930 à 1932[10].

La parution plus récente des Contes[11] suscite encore d'autres commentaires sur Loranger. Pour Michel Beaulieu, elle

---

[8] Lettre de Monsieur Guy Sylvestre, le 28 mai 1976.

[9] Notre lettre du 25 mai 1976 à Monsieur Guy Sylvestre. Cf. Thèse, introduction, p. 90-96.

[10] Lettre de Monsieur Guy Sylvestre, le 28 mai 1976.

[11] Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, 324 p.; no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, 331 p.

> revêt une importance capitale tant par sa portée intrinsèque que par le nouvel éclairage qu'elle vient jeter sur un auteur dont on a pu dire à juste titre qu'il s'agit du premier poète moderne du Québec et dont l'oeuvre (...) (n'était) jusqu'alors connue (que) des seuls initiés[12].

Le Devoir publie un article signé par Robert Mélançon qui affirme, dès le début, que cet écrivain "était à toutes fins utiles oublié il y a dix ans[13]".

S'il est vrai que Loranger est demeuré dans l'ombre, c'est pour de multiples raisons, mais surtout parce qu'il ne fut pas "reconnu" de son temps. N'est-ce pas aujourd'hui une réalité qui prend plutôt l'aspect d'un préjugé favorable?

## Le poète précurseur

Quand la critique ambitionne de revaloriser un auteur, elle s'empresse entre autres choses d'en faire un précurseur, c'est-à-dire celui qui inaugure une ère

---

12 Michel Beaulieu, Jean-Aubert Loranger: un grand sourcier d'ici, in Le Livre d'ici, Montréal, vol. 4, no 15, 17 janvier 1979.

13 Robert Mélançon, Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 16, 20 janvier 1979, p. 19.

nouvelle et dont la voix porte au delà des sentiers connus, vers d'autres terres, d'autres époques. En ce sens, Loranger mérite le qualificatif:

> (Il) semble être un poète de transition entre les traditionalistes, comme Desrochers (sic) ou Choquette et Saint-Denys Garneau. Sous le rapport de la forme, il se permet quelques audaces de métrique et de rimes qui laissent présager le vers libre. Quant au fond, c'est l'angoisse qui commence à s'imposer comme thème littéraire. Il ne s'agit pas seulement de la tristesse qui "fait le fond de la vie humaine" dit Bossuet et, par conséquent de toute poésie, en particulier au Canada français, mais de l'angoisse poignante qui sera le lot, à des degrés divers cependant, des quatre grands poètes: Garneau, Lasnier, Grandbois, Hébert[14].

Que les "audaces de métrique et de rimes" aient laissé "présager le vers libre", c'est peu dire cependant. Le poète fut l'un des premiers au Canada français à l'employer. Il s'est donc avancé plus loin dans cette voie; il a utilisé lui-même le vers libre:

> Enfin Loranger vient, qui inaugure, avec les Atmosphères, en 1920, bien davantage (...) (en) 1922 (avec son recueil Poëmes), la révolution prosodique, ainsi que le signale Paul

---

[14] Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, Histoire de la littérature canadienne-française par les textes. Des origines à nos jours, Montréal, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968, p. 204.

> Wyczynski[42]. Il disloque l'alexandrin, supprime la rime, "toute discipline classique abolie[43]",

remarque Jacques Blais[15]. On sait, par ailleurs, que Loranger, nourri de la N.R.F.[16], qui publiait des "haï-kaïs" d'écrivains français[17], fut "le premier" ici "à avoir puisé,

---

15 Jacques Blais, De l'Ordre et de l'Aventure. La poésie du Québec de 1934 à 1944, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Vie des Lettres québécoises, no 14, 1975, p. 52. La note "42" donnée par Jacques Blais se lit comme suit: "Paul WYCZYNSKI, "L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal", dans la Poésie canadienne-française, t. IV des "Archives des lettres canadiennes", p. 107". La note "43" se lit ainsi: "Marcel DUGAS, Littérature canadienne, p. 103. Voir aussi: Albert DREUX, le Mauvais Passant, Montréal, Roger Maillet éditeur, 1920; Edouard CHAUVIN, Vivre! Montréal, Roger Maillet éditeur, 1921; Marthe DES SERRES (pseudonyme d'Hélène Charbonneau), Opales (Montréal, G. Ducharme, Libraire-Editeur, 1924) et Châteaux de cartes (Montréal, G. Ducharme, Libraire-Editeur, s.d.); Paul MORIN, Poèmes de cendre et d'or, Montréal, Editions du Dauphin, 1922; Alphonse BEAUREGARD, les Alternances, Montréal, Roger Maillet éditeur, 1921".

16 Berthelot Brunet, Apologie pour l'Ecole littéraire. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2. On retrouve cet article dans l'Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, du même auteur, op. cit., aux pages 313-318. Cf. p. 314.

17 Paul Louis Couchoud, Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Georges Sabiron, Pierre Albert-Birot, Jean-Richard Bloch, Jean Breton (pseudonyme de Célestin Bouglé), Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Maurice Gobin, Henri Lefebvre, Albert Poncin, René Maublanc et Jean Paulhan, Haï-kaïs, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 84, 1er septembre 1920, p. 329-345. Présentation par Jean Paulhan, p. 329-330.

chez les Orientaux, des conseils sur les vérités fondamentales et sur les formes poétiques[18]".

Saint-Denys Garneau sert de point de repère à la critique pour situer Loranger dans le courant de la littérature. Berthelot Brunet pense que

> Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois, qui, du reste, n'ont aucune parenté entre eux, si ce n'est que pas un n'a gardé la forme classique (...) (,) peut-être eurent-ils comme précurseur ce Jean-Aubert Loranger (1896-1942), qu'ils n'avaient sûrement pas lu, je veux dire, dans ses oeuvres qui pourraient rester[19].

Jean Ménard écrit que "les vers de ce poète attachant et personnel annoncent ceux de Saint-Denys Garneau[20]". Robert Mélançon fait la rétrospective suivante:

---

[18] Paul Wyczynski, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 124.

[19] Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Editions de l'Arbre, 1946, p. 102. Ce texte paraît aussi in Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, du même auteur, op. cit., p. 94. Brunet, par le mot "rester", qu'il écrit en italique, fait sans doute allusion au manuscrit de Terra Nova.

[20] Jean Ménard, La vie littéraire au Canada français, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française, no 5, 1971, p. 157.

> On y découvrit (en 1970) un véritable novateur qui, près de vingt ans avant Saint-Denys Garneau, avait entrepris ici une aventure poétique résolument moderne[21].

Philippe Haeck y allait d'abord avec prudence. En 1973, il est d'avis "que plus d'un est prêt à considérer" comme représentants premiers "de la poésie moderne ici" Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois, puis il nuance davantage sa pensée. Car la réédition des Atmosphères et de Poëmes "risque peut-être de changer cette opinion[22]". Cinq ans plus tard, il est catégorique:

> Nos deux premiers poètes modernes, Jean-Aubert Loranger (1896-1942) et Saint-Denys Garneau (1912-1943), ont publié des livres d'une fermeté fragile[23].

Que Loranger ait été un précurseur, on en convient aisément si l'on admet du même coup sa modernité.

---

21 Robert Mélançon, Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 16, 20 janvier 1979, p. 19.

22 Philippe Haeck, Naissance de la poésie moderne au Québec, in Etudes françaises, Montréal, vol. 9, no 2, mai 1973, p. 95.

23 Idem, La poésie québécoise aujourd'hui, in Magazine littéraire, Paris, no 134, mars 1978, p.79.

**Le poète moderne**

Il importe de percevoir, par delà les affirmations plus ou moins gratuites, les caractéristiques qui constituent cette modernité. Gilles Marcotte écrit dans son avant-propos:

> On lisait avec étonnement ces vers limpides, décidés, d'une forme et d'une sensibilité résolument modernes[24].

Paul Wyczynski remarque:

> Le poème de Loranger tend donc vers la simplicité, vers la beauté qui n'est pas décor mais une franche communion avec la vie des choses. La rime est tout à fait secondaire: l'assonance ou l'écho de quelques anaphores. Le plus souvent, elle n'existe pas. On revient ainsi à cette poétique première d'après laquelle la poésie est rythme et image[25].

Certains critiques emploient à propos de la poésie de Loranger des mots qui évoquent l'intimité. Ainsi, Pierre de Grandpré, dans son Histoire de la littérature française du Québec:

---

[24] Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, p. 9.

[25] Paul Wyczynski, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 124.

> La fraîcheur de la sensation et le délié de l'expression, chez cet intimiste à la Rilke ou à la Supervielle, bien en avance sur ses contemporains et qui jetait sur toutes choses un regard de sensibilité, s'élevèrent à une poésie de communion au monde qui empruntait, pour la forme et le fond, à la poétique orientale[26].

D'autres mentionnent des attributs de l'intimité, comme le secret et la discrétion:

> Il s'agit [dit Suzanne Paradis] d'une poésie secrète, nerveuse et en même temps parée des fastes de l'immortalité. Délicatement moderne, et parallèlement, d'une dangereuse orthodoxie, elle séduit du même mouvement qu'elle repousse[27].

Jean-Louis Major signale finement la raison profonde qui fait la modernité de l'auteur des Atmosphères et de Poëmes:

> Il y a chez Loranger une discrétion et un mode elliptique de l'expression où pourraient se reconnaître bon nombre de poètes d'aujourd'hui[28].

---

[26] Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, tome III: (1945 à nos jours) - La poésie, p. 67.

[27] Suzanne Paradis, Poésie québécoise / Loranger et Grenier. L'éternité devant lui, in Le Soleil, Québec, 74e année, no 64, 13 mars 1971, p. 39.

[28] Jean-Louis Major, Letters in Canada 1970. [...] Livres en français. [...] Poésie [...], in University of Toronto Quarterly, Toronto, vol. 40, no 4, été 1971, p. 435.

C'est que

> Loranger comme Laberge étaient très en avance sur leur époque et parlaient un langage, en accord avec leur vision du monde, que leurs contemporains ne pouvaient pas comprendre[29].

La modernité de Loranger tient, finalement, à ce qu'il est parmi les premiers de son époque "à ne plus se cacher derrière des rhétoriques creuses et des sujets académiques, patriotiques ou catholiques[30]".

Donc, une poésie des intérieurs, mais à l'opposé de cet intimisme mystique auquel nous avait habitué le XIXe siècle. Loranger effectue une démarche personnelle où la forme concise traduit bien le déroulement d'une profonde angoisse. La plupart des critiques, cependant, ne semblent pas tenir compte, dans leurs jugements, des sept fragments de Terra Nova.

Ainsi se crée une certaine unanimité dans la reconnaissance des talents poétiques de Loranger. De ses compagnons à l'Ecole littéraire de Montréal, lequel, sauf

---

[29] Jean-Pierre Boucher, Instantanés de la condition québécoise. Etudes de textes, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 33, Collection Littérature, 1977, p. 43.

[30] Philippe Haeck, La poésie québécoise aujourd'hui, in Magazine littéraire, Paris, no 134, mars 1978, p. 79.

Nelligan qui l'y avait précédé de vingt ans, fut oublié puis ramené brusquement à l'attention des siens? Son oeuvre, que la critique a si diversement appréciée, jouit de la faveur à laquelle il a droit. "L'immense solitude du silence[31]" est désormais rompue.

*

Loranger est l'un de ceux qui se sont engagés dans la périlleuse descente intérieure et qui l'ont exprimée avec un art nouveau. Tournant comme d'instinct le dos aux sentiers battus par les poètes du XIXe siècle, à la poésie descriptive et aux paysages familiers qui la nourrissaient, cet écrivain a opté pour une voie plus pure mais aussi plus exigeante. Il a éprouvé, à travers le vertige inaugural, l'angoisse des déchirements de l'être. Il ne s'est pas contenté de chanter son vallon; la hantise "d'un départ définitif[32]" est à la source de sa poésie. La tentation de l'exil accompagne le chercheur d'absolu.

Ce qui inspirait les poètes de l'autre siècle est transposé sur un autre plan et devient partie intégrante d'une

---

31 Gaëtan Dostie, Rémi-Paul Forgues, Poète automatiste, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 207, 2 novembre 1974, p. 14.

32 Jean Aubert Loranger, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, p. 15, Ebauche d'un départ définitf. Désormais nous indiquerons la référence du texte poétique qui figure dans notre thèse. Ainsi pour cette note 32, cf. p. 428.

nouvelle réalité où des forces antagonistes sont à l'oeuvre. Chez Loranger, cette tension de l'être vers l'évasion, si intense soit-elle, est inopérante au coeur de la nuit, de l'attente et du brouillard. Un voile opaque recouvre cet univers sans cesse agressé, obstrué par la glace de la vie quotidienne, mais aussi par celle que deviendra la grande voie d'eau qui mène jusqu'à la mer. Car, nous le sentons constamment, deux mouvements se superposent dans la poésie de Loranger. Le périple intérieur s'accompagne d'un voyage réel. L'expression poétique a partie liée avec le véritable séjour en France de l'écrivain. Une lutte s'amorce où chavirent d'un même égarement le rêve et la réalité. Ce n'est point le merveilleux surréaliste qui résulte de cette fusion, mais l'angoisse devant l'irrémédiable. Qu'un faible rayon sabre la nuit du poète et la route se libère. Mais le départ, lourd de promesses, est aussi plein de menaces et d'incertitudes. Tout peut se produire. Le retour du poète sera celui de l'enfant prodigue. "Nomade", il lui faudra repartir "loin des villes[33]", en cherchant

---

[33] Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée) Editeurs, 3e édition composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 1933, p. 243. Il s'agit du poème de Jean-Aubert Loranger (Nomade loin des villes). Au-dessus de ce texte, on avait écrit Terra Nova (1932) (Fragments). Le poème devait paraître en effet dans un livre intitulé Terra Nova mais celui-ci ne fut pas publié. Cf. variantes et notes explicatives, la première note de (Nomade loin des villes), Thèse, p. 1202-1212. Cf le texte même de (Nomade loin des villes), Thèse, p. 522-523.

cette fois l'ailleurs ici même. Tels nous apparaissent les trajectoires essentielles de cette démarche.

La naissance du rêve

C'est "l'autre rive qui est la vie[34]", nous dit Loranger par la voix épuisée du passeur. Le désir de triompher de l'impossible a toujours fasciné les héros et les poètes, comme si la vie réclamait pour se maintenir un élan surhumain. Pour l'auteur de Poëmes, vivre se rattache à un besoin d'absolu comme à une fuite obstinée du pays:

> Je sens de nouveau monter,
> Avec le flux de ses eaux,
> L'ancienne peine inutile
> D'un grand désir d'évasion[35].

Il rejette son milieu hostile et se laisse attirer par un chant très lointain. Deux personnages hantent son paysage onirique: le passeur (dans un récit poétique) et le vagabond (dans un conte), qui sont le symbole d'une vie monotone et recluse pour le premier, aventureuse et décevante pour le second. Si dans le présent ces êtres concrétisent le cheminement de l'écrivain vers des voies multiples et faciles

---

[34] Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 390.

[35] Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 429.

d'évasion, ils n'offrent pas pour le voyageur l'exemple des mêmes garanties d'aboutissement. C'est peu à peu, sans fulgurance, mot à mot, jour après jour, comme pour le passeur, que Loranger a découvert lui aussi l'étroitesse de son habitat journalier et qu'il a entendu l'appel pressant d'un pays sans dimensions.

Au début de son premier livre (Les Atmosphères), l'auteur dessine un paysage miniaturisé, comme la cabane du passeur. C'est le village à l'unique rue. Les "petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées[36]". La présence, au bout de cette rue, de "l'Eglise", qui dresse sa masse de pierres, évoque un mur infranchissable qui menace d'obstruer le chemin, où la vie vient bruire quotidiennement. Sur l'autre rive, celle où est établie la cabane du passeur, il y a "une plaine qui remue; et derrière", s'empresse d'ajouter l'écrivain, "un grand bois barre l'horizon[37]". Pourtant, durant de longues années, ce cadre limité n'ébranlera pas la sensibilité du passeur. La vie qui chantait sur la rivière à chaque printemps maintenait sa foi. Le cycle des saisons lui cachait son vieillissement. Il allait, du

---

36 Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 378.

37 Ibid.

matin au soir, d'une rive à l'autre, sans songer que chaque coup de balancier que ses gestes imitaient, le rapprochait de sa fin. Quand il eut conscience de la dure réalité, où il se vit enchaîné à son âge, il sentit s'affaiblir en lui la flamme et vaciller sa courte vision du monde. A la peur de sa condition d'homme sénile, s'ajouta la crainte de la morte saison, qui l'envahit avec douceur et le posséda de plus en plus, sournoisement. L'existence lui devint à charge et tout s'éclaira dans son esprit:

> Alors il découvrit la vraie vie, l'autre vie qu'il n'était plus[38].

Et perdant ses forces, il acquit une étrange lucidité. Son existence s'était écoulée au rythme de ses deux bras. La répétition des mêmes gestes avait créé dans son imagination une fausse certitude. On eût dit que ses va-et-vient qui croisaient le courant de la rivière avaient anéanti en son être toute notion du temps.

Contraint désormais à l'inaction, le passeur sent que sa vie s'effrite:

> Il n'y eut plus que le temps qu'il fait quand c'est l'heure de se mettre au sommeil[39].

---

[38] Ibid., p. 392.

[39] Ibid., p. 397.

L'aspect changeant du temps fait violemment contraste avec la stabilité fatale qui est devenue le lot du vieillard; celui-ci en est ébranlé dans tout son être:

> Le souvenir des hivers lui vint avec l'ennui, et l'atmosphère de sa dernière transformation perdit graduellement de sa teinte, il y eut du blanc dans la tête de l'homme, du blanc mou qui venait de partout[40].

C'est que l'eau n'est plus son élément de libération. Elle s'est transformée en une substance froide et opaque. La neige hante son esprit, elle est perdurable comme son paysage familier, son tourment. Tout a chaviré en lui avec une sorte d'épouvante. L'ennui s'installe à demeure et le pousse à désirer la mort:

> Il le connaissait cet ennui, la chose inévitable au repos qui se prolonge trop, il le connaissait pour l'avoir éprouvé tous les hivers, parce que la rivière est de la glace et qu'il n'y a rien à faire. Aussi, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction qu'il ne s'en pourrait jamais dégager, vu l'inactivité où se trouvait plongée sa vie pour toujours, et l'idée de la mort qu'il se prit à désirer ardemment[41].

---

[40] Ibid.

[41] Ibid., p. 396.

Quand le printemps n'évoque plus la vie et ne redonne plus l'espoir, l'homme est perdu. Après un long hiver où maintes fois le passeur avait vu le soleil descendre "lentement dans le dôme de l'Eglise comme une grosse pièce d'or dans un tronc[42]", il eut le sentiment que tout avait changé sur la rivière. Plus de rive à l'opposé. Seule une grande allée "toute éblouissante de constellations sautillantes[43]" semblait l'appeler vers un horizon inconnu jusque-là. C'était le chenal, ce lieu qui allait lui permettre d'effectuer sans angoisse la grande Traversée. Il venait enfin de revoir l'élément d'où il venait et qui l'avait suivi comme son propre sang. C'est comme naturellement qu'il devait rejoindre cette eau, semblable au temps, confondue avec sa vie. Aussi se laissa-t-il doucement emporter vers le large, vers le Grand Voyage:

> Avec un bruit sourd, une petite gerbe blanche s'éleva de l'eau comme un bouquet, et de grands anneaux s'étendirent sur la rivière[44].

L'alliance de l'homme et de la rivière venait de s'accomplir dans un geste total.

---

[42] Ibid., p. 397.

[43] Ibid.

[44] Ibid., p. 399-400.

Le passeur est l'image de l'homme sédentaire par excellence, ancré dans le quotidien comme dans l'inconscience du déroulement de sa vie. Aucune raison de fuir, dans ces conditions, si ce n'est vers l'autre rive. Mais celle-ci, en deça même de l'horizon, ne peut assouvir de grandes aspirations. Repoussé par son milieu immédiat — par le nouveau passeur jeune et vigoureux — incapable de réagir à cause de la maladie et de la vieillesse, attiré mystérieusement vers l'inconnu, le batelier choisit la route qui court obliquement vers le point extrême où porte sa vue. Bientôt, du sillage que faisait la chaloupe, il ne reste plus que les deux bras ouverts des rames. Le récit poétique du passeur évoque l'histoire d'une remontée dans le temps jusqu'à l'eau primordiale de l'origine.

Le deuxième personnage de Loranger, le vagabond, demande très peu à la vie; il va, en quête seulement du strict nécessaire, "repaître par des aumônes la vie dont il avait besoin pour continuer plus loin[45] ". Mais au fond, il est d'une grande exigence puisqu'il veut vivre sans travailler. Tendre la main lui suffit. Ce qu'il épargne en effort, il doit le rendre en fierté. A quoi auront servi ses humiliations,

---

[45] Les Atmosphères. Le vagabond, Thèse, p. 413.

car on lui a refusé l'aliment du corps? N'est-ce pas aussi de l'amitié qu'on le prive? Face à l'hostilité des gens, le vagabond sent monter en lui le désenchantement, prélude à la haine:

> Si l'homme, quand il fut sur la route, ne se retourna pas pour un dernier regard au village qu'il venait de traverser, c'est qu'il lui en venait du mépris, pour trop de désillusion qu'il y avait trouvée[46].

A travers son personnage, Loranger avait-il perçu l'image du grand oiseau blanc de Charles Vildrac[47] qui, avec beaucoup de "vigueur" et de "candeur[48]", prit allègrement son essor vers la vie? Mais

> Quand il arriva aux plaines de la vie,
> Le grand oiseau blanc, dans son bel élan,
> Reçut bravement, violente et pourrie,
> La volée de pierres de la vie[49].

Traînant d'abord sur le sol

---

[46] Ibid.

[47] Les Atmosphères. La citation, Thèse, p. 410:

> Et plus il allait,
> plus s'élargissait la plaie,

Charles Vildrac. Cf. variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 768-771.

[48] Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Livre d'amour, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1914, p. 11, Le grand oiseau blanc. Ce poème paraît in extenso in Livre d'amour, Paris, Les éditions de Minuit, édition augmentée, 1947, 207 p. Cf. p. 11-14. N.B., p. 11.

[49] Ibid., p. 12.

Une aile pourrie[50],

il prit de nouveau son envol avec

> Une aile gonflée de beaux destins,
> Qui était toute pure, qui était toute neuve...[51]

Le vagabond a reçu lui aussi sa "volée de pierres". Il en est sorti révolté. Il ira, sur la route poussiéreuse, avec pour armes, la duplicité et l'esprit de vengeance, car, à cet instant, plus rien ne réclamait le souci de sa bonne réputation:

> Aussi, quand il fut de nouveau sur la route, l'homme se jura-t-il de ne plus être dupe de l'appréciation que peut avoir le villageois des bonnes intentions.
> Son désenchantement justifiait de la résolution qui lui vint de commettre un vol au village suivant, et il y allait[52]

Il s'était avancé vers les grands chemins avec une certaine innocence:

> Aucune intention d'exploitation ne lui en était venue, quoiqu'il (le village) fît étalage de richesses et de pleine confiance[53].

---

50 Ibid., p. 14.

51 Ibid.

52 Les Atmosphères. Le vagabond, Thèse, p. 414.

53 Ibid.

S'il poursuit sa route, c'est avec l'idée d'appliquer la loi du talion. Il craint seulement "de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement[54]". Dans l'attente la plus favorable au succès de son projet, il sent peu à peu la froideur de la nuit l'envahir de toutes parts. Il devient "la nuit[55]".

Ce curieux personnage est, en effet, tout de ténèbres. Il n'approfondira pas les arcanes de ce chemin obscur qui est en lui, se contentant de le reporter sur un partenaire, voleur aussi, que le hasard fait surgir "dans la même cour[56]". Victime de ses instincts brutaux, le vagabond n'éprouve pas la moindre appréhension d'une réalité plus humaine, de la nécessité de tenter l'aventure intérieure. Il est pauvre, d'une pauvreté totale.

Loranger fut-il hanté par le personnage du vagabond? On sait qu'il a peu voyagé, en somme, même s'il a toujours rêvé de voyages. Il avait, certes, comme lui, un sens inné de la liberté et de l'errance. Sa carrière professionnelle

---

54 Ibid., p. 417.

55 Ibid., p. 418.

56 Ibid., p. 419.

en témoigne. Le port était son lieu privilégié, là précisément où, entre le passé et l'avenir, il vivait, comme autrefois le vagabond, dans l'innocence de l'instant. L'écrivain Jean Dufresne qui l'a bien connu dit qu'il était "à la fois grand seigneur et un peu aventurier[57] ". L'épisode du mendiant symbolise peut-être aussi la dure marche du poète sur les routes arides, à la merci non pas des éléments, mais de l'hostilité des hommes. Loranger eut-il l'intuition que, pour lui, toute tentative de communiquer avec ses semblables était vaine? Quoi qu'il en soit, il allait revivre personnellement dans un univers agrandi l'angoisse du passeur et l'aveuglement du routier. Le poète a conscience que le métier de passeur lui permettrait de traverser l'existence sans encombre:

Je voudrais être passeur;
Aller droit ma vie,
Sans jamais plus de dérive,
Soumis à la force
Egale de mes deux bras.

Je voudrais être passeur;
Ne plus fuir la vie
Mais l'accepter franchement,
Comme on donne aux rames
La chaleureuse poignée de main[58].

---

[57] Renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974.

[58] Poëmes. Moments, XI, Thèse, p. 465-466.

Pourtant ce conditionnel ne doit pas nous tromper. Il exprime peut-être davantage un désir évanescent qu'une ferme résolution. Loranger, en effet, est amnésique quand il s'agit de son passé de nomade.

> Je ne me souviens pas
> D'avoir été vagabond[59].

Ne se sent-il pas plus habité par des songes que par les exigences quotidiennes et concrètes de la vie? Sa mémoire est sans doute intacte comme le chemin qu'il a parcouru, alors qu'il cherchait "ses traces dans le vent[60]". Devenir passeur, oui, mais passeur de rêves!

## Le rêve en marche ou la recherche de l'"Introuvable[61]"

A la multiplicité des parcours incessamment recommencés par le passeur, succède d'abord, chez Loranger, le rêve grandiose de l'unique traversée, celle où l'eau et la terre se relaient pour former la route. Au bout de la course, c'était, à n'en pas douter, le bonheur. D'autres que lui n'avaient-ils pas tenté l'aventure? Robert de Roquebrune, Marcel Dugas, ses amis du Nigog, le précédèrent sur

---

59 Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, VI, Thèse, p. 495.

60 Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, Thèse, p. 492.

61 Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 481, 483.

l'autre continent. La sortie du pays était le moyen d'atteindre à une vie plus authentique: elle obsédait le poète. Il en fait part à Marcel Dugas:

> Les câbles tiennent encore
> Aux anneaux de fer des quais,
> Laisse-moi te le redire,
> O toi, l'heureux qui t'en vas,
> Je partirai moi aussi[62].

Sincérité, naïveté, vision fascinante d'une terre sans contour, rien ne laissait présager que le voyage pût trahir sa foi:

> Tout le meilleur de l'avenir
> Se livrait alors sans défense,
> Et l'aube qu'assiégeait l'orage
> Etait trop pure pour croire à l'ombre[63].

C'était comme jadis, au premier matin du passeur, à sa traversée initiale. Loranger, comme lui, ne "savait" pas la vie: celle où l'hostilité du vent marin et le gravier des routes ressemblent tant à la froideur et à la haine des humains. Le poète rêvait d'une route qui le conduirait hors du "réel quotidien": une voie sans fin et qui commande chez le marcheur une disponibilité tout entière. Il n'avait cependant pas prévu les obstacles qui viendraient heurter la fougue de ses désirs.

---

[62] Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 430.

[63] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, Thèse, p. 491.

Le départ devient, en effet, brusquement impossible. C'est l'hiver, et la glace obstrue la grande voie d'eau. Il faut demeurer sur place, au port, dans l'attente d'une autre saison. Le temps qui gruge toute sa vie, finira par libérer le chenal, mais ne risque-t-il pas aussi de détruire le beau rêve du poète?

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée[64].

Il n'y avait rien à faire pour le passeur quand la rivière "s'engluait". Quand le fleuve gèle, c'est l'attente désespérante:

> Voici décembre soudain, avec ce qui fait que rien n'insiste plus pour que je vive.
>
> Voici décembre par où se fait la fin de l'illusion qu'il y avait en moi d'une possibilité de partir.
>
> O les grands cris au port des derniers paquebots en partance définitive,
>
> les entendre.
>
> Et dans la glace, ce grand sillage que l'hiver garde matérialisé jusqu'à la mer, du dernier paquebot que décembre a poussé hors du port[65].

En attendant, le port inspire au poète des rêveries pleines de tristesse et de mort:

---

64 Stéphane Mallarmé, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1945) 1970, p. 45. Autres poëmes. Hérodiade.

65 Les Atmosphères. (Avec l'hiver soudain), Thèse, p. 408.

Le port est triste de tant de départs définitifs.
Le port en deuil des beaux bateaux qui ne sont pas revenus[66].

Le printemps de retour, la débâcle autorise maintenant tous les espoirs. Et la "glace" de l'attente s'est dissoute elle aussi pour raviver le désir du départ:

Et mon coeur est au printemps
Ce port que des fumées endeuillent.

Mais je n'ai pas accepté
D'être ce désemparé,
Qui regarde s'agrandir,
A mesurer la distance,
Un vide à combler d'espoir[67].

De fait, la route d'eau emporte maintenant le voyageur hors du pays vers la mer. La voie est libre, calme et lumineuse.

Pourtant une autre épreuve attend le navire à la sortie du golfe: le brouillard. On dirait que c'est l'air, cette fois, qui se durcit. Des murs de brouillard dense s'érigent, infranchissables, refermant sur elle-même la vaste mer:

Le brouillard solidifie l'air
Et nous recouvre, sans issue,
En d'oppressantes voûtes froides.

La distance qu'on a vu croître,
Et que mesurait le sillage,
Vient de sombrer au bout des yeux,

---

66 Les Atmosphères. (Les grandes cheminées du port), Thèse, p. 409.

67 Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 429.

Et le hastingage a marqué
Le rond-point qu'assiège en exergue,
L'inutile espace insondable[68].

Une longue attente recommence, une attente encore plus angoissante, alors qu'on perçoit le cri strident des sirènes signalant d'autres présences fantomatiques, comme autant d'appels des navires en détresse acculés au mur de brume.

Le brouillard dissipé, la mer apparaît dans son immensité. Toutes les directions s'offrent avec les promesses d'un même enchantement. Laquelle choisir?

La sirène sollicitait l'inconnu[69].

Il eût été facile de mépriser les embûches et de voguer au hasard des désirs. Tous les sentiers, toutes les îles ne mériteraient-elles pas un regard attendri, une oreille complaisante? Dans la quête difficile de l'"Introuvable[70]", il ne faut rien négliger de ce qui pourrait favoriser l'ultime découverte. Telles sont les dispositions du poète lorsque le navire parvient à l'Autre Rive.

L'eau a permis la traversée; mais elle a révélé en même temps ses dangers. Comme pour le vagabond, c'est sur la terre ferme que le voyage doit se poursuivre maintenant:

---

[68] Poëmes. Le brouillard, Thèse, p. 437-438.

[69] Poëmes. Images de poëmes irréalisés, En voyage, Thèse, p. 518.

[70] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 481, 483.

Sur des routes que trop de pas
Ont broyées jadis en poussière.

Dans une auberge où le vin rouge
Rappelait d'innombrables crimes,
Et sur les balcons du dressoir,
Les assiettes, la face pâle
Des vagabonds illuminés
Tombés là au bout de leur rêve[71].

Chercher partout, toujours: le matin, très tôt, sur un sommet; le soir:

Au carrefour d'un vieux village[72],

sur la jetée, dans les gares, dans une plaine, et même dans les livres[73]. Profiter au passage d'une halte bienheureuse: un port, un soir; un abri, une nuit. Mais le port n'a point perdu son prestige incomparable pour Loranger, même celui de l'autre rive. "A l'aube", il annonce encore l'éclosion de tous les désirs:

Tous les marins laissaient alors
Dormir, au plus profond des cales,
Les rapaces désirs du gain,
Que font surgir, dans tous les coeurs,
Les marées montantes à l'aube.

Et c'était le meilleur d'eux-mêmes
Que berçaient, lentement ce soir,
Les roulements doux des misaines[74].

---

[71] Ibid., p. 481.

[72] Ibid., p. 482.

[73] Ibid., p. 483.

[74] Poëmes. Un port, Thèse, p. 432.

D'autres lieux, déserts ou fréquentés, ennuyeux ou captivants, devaient aussi faire l'objet de l'investigation du poète. Car il fallait s'enfoncer dans les terres, reprendre la route droite, et surveiller l'essentiel détour. Au bout de quelque voie anodine, une oasis inconnue livrerait, peut-être, le secret qui délivre.

Mais voilà que, subitement, toutes les perspectives d'avenir disparaissent. Car la route "fait défaut tout à coup[75]". C'est l'impasse. Coupé de son passé, privé de l'avenir, le poète connaît l'épreuve du vertige, la plus terrible de toutes, celle de savoir que rien ne le relie plus à rien:

> Ce n'est pas le coeur qui manque,
> Ni le désir rassasié;
> Mais c'est la route par quoi
> Mon âme tient au passé[76].

Le rêve rejoint ici la réalité. Loranger, en Europe depuis quelques mois, n'a plus le sou[77]. Il est forcé de revenir, et, du même coup, de retrouver son fil d'Ariane, devenu plutôt son cauchemar. Avec amertume, il refera en sens inverse, comme un vagabond, le même trajet dérisoire. Il est, de

---

[75] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, II, Thèse, p. 486.

[76] Ibid., p. 487.

[77] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1070-1072.

nouveau, condamné à errer, mais cette fois dans une terre connue, son propre pays. Etranger parmi les siens, il devra affronter les spectres:

> Ce que tu crus laisser mourir
> Bondira de nouveau vers toi,
> Car les pas sonnent, sur la route,
> Du plus loin qu'on vienne et vieilli[78].

"L'invitation au retour" sonnait en son coeur comme une cloche funèbre. Rien n'avait pu être sauvé du pèlerinage manqué, dans ces lointains pays intérieurs, sur cette terre à peine entrevue là-bas:

> Tes recherches au loin sont vaines,
> Puisque la distance et le temps,
> Avec soi, ne permettent pas
> De rapporter ce qu'on a trouvé[79].

La fuite hors du pays avait été avant tout trompeuse; elle s'était soldée par "un vide immense[80]".

## L'effondrement du rêve ou le retour de l'enfant prodigue

L'enfant prodigue est le double de Loranger, celui qui réalise le plus complètement sa descente intérieure

---

[78] Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 499. Ce texte fait également partie de cette "longue" suite de poèmes intitulée Le retour de l'enfant prodigue que l'auteur "subdivise" de I à VI inclusivement. Puis, au lieu de chiffres, ce sont des titres: L'invitation au retour; Aube; Paysage et Serti dans ton souvenir.

[79] Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 499.

[80] Poëmes. Les phares, Thèse, p. 434.

sous son aspect de chute, de son passage de "l'aube" à "l'ombre[81]". Mais à l'image du passeur, l'expérience vécue du prodigue se transmue en purs souvenirs:

> Dans la passe les bouées,
> Ainsi que des feux follets,
> (Mon Dieu! c'est là qu'est son corps)
> Seront dorénavant seules,
> A rappeler des souvenirs[82].

Mais il concevra l'avenir comme

> un retour
> Perpétuel sur soi-même,
> La vie qu'on reprend à l'inverse,
> Un passé toujours ressassé
> Comme un sablier qu'on retourne[83].

L'enivrement des grands espaces, le déroulement des instants sans mémoire parce que toujours renouvelés, tous ces mirages, qui portaient le rêve, s'écroulent, laissant le poète replié sur lui-même, comme le passeur, dans "la chute sans fin" d'"espoirs pulvérisés[84]".

Ce qui caractérise l'enfant prodigue, c'est qu'il parle à la première personne. Loranger s'implique réellement

---

[81] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, Thèse, p. 491.

[82] Poëmes. Serti dans ton souvenir, Thèse, p. 502.

[83] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, III, Thèse, p. 489.

[84] Ibid., p. 488. Poëmes. Serti dans ton souvenir, Thèse, p. 503.

dans l'aventure de ce personnage. Il est ce personnage même:

> Ouvrez cette porte où je pleure [85].

Ce vers fait d'ailleurs écho à celui-ci:

> Partout, j'ai cherché l'Introuvable [86].

Voilà situé entre deux pôles le trajet du poète aux prises avec le destin. Maintenant que tout est perdu, il lui reste encore peut-être à scruter dans le passé les raisons qui pourraient estomper les arêtes trop aiguës de son échec. Ressasser ses motivations antérieures, ce n'est pas conjurer son malheur, mais lui trouver une excuse.

Ce sont en effet les gens d'ici qui ont condamné l'enfant prodigue à l'exil volontaire. Il lui était devenu impossible de vivre dans ce pays. Pour parvenir à une paix qu'on ne pouvait lui donner et que lui-même n'était pas en mesure d'arracher aux siens, il lui fallait partir:

> Je ne savais plus, du pays,
> Mériter une paix échue
> Des choses simples et bien sues [87]

Fuir la haine des hommes et souffrir du manque d'amour de cette fille d'Eve:

---

[85] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 480, 485.

[86] Ibid., p. 481, 483.

[87] Ibid., p. 484.

Et pour t'avoir tant aimé,
Enchâssé dans ton étreinte,
Ce coeur, que tu désavouais,
N'allait pas se rajeunir
De l'or dont il était usé[88].

Quoique cette femme soit comparée au dur métal, elle n'évoque pas la pérennité de la passion. Et elle n'offre aucunement la chaleur de la tendresse:

Et pourtant...
Que serais-je devenu
Desserti de ton amour...[89]

En outre, le départ du prodigue est plus qu'une fuite des gens du pays. Il est aussi un appel intérieur:

Trop de fumées ont enseigné
Au port le chemin de l'azur,
Et l'eau trépignait d'impatience
Contre les portes des écluses[90].

Le passeur avait senti en lui-même ce besoin qui pousse à inventer une route. Aussi avait-il, dans un geste décisif, accompli l'ultime trajet vers un au-delà dont il portait le symbole de façon obscure[91], à l'exemple de tous les

---

88 Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, V, Thèse, p. 494.

89 Ibid., p. 493.

90 Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 484.

91 Gaston Bachelard, L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, (c1942), 9e réimpression, 1970, p. 107.

autres passeurs mythologiques, depuis Caron, le nocher des enfers[92], jusqu'au Passeur d'eau de Verhaeren[93]. C'était aller jusqu'au bout. Le prodigue, lui, n'a pu accomplir tout le périple. D'ailleurs quel prodigue emprunte d'une façon définitive la ligne de fuite? Mais certains retours désenchantés peuvent relancer le voyageur dans une autre direction. Le séjour de Loranger loin de son pays avait été trop bref. Sa terre natale ne l'attirait plus sentimentalement. Voilà pourquoi "l'invitation au retour[94]" met fin brusquement à son voyage et le prévient de sa cruelle arrivée dans ce "pays" où "rien ne doit changer[95]:

> Reviens au pays sans amour,
> Pleurer sur tes anciennes larmes.

---

92 Virgile (Publius Vergilius Maro), Enéide, texte établi par Henri Goelzer et traduit par André Bellesort, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", Collection des Universités de France, 12e tirage, 1966, tome I: Livres I-VI, p. 175-176, in Livre sixième. Cf. Les Atmosphères. Le passeur, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 607-609, 615-617.

93 Emile Verhaeren, Choix de poèmes, Paris, Mercure de France, 1948, p. 52-54. Le passeur d'eau, in Les villages illusoires. Cf. Les Atmosphères. Le passeur, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 621-623.

94 Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1070-1072.

95 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 5, (c Bernard Grasset 1924) 1959, p. 187.

Reviens au pays sans douceur,
Où dort ton passé sous la cendre[96].

Le rêve d'Icare s'effondre. Les gens d'alentour ignorent la chute du héros solaire. Trop occupés à tracer le sillon ou encore à naviguer, ils regardent dans une autre direction. "Une grande sphère d'indifférence s'est développée dans l'espace autour de cette catastrophe[97]". Le prodigue, qui avait opté lui aussi pour la route montante, se ~~voit~~ soudainement rappelé "à la terre":

Mais quand finit l'amplitude,
Elle (la route) se raidit soudain
Comme un fil de cerf-volant,
Et qui rappelle à la terre
L'incontrôlable ascension,
L'immense besoin d'azur[98].

N'a-t-il pas l'aspect

Des vagabonds illuminés
Tombés là au bout de leur rêve[99]?

---

[96] Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498.

[97] Michel Butor, Les Mots dans la Peinture, Genève, Albert Skira Editeur, Collection Les sentiers de la création, 1969, p. (20). Cf. "Bruegel: la chute d'Icare — vers 1558" (reproduction).

[98] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, II, Thèse, p. 487.

[99] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 481.

Sa "chute" sur le sol natal n'éveille pas non plus l'attention de ses frères et de leurs gardiens:

> Et tant ressemble au vent ma plainte
> Que les chiens n'ont pas aboyé[1].

Il doit assumer encore et sans espoir, les yeux fixés sur le sablier, l'autrefois à saveur âcre et l'aujourd'hui insoutenable:

> Au fond de tous les coeurs s'entasse,
> Alourdi des douleurs humaines,
> Un passé qu'il faudra revivre[2].

Il s'agit du

> Retour d'un voyage absurde[3]

qui lui fait éprouver, comme jadis le passeur, cette masse toujours agrippée au fond du bac, ce passé trop lourd à porter. Conscient et trop lucide, il ne peut, pour l'instant du moins, reprendre le dernier geste du batelier: rompre les amarres, quitter seul la berge et se laisser porter vers des rives sans fin. Aussi, il n'est pas ce que Baudelaire appelle un "vrai voyageur":

---

[1] Ibid., p. 480, 485.

[2] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, III, Thèse, p. 489.

[3] Poëmes, Serti dans ton souvenir, Thèse, p. 503.

> Mais les vrais voyageurs sont ceux-là qui partent
> Pour partir; coeurs légers, semblables aux ballons,
> De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
> Et, sans savoir pourquoi, disent toujours: Allons![4]

C'est qu'il n'avait pas vraiment quitté le pays. La preuve? Il choisit la soumission dans le regret, le support du poids de l'hiver "en un retour repenti[5]". Quelques-uns ont appris que "le Voyage au bout de la nuit" ne pardonne pas. Mais le prodigue a fait seulement un curieux détour dans une sorte de pénombre intérieure, et qui se résout maintenant dans le souvenir:

> à ma fenêtre
> Entr'ouverte, comme une oreille
> A l'écho de mes souvenirs[6].

"Espoirs pulvérisés[7]", non anéantis, capables encore de produire de la tristesse et de l'angoisse. La mémoire agit sur la conscience comme le passé sur le présent. Celui-ci

---

[4] (Charles-Pierre) Baudelaire, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y(ves)-G(érard) Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, nos 1, 7, (c1961) 1968, p. 122. Les Fleurs du Mal. Le Voyage.

[5] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, Thèse, p. 492.

[6] Poëmes. Paysage, Thèse, p. 501.

[7] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, III, Thèse, p. 488. Poëmes. Serti dans ton souvenir, Thèse, p. 503.

est précaire parce qu'intolérable; celui-là tend à se "rapetisser[8]" pour mieux se fixer. Le poète devra réagir, poser un acte courageux s'il veut échapper à l'immobilité que lui impose

> ce grand mur tout autour,
> De la maison du retour[9].

Comme Apollinaire, il lui faudra jeter son passé dans le feu, toucher le fond de l'abîme et renaître, tel le Phénix, de ses propres cendres:

> J'ai jeté dans le noble feu
> Que je transporte et que j'adore
> De vives mains et même feu
> Ce Passé ces têtes de morts
> Flamme je fais ce que tu veux[10].

Quand le passé de Loranger sera consumé[11], le poète accédera à la liberté parce qu'il deviendra porteur de feu, c'est-à-dire d'une énergie nouvelle qui va transformer sa vie et son langage.

---

[8] Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, VI, Thèse, p. 496.

[9] Ibid.

[10] [Guillaume] Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres poétiques, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 121, 1965, p. 108. Alcools. Le brasier.

[11] Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498.

Ainsi, les trois personnages créés par Loranger sont une projection évidente de ses aspirations intimes. Le vagabond et l'enfant prodigue, obsédés par l'idée du départ, poursuivent dans la solitude la plus totale une route pleine d'obstacles. Ce sont des êtres libres et farouches. Tous deux se signalent avant tout par le rejet des contraintes sociales habituelles. Le passeur, moins contestataire, se conforme à la dure loi du travail. Il revendique lui aussi sa part de liberté, qui consiste à besogner dans l'isolement et le mutisme. La personnalité du prodigue est plus riche; elle se confond avec celle du poète lui-même. Dans sa fuite, le prodigue emprunte de multiples voies: le fleuve, le golfe qui conduisent à la mer; la longue route de poussière et les grands chemins, qui sont des appels à la vie: Toutes ces avenues débouchent sur des perspectives d'infini. Mais pour Loranger, les passages étroits, peu importe qu'ils soient d'eau ou de terre, qu'ils se nomment rivière, allée ou rue, retiennent l'homme prisonnier et le conduisent fatalement à sa perte. L'exemple euphémisant de la disparition du passeur en témoigne. Pour ce dernier le petit cours d'eau qu'est la rivière abritait la mort. Mais le chenal porte, au-delà des apparences, l'annonce

De quelque chose...[12]

---

[12] Poëmes. Moments, I, Thèse, p. 446.

L'eau est l'élément premier de Loranger, le symbole de sa libération. Comme Steinbeck, Nerval, Nelligan, comme tous ceux dont le rêve était sans frontières, il a embrassé, dans une tragique démesure, avec la foi de ceux qui ont préservé l'image de l'infini, un mystérieux cheminement. Toute son oeuvre est pleine de mots qui appellent l'évasion par l'eau: les moyens de locomotion: le bac, la chaloupe, les barques, les paquebots, les remorqueurs, les bateaux, les vaisseaux, la voile; puis les diverses voies et leurs accessoires: la rivière, le chenal, le fleuve, les Grands-Lacs, le golfe, la mer, l'océan; le phare qui indique le regrettable tracé du retour, la falaise, symbole à la fois d'ascension, de vertige, de solitude mais aussi de chute; le port qui situe l'homme dans l'attente, l'espoir ou le regret; la jetée qui démasque l'insupportable va-et-vient; la glace et le brouillard, obstacles majeurs à tout mouvement des navires. Bref, un vocabulaire de l'errance aquatique.

## Une nouvelle tentative ou "à l'origine des eaux"[13]

Si Les Atmosphères et Poëmes évoquent la conquête de l'eau, Terra Nova réalise celle du feu. Plusieurs années

---

[13] Poëmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 523.

après avoir quitté son île enchantée[14], Loranger s'engage dans une nouvelle aventure intérieure qui le conduira vers une région purement imaginaire sise à l'ouest[15], pays où vivent des tribus nomades, les Indiens. De ce qui devait être son troisième livre de poèmes, Terra Nova, il ne nous reste que sept fragments[16]. C'est suffisant pour nous permettre de percevoir dans ces vers l'annonce d'une grande oeuvre. Le poète semble plus maître de son style; sa vision s'élargit. Il emprunte ses sujets au pays, cette fois, et s'applique, comme St-John Perse, à solliciter les forces de la nature en des images parfois grandioses où s'affrontent "le désordre des monts" et les "vagues de la mer[17]".

Si, dans un premier périple, l'eau n'a pas tenu ses promesses, il faudra repartir, armé du feu, peut-être

---

[14] Il s'agit de l'Ile d'Aix, dans l'Atlantique, située non loin de La Rochelle. Cf. Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1062-1072.

[15] On ignore si Loranger fit le voyage dans l'Ouest. Cf. Poèmes retrouvés. Sur les Rocheuses (Fragment), variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1186-1192.

[16] Cf. Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1202-1205, 1211-1212.

[17] Jean Aubert Loranger, Poème en prose inédit. Sur les Rocheuses (Fragment), in La Revue Populaire, Montréal, vol. 19, no 6, juin 1926, p. 6. Thèse, p. 520.

vers une contrée que l'on atteint par une descente en soi plutôt que par un tracé horizontal. Après quelques années de mutisme, Loranger entrevoit une terre neuve, aux plaines remplies de richesses et que gouverne une race d'hommes toujours en marche. C'est d'abord "un cap visible de toutes (les) Réserves[18]" où s'épanouissent des puissances occultes. Le poète régénéré par le feu y présidera à des rites magiques:

> Les vents de toutes les directions se disputent la fumée des calumets, que je destine aux quatre points cardinaux[19].

Pour atteindre ce carrefour du monde, et connaître le nouveau rôle qui lui est dévolu parmi les humains, il doit d'abord renoncer aux prérogatives matérielles qui se rattachent à la civilisation: la maison, la ville, la société, et opter pour celles qui constituent des valeurs plus frustes mais plus authentiques: la tente, la réserve et la tribu. Il se fera homme d'ici, québécois, et possédant les qualités du primitif. Le voyage a lieu dans son propre pays. Après s'être dépouillé des oripeaux du sédentaire et du civilisé, il accomplit, selon un rite ancestral,

---

[18] Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 522.

[19] Ibid.

le geste initiatique:

> A l'enseigne de la joie, ma figure était peinte de rouge vermillon[20].

Il peut entrer maintenant dans un univers légendaire, mythique, quasi divin. La couleur de son visage est le signe qu'une empreinte sacrée l'a rendu digne d'inscrire sur sa porte "les symboles du totem[21]", d'annoncer les "grandes nouvelles[22]".

Reçu membre de la tribu, il possède désormais les secrets du feu et peut entrer dans le grand cycle du "Temps Premier[23]". Il lui est permis de dresser son habitat rudimentaire:

> Je lève sur treize perches ma tente à votre gloire[24],

et de connaître sa nouvelle fonction, celle de guetteur sur la montagne:

---

[20] Ibid.

[21] Ibid.

[22] Ibid.

[23] Gatien Lapointe, Le Temps Premier, Paris, Jean Grassin éditeur, 1962, 48 p.

[24] Poèmes retrouvés. [Nomade loin des villes], Thèse, p. 522.

J'allume dans le couchant, sur un cap visible
de toutes vos Réserves,

Le feu étouffé des grandes nouvelles;
Et sa fumée perpendiculaire portera dans le
ciel

Le message de la venue prochaine, par toutes
les passes de la montagne,
D'une ruée nouvelle de bisons[25].

Symbole de survie pour l'Indien, le bison n'est-il pas aussi l'image de l'homme nouveau que le poète appelle de tous ses voeux? Cet animal gigantesque et fougueux, l'un des plus robustes du bestiaire, exprime la vigueur même du pays sauvage. Il en est le feu. Mais aussi le sang, car il est l'animal sacrifié. Au pays de l'abondance, voisinent ainsi la vie et la mort.

Le poète a retrouvé, sur ce sol, la vision pure du primitif. Il contemple les choses dans leur beauté originelle. Il noue intimement avec la forêt et les champs un pacte inviolable. Au coeur même des éléments surgit, comme à l'intérieur de l'homme, la toute-puissance du feu. Il peut désormais discerner dans le vacillement des flammes l'avenir de la Réserve, tel un magicien tribal. Nelligan conserva lui aussi la vision primitive de l'enfant. N'avait-il pas vu "défiler, dans un album de flamme, (s)a

---

[25] Ibid.

jeunesse [...] toute en sang[26]"? Ainsi, ce que le poète a donné au feu lui est redonné souvent agrandi, toujours purifié.

Ce n'est pas par hasard que Loranger a planté sa tente aux "vents de toutes les directions[27]". Après bien des déboires, il en arrive à la frontière du langage, c'est-à-dire à rendre identiques pour l'observateur les signes que tracent les feux allumés sur les monts avec les "astres saisonniers[28]". Ce disque lumineux perçu à l'aube est précisément le centre des quatre points cardinaux, là où le temps est immobile et l'espace réduit à l'origine. Le poète remonte à la source d'eau vive:

---

[26] Emile Nelligan, Poésies complètes, 1896-1899, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 13, (c1952) 1976, p. 50, Devant le Feu.

[27] Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 522.

[28] Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 2-3. Brunet publie à la page 3 de son article le poème de Loranger (Veilleurs de feux). Ce texte du Canada sera reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 199-213. Cf. p. 206, (Veilleurs de feux). Poèmes retrouvés. (Veilleurs de feux), Thèse, p. 524.

Boire à l'origine des eaux, dans l'entrée de vos cavernes[29].

Il a retrouvé la Terre-Mère à travers la pierre alliée au feu et à l'eau, ces éléments contraires qui semblent se concerter pour que naisse la vie. A l'entrée de la caverne, il peut maintenant ressentir l'exaltation des débuts. Que viennent les

Veilleurs de feux établis sur les cimes[30] !

Il n'aspire plus à entretenir lui-même les bûchers. Le feu doit servir d'arme contre le temps dans l'attente du passage de l'aube:

> Demeurez établis sur les cimes, Indiens de l'aube,
> Les gardiens d'une aube attardée
> Sur l'autre versant de l'univers...[31]

Loranger est enfin arrivé au "Commencement[32]". Quoi de plus satisfaisant que de célébrer cet événement sur le "roc le plus résistant de la terre[33]". Pourtant,

---

[29] Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 523.

[30] Poèmes retrouvés. (Veilleurs de feux), Thèse, p. 524.

[31] Ibid.

[32] Poèmes. Moments, I, Thèse, p. 446.

[33] Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 523.

il est difficile de se maintenir longtemps sur un sommet. Le poète pourra-t-il soutenir cet effort surhumain? Toute cime est en effet précaire:

> Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.
> En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison[34].

Et malgré les bienfaits et les pouvoirs que confère le feu, mieux vaut retourner à un élément plus familier, moins violent, l'eau. Non pas tant cette eau horizontale, contenu mouvant qui transporte le navire avec le voyageur, mais l'eau fertilisante, eau dont le mouvement est vertical. Loranger réclame une eau qui traduise son incessant besoin de recouvrer un espace à mesure humaine, un champ où il puisse vivre en paix:

> Qu'il pleuve pendant des semaines sur les labours. Nous mettrons l'eau vive des toits en tonneau; dans les puits, l'eau de terre au repos sera pure et, par un été de disette, nos aqueducs, aussi riches que des greniers...
>
> Grenouilles de la pluie! qu'il pleuve dans la veillée de nos entretiens. Je prêterai l'oreille à d'autres propos, ceux de la pluie, sur mon toit, plus impérieux. J'apprendrai que mon avoine en mesure, un cheval y plongera son museau sans la flairer.

---

[34] Poèmes retrouvés. Sur les Rocheuses (Fragment), Thèse, p. 520.

Et l'auteur d'ajouter:

> Nous pêcherons, le jour, en eau verte: sur les étangs, le ciel se repliera devant la verdure[35].

Ainsi, la Terra Nova est un territoire conquis par le feu, pacifié et fertilisé par l'eau. Elle est habitable, ici. Et le langage du poète exprime fidèlement l'intensité d'une joie, telle une sorte d'exaltation enfantine devant un univers de couleurs, de mouvements et de feu. "L'hiver a fui, dépossédé jusqu'à la mer[36]". Les verbes de vie rendent bien l'éclatement d'un bonheur comme il ne peut s'en rencontrer qu'au printemps ou à la brisure de la nuit. Des mots de feu en parlant de l'eau:

> pétillez de partout! crépitez jusqu'à l'écho, comme une forêt peut retentir [...]; crépitez aussi de joie[37].

L'affirmation constante du "je" devant tous ces verbes

---

[35] Jean Aubert Loranger, (Sur l'étang, parmi les joncs). Ce texte fut publié par un ami: Berthelot Brunet, Ma petite anthologie. Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3. Poèmes retrouvés. (Sur l'étang, parmi les joncs), Thèse, p. 526.

[36] Jean-Aubert Loranger, Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. Poèmes retrouvés. Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 528.

[37] Poèmes retrouvés. (Sur l'étang, parmi les joncs), Thèse, p. 526.

actifs: "Je lève", "J'allume", "Je viens tremper mes lèvres (...), Boire[38]" , prouve bien le désir de vivre une expérience existentielle.

Cette terre vivifiée par l'eau qui s'échappe des monts comprend "les vastes étendues jusqu'à la mer[39]". C'est la plaine. Tout a succédé à la pierre, au feu, à l'eau transparente de la source. Une explosion de vie remplit d'étonnement; les bisons dévalent dans la prairie; la végétation, qui leur sert de nourriture, indique aussi la reprise du cycle saisonnier où les arbres ont fait grandir la falaise[40]. A la vision héroïque des hauteurs se substitue un regard vertigineux dans le temps:

> Mais au siècle prochain, sur les
> Bancs de Terre-Neuve, trois cents
> barques, lambrissées de pins de
> la Colombie se partageront encore
> l'horizon; les chalands au rebut
> tireront sur leur chaîne[41].

---

[38] Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 522-523.

[39] Poèmes retrouvés. Sur les Rocheuses (Fragment), Thèse, p. 520.

[40] André-G. Bourassa, dans son livre, Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions L'Etincelle 1977, fait paraître, aux pages 49-50, un texte inédit de Loranger qui commence par ces mots "Mais au siècle prochain". Cf. p. 50. Poèmes retrouvés. (Mais au siècle prochain), Thèse, p. 530.

[41] Poèmes retrouvés. (Mais au siècle prochain), Thèse, p. 530.

Loranger avait pourtant conseillé aux Indiens l'attente. Mais il est normal qu'en retournant à son élément premier, le poète soit de nouveau hanté par le départ. Or, pour lui, l'attente devient source d'angoisse. Il lui faudra accepter cet état qui l'épuise. Car rêver de voyages, n'est-ce pas pressentir encore le même obstacle: la glace qui barre le chenal? Parce qu'il ne peut bien longtemps demeurer dans la plaine, il éprouve l'irrésistible tentation de la mer et avec elle l'obsessionnelle crainte. Au lieu

> D'une ruée nouvelle de bisons[42],

s'offre au voyageur le redoutable "troupeau des glaces". En effet:

> l'innombrable troupeau des glaces
> n'a point obstrué le fleuve pour
> que là-bas fût ignoré l'emblème
> des départs différés. Le golfe inutile où les banquises font escale à
> marée haute coule encor vers la
> mer, ses rives dénudées ne gardent
> pas l'azur de se mêler aux flots[43].

L'hiver établit encore son emprise sur le pays:

> Les vaisseaux n'entreront plus
> dans le port refroidi et les vents
> redoubleront d'ardeur[44].

---

[42] Poèmes retrouvés. (Nomade loin des villes), Thèse, p. 522.

[43] Poèmes retrouvés. Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 527.

[44] Ibid., p. 529.

Et le poète se tourne vers cette femme étrange qui étale "sa taille biblique[45]" sur la chapelle Notre-Dame de Bonsecours. Mais elle ne peut rien contre la saison froide sinon "ferme(r) la marche des sommets[46]". Dans un brusque mouvement de colère, il lance à la Vierge ces injures qui rappellent un peu celles que Nelligan adressait, dans son désespoir, à ses chimères féminines[47]:

> Puisque le temps ne peut décupler ta splendeur, ô Notre-Dame! et que les oiseaux du large n'approchent plus de ton épouvantail visible encor dans les brumes, figure mensongère n'es-tu point fatiguée de prolonger ainsi ton déclin[48]?

Cette Vierge prend soudainement les traits maternels de l'océan, ceux-là mêmes qu'avait entevus, il y a environ dix ans[49], le poète dont la ferme décision était d'aller

---

45 Ibid., p. 527.

46 Ibid., p. 529.

47 Emile Nelligan, op. cit., p. 276, La Vierge Noire.

48 Poèmes retrouvés. Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 529.

49 Ce poème, Sur l'Abside de Montréal, bien que publié en 1942, fut sans doute rédigé dans les années '30 ou avant. Ainsi en 1933, Brunet écrit: "Terra Nova qui paraîtra bientôt". Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 3.

vers la mer[50]. Comme chez l'auteur du Vaisseau d'Or, aux blasphèmes succède instinctivement la courte prière:

> Gardez-moi, Notre-Dame! longuement,
> la vision de vos bras tendus[51]!

Dressée sur l'abside de la basilique, face au fleuve, tel un sphynx, la Vierge de Loranger pose une énigme. Cette figure matérialisée, qui défie le temps et l'espace hostiles, effraie plus qu'elle n'attire. On pense à cette autre femme de Poëmes, que l'auteur avait aussi rencontrée dans un paysage d'eau et de terre, et qu'il avait maintenue à distance. Il la désirait effacée et lointaine, de l'autre côté de la rivière et abritée dans sa maison qu'"on aurait crue chaste[52]".

C'est donc dans la solitude intérieure la plus complète que l'écrivain affronte les périls de cette marche, sans cesse recommencée, vers l'Inconnu. Après avoir accompli les gestes rituels d'une seconde naissance sur les hauteurs, il est redescendu vers le port. Seul. Comme il l'a

---

50 Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 428-430.

51 Poèmes retrouvés. Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 529.

52 Poëmes. Moments, XVI, Thèse, p. 472.

toujours été, et comme ses personnages le sont toujours dans sa poésie et souvent dans ses contes. Il a voulu rejeter très tôt les conventions sociales et ne conserver que de rares amitiés. La recherche intérieure qui s'associe parfois à l'oeuvre d'art ne s'opère-t-elle pas dans la solitude? L'auteur de Terra Nova a expérimenté lui-même cette confidence douloureuse de Flaubert:

> Il faut donc faire de l'art pour soi, pour soi seul, comme on joue du violon[53].

On comprend mieux aujourd'hui l'attitude négative de Loranger non seulement vis-à-vis les critiques d'ici, mais encore face à son pays. Il n'avait pu accepter la dureté des gens, la rudesse des éléments, et moins encore, sur le plan littéraire, les restrictions sclérosées que le régionalisme tendait à imposer aux artistes et aux écrivains de l'époque. Le poète ressentait un immense besoin d'émancipation. Presque toujours condamné à l'immobilité, il a cherché par l'écriture à se garder "en marche", s'obstinant à unifier vie et poésie. Est-ce la réalité qui l'a

---

53 Gustave Flaubert, Extraits de la correspondance ou Préface à la vie d'écrivain, présentation et choix de Geneviève Bollème, Paris, Editions du Seuil, Collection Pierres vives, 1963, p. 75. Lettre de Flaubert à Louise Colet, le 30 mai 1852.

emporté? Au contraire. Plus le quotidien lui était à charge, plus il cherchait refuge dans l'imaginaire. Conscient de l'exigence d'être libre, il écrit dans un de ses contes:

> Ses frères (ceux de l'Indienne) avaient rêvé d'une liberté complète, puis l'avaient conquise par la fuite, sans savoir que l'homme libre doit être fort pour demeurer libre[54].

L'Indienne sait qu'il ne faut pas revenir sur ses pas une fois qu'on a décidé de s'affranchir de son pays et de soi-même. Aussi pour empêcher ses compagnons de reprendre les sentiers qui mènent aux côtes, elle leur a coupé toute retraite, en les dénonçant à l'enquête comme incendiaires[55]". Ils n'ont plus qu'une seule issue: le chemin du Grand Nord.

Loranger eut-il la satisfaction d'avoir accompli jusqu'au bout son aventure? Il semble qu'il ait atteint la Terra Nova mais qu'il ne put s'y maintenir. Cette oeuvre eût-elle été sa dernière? Certains poèmes qui nous manquent fourniraient-ils une réponse? Quoi qu'il en soit, ce pays

---

[54] Jean-Aubert Loranger, Le garde forestier, in Les Idées, Montréal, 5e année, vol. 9, no 4, avril 1939, p. 324. Texte reproduit in Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 114.

[55] Ibid.

n'est qu'une terre adoptive. La vie réinvente le rêve et le rêve transforme la vie. A l'orée du désir neuf s'ouvre maintenant l'immensité des régions lointaines. Mais la terre nouvelle, celle qu'il faut sans cesse reconquérir et repeupler comme un désert, habite le poète lui-même.

*

Que conclure de tout cela? Que la personnalité littéraire de Loranger n'est pas aussi simple et transparente qu'un premier regard nous le laissait supposer, mais que, par ailleurs, elle nous apparaît plus complexe par la connivence des contraires et l'amitié des différences[56]. Certains ont vu en lui un poète symboliste[57] et unanimiste[58], ou un écrivain, dans le sillage de Villiers de

---

[56] Journaliste, conteur, poète, collaborateur du Nigog, membre de l'Ecole littéraire de Montréal, mais aussi chômeur, agent d'assurances, employé de la Commission des Liqueurs, secrétaire de ministre, fonctionnaire au port de Montréal, cet époux et père de famille, ayant pour seul véritable ami un bohème cultivé, Berthelot Brunet, est le descendant d'illustres familles. Tel nous apparaît, au bout du compte, Jean-Aubert Loranger.

[57] Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 31, 1968, p. 96. Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968, tome II: (1900-1945), p. 73.

[58] Les Atmosphères, variantes et notes explicatives. Cf. la citation de Jules Romains, par Loranger: "Quelque chose s'est mis à exister soudain", 1ère note, Thèse, p. 573-576.

l'Isle-Adam[59], de Charles Vildrac[60], de Jules Romains[61], de Luc Durtain[62], de Charles-Louis Philippe[63]. D'autres, un disciple soumis à "l'influence conjuguée et adroitement assimilée" de plusieurs maîtres, dont Claudel et Valéry[64],

---

[59] Robert de Roquebrune, op. cit., p. 96. Pierre de Grandpré, op. cit., p. 73.

[60] Les Atmosphères, variantes et notes explicatives. Cf. la citation de Charles Vildrac, par Loranger: "Et plus il allait, / plus s'élargissait la plaie", 1ère note, Thèse, p. 772-774.

[61] Nous avons parcouru l'oeuvre de Jules Romains, écrite avant 1923. Et nous avons, dans notre thèse, fait les rapprochements nécessaires entre Loranger et Romains. Il semble que Loranger se soit intéressé davantage à la poésie de Romains qu'à sa prose. Sans doute avait-il omis la lecture du livre de Romains publié, en 1920, sous son nom véritable, Louis Farigoule (Madeleine Berry, Jules Romains, Paris, Editions Universitaires, Collection Classiques du XXe siècle, no 33, 1959, p. 130), et réédité depuis (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La vision extra-rétinienne et le sens paroptique. Recherches de psycho-physiologie expérimentale et de physiologie histologique, Paris, NRF, Gallimard, 1964, 189 p.).

[62] Poëmes. Le parc, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1158-1159.

[63] Les Atmosphères. Le passeur, variantes et notes explicatives, note 24, Thèse, p. 696, 700.

[64] Pierre de Grandpré, op. cit., p. 73. A l'Ecole littéraire de Montréal, "Jean-Aubert Loranger nous faisait l'éloge de Paul Valéry", écrit Berthelot Brunet, dans un article intitulé Confidences d'écrivains canadiens-français, in Le Jour, Montréal, 3e année, no 11, 25 novembre 1939, p. 5.

et un fervent adepte de la poésie orientale dans sa forme du "hafkaï" et du "outa"[65].

On peut affirmer que Loranger, comme la plupart des jeunes littérateurs des débuts du siècle, cherchait péniblement avec, sans doute, la peur de l'enivrement des premiers pas osés vers l'inconnu, une voie à travers les tracés multiples que les poètes de France offraient aux lecteurs canadiens-français. Plus averti que d'autres pour démasquer les coups du hasard, il retenait, ici, le "tremblé" d'une émotion, là, l'ironie légère ou les phrases d'errants, le dialogue de solitudes. Au dire de Robert de Roquebrune, il était grand lecteur, dès sa jeunesse, de Villiers de l'Isle-Adam, ce "grand aristocrate pauvre", qui s'est employé "à défier le sens commun", à "vivre médiocrement des piges que lui val(aient) ses contes publiés à la petite semaine" et qui avait "le goût du bizarre, de l'étrange et du morbide[66]". Toutes choses

---

[65] Claude-Henri Grignon, Dernières pages d'un grand critique. (Moi, singulier persifleur et chétif plumitif à moins que...), in L'Emérillon, Québec, vol. 1, no 6, juin 1936, p. 6. Cet article paraît aussi dans En Avant: XXX (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), A la manière de... Moi, persifleur et chétif plumitif, in En Avant, Saint-Hyacinthe, 2e année, no 21, 3 juin 1938, p. 3.

[66] Villiers de l'Isle-Adam (Philippe-Auguste de), in Bernard Gros, La littérature. Du symbolisme au nouveau roman, sous la direction de Bernard Gros, Paris, Denoël, Collection Les dictionnaires du savoir moderne, 1970, p. 533.

convenant à la sensibilité moderne du Loranger poète, conteur et journaliste.

La position de l'auteur des Atmosphères et de Poëmes par rapport au plagiat n'était pas tout à fait de son temps. A une séance de l'Ecole littéraire de Montréal n'avait-il pas fait cavalier seul? Alors que l'on présentait des extraits du Livre des Plagiats[67] et qu'une partie de l'auditoire semblait s'opposer à ce péché capital, Loranger sut marquer finement sa dissidence:

> Quelques membres furent étonnés de voir que leurs auteurs favoris avaient pillé un peu partout, tandis que M. Loranger en fut satisfait, trouvant qu'à l'occasion, nous, les petits, nous pourrions nous retrancher derrière nos maîtres[68].

La part de l'humour faite, il reste que le poète sut,

---

67 Georges Maurevert, Le Livre des Plagiats. Montaigne. - Pascal. - La Rochefoucauld. - Corneille. - La Fontaine. - Racine. - Molière. - Voltaire. - Diderot. - Delille. - Chateaubriand. - Lamartine. - Vigny. - Balzac. - Stendhal. - Hugo. - Musset. - Baudelaire. - Sardou. - Anatole France. - D'Annunzio. - Rostand. - Jean Lorrain. - Du Marquis de Sade à M. Pierre Benoît, Paris, Arthème Fayard & Cie, Editeurs, 1922, 320 p.

68 Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 385, séance du 17 avril 1923.

malgré quelques concessions au plagiat, transposer en création le fruit de ses lectures. D'ailleurs, dans un conte, il admet, par l'intermédiaire de Joë Folcu, ses propres emprunts:

> laissons la parole au marchand de tabac en feuilles, si plagiaire soit-il des quelques auteurs qui s'inscrivirent à l'histoire des rongeurs[69].

Peu importerait, en effet, que Loranger ait lu Valéry, Vildrac, Romains, Apollinaire[70], Saint-John Perse[71] et les autres[72], s'il n'avait pu devenir ensuite

---

69 Jean-Aubert Loranger, "Les rats aient leur cadavre et Dieu, leur âme!", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 18, 4 mai 1941, p. 14. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 43.

70 Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 14, avant-propos par Gilles Marcotte. André-G. Bourassa, Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, p. 32-33.

71 Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, p. 11, avant-propos par Gilles Marcotte. Gaétan Dostie, La poésie québécoise. Gilles Hénault, prophète discret, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 9, 9 mars 1974, p. 17. André-G. Bourassa, op. cit., p. 33, 80.

72 On a écrit dans l'anthologie publiée en 1933: "il [Jean-Aubert Loranger] avoue que Paul Valéry, Paul Morand, Valery Larbaud et Saint-J. Perse sont ses auteurs préférés". Cf. Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée) Editeurs, 3e édition composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 1933, p. 241.

un écrivain libre de toute attache trop contraignante, et capable de donner forme et vie à sa parole à partir de son impulsion intérieure[73]. Des régionalistes eurent aussi le loisir de connaître les oeuvres des meilleurs auteurs français du début du siècle; ce fut, semble-t-il, plutôt une opération stérile pour ceux qui s'y adonnèrent.

N'ayant pas, dès ses primes études, subi l'endoctrinement selon les principes du classicisme, le poète se sent d'autant plus à l'aise hors des sentiers battus. Aussi, est-ce en toute spontanéité qu'il unifie, dans un même souffle, sa vie professionnelle et sa carrière littéraire. La lecture d'affilée des Curieux diptyque(s), des contes et des poèmes nous dévoile certaines caractéristiques

---

73 Loranger n'allait-il pas s'affirmer à contre-courant? En 1924, un "professeur de littérature de l'Université de Paris", Monsieur Fortunat Strowski, vient donner une conférence à Montréal. Il y parle de "la mode dans la littérature" et affirme que: "Le vers à la mode, c'est le vers régulier. Le vers libre a fait son temps". Ce personnage exotique venait combattre en terre française d'Amérique la modernité en France. C'était une bouffée d'air frais sur la glèbe de nos régionalistes. Cf. Alliance française. La mode dans la littérature. M. Fortunat Strowski ne condamne pas cette mode qui répond à certains goûts de l'heure présente. - Les prix de littérature. - Toute la poésie est à la mode. - Le vers libre est démodé, in Le Devoir, Montréal, vol. 15, no 69, 21 mars 1924, p. 4.

qui représentent un investissement déjà moderne de la sensibilité et de l'écriture chez Loranger: ce sont l'effet de surprise dont témoigne surtout sa prose, l'humour à la gamme variée que l'on retrouve à chaque page des contes et des articles de journaux et le goût pour les grandes images terrestres, surtout dans Terra Nova. En outre, souvent nous assistons à la rencontre de l'humour et de la poésie dans les contes, certains poèmes et quelques articles. Aussi a-t-on pu dire du poète:

> Nous n'avons pas tant d'écrivains
> aussi vivants, aussi divertissants
> et aussi exacts que Loranger[74].

En retournant vers nos racines, nous découvrons, pas très loin de notre point de départ, cet écrivain que la gent littéraire s'efforce aujourd'hui de montrer en deçà de l'horizon. Sa poésie, qui se présente sous la forme de minces plaquettes[75], et dont nous présentons

---

74 Robert Mélançon, Pour un bilan de la saison littéraire, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 156, 7 juillet 1979, p. 11.

75 Constatant que la poésie "est de plus en plus délaissée", Loranger propose comme remède à cela, la publication de plaquettes: "Une seule solution nous semble plausible ici. Si le niveau a baissé, comme le cas se produit souvent pour certains cours d'eau, il faut diminuer le tonnage. Publions des plaquettes". (...) Le lecteur (...) saura gré au poète d'une oeuvre qu'il pourra embrasser en peu de temps. (...) Nous ne sommes peut-être pas

l'édition commentée, est d'un ton actuel, celui d'un homme en marche vers un ailleurs tout près de lui, un ailleurs qui devient une réalité à la fois énigmatique et fulgurante. Poésie d'avant et de recul apparent, où s'affirme à peine l'inculpation d'une époque. Poésie du fascinant impossible[76], où ne cesse d'être perçu comme un possible espoir, le chant des frontières modulant un itinéraire: un départ, un retour, une fixation dans l'instant comme une poésie de la présence.

---

éloignés du jour où le volume ne sera plus considéré que pour fins de consécration". Jean-Aubert Loranger, Pourquoi lit-on moins les Vers?, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 229, 21 novembre 1925, p. 31.

[76] "Partout, j'ai cherché l'Introuvable" est un vers qui rend bien le projet du poète. Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 481, 483.

# CHRONOLOGIE

1587 Le roi de Navarre (Henri IV) donne la devise à un sieur de Salaberry sur le champ de bataille de Coutras (Gironde): "Force à superbe! Mercy à foible!" Jean-Aubert Loranger est un descendant de cette illustre famille, par sa mère.

1632 12 février: Naissance de Charles Aubert de la Chesnaye, fils de Jacques Aubert, intendant des fortifications de la ville d'Amiens, et de dame Marie Goupy. Par son père, le poète est de la lignée des Aubert.

1638 10 juillet: Baptême à Tourouvre de Robert Rivard, fils de Pierre Rivard et de Jeanne Mullard. Robert Rivard dit La Rangée ou Loranger est l'ancêtre de la famille Loranger dont est issu Jean-Aubert.

1655 Arrivée à Québec de Charles Aubert de la Chesnaye. Il acquiert bientôt un vaste territoire.

1663 28 juillet: Robert Rivard-Loranger reçoit une concession située dans les limites du Cap-de-la-Madeleine.
28 octobre: Contrat de mariage entre Robert Rivard et Madeleine Guillet, âgée de 14 ans, fille de Pierre Guillet dit Lajeunesse et de Jeanne de Saint-Père.
Charles Aubert de la Chesnaye, qui s'était déjà lancé en affaires, prend le bail de la traite de Tadoussac.

1664 6 février: Premier mariage de Charles Aubert de la Chesnaye, à Québec. Il épouse Catherine-Gertrude, fille de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert, petite-fille de Louis Hébert.
18 novembre: Inhumation, à Québec, de Catherine-Gertrude Couillard, épouse de Charles Aubert de la Chesnaye.
Mariage, à Batiscan, de Robert Rivard-Loranger et de Madeleine Guillet.

1665 Baptême de Claude Rivard-Loranger, fils de Robert Rivard-Loranger et de Madeleine Guillet.
Charles Aubert de la Chesnaye passe l'hiver en France. C'est sans doute durant ce voyage qu'il est nommé agent général de la Compagnie des Indes Occidentales pour le Canada.

1666 Charles Aubert de la Chesnaye est marguillier en charge de la paroisse Notre-Dame de Québec.

1668 10 janvier: Mariage, à Beauport, de Charles Aubert de la Chesnaye et de Marie-Louise, fille de Jean Juchereau de la Ferté et de Marie Giffard.

1670 Charles Aubert de la Chesnaye reçoit pour l'un de ses fils la seigneurie de Mille-Vaches, par donation de Madame veuve Robert Giffard.
C'est vers 1670 que Charles Aubert de la Chesnaye devient propriétaire de la moitié du fief concédé en 1647 à Pierre de Repentigny. Cette moitié se nomme Lachenaie et l'autre l'Assomption.

1672 Naissance à La Rochelle de Pierre Aubert de Gaspé, fils de Charles Aubert de la Chesnaye et de Marie-Louise Juchereau de la Ferté. Il est le troisième enfant de cette dernière, mariée en deuxième noces.

1673 Charles Aubert de la Chesnaye obtient la concession du fief de la Rivière-du-Loup, en bas de Québec. Il partage cette concession avec Charles Bazire.

1679 7 mars: Décès, à La Rochelle, de Marie-Louise Juchereau de la Ferté, épouse de Charles Aubert de la Chesnaye.

1680 11 août: Mariage, en troisièmes noces, de Charles Aubert de la Chesnaye. Il épouse Marie-Angélique, fille de Pierre Denys de la Ronde et de Catherine Le Neuf.
Cette même année, Charles Aubert de la Chesnaye achète la seigneurie de Kamouraska à Monsieur Olivier Morel de la Durantaye.

1683 Printemps: Les négociants Charles Aubert de la Chesnaye et Jacques Le Ber occupent le fort Frontenac.
29 novembre: Charles Aubert de la Chesnaye se fait concéder pour ses enfants jumeaux Antoine Aubert et Marguerite-Angélique de la Chesnaye, âgés de 5 mois, une nouvelle étendue de terrain au-dessus de sa seigneurie de la Rivière-du-Loup. C'est le fief de Témiscouata et de Madawaska.

1686 19 novembre: Charles Aubert de la Chesnaye achète à Noël Langlois la seigneurie de Port-Joly qui restera en sa possession jusqu'au 20 septembre 1702.
Il achète aussi, en 1686, à Michel Le Neuf de la Vallière, un vaste terrain dans la ville de Trois-Rivières.

1687 Charles-Aubert de la Chesnaye prend part à l'expédition de Monsieur de Denonville contre les Iroquois. Au nom de l'intendant du Roi en Nouvelle-France, il prend possession de la contrée envahie.

1689 22 janvier: Robert Rivard signe un engagement avec la Compagnie du Nord dans le but de se rendre, durant trois années consécutives, aux lacs Abitibi et Témiscamingue. Il y fera la traite des fourrures. L'ancêtre de Jean-Aubert Loranger se fait donc coureur de bois. Il a 50 ans.

1690 Charles Aubert de la Chesnaye se trouve parmi les défenseurs de Québec contre Phipps.

1695 13 juin: Fondation par Robert Rivard, Jean Crevier, Louis Guillet, Jean Trottier, Jean Baribeau et Jean Desrosiers de la Compagnie Royale pour la traite des fourrures. Robert Rivard signe un contrat de traite pour une durée de trois ans.

1696 14 février: Mariage, à Sainte-Anne-de-la-Pérade, de Claude Rivard-Loranger, fils de Robert Rivard-Loranger et de Marie-Catherine Roy. Celle-ci est la fille du notaire Michel Roy, dit Châtellerault. C'est en 1696 que Charles Aubert de la Chesnaye est appelé au Conseil Souverain.

1699 11 mai: Sépulture de Robert Rivard-Loranger, à Batiscan.

1700 Mariage de Pierre Baudry et d'Elisabeth Favreau. Celle-ci est la fille de Pierre Favreau et de Marie Benoît. Pierre Baudry est le fils de Pierre Baudry et d'Elisabeth Dupuy de Lhomé. Cet ancêtre (l'époux d'Elisabeth Dupuy de Lhomé) est originaire d'Aulnay, diocèse de Saintes, province de Saintonge. Aulnay fait aujourd'hui partie du département de la Charente-Maritime. La mère de Jean-Aubert Loranger (Lucie Beaudry) est une descendante de Pierre Baudry.

1702 20 septembre: Décès, à Québec, de Charles Aubert de la Chesnaye.

1708 20 novembre: Baptême, à Batiscan, de Joseph Loranger, fils de Claude Rivard-Loranger et de Marie-Catherine Roy.

1709 5 novembre: Pierre Aubert de Gaspé acquiert la seigneurie de Port-Joly, vendue aux enchères.
C'est cette même année qu'il prend, le premier, le surnom de de Gaspé.

1711 12 octobre: Mariage, à Beauport, de Pierre Aubert de Gaspé et de Madeleine-Angélique, fille de Pierre Noël Legardeur de Tilly et de Marie-Madeleine Boucher.

1713 8 novembre: Décès, à Québec, de la 3e épouse de Charles Aubert de la Chesnaye, Marie-Angélique Denys de la Ronde.

1714 5 avril: Naissance, à Saint-Antoine de Tilly, d'Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, fils de Pierre Aubert de Gaspé et de Madeleine-Angélique Legardeur de Tilly.

1731 20 mars: Décès, à Saint-Antoine de Tilly, de Pierre Aubert de Gaspé. Il sera inhumé dans l'église paroissiale, sous le banc seigneurial.

1735 14 mai: Michel d'Irumberry de Salaberry, originaire de la paroisse de Saint-Vincent de Ciboure (Pyrénées-Atlantique), et fils de Martin de Salaberry et de Marie de Michelance, épouse, à Québec, Marie-Catherine Rouer de Villeray, veuve de Michel Drouard, et fille d'Augustin Rouer de Villeray, sieur de la Cardonnière, et de Marie-Louise Legardeur de Tilly.
C'est en 1735 que Michel d'Irumberry de Salaberry devient capitaine au long cours.

1736 15 février: Sépulture à Sainte-Geneviève, Seigneurie de Batiscan de Claude Rivard dit Loranger, capitaine de milice.

1740 26 avril: Mariage, à Sainte-Geneviève [de Batiscan], de Joseph Rivard, fils de Claude Rivard dit Loranger, et de Geneviève Côté, fille de Jean-Baptiste Côté et de Geneviève Trépagny.

26 août: Décès, à Québec, de Marie-Catherine Rouer de Villeray, épouse de Michel d'Irumberry de Salaberry.

1743 25 juin: Mariage, à Saint-Antoine de Tilly, de Jacques Baudry, fils de Pierre Baudry et d'Elisabeth Favreau, et de Marie-Josephte Laurin, fille de Simon Laurin et de Marie-Louise Bessière.

1745 30 juin: Mariage, à Québec, d'Ignace-Philippe Aubert de Gaspé et de Marie-Anne, fille de feu Nicolas-Antoine Coulon de Villiers et d'Angélique Jarret de Verchères. Marie-Anne Coulon de Villiers est la soeur de Jumonville.
16 novembre: Michel d'Irumberry de Salaberry quitte La Rochelle, ayant reçu mission de ravitailler Québec. Après bien des aventures, la goélette du roi, nommée La Marie, aborde à Québec, le 6 juin 1746.

1750 30 juillet: Michel d'Irumberry de Salaberry, épouse, en secondes noces, à Beauport, Madeleine-Louise, fille d'Ignace Juchereau Duchesnay de Saint-Denys, seigneur de Beauport, et de Marie-Catherine Peuvret.
On sait qu'en 1750 Michel d'Irumberry de Salaberry est capitaine de flûte du Roi et sert comme officier sur la frégate l'Anglezea.

1752 4 juillet: Naissance, à Beauport, d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry, fils de Michel et de Madeleine-Louise Juchereau Duchesnay de Saint-Denys.

1758 14 août: Naissance, à Québec, de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé, fils d'Ignace-Philippe Aubert de Gaspé et de Marie-Anne Coulon de Villiers.

1766 Le roi nomme Michel d'Irumberry de Salaberry chevalier de Saint-Louis.

1767 Louis XV accorde une pension à vie de mille livres à Michel d'Irumberry de Salaberry.

1768 7 février: Décès de Joseph Loranger, époux de Geneviève Côté.
8 février: Inhumation de Joseph Loranger à Yamachiche,

Mort, à La Rochelle, de Michel d'Irumberry de Salaberry.

1776 18 novembre: Mariage, à Yamachiche, d'Alexis Loranger, fils de Joseph Loranger et de Geneviève Côté, et de Louise Milet.

1778 18 février: Mariage, à Montréal, d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry et de Françoise-Catherine Hertel, fille de Joseph Hertel de Saint-François, seigneur de Pierreville, et de Suzanne Blondeau.
19 novembre: Naissance, à Beauport, de Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, fils d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry et de Françoise-Catherine Hertel.

1781 23 juillet: Mariage, à Neuville, de Pierre Baudry, fils de Jacques Baudry et de Marie-Josephte Laurin, et de Marie-Claire Grégoire, fille de Jean-Baptiste Grégoire et de Geneviève Proux.

1786 28 janvier: Mariage, à Québec, de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé et de Catherine, fille de l'Honorable Charles Tarieu de Lanaudière et de Catherine LeMoyne de Longueuil.
30 octobre: Naissance, à Québec, de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, fils de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé et de Catherine Tarieu de Lanaudière.

1787 26 janvier: Décès, au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, d'Ignace-Philippe Aubert de Gaspé. Il sera inhumé dans l'église paroissiale.

1789 17 mars: Décès, à Saint-Jean-Port-Joli, de Marie-Anne Coulon de Villiers, épouse d'Ignace Philippe Aubert de Gaspé.
19 mars: Inhumation dans l'église paroissiale.

1792 Juin: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry est élu pour représenter au parlement du Bas-Canada les comtés de Québec et de Dorchester.
C'est vers 1792, que Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, âgé de 14 ans, s'enrôle comme volontaire dans le 44e Régiment de Sa Majesté.

1793 11 janvier: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry opte pour le comté de Dorchester, devient député et siège jusqu'à la dissolution du premier parlement, le 31 mai 1796.

1794 2 avril: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry est nommé juge de paix pour le district de Québec.
21 octobre: Naissance et baptême, à Yamachiche, de Joseph Loranger, fils d'Alexis Loranger et de Marie(-Louise) Milet.

1801 17 janvier: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry est nommé député-surintendant des Sauvages du district de Québec, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort survenue en mars 1828.

1804 juillet: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry est élu à la Chambre d'Assemblée par les électeurs de la basse-ville de Québec. Ce parlement sera dissous le 27 avril 1808.

1808 30 mai: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry est élu dans le comté de Huntingdon, district de Montréal.
16 novembre: Nomination d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry comme membre honoraire du Conseil exécutif du gouverneur Craig. Cette nomination est faite par le gouverneur Craig lui-même.

1811 15 août: Philippe Aubert de Gaspé est admis au barreau.
25 septembre: Mariage, à Québec, de Philippe Aubert de Gaspé et de Suzanne Allison, fille de Thomas Allison, capitaine au 5e régiment d'infanterie de Sa Majesté Britannique, et de Thérèse DuPerron Baby.

1812 14 mai: Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry épouse, à Chambly, Marie-Anne-Julie, fille de Jean-Baptiste-Melchior Hertel de Rouville, seigneur de Rouville, Chambly, Saint-Olivier et autres lieux, et de Marie-Anne Hervieux.
C'est en 1812 que le père de Philippe Aubert de Gaspé, Pierre-Ignace Aubert de Gaspé, est appelé au Conseil législatif.

Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry, âgé de plus de 60 ans, sert comme colonel et commande le 1er bataillon de milice d'élite incorporée, envoyé près des lignes américaines.

1813 26 octobre: Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, avec son corps d'élite de 300 Voltigeurs Canadiens qu'il avait lui-même recrutés et disciplinés depuis peu, gagne la bataille de Châteauguay contre les 5,553 réguliers et miliciens du général américain Wade Hampton. De Salaberry ne perdit que 2 hommes.

1814 25 janvier: La Chambre d'Assemblée du Bas-Canada vote unanimement une résolution de remerciements à Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry et à ses soldats qui avaient empêché les américains d'établir leurs "quartiers d'hiver à Montréal", comme s'en était vanté le général Hampton.
2 février: Le Conseil législatif adopte une résolution fort louangeuse à l'endroit du héros de Châteauguay, le Léonidas canadien.
8 avril: Naissance, à Québec, de Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé, le 2e d'une famille de 13 enfants, fils de Philippe Aubert de Gaspé et de Suzanne Allison.

1815 25 juillet: Le père du héros de Châteauguay est mis à la demi-paye. Devant ce geste d'ingratitude, le héros renonce pour toujours à la carrière militaire; il administrera désormais la seigneurie des Hertel de Rouville que lui avait apportée son épouse sous forme de dot.

1816 1er mai: Philippe Aubert de Gaspé devient shérif du district de Québec.

1817 5 février: Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry est fait compagnon du Très honorable ordre militaire du Bain (C.B.). Le prince régent avait déjà fait frapper une médaille commémorative de Châteauguay et demandait au héros de la porter.
16 mars: Naissance, à Chambly, de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry, fille de Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry et de Marie-Anne-Julie Hertel de Rouville.

4 décembre: Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry fait partie du Conseil législatif de la province du Bas-Canada.

1818 19 mai: Mariage, à la paroisse Saint-Nicolas, comté de Lévis, de Louis Beaudry, marchand, et de Marie-Julie Bambridge.
26 octobre: Naissance, à Québec, d'Elizabeth-Zélie-Aubert de Gaspé, fille de Philippe Aubert de Gaspé et de Suzanne Allison.
14 décembre: Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry est appelé au Conseil législatif du Bas-Canada. C'est par exception que père et fils y siègent ensemble.

1822 11 février: Mariage, à Yamachiche, de Joseph Loranger, fils majeur de feu Alexis Loranger et de "défunte Marie Louise Milet", et de Marie-Louise Dugal, fille mineure de Louis Dugal, forgeron, et de Marie-Elizabeth Damiens, d'Yamachiche.
novembre: Philippe Aubert de Gaspé est destitué de son poste de shérif de Québec.

1823 2 février: Naissance, à Yamachiche, de Thomas Loranger, fils de Joseph Rivard dit Loranger, cultivateur, et de Marie-Louise Dugal.
3 février: Baptême, à Yamachiche, de Thomas [-Jean-Jacques] Loranger.
13 février: Décès, au manoir, du cinquième seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, l'Honorable Pierre-Ignace Aubert de Gaspé, "haut torie".

1824 28 janvier: Décès, à Québec, de Françoise-Catherine Hertel, épouse d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry.

1828 22 mars: Mort, à Québec, d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry.
8 août: Naissance de Sarah-Angélique Truteau, fille de François Truteau et d'Anne Lacke. Baptême à l'église Notre-Dame de Montréal.

1829 26 février: Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry est frappé d'apoplexie dans une réunion familiale, à Chambly.
27 février: Décès de Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry. Il sera inhumé dans l'église de Chambly.

1834 Thomas-Jean-Jacques Loranger, d'Yamachiche, s'inscrit au Séminaire de Nicolet. Il a 11 ans. Il fréquentera cette institution jusqu'en 1841.

1837 7 avril: Naissance, à Yamachiche, de Louis-Onésime Loranger, fils de Joseph Loranger, aubergiste, et de Marie-Louise Dugal. Il est baptisé le jour même.
Parution, à Québec, du premier roman canadien de langue française, L'Influence d'un livre, écrit par Philippe Aubert de Gaspé, fils. L'auteur n'a que 23 ans.

1838 28 février: Mariage, à Saint-Hilaire de Rouville, de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry et d'Augustus Hatt, surintendant des travaux publics de l'écluse de Saint-Ours.
27 mai: Emprisonnement de Philippe Aubert de Gaspé, pour dettes, à la prison de la rue Stanislas, à Québec. Détention jusqu'en octobre 1841; durée de 3 ans, 4 mois, 5 jours.

1839 Thomas-Jean-Jacques Loranger adresse une lettre et une poésie à l'évêque de Québec, Monseigneur Joseph Signay, pour le remercier de subvenir aux frais de son éducation au séminaire de Nicolet.

1840 15 janvier: Madame Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry (née Marie-Anne-Julie Hertel de Rouville) se remarie, à Chambly, avec le colonel John Glen, de la province de Carthagène, Amérique du Sud.
28 avril: Mariage, à Québec, d'Elizabeth-Zélie Aubert de Gaspé et de Louis-Eusèbe Borne, marchand, des Iles de la Madeleine, fils de Michel Borne, et de feu Marie-Angélique Paquet.

1841 7 mars: Mort, à Halifax, de Philippe Aubert de Gaspé, fils, à l'âge de 26 ans, 11 mois.
21 juillet: Naissance et baptême, aux Iles de la Madeleine, de Zélie-Angélique-Suzanne Borne, fille de Louis-Eusèbe Borne et d'Elizabeth-Zélie Aubert de Gaspé.
Hiver 1841-1842: Décès, aux Iles de la Madeleine, de Louis-Eusèbe Borne.

1842 15 avril: Décès, à Québec, de Catherine Tarieu de Lanaudière, épouse de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé.
18 avril: Inhumation de Catherine Tarieu de Lanaudière, dans l'église de Saint-Jean-Port-Joli.

1843 18 avril: Décès de Joseph Loranger, le père de Thomas-Jean-Jacques Loranger.
20 avril: Inhumation, à Yamachiche, de Joseph Loranger.
3 juillet: Thomas-Jean-Jacques Loranger signe, sous un pseudonyme, L'Hermite de vingt ans, le poème Une page sur l'histoire du Canada, dans L'Artisan, un journal de Québec, fondé par James Huston. On retrouve ces strophes dans Le répertoire national ou recueil de littérature canadienne, compilé et publié par James Huston (Montréal, De l'imprimerie de Lovell et Gibson, 1848, tome II, p. 302-303. Cf. aussi la 2e édition (Montréal, J. M. Valois & Cie, Libraires-Editeurs, 1893, tome II, p. 337-339).

1844 22 avril: Thomas-Jean-Jacques Loranger est admis au barreau.
19 juin: Mariage, à la paroisse Notre-Dame de Montréal, de Louis-Benjamin Beaudry, marchand, fils de défunt Sieur Louis Beaudry et de Marie-Julie Bambridge, de Saint-Rémy, et de Lucie Dézéry, fille de défunt Sieur Pierre-Amable Dézéry, bourgeois, et de Sophie Réaume, de la paroisse Notre-Dame de Montréal.

1847 3 août: Décès, à Québec, de Suzanne Allison, âgée de 53 ans, l'épouse de Philippe Aubert de Gaspé.
5 août: Inhumation de Suzanne Allison dans l'église paroissiale de Saint-Jean-Port-Joli.

1849 Thomas-Jean-Jacques Loranger est conseiller du barreau. Il accomplira aussi cette fonction en 1850, 1851, 1853, 1854 et 1860.

1850 13 mai: Mariage, à l'église Notre-Dame de Montréal, de Thomas-Jean-Jacques Loranger et de Sarah-Angélique Truteau.
12 juillet: Naissance, à Saint-Charles-sur-Richelieu, de Frédéric Tétreau, fils d'Hector Tétreau et d'Apolline Charron. Frédéric Tétreau est l'oncle d'Alice Tétreau qui épousera Jean-Aubert Loranger.

21 décembre: Ordination, par Monseigneur Ignace Bourget, de l'abbé Clément-Alfred Loranger, le frère de l'avocat Thomas-Jean-Jacques Loranger.

1851 27 mai: Naissance, à Sorel, d'Amélie-Elizabeth Hatt, fille d'Augustus Hatt et de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry.

1852 Thomas-Jean-Jacques Loranger, avec le concours de son ami Lewis-Thomas Drummond, obtient du gouvernement de la province $2,600.00 pour aider à la construction de l'Académie des Frères des Ecoles Chrétiennes d'Yamachiche.

1853 28 mars: Décès, à Saint-Ours, d'Augustus Hatt.
Septembre: L'abbé Clément Loranger est nommé curé de Sainte-Julienne, poste qu'il occupe jusqu'en septembre 1856.

1854 10 août: Thomas-Jean-Jacques Loranger est député de Laprairie, dans le gouvernement Macdonald-Cartier, et ce, jusqu'au 25 novembre 1857.
18 décembre: Thomas-Jean-Jacques Loranger est créé Conseiller du Roi.

1855 20 avril: Décès de Madame John Glen (née Marie-Anne-Julie Hertel de Rouville), à Saint-Mathias de Rouville. Elle sera inhumée au cimetière de Chambly (comté Rouville).
Publication du Mémoire composé de la plaidoirie de Thomas-Jean-Jacques Loranger, un des substituts du Procureur général devant la Cour Seigneuriale (Montréal, Imprimerie de la Minerve, 94 p.).

1856 28 mars au 21 janvier 1861: Thomas-Jean-Jacques Loranger est membre de la commission chargée de consolider les statuts qui doivent régir le Canada-Uni.
Septembre: L'abbé Clément Loranger est nommé curé de Sainte-Marthe.
Eusèbe Senécal publie, à Montréal, le Mémoire composé de la plaidoirie de Thomas-Jean-Jacques Loranger, un des substituts du Procureur général devant la Cour Seigneuriale, et la Suite du mémoire (...) contenant sa réplique devant la Cour Seigneuriale (35 p.). Paraît aussi à l'Imprimerie Senécal et

Daniel, à Montréal, une brochure de 38 pages qui renferme uniquement la Suite du mémoire de M. Loranger contenant sa réplique devant la Cour Seigneuriale. John Lovell de Toronto publie le Rapport du Comité nommé pour s'enquérir des transactions de la Compagnie du chemin de fer de Montréal et Bytown, préparé par M. Loranger, sur ordre du comité, et adopté à l'unanimité (87 p.).

1857 26 novembre au 29 juillet 1858: Thomas-Jean-Jacques Loranger assume les fonctions de secrétaire provincial dans le ministère Macdonald-Cartier. Durant cette même période, Me Loranger est conseiller exécutif

1858 3 mai: Admission de Louis-Onésime Loranger au barreau de la province.
15 octobre: Décès, à Montréal, de Sarah-Angélique Truteau, âgée de 30 ans, épouse de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger. Elle laisse une fille, Alexina, âgée d'une semaine.
19 octobre: Funérailles, à la paroisse Notre-Dame de Montréal, de Sarah-Angélique Truteau.
Louis-Onésime Loranger (1837-1917) s'associe à ses frères, dans la pratique du droit, Thomas-Jean-Jacques Loranger (1823-1885) et Joseph Loranger (1833-1890).

1859 27 avril: Naissance, à Saint-Grégoire le Grand (Nicolet), de Georges Tétreau. Il sera le père d'Alice Tétreau-Loranger.
28 avril: Baptême de Georges Tétreau, à Saint-Grégoire le Grand (Nicolet).
6 juin: Naissance et baptême, à la paroisse Saint-Louis de Lotbinière, de Marguerite-Cléphire Gagnon, fille d'Hippolite Gagnon, agriculteur, et de Marguerite Lahaie. Elle est la mère d'Alice Tétreau-Loranger.
17 décembre: Création du Conseil de l'Instruction Publique par un arrêté ministériel signé par Sir Edmund Head. Thomas-Jean-Jacques Loranger est appelé à y siéger.
C'est en 1859 que l'abbé Clément Loranger devient curé de Lanoraie. Il fera construire l'église paroissiale d'après ses propres plans.

1860 17 janvier: L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger prononce un discours lors de l'inauguration solennelle du nouveau Cabinet de Lecture Paroissial (Montréal).

31 janvier: Dans la grande salle du Cabinet de Lecture Paroissial, l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger prononce un discours sur la "vitalité de la race Française en Amérique".
26 février: Discours de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger à une réunion "exclusivement composé d'hommes", à l'église Notre-Dame. Le monde catholique est alerté par les menaces opérées contre la souveraineté temporelle du Saint-Siège.
31 octobre: L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger devient membre de la Société Saint-Jean-Baptiste.

1862 2 janvier: L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger adresse la parole aux paroissiens lors de la revue des Miliciens de Lanoraie.
3-4-5 décembre: Me Thomas-Jean-Jacques Loranger plaide à Londres (Conseil Privé) dans la cause de Henry Wulff Trigge et Alfred Trigge -versus- Flavien Lavallée. Le litige porte sur la nature du contrat dit "transaction" en ancien droit français. Me Loranger est parmi les premiers avocats de l'Empire à plaider devant le Conseil Privé. Pour se faire entendre devant cette cour britannique, il doit "se coiffer d'une énorme perruque à marteau à laquelle les Anglais tiennent autant qu'à la Magna Chartà et à l'Habeas Corpus".
L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger "contribue puissamment à la chute du gouvernement sur le bill de la milice en 1862". Il permettra donc au ministère Macdonald-Sicotte de prendre place.

1863 9 février: Jugement dans la cause Henry Wulff Trigge et Alfred Trigge -versus- Lavallée. Me Loranger, qui avait plaidé pour Flavien Lavallée, gagne cette cause.
Hiver: Thomas-Jean-Jacques Loranger est nommé juge de la Cour Supérieure pour le district de Richelieu.
30 juillet: Naissance, à Saint-Grégoire-de-Nicolet, de Joseph-Jean Tétreau, fils d'Hector Tétreau et d'Apolline Charron. Il est le frère de Georges Tétreau et l'oncle d'Alice Tétreau-Loranger.
C'est en 1863 que Philippe Aubert de Gaspé publie Les Anciens Canadiens, Québec, Desbarats et Derbishire, imprimeurs-éditeurs, 411(2) p.

1864 6 juillet: Mariage, à la paroisse Notre-Dame de Québec, de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger, juge de la Cour Supérieure du Bas-Canada, résidant à Montréal, et de Demoiselle Zélie-Angélique-Suzanne Borne. Philippe Aubert de Gaspé est présent au mariage de sa petite-fille.
En 1864, Louis-Onésime Loranger est parmi les conservateurs qui condamnent le projet de la confédération.

1866 24 mai: L'Honorable juge Thomas-Jean-Jacques Loranger préside le comité d'organisation de "la journée du 24 juin 1866", au séminaire de Nicolet.
Madame Zélie-Borne Loranger perd un fils à sa naissance.
C'est également en 1866 que Philippe Aubert de Gaspé publie ses Mémoires (Ottawa, G.-E. Desbarats, Imprimeur-éditeur, 563 p.). On sait que l'auteur, le grand-père de Madame Loranger, est né en 1786.

1867 3 octobre: Mariage de Louis-Onésime Loranger et de Rosalie Laframboise, fille de l'Honorable Maurice Laframboise, fondateur du journal Le National, et, plus tard, juge de la Cour Supérieure de la province de Québec, et de Rosalie Dessaules, nièce de Louis-Joseph Papineau.

1868 février: Louis-Onésime Loranger est élu conseiller de la ville de Montréal. Il occupe cette fonction jusqu'en 1877. Et comme président du comité du feu, il organisa le service du département.

1870 13 juillet: La Gazette de Sorel donne la liste des montants souscrits par les sorelois à la suite des incendies du Saguenay et du Lac Saint-Jean. Le juge Loranger a remis $12.00. C'est la souscription la plus élevée offerte par un particulier.
22 septembre: Naissance, à Montréal, de Louis-Joseph Loranger, fils de Louis-Onésime Loranger et de Rosalie Laframboise.

1871 29 janvier: Décès, à Québec, de Philippe Aubert de Gaspé, chez son gendre, le juge Andrew Stuart.
1er février: Inhumation, sous le banc seigneurial dans l'église de Saint-Jean-Port-Joli, de Philippe Aubert de Gaspé.

2 juillet: Décès, à Montréal, de Louis Beaudry, "Ecuier, Directeur-Gérant de la Compagnie du Gaz", époux de Lucie Dézéry.
5 juillet: Funérailles, à l'église Notre-Dame de Montréal, de Louis Beaudry. Celui-ci était un citoyen très estimé. De nombreuses personnalités signent son acte de décès et une foule immense assiste à ses funérailles. Les périodiques, tels L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, le Journal de l'Instruction Publique, La Minerve et Le Nouveau Monde, ne manquent pas de souligner ses talents et sa vie exemplaire.

1872 17 et 24 octobre: L'Opinion publique (Montréal) reproduit le texte du discours du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger prononcé au banquet en l'honneur de Monsieur Côme Cherrier.

1873 17 mai: Naissance, à Sorel, de Joseph-Louis-Thomas-Alfred Loranger, fils de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger, juge de la Cour Supérieure, et de "Dame Angélique Suzanne Zélie Borne, de Sorel". Il semble, d'après les documents consultés, que le prénom usuel de cette dernière soit "Zélie".
18 mai: Baptême, à l'église Saint-Pierre de Sorel, du fils du juge Loranger. Son parrain est l'abbé Clément-Alfred Loranger, curé de la paroisse de Lanoraie, et sa marraine, Dame veuve Zélie Borne, née de Gaspé, de la paroisse Saint-Pierre de Sorel.
21 octobre: Mariage, à l'église Saint-Pierre de Sorel, de Sieur Louis-Joseph Dézéry-Beaudry, fils majeur de feu Louis-Benjamin Beaudry, écuyer, et de feu Dame Marie-Lucie Dézéry, de la paroisse Saint-Jacques de Montréal, et de Demoiselle Marie-Amélie-Elisabeth Hatt, fille majeure de feu Augustus Hatt, écuyer, et de Dame Charlotte-Amélie d'Irumberry de Salaberry (Pierre-Georges Roy écrit "Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry", dans son livre sur La famille d'Irumberry de Salaberry, p. 101).
C'est en 1873 que le juge Loranger publie son Commentaire sur le code civil du Bas-Canada, chez l'éditeur montréalais A. E. Brassard (531 p.).

1874 24-25 juin: Grand ralliement, à Montréal, de la race française en Amérique, à l'occasion du 40e anniversaire de la Société Saint-Jean-Baptiste. Louis-

Onésime Loranger a présidé un comité général d'organisation de ces fêtes.
Cette même année, il est élu vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.
20 septembre: Ordination, à Saint-Grégoire de Nicolet, de Frédéric Tétreau, par Monseigneur Louis-François Richer-Laflèche. Frédéric Tétreau, oncle d'Alice Tétreau-Loranger, est vicaire à Gentilly, de 1874 à 1876.
Edmond Lareau, dans son Histoire de la littérature canadienne, imprimée à Montréal par John Lovell, traitant du Commentaire sur le code civil du Bas-Canada, loue en ces termes le juge Loranger: "Je suis convaincu que tout le Barreau saluera dans la personne de l'honorable juge un jurisconsulte éminent et un écrivain distingué", et il ajoute: "L'introduction est un petit chef-d'oeuvre de science historique et légale".

1875 Louis-Onésime Loranger est élu député de Laval à l'Assemblée législative (Québec). Il occupe cette fonction jusqu'en 1882.

1876 2 juin: Naissance, à la paroisse Notre-Dame de Montréal, de Joseph-Henri Loranger, fils de Louis-Onésime Loranger, avocat, et de Rosalie Laframboise. Joseph-Henri Loranger est le petit-cousin de Jean-Aubert Loranger.
11 juin: Naissance, à Montréal, de Marie-Louise-Lucie Beaudry, fille de Sieur Louis-Joseph Dézéry-Beaudry, employé de la Corporation municipale, et de Dame Marie-Amélie-Elisabeth Hatt.
12 juin: Baptême, à la paroisse Notre-Dame de Montréal, de Marie-Louise-Lucie Beaudry. Son parrain est le Sieur Vital Baillargeon; sa marraine, Dame veuve Louis Beaudry, née Bambridge.
En 1876 et 1877, l'abbé Frédéric Tétreau assume, à Stanfold (Arthabaska), la charge de vicaire.

1877 16 août: Thomas-Jean-Jacques Loranger est nommé commissaire aviseur des commissaires chargés de consolider les statuts de la province.
Cette même année, il devient professeur de droit à la succursale de l'Université Laval, à Montréal.
De 1877 à 1883, l'abbé Frédéric Téreau est curé de Saint-Wenceslas.

1878 24 juin: L'Honorable juge Thomas-Jean-Jacques Loranger prononce un discours. "Il laissa peu de temps à ceux qui devaient parler après lui, mais il parla si bien que personne ne s'en plaignit", lit-on dans L'Opinion publique du 4 juillet 1878.
12 septembre: Mariage, à Lachine, d'Alexina Loranger, fille de Thomas-Jean-Jacques Loranger et de Sarah Truteau, et de Louis-Henri Archambeault, fils de l'Honorable Louis Archambeault, membre du cabinet Ouimet, conseiller législatif, et d'Elizabeth Dugal.

1879 février: Fondation de La Thémis, "Revue de Législation, de Droit et de Jurisprudence". Un des objets de La Thémis "est de favoriser la publication des travaux sur le droit Canadien". Le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, rédacteur en chef, publiera de nombreux articles dans cette revue, laquelle paraîtra jusqu'en décembre 1884.
19 mai: Le juge Charles-Ignace-Adélard Gill, le père de Charles Gill, remplace le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, de la Cour Supérieure du district de Richelieu.
30 juin: Discours du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger sur la Symbolique du Droit, à la séance universitaire tenue au Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal.
10 octobre: Naissance, à Montréal, de Louis-Henri Archambeault, fils de Louis-Henri Archambeault, C.R., et d'Alexina Loranger.
31 octobre: Louis-Onésime Loranger est procureur général de la province dans le ministère Chapleau, et ce, jusqu'en 1882.
C'est en 1879 que le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger publie le tome II du Commentaire sur le code civil du Bas-Canada, à Montréal, chez l'imprimeur-éditeur, Eusèbe Senécal (viii, 586 p.).

1880 L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger occupe la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste.

1881 Thomas-Jean-Jacques Loranger est parmi les trois signataires de Report of the Commission Appointed to Revise and Consolidate the Statutes of the Province of Quebec. To the Honorable Théodore Robitaille, Lieutenant-Governor of the Province of Quebec, imprimé "par ordre de la Législature" (75 p.).

1882 6 juin: Mariage, à la paroisse Saint-Louis de Lotbinière, de Georges Tétreau, marchand de Saint-Edouard-de-Knowlton, diocèse de Saint-Hyacinthe, fils d'Hector Tétreau, cultivateur, et d'Apolline Charron, de Saint-Wenceslas, diocèse de Trois-Rivières, et de Cléphire Gagnon, fille d'Hippolite Gagnon, cultivateur, et de Marguerite Lahaie, de Saint-Louis de Lotbinière.
5 août: Louis-Onésime Loranger est nommé juge de la Cour Supérieure du Québec où il siégera jusqu'en 1909.

1883 25 juin: Discours de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger, à la grande convention nationale des canadiens-français du comté d'Essex. Le texte de ce discours paraît dans L'Opinion Publique du 12 juillet 1883.
Eté: L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger agit comme délégué de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal à la convention nationale de Windsor.
C'est en 1883 qu'il publie ses Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale dite l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867. Première lettre, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, vii, 126 p.
En 1883, l'abbé Frédéric Tétreau bâtit une église et un presbytère à Saint-Wenceslas. Puis il devient curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de New York, où il construit une église, un presbytère, un couvent (Villa-Maria), l'académie des Frères Maristes, une école paroissiale mixte et un sanctuaire voué au culte de Sainte-Anne. Il quittera cet endroit, en 1900, pour un repos de deux années.

1884 15 janvier: Décès, à Lanoraie, du curé Clément-Alfred Loranger.
19 janvier: Funérailles, à Lanoraie, du curé Loranger.
24 au 28 juin: Le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger, assume également la présidence des fêtes du 50e anniversaire de cette société nationale. Par un déploiement grandiose, on veut rappeler la magnifique époque des Croisades. Messes, représentation dramatique, défilé, parade nautique, amusements, tournoi chevaleresque, cérémonie d'investiture des chevaliers,

congrès national des canadiens-français, banquets, littérature, musique, rencontres: 4 jours pour réaliser un tel programme qui intéresse vivement la population.
Les Deuxième et Troisième Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale dite l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867, paraissent à Montréal, chez A. Périard (p. 63-126).
On traduit la Première lettre du juge Loranger traitant de l'interprétation de la constitution fédérale (Québec, imprimé au bureau du Morning Chronicle, vii, 63 p.).
Le juge Loranger signe, en collaboration, cette fois: Reports of the Commission for the Revision and Consolidation of the General Statutes of the Province of Quebec with the Second Part of the Draft of the Revised Statutes (Québec, imprimé par Charles-François Langlois, Imprimeur de sa très excellente majesté la Reine, xxiv, 542 p.).
En 1884, l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger donne $500.00 pour la construction d'un édifice national. Cet immeuble sera achevé dix ans plus tard grâce à la générosité des Canadiens-Français. Ce sera "notre" Monument National, rue Saint-Laurent, à Montréal.

1885 5 mai: Naissance, à New York, de Maurice Tétreau, fils de Georges Tétreau et de Cléphire Gagnon. Il est le frère d'Alice Tétreau-Loranger.
18 août: Décès, en la paroisse Sainte-Pétronille, Ile d'Orléans, de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger, ancien ministre, juge à la retraite de la Cour Supérieure, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il était âgé de 62 ans.
Messes, fleurs, condoléances, résolutions nombreuses à l'occasion de ce décès.
21 août: Un long cortège, partant de la demeure du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, au 27, rue Saint-Hubert, Montréal, se rend au lieu des funérailles, l'église Notre-Dame. On y remarque l'Honorable Antoine-Aimé Dorion, juge en chef de la Cour d'Appel, l'Honorable Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, doyen de la faculté de droit, et shérif de Montréal, l'abbé Thomas Aubert de Gaspé, fils de Philippe Aubert de Gaspé.
24 août: Témoignage de condoléances, signé par le docteur Nérée Beauchemin, de la part des citoyens de Yamachiche, à l'occasion de la mort du juge Loranger.

C'est en 1885 que paraît l'édition française du Rapport de la commission de refonte des statuts généraux de la province de Québec avec la troisième partie du projet de refonte, rédigé par Thomas-Jean-Jacques Loranger, C. A. Pariseault et Th. H. Oliver (imprimé par Charles-François Langlois, Imprimeur de sa très excellente majesté la Reine, xiv,463 p.).

1888 26 juillet: Ordination de l'abbé Joseph-Jean Tétreau, à Saint-Wenceslas, par Monseigneur Elphège Gravel. En 1888, il est vicaire à Saint-Médard. La même année et l'année suivante, il est vicaire à Yamaska. C'est en 1888 que Louise Loranger, la fille aînée du juge Louis-Onésime Loranger et de Rosalie Laframboise, épouse Marie-Alexandre-Henri Masson, né à Terrebonne, le 8 décembre 1861. Celui-ci est le fils de l'Honorable Louis-François-Rodrigue Masson (1883-1903), lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et seigneur de Terrebonne. Tant par ses ascendants que par les alliés de ses propres parents, Jean-Aubert Loranger serait issu d'une "grande" famille.

1889 29 juillet: Naissance, au manoir de L'Assomption, de Joseph Robert Hertel Laroque, fils de Louis René Hertel Laroque et de Lilia de Salaberry. Noms ainsi écrits sur l'acte de l'état civil. Par sa mère, Robert de Roquebrune est un parent de Jean-Aubert Loranger.
31 juillet: Baptême, à l'Assomption, de Joseph Robert Hertel Laroque. Il a pour parrain Joseph Paul Rocbrune Laroque, son frère, et pour marraine Marie Thérèse de Salaberry. Noms ainsi écrits sur l'acte de l'état civil. De 1889 à 1900, l'abbé Joseph-Jean Tétreau est vicaire à Saint-Jean-Baptiste de New York.

1890 17 mai: Décès, à Montréal, de Joseph-M. Loranger, C.R., frère du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger.
21 mai: Requête de l'Honorable Louis-Onésime Loranger pour vérification du testament de feu Joseph-M. Loranger. Me Loranger lègue $2,000.00 à son neveu, Joseph-Thomas Loranger.

1893 26 mars: Décès, à Montréal, d'Elizabeth-Zélie Aubert de Gaspé, épouse de feu Louis-Eusèbe Borne.
En 1893, l'Honorable Louis-Onésime Loranger est président de la Société Saint-Jean-Baptiste.

1894 10 janvier: Louis-Joseph Loranger "est admis au Tableau des avocats de la Province".

1895 16 août: Décès, à Montréal, de Dame Zélie Borne, veuve de l'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger, à l'âge de 54 ans.
19 août: Inhumation, au cimetière de la Côte-des-Neiges, de Dame Zélie Borne, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Parmi les signatures qui apparaissent sur le registre, on remarque celles d'Alfred Aubert de Gaspé, écuyer, bourgeois, et de Louis-Henri Archambeault, écuyer, avocat.
1er octobre: Mariage, à la paroisse Notre-Dame de Montréal, de Louis-Joseph Loranger et d'Ernestine-Louise Masson.

1896 3 février: Mariage, à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, de Joseph-Thomas Loranger, étudiant en médecine, et de Marie-Louise-Lucie Beaudry, fille de Louis-Joseph Dézéry Beaudry et de Marie-Amélie-Elisabeth Hatt (par erreur, on lit sur l'acte de l'état civil: "Charlotte Amélie Hatt"), de la même paroisse.
3 avril: Naissance, à Laconia, New Hampshire, de Marie-Hélène-Alice Tétreau, enfant de Georges Tétreau et de Cléphire Gagnon.
5 avril: Baptême de Marie-Hélène-Alice Tétreau, à l'église Sacré-Coeur de Laconia. Son parrain est Raymond Tétreau (le frère de l'enfant) et sa marraine, Laura Leavitt.
26 octobre: Naissance, à Montréal, de Jean-Louis-Aubert Loranger, fils de Joseph-Thomas Loranger, et de Marie-Louise-Lucie Beaudry.
28 octobre: Baptême, à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, de Jean-Louis-Aubert Loranger. Le parrain est Louis-Onésime Loranger et la marraine, la grand-mère maternelle de l'enfant.

1897 16 octobre: Naissance de la soeur de Jean-Aubert Loranger, Marie-Alexina-Zélie Loranger.
18 octobre: Baptême, à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, de Marie-Alexina-Zélie Loranger. Ses parrain et marraine sont: Napoléon Beaudry, agent, de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal, et Alexina Loranger, épouse de Louis-Henri Archambeault, de la paroisse Saint-Jacques de Montréal.

1898 Juin: Joseph-Thomas Loranger est admis à la pratique médicale.
Juillet: Joseph-Henri Loranger est admis au barreau.
4 novembre: Louis-Joseph Loranger devient conseiller lors de la réunion de fondation de l'Association du Jeune Barreau de Montréal.
En 1898, François Lesieur-Desaulniers présente une généalogie de la famille Loranger, dans son 1er tome sur Les vieilles familles d'Yamachiche (C. O. Beauchemin & Fils, Montréal, xxxii,214 p.). Cf. p. 83-98.

1899 28 juin: Louis-Joseph Loranger présente et soutient, à l'Université Laval, Faculté de droit de Montréal, une thèse pour le doctorat intitulée De l'incapacité légale de la femme mariée.

1900 9 janvier: Mariage, à Saint-Ours (Richelieu), de Marie-Amélie Dorion, et de Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau. Marie-Amélie Dorion est une descendante de la famille de de Salaberry.
30 août: Décès, à Montréal, du docteur Joseph-Thomas Loranger, le père de Jean-Aubert Loranger. Celui-ci n'a que 3 ans. Professeur à l'Université Bishop, médecin attitré de l'hôpital Notre-Dame et du couvent des Soeurs de la Providence, le docteur Loranger est âgé de 27 ans. Il meurt des fièvres typhoïdes.
3 septembre: Funérailles du docteur Joseph-Thomas Loranger, à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal.
4 septembre: Dans La Presse, on dit que "le deuil était conduit par M. Jean Loranger, fils du défunt, [...]".
De 1900 à 1913, la famille Loranger passe les vacances d'été à Saint-Ours-sur-Richelieu. Ce lieu inspirera Jean-Aubert Loranger surtout dans ses contes.
En 1900 et 1901, l'abbé Joseph-Jean Tétreau est aumônier des Soeurs de la Miséricorde, à New York.

1901 7 mars: Naissance, à Montréal, de Berthelot Brunet qui sera l'ami de Jean-Aubert Loranger. Il est le fils du notaire Joseph-A. Brunet et d'Azalma Duprat.
Dans le tome 39 de la collection de La Revue Canadienne (1901), on publie un poème de Thomas-Jean-Jacques Loranger, intitulé Ma blanche maison.
La même année, paraît, à Montréal, chez l'éditeur C. Théoret, la thèse de Louis-Joseph Loranger (x, 138 p.).

Durant les années 1901 et 1902, l'abbé Joseph-Jean Tétreau est vicaire à Cornwall-sur-Hudson.

1902 19 septembre: Naissance, à Saint-Ours-sur-Richelieu, de Marguerite-Marie-Hélène-Amélie Taschereau, fille de Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau et de Marie-Amélie Dorion. Descendante des seigneurs de Saint-Ours, elle recevra, comme son père, dans son vaste manoir, les membres de la famille Loranger, et vouera une grande amitié à la mère de l'écrivain.
Nommé curé de Drummondville, en 1902, l'abbé Frédéric Tétreau y construira une église (Saint-Frédéric) et un collège commercial en 1906-1907.
L'abbé Joseph-Jean Tétreau, le frère du curé Frédéric Tétreau, est le 1er curé de Washingtonville, en 1902, où il bâtira une église et un presbytère.

1903 17 avril: "Jean-Louis [-Aubert] Loranger", âgé de 6 ans, est admis au Jardin de l'Enfance Saint-Alexis, dirigé par les Soeurs de la Providence. Cette école privée est située rue Demontigny (aujourd'hui Boulevard Maisonneuve), Montréal.

1904 Louis-Henri Archambeault, fils de Louis-Henri Archambeault, C.R., et d'Alexina Loranger, est admis au barreau.

1905 Année scolaire 1905-1906: Jean-Aubert Loranger, 9 ans, est inscrit au Jardin de l'Enfance Saint-Alexis. Y "sont admis les enfants de 4 à 9 ans, garçons et filles. Après leur première communion, ils d[oiv]ent aller continuer leurs études dans une autre institution", et ce, selon un règlement de 1885.
En 1905, Pierre-Georges Roy publie son livre sur La famille d'Irumberry de Salaberry, à Québec, chez l'imprimeur J.-A. K.-Laflamme (200 p.). Cf. p. 104.
Paraît, la même année, d'Ernest Gagnon, Choses d'autrefois. Feuilles éparses, imprimé à Québec par Dussault et Proulx (viii, 320 p.). On y lit le poème de Thomas-Jean-Jacques Loranger, Ma blanche maison. Ernest Gagnon rappelle le souvenir de son ami, le juge Loranger (cf. p. 69-73, 143).

1907 Louis-Joseph Loranger représente le barreau au congrès international de droit tenu aux Etats-Unis

(Portland, Maine). Il devient, lors de ce congrès, vice-président de l'Association de droit international.
C'est en 1907 que paraît le livre de Pierre-Georges Roy, La famille Aubert de Gaspé (Lévis, La Compagnie J. E. Mercier, Imprimeurs et Relieurs, 200 p. Cf. p. 161).

1908 1er mai: Le juge Louis-Onésime Loranger est fêté par le barreau, à l'occasion de son 50e anniversaire de pratique du droit. Il prononce alors un discours.
Année scolaire 1908-1909: D'après le Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1909-1910, "Jean Loranger" fréquente cette institution (Le Plateau) durant l'année scolaire 1908-1909. On lui donne le numéro 373.
24 novembre: Le juge Louis-Onésime Loranger préside la séance d'ouverture de l'année 1908-1909 du Cercle Ville-Marie.

1909 24 mai: Le juge Louis-Onésime Loranger prend sa retraite.
2 juin: Mariage, à la cathédrale de Montréal, de Joseph-Henri Loranger, fils de Louis-Onésime Loranger, et de Marguerite Lareau (1888-1955), fille d'Edmond Lareau, l'historien du droit. Françoise Loranger, écrivain, naîtra de ce mariage.
30 août: "Jean Loranger", âgé de 12 ans, est inscrit à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau), pour l'année scolaire 1909-1910. Il reçoit le numéro 255.
16 octobre: "Tous" les magistrats de la Cour Supérieure "fêtent" les juges Michel Mathieu et Louis-Onésime Loranger de cette même cour, à l'occasion de leur départ de la magistrature.

1910 15 juin: Le navire Terra Nova appareille d'Angleterre vers la découverte du Pôle Sud. Loranger nommera un manuscrit Terra Nova, sans doute en souvenir de l'épopée du capitaine Robert Falcon Scott.
29 août: "Jean Loranger", âgé de 13 ans, est inscrit à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau), pour l'année scolaire 1910-1911. Il porte le numéro 197.
12 décembre: "Jean Loranger" quitte Le Plateau. Il prendra des "leçons privées" pour compléter son année scolaire.

29 décembre: La Presse mentionne que l'Honorable Louis-Onésime Loranger est président du bureau des gouverneurs de l'Hôpital Notre-Dame.
La même année, on confère à Me Louis-Joseph Loranger le titre de Conseiller du Roi.
Maurice Tétreau, le beau-frère de Jean-Aubert Loranger, devient "B.C.L.". Il a étudié le droit à l'Université McGill.

1911 4 septembre: Inscription de "Jean Loranger", âgé de 14 ans, à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau), pour l'année scolaire 1911-1912. Il reçoit le numéro 134.
29 novembre: Maurice Loranger est choisi chef du parti conservateur dans le "Parlement Modèle".

1912 2 septembre: "Jean Loranger", âgé de 15 ans, est inscrit à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau), pour l'année scolaire 1912-1913. Il a le numéro 73.

1913 7 mai: Mariage, à la paroisse Saint-Anthony de Montréal, de Maurice Tétreau et d'Eugénie Schneider. Le couple aura 3 filles: Mirielle (Madame Stewart St-George), Lorraine (Madame Robert Metcalf) et Ursule (Madame David Evans).
Année scolaire 1913-1914: "Jean Loranger", âgé de 16 ans, est inscrit à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau). Il reçoit le numéro 83.

1914 31 août: Inscription de "Jean Loranger", âgé de 17 ans, à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau). On lui donne le numéro 55.
27 octobre: Décès, à Outremont, de Georges Tétreau, à l'âge de 55 ans. A sa mort, Georges Tétreau (le père d'Alice Tétreau-Loranger) était agent d'immeubles.
30 octobre: Obsèques, à l'église Saint-Viateur d'Outremont, de Georges Tétreau.
Durant les années 1914 à 1916, Joseph-Henri Loranger fait partie du conseil de ville de Montréal. Il représente le quartier Centre (Saint-Jacques) à la mairie. Il remplit, pendant un certain temps, le mandat d'adjoint du maire (pro-mayor).
De 1914 à 1918, Louis-Joseph Loranger devient le délégué de l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Reading, au tribunal des exemptions diplomatiques pendant la guerre.

1915 1er février: Jean-Aubert Loranger quitte l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau).
Eté 1915: Madame Lucie Beaudry-Loranger et ses deux enfants, Jean-Aubert et Zélie, passent d'heureuses vacances à Richelieu.
Décembre: On confère à Me Joseph-Henri Loranger le titre de Conseiller du Roi.

1917 18 août: Décès, à Saint-Hilaire, du juge Louis-Onésime Loranger.
En 1917-1918, Louis-Joseph Loranger représente le Québec au Conseil du Service militaire.

1918 Mars: "Jean L." signe un premier article dans la revue Le Nigog. Brièvement, Jean-Aubert Loranger réfute un article paru dans Le Pays Laurentien, intitulé justement Le Pays Laurentien. Le jeune écrivain avait, durant la première guerre mondiale, participé aux réunions d'artistes et d'écrivains qui se tenaient chez Fernand Préfontaine, à Westmount. Le Nigog est né de ces rencontres.
19 avril: Jean-Aubert Loranger assiste, à la salle Saint-Sulpice, à une conférence de Pierre-Joseph Dupuy, étudiant en droit, sur Emile Verhaeren. Cette conférence a lieu sous les auspices du Cercle Ville-Marie.
Juin: Paraît, dans le no 6 du Nigog, un second article de Jean-Aubert Loranger, intitulé: A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren.
Eté: Madame Lucie Beaudry-Loranger et ses enfants, Jean-Aubert et Zélie, passent leurs vacances au Lac des Quatorze-Iles, dans les Laurentides.
18 septembre: Me Louis-Joseph Loranger est nommé juge à la Cour Supérieure, district de Joliette. Il succède au juge François-Octave Dugas, décédé le 22 juin 1918, à Joliette.

1919 6 octobre: Jean-Aubert Loranger est agent d'assurances, à Montréal, pour la compagnie "La Métropolitaine", et ce, jusqu'au 1er novembre 1920.

1920 5 février: Mariage, à la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, de Jean-Louis-Aubert Loranger, de la paroisse Saint-Louis-de-France (Montréal) et de Marie-Hélène-Alice Tétreau, de la paroisse Saint-

Viateur (Outremont). Outre les époux, de Salaberry Beaudry (cousin de Jean-Aubert Loranger), Raymond Tétreau (frère d'Alice Tétreau) Zélie Loranger (la soeur du marié), Juliette Tétreau (la soeur de la mariée), ainsi que J. A. Perreault, c.s.v., signent le registre.
26 juillet: Le juge Louis-Joseph Loranger, de la Cour Supérieure pour le district de Joliette, est transféré au district de Montréal.
13 août: Le journal Le Matin (qui deviendra bientôt Le Mâtin) annonce le livre de "Jean Loranger: "Atmosphères", poèmes".
17 novembre: Première réunion de Jean-Aubert Loranger à l'Ecole littéraire de Montréal. Il "parle des exotistes".
20 novembre: Le Devoir publie le communiqué suivant: "Les atmosphères" Le volume de vers que M. Jean Loranger doit publier sous ce titre, paraîtra au commencement de décembre prochain. Les souscripteurs sont priés d'en prendre note".
21 novembre: Même communiqué dans Le Nationaliste.
23 novembre: Mademoiselle Marguerite Taschereau remporte un prix de littérature (Prix Versailles, Vidricaire et Boulais) du concours d'Action Intellectuelle, au montant de $100.00, pour son ouvrage Etudes.
24 novembre: Jean-Aubert Loranger lit "le manuscrit complet de son livre sous presse: "Les Atmosphères", à une séance de l'Ecole littéraire de Montréal.
1er décembre: Chez L. Ad. Morissette, à Montréal, paraît le premier livre de Jean-Aubert Loranger (62 p.). Sur la couverture, on lit: "Les Atmosphères Le Passeur Poëmes et autres proses".
6 décembre: Berthelot Brunet intitule sa Chronique littéraire, Les Atmosphères, dans Le Matin, publié à Montréal.
8 décembre: Jean-Aubert Loranger assiste à une réunin de l'Ecole littéraire de Montréal.
11 décembre: Le conte, Le vagabond, publié dans Les Atmosphères, paraît dans le journal L'Autorité (Montréal). Albert Lozeau, dans sa critique sur Les Atmosphères (Le Devoir), n'est pas d'accord avec ce "livre conçu d'après des formules nouvelles".
15 décembre: Jean-Aubert Loranger présente Fernand Denis aux membres de l'Ecole littéraire de Montréal. "Ce dernier dit qu'il est à écrire un article pour

défendre le livre de M. Loranger "Les Atmosphères" qui a été sévèrement jugé par M. Lozeau, dans "Le Devoir". A cette réunion, Ubald "Paquin lit une dure critique des "Atmosphères" qu'il se propose de publier dans "Le Nationaliste".
19 décembre: Sous le pseudonyme d'Alcide Matagan, Ubald Paquin fait paraître "une dure critique" des Atmosphères, dans Le Nationaliste.
22 décembre: Jean-Aubert Loranger assiste à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
27 décembre: Fernand Denis termine ainsi sa critique qui paraît dans Le Canada: "Il est à espérer que "les sirops fins, le nectar exquis", etc., (voir l'article de M. Lozeau) que M. Loranger nous servira, vaudront mieux que toutes ces productions à goût de lard rance qu'on nous présente régulièrement comme venant des "sources classiques", et qu'on veut à toute force nous faire imiter sous le prétexte boyaryque que "c'est mieux approprié à notre tempérament!" La critique de Fernand Denis était justement intitulée: Tribune libre. "Les Atmosphères" - Par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau).
29 décembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
C'est en 1920 que Jean Dufresne, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger et Paul Décarie font la découverte de Marcel Proust, le vainqueur du Goncourt 1919.

1921 5 janvier: Lors d'une séance de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger lit un article sur l'unanimisme ainsi que quelques pièces de Jules Romains.
12 janvier: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger "lit quelques pièces de Charles Vildrac".
15 janvier: La nouveauté des Atmosphères plaît à Louis Claude dans La Revue Moderne: "[...] nous aurons dorénavant à rencontrer chez-nous des novateurs littéraires qui exprimeront leur idéal comme ils l'entendent et comme ils le veulent. Cette hardiesse me plaît, et il faut lui faire bon accueil. Elle dénote un si évident souci de vivre, et de vivre en se renouvelant. Les sentiers battus en littérature doivent être souvent quittés".
19 janvier: Jean-Aubert Loranger assiste, à l'église

Saint-Jacques de Montréal, aux funérailles du père de Fernand Denis, Monsieur Arthur Denis, "artiste peintre, époux d'Elise Chapdelaine", âgé de 47 ans. Le même jour, Jean-Aubert Loranger assiste à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. On enregistre dans le procès-verbal: "Pas de lectures. Causerie".
26 janvier: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
2 février: Décès, à Montréal, de Marie-Amélie-Elisabeth Hatt, épouse de Louis-Joseph Dézéry-Beaudry, âgée de 69 ans. Elle était la grand-mère maternelle de Jean-Aubert Loranger. Le même jour, Loranger est présent à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
4 février: Inhumation au cimetière de la Côte-des-Neiges de Marie-Amélie-Elisabeth Hatt. Jean-Aubert Loranger signe l'acte de décès de sa grand-mère.
9 février: Jean-Aubert Loranger assiste à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
14 février: Funérailles à l'église Notre-Dame de Montréal, de Monsieur Jules Maillé, époux d'Elodie Rochon, décédé le 11 février 1921. Jean-Aubert Loranger assiste aux funérailles du père de son confrère de l'Ecole littéraire de Montréal, Albert Maillé (Albert Dreux). Le même jour, décède, à Montréal, le notaire Henri d'Irumberry de Salaberry, fils du colonel Alphonse d'Irumberry de Salaberry. Il était âgé de 68 ans.
16 février: Funérailles, à la cathédrale de Montréal, d'Henri d'Irumberry de Salaberry. Le même jour, lors d'une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger "lit quelques poèmes écrits sur un rythme japonais. Le Haïkaïs (sic) d'une quinzaine de pieds et le OUTA de cinq petits vers". Et il "suggère que les membres de l'Ecole enregistrent leur voix sur un disque de phonographe, comme certains écrivains font en France".
23 février: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
2 mars: Lors de la séance de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger "lit quelques pièces de son volume en préparation. Toutes des "OUTA". Violente et longue discussion au sujet de ces pièces".
9 mars: Présence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. "Il relit ses stances placées dans leur ordre définitif, plus quelques-unes non encore communiquées à l'Ecole".

Et il soulève une polémique au sujet de la poésie sans ponctuation. La plupart des membres de l'Ecole croient qu'il est inutile de tenter l'aventure.
13 mars: Olivar Asselin écrit à Dantin qu'il ne consacrerait "pas vingt lignes à la fumisterie où Loranger a la prétention de nous donner du Charles-Louis-Philippe (sic)".
15 mars: Critique plutôt positive de Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers) sur Les Atmosphères, dans La Revue Moderne.
16 mars: Lors de la séance de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger "lit quelques strophes nouvelles de sa série".
23 mars: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
7 avril: La Presse annonce la nomination de Joseph-Henri Loranger à la Commission scolaire du district nord (Montréal).
17 avril: Réunion de quelques écrivains canadiens-anglais et canadiens-français, à la bibliothèque municipale, rue Sherbrooke est, en vue du regroupement des auteurs. Les Anglais soumettent une constitution. Des Canadiens français veulent se joindre à cette association, mais dans leur propre section tandis que d'autres optent pour l'autonomie, sans aucun partage. Victor Morin, Gustave Comte et Madeleine Huguenin "sont favorables au fédéralisme" tandis qu'Olivar Asselin, Arthur Saint-Pierre et Alphonse Beauregard "veulent une autonomie tout à fait complète pour les auteurs canadiens-français".
20 avril: Jean-Aubert Loranger assiste à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
1er mai: Jean-Aubert Loranger est présent à une réunion d'écrivains canadiens-français, à la bibliothèque municipale de Montréal, en vue de la fondation d'une association des auteurs. Il y a vote (24 contre 8) en faveur de "la fondation d'une section canadienne-française de la Société des Auteurs du Canada". Loranger, qui a appuyé l'autonomie de l'association des auteurs canadiens-français, ne signe pas son adhésion à la nouvelle formation.
1ère semaine de mai: Inauguration officielle du Club des Journalistes, 406, place Phillips, Montréal. Jean-Aubert Loranger, durant sa carrière de journaliste, assistera à plusieurs réunions de ce club.
13 mai: Jean-Aubert Loranger et son épouse s'embarquent pour l'Europe. Ce vendredi, ils partent du port de Montréal, en direction du Havre, sur le "Scandinavian", navire de la compagnie Pacifique

Canadien. La mère du poète, quoiqu'elle eût remis à celui-ci sa part d'héritage, refuse de l'accompagner au port. Elle accepte mal ce départ.
15 mai: Quelques lignes de Berthelot Brunet, dans le Mercure de France, sur Les Atmosphères. Brunet écrit que "M. Loranger imite, puisque les Canadiens sont condamnés à imiter toujours et sans cesse". Il termine en disant que le "poème sur la rue que le poète découvre peu à peu (...) est d'un art séduisant, bien que particulier".
21 juin: Fernand Préfontaine, un des trois fondateurs du Nigog, insiste, dans son journal intime, sur la rencontre qu'il fait au Commissariat général du Canada, 17-19, boulevard des Capucines, Paris. Il est déçu de l'attitude de Jean-Aubert Loranger et des propos de Madame Alice Tétreau-Loranger.
24 juin: Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger se rendent, dans la soirée, en compagnie de nombreux citoyens canadiens-français, "au Cercle des Etudiants Canadiens, à l'hôtel de l'Association Générale des Etudiants (ancien hôtel de Colbert), 13-15, rue de la Bûcherie, (Paris), pour la dernière réunion de la saison".
28 juin: Jean-Aubert Loranger et son épouse assistent au mariage de Pierre-Joseph Dupuy et de Thérèse Ferron, à l'église Saint-Etienne du Mont, à Paris.
Eté-automne: Jean-Aubert Loranger et sa femme passent presqu'entièrement ces deux saisons à l'Ile d'Aix, dans l'Atlantique (Charente-Maritime). Ils logent d'abord à leurs frais. Plus tard, le maire Hippolyte Rudelin, boulanger, à la demande du docteur René Pacaud, permet au couple de loger dans la Maison de l'Empereur. Le docteur Pacaud habitait déjà "les 2 grandes pièces de l'aile, à gauche du balcon vû de face au 1er étage". Puis "Jean-Aubert et son épouse (...) ont occupé, au 1er étage, la partie droite de l'immeuble, 2 grandes pièces, de fin juillet à leur départ; (ces amis étaient) séparés par l'anti-chambre donnant sur le balcon avec drapeau", suivant la confirmation écrite du docteur Pacaud en date du 3 février 1976. C'est Marcel Dugas qui avait conduit le poète et sa femme dans cette île enchanteresse. Dugas demeura avec eux quelques jours, puis il retourna à Paris.
31 juillet: Décès, à Montréal, d'Ernestine Masson, épouse du juge Louis-Joseph Loranger. Elle avait six enfants: "Louis, secrétaire-adjoint de l'Association

des Manufacturiers canadiens à Montréal, Henri, élève de philosophie au collège Ste-Marie (qui deviendra le juge Henri-Masson Loranger, de la Cour des Sessions de la Paix, à Montréal), Jean, âgé de 12 ans, et trois filles, Pauline, Louise et Madeleine".
4 août: Obsèques, à la paroisse Saint-Léon de Westmount, d'Ernestine Masson.
5 août: Dans L'Avenir du Nord (Saint-Jérôme), paraît une critique agressive de Claude Bâcle (pseudonyme de Claude-Henri Grignon) sur Les Atmosphères.
7 octobre: On consigne cette mention dans le cahier d'expédition du courrier de l'Ile d'Aix: "Envoi à Préfet Charente-Inférieure, questionnaires relatifs à la demande de la carte d'identité du sieur Loranger Jean, sujet canadien".
15 novembre: On écrit cette note dans le cahier d'expédition du courrier de l'Ile d'Aix: "Envoi à Préfet: demande de la carte d'identité de M. et Mme Loranger (canadiens)".
Entre le 4 et le 6 décembre: Jean-Aubert Loranger et son épouse, qui avaient reçu de leur famille deux billets de retour pour le Canada, quittent, en larmes, l'Ile d'Aix. Le docteur René Pacaud se propose de les accompagner jusqu'au Havre. Ils vont d'abord à La Rochelle où le poète est "heureux comme un roi" de trouver deux exemplaires de la première édition de Maria Chapdelaine.
6 décembre: Jean-Aubert Loranger, son épouse, et le docteur René Pacaud visitent les monuments célèbres de Rouen dont la cathédrale, la tour du beurre, le palais de justice. Ils passent deux jours à cet endroit. Ils logent au Grand Hôtel du Nord, à Rouen, appelé communément Hôtel du Gros Horloge parce qu'il est situé au pied du célèbre monument de ce nom. C'est à cet endroit que Verhaeren passa sa dernière nuit: samedi 25 au dimanche 26 novembre 1916.
7 décembre: Les trois voyageurs, Jean-Aubert Loranger, sa femme et le docteur Pacaud, font un pèlerinage à Croisset. Ils signent le registre des visiteurs du Pavillon de Gustave Flaubert.
8 décembre: Le couple Tétreau-Loranger, accompagné du docteur René Pacaud, se rend au Havre.
Entre le 8 et le 11 décembre: Départ de la France de Jean-Aubert Loranger et de son épouse. Ils s'embarquent très probablement sur le "Scandinavian". La traversée est pénible à cause "des vents contraires et (d')une grosse mer", lit-on dans La Presse du 20 décembre.

18 décembre: Jean-Aubert Loranger et son épouse débarquent, comme nous le croyons, à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, date de l'arrivée du "Scandinavian" au port de Saint-Jean. On imagine que le couple arrivera à Montréal par le train (Saint-Jean-Ouest via Montréal) à destination de la gare Windsor.
21 décembre: Le cahier d'expédition du courrier de l'Ile d'Aix, cette "petite Polynésie", mentionne: "à Préfet: quittances et récépissés de la demande de cartes d'identité des époux Loranger; demande pour bénéficier des retraites ouvrières et paysannes; duplicata de la carte d'identité relative à sa retraite". En faisant appel à cette ancienne mesure de "sécurité sociale", Jean-Aubert Loranger et son épouse avaient donc tenté désespérément de demeurer en France.
24 décembre: Jean-Aubert Loranger assiste-t-il à l'inauguration du "Carillon Canadien", à Montréal, imité du "Chat Noir" de Montmartre? Première séance qui réunit dans ce café de Kerhulu, chansonniers et poètes canadiens-français, sous la direction de Lucien Boyer, chansonnier de la Butte.
26 décembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.

1922 1er janvier: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
4 janvier: De Paris, Marcel Dugas écrit dans une lettre à Isaïe Nantais: "Loranger est retourné au Canada. Je l'ai regretté, car c'est un être agréable, doué d'une sensibilité intelligente qui me plaît. Il y rapporte un livre qu'il a composé à l'Isle d'Aix, un livre fantaisiste et douloureux".
9 janvier: Jean-Aubert Loranger assiste à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
16 janvier: Présence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
23 janvier: Présence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
30 janvier: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger et Berthelot Brunet lisent chacun un article sur Les Alternances, un livre publié par leur confrère, Alphonse Beauregard.
1er février: Les Cahiers de Turc annoncent la parution prochaine du recueil Poèmes (sic) de Jean-Aubert Loranger. Ce même jour, on lit, dans Le Canada

(Montréal), la critique de Jean-Aubert Loranger sur Les Alternances.
4 février: "Oscar Labonté" intitule Faces et grimaces de la littérature canadienne, une critique défavorable sur Les Atmosphères. Ce bref article publié dans Le Matin est une mauvaise farce de Roger Maillet qui, aujourd'hui, n'invite plus à rire.
6 février: A la séance de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger fait la lecture de "Propos de Giord, conte du Terroir".
13 février: Jean-Aubert Loranger lit un conte, La licence, à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
20 février: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Claude-Henri Grignon lit un article intitulé: Faces et grimaces de la littérature canadienne. Il s'agit, nul doute, de la critique des Atmosphères, rédigée par un confrère, éditeur et journaliste, Roger Maillet. A la même réunion, Jean-Aubert Loranger "propose que les membres de l'Ecole enregistrent leur voix sur un disque de gramophone en lisant quelque chose de leur composition. Il s'engage à fournir l'instrument et l'Ecole paiera les disques vierges. La motion est votée". Loranger s'implique dans une discussion concernant les "membres qui se tiennent depuis longtemps à l'écart de l'Ecole". Il propose qu'on leur adresse une lettre "leur demandant d'expliquer la raison de leur absence".
25 février: Le Canada annonce la soirée des prosateurs et la participation de Jean-Aubert Loranger.
26 février: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger "soumet une pièce de vers intitulée: "Le Chêne" envoyée par M. Bernard Laberge qui désire faire partie de l'Ecole". Loranger est parmi ceux qui votent contre l'admission de ce candidat. A la même réunion, Loranger vote en faveur de deux motions: la première, proposée par Victor Barbeau, à savoir que "les noms des votants sur toute motion soient donnés dans le compte-rendu [sic]", et ce, à compter de "la séance présente"; la seconde, proposée par Roger Maillet, afin que Victor Barbeau "soit nommé représentant de l'Ecole littéraire à Paris".
27 février: Jean-Aubert Loranger prend part à la soirée des prosateurs, organisée par l'Association des Auteurs canadiens, section française. Il lit des extraits du passeur à cette soirée, qui a lieu à la

salle Saint-Sulpice. Mais il n'avait pu présenter ses poèmes à la soirée des poètes, le 20 décembre 1921.
28 février: Alexis Gagnon, dans un compte rendu de la soirée des prosateurs appelée Monsieur Jourdain reçoit, parle de façon curieuse et erronée du style du passeur. Mais le ton n'est nullement péjoratif. L'article d'Alexis Gagnon paraît dans Le Devoir.
13 mars: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, il y a des "Lectures: par M. Loranger: Les propos de Giord (2e entretien), Une partie de dames, Le premier chapitre d'un roman", tel qu'il appert dans le procès-verbal signé par le président de l'Ecole, Lionel-E. Léveillé, et par le secrétaire, Alphonse Beauregard.
20 mars: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger lit "un conte intitulé: "La saignée" et "Les propos de Giord" 3e entretien".
27 mars: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger lit son conte intitulé: Un bal suivi de la fin d'un pauvre amour, comme le mentionne le procès-verbal de la réunion.
30 mars: Parution du 2e recueil de Jean-Aubert Loranger, intitulé Poëmes (Montréal, L. Ad. Morissette, 112 p.).
1er avril: Le Devoir accuse réception du livre de Jean-Aubert Loranger, "paru hier". On ajoute que "ce recueil comprend plusieurs poèmes en vers libre" (sic). La date de l'achevé d'imprimer dans le recueil, Poëmes, se lit comme suit: "le premier avril mil neuf cent vingt-deux".
2 avril: Le Nationaliste, un journal de Montréal, annonce la parution de Poëmes.
3 avril: Le Canada accuse réception de Poëmes et fait des commentaires sur le recueil.
4 avril: Jean-Aubert Loranger lit un conte, La vocation, à une séance de l'Ecole littéraire de Montréal.
10 avril: Lors de la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger fait la lecture d'un texte intitulé: Deux culs-de-lampe (le genre de ce texte n'est pas indiqué dans le procès-verbal de l'Ecole) et d'un conte intitulé L'orage.
15 avril: Le Canada annonce, pour le 8 mai, à la salle Saint-Sulpice, une pièce en un acte de Jean-Aubert Loranger. Elle sera présentée lors de la soirée organisée par l'Association des Auteurs canadiens,

section française "dont le but est d'encourager nos écrivains en faisant connaître leurs oeuvres". Même communiqué dans La Presse et Le Devoir.
17 avril: Jean-Aubert Loranger lit un conte, Un cheval rétif, à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Et Berthelot Brunet lit la première partie d'un article sur le livre, Poëmes, de Loranger.
22 avril: Critique bizarre dans L'Autorité, sur le recueil, Poëmes, et signée Clara Lapointe. Berthelot Brunet, qui avait "promis à Loranger d'écrire quelque chose sur ses poèmes, dont quelques-uns (lui) ont beaucoup plu et dont aucun n'est vulgaire ou banal", publie, dans Le Matin, une critique sur le recueil, Poëmes.
24 avril: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger lit deux contes: Le noroît et La place aux brochets.
27 avril: Le Canada annonce que Jean-Aubert Loranger jouera lui-même dans L'orage dont il est l'auteur. Madame Isaïe Nantais tiendra aussi un rôle dans cette pièce qui sera présentée le 8 mai, à la salle Saint-Sulpice.
29 avril: A la réunion du Cercle Ville-Marie, tenue à la salle Saint-Sulpice (rue Saint-Denis), on lit quelques pages de poésie. Voici ce que dit le compte rendu de la réunion: "En attendant le poète (Léo d'Yril, pseudonyme d'Emile Venne), on lit quelques pages de Jean-Aubert Loranger, — assez étranges, — et la critique que fit de son dernier livre M. Berthelot Brunet: ce dernier place l'auteur parmi les "unanimistes". Le même jour, paraît, dans La Presse, une critique favorable, non signée, au sujet de Poëmes, "un charmant petit livre [...] qu'on lira avec plaisir".
1er mai: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Alphonse Beauregard lit un article sur le livre de Jean-Aubert Loranger, Poëmes.
3 mai: Le Canada publie la critique d'Alphonse Beauregard sur le recueil, Poëmes.
6 mai: Le Canada annonce que les "quatre pièces d'écrivains reconnus" seront jouées à Saint-Sulpice, le 15 mai. On écrit au sujet de L'orage de Jean-Aubert Loranger: "comédie curieuse par son intrigue et son développement et dont l'originalité surprendra sans doute le public".
8 mai: Les principaux périodiques de Montréal informent la population que la présentation de pièces canadiennes qui devait avoir lieu au Monument National

— changement de lieu — est remise au lundi 15 mai.
15 mai: La soirée des dramaturges est maintenant remise à septembre et ce, pour différentes raisons. Dans le communiqué (11 mai), il a été fait mention d'un local mieux approprié aux exigences scéniques.
28 juin: Naissance, à Montréal, de Dézéry-Jean-De Gaspé Loranger, le premier enfant de Jean-Aubert Loranger et d'Alice Tétreau.
1er juillet: Berthelot Brunet se plaît "à féliciter M. Loranger (...) parce qu'il ouvre un chemin", dans sa critique sur le recueil Poëmes, qui paraît dans le Mercure de France.
2 juillet: Baptême, à la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal, de Dézéry-Jean-De Gaspé Loranger.
14 septembre: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger lit deux contes: Les hommes forts et Le trousseau, et trois tableautins: La fenêtre, La descente et La robe de nuit.
21 septembre: Dans le procès-verbal de la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, on lit que "M. Jean-Aubert Loranger entra paisiblement avec, au coin des lèvres, le sourire du Cardinal de Richelieu". Loranger trouve "souverainement impoli de laisser un monsieur à la porte de notre salon provisoire", lit-on encore. Il seconde Brunet et, après un vote à main levée, la porte est ouverte à Alfred Boyer. Loranger, qui a "en poche plusieurs contes", n'en fait cependant pas la lecture.
26 septembre: Jean-Aubert Loranger lit "des contes" à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
4 octobre: Jean-Aubert Loranger reçoit, à son domicile (1234, rue Saint-Christophe, Montréal), pour la réunion hebdomadaire de l'Ecole littéraire de Montréal, ses trois confrères, Isaïe Nantais, Berthelot Brunet et Claude-Henri Grignon. Il fait la lecture de ses contes.
10 octobre: Réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger. Il est décidé que l'Ecole se réunira désormais chez Loranger. Et, "à la demande de celui-ci", elle "pourra quitter la maison à condition de lui donner un mois d'avis". Alphonse Beauregard lit deux poèmes: Le vieux et Chanson triste. Le premier est "déclaré beau" par Loranger qui, à son tour, lit deux contes: Le jeteux de sorts et La revanche; il en obtient "des murmures approbateurs".

17 octobre: Les membres de l'Ecole littéraire de Montréal se réunissent chez Jean-Aubert Loranger. Celui-ci veut savoir si l'Ecole lui paiera loyer pour la réunion du 4 octobre. La réponse est affirmative. Concernant l'admission de nouveaux membres, Ubald Paquin "se montre bien sévère et M. Loranger philosophe avec plus d'indulgence", lit-on dans le procès-verbal.
24 octobre: La réunion des membres de l'Ecole littéraire de Montréal a lieu chez Jean-Aubert Loranger. Claude-Henri Grignon lit un article sur "les derniers poèmes" de Loranger. Celui-ci lit "quelques contes" — grivois, semble-t-il — dont L'endos.
28 octobre: A l'occasion de la semaine du livre canadien, La Presse annonce des livres récents dont celui de Loranger, Poëmes.
31 octobre: Réunion des membres de l'Ecole Littéraire de Montréal à la résidence de Jean-Aubert Loranger. Celui-ci lit un "conte scatologique" qui ne plaît pas également à l'assemblée. Il rejette "la seconde version d'un poème déjà lu à l'Ecole; ce poème est de son ami Brunet. Albert Boisjoly donne "un autre fragment de sa pièce en vers", François Villon. Est-ce par ironie que Loranger lui demande d'expliquer l'intrigue de cette pièce?
Dans le numéro d'octobre de la revue Canadian Bookman, publiée à Toronto, Laurent Sorel dit au sujet de Loranger: "écrivain hardi, dont le livre, "Les Atmosphères", a fait sensation à Montréal".
7 novembre: Jean-Aubert Loranger lit un conte, L'heure, à la séance de l'Ecole littéraire de Montréal qui a lieu chez-lui.
14 novembre: Les membres de l'Ecole littéraire de Montréal se réunissent chez Jean-Aubert Loranger. On lit dans le procès-verbal: "A cette séance où l'hospitalier M. Loranger ne lut pas de contes, son volume étant terminé", et aussi: "M. Jean-Aubert Loranger déploie une activité fébrile à remplir ses devoirs de maître de la maison et donne des signes hebdomadaires de sa fécondité littéraire".
21 novembre: Réunion des membres de l'Ecole littéraire de Montréal chez Jean-Aubert Loranger.
28 novembre: Devant les membres de l'Ecole littéraire de Montréal réunis chez lui pour la séance hebdomadaire, Jean-Aubert Loranger ne termine pas la lecture d'un conte où il est question d'un chien, car il est "troublé"

par Berthelot Brunet qui circule autour de la table. Cependant il en livre un autre où il est question, cette fois, d'un "cocu magnifique", content de son sort".
5 décembre: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, qui se tient chez lui, dans l'est de la ville, Jean-Aubert Loranger lit un conte, Une malchance. C'est l'histoire d'un chien qui mord dans une jambe de bois. Il en devient neurasthénique.
12 décembre: Au cours de la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, qui se tient chez Jean-Aubert Loranger, celui-ci "racont(e) un projet de conte campagnard dont le réalisme par(aî)t enchanter les membres présents", tel que le mentionne le procès-verbal.
19 décembre: Réunion régulière des membres de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger.
26 décembre: Réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger. On retient ces lignes du procès-verbal: "M. Jean-Aubert Loranger pilote maintenant son ami M. Berthelot Brunet vers le port de Montréal. Tous deux sont allés voir les navires emprisonnés dans les glaces. Là-dessus M. Brunet a écrit un poème, et M. Loranger lui a dit: "Déjà?". Et ces autres lignes: "M. Loranger nous donne un aperçu de son prochain livre qui s'intitulera "Odes à Notre-Dame de Bonsecours".
C'est en 1922 que Jean-Aubert Loranger obtient un emploi de bureau à la Commission des Liqueurs, Au Pied-du-Courant (Montréal).

1923 2 janvier: Séance de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger.
9 janvier: Séance de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger.
16 janvier: Séance de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger.
20 janvier: A la suite de la chronique, Notre demain littéraire: Livres à lire et à proscrire (Troisième lettre), signée par Les Frères Zemganno (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Berthelot Brunet écrit dans la même page du Mâtin: "je travaille en collaboration avec M. J. A. Loranger un roman à la Proust: Montréal, Roman en 12 rues et 4 maisons. Il m'est avis que dans un an, Montréal sera terminé".

22 janvier: Jean-Aubert Loranger présente sa "pièce du terroir", L'orage, au Théâtre Parisien, 110, rue Stanley, Montréal, sous les auspices de l'Association des Auteurs canadiens, section française. Ce lever de rideau (qui fait suite à la "désopilante" comédie d'Alexandre Bisson, Les Surprises du Divorce), est joué par les artistes suivants Paulette d'Artois, Paul Monteil et Gabriel Jacques, recrutés en Europe par J.-Emile Robichaud, pour la saison théâtrale au Parisien. Cinq autres pièces d'auteurs canadiens-français seront aussi présentées au cours de la semaine.

23 janvier: Le Canada commente ainsi la pièce de Loranger: "L'Orage" est tirée de "Les Rustiques", contes du terroir, que M. Loranger fera paraître bientôt. Ce lever a été un joli succès tant pour l'interprétation que pour l'oeuvre elle-même". — Loranger ne publiera pas Les Rustiques, titre déjà choisi par Louis Pergaud, au Mercure de France —. L'orage "est un tableau d'une brièveté déconcertante mais dont les personnages sont bien composés", lit-on dans La Patrie. Autre critique dans La Presse. Ce même jour, réunion des membres de l'École littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger. Au début de la soirée, Albert Boisjoly lit, dans une anthologie, Une nuit de mai et Loranger "déclam(e) quelques pièces d'un tour plus badin". Celui-ci, lit, en outre, "un extrait d'un grand poème en préparation qui (est) discuté sans aigreur et finalement approuvé par presque tous les membres". Albert Ferland, pour sa part, est "dissident". Berthelot Brunet, secrétaire par intérim, consigne dans le procès-verbal: "Lectures: (à haute voix) un extrait de son prochain volume, par M. Loranger".

30 janvier: Les membres de l'Ecole littéraire de Montréal se réunissent au domicile de Jean-Aubert Loranger.

3 février: Dans Le Mâtin, Albert Boisjoly "démasque" Claude-Henri Grignon qui se cache sous les traits des Frères Zemganno. Boisjoly reprend la polémique autour "des vers libérés ou vers blancs, à la manière de Loranger et de Brunet".

6 février: Réunion des membres de l'Ecole littéraire de Montréal, au domicile de Jean-Aubert Loranger. Note: Fin du cahier de l'Ecole. On recommencera les procès-verbaux dans un autre cahier, avec la réunion du 17 avril.

24 février: Albert Boisjoly se "range" du côté de Valdombre qui n'aime pas "les vers libérés (de la rime, etc...) de Beauregard, de Brunet et de Loranger", dans un article qu'il publie dans Le Mâtin.
5 avril: Le Devoir mentionne le nom de Hubert (sic) Loranger qui a présenté son recueil Poëmes en vue de l'obtention du Prix David.
6 avril: La Patrie annonce la participation des écrivains au concours du premier prix David. Loranger est de ce nombre.
8 avril: Décès, à Montréal, de Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau (seigneur de Saint-Ours).
17 avril: Réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, à la résidence de Jean-Aubert Loranger. Berthelot Brunet lit des passages du Livre des Plagiats de Georges Maurevert. Si quelques membres éprouvent de l'étonnement parce que leurs auteurs préférés "avaient pillé un peu partout", Loranger, lui, en est "satisfait, trouvant qu'à l'occasion, nous, les petits, nous pourrions nous retrancher derrière nos maîtres". Pour son ami Henri Letondal qui doit partir pour l'Europe, Loranger décrit le "terrible mal de mer".
24 avril: Lors de la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal qui se tient chez lui, Jean-Aubert Loranger lit le poème, Orgueil brisé, de son confrère Alphonse Beauregard. Albert Boisjoly, le secrétaire, écrit dans le procès-verbal: "Cette séance devait être la dernière de l'Ecole avant l'ajournement à l'automne prochain, mais comme nous pouvons disposer du local de M. Loranger pour quelques temps encore, il fut décidé de retarder cet ajournement".
28 avril: Ildefonse LeRevolin, dans Le Mâtin, est déçu que Loranger n'ait pas obtenu le prix David: "Miss Ethel Foran a écrit des Poems qui méritent le prix de $500.00, à moins que ce ne soit M. Hubert (sic) Loranger lâchement ignoré".
2 mai: La réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, qui devait avoir lieu au domicile de Jean-Aubert Loranger, est remise. Loranger est "en pleins préparatifs de déménagement". Albert Boisjoly emporte avec lui les revues et les journaux de l'Ecole dont le dépositaire était Loranger.
9 mai: Loranger n'assiste pas à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, chez son confrère, Albert Boisjoly, 1096, rue Berri, Montréal. Dans le procès-

verbal de cette séance, il est question du déménagement hâtif de Jean-Aubert Loranger et de la possibilité d'un nouveau local grâce, encore, à l'intervention de l'Honorable Athanase David. Loranger avait ainsi bénéficié d'une subvention accordée à l'Ecole par le Secrétaire de la province.
21 juin: Décès, à Montréal, de Louis-Joseph Dézéry-Beaudry, le grand-père maternel de Jean-Aubert Loranger. Il était âgé de 74 ans.
23 juin: Inhumation, au cimetière de la Côte-des-Neiges, de Louis-Joseph Dézéry-Beaudry. Jean-Aubert Loranger signe l'acte de décès.
15 août: Images géographiques, cinq strophes de Jean-Aubert Loranger (Poèmes), paraissent dans le numéro spécial consacré au Canada de la revue Le Monde Nouveau, publiée à Paris.
17 août: Décès de Sir Alexandre Lacoste, à la demeure de sa fille, Madame Louis de Gaspé Beaubien. Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger présentent à la famille du défunt un témoignage de sympathie.
10 octobre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, chez Germain Beaulieu, 501, rue Saint-Hubert, Montréal. Le président, Alphonse Beauregard, annonce que le Secrétaire de la province a octroyé un montant de $500.00 à l'Ecole, ne pouvant offrir à celle-ci "un local dans un de ses édifices". Discussion autour de l'admission de Fernand Denis. On prétend que ce dernier ne fut jamais admis à l'Ecole, qu'il n'en fit pas la demande, qu'il ne fut présent qu'à une seule séance, convié, comme visiteur, par Jean-Aubert Loranger. Celui-ci émet une opinion contraire. Finalement, il est décidé que Fernand Denis revienne à la prochaine séance de l'Ecole avec "quelques travaux". On veut la preuve qu'il est écrivain. Jean-Aubert Loranger lit le poème Finale écrit par Alphonse Beauregard.
16 octobre: A la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, Jean-Aubert Loranger lit "un poème pour faire suite au "Retour de l'Enfant Prodigue".
20 octobre: Valdombre, dans Le Matin, n'approuve pas le choix des auteurs canadiens-français, qui fut fait par Robert de Roquebrune, pour le Monde Nouveau. Il n'apprécie pas les Images géographiques de Loranger. Le critique aurait préféré des poèmes du "symboliste Dreux" aux textes publiés dans Le Monde Nouveau.

24 octobre: Présence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Elu vice-président de l'Ecole au premier tour de scrutin, Loranger refuse la charge.
31 octobre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
7 novembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
14 novembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
21 novembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
24 novembre: Le nom de Jean-Aubert Loranger figure dans "la liste des membres de la rédaction" du quotidien, La Patrie. Ce jour-même, il appose ses initiales au bas d'un article dans La Patrie. Cet article s'intitule: Une oeuvre d'art. Un recueil de dessins de M. Edmond-J. Massicotte.
15 décembre au 15 janvier 1924: Exposition du peintre Narcisse Poirier, à la bibliothèque Saint-Sulpice. Loranger, qui a dû visiter cette exposition, en parlera dans La Patrie.
19 décembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
24 décembre: Paraît, dans La Patrie, un texte intitulé: Ce qu'a Vu le Norouâ... Conte de Noël, et signé: "Jean Aubert Loranger".

1924 16 janvier: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
19 janvier: Publication, dans La Patrie, de: Les hommes forts. Conte du samedi. Ce conte, non signé, est de Jean-Aubert Loranger.
2 février: Initiales de Jean Aubert Loranger, dans La Patrie, au bas d'un article intitulé: M. Napoléon (sic) Poirier a exposé à Saint-Sulpice. Il s'agit de Narcisse Poirier.
6 février: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Berthelot Brunet et Jean-Aubert Loranger sont chargés de rencontrer le professeur René du Roure au sujet d'une nouvelle demande d'ouvrages, pour l'Ecole (la première était demeurée sans réponse), que le gouvernement français distribue "selon son habitude de propagande".

20 février: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
27 février: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
12 mars: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
19 mars: Présence de Jean-Aubert Loranger à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal.
16 avril: Présence tardive de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le procès-verbal: "Malgré les avis de convocation, la séance fut pratiquement tenue à quatre [Germain Beaulieu, Albert Boisjoly, Albert Ferland et Lionel Léveillé]. On causa quelque temps, puis M. Léveillé se retira. Au moment où les autres allaient se retirer à leur tour, MM. Dreux, Loranger et Brunet arrivèrent".
27 juin: Jean-Aubert Loranger quitte le port de Montréal en direction du Saguenay, avec un "groupe des représentants de journaux", "hôtes de la Canada Steamship Lines".
28 juin: Jean-Aubert Loranger, de La Patrie, fait partie d'un groupe de journalistes qui assistent à l'inauguration de la nouvelle aile du manoir Richelieu. Ils sont les invités de la Canada Steamship Lines. Dîner au manoir.
1er août: A la rubrique Mondanités, de la Patrie, on peut lire ces lignes: "Madame Jean-Aubert Loranger et son fils, de Gaspé, sont partis ce matin pour un voyage de quelques semaines dans le golfe". Et ces autres lignes: "Mademoiselle Zélie Loranger [la soeur du journaliste] est revenue ces jours derniers de Saint-Ours où elle était l'invitée de sa cousine mademoiselle Marguerite Taschereau au manoir, depuis quelque temps".
2 août: A la rubrique Mondanités, de La Patrie, on lit ceci: "Madame Lucile (sic) Loranger partira la semaine prochaine pour Atlantic City où elle passera quelques mois avec madame C.-B. Lanctôt". Il s'agit de Madame Lucie Loranger, la mère du poète.
7 novembre: Lors de la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, une discussion philologique s'engage entre Philippe Panneton et les autres membres de l'Ecole (Germain Beaulieu, Victor Barbeau, Berthelot Brunet, Albert Dreux, Georges-A. Dumont, Lionel Léveillé), "à l'exception de M. Loranger".

6 décembre: Le président, Germain Beaulieu, et les membres de l'Ecole littéraire de Montréal reçoivent, au Cercle Universitaire, Monsieur Firmin Gémier et sa troupe de l'Odéon. Jean-Aubert Loranger n'assiste pas à la réception. Il semble absent de toutes les réceptions qu'occasionnent la venue de cet acteur à Montréal. Faut-il noter que Loranger garde, depuis la fin d'octobre 1923, un certain mutisme à nombre de séances de l'Ecole et aussi qu'il y est de moins en moins présent.

18 décembre: Présence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. On lit dans le procès-verbal que la séance finit tôt, que Philippe Panneton, Jean-Aubert Loranger et Berthelot Brunet la prolongèrent "par une lecture de contes inédits soumis à l'Ecole par M. Doucet, qui parurent fort plaisants aux lecteurs peu respectueux". Brunet est alors secrétaire de l'Ecole.

L'Almanach du Peuple Beauchemin pour 1924 annonce que la Librairie Beauchemin vend le recueil, Poëmes, de Jean-Aubert Loranger, au prix de $1.00.

En 1924, Louis Francoeur et Philippe Panneton, dans leur livre, Littératures... à la manière de..., font allusion aux Atmosphères de Loranger (p. 33).

De 1924 à 1927: Maurice Tétreau, le frère de Madame Jean-Aubert Loranger, est secrétaire pour la province de l'Association du Barreau canadien.

1925 8 janvier: Absence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. On lit une lettre de celui-ci dans laquelle il "dit pourquoi il s'abstiendra de participer à la séance plénière du 15 janvier. On demande à ce propos au secrétaire de répondre [à Loranger] et de rejeter les quatre points de sa lettre que M. Beaulieu ne veut prendre au sérieux sous aucun prétexte. Comme pour répondre aux critiques de M. Loranger qui s'opposait à l'admission [à l'école] de M. Boucher pour cette raison qu'il n'[est] pas auteur, celui-ci [...] l[i]t quelques extraits de sa traduction de Celse". Loranger faisait une allusion indirecte à Fernand Denis qu'il avait lui-même présenté aux membres de l'Ecole, mais qui serait admis au sein du groupe moyennant la preuve de son statut d'écrivain.

15 janvier: D'après le procès-verbal, Jean-Aubert Loranger aurait assisté à la séance plénière de l'Ecole littéraire de Montréal, au Cercle Universitaire, 191, rue Saint-Hubert, Montréal.

24 janvier: Des employés de La Patrie, dont Jean-Aubert Loranger, observent l'éclipse (photo dans La Patrie du 7 février).
19 février: Présence de Jean-Aubert Loranger à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Berthelot Brunet propose l'exclusion, en vertu d'un article des règlements, d'Albert Dreux, Claude-Henri Grignon, Roger Maillet, Isaïe Nantais, Ubald Paquin, Alfred Boyer, Gustave Comte, Louis-Joseph Doucet, Wilfrid Larose, Léon Lorrain, Ernest Tremblay, Jean Nolin et Edouard Chauvin. On propose la nomination de membres honoraires de l'Ecole: Jean Charbonneau, Gonzalve Desaulniers, Damase Potvin, Jules Tremblay, Paul de Martigny et Edouard-Zotique Massicotte. La première proposition est "secondée" (sic) par tous les membres présents moins M. Loranger à ce moment absent", lit-on dans le procès-verbal de la réunion. "La deuxième proposition fut faite par M. Beaulieu et secondée par M. Francoeur. Et du fait de la présence de M. Loranger, la proposition tomba ipso facto", lit-on encore. Les membres présents à cette réunion, outre Jean-Aubert Loranger, sont: Germain Beaulieu, Roméo Boucher, Berthelot Brunet, Georges-A. Dumont, Louis Francoeur et Philippe Panneton.
26 février: Jean-Aubert Loranger assiste, à l'église Saint-Jacques (Montréal), aux funérailles de Monsieur Charles-Lambert de Roode, poète, journaliste, officier d'académie et directeur de l'Union Nationale Française. Le même jour, il est aussi présent à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Cette séance change radicalement la destinée de l'Ecole dans le sens de son effritement et bientôt de sa disparition. Une animosité règne au sujet de la motion d'exclusion votée contre certains membres à la réunion précédente. Philippe Panneton, Louis Francoeur, Roméo Boucher, Victor Barbeau et Berthelot Brunet "refusent de rester plus longtemps en compagnie de tant de poids morts". Ils donnent leur démission.
5 mars: Jean-Aubert Loranger propose, à la réunion de l'Ecole littéraire de Montréal, "que les démissions de MM. Panneton, Francoeur, Boucher, Barbeau et Brunet soient refusées par l'Ecole, et qu'ensuite celle-ci prenne sur elle de chasser ces messieurs pour avoir formé un clan dissident au sein de l'Ecole. Cette étrange proposition ne trouve pas de secondeur, et est refusée à l'unanimité".

16 avril: Pour la dernière fois, Jean-Aubert Loranger assiste à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal. Il aura été présent à 83 réunions sur 132, du 17 novembre 1920 au 16 avril 1925. Mais les chiffres les plus vraisemblables seraient de 92 présences sur 141 réunions. Du 9 janvier au 10 avril 1923 inclusivement, les procès-verbaux sont souvent incomplets ou encore inexistants, et toutes ces séances (9 sans doute) se sont tenues au domicile même de Loranger.

25 avril: Photographie du "personnel complet de la rédaction" de La Patrie, dans La Patrie. On apprend que Jean-Aubert Loranger rédige la chronique de la marine. Cependant, la plupart des articles qui paraissent dans ce journal ne sont pas signés.

27 avril: La saison maritime 1925 est inaugurée par l'arrivée, dans le port de Montréal, du nouveau paquebot "Aurania", de la ligne Cunard, pour l'agence de voyage Robert Redford Co. A cette occasion, des représentants de la ligne Cunard, accompagnés de plusieurs journalistes de Montréal, ont été reçus à bord de ce navire, à Québec. Jean-Aubert Loranger était du nombre.

9 mai: Jean-Aubert Loranger assiste à un banquet au Club des Journalistes, donné en l'honneur de trois confrères créés Officiers d'Académie par le gouvernement de la république française. Ce sont: Oswald Mayrand, rédacteur en chef de La Presse, Léopold Houlé, rédacteur à La Patrie, et Eugène Beaulac, chef de l'information au Canada. Leurs décorations (diplômes et insignes) leur avaient été remises le 23 avril.

26 septembre: Jean-Aubert Loranger assiste aux funérailles, en l'église de l'Immaculée Conception de Montréal, d'un confrère du Star, Monsieur Louis Larivée, décédé à l'âge de 55 ans. Il était le "doyen des journalistes".

21 novembre: A l'occasion de la semaine du livre, La Patrie donne la liste de ses journalistes qui sont "auteurs canadiens". La voici: le sénateur Laurent-Olivier David, Madeleine Huguenin, Victor Barbeau, Edouard Chauvin, Adjutor Savard (pseudonyme d'André Laforest), Jean-Aubert Loranger et Henri Letondal. Ce même jour, Jean-Aubert Loranger signe un article original, d'allure "moderne", intitulé: Pourquoi lit-on moins les Vers?

C'est en 1925 que paraît le troisième livre de Jean-Aubert Loranger intitulé: A la recherche du régionalisme. Le village: Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 43 p. Dans ce recueil paraît aussi L'orage (Farce en un acte), p. 35-43.
Dans le livre de Proses et Vers, intitulé: Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, publié par l'Ecole littéraire de Montréal, on ne trouve aucun texte de Jean-Aubert Loranger. Son nom seul figure suivi de ces seuls mots: "Les Atmosphères, proses, 1920. Poêmes (sic), 1922" (p. 334).
L'Almanach du Peuple Beauchemin pour 1925 annonce la vente, par la Librairie Beauchemin, des livres Les Atmosphères et Poëmes, au prix de $1.00 l'exemplaire.

1926 3 mars: Décès de Madame Georges Tétreau (née Cléphire Gagnon), âgée de 68 ans. Elle était la mère de Madame Jean-Aubert Loranger.
5 mars: Jean-Aubert Loranger est parmi ceux qui conduisent le deuil aux funérailles de sa belle-mère qui ont lieu à l'église Saint-Viateur d'Outremont. Des amis et des confrères journalistes sont présents au service funèbre: René Chopin, Henri Letondal, Fernand Roby, Berthelot Brunet, Henri Girard, Charles Mayer, P.-Honoré Lefebvre, Léopold Houlé, Edouard Chauvin et René Belleau.
15 mai: Jean-Aubert Loranger assiste aux funérailles, à l'église du Gésu, de Jean Roby, de la Librairie Beauchemin. Il était le frère de Fernand Roby, journaliste. Ce même jour Loranger visite le port de Montréal en compagnie de députés de l'Ouest et de l'Est. Il participe aussi à un banquet à l'hôtel Windsor comme invité de la "Commission du Havre".
9 juin: Des journalistes, dont Jean-Aubert Loranger, sont conviés à un déjeuner intime, à bord du "Regina", par la ligne de navigation White Star, service canadien.
C'est en juin 1926 que Jean-Aubert Loranger publie, dans La Revue Populaire (Montréal), un "poème en prose inédit", Sur les Rocheuses (Fragment). Il annonce, par la même occasion, son "volume en préparation, North America", d'où ce poème est extrait.
9 au 12 juillet: Des journalistes, dont Jean-Aubert Loranger de La Patrie, assistent à l'ouverture de

la saison estivale au manoir Richelieu, à La Malbaie. Ils sont les invités de la Canada Steamship Lines et de Monsieur John O. Evans, gérant du manoir Richelieu. Le voyage aller et retour se fait à bord du vapeur "Richelieu".
18 octobre: Jean-Aubert Loranger assiste à une manifestation en l'honneur de l'Honorable Fernand Rinfret, le nouveau secrétaire d'Etat dans le cabinet Mackenzie King. L'Honorable Fernand Rinfret était directeur du Canada. Cette fête, qui réunit "des sénateurs, des députés, des représentants de tous les journaux de Montréal et même de l'étranger", a lieu dans les salons du Club des Journalistes.
22 juillet: On lit, dans La Patrie, à la rubrique Mondanités, que "Mademoiselle Zélie Loranger (la soeur de Jean-Aubert) passe l'été à Saint-Ours".
L'Almanach du Peuple Beauchemin pour 1926 annonce la vente, par la Librairie Beauchemin, des livres Les Atmosphères et Poëmes, au prix de $1.00 l'exemplaire.
En 1926, le beau-frère de Jean-Aubert Loranger, Me Maurice Tétreau est l'un des organisateurs du club Kiwanis Saint-Laurent avec Monsieur Henri-J. Elliot (1874-1928). En 1926, c'est Me Tétreau qui est le premier président de ce club.

1927 8 janvier: Quelques officiers de la ligne maritime White Star et du chemin de fer Canadien National, ainsi que des journalistes, dont Jean-Aubert Loranger de La Patrie, assistent à une fête intime au Club des Journalistes, à l'occasion de la nomination du nouveau directeur de la publicité de la White Star, Monsieur W.-A. Lawrence.
1er avril: Dans sa critique sur le recueil, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir (daté de 1925), Victor Barbeau, dans Les Cahiers de Turc, écrit que Loranger "délaisse Jules Romains pour se rapprocher de M. l'abbé Groulx". Tout l'"attrait" des contes "vient de leur langue". Mais il conclut que ce sont "des histoires d'almanach".
15 au 19 juillet: Inauguration des croisières sur le "New Northland". Jean-Aubert Loranger participe à la croisière sur le fleuve et jusque dans le golfe, à bord de ce paquebot de la ligne Clarke Steamship.

Samedi, le 16, il y a arrêt à Québec. Le soir de ce même jour, Loranger assiste au bal sur le "New Northland", à La Malbaie. Le 17, départ vers le golfe à une heure a.m. Retour à La Malbaie, lundi le 18, dans la matinée, et nouvel arrêt à Québec, le 18. Arrivée à Montréal le lendemain matin (19 juillet).

19 juillet: Une croisière nouveau genre sur le fleuve. C'est celle que vient d'effectuer, de Montréal à l'entrée du golfe, le "New Northland". Une inauguration. Cet article, non signé, dans La Presse, est très probablement de Jean-Aubert Loranger. On y lit ces lignes: "Des vaisseaux dont les noms sont estompés par la brume, surgissent de tous côtés, et leur sirène sollicite l'inconnu". N'y a-t-il pas une ressemblance avec ces vers de Poëmes: "Quand sollicite l'inconnu / L'appel ému des sirènes" (Sur le 45e) et cette image, dans le même recueil: "La sirène sollicitait l'inconnu" (Images de poëmes irréalisés). C'est en 1927 que Loranger quitte La Patrie pour La Presse. A ce journal, il est adjoint du directeur de l'information, Hervé Major.

30 juillet: Jean-Aubert Loranger participe à un déjeuner offert par le gouvernement de la province de Québec à Leurs Altesses Royales, le Prince de Galles et le Prince George, dans la grande salle du château Frontenac, à Québec.

22 octobre: Dans un article intitulé: En marge de la soirée des Auteurs Canadiens, dans Le Canada, le journaliste écrit que "les deux premiers livres" de Loranger ont "fait couler beaucoup d'encre et ont déchaîné avec quelques autres de provenance autre une seconde bataille d'Hernani en pays canadien". Il termine en disant que Jean-Aubert Loranger "a bien tort de ne pas lire ses poêmes [sic] à la Société des Auteurs Canadiens".

Dans le numéro d'octobre de La Revue Populaire paraît un "poème inédit", Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours, signé: " Jean Aubert Loranger". Ce poème est extrait "d'un volume en préparation", North America.

22 novembre: Jean-Aubert Loranger prend part à un banquet sur le "Laurentic", un navire que la ligne White Star met en service sur le Saint-Laurent. A l'occasion du voyage d'inauguration du "Laurentic", "environ cinq cents agents de la compagnie, des

journalistes de Montréal et d'Ottawa, plusieurs représentants locaux du port de la métropole américaine" participent à la réception qui a lieu à New York.
Dans La Revue Populaire de novembre, Jean Chauvin (sous le pseudonyme de Jules Jolicoeur) écrit: "Le village. Jean Aubert Loranger. Contes du terroir. — comme nous en connaissons peu. La Partie de dames est une manière de petit chef-d'oeuvre. Il est dommage que ce recueil ne soit pas connu davantage". Cette brève et tardive critique dut plaire à Loranger.
9 décembre: Jean-Aubert Loranger assiste à la "Soirée Robert Choquette", à la salle Saint-Sulpice. Celui-ci lit des extraits de son roman, La pension Leblanc, et récite cinq poèmes dont quatre sont inédits. Le programme comprend aussi une partie musicale.
En 1927, Me Maurice Tétreau, frère de Madame Jean-Aubert Loranger, est nommé Conseiller du Roi.

1928 24 mai: Jean-Aubert Loranger assiste, à l'église Sainte-Cunégonde (Montréal), aux funérailles du notaire Joseph-A. Brunet de Montréal, décédé le 21 mai, à l'âge de 67 ans. Le notaire Joseph-A. Brunet était le père du notaire Berthelot Brunet avec qui il était associé.
25 août: L'achevé d'imprimer de Poètes de l'Amérique française, par Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers) porte cette date. Ce livre, imprimé par Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, Montréal, New York et Londres, comprend l'étude de Dantin sur Les Atmosphères, parue dans La Revue Moderne en 1921.
4 septembre: Jean-Aubert Loranger fait partie du cortège, aux funérailles d'Edmond Major, décédé le 1er septembre, à l'âge de 32 ans. Il était le frère d'Hervé Major, chef du service des nouvelles de La Presse.
5 septembre: Jean-Aubert Loranger assiste aux funérailles de Madame Albéric Bourgeois (Fédora Casgrain), épouse du caricaturiste de La Presse. Le service funèbre a lieu à l'église Notre-Dame de Grâce (Montréal).
23 octobre: Jean-Aubert Loranger participe à la visite annuelle du port de Montréal, organisée pour les journalistes. "Les Commissaires du port de Montréal m'ont chargé de vous offrir l'hospitalité la plus

cordiale à bord du "Sir Hugh Allan", qui vous conduira dans tous les bassins du port afin de vous permettre de constater "de visu" quels ont été les développements et les progrès accomplis au cours de l'année", telles sont les paroles de bienvenue adressées aux journalistes réunis "à bord du superbe yacht de plaisance". Après la visite du port, un "délicieux goûter" est servi aux invités. Monsieur T.-W. Harvie, le gérant du port, leur communique des statistiques et se montre enthousiaste sur les perspectives du port. Jean-Aubert Loranger est un des sept journalistes qui répondent "aux bonnes paroles et aux excellents souhaits des représentants de la Commission".
16 novembre: Jean-Aubert Loranger participe, avec des politiciens, des financiers, des journalistes, etc, à une fête aux huîtres — avec musique et danse — au Club Canadien, rue Sherbrooke est, Montréal.
4 décembre: Jean-Aubert Loranger assiste, à l'église de l'Immaculée-Conception, aux funérailles de l'Honorable Rodolphe Monty, bâtonnier du district de Montréal et bâtonnier général de la province de Québec. Il était le beau-frère et l'associé de Me Alfred Duranleau.

1929 Fin janvier: Placide Labelle, qui devient journaliste à La Presse, fait la connaissance de Jean-Aubert Loranger. Le premier porte beaucoup d'estime au second.
20 février: Paul Morin, qui traite du livre de Louis Dantin, Poètes de l'Amérique Française. Etudes critiques, dit avoir "trouvé, dans Les Atmosphères, de consolantes surprises — originalité, humour masqué, souci de la présentation technique, "l'intention vaste et la belle témérité qui forcent la sympathie..." Dans la 2e partie de l'analyse publiée dans Le Canada, Paul Morin "voi[t] matière à louanges" dans certains propos de Dantin au sujet de Loranger.
10 juin: Mariage de Henri-Masson Loranger et de Lucette Brault, à l'église Notre-Dame de Montréal.
16 juin: Dans une lettre de Paris à Albert Laberge, Marcel Dugas écrit: "Je n'ai pas su si Loranger, Nolin, etc avaient reçu l'exemplaire que je leur ai envoyé. C'est curieux". Et il ajoute en post-scriptum: "Je saurais gré de reproduire dans votre journal l'article du Dr Béliard. Faites lire ces coupures à

Loranger. On me dit qu'il est à la Presse. Vous pourrez peut-être faire reproduire — grâce à Loranger — l'article de Comoedia dans le Canada. Loranger doit y connaître un rédacteur. Cela incitera — qui sait? — les libraires de Montréal à acheter mon livre". Il s'agit en effet de Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, Editeurs, 203 p., que Marcel Dugas vient de publier. Celui-ci consacre un chapitre entier à l'oeuvre de Jean-Aubert Loranger (p. 95-103).
6 juillet: La Presse fait paraître deux critiques du livre de Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus. L'une, parue dans Comoedia, porte les initiales "P. L." et l'autre, parue dans le Journal du Peuple, est d'Octave Béliard. Il est question du poète Loranger dans les deux critiques.
En 1929, Louis-Joseph Loranger devient professeur de droit romain, et membre du conseil de la Faculté de droit de l'Université de Montréal.

1930 18 avril: Jean-Aubert Loranger assiste, à la chapelle Notre-Dame de Lourdes (Montréal), aux funérailles de Joseph-Arthur Lapointe (décédé le 14 avril), rédacteur à La Presse et membre de l'Ecole littéraire de Montréal. L'inhumation a lieu à Boucherville. Joseph-Arthur Lapointe, né à Boucherville le 19 mars 1877, était le fils d'Ernest Lapointe et de Mina Robert.
24 mai: Jean-Aubert Loranger participe à une fête organisée par les journalistes en l'honneur de Charles Robillard, doyen de la presse canadienne-française. Cette fête a lieu à la salle à dîner de l'hôtel Plaza (Montréal).
26 juin: "Le directeur du service de la police de Montréal, M. H. Langevin; le président de l'Association athlétique d'amateurs de la police, l'inspecteur Joseph Lefebvre; le bureau de direction et les membres de l'association re(çoiv)ent [...] les journalistes à un dîner intime qui a lieu à l'hôtel Place Viger". Jean-Aubert Loranger participe à ce dîner.
28 juillet: Naissance, à Montréal, de Marie-Mildred-Lucie-Blanche Loranger, fille de Jean-Aubert Loranger et d'Alice Tétreau.
31 juillet: Avec quelques camarades, Jean-Aubert Loranger assiste au départ de deux confrères de La Presse, Hervé Major, chef du service des nouvelles,

et Roger Champoux. Ceux-ci vont au-devant du dirigeable "R-100". Ils montent à bord de l'hydravion "H2r" qui fait partie de l'escorte d'honneur. La Presse du 1er août donne une photo de groupe prise à la base de la Canadian Airways, à Pointe-aux-Trembles. Loranger y apparaît.

2 août: La Presse, annonce, dans la colonne des "décès" (sic): "A Montréal, en l'hôpital Crescent, le 28 juillet 1930, à M. et Madame Jean-Aubert Loranger, née Alice Tétreau, une fille, baptisée (sic) Mildred". Le baptême aura lieu plus tard. Ce prénom sera donné à la fille de Jean-Aubert Loranger, en l'honneur de Mademoiselle Mildred Bennet, la soeur du premier ministre du Canada nouvellement élu. Mais à l'occasion du désenchantement de Loranger face à la politique du gouvernement Bennett, on donnera à la fillette le prénom usuel de Marie qui lui restera.

4 août: L'avis de naissance de Mildred Loranger, qui a paru dans La Presse du 2 août, reparaît dans le même quotidien, mais avec la correction appropriée.

6 août: Baptême, à la paroisse Notre-Dame de Grâce de Montréal, de Marie-Mildred-Lucie-Blanche Loranger.

7 août: Me Alfred Duranleau, élu député conservateur dans le comté de Chambly-Verchères, est assermenté comme ministre de la marine.

13 août: La Patrie et La Presse annoncent que Jean-Aubert Loranger, chef-adjoint du service de l'information à La Presse, est choisi secrétaire du ministre Duranleau.

15 août: Jean-Aubert Loranger devient effectivement secrétaire privé du ministre de la marine, à raison de $4,080.00 par année. Il donnera sa démission qui prendra effet le 15 février 1932.

24 septembre: Jean-Aubert Loranger, secrétaire du ministre de la marine, l'Honorable Alfred Duranleau, accompagne celui-ci lors de sa première visite officielle au port de Montréal.

4 octobre: Jean-Aubert Loranger, sa femme et leurs deux enfants quittent Montréal pour Ottawa.

19 octobre: Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger d'Ottawa, assistent, au Standish Hall, à une réception organisée par les amis de Son Honneur le juge Louis Cousineau, à l'occasion de sa nomination à la Cour Supérieure. Jean-Aubert Loranger y rencontre des cousins "éloignés", Me Henri-Masson Loranger et son épouse, et le colonel René de Salaberry, C.R., accompagné de son épouse.

31 octobre au 2 novembre: Lucien Riopel, "le populaire sportman", invite ses amis de La Presse à son camp du Lac Supérieur. On y pratique le sport: marche, course, alpinisme, golfe, rame ... Jean-Aubert Loranger est du groupe.
3 novembre: Le juge Louis-Joseph Loranger, de la Cour Supérieure, préside l'ouverture des assises criminelles de la Cour du Banc du Roi, au palais de justice de Hull.

1931 12 mars: Madame Jean-Aubert Loranger assiste à l'ouverture de la première session régulière du dix-septième parlement (Ottawa).
5 avril: Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger passent la fête de Pâques à New York.
17 avril: Naissance, à Bombay (Inde), de Chandrakant-Motilal Parikh. Il épousera la fille de Jean-Aubert Loranger, Marie.
Première fin de semaine de mai: Madame Jean-Aubert Loranger, d'Ottawa, passe cette fin de semaine à Montréal, l'invitée de Madame Arthur Labrecque.
En mai, l'Honorable Alfred Duranleau est élu bâtonnier de Montréal.
Juin: L'Honorable Alfred Duranleau est élu bâtonnier de la province de Québec.
4 juillet: Achevé d'imprimer, pour la Librairie canadienne-française (Editions Albert Lévesque), Montréal, du livre d'Alfred DesRochers, Paragraphes (Interviews littéraires), 183 p. DesRochers compare Georges Boulanger qui "est à peu près le plus moderne de nos auteurs", "un dadaïste tout pur", à Jean-Aubert Loranger, "de la limonade à côté de Georges Boulanger en fait de moderne" (p. 45-46).
19 décembre: Achevé d'imprimer pour les Editions Albert Lévesque, Montréal, du livre, Nos Immortels (Caricatures de bourgeois) (157 p.). L'auteur, Germain Beaulieu, relate une anecdote au sujet de la bohème de l'Ecole littéraire de Montréal à laquelle appartenait Jean-Aubert Loranger.
C'est en 1931 que paraît le Dictionnaire général de biographie du père Louis Le Jeune. Loranger, qui a tant d'ancêtres célèbres, sait-il que son nom figure dans ce savant dictionnaire (tome II, p. 167)?
En 1931, le frère d'Alice Tétreau-Loranger, Me Maurice Tétreau, devient juge de la Cour de Magistrat, appelée aujourd'hui Cour Provinciale.
La même année, le juge Louis-Joseph Loranger est nommé professeur de droit civil à la Faculté de

droit de l'Université de Montréal. Il enseignera cette matière pendant plus de dix ans.

1932 Janvier: André Giron écrit un article dans La Revue Moderne sur l'Ecole littéraire de Montréal. Le nom véritable de l'auteur est sans doute Ubald Paquin. On lit au sujet de Loranger: "A côté de lui [Grignon], et comme pour faire contraste, siégeait Aubert Loranger, mince, délicat, sanglé dans ses habits, et qui s'acharnait à renouer la poésie par une technique et un rythme nouveaux. Il professait, pour l'écrivain français Charles Louis [sic] Philippe, une admiration sans bornes".
15 février: La démission de Jean-Aubert Loranger comme secrétaire privé du ministre de la marine prend effet. Loranger retournera à Montréal avec sa famille.
19 avril: Madame Madeleine Huguenin reçoit quelques membres de l'Ecole littéraire de Montréal et autres amis. Jean Charbonneau est l'invité d'honneur. C'est peut-être la dernière fois que des personnes se réunissent sous la bannière de l'Ecole littéraire.
21 mai: Jean-Aubert Loranger est victime d'une agression, sur la place Lavaltrie (place du Marché), à Joliette, vers 6.30 heures P.M. Il est à environ trente pieds de ses amis, le notaire Brunet et le docteur Dufault, de Montréal, lorsqu'un individu lui assène un premier coup qui le fait tomber. Loranger se relève et il reçoit un second coup (sur la tempe) par le même homme. Il tombe de nouveau. Motif de l'agression: "Gris" (selon le témoignagne de Berthelot Brunet qui ne voit pas ce qui se passe au moment de l'agression, car il précède la victime), Loranger aurait demandé à l'agresseur et à ses deux amis pourquoi ils riaient de lui. Exaspéré de l'insistance de Loranger (il pose la question trois fois), on le chasse d'abord par une poussée, etc. (témoignage de l'agresseur). Jean-Aubert Loranger retourne chez lui, le soir même, avec ses camarades. Il demeure au 610, avenue Champagneur, Outremont. En annonçant l'incident, La Presse du 25 mai indique que Jean-Aubert Loranger est "présentement attaché au service de pilotage du département de la marine".
23 mai: Jean-Aubert Loranger est admis à l'hôpital

Saint-Luc (Montréal). Il "est sous l'observation personnelle du docteur Pierre-Z. Rhéaume, directeur médical de cette institution". Afin de prévenir l'hémorragie, on pratique une ponction lombaire.
25 mai: Jean-Aubert Loranger est transporté d'urgence à l'hôpital Royal Victoria. On constate qu'il souffre d'une fracture du crâne, d'hémorragie interne, de contusions cérébrales et de lacérations. Il subit une trépanation par le docteur William V. Cone, aidé du docteur Wilder Penfield. Ce même jour, arrestation, à Joliette, d'un suspect relatif à l'assaut grave sur la personne de Jean-Aubert Loranger. Il s'agit de Lindor Benoît, de Montréal, marié et père d'une nombreuse famille, employé de la Canadian Vickers Limited, qui travaillait temporairement à la structure d'acier du pont Saint-Charles, sur la rivière l'Assomption.
28 mai: Lindor Benoît, d'abord détenu à la sûreté de Montréal, est traduit devant le juge J. A. Dubeau, à Joliette. Celui-ci exige un cautionnement de $3,000. L'enquête préliminaire est fixée au 2 juin.
9 juin: On lit dans La Presse qu'"à la demande de la couronne, représentée par Me Alexandre Rivest, l'enquête préliminaire dans la cause de Lidor (sic) Benoît, accusé d'assauts graves sur la personne de Jean-A. Loranger, a dû être ajournée, vu que les médecins ne peuvent se prononcer sur l'état du malade". En effet, on croit que Loranger ne pourra survivre à ses blessures (Le Canada, Le Devoir, La Patrie et La Presse). L'accusé est représenté par Me Charles-E. Ferland et Me Saluste Lavery. Me Ferland demande, pour son client, une remise de l'enquête à huit jours, car celui-ci n'a pu encore trouver le cautionnement exigé et, en conséquence, il doit demeurer en prison. Le juge Dubeau ajourne l'enquête au 13 juin.
13 juin: Enquête préliminaire de Benoît accusé d'assaut grave sur la personne de Jean-Aubert Loranger. Condamné à subir son examen volontaire, Benoît opte pour un procès expéditif qui est fixé au 8 juillet. Le cautionnement de $3,000. est abaissé à $2,000, mais Benoît ne réussit pas à trouver ce montant. Le docteur Dufault, qui a visité la victime, déclare "que son état est des plus rassurants".
16 juin: Jean-Aubert Loranger obtient son congé de l'hôpital Royal Victoria. Le dossier médical indique que son état s'est amélioré.

15 juillet: Le correspondant de La Presse à Joliette écrit que Benoît, l'assaillant de Loranger, "a subi un procès expéditif, devant le juge J.-A. Dubeau et a été condamné à 50 jours de prison. Comme il a déjà passé 46 jours en prison, en attendant son procès, le juge a consenti à ce que cet internement compte dans la sentence. Le prévenu sera libéré dans quatre jours". Loranger ne reçoit aucun dédommagement. Léonise Valois en 1933 et Adrien Hébert en 1940 exigeront davantage lors de leur accident.
13 août: Dans un article intitulé Le Sujet en littérature, publié dans Le Canada, Robert de Roquebrune qualifie Le retour de l'enfant prodigue (Poëmes) de "petit chef-d'oeuvre". Et il ajoute: "Et je crois que l'émotion contenue, la musique verbale, l'art enfin d'un Jean Loranger (...) font plus d'honneur à notre littérature nationale que toutes les poésies patriotiques".
Des fragments inédits de Terra Nova sont datés de 1932, mais ils paraîtront l'année suivante dans la troisième édition de l'Anthologie des Poëtes Canadiens, composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin.

1933 10 février: Achevé d'imprimer pour Les Editions Albert Lévesque, Montréal, de La poésie canadienne-française écrite par l'abbé Albert Dandurand (244 p.). On y lit cette phrase: "C'est ainsi que nous avons non seulement de l'art troubadour, mais aussi du style impressionniste, vers-libriste, populiste, futuriste, des poèmes en prose, assez rococo certes, par exemple, "Le Passeur" de Loranger" (p. 229). Ce livre sera mal reçu par le père Saint-Pierre, dans La Revue Dominicaine (Saint-Hyacinthe) de mai 1933, par Albert Pelletier, dans Le Canada (Montréal) du 1er avril 1933, par Pierre Daviault, dans Le Droit (Ottawa) du 27 avril 1933, par Lorenzo Masson, dans Le Journal (Québec) du 20 juillet 1933.
25 mars: Madame Jean-Aubert Loranger donne naissance à un fils, son troisième enfant.
16 avril: On lit sur l'acte de naissance, no B-13, de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont: " (...) Nous, prêtre, soussigné, avons baptisé Georges, Lucien, François, Jean-Aubert Loranger, né le vingt-cinq mars dernier fils légitime de Jean-Aubert Loranger qui a signé, et de Alice Tétreau de cette paroisse (...)".

25 avril: Achevé d'imprimer du livre de Claude-Henri Grignon, Ombres et Clameurs. Regards sur la littérature canadienne, Editions Albert Lévesque, 205 p. L'auteur cite un passage de Germain Beaulieu, dans Nos Immortels, où Loranger fait bonne figure parmi la bohème de l'Ecole littéraire de Montréal (p. 150).
11 mai: Dans Le Canada, Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon) inaugure les querelles des anciens membres de l'Ecole littéraire de Montréal. Il s'attaque, cette fois, à Jean-Aubert Loranger, Berthelot Brunet, Victor Barbeau et Albert Ferland. Son article, publié dans Le Canada, s'intitule Un nouveau poids-lourd des champêtreries.
17 mai: Germain Beaulieu, un ancien président de l'Ecole littéraire de Montréal, répond à l'article de Valdombre au sujet de ses critiques contre "l'Ecole des Masques de Montréal". Il n'accepte pas les attaques adressées à Brunet et à Loranger alors que Valdombre les sait "l'un et l'autre dans la détresse". Cette Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Olivar Asselin, paraît dans Le Canada. Elle est datée de "Québec, le 14 mai 1933". Le 17 également, Berthelot Brunet répond lui-même à Valdombre. La lettre paraîtra deux jours plus tard.
19 mai: La défense de Berthelot Brunet aux attaques de Valdombre paraît dans Le Canada.
20 mai: Autre lettre de Germain Beaulieu, datée de "Québec, le 18 mai 1933", adressée cette fois-ci à Olivar Asselin, le rédacteur en chef du Canada. Beaulieu dit que s'il a écrit à Valdombre, c'est qu'il croyait que sa lettre "était de nature à lui faire du bien, à lui ouvrir les yeux sur sa turpitude à l'égard de ceux qui ont été ses amis, d'anciens compagnons d'armes ou de récréations". Et il ajoute: "[...] je veux le ramener à la modération, à la juste mesure, à la courtoisie, au sentiment de l'honneur et de l'amitié. [...] J'en veux faire un écrivain dont on pourra vanter les qualités du coeur en même temps que celles de l'esprit". Asselin répond par une longue note à cette lettre dans Le Canada.
26 mai: Le Canada publie l'avertissement de la troisième édition de l'Anthologie des Poètes Canadiens, anthologie composée par Jules Fournier, revue, corrigée et augmentée par Madame Jules Fournier. Olivar Asselin, dans son avertissement, donne la liste des poètes qui ont été ajoutés pour cette nouvelle

édition. Le nom de "Jean Loranger" figure dans la liste. En effet, paraîtra, dans le même temps, la "troisième édition" de l'Anthologie des Poètes Canadiens, "composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin". On consacre à Jean-Aubert Loranger les pages 241 à 244. Sont publiés des fragments de Moments (Poëmes) ainsi que des fragments de Terra Nova "en préparation".

27 mai: Jean-Aubert Loranger, exaspéré par les attaques qu'il a reçues du Canada, répond violemment à Valdombre. Olivar Asselin publie la lettre de Loranger, datée du 21 mai 1933; il y ajoute une "Note de la Rédaction" signée "O1. A.". Il rappelle d'abord aux lecteurs du Canada que Loranger n'est pas mort (On se souvient du terrible accident qu'a subi le poète en 1932, à Joliette): "Les souscripteurs aux oeuvres de M. Loranger seront heureux de savoir qu'il n'est pas mort et que M. Germain Beaulieu, en voulant le défendre comme s'il l'était, a gaffé. Souscripteurs ou non, ses lecteurs apprendront de lui un peu d'inédit sur cette Ecole littéraire dont Valdombre s'est moqué avec son ordinaire truculence". Loranger avait, en effet, vendu aux souscripteurs, le livre Terra Nova, qui ne sera jamais publié. Sa femme en aurait détruit le manuscrit. Dans la seconde partie de sa note, Asselin écrit publiquement, cette fois, ce qu'il "pense" de l'oeuvre de Loranger, et il termine ainsi: "la faiblesse de l'intelligence y est aussi pour quelque chose".

2 juin: Une lettre féroce d'Albert Boisjoly, datée du 28 mai 1933, et adressée à Olivar Asselin, paraît dans Le Canada. Boisjoly s'en prend à Loranger et révèle malicieusement l'état de pauvreté et de misère dans lequel vit le poète.

En juin, est publié, sous la signature de Georges Bellerive, Nos auteurs dramatiques. Anciens et Contemporains. Répertoire analytique (162 p.). Dans ce livre vendu à la librairie Garneau (Québec) ainsi qu'aux librairies Beauchemin, Granger et à celle de L'Action Canadienne-Française (Montréal), on lit le titre de la pièce L'orage de Jean-Aubert Loranger, présentée en 1923.

14 juillet: Valdombre, dans Le Canada, faisant la critique de l'Anthologie des Poètes Canadiens, parle de "quelque rachitique de l'établi unanimiste".

Les mots "établi unanimiste" renvoient au groupe de Loranger à l'Ecole littéraire de Montréal. Grignon évoque encore avec rancoeur ses souvenirs de l'Ecole.

15 juillet: Valdombre publie la seconde partie de sa critique sur l'Anthologie des Poètes Canadiens. Il cite les initiales de: "personnes aimables, cimentées de bonne foi et de lectures, qui font des vers avec les vers des autres, comme [...] J.-A. L. [...]". Et il ridiculise ce vers de Loranger: "Je lève sur treize perches ma tente à votre gloire". Souvent, Valdombre se moque des vêtements raffinés que portait le poète à l'Ecole. Ici, c'est une allusion à ses guêtres.

11 août: Dans son Apologie pour l'Ecole littéraire, publiée dans Le Canada, Berthelot Brunet écrit que "le poète Loranger démarquait la technique de Louis Pergaud".

12 août: Seconde partie de l'Apologie pour l'Ecole littéraire, dans Le Canada. Berthelot Brunet, dans un style qui lui est propre, donne un portrait assez fidèle de Loranger: "Snob, démodé, il (Jean-Aubert Loranger) dédaignait les classiques, et ne lisait que Romains ou la N.R.F. Pour agacer Valdombre, porta des guêtres toute une semaine. [...] Cet écrivain avancé ne dédaignait pas plus qu'un autre la réclame et la publicité. Il savait solliciter, comme vous et moi, l'article, et vous suppliait gentiment de lui épargner les critiques trop rudes. [...] ses poèmes tiraient leur inspiration de la puérile rage de Paris qui le possédait alors, et de paysages vus à travers ses lunettes unanimistes". [...]

18 octobre: Dans Le Canada, "J.-A. Loranger" signe dans une Tribune libre: Un qui ne votera pas bleu. Il dit son mécontement à l'endroit du gouvernement Bennett.

31 octobre: Dans un article du Canada, Berthelot Brunet publie un extrait de "Terra Nova qui paraîtra bientôt". Il s'agit des strophes de (Veilleurs de feux). Dans le même article, intitulé: René Chopin, habile homme et poète narquois, Brunet écrit: "Et, tout comme Chopin, quoiqu'à sa manière propre, Loranger fera suivre un peu plus loin, ou précéder, cette grande pièce, d'une autre, qui a sa grandeur mais familière: celle où il décrit un homme des bois en guoguette: Le lumberjack

descend du Nord avec sa paie...". Ces mots n'appartiennent pas à Terra Nova mais feront partie (il y aura des variantes) de la première phrase d'un conte: La "Long Trail" ou l'inquiète paternité (Les Idées, janvier-février 1938), qui paraîtra aussi sous un autre titre: La "Long Trail" ou une giboulée de mars (La Patrie, 14 avril 1940).

2 novembre: Les neuf vers de Terra Nova, parus dans Le Canada du 31 octobre, comptaient quatre fois le mot aube: "que l'aube assimile", "en marche vers l'aube", "Indiens de l'aube", "d'une aube attardée". On a remarqué, pour la rubrique Choses du temps, au titre Corrections (Le Canada du 2 novembre) la fréquence de ce mot et on le note de façon détournée, en employant astucieusement un autre vocable: "Dans une citation d'un poème de M. Jean-Aubert Loranger, il fallait lire "aube attardée", et non pas "ombre attardée".

4 novembre: Tribune libre. L'administration Tory, dans Le Canada. "J.-A. Loranger", dans cet article, n'approuve pas la politique du gouvernement conservateur à l'endroit des chômeurs. Et il croit, comme Armand Lavergne, en 1920, que le parti libéral "est encore le soutien des aspirations nationales de notre race".

16 novembre: Tribune libre. Les prisonniers aux petits soins. "J. A. Loranger" écrit "qu'un forçat est mieux traité, nourri et logé en prison qu'un honnête chômeur ne l'est sous le régime des allocations de chômage". Et il démontre le bonheur d'être prisonnier. On sait d'une part que Loranger est en chômage et d'autre part que son assaillant, en 1932, fut condamné à 50 jours de prison, et au temps fait, tandis que lui, Loranger, ne reçut aucun dédommagement à la suite de blessures graves.

1er décembre: Dans un article de la Revue des Deux Mondes, Robert de Roquebrune, après avoir cité des vers de Loranger, écrit: "L'art nuancé d'un Paul Morin, d'un René Chopin, d'un Jean Loranger, est aussi éloigné que possible de la vieille poésie canadienne criarde, boursouflée et dramatique".

5 décembre: Dans Le Canada, Berthelot Brunet donne la parole à Loranger, concernant l'article du Larousse sur des écrivains du Canada français, et sur le fait que le nom de Jean-Aubert Loranger, "poète dont on a beaucoup parlé, mais qu'on a lu un peu moins", ne figure pas dans le Larousse.

16 décembre: Berthelot Brunet signe, dans Le Canada, un article intitulé: Marcel Dugas, poète pour "pages féminines". L'auteur écrit au sujet de Loranger et de Dugas: "Je me souviens surtout du portrait qu'il [Marcel Dugas] écrivit de Jean Loranger, chercheur de nouveautés, mais soumis au réel, si quelqu'un l'est: M. Dugas a montré surtout la belle âme de Jean Loranger, qui ne déteste pourtant rien plus que les confidences sur le papier. M. Dugas a l'observation et la psychologie d'un Valdombre".

1934 5 février: Le beau-frère de Jean-Aubert Loranger, Hector-Roch Tétreau, décède subitement à Montréal, à l'âge de 41 ans.
8 février: Funérailles en l'église Sainte-Madeleine d'Outremont d'Hector-Roch Tétreau, époux d'Arabelle Lequin.
14 mars: Berthelot Brunet ne perd pas l'occasion de parler de son ami, Jean-Aubert Loranger: "Les poètes-sur-grand-papier ne nous sont pas inconnus, et nos Valérys s'appellent Marcel Dugas, homme sympathique et sans talent, qui publie aux éditions du Coudrier, et Jean-Aubert Loranger, d'abord imitateur curieux; puis écrivain notable, qui, par habileté ou ironie, met ses oeuvres difficiles, non pas en librairie, mais en souscription: une demi-douzaine de pièces éloquentes le justifient à mon sens" (En marge de votre sottisier, dans L'Ordre, fondé et dirigé par Olivar Asselin).
15 mars: Berthelot Brunet, dans la seconde partie de son article, En marge de votre sottisier (L'Ordre), écrit: "On a assez prouvé que mis à part douze poèmes de Chopin, douze poèmes de Morin et cinq ou six (encore inédits) de Loranger, nous n'avons jamais eu de poésie au Canada".
3 mai: Le Quartier Latin (Montréal) publie un texte de Jean-Aubert Loranger: Ebauche d'un départ définitif, dédié à Marcel Dugas (Poëmes).
12 mai: Dans son article de La Presse, consacré à la Littérature canadienne, Robert de Roquebrune dit au sujet de ces poètes: "Lozeau fut touchant, Edouard Chauvin, Jean Loranger, Guy Delahaye eurent de la fantaisie et firent bien des trouvailles".
28 août: Dans un article intitulé: Les quarante mortels, publié dans L'Ordre, Berthelot Brunet soumet "le projet d'une Académie vraiment laurentienne",

et confie le "Fauteuil Picard" à "Jean Loranger, parce que, jadis, il mit en vers une table de logarithmes".
30 août: Dans un article intitulé: La forêt sans poésie, dans L'Ordre, Berthelot Brunet ne dit pas de bien de l'oeuvre de Philippe Aubert de Gaspé et il s'en excuse auprès de "son petit-fils [sic], Jean Loranger, qui a choisi l'aristocratie de la "forme". Jean-Aubert Loranger est plutôt le petit-fils de Thomas-Jean-Jacques Loranger et de Zélie Borne. Celle-ci est la petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé.
30 octobre: Dans sa critique sur La Rivière-à-Mars de Damase Potvin, Valdombre se moque de Berthelot Brunet et de "son petit ami, l'unanimiste canadien, dit Longuevesse". Il écrit aussi: "mon copain délaissé Longuevesse". Ce "copain" n'est nul autre que Jean-Aubert Loranger (L'Ordre).
6 novembre: Jean-Aubert Loranger assiste à l'ouverture officielle des causeries-concerts, des Soirées Littéraires de Montréal. Jean Dufresne y donne une conférence sur Marcel Proust.
10 décembre: Dans un article de L'Ordre, Au syllabaire, messieurs, Berthelot Brunet clame, sur un ton enjoué: "Il reste une dizaine de colonnes [dans un journal d'information] que M. Loranger de la rue Wolfe [...] pourr[a] lire avec intérêt".
31 décembre: Berthelot Brunet signale, dans L'Ordre, qu'un jour Jean-Aubert Loranger parlait "d'un petit poète de Saint-Janvier" (Claude-Henri Grignon).

1935 11 mars: Achevé d'imprimer du livre de Jean Charbonneau, L'Ecole littéraire de Montréal. Ses Origines, Ses Animateurs. Ses Influences, pour les Editions Albert Lévesque de Montréal (320 p.). Le nom de Loranger ne figure pas dans ce livre.
20 juillet: L'Honorable Alfred Duranleau est nommé juge de la Cour supérieure dans la province de Québec.
Novembre: La femme de Jean-Aubert Loranger, Alice Loranger, signe, dans Les Idées, un article intitulé Le vent sans paroles. Cette revue, dirigée par Albert Pelletier, est publiée à Montréal.
"En 1935, Loranger abandonna le fonctionnarisme pour retourner vers ses anciennes amours, le journalisme. Il revint alors à la "Patrie", lit-on dans La Patrie

du 28 octobre 1942, jour de son décès. Il n'est pas certain que 1935 soit la date précise de son retour au journalisme. Loranger exerça pendant quelque temps un emploi de bureau au port de Montréal. Il connut aussi une période de chômage et il mena une vie de bohème. Albert Laberge parle ainsi de sa rentrée à La Patrie: "Un peu plus tard, alors que l'admirable conteur Jean-Aubert Loranger, chômeur depuis des années, végétait misérablement, Mayrand alla un jour frapper à sa porte et lui annonça qu'il avait une rubrique pour lui au journal et qu'il pourrait commencer à travailler le vendredi suivant. Enthousiasmé, repris par l'espoir et le goût de la vie, Loranger fut au poste au jour dit, et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, il a été pour "La Patrie" un collaborateur précieux et très intéressant" (Propos sur nos écrivains, p. 10). Quelques semaines avant sa mort, Loranger passera au quotidien, Montréal-Matin.

1936 Janvier: Alice Loranger signe un article, Catherine [sic] Mansfield, dans Les Idées.
Février: Le beau-frère de Jean-Aubert Loranger, Me Maurice Tétreau, est nommé juge à la Cour des sessions de la paix (Montréal).
Juin: Claude-Henri Grignon "persifle", sur un ton bien particulier l'article d'Alice Loranger sur "Katleen" Mansfield; comme il l'écrit. Il se moque ainsi de nombre d'écrivains, dont le mari d'Alice Loranger qu'il appelle "Longuevesse". Grignon intitule ses Dernières pages d'un grand critique, (Moi, singulier persifleur et chétif plumitif à moins que...) (L'Emérillon, Québec).
Août: Dans L'avenir de la poésie en Canada français (Les Idées), Alfred DesRochers écrit: "les dix poètes canadiens que je lis avec le plus de plaisir", et il inclut Jean-Aubert Loranger dans ces dix. Au mois d'août également, a lieu, à Québec, le mariage de Louis-Joseph Loranger et de Gabrielle Gelly, veuve de L.-P. Michaud (1895-1935), avocat de Québec.

1937 27 mai: Dans son article intitulé Sur Robert Choquette et M. Paulhus, dans La Nation (Québec), Berthelot Brunet dit qu'il a donné une ode "à la Revue dominicaine, sur Notre-Dame de Bonsecours et qui est

un chef d'oeuvre (sic)". Cette pièce de "Jean Loranger, le poète des odes", ne paraîtra pas dans La Revue Dominicaine.
17 juin: Dans La Nation, encore, Berthelot Brunet promet, en ces termes, un autre texte de Loranger: "l'Hôpital est une de nos meilleures revues, lorsque la pusillamimité (sic) laurentienne ne lui fera pas retarder la publication d'un de ces contes, je veux dire l'un de ces contes verts et verdoyants de notre meilleur conteur, Jean Aubert Loranger, si bon conteur qu'il mériterait d'être né en Normandie ou en Bretagne". L'article de Brunet, publié à Québec, s'intitule: Questions de sous.
24 juin: Berthelot Brunet prouve une fois de plus qu'il aime citer le nom de son ami, ce "cher Loranger" ("Osons!", dans La Nation, Québec).
29 juillet: Berthelot Brunet, dans sa chronique de La Nation, Ma petite anthologie, qu'il intitule, cette fois Incantation à la pluie, publie un texte de Loranger, (Sur l'étang, parmi les joncs). Il écrit dans une note: "Ce poème de Jean Aubert Loranger est un extrait de Terra Nova et j'ai dû, pour m'en saisir, user de ruse. Loranger sera mécontent que je publie cette pièce dans une feuille dont la politique n'a point sa faveur. A mon sens, le critique d'Art que je suis, tout comme le monteur de cirque, ne demande pas au fauve la permission de l'encager, ne serait-ce que pour une fin de semaine. Disons ici que la zoologie passe avant l'anthologie". Avant de citer le poème, Brunet parle assez longuement de Loranger, "à l'affût de la poésie, comme, à l'aube de septembre dans les îles de Sorel, il serait à l'affût du canard sauvage".
Dans le numéro de juillet, de la revue L'Hôpital, (Montréal), Berthelot Brunet intitule un article, Lá guérison par les livres, dans lequel il écrit que "notre conteur le plus conteur, Jean Aubert Loranger", donnera des contes "qui plairont même aux avocats de la médecine".
Juillet-août: Jean-Aubert Loranger fait paraître, dans Les Idées, La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, un conte.
Septembre: Publication, dans Les Idées, du conte De miraculeuses matines ou le Christ qui veille, de Jean-Aubert Loranger.

1938 Janvier: Dans son article, Psychanalyse de notre littérature, publié dans L'Hôpital, Berthelot Brunet donne une explication amusante sur une mauvaise critique que pourrait recevoir Loranger à propos de son "inspiration un peu courte".
Janvier-février: Jean-Aubert Loranger publie, dans Les Idées, un conte, La "Long Trail" ou l'inquiète paternité.
3 juin: XXX, A la manière de... Moi, persifleur et chétif plumitif, dans En Avant (Saint-Hyacinthe). Grignon publie, sous ce pseudonyme et sous ce titre, des pages déjà parues, dans L'Emérillon de juin 1936.
25 juin: Dans le journal Le Jour, fondé par Jean-Charles Harvey, Jean-Aubert Loranger inaugure ses Curieux diptyque(s) par De Philippe-Aubert (sic) de Gaspé à R. Brien. Le Jour est publié à Montréal.
2 juillet: Dans Le Jour, Curieux diptyque. De Gaspard Petit à Berthelot Brunet, par Jean-Aubert Loranger.
9 juillet: Dans Le Jour, Curieux diptyque. De Mrs Carry-Nations à Mlle Idola St-Jean, par Jean-Aubert Loranger.
16 juillet: Le Jour publie un conte de Jean-Aubert Loranger, L'ivrogne du village ou la méprise.
23 juillet: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Du curé Loranger à l'abbé Groulx, par Jean-Aubert Loranger.
30 juillet: Dans Le Jour, Emile-Charles Hamel, qui s'explique mal un geste de dénonciation de la part de Valdombre, communique l'information parue dans un Curieux diptyque de "l'ami Loranger", au sujet des débuts journalistiques de Valdombre. A la même date, et dans Le Jour, Curieux diptyque. De la revue le Nigog ou (sic) journal le Jour, par Jean-Aubert Loranger.
Dans Les Pamphlets de Valdombre, de juillet, on ne dit aucun bien du Jour: "Si j'eusse collaboré au Jour! Je vous avoue franchement que je n'en ai pas le coeur, que je n'en ai jamais eu le coeur. Il est vrai que Jean-Charles Harvey s'est traîné dans ma maison à Sainte-Adèle pour obtenir ma collaboration. Je vous avoue que, dans ce temps-là, les petits Hamel, les petites Alice Guay, les Brunet, les Jean-Aubert, les Micro Scome et tous les poux du journalisme contemporain ne pesaient pas lourd dans la balance. Ils n'existaient même pas". Valdombre a intitulé ses pages Faits et gestes. Jean-Charles Harvey sous son vrai "jour" (cf. p. 355).
Juillet-août: Publication, dans Les Idées, du conte Le dernier des Ouellette, de Jean-Aubert Loranger.

6 août: Dans Le Jour, Curieux diptyque. De Salomon au Maire Martin, par Jean-Aubert Loranger.
13 août: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, par Jean-Aubert Loranger.
20 août: Dans un article bizarre intitulé Courrier de Sainte-Zélie. D'un "différentiel" à la "littérature", et publié dans Le Jour, Berthelot Brunet écrit: "Il faudra que je demande à Loranger de fabriquer un dyptique (sic) sur les différentiels". A la même date, Loranger publie, dans Le Jour aussi, son Curieux diptyque. Grands et petits secrétaires.
27 août: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Enfin! un Whos's Who féminin..., par Jean-Aubert Loranger.
3 septembre: Claude Servan, Minuit, la mesure est pleine. A Jean-Aubert Loranger, dans Le Jour. Il s'agit de la réponse adressée à Loranger à la suite de son Curieux diptyque du 27 août qui portait sur le livre de Madeleine Huguenin, Portraits de femmes. A la même date, Loranger publie, dans Le Jour aussi, un Curieux diptyque. Une invasion de bibites.
17 septembre: Jean-Aubert Loranger répond à Claude Servan, dans Le Jour. Il intitule sa réponse Les difficultés de l'incognito. A la même date, il signe un Curieux diptyque. Jour d'an ou d'anniversaire, dans Le Jour.
24 septembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Sommes-nous Français?, par Jean-Aubert Loranger.
30 septembre: Dans En Avant!, publié à Saint-Hyacinthe, Claude-Henri Grignon, sous la signature de Valdombre, fait le "portrait littéraire" d'"un monstre" qu'il fréquentait en compagnie de "Roger Maillet, Albert Dreux, Jean-Aubert Loranger, Berthelot Brunet, Ubald Paquin, Antoine Maltais (sans doute Isaë Nantais), Englebert Gallèze et deux ou trois autres, moins illustres". Dans ses Pamphlets de septembre, Valdombre trouve que Laberge dit trop de bien des peintres et écrivains du Québec. Grignon, suivant son habitude, se montre cruel pour Loranger: "On pourrait ainsi gloser pendant plusieurs pages au sujet des Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui. Il nous semble pénible par exemple de défendre l'admiration que M. Laberge s'empresse de vouer à un certain rimeur en blanc qui s'inspire des poèmes comiques de Saint Léger (sic) Léger, de la prose des unanimistes Romains et Vildrac et qui, pour posséder un brin de

talent à ne pas renverser une mouche, ne se présente pas moins comme le Roger Martin du Lard de notre littérature d'imitation et de pacotille" (p. 427). En effet, c'est en 1938 que paraît le livre d'Albert Laberge, Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui (248 p.). L'auteur écrit que les recueils de poèmes de Loranger sont "deux des ouvrages les plus intéressants, les plus curieux et les plus parfaits écrits au Canada". Il regrette le "silence complet" de l'écrivain "de qui l'on attendait des oeuvres qui eussent rivalisé avec celles des maîtres français". Dans une note infrapaginale, Laberge nous renseigne sur Loranger qui, à cette période de sa vie, semble, pour plusieurs, inexistant: "Juste quelques jours avant que ce livre aille sous presse, j'ai par hasard rencontré Loranger que je n'avais pas vu depuis des années. Lorsque je lui ai parlé littérature sa figure s'est éclairée un moment. "J'ai depuis longtemps un volume de contes prêt pour l'imprimeur", me dit-il en réponse à mes questions, "mais la difficulté est de le faire éditer. Autrefois, lorsqu'un écrivain avait terminé un livre, il allait voir David qui lui promettait d'en prendre cent ou deux cents exemplaires. Il pouvait alors publier son bouquin. Avec le nouveau gouvernement et depuis qu'un certain monsieur est sous-ministre, il n'y a plus rien à faire. Et mon manuscrit" ajouta Loranger d'un ton de triste résignation "attendra encore longtemps avant d'être imprimé" (p. 221). A cette période, Loranger aurait donc deux manuscrits à présenter à l'éditeur: Terra Nova et un recueil de contes.

Dans la revue, Les Idées, de septembre, Albert Pelletier, sous le pseudonyme de La Griffe du Lion, imitant le style de Grignon, écrit un Hommage à la bêtise. Loranger n'est pas oublié: "J'aurai toujours assez de culot pour faire résonner aux oreilles décharnées par les chiens et les chacals de l'envie que c'est Loranger, lorsque la fortune lui souriait, qui se collait à moi pour s'empiffrer à mes dépens" (p. 191).

1er octobre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Des chiffres à l'orthographe, par Jean-Aubert Loranger.

8 octobre: Un poème en prose de Faustine, Nocturne. A Jean-Aubert Loranger, dans Le Jour. A la même

date, paraît aussi dans Le Jour. Curieux diptyque. Deux bo-los pour un yo-yo.
14 octobre: Valdombre, dans En Avant!, donne sa "troisième version" du Portrait littéraire. Un pamphlétaire à l'Ecole littéraire ou un monstre. Ses amis et ses ennemis sont aussi dépeints dont "Loranger, dit l'inconscient pour rire".
15 octobre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Le "sacre" et le pittoresque, par Jean-Aubert Loranger.
22 octobre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Regards sur les "plugs" et les poètes, par Jean-Aubert Loranger.
29 octobre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Ne pas confondre Autour avec Entour, par Jean-Aubert Loranger.
Octobre-novembre: Jean-Aubert Loranger publie un conte, Une poignée de mains (sic), dans Les Idées.
5 novembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Du traducteur au translateur, par Jean-Aubert Loranger.
12 novembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Le Visage et son Portrait, par Jean-Aubert Loranger.
19 novembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. De MM. (sic) George-W. Stephens à Edouard Montpetit, par Jean-Aubert Loranger.
26 novembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Les ailes de l'éloquence et son bec, par Jean-Aubert Loranger.
3 décembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Santa Claus et son mensonge, par Jean-Aubert Loranger.
10 décembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Il pleut; il neige..., par Jean-Aubert Loranger.
24 décembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Réflexions sur une carte de bons souhaits, par Jean-Aubert Loranger.
31 décembre: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Montreal, Paris of the New World!, par Jean-Aubert Loranger.
Dans Les Idées de décembre, Berthelot Brunet, dans un article, Exégèse de nos lieux communs, dit au sujet du grand-père de Loranger: "D'ailleurs, Thomas-Jean-Jacques Loranger, aïeul de notre conteur Jean-Aubert, a prouvé que le code ne raccornit pas un homme de toute nécessité" (p. 350).
C'est en 1938 que Marcel Mercier soumet une thèse à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Bibliographie de Louis Dantin, dans laquelle on trouve un renseignement sur Loranger (p. 19).

1939 7 janvier: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Du roi David à Goebbels, par Jean-Aubert Loranger.
8 janvier: Henri Tranquille rencontre Jean-Aubert Loranger qui l'entretient "pendant trois heures sur le conte".
9 janvier: Dans une lettre à Fernand Boucher, Henri Tranquille parle d'une rencontre chez Ouvrard (lieu de discussions enthousiastes), du "régal des savoureux paradoxes que Loranger (leur) servit sans compter, sans regarder à la dépense". Henri Tranquille écrit: "je devais beaucoup à Loranger pour ses conseils de ce soir-là, —à l'heure du souper". "Charmé" par un conte des Tharaud, dans le Marie-Claire de Noël, Loranger en recommande la lecture à Tranquille. Celui-ci, qui bénéficie des conseils de Loranger sur le conte, donne ses impressions sur le conteur lui-même: "Je suis balloté, en t'écrivant, par des sentiments-vagues qui me reportent sans cesse, comme à la rive, vers Loranger, de qui se dégage un fluide qui me trouble: on ne rencontre pas souvent une figure aussi expressive ni une ironie aussi fine".
14 janvier: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Nos législateurs et les livres, par Jean-Aubert Loranger.
21 janvier: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Ma croisade chez les nôtres, par Jean-Aubert Loranger.
28 janvier: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Du Dr Drummond à Jean-Charles Harvey, par Jean-Aubert Loranger.
30 janvier: Henri Tranquille, 156, 6e Avenue, Lachine, demande à Charles Doyon, dans une lettre, de lui "fournir l'adresse de Loranger et de ses lumières". Le même jour, Tranquille écrit dans son journal: "Loranger insiste sans cesse sur les précieux silences du conte et qui en constituent une grosse part de l'essence".
En janvier, dans la revue, Les Idées, paraît un conte de Jean-Aubert Loranger, Mrs. Carrey-Nations (sic) ou la pionnière de la prohibition.
4 février: Dans Le Jour, Curieux diptyque. Notre-Dame du Bilinguisme, par Jean-Aubert Loranger.
8 février: Henri Tranquille écrit à Jean-Aubert Loranger une lettre de moins de trois lignes et lui envoie "un entrefilet de Roquebrune sur la collaboration des Tharaud, question qui préoccupa fort Loranger lors d'une discussion chez le libraire Joseph Ouvrard".
11 février: Loranger écrit son dernier Curieux diptyque : De la raquette aux skis, publié dans Le Jour.

9 mars: Henri Tranquille écrit une lettre à Jean-Aubert Loranger dans laquelle il est question de contes: "Vous m'avez aussi parlé des Anglais, maître dans l'art du conte: désigniez-vous Kipling? Et aussi Maugham! Auriez-vous quelques noms à ma disposition? De plus, s'il vous plaît, quel est l'auteur des "Contes du whiskey" que Berthelot et vous-même m'aviez recommandé?... tout en me l'assurant très difficile à découvrir en Canada!" Henri Tranquille salue Loranger en ces termes: "Je vous salue, vous qui m'attirez, consciencieux écrivain, et me plaisez jusqu'en vos bizarreries..."
15 mars: Décès, à l'âge de 36 ans, de Madame Armand Poupart (Marguerite Taschereau). Elle laisse son époux, Me Armand Poupart, et trois enfants, Marguerite, Luc et Armand.
18 mars: Funérailles, à Saint-Ours, de Madame Marguerite Taschereau-Poupart. Madame Lucie Loranger et Mademoiselle Zélie Loranger assistent aux funérailles.
8 avril: Des amis se rencontrent à la Taverne Crémazie (lieu habituel des rendez-vous): Jean-Aubert Loranger, Henri Tranquille, Charles Doyon, Berthelot Brunet et un neveu de Valdombre. Explications au sujet de lettres adressées à Loranger et à Doyon, mais qu'ils n'auraient jamais reçues.
9 avril: Henri Tranquille adresse une lettre à Jean-Aubert Loranger, à La Patrie, dans laquelle il fait mention de sa "lettre égarée du 8 février". Ce même jour, le 9, paraît un article dans La Patrie, écrit par Jean-Aubert Loranger, Métamorphose d'une vieille maison de ferme. Comment un architecte peut rénover une maison ancienne sans lui faire perdre ses caractéristiques. - Mur de pierre d'origine mystérieuse dans la cave. Publié dans l'édition dominicale, c'est le premier article de Loranger dans ce journal, depuis qu'il y est de retour. A moins qu'il n'ait omis de signer des textes précédents...
16 avril: Dans La Patrie, édition dominicale, Jean-Aubert Loranger écrit ce texte: Du combat d'une corneille contre un rat à l'ouverture du port de Montréal. Incident observé sur la rive à l'arrivée du brise-glace "N.B. McLean" dans la métropole. - Travail gigantesque. - Inondations évitées. - Bref aperçu historique des transports dans la province de Québec.

26 avril: Jean-Aubert Loranger déjeune "au Windsor", l'invité de Monsieur Emile Vaillancourt, "le secrétaire-conjoint et l'organisateur du comité de réception de la prochaine visite impériale au pays". Ce même jour, il signe cet article dans La Patrie, Aucun Indien ne sera présenté à Leurs Majestés.

C'est en avril que Jean-Aubert Loranger publie son conte, Le garde-forestier (sic), dans Les Idées.

4 mai: Henri Tranquille écrit une lettre à Jean-Aubert Loranger, "420, avenue Stuart", Outremont. L'enveloppe porte l'adresse du journal Le Jour, "a/s de M. Charles Hamel". Dans cette lettre, Henri Tranquille emploie le subjonctif, tout comme Loranger dans ses contes. A la même date, Loranger fait partie d'un groupe de journalistes montréalais qui visitent, "dans les cours de l'Etat à Saint-Henri", "les voitures qui entrent dans la composition du train royal".

5 mai: Article, dans La Patrie, Le confort que le C.N.R. offre aux Souverains, par Jean-Aubert Loranger.

7 mai: Jean-Aubert Loranger publie un conte, La dernière poignée de mains (sic), dans La Patrie, édition dominicale. Il publie aussi un article dans le même journal, La Finlande et le Canada au printemps. La Finlande, située plus au nord que Churchill, à la baie d'Hudson, tient ses ports ouverts même en janvier et février, grâce à ses brise-glace.

9 juin: Valdombre, qui vient de recevoir la thèse du père Michel-I. Kieffer, sur L'Ecole littéraire de Montréal, écrit ce paragraphe, dans un article qui paraît dans En Avant! de Saint-Hyacinthe: "Certes, je ne veux point prétendre que les fondateurs de l'Ecole littéraire de Montréal, les Jean Charbonneau, les Paul de Martigny, se montraient inférieurs au nouveau groupe qui envahit le cénacle vers 1920-1925, mais il faut bien reconnaître (et je crois que M. Germain Beaulieu, l'un des plus anciens de l'Ecole, l'un de ses piliers, l'âme dirigeante, quoi! ne soutiendra pas le contraire) que des écrivains et des forts en gueule tels que Roger Maillet, Jean-Aubert Loranger, Berthelot Brunet, Barbeau, Francoeur, Chauvin, Panneton, Boucher et deux ou trois autres sans oublier peut-être votre humble serviteur, ont accompli beaucoup pour dégourdir des augustes membres

et faire d'une chapelle autre chose qu'un débit d'Oliban". Dans sa thèse présentée à l'Université McGill, en 1939, le père Kieffer mentionne le nom de Loranger aux pages, 69, 70, 71 et 75.
21 octobre: Dans Le Jour, Jean de La Plante fait une allusion discrète au manuscrit de Loranger, Terra Nova: "Galilée (...) inventa un petit objet, ancêtre de nos modernes télescopes, un petit jouet assez puissant puisqu'il permit de découvrir une nouvelle planète, une "Terra Nova" bien existante".
25 novembre: Dans son article, dans Le Jour, Confidences d'écrivains canadiens-français, Berthelot Brunet écrit que Jean-Aubert Loranger "faisait l'éloge de Paul Valéry" devant les membres de l'Ecole littéraire de Montréal.
C'est en 1939 que Marcel Mercier publié sa Bibliographie de Louis Dantin, à Saint-Jérôme, (s.e), à l'imprimerie J.-H.-A. Labelle. Le nom de Loranger y apparaît aux pages 23 et 34.
Fin des années '30 et début des années '40: Rencontre chez Emile-Charles Hamel de Jean-Aubert Loranger, Charles Doyon, Berthelot Brunet, Henri Tranquille, Hamel lui-même, etc. Rencontres aussi à la Taverne Crémazie et à la boutique de Jacques Ouvrard. A ce dernier endroit, il y avait en plus Fernand Boucher, Adrien Robitaille, Jean de La Plante, François Hertel, etc. Loranger "se gav(e) des oeuvres de Freud à cette époque", écrira Jean de La Plante en 1950.

1940 10 février: Dans Le Jour, Henri Tranquille signe un texte sur le problème de la communication et de la réciprocité, Sur l'égo. A Loranger, le trait acéré.
3 mars: Dans La Patrie, édition dominicale, on donne l'appréciation de Laberge (Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui) sur les contes de Loranger. Ce même jour, Jean-Aubert Loranger commence la publication d'une série de contes dans ce journal, par La cloche-médecin.
10 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le baiser de la morte.
17 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La lanceuse de haches ou la pionnière de la prohibition au Canada.

24 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, L'enterrement d'un ivrogne.
31 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le dernier des Ouellette ou la vie romancée d'un pilote.
7 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le garde-forestier [sic].
14 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La "Long Trail" ou une giboulée de mars".
21 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, "Range-toé!" ou les animaux sympathiques.
28 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, N'est pas écoeurant qui veut ou le chagrin d'un homme éprouvé.
5 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le vagabond dévoyé.
12 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le Râteau Magique ou la plus vraie des menteries.
19 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes.
26 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les rentes seigneuriales ou "Un Conte de Noël" en été.
2 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les concombres grimpants du 3e rang d'un village ou 8 jours d'un grand nettoyage.
9 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Là où il est démontré que l'eau se change en argent.
16 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une partie de cartes dans l'obscurité ou "Ne faites pas à autrui ce que...".
23 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées ou la recherche d'une ressemblance.
30 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier "pas pressé".
7 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Marvella n'était pas décemment mariable.

14 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, L'aveugle guéri ne doit point oublier son fanal ou le tâtonnement obligatoire.
21 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Deux histoires de brume pour marins d'eau douce.
28 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le trottoir du père Valois.
4 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Ferme la porte: les mouches...
11 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le feu du ciel avait purifié l'incendiaire.
18 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le chien d'un aveugle, jamais ne devras noyer.
25 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Auriez-vous rêvé, déjà, que vous ne rêviez pas?
1er septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Où l'air d'une danse et la fumée d'un feu sont monnaie de singe.
8 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les tresseurs étaient passés maîtres en l'art de la "canonnerie".
15 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La marche funèbre d'un grand chef de musique.
22 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le fredonnement de l'enfance exprime une mélodie inédite.
29 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une femme pour une botte de paille...
En septembre, paraît dans La Revue Populaire, un article sur L'Ecole Littéraire de Montréal, signé Ubald Paquin. Un texte à peu près semblable avait déjà paru dans La Revue Moderne de janvier 1932, sous la signature d'André Giron.
6 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les grincements d'une chaise berceuse abusive.
13 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Secret bien aromatisé par deux lavandières.
20 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie

un conte de Loranger, Ce chapeau était un tribut floral.
27 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Ne demandez jamais à une vieille fille de tricoter un chandail.
En octobre, paraît, dans la revue Aujourd'hui (Montréal, les deux premiers paragraphes excepté, l'article d'Ubald Paquin sur L'Ecole littéraire de Montréal, publié dans La Revue Populaire de septembre.
3 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, De beaux poissons que le courant emporte au diable.
4 novembre: La première partie de la Revue des Spectacles, dans l'édition quotidienne de La Patrie, est signée "J.-A. L.". L'auteur commente un drame joué à L'Arcade et des films présentés au Saint-Denis et au Cinéma de Paris. Il comprend que l'auditoire, plus intéressé à "voir" qu'à "entendre", porte moins d'intérêt au second film du Cinéma de Paris, un documentaire sur l'imprimerie et la clicherie, avec musique de Germaine Tailleferre. "Mais que voulez-vous!", écrit Loranger, lorsque Stravinsky réunissait à Montréal une cinquantaine d'auditeurs, dans la salle du Plateau, il n'est pas étonnant aujourd'hui que Germaine Taillefer (sic) ait pu être éclipsée, au Cinéma de Paris, par Danielle Darrieux". La seconde partie de la Revue des Spectacles n'est pas signée.
5 novembre: Le juge Louis-Joseph Loranger siège à la Cour supérieure, pour la première fois depuis cinq ans. Durant ce temps, "il a présidé la Commission chargée d'administrer la loi des compromis entre les cultivateurs et leurs créanciers".
10 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames.
11 novembre: Des journalistes, dont Jean-Aubert Loranger, rencontrent Jules Romains, dans le hall de l'hôtel Mont-Royal. L'écrivain français, qui vit à New York où il s'est réfugié à cause de la guerre, visite le Canada pour la première fois.
13 novembre: Jean-Aubert Loranger, dans La Patrie, relate la conférence de presse que Jules Romains accordait aux journalistes de Montréal. Les propos de Loranger sont très modérés dans son compte

rendu intitulé N'est-il pas fort étonnant que l'instruction ne soit pas obligatoire au Canada?. En général, la presse canadienne-française fait un mauvais accueil à Romains. Mais Jean-Charles Harvey et son équipe du Jour se montrent sympathiques à l'endroit du célèbre visiteur.
17 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une bataille de coqs et la leçon qui s'en dégage en présence d'un crétin.
23 novembre: Jean-Aubert Loranger assiste à une causerie de Ringuet (le docteur Philippe Panneton), intitulée Le voyage du Second ingénu. Ringuet inaugure ainsi le premier dîner-causerie de la saison qu'organise la Société des Ecrivains canadiens. Ce dîner a lieu dans la suite vice-royale de l'hôtel Ritz-Carlton.
24 novembre: La Patrie, édition dominicale, "édition nationale", publie un conte de Loranger, De la comète Halley, à la comète Cunningham, il n'y a que du fumier de cochon. La Patrie publie ce même conte dans l'"édition finale" de l'édition dominicale.
25 novembre: Jean-Aubert Loranger fait un bref compte rendu de la conférence de Ringuet. Conseils pour desHuroniser les ingénues est le titre donné par Loranger à ce compte rendu qui paraît dans La Patrie.
1er décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une punaise écrasée exhale une odeur de fraise (sic) en conserve.
8 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les guêpes ont un penchant pour les servantes rousses.
15 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Trois histoires de Noël pour adultes.
22 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Brûle ce que tu adores; adore ce que tu as brûlé.
29 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Tel bon fumeur, à sa blague se reconnaît.
C'est en 1940 qu'Alice Tétreau-Loranger entre "en fonction à titre de sténo-dactylographe aux Archives" judiciaires, à Montréal. Elle travaille à la confection des index de l'état civil sous la direction de Monsieur Jean-Jacques Lefebvre.

1941 5 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Déjà, à huit ans, je n'étais pas digne d'être pompier.
12 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Recette de civet de lièvre qui convient à un ragoût de chat.
19 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur.
26 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le plus efficace des moyens pour assurer la guérison du hoquet.
2 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Il l'avait dans la peau, car elle était indélébile.
9 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une messe votive parmi les arbres.
16 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Quelques élections volées honnêtement.
23 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le chien n'aurait qu'une intelligence qui s'ignore.
2 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, "L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn".
9 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Histoire vraie d'orientation professionnelle.
16 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, "Mange pas tes ongles!!!".
23 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Pour te bien connaître, observe d'abord autrui.
30 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Dernière pavane de l'infante déshéritée.
6 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un matou devin sera empaillé.
13 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Où les barbues mentent autant que le pêcheur.
20 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Deux chiens pour un seul célibataire.

27 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Cette fois-là, il grêlait du sucre d'érable.
4 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, "Les rats aient leur cadavre et Dieu, leur âme!". Le même jour, La Patrie, édition dominicale, publie un article intéressant sur des membres de la famille Loranger: avocats, jurisconsultes, hommes d'Etat, juges éminents et prêtre. L'article est signé "Charles Robillard".
11 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un purgatif à toute épreuve.
18 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Deux miracles non réclamés.
22 mai: Décès, à Montréal, de Louis-Henri Archambeault, âgé de 62 ans. Sa mère était Alexina Loranger, la fille du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, et son père, Louis-Henri Archambeault. Un frère de celui-ci, Horace Archambeault, fut procureur général et président de la Cour du banc du roi de la province et un autre, Alfred Archambeault, vicaire général de Montréal, puis évêque de Joliette.
25 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Entre bossus les boiteux sont valets.
1er juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant".
4 juin: Jean-Aubert Loranger assiste, en l'église Saint-Jacques de Montréal aux funérailles de Louis Francoeur, décédé à la suite d'un accident d'automobile. Louis Francoeur était écrivain, journaliste, commentateur de la situation internationale à la radio. "On a rarement vu une telle foule à ses funérailles". Trois autres personnes devaient perdre la vie, le 29 mai, le jour de l'accident du Lac Guindon. Ce sont: l'abbé Wilfrid Morin, chapelain de l'hospice Saint-Henri, conférencier et homme de lettres, le pianiste Léo-Pol Morin et Fernand Leclerc, directeur des reportages spéciaux à Radio-Canada. Louis Bourgoin, chimiste, qui fit partie de l'équipe du Nigog, reçut des blessures plutôt légères lors de la tragédie.
8 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une sauterie dans le Nord.
15 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un

conte de Loranger, Sautes d'humeur qui s'inscrivent sur les semelles.
22 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les feuilles de tabac vont-elles frétiller d'aise?
29 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Pour attirer la pluie d'un ciel récalcitrant...
6 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Chalet à louer.
13 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le vent n'aime pas qu'on le malmène.
20 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Rebouteur relégué au jardinage.
3 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Du théâtre au magasin.
10 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une lucidité bienheureuse.
17 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Haine de chien, rage de voisin.
24 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Frais peint.
31 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les yeux des poitrinaires veillent trop.
7 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le collectionneur est-il un avare?
14 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, L'instinct et les issus de germains.
21 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Ne pas confondre poignée de main avec Shake-Hand.
28 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Jamais la fin ne se devance.
5 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une pieuvre en plein Richelieu.
12 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Qua-vache-qué! Qui-quia-qua! (sic).
19 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Au ciel avec un chèque de paye!

26 octobre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, "Paré" sans être prêt.
2 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Tel magicien-né, apprenti sorcier.
9 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Des pétards d'outre-tombe.
16 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un boulanger qui compte son gain.
19 novembre: La Patrie, édition quotidienne, publie un article signé par Hervé de St-Georges et Jean-Aubert Loranger, Emile Nelligan est décédé à 59 ans.
21 novembre: Jean-Aubert Loranger assiste aux obsèques d'Emile Nelligan qui ont lieu dans la chapelle de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu.
23 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Où la pluie peut avoir goût de sel.
30 novembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Nuit de couvre-feu vue par un buveur de bière.
7 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Quatre "boulés" qui s'ignorent.
14 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un Père Noël pour adultes.
21 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une idée nouvelle pour l'An nouveau.
28 décembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une cause de célibat servie par un chien.

1942 4 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger: Une belle jambe d'écriture...
11 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, L'indiscrète en fut punie.
18 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Pauvre professeur de nouveaux jurons.
25 janvier: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, De l'art oratoire servi en conserve.

1er février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Peut-on faire "maigre" avec du sang de cochon?
8 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La maison qui meurt d'ennui.
15 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Trop de veaux aux prodigues.
22 février: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La gigue est une invite au célibat.
1er mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le nez long, un indice de bonté.
8 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Ceci est une tout autre histoire...
15 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Pour savoir vendre, il faut acheter...
22 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un harmonica qui appelle la pluie.
29 mars: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les grimaces, des points de repère.
5 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un matin de soleil noir.
12 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Nouvelles images sur le printemps.
19 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, A l'époque de la blague "mouillée".
26 avril: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une mangeaille pantagruélique.
3 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La fin d'un généalogiste.
10 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Bavardage de bon aloi.
11 mai: Jean-Aubert Loranger est présent à la "cérémonie d'accueil" en l'honneur des acteurs Janine Crispin et Jean-Pierre Aumont, qui a lieu à l'hôtel Mont-Royal.
12 mai: Dans La Patrie, édition quotidienne, les initiales de Jean-Aubert Loranger sont apposées au bas de l'article, Nos entrevues. Mme Jeannine (sic) Crispin et M. Jean-Pierre Aumont.

16 mai: Jean-Aubert Loranger assiste à la représentation de La vie de bohème, d'Henri Murger, présentée au théâtre Saint-Denis. Les rôles principaux sont joués par Jean-Pierre Aumont et Janine Crispin. A l'entr'acte, la direction fait entendre des airs de La Bohème.
17 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, A l'époque des "boulés".
18 mai: Jean-Aubert Loranger signe une critique, dans La Patrie, Au S.-Denis. La vie de bohème est confiée à des jeunes..
19 mai: La Patrie publie une lettre de Jean-Pierre Aumont, à la suite d'une déclaration de Loranger dans son article du 18. Cette déclaration concernait à la fois Jacques Copeau et les artistes français, Janine Crispin et Jean-Pierre Aumont.
24 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Les avantages du ronflement.
31 mai: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une histoire mal comprise.
14 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La meilleure façon de cacher une clef.
21 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une de fermée, une d'ouverte.
28 juin: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, La bière versée, il faut la boire.
5 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Le fusil et ses reculs.
12 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Un monsieur quelconque.
19 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Avis aux pêcheurs.
26 juillet: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Economies de vacances.
2 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Chacun ses intuitions.
9 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Là où le diable peut intervenir.
16 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Mourir pour un chien...
23 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une pluie qui a goût de sel.
30 août: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Une lettre écrite, il faut l'expédier.

6 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Belle fille légendaire.
13 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un conte de Loranger, Où l'abreuvage passe avant la vie de mariage.
20 septembre: La Patrie, édition dominicale, publie un dernier conte de Loranger, La recherche de l'oubli...
C'est en septembre que Jean-Aubert Loranger quitte La Patrie. Il devient chef de l'information à Montréal-Matin. Monsieur Jacques-N. Cartier, le directeur de ce périodique, lui confie une tâche assez difficile, à cause de l'abondance des nouvelles qui entrent au quotidien durant la guerre.
23 octobre: Jean-Aubert Loranger "sent les atteintes du mal (crise aiguë de rhumatisme) à son travail, vendredi dans la soirée".
25 octobre: Jean-Aubert Loranger est hospitalisé à Saint-Luc, Montréal.
26 octobre: Jean-Aubert Loranger passe son anniversaire de naissance à l'hôpital. Il sait que ses jours sont comptés.
28 octobre: Décès, à 9 heures a.m., à l'hôpital Saint-Luc, de Jean-Aubert Loranger, âgé de 46 ans et 2 jours. La Patrie et La Presse annoncent sa mort. Son corps est exposé aux salons Georges Vandelac, 120 est, rue Rachel.
29 octobre: Le Canada, Le Devoir et Montréal-Matin annoncent la mort de Loranger. Le Droit (Ottawa) et Le Soleil (Québec) communiquent aussi la nouvelle de ce décès.
30 octobre: Le service funèbre de Jean-Aubert Loranger a lieu à l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal. De Gaspé Loranger, lieutenant du Royal, 22e Régiment, et Etienne Décarie signent le registre. Des journalistes composent la majeure partie de l'assemblée. Sont présents les écrivains René Chopin, Lionel Léveillé et Albert Laberge. Celui-ci, dans son chapitre, Fin d'un Conteur (Propos sur nos écrivains, publié en 1954) parlera de la mort de Loranger et de ses funérailles. L'inhumation a lieu au cimetière de la Côte-des-Neiges.
31 octobre: Emile-Charles Hamel, dans Le Jour, écrit que Loranger "a fait une mort pleine de noblesse et de courage". Il dit au sujet de Terra Nova: "Ce que l'on sait moins, c'est qu'il était également l'auteur d'une grande suite de poèmes en prose inspirés de sujets canadiens, Terra Nova. Un

hasard douloureux a voulu que le manuscrit de cette oeuvre, très belle et connue de seulement quelques initiés, soit détruit avant la publication. Des dix pièces qui devaient former Terra Nova, j'avais conservé une copie de la première. En regrettant de n'avoir pas, au moment où je les avais en mains, recueilli des copies de toutes, je veux au moins publier, en ce jour de deuil, ce chef-d'oeuvre qu'est, à mon sens, Sur l'Abside de Montréal". Hamel termine ainsi: "Ce sera un ultime hommage à celui qui fut un de mes amis les plus chers". Aussi, grâce à ce journaliste du Jour, paraît ce poème en prose qui aurait pu subir le même sort de la plupart des textes de Terra Nova.

1er novembre: Le Petit Journal (Montréal) signale le décès de Jean-Aubert Loranger. La Patrie, édition dominicale, rappelle "le jugement porté sur cet écrivain trop modeste (Loranger) par un autre journaliste, M. Albert Laberge, dans son livre "Peintres et écrivains d'aujourd'hui" (sic) à tirage limité et réservé aux amis".

12 décembre: Charles Doyon, qui, le 30 octobre, était présent aux funérailles, publie un poème émouvant sur Loranger, Poignée de mains (sic). A Jean-Aubert Loranger, dans Le Jour.

1943 Février: Dans sa Première lettre aux riches et aux cochons (Les Pamphlets de Valdombre, publiés à Sainte-Adèle), l'auteur écrit qu'"il existe peut-être deux types qui ont bien connu Berthelot; Jean-Aubert Loranger et Valdombre. Le premier est mort avec les premiers froids; le deuxième n'a pas du tout envie de mourir et si Dieu lui donne encore quelques années ce sera pour lui permettre d'écrire ses souvenirs littéraires qui glorifient en maints endroits Berthelot Brunet et Loranger" (p. 110).

Mai: "Jean-Aubert Loranger, si étincelant d'éclairs de génie parfois", écrit Valdombre, dans ses Pamphlets (Les livres, p. 173).

31 octobre: Fernand Ouellette signe un article En souvenir de Jean-Aubert Loranger, dans La Patrie, édition dominicale. Il met l'accent sur les dons du conteur.

6 novembre: Déplorant la mort de Saint-Denys Garneau, Pierre Gélinas commence ainsi son article dans Le Jour: "Après les espoirs sans lendemain donnés par Nelligan, après Pierre-André Trudel, mort à Dieppe à vingt-et-un ans, après les proses de Jean-Aubert Loranger, après les silences sans

débouchés de Paul Gladu et de Jan-Jul Richard, voilà que St-Denys-Garneau est mort".
C'est en 1943 qu'Ursule Loranger présente à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, sa Bio-bibliographie de l'honorable juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, Député, ministre, juge de la Cour supérieure, président de la Commission pour la Refonte des Statuts du Bas-Canada, écrivain et orateur, professeur de Droit administratif à l'Université de Montréal, Commandeur de l'Ordre de Pie IX, Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal (54 p.). Le juge Loranger était le grand-père du "regretté Jean-Aubert Loranger" (p. 18).

1944 10 juin: Sous la signature d'Albert Boisjoli, Le Devoir publie un poème, L'Ecole littéraire de Montréal. Réminiscences, dans lequel on lit ces vers: "Loranger, le maçon de ces vers ambigus / Qui me donnaient, hélas! des maux de tête aigus".
29 juillet: Le Droit (Ottawa) reproduit le poème, L'Ecole Littéraire de Montréal, paru dans Le Devoir du 10 juin et signé "Albert Boisjoli".
Décembre: Berthelot Brunet, dans sa brève critique sur le livre d'Alain Grandbois écrit: "Ces îles de la nuit sont donc un livre d'images et d'émotions. Du voyage et des jeunes femmes, et les êtres chers là-bas. Jean Loranger, en 1920 ou 1922, sous d'autres maîtres, chantait des chants non sans parenté avec ceux-ci, Jean Loranger qui fut sans doute le précurseur. Notons-le: nous avons été si longtemps en retard. A leurs heures, Nelligan, puis Chopin, Guy Delahaye ensuite, et Jean Loranger et Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, ont donné les meilleurs livres de poèmes canadiens: c'est le tour d'Alain Grandbois, avec un recueil charmant".
En 1944, Joseph-Henri Loranger est nommé conseiller juridique de la Commission de transport de la province. L'Almanach du peuple Beauchemin pour 1944 annonce la "mort du poète et journaliste Jean-Aubert Loranger", dans Ephémérides canadiennes. Chronique 1er octobre 1942 - 30 septembre 1943 (p. 176).

1945 11 avril: Achevé d'imprimer pour les Editions de l'Arbre, Montréal, du livre de Berthelot Brunet, Les hypocrites. La folle expérience de Philippe

(242 p.). Dans cette autobiographie quelque peu romancée, le couple Dufort correspond, dans la réalité, à Monsieur et à Madame Jean-Aubert Loranger. Dans sa Bio-bibliographie de Berthelot Brunet, une thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, en 1945, Marguerite Brunet cite le nom de Jean-Aubert Loranger aux pages 12, 71, 73, 105 et 130. Cette thèse compte xviii,138 pages.

1946 28 janvier: Achevé d'imprimer pour les Editions de l'Arbre, Montréal, de l'Histoire de la littérature canadienne-française par Berthelot Brunet (187 p). L'auteur écrit: "Peut-être eurent-ils (Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois) comme précurseur ce Jean-Aubert Loranger (1896-1942), qu'ils n'avaient sûrement pas lu, je veux dire, dans ses oeuvres qui pourraient rester. Sauf erreur, Loranger n'a publié, et dans un magazine, qu'un fragment de Notre-Dame de Bonsecours, mélange admirable de Claudel et de Valéry; Loranger avait donné auparavant Les Atmosphères et Poèmes (sic), qui firent un certain bruit, tout en scandalisant les vieilles barbes, et qui décelaient de trop récentes lectures de Jules Romains et de Charles Vildrac. Loranger aussi bien écrivit-il d'excellents contes canadiens et dans une brochure le Village qu'il répudia par protêt notarié, à cause de l'impression déplorable, et dans la revue d'Albert Pelletier Les Idées".
16 avril: Madame Alice Tétreau-Loranger donne sa démission au bureau des Archives, à Montréal, du Ministère de la justice du Québec.
31 octobre: Berthelot Brunet prédit la résurrection de Marcel Dugas, de Guy Delahaye et du "très doué Jean Loranger" (Le Canadien Libéral, Lévis).

1948 30 mars: Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Lafayette, à Manchester, New Hampshire, du livre de Gabriel Nadeau, Louis Dantin. Sa Vie et son Oeuvre (254 p.). L'auteur fait part d'une lettre datée du 13 mars 1921, adressée à Louis Dantin et dans laquelle Olivar Asselin parle de l'oeuvre de Loranger et de la critique de Dantin sur Les Atmosphères (p. 63).
21 juin: Décès, à l'hôpital Saint-Luc, Montréal, de Berthelot Brunet. Il était l'ami le plus intime de Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger.

Novembre: Edward M. Corbett présente une thèse de doctorat à l'Ecole des gradués de l'Université Laval, Les contes du terroir depuis 1900 (i,193 p.). On y trouve le nom de Loranger à maintes reprises (p. 69, 132, 148, 150-151, 159-160, 163-164, 178, 186).
29 décembre: Décès, à l'hôpital Victoria (Montréal), du frère d'Alice Tétreau-Loranger, le juge Maurice Tétreau, âgé de 63 ans.

1949 18 août: Le Canada (Montréal) publie un poème de Loranger, Moments, VII, dix vers extraits de Poëmes.
6 novembre: Janine-E. Gosselin traite du Culte du souvenir chez les descendants de Salaberry, dans Le Petit Journal de Montréal. Il est question des précieux objets conservés par la mère du poète qui s'est retirée à Saint-Ours. L'article de Janine-E. Gosselin est illustré de cinq photos représentant des membres et des descendants de l'illustre famille des de Salaberry à laquelle appartient Jean-Aubert Loranger, photographié avec sa mère et sa soeur.

1950 28 janvier: A l'occasion du premier numéro de Québec Inédit, publication vendue uniquement à la librairie de Henri Tranquille, Jean de Laplante (le nom est ainsi écrit) commente le texte de Charles Hamel. Il évoque le souvenir des rencontres à la boutique de Jacques Ouvrard: "Berthelot qui en était à ses années de dépression... Jean-Aubert Loranger, poète dont l'inspiration avait parfois le souffle valérien, journaliste par métier, était aussi dans le noir. Il se gavait des oeuvres de Freud. François Hertel, encore jésuite, à l'âge de régence, venait discuter théologie avec Ouvrard. Fernand Boucher, Adrien Robitaille, Henri Tranquille... d'autres que je n'oserais plus nommer. Des hommes qui sont entrés dans l'oubli. Des hommes qui ne sont plus rien aujourd'hui". Pour sa part, Charles Hamel, dans Québec Inédit, une feuille non datée, dirigée par Paul Gladu, 4272 Mentana, Montréal, présentant un Panorama intellectuel du Canada français, écrit: "Qu'on me permette encore de m'incliner sur la tombe de deux auteurs disparus que je connus intimement — Jean Aubert Loranger et Berthelot Brunet —".

1951 6 mars: Décès, à Montréal, du juge Louis-Joseph Loranger, âgé de 81 ans. Il était le fils du juge Louis-Onésime Loranger.
14 mars: Décès, à Montréal, du juge Alfred Duranleau, à l'âge de 80 ans.

1953 10 février: Le volume, Regards sur la famille d'Irumberry de Salaberry. Ses origines lointaines. Sa branche canadienne, réalisé pour le compte de l'auteur, Thérèse d'Irumberry de Salaberry, par les soins des Editions de l'Orante à Paris, est achevé d'imprimer. Ce livre de 179 pages permet de remonter aux "origines" de cette famille, c'est-à-dire "jusqu'à Mérovée, roi des Francs en 451". On y trouve aussi des informations intéressantes sur des "parents" du poète.
13 mai: Décès, à Sorel, de Lucie Beaudry, veuve du docteur Joseph-Thomas Loranger, à l'âge de 73 ans, 11 mois, 2 jours. La mère du poète habitait la paroisse de l'Immaculée-Conception, à Saint-Ours.
15 mai: Inhumation au Cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal, de Madame Lucie Beaudry-Loranger.

1954 2 juillet: Mariage, à Halifax, de Georges-Lucien-François-Jean-Aubert Loranger et de Myrna-Mae Crawley.
C'est en 1954 que paraît le livre d'Albert Laberge, Propos sur nos écrivains. L'auteur raconte les derniers jours de Loranger et ses funérailles. Il est un de ceux qui admirent le plus le poète et conteur: "Souvent", écrit-il, "je suis tenté de déclarer que son conte Le Passeur, principal récit du volume Atmosphères, est le plus littéraire écrit par un canadien français" (p. 89). Comme la plupart de ses livres, Propos sur nos écrivains (109 p.) est publié à Montréal, dans une édition privée. C'est aussi en 1954 qu'Auguste Viatte fait paraître aux Presses Universitaires Laval et aux Presses Universitaires de France, son Histoire littéraire de l'Amérique française. Des origines à 1950 (xi,545 p.). L'auteur a remarqué que "Jean-Aubert Loranger, avant de retourner au terroir [dans ses contes], pratiquait en revanche un unanimisme ingénieux". Et il cite (p. 182-183) un poème des Atmosphères, Je regarde dehors par la fenêtre. La même année, le nom

de Jean-Aubert Loranger figure dans le Supplément du Larousse canadien complet, édité par Larousse (Paris) et Beauchemin (Montréal), en page 176. On connaît les réimpressions de 1957, 1959 et 1968. Jean-Jacques Lefebvre est l'auteur de ce Supplément. Le Canada. L'Amérique. Géographique. Historique. Biographique. Littéraire.

1955 7 février: Lettre d'Albert Laberge, de Montréal, à Joseph-Alphonse Beaulieu, avocat et peintre. On y lit cette phrase: "Et Jean Aubert Loranger, l'auteur d'"Atmosphères" qui renferme le conte Le Passeur, une oeuvre de maître est représenté par cinq ou six vers et son conte n'est pas mentionné". Laberge parle de l'Histoire littéraire de l'Amérique française. Des origines à 1950 d'Auguste Viatte.
21 février: Dans une lettre à Joseph-Alphonse Beaulieu, Albert Laberge qualifie Loranger d'"artiste admirable".

1957 22 juin: Dans son article, Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte, Gaston Miron classe Loranger parmi "les précurseurs". Il écrit: "Notre poésie moderne est née presque sans transition. D'abord nous constatons une rupture assez nette. La génération de 1925, sauf Choquette qui récidivera, cesse de publier vers 1934. Auparavant, hors Marcel Dugas et J. Aubert Loranger, nous ne pouvons nous trouver de précurseurs valables" (La Presse, p. 67).
7 août: Naissance de Glenn-John Loranger, fils de Jean Loranger et de Myrna-Mae Crawley.

1958 10 mars: Mariage, à North Watford, Angleterre, de Marie-Mildred-Lucie-Blanche Loranger et de Chandrakant-Motilal Parikh.
25 juin: Achevé d'imprimer de la 2e édition de l'Anthologie de la poésie canadienne française, aux Editions Beauchemin, Montréal. Dans cette édition revue et augmentée (xxiii,300 p.), Guy Sylvestre consacre les pages 109 à 113 à Jean-Aubert Loranger.
Juillet: Achevé d'imprimer du volume I de Panorama das Literaturas das Américas (De 1900 à actualidade) pour les "Edição do Municipio de Nova Lisboa", Angola (425 p.). Dans le chapitre sur La littérature canadienne-française, Guy Sylvestre écrit que

"Jean Aubert Loranger (1896-1942) [...] importa l'unanimisme (Les Atmosphères, 1920)" (p. 262).
21 septembre: Naissance de Diane-Marie Loranger, fille de Jean Loranger et de Myrna-Mae Crawley.
Dans le numéro 3, Essais critiques, des Cahiers de l'Académie canadienne-française, deux écrivains parlent très brièvement de Loranger: le premier, Hermas Bastien, dans l'article Contes et nouvelles (p. 93), et le second, Guy Sylvestre, dans l'article La poésie (p. 106).

1959 1er janvier: Décès, à Montréal, de Joseph-Henri Loranger, C.R., à l'âge de 82 ans.

1960 10 avril: Hospitalisation au Montreal General Hospital de Madame Alice Tétreau-Loranger à la suite de brûlures graves (65%) survenues à sa résidence, 235 Avenue Clarke, Westmount.
15 avril: Décès, au Montreal General Hospital, de Madame Jean-Aubert Loranger, née Marie-Hélène-Alice Tétreau. Elle était âgée de 64 ans.
18 avril: Funérailles à Saint Rita's Parish de Montréal de Madame Jean-Aubert Loranger.
Dans sa thèse de doctorat présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval, Louis Dantin, sa vie et son oeuvre (xiii,641 p.), Yves Garon consacre sept lignes à Loranger. Il fait une citation de Dantin (p. 269). C'est aussi en 1960 que paraissent des études présentées à la Section I de la Société Royale du Canada sous la direction de Léon Lortie, M.S.R.C. et Adrien Plouffe, M.S.R.C. Dans le tome V, de la collection Studia Varia, sous le titre Aux sources du présent, ouvrage publié pour le compte de la Société Royale du Canada par les Presses de l'Université de Toronto, qui contient ces études, il s'en trouve une de Guy Sylvestre, Littérature, 1910-35. Celui-ci écrit: "La poésie d'un Paul Morin, d'un Guy Delahaye ou d'un Jean-Aubert Loranger constituait une profonde révolution par rapport à la poésie du dix-neuvième siècle" (p. 72). Il affirme aussi que c'est "grâce à un René Chopin ou à un Jean-Aubert Loranger" que la poésie "s'engageait [...] dans des voies nouvelles" (p. 73).

1961 Mai-août: Dans ses pages sur La tentation surréaliste parues dans la revue Liberté, de Montréal, Alfred

DesRochers voit du surréalisme chez Loranger: "bien que nous ignorions mutuellement notre existence, Jean-Aubert Loranger, par des voies différentes et plus accordées à ce qui se faisait en France, tentait lui aussi d'acclimater le surréalisme au Canada. Les Atmosphères et le Passeur vous fourniront quelques pages d'anthologie documentaire. Ce n'est pas du surréalisme à l'état pur — en existe-t-il ailleurs qu'en rêve? — mais c'est ce qui se rapproche le plus de "l'air du temps de ma jeunesse". Le surréalisme français et l'imagisme américain: Amy Lowell, Erza Pound, H. D. (Hilda Doolittle), Carlos Williams, c'est l'air du temps de ma jeunesse" (p. 627).

22 novembre: Achevé d'imprimer, aux Ateliers Beauchemin Limitée, de la "Troisième édition" de l'Anthologie de la poésie canadienne française de Guy Sylvestre. Cette "3e édition", qui est plutôt une réimpression de la 2e édition, contient les mêmes textes que Guy Sylvestre avait choisis pour son édition de 1958. En 1961 également, Auguste Viatte signe la première partie de l'article Littérature canadienne-française dans le tome III de l'Histoire générale des littératures, sous la direction de Pierre Gioan, et éditée à Paris par la Librairie Aristide Quillet. Auguste Viatte écrit qu'"après s'être essayé dans l'unanimisme, Jean-Aubert Loranger (1896-1942) revient au terroir, puis se tait" (p. 514).

1962 27 février: Dans Le Quartier Latin, Montréal, Paul Wyczynski signe un article, La littérature dans l'horizon de ses valeurs véritables. C'est parmi les écrivains du Renouveau littéraire, "la troisième période: 1895-1935", que l'auteur situe Loranger avec le groupe de l'Ecole littéraire de Montréal.

Mars: Monseigneur Emile Chartier est embarrassé de parler de Loranger: "A la poésie rimée Jean-Aubert Loranger (1896-.....) substitue, dans Atmosphères (1920) et Poèmes [sic] (1922), les effusions en prose. L'abondance des pages blanches, plus nombreuses que les autres, et la pratique constante du futurisme, c'est-à-dire de l'obscurité voulue en matière de sujet comme de langage, rendent difficile un jugement quelconque" (L'Ecole littéraire de Montréal (1895-1940) et la rivalité Québec-Montréal, dans La Revue de l'Université de Sherbrooke, p. 157-170. Cf. p. 166).

Septembre: Les Cahiers de l'A.G.E.U.M. publient l'article de Paul Wyczynski paru dans Le Quartier Latin du 27 février.
16 novembre: Achevé d'imprimer pour Les éditions de l'homme, Montréal, de Prix David, un roman de Charles Hamel (286 p.). Henri Tranquille, dans sa présentation, écrit: "C'est ainsi que Charles Hamel sut toujours s'entourer de gens pittoresques. Plusieurs se rencontreront de nouveau dans des aventures imprévues. Cela à titre de personnages très humains ou très fantaisistes dans les romans de Hamel. L'on y verra gesticuler en sosies littéraires Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger, des bonhommes ou des femmes d'un peu tous les milieux, dont un tas d'intimes de ma librairie après la fermeture". Loranger ne figure pas dans ce roman à clefs, mais il est présent dans un manuscrit que possède Henri Tranquille.
En 1962, paraît un bref article sur la Littérature canadienne-française dans le Dictionnaire encyclopédique Quillet (tome IV), édité à Paris par la Librairie Aristide Quillet. C'est une nouvelle édition entièrement remaniée d'après l'édition originale publiée sous la direction de Raoul Mortier. On y écrit que ces poètes (Alfred DesRochers, Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert) ont installé un lyrisme fait de jeunesse et d'enthousiasme. A leurs côtés, Robert Choquette (...); Roger Brien (...); Blanche Lamontagne-Beauregard (...); Simone Routhier [sic] (...); Louis Dantin (...); Marcel Dugas (...), et surtout Aubert Loranger (1896-1942) avec son admirable Notre-Dame de bon Secours; Atmosphères, et le lyrique, douloureux et fantasque Alphonse Piché" (p. 3419).

1963 12 janvier: Naissance de Michael-Wayne Loranger, enfant de Jean Loranger et de Myrna-Mae Crawley.
8 février: Achevé d'imprimer du tome II, L'Ecole littéraire de Montréal, des Archives des lettres canadiennes, une publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, éditée par Fides, Montréal et Paris. Dans son article, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement (p. 11-36), Paul Wyczynski consacre plusieurs lignes à Loranger (p. 12, 28-29, 33). Ces pages font la lumière sur un mouvement important mais peu connu encore et sur

un poète dont on était bien près d'oublier l'existence.
29 juin: Dans son article sur le Lien du Passé et de l'Avenir, Suzanne Paradis redonne à Loranger la place qui lui convient dans l'histoire de nos lettres. Elle lui accorde sa préférence et relègue Saint-Denys Garneau "au second rang comme initiateur à la poésie moderne" (Le Devoir).
1er octobre: Achevé d'imprimer du livre de Maurice Lebel, D'Octave Crémazie à Alain Grandbois. Etudes littéraires (Québec, Les Editions de l'Action, 285 p.). Après avoir cité quelques romans et récits du terroir, l'auteur écrit: "tous ces romans, ces contes et ces nouvelles tirent en grande partie leur réalisme du terroir; il se peut aussi, cependant, comme dans Le Village de Loranger, que le réalisme ne doive pas grand-chose à la terre" (p. 222). Et il affirme que le réalisme de certains conteurs dont Loranger "n'a rien de rural" (p. 236).
C'est en 1963, tel qu'il appert sur la page de titre de la "4e édition" de l'Anthologie de la poésie canadienne française de Guy Sylvestre, que doit paraître ce volume publié par les Editions Beauchemin (xxiii, 380 p.). L'achevé d'imprimer date du 8 janvier 1964. Cette édition contient les mêmes poèmes (p. 114-118) que nous trouvons dans les "éditions" précédentes.

1964 Mars: Pour Guy Robert, dans Le Français dans Le Monde, une revue de Paris, Loranger "mérite d'être considéré avec grande attention". Les recueils, Les Atmosphères et Poëmes "situent (l'écrivain) parmi les poètes qui ont senti cette dimension de surréalité qui allait bientôt se développer sous l'influence du surréalisme". Guy Robert cite sept vers de Poëmes et ajoute: "Déjà avec Loranger nous dépassons la zone du présent-réel".
1er avril: Achevé d'imprimer du Panorama des Lettres canadiennes-françaises, de Guy Sylvestre (Québec, Ministère des Affaires culturelles, 81 p.). Guy Sylvestre, dans ses livres ou articles, a toujours su montrer l'importance de Loranger. C'est "grâce à ces poètes, (Morin, Chopin, Delahaye, Rainier, Loranger, Dugas, que) "la poésie avait cessé d'être pure éloquence ou facile sentimentalisme; elle accédait aux thèmes universels et devenait véritablement un art" (p. 27).
24 avril: Achevé d'imprimer de Littérature du Québec. Témoignages de 17 poètes (Librairie Déom, Montréal,

334 p.). L'auteur, Guy Robert, s'intéresse à l'aspect "sur-réel" de la poésie de Loranger (p. 35).
Juillet-septembre: Germain Lesage, Une éruption surréaliste, dans la Revue de l'Université d'Ottawa. Se référant à l'article de DesRochers, dans Liberté de mai-août 1961, Germain Lesage signale la tentative d'écriture surréaliste de ce poète puis celle de Loranger (p. 323).
Novembre-décembre: Jean-Guy Pilon cite la dernière strophe de Ebauche d'un départ définitif du "poète de 1920-1922 qui pourrait écrire aujourd'hui les mêmes poèmes, le précurseur Jean-Aubert Loranger" (Présentation, dans Liberté, p. 403).
En 1964, Guy Sylvestre, Brandon Conron et Carl F. Klinck consacrent quinze lignes à Loranger dans leur dictionnaire biographique, Ecrivains canadiens. Canadian Writers (Montréal, Editions HMH, p. 84-85. Cf. aussi p. xii, 143, 157. Dans l'édition revue et augmentée de 1966, les auteurs, en ce qui a trait à Loranger, conservent le texte de la 1ère édition (p. xii, 95-96, 164, 179). Edition revue en 1967 et réimprimée en 1970. Cf. aussi p. xii, 95-96, 164, 179.
En 1964, également, Gérard Tougas publie la 2e édition revue et augmentée de son Histoire de la littérature canadienne-française (Paris, Presses Universitaires de France, xii, 312 p.). Tougas ne fait que mentionner le nom de Loranger et de ses deux recueils de poèmes. Il les situe aussi dans le temps par quatre dates: 1896-1942, 1920 et 1922. Il en sera de même dans la "3e édition", qui est plutôt une réimpression de la 2e édition (1966), et de la "4e édition", qui est aussi une réimpression de la 2e édition (1967). Cf. p. 95. Une "5e édition" porte le titre de La littérature canadienne-française (1974). L'auteur répète, au sujet de Loranger, ce qu'il avait écrit dans les "éditions" susmentionnées. Cf. p. 103. En 1966, paraît une traduction faite par Alta Lind Cook, History of French-Canadian Literature (Toronto, The Ryerson Press, 2e édition, 301 p. Cf. p. 91).
C'est aussi en 1964 que paraît Le sortilège de Marcel Proust (Montréal, Le Cercle du livre de France, 101 p.). Marcel Valois (pseudonyme de Jean Dufresne) raconte les moments intenses qu'il passe en compagnie de Jean-Aubert Loranger, Berthelot Brunet et Paul Décarie à découvrir l'oeuvre de Proust et ce, dès 1920 (p. 31-32). Cf. aussi p. 44, 46. Jean Dufresne en avait déjà parlé dans Amérique française, de Montréal (novembre 1941, p. 35; 24 décembre 1941, p. 40-41).

1965 Soeur Jeanne-Leber (Irène Branchaud) présente une thèse de doctorat à l'Université d'Ottawa, Albert Ferland: l'homme et l'oeuvre (xi, 373 p.). A la page 124, elle fait part des "discussions (...) nombreuses et enrichissantes" qui eurent lieu à l'Ecole littéraire de Montréal au début des années '20; elle nomme "L'Unanimisme, L'Exotisme (...) La Poésie sans Ponctuation". Loranger n'est-il pas mêlé de très près à ces "discussions"? On peut même dire qu'il en est l'animateur. Soeur Jeanne-LeBer, à la page 125, fait allusion aux "contes scatologiques" de Loranger, mais elle s'abstient de le nommer.
C'est en 1965 que paraissent Les paradoxes d'une vie et d'une oeuvre, au Cercle du livre de France (139 p.). L'auteur, Paul Toupin, y raconte maintes aventures de Berthelot Brunet. En voici une: "il expédie à un organisateur d'élections un télégramme grâce auquel il pourra, avec son ami Loranger, s'installer au Parlement, et y faire la noce aux frais de la princesse" (p. 41).

1966 Dans son article, L'apprivoisement du vertige ou la rencontre des nouvelles traditions, Michel van Schendel écrit: "L'exclusion des uns — on n'a sorti Paul Morin d'un oubli de quarante ans qu'in extremis, l'oeuvre largement inconnue de Jean-Aubert Loranger n'a jamais été publiée — privait les autres, les élus, de leurs correspondances naturelles" (Livres et auteurs canadiens 1965, p. 14).

1967 Janvier: Jean-Pierre Allard, dans son mémoire en littérature canadienne présenté au Département d'études canadiennes de l'Université Laval, qu'il intitule Le Nigog, mentionne le nom de "Jean Loranger" à la toute dernière page (45) dans la liste des "collaborateurs du Nigog avec le nombre d'articles écrits par chacun".
Janvier-février: Henri Tranquille fait paraître des extraits d'Envoûtement, un roman de Charles Hamel (La barre du jour, p. 52-62). Hamel cache sous des pseudonymes les noms de personnages réels. Jean-Aubert Loranger devient Serge de Repentigny: "Près de la cinquantaine, mais encore beau. Décavé, mais gardant de la race et de l'allure sous ses habits dépenaillés" (p. 54). "Et de Repentigny est de ceux qui ne refusent jamais une invitation, n'en ayant pas

les moyens" (p. 58). "—Sait-on jamais pourquoi l'on n'écrit pas, ou pourquoi l'on n'écrit plus? Pourquoi n'écrivez-vous pas, vous, Bordier? Pourquoi de Repentigny a-t-il cessé d'écrire? Et Jacquemin? Jacquemin..." (p. 60. Henri Tranquille devient Ulric Bordier et Berthelot Brunet, le personnage de Jacquemin Mercier).

25 novembre: Claude-Henri Grignon, Les libraires, ces bons maîtres (I), dans Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle. Grignon exprime une fois de plus sa hargne contre Loranger: "Je ne peux pas oublier non plus Fanfan Berthelot (Berthelot Brunet), toujours accompagné de Jean-Aubert Loranger qui se voulait le fils authentique de l'auteur des Anciens Canadiens, Philippe-Aubert de Gaspé, chose absurde chronologiquement parlant". Ceci est sans doute une invention de Valdombre. On ne peut imaginer que Loranger ait commis pareil anachronisme, surtout qu'il était d'une grande réserve à l'endroit de sa famille et de ses ancêtres.

2 décembre: Claude-Henri Grignon, Les libraires, ces bons maîtres (II), dans Le Journal des Pays d'en Haut. Sainte-Adèle. "Les derniers paragraphes", écrit Grignon, "étaient consacrés à des poètes chevelus, crasseux mais intelligents. J'en étais à Berthelot Brunet et à Jean-Aubert Loranger (dans l'éditorial du 25 novembre)". Ces poètes se voyaient à la Librairie Déom.

9 décembre: Claude-Henri Grignon, Les libraires, ces bons maîtres (III), dans Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle. Grignon s'"attardai(t) parfois à la librairie Méthot" afin "d'y rencontrer (s)es collègues (...) de l'Ecole littéraire de Montréal". La conversation se poursuivait alors à la taverne autour des tables rapprochées. Il y avait Germain Beaulieu, Roger Maillet, Ubald Paquin, Albert Dreux, Henri Letondal, Alphonse Beauregard, Louis Francoeur, "Fanfan Berthelot Brunet et Jean-Aubert Loranger, l'aristocrate de Saint-Ours", et le jeune Valdombre.

16 décembre: Claude Henri Grignon, Les libraires, ces bons maîtres (IV), dans Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle. Grignon en arrive à "un nomade de qualité", Henri Tranquille, qui nomme sa librairie Lilliput. Celle-ci, de 1940 à 1943, "était située sur la rue Roy, près du Parc Lafontaine". Elle nous intéresse parce que Loranger aimait s'entretenir avec le libraire. "Les étudiants de l'époque la fréquentait (sic)

quotidiennement. On pouvait y rencontrer aussi des journalistes, des écrivains discutés et fort discutables tels que Berthelot Brunet que l'on retrouvait partout, toujours ses poches bourrées de livres; Paul Toupin; Jean-Aubert Loranger; Rex Desmarchais, collectionneur invétéré des plus riches reliures; Charles Hamel, l'incompris, toujours sombre, esprit critique s'il en fut jamais et romancier malheureux. Tous des amis de Tranquille qui était bien le moins tranquille de ce cénacle car, du moins à cette époque, une Librairie respectable était toujours un cénacle ou une chapelle. Un endroit choisi de discussions".
En 1967, Norah Story consacre douze lignes à Loranger, dans son dictionnaire, The Oxford Companion to Canadian History and Literature, Toronto, Londres et New York, Oxford University Press, p. 469). En page 652, elle mentionne aussi son volume Les Atmosphères.
Dans un manuscrit sur Robert de Roquebrune, Willie Chevalier, traitant du Nigog, signale la participation de Loranger. Ce manuscrit de douze pages fut rédigé en 1967, 1968 ou 1969.

1968 Février: Gilles Marcotte, Description critique de la "poésie nouvelle" au Canada français, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat d'université (xxix,265,x p.). L'auteur se doit de parler de Loranger: "Nous en venons à ce qu'il faut appeler, faute d'une expression plus précise, le "vers libre" (...). Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois ne furent pas les premiers ici à pratiquer cette forme. Loranger "proposait dans Les Atmosphères (1920) une poésie étonnamment libre de forme et d'inspiration, qui semble être par endroits une ébauche" des vers de Garneau. "Jamais oeuvre poétique ne fut plus rapidement et plus complètement enterrée que celle-là; pendant quarante ans, tout se passe comme si elle n'existait pas, et l'on commence à peine à la redécouvrir" (p. 35).
1er avril: Ida Deschamps, Le Terroir et Le Nigog, mémoire de littérature présenté au Département d'études canadiennes de l'Université Laval (v,58 p.). Il y a une citation du premier article de Loranger, dans Le Nigog (p. 23) Et l'on retrouve son nom ailleurs dans ce mémoire (p. 44, 55, 58).

8 mai: Achevé d'imprimer de Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, sur les presses des Editions Fides, à Montréal (243 p.). Dans son livre, Robert de Roquebrune fait un bref historique du Nigog et des réunions qui ont précédé la fondation de cette revue d'avant-garde. De son cousin, Loranger, il dit qu'il "était très épris de poésie symboliste, des oeuvres de Villiers de L'Isle-Adam". Et, devant un petit auditoire réuni chez Fernand Préfontaine, il "lisait parfois des poèmes dont il était l'auteur et qu'il a publiés. Je ne crois pas", conclut de Roquebrune, "que ce recueil ait eu beaucoup de lecteurs. Les anthologies et les histoires de la littérature canadienne ne parlent même pas de Jean-Aubert Loranger" (p. 96-97).

8 juin: Dans sa critique sur le livre récent de Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Roger Duhamel cite le nom de Jean-Aubert Loranger (Le Droit, Ottawa).

21 septembre: Dans son article, Un poète oublié: Jean Aubert Loranger (1896-1942), qui paraît dans Le Droit, Paul Gay écrit que "cet auteur n'est pas connu comme il conviendrait". Et il tente justement de faire connaître cet écrivain "remarquable par sa sobriété verbale et la précision minutieuse de ses descriptions".

C'est en 1968 que Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent publient leur Histoire de la littérature canadienne-française par les textes. Des origines à nos jours, à Montréal, au Centre éducatif et culturel (704 p.). Les auteurs retiennent un texte des Atmosphères et un texte de Poëmes de Loranger, "ce poète de transition entre les traditionnalistes, comme Desrochers [sic] ou Choquette et Saint-Denys Garneau" (p. 204 à 206. Cf. aussi p. 143 et 179).

En 1968, le professeur Raymond Rivard présente au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa une thèse de maîtrise en français, Alphonse Beauregard de l'Ecole littéraire de Montréal (viii, 182(16) p.). Il y est question de Loranger — surtout comme critique de Beauregard — aux pages 100, 102, 147, 159, 182.

En 1968, paraît aussi le Dictionnaire des littératures, publié sous la direction de Philippe Van Tieghem, avec la collaboration de Pierre Josserand, tome I: A-F, aux Presses Universitaires de France.

On consacre plusieurs pages à la Littérature canadienne française (p. 707-715). A la page 711, on lit que "Jean Aubert-Loranger (sic) (1894-1942) (sic) devenait unanimiste".
On inscrit 1968 sur la page de titre de l'Histoire de la littérature française du Québec, tome II: (1900-1945), de Pierre de Grandpré. Le 14 janvier 1969 est la date de l'achevé d'imprimer de ce livre par les Ateliers de la Librairie Beauchemin Limitée, à Montréal (390 p.). "Loranger, poète symboliste et unanimiste, un annonciateur, au point de vue formel tout au moins, de Saint-Denys Garneau" fait bonne figure dans cette histoire (p. 72-75, 83, 96-xxvii, 103, 228).

1969 Janvier-août: Dans les numéros 17-18-19-20, Les automatistes (la barre du jour), André-G. Bourassa, un spécialiste du surréalisme au Québec, donnant les Eléments de biographie de Gilles Hénault, dit que "Jean-Aubert Loranger lui fera aussi connaître à travers ses écrits, Saint-John Perse: Hénault se souvient d'avoir acheté l'Anabase ou le Coffret" (p. 311).
Mars: Achevé d'imprimer de Livres et auteurs canadiens 1968. Panorama de l'année littéraire, à Montréal, pour les Editions Jumonville dont le directeur est Adrien Thério. André Taillefer donne une critique sur le livre de Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940. Il y parle de "ces soirées chez Fernand Préfontaine" où des artistes et des écrivains "se réunissaient pour discuter d'art et de littérature". Jean-Aubert Loranger appartenait à ce groupe (p. 49).
30 juin: Achevé d'imprimer du livre de Paul Gay, Notre littérature. Guide littéraire du Canada français. A l'usage des niveaux secondaire et collégial (Montréal, HMH, xvi,214 p.). "Jean-Aubert Loranger, trop longtemps oublié", fait l'objet d'une étude dans ce volume (Cf. p. 48 et surtout p. 60-62).
27 octobre: Achevé d'imprimer de l'Histoire de la littérature française du Québec, tome III: (1945 à nos jours) - La poésie (Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 407 p.). Loranger est parmi les "rénovateurs de la poésie" (p. 25). On associe son nom à celui de nombreux poètes "modernes", à Saint-Denys Garneau en particulier (p. 65, 67, 94, 133, 259), à Gilles

Hénault (p. 87). Ne peut-on établir un parallèle entre la "poésie elliptique" d'un Jean-Aubert Loranger et celle d'un Gabriel Charpentier, d'un Maurice Beaulieu ou d'une Cécile Cloutier (p. 168. Cf. aussi p. 133)? On remarque que d'autres poètes ont mis dans leurs vers "certaines tonalités symbolistes et volontiers musicales issues de Loranger et de Saint-Denys Garneau" (p. 259).

1er novembre: Roger Duhamel évoque le souvenir de ce "groupe de jeunes intellectuels canadiens-français d'une culture très supérieure à celle de leurs devanciers" qui se réunissait chez Fernand Préfontaine pendant la première guerre mondiale. Jean-Aubert Loranger faisait partie de cette élite (Lettres canadiennes-françaises. Correspondance, souvenirs et essais, dans La Revue des Deux Mondes, Paris, p. 360-369. Cf. p. 364-365).

12 décembre: Achevé d'imprimer sur les presses des Editions Fides, à Montréal, du tome IV des Archives des Lettres canadiennes, La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques, Profils de poètes. Témoignages. Bibliographie. Paul Wyczynski est un de ceux qui ont contribué à mieux faire connaître Loranger. Dans ce tome, il apporte bien des éléments nouveaux sur la poésie de l'auteur des Atmosphères et de Poëmes (voir son article, L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal, p. 75 à 108. Cf. p. 76, 78-79, 103-108). "Il faudra, nous semble-t-il", écrit Paul Wyczynski, "se mettre d'accord et dire que la dislocation de l'alexandrin et la vraie révolution prosodique ne commencèrent pas en 1937, mais bel et bien en 1920. Loranger a rompu avec la grandiloquence romantique et l'orfèvrerie parnassienne: il leur préféra une expression simple, une inflexion de surprise, une attitude spontanément neuve en présence des êtres et des choses. La leçon prise chez les Orientaux lui fut bénéfique. Partant de la sensation fraîche, il la convertit en poésie par la ligne mélodique des mots. Ces mots ont besoin du monde sensible pour vibrer et de l'âme attentive pour atteindre le timbre qui ne meurt pas" (p. 107). Jean Ménard, dans son article, La poésie du terroir (p. 109-133) apprécie la poésie de Loranger, non ses contes: "un poète aussi personnel et aussi attachant que Jean Aubert Loranger apporta un sang nouveau au sein de l'Ecole littéraire

de Montréal. Les vers qu'il publia annoncent les vers de Saint-Denys Garneau et le texte en prose poétique Le Passeur est un des chefs-d'oeuvre de la littérature canadienne. Malheureusement les contes du terroir que Loranger fit paraître chez Garand en 1925 sont d'une navrante platitude" (p. 124). Dans son article, La poésie québécoise au tournant de la guerre: (1935-1950) (p. 143-173), Jacques Blais écrit: "avant 1935, plusieurs poètes avaient pu se libérer — que l'on se rappelle seulement Jean-Aubert Loranger, René Chopin ou Louis Dantin — mais cette libération n'était le fait que d'individus isolés, en tout cas considérés comme marginaux ou excentriques par leurs propres contemporains" (p. 143). Ce volume renferme deux précieux instruments de travail, une Bibliographie de la poésie canadienne-française (p. 607-673. Cf. p. 649) et une Chronologie de la poésie canadienne-française (p. 675-698. Cf. p. 682-683).
19 décembre: Achevé d'imprimer du livre de Gilles Marcotte, Le temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français (Montréal, HMH, 251 p.). L'auteur parle de l'oubli dans laquelle fut plongée l'oeuvre de Jean-Aubert Loranger. Il cite des vers des Atmosphères, très proches de ceux de Saint-Denys Garneau (p. 40).
Sur la page de titre de l'Anthologie de la poésie canadienne française de Guy Sylvestre, apparaît l'année "1969" (Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, xxiii, 380 p.). Cette 5e édition est plutôt une réimpression de la précédente. On y trouve la proposition du début qui concerne Loranger (Introduction, p. xvii) ainsi que les textes des Atmosphères et de Poèmes déjà reproduits dans les pages de la 2e édition et dans celles de la réimpression de 1961 et de l'édition de 1963. — (Achevé d'imprimer: 26 janvier 1970) —

1970 18 février: Achevé d'imprimer de Littérature du Québec. Poésie actuelle, Montréal, Librairie Déom (405 p.). L'auteur, Guy Robert, reprend, en ce qui concerne Loranger, les propos (p. 21-22) qu'il avait déjà tenus dans une révue et dans Littérature du Québec. Témoignages de 17 poètes (Librairie Déom, 1964).
Mars: Léonce Brouillette présente sa thèse de doctorat d'université (en français), à l'Université Laval (xli, 250 p.). Il y est question de Loranger aux pages xli, 73 et 124 bis.

Mars-avril: Michel Beaulieu fait paraître des lettres que son grand-père, Me Joseph-Alphonse Beaulieu, a reçues d'Albert Laberge entre 1954 et 1956. Celui-ci parle de Loranger dans deux de ses lettres (Les Inédits, dans la barre du jour, p. 55-74. Cf. lettre du 7 février 1955, p. 67, et lettre du 21 février de la même année, p. 68).

8 avril: Achevé d'imprimer de L'homme rapaillé (Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Collection du Prix de la revue Etudes françaises, 171 p.). Cet événement est une date importante pour les lettres québécoises. Gaston Miron avait, à maintes reprises, dans des conversations, entretenu ses amis des "nouveautés" qui se trouvaient dans l'oeuvre de Loranger. Il le considérait comme un de nos "précurseurs valables" (p. 92), tel qu'il l'écrivait en 1957.

30 octobre: Achevé d'imprimer du volume, Les Atmosphères suivi de Poëmes (Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, 175 p. Avant-propos par Gilles Marcotte, p. 9-17). Enfin, "nous lirons un poète qui, émergeant de ses lectures, avait trouvé, formé sa voix, à l'écart des lourdes versifications qui encombraient alors la poésie du Canada français" (p. 15). "Nous le lirons aujourd'hui", écrit encore Gilles Marcotte, "à la lumière des poètes qui sont venus après lui, du mouvement de libération poétique déclenché au Canada français par Saint-Denys-Garneau. Jean-Aubert Loranger rencontre, enfin, ses véritables contemporains" (p. 17).

27 novembre: Achevé d'imprimer de l'Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains (Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, 332 p.). Il s'agit de la réédition de l'Histoire de la littérature canadienne-française (1946) de Berthelot Brunet, et de vingt textes du même auteur. On constate, une fois encore, que Berthelot Brunet n'a pas oublié son ami Loranger (Cf. p. 94, 205-206, 215-216, 218-222, 306-308, 314). L'avant-propos de ce livre est écrit par André Major (p. 9-11),

12 décembre: Roger Duhamel, Résurrection de Jean-Aubert Loranger, dans Le Droit. Il semble que Roger Duhamel apprécie la réédition de recueils de Loranger uniquement parce "que tous les ouvrages littéraires doivent demeurer accessibles". Il dit avec toute la

prudence qu'on lui connaît: "Un esprit chagrin serait porté à penser que c'est nuire à sa mémoire et qu'il eût mieux valu le laisser bénéficier d'une renommée posthume et assez insolite à l'abri des regards indiscrets".

C'est en 1970 que Placide Gaboury présente une thèse à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en vue de l'obtention du Ph. D. (Lettres françaises), Louis Dantin et la critique d'identification (v, 442 p.). Retenons ceci de la thèse: "A part les figures de proue (...), ainsi que leur modeste suite, il faut aussi nommer la troupe des poètes inférieurs, ceux qui ne sont riches d'aucun élément fondamental de la poésie — pensée, forme, émotion — mais qui, malgré leur caractère indifférencié, ont le mérite d'avoir oeuvré honnêtement selon le don reçu: Lionel Léveillé (appelé Englebert Gallèze), Edouard Chauvin, Francis Desroches, Albert Dreux, Jean Charbonneau, Jovette-Alice Bernier, Jean-Aubert Loranger. Aucun de ceux-ci n'était aux yeux de Dantin digne de mépris, et, bien que leurs défauts aient dépassé leurs qualités, il valait la peine de les encourager, de les suivre" (p. 380-381. Cf. aussi p. 7, 92, 177-178, 300).

En 1970 également, paraît de Jeanne d'Arc Lortie et Guy Sylvestre, La poésie, dans Visages de la civilisation au Canada français, études rassemblées par la Société Royale du Canada, ouvrage publié pour le compte de la Société par University of Toronto Press et les Presses de l'Université Laval, Léopold Lamontagne, éditeur, tome XIII de la collection Studia varia, p. 14-26). Jeanne d'Arc Lortie écrit que quelques poètes de l'Ecole littéraire de Montréal, "particulièrement épris d'art, annoncent le renouveau de 1940: tels sont Alphonse Beauregard, Albert Dreux ainsi que Jean-Aubert Loranger" (p. 20).

Dans Livres & Auteurs québécois 1969, Suzanne Paradis fait la critique du tome IV des Archives des Lettres canadiennes (p. 120-122). Elle parle en ces mots de l'article de Paul Wyczynski: "Avec son analyse, "l'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal", Paul Wyczynski aborde des rives plus riches et des oeuvres que nous considérons toujours aujourd'hui comme importantes et novatrices sur le plan de la poésie locale. Pour ma part, j'apprécie le travail de M. Wyczynski sur Emile Nelligan, et la

place qu'il accorde, enfin! à notre premier et brillant poète québécois: Jean-Aubert Loranger. Ne serait-ce que pour constater, si on ne l'a déjà fait, l'extraordinaire et fascinante modernité de Loranger, il faut lire tout l'article consacré à l'Ecole littéraire de Montréal" (p. 121).
C'est aussi en 1970 que paraît l'Histoire de la littérature française, tome II: Du XVIIIe siècle à nos jours, sous la direction de Jacques Roger (Paris, Librairie Armand Colin, Collection U, de la p. 527 à 1153). Dans le chapitre consacré à La littérature canadienne-française (p. 1009-1056), Albert Le Grand signale le talent de ce poète de l'entre-deux-guerres: "Jean-Aubert Loranger (1883-1942) [sic] réussit certains des meilleurs poèmes de l'époque dans Les Atmosphères (1920) et Poèmes [sic] (1922)" (p. 1035. Cf. aussi l'index bio-bibliographique, p. 1107).

1971 15 janvier: Maurice Huot, dans Le Bien Public, de Trois-Rivières, félicite la maison HMH "d'avoir, par les soins de l'attentif Gilles Marcotte, ressuscité de l'oubli certains poèmes charmants de Loranger". Et du poète lui-même, il dit: "Je le revois encore, nerveux avec sa belle tête de poète aux cheveux abondants. Je me souviens du ton chaud et contenu de sa voix bien faite pour réciter des vers. Je me souviens surtout de son langage châtié, de ses allures aristocratiques. A la besogne du quotidien, Loranger procédait avec rigueur, mais sans hâte. Il semblait comme Berthelot Brunet, poursuivre un rêve intérieur et l'on devinait la vie intellectuelle intense qui bouillonnnait en lui. Son calme apparent n'était qu'extérieur car, comme chez tous les êtres extrêmement sensibles, il devait faire un effort considérable pour poursuivre ses ambitions de créateur de textes et sa besogne exigeante et nécessairement dispersée et dispersante de chef de nouvelles", à Montréal-Matin. Maurice Huot a intitulé son article: De Berthelot à Jean-Aubert.
13 mars: Dans son article, L'éternité devant lui, qui paraît dans Le Soleil (Québec), Suzanne Paradis affirme sa joie à la suite de la réédition des deux recueils de Loranger: "Personnellement, je me réjouis de la renaissance du poète Loranger que je découvrais au hasard des trésors de la bibliothèque de l'Institut Canadien à dix-huit ans. Chose

remarquable — tous les poètes ne me font pas cet effet — je n'ai jamais pu oublier son nom ni le choc que me causèrent ses poèmes. Une fois que l'on connaît Loranger, on ne l'oublie pas, c'est pourquoi je doute fort qu'il eût été possible de le tenir à perpétuité sous le boisseau. Il s'agit d'une poésie secrète, nerveuse et en même temps parée des fastes de l'immortalité. Délicatement moderne, et parallèlement, d'une dangereuse orthodoxie, elle séduit du même mouvement qu'elle repousse. Installée au fond des choses, elle ne cherche ni n'évite le contact humain".

30 avril: Achevé d'imprimer du livre de Jean Ménard, La vie littéraire au Canada français (Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française, no 5, 258 p.). L'auteur reconnaît la modernité de la poésie de Loranger: "On ne trouve dans Les soirées (de l'Ecole littéraire de Montréal), aucun texte de Jean-Aubert Loranger qui pourtant apporta un sang nouveau au sein de l'Ecole littéraire de Montréal. Les vers de ce poète attachant et personnel annoncent ceux de Saint-Denys Garneau. Malheureusement", ajoute-t-il, "les contes du terroir que Loranger fit paraître chez Garand en 1925 sont d'une navrante platitude. On n'ose à peine croire que le même auteur a publié Poèmes (sic) et Les Atmosphères, oeuvres sur lesquelles le régionalisme a exercé peu d'emprise". Ménard apprécie davantage Le passeur de Loranger que Les traversiers de Chapman (p. 157. Cf. aussi p. 185).

Eté: Jean-Louis Major signe l'article sur la Poésie, dans University of Toronto Quarterly (p. 434-441). "Avec Les Atmosphères (...) de Jean-Aubert Loranger on entre de plain-pied en poésie", écrit-il. "Il y a chez Loranger une discrétion et un mode elliptique de l'expression où pourraient se reconnaître bon nombre de poètes d'aujourd'hui. Pendant des années, cette oeuvre que découvrent ou redécouvrent critiques et historiens n'a survécu que par quelques pages d'anthologie. Pourtant, depuis des années aussi, Gaston Miron propose Loranger comme le précurseur de Saint-Denys Garneau et de la littérature moderne au Canada français" (p. 435).

9 août: Jean-Guy Pilon, Un poète enfin redécouvert, dans Le Devoir. Le jugement que porte cet écrivain

sur la réédition des Atmosphères et de Poëmes est sans équivoque: "Dans une préface bien étoffée, Gilles Marcotte situe très bien l'oeuvre de Loranger dans son époque". Cette publication "est un événement comme un bon livre nouveau est un événement. (...) Cette redécouverte de Jean-Aubert Loranger ne doit pas paraître étrange. Elle est le fait d'une littérature que d'aucuns font naître un peu avant 1940. Mais il y a un autre aspect à cette redécouverte. Très positif celui-là. J'y vois un signe de la maturité de la poésie du Québec qui peut ainsi, dans le mouvement général qui est le sien, accueillir et reconnaître un de ses grands devanciers".

20 octobre: Achevé d'imprimer de l'Anthologie de la poésie canadienne française, "sixième édition", de Guy Sylvestre, publiée à la Librairie Beauchemin Limitée (xxiii,380 p.). Il s'agit d'une réimpression de l'édition de 1969. Les poèmes de Loranger s'y retrouvent donc comme dans l'édition de 1969 (p. 114-118). Cf. aussi p. xvii.

Automne: Lors de la rencontre des écrivains à Sainte-Adèle, Gilles Archambeault, romancier et réalisateur à Radio-Canada, demande une inerview à Jean-Jules Richard. Ce dernier parle quelque peu de Jean-Aubert Loranger.

Novembre-décembre: "Météore trop tôt éteint, Nelligan fait quand même figure de précurseur. Il faudra attendre près d'un quart de siècle avant que le difficile accouchement ne se produise vraiment: le premier poète majeur que le Québec ait produit est un homme obscur (...), cet homme, c'est Jean-Aubert Loranger", écrit Michel Beaulieu, dans Presqu'Amérique, Montréal.

7 décembre: Décès, à Saint-Ours, à l'âge de 74 ans, de Mademoiselle Zélie Loranger, fille du docteur Joseph-Thomas Loranger et de Lucie Beaudry. Elle était la soeur de Jean-Aubert Loranger.

10 décembre: Inhumation, au Cimetière de la Côte-des-Neiges (Montréal) de Mademoiselle Zélie Loranger.

C'est en 1971 qu'Auguste Viatte publie son Anthologie littéraire de l'Amérique francophone. Littératures canadienne, louisianaise, haïtienne, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane (Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Faculté des Arts, CELEF, 520 p.). L'avant-propos (p. 7-8) est rédigé

par Antoine Naaman. Auguste Viatte cite Images géographiques, cinq strophes de Poëmes (p. 82).
On a demandé à Paul Wyczynski de faire la critique de la réédition des Atmosphères et de Poëmes, dans Livres et auteurs québécois 1970 (p. 123-125). "Ce chercheur qui a été et reste [...] un guide et un modèle" (Pierre Savard) félicite les Editions HMH pour cette publication. "Ainsi, ceux qui s'intéressent réellement à la poésie québécoise pourront facilement lire les poèmes de Loranger et en apprécier la thématique autant que l'écriture. Loranger demeure encore un grand inconnu". Saint-Denys Garneau n'a-t-il pas été influencé par ces poèmes écrits au début des années '20? On le voit par les textes que cite Paul Wyczynski. "On devine facilement la part que Loranger a apportée à la vision poétique de Saint-Denys Garneau. Au-delà de simples comparaisons, au cours de recherches plus poussées, j'ai appris que Saint-Denys Garneau lui-même a avoué combien précieux furent pour lui, au moment de ses tâtonnements, les Signets et, plus particulièrement, le poème Je regarde dehors par la fenêtre qui en constitue l'ouverture. [...] Somme toute, il est juste que l'oeuvre de Loranger soit relue et étudiée. Elle révèle des richesses auxquelles il serait impossible de demeurer indifférent".
Dans ce numéro de Livres et auteurs québécois 1970, François Gallays, considère Les Atmosphères suivi de Poëmes comme un des "meilleurs livres de l'année" en poésie (p. 295).

1972 22 mars: Jean-Jules Richard parle de Jean-Aubert Loranger lors de l'émission Horizons de Radio-Canada. Une interview avait été enregistrée à Sainte-Adèle, à l'automne 1971.
19 mai: Achevé d'imprimer du livre d'Axel Maugey, Poésie et Société au Québec (1937-1970) (Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Vie des Lettres canadiennes, no 9, xvi, 290 p.). L'auteur commence ainsi son premier paragraphe sur Les traces de surréalisme en poésie québécoise (p. 87-91): "La découverte du surréalisme par quelques précurseurs, tels Jean-Aubert Loranger (influencé aussi par l'unanimisme), Alfred DesRochers, Saint-Denys Garneau ou Alain Grandbois, permet l'investigation, par le langage d'un monde inconnu, jusque-

là insoupçonné. La poésie se libère de l'émotion subjective, se tourne vers la modernité et devient une arme fondamentale dans le renouvellement de la langue" (p. 87).
30 mai: Achevé d'imprimer, à Montréal, de la deuxième édition, du tome II, L'Ecole littéraire de Montréal, de la collection des Archives des Lettres canadiennes. Dans la note pour cette deuxième édition, Paul Wyczynski écrit que celle-ci "s'enrichit de deux articles substantiels: Alphonse Beauregard par M. Raymond Rivard (p. 255-279), et Jean-Aubert Loranger, du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal par Mme Bernadette Guilmette (p. 280-297). Elle décrit un mouvement important de la vie littéraire du Québec, en donne l'historique et l'analyse des principaux auteurs". Faisant ressortir avec bonheur la continuité qui existe entre Nelligan, Beauregard, Loranger et Saint-Denys Garneau, Raymond Rivard conclut ainsi son article: "Après Nelligan, on aurait tort de croire que l'angoisse poétique s'est éteinte; elle s'est plutôt maintenue, moins vive peut-être, mais bien vivante, dans la conscience de Beauregard d'abord, de Loranger ensuite, pour s'attiser enfin chez Saint-Denys Garneau. Ne serait-ce que pour cette raison, Beauregard mériterait d'entrer dans l'histoire de notre poésie" (p. 279). Le nom de Jean-Aubert Loranger figure aussi aux pages 255, 265 et 270. On retrouve, il va de soi, dans cette édition, le même article de Paul Wyczynski paru dans l'édition de 1963, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement (p. 11-36. Cf. p. 12, 28-29, 33).
Eté: Jean-Jules Richard au présent (Entretien avec Réginald Martel), dans la revue Liberté (p. 40-52). Jean-Jules Richard, parlant de l'époque où il prit "contact avec la littérature" en se "présentant au Jour, chez Jean-Charles Harvey", dit au sujet de Loranger: "C'était un véritable bohème. Il prenait du laudanum. A ce moment-là, il ne publiait rien, comme d'autres qui sont passés à peu près en même temps que lui. Comme Rex Desmarchais, par exemple" (p. 45).
Septembre: Bernadette Guilmette présente à l'Université du Québec à Trois-Rivières une thèse de maîtrise, Le voyage intérieur de Jean-Aubert Loranger (viii,163 p.). "Une méthodique exploration" de la

poésie de Loranger conduisit l'auteur de la thèse "à une poétique rêveuse du voyage" (p. vi).
Automne: Jean-Paul Lamy soutient une thèse de doctorat à l'Université d'Ottawa, La fidélité dans les récits du terroir canadien-français (xv,433 p.). N'y aurait-il pas lieu de consulter cette thèse pour certaines études sur les contes de Loranger? Aussi, est-ce pertinemmment que Jean-Paul Lamy a retenu, dans sa bibliographie, le recueil de Loranger paru en 1925 (p. 415).
24 octobre: Achevé d'imprimer du no 35 des Ecrits du Canada français. Gilles Marcotte y fait paraître les récits de Loranger (p. 13-56) déjà publiés dans Les Idées (présentation, p. 11-12). "Ces nouvelles de Loranger sont écrites dans un style recherché, ouvragé même parfois, usant volontiers de l'inversion un peu précieuse, qui est également un trait d'époque, et qui n'est pas sans rappeler celui de Marcel Dugas. Mais Loranger ne reste pas prisonnier de ces fioritures. Il est possédé par quelques images fondamentales que son écriture finit toujours par retrouver, comme la raison de son existence et la loi même de son mouvement" (p. 12).
Décembre: Max Fadin présente un mémoire, Berthelot Brunet, critique et créateur, à l'Université de Montréal (études françaises). Dans ce mémoire de ii,197 pages, il est fait mention de Loranger ou encore de sa femme. Cf. p. 5, 100, 116, 133, 162
C'est en 1972 que paraît le no 14, Profils littéraires, 2e série, des Cahiers de l'Académie canadienne-française (Montréal). Le nom de Loranger figure dans trois articles de cette revue: d'abord, dans celui de Roger Duhamel, sur Robert de Roquebrune (il y est question des soirées chez Fernand Préfontaine auxquelles assistait Loranger. Cf. p. 7. Pour l'article lui-même, cf. les pages 5 à 17); dans celui sur Roger Maillet, par Willie Chevalier (p. 44-55. L'auteur mentionne les noms des collaborateurs du Matin, puis du Mâtin (p. 48); enfin, dans celui de Victor Barbeau, L'École littéraire de Montréal (p. 139-155. Cf. p. 141).
Dans un article de Livres et auteurs québécois 1971, Gatien Lapointe, traçant la ligne de faîte de toute une époque, nomme Loranger: "Nelligan s'était noyé dans son rêve, Jean-Aubert Loranger imaginait sur son quai d'impossibles départs, Saint-Denys-Garneau

se coupait la tête et s'affolait du sourire d'ange et puis de fou que cette tête séparée de son corps faisait, Anne Hébert préparait le dernier mot de la dernière solitude. Il fallait que ce soit la fin irrémédiable de ce monde" (Les rats aussi ont de beaux yeux : De Claude Rousseau, p. 156).

1973 Mai: Philippe Haeck, Naissance de la poésie moderne au Québec, dans Etudes françaises (Montréal). Cet article commence ainsi: "Tous ceux qui lisent un peu la poésie québécoise et les quelques études qu'on lui consacre ne sont pas sans savoir que plus d'un est prêt à considérer l'année de la parution des Regards et jeux dans l'espace comme une date importante, quelque chose comme l'apparition de la poésie moderne ici[2], à considérer Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois comme une espèce de sainte trinité". On lit dans l'annotation infrapaginale: "La réédition des Atmosphères (1920) et des Poèmes [sic] (1922) de Jean-Aubert Loranger risque peut-être de changer cette opinion" (p. 95).
Printemps-été: Claude Bélanger (De quelques aspects d'un poème . L'invitation au retour, dans la barre du jour (p. 36-47) traite des "aspects morpho-phonologiques" des seize vers de ce poème de Loranger, "en regard des trois concepts de mètre, de rime et de forme fixe tels que définis par le système de la versification" (p. 37).
7 novembre: Achevé d'imprimer du livre de Placide Gaboury, Louis Dantin et la critique d'identification (Montréal, Hurtubise HMH, Collection Reconnaissances, 263 p.). Nous retrouvons, à la page 161, le jugement que porte Placide Gaboury sur l'oeuvre de Loranger, jugement déjà formulé dans une thèse de doctorat (1970). Cf. aussi p. 86, 114 et 170.
Décembre: Jacques Blais présente une thèse à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat ès lettres, La poésie au Québec de 1934 à 1944 . Dialectique et métamorphoses des valeurs (xliv, 523 p.). Dans cette thèse d'une documentation très riche, l'auteur fait à Loranger une large place (p. 1, 7, 11, 69, 72-74, 77-78, 82, 186, 308, 371-372, 465, 493, 510, 518). Dès la première page de son introduction, il montre l'importance de ce poète face à la modernité. Il y revient à la page 82: "Garneau, à son insu, rejoint Nelligan, Delahaye,

Chopin, Beauregard, Loranger, tous poètes naguère engagés dans une même recherche de modes d'expression le plus justement adaptés à leur temps comme à leur être propre".

Dans Livres et auteurs québécois 1972, il est question de Loranger. D'abord, dans un article de Bernadette Guilmette, Récits de Jean-Aubert Loranger (p. 51-53), puis dans un autre de Maximilien Laroche, L'Ecole littéraire de Montréal (p. 230-233). La première, après avoir rappelé "l'heureuse initiative" de Gilles Marcotte "de faire rééditer un de nos plus importants poètes, Jean-Aubert Loranger", traite des récits du même auteur publiés, cette fois encore, par les soins de Gilles Marcotte, dans les Ecrits du Canada français. "L'histoire", écrit-elle, "retiendra peut-être qu'il [Loranger] a été prosateur comme elle se souvient qu'il fut poète". Le second, Maximilien Laroche, parle de "la réédition du deuxième volume des Archives des Lettres canadiennes-françaises consacré à "l'Ecole littéraire de Montréal" [...], augmentée de deux études portant l'une sur Alphonse Beauregard et l'autre sur Jean-Aubert Loranger". Il présente ainsi les pages sur Loranger: "C'est dans cette continuité [celle de Beauregard] que Loranger permet de reconnaître que se trouve sans doute l'intérêt le plus évident de l'étude consacrée par Bernadette Guilmette au poète des "Atmosphères". [...] "Beauregard, Loranger prolongent Nelligan. Mais ils ne font que préparer la voie à St-Denys Garneau, comme le signalait Raymond Rivard". "Qu'est-ce à dire? Que des études comme celles de Rivard, de Bernadette Guillemette",—reprend Maximilien Laroche après une phrase sur la "continuité" —, "viennent heureusement nous donner l'éclairage qui nous permettra de revenir à Nelligan pour ausculter sa poésie en y cherchant l'écho non pas d'une âme solitaire mais celle d'une voix collective comme nous pouvons mieux nous en rendre compte en situant Nelligan parmi ses contemporains et ses successeurs. L'étude de Bernadette Guillemette, qui s'attache davantage à situer Loranger par rapport aux courants littéraires de son époque qu'à étudier son oeuvre proprement dite peut nous être d'une aide précieuse".

C'est en 1973 que paraît: Supplement to The Oxford Companion to Canadian History and Literature, de William Toye (Oxford University Press). Une phrase

concerne Loranger: "A new edition of the poems of Jean-Aubert Loranger, Les atmosphères suivi de poèmes (sic) (1970), has introduced this little-known poet of the twenties to his "true contemporaries", in the words of his editor Gilles Marcotte" (p. 254).

1974 Janvier-février: Jacques Rancourt fait paraître une anthologie, Poésie du Québec, aux Editions Saint-Germain-des-Prés, à Paris, dans la collection Poésie 1, no 35 (128 p.). Pour Loranger, cf. p. 13, 27, 37-41, 43-46. "La poésie française continue d'intéresser", écrit Jacques Rancourt, "et même de passionner nos poètes. Certains d'ailleurs l'imitent encore fidèlement. Puis, Jean-Aubert Loranger en 1920 et Saint-Denys Garneau peu après, assimilent son influence et parviennent à une intensité et un dénuement d'expression de plus en plus marqués. Leur approche profondément spécifique de la réalité confère à leur poésie une portée universelle" (p. 13).
9 mars: Gaétan Dostie, La poésie québécoise. Gilles Hénault, prophète discret, dans Le Jour (Montréal). Gilles Hénault a connu Loranger "autour de 1939": "C'était un type extrêmement gentil et taciturne. C'était terrible à l'époque le journalisme. Loranger gagnait tout au plus 12. ou 15. dollars par semaine. Pour vivre, il avait choisi de couvrir ce qu'on appelait les dîners-causeries. Ça lui permettait de manger aux frais de ces clubs. Il arrivait à survivre en écrivant ces petits contes que publiait La Patrie. Il m'a fait découvrir Saint-John Perse; personne, sauf lui, ne lisait ce poète au Québec à cette époque".
24 mai: Achevé d'imprimer de l'Anthologie de la poésie québécoise, "septième édition" (Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, xxiv, 414 p.). Il s'agit en fait d'une 4e édition. Cf. les pages xviii, 104-108. Rien n'a été changé en ce qui concerne les textes de Loranger choisis par Guy Sylvestre en 1958.
Août: André-G. Bourassa présente sa thèse de doctorat, Surréalisme et littérature québécoise, à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal (528 p.). L'auteur de cette thèse constate des ressemblances entre Loranger et Apollinaire (p. 43-44), mais "ces rapprochements de Loranger et d'apollinaire ne justifient pas un rapprochement de Loranger

avec les surréalistes. (...) Le plus qu'on puisse dire, c'est que Loranger suivait l'avant-garde de près" (p. 45). Cf. p. 1, 4, 9, 40-47, 50, 130, 368, 434-435, 455-456, 526.

2 novembre: Gaétan Dostie, dans son article, Rémi-Paul Forgues, Poète automatiste (Le Jour), déplore le sort fait à quelques poètes: "Combien de jeunesses, de poètes avons-nous piétinés dans ce pays de neige et de peurs? Combien de Nelligan, de Jean-Aubert Loranger, de Saint-Denys Garneau, d'Isabelle Legris, de Gauvreau, avons-nous laissé envahir, enkyloser par l'immense solitude du silence?

Le nom de Loranger figure dans le Dictionnaire bibliographique du Canada français préparé par Victor Barbeau et André Fortier (Montréal, Académie canadienne-française, p. 154).

C'est aussi en 1974 que paraît le livre de Paul Gay, Notre poésie. Panorama littéraire du Canada français, 2 (Montréal, Editions Hurtubise HMH, Ltée, 200 p. Cf. p. 49, 52, 65-67). L'auteur est convaincu que "parmi les poètes qui ont illustré la période de 1900 à 1930, Jean-Aubert Loranger mérite certainement une bonne place" (p. 67).

En 1974 également, Laurent Mailhot consacre douze lignes à Loranger dans La littérature québécoise (Paris, Presses Universitaires de France, Collection "Que sais-je?", no 1579, 128 p. Cf. p. 62. Voir aussi les pages 40 et 44).

La même année, David Strickland, dans son Dictionnaire de citations de la littérature québécoise (Montréal, La Presse), inclut Loranger. Cf. le mot voir, p. 315.

1974-1975: A la librairie de l'Université de Montréal, grâce au travail de Réginald Hamel, paraissent des documents très précieux pour nos lettres, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925). Réunis en deux volumes, ces pièces d'archives dactylographiées renferment beaucoup de renseignements sur Loranger et sa participation aux séances de l'Ecole littéraire. Cf. p. 306-309, 312-316, 325, 327-335, 337-339, 341-346, 350-359, 361-364, 366-370, 373, 379-380, 385-387, 389-395, 397, 400, 402-405, 408-409, 414, 417, 420-422, 425, 867, 873, 917-918. Le tout comprend xxii, 933 pages.

1975 30 janvier: Achevé d'imprimer du livre de Jacques Blais, De l'Ordre et de l'Aventure. La poésie au Québec de 1934 à 1944 (Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Vie des Lettres québécoises, no 14, x,410 p. Cf. p. 3, 9, 52-55, 57, 61, 138, 225, 271-272, 336, 360). Ce livre, bien écrit, comportant des jugements nuancés, renferme des informations nombreuses "sur une époque au cours de laquelle s'accomplit une importante et décisive mutation du passé à l'avenir, de la tradition à l'invention" (p. x). C'est durant cette période que Loranger aurait pu nous donner son Terra Nova (p. 9, 55, 57, 271-272, 336).

26 juillet: Gaétan Dostie, Etudes sur la poésie québécoise (2ième partie). Réginald Hamel fait revivre l'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Jour. "L'Ecole avait rassemblé les plus éminents écrivains de son temps depuis Emile Nelligan jusqu'à Jean-Aubert Loranger et même Claude-Henri Grignon", note Gaétan Dostie.

8 août: Robert de Roquebrune parle du Nigog et mentionne le nom de Jean-Aubert Loranger lors de la 3e émission télévisée de Propos et Confidences, réalisée par Jean Faucher à Radio-Canada.

9 août: Gaétan Dostie, Etudes sur la poésie québécoise, 3ième partie. "De l'ordre et de l'aventure" selon Jacques Blais, dans Le Jour: "Prôner la révolte" est une entreprise difficile pour les peuples écrasés", écrit Gaétan Dostie. "La seule phobie de tous ces écrivains touchait la plus grande censure qui soit à cette époque, la sexualité. C'est Jean-Jules Richard qui affirmait que les seuls péchés qui existaient au Québec étaient ceux d'impureté. Toute marginalité sexuelle était suicidaire. Jean-Aubert Loranger, Berthelot Brunet, Saint-Denys Garneau, etc., ont payé bien cher toute dérogation à la règle".

6 octobre: Divorce de Jean Loranger et de Myrna-Mae Crawley.

C'est en 1975 que paraît le livre d'Adrien Thério, Des choses à dire (Journal littéraire 1973-1974) (Montréal, Editions Jumonville, 175 p.). Après avoir cité une phrase écrite par Placide Gaboury, dans son livre sur Dantin, Adrien Thério interroge Gaboury: "Ici, je voudrais savoir si c'est vous ou Dantin qui appelez ces poètes "inférieurs"? Il semble que ce

soit Dantin. Si c'est lui, dites-lui qu'il avait mal lu Jean-Aubert Loranger" (p. 57).

1976 3 juin: Achevé d'imprimer du Dictionnaire pratique des auteurs québécois, préparé par Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski (Montréal, Fides). On y consacre un article substantiel à Loranger (p. 459-461). Cf. aussi p. 44, 694, 696, 705.
27 août: Mariage, à Halifax, de Jean Loranger et de Janice-Isabella Rohertson.
Septembre: Robert Giroux, Va-et-vient et circularité de la rêverie chez Jean-Aubert Loranger, dans Voix et Images, Montréal (p. 71-91). "De ce poète de la nuit et de l'attente, du "grand désir effondré", l'auteur propose "une lecture naïve, un peu comme celle que proposait Gaston Bachelard à propos de tout vrai écrivain à l'écoute de ses rêveries profondes" (p. 72).
2 novembre: François Ricard mentionne "la réédition de Jean-Aubert Loranger il y a quelques années", à l'émission consacrée à Dix ans de littérature québécoise, I. Poésie, réalisée par André Major (Radio-Canada, réseau FM).
C'est en 1976 que paraît Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique, par la Fédération Internationale des Professeurs de Français (F.I.P.F.), à Sèvres (France), un volume de 704 pages. Les collaborateurs du Québec, André Gaulin, Emile Bessette, Gilles Dorion, Albert Le Grand et Michel Têtu mentionnent le nom de Loranger (p. 431 à propos de l'Ecole littéraire de Montréal et p. 684 à propos du Nigog).

1977 25 mai: Achevé d'imprimer du livre de Jacques Castonguay, La Seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé, Saint-Jean-Port-Joli (Montréal, Fides, Collection Loisirs et culture, 165 p.). Ces pages contiennent des informations importantes sur les ancêtres de Jean-Aubert Loranger.
3 novembre: Achevé d'imprimer de Instantanés de la condition québécoise. Etudes de textes, de Jean-Pierre Boucher (Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 33, Collection Littérature, 200 p. Cf. p. 3, 41-56). Une étude s'intitule Au bout du quai. Le Prologue du Passeur de Jean-Aubert Loranger. L'auteur,

Jean-Pierre Boucher, a "retenu" ce texte parce qu'il "se situe (...) à un moment important de l'évolution de la société québécoise du vingtième siècle et illustre un aspect particulier de la condition québécoise" (p. 6).
C'est au cours du 4e trimestre de 1977, qu'André-G. Bourassa publie son livre Surréalisme et Littérature québécoise (Montréal, Editions L'Etincelle, 375 [9] p.) dans lequel se trouve un inédit de Loranger, [Mais au siècle prochain] (p. 49-50). Cf. aussi p. 12, 15, 30-45, 80, 98, 249, 309, 318, 357-359, 372, 377.
Décembre: Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, dans le no 15 du Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa (p. 4-10). Elle fait paraître six textes que Loranger n'a pu faire imprimer dans un recueil qu'il aurait nommé Terra Nova.
C'est en 1977 que Ben-Zion Shek de Toronto publie son livre, Social Realism in the French-Canadian Novel (Montréal, Harvest House, 326 p.). On y lit cette phrase: "Between the publication of Hémon's and Savard's novels, Jean-Aubert Loranger's ironically entitled collection of short stories, A la recherche du régionalisme, le village (1925), flayed the hypocrisy and brutishness of his rural figures" (p. 60).
La même année, paraît le no 20 de la revue Ellipse, publiée par la Faculté des Arts de l'Université de Sherbrooke. Ce numéro est consacré à Jean-Aubert Loranger et à W. W. Eustache Ross. On traduit de leurs textes en anglais pour Loranger (p. 12-48) et en français pour Ross. Robert Giroux signe un article, Patterns In Jean-Aubert Loranger (p. 49-65); c'est Valerie Vanstone qui traduit ces pages extraites de l'article paru dans Voix et Images de septembre 1976. Les autres traducteurs de Loranger sont: D. G. Jones, Larry Shouldice, Kathy Mezei, George Maclaine Lang, Rod Willmot, Judith Cowan, Joseph Pivato et David Lobdell. Cf. aussi p. 3-11, 110-112.

1978 .. 15 juin: Achevé d'imprimer des Contes de Jean-Aubert Loranger, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette (Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, nos 56 et 57). Le premier tome, Du passeur à

Joë Folcu, contient 324 pages. On y trouve une chronologie (p. 7-10), une préface (p. 11-23), les contes eux-mêmes (p. 25-311), un lexique (p. 313-319) et une table des matières (p. 321-323). Le second tome, Le marchand de tabac en feuilles, contient 331 pages. On y trouve d'abord une note liminaire (p. 7), puis les contes eux-mêmes (p. 9-303), un lexique (p. 305-308), une bibliographie (p. 309-319), la liste des contes (p. 321-325) et une table des matières (p. 327-329).

4 juillet: Décès, à Cowansville, de Robert de Roquebrune, époux de feue Josée Angers. Il était âgé de 88 ans et 11 mois.

6 juillet: Funérailles, à Frelighsburg, en l'église Saint-François d'Assise, de Robert de Roquebrune. Inhumation au cimetière de Frelighsburg.

22 juillet: Le professeur Jean-Guy Hudon signe un article bien documenté sur le cousin et ami de Loranger, Robert de Roquebrune, cet "honnête homme", dans Le Devoir.

22 novembre: Au Salon du livre de Montréal qui se tient à la Place Bonaventure, lancement, par la maison Fides, de 29 ouvrages dont les Contes de Jean-Aubert Loranger.

23 novembre: Jean Sarrasin, à l'émission Montréal-Express de Radio-Canada, présente les Contes de Loranger et qualifie l'auteur de "Balzac du Québec". Il souligne aussi la qualité de cette édition.

16 décembre: Robert Mélançon, De vrais livres pour de vrais cadeaux. Dans une liste de "livres d'étrennes" qu'il dresse pour le lecteur, Robert Mélançon mentionne les Contes de Loranger présentés "dans une belle édition". "A offrir à un amateur de littérature québécoise. A un lecteur hédoniste aussi, puisqu'on lit ces contes avec grand plaisir" (Le Devoir).

1979

17 janvier: Dans son article, Jean-Aubert Loranger: un grand sourcier d'ici, Michel Beaulieu s'efforce de montrer que la publication des contes place Loranger "parmi les grands écrivains d'ici, parmi les principaux sourciers d'ici" (Le livre d'ici, Montréal).

20 janvier: Article intelligent et enthousiaste de Robert Mélançon sur les Contes de Loranger, "un écrivain aussi remarquable et scandaleusement ignoré durant plus de trente ans". Selon Robert Mélançon,

"il faudra réécrire l'histoire littéraire du Québec entre les deux guerres mondiales pour faire à Loranger toute la place qui lui revient, aussi bien comme poète que comme conteur, l'une des premières. Nous ne comptons pas, après tout, tellement d'écrivains de cette qualité" (Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, dans Le Devoir).
Février: Réal Ouellet, d'un ton didactique, présente les Contes de Loranger, dans la revue Lettres québécoises, de Montréal (p. 43-46).
17 avril: Achevé d'imprimer de Naissances. De l'écriture québécoise. Essais (Montréal, VLB éditeur, 413 p.), un livre de Philippe Haeck. L'auteur, nul doute, apprécie l'oeuvre de Loranger puisqu'il cite cinq de ses vers à la page 26 et qu'il écrit à la page 82: "Lire en même temps cette phrase de Jean-Aubert Loranger: "Mon coeur est dévasté comme un corridor, où il y a beaucoup de portes, beaucoup de portes, des portes closes". Cf. aussi p. 391.
Avril: Achevé d'imprimer de l'Anthologie de la littérature québécoise, sous la direction de Gilles Marcotte, tome III (Montréal, La Presse). Ce tome, Vaisseau d'or et croix du chemin, 1895-1935 (xv,500 p.) a été préparé par Gilles Marcotte et François Hébert. L'introduction est de Gilles Marcotte. Les textes poétiques ont été choisis dans Les Atmosphères et dans Poëmes (p. 352-358). Le conte, Une poignée de mains (sic) (p. 358-360), avait d'abord paru dans la revue Les Idées.
Avril-mai: André G. Bourassa, La Poésie. Entre l'espace et le temps. Ou le lieu de rencontre de Pierre Morency, Jean-Aubert Loranger, Denis Vanier et Michel Van Schendel, dans Lettres québécoises. L'auteur prouve de façon non équivoque son intérêt pour Terra Nova de Loranger.
29 mai: Michel Benoît, dans son magazine d'information, Ce soir (Télévision de Radio-Canada) annonce que le prix littéraire France-Québec Jean-Hamelin vient d'être décerné, à Paris, à l'auteur Jean-Aubert Loranger (à titre posthume) pour ses Contes publiés par les Editions Fides.
30 mai: Le Devoir et La Presse informent leurs lecteurs de l'attribution du prix France-Québec Jean-Hamelin à Jean-Aubert Loranger, à titre posthume.
Mai: Aurélien Boivin, Relecture. Contes de Jean-Aubert Loranger, dans la revue Québec français (Québec,

p. 54-55). Dans son article soigneusement structuré, Aurélien Boivin, chercheur de grande classe, écrit au sujet de la découverte de "près de cent cinquante contes de Jean-Aubert Loranger, enfouis dans quelques périodiques de son époque, surtout dans l'édition dominicale de la Patrie": "Voilà qui démontre, une fois de plus, l'importance de la recherche fondamentale en histoire littéraire chez nous!" (p. 54) "C'est un corpus unique, varié, original, qui témoigne de la richesse de notre patrimoine littéraire collectif" (p. 55).

9 juin: René Lord fait part aux lecteurs du Nouvelliste (Trois-Rivières) de l'obtention du prix France-Québec Jean-Hamelin à Loranger, dans un article qu'il intitule: Consacrée par le prix France-Québec, l'oeuvre de Jean-Aubert Loranger nous est connue grâce aux travaux d'une Trifluvienne. Il met en valeur les Contes ainsi que le travail qu'a nécessité la préparation de cette publication.

7 juillet: Robert Mélançon, dans son article du Devoir, Pour un bilan de la saison littéraire 78-79, recommande ainsi la lecture des Contes: "Enfin, l'un des événements de la saison, la publication des Contes de Jean-Aubert Loranger (Fides, Le Nénuphar) dans une belle édition préparée par Bernadette Guilmette; comme ces contes n'avaient jamais paru que dans des journaux, cette édition est l'occasion d'une véritable découverte. Nous n'avons pas tant d'écrivains aussi vivants, aussi divertissants et aussi exacts que Loranger; il ne faut pas se priver de lire ses contes durant les vacances tant ils semblent avoir été écrits pour cela".

Ete: Des renseignements nous sont donnés au sujet du prix attribué à Jean-Aubert Loranger: "C'est la Délégation du Québec à Paris qui accueillit les membres du jury, composé de : Cinq Québécois (Hélène Ouvrard, Alice Poznanska-Parizeau, Axel Maugey, Gérald Robitaille, Michel Tétu) et cinq Français (Monique Thies-Jalade, Yves Berger, Jacques Cellard, Robert Cornevin et Henri Queffélec). Il y avait 23 candidatures et il fallut plusieurs tours de scrutin" avant que le prix France-Québec Jean-Hamelin ne soit décerné à Jean-Aubert Loranger (La Vie de l'A.D.E.L.F., dans la revue Culture française, Paris, p. 52). Cette revue est "éditée conjointement par l'Association "Culture française" et par l'A.D.E.L.F. (Association des Ecrivains de Langue

Française (Mer et Outre-Mer), avec la collaboration de l'A.F.A.L. (Association francophone d'accueil et de liaison)".
Août-septembre: Adrien Thério, dans Dits et Faits de sa revue Etudes québécoises, mentionne l'attribution du prix France-Québec Jean-Hamelin à Loranger et la remise de ce prix qui aura lieu à Paris en novembre.
17 novembre: A l'émission L'envers de la page, au poste CFCQ-MF (Trois-Rivières), Bernadette Guilmette parle de son édition critique sur la poésie de Jean-Aubert Loranger. Cette émission est conçue par Louise Blouin et réalisée par Bernard Pozier.
26 novembre: Le président de l'Association des Ecrivains de Langue Française (Mer et Outre-Mer), Monsieur Robert Cornevin, remet à Bernadette Guilmette, le prix France-Québec Jean-Hamelin. Ce prix est décerné à Paris en présence du délégué général du Québec à Paris, Monsieur Yves Michaud. Monsieur Auguste Viatte, présente l'auteur des Contes, Jean-Aubert Loranger, et la récipiendaire. Il mentionne l'importance que constitue pour lui une édition critique. A ce titre, il loue la publication des poésies complètes de Nérée Beauchemin par Armand Guilmette. Il signale aussi l'événement que constituera la publication de l'édition critique de la poésie de Loranger.
3 décembre: Le Nouvelliste de Trois-Rivières transmet la nouvelle provenant de Paris par l'agence de presse Reuter concernant la remise de Prix décernés à des écrivains. On y lit: "Le prix France-Québec à Bernadette Guilmette, pour sa nouvelle (sic) édition des contes de Jean-Aubert Loranger".
Dans Livres et auteurs québécois 1978, publié à Québec en 1979, Jean-Pierre Boucher fait une analyse substantielle des Contes de Loranger et de la présentation des deux tomes. Jugements nuancés et justes.

DOMICILES CONNUS DE JEAN-AUBERT LORANGER

1896 Jean-Aubert Loranger naît le 26 octobre 1896 et il habite avec ses parents, Joseph-Thomas Loranger, "admis à la pratique médicale en juin 1898" (La Presse du 31 août 1900), et Madame Lucie Beaudry-Loranger, au 999, rue Saint-Denis, Montréal (Cf. L'annuaire montréalais de Lovell, 1896-1897, 1897-1898, 1898-1899, 1899-1900 et 1900-1901, les annuaires téléphoniques de Montréal (la Compagnie Bell) parus en avril 1899 et juillet 1900[1], La Patrie du 31 août et du 1er septembre 1900 et La Presse du 31 août 1900).

1909 L'on sait, avec certitude, que Jean-Aubert Loranger et sa soeur Zélie — avec leur mère — habitent chez les parents de celle-ci (Monsieur Louis-Joseph Dézéry-Beaudry et Madame Amélie-Elizabeth Hatt-Beaudry), 493, rue Saint-Denis, Montréal, tel qu'il appert dans les Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal (Cf. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1909-1910, et le même registre pour l'année scolaire 1910-1911, et 1911-1912).
Peut-être même vivent-ils à cet endroit depuis septembre 1900, date de la mort du docteur Joseph-Thomas Loranger. Selon l'annuaire montréalais de Lovell, pour l'année 1902-1903, l'adresse de "L. J. Desire" (sic) Beaudry est bien "493 St Denis". On y lit la même adresse dans les annuaires et ce, jusqu'en "1915-1916" inclusivement.
De 1900 à 1913, c'est l'époque des vacances à Saint-Ours-sur-Richelieu (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971).

1912 Le 2 septembre 1912, l'adresse de "Mme vve" Loranger, que nous retrouvons dans les Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, est: "543 Berri" (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année

---

[1] Nous indiquons, dans la bibliographie, les références complètes des annuaires alphabétiques de rues et d'adresses de citoyens de Montréal, annuaires établis par John Lovell et fils, ainsi que des "annuaires" téléphoniques de la Compagnie Bell Canada.

scolaire 1912-1913, et pour les années scolaires 1913-1914 et 1914-1915). Madame Loranger a donc quitté le domicile de ses parents avec Jean-Aubert et Zélie. Dans le Lovell de 1914-1915, l'adresse de "Mrs wid J F" (sic) Loranger est aussi "543 Berri".
Madame Loranger et ses deux enfants passent l'été 1915 à Richelieu (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971) et celui de 1918 au lac des Quatorze-Iles, dans les Laurentides (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 29 avril 1971).

1920 On lit dans le Lovell's Montreal Directory, 1920-1921 que Jean-Aubert Loranger, "ins agt" (agent d'assurances), réside à l'adresse suivante: "apt 7 316 St Denis". Après son mariage, avec Marie-Hélène-Alice Tétreau, le 5 février 1920, le poète a donc habité un appartement situé à peu de distance de la demeure de sa mère.

1921 Le 13 mai 1921, le couple Tétreau-Loranger s'embarque pour la France sur le "Scandinavian" (Le Devoir, La Patrie et La Presse du 13 mai 1921). Il réside d'abord à Paris. Vers la fin du mois de juin ou le début de juillet, il s'établit à l'Ile d'Aix (Charente-Maritime). Ce lieu lui est indiqué par Marcel Dugas. A cet endroit, il loge finalement dans la Maison de l'Empereur (lettres du docteur René Pacaud, le 1er juillet 1975 et le 3 février 1976. Entrevue avec celui-ci, le 11 octobre 1975). C'est dans ce site mémorable que Napoléon passa la dernière semaine de sa vie en France, avant son exil. Le couple, qui est rentré d'Europe avant Noël 1921, séjourne tantôt chez la mère de Jean-Aubert Loranger, au 543 Berri, et tantôt chez la mère d'Alice Tétreau-Loranger, Madame Cléphire Gagnon-Tétreau, au 1936, Avenue du Parc, Outremont (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 29 avril 1971). Dans le Lovell de 1921-1922 et dans les "annuaires" téléphoniques de juillet 1921 et de janvier 1922, on ne trouve pas le nom de Jean-Aubert Loranger mais on remarque celui de sa mère et celui de sa belle-mère aux adresses sus-mentionnées. L'adresse de Jean-Aubert Loranger, qui apparaît sur la Liste des membres de l'Ecole littéraire, le 9

novembre 1921 (révélée par Réginald Hamel dans le volume I qu'il a préparé sur l'Ecole littéraire de Montréal, p. 364), est: "543, rue Berri". A cette date, le poète était encore en France. Ainsi l'Ecole avait retenu l'adresse de la mère de Loranger.

1922 C'est le 28 juin que naît le premier enfant du couple Tétreau-Loranger. On a songé à un nouveau domicile.
Le 4 octobre, se tient au 1234, rue Saint-Christophe, Montréal, dans le logis de Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger, une séance de l'Ecole littéraire de Montréal. Le loyer de l'Ecole littéraire est défrayé alors par le secrétaire de la Province, l'Honorable Athanase David. Le 2 mai 1923, la famille Loranger se voit forcée de déménager car la subvention n'a pas été remise à l'Ecole (cf. les procès-verbaux de l'Ecole littéraire de Montréal, séances des 4, 10, 17 octobre 1922 et du 9 mai 1923). Ainsi le montant offert à l'Ecole par le secrétaire provincial sert à acquitter, en partie, le loyer de la famille Loranger comme le soulignera Albert Boisjoly dans Le Canada du 2 juin 1933.

1925 Le Lovell montréalais, pour l'année 1925-1926, indique, pour la seconde fois, une adresse au nom de Loranger. Il est écrit: Jean Hubert (sic) reporter apt 62 5468 Park av". On retrouve, dans le même volume, section des noms de rues, à "PARK AV.": "5460 Parkcourt Apartments (...) 62 Loranger Jean Aubert". Les Lovell de 1926-1927 et 1927-1928 mentionnent la même adresse. Celui de 1927-1928 ajoute une précision: "PARK AV 5460-5468".
On lit dans les "annuaires" téléphoniques hiver-printemps 1927 et été-automne 1927: "Loranger J A r 5468 Park... ATlantic 6542".

1928 Le nom et l'adresse indiqués dans le Lovell de Montréal pour l'année 1928-1929 sont: "Loranger (...) Aubert reporter apt 17 934 Sherbrooke E", aux appartements Gauthier.

1929 Le numéro de téléphone, dans l'"annuaire" de l'hiver-printemps 1929, est inscrit au nom de Madame Alice Tétreau: "AMherst 3991", et précédé de cette adresse: "1700 Sherbk e", Montréal.

Le Lovell montréalais de 1929-1930 donne le renseignement suivant: "Loranger (...) J A editor "La Presse" apt 28 283 Blvd Decarie".
Le numéro de téléphone ("WAlnut 9201") est encore inscrit au nom de Madame Alice Tétreau dont la résidence est située au "283 Decarie bl", Montréal ("Annuaire" été-automne 1929).

1930 Le Lovell de 1930-1931 mentionne cette adresse à la suite du nom de "J A" Loranger "editor "La Presse": "apt 28 3621 Blvd Decarie", Montréal.
Le numéro de téléphone, qui fait suite à l'adresse ci-haut mentionnée ("3621 bl Decarie... WAlnut 9201") est inscrit au nom de Madame Alice Tétreau dans l'annuaire" de l'hiver-printemps 1930, et au nom de Madame A. Tétreau dans l'"annuaire" de juillet 1930.
La Presse du 4 octobre 1930 nous apprend que la famille Loranger, qui compte deux adultes et deux enfants, quitte Montréal pour Ottawa. Leur domicile fut, peut-être, dès leur arrivée, dans la capitale fédérale, situé à 150 Argyle, Ottawa. En effet, on lit dans les "annuaires" téléphoniques (Ottawa - Hull and Vicinity) de février 1931, août 1931 et février 1932 que Jean-Aubert Loranger demeure à "150 Argyle", Ottawa, et que son numéro de téléphone est: "CAring 2107".

1932 Le 15 février 1932, Loranger donne sa démission comme secrétaire du ministre de la Marine. Il revient à Montréal avec sa famille.
L'annuaire montréalais de Lovell, pour l'année 1932-1933, donne l'adresse de "Jean A" Loranger: "apt 3 610 Champagneur av Outremont", aux appartements Vimy. Le Canada du 26 mai 1932 communique la même adresse.

1933 Selon le Lovell montréalais de 1933-1934, le poète réside aux appartements Tonio: "apt 23 451 Edouard Charles Outremont". Après l'adresse, vient le prénom de "Jean", lequel est suivi du mot "journalist". Mais le nom qui figure est celui de "Aubert", non pas celui de "Loranger". L'écrivain est donc inscrit au nom de "Jean Aubert".
Le numéro de téléphone, dans l'"annuaire" de septembre 1933 est au nom de Madame Alice Tétreau: "r 451 Edward Chas... CRescent 4975".

1938 "Loranger (...) Jean Aubert journalist 420 Stuart av Outremont", tel que le révèle l'annuaire montréalais de Lovell, pour les années 1938-1939, 1939-1940 et 1940.
Le 4 mai 1939, Henri Tranquille adresse une lettre à Jean-Aubert Loranger, 420, avenue Stuart, (Outremont) (archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent).

1941 On lit, dans l'annuaire montréalais de Lovell (1941) que "Loranger", "J A emp La Patrie" réside aux appartements Garibaldi: "apt 2a 2195 Wilson av".

1942 Le dernier domicile de Loranger est mentionné comme suit, dans le Lovell montréalais de 1942: LORANGER (...) J Robt (sic) journaliste apt 1 543 Sher(brooke) E".

OEUVRE

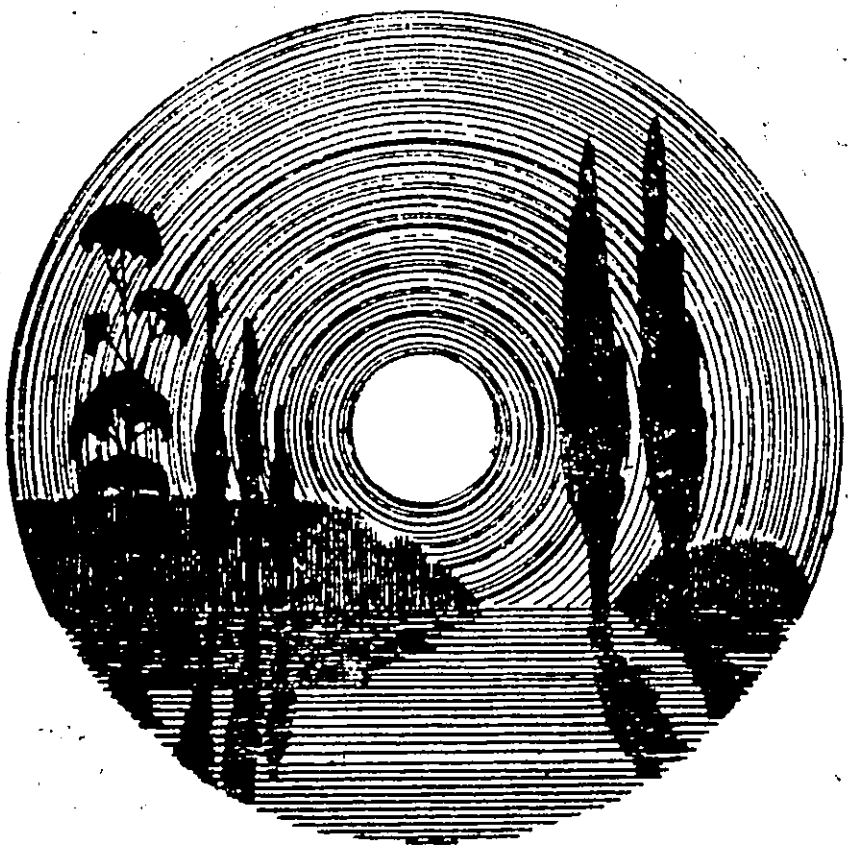
JEAN AUBERT LORANGER

# LES ATMOSPHERES

LE PASSEUR

POEMES

ET AUTRES PROSES



COUVERTURE DE J. C. DROUIN

POUR MA FEMME[1]

# LES ATMOSPHERES

$I^1$

Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Jules Romains[1].

## LE PASSEUR[1]

## PROLOGUE[2]

Une rivière[3].

Sur la rive gauche qui est basse, il y a un village. Une seule rue le traverse par où entre sa vie, et les petites maisons, qui se font vis-à-vis[4], y sont comme attablées. Tout au bord, à la place d'honneur, l'Eglise qui préside à la confrérie des petites maisons[5].

Sur la rive droite qui est escarpée, c'est une grande plaine avec des moissons, une plaine qui remue; et derrière un grand bois barre l'horizon, d'où vient une route vicinale jusqu'à la grève où est la cabane du passeur[6].

La route est flanquée de poteaux télégraphiques qui ont l'air de grands râteaux debout sur leur manche[7].

Enfin, le bac du passeur qui est un morceau de la route qui flotte sur l'eau[8].

## LE PASSEUR[9]

Quand vint à l'homme la curiosité de connaître son âge, et qu'on lui eut fait voir le registre de sa vie avec l'addition de ses jours qui faisaient quatre-vingts ans, il fut d'abord moins effrayé de ce qu'il allait lui falloir mourir que de l'imprévu[10] de sa vieillesse.

Il ne se savait pas rendu si loin[11]. Il avait avancé dans la vie sans regarder devant lui, à la manière du rameur qui connaît bien le parcours et qui ne se retourne pas vers l'avant, tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras. Aussi, se retourna-t-il brusquement vers ce qu'il lui restait à vivre, quand il eut senti par tout son corps la secousse de l'anticipation de la fin, quand il sut la vieillesse subite qu'il devenait.

L'homme n'avait jamais eu d'autre métier que celui de passeur, et pour gîte, la bicoque aussi vieille que lui, sur l'autre rive, tout au bord de l'eau, en face du village.

C'était une vie organisée avec un bac et une chaloupe: une raison d'être qui est la route dont il avait fonction de continuer l'élan par-dessus la rivière. Il était une espèce de batelier de la route[12]. Il passait les piétons dans une petite chaloupe blanche qu'il maniait à la rame; un grand bac rouge[13], guidé d'une rive à l'autre par un fil transversal[14], servait aux voitures et aux charges lourdes.

Il causait peu, ce qui avait éloigné de lui les sympathies.

Le bonhomme était lent dans son travail, mais assidu. Si un attelage sonnait sur la route, il sortait sans se hâter de sa sieste qu'il prenait à sa porte, et allait à son poste à l'avant du bac, le dos courbé et les mains sur le fil, prêt à tirer. Quand la voiture était débarquée, il se faisait payer, puis se remettait à tirer le fil sans rien dire. Le bac rejoignait lentement l'autre rive, avec son petit bruit tranquille de papier froissé que faisait sous les panneaux l'eau qui se frisait. Puis l'homme reprenait sa sieste, immuable.

Ainsi donc, à toute la longue vie que l'homme reconnut avoir été, quand il en apprit la durée, vint-il

s'ajouter un peu de mort avec l'inquiétude de ce qu'il allait être. Il eut peur, non pas précisément de la mort mais de ce qu'il allait être avant la mort, de ce qu'allaient devenir ses bras, ses uniques bras, ce qu'il avait toujours été. L'énergie de pomper la vie comme d'un puits était encore en eux; mais il advint que l'idée de ne pouvoir pas toute la pomper, jusqu'à ce que le trou fût tari, devint sa pensée fixe.

L'homme fut pris de l'égoïsme des travailleurs qui vivent du travail[15]; l'homme eut peur de ne pouvoir pas travailler, il eut peur de la vie des vieillards qui ne travaillent pas, mais qui gardent assez de bras pour repousser la mort.

Donc, à partir de ce jour de plus aux autres qui faisait sa quatre-vingtième année, en plus des bras qu'il avait, le passeur se découvrit une idée, quelque chose de blotti dans sa tête qui la faisait souffrir. L'homme commença de se connaître; en plus des bras, il avait une tête; et pour des heures de sieste il en prit contact, et on le vit se tenir péniblement la tête dans ses deux mains.

## LES REINS[16]

Il arriva qu'un matin, à son réveil, le passeur fit une autre grande découverte. Il constata qu'il avait non seulement un dos, d'où ses bras puisaient l'énergie, mais aussi des reins.

Cela était advenu à la suite d'une grande fatigue au sortir du lit. Il avait éprouvé à son dos la sensation d'une pesanteur inaccoutumée, comme si la lourde paillasse y était restée collée. Il eut, somme toute, l'impression d'avoir repris en une seule nuit toutes les fatigues qu'il avait jadis laissées dans ses sommeils.

Il vint un homme qui parlait fort et qui le fit se mettre nu. Il laissa deux bouteilles et des paroles que le passeur dut se répéter plusieurs fois, avant d'en saisir toute la signification.

— C'est vos reins, vieux, qui sont usés.

Cela fut toute une révélation, et il ne cessa pas, pendant deux jours de se redire:

— J'ai des reins et ils sont usés.

Tout d'abord, il n'en avait voulu rien croire.

Habitué qu'il était, par sa vie d'homme qui travaille, de ne voir dans le corps humain que des attributs du travail, il ne put pas concevoir l'existence en soi d'une partie qui fût inutile. Avec des bras, il tirait tout le jour des rames qui pèsent du bout d'être dans l'eau; il traversait d'une rive à l'autre des charges qui faisaient enfoncer son bac d'un pied. Avec des jambes, il marchait au devant de l'argent, ou se tenait debout pour l'attendre. Certes, il savait le dos nécessaire, ne fût-ce que pour se coucher dessus quand on est trop fatigué. Mais des reins, ça ne servait à rien, sinon à faire souffrir, quand on les attrape.

Mais il vint l'heure de sortir et de travailler, et comme la souffrance de son dos le suivait partout, dans sa chaloupe et dans son bac, il lui fallut bien s'admettre qu'il avait quelque chose là. Comme cette chose ne se tenait pas agrippée à son épaule ni à ses hanches, il finit par reconnaître l'existence en lui des reins, et il en fut consterné.

Son mal et ses reins s'identifièrent donc en passant par sa connaissance. Ils furent une partie douloureuse à son corps; ils furent une maladie qui lui venait du lit et du sommeil, ayant constaté un redoublement de ses souffrances à son réveil.

Puisque ses reins étaient le mal à son corps, il avait donc attrapé les reins. Et si certains jours qui furent plus pesants que les autres, ses rames s'arrêtaient en l'air comme le geste interrompu d'un orateur qui ne trouve plus ses mots, le passeur s'excusait d'être, tout simplement, un pauvre homme qui porte ses reins.

## LE VENT[17]

Ce jour-là, le passeur rama plus que de coutume. C'était juillet, et des femmes traversaient par groupes pour une cueillette sur l'autre rive.

Tout le matin, qui fut calme, avec la rivière lisse, on aurait dit polie, la chaloupe ne discontinua point son va-et-vient de trait d'union mobile des deux rives, la chaloupe avec ses rames grandes ouvertes en bras qui embrassent l'effort, en bras ouverts comme crucifiés sur le travail.

Vers le milieu du jour, il vint une heure trop belle au temps, une heure tout simplement trop belle pour qu'il en puisse continuer d'être ainsi. Il se produisit quelque chose qui était un changement. L'air remua dans les arbres qui se prirent de tremblotements; l'air poussa sur la côte, où les bras d'un moulin tournoyèrent lentement dans le lointain; l'air se frotta contre la rivière qui cessa subitement de mirer les rives,

comme une glace qui devient embuée. Il se fit donc un changement; il fit du vent et le temps s'assombrit.

L'après-midi ne fut plus que du vent dans un temps gris.

Quand le passeur revint vers la rive où l'attendait la dernière des femmes attardées, la rivière était pleine de secousses et de chocs, et la chaloupe sautait sur l'eau qui semblait s'ébrouer. Il atterrit péniblement, puis il repartit avec la femme.

La chaloupe n'avançait que par petites propulsions, à cause des rames qui lâchaient prise subitement, et qui lançaient en l'air des gerbes blanches; à cause de toutes les vagues inévitables qui frottaient sur la chaloupe; à cause de l'équilibre qu'il fallait tenir dans le balancement des rames plongeant avec un bruit et remontant comme pour respirer avant de replonger; enfin, à cause du vent, et principalement des reins qui donnaient des langueurs et des sursauts au corps tout tordu qui tirait sur les bras tendus et quasi impuissants.

Le passeur exténué sentait le vent sur son front, tout le vent lourdement appuyé à son front[18] et qui tonnait dans ses oreilles, comme s'il avait eu sur les côtés de la tête les grandes ailes d'une coiffe de toile.

Quand le choc de la rive eut enfin immobilisé l'embarcation, le passeur, les bras ballants, s'affaissa, épuisé.

Des volutes immenses de vent roulaient partout, serrées comme une charge; des volutes immenses, une charge de volutes pesantes.

## LA TETE[19]

Quand la chaloupe toucha enfin la secousse de la grève où elle s'immobilisa, les bras du passeur tombèrent inertes le long de son corps, comme les rames qu'il venait de lâcher aux flancs de l'embarcation. Il eut un frisson, comme si des filets d'eau froide avaient coulé dans ses os creux. Il éprouva par tous ses membres le mal de ses reins, il eut sensation d'une fissure à ses reins par où toute la douleur se serait échappée pour envahir son corps. Il resta tordu sur sa banquette.

Alors, il advint la chose extraordinaire qui est la paralysie. Cela vint lentement qui le prit par les jambes; cela vint la chose qui monta en lui en passant par tous ses membres, cela vint la chose qui monta et qui s'arrêta à sa tête.

Le corps fut envahi par transitions douces, comme s'il eût glissé le long de la grève qui amène l'eau jusqu'au cou et qui fait qu'il ne reste plus qu'une tête qui émerge.

Le passeur qui avait été des bras, des jambes, un dos et des reins, ne fut plus qu'une tête qui pensa les bras, les jambes, le dos et les reins[20].

Le lendemain, l'homme qui était déjà venu, revint, et il repartit cette fois sans rien dire. Un autre homme s'installa dans la maison, et le passeur reconnut son remplaçant, un autre passeur; et il laissa faire.

## LES VIEILLES RAMES[21]

Quand il arriva que les bras du passeur furent désormais ballants, quand ils devinrent ces deux choses inutiles, telle la vieille paire de rames qui ne prend plus prise dans l'eau[22], ou qui n'est pas assez forte pour résister à l'énergie qu'il faut pour atteindre à l'autre rive qui est la vie, qui est l'argent, on choisit la chaise la plus confortable au repos que lui assignait sa vieillesse.

De l'ombre du toit de sa maison, il regardait la grève où la route s'évasait, comme exténuée d'arriver de si loin; il regardait couler la rivière qui passait interminablement; il regardait la manoeuvre du nouveau passeur, qui s'éloignait tout doucement sur l'eau, qui devenait tout petit, et puis imperceptible presque, et qui revenait en grossissant, et qui arrivait devant lui en faisant sonner du nouvel argent dans sa poche.

Il fut le dos malade qui refuse aux bras le muscle dont il est la racine; il fut la fissure; il fut l'attente de

la mort devant tout cela qui est la vie, qui est le surmenage pour arriver à la chaise qu'on place dans l'ombre, tout au bord du soleil, quand il y a deux bras qui ne travaillent plus, deux bras qui ne font plus rien[23].

Le mal refusa aux bras l'action des bras sur les épaules; ils étaient pourris les vieux tolets.

## LES VIEILLES RAMES
## (DEUXIEME VERSION)[24]

Quand l'homme cessa d'être le passeur, il devint autre chose. Il devint la seconde vie, celle des vieux à leur retraite qui attendent la mort qui viendra vite, parce qu'ils ne font plus rien. Il fut, somme toute, ce nouveau chapitre qui surgit tout au bout de l'histoire dont on avait cru tourner la dernière page.

Il arriva donc qu'il en prit conscience et qu'il en fut triste.

Alors il découvrit la vraie vie, l'autre vie qu'il n'était plus.

De sa porte, dans l'ombre, il la reconnut dans tout ce qui n'était pas lui, dans tout ce qui était le soleil, dans l'eau qui passait en fripant le sable sur le bord de la grève, dans les coups de reins du passeur sur le fil du bac, dans le cri qui venait de l'autre rive, qui venait des deux mains mises en cornet sur la bouche de l'homme qui signalait, là-bas, tout petit. Enfin, il vit

l'action, le gros remuement dans le village d'en face qui apparaissait sur la berge comme une table mise avec ses petites maisons de toutes les formes qui faisaient penser, vues de loin, à des vaisselles, et avec la cheminée d'une usine qui se dressait comme un col de carafe.

## ENSUITE

Le nouveau passeur prit soin de l'ancien, car il était incapable d'aucun mouvement qui lui permit de se subvenir.

Il vécut ainsi toute la saison d'eau sans se plaindre, tout occupé qu'il était du mystère de ses articulations devenues inutiles.

L'hiver vint avec la rivière qui fut de la glace, et l'homme s'enferma dans sa cabane.

Au printemps, quand le soleil réchauffa la terre autour de sa cabane, le passeur recommença ses promenades quotidiennes de son lit à une chaise placée à sa porte[25].

Il ne se faisait plus soutenir; le long repos de l'hiver semblait avoir influé sur sa rigidité. La vie revint peu à peu à ses membres engourdis, et même, dans les temps qu'il ne faisait pas humide, il se sentait presqu'aussi fort qu'autrefois.

Il se serait remis au travail, sans la défense que le médecin lui en fit. Mais il y avait en plus de cela qui n'était pas très autoritaire, une autre grande interdiction au travail, il y avait le nouveau passeur qui ne voulut pas céder la place pour laquelle il se sentait officiellement qualifié.

Alors, l'homme en qui la vie était revenue ne reconnut pas celle qu'il avait été autrefois. Il reconnut une inappétence au travail et assez de bras pour repousser la mort.

## L'ENNUI

Du fait que par l'inertie de ses deux bras le passeur reconnut l'inutilité de son existence, il arriva ce qui devait arriver, il arriva l'ennui où il s'ankylosa petit à petit.

Il le connaissait cet ennui, la chose inévitable au repos qui se prolonge trop, il le connaissait pour l'avoir éprouvé tous les hivers, parce que la rivière est de la glace et qu'il n'y a rien à faire. Aussi, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction qu'il ne s'en pourrait jamais dégager, vu l'inactivité où se trouvait plongée sa vie pour toujours, et l'idée de la mort qu'il se prit à désirer ardemment.

Ce devait être la fin. Et devant l'ennui qui le gagnait, qui l'envahissait, toute son énergie fondait en lui, comme dans la chambre les couleurs de la lampe se dissipent devant un jour plus grand qui entre.

Le souvenir des hivers lui vint avec l'ennui, et l'atmosphère de sa dernière transformation perdit graduellement de sa teinte, il y eut du blanc dans la tête de l'homme, du blanc mou qui venait de partout.

Il devint paresseux et taciturne. La vie lui avait été pénible et dure, il cessa de la penser, on aurait pu croire qu'il s'en passait.

De toute sa vie qu'il avait été, rien n'exista plus que le temps, les différents temps qu'il faut pour que le jour passe en nuit, et celle-ci au réveil d'un autre jour.

Il n'y eut plus que le temps qu'il fait quand c'est l'heure de se mettre au sommeil; temps violet avec des tranches de rouge, et le soleil qui descend lentement dans le dôme de l'Eglise comme une grosse pièce d'or dans un tronc, le temps qui est le réveil, dans les grandes lattes pâles en lumière tendues des persiennes closes à son lit, le temps du midi sur la rivière toute éblouissante de constellations sautillantes.

## RETOURNEMENT

Un matin que le passeur était sur l'autre rive, il s'assit, pour la première fois, depuis un an, dans sa chaloupe. Il était songeur.

La matinée était belle et la rivière mirait le ciel bleu. Des petits nuages blancs et ronds, comme de gros paquets de mousse savonneuse, se tenaient alignés sur l'horizon. Au loin, la cloche du village tintait.

Tout à coup, le fil du bac vibra. Le passeur s'en revenait.

Alors, l'homme vit les rames qui donnaient envie d'y appuyer les deux mains, et il y appuya des deux mains. Quand il les eut senties sur ses paumes, il serra. Les muscles de ses bras durcirent ses épaules, et tout comme s'il ne l'avait pas voulu, tout comme s'il n'y pensait même pas, il tendit les reins.

La chaloupe laissa le bord, et quand elle eut atteint le plein chenal, elle se mit à descendre lentement entre les deux rives.

Les coups de rames laissaient sur l'eau des arabesques, et derrière, il y avait un grand V sur la rivière[26].

Au bout de quelques instants, il n'y eut plus d'arabesques, et les deux lignes du grand V se collèrent aux rives.

L'homme sentit de nouveau le frisson des filets d'eau froide dans ses os creux.

Au haut de la berge, dans le lointain, les bras d'un moulin battaient l'air[27], et il fixa son attention sur le retournement, et l'envie lui vint de vomir.

La chaloupe était en travers du chenal[28]. Le soleil fichait dans l'eau de grands glaçons de lumière où passaient des petits points brillants.

La chaloupe se pencha lentement d'un côté, puis elle se releva brusquement. Avec un bruit sourd, une

petite gerbe blanche s'éleva de l'eau comme un bouquet, et de grands anneaux s'étendirent sur la rivière.

Et le courant amena la chaloupe qui descendait seule, avec ses deux rames pendantes, comme deux bras qui ne travaillent plus, comme deux bras qui ne font plus rien.

II

SIGNETS[1].

## JE REGARDE DEHORS PAR LA FENETRE[1].

J'appuie des deux mains et du front sur la vitre[2].
Ainsi, je touche le paysage,
Je touche ce que je vois[3],
Ce que je vois donne l'équilibre
A tout mon être qui s'y appuie.
Je suis énorme contre ce dehors[4]
Opposé à la poussée de tout mon corps;
Ma main, elle seule, cache trois maisons.
Je suis énorme,
Enorme...
Monstrueusement énorme[5],
Tout mon être appuyé au dehors solidarisé[6].

LES HOMMES QUI PASSENT[1] emportent la rue avec eux.

Chacun, qui la porte, la pense dans une pensée[2] différente, comme il y marche où il veut.

La foule fait dans la rue un dessin obscur de taches mouvantes.

La rue distraite se disperse et s'éparpille dans chaque mouvement de chaque homme.

*

Une troupe de soldats entre soudain dans la rue, et le tambour noue le rythme uniforme des hommes qui le suivent.

Le tambour avance et grandit, et ses ronrons grignotent petit à petit tous les bruits de la rue.

Le tambour devient toute la rue, les hommes qui passent l'écoutent et l'entendent de leurs jambes qui marquent la syncope en saccades.

La rue se concentre et se retrouve, la rue marque le pas du tambour, elle s'accorde et se pénètre[3].

Les hommes qui passent ont tous le même pas, et remettent, à grands coups[4] de pieds sur le pavé, la pensée qu'ils avaient de la rue.

Le tambour est toute la rue.

LA RUE EXISTE[5].

DES GENS SUR UN BANC attendent l'heure d'un train. Depuis peu que la gare s'est tue, et qu'elle s'ignore, ils sont là, des gens qui ne se connaissent pas, qu'un même banc tasse, dans une même attente.

Ils ne causent pas, car ils sont trop tous à la même pensée d'une même chose. Le seul grand regard unanime, comme la pensée qu'ils ont, va de la table d'heures à la petite valise posée sur leurs genoux, ou à leurs pieds.

Le désir, qui hante la foule en confrérie, de se dire quelque chose, ne les tourne pas l'un vers l'autre. Ils sont trop tous la même chose[1].

Leurs yeux qui bougent, remuent la grande fatigue qui est au fond, et se troublent. Ils éprouvent la nuit invisible dans la lumière de la gare; ils baillent tour à tour, ils happent, par petites bouchées, le sommeil qui les assiège.

Les hanches et les épaules se touchent dans une même vie d'attente[2], ils ne sont rien qu'unanimes[3],

DES GENS SUR UN BANC qui attendent l'heure d'un train.

JE MARCHE LA NUIT[1] dans la rue, comme en un corridor, le long des portes closes, aux façades des maisons.

Mon coeur est dévasté comme un corridor, où il y a beaucoup de portes, beaucoup de portes, des portes closes.

AVEC L'HIVER SOUDAIN, tous les petits bateaux se sont tus au port[1], comme des grenouilles quand l'étang gèle, et le dernier paquebot, avec derrière lui l'eau épaissie qui bouge encore, se hâte vers le bout du fleuve où est la mer.

Voici décembre soudain, avec ce qui fait que rien n'insiste plus pour que je vive[2].

Voici décembre par où se fait la fin de l'illusion qu'il y avait en moi d'une possibilité de partir.

O les grands cris au port des derniers paquebots en partance définitive,

les entendre.

Et dans la glace, ce grand sillage que l'hiver garde matérialisé jusqu'à la mer, du dernier paquebot que décembre[3] a poussé hors du port[4].

LES GRANDES CHEMINEES DU PORT[1] remuent dans l'eau qui les mire, les grandes cheminées molles dans la moire des eaux qui mirent.

Et au-dessus de tout, toutes grandes aussi, les fumées qu'on dirait pendues comme des crêpes.

Le port est triste de tant de départs définitifs.

Le port en deuil des beaux bateaux qui ne sont pas revenus[2].

Et plus il allait,

plus s'élargissait la plaie,

Charles Vildrac[1].

# III

# UN CONTE[1]

## LE VAGABOND[1]

Si l'homme, quand il fut sur la route, ne se retourna pas pour un dernier regard au village qu'il venait de traverser, c'est qu'il lui en venait du mépris, pour trop de désillusion qu'il y avait trouvée.

Il venait d'y recevoir un refus presque total de repaître par des aumônes la vie dont il avait besoin pour continuer plus loin. On avait mal répondu à ses quêtes pour lesquelles il s'était tant humilié.

En ce moment qu'il en était enfin sorti, une seule chose l'occupait: s'en éloigner le plus vite possible, avant que ne se développe trop l'idée qui s'ébauchait de retourner en arrière avec tout un plan de vengeance.

La route, avec la fatigue qui s'y ajoute, promettait d'épuiser en lui par de la distance l'énergie qu'il faut pour une entreprise pleine de difficultés, et il y marchait.

La poussière, comme de la neige, gardait les vestiges de l'homme. Les pas enregistraient à la route la décision qu'il avait de s'éloigner.

Ce village, il ne l'avait pas voulu, il n'en avait pas fait son but. Il s'était tout simplement trouvé inévitable à la route[2], et il l'avait traversé avec la route.

Aucune intention d'exploitation ne lui en était venue, quoiqu'il fît étalage de richesses et de pleine confiance. Il ne lui avait demandé que la victuaille qu'il faut pour atteindre à un autre village.

Somme toute, une aumône, en ce cas, c'était, croyait-il, une récompense due à son honnêteté, étant donnée la facilité que l'on sait à un vagabond de voler.

Aussi, quand il fut de nouveau sur la route, l'homme se jura-t-il de ne plus être dupe de l'appréciation que peut avoir le villageois des bonnes intentions.

Son désenchantement justifiait de la résolution qui lui vint de commettre un vol au village suivant, et il y allait[3].

Ses bras se balançaient dans le rythme de ses jambes, et il marchait d'une allure que soutenait le désir d'atteindre au village suivant de la route, à la nuit.

L'homme marchait sur la route.

De chaque côté de lui, c'étaient deux paysages qui tournaient lentement sur eux-mêmes, comme sur un pivot; c'étaient au loin, des arbres et des buissons qui se déplaçaient.

Les poteaux du télégraphe qui flanquaient son chemin, et qui l'indiquaient, là-bas, comme une rampe, venaient à lui en de grandes et lentes enjambées, et ils s'additionnaient en une solution énorme et lointaine qui ajoutait à la fatigue qu'il commençait de ressentir.

Au bout de plusieurs heures d'une marche ainsi soutenue, il vint la fin de l'après-midi par où la nuit entrait, il vint aussi, sur le bord de la route, quelques hameaux qui annonçaient la fin du voyage.

L'homme atteignit enfin le sommet d'une côte, et le village lui apparut.

Il restait dans l'air encore trop de clarté pour qu'il lui fût possible d'y pénétrer tout de suite; et quoiqu'il en fût encore assez éloigné, il eut l'impression qu'on le regardait venir. Il sortait des toits de chaume deux petites cheminées, ce qui donnait aux maisons l'air inquiet de têtes de chiens les oreilles dressées.

L'homme attendit la nuit, puis, quand l'ombre se fut percée au loin d'un groupe de lumières, il se dirigea prudemment vers une maison qu'il s'était choisie, une maison à l'écart des autres.

Comme une lampe l'allumait encore quand il en fut à proximité, il pénétra dans la cour.

C'était un grand rectangle dallé, au fond duquel s'ouvrait le rez-de-chaussée de la maison. Une porte et une fenêtre reflétaient sur les dalles blanches leur cadre lumineux et agrandi.

L'homme se blottit dans l'ombre d'une encoignure, et il attendit.

Une famille veillait dans le rez-de-chaussée; il en apercevait les silhouettes mouvantes sur la lumière

de la fenêtre. Par intervalles, des sons de voix venaient aussi jusqu'à lui.

Alors, il vint au fond de cet homme[4], non pas une crainte de ce qu'il allait peut-être ne pas réussir, mais l'angoisse que connaissent ceux qui ne font pas un mauvais coup d'une manière désintéressée. Avec cet esprit de vengeance, que la fatigue de la route avait exagéré, il avait peur de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement[5]. Il aurait volontiers mieux aimé un corps à corps brutal, dans lequel se serait assouvi le trop-plein de force qu'il éprouvait, que le travail délicat de dévaliser une maison, sans rien déranger du sommeil du propriétaire. En résumé, l'homme en voulait plus, en ce moment d'attente fiévreuse, à la gorge du propriétaire qu'à sa bourse.

Mais il fallait éviter ça. Cette pensée d'un meurtre le fit frissonner. Il éprouva le malaise de sa chair épouvantée.

Par une brèche du mur, il apercevait au loin les lumières du village qui tremblotaient dans des feuillages. Il les vit s'éteindre une à une, puis après, il n'y

eut plus que le silence et l'ombre d'où venait de temps en temps le bruit sec de quelques portes tardives.

Dans le rez-de-chaussée, on veillait encore.

L'homme entendait battre son coeur à ses tempes, et il eut un pressentiment de quelque chose de terrible qui allait se passer.

La nuit en s'épaississant lui devenait intérieure[6]. Pour la première fois de sa vie, il en éprouvait la chose mystérieuse.

Il souffrait de cette attente qu'il n'avait pas prévue aussi pénible et prolongée.

Il fixait toujours la lumière de la fenêtre, avec l'espoir de la voir s'éteindre, quand, tout à coup, sans qu'il pût s'en expliquer le motif, il lui vint une peur grandissante de voir cette lumière s'éteindre, de savoir toute la vie de cette maison endormie. Il se mit à craindre cette nuit qu'il allait devenir.

A cet instant, une forme courbée dans une pose craintive passa devant la fenêtre allumée, et mit, pour

une seconde, une ombre gigantesque sur les dalles de la cour.

L'homme retint sa respiration qu'il avait courte et angoissée.

L'ombre repassa près de lui, et c'est alors qu'il reconnut dans le manège de l'autre, une allure sur laquelle il ne pouvait y avoir d'erreur.

Ils étaient deux voleurs dans la même cour, dans la même attente.

C'en était trop, on allait lui voler son droit à la vengeance.

Et comme dans l'ombre, il eut sensation d'un corps qui se traînait près de lui, il y bondit.

Sous le choc, l'autre roula par terre, et il eut à peine le temps de se relever, qu'il fut embrassé à la taille.

L'homme avait mis dans ses bras toute l'énergie de son corps, et il serrait, comme un qui vivra de ne pas lâcher prise.

L'autre râla, et les deux corps donnèrent contre les dalles.

Dans la maison, on avait entendu, et on accourut.

Les deux lutteurs furent déliés de leur embrassement, et il y eut des explications à la lumière d'une lampe qu'on avait apportée.

Et pendant qu'on garrottait le voleur[7], l'homme pensait au prestige qu'il allait avoir le lendemain, pour quêter, avec la nouvelle qu'on allait sans doute répandre de son dévouement.

JEAN AUBERT LORANGER

# POËMES

L. Ad. Morissette
MONTREAL
MCMXXII

# POÈMES

A ma mère[1]
ces poèmes
sont dédiés.

# POËMES

## PRELIMINAIRE

Que deviendra mon coeur
Desserti de ton amour...[1]

La breloque, dont s'éteint,
Au souvenir, le vestige[2]
Qu'elle avivait du passé,
Ne vaut que son pesant d'or,
Au plateau de la balance.

Et pour t'avoir tant aimé,
Enchâssé dans ton étreinte,
Ce coeur, que tu désavoues,
Ne se rajeunira pas
De l'or dont il est usé.

# MARINES[1]

## EBAUCHE
## D'UN DEPART DEFINITIF[1]

Pour Marcel Dugas[2]

Encore un autre printemps,
Une nouvelle débâcle...

Le fleuve pousse à la mer
L'épaisse couche de glace
D'un long hiver engourdi,
Tel, avivé, repousse à
Ses pieds, le convalescent
Des draps habités d'angoisse[3].

Comme sa forme mobile,
Jamais repu d'avenir,
Je sens de nouveau monter,
Avec le flux de ses eaux,
L'ancienne peine inutile
D'un grand désir d'évasion.

Et mon coeur est au printemps
Ce port que des fumées endeuillent.

Mais je n'ai pas accepté
D'être ce désemparé,
Qui regarde s'agrandir,
A mesurer la distance,
Un vide à combler d'espoir.

Je ne serai pas toujours
Celui qui refait l'inverse
De la jetée[4], vers sa chambre
Où règne la conscience
D'un univers immobile.

Les câbles tiennent encore
Aux anneaux de fer des quais[5],
Laisse-moi te le redire,
O toi, l'heureux qui s'en va[6],
Je partirai moi aussi.

J'enregistrerai sur le fleuve
La décision d'un tel sillage,
Qu'il faudra bien, le golfe atteint,
Que la parallèle des rives
S'ouvre comme deux grands bras,
Pour me donner enfin la mer.

## UN PORT[1]

Pourtant, je me souviens encore
De ce petit port au couchant,
Où mon rêve a voulu se plaire.

Les filets tendus pour sécher,
Sur les quais et dans les mâtures,
Vieillissaient le fond de la crique
Comme des toiles d'araignées.

Des barques, arrivées du large,
Mouillaient, le long de la jetée,
Sans casser leur ligne de file,
Pareilles à un membre transi
Trop engourdi pour se détendre.

Tous les marins laissaient alors
Dormir, au plus profond des cales,
Les rapaces désirs du gain,
Que font surgir, dans tous les coeurs,
Les marées montantes à l'aube[2].

Et c'était le meilleur d'eux-mêmes
Que berçaient, lentement ce soir,
Les roulements doux des misaines.

Et dans le jour s'affaiblissant
Où s'allumaient les feux des phares,
J'entendis tomber, goutte à goutte,
Du campanile de la ville,
Le trop-plein des sons alourdis
D'une heure lente et déjà vieille[3].

## LES PHARES[1]

Pour Alice[2]

Tournoîments des feux des phares[3],
Au fond d'un soir de départ,
Où s'emplit d'ombre un vide immense,

Tournoîments alternatifs
Des phares sur l'horizon,
Relevé, dans le lointain,
Des distances douloureuses[4]...

O le beau rêve effondré
Que broient des meules d'angoisse[5]
Dans les phares, ces moulins[6]
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit...

O le beau rêve effondré
Que j'harmonisais jadis
Dans un chant crépusculaire...

Extase triste, pourtant,
D'un amour proche de la peine,
Espoir des choses lointaines.

Revivre, pour mieux mourir,
Ce passé déjà si loin
Où s'exultait la hantise
D'un départ définitif...[7]

.....
.....
.....

De la plus haute falaise[8],
Je regarde, dans la nuit,
D'autres phares sabrer l'ombre[9].

## LE BROUILLARD[1]

### I

Le brouillard solidifie l'air
Et nous recouvre, sans issue,
En d'oppressantes voûtes froides.

La distance qu'on a vu croître,
Et que mesurait le sillage,
Vient de sombrer au bout des yeux

Et le bastingage a marqué
Le rond-point qu'assiège en exergue,
L'inutile espace insondable.

II

Je sais que d'autres paquebots,
Dissimulés dans le brouillard,
Sortent du golfe vers la mer.

Et du fond de l'espace, j'écoute
Leurs graves cris alternatifs
Monter dans le ciel obscurci.

Et dans ce triste et froid matin,
Par delà l'opaque brouillard,
J'entends, aux confins du pays,

Lancer, aux steamers de l'exil,
L'inutile appel éploré
Des sirènes d'un sémaphore.

## ODE[1]

Pour une voile que la brume
Efface au tableau de l'azur,
Pour un nuage au firmament
Dont se décolore la mer,
Pour une côte où brille un phare,
Pourquoi la plainte nostalgique,
Puisqu'à l'horizon le silence
A plus de poids que l'espace?

Si le reflux de la marée
Oublie des voiles dans un port,
Pourquoi le grand désir du large
Et pleurer l'impossible essor?
Tes yeux garderont du départ
Une inconsolable vision,
Mais à la poupe s'agrandit
Le désespoir et la distance.

La nuit que ton âme revêt
S'achemine vers le couchant
Voir à l'horizon s'effondrer
Ce que peut le jour d'illusion,
Et c'est bien en vain, que tu greffes
Sur la marche irrémédiable
De la nuit vers le crépuscule,
Le renoncement de tes gestes.

La mer bruit au bout du jardin[2],
Comme l'orée d'une forêt,
Et le vieux port allume, au loin,
L'alignement de ses lumières.
Qui vient de dire ce que vaut,
A l'horizon, le jour enfoui,
Comme un bivouac sans relève,
Et le rêve qu'édifie l'ombre.

Et si la lampe qu'on éteint
Fait retomber sur tes yeux clos
Une plus obscure paupière,
Si l'ombre fait surgir en toi,
Comme le feu d'un projecteur,
Une connaissance plus grande
Encore de la solitude,
Que peux-tu espérer de l'aube[3]?

Et les matins garderont-ils,
Dans l'espace où le phare a tourné,
Une trace de ses rayons
Inscrite à jamais dans l'azur?
Pour tes longues veillées stériles
Voudrais-tu l'aube moins pénible:
Glorieuse issue dans la lumière
De ce que la nuit vient de clore.

## MOMENTS[1]

Sur le mode d'anciens poëmes chinois[2].

## HAIKAIS[3]

&

## OUTAS[4]

## I[1]

L'aube[2] encadre un paysage
Au châssis de la fenêtre.
La lumière absorbe l'ombre,
Elle dissolidifie
Le volume de la chambre[3].

Je suis au petit début
Imprécis d'une journée
Que la pendule tapote,
Doucement, comme une glaise,
Pour lui faire un avenir.

Le grand silence m'enclot
Comme en une serre chaude
Où ma peine doit mûrir.

Il ne se peut pas, que j'aie
Attendu[4] l'aurore en vain.
Il faut qu'il y ait, pour moi,
Le commencement, aussi,
De quelque chose...

II

L'averse tombe sur le toit:
Ma chambre sonore[1] s'emplit
D'une rumeur d'applaudissement[2].

Avec le jour qui diminue,
La lampe grandit et m'atteint.

Je suis subitement confus,
Comme laissé seul et hué.

Et moi qui avais espéré
Trouver le crissement de joie,
Les pétillements de la pluie[3]
Ont grignoté tout le silence
Dont mon rêve s'était parqué.

III

L'horloge cogne sur le silence
Et le cloue, par petits coups,
A mon immobilité[1].

Rien n'est plus de l'extérieur,
Ici, que la nuit d'ailleurs,
La nuit dans le corridor
Où ma lampe allume
L'espace ouvert d'une porte.

Des pointes d'ombre persistent
Attachées aux encoignures,
On dirait des découpures
D'une nuit encor plus vraie
Que la lampe a oubliées.

Je sais que le jardin vit
Par plus de détails, ce soir,
Qu'en l'oppression de la chambre.
Sur l'étang ridé au vent,
La lune allongée s'ébroue
Comme un peuplier d'argent.

## IV

Minuit. La mesure est pleine[1].
L'horloge rend compte
Au temps de toutes les heures
Qu'on lui a confiées.
L'horloge sonne et fait sa caisse[2].

La nuit referme ses portes,
Et tous les clochers
Relèvent, au loin, les distances.
J'écoute mon coeur
Battre au centre de ma chair[3].

V[1]

Le petit kiosque est rond,
Il est allumé
Par le milieu, et la nuit
D'autour colle aux vitres
Comme une noirceur de suie.

Et j'écris dans le kiosque,
Lanterne géante
Qui aurait beaucoup fumé.
— Parqué en mon rêve,
Je suis bordé de silence.

VI

Ainsi que des notes noires[1]
Dans une portée,
Les oiseaux sont immobiles
Sur les fils de la
Clôture, au bout de l'allée.

Ma voix les a fait fuir[2].
Qu'importe l'essor,
Leur chanson était trop gaie,
Pour toute la peine
Dont se gonflait mon poëme.

## VII[1]

La poussière est sur la route
Une cendre chaude
Où ma marche s'enregistre.
— Au pied des grands arbres,
L'ombre est endormie en rond.

Le soleil chauffe la plaine,
L'air chante, là-haut,
Dans les fils télégraphiques.
— Comme une eau qui bout[2],
L'air chante sous le soleil.

VIII

Les pas que je fais en plus,
Ceux hors de moi-même[1],
Depuis la forme du banc,
—La forme allongée
Du banc vert sous les lilas.

Et sous les chocs de mes pas,
Dans l'allée du parc,
Je me désarticulai,
Pareil à la caisse
Qu'on fait rouler sur ses angles.

## IX[1]

J'avais perdu mes limites,
Fondu que j'étais
Avec l'épaisseur de l'ombre.
— Comme c'est pareil,
Ouvrir ou fermer les yeux[2].

Mais le couloir s'alluma.
Ma chair oubliée
Se crispa, soudain touchée[3].
—Une aiguille claire,
Un rayon par la serrure.

X

Le vieux piano garde enclos,
Comme une momie,
L'accent de ton coeur brisé[1].
— O la chanson triste
Dont s'est habituée ma peine[2].

Triste chanson obstinée
A tous les refrains
De mes plus profondes joies,
—Momie éternelle
Que tu as scellée en moi.

## XI[1]

Je voudrais être passeur[2];
Aller droit ma vie,
Sans jamais plus de dérive,
Soumis à la force
Egale de mes deux bras.

Je voudrais être passeur;
Ne plus fuir la vie
Mais l'accepter franchement,
Comme on donne aux rames
La chaleureuse poignée de main.

## XII[1]

La lampe casquée
Pose un rond sur l'écritoire.
—Une assiette blanche[2].

## XIII[1]

Et j'attends[2] l'aurore
Du premier jour de sa mort.
Déjà! Se peut-il?

## XIV [1]

L'aube[2] éveille les coqs[3],
Et tous les coqs, à leur tour,
Réveillent le bedeau.

## XV[1]

L'aube[2] prend la lampe.
Au pavé des pas pressés,
— La première messe.

## XVI

Du milieu de la rivière,
Les bras du passeur[1]
Firent remuer, au loin, des arbres.
— Je vis ta maison
Toute blanche sur la côte.

On l'aurait crue chaste alors,
Tant son toit de chaume
Bien peigné[2], et puis, les stores,
Des paupières baissées
Sur les fenêtres de face[3].

## XVII

Le phare[1], comme un moulin[2],
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit,
Broyait, en mon coeur,
Un grand désir effondré[3].

Las d'attente[4] prolongée,
Sans plus rien d'espoir,
J'ai regardé la falaise[5].
— Je revis la mer[6],
D'autres phares sabrer l'ombre[7].

## XVIII

Le soir pense dans son ombre
Comme des yeux clos,
Des pensées tristes lui naissent
Comme des hiboux[1].
—J'avoue la nuit et l'attente[2].

Premier quartier de la lune[3],
Son disque d'argent
Que vient de planter au ciel,
Soudain réveillé,
Le beau discobole antique.

XIX

Pour endormir mon chagrin,
Je me dis des contes[1].
Un jour, un pauvre bossu,
Pour cacher sa bosse[2],
Portait un sac sur son dos.

Le petit gars braille encore!
Dieu! te tairas-tu?
Le bromure est éventé.
—Les vieux chagrins braillent
A réveiller les voisins.

# LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE[1]

## Au docteur René Pacaud[2]

### I[3]

Ouvrez cette porte où je pleure[4].

La nuit s'infiltre dans mon âme
Où vient de s'éteindre l'espoir,
Et tant ressemble au vent ma plainte
Que les chiens[5] n'ont pas aboyé[6].

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes[7].

Partout, j'ai cherché l'Introuvable[8].

Sur des routes que trop de pas
Ont broyées jadis en poussière.

Dans une auberge où le vin rouge
Rappelait d'innombrables crimes,
Et sur les balcons du dressoir,
Les assiettes, la face pâle
Des vagabonds illuminés
Tombés là au bout de leur rêve.

A l'aurore, quand les montagnes
Se couvrent d'un châle de brume.

Au carrefour d'un vieux village
Sans amour[9], par un soir obscur,
Et le coeur qu'on avait cru mort
Surpris par un retour de flamme,

Un jour, au bout d'une jetée,
Après un départ, quand sont tièdes
Encor les anneaux de l'étreinte
Des câbles, et que se referme,
Sur l'affreux vide d'elle-même,
Une main cherchant à saisir
La forme enfuie d'une autre main,

Un jour, au bout d'une jetée...

Partout, j'ai cherché l'Introuvable.

Dans les grincements[10] des express
Où les silences des arrêts
S'emplissent des noms de stations.

Dans une plaine où des étangs[11]
S'ouvraient au ciel tels des yeux clairs.

Dans les livres qui sont des blancs
Laissés en marge de la vie[12],
Où des auditeurs ont inscrit,
De la conférence des choses,
De confuses annotations
Prises comme à la dérobée.

Devant ceux qui me dévisagent,

Et ceux qui me vouent de la haine,
Et dans la raison devinée
De la haine dont ils m'accablent.

Je ne savais plus, du pays,
Mériter une paix échue
Des choses simples et bien sues.

Trop de fumées ont enseigné
Au port le chemin de l'azur[13],
Et l'eau trépignait d'impatience
Contre les portes des écluses.

Ouvrez cette porte où je pleure.

La nuit s'infiltre dans mon âme
Où vient de s'éteindre l'espoir,
Et tant ressemble au vent ma plainte
Que les chiens n'ont pas aboyé.

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes.

II[1]

Ce n'est pas le coeur qui manque,
Ni le désir rassasié,
Mais la route qu'on étire
Qui fait défaut tout à coup[2].

Elle tient à nous depuis
Les premiers pas du départ,
Notre marche la déroule
Derrière nous sans relâche.

Mais quand finit l'amplitude,
Elle se raidit soudain
Comme un fil de cerf-volant,
Et qui rappelle à la terre
L'incontrôlable ascension,
L'immense besoin d'azur.

Ce n'est pas le coeur qui manque,
Ni le désir rassasié;
Mais c'est la route par quoi
Mon âme tient au passé[3].

III

Les heures s'égrènent sans cesse
De l'immobilité du temps,
Et dans le sablier, la chute,
Sans fin, recommence toujours
De mes espoirs pulvérisés [1].

Alourdie des douleurs humaines,
L'heure s'écroule avec le sable
Et s'entasse dans un passé
Qu'il faudra de nouveau revivre.

L'avenir n'est rien qu'un retour
Perpétuel[2] sur soi-même,
La vie qu'on reprend à l'inverse,
Un passé toujours ressassé
Comme un sablier qu'on retourne.

Au fond de tous les coeurs s'entasse,
Alourdi des douleurs humaines,
Un passé qu'il faudra revivre.

IV

Merveilleux prélude ébloui
Dans ces beaux matins sûrs d'eux-mêmes,
Quand persiste encore dans l'âme
L'illusion des joies accessibles.

Tout le meilleur de l'avenir[1]
Se livrait alors sans défense,
Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Etait trop pure pour croire à l'ombre.

Les chemins enseignaient l'espoir,
Et je ne voulais rien savoir
Que cet environnement cher
De mes rêves tronquant l'espace.

Mes pas marquaient, dans la poussière,
Une implacable décision
Dont personne n'aurait pu dire
Qu'ils ignoraient tout de la vie.

Qui donc aurait pu dire alors
Qu'une si glorieuse démarche
Apprenait la vie sur la pente
Douloureuse d'un Golgotha?

Et qu'en un retour repenti,
Ce pèlerin de la conquête
Ne serait plus qu'un vagabond
Cherchant ses traces dans le vent.

V[1]

Et pourtant...
Que serais-je devenu
Desserti de ton amour...[2]

La breloque, dont s'éteint,
Au souvenir, le vestige[3]
Qu'elle avivait du passé,
Ne vaut que son pesant d'or,
Au plateau de la balance.

Et pour t'avoir tant aimé,
Enchâssé dans ton étreinte,
Ce coeur, que tu désavouais,
N'allait pas se rajeunir
De l'or dont il était usé.

VI

Comme tout cela est court,
Quand je le vois par la fin.

Je ne me souviens pas
D'avoir été vagabond[1],
Et je n'en crois pas la route,
Et le voeu que je lui fis.

Comment puis-je recenser,
Sans plus rien que ma mémoire,
Des passés qui s'interceptent:
Un passé rapetissé
Dans ma mémoire lasse.

Je suis stable, maintenant,
Circonscrit dans un exergue
Qu'est ce grand mur tout autour
De la maison du retour.

Que m'importe l'horizon,
Et qu'il recule toujours
Devant celui qui s'y voue.

Maintenant que je demeure,
La distance la plus grande
C'est ce que mon oeil mesure.

## L'INVITATION AU RETOUR[1]

Reviens au pays sans amour[2],
Pleurer sur tes anciennes larmes.

Reviens au pays sans douceur[3],
Où dort ton passé sous la cendre.

Ce que tu crus laisser mourir
Bondira de nouveau vers toi,
Car les pas sonnent, sur la route[4],
Du plus loin qu'on vienne et vieilli.

Tes recherches au loin sont vaines,
Puisque la distance et le temps,
Avec soi, ne permettent pas
De rapporter ce qu'on a trouvé.

Reviens au pays sans amour,
A la vie cruelle pour toi,
Avec une besace vide[5]
Et ton grand coeur désabusé[6].

## AUBE[1]

Toc, toc, toc, les sabots cognent
Sur les pavés de la rue.

Souffrir d'une aube qui tarde...[2]
Toc, toc, la lampe se meurt.

Et mon coeur inlassable;
Dont je croyais tout savoir,
Revient doucement frapper
A la porte du rêve.

Toc, toc, toc.

## PAYSAGE [1]

La nuit claire est à l'insomnie,
Le jardin porte un chant d'oiseau
Comme on se complaît à sa peine.

Cela convient à ma tristesse,
Dans la plaine aux grands peupliers
Semblables à des échassiers
Immobiles sur une patte.

Cela convient à ma fenêtre
Entr'ouverte, comme une oreille,
A l'écho de mes souvenirs.

## SERTI DANS TON SOUVENIR

Pourquoi croire désormais
A ce retour impossible?

Rien de la fumée n'est plus
Se détachant sur l'azur.

Dans la passe des bouées,
Ainsi que des feux follets,
(Mon Dieu! c'est là qu'est son corps)
Seront dorénavant seules,
A rappeler des souvenirs.

Pourquoi marquer sur la route,
Comme le poteau frontière[1]
De mon attente, debout,
Assignant, du plus loin, le
Retour d'un voyage absurde.

La poussière est sur la route
Des espoirs pulvérisés[2]
Que des pas broieront encore[3].

Tel obstiné à l'espoir
Le Père attend le Prodigue,

Ainsi, pieusement, mon coeur
Serti dans ton souvenir.

# DIVERS[1]

## SUR LE 45e[1]

Comme ta musique est vaine.
Ce soir, petit phonographe[2].

Tes mélodies sont figées
Dans la cire de tes disques[3],
Il n'est pas, en ton ressort,
De plus pressantes détentes
Que celles amassées dans l'âme.

Car la mer chante, ce soir,
Sur l'axe élu de mon coeur.

Comme ta musique est vaine
Ce soir, petit phonographe.

Tes plus belles mélodies,
De tristesse et de gaîté,
Ne nous distrairont jamais
Du danger dans le brouillard,
De la peur, toujours accrue,
Quand sollicite l'inconnu
L'appel ému des sirènes[4].

Comme ta musique est vaine
Ce soir, petit phonographe[5].

Que peut donc ton répertoire
De symphonies en conserve[6],
Sinon que faire danser
Et se prendre au sérieux
Le commissaire du bord,
Qui fait fi des philosophes,
En trouvant des inconnus
Par de simples équations

c.q.f.d.[7]

## IMAGES GEOGRAPHIQUES

### MONTREAL[1]

Au milieu de l'île,
La montagne bombe
Comme un gros moyeu
Où les rues s'emboîtent[2].

---

Caché dans un pli de la montagne,
Pareil à une arrière-pensée[3]
De la joie des parcs aériens:
Le cimetière municipal.

---

Le cimetière est au faîte
Une force centripète,
Et la raison, qu'ont les rues,
D'aller toutes à la montagne[4].

---

La ville est sur le fleuve St-Laurent,
Comme une roue hydraulique en arrêt
Que l'eau s'efforce de faire tourner[5].

---

Montréal est à jamais fixé
Dans le fleuve, en face de Longueuil,
Par ses grandes cheminées d'usines
Plantées partout comme de gros clous[6].

---

## LE PARC[1]

Au parc où jouait mon enfance,
Un malade comptait ses pas
Soutenu par deux belles femmes.

Dans l'allée plus longue que lui,
Dans une allée jusqu'à sa mort.

Ce fut là, autour d'un kiosque,
L'avenir à jamais nié,
Et le bonheur tenant pour nous
Dans l'équilibre des cerceaux.

L'eau jaillit par bonds du bassin,
Ne dirait-on pas qu'il y tombe
Des pierres à courts intervalles?

Un homme, chaque fois qu'il pense,
Pose ses yeux sur le jet d'eau.

Un grand parasol de cristal
S'ouvre dans l'air et se referme
A chaque envolée du jet d'eau.

Les arbres ont beau prononcer
Encore le serment tutélaire,
Le passé vieilli et ridé
Tremblote sur l'eau du bassin.

La vie s'est recroquevillée
Avec les feuilles automnales.

Or, ce fut le soir sur les bancs
Tièdes encore de soleil;
Aux lèvres, la rosée déjà.

L'homme qui regardait le jet d'eau
Entendit l'ombre murmurer
Des phrases qu'il reconnaissait
Appartenant à sa mémoire.

Des vers bien comptés, lents et chers,
Comme les pas du grand malade,
Dans une allée jusqu'à sa mort.

Alors, seulement, il comprit.

Pour pleurer, ce ne fut pas trop,
De l'ombre amassée en le coin
Le plus obscur du parc ancien.

## LES HEURES PERDUES

Non, ce ne fut pas celles
Passées auprès de vous,
Petite Marielle[1].

Si je me souviens bien,
L'air poussa un soupir
Comme un coup d'éventail.

Et après chaque aveu,
Vous fermiez vos yeux pour,
Au-dedans de vous-même,
Voir si c'était bien ça.

J'étais alors si heureux
De retrouver chaque fois,
Deux miniatures de moi,
Aux miroirs de vos pupilles.

## L'ADIEU

Ce matin de ton départ,
Se le souvenir ensemble...

Pareille à une eau qui bout[1],
La mer fumait au lointain;
Puis le brouillard approcha
Si près de nous l'horizon
Que ta barque disparut
A une portée de voix.

La voile n'était déjà plus
Qu'un espace vague ajouté
A l'infini de la distance,
Que j'entendais encor les mots
Qui devaient clore ton adieu.

Or, quand la brume se leva,
Et que reprit, le paysage,
La décision de ses contours
Comme dans le champ d'une lunette
Dont on rétablit la mise au point,

Ta voile ne parvint même pas
Trop petite, à distraire l'azur.

## IMAGES DE POËMES IRREALISES[1]

### INTERIEUR

Une "horloge grand-père",
O ce cercueil debout
Et fermé sur le temps[2].

---

Ce cadran pâle au fond de l'ombre,
Une face qui n'a plus d'âge[3].

---

Le clavier,
Un rictus.

---

Le croissant par la fenêtre,
Une découpure d'ongle.

---

Et le pendule se balance
Comme une hache à deux tranchants[4].

---

## EN VOYAGE

Le steamer entouré d'écume,
Comme sur d'immondes crachats[5].

---

La fumée bondit soudaine,
Comme un lâcher de corbeaux[6].

---

Deux remorqueurs costauds.

---

La sirène sollicitait l'inconnu[7].

---

L'anneau de fer sur les quais,
Les anneaux de fiançailles
Des marins morts pour la mer[8].

---

# POEMES RETROUVES

## SUR LES ROCHEUSES[1]

(Fragment)

Le roc en ces lieux s'est levé des profondeurs de la terre;
Aux confins du monde, le règne minéral annonce le dernier jour où la plaine est vaste.

Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.
En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison,
Sa charpente ne survivrait pas au temps que met le bois mort à pourrir.

Des arbres, les racines étalées ne laissent pas de terre pour la charrue;
Les routes s'en retournent.

De quel océan les neiges sont-elles, figées sur ces falaises, la froide écume?
Et pour abreuver les vastes étendues jusqu'à la mer,
Fallut-il, sur ces hauteurs, que se comble d'eau
Ce que peuvent tenir d'espace les vallées?

Les fleuves découlent d'ici;
Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer.

## ODE PROCESSIONNELLE A NOTRE-DAME DE BONSECOURS[1]

Si haut que nous ayons construit la cathédrale sur la côte,
Et malgré l'hiver,
L'océan des quatre saisons[2]
Balance ici les ex-voto

Salut, Notre-Dame éployée à la proue du Temple[3],
Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que tes bras demeurent inlassablement tendus.
L'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve,
Pour que soit ignoré là-bas l'emblème des départs différés.
Le golfe inutile où les banquises font escale à marée haute coule vers la mer,
Ses rives dénudées ne gardent pas l'azur de se mêler aux flots.
Encore que le reflux d'automne ait fauché tous les mâts dans la rade,
Et que nos tristes cheminées cherchent en vain le chemin de la nue,
Les courants, condensés par la crue printanière,
Immergeront les barques endormies sur la côte hivernale,
Armateur, repris de l'irascible désir d'arracher aux lointains l'énigme de la mer,
Je croiserai, de nouveau, mes mâts, contre l'horizon.

A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue,
Les vents dérouleront de blanches voiles;
Cependant que poudroient les digues débordées,
J'ai suspendu mes rames en ex-voto[4].

## [NOMADE LOIN DES VILLES][1]

Nomade loin des villes,

Je lève sur treize[2] perches ma tente à votre gloire.

Sur le pas de ma porte, où sont inscrits les symboles du totem,

Les vents de toutes les directions se disputent la fumée des calumets, que je destine aux quatre points cardinaux;

A l'enseigne de la joie, ma figure était peinte de rouge vermillon.

J'allume dans le couchant, sur un cap visible de toutes, vos Réserves,

Le feu étouffé des grandes nouvelles[3];
Et sa fumée perpendiculaire portera dans le ciel

Le message de la venue prochaine, par toutes les passes de la montagne,
D'une ruée nouvelle de bisons[4].

Se peut-il que vos chants ne trouvent leur mesure que dans la tristesse,

Et que la chaude averse refuse à la semence lancée par vos femmes,
Sur ces coins de terre,
La fructueuse levée du maïs...

Vous ne chanterez plus, pour rendre votre chasse plus propice,

Et votre silence, qui rappelle vos sentiers de guerre,
Ne se confondra plus avec la patience que vous m'enseignez sur la piste du gibier.

Votre Réserve est inséparable des progrès de la nature,

Et bien que ces étendues limitent la durée de vos voyages,

La hauteur, dans vos cieux, demeure
Que viennent célébrer sur vos têtes d'innombrables plumages.

Pendant que vos danses résonnent sur les couches du roc le plus résistant de la terre,

Je viens tremper mes lèvres dans vos sombres ruisseaux,

Boire à l'origine des eaux[5], dans l'entrée de vos cavernes.

## [VEILLEURS DE FEUX][1]

Veilleurs de feux établis sur les cimes,
Et que l'aube assimile aux astres saisonniers,
Vos bûchers sont-ils impurs dans le jour,
Que cheminent les fumées parmi l'herbe des pentes?

Déjà dans la prairie les troupeaux sont en marche vers l'aube[2],
Et la terre a tourné sous leurs pas.

Demeurez établis sur les cimes, Indiens de l'aube,
Les gardiens d'une aube attardée[3]
Sur l'autre versant de l'univers...

## [SUR L'ETANG, PARMI LES JONCS][1]

Sur l'étang, parmi les joncs, grenouilles d'avril, vous étiez innombrables et plus que les étoiles[2]. Et sans attendre que le ciel eût crépité, que le jour ne couvât plus sur les coteaux, votre clameur des vallons dominait dans la nuit.

Mais quel temps fera-t-il?

Cette averse, tant guettée dans l'odeur des vents, aux crépuscules — dans la conjonction de la lune sur les labours — vous l'avez implorée en vain par de vieux airs inconnus. La lune a conservé votre froideur léthargique; le pêcheur qui passe la nuit, et dont l'eau haute était pour lui, dans les greniers et les granges, tous les attelages de l'hiver garnis de grelots. (A l'aube, j'ai confondu la barque au traîneau enneigé dans un banc de brume.)

Sur la côte, où nous avions bêché pour trouver des vers[3], le laboureur fut mécontent de nous voir si tôt retourner la terre de son champ. De la récolte dernière, il ne restait que la paille de son grabat, et grincheuse[4].

Grenouilles de la pluie! pétillez de partout! crépitez[5] jusqu'à l'écho, comme une forêt peut retentir sous la sécheresse, la veille de l'incendie; crépitez aussi de joie, comme une pluie sur nos granges désertes. Qu'il pleuve pendant des semaines sur les labours[6]. Nous mettrons l'eau vive des toits en tonneau; dans les puits, l'eau de terre au repos sera pure et, par un été de disette, nos aqueducs, aussi riches que des greniers...

Grenouilles de la pluie! qu'il pleuve dans la veillée de nos entretiens. Je prêterai l'oreille à d'autres propos, ceux de la pluie, sur mon toit, plus impérieux. J'apprendrai que mon avoine en mesure, un cheval y plongera son museau sans la flairer.

Nous pêcherons, le jour, en eau verte: sur les étangs, le ciel se repliera devant la verdure.

## SUR L'ABSIDE DE MONTREAL[1]

Si haut que nous ayons construit la basilique des marins[2], sur la côte et malgré l'hiver, l'océan des quatre saisons balance ici les ex-voto: non loin de Bon-Secours où la Vierge a dressé sur l'abside, face au port, sa taille biblique[3], jamais, au large des bassins, les glaces n'ont refermé les mares.

Salut! Notre-Dame éployée à la proue du temple! Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que tes bras demeurent inlassablement tendus: l'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve pour que là-bas fût ignoré l'emblème des départs différés. Le golfe inutile où les banquises font escale à marée haute coule encor vers la mer, ses rives dénudées ne gardent pas l'azur de se mêler aux flots.

Bien que le reflux de la marée ait fauché tous les mâts dans la rade et que nos tristes cheminées ne gardent plus le chemin de la nue, les courants contraints par la crue printanière immergeront les barques endormies sur la côte hivernale. Armateurs repris à l'irascible

désir d'arracher au lointain l'énigme de la mer, je croiserai de nouveau mes mâts contre l'horizon.

A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue, les vents dérouleront de blanches voiles et lorsque poudroieront les digues débordées, je suspendrai mes rames en ex-voto.

Qu'importent les îlots et les rives meurtries que le ruissellement de la terre ensanglante et qu'au ciel, vainement, l'été s'essaye encore à percer les nuées, souvenir d'avalanches! Il s'exhale d'avril un esprit d'entreprise: de la mer jusqu'aux Grands-Lacs[4], tout bouge reconquis à l'équilibre ancien. Fut-il jamais départ si pauvre d'avenir qu'un envol d'oiseaux blancs ne put le pavoiser? Les viriles cités battent ce matin le fer des cloches. C'est l'allégresse des ports que tracera sur le ciel, à tous les confluents, la soudaine ovation des fumées.

*

L'hiver a fui, dépossédé jusqu'à la mer. Nous te ferons porter des gerbes et brandir une faux, car voici l'été et la poussière des grains enveloppe les ports.

*

Sur le fleuve qu'éploie l'automnal abandon, la fumée du dernier vaisseau, bivouac sans relève, s'abaisse à l'horizon. Les nuits ne connaîtront plus la frondaison lumineuse des phares.

Puisque le temps ne peut décupler ta splendeur, ô Notre-Dame! et que les oiseaux du large n'approchent plus de ton épouvantail visible encor dans les brumes, figure mensongère n'es-tu point fatiguée de prolonger ainsi ton déclin? Les vaisseaux n'entreront plus dans le port refroidi et les vents redoubleront d'ardeur; les voiles du temple se sont déchirés[5] du haut jusqu'en bas; les mâts oubliés agitent leurs lambeaux!

Retenue au site, seule et debout sur le port, tu fermes la marche des sommets à l'inverse des nues et la ville fumante n'est plus qu'un bouillant sillage.

Le sel des mers s'est infiltré dans les neuves mâtures: Gardez-moi, Notre-Dame! longuement, la vision de vos bras tendus!

La profondeur du ciel a pressé ce grand arc à[6] ne point relâcher ses lumineux cordages d'avril!

## [MAIS AU SIECLE PROCHAIN][1]

Mais au siècle prochain, sur les Bancs de Terre-Neuve, trois cents barques, lambrissées de pins de la Colombie, se partageront encore l'horizon; les chalands au rebut tireront sur leur chaîne.

(Au baissant, la falaise a grandi et la forêt de la péninsule portera haut ses bois-marins.)

Le temps que mettront ces bois morts à pourrir[2], c'est l'Âge de Bois, l'âge des solives sans date, l'âge des linteaux enclavés dans l'entaille des pierres.

Le coteau, pendant la canicule, saison des eaux basses, ne mire que le sommet de ses arbres. Si le bois-debout, sur la rive, ne porte pas d'encoche, le feuillage est à ses pieds.

DEDICACES

DEDICACE A LOUIS DANTIN

à Louis Dantin[1],
en grande sympathie de pensée
pour le délicat critique.
Jean Aubert Loranger

DEDICACE A JEAN-BAPTISTE LAGACE

à Monsieur J.B. Lagacé[1],
en grande sympathie de pensée
et en profonde amitié poétique
Jean Aubert Loranger.

DEDICACE A MARIE-CLAIRE DAVELUY

Pour
mademoiselle Claire Daveluy[1]
à la femme de lettres,
en grande sympathie
de pensée
JAubert Loranger[2].

## DEDICACE A ISAÏE ET MARGUERITE NANTAIS

Pour Isaïe Nantais
et Margot[1],
en grande sympathie
d'intelligence et de
coeur.
JAubert Loranger[2]

# VARIANTES ET NOTES EXPLICATIVES

# LES ATMOSPHERES

P. 373 LES ATMOSPHERES

1. Avant de publier son livre Les Atmosphères, Loranger en avait lu le manuscrit entier à la séance du 24 novembre 1920, à l'Ecole littéraire de Montréal (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 307). Cette mince plaquette de soixante-deux pages comprenait trois parties.

L'achevé d'imprimer se lisait ainsi:

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le premier décembre mil neuf cent vingt
par
L. AD. MORISSETTE
À MONTRÉAL
21 St-Jacques.

On avait pris soin d'indiquer sur la couverture même: "couverture de J. C. Drouin". Celui-ci fit partie, avec Loranger, de l'équipe du Nigog. Il y écrivit deux articles, l'un sur l'architecture (J[ean-] C[harles] Drouin, La Banque de Montréal, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. [5-12]), et l'autre sur le

dessin (Jean-Charles Drouin, Le dessin dans les écoles primaire (sic) de la province de Québec, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 109-113). Le Nigog lui doit aussi de nombreux dessins (vol. 1, no 1, janvier 1918, p. [5], [12], [22], [27], [32]; vol. 1, no 2, février 1918, p. 37, 42, 48, 51, 53, 58; vol. 1, no 3, mars 1918, p. 69, 77, 87, 108; vol. 1, no 4, avril 1918, p. 109, 113, 124, 131; vol. 1, no 5, mai 1918, p. 157, 176; vol. 1, no 6, juin 1918, p. 177, 184, 192; vol. 1, no 7, juillet 1918, p. 237; vol. 1, no 8, août 1918, p. 250, 261, 266; vol. 1, no 10, octobre 1918, p. 309, 322; vol. 1, no 11, novembre 1918, p. 352, 364; vol. 1, no 12, décembre 1918, p. 397, 408).

Le livre est annoncé d'abord dans Le Matin du 13 août 1920:

> JEAN LORANGER: "Atmosphères", poèmes

(Carnet critique. (...) La moisson littéraire (...), in Le Matin, Montréal, vol. 1, no 48, 13 août 1920, p. 2). Puis dans Le Devoir sous une formule qui semblait vouloir rassurer les souscripteurs:

> "Les Atmosphères"
>
> Le volume de vers que M. Jean Loranger doit publier sous ce titre paraîtra au commencement de décembre prochain. Les souscripteurs sont priés d'en prendre note.
>
> (Communiqué)

("Les Atmosphères", in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 273, 20 novembre 1920, p. 9). Le Nationaliste (Montréal, vol. 17, no 41, 21 novembre 1920, p. 8) fait une annonce identique. Dans l'Almanach du Peuple (1923), on parle des Atmosphères pour souligner la publication du recueil Poëmes. Aussi, la mention est-elle fautive:

> AVRIL (1922). (...) - Les Atmosphères, poëmes, par Jean-Aubert Loranger

(1921, L'année artistique et littéraire canadienne, 1922, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1923, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 54e année, 1922, p. 235). En 1926, la Librairie-Beauchemin répète l'annonce de 1925. On y écrit le nom de l'auteur: "Albert Loranger":

> Les Atmosphères - Le Passeur, poèmes et autres proses, par Albert [sic] Loranger..... $1.00

(Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1925, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 56e année, 1924, p. 425. Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1926, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 57e année, 1925, p. 426).

P. 374 POUR MA FEMME

1. Quelle est cette femme à qui Jean-Aubert Loranger dédie son premier recueil, en décembre 1920? Il s'agit de Marie-Hélène-Alice Tétreau, née le 3 avril 1896, à Laconia, New Hampshire (registre de l'état civil de la paroisse Sacré-Coeur de Laconia, pour l'année 1896), que le poète épouse à Outremont, le 5 février 1920 (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, pour l'année 1920, folio 43, no M-5). Une des soeurs de la mariée aurait pu tout aussi bien devenir Madame Jean-Aubert Loranger. Par des circonstances malheureuses, Juliette, jeune fille mélancolique, cède d'abord volontairement la place à Alice. C'est ainsi qu'après avoir fréquenté la blonde musicienne et sa soeur plus souriante, le fiancé accorde ses préférences à la seconde qui, pour mieux assurer son emprise, use de charme et de séduction. Mais dans cette bonne société, les moyens artificieux, tel le fard trop prononcé, sont suspects. Pour cette raison et d'autres évidemment, la nouvelle mariée ne jouit pas de l'estime de la famille Loranger. On plaint longtemps l'amoureuse déçue, Juliette. Puis on essaie, avec quelque difficulté, d'oublier et de faire oublier celle-ci qui ne put résister à l'épreuve de n'avoir pas épousé

Alice Tétreau (1896-1960), la femme du poète.

le jeune homme du quartier Saint-Louis. Elle devait en perdre la raison (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, la soeur du poète, le 29 avril 1971 et le 15 juillet 1971; renseignement donné aussi par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, la cousine du poète, le 23 mai 1975).

Alice Loranger a un caractère différent de celui de sa soeur. Changeante, elle incarne facilement plusieurs êtres. Elle est pour l'écrivain, qui la veut ainsi "la double la multiple" (Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Oeuvres complètes, préface et chronologie de Lucien Scheler, textes établis et annotés par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1968, p. 364. La vie immédiate. La saison des amours). Vive, enjouée, aimable et un peu coquette, elle irradie beaucoup de charme. Elle est aussi jolie (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre 1975).

Madame Jean-Aubert Loranger est la fille de Georges Tétreau et de Cléphire Gagnon. Le mariage des parents d'Alice Loranger a lieu le 6 juin 1882, à la paroisse Saint-Louis de Lotbinière, "Cléphyre Gagnon", comme il est écrit sur l'acte de mariage:

> fille majeure de Hippolite Gagnon,
> cultivateur, et de Marguerite Lahaye,
> de cette paroisse.

"Georges Tétreault", lit-on dans le registre paroissial est:

> marchand, de St-Edouard de Knowlton, diocèse de St-Hyacinthe, fils majeur de Hector Tétreault, cultivateur, et de Appoline Charon, de St-Wenceslas, diocèse de Trois-Rivières

(registre de l'état civil de la paroisse Saint-Louis de Lotbinière, pour l'année 1882).

Marguerite-Cléphire Gagnon est née et baptisée le 6 juin 1859 à la paroisse Saint-Louis de Lotbinière (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Louis de Lotbinière, pour l'année 1859). Joseph-Georges Tétreau, fils "d'Hector Tétrau (...) et d'Apolline Charon", né le 27 avril 1859, est baptisé le lendemain à la paroisse Saint-Grégoire-le-Grand, située dans le comté de Nicolet (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Grégoire le Grand, pour l'année 1859, no B-40). Comme il appert sur l'acte de l'état civil, son père est menuisier. Auparavant, il était voiturier (J[ean]-B[aptiste]-A[rthur] Allaire, Dictionnaire biographique du clergé canadien-français. Les Contemporains, Saint-Hyacinthe, Imprimerie de "La Tribune", 1908, p. 549, Tétreau (L'abbé Frédéric) et Tétreau (L'abbé Joseph-Jean). L'abbé Frédéric Tétreau, l'oncle d'Alice Tétreau-Loranger, né le 12 juillet 1850 et décédé le 8 mai 1920 (Les

disparus de l'année, in L'Almanach du Peuple de la Librairie Beauchemin, 1921, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 52e année, 1920, p. 371-372. Cf. Tétreau (L'abbé Frédéric), s'illustre par la fondation de quelques paroisses. Il est surtout un grand bâtisseur d'églises, de presbytères et d'écoles, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Son frère, l'abbé Joseph-Jean, né le 30 juillet 1863, fut le "premier curé de Washingtonville, où il a bâti une église et un presbytère" (J[ean]-B[aptiste]-A[rthur] Allaire, op. cit., p. 549). Alice Loranger naîtra, elle aussi, dans une famille profondément catholique et son enfance sera marquée par les croyances religieuses (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974).

Tout comme ses deux frères, Georges Tétreau émigre aux Etats-Unis, à Laconia, New Hampshire, où il réside plusieurs années. Il y publie le Laconia Press. Plus tard, à Montréal, il est agent publicitaire à La Patrie et à La Presse (East 3425 Tetreau, Geo, of "La Press", Res. 77 St. Hubert, in The Bell Telephone Company of Canada. Official Telephone Directory Montreal and Suburbs, July 1905, p. 254. Ibid., January 1906, p. 272. Ibid., August 1906, p. 287. Ibid., July 1907, p. 312), puis nommé gérant à L'Action Sociale (East 3425 Tetreau, Geo, Gérant "L'Action Sociale"

201 St.Hubert, in The Bell Telephone Co. of Canada Ltd. Official Telephone Directory City of Montreal and Suburbs, January 1909, p. 344). Par la suite, il devient courtier de biens immobiliers (Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James, in The Bell Telephone Company of Canada. Official Telephone Directory Montreal and Suburbs, January 1911, p. 403. Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James, in Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Co. of Canada, July 1911, p. 420. Ibid., October 1911, p. 433. Ibid., February 1912, p. 456. Ibid., July 1912, p. 489. Ibid., November 1912, p. 516). Il opère d'importantes transactions à Outremont et dans le nord de la ville de Montréal. Il meurt à l'âge de 55 ans, dans la bibliothèque de sa résidence au numéro 1936 de l'Avenue du Parc, Outremont (Mort subite de M. Geo. Tétreau. Le courtier bien connu d'Outremont est décédé hier après-midi, in La Patrie, Montréal, 36e année, no 207, 28 octobre 1914, p. 3. Mort subite d'un citoyen bien connu, in La Presse, Montréal, 30e année, no 302, 28 octobre 1914, p. 2). Son épouse, qui demeure sur l'Avenue du Parc, au numéro 5122, à Outremont, décède le 3 mars 1926 (Décès de Madame Georges Tétreau, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 7, 3 mars 1926, p. 18).

La famille Tétreau comprend sept enfants: Raymond, pharmacien, Maurice, avocat, Jeanne, Juliette, Alice, Georges

(futur médecin) et Hector (Mort subite d'un citoyen bien connu, in La Presse, Montréal, 30e année, no 302, 28 octobre 1914, p. 2). Sans pourtant atteindre un âge très avancé, les membres de cette famille ont, pour la plupart, réalisé certains de leurs projets. Hector-Roch est décédé le 6 février 1934, à l'âge de 41 ans (Décès. [...] Tétreau [...], in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 256, 7 février 1934, p. 12). Maurice est le mieux connu de la famille. Né à New York le 5 mai 1885, il étudie au Séminaire de Québec, puis à l'Université McGill (Jean-Jacques Lefebvre et Robert Lévêque, Nos disparus, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 9, no 2, février 1949, p. 91-96. Cf. p. 93-94, Maurice Tétreau). Avant d'accéder à la magistrature, il affirme ses opinions libérales en politique (L'hon. Athanase David, hôte des jeunes libéraux, in La Presse, Montréal, 44e année, no 49, 13 décembre 1927, p. 17) et manifeste son goût pour les activités sociales en devenant le premier président du club Kiwanis-Saint-Laurent (Le club Kiwanis a décidé d'étudier tous les problèmes. Mettant de côté le parti politique, il étudiera et jugera, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 130, 28 juillet 1926, p. 9). Il devient juge à la Cour de Magistrat en 1931 (M. Maurice Tétreau est nommé magistrat, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 111, 15 mai 1931, p. 3. Un dîner au magistrat Tétreau : Fête intime au "Cercle

Universitaire", in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 135, 12 juin 1931, p. 8) et est nommé à la Cour des Sessions de la Paix en 1936 (Assermentation de MM. les juges Tétreau et Desmarais, in Le Devoir, Montréal, vol. 27, no 34, 12 février 1936, p. 3). Après sa mort survenue le 29 décembre 1948, à l'âge de 63 ans, quelques juges

> firent valoir ses qualités de magistrat consciencieux, travailleur, humain avec les premiers délinquants et rigoureux avec les criminels invétérés

(Jean-Jacques Lefebvre et Robert Lévêque, ibid., p. 93-94).

Jean-Aubert Loranger avait épousé "une femme bourgeoise d'excellente famille" (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974). Même si les idées politiques diffèrent dans les deux groupes, venu l'un de la région de Nicolet, et l'autre de la région de Trois-Rivières, cela ne prend pas une très grande importance aux yeux du couple Tétreau-Loranger. Chez les Tétreau, on est "rouge" et chez les Loranger, on est fidèle à la couleur "bleue" transmise par le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger (Charles Robillard, Réminiscences d'un vieux journaliste. La famille Loranger, Avocats - Jurisconsultes - Hommes d'Etat et Juges éminents - M. Thomas J.-J. Loranger ministre sous l'Union - Le choix de la capitale du pays - La Confédération - Quatre frères, dont trois avocats et un prêtre - L'aîné, criminaliste

renommé. L'hon. L.-O. Loranger ministre à Québec - Son fils aîné, Louis, juge de la Cour Supérieure. L'abbé Clément Loranger victime de son zèle apostolique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 18, 4 mai 1941, p. 11, 22) et aussi pieusement gardée par son frère l'abbé Clément Loranger, tous deux nés à Yamachiche (Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Du curé Loranger à l'abbé Groulx, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 45, 23 juillet 1938, p. 8). Mais cette divergence ne peut créer de frictions entre les époux car le poète n'est pas profondément intéressé à la chose politique. Il est vrai qu'en 1930, il manifeste un certain attachement au parti conservateur alors qu'il devient fonctionnaire dans le cabinet Bennett (Un journaliste nommé secrétaire de Duranleau, in Le Droit, Ottawa, 17e année, no 188, 15 août 1930, p. 4), mais il renie publiquement le parti trois ans plus tard (J[ean]-A[ubert] Loranger, Tribune libre. Un qui ne votera pas "bleu", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 165, 18 octobre 1933, p. 2). La même année 1930, n'avait-il pas nommé sa fille Mildred (Naissances. [...] Loranger [...], in La Presse, Montréal, 46e année, no 246, 4 août 1930, p. 19) en l'honneur de la soeur du premier ministre du Canada, Mademoiselle Mildred Bennett, la future épouse de William Herridge (Ernest Watkins, R.B. Bennett. A

Biography, Toronto, Kingswood House, 1963, p. 19, 108, 147, 178, 235)? Mais lors de la démission de Loranger comme secrétaire du ministre de la Marine, les parents changeront le prénom usuel de Mildred pour celui de Marie (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le 13 juin 1975, et aussi confirmé par les faits). Ce n'est ni l'argent, ni la politique qui favorisent l'union du couple. D'autres affinités et d'autres valeurs et motivations, tels l'amour, un charme réciproque, un certain goût pour la culture, président au mariage.

La jeune fille d'Outremont, qui connut une certaine aisance au foyer paternel, était-elle, comme la plupart des femmes, insuffisamment préparée pour effectuer un travail rémunérateur quand en naîtrait le besoin? Ce n'étaient pas toujours les qualifications qui faisaient défaut. Mais l'hostilité que le milieu canadien-français développait à l'égard de l'épouse exerçant un emploi à l'extérieur du foyer ne contribuait guère à créer un climat favorable à l'embauche de la femme mariée (Michèle Jean, Québecoises du XXe siècle, textes choisis et présentés par Michèle Jean, Montréal, Editions du Jour, 1974. Cf. principalement les p. 117-123, Florence Fernet-Martel, Le travail féminin). Mais Alice Loranger a, plus qu'une autre, la formation

nécessaire et les dispositions requises pour occuper une fonction aux Archives du Palais de Justice de Montréal - de 1940 au 16 avril 1946, date de sa démission - (lettre de Monique Turcotte, chef de division des services techniques, Gouvernement du Québec, Ministère de la Justice, Direction générale du personnel, le 14 janvier 1977). "Elle était préposée à la confection des index de l'Etat civil", nous dit Monsieur Jean-Jacques Lefebvre, le directeur de ce vaste projet (lettre du 9 février 1976). Nul doute qu'elle devait trouver une certaine joie à compléter cet index qui "est d'usage courant parmi les amateurs de généalogies et les chercheurs d'histoire" (Jean-Jacques Lefebvre, Les Archives du Palais de Justice de Montréal, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 25, no 3, mars 1965, p. 154).

Madame Loranger, femme d'un poète souvent emporté par le rêve et l'ivresse, "grand seigneur détaché de toutes les valeurs" (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974), en dépit d'assumer la responsabilité de ses trois enfants (Dézéry-Jean-De Gaspé, né le 28 juin 1922 (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal, pour l'année 1922, no B-110; Marie-Mildred-Lucie-Blanche, née le 28 juillet 1930, registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de

Grâce de Montréal, pour l'année 1930, no B-70; Georges-Lucien-François-Jean-Aubert, né le 25 mars 1933, registre de l'état civil de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, pour l'année 1933, no B-13) et d'administer le foyer avec peu de ressources, trouve le loisir de perfectionner sa culture:

> Il est certain qu'elle avait beaucoup de lectures. En tant que je me rappelle elle arrivait toujours au travail avec un livre,

nous confie encore Monsieur Jean-Jacques Lefebvre (lettre du 9 février 1976).

Est-ce dans sa famille d'abord qu'Alice Tétreau puise ce goût pour la lecture? Par le sens multiple qu'elle donne aux mots, son témoignage devient ambigu:

> Dans le salon de mon enfance (on n'y faisait pas de littérature, même si l'on y jouait et lisait du Chopin)

(Alice Tétreau, Le vent sans paroles, in Les Idées, Montréal, 1ère année, vol. 2, no 5, novembre 1935, p. 298). Dans un article sur Katherine Mansfield, Madame Jean-Aubert Loranger fait état de ses choix dans le genre épistolaire:

> Mansfield — je n'ai lu que ses Lettres et c'est assez, et je suis sûre qu'elle n'a jamais pu accepter d'être banale — a donné plus qu'elle n'a reçu. Toute littérature à part, et même s'il y a littérature, avouez que c'est la part la plus belle...

(Alice Loranger, Catherine (sic) Mansfield, in Les Idées, Montréal, 2e année, vol. 3, no 1, janvier 1936, p. 25). Elle exprime ainsi ses préférences:

> Proust me plaît: c'est le Courrier de Colette de la Nouvelle Revue Française. Sévigné me plaît: c'est le Courrier de Colette des temps passés. Mansfield me plaît, parce que ce n'est pas le Courrier de Colette, mais du naturel, un peu de sensualité, de la sensibilité avant tout, soi-même.
> [...]
> Les Lettres ne sont quand même pas la photo de personne. Madame de Sévigné, à côté d'elle, n'est plus qu'un journaliste payé. Mansfield, qui avait comme on dit, des intérêts en tout, n'a jamais cherché le sien. Il faut lire les Lettres de Mansfield: c'est un Evangile

(ibid., p. 26-27). L'insinuation au "journaliste payé", bien que d'un autre ordre, est aussi révélatrice que les propos du dernier paragraphe de l'article:

> Je voudrais être sous la lampe et offrir du "Gin" à Katherine Mansfield parce que Katherine Mansfield est toujours gelée, et encore parce que je voudrais l'écouter parler. Pourtant je n'ai jamais voulu avoir d'amies de femmes.

(ibid., p. 27). Madame Loranger, tout comme son mari, aime les lettres. Est-ce avec raison que ce dernier reproche un jour à Madeleine (Madeleine Huguenin, Portraits de femmes, Montréal, Editions La Patrie, 1938, 273(7) p.) d'avoir omis le nom de sa femme dans ses portraits littéraires:

> En définitive, où sont les cinq Alice de notre littérature? pas les Alice de Valdombre, les "Alice où donc es-tu?" mais les vraies Alice?... Alice Guay, Alice Lemieux, Alice-Jovette Bernier, Alice Tétreau-Loranger (la cinquième, ma femme ne l'a point en mémoire pour le moment!) N'ont-elles pas été invitées?...

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 50, 27 août 1938, p. 2).

Alice Loranger portera en elle un vif désir de connaître. Elle appartient à cette génération de la famille Tétreau qui accède davantage à la culture. En effet, le passage du père, Georges Tétreau, de la province à la métropole, semble avoir été salutaire sur ce plan. Et Alice, comme ses frères et soeurs, profite largement des bienfaits que lui offre l'ambiance de la ville. Sa vie intellectuelle s'alimente au contact d'amis qui appartiennent aux mêmes cercles littéraires et artistiques que fréquente son mari, Le Nigog, l'Ecole littéraire de Montréal et l'Association des Auteurs. Plus tard, elle côtoie des écrivains réunis autour d'Albert Pelletier et de sa revue, Les Idées (Jovette Bernier, La maison de l'amitié, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 34, 1972, p. 24). Déjà en 1921, la jeune femme prononce des paroles d'une étrange modernité (Fernand Préfontaine, [Journal

intime], Paris, 21 juin 1921, p. [16], archives privées de Madame Lucille L.-Préfontaine, adresse confidentielle). Délaissant progressivement certaines valeurs sociales et religieuses transmises par ses parents, elle opte pour la liberté et la fantaisie que lui communique son mari.

En 1942, cette "jeune femme blonde que sa toilette noire faisait paraître plus blonde", écrit Albert Laberge (Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 90) assiste aux funérailles de son mari. Elle lui survivra plus de dix-sept années. Après avoir subi des brûlures très graves (certificat de décès d'Alice Loranger, The Montreal General Hospital, Montréal, no 130462) à sa résidence, 235 avenue Clarke, Westmount, le 10 avril 1960, elle meurt cinq jours plus tard, à l'âge de soixante-quatre ans (ibid. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Rita de Montréal, pour l'année 1960).

Cette femme a porté beaucoup d'attention à ses enfants et a exercé une grande fascination sur son entourage. Berthelot Brunet en fait, sans doute, le meilleur portrait, sous le personnage de Claire, dans un de ses livres (Berthelot Brunet, Les hypocrites. La folle expérience de Philippe, Montréal, Editions de l'Arbre, 1945, 242 p.).

P. 375 I

1. En écrivant sur la couverture de son premier livre:

LES ATMOSPHERES

LE PASSEUR
POEMES
ET AUTRES PROSES

Loranger nous intrigue. Le sous-titre, en effet, ne correspond pas tout à fait aux divisions réelles du livre, qui sont: I, Le passeur; II, Signets et III, Un conte.

Il semble que Loranger hésite, après le chiffre I, à qualifier Le passeur, ne sachant peut-être trop comment classer un texte qui lui apparaît sans doute comme un récit poétique. Plusieurs critiques d'ailleurs ont différé d'opinion sur la nature de ces pages. Ainsi Albert Laberge écrira: "son conte Le Passeur, principal récit du volume Atmosphères" (Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 89). Louis Dantin, Marcel Dugas et Jean-Pierre Boucher diront que Le passeur est un poème en prose (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Chronique littéraire. Quelques livres d'hier et d'aujourd'hui, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 5, 15 mars 1921, p. 14. Idem, Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques. L'Anthologie des

Poètes Canadiens - Alphonse Beauregard - Paul Morin - Blanche Lamontagne - Jean Charbonneau - Marie Lefranc - Albert Dreux - Jean-Aubert Loranger - Lionel Léveillé - Edouard Chauvin - Francis Desroches - Robert Choquette - Jovette-Alice Bernier - Paul Gouin - L'abbé F.-X. Burke - Les Poètes Haïtiens, Montréal, New York et Londres, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, p. 133. Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, Editeurs, 1929, p. 95. Jean-Pierre Boucher, Instantanés de la condition québécoise. Etudes de textes, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 33, Collection Littérature, 1977, p. 44). Gilles Marcotte affirme au sujet des Atmosphères: "un recueil de contes ou proses poétiques", dans l'avant-propos de la réédition (Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 10). Avec beaucoup de nuance, Paul Wyczynski dira en 1971:

> On trouvera [...] dans ce livre, deux poèmes en prose ou, si l'on veut, deux contes poétiques: le vagabond et le passeur

(Paul Wyczynski, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 124), tout comme en 1969, concernant, cette fois, uniquement Le passeur.

> On se rend compte que l'on est ici en face d'un poème en prose. (...)
> D'où vient cette nouvelle prose poétique ou, si l'on veut, ce poème en prose?

(Paul Wyczynski, L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal, in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profils de poètes. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 104-105).

P. 376 Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Jules Romains[1].

1. Cette citation est extraite de La Vie Unanime. Elle apparaît dans deux poèmes que voici:

Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir.

Les marchands sont assis aux portes des boutiques;
Ils regardent. Les toits joignent la rue au ciel.
Et les pavés semblent féconds sous le soleil
Comme un champ de maïs.

Les marchands ont laissé dormir près du comptoir
Le désir de gagner qui travaille dès l'aube.
On dirait que, malgré leur âme habituelle,
Une autre âme s'avance et vient au seuil d'eux-mêmes,
Comme ils viennent au seuil de leurs boutiques noires.

*

Ils voudraient simplement respirer et s'asseoir.
On les voit au bord des maisons, de loin en loin.
Ce sont des gens qui prennent l'air. Il n'y a rien.
Pourtant tout le long d'eux, tout le long du trottoir,
Quelque chose s'est mis à exister soudain

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 37-38). Comme dans de nombreux poèmes de La Vie Unanime, Romains reprend ici un vers du texte précédent et l'écrit en épigraphe:

Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Je me sens tout fatigué.
Mes lèvres tremblent un peu.
C'est comme si je venais
De donner trop de baisers.

Au fond de moi on a peur.
Trop de vent d'un coup pénètre
Et fait battre les croisées.

Une force douce pleut.
Il faut que j'aille me mettre
A l'abri sous ma pensée,

Dans ma chambre où l'on est seul

(ibid., p. 40).

En citant ce vers de Jules Romains, en épigraphe au début de son premier livre:

Quelque chose s'est mis à exister soudain,

Loranger dit publiquement son estime pour Romains et l'unanimisme. En même temps, il informe le lecteur de ses connaissances littéraires et, indirectement, il le prévient de ses influences. Mais n'est-ce pas témoigner d'un abus de confiance à l'égard de certains critiques que de révéler une source? Loranger imitera, il est vrai, certains vers de Romains et il s'inspirera aussi de quelques-unes de ses images. Comme nous le signalerons dans les notes, il nous est arrivé de retrouver des vers à peu près identiques chez les deux auteurs. Mais là où Loranger manifestera le plus d'admiration pour Romains, c'est lorsque, dans la deuxième partie de son livre, Les Atmosphères, — Signets — il créera des textes conformes à la doctrine unanimiste ou se voulant tels (voir les notes de Je regarde,

dehors par la fenêtre., notes 4-5, Thèse, p. 709-714 ; [Les hommes qui passent], notes 1-5, Thèse, p. 723-740 et [Des gens sur un banc], notes 1, 3, Thèse, p. 741-742, 748-750).

Vingt ans après sa première oeuvre, Loranger, dans ses contes publiés dans La Patrie, fera encore allusion à Romains, principalement dans le récit Du théâtre au magasin (Jean-Aubert Loranger, Du théâtre au magasin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 31, 3 août 1941, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 92). Et durant la guerre, l'ancien "disciple" de Romains se montrera réservé, discret même, dans un compte rendu qu'il rédigera à la suite d'une rencontre de l'écrivain en exil avec des journalistes canadiens (Jean-Aubert Loranger, "N'est-il pas fort étonnant que l'instruction ne soit pas obligatoire au Canada?", in La Patrie, Montréal, 62e année, no 221, 13 novembre 1940, p. 4).

Quelle fut l'influence véritable de Romains sur Loranger? Notons tout d'abord que c'est peut-être à la lecture des oeuvres de Romains que l'auteur de Poëmes a acquis cette façon nouvelle de parler de la ville (Poëmes. Images

géographiques Montréal, Thèse, p. 508-509). Nous remarquons aussi, dans leur oeuvre, une parenté évidente au niveau du vocabulaire de sorte qu'on peut affirmer sans contredit que le poète canadien-français a lu attentivement La Vie Unanime (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), op. cit., 266 p. La première édition parut à "L'Abbaye" en 1908) et Mort de quelqu'un (Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 2789, (c1923 Edition Gallimard) 1970, 158 p. La première édition, chez Figuière, date de 1911). Ainsi, lit-on des mots et des expressions analogues chez les deux écrivains, mais parfois la phrase (ou le vers) est modifié(e) chez Loranger. Voici seulement quelques exemples que nous avons préféré regrouper car ils prouvent davantage la similitude entre Mort de quelqu'un principalement et Les Atmosphères et Poëmes, Mort de quelqu'un étant indiqué par MQ et La Vie Unanime, par VU:

| Romains | Loranger |
|---|---|
| | LES ATMOSPHERES (cf. Thèse) |
| chemin vicinal (MQ, p. 127) | route vicinale (Le passeur, p. 378) |
| poteaux télégraphiques (MQ, p. 47) | poteaux télégraphiques (ibid.) |
| sans se presser (MQ, p. 67, 81) | sans se hâter (ibid., p. 380) |
| la vieille cessa simplement de contempler la flamme (MQ, p. 130) | la rivière qui cessa subitement de mirer les rives (ibid., p. 385) |

| Romains | Loranger |
|---|---|
| | LES ATMOSPHERES (Cf. Thèse) |
| secousses (MQ, p. 112) | secousses (Le passeur, p. 386) |
| il éprouva une nausée, une envie de finir (MQ, p. 93) | et l'envie lui vint de vomir (ibid. p. 399) |
| tambour (VU, Nous, p. 247) tambours (MQ, p. 82) | tambour ([Les hommes qui passent], p. 404-405) |
| poussée (MQ, p. 139) | poussée (Le vagabond, p. 417) |
| | POËMES (Cf. Thèse) |
| par petits coups (MQ, p. 82, 131) | par petits coups (Moments, III, p. 449) |
| Ces mouvements que je fais (MQ, p. 152) | Les pas que je fais (Moments, VIII, p. 459) |
| paupières baissées (VU, Nous, p. 247, MQ, p. 91) | paupières baissées (Moments, XVI, p. 472) |
| il arrive que le chien ne songe pas à aboyer (MQ, p. 127) | Que les chiens n'ont pas aboyé (Le retour de l'enfant prodigue, I, p. 480) |
| écluse (VU, ... devient dieu où je suis, p. 157. Refus d'être absorbé, p. 205. Retour, p. 233) | écluses (Ibid., p. 484) |
| cerf-volant (VU, Demain, p. 256) | cerf-volant (Ibid., II, p. 487) |
| la raison qu'elle avait (MQ, p. 92). | Et la raison, qu'ont (Images géographiques Montréal, p. 508). |

Des mots, tels s'avive et draps (Romains), avivé et draps (Loranger) apparaissent à quelques lignes d'intervalle dans leur texte respectif (Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, 3e note, Thèse p. 853). Il en est de même pour les mots: Qu'assiège, Tout le meilleur de l'azur, sans

défense, avenir, l'orage (Romains) et qu'assiégeait, Tout le meilleur de l'avenir, sans défense, avenir, l'orage (Loranger) que l'on retrouve cependant dans deux poèmes chez Romains (Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, 1ère note, Thèse, p. 1107-1108. Mais l'art de chacun est différent. Loranger tend à inventer son propre langage — en y glissant parfois des écarts —; il adopte le vers libre. Romains, lui, écrit dans une langue classique; il donnera les règles de son vers dans le Petit traité de versification (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule) et G[eorges] Chennevière, Petit traité de versification, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, Collection "Les documents bleus", no 2, 1923, 143[7] p.) que refusera Loranger (Jean-Aubert Loranger, Du théâtre au magasin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 31, 3 août 1941, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 92).

L'auteur des Atmosphères et de Poëmes n'a sans doute pas consulté le petit Manuel de déification de Romains où celui-ci exprime sa doctrine sur l'unanimisme et surtout donne des conseils d'une façon fort impérative au lecteur. Car il aurait sans doute rejeté aussi ce traité (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Manuel de

déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite collection "Scripta brevia", 1910, 66 p. Livre non réédité). Peut-être n'a-t-il pas lu L'Ame des Hommes (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), L'Ame des Hommes, Paris Bibliothèque de la Société des Poètes Français, 1904, 36 p. Ce livre ne fut pas réédité). Nous n'avons décelé aucune influence des poèmes de L'Ame des Hommes chez Loranger, tout comme rien ne transpire non plus de Deux poèmes (Paris, Mercure de France, 1910, 64 p.), de L'Armée dans la Ville. Drame en cinq actes, en vers. Représenté pour la première fois, sur la scène du Théâtre National de l'Odéon, le 4 mars 1911 (Paris, Mercure de France, 1911, xii,219 p); de Odes et Prières (Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1923, 176 p. La première édition, au Mercure de France, date de 1913), de Sur les Quais de la Villette (Paris, Eugène Figuière et Cie, Editeurs, 1914, 224 p.), de Cromedeyre-le-Vieil. Cinq actes (Paris, NRF, Gallimard, 2e édition, 1952, 171 p. La première édition, à la NRF, est de 1920), de ces autres livres de Romains Le Voyage des Amants (Paris, NRF, Gallimard, (c1921 Librairie Gallimard), 5e édition, 1937, 83 p.) et Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche. Comédie en cinq actes (Paris, Gallimard 1975, 154 p. Selon Madeleine

Berry, la première édition, à la NRF, est de 1921 (Madeleine Berry, Jules Romains, Paris, Editions Universitaires, Collection Classiques du XXe siècle, no 33, 1959, p. 130. La bibliographie (p. 129-130) nous fut très utile pour connaître les oeuvres de Romains publiées principalement avant la parution de Poëmes de Loranger) et enfin, de Psyché . Lucienne, Paris, NRF, Gallimard, (c1922 Librairie Gallimard) 119e édition, 1949, 279 p.). Il est fort possible qu'il ait lu Les copains (Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 279, (c1922 Editions Gallimard) 1966, 191 p. Ce livre avait paru dès 1913 chez Figuière), comme il a dû lire Donogoo-Tonka, mais peut-être pas Le Bourg régénéré. Ce n'est là qu'une hypothèse car nous ne trouvons aucune trace de lecture de ce dernier titre publié par Messein dès 1906 (Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Le Bourg régénéré, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, (c1920 Librairie Gallimard) 1930, 247 p.). Outre La Vie Unanime (op. cit.) et Mort de quelqu'un (op. cit.), nous avons noté l'influence de certains livres de Romains dans Les Atmosphères et Poëmes: Puissances de Paris (Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, (c1919 Gaston Gallimard) 4e édition, 1959, 158 p. C'est Figuière qui édita d'abord ce livre en

1911), Un être en marche qui sera publié avec Maisons (Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, 125 p.). Il est évident que Loranger n'a connu que cette première oeuvre car

> [elle] est la partie lyrique du poème intitulé Un être en marche, lequel fut composé entre 1908 et 1912, et parut en 1912. La seconde est une suite de poèmes composés entre 1950 et 1953, et publiés en 1957 sous le titre de Maisons (au sens astrologique du mot)

(Ibid., p. 5, avertissement). Il lui a été aussi donné de connaître Europe, cet important poème de guerre paru d'abord à la NRF en 1916 (Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, 88 p.) ainsi que Les Quatre Saisons, sans doute pas la "plaquette de grand luxe" (Adrienne Monnier, 1917) qui constituait l'édition originale, et Amour couleur de Paris qui fut publié en 1921 à la NRF (Chants des dix années, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, 3e édition, 1928, 167 p. Ce livre regroupe Europe, Les Quatre Saisons, Amour couleur de Paris et Palais du monde, des textes fréquentés par Loranger. Il contient aussi Deux Odes — le poète dut remarquer la première qui parut dans La Nouvelle Revue Française, sous le titre de Ode (Paris, nouvelle série, tome XV, 8e année, no 86, 1er novembre 1920, p. 673-674), — et finalement, Ode Génoise, qui n'a pu influencer l'auteur des Atmosphères et de Poëmes car elle ne fut écrite qu'en "1923-1924" (Chants des dix années, p. 125).

Loranger fut profondément marqué par l'oeuvre de Romains. Il lui doit plus d'un emprunt au niveau du vocabulaire. Mais comment aussi ne pas signaler certains mots que le lecteur aperçoit notamment chez Verhaeren, Vildrac, Apollinaire, Cendrars et aussi chez Loranger? Ce langage nouveau et semblable est le fait que tous ces poètes ont été fascinés par des paysages urbains et ont pris conscience de la modernité vers la même époque. Pourtant "leurs rues" seront parfois fort différentes (Guillaume Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres poétiques, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 121, 1965, p. 39-44. Alcools. Zone; p. 105-106, L'émigrant de Landor Road; p. 126, Un soir; p. 128-136, Les fiançailles. - Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime, p. 39, Une autre âme s'avance...; p. 48-49, Rien ne cesse d'être intérieur.; p. 102-104, Malgré les murs, malgré les charpentes, Les forces..., principalement dans Un être en marche où le poète parcourt les rues de la grande ville (Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, p. 7-97) et dans Puissances de Paris où il s'y arrête (p. 7-36). - Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères. (Je marche la nuit), Thèse, p. 407, et Poèmes. Images géographiques

Montréal, Thèse, p. 508-509) et l'univers que ces poëtes entrevoient de leur fenêtre a pour chacun des résonances bien personnelles ((Guillaume) Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), op. cit., p. 168-169. Calligrammes. Les fenêtres. - Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime, p. 156-157, ... devient dieu où je suis. et Un être en marche, p. 16. - Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères. Je regarde dehors par la fenêtre., Thèse, p. 403). Par la richesse qui les caractérise, l'imaginaire d'un Romains et d'un Apollinaire refusent toute véritable comparaison.

Il en est de même pour Romains et Loranger. Aussi, il ne faut pas conclure trop tôt à des emprunts gratuits, voire même à une sorte d'inspiration quasi aveugle de la part de ce dernier. Le fleuve (Les Atmosphères. Ebauche départ définitif, Thèse, p. 428-430), la glace (Les Atmosphères. (Avec l'hiver soudain), Thèse, p. 408), le brouillard (Poëmes. Le brouillard, Thèse, p. 437-439), l'homme retenu sur le quai (Les Atmosphères. (Avec l'hiver soudain), Thèse, p. 408), Les phares (Poëmes. Les phares, Thèse, p. 434-436), la maladie et la mort du passeur (Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 377-400), le "chant crépusculaire" (Poëmes. Les phares, Thèse, p. 435): voilà autant d'éléments d'un univers fort éloigné et

séparé même de celui de Romains, où dominent largement la lumière, la chaleur et le mouvement (La Vie Unanime, p. 85-86, La ville; p. 69-73, De grandes bêtes remuent.), d'osmose, de perméabilité (La Vie Unanime, p. 41-42, L'air qu'on respire a comme un goût mental.), de conscience unanime (Manuel de déification, p. 172), de communion universelle, de fraternité, d'espoir et de confiance en l'humanité (La Vie Unanime, p. 21, préface de 1925).

Loranger a fait l'expérience des limites (Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, Thèse, p. 479-503), du "grand désir effondré" (Poëmes. Moments, XVII, Thèse, p. 473), du retour "au pays sans amour", "au pays sans douceur" (Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498-499), du va-et-vient "de la jetée" à "sa chambre" (Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 430), d'un monde miniaturisé (ibid.) et qui, par surcroît, se fragmente (Poëmes. Moments, VIII, Thèse, p. 460) ou s'immobilise (Les Atmosphères. (Avec l'hiver soudain), Thèse, p. 408). Il fut à la recherche de "l'Introuvable" (Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 481-483). Romains, au contraire, déploie sur le monde une vision globale, ample et généreuse. Il croît en un "continu psychique" (André Cuisenier, Jules Romains. L'Unanimisme et les hommes de bonne

volonté, Paris, Flammarion, éditeur, 1969, p. 31-32. Jules Romains, Mort de quelqu'un, p. 155). Il agrandit sans cesse sa perspective (Un être en marche, p. 17. Mort de quelqu'un, p. 110-116. "Les hommes de bonne volonté" circulent à leur aise sur les continents. Une nouvelle divinité (La Vie Unanime, p. 151, L'heure suprême d'être. p. 244, Nous. Manuel de déification, p. 17, 53, 61-66), le groupe (La Vie Unanime, p. 262, Fin), véhicule un être unique dans une âme collective (Mort de quelqu'un, p. 100. Les copains, p. 121, 185, 189).

Souvent le regard des deux auteurs, Romains et Loranger, porte sur des pôles opposés. Mais les critiques en ont souligné l'affinité, sans plus de précisions, et ils ont négligé de faire valoir leurs dissemblances quasi fondamentales. Ce qu'ils ont parfois remarqué, heureusement, c'est qu'un des nôtres, en quête de modernité, venait de révéler à notre pays un auteur et une doctrine.

Ainsi Berthelot Brunet signale l'importance de Jean-Aubert Loranger pour la connaissance de l'unanimisme au Canada:

> M. Jean-Albert (sic) Loranger a révélé à ses compatriotes l'Unanimisme

Et Brunet va même jusqu'à signifier que son ami est le plus moderne de tous:

> C'est l'écrivain canadien le plus à jour. Cela surprend, si on songe à la loi des cinquante ans

(Berthelot Brunet, Canada, in Vingt-cinq ans de Littérature Française. Tableau de la vie littéraire de 1895 à 1920, publié sous la direction de Eugène Montfort, Paris, Librairie de France, F. Santandrea, L. Marcerou & Cie, tome II, (s.d., paru vraisemblablement entre avril 1922 et septembre 1923), p. 132). En ce qui concerne l'unanimisme, le témoignage de Guy Sylvestre est analogue:

> Jean-Aubert Loranger (1896-1942) importait l'unanimisme

(Guy Sylvestre, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Editions Beauchemin, 2e édition, revue et augmentée, 1958, p. xvii; 3e édition, 1961, p. xvii; 4e édition, 1963, p. xvii; Librairie Beauchemin Limitée, 5e édition, 1969, p. xvii; 6e édition, 1971, p. xvii; Anthologie de la poésie québécoise, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 7e édition, 1974, p. xviii).

Peu de temps après s'être inscrit à l'Ecole littéraire de Montréal (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal, Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés

par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 306, séance du 17 novembre 1920), Jean-Aubert Loranger avait présenté un article sur l'unanimisme. Tel qu'en fait foi le procès-verbal de la réunion du 5 janvier 1921, le nouveau membre prend une part très active à l'assemblée:

> Séance du 5 janvier 1921.
>
> Chez M. Beaulieu, 618 St-Hubert.
> Présents: MM. Loranger, Beaulieu, Dreux, Grignon, Paquin, Dumont et Beauregard.
>
> Lectures: Un article sur l'unanimisme, par M. Loranger. Une pièce de poésie en prose par M. Grignon, intitulée: "Visages". Quelques pièces de Jules Romains (Jules Louis Farigoule dit Jules), par M. Loranger.
>
> Lionel-E. Léveillé, président
> A. Beauregard, secrétaire

(ibid., p. 312). Le mot unanime semble avoir une certaine notoriété parmi les membres de l'Ecole littéraire. En effet, lors de la réunion du 24 octobre 1922, les auteurs du procès-verbal, "A. Beauregard, président" et "Berthelot Brunet, secrétaire par intérim", font, sur un ton humoristique, allusion à la doctrine de Jules Romains:

> Grignon annonça qu'il lirait un article sur M. Loranger. Celui-ci, qui se mourrait [sic] d'impatience, changea de

place, et, pour mieux écouter, s'installa sur le "divan profond", et se mit à fumer des cigarettes; avant l'arrivée de M. Maillet et de M. Grignon, M. Loranger, en bon unanimiste, prosaïquement fumait la pipe. M. Léveillé, qui, certains soirs, ne fait qu'une courte apparition à l'Ecole, pria M. Grignon de lire sa critique tout de suite. Celui-ci, qui aime à (sic) se faire désiré (sic), pendant cinq minutes fit griller à petit feu ses impatients confrères, car ce tartionnaire (sic) de l'absolu, conserve dans son privé, un peu de la cruauté nécessaire au pamphlétaire.

Enfin il se décida, et dans un silence attentif où bourdonnait la pipe de notre président, son chapeau crâne, campé crânement sur sa tête, son manuscrit fiévreux devant lui, sous la lampe d'une voix onctueuse, doucereuse, mielleuse, religieuse, il nous donna l'un de ses avis sur les Poèmes de M. Loranger. Car M. Grignon, c'est lui qui nous l'avoua sincèrement, pense tantôt du bien, et tantôt du mal de l'oeuvre de M. Loranger. Celui-ci écoutait passionnément des yeux et des oreilles, et, de temps en temps, il échangeait des regards de satisfaction avec M. Berthelot Brunet. M. Ferland n'interrompit qu'une fois le critique, de même que M. Beauregard, qui voulut discuter avec M. Grignon sur un certain "concréter" qui l'employait (sic). M. Grignon, qui n'aime pas à (sic) être "coupé" dans sa lecture, ne voulut rien entendre, et il continua. Au bout de vingt minutes, il se tut. Unanimement, et ce n'est pas surprenant puisqu'il s'agissait d'un poète unanimiste, on félicita M. Grignon

(ibid., p. 348-349). Loranger avait-il conservé un mauvais

souvenir de cette critique? Sans doute. En 1933, lors des vives querelles qui éclatent au grand jour entre les anciens membres de l'École littéraire de Montréal, il rappelle avec amertume à Valdombre son incompréhension et son ignorance de certains auteurs dont Romains:

> toi qui parles et qu'on écoute à Saint-Janvier, lorsque tu bafoues Jules Romains, dont le nom te fut appris à l'école littéraire, que sais-tu d'Amour, Couleur de Paris..." et des "Hommes de bonne volonté?"

(Jean-Aubert Loranger, Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 45, 27 mai 1933, p. 3).

Après la publication d'Atmosphères et de Poëmes, on lit, dans des critiques, le nom de Jean-Aubert Loranger associé à celui de Jules Romains (Albert Lozeau, Critique littéraires. "Les Atmosphères par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1-2. Fernand Denis, Tribune libre. "Les Atmosphères" - par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau), in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 223, 27 décembre 1920, p. 7. Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 148, 32e année, no 550, 15 mai 1921, p. 252. Claude Bâcle (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les

Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 25e année, no 31, 5 août 1921, p. (2). Berthelot Brunet, Poèmes (sic) de Jean Loranger, in Le Mâtin, Montréal, vol. 2, no 13, 22 avril 1922, p. 2. Article reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 215-221. Cf. p. 219-220. Alfred (sic) Beauregard, Poëmes par M. Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 25, 3 mai 1922, p. 4. Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1er juillet 1922, p. 217-218. Idem, Apologie pour l'Ecole littéraire. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2. Article reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, p. 313-318. Cf. p. 314. Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), La Rivière-à-Damase, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 195, 30 octobre 1934, p. 4. Idem, Au pays de Québec. Le dernier luxe d'Albert Laberge, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 2e année, no 10, septembre 1938, p. 427. Le Censeur (pseudonyme de Clément Marchand), Le Courrier

des Ecrivains, in Le Mauricien, Trois-Rivières, octobre 1938, p. 22. Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Editions de l'Arbre, 1946, p. 102. Texte reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, p. 94). Quelques-uns ont porté parfois un jugement peu éclairé ou, comme pour Claude-Henri Grignon, empreint de rancoeurs. D'autres, sans minimiser les influences françaises, ont reconnu une certaine originalité au jeune écrivain. Pour sa part, Berthelot Brunet, dans un de ses premiers écrits sur Loranger, affirmait que le poète n'oubliait "pas assez" les unanimistes:

> Loranger est encore le disciple de Romains, et, en général, des meilleurs unanimistes. Ce n'est pas qu'il ne voit rien en dehors de cette école, ni qu'il dédaigne les autres. Il est unanimiste, je pense, faute de mieux.
> [...]
> Loranger est unanimiste. Je ne sais pas beaucoup ce qu'est l'unanimisme, comme, d'ailleurs aucun unanimiste: je veux dire que Loranger écrit selon les procédés des unanimistes. Cela plaît à quelques-uns, déplaît à d'autres. Ainsi toute chose. Seulement, il se trouve que la plupart de ceux qui dédaignent les unanimistes, sont ceux qui ne connaissent guère les unanimistes. Un atout pour Loranger.
> [...]
> Seulement, Loranger aime trop ses chers unanimistes, il ne les oublie pas assez. Je ne lui demande pas d'être

> lui-même: ce serait lui demander du génie. Mais pourquoi diable se plaît-il autant à paraphraser telle ou telle image de Romains ou de Vildrac, ou tel poème de Durtain? J'accorde qu'il est parfois supérieur à ses modèles. Mais cette méthode pourrait bien un jour faire japper les malveillants

(Berthelot Brunet, Poèmes (sic) de Jean Loranger, in Le Mâtin, Montréal, vol. 2, no 13, 22 avril 1922, p. 2. Article reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, p. 215-221. Cf. p. 219-220). Gilles Marcotte soulignera aussi dans son avant-propos de la réédition des Atmosphères et de Poëmes "cette étiquette" unanimiste qui était restée "attachée au nom du poète" (Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 13).

Si Loranger est l'écrivain qui a le mieux fait connaître Jules Romains au pays dans la première moitié du vingtième siècle, il n'est pas le seul cependant à s'être intéressé à son oeuvre. En 1922, Fernand Préfontaine, l'un des anciens directeurs du Nigog, et son ami, le peintre Adrien Hébert, feront le voyage à Issoire, "cette petite ville que Jules Romains a rendue célèbre en ridiculisant légèrement ses habitants" (Fernand Préfontaine, Chronique

d'Art. Issoire (Notes de voyage), in La Patrie, Montréal, 48e année, no 74, 22 mai 1926, p. 28. Dessins d'Adrien Hébert). Adoptant l'attitude narquoise des copains (Jules Romains, Les copains. Cf. chapitre: Destruction d'Issoire, p. 163-172), les deux voyageurs, habitués à la vie parisienne, ont saisi, dans cette sous-préfecture du Puy-de-Dôme, l'aspect tranquille et banal de ces lieux où il n'arrive rien. A la séance de l'Ecole littéraire de Montréal du 29 janvier 1925, à laquelle n'assiste pas Loranger, le docteur Roméo Boucher fait un exposé sur Jules Romains devant ses confrères:

> M. Boucher lut un article au sujet de la pièce de Jules Romains intitulée: "Knock ou le Triomphe de la médecine"; des théories du même jules Romains sur la vision unanimiste et de l'esprit d'amertume. Le travail parut plaire à tous les membres. Quant à M. Berthelot Brunet, qui n'avait entendu que la fin de l'ouvrage, il promit de faire par écrit lorsqu'il l'aurait lu en entier, ses remarques à l'auteur

(Réginald Hamel, op. cit., p. 418). A la fin de l'année 1925, le docteur Boucher, visiblement enthousiasmé par l'oeuvre de Romains, assiste à la représentation du Docteur Knock:

> Dans une loge avait pris place le Secrétaire de l'Union médicale du Canada, à qui, soit dit en passant, on

doit une étude vigoureuse, parue au printemps, du cas du docteur Knock: j'ai nommé le Dr Roméo Boucher

(L[ouis] F[rancoeur], La Soirée de "Knock", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 253, 21 décembre 1925, p. 18). Cette pièce, qui avait connu un grand succès à Paris, selon un quotidien de Montréal (Le théâtre français. A l'Orphéum: "Knock" ou "Le Triomphe de la Médecine". Avec M. Georges Vitray dans le principal rôle - Dernière des "Romanesques" aujourd'hui, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 252, 19 décembre 1925, p. 38), attire aussi un vaste public à l'Orphéum de Montréal (Henri Letondal, A l'Orphéum. Première de "Knock" ou le "Triomphe de la Médecine". Pièce en trois actes de Jules Romains, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 253, 21 décembre 1925, p. 18. Les représentations de: "Knock" attirent tout le monde médical à l'Orphéum, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 256, 24 décembre 1925, p. 12. Henri Letondal, A l'Orphéum. Première de "Knock" ou le "Triomphe de la Médecine". Pièce en 3 actes de Jules Romains, in La Minerve, Montréal, vol. 5, no 8, 26 décembre 1925, p. 3). La troupe, les "Anciens du Gésu", la reprendra avec, dans le rôle principal, Hector Charland ("Le Docteur Knock" au Gésu, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 197, 15 octobre 1927, p. 39. "Le

Docteur Knock", in La Presse, Montréal, 44e année, no 1, 15 octobre 1927, p. 52). Les représentations connaissent encore un grand succès. On loue à la fois le jeu des interprètes et la qualité même du texte de Romains dans un langage qui aurait plu à son auteur:

> Devant une salle remplie à craquer, tous les artistes qui faisaient partie de la distribution de cette fine comédie de Jules Romains évoluèrent sur la scène avec une aisance et un naturel réellement étonnants.
>
> Toutes les personnes qui se trouvaient là furent unanimes à déclarer que la pièce qui s'était déroulée devant eux était un vrai chef-d'oeuvre.

("Le Docteur Knock", in La Patrie, Montréal, 49e année, no 205, 25 octobre 1927, p. 7).

On parla peu de l'oeuvre de Romains dans les périodiques du Québec. La pièce de Knock avait fait exception. En 1931, l'écrivain Robert Rumilly rédige un article sur l'unanimisme (Robert Rumilly, L'unanimisme, in La Revue Moderne, Montréal, 12e année, no 9, juillet 1931, p. 8). Et en 1942, il y aura un bref retour à Knock (Jacques Ferron, Défense du Dr Knock, in Le Jour, Montréal, 5e année, no 29, 28 mars 1942, p. 7). Mais le personnage est pris à partie par le docteur Henri Laugier:

> M. Laugier explique pourquoi il a choisi comme titre de sa causerie:

> "Super Knock ou le médecin bon tyran". Il dit que dans sa pièce bien connue, Knock, M. Jules Romains a fait la caricature de la médecine. Son héros, dit M. Laugier, n'est pas un médecin: il a tous les défauts de celui-ci sans en avoir les qualités

(M. Henri Laugier à la Société d'étude et de conférences. "Super Knock ou le médecin bon tyran", in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 108, 17 mai 1942, p. 8). Le conférencier profita de l'occasion pour émettre son opinion sur la profession médicale et "le rôle du médecin dans la société" (ibid.). Aussi, en dépit du titre de l'exposé, la rencontre, d'après le compte rendu du Devoir, en fut une d'information médicale et sociale plutôt que littéraire.

C'est surtout par le biais des revues françaises, tels le Mercure de France, La Nouvelle Revue Française, La Connaissance, que nous parvenaient des études et articles sur l'oeuvre de Romains et parfois aussi ses textes mêmes. Il semble que Loranger fut un des rares écrivains à avoir propagé la doctrine de l'unanimisme, sans le vouloir expressément, par certains poèmes des Signets. Mais il serait peut-être plus juste de dire que ce fut la critique des oeuvres de Loranger qui contribua davantage à répandre le nom de Jules Romains. En 1920, le jeune poète, en prouvant qu'il s'était inspiré d'une oeuvre toute récente

et peu connue ici, faisait preuve de modernité. Et c'est l'aspect moderne des Atmosphères et de Poëmes que retinrent des critiques. Vingt ans plus tard, la prose de l'écrivain français était largement répandue Outre-Atlantique. En 1940, Loranger, négligeant l'oeuvre romanesque ou théâtrale de Romains, prouvera, dans ses contes, qu'il n'avait pas totalement oublié un de ses premiers maîtres en poésie.

Mais d'abord dans un récit publié en 1925, l'on peut croire que le conteur applique un principe de Romains concernant l'unanimisme, sans en mentionner ni l'auteur ni la doctrine:

> C'était un matin où tout pouvait arriver, le père Lauzon qui en était là dans ses pensées, dut lâcher subitement son couteau.
>
> Comme s'il lui eût suffi de désirer ardemment, un chevreuil venait d'apparaître, immobile dans le morceau de paysage qu'offrait la porte de la grange, le naseau tendu à la brise, et seulement à une portée de fusil.
>
> Le père Lauzon eut un arrêt de tout son sang dans ses veines, et son coeur se remit à battre effroyablement.
>
> —Mon fusil, gémit-il.
>
> Il n'eut qu'à étendre le bras pour se saisir d'un râteau accroché, par les dents, à un clou.
>
> —Maudit, maudit, maudit, pleurait presque l'homme, en épaulant le râteau, si, sans seulement, c'était mon fusil.
>
> Et le père Lauzon, tout en couchant

> en joue, se prit à penser fortement, plus fortement encore cette fois que s'il eût été en possession de son arme, jouant ainsi avec l'illusion

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 7. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 42-43). Ainsi le père Lauzon, qui avait désiré avec une grande intensité la venue d'un chevreuil, en vit apparaître un près de la grange. Mais le pauvre homme ne put résister à tant d'émotions. Il en mourut.

Jules Romains, dans son Manuel de déification, ne conseille-t-il pas d'abord la foi? L'être y trouvera sa récompense:

> Vous serez étonné d'avoir eu la foi. Mais ce dieu est le seul qui ne puisse nous tromper impunément. Il est le seul que tu puisses créer s'il n'existe pas; et qui sera réellement par force selon que tu auras cru. Ici l'âme est omnipotente. Ton Dieu naîtrait même de ton doute

(p. 61-62). Et dans un conte cinématographique surprenant, le fondateur de l'unanimisme exalte l'imagination scientifique du professeur Le Trouhadec. Celui-ci avait d'abord indiqué, "dans sa volumineuse Géographie de l'Amérique du Sud", le nom de la ville de Donogoo-Tonka, puis donné

aux lecteurs "d'abondants renseignements" sur ce lieu jusque-là inconnu et "sur la région aurifère" qui l'entoure (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Conte cinématographique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 74, 1er novembre 1919, p. 834). Mais heureusement pour le professeur, cette ville surgira de l'invention même d'une "création de l'esprit". Et peut-être, malheureusement pour le père Lauzon, un chevreuil est accouru, semble-t-il, à la suite du seul désir de l'homme. La bête, ce présent rêvé, vient s'offrir au chasseur "un matin où tout pouvait arriver". Ne faut-il pas croire en l'existence de "quelque chose" (La Vie Unanime, p. 38, Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir) pour qu'"une autre âme s'avance" (ibid., p. 37; p. 39, Une autre âme s'avance...)? Loranger donne trois versions du Râteau magique, dans La Patrie, édition dominicale, mais à peine fait-il allusion, sans la nommer, à la doctrine de Jules Romains et ce, dans un seul conte (Jean-Aubert Loranger, Le Râteau Magique ou la plus vraie des menteries, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 19, 12 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 131-133). Ainsi, dans les deux autres versions, qui sont plus

brèves, on ne saurait retrouver aucune influence de l'unanimisme (Jean-Aubert Loranger, Tel magicien-né, apprenti sorcier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 44, 2 novembre 1941, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 143-146. - Jean-Aubert Loranger, Là où le diable peut intervenir, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 32, 9 août 1942, p. 18).

Dans le conte, La partie de dames, Loranger emploie l'adjectif unanimes dans un contexte qui amuse le lecteur plutôt qu'il ne retient son attention sur la doctrine de Romains:

> Après les longues délibérations de tout le monde, quand Blanchette se décide, enfin, à pousser sa rondelle noire d'un carreau à un autre, du geste précis de celui qui représente à lui seul des opinions unanimes, Tremblay, jusque-là penché sur son damier, alors seulement lève un oeil interrogateur, avant de prendre l'attitude superbe de celui en lice contre quinze

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 17. Idem, Contes, tome I, p. 52-53). Dans ce même conte, repris, avec variantes, quinze ans plus tard, le narrateur non seulement emploie l'expression groupe unanime, mais

explique brièvement l'unanimisme. Voici d'abord l'expression concernée:

> D'habitude, une bonne partie de dames attire des spectateurs. Sur une galerie, l'été, ou dans la cuisine, près du poêle, en hiver, le damier sert de prétexte à une réunion quelquefois compacte. En fait, avec un certain recul, les deux joueurs se trouvent enfermés dans un cercle de participants et de partisans. Les dames ne se poussent qu'à quatre mains, et l'assistance, qui observe le silence, ne s'en tient pas moins groupée autour de la planche. Dès que la partie est "chaude", la respiration du groupe unanime s'interrompt. C'est une abstention dangereuse pour les poumons

(Jean-Aubert Loranger, Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 45, 10 novembre 1940, p. 26. Idem, Contes, tome I, p. 241). Le conteur introduit parfois des notions littéraires dans ses récits tout comme dans celui-ci. Son explication simplifiée est suivie de propos cocasses. Cette intervention détourne l'attention du jeu de dames; elle amène le lecteur dans une autre réalité. Mais c'est toujours pour mieux relancer le récit:

> On sait aujourd'hui que l'unanimisme se produit au sujet d'un même enthousiasme, ou d'une même idée. Dans la boutique de Joë Folcu, ne fallait-il pas qu'un même arome pût maintenir une même atmosphère autour

> d'un même jeu? Et d'ailleurs, nous dirons à ceux qui n'aiment pas le tabac de Joë Folcu, que le nez "se fait" plus facilement à une même odeur, même si elle est repoussante, qu'à une confusion d'odeurs. Combien de femmes, à la maison, exigeront de l'époux qu'il partage sa "blague de tabac" avec ses visiteurs et ce, afin que les rideaux de la pièce puissent se conserver plus longtemps? Il n'est pas rare que les tissus des fenêtres doivent leur courte durée au seul mélange de tabacs

(Jean-Aubert Loranger, Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 10 novembre 1940, p. 26. Idem, Contes, tome I, p. 243).

Dans le texte précédent, l'auteur se réfère à Jules Romains dans son emploi du mot unanime. Il s'agit sans doute d'une réminiscence de l'unanimisme dans le récit Une messe votive parmi les arbres:

> Pendant la cérémonie, dans un coin du jubé, le garde forestier était fier que sa forêt de symboles s'associât à la prière unanime d'une époque

(Jean-Aubert Loranger, Une messe votive parmi les arbres, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 6, 9 février 1941, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 298). A la suite du déboisement des

forêts de la Côte-Nord par les compagnies de pulpe, le garde forestier s'était retiré à Montréal où il devait occuper le poste de gardien de nuit à l'église Notre-Dame. Le temple silencieux dont la nef construite entièrement de bois lui avait offert une analogie avec les immenses étendues boisées du Nord. Aussi le temple est la nature où le métis perçoit les bruits et craquements mystérieux d'une forêt. Cette expérience de la place d'Armes n'est-elle pas à l'inverse de celle qu'exprime Baudelaire dans les Correspondances:

> La Nature est un temple où de vivants piliers
> Laissent parfois sortir de confuses paroles;
> L'homme y passe à travers des forêts de symboles
> Qui l'observent avec des regards familiers

((Charles-Pierre) Baudelaire, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y(ves)-G(érard) Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, nos 1, 7 (c1961) 1968, p. 11. Les Fleurs du Mal. Correspondances). Ainsi, en plus de l'allusion à Baudelaire, existe-t-il encore une référence subtile à Romains.

Loranger mentionne expressément le nom de Jules Romains dans le conte Du théâtre au magasin. Ce n'est pas pour vénérer son ancien maître mais plutôt pour s'en moquer:

> Jules Romains, dans ses cours sur la versification, soutenait qu'une recette culinaire pût être rédigée en vers et qu'un poème sur les patates n'a rien d'inférieur, en matière d'esthétique, à celui qui traite de l'amour ou d'un couronnement de bête à cornes dans une exposition agricole

(Jean-Aubert Loranger, Du théâtre au magasin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 31, 3 août 1941, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 92). Ce trait d'humour n'est pas exempt d'un fondement plus sérieux. On se souvient de l'importance qu'accordaient les membres du Nigog à la forme en art et ce, au détriment du sujet. Le conteur énonce la même idée:

> Le sujet est secondaire en art, et le décor tout aussi bien, direz-vous

(ibid.). Loranger, alors qu'il était en France (Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, 1ère note, Thèse, p. 1058-1076), ou après son retour au pays, avait dû apprendre que Jules Romains et Georges Chennevière projetaient d'ouvrir à Paris à l'automne 1921 "un petit cours de technique poétique" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Petite introduction à un cours de technique poétique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, tome 17, 8e année, no 94, 1er juillet 1921, p. 24). L'un des deux "professeurs" donnerait un cours théorique et l'autre

dirigerait des travaux pratiques. Une grande liberté serait laissée aux participants:

> Nos auditeurs auront licence de mettre en vers la vie de Confucius ou l'art de cultiver les salades. Une technique constituée est quelque chose d'objectif, dont la valeur ne dépend point d'un parti-pris [sic] esthétique, et qui doit pouvoir servir à l'expression de n'importe quoi

(ibid.). Ces phrases, ainsi éloignées de leur contexte, peuvent prêter à des remarques fantaisistes. Il n'y avait qu'un pas à faire pour que soit refusé par l'auteur de Poëmes le Petit traité de versification, publié en 1923 (op. cit.) par les deux écrivains français.

Dans un conte, Un harmonica qui appelle la pluie, Loranger aura sans doute été influencé par le vocabulaire de Jules Romains. Les mots air mental semblent bien une réminiscence de lecture:

> Fixés à des poteaux, ces fils chantaient, par toutes les températures, comme un air mental, sur une portée de musique, avant l'inscription des blanches et des noires

(Jean-Aubert Loranger, Un harmonica qui appelle la pluie, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 12, 22 mars 1942, p. 18. Idem, Contes, tome II, p. 217). En rapprochant ainsi air et mental, il crée un raccourci. Jules Romains, lui, avait

donné une autre place à ces mots dans son vers:

L'air qu'on respire a comme un goût mental

(La Vie Unanime, p. 39, Une autre âme s'avance...; p. 41, L'air qu'on respire a comme un goût mental.). Loranger avait été si profondément marqué par Romains au début de sa carrière littéraire qu'après vingt ans, son imagination et surtout son inconscient en étaient tout imprégnés. Pourtant, on se souvient de l'intérêt mitigé qu'il avait accordé au "personnage" même de Romains, à Montréal.

En effet, en 1940, lors de la venue de l'auteur des Hommes de bonne volonté au Canada, Loranger, journaliste à La Patrie, couvre l'événement. Son comportement est fort modéré. En somme, il se contente de relater les paroles de l'exilé sans y ajouter de commentaires personnels. Il aurait pu présenter des remarques sur la question irlandaise soulevée par Romains:

> L'homme de lettres, qui s'est réfugié aux Etats-Unis, après la reddition de la France, nous a fait les éloges de l'Angleterre et de son attitude en présence de l'Irlande. "Si les Irlandais avaient eu affaire à Hitler, il y a longtemps que celui-ci se serait emparé de ports dont il a besoin et sans consulter de Valera"

(Jean-Aubert Loranger, "N'est-il pas fort étonnant que

l'instruction ne soit pas obligatoire au Canada?", in La Patrie, Montréal, 62e année, no 221, 13 novembre 1940, p. 4). Il s'en abstiendra. Et il ne portera non plus aucun jugement sur les propos harsardeux de l'éminent visiteur concernant la fréquentation scolaire et "l'infériorité de notre littérature":

> "L'école publique ne fait pas l'écrivain, mais le lecteur... Et comment voulez-vous, de continuer Jules Romains, alors que nous l'interrogions sur l'avenir de notre littérature, que l'écrivain d'avant-garde soit invité à ne publier que pour une vitrine de libraire?"

C'était Romains qui avait posé aux journalistes cette interrogation: "N'est-il pas fort étonnant que l'instruction ne soit pas obligatoire?". Et il "attribue l'infériorité de notre littérature nationale à notre système d'enseignement":

> "Tout n'est pas académique dans l'art, ajoute-t-il. Que l'autorité pédagogique, dans la province, s'initie aux lettres "vivantes", à la littérature d'aujourd'hui (moderne), et l'instituteur s'apercevra pour le bien de tous, que cette littérature n'est pas incompatible avec l'enseignement religieux".
>
> Et Jules Romains de conclure combien il est recommandable, par ailleurs, que notre enseignement soit continué par notre clergé. "Mais avec l'entente, dit-il, que celui-ci se conforme à son temps".

Puis il apporte "l'exemple de l'Argentine":

> Le fondateur de l'unanimisme en littérature, qui aide par conséquent les ensembles bien proportionnés, nous parle de l'Argentine et de sa résurrection attribuée à son changement de méthode d'enseignement. "Voici un groupement latin, assure Jules Romains, qui dispose d'une culture étonnante. Comme vous, ces Argentins étaient perdus dans une Amérique anglo-saxonne. Quel beau rêve d'une Amérique nouveau monde encadrée au nord et au sud par une civilisation latine que le monde entendra"

(ibid.). Ce sujet — fort épineux — sur "l'école obligatoire" avait déjà été traité dans Le Jour (Paul Guy, L'école obligatoire. Décèlement et adaptation des valeurs, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 30, 8 avril 1939, p. 4). L'instruction relevait à la fois du système politique et du système religieux. Jules Romains savait-il qu'en reprenant cette question devant un auditoire montréalais, il risquait d'être incompris, voire blâmé pour ingérence dans nos affaires (M. Jules Romains, in L'Illustration nouvelle, Montréal, vol. 11, no 113, 14 novembre 1940, p. 4)? Car les Canadiens français eux-mêmes n'osaient, entre eux ou dans les périodiques aborder ce problème qui, pourtant, les concernait. Ils risquaient d'encourir certaines foudres (cf. dédicace à Isaïe et Marguerite Nantais, variantes et notes

explicatives, Thèse, p. 1264-1265). C'est dans Le Devoir que se manifesta le plus de mécontentement à l'endroit de l'audacieux voyageur (Omer Héroux, M. Jules Romains nous apprend qu'il est un maître... M. Jules Romains nous donne des conseils - Brèves observations sur une conversation récente, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 264, 13 novembre 1940, p. 1. E[mile] B[enoist], L'actualité. M. Jules Romains, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 265, 14 novembre 1940, p. 1). La "suffisance sereine" qu'afficha Romains devant les journalistes à son hôtel, et les propos tenus avec "quelque humeur" par des Canadiens, à un cocktail chez Bernard Valiquette, n'allaient pas non plus favoriser les bonnes relations (Roger Duhamel, Bilan provisoire, Montréal, Beauchemin, 1958, p. 103).

L'accueil froid réservé à Jules Romains ne rappelle-t-il pas certaine "sortie des artistes" (Henri Tranquille, Sortie des artistes, in Le Jour, Montréal, 8e année, no 11, 18 novembre 1944, p. 6) et encore la démonstration hostile faite à Sarah Bernhardt au début du siècle par des étudiants (Sarah Bernhardt. Une dépêche de la grande tragédienne à "La Patrie", à propos de l'affaire de Québec. Deux versions. Notre correspondant nie qu'aucune femme ait été blessée, in La Patrie, Montréal, 27e année, no 242, 7 décembre 1905,

p. 16. Sarah et les Canadiens. Elle nie avoir donné des appréciations offensantes, in La Patrie, Montréal, 27e année, no 241, 6 décembre 1905, p. 12. Sarah Bernhardt, Un télégramme de Sarah Bernhardt. Sa version de l'incident de Québec, in La Patrie, Montréal, 27e année, no 253, 21 décembre 1905, p. 7)? Il évoque aussi la triste réception ménagée à Malraux en 1937. Le compte rendu du Devoir sur la conférence de Malraux avait été fort malicieux. Le journaliste accorda trop d'importance au "Malraux furieux", à son "extrême nervosité", à "son tic" (André Malraux à Montréal. A l'église presbytérienne, hier après-midi, l'auditoire, en grande majorité anglophone, exprime dans une résolution ses remerciements au conférencier et son appui moral au gouvernement Caballero - Grand calme. Portrait de Malraux conférencier, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 77, 5 avril 1937, p. 12). En même temps qu'on annonçait, avec une certaine malveillance, la visite du "communiste" Malraux, on incitait les catholiques à lire l'encyclique sur le communisme (O[mer] H[éroux], Bloc-notes, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 5, 2 avril 1937, p. 1. L'Encyclique sur le Communisme. Trois "Documents" à commander ensemble, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 5, 2 avril 1937, p. 1). Pour mieux dénoncer le visiteur

importun, on avait eu recours à des autorités françaises (Pour lire en attendant André Malraux à Montréal. Témoignages de François Mauriac et d'André Rousseaux sur cet écrivain révolutionnaire français, commandant de l'escadrille "Espana" du "Frente popular", en route pour l'Espagne rouge. Ses deux journées à Montréal, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 75, 2 avril 1937, p. 3). Et pour disqualifier davantage Jules Romains, Le Devoir utilisera à la fois la plume d'écrivains français et américains (Henri Béraud et Raymond Recouly, Jules Romains jugé par deux de ses compatriotes, in Le Devoir, Montréal, vol. 32, nó 73, 29 mars 1941, p. 6. Le cas de Romains-Farigoule. Deux grands quotidiens de New-York (sic) s'amusent de Jules Romains, diplomate et politique. Le dernier livre de Romains-Farigoule est une mystification, si ce n'est un mystère - La seule explication plausible des démarches de coulisse de Romains, c'est que c'est un autogobeur - Comme quoi, d'après lui, il tint la paix de l'Europe entre ses mains - "Si la France doit avoir un jour un dictateur", serait-ce lui, "écrivain et intellectuel"? - "Si des hommes comme vous remplaçaient les politiciens de carrière...", lui aurait dit Goebbels, Le "Times" et le "Herald-Tribune" de New-York (sic) ne prennent pas au sérieux Romains-Farigoule,

in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 286, 9 décembre 1940, p. 10: Le dernier livre de Romains-Farigoule. Les histoires puériles de Jules Romains et la véritable histoire. Ce que pense un critique littéraire du "Times" de New-York (sic) des mauvaises histoires de Romains-Farigoule à propos de la situation internationale - Il se moque du lecteur ou de lui-même - Ses "grands amis": les premiers ministres et les rois - Le monde où il dit avoir évolué et qu'il connaît fort mal - L'importance qu'il s'attribue et la puérilité de ses "révélations", du dernier fantaisiste, Un membre de la commission du plébiscite de la Sarre, à propos duquel Romains prétend s'être démené, lui dit: "La bonne volonté ne suffit pas. Il faut savoir..." Et Farigoule ne savait pas...", in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 293, 17 décembre 1940, p. 10). Mais leur secours et leur recours étaient-ils vraiment nécessaires? Les écrits d'ici valaient bien les lignes venues d'ailleurs, tout au moins sur le plan des reproches adressés au visiteur. Si le passage de Malraux fut presqu'aussitôt oublié pour faire place aux événements les plus pressants de l'heure, on parla longtemps de celui de Jules Romains parmi nous. Ainsi Le Devoir poursuivra encore durant de longs mois une lutte farouche contre l'homme de lettres (Georges Pelletier, Le "génie" de

Romains-Farigoule, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 285, 7 décembre 1940, p. 1). Ces attaques contre l'écrivain français servaient en même temps de prétexte à livrer un combat contre Le Jour et son opiniâtre fondateur, Jean-Charles Harvey. Celui-ci avait accueilli favorablement Jules Romains et s'était montré en accord avec ses paroles sur l'instruction obligatoire. Les propos haineux du Devoir étaient devenus quotidiens. Environ un an après la visite de Jules Romains, Louis Dupire, dans son carnet, continuait toujours la bataille contre l'absent, attaquant tantôt Romains, tantôt Harvey, souvent les deux à la fois. L'un de ses derniers traits sera lancé en octobre 1941 (Le Grincheux (pseudonyme de Louis Dupire), Le carnet du grincheux, in Le Devoir, Montréal, vol. 32, no 236, 11 octobre 1941, p. 1). Le Jour, lui, avait ouvert ses colonnes à Jules Romains (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Une lettre de Jules Romains. A son retour du Canada français, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 13, 7 décembre 1940, p. 1, 8. Idem, Une lettre de Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 10, 14 novembre 1942, p. 3 — pour ne donner que ces références —). Ses journalistes, en particulier Hamel, manifestaient beaucoup d'estime à l'écrivain réfugié en Amérique (Emile-Charles Hamel,

Notes sur Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 10, 16 novembre 1940, p. 1, 8. Idem, L'influence des écrivains, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 12, 30 novembre 1940, p. 1-2. Idem, Comment on juge les écrivains..., in Le Jour, Montréal, 4e année, no 14, 14 décembre 1940, p. 1, 5. Idem, "Sept Mystères du Destin de l'Europe", in Le Jour, Montréal, 4e année, no 18, 11 janvier 1941, p. 1,8. E(mile)-Ch(arles) Hamel, "Une vue des choses" par Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 24, 22 février 1941, p. 2. Emile-Charles Hamel, Mission ou démission de la France par Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 5e année, no 49, 15 août 1942, p. 5).

Loranger, en 1940, avait été un des rares journalistes à n'exercer aucun jugement dans son article concernant les propos de Romains. Il est vrai que La Patrie où il travaillait était plutôt un journal d'information qu'un journal d'"idées" ou de combat. S'il n'avait pas totalement oublié son maître des années '20, l'écrivain montréalais s'en était fortement éloigné. Ainsi, il fera à peine mention de l'unanimisme et des Hommes de bonne volonté dans les colonnes du journal. On était en pleine guerre et la vision de Jules Romains face au groupe unanime s'était sans doute une fois encore altérée. Pour sa

part, l'auteur des Atmosphères, avait, au cours des années, lié d'autres amitiés littéraires. Il portait ses regards vers un autre horizon. Son univers onirique avait, semble-t-il, non seulement subi des métamorphoses, mais s'était prodigieusement transformé, façonné sous d'autres impératifs. Celui qui, un moment s'était rattaché à des forces unanimes, ne cherchait-il pas seul, et depuis des années, une Terra Nova, une terre d'ici, qui le ramènerait à son lieu d'origine? Aussi, cela ne surprend guère que le poète se soit contenté presque uniquement de relater une conférence d'un homme illustre dans le compte rendu qu'il devait remettre à La Patrie, soulignant à peine les préoccupations immédiates de l'écrivain sur l'éventuelle "publication de ses 19e et 20e livres de ses "Hommes de bonne volonté" (Jean-Aubert Loranger, "N'est-il pas fort étonnant que l'instruction ne soit pas obligatoire au Canada?", in La Patrie, Montréal, 62e année, no 221, 13 novembre 1940, p. 4).

Une dizaine de jours plus tard, Loranger (est-ce un regret?) ajoute, comme en post-scriptum, quelques mots sur Jules Romains dans un autre compte rendu:

> Pour dire son fait à ses compatriotes, le conférencier n'avait pas choisi, comme Jules Romains, le quai

d'une gare d'arrivée, mais un dîner de gala servi au roatsbeef, qui réunissait, en même temps, les Anciens d'Europe

(Jean-Aubert Loranger, Conseils pour desHuroniser les ingénues, in La Patrie, Montréal, 62e année, no 231, 25 novembre 1940, p. 6). Le conférencier du Ritz, Ringuet, avait parlé d'une façon humoristique du premier voyage d'un jeune Canadien français en France (Philippe Panneton, Le voyage du second Ingénu, in Le Canada, Montréal, 38e année, no 199, 25 novembre 1940, p. 2).

P. 377 LE PASSEUR

1. Le passeur paraît aussi dans le tome I des Contes publiés en 1978 par la maison Fides (Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I; Du passeur à Joë Folcu, p. 25-33).

Jean-Aubert Loranger accorde une préférence particulière à ce texte. Car c'est par Le passeur que commence l'oeuvre de l'écrivain. L'auteur en lira des extraits lors de "la soirée des prosateurs", le 27 février 1922 (Parmi les auteurs canadiens que nous entendrons le 27, in La Presse, Montréal, 38e année, no 90, 17 février 1922, p. 9; Nos auteurs veulent se créer une entité littéraire nationale, in La Presse, Montréal, 38e année, no 95, 23 février 1922, p. 10. Deux auteurs joueront dans leurs pièces. "Monsieur Jourdain reçoit", lundi prochain à la bibliothèque Saint-Sulpice. Régal artistique, in La Presse, Montréal, 38e année, no 96, 24 février 1922, p. 6. La soirée des prosateurs, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 275, 25 février 1922, p. 3. La soirée des prosateurs. Seize auteurs canadiens liront leurs oeuvres ou se feront représenter, ce soir, à la salle Saint-Sulpice, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 47, 27 février 1922, p. 2. Le programme de la soirée des prosateurs. Une fête de

Le bac du passeur, à Saint-Ours
(La Patrie du 2 septembre 1922).

nos auteurs canadiens, ce soir, à Saint-Sulpice. "M. Jourdain reçoit", in La Presse, Montréal, 38e année, no 98, 27 février 1922, p. 3. La soirée des prosateurs, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 277, 28 février 1922, p. 8. Le public s'intéresse aux nôtres. Il a fait bon accueil aux prosateurs canadiens à Saint-Sulpice, hier, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 1, 28 février 1922, p. 4. Succès de la fête des prosateurs. Les auteurs canadiens sont acclamés à la salle Saint-Sulpice. Trois comédies, in La Presse, Montréal, 38e année, no 99, 28 février 1922, p. 3. Alexis Gagnon, "La soirée des prosateurs", in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 48, 28 février 1922, p. 4. Jacques Lorian, Poètes et prosateurs, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 18, no 2, 12 mars 1922, p. 2). Cette soirée nommée "Monsieur Jourdain reçoit" avait été organisée par l'Association des Auteurs canadiens, section française. Loranger s'était pourtant prononcé contre le mode de fonctionnement de cette jeune société. En effet, il s'était opposé, tout comme Olivar Asselin, à l'affiliation de la section française avec la section anglaise au printemps 1921, désirant l'autonomie du groupe et de ses membres de culture et de langue françaises (Section canadienne-française de la Société des Auteurs. La fondation d'une section canadienne- française de la Société des Auteurs du Canada a été décidée hier, 24 contre 8. - Raisons de s'affilier, raisons de

s'abstenir. - Les auteurs ne veulent davantage s'isoler, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 262, 2 mai 1921, p. 8, 5. Les auteurs s'organisent. La section canadienne-française de la Société des Auteurs Canadiens est formée. - Les adversaires de l'affiliation. - Un vote de vingt-quatre voix contre huit, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 101, 2 mai 1921, p. 2. Les auteurs canadiens-français. Ils forment la section canadienne-française de la Société des Auteurs. Vote: 24 à 8, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 54, 2 mai 1921, p. 9. Vote pour l'affiliation. La section française de la Société des auteurs est fondée, in La Presse, Montréal, 37e année, no 151, 2 mai 1921, p. 17). A deux reprises, l'écrivain aura l'occasion de bénéficier de la fondation de cette société. En effet, il présentera aussi sa pièce du terroir, L'orage, sous l'auspice de l'Association des Auteurs canadiens, section française, le 22 janvier 1923, au Théâtre Parisien, à Montréal (Nos auteurs canadiens et leurs oeuvres au théâtre Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 274, 22 janvier 1923, p. 13).

On a parlé du passeur plus qu'aucun autre texte de Loranger. Albert Laberge, qui a voué une grande admiration à l'auteur, dira:

> Souvent, je suis tenté de déclarer que son conte Le Passeur, principal récit des Atmosphères, est le plus littéraire écrit par un canadien français

(Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 89). Et dans une lettre à un ami, il écrira: "le conte Le Passeur, une oeuvre de maître" (Albert Laberge, Les Inédits, in la barre du jour, Montréal, no 24, mars-avril 1970, p. 67, lettre du 7 février 1955 à Joseph-Alphonse Beaulieu). Des critiques, dont les opinions varient de la louange extrême à la faible admiration ou au dénigrement, se sont penchés sur ce texte (Albert Lozeau, Critique littéraire. "Les Atmosphères" par Jean-Aubert.Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1-2. Alcide Matagan (pseudonyme d'Ubald Paquin), Les livres canadiens. Les Atmosphères de Jean Loranger, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 45, 19 décembre 1920, p. 3. Fernand Denis, Tribune libre. "Les Atmosphères" - par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau), in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 223, 27 décembre 1920, p. 7. Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Chronique littéraire. Quelques livres d'hier, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 5, 15 mars 1921, p. 14-15. Ce texte a été reproduit in extenso in Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques. L'Anthologie des Poètes Canadiens - Alphonse Beauregard - Paul Morin - Blanche Lamontagne - Jean Charbonneau - Marie Lefranc - Albert Dreux - Jean-Aubert Loranger - Lionel Léveillé - Edouard Chauvin - Francis Desroches -

Robert Choquette - Jovette-Alice Bernier - Paul Gouin - l'abbé F.-X. Burke - Les Poètes Haïtiens, Montréal, New York et Londres, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, p. 133-139. Claude Bâcle (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 25e année, no 31, 5 août 1921, p. (2). Oscar Labonté (pseudonyme de Roger Maillet), Faces et grimaces de la littérature canadienne, in Le Mâtin, Montréal, vol. 2, no 2, 4 février 1922, p. 3. Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, éditeur, 1929, p. 95-98. Albert Dandurand, La poésie canadienne-française, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, p. 229. Albert Laberge, Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Edition privée, 1938, p. 222-223. Paul Wyczynski, L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal, in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profits de poètes. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 103-106. Idem, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 125. Bernadette Guilmette, Jean-Aubert Loranger. Du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 296, Idem,

Le voyage intérieur de Jean-Aubert Loranger, thèse présentée à l'Université du Québec à Trois-Rivières comme exigence partielle de la maîtrise ès arts (lettres), Trois-Rivières, septembre 1972, p. 2-4, 10, 13-21, 25, 27-30, 38-41, 44, 46, 50, 70, 82, 90-91, 115, 118-120. Idem, Récits de Jean-Aubert Loranger, in Livres et auteurs québécois 1972, Montréal, 1973, p. 53. Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, p. 460, Loranger, Jean-Aubert (1896-1942). Jean-Pierre Boucher, Instantanés de la condition québécoise. Etudes de textes, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 33, Collection Littérature 1977, p. 41-56. Jean-Aubert Loranger, Contes, tome I, p. 23, préface).

Le passeur est associé à l'image de la mort. Dans la littérature occidentale, le mieux connu est Charon (ou Caron), le nocher des enfers. Virgile nous le présente avec un visage terrifiant dans un lieu hostile:

> De là, part la route qui conduit, dans le Tartare, aux flots de l'Achéron. Ce sont des tourbillons de boue, un gouffre, un vaste abîme qui bouillonne et vomit tout son limon dans le Cocyte. Un horrible passeur garde ces eaux et ce fleuve, d'une saleté hideuse, Charon. Une longue barbe blanche inculte lui tombe du menton; ses yeux sont des flammes immobiles; un sordide morceau d'étoffe attaché par un noeud pend à son épaule. Seul il pousse

la gaffe et manoeuvre les voiles de la barque couleur de fer où il transporte des ombres de corps, très vieux déjà, mais de la solide et verte vieillesse d'un dieu. Toute une foule répandue se précipitait vers la rive: des mères, des époux, des héros magnanimes qui ont accompli leur vie, des enfants, des vierges, des jeunes gens qui furent placés sur le bûcher funèbre devant les yeux de leurs parents. Les premiers froids de l'automne ne font pas glisser et tomber en plus grand nombre les feuilles des bois; les oiseaux qui viennent du large ne s'attroupent pas plus nombreux à l'intérieur des terres quand la saison glaciale les met en fuite à travers l'océan et les envoie à tire-d'aile aux pays du soleil. Tous debout suppliaient qu'on les fît passer les premiers et tendaient leurs mains dans leur grand désir de l'autre rive. Mais le dur nocher prend ceux-ci, puis ceux-là, et repousse loin du rivage ceux qu'il écarte.

Enée, naturellement étonné et troublé par cette foule en désordre, se tourne vers la Sibylle: "O vierge, dis-moi ce que signifie une telle course au fleuve? Que demandent ces âmes? Et pourquoi cette différence entre elles, les unes éloignées de la rive, les autres emportées par des rames qui balaient des flots livides?" La prêtresse, chargée d'années, lui répondit brièvement: "Fils d'Anchise, toi qui es vraiment de la race des dieux, tu vois les eaux stagnantes et profondes du Cocyte et le marécage du Styx dont les dieux craignent d'invoquer la puissance divine dans un faux serment. Toute cette foule que tu aperçois a été dénuée d'assistance et privée de sépulture. Ce passeur est Charon. Ceux que les eaux emportent ont été ensevelis. Il ne lui est pas permis de faire traverser aux morts ces rives d'horreur et ces flots rauques avant que leurs ossements aient reposé dans un tombeau. Durant cent années, ils errent et voltigent

> sur ces bords. Alors seulement, reçus dans la barque, ils voient enfin les marécages si désirés." Le fils d'Anchise s'est arrêté et demeure immobile, absorbé par ses pensées, l'âme pitoyable au sort de ces déshérités

(Virgile (Publius Vergilius Maro), Enéide, texte établi par Henri Goelzer et traduit par André Bellesort, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", Collection des Universités de France, 12e tirage, 1966, tome I: Livres I-VI, p. 175-176, in Livre sixième).

Le passeur est si étroitement lié à la culture et au monde de l'inconscient que Gaston Bachelard a formulé le complexe de Caron (Gaston Bachelard, L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, (c1942), 9e réimpression, 1970, p. 104). Car ce batelier, "gardien d'un mystère" (ibid., p. 107) est fortement entré dans la tradition. Et chaque individu aspire un jour, au fond de lui-même, à rencontrer un être qui lui fera franchir un passage difficile ou encore le conduira paisiblement vers la dernière rive, vers "la chose la plus douce du monde" (Pierre Morency, Les passeuses, Montréal, Léméac, Collection Théâtre, no 60, 1976, p. 121, 123-124). Ce court mais hasardeux voyage intérieur — avant qu'il ne soit réel — se fait habituellement sur une route d'eau. Par un processus d'euphémisation, qui s'opère grâce à la douceur

des eaux maternelles, l'itinéraire même cache la fatalité de l'événement ou lui enlève une part de tragique. Aussi, le passeur est le plus souvent un être estimé. Plein d'expérience, il connaît et assume tous les risques de la traversée. "Tenir ferme dans le courant, comme le saint dont les pêcheurs racontent l'histoire" (Ernst Wiechert, La servante du passeur, traduit de l'allemand par Blaise Briod, Paris, Stock, Collection Le livre de poche, no 2750, 1970, p. 159). Il s'agit de saint Christophe, "le passeur, l'homme-nef qui assure la sécurité du fardeau qu'il porte et sauve des eaux marâtres" (Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale, Paris, Bordas, Collection Etudes supérieures, 3e édition, 1969, p. 288). C'est un serviteur riverain à qui l'homme ne refuse pas de livrer sa vie. C'est aussi un vieillard qui a pour mission de rendre les âmes à demeure, c'est-à-dire de leur épargner l'errance. Le marinier dont les responsabilités sont surhumaines doit avoir beaucoup "passé" sur les eaux, oscillé fidèlement d'une rive à l'autre, longuement marqué le temps et l'espace tel le balancier d'une horloge. Aussi, ce personnage mythique se présente comme un "thème fondamental" de la littérature (Gaston Bachelard, op. cit., p. 105).

Le passeur est présent dans l'imagination populaire. Les légendes contiennent de nombreux bateliers qui ont parfois l'aspect de fantômes. Car il semble bien souvent que les navires des morts voguent sans capitaine ou que le nautonier en soit invisible. Parfois le capitaine d'un bateau "s'y montre de temps en temps; il est rempli de lumières et l'on n'aperçoit personne à bord" (Paul Sébillot, Le folk-lore de France, Paris, Editions G.-P. Maisonneuve et Larose, 1968, tome II: La mer et les eaux douces, p. 150). Ainsi ces "bâteaux de nuit" portent des êtres mystérieux que les habitants des bords de la mer craignent. En effet, il n'est pas bon d'approcher certaines barques. D'autres récits ne sont pas rassurants. En voici un qui se passe en Bretagne, pays de nombreuses légendes marines:

> Les Bolbiguéandets du Morbihan, qui sont des espèces de lutins, forcent des voyageurs à entrer dans une barque noire, où se pressent des fantômes. Quand elle est chargée, elle part avec la rapidité d'une flèche pour une île inconnue. Les âmes s'envolent, la barque repart, le conducteur tombe dans le sommeil profond, et, le lendemain se retrouve endormi à terre

(ibid., p. 149).

Ce n'est pas toujours de bon gré que l'on devient passeur d'âmes et de corps funèbres. Car n'est-ce pas le premier mort de l'année qui doit conduire la ténébreuse embarcation

loin du rivage (ibid., p. 150)? A certains endroits, cette tâche est confiée au dernier noyé de l'année (ibid.). Paul Sébillot rapporte deux légendes qui nous intéressent particulièrement car la présence des passeurs est requise afin que les âmes des morts arrivent à leur destination dernière. Voici ce que nous dit d'abord l'anthropologue au sujet de certaines croyances populaires:

> Suivant des croyances constatées dans un assez grand nombre de pays, les âmes, une fois séparées du corps, ne peuvent franchir un cours d'eau, sans l'aide d'une barque ou d'un pont. C'est pour le salaire du batelier que même en France, à des époques récentes, on plaçait une pièce de monnaie dans la main du défunt

(ibid., p. 151-152). Puis, Paul Sébillot nous communique la légende:

> D'ordinaire, l'endroit où a lieu l'embarquement, individuel, et le plus souvent collectif, n'est pas désigné; mais en Haute-Bretagne, on connaissait au milieu du siècle dernier, dans l'estuaire de l'Arguenon, une petite anse où un bateau abordait assez fréquemment pour remplir un rôle analogue à celui de la barque à Caron: Les vieilles femmes racontaient encore, il n'y a guère plus de trente ans, qu'il se rendait la nuit aux ruines du château du Guildo, et qu'il y prenait, pour les passer sur la rive opposée, les âmes des morts qui s'y étaient rassemblées pour l'attendre. La conservation de cette légende tient peut-être à cette circonstance que, depuis un temps immémorial, il y avait, un peu plus bas en

> amont, un bac qui, à mer haute, transportait les voyageurs: avant la Révolution, ce privilège appartenait aux moines d'un couvent voisin, et jusqu'à la construction du pont, vers 1860, le service a toujours fonctionné, de nuit comme de jour

(ibid., p. 152). Des vivants jouissent parfois de faveurs spéciales. Ils sont amenés dans un lieu merveilleux, hors de l'univers des hommes:

> Dans plusieurs récits non localisés, figure un batelier qui semble chargé de passer les gens qui, sans être morts, ont le privilège de pénétrer dans un monde merveilleux séparé de celui des hommes par une étendue d'eau. Il est assujetti à cette tâche jusqu'au jour où sera accomplie une condition qu'il ignore; il prie le voyageur de s'en informer et de la lui dire à son retour; mais comme celui-ci a appris que le passeur ne sera relevé de son office que s'il est remplacé par quelqu'un, il ne lui révèle cette particularité qu'une fois débarqué sur l'autre rivage, où il n'a plus à craindre d'être forcé de prendre la place de ce Caron malgré lui. Le plus habituellement ce bac est sur une rivière; mais dans un conte de Basse-Bretagne, il flotte sur un bras de mer analogue à ceux qui, sur les rivages de ce pays, s'enfoncent assez souvent dans l'intérieur des terres

(ibid., p. 152).

Les bateaux fantômes et d'étranges passeurs visitent parfois les rives situées de ce côté-ci de l'Atlantique. Leur présence fut déjà signalée en Gaspésie. Mais depuis quelques

années, le bateau mystérieux qui sillonnait la baie des Chaleurs "voguerait actuellement sur des mers étrangères" (Carmen Roy, La littérature orale en Gaspésie, Ottawa, Ministère du Nord Canadien et des Ressources nationales, Division des Parcs nationaux, Musée National du Canada, bulletin no 134, no 36 de la série anthropologique, 1955, p. 132). Il existe aussi de nombreuses légendes du bateau fantôme dans la pointe nord-est du Nouveau-Brunswick. Et on a remarqué jadis un de ces bateaux aux îles de la Madeleine. En effet, "un bateau tout illuminé qui filait vers le nord, non pas sur l'eau mais sur la côte, sur le sable", fut aperçu "sur la dune nord à la Pointe-aux-Loups" vers la fin du siècle dernier (Anselme Chiasson, Les Légendes des îles de la Madeleine, Moncton, N.-B., Editions des Aboiteaux, 1969, p. 84). Y eut-il beaucoup d'embarcations fantastiques qui approchèrent de nos côtes? A-t-on vu souvent des passeurs à bord des "barques de nuit"? Pour le savoir, il aurait fallu interroger davantage "les vieux, plus vieux que nous autres, les ceusses qui ont passé..." (paroles d'Alexis Tremblay citées in Pierre Perrault, Discours sur la Parole, in Culture vivante, Québec, no 1, 1966, p. 32. L'origine de cette croyance au passeur et à son extraordinaire embarcation remonte à une époque fort lointaine. Et il y aura une lignée ininterrompue de Caron.

Mais bien après la chute de l'Empire romain, Caron lui-même fait son apparition dans les lieux chrétiens. Ainsi, il laisse la marque de son "passage" sur le tombeau du saint roi Dagobert, à l'abbaye Saint-Denis. Sa barque dans laquelle il avait transporté dans les eaux du Cocyte l'âme de ce saint populaire est sculptée dans la pierre du gisant. Et le mythologue a rencontré bien souvent la barque à Caron au cours de ses explorations. Mais il est des périodes où il l'a vu naviguer davantage:

> Nous traverserions pas à pas tout le moyen âge, qu'à toutes les époques, sous tous les régimes, nous retrouverions le vieux nautonier, sa barque et son obole

(X[avier]-B[oniface] Saintine, La mythologie du Rhin, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1862, p. 396). Caron est présent dans le propre enfer de Dante. En compagnie de Virgile, l'auteur de La Divine Comédie perçut d'abord:

> qui fit par lâcheté le grand refus l'ombre

(Dante, [Alighieri Durante], Oeuvres complètes, traduction et commentaires par André Pézard, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1965) 1976, p. 897). Dante et Virgile poursuivent leur marche au milieu de cris de douleurs et de haine. Dante ne comprend pas alors les mobiles de ces pauvres âmes pressées de se livrer à un si mauvais destin.

Puis atteignant la rive, ils aperçoivent le violent nautonier:

Soudain, voici vers nous venir par nef
un dur vieillard et blanc d'antique poil
criant: "Malheur à vous, âmes faillies!
N'espérez point de voir jamais le ciel:
je viens pour vous mener à l'autre rive
en chaud, en gel, en ténèbres éternes.
Quant à toi qui es là, tête vivante,
pars-toi d'avec ceux-ci, lesquels sont morts."
Puis quand il voit que je ne m'en vais mie:
" Par autres ports va-t'en prendre passage
pour aborder où tu veux: non chez moi!
Qu'un plus léger esquif" dit-il "te porte!"
"Charon", lui dit mon duc, "moins de colère:
il est voulu ainsi là où l'on peut
ce que l'on veut: ne demande pas plus."
Lors se tint coie la laineuse mâchoire;
mais au nocher des livides palus
viraient deux roues de flamme entour les yeux.
Et le troupeau des âmes nues et lasses,
claquant des dents, eut sa couleur muée
sitôt comme les mots cruels tombèrent;
elles blasphémaient Dieu, et leurs parents,
l'humaine espèce, et l'heure et lieu et germe
de leur lignée et de leur naissement.
Puis, pleurant dru elles se ramassèrent
flanc contre flanc à la rive mauvaise
qui attend tout mortel ne craignant Dieu.
Charon le diable aux yeux roux comme braise
leur fait son signe et recueille ces ombres;
sa rame bat le mort qui va traînant.
Comme, une à une, en automne les feuilles
prennent leur vol, tant qu'enfin chaque branche
voit la terre jonchée de ses dépouilles,
ainsi du bord se lance à tout signal
cette engeance d'Adam, âme après âme,
sans plus rêver que l'oisel pour appeaux.
D'autres toujours s'en vont par l'onde brune,
et ains que par-delà soient descendues,
deçà encor un neuf estour s'assemble.
" Or donc, mon fils", dit le maître courtois,
"trestous pécheurs, morts dans l'ire de Dieu,
de tout pays viennent ici au ban;

grand hâte ils ont de traverser le fleuve,
car l'éperon de la haute justice
tant les broche, que peur tourne en désir.
Onc par ici ne passe une âme bonne;
et pour ce, si Charon de toi se plaint,
tu sais, ormais, ce que sonne son dire."
Il achevait, quand la noire campagne
trembla si fort, que par vive épouvante
l'idée encor m'en baigne de sueur.
La terre embue de pleurs jeta un vent
d'où foudroya une lueur vermeille,
dont tous mes sentiments furent vaincus:
je chus comme un enfant pris de sommeil

(ibid., p. 898-900).

Le passeur, la mort, l'enfer ou le ciel ne s'unissent-ils pas dans une même vision chez ceux qui rêvent profondément l'au-delà? Il faut nécessairement la présence de cet être qui aide l'homme à franchir les lieux ténébreux vers l'Autre Rive. La découverte d'embarcations dans la troisième chambre du tombeau de Toutânkhamon atteste encore cette nécessité qui est devenue une croyance:

> On a trouvé trente petits bateaux de deux espèces. Les uns représentant ceux dont on se servait pour les cortèges funèbres de Louksor en traversant le Nil jusqu'aux tombes, les autres, ceux dont on faisait usage pour transporter le corps de la terre au ciel

(Dans le tombeau de Toutankamon (sic), in Le Devoir, Montréal, vol. 17, no 256, 4 novembre 1926, p. 2. Du journal Siassah, Le Caire).

Nous retrouvons ailleurs en Orient la barque funèbre. Claudel, dans Connaissance de l'Est, décrit la Fête des

morts, où la musique de divers instruments coupés par les bruits dans la nuit, la promenade des barques, les lueurs sournoises des lanternes, le jaillissement d'un feu plus grand, puis la soudaine obscurité créent une atmosphère troublante. Cette célébration du septième mois offre à l'Occidental un spectacle encore plus mystérieux. La fête commence lorsque le signal est donné aux barques prêtes pour l'événement:

> Les flûtes éclatent, le gong tonne, les pétards pètent, les trois bateliers s'attellent à la longue godille. La barque part et vire, laissant dans le large mouvement de son sillage une file de feux: quelqu'un sème de petites lampes. Lueurs précaires, sur la vaste coulée des eaux opaques, cela clignote un instant et périt. Un bras saisissant le lambeau d'or, la botte de feu qui fond et flamboie dans la fumée, en touche le tombeau des eaux: l'éclat illusoire de la lumière, tel que des poissons, fascine les froids noyés. D'autres barques illuminées vont et viennent; on entend au loin des détonations, et sur les bateaux de guerre deux clairons, s'enlevant l'un à l'autre la parole, sonnent ensemble l'extinction des feux.
>
> L'étranger attardé qui, du banc où il demeure, considère la vaste nuit ouverte devant lui comme un atlas, entendra revenir la barque religieuse

(Paul Claudel, Connaissance de l'Est. Suivi de L'Oiseau dans le soleil levant, Paris, NRF, Gallimard, Collection Poésie, 1974, p. 41. Connaissance de l'Est. Fête des morts le

septième mois). Le poète sous la fascination de cette fête vient, le lendemain, reprendre sa place:

> Tout s'est tu, et tel qu'un mort sans yeux au fond de l'infini des ondes, encore, j'entends le ton du sistre sépulcral, la clameur du tambour de fer dans l'ombre compacte heurté d'un coup terrible

(ibid., p. 42).

Sur le plan du langage, on peut considérer cette demeure sur l'eau comme une synecdoque lorsque sa présence devrait signifier celle du passeur (la barque sur le tombeau de Dagobert) ou celle des morts qu'elle contient ou simule (les barques du texte de la Fête des morts, de Claudel). La barque, comme le passeur, est donc souvent associée à la mort. C'est pourquoi Gilbert Durand, qui traite longuement du riche symbolisme de l'embarcation, consacre plusieurs lignes aux "valeurs mortuaires du vaisseau" (Gilbert Durand, op. cit., p. 288-289).

Mais pourquoi donc le passeur et la mort croisent-ils ainsi leurs chemins? La seule présence de ce personnage mythique dans un texte, suffit-elle pour supposer que déjà la mort rôde autour du bac ou de la maison du batelier? Ainsi dans un acte (dan) d'une pièce de théâtre japonais du XVIIIe siècle, le Shinrei yaguchi watashi, de Hiraga Gennai (1713-1770), le passeur et la mort s'attendent. Omura Kayoko en a

tiré une nouvelle, parue d'abord en 1919, puis traduite en 1924 pour la revue Japon et Extrême-Orient (Omura Kayoko, La Fille du Passeur, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 3, février 1924, p. 217-228. Traduction de Raymond Martinie et Claude Gével). O Fune, la fille unique du passeur, reproche secrètement la conduite de son père qui, par une ruse, fit tuer un homme:

> Un jeune seigneur, Yoshioki, de la famille Nitta, avait été attiré à Yaguchi avec un petit nombre de ses partisans. Sans méfiance, il avait pris place dans le bac de Tombei pour se rendre sur l'autre rive, d'où il pensait rejoindre son armée. Mais le passeur, payé par les ennemis de Yoshioki, avait ménagé au fond du bateau une ouverture masquée par un bouchon qu'il arracha au milieu de la rivière, puis il s'enfuit à la nage, pendant que l'eau envahissait la barque. Presque aussitôt, sur les deux rives, retentirent des cris de guerre. Yoshioki fut assailli par une grêle de flèches, tandis que le bac coulait

(ibid., p. 218). Un samouraï doit avoir l'occasion de prouver loyalement sa valeur. Il est lâche de le priver ainsi de ce droit. Pour s'enrichir davantage, le passeur voulait également tuer un autre membre de la famille Nitta. O Fune, amoureuse du jeune homme, lui promettra de lui sauver la vie bien que le mariage entre eux soit désormais interdit:

> — Nous sommes ennemis, [dit] Yoshimine, et aucune union ne m'est possible en ce monde ou dans un autre avec la fille du meurtrier de mon frère.
> [...]

— Mais si à l'insu de votre père
vous accomplissez un acte méritoire,
reprit Yoshimine, alors dans un autre
monde, notre union deviendra possible

(ibid., p. 225). O Fune fit traverser la rivière au samouraï. Par une méprise, Tombei donna un coup de sabre à sa fille plutôt qu'au jeune homme. La nouvelle se termine par la mort du père, atteint par une flèche mystérieuse en suivant les traces de Yoshimine. O Fune mourut aussi mais non sans avoir eu la vision de l'être aimé qui était hors de danger. Dans ce texte, le passeur est donc celui qui donne à la mort et qui finalement en reçoit tout.

C'est parfois le passeur qui est vaincu par son propre élément. Ainsi en est-il du passeur d'eau de Verhaeren que nous citons en entier:

LE PASSEUR D'EAU

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle hélas! qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage,
Le regardaient peiner et s'acharner
De tout son corps ployé en deux
Sur les vagues sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A flots rapides, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que tout son coeur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
Suivaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards d'illuminé
Fouillaient l'espace halluciné
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa,
Que le courant chassa,
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive:
Il n'avait pas quitté le bord.

> Les fenêtres et les cadrans,
> Avec des yeux fixes et grands,
> Constatèrent la fin de son ardeur;
> Mais le tenace et vieux passeur
> Garda quand même encor, pour Dieu sait quand,
> Le roseau vert entre ses dents.

(Emile Verhaeren, Choix de poèmes, Paris, Mercure de France, 1948, p. 52-54. Les villages illusoires. Le passeur d'eau.

Marie Le Franc trace le portrait d'un passeur, son grand-père. C'était aussi, comme le passeur d'eau de Verhaeren, un vieillard qui, sa carrière terminée, voulut encore naviguer. Cet homme, à la fois impétueux et bon, qu'on appelait Yvon (Marie Le Franc, Enfance marine, Montréal et Paris, Fides, Collection "La gerbe d'or", 1959, p. 33), faisait la navette entre Cadénic et Pénerf, en Bretagne, un "passage réputé pour ses courants" (ibid., p. 34). La petite-fille du passeur insiste sur le courage et la fidélité du navigateur aguerri:

> On venait quelquefois de loin le chercher, à toute heure et par tous les temps: on savait qu'avec lui la traversée était toujours possible

(ibid., p. 34). Contrairement au passeur décrit par Loranger, Yvon exécutait rapidement son travail:

> Grand-père traitait tout le monde avec la même brusquerie. Il ne fallait pas lambiner pour embarquer, ni hésiter à mouiller ses sabots, ni gêner la manoeuvre. Au moment où il virait de

> bord, il n'y avait que les idiots à ne point se courber à temps pour laisser passer la voile. Pour aller plus vite, il portait les femmes sur son dos quand on débarquait à mer basse du côté de Cadénic qui ne possédait pas de jetée

(ibid., p. 36). Marie Le Franc aime parler de cet homme très brave, parfois un peu frondeur, qui l'amenait en voyage "principalement quand il partait à vide pour aller chercher un passager" (ibid., p. 36). Aussi en plus de lui consacrer quelques pages de prose, elle écrit un poème sur le vieux passeur:

MON GRAND-PERE,
LE VIEUX PASSEUR

Mon grand-père, le vieux passeur
Qu'on connaissait dans le village
Pour ses fureurs et son courage,
Et qui m'aimait avec douceur,

M'emmenait en courses lointaines,
Dans sa barque, les jours de grain;
J'avais déjà du sang marin
Et de l'audace dans mes veines.

Il manoeuvrait seul l'aviron,
La voile géante et la barre,
Prenant des ris, larguant l'amarre,
Tout ensemble mousse et patron.

Il courait comme à l'abordage,
Ses pieds nus et la barbe au vent.
Ou bien paisible, de l'avant,
Etudiait chaque cordage.

Ah! le beau, le rude forban
De grand-père en vareuse rouge
Qui reste ferme quand tout bouge
Et qu'on se cramponne à son banc.

Sous le suroît d'ombre légère,
Ses yeux qui surveillaient le temps,
Entre ciel et mer, un instant,
Se posaient sur la passagère.

On se croyait tout près du port,
On pouvait voir la grève verte,
Les maisons aux portes ouvertes,
Mais soudain on virait de bord.

Il fallait mettre tout en oeuvre,
Changer la voile prestement,
Et se courber au bon moment
Pour ne pas gêner la manoeuvre.

On avait contre soi le flux,
Le courant, le vent, les ondées;
La balise rouge, inondée
D'écume, ne se voyait plus.

Là-bas, le douanier qui s'arcboute
Au corps de garde bien ancré,
Dans les espaces chavirés,
Suit du regard la belle joute.

D'un brusque coup de barre adroit,
Après une énorme bordée,
Sur le trait noir de la jetée,
Comme une flèche, on pique droit.

En lasso, on lance l'amarre,
On débarque, on chancelle un peu;
Tout semble calme, après le feu
De la lutte, et le tintamarre...

Le grand-père, des ans plus tard,
Dut accoster l'autre jetée,
Sans peur, sur sa barque pontée,
Franchir la passe de hasard.

Je suis seule et courbe la tête,
Capitaine et mousse à mon bord;
La mer passe par-dessus bord,
Mais au milieu de la tempête,

> Il me semble qu'un bon triton
> Vient à la barre et me regarde,
> Et qu'alors je ne prends plus garde
> Aux colères du temps breton;
>
> Que le ciel peut gonfler sa toile,
> Comme un tambour, aux coups de vent,
> Le vieux marin guette, à l'avant,
> Le moment de larguer la voile

(Marie Le Franc, Les voix de misère et d'allégresse, Paris, Les éditions G. Crès et Cie, 1923, p. 37-39).

Si les continents anciens avaient leurs passeurs, le nôtre possède également les siens. Ils sont doués des mêmes qualités de force et de témérité. En 1863, paraît dans Forestiers et Voyageurs, l'histoire du passeur de Mitis (Joseph-Charles Taché, Forestiers et Voyageurs, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1946, p. 81-87, Le passeur de Mitis. Cf. aussi p. 9, préface par Luc Lacourcière). En sa propre langue, un Micmac raconte des événements survenus dans son pays il y a plus de trente ans. Le conteur a bien voulu "traduire en français" l'histoire du Sauvage (ibid., p. 82). Coundo, plusieurs années après la mort de sa femme, était venu vivre en compagnie de son fils adoptif sur les bords de la rivière Mitis. Et il annonça son intention d'être le passeur du lieu:

> Il fit savoir partout qu'il se chargeait de faire passer la rivière et le bois jusqu'à Matapédiac, où il y avait d'autres guides, à tous les voyageurs qui désiraient aller à Restigouche

(ibid., p. 83). Qui se serait méfié de Coundo, l'habile passeur micmac?

> Pendant deux ans, tous ceux qui se confièrent à Coundo n'eurent qu'à se louer de son zèle, de son habileté, de ses attentions et de sa diligence à les servir. Bref, sa réputation était faite; on disait à tous ceux qui voulaient se rendre dans la Baie-des-Chaleurs. —Allez trouver Coundo le passeur de Mitis.

(ibid., p. 83-84). Mais un jour Coundo disparut dans les bois avec son fils. Plus tard, beaucoup plus tard, il reprit le chemin de Restigouche. Et il se prépara à mourir en chrétien:

> Le lendemain, le missionnaire annonça aux micmacs que, grâce à l'intercession de Sainte-Anne la patronne des sauvages, un grand pécheur était devenu repentant

(ibid., p. 86). Devant la pieuse assemblée réunie pour entendre sa confession générale, Coundo accusa généreusement ses fautes. L'on apprit qu'il s'était "déguisé" en passeur dans le but de se venger. Car il était rongé par le désir de tuer des Anglais (ou fils d'Anglais) qui, eux, avaient massacré sa femme, ruiné sa famille, et causé, durant une courte guerre, de grands malheurs aux Sauvages et aux Acadiens. Il tua ainsi trois Anglais. Ce que l'on retient de cette histoire, c'est le péché grave du Micmac plus que sa fonction de passeur, c'est la fin —les meurtres —plus que le moyen employé pour les exécuter:—"faire passer la

rivière" - (ibid., p. 83). En dépit de Coundo et des passeurs qui ont trahi leurs passagers, l'image légendaire du "bon" saint Christophe qui "assure la sécurité dans le voyage" (Gilbert Durand, op. cit., p. 288) ne se trouve pas altérée. La voie de tout passeur ouvre sur l'éternité.

Les textes nous avaient habitué à n'imaginer qu'un seul passeur à la fois sur une rivière. Car ce dernier parcourt souvent, dans une petite embarcation, un cours d'eau de faible dimension. Mais Chapman, dans un "long" poème, loue la bravoure des traversiers sur le Saint-Laurent, entre Lévis et Québec:

LES TRAVERSIERS

A Lévis, un matin de la fin de l'année.

Il fait froid. La rafale est encor déchaînée.
Il fait froid; et le fleuve, avec de grands bruits sourds,
Traîne un radeau sans fin formé de glaçons lourds,
Qu'agite et bouleverse éperdument la houle.
Il fait froid. Il fait froid; et la neige à flots croule,
De son voile flottant cachant les monts du Nord.
Que faire pour passer de l'un à l'autre bord?
Comment vaincre la vague, éviter la banquise?
Cinq traversiers sont là, sur le quai, dans la bise,
La ceinture fléchée autour des reins, drapés
Dans l'étof' du pays, superbement campés
Sur leurs jarrets nerveux, la main sur la pagaie:
Ils attendent un boss, que nul péril n'effraye,
Et qui viendra s'asseoir au fond de leur canot
Garni de peaux de buffle, à deux verges du flot.
Descendants des marins à la trempe virile
Qui vers la mer d'Hudson suivirent d'Iberville
En s'ouvrant à travers les neiges un sentier,
Ces fiers Laurentiens chérissent leur métier,
Devant lequel pourtant plus d'un vaillant recule.
La soif de l'aventure incessamment les brûle.

Aussi paraissent-ils agacés du retard
Du courageaux bourgeois qui veut sur le Jean-Bart
— C'est le nom du canot — atteindre l'autre rive.

All on board! All on board!... Enfin le boss arrive,
Hors d'haleine, fébrile et l'air interloqué.

A peine a-t-il rejoint les passeurs sur le quai,
Que leur patron, dont l'oeil depuis un instant sonde,
Attentif, le lointain du Saint-Laurent qui gronde,
Pousse des cris de joie:

— Un chenal! Un chenal!.

En amont, et malgré le grand froid boréal,
A cent brasses du bord, sur un très large espace,
Le fleuve est en effet libre de toute glace;
On y voit nettement les vagues palpiter;
Et les rudes passeurs, qui veulent profiter
D'une telle éclaircie, ont lancé sur la lame
Le Jean-Bart; puis, narguant le grand fleuve qui brame,
A leur logis du geste ils jettent leur adieu.

Et les voilà partis sous le regard de Dieu.
Et pour toucher le but qui devant eux scintille,
Il leur faudra franchir la distance d'un mille,
Il leur faudra glisser, armés de l'aviron,
Sur les flots tourmentés d'un nouvel Achéron,
Entre deux froids linceuls blancs, la neige et l'écume.
Comme des spectres gris ils plongent dans la brume,
Qui sur eux lentement resserre ses réseaux;
Et quelques charretiers, groupés au bord des eaux,
Que fait bondir le fouet sifflant de la tourmente,
Les suivent du regard sur la lame écumante;
Et, debout, près du quai battu des flots grondants,
Un bon vieux loup de mer murmure entre ses dents,
Devant l'onde qui saute et le canot qui vole:
— Il faut avoir le diable au ventre, ma parole,
Pour aller, par un temps pareil, risquer sa peau. —
Et le léger Jean-Bart danse comme un copeau.
Et la neige toujours descend en avalanches.
Tout couverts des crachats des grandes vagues blanches.
Qui jaillissent sans fin de l'abîme ondoyant,
Les Laurentiens vont pagayant, pagayant,
L'oeil ardent, le front haut, le bras souple et solide,

Tenant tête au jusant de plus en plus rapide,
Le visage rougi des morsures du froid,
Se retournant souvent vers le bord qui décroît,
Comme pour saluer l'église qui s'éloigne;
Et quelqu'un vient de voir ces preux à rude poigne,
Au vaste bénitier des flots tremper leurs doigts
Et faire en s'inclinant un grand signe de croix.

Les passeurs sont déjà sortis de l'éclaircie.
Ils nagent à présent dans une onde épaissie
Par de menus glaçons et la neige croulant
Sans trêve. Et le frasil rend le canot plus lent.
Le Jean-Bart est collé maintenant, et dérive.
En vain est-il poussé par la pagaie active,
Il reste emprisonné dans cette glu qui bout,
Mais les cinq traversiers se sont dressés debout,
Et le chef de crier:

— Roulons! roulons! adroite!
Adroite! tous ensemble!

Et, balançant de droite
A gauche leur grand torse aussi souple qu'altier,
Les hardis Lévisois, en hommes du métier,
Que rien ne paralyse et rien ne décourage,
Font rouler le léger canot, qui se dégage
Lentement du frasil et se fraye un chemin...

Soudain l'homme de cap, une armure à la main,
Saute d'un pied nerveux sur une île flottante,
Qui ferme le passage à l'équipe hésitante;
Puis, sauf le boss, blotti sous les peaux de bisons,
Chacun sort de l'esquif et foule les glaçons;
Et deux des traversiers tirant sur la cordelle,
Les trois autres crispant leurs poings à la margelle,
Le Jean-Bart, qui balance à l'arrière un drapeau,
Est mis en un clin d'oeil entre le ciel et l'eau;
Sur le mouvant cristal sa quille plate et lisse
Avec un crissement sonore glisse, glisse;
Et de loin on dirait quelque cercueil géant
Traîné dans l'ombre au bord d'un abîme béant,
Au milieu de monceaux de transparents cararres (sic).
Et les rudes haleurs vont enjambant des mares;
Et quand parfois l'un deux enfonce dans les trous
Qui s'ouvrent brusquement sous l'effort des remous,
De longs bravos moqueurs éclatent sur la rive.

Et quand le canot toujours descend à la dérive,

Mais l'île de glace est franchie incontinent;
Le Jean-Bart danse encor sur le flot bouillonnant;
Et les passeurs, joyeux, que le succès transporte,
Se sont pris à chanter, et le vent nous apporte,
A travers les brouillards du grand fleuve écumant,
Les lambeaux indécis d'un vieux refrain normand,
Dont le rythme naïf traîne, rit et sanglote.

Ils viennent de toucher une autre île qui flotte;
Mais celle-ci présente un aspect émouvant.
Une ville, bâtie en marbre, que le vent
Culbuterait soudain, ferait comprendre à peine
Le bouleversement de cette île qu'entraîne
Le fleuve avec des bruits lugubres comme un glas.
Les murs de Jéricho, renversés aux éclats
Des clairons foudroyants de l'éclair du miracle,
Peut-être n'offraient pas un plus frappant spectacle
Que l'amoncellement qui vient de se dresser
Devant les Lévisois. Comment vont-ils passer
A travers ces débris mouvants, glissants et traîtres?
Ils feront ce qu'ont fait si souvent les ancêtres.
Souples comme les joncs et forts comme les rocs,
Ils s'élancent ensemble à l'assaut des grands blocs
S'étageant par endroits en un rempart immense;
Et toujours, avec eux, le fier Jean-Bart s'avance.
Mais le boss, cette fois, est sorti de sa peau,
Comme on dit, pour aider à traîner le fardeau;
Et, malgré son sang-froid, malgré son habitude
De la traverse, il montre un peu d'inquiétude;
Et le patron le lorgne avec un oeil moqueur.
— Encore un coup de coeur! un petit coup de coeur,
Les enfants! après ça, nous reprendrons haleine! —
Répète à chaque instant le brave capitaine.

Tout à coup le canot disparaît à nos yeux.
Vient-il de s'engloutir dans l'abîme écumeux,
Sous le choc imprévu d'une lourde banquise?
Non, le voilà longeant comme un mur, où l'eau brise.
Dans sa marche au hasard, parfois le frêle esquif
Bondit dans on ne sait quel gouffre convulsif,
Où semblent tournoyer des flots de blanche lave.

Ecartant tout obstacle et rompant toute entrave
Que suscitent glaçons, brouillards, verglas et vent,
Les hardis canotiers vont toujours en avant.
Quel souffle irrésistible emporte ces cinq braves?
Une crevasse s'ouvre, ils y plongent; des caves
Se creusent, des sommets se dressent devant eux,
Ils vont, ils vont, ils vont. De la glace aux chéveux,
Marchant, rampant, glissant, guettant, ils font leur route.
Et rien ne les arrête et rien ne les déroute.
Qu'importent à ces preux, dans leur emportement,
En bas le précipice, en haut l'escarpement?
Le danger les séduit, les fascine et les grise.
Aveuglés par la neige et mordus par la bise,
Ils avancent toujours, sans halte et sans frayeur.
Quels pénibles efforts! quelle farouche ardeur!
Leur visage et leurs mains saignent, l'embrun les glace.
Des jambes et des bras, formidables d'audace,
Ils s'ouvrent un chemin tortueux; et bientôt
Le canot derechef touchera le grand flot.

Il vient de le toucher; et la froide rafale
Nous souffle des lambeaux de clameur triomphale;
Et l'on entend aussi, couvrant ces lambeaux-là,
Quelques notes du vieil Ave Maris Stella,
Que redit le plus proche écho des Laurentides.

Le fleuve est traversé.
Les passeurs intrépides,
En côtoyant le bord, remontent le courant,
En aval de Québec, fougueux comme un torrent.
Ils remontent les flots qui font encore rage,
Pour aller débarquer au prochain atterrage,
Sur lequel ils pointaient leur canot au départ.
Encore un petit coup de coeur, et le Jean-Bart
Par des poignets d'acier sera tiré de l'onde.
Enfin il est hissé sur le marché[1] qu'inonde
Une marée humaine affluant des faubourgs.
Et pendant que le boss — ses pieds glacés sont lourds —
S'éloigne lentement et se perd dans la foule,
Les pieux Lévisois, tout trempés par la houle,
Courent à Notre-Dame[2].

1. Marché Finlay, dans la basse ville de Québec

2. Petite église, à quelques verges du fleuve, nommée Notre-Dame-des-Victoires après le naufrage de la flotte de l'amiral Walker, partie de Boston pour attaquer Québec.

Et ces humbles héros,
Qui n'ont jamais courbé le front devant les flots,
Au pied du maître-autel ont incliné leurs têtes,
Pour remercier Dieu — qui commande aux tempêtes
Et de Walker brisa les nefs contre un récif —
D'avoir conduit au port un tout petit esquif

(W[illiam] Chapman, Les Rayons du Nord (Poésies canadiennes), Paris, Editions de la Revue des Poètes, 1909, p. 125-133. Les notes 1 et 2 sont de Chapman). Ce texte, fort différent de ceux dont le thème est un passeur, illustre surtout la force, la témérité et le courage de cinq traversiers du Québec.

En 1941, Félix Leclerc donnera à la radio d'Etat le conte, Le traversier (La radio dans le monde. Vendredi, 12 décembre 1941. Principaux programmes canadiens. A Radio-Canada, in Le Devoir, Montréal, vol. 32, no 287, 12 décembre 1941, p. 4), qu'il publiera dans son volume Adagio (Félix Leclerc, Adagio (contes), Montréal, Fides, 1943, p. 7-19). Dans une auberge, un traversier, devenu vieux, raconte l'histoire de ses deux amours: celui de Marie et celui de son bac, tous deux disparus depuis longtemps. L'amour de la jeune fille fut un jour menacé par la présence d'une bohémienne aguichante, venue danser au village. L'autre amour fut détruit à la suite de l'arrivée des ingénieurs qui construisirent un pont sur la "rivière tranquille" (ibid., p. 8). Ce qui devait naturellement mettre un terme définitif à la carrière du passeur. Depuis ces deux grandes brisures tout a changé sur

les rives des deux petits villages. Depuis l'arrivée du "progrès", tout a changé. Tout. Sauf les souvenirs que le passeur garde intacts et intègres. Le vieil homme n'a rien perdu de ces deux amours:

> Où est Marie? Morte, des suites de sa baignade. Morte heureuse aussi, en me faisant signe qu'elle m'aimait. Elle voulait pas voir le pont, elle l'a pas vu. Tiens, bois!
> Mon chaland? Mort lui aussi, en même temps qu'elle. Je l'ai débité le matin du service. Je l'ai brûlé, planche par planche, excepté une, celle où était écrit Marie. Celle-là, je la garde. Tiens, bois. J'ai connu deux femmes, mais j'ai souvenir que d'une... C'était un beau chaland gris

(ibid., p. 19). Dans un texte très court, Félix Leclerc reprend ce thème. Déjà les premières paroles montrent l'originalité du chansonnier:

> Je suis le traversier de la rivière bleue
> Je prends à mon bord tous les fous amoureux
> Et vogue mon chaland où tu veux aller
> Peut-être ce voyage sera le dernier

(Félix Leclerc, Le Jour qui s'appelle aujourd'hui, direction d'orchestre et arrangements: Pierre Brabant, Editions Intersong Tutti, fabriqué et distribué par Polydor, Saint-Laurent, no 2424 152, série Collection, vol. 5, 1974. Cf. face 2, Le traversier, avec la voix de Geneviève Mauffette).

Le passeur est un thème traité fort différemment selon les époques et les lieux. Ces navigateurs très particuliers

ont une tradition et représentent un type d'hommes. Ils sont forts, courageux et le plus souvent âgés. Ils aiment éperdument leur métier. Pourtant ils luttent contre des éléments parfois terribles, l'air et l'eau. Le passeur de Loranger n'échappera pas au destin de nombre d'entre eux. Sa vie terne, banale, acquiert toute sa signification dans le "retournement", ce moment final, alors qu'il se laisse emporter par les eaux funèbres et capricieuses du chenal.

P. 378 PROLOGUE

2. Le Prologue a été traduit en anglais par David Lobdell (From The Ferryman. Prologue, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 42).

Jean-Pierre Boucher consacre une importante étude au Prologue (Jean-Pierre Boucher, Instantanés de la condition québécoise. Etudes de textes, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 33, Collection Littérature, 1977, p. 41-56, Au bout du quai. Le Prologue du Passeur de Jean-Aubert Loranger). Au début de son livre, l'auteur justifie son choix de textes:

> J'ai retenu, (écrit-il), onze textes d'auteurs différents — trois poètes et huit romanciers — dont chacun se situe à mon sens à un moment important de l'évolution de la société québécoise du vingtième siècle et illustre un aspect particulier de la condition québécoise.

Puis il indique la façon de scruter ces textes:

> J'ai tenté de dégager la dimension esthético-sociologique de chacun de ces textes. [...] Du moins m'accordera-t-on d'avoir retenu des auteurs majeurs de notre littérature

(ibid., p. 6, avertissement). Jean-Pierre Boucher s'est donc intéressé "aux rapports existants entre formes littéraires et structures sociales" (ibid., p. 197, postface). Aussi a-t-il voulu "relier des notions socio-culturelles et des formes littéraires" (ibid., p. 198) dans cette analyse du Prologue.

3. Il s'agit de la rivière Richelieu (voir la note 9 du passeur, p. 641-660).

Dans un conte de La Patrie, Loranger traite encore du passeur et il le situe pour de bon:

> De Saint-Ours à Saint-Roch, sur le Richelieu, les Saintoursois et les Saintoursoises ne disposent pas d'un pont à franchir pour se visiter. Le bac d'un passeur, comme substitut, est à la disposition de ceux qui n'utilisent pas de chaloupe. Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se trouve parmi ceux-là.
>
> [...] Le passeur d'autrefois tirait à bras sur le fil transversal et c'est ainsi que piétons et voitures se détachaient de la rive pour atteindre Saint-Roch ou Saint-Ours alternativement. [...]
>
> Or, à l'époque où le passeur traversait le bac à force de bras et de reins, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, haïssait déjà la province de n'avoir pas érigé un pont entre son cher Saint-Ours et le village de Saint-Roch

(Jean-Aubert Loranger, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 3, janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Bolcu, p. 283).

4. Est-ce une réminiscence de Jules Romains, dans Les copains, dont la première édition date de 1913:

> Les copains coururent quelques bordées à la recherche d'une auberge. Ils en trouvèrent deux qui se faisaient vis-à-vis

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Les copains, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 279, (c1922 Editions Gallimard) 1966, p. 91).

5. Loranger s'est inspiré d'un passeur du Richelieu, celui qui fait la navette entre Saint-Ours et Saint-Roch. Saint-Ours est situé sur la rive droite. Mais dans sa description des lieux, l'écrivain a interverti la place des rives, la rive droite devenant la gauche et vive versa (voir la note 9 du passeur (Thèse, p. 641-660).

6. Ozias Leduc, qui a fait partie comme Loranger de l'équipe du Nigog (Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 31, 1968, p. 96-97), a peint un paysage intitulé

La maison du passeur (Jean-René Ostiguy, Ozias Leduc. Peinture symboliste et religieuse. Symbolist and Religious Painting, Ottawa, Galerie Nationale du Canada, 1974, p. 86, 184). C'est la rivière Richelieu qui inspire à la fois le poète et l'artiste. Mais l'environnement dans le récit et dans la peinture est assez différent. Car les rives du Richelieu en face de Beloeil (La maison du passeur, par Leduc) sont abruptement découpées par des montagnes, tandis que celles de Saint-Ours et de Saint-Roch (Le passeur de Loranger) sont plus uniformes quoiqu'un peu escarpées sur les bords immédiats de la rivière. En face de Saint-Ours, la plaine s'étend davantage dans cette partie de la "vallée" du Richelieu.

Le tableau d'Ozias Leduc (de 12 par 16 pouces ou 30,5 par 40,6 cm.), qui fait partie d'une collection privée, paraît d'une grande beauté. Au sujet de cette oeuvre du peintre de Saint-Hilaire, Jean-René Ostiguy écrit:

> La maison du "passeur" dont nous voyons le petit bac amarré du côté de Beloeil, sur le Richelieu est mise en vedette. Cependant le sujet réel du tableau demeure la beauté du rivage à l'automne, au pied de la montagne de Saint-Hilaire. Comparé au Paysage d'automne (Lac Hertel) présenté dans cette exposition (n° 37) le présent tableau paraît plus rieur. Le métier en est plus souple et plus fin

(ibid., p. 184).

7. Loranger reprend cette image dans un conte où le marchand de tabac en feuilles triomphe du passeur:

> Un matin de rivière houleuse, journée de repos, sans doute, pour le passeur, car le bac était vieux, et les villageois craignaient les "moutons blancs" sur la rivière; un matin de grand vent, et de pluie probable, où la campagne chômait, avec ses routes garnies de poteaux semblables à des râteaux debout sur leur manche, Joë Folcu, appuyé sur une béquille, s'était présenté chez le passeur

(Jean-Aubert Loranger, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 3, 19 janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 284).

8. Cette image est reprise dans un conte:

> Disons que le bac n'est rien d'autre qu'un petit morceau de la route qui flotte sur la rivière

(Jean-Aubert Loranger, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 3, 19 janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 283).

Jules Romains avait employé, pour sa part, une comparaison dans le texte L'omnibus, plus précisément dans cette partie intitulée L'impériale:

> le groupe de l'impériale a l'uniformité qui bouge. Il est comme un morceau de la rue qu'elle exhausserait vers un autre ordre

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Puissances de Paris, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 4e édition, 1919, p. 84).

Dans Le bateau-mouche, cette fois, Romains utilise cette comparaison que n'a sans doute pas manqué d'apprécier l'auteur du passeur:

> Le bateau semble un morceau de la ville qui s'est laissé défaire par le fleuve

(ibid., p. 115).

Loranger a dû immédiatement être attiré par le titre de ce livre, Puissances de Paris, et par ceux de ses premiers chapitres: "I.- Les rues; II.- Les places; III.- Les squares; IV.- Les métamorphoses". En effet, depuis son aventure avec l'équipe du Nigog, le poète était de plus en plus fasciné par la France et Romains allait lui révéler, en quelques pages, des groupes de Paris parvenus à la conscience (ibid., p. 145). De cette lecture, le poète tire la (les) comparaison(s) qu'il "métamorphose" et adapte à son texte en l'(les) élevant à la qualité d'image.

P. 379 LE PASSEUR

9. Cette partie a été traduite par David Lobdell (From The Ferryman. The Ferryman, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 43-44).

On peut aisément expliquer pourquoi le passeur qui fait la traversée entre Saint-Ours et Saint-Roch-sur-Richelieu a servi de modèle à Loranger. En effet, dans son enfance, l'auteur allait en promenade à Saint-Ours avec sa mère et sa soeur. De 1900 à 1913, ils y séjournèrent durant les vacances d'été (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, la soeur du poète, le 16 juillet 1971). Ils demeuraient alors chez une tante de Madame Joseph-Thomas Loranger, Mademoiselle Marie-Mathilda Hatt, née à Chambly le 12 novembre 1840. Elle était la fille de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry. Celle-ci naquit à Chambly le 16 mars 1817 et épousa, à Saint-Hilaire de Rouville, le 28 février 1838, Augustus Hatt, surintendant des travaux publics de l'écluse de Saint-Ours. Ce dernier mourut à Saint-Ours le 28 mars 1853 et son épouse, à Montréal, le 21 septembre 1896 (Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, [s.e.], Québec, J.-A. K.-Laflamme, imprimeur, 1905, p. 101-102). Un magasin fait place à la maison qu'occupait Mademoiselle Mathilda Hatt (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971. Cf. appendice III, tableaux V et VI, Thèse, p. 1283-1284).

Jean-Aubert Loranger, sa mère et sa soeur Zélie.

La mère du poète

(Saint-Ours, 9 août 1906).

En 1915, la famille Loranger séjourne encore sur les bords du Richelieu (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971). Le poète faisait aussi de fréquentes visites aux manoirs de Saint-Ours où les seigneurs accueillaient avec beaucoup d'affection ces parents de la ville. Car on n'avait pas oublié dans la famille que le seigneur de Saint-Ours avait épousé la petite-fille d'Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry (4 juillet 1752 - 22 mars 1828) (Pierre-Georges Roy, op. cit., p. 27, 40). En effet, le mariage entre Hermine-Marie-Catherine Juchereau Duchesnay et François-Roch de Saint-Ours eut lieu à Québec le 30 mai 1833. Mademoiselle Juchereau Duchesnay naquit à Québec le 1er novembre 1810 et mourut à Saint-Ours le 12 novembre 1884. Monsieur de Saint-Ours, né au manoir le 18 septembre 1800, décéda subitement à Montréal le 10 novembre 1839 (ibid., p. 68-69). Il avait été nommé shérif du district de Montréal en 1837 et la prison de Montréal se remplissait alors d'amis et de parents de Monsieur de Saint-Ours. La situation douloureuse qu'il vécut le conduisit à une grave maladie du coeur (A[zarie] Couillard-Després, Histoire de la Famille et de la Seigneurie de Saint-Ours, Montréal, [s.e.], 1917, tome II: La famille et la paroisse de Saint-Ours, 1785-1916, p. 77, 87,

89). On a écrit au sujet de ce mariage:

> il entra dans une famille très honorable par son mariage avec Delle Hermine-Marie-Catherine Juchereau Duchesnay, fille de M. Michel-Louis Juchereau Duchesnay, membre du Parlement, adjudant général des milices, seigneur de Fossambault, Gaudarville et autres lieux, et de Dame Charlotte-Hermine-Louise de Salaberry

(ibid., p. 80). Faut-il noter les liens de parenté entre les propriétaires du manoir de Saint-Ours, les membres de la famille de Salaberry et les ancêtres de Saint-Denys Garneau (Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. xix-xx)?

Caroline-Virginie de Saint-Ours est née à Saint-Ours le 28 juillet 1835, du mariage Juchereau Duchesnay - de Saint-Ours. Le 21 octobre 1868, elle épousa l'Honorable Alexandre-Edouard Kierzkowski, seigneur de Saint-Charles (A[zarie] Couillard-Després, op. cit., p. 98-99). Leur fille, Marie-Virginie-Hermine-Aline, née à Montréal le 16 octobre 1869, épousa, le 14 juin 1893, Maurice-Louden-Roch Rolland, fils de Charles Rolland, coseigneur de Monnoir, et de Dame Jessie Chisolm. Monsieur Rolland mourut à Montréal le 3 mai 1903 (Pierre-Georges Roy, op. cit., p. 70. A[zarie] Couillard-Després, op. cit., p. 101). Monsieur l'abbé Couillard-Després parle

brièvement d'un des manoirs que visiteront souvent les membres de la famille Loranger:

> Mme Rolland, par la mort de sa tante, Delle Hermine de Saint-Ours, est devenue coseigneuresse. Elle habite un joli manoir, voisin de l'ancien, bâti au milieu d'un gracieux bosquet où se marient harmonieusement les pins et les sapins

(A[zarie] Couillard-Després, op. cit., p. 101). Cette tante était Louise-Hermine-Josephte de Saint-Ours, née à Saint-Ours le 21 avril 1834 du mariage Juchereau Duchesnay - de Saint-Ours, et décédée au même endroit le 19 septembre 1900 (Pierre-Georges Roy, op. cit., p. 69). Quant au "Manoir de la Sapinière ou Manoir Rolland", il fut détruit en 1972 par un incendie. Dans l'article qui annonce le désastre, le journaliste écrit: "il y a plus d'un an", décédait à Saint-Ours, Madame Rolland, "la dernière descendante de la famille des Seigneurs de Saint-Ours à l'habiter". Le nouveau et malheureux propriétaire était le docteur Guy Germain (L[orenzo] B[rouillard], Des pertes de $100,000 à Saint-Ours. Une demeure seigneuriale est la proie des flammes, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 52e année, no 72, 24 janvier 1972, p. 8).

Les propriétaires des deux manoirs situés à Saint-Ours étaient des descendants de la famille de Salaberry par leurs alliances, c'est ce qui explique les visites de Madame

Joseph-Thomas Loranger aux seigneurs de Saint-Ours car elle-même (Lucie Beaudry-Loranger) était de la lignée des de Salaberry (Pierre-Georges Roy, op. cit., p. 103).

Quant à l'autre manoir, le plus célèbre, il est encore la propriété de la famille ancestrale:

> Ce manoir n'a jamais connu d'autres propriétaires que des membres de la famille de Saint-Ours; apparemment, il s'agit d'un cas unique

(Raymonde Gauthier, Les manoirs du Québec, Montréal, Fides, Collection Loisirs et culture, Québec, Editeur officiel du Québec, Collection Connaissance du Québec, dans la Documentation québécoise, 1976, p. 66). C'est une demeure magnifique construite en 1792 par le seigneur Charles de Saint-Ours et restaurée en 1870 par Madame Roch de Saint-Ours (née Hermine Juchereau Duchesnay) (La Commission des monuments historiques de la province de Québec, Vieux manoirs. Vieilles maisons, Québec, Ls-A. Proulx, imprimeur, 1ère série, 1927, p. 113-114). Monsieur l'abbé Couillard-Després en donne fidèlement la description:

> C'est une vaste construction d'environ 70 pieds de longueur sur trente-cinq de largeur, les murs sont en pierre des champs, de trois pieds d'épaisseur. Une belle galerie entoure ce vaste bâtiment qui est à deux étages, avec toit mansard. En entrant dans ce manoir ce qui nous frappe tout d'abord c'est la proportion des appartements.

Un large corridor traverse l'édifice. A droite, est le grand salon. En passant jetons un regard sur une vieille horloge grand'père, aux mouvements en cuivre, très ancienne. Le salon est garni de meubles antiques; fauteuils style Louis XV, miroirs aux cadres dorés du style Louis XIV; les portraits des membres de la famille ornent les murs; ceux de Charles de Saint-Ours, François-Roch, Charles-Quinson, et ceux d'autres personnages apparentés à la famille.

Sur les tables, les tablettes des cheminées, se voient des vases d'albâtre, des objets d'art d'un grand prix, des candélabres antiques, et des bibelots qui feraient le bonheur des antiquaires. Tous ces objets ont leur histoire. Des médailles, des diamants, des bijoux précieux sont là, enfermés dans des écrins. La dernière châtelaine de Saint-Ours, Mme Dorion se faisait un plaisir d'exhiber ces trésors à ceux qui le lui demandaient. Nous y avons vu une coupe aux armes du marquis de Montcalm.

Du grand salon on pénètre dans un boudoir, où se trouvait autrefois une bibliothèque renfermant des livres rares aujourd'hui. Ces livres ont été partagés entre les héritiers à la mort de Delle Hermine de Saint-Ours.

Dans la salle à manger se trouvent encore des souvenirs d'antan, consistant en couteaux, fourchettes, cuillers d'argent, achetés du temps de M. Charles de Saint-Ours, ou remontant encore plus loin.

Nous faisons des voeux pour que ces reliques ne sortent jamais du vieux manoir de Saint-Ours.

Au reste, M. J.-E. Taschereau, le nouveau châtelain, saura, nous l'espérons, conserver à Delle Marguerite-Marie Taschereau, sa fille, héritière des de Saint-Ours, un héritage aussi précieux. Il s'applique avec zèle à

restaurer le manoir, et les autres dépendances; et il y a lieu de l'en féliciter

(A(zarie) Couillard-Després, op. cit., p. 424-426), Jean-Aubert Loranger nous entretiendra longuement et à sa façon du "salon de [s]on enfance" dans cette demeure seigneuriale et des souvenirs qui l'ont marqué (Jean-Aubert Loranger, "L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 9, 2 mars 1941, p. 23. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 308-311. Jean-Aubert Loranger, Une histoire mal comprise, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 22, 31 mai 1942, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 254-257).

C'est plus précisément le seigneur Taschereau et son épouse qui recevront en leur manoir Madame Loranger et ses deux enfants. Le seigneur Taschereau hérita de cette résidence et du domaine car il était un allié d'une descendante de la famille de Saint-Ours. En effet, Henriette-Amélie de Saint-Ours (née le 25 juillet 1837) du mariage Juchereau Duchesnay — de Saint-Ours, épousa le notaire Joseph-Adolphe Dorion, le 5 juillet 1865, fils du docteur Jacques Dorion et de Dame Catherine-Louise Lovell. Madame Dorion mourut à Saint-Ours

le 15 mars 1916 (Pierre-Georges Roy, op. cit., p. 70. A[zarie] Couillard-Després, op. cit., p. 102, 104). Leur fille, Marie-Amélie-Catherine (née à Saint-Ours le 1er juin 1866), épousa Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau, le 9 janvier 1900, fils de Louis-Achille Taschereau, coseigneur de la Beauce, et de Dame Marie-Hélène Taschereau (Pierre-Georges Roy, op. cit., p. 71. A[zarie] Couillard-Després, op. cit., p. 103). Le seigneur Taschereau mourut à Montréal le 8 avril 1923, un an après son épouse, et la sépulture eut lieu à Saint-Ours:

> Après le service, le corps a été déposé dans le caveau de la famille St-Ours dans l'église paroissiale, du côté de l'épître, à côté de son épouse décédée et enterrée le 22 mars 1922

(Les funérailles de M. Jos. Taschereau, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 8, 12 avril 1923, p. 3). Mademoiselle Marguerite Taschereau, fille unique, voua toujours une grande amitié à Madame Loranger et à sa fille (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le 14 mai 1975). La châtelaine, femme de lettres, mourut le 15 mars 1939 (Funérailles de Mme Armand Poupart, in Le Devoir, Montréal, vol. 30, no 66, 21 mars 1939, p. 5. Madeleine [Huguenin], Portrait de femme. Madame Armand Poupart (Marguerite Taschereau, descendante de l'illustre Famille de Saint-Ours), in La Patrie, Montréal, 61e année, no 62, 9 mai 1939, p. 17).

Madame Marguerite Taschereau-Poupart possédait les qualités de coeur et d'esprit pour maintenir et continuer avec dignité les traditions de cette illustre famille (Echo des magnifiques fêtes de St-Ours, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 135, 5 août 1922, p. 6) dont l'histoire est minutieusement racontée par l'abbé Couillard-Després (A.[zarie] Couillard-Després, Histoire de la Seigneurie de St-Ours, Montréal, [s.e.], Imprimerie de l'Institut des Sourds-muets, 1915, tome I: Les origines de la famille et de la Seigneurie. 1330-1785, 345 p. Idem, Histoire de la Famille et de la Seigneurie de Saint-Ours, Montréal, [s.è.], 1917, tome II: La famille et la paroisse de Saint-Ours, 1785-1916, 473 p.). Par ses goûts artistiques et littéraires (Louis Dantin, pseudonyme d'Eugène Seers), Gloses critiques. Faits - Oeuvres - Théories, Montréal, Editions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, p. 35-45, "Etudes" par Marguerite Taschereau) et surtout par son caractère, cette "cousine" lointaine était bien différente du poète. Loranger savait sans doute admirer les belles maisons, les manoirs élégants, mais il n'avait certes pas toujours "le respect des vieilles choses", pour reprendre le titre d'un article signé par Marguerite Taschereau (Marguerite Taschereau, Le Respect des vieilles choses, in Almanach de la Langue française, 1924,

Montréal, La Ligue d'Action Française, 9e année, 1923, p. 97-100). Voué à la modernité, il orientait son esprit vers le futur et faisait souvent fi de ce qui n'était déjà plus d'"aujourd'hui". Sa manière d'exprimer parfois ses sentiments ne correspondait pas au ton révérencieux et affable de cette femme plutôt fière de son milieu, mais dont la vie et la culture s'harmonisaient. Loranger, lui, cachait volontiers ses origines aristocratiques ou mieux ne s'en préoccupait guère. De même qu'il n'éprouvait pas le besoin de prolonger des traditions littéraires, il ne sentait aucune nécessité de cultiver les valeurs ancestrales.

Si l'écrivain livre, dans ses contes, des souvenirs ou des histoires de son cru sur le petit village du Richelieu, c'est de façon fort originale et humoristique. Il lui arrive parfois d'évoquer ses vacances ou ses brefs voyages à Saint-Ours:

> De plus, j'avais promis d'être sage, pendant ses absences [les absences de sa mère], et je m'exposais à être privé d'une bicyclette neuve à la rentrée des classes, dès la fin des vacances passées à Saint-Ours

(Jean-Aubert Loranger, Ne demandez jamais à une vieille fille de tricoter un chandail, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 43, 27 octobre 1940, p. 17. Idem, Contes, tome I, p. 234).

Puis, adulte:

> Cette fois-là, où le fleuve Saint-Laurent avait coulé en montant, John Sullivan, le seul témoin de l'événement, avait quitté la rive de l'Hudson, près de New York, pour se rendre en yacht à Québec par le lac Champlain et le Richelieu.
>
> Cette randonnée de vacances était fort en vogue avant la guerre. Je l'ai moi-même accomplie en canoë, de Montréal à New York. Je dois vous dire qu'à cette époque j'avais encore des bras et que mes vacances duraient toute la belle saison.
>
> A deux, comme le voyage était agréable. Souvent, après un arrêt à Sorel, où nous faisions notre plein de whisky blanc, le bon village de Saint-Ours, en amont, nous confondait avec des sauvages. Je parle, naturellement, de notre teint bronzé par le soleil. Je dirai même, en passant, que c'est au cours d'un de ces voyages que j'ai eu l'honneur, à Saint-Ours, de faire la connaissance du fameux Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.
>
> Le lendemain, comme nous remettions la pince de notre canoë en plein courant, une bonne partie de la population de Saint-Ours, heureuse de notre manoeuvre, s'était assemblée sur la grève. Je dois dire que nous avions encore le pied marin et des feuilles de tabac piquées dans les cheveux

(Jean-Aubert Loranger, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé en "montant", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 22, 1er juin 1941, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 59). L'intrigue de la plupart des contes publiés dans La Patrie, de 1940 à 1942,

se passe à Saint-Ours. Aussi, "les gens" [...] n'étaient pas contents de ça parce qu'à Saint-Ours, les vieux surtout, trouvaient qu'on les ridiculisait" (Mademoiselle Zélie Loranger, entrevue du 16 juillet 1971). Si l'on en croit le conteur, les Saintoursois écrivent au journal pour exprimer leur mécontentement (Jean-Aubert Loranger, Une lucidité bienheureuse, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 32, 10 août 1941, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 94-97). C'est seulement par la voie de ses contes que Loranger pouvait rejoindre sa famille qu'il ne désirait plus rencontrer mais dont il devait être encore profondément épris. Sa mère n'avait-elle pas préservé en quelque sorte une part de l'enfance chez le poète, chez le conteur? Madame Joseph-Thomas Loranger et sa fille iront vivre à Saint-Ours vers 1940-1941. Ainsi leur nom apparaît pour la dernière fois dans l'Annuaire montréalais de Lovell pour l'année 1940 (Annuaire montréalais de Lovell, 1940, Montréal, John Lovell & Son, Limited, 98e année, 1940, p. 1668. Renseignement complété par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971 et par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le 14 mai 1975).

Joë Folcu, "marchand de tabac en feuilles", dont le négoce est au coeur même du village de Saint-Ours, est le

personnage principal des contes de La Patrie. Ce commerçant, dans ce pays où "l'on allume et où "l'on fume" — ce qui signifie aussi que l'on bavarde, que l'on "reste à causer" (Ernest Gagnon, Pages choisies, précédées d'une notice biographique par l'hon. Ths Chapais, de la Société Royale du Canada et d'une étude sur l'auteur par l'abbé Elie-J. Auclair de la Revue Canadienne, Québec, J.-P. Garneau, libraire-éditeur, 1917, p. 199-235, Un moscovite au Saguenay (Souvenirs intimes). Cf. p. 206, 209, 214, 227-228. Pierre Morency, Les passeuses, Montréal, Léméac, Collection Théâtre, no 60, 1976, p. 66, 74) — côtoie donc régulièrement les gens de ce village et des concessions. Aussi, Loranger ne craint pas de faire voir l'habile marchand avec des Saintoursois dont il va jusqu'à révéler la véritable identité parfois. Les petites gens, comme les seigneurs et les notables, ont leur place dans les récits. Le rôle qu'ils y jouent n'est pas toujours celui qu'ils préfèrent. Ces contes du cycle de Joë Folcu, il faut le dire, sont fort différents du ton sérieux adopté pour Le passeur. L'action se passe là même sur les rives paisibles du Richelieu. C'est justement ce côté paisible, ce "calme plat" de la "morne" province que le conteur vise à détruire. Cherchant à faire partager les habitudes et les moeurs d'un petit village qu'il a bien fréquenté, Loranger, ce "flaneur des deux rives", aura une vision

différente des choses suivant que son regard se portera sur la rive nord ou sur la rive sud. De celle-ci, à Saint-Ours, il concevra les personnages de ses contes. De l'autre, il subira l'influx poétique. C'est en effet près du port de Montréal que sa poésie prendra forme. Le passeur fait exception, étant un récit poétique dont le lieu d'inspiration est Saint-Ours.

Claude-Henri Grignon qualifiera ainsi l'auteur du passeur: "Jean-Aubert Loranger, l'aristocrate de Saint-Ours" (Claude-Henri Grignon, Les libraires, ces bons maîtres (III), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 42, 9 décembre 1967, p. 2). Le poète qui, durant son enfance, avait l'insigne privilège d'être invité aux manoirs de Saint-Ours et de fréquenter les seigneurs du lieu, connut, à n'en pas douter, une faveur plus grande encore, celle de découvrir un être "exemplaire" qu'on appelait "le passeur". Il en sera marqué pour la vie. Aussi développe-t-il ce thème dans le récit qui ouvre son premier livre, mais encore il le reprendra dans son recueil de 1922, Poëmes, ainsi que dans ses contes publiés vingt ans plus tard (voir la note 2 de Moments, XI, Thèse, p. 1020-1026). L'homme mystérieux, voué à un travail quotidien, avait de quoi émerveiller le jeune enfant. Il conduisait avec force et parfois aisance des "passants"

et des embarcations sur une autre rive. Cet être essentiel dans la vie des riverains ne pouvait-il pas s'identifier avec un "disparu", le docteur Joseph-Thomas Loranger, le père de l'enfant (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1900)? En effet, ce dernier, un jour de fin d'été, devait quitter la "rive qui est la vie" (Le passeur, Thèse, p. 390). Le passeur, lui, disparaissait et revenait toujours au même endroit. Mais si un jour, il omettait de se rendre au quai, un autre passeur, semblable au premier, prenait sa place et remplissait les mêmes fonctions de marinier. Ainsi, durant les vacances, le jeune citadin pouvait surveiller les va-et-vient du batelier. De la rive droite, il le voyait réapparaître dans sa chaloupe ou son bac. Il suivait aussi les manoeuvres d'un nouveau départ vers la rive gauche.

Loranger a connu plusieurs passeurs qui se sont succédé sur le Richelieu, entre Saint-Ours et Saint-Roch. Mais à chaque voyage, un homme devait creuser un nouveau tracé sur la "rivière aux doux méandres" (Alfred DeCelles, Choses de Saint-Ours au temps jadis, in La Presse, Montréal, 39e année, no 44, 23 décembre 1922, p. 38). De 1890 à 1906, le propriétaire du bac s'appelait "Monsieur Germain" (lettre de

Madame Clarisse Larivière-Lambert, la fille du passeur Bernard Larivière, le 10 mars 1977). De 1906 à 1916, le bac fut conduit par Monsieur Félix Lamoureux qui le vendit à Monsieur Adolphe Allaire en 1916. Un mois plus tard, ce dernier le revendit à Monsieur Ambroise Larivière (ibid.). Puis,

> de 1923 à 1927, Monsieur Ovila Renaud, gendre de Monsieur Félix Lamoureux, devient le propriétaire de la traverse, grâce à une soumission plus élevée que [celle de] Monsieur Ambroise Larivière

(ibid.).

Madame Lambert poursuit ainsi l'histoire de ces traversiers:

> La traverse était donnée par soumission tous les cinq (5) ans, soit à St-Roch et à St-Ours. Le plus haut soumissionnaire devenait l'acquéreur de la traverse.
>
> [...]
>
> En 1927, Monsieur Ovila Renaud vendit le bac à son beau-frère Joseph Lamoureux, fils de Félix Lamoureux. Il le garda jusqu'en 1933.
>
> En 1933, la construction du pont Turcot à Sorel détourna le trafic, donc la traverse devenait à peine rentable. [...] Monsieur Joseph Lamoureux décida de vendre la traverse.
>
> Les municipalités ouvrent donc des soumissions: à Saint-Ours le droit d'opérer la traverse est accordé à Monsieur Hector Bourassa. A St-Roch, ce droit est accordé à Monsieur Aussant de St-Joseph de Sorel. Après un an d'opération, les deux propriétaires

> vendent leur droit. A St-Roch, papa, soit Bernard Larivière, devient le propriétaire, tandis que Monsieur Bourassa vendait sa part à Nazaire Larivière

(ibid.). Ainsi plusieurs membres de la famille Larivière ont accompli ce métier. Le fils du passeur Bernard Larivière a succédé à celui-ci en 1972:

> 1945 - Monsieur Bernard Larivière devient l'unique propriétaire jusqu'à ce qu'il cède sa traverse à son fils Claude, en 1972. Claude est maintenant âgé de 37 ans et demeure à St-Roch, Richelieu. Il avait été auparavant opérateur sur le bac depuis 20 ans

(Lettre de Madame Clarisse Larivière-Lambert, le 22 février 1977).

Il est certain que Loranger a créé son personnage à partir des passeurs qu'il a vus à Saint-Ours même. Peut-être fut-il davantage influencé par Monsieur Félix Lamoureux qui conduisit le bac durant dix années (1906-1916). Comme Le passeur de Loranger, Monsieur Lamoureux était un vieillard, sans doute épuisé par la dure lutte qu'il devait parfois soutenir contre les éléments et aussi par une besogne ardue:

> En 1916, le fond et les deux côtés du bac sont en bois jusqu'en 1929. Ce bac pouvait traverser trois (3) voitures avec chevaux. Ce travail demandait beaucoup d'efforts physiques car il fallait de ses deux bras tirer sur le câble en acier

(ibid.). Monsieur Lamoureux mourut au début des années '20. Il avait environ soixante-dix ans (Lettre de Madame Clarisse Larivière-Lambert, le 10 mars 1977). Cet homme conduisait seul ses embarcations, c'est-à-dire qu'il n'était pas aidé dans son travail. Il vivait aussi de façon fort simple:

> Il habitait une petite maison en bois sur la rive gauche du Richelieu [Saint-Roch]

(ibid.). Monsieur Ambroise Larivière, le passeur qui exerça son métier de 1916 à 1923, un père de neuf enfants, habitait Saint-Ours, sur la rive droite (lettre de Madame Clarisse Larivière-Lambert, le 22 février 1977). Et si Loranger, qui connaissait bien les lieux, a interverti la place des rives dans son texte (voir la note 5), n'a-t-il pas cependant conservé au bac (rouge) et à la chaloupe (blanche) leur couleur réelle (ibid.)?

Nous croyons que Monsieur Félix Lamoureux a pu servir de "modèle" à l'écrivain parce qu'il possède plus d'un point de ressemblance avec Le passeur des Atmosphères. Mais Loranger transforme à son gré les êtres et l'environnement. Il métamorphosera par la magie de son écriture un humble vieillard voué à un travail banal puis laissé à sa propre condition d'homme "inutile". D'un passeur réel, l'écrivain en fera un passeur mythique.

10. Ce n'est pas arbitrairement que Loranger, en 1920, avait écrit en épigraphe:

Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Jules Romains.

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 38, Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir. et p. 40, Quelque chose s'est mis à exister soudain), au début de son livre, juste avant le récit du passeur et avant les Signets. Une autre citation, de Charles Vildrac cette fois, aura aussi sa raison de figurer immédiatement avant la troisième et dernière partie des Atmosphères. Loranger a donc voulu que ces paroles de Romains ne soient pas sans lien avec les pages qui viendront par la suite. Car n'est-ce pas précisément dans les Signets que le poète composera des textes à la manière du fondateur de l'unanimisme?

C'est sous le signe de la conscience que Loranger écrit Le passeur En effet, il crée son héros — qui réalise ensuite sa propre existence sur la page —, et qui, entraîné par la vie, la découvre à la fin telle qu'elle se manifeste dans sa chair. C'est l'expérience de la désillusion comme la connaît l'auteur. Le batelier allait lui

aussi s'apercevoir de l'existence de "quelque chose". Ce vieillard, au regard neuf, a l'intuition d'une "autre vie". Cela commença par une grande découverte: celle de son âge dont il eût la révélation par le "registre de sa vie" (Thèse, p. 379). Vers la même époque, il apprit brusquement qu'il avait des reins. Cette prise de conscience, cette découverte brutale de la réalité, cette apparition soudaine d'une partie vitale jusque-là insoupçonnée, est traduite par de nombreux vocables. En voici quelques-uns, que nous soulignons, qui expriment justement la soudaineté et, du même coup, l'éveil de la conscience chez le passeur:

> il fut d'abord moins effrayé de ce qu'il allait lui falloir bientôt mourir que de l'imprévu de sa vieillesse.
> (...) Aussi, se retourna-t-il brusquement vers ce qu'il lui restait à vivre, quand il eut senti par tout son corps la secousse de l'anticipation de la fin, quand il sut la vieillesse subite qu'il devenait

(Thèse, p. 379). D'autres mots font aussi état de cette expérience: reconnut avoir été, apprit (p. 380), se découvrit, quelque chose, commença de se connaître, il en prit contact (p. 381), Il arriva, fit une autre grande découverte, Il constata qu'il avait (...) des reins, Cela était advenu, Il vint un homme, Cela fut toute une révélation, se redire (p. 382), Tout d'abord, croire, concevoir

l'existence, attrape, il vint, s'admettre qu'il avait quelque chose là, reconnaître l'existence en lui des reins (p. 383), connaissance, ayant constaté, avait donc attrapé (p. 384), il vint, Il se produisit quelque chose qui était un changement, subitement (p. 385), changement (p. 386), Il éprouva, il eut sensation, Alors, il advint la chose extraordinaire, Cela vint, cela vint la chose, cela vint la chose (p. 388), pensa (p. 389), il devint autre chose, Il devint, surgit, Il arriva donc qu'il en prit conscience, Alors il découvrit la vraie vie, il la reconnut (p. 392), tout occupé qu'il était du mystère (p. 394), Il reconnut (p. 395), reconnut, il arriva ce qui devait arriver, il arriva, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction (p. 396), rien n'existe plus (p. 397), Tout à coup, il les eut senties (p. 398), sentit de nouveau, brusquement (p. 399). Replacés dans leur contexte, ces mots et expressions conservent toute leur force.

D'autres vers de Romains s'appliquent aussi au passeur qui "sentit" son corps progressivement, à divers niveaux de conscience, selon la montée du mal qui arriva par les reins (p. 382-384), puis par la tête (p. 388-389) et les bras (p. 390-393):

> Mais voilà que sans déchirure, sans secousse,
> Mon souffle se faisant à peine un peu plus court,
> Ma tête à peine un peu plus lourde, je m'attriste;
> Et que, sentant les muscles dans mon corps, partout,

Ceux de mes bras, ceux de mon front, ceux de mon cou,
[...]
Sentant une torpeur me saisir aux genoux
Et me pétrifier lentement jusqu'aux moelles;

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, p. 12-13, Un être en marche (Poème lyrique) (1908-1912), I).

11. Aragon, dans un poème, Le vieil homme, n'est pas moins surpris devant le temps écoulé:

Que s'est-il donc passé La vie et je suis vieux

([Louis] Aragon, Le Roman inachevé, Paris, NRF, Gallimard, Collection Poésie (c1956) 1966, p. 168).

P. 380 12. Comme Loranger, Ernst Wiechert, dans son livre, La servante du passeur, a trouvé une expression heureuse pour désigner le passeur qui a pour mission de réunir les deux rives hostiles:

> Et c'est aussi le rire moqueur des enfants et la haine entre les deux villages, celui qui est de ce côté-ci, et qu'ils appellent le village vert, et celui de l'autre bord, vers le marais, et qu'ils appellent le village noir. Et lui, entre les deux, la seule voie qui les relie, pont vacillant sur lequel passent les pieds haineux

(Ernst Wiechert, La servante du passeur, traduit de l'allemand par Blaise Briod, Paris, Stock, Collection Le livre de poche, no 2750, 1970, p. 12. C'est nous qui soulignons l'expression pont vacillant).

13. Vers 1920 ou un peu avant cette date, "le bac était rouge et la chaloupe blanche" (lettre de Madame Clarisse Larivière-Lambert, le 22 février 1977). Ce bac, qui fait la navette entre Saint-Ours et Saint-Roch sur le Richelieu, est encore peint en rouge aujourd'hui.

14. Au temps où ce texte fut écrit, le passeur conduisait son bac à l'aide d'un fil. En 1929, le bac subit des transformations. La fille d'un ancien passeur, Monsieur Bernard Larivière, nous donne brièvement l'histoire du fonctionnement de ce bac:

> En 1916, le fond et les deux côtés du bac sont en bois jusqu'en 1929. Ce bac pouvait traverser trois (3) voitures avec chevaux. Ce travail demandait beaucoup d'efforts physiques car il fallait de ses deux bras tirer sur le câble en acier. En 1929, le traversier faisait construire un "bac en acier". Une chaloupe à moteur placée près du bac le faisait avancer. (...) Ce bac pouvait alors conduire huit (8) voitures motorisées et un autobus d'une rive à l'autre

(Lettre de Madame Clarisse Larivière-Lambert, le 22 février 1977).

Dans un de ses contes, Loranger complète ses explications sur le fonctionnement du bac (voir la note 3). Et dans un autre conte, il fait mention du "bac à fil":

> Que le passeur d'un village voisin eût fourni davantage l'an passé à la caisse électorale, Clémentine savait à l'avance que le gouvernement remplacerait le vieux bac à fil par un bac neuf à moteur

(Jean-Aubert Loranger, L'indiscrète en fut punie, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 2, 11 janvier 1942, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 180).

Dans Le traversier de Félix Leclerc, le passeur déplace aussi son bac "en tirant le câble" (Félix Leclerc, Adagio (contes), Montréal, Fides, 1943, p. 12). Mais dans les temps plus anciens ou moins "modernes", les passeurs faisaient avancer leur bac à l'aide d'une longue perche:

> Le bateau, lourdement chargé, et défendu contre le courant par deux hommes vigoureux, n'allait pas vite. Lorsque la perche était bien enfoncée et bien tenue à l'avant, le bac s'arrêtait, allait de côté, ou tournait sur lui-même; mais le flot était trop fort

((Alfred de) Musset, Oeuvres complètes, texte établi et présenté par Philippe Van Tieghem, Paris, Editions du Seuil, 1964, p. 753, Pierre et Camille).

A Saint-Amand, sur l'Escaut (Belgique), le sculpteur a placé une rame sur l'épaule du "passeur d'eau" qui commémore le texte de Verhaeren. L'homme tient l'autre rame dans

sa main de manière à ce que les deux rames forment un angle droit. Cet instrument très sobre et la sculpture d'une grande simplicité de lignes révèlent le caractère dépouillé de l'homme et de son métier. Car c'est plus par la force de ses bras que le batelier franchit la rivière que par la puissance de son embarcation.

P. 381 15. Ces mots ne sont pas dépourvus d'humour. Ils comportent aussi une certaine malice à l'endroit des personnes qui semblent vivre uniquement pour travailler. Tel n'est pas le cas du poète.

Loranger a-t-il voulu donner un sens double ou équivoque à cette première partie de la phrase? Ainsi pourrait-on comprendre:

> L'homme fut pris de l'égoïsme des travailleurs qui vivent pour travailler

ou bien:

> L'homme fut pris de l'égoïsme des travailleurs qui vivent de leur travail.

Dans un sens ou dans l'autre, le langage est péjoratif. L'écrivain a sans doute une conception très personnelle du labeur. Il a tardé, semble-t-il, à occuper un emploi. Car était-ce bien nécessaire de "travailler" lorsque la fonction première du poète, comme celle du peintre, est

justement de "donner à voir" (Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Oeuvres complètes, préface et chronologie de Lucien Scheler, textes établis et annotés par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1968, p. 917-1004, Donner à voir)? Des membres de l'Ecole littéraire de Montréal à laquelle appartient Loranger ne sont guère différents de lui sur ce point. Germain Beaulieu, dans Nos Immortels, décrit brièvement l'attitude de certains écoliers des années '20:

> Ce que je viens d'en dire fait concevoir aisément que Dreux ne peut souffrir, chez les autres, l'inactivité, cette incomparable forme d'un repos prolongé indéfiniment. C'est ce qui fait que, avec une rare générosité, il consacre à trouver des emplois à ses amis désoeuvrés, les trop courts loisirs que lui laissent ses nombreuses et profondes rêveries. Il n'en est pas toujours récompensé. Aussi disait-il à Léveillé en parlant de Loranger: "Tu parles d'un maudit paresseux: je lui trouve une place, il la refuse!" Et comme Léveillé lui rétorquait de sa voix grave et flegmatique: "Pourquoi ne la prends-tu pas pour toi, cette place?" - "Es-tu fou! et mes travaux littéraires, quand pourrais-je m'y consacrer? D'ailleurs, je crois que ça va faire l'affaire de Paquin!..."

(Germain Beaulieu, Nos Immortels (Caricatures de bourgeois), Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Les Jugements,

1931, p. 86-87). Valdombre, qui ne désapprouve pas ce texte, le citera deux ans plus tard (Claude-Henri Grignon, Ombres et Clameurs . Regards sur la littérature canadienne, Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Les Jugements, 1933, p. 150-151).

Si les propos d'Albert Laberge ne sont pas toujours très exacts, ils conservent cependant un fonds de vérité surtout lorsque c'est Loranger qui prend la parole:

> Tout allait bien. Je n'avais jamais d'inquiétude. Je croyais que la vie était toute organisée, qu'il n'y avait qu'à se laisser faire, à laisser couler les jours. A vingt-six ans, je me suis dit: Bon, mon vieux Loranger, tu vas te marier. Et je me suis marié. C'est alors que j'ai commencé à travailler. Avant cela, je n'avais jamais gagné une piastre

(Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 90). Les faits ne sont pas rapportés rigoureusement. Le poète a occupé un emploi dès l'âge de 23 ans. Du 6 octobre 1919 au 1er novembre 1920, il est agent d'assurances pour la compagnie La Métropolitaine (lettre de Mademoiselle A. Séguin, conseillère, Assurance et retraite, Division du personnel, La Métropolitaine, Ottawa, le 6 décembre 1974) tout comme un autre poète de Montréal, Louis-Joseph Doucet, qui fut également agent pour la même compagnie, de la "mi-février 1906", et durant quelques années seulement (Joseph

Elzéar André Bonin, Biographie et bibliographie descriptive de Louis-Joseph Doucet (1874-1959), thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en vue de l'obtention de la maîtrise ès arts, Montréal, 1967, p. 13), Un poète de Trois-Rivières, Alphonse Piché, fut lui aussi agent d'assurances. Il exerça sa profession pour la compagnie La Laurentienne de 1966 à 1969 (renseignement donné par Alphonse Piché, le 19 novembre 1978). Loranger prend-il ce travail au sérieux? Il semble que non d'après son ami et voisin de la ruelle Saint-Christophe, Isaïe Nantais, à qui il vend une police d'assurance qui ne sera jamais livrée à l'assuré (renseignement donné par Monsieur Isaïe Nantais, le 27 avril 1975).

L'écrivain connaît encore ses heures de rêve, de loisir et de chômage. Mais en 1922, il est fonctionnaire à la Commission des Liqueurs (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974 et complété le 21 janvier 1977), récemment créée par la "Loi des liqueurs alcooliques" sous le gouvernement Taschereau (Le Très Honorable Sir Charles Fitzpatrick, Lieutenant-gouverneur, Statuts de la province de Québec passés dans la onzième année du règne de Sa Majesté le Roi George V et dans la Deuxième session de la quinzième législature commencée et tenue à Québec le

onzième jour de janvier mil neuf cent vingt-un et fermée par prorogation le dix-neuvième jour de mars mil neuf cent vingt-un, Québec, Imprimé par Ls-A. Proulx, Imprimeur de Sa Très Excellente Majesté le Roi, 1921. Chapitre 24, Loi concernant les liqueurs alcooliques (Sanctionnée le 25 février 1921), p. 69-118. Chapitre 25, Loi concernant la possession et le transport de liqueurs alcooliques (Sanctionnée le 19 mars 1921), p. 119-120).

Cependant, on ne retrouve guère de traces de Loranger à la "Commission des Liqueurs de Québec" devenue par la suite la "Société des Alcools du Québec" (renseignement donné par Monsieur René Lamarche, ancien employé de la Commission des Liqueurs, Au Pied-du-Courant, le 20 avril 1976. Lettre de Monsieur René Lamarche, le 1er juin 1976. Voir au sujet de ce lieu de travail l'article de Jacques Lamarche, Mon père, ce héros, in Perspectives, Montréal, vol. 17, no 10, 8 mars 1975, p. 6-8, 10. Lettre de Monsieur Paul-Eugène Drolet, directeur de personnel, Société des Alcools du Québec, Ste-Foy, le 7 avril 1975. Téléphone de Monsieur Pierre Beaudry, directeur de la Société des Alcools, Au Pied-du-Courant, Montréal, le 11 juillet 1975. Lettre de Monsieur Clément Ménard, directeur général du personnel, Ministère de la Justice, Québec, le 23 juillet 1975. Lettre

de Monsieur René Langevin, sous-ministre associé et sous-registraire, Ministère de la Justice, Québec, le 21 août 1975. Vérification faite aussi au Ministère des Finances, Québec, car "la commission des liqueurs a déjà relevé de ce ministère", cf. lettre de Monsieur René Langevin du 21 août 1975). Aucun papier officiel n'atteste que Loranger occupe un emploi de bureau Au Pied-du-Courant, à Montréal, en 1922.

Quelques mois après l'entrée en opération de la "Commission des Liqueurs de Québec", le 1er mai 1921 (Commission des Liqueurs de Québec, in Almanach du peuple Beauchemin pour 1925, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 56e année, 1924, p. 381-382), le gouvernement aménage un vaste entrepôt et des bureaux au coin des rues Notre-Dame et Delorimier (Une visite à l'entrepôt des liqueurs. Ce qu'on y voit. - Le travail d'analyse et de classification des vins. Immense entrepôt, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 187, 6 octobre 1921, p. 11. Le nouvel entrepôt de la commission des liqueurs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 19, 23 novembre 1921, p. 1. Les nouveaux entrepôts et bureaux de la commission des liqueurs, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 26, 29 mars 1922, p. 1). La vieille geôle, transformée en édifice commercial, dans laquelle l'écrivain entre quotidiennement (ou presque) pour effectuer

son travail, et la place des échafauds de 1838-39 où il passe de façon assidue, est-elle source d'inspiration pour le poète ou le conteur ("Au-pied-du-Courant". Endroit historique de Montréal que la Commission des liqueurs s'est employée à conserver et embellir. L'ancienne prison commune de Montréal, où se dénoua le drame de 1837, est méconnaissable depuis qu'elle abrite le personnel de la régie des alcools. Un grand souci d'ordre et de propreté. Un terrain de 131,000 pieds enrichi de constructions nouvelles et égayé de verdure. - Un personnel de 500 employés courtois et discipliné. - Chiffre d'affaires considérable. Monument sur la "Place des Patriotes", in La Patrie, Montréal, 45e année, no 162, 8 septembre 1923, p. 12)? Cet endroit historique démystifié maintenant par une activité intense ne captive pas son regard. Le sujet des patriotes ne fascine guère l'imagination du conteur. A vrai dire, Loranger ne se sent pas à l'aise à la Longue-Pointe. Fils d'aristocrate, il perçoit avec une certaine humiliation l'écart entre sa pauvre condition d'employé de bureau et le statut d'étudiant en droit dont se prévalent plusieurs de ses camarades (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974). Le site, "Au Pied-du-Courant", offre cependant un immense avantage au poète car il lui permet de contempler le fleuve. D'une fenêtre de l'édifice, il accède à un ailleurs. La

seule vue de l'eau l'enchante. Et le rêveur partage avec Berthelot Brunet son émerveillement, ses espoirs de voyage ou encore la hantise de ne pouvoir quitter le port à la saison des glaces (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 359, séance du 26 décembre 1922).

L'occasion d'un séjour en France se présente de nouveau à Loranger. Sans doute espère-t-il obtenir un emploi au bureau que la Commission des Liqueurs se propose d'ouvrir à Paris. Mais, un autre écrivain, diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales (Les hautes études commerciales. Les étudiants banquettent. Discours de MM. Joseph Arbour, Jean Nolin, Athanase David, de Mgr Gauthier, de sir Lomer Gouin, de M. Montpetit et autres, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 86, 14 avril 1921, p. 3), Jean Nolin, sera nommé "secrétaire particulier du président" et "s'occupera d'organisation générale et du secrétariat du bureau" (Nouveau bureau de la Commission, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 239, 14 janvier 1922, p. 3). Contrairement à

ce que des périodiques ont annoncé à l'occasion de la mort de Jean-Aubert Loranger:

> Il avait également été secrétaire de la Commission des liqueurs au bureau de Paris, durant deux années

(Décès de M. J.-A. Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 252, 29 octobre 1942, p. 8. M. J.-A. Loranger, journaliste, est décédé à S.-Luc, in La Presse, Montréal, 59e année, no 12, 28 octobre 1942, p. 17. Cf. aussi Jean-Aubert Loranger meurt à 46 ans après une courte maladie, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 207, 28 octobre 1942, p. 3), Loranger n'occupa jamais cette fonction à Paris. L'emploi du temps de l'écrivain, obtenu d'après les procès-verbaux de l'Ecole littéraire de Montréal (Réginald Hamel, op. cit., xxii,933 p.) et les articles et entrefilets des journaux, ne laissent planer aucun doute à ce sujet. Deux écrivains, Jean Nolin et Henri Letondal — ce dernier, gendre du docteur E. Merrill Desaulniers, nommé commissaire à la Commission des Liqueurs en 1922 — (A la Commission des Liqueurs de Québec, in La Presse, Montréal, 38e année, no 187, 13 juin 1922, p. 1. Commission des Liqueurs de Québec, in Almanach du peuple Beauchemin pour 1925, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 56e année, 1924, p. 382. Chronique mondaine. Desaulniers-Letondal, in Le Canada, Montréal, vol.

24, no 9, 14 avril 1926, p. 7) ont occupé ce poste à Paris. C'est en 1926, quelques jours après leur mariage que Monsieur et Madame Henri Letondal partent pour l'Europe (Départ pour l'Europe, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 50, 23 avril 1926, p. 18). Toutes ces informations recueillies dans les journaux correspondent aux renseignements transmis par un ancien employé de la Commission des Liqueurs à Paris et à Montréal, Monsieur Joseph Dionne:

> Le bureau de Paris (Service de Renseignements) a été ouvert quelques mois plus tard [au début de 1922] avec un Français comme gérant et deux Canadiens comme secrétaire et comptable, MM. Jean Nolin et Pierre Michaud. M. Nolin resta à Paris comme secrétaire du bureau jusqu'au printemps 1925. Entre-temps, M. Viau remplaça M. Michaud comme comptable et, à mon tour, j'allai remplacer M. Viau en juin 1924. Après le départ de M. Nolin en 1925 je cumulai les deux fonctions de secrétaire et de comptable jusqu'à ce que M. Letondal vienne me remplacer à l'été 1926. Ce dernier demeura environ deux ans à Paris et revint ensuite au Canada où il manifesta tant de talents dans le domaine artistique jusqu'à sa mort finalement à Hollywood. Quant à M. Nolin, depuis son retour en 1925, il s'occupa de publicité et de radio et finalement devint le représentant de la Maison Larousse à Montréal — ce qu'il est encore actuellement.
>
> Etant moi-même revenu à Montréal en 1926 pour m'occuper des achats à la Commission des Liqueurs, je suis

> resté en contact régulier avec le bureau de Paris et les divers Canadiens qui y firent des stages par la suite jusqu'à sa fermeture en 1937 ou 1938, mais à aucun moment je n'ai entendu dire qu'un M. Loranger ait fait partie du personnel à Paris.
>
> Pour ce qui est de Montréal, s'il y a travaillé, ce ne peut-être qu'entre le printemps 1921 lors de la création de la Commission et l'automne 1922, alors que les bureaux et les entrepôts furent réunis Au Pied-du-Courant, et dans le cas ce serait aux services de surintendance et d'entreposage de la Longue-Pointe qu'il aurait été employé, puisque personne ne semble l'avoir connu soit au bureau de Montréal, soit à Paris

(lettre de Monsieur Joseph Dionne, le 9 juillet 1976).

A la suite d'un bref séjour à la Commission des Liqueurs de Montréal, où il est si peu remarqué, Loranger entre dans une profession plus conforme à ses goûts, le journalisme. Il avait déjà écrit quelques articles dans Le Nigog et Le Canada. Mais La Patrie lui donne l'occasion d'être constamment en état d'écriture. On retrouve, à la date du 24 novembre 1923, un premier article sur l'art (J.-A. L., Une oeuvre d'art. Un recueil de dessins de M. Edmond-J. Massicotte, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 227, 24 novembre 1923, p. 22). Comme les journalistes signent rarement leurs articles dans les quotidiens, il est bien difficile d'en identifier l'auteur. Mais Loranger a sa chronique

propre, celle de la marine (Le personnel complet de la rédaction de "La Patrie", in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 52, 25 avril 1925, p. 3), ce qui lui donne accès, presque sans réserve, à tous les méandres du port de Montréal. C'est de ce territoire privilégié, le port, que le poète ébauche des rêves de départ, jamais satisfaits mais toujours recommencés. A la lecture de ses chroniques, on voit qu'il recueille scrupuleusement les renseignements sur place et les transmet avec fidélité au journal. Ce guetteur, à l'affût de nouvelles et d'images poétiques, doit se conformer au rituel du calendrier saisonnier. Aussi vit-il constamment dans l'attente de la période de la navigation:

> Bien que le reflux de la marée ait fauché tous les mâts dans la rade et que nos tristes cheminées ne gardent plus le chemin de la nue, les courants contraints par la crue printanière immergeront les barques endormies sur la côte hivernale. Armateurs repris de l'irascible désir d'arracher au lointain l'énigme de la mer, je croiserai de nouveau mes mâts contre l'horizon

(Jean-Aubert Loranger, Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. Poèmes retrouvés, Thèse, p. 527).

Grâce à son travail de chroniqueur de la marine, Loranger a l'occasion d'effectuer quelques voyages par bateau

(Journalistes en excursion au Saguenay, in La Presse, Montréal, 40e année, no 216, 28 juin 1924, p. 17. Les journalistes, hôtes de la Canada Steamship Lines, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 112, 5 juillet 1924, p. 23. Chronique maritime. Les journalistes font un voyage à bord de l'"Aurania". Le "Montcalm" et l'"Aurania" retardés à Québec par l'immigration. Le canal Lachine, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 54, 28 avril 1925, p. 15. Ouverture de la saison balnéaire à Pointe-au-Pic. Un groupe de journalistes sont les hôtes de la ligne Canada Steamship, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 116, 12 juillet 1926, p. 15. Réception au Manoir Richelieu. Plusieurs journalistes sont les hôtes de la Canada Steamship Lines Company. A la Malbaie, in La Presse, Montréal, 42e année, no 225, 12 juillet 1926, p. 13. L'ouverture de la saison estivale au Manoir Richelieu. Elle a été inaugurée par un groupe de journalistes de Montréal, Toronto et Québec, invités de la "Canada Steamships Lines". - Le groupe fut reçu au Manoir Richelieu à la Malbaie par le gérant, M. Evans qui leur souhaita la plus cordiale bienvenue, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 84, 13 juillet 1926, p. 3. Une croisière merveilleuse à bord du New Northland. Un voyage reposant de trois jours et demi dans le golfe. - Arrêt à Québec et à la Malbaie. - Confort et amusement à bord. Initiative de la Clarke Steamship, in

La Patrie, Montréal, 49e année, no 122, 19 juillet 1927, p. 15. Une croisière nouveau genre sur le fleuve. C'est celle que vient d'effectuer de Montréal à l'entrée du golfe, le "New Northland". Une inauguration, in La Presse, Montréal, 43e année, no 230, 19 juillet 1927, p. 15. Mondanités, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 123, 20 juillet 1927, p. 2. Le "Laurentic" réunit toutes les qualités qui en font un modèle parfait du chantier britannique. En le dirigeant dans nos eaux, l'an prochain, la ligne White Star exprime la confiance qu'elle a dans l'avenir du transport entre le Canada et l'Europe. Les styles de la décoration, in La Presse, Montréal, 44e année, no 34, 24 novembre 1927, p. 14). Toutes les croisières, même les plus brèves, ont l'allure d'une fête magnifique:

> Fut-il jamais départ si pauvre d'avenir qu'un envol d'oiseaux blancs ne put le pavoiser

(Jean-Aubert Loranger, Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8)? Le journaliste, comme il se doit, participe en plus à des réceptions au port (Les députés de l'Ouest et de l'Est au port. Importante délégation de politiciens, hôtes de la commission du havre, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 69, 17 mai 1926, p. 10. Journalistes reçus par la White Star, in La Patrie,

Montréal, 48e année, no 90, 10 juin 1926, p. 10. Journalistes à bord du "Regina", in La Patrie, Montréal, 42e année, no 199, 10 juin 1926, p. 3. La White Star fête son nouveau publiciste. M. W.A. Lawrence, le nouveau directeur de publicité, est l'objet d'un banquet intime. Félicitations, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 233, 10 janvier 1927, p. 5. Nouvelles maritimes. L'expédition des céréales par les ports d'Amérique. New-York (sic) communique avec la commission du havre de Montréal. - Un record de vitesse établi par le paquebot "Majestic". Réception de la White Star, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 266, 10 janvier 1927, p. 14. Fête que lui font quelques officiers de la "White Star", in La Presse, Montréal, 43e année, no 70, 10 janvier 1927, p. 7. Journalistes hôtes du port de Montréal, in La Presse, Montréal, 45e année, no 9, 24 octobre 1928, p. 27).

Le journaliste est heureux à La Patrie car la fête se mêle souvent au travail. Le chasseur de nouvelles laisse cependant ce quotidien en 1927 pour passer à La Presse. Les témoignages de ses confrères sont élogieux tant à La Presse qu'à La Patrie et à deux autres périodiques où il travaillera peu de temps:

> C'était un homme extrêmement consciencieux dans son travail. Je l'ai vu comme journaliste à La Patrie. Il faisait du reportage comme nous tous. Et puis à La Presse, il était

> l'assistant de ce qu'on appelait le chef des nouvelles.

Ce même témoin ajoute que Loranger était d'une grande ponctualité et qu'il était méticuleux même. Puis il établit un parallèle entre sa vie de bohême d'un côté et sa probité intellectuelle au travail de l'autre. Et il conclut par ces mots qui résument bien l'opinion des employeurs de Loranger:

> Mais au travail, un homme parfait

(renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974). Les journalistes conservent de cet être, souvent déchiré entre une existence désordonnée et le métier exigeant qu'il assume, une image bienveillante. C'est que Loranger exerçait une grande fascination sur son entourage. Voici un autre témoignage sur "cet homme remarquable" (l'expression est de Monsieur Roger Champoux, carte du 30 septembre 1977):

> Je rencontrai Loranger fin-janvier 1929 à La Presse, où je venais d'être embauché comme reporter. Il était le premier adjoint d'Hervé Major, directeur de l'information. Il fut donc l'un de mes patrons. Il le demeura jusqu'au moment où, en 1930 je crois, il devint secrétaire particulier de l'hon. Alfred Duranleau, ministre de la Marine dans le cabinet de R.B. Bennett. Jamais plus je ne le revis.
>
> Je garde de Loranger le souvenir d'un être attachant dont la présence ne laissait personne indifférent. Il savait écouter avec ses yeux. Si.

> Avec ses yeux— de sorte que l'interlocuteur s'en rendait compte. Il pouvait aussi parler avec passion, voire avec emportement. Et c'est là que son individualité dévoilait ses aspects littéraires. Car il était parfois étincelant

(lettre de Monsieur Placide Labelle, le 24 janvier 1977).

Comme le signale Monsieur Placide Labelle, Loranger occupera un poste à Ottawa, à "1 emploi" du ministre de la Marine. Il entre en fonction le 15 août 1930 et il donne sa démission le 15 février 1932 (lettre de R. Houle, Service du Personnel, Ministère des Transports (Marine), Ottawa, le 6 mai 1974). Son enthousiasme des premiers jours passe rapidement. Il se sent bientôt à l'étroit dans ce milieu trop achalandé où les contrariétés du quotidien mettent un terme à sa démarche intérieure:

> Qui n'est jamais entré dans le bureau particulier d'un ministre peut difficilement s'imaginer l'activité tenace mais ordonnée qui y règne du matin jusqu'au départ des employés, le soir. Antichambre comble; visiteurs qui se succèdent; longues attentes; appels téléphoniques; sonneries électriques; épais dossiers que l'on transporte d'une pièce à l'autre...

(L[éopold] R[icher], Nos entrevues. Chez l'honorable Alfred Duranleau, in Le Droit, Ottawa, 18e année, no 250, 29 octobre 1931, p. 3).

Puis en 1935, il obtient un travail de bureau au port de Montréal (lettre de Monsieur de Gaspé Loranger, le fils du poète, le 30 mars 1971). Loranger écrira un conte dans lequel l'intrigue se situe justement dans ce milieu des commis de bureau du port. Dans ce texte, le conteur joue véritablement un rôle de commis (Jean-Aubert Loranger, Au ciel avec un chèque de paye!, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 42, 19 octobre 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 134-138).

Ces deux emplois de bureau semblent rapprocher Loranger de son élément privilégié, l'eau. Mais il quittera bientôt le second pour retourner définitivement au journalisme. On le retrouve d'abord au Jour, fondé par Jean-Charles Harvey. L'écrivain y signe la chronique Curieux diptyque, du 25 juin 1938 au 11 février 1939. Au Jour, il est entouré de confrères qui reconnaissent son talent et apprécient à un haut degré ses qualités humaines. Emile-Charles Hamel dira de cet ami:

> Loranger était un esprit hardi et libre, exempt de tout préjugé et de toute superstition: c'est par cela, en même temps que par un talent original et neuf, qu'il séduisait et retenait l'amitié. Jusqu'au bout, il est demeuré le même, et il a fait une mort pleine de noblesse et de courage

(Emile-Charles Hamel, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8). Charles Doyon rend un témoignage d'estime personnelle à Loranger, dans un poème. Il commence par ces mots en épigraphe:

> à Jean-Aubert Loranger
> "Loranger, quand on vient te voir
> et déranger de son [sic] devoir
> sur la jetée le sémaphore.
> Tu nous montres d'un air ravi,
> du vieux Bonsecours le parvis;
> O toi l'Aède du vieux port!"

Doyon est entraîné par une grande émotion. Ce départ, la mort du poète, l'a profondément bouleversé:

> Entre nous plus de pensées communes,
> Plus de longues extases à l'aspect d'un tableau,
> Plus d'auditions fantaisistes,
> plus de musique d'amertume,
> sous clef, je garde ton manteau.
> Tu ne décriras plus en longues arabesques
> de phrases et de pensées, le risque;
> Le personnage de tes contes devient livresque.
> L'Animateur dont le geste n'est plus
> s'est effacé

(Charles Doyon, Poignée de mains [sic], in Le Jour, Montréal, 6e année, no 14, 12 décembre 1942, p. 6). Parmi les journalistes du Jour, les plus jeunes considèrent Loranger à la fois comme un "Animateur" (ibid.) et un maître. Ils lui demandent volontiers conseil. D'ailleurs, le conteur—et le poète — les guide avec discernement, les orientant vers les "modernes":

> Tiens compte que je devais beaucoup
> à Loranger pour ses conseils de ce

> soir-là, — à l'heure du souper, — et que je savais que mon conte en serait... épuré du "superflu". Je te lirai ma correction basée sur ces conseils. ( ) Aussi j'ai à lire le conte des Tharaud qui a tant charmé Loranger, dans le "Marie-Claire" de Noël. ( ) Je suis balloté, en t'écrivant, par des sentiments-vagues qui me reportent sans cesse, comme à la rive, vers Loranger, de qui se dégage un fluide qui me trouble: on ne rencontre pas souvent une figure aussi expressive ni une ironie aussi fine,

écrit Henri Tranquille à Fernand Boucher, le 9 janvier 1939 (copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent). Le jeune poète Gilles Hénault a d'abord rencontré Loranger au Jour. Mais il l'a "mieux connu à La Presse plus tard.

> Loranger travaillait alors à La Patrie et établissait la liaison entre les deux journaux. C'était un type extrêmement gentil et taciturne. C'était terrible à l'époque le journalisme. Loranger gagnait tout au plus 12. ou 15. dollars par semaine. Pour vivre, il avait choisi de couvrir ce qu'on appelait les dîners-conférences ou causeries. Ca lui permettait de manger aux frais de ces clubs. Il arrivait à survivre en écrivant ces petits contes que publiait La Patrie. Il m'a fait découvrir Saint-John Perse: personne, sauf lui, ne lisait ce poète au Québec à cette époque

(Gaétan Dostie, La poésie québécoise. Gilles Hénault, prophète discret, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 9, 9 mars

1974, p. 17). Après environ douze années d'absence, Loranger revient à La Patrie. En plus d'articles dans les pages du quotidien, il écrit de façon assidue, dans l'édition dominicale, plusieurs colonnes sous le titre Les contes de la "Patrie". Le premier en date paraît le 3 mars 1940 (Jean-Aubert Loranger, La cloche-médecin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 9, 3 mars 1940, p. 22). Auparavant, en 1939, il y avait fait paraître un conte isolé (Jean-Aubert Loranger, La dernière poignée de mains [sic], in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 19, 7 mai 1939, p. 17). Le 20 septembre 1942, le conteur signe un dernier texte au titre prophétique (Jean-Aubert Loranger, La recherche de l'oubli..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 38, 20 septembre 1942, p. 20, 25).

Peu de temps avant la mort de Loranger, le directeur de Montréal-Matin, Monsieur Jacques-N. Cartier, l'engage comme chef de l'information. Voici ce que dit un journaliste encore à l'emploi de Montréal-Matin en 1977:

> Son séjour avec nous fut très bref. Il connaissait bien son métier, nul doute à cela, mais j'ai l'impression qu'il était déjà malade quand il commença chez nous, sept semaines avant sa mort

(lettre de Monsieur Joseph Bourdon, le 28 janvier 1977). Un confrère qui, en 1942, travaillait au même journal, évoque le rude combat que devait soutenir l'écrivain pour accomplir sa tâche:

> Son calme apparent n'était qu'extérieur car, comme chez tous les êtres extrêmement sensibles, il devait faire un effort considérable pour poursuivre ses ambitions de créateur de textes et sa besogne exigeante et nécessairement dispersée et dispersante de chef des nouvelles. Son combat se situait entre la nécessité de la solitude pour un écrivain et l'extériorisation imposée par la réalité de tous les jours, les brutales confrontations avec les événements quotidiens dont il avait la charge d'informer le lecteur. Cet homme subissait une tension qu'il cachait mal. Quand je l'ai connu, il devait souffrir énormément

(Maurice Huot, De Berthelot à Jean-Aubert, in Le Bien Public, Trois-Rivières, 60e année, no 2, 15 janvier 1971, p. 2).

Loranger a pu donner parfois l'illusion d'être un "flânard" (conversation avec Monsieur Victor Barbeau, le 30 octobre 1974). Il est vrai qu'il y a des années où on ne lui trouve guère d'employeur. Mais si l'on établit le bilan de toute son activité littéraire, il appert que l'écrivain a laissé au pays une oeuvre poétique qui demandait plus de talent, voire même des "éclairs de génie" (Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les livres.

Après la hache, la charrue, in Les Pamphlets de Valdombre, Ste-Adèle, 5e série, 4e cahier, mai 1943, p. 173), que d'efforts tangibles. Et son oeuvre en prose — ses contes principalement — n'est-elle pas aussi remarquable? Peu nombreux sont les journalistes qui ont incité, par la ferveur de leur vie, les plus jeunes à emprunter la voie difficile d'une véritable recherche esthétique. Cette ascendance vaut bien des heures de travail à un pupitre quotidien. Et le poète, par son langage sentencieux:

> L'homme fut pris de l'égoïsme des
> travailleurs qui vivent du travail

pressentait-il déjà la futilité de certains gestes humains trop empressés à remuer la poussière?

P. 382 LES REINS

16. Ce court texte a été traduit par David Lobdell (From The Ferryman. His Back, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 44-45).

P. 385 LE VENT

17. Cette partie, intitulée Le Vent, a été traduite par David Lobdell (From The Ferryman. The Wind, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 45-46).

P. 387 18. Dans le poème, (L'avenir nous met en retard), Saint-Denys Garneau exprime le même désagrément:

Le vent dans le dos nous écrase le front contre l'air

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 183, in Poèmes retrouvés). Voilà bien une douleur existentielle qui est en même temps une lourdeur.

P. 388 LA TETE

19. David Lobdell a traduit ce court texte (From The Ferryman. His Head, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 47).

P. 389 20. Les infirmités dues à l'âge et à l'usure par le travail avaient suscité, chez le passeur, une prise de conscience aiguë du mal, une sorte d'identification avec ce corps qui peu à peu s'était désagrégé, ou mieux, disloqué. On note une expérience semblable chez Saint-Denys Garneau: c'est une douleur existentielle qui sourd du plus profond de lui-même, et qui monte à la surface pour se confronter avec les objets. Le conflit éclate entre lui et le monde:

Et quand tout s'est mis à virer tout seul
Chaque morceau étranger
S'est mis à contredire un autre

Où est-ce qu'on reste
Qu'on demeure
Tout est en trous et en morceaux

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 166. Poèmes retrouvés. (Identité)).

Saint-Denys Garneau subit également l'épreuve de la dislocation comme une fatalité à laquelle il se livre délibérément:

Un bon coup de guillotine
Pour accentuer les distances

Je place ma tête sur la cheminée
Et le reste vaque à ses affaires

Mes pieds s'en vont à leurs voyages
Mes mains à leurs pauvres ouvrages

Sur la console de la cheminée
Ma tête a l'air d'être en vacances

(ibid., p. 202-203. Poèmes retrouvés. (Un bon coup de guillotine)).

P. 390 LES VIEILLES RAMES

21. David Lobdell a traduit cette première version intitulée Les Vieilles Rames (From The Ferryman, The Old Oars, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 47-48).

22. En janvier 1937, dans le poème "Qu'est-ce qu'on peut...", Saint-Denys Garneau compare lui aussi des bras impuissants à des rames inutiles:

> Et nos bras sont à nos côtés
> Comme des rames inutiles

(H[ector] de St-Denys Garneau, "Qu'est-ce qu'on peut...", in Le Canada, Montréal, vol. 34, no 232, 8 janvier 1937, p. 2 "(Extrait d'un volume en préparation: Jeux dans l'Espace)". Ces vers paraîtront deux mois plus tard dans Regards et jeux dans l'espace (Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 30, Qu'est-ce qu'on peut. Cf. aussi p. xxiii, mars 1937). Les deux auteurs emploient la même épithète, inutiles.

P. 391 23. Dans le poème, Qu'est-ce qu'on peut, Saint-Denys Garneau, comme Jean-Aubert Loranger, dans Le passeur, a comparé les bras inactifs ou impuissants à des "rames inutiles" (voir la note précédente). Loranger dira plus loin dans son texte:

> Il y a deux bras qui ne travaillent plus,
> deux bras qui ne font plus rien.

Saint-Denys Garneau, lui, verra:

> Deux pauvres mains qui ne font rien
> Qui savent tout et ne peuvent rien

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 30. Regards et jeux dans l'espace. Qu'est-ce qu'on peut). Identité de signification et d'expression évidente.

P. 392 LES VIEILLES RAMES

(DEUXIEME VERSION)

24. Le 11 octobre 1920, Albert Lozeau fit, dans Le Devoir, une critique sévère et injuste des Atmosphères. A la même date, comme une coïncidence, Valdombre reprenant ces mots antérieurement prononcés par Lozeau: "Je suis absolument dénué de sens critique" (Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Ceux d'aujourd'hui. Monsieur Albert Lozeau, critique innocent, in La Minerve, Montréal, vol. 3, no 28, 11 décembre 1920, p. 2), reproche à ce dernier d'aller "trop loin dans le non-sens de la critique" et de retarder "la marche de notre littérature" (ibid). Mais lorsque Valdombre remit son article à La Minerve, il ignorait que Lozeau avait accusé Loranger de vouloir être trop "moderne" et trop proche de la littérature française de son temps:

> Cette littérature [française] subtile et nuancée, précise et sobre, très compliquée et très fouillée sous des

> apparences de simplicité, ne peut être possible que pour des cerveaux mûris par le temps, et qui se sont pliés aux vieilles disciplines, de génération en génération. Or, si nous sommes de race française, il ne faut pas oublier que nous avons subi un retard intellectuel prolongé, et qu'il y a une fissure profonde dans la continuité de notre mouvement littéraire, du fait de notre séparation avec la France, qui a continué de marcher. Vouloir d'un saut reprendre contact et rentrer dans le tout dernier rang, c'est risquer de choir au fond d'un abîme. Ce qui est naturel pour les Français ne l'est pas pour nous. C'est graduellement que nous prendrons place, en mettant nos pas dans les pas de nos devanciers, selon l'image de Barrès, en passant où ils ont passé, par la même formation intellectuelle

(Albert Lozeau, Critique littératire. "Les Atmosphères" par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1).

Lozeau ne s'accordait nullement au rythme de Loranger. Celui-ci n'avait-il pas consenti en effet à "imiter" un auteur récent, Charles-Louis Philippe, l'écrivain des petites gens qui avait fait dire à Gide:

> Il (Charles-Louis Philippe) porte de quoi désorienter et surprendre, c'est-à-dire de quoi durer

(André Gide, Journal, 1889-1939, avec un index des noms et des oeuvres cités, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 287, (décembre) 1909)?

Quelques jours après l'enterrement de Philippe à Cérilly le 24 décembre 1909 (Jacques de Fourchambault, Charles-Louis Philippe le bon sujet, Paris, Les Editions Denoël, Collection L'oeuvre et la vie, 1943, p. 216-217) auquel avait assisté Gide, celui-ci se penche sur l'oeuvre inachevée de cet ami et compagnon de La Nouvelle Revue Française (Auguste Anglès, André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française. La formation du groupe et les années d'apprentissage, 1890-1910, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque des idées, 1978, p. 164):

> Avant-hier longue étude des manuscrits laissés par Philippe — ou du moins, plus spécialement du Charles Blanchard, dont je découvre une demi-douzaine de versions presque également bonnes, et s'excluant. [...] Rien ne m'a plus instruit sur l'art d'écrire que ces feuillets abandonnés — dont je tâcherai de publier une grande partie — sans doute en y joignant un commentaire explicatif

(André Gide, op. cit., p. 288, 1er janvier 1910). La publication eut lieu en effet en 1913 avec quelques textes inédits, d'autres ayant déjà paru dans des revues. Et, en plus d'un supplément à la première version de Charles Blanchard, d'intéressantes versions et de multiples variantes furent ajoutées aux deux premiers chapitres du livre qui constituent en réalité la première version (Charles-Louis Philippe, Charles Blanchard, Paris, Editions de La Nouvelle Revue

Française, 1913, 245 p. Préface par Léon-Paul Fargue, p. 7-35). Si Lozeau reconnaît la valeur des "divers états de brouillons" de Charles-Louis Philippe, il n'admet pas pour autant le geste de Loranger d'insérer les deux versions d'un même chapitre dans son livre:

> Mais M. Loranger y est allé, lui aussi, — quoique vivant, Dieu merci! — de sa première et de sa deuxième version, en mémoire de son cher maître. Franchement, c'est d'un respect exagéré

(Albert Lozeau, Critique littéraire. "Les Atmosphères" par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1). Lozeau, dans la critique qu'il fit du passeur, avait noté l'influence de Philippe sur l'écriture de Loranger. En effet, cette influence existe et se traduit par une certaine atmosphère voulue, recherchée et obtenue grâce à la structure même de la phrase et parfois du paragraphe, où se superposent les mêmes formes. Chez les deux auteurs, la répétition de certains mots produit une incantation, une vibration lente dans les sonorités qu'accentue le passé défini. Ainsi, la morphologie de la phrase avec ses particules nécessitant le subjonctif assure inévitablement un lent débit. L'action est encore ralentie par la présence de nombreux mots-outils. Loranger avait dû étudier la phrase de Philippe et s'imprégner de sa manière d'écrire. Comme lui, il avait dû s'astreindre à un long et patient effort de correction et d'analyse

pour obtenir des résultats qui ressemblent parfois à ceux qu'avait atteints l'auteur du Père Perdrix et de Charles Blanchard. Il n'était pas facile de maintenir ce ton dans une oeuvre entière, de sauvegarder une continuité dans le tracé, une cohérence dans l'expression. Il fallait être bien attentif pour révéler, sans jamais rien trahir de ce que l'on sait en plus ou en trop, un langage naïf et simple qui dirait jusqu'au bout les vérités les plus profondes d'une certaine condition humaine. Mais Lozeau, comme certains critiques de l'époque, se fondant sur d'autres critères pour juger l'oeuvre de Loranger, ne sut pas reconnaître la maîtrise exceptionnelle du style du passeur

Voici quelques exemples de composition qui auraient pu être signés conjointement par Philippe et Loranger:

> L'après-midi se passa comme la veille, parmi des néants qui tombaient des rideaux, avec des chutes d'oubli, de larges chutes d'oubli qui l'ensevelissaient au milieu des draps

(Charles-Louis Philippe, Le père Perdrix, Paris, Editions Stock, Collection Cent romans français, 1948, p. 152).

> Des volutes immenses de vent roulaient partout, serrées comme une charge; des volutes immenses, une charge de volutes pesantes

(Le passeur, p. 387).

> Il eut toute une révélation. Ce fut comme si un nouveau sens se faisait place parmi ceux dont il se servait déjà pour apprécier l'Univers

(Charles-Louis Philippe, Charles Blanchard, p. 14).

> Charles Blanchard eut la révélation de tout un monde insoupçonné; que n'apprit-il pas en ce jour!

(ibid., p. 160).

> Cela fut toute une révélation, et il ne cessa pas, pendant deux jours de se redire:

(Le passeur, p. 382).

> C'est un triste jour que celui où l'on s'aperçoit qu'il n'y a rien à faire que d'attendre ce qui va arriver. Elle se répéta une fois de plus:

(Charles-Louis Philippe, Charles Blanchard, p. 139).

> Mais il lui arriva ce qui est arrivé à beaucoup d'inventeurs

(ibid., p. 138).

> Du fait que par l'inertie de ses deux bras le passeur reconnut l'inutilité de son existence, il arriva ce qui devait arriver, il arriva l'ennui où il s'ankylosa petit à petit

(Le passeur, p. 396).

Une ressemblance évidente existe aussi entre les deux personnages, le père Perdrix et le passeur. Ces deux vieillards connaissent en effet une période de long repos avant la mort, repos prescrit par la maladie qui les

surprend tous deux. Ils éprouvent le même regret de ne pouvoir travailler. Mais c'est pour eux l'occasion d'une prise de conscience douloureuse qui accroît encore leur mal. En plus de cette condamnation à l'oisiveté, à l'attente prolongée, la même solitude les environne, et, à la fin, ils auront la mort qu'ils avaient désirée, celle qui est provoquée par la noyade. Mais la vie du père Perdrix, quoique forcément réduite par l'inactivité de ses bras, est plus mouvementée que celle du passeur. Il y aura, comme une transition dans ses jours monotones, un splendide banquet où les membres de la famille Perdrix mangent joyeusement et continuent à manger sans avoir vraiment faim. Il y aura aussi la rencontre de gens aimés ou haïs, le travail occasionnel et puis ce long voyage à Paris. Mais à la maladie s'ajoute la pauvreté. Bien plus, la misère! Le vieillard apprécie la nourriture et connaît la faim. Aussi, dans l'oeuvre de Philippe, les pauvres ont faim. Et l'abandonce d'aliments ou leur manque est longuement évoqué (Le père Perdrix, p. 71-80, cf. la scène du repas. Charles Blanchard, p. 113-146, Le pain; p. 159-163, 221-222, Le marché). Dans les romans parisiens comme dans les vies de province de Philippe, les aliments jouent un rôle obsessionnel; ce qui n'est assurément pas le cas chez Loranger.

Berthelot Brunet (Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. [...] Lettres canadiennes [...], in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 148, 32e année, no 550, 15 mai 1921, p. 252), Fernand Denis (Fernand Denis, Tribune libre. "Les Atmosphères" - par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau), in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 223, 27 décembre 1920, p. 7) et Olivar Asselin (lettre d'Olivar Asselin à Eugène Seers, le 13 mars 1921, Archives Nationales du Québec, Montréal, Fonds Louis-Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers) réuni par Gabriel Nadeau) avaient eux aussi discerné une parenté entre des oeuvres de Charles-Louis Philippe et le premier texte des Atmosphères. Mais est-ce d'abord par parti pris contre le modernisme de Loranger, voire même contre tout modernisme, que Lozeau ne sut discerner ni l'originalité ni la beauté du passeur, "une oeuvre de maître" pour reprendre l'expression d'Albert Laberge (Albert Laberge, Les Inédits, in la barre du jour, Montréal, no 24, mars-avril 1970, p. 67, lettre à Joseph-Alphonse Beaulieu, le 7 février 1955)? Car Lozeau avait ses idées propres sur la "marche" de nos lettres:

> C'est aux sources classiques, mieux appropriées à notre tempérament, que nous devrions recourir plutôt qu'aux productions des époques extrêmes

(Albert Lozeau, op. cit.). Mais cette lecture des "classiques" aurait-elle fait de Loranger un passeur de rêves entre les "anciens" et les "modernes"? Enfin, —pour compléter la réplique de Fernand Denis à Lozeau—, il eût été regrettable que le lecteur, déjà incapable de retracer les manuscrits du poète, soit aussi privé de la "deuxième version" des vieilles rames où, comme dans les versions de Charles-Louis Philippe, "on n'y voit point de progrès, mais de nouvelles parallèles qui s'y forment..." (Charles-Louis Philippe, Charles Blanchard, p. 27, préface par Léon-Paul Fargue).

P. 394 ENSUITE

25. Charles-Louis Philippe que n'ignorait pas Loranger (voir la note précédente) avait fait dire cette pensée au père Perdrix:

> La vie humaine consiste en ces pas toujours égaux qui vont de la huche au lit

(Charles-Louis Philippe, Le père Perdrix, Paris, Editions Stock, Collection Cent romans français, 1948, p. 175). Le vieillard, dans l'oeuvre de Philippe, connaîtra pour sa part de longues heures passées sur un banc (ibid., p. 56). Et encore: "Il vivait sur son banc, au pied du mur" (ibid.,

p. 59). Voir la vie ainsi se mouvoir lentement autour de lui, le distrayait un peu de son inactivité qui n'est pas sans analogie avec celle du passeur:

> Parfois, il était pensif, se courbait en deux, écartait les jambes et regardait le sol entre ses sabots. Les mouvements de l'air, les changements de la rue, la couleur des heures et leur sonnerie, la forme des saisons, tout ce que l'on voit, tout ce qui existe, ce qui n'était même pas des phénomènes, ce qui n'était même pas des événements, entrait en son esprit inoccupé afin de tenir un peu de place. (...) A midi, il se levait avec un grand fracas pour aller manger, mais avec un chagrin d'homme du peuple pour qui la bouche est tout le plaisir et à qui le pain, les pommes de terre et l'eau rappellent qu'il n'y a rien à attendre avant le cercueil

(ibid., p. 59-60). La même attente désespérante règne chez le passeur.

P. 398 RETOURNEMENT

P. 399 26. L'eau, élément instable, ou matière étale, se prête parfois à recevoir l'écriture, voire même une lettre bien précise, ancrée comme ce "grand V" dans le texte de Loranger. Dans un conte de Félix Leclerc, le traversier perçoit sur l'eau de sa petite rivière les lettres d'un prénom aimé:

> Je connaissais mon métier, parce que je connaissais mon chaland; je lui avais donné un nom. Je l'appelais Marie.

> J'avais écrit ça sur les deux flancs: MARIE en lettres blanches. Mon père n'avait pas trouvé ça drôle; il savait que je l'aimais. Quand il y avait bien du courant, les vagues grimpaient jusqu'à son nom pour venir l'embrasser, puis elles se sauvaient; quand il faisait calme, le nom reflétait dans l'eau, à l'envers; je le piquais avec une branche, il se défaisait en mille miettes pour s'éparpiller sur la rivière

(Félix Leclerc, Adagio (contes), Montréal, Fides, 1943, p. 10, Le traversier).

27. Alfred DeCelles, fils, dans un "poème en prose", décrit un moulin que Jean-Aubert Loranger avait remarqué durant ses séjours à Saint-Ours:

> Dans le défaut de la côte conduisant à ce point d'arrêt des divers bateaux remontant ou descendant le courant, le vieux "moulin à carde et à farine" se dressait en brique rouge au milieu d'un massif de verdure. Sa charpente lézardée et moussue portait les marques de la vétusté. Le roulement régulier des meules moulant le froment se mêlait au murmure de l'eau qui s'échappait en cascades après avoir fait mouvoir ses roues hydrauliques et s'écoulait dans une petite baie verdâtre et vaseuse où une "flotille de canards" blancs aux pattes et au bec couleur de corail, prenaient leurs ébats. Non loin de là, au sommet d'une longue pointe de terre qui s'avance dans la rivière, les ailes blanches d'un moulinet à vent viraient rapidement dans l'azur et avait l'air d'une grande marguerite. Il actionnait une pompe qui amenait l'eau aux bâtiments de la ferme d'un cultivateur à l'aise

(Alfred DeCelles, fils, Sur les Bords du Richelieu (Poème en prose), in La Canadienne, Montréal et Toronto, vol. 3, no 4, juillet-août 1921, p. 15). Les deux hommes avaient donc vu ce moulin situé sur un promontoire, l'un écrivant "dans le défaut de la côte" et l'autre, "Au haut de la berge".

28. Dans une description romantique qu'il fait des Bords du Richelieu, Alfred DeCelles, fils, situe le chenal. Il raconte ainsi la fin d'une excursion en chaloupe:

> A quatre heures la voix argentine de la cloche tintinnabulait du haut de son clocheton nous avertissant qu'il fallait songer au retour. Poussant alors notre chaloupe qui d'elle-même se mettait à descendre au fil de l'eau nous tendions de nouveau vers le bas du "village," notre but, "ce vers quoi l'on rame." Nous naviguions en longeant les bords de la grève près des pâturages et des jardins, jusqu'à la "traverse," où le "grand bac" du passeur attend les voitures. Arrivés à ce point, nous voguions habituellement plus au large et pour nous reposer, nous nous laissions aller à la dérive en "plein chnail." De là, nous contemplions l'église "s'agenouillant au loin dans sa robe de pierre." Le vieux manoir apparaissait ensuite au milieu des arbres centenaires et des pelouses verdoyantes. Encore quelques coups d'aviron, et nous étions au "terme du voyage."

(Alfred DeCelles, Sur les Bords du Richelieu (Poème en prose), in La Canadienne, Montréal et Toronto, vol. 3, no 4, juillet-août 1921, p. 15).

P. 401 II

P. 402 SIGNETS

1. Le mot Poèmes sur la couverture du livre, qui annonce cette deuxième partie, est un sous-titre qui, à première vue, semble équivoque. On n'y relève, en effet, qu'un seul poème en vers libres, Je regarde dehors par la fenêtre. Ayant écrit son sous-titre au pluriel, Loranger voulait sans doute qualifier les cinq autres textes de Signets de "poèmes en prose".

P. 403 JE REGARDE DEHORS PAR LA FENETRE.

1. Ce texte a été traduit par D.G. Jones (I Look Through The Window At The Outside, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 13). Le même poème paraît également en français en page 12 de cette revue.

2. Après avoir cité les cinq premiers vers de ce poème, Paul Wyczynski affirme:

> On devine facilement la part que Loranger a apportée à la vision poétique de Saint-Denys Garneau. Au-delà de simples comparaisons, au cours de recherches plus poussées, j'ai appris que Saint-Denys Garneau lui-même a avoué combien précieux furent pour lui, au moment de ses tâtonnements, les Signets et, plus particulièrement, le poème Je regarde dehors par la fenêtre qui en constitue l'ouverture

(Paul Wyczynski, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 125).

Loranger recrée l'univers par un simple jeu de perspectives. En effet, il détruit d'abord la distance:

> Je touche ce que je vois,
>
> [...]
>
> Ma main, elle seule, cache trois maisons.

Le poète de Regards et jeux dans l'espace accomplit des

gestes quasi identiques. L'enfant, dans Le Jeu, ne réussit-il pas à créer son propre paysage:

Ces cubes de bois sont des maisons qu'il déplace
et des châteaux

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 10)? La vitre est fréquente chez le jeune poète. C'est dans et par la transparence que s'opère la magie. L'enfant, ayant le pouvoir d'enlever l'opacité à "une piastre de papier vert", retrouve, du même coup, la vision enchantée:

Mais il voit par cette vitrine des milliers de jouets
merveilleux

(ibid., p. 11. Regards et jeux dans l'espace. Nous ne sommes pas). Et n'est-ce pas aussi

A travers quelque fenêtre magique

que les pins se métamorphosent (ibid., p. 18. Regards et jeux dans l'espace. Pins à contre-jour)? Il y a donc une analogie évidente entre Je regarde dehors par la fenêtre et certains textes de Saint-Denys Garneau. Les deux poètes privilégient la vitre. C'est derrière cette cloison à la fois protectrice et transparente qu'ils exercent habituellement l'art subtil des changements.

Et ne pourrait-on aussi établir un autre rapprochement entre le mot "énorme" que répète Loranger et le mot

"lourd" que répète également Saint-Denys Garneau dans un texte des Poèmes retrouvés?

[ET JUSQU'AU SOMMEIL]

Et jusqu'au sommeil perdu dont erre l'ombre
autour de nous sans nous prendre
Estompe tout, ne laissant que ce point en moi
lourd lourd lourd
Qui attend le réveil au matin pour se mettre
tout à fait debout
Au milieu de moi détruit, désarçonné, désemparé,
agonisant

(ibid., p. 170).

3. La curiosité, cette "passion fatale, irrésistible" dont parle Baudelaire ([Charles-Pierre] Baudelaire, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y[ves]-G[érard] Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1961) 1968, p. 1158. Critique artistique. La peinture de la vie moderne), n'est pas indifférente à l'attitude de Loranger. Le poète, curieux de connaître les choses et les êtres qui l'environnent, peut de cet endroit, ne rien perdre du paysage. Mais à la manière de l'enfant, il résout la distance qu'il s'est créée — la vitre — en touchant justement le paysage. Cet obstacle ne confère-t-il pas un grand prix à toute recherche? Car l'homme pressent déjà un au-delà et, pour l'atteindre, il doit user de ruses. N'est-ce pas aussi de l'autre côté de la rivière,

que le passeur entrevoit la vie (Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 390)? La femme de Poëmes est accessible derrière "les stores" de sa maison, une fois la rivière franchie (Poëmes. Moments, XVI, Thèse, p. 471-472). Le poète ne doit-il pas traverser la mer pour réaliser son rêve (Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 428-430)? Dans cet au-delà que laisse parfois entrevoir la transparence de la vitre ou le mirage de l'eau, réside la vie, tout au moins la promesse.

4. Le poème de Loranger est marqué par l'influence de Jules Romains. Aussi, pouvons-nous comparer ce texte avec ceux de l'écrivain français. Celui-ci a acquis le pouvoir de maîtriser le dehors:

> Ma chambre a laissé comme un tamis
> Glisser à moi des forces soumises.
> Le dehors a pensé. J'en suis sûr

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 50, Je cherche.) et de le métamorphoser à son profit:

> J'ai le désir d'aller sur le terre-plein rond,
> Là-haut, qui se dilate entre les trois maisons,
> Et de mettre sous moi la ruelle, d'un bond

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, p. 23, Un être en marche (Poème lyrique) (1908-1912), I).

Ce n'est sans doute pas une pure coïncidence si le mot "dehors" est un substantif employé par les deux écrivains et si chacun a "trois maisons" dans son texte.

Abrité derrière les murs de sa demeure, le poète français, tout comme Loranger plus tard, communique avec cet autre monde qui l'enveloppera à son tour. Romains deviendra ce dehors même:

Les forces du dehors s'enroulent à mes mains

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, p. 42, L'air qu'on respire a comme un goût mental; p. 43, Les forces du dehors s'enroulent à mes mains). Mais pour que le poète puisse dompter ces "forces du dehors", il lui faut aussi être en possession de l'univers extérieur, devenir unanime:

> J'ai beau vouloir, je suis minuscule. Jamais
> Je ne pourrai grandir mon unité vivante
> Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle

(ibid., p. 42, L'air qu'on respire a comme un goût mental; p. 45, Jamais
Je ne pourrai grandir mon unité vivante
Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle.).

Une grande unité existe entre le poète et ce qu'il voit. Une fusion même se réalisera dans le texte de Loranger. C'est d'abord une opposition entre deux univers, interne et externe, un jeu de forces. Une sorte de combat comme avait déployé

Romains pour réunir le tout en "un seul bloc":

> Je veux que l'alentour me sente ici dressé;
> Je tâche lentement, à force d'y penser,
> Qu'il devienne un seul bloc, qu'il soit solide et lourd

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, p. 17, Un être en marche (Poème lyrique) (1908-1912), I). La fusion s'est déjà opérée. Et, avec elle, le changement:

> Tout l'inerte dehors se fait intérieur
> Et vit. Rien n'est plus soi, rien n'est seul, rien
> n'être [sic] triste

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, p. 227, La conscience qui devient). Loranger réussit à contrôler le paysage. Il le transforme. Mais voilà qu'un mouvement réciproque s'opère. L'action est simultanée. Le dehors intervient à son tour:

> Je suis énorme contre ce dehors
> Opposé à la poussée de tout mon corps;

Le combat se poursuit. Loranger est devenu "énorme". Il peut désormais lutter à force égale contre le "dehors solidarisé". L'unanimisme triomphe enfin:

> Tout mon être appuyé au dehors solidarisé.

Ce poème est vraiment dans la ligne de la solidarité unanimiste. Il répond à la doctrine énoncée dans le Manuel de déification (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule),

Manuel de déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite collection "Scripta brevia", 1910, 66 p.). Mais le ton de ces vers est moins grave que ceux de La Vie Unanime. Le poète d'ici donne place au jeu.

5. "Enorme", mentionné quatre fois dans Je regarde dehors par la fenêtre, est un mot que l'on retrouve dans le vocabulaire de Jules Romains:

> J'ai beau vouloir, je suis minuscule. Jamais
> Je ne pourrai grandir mon unité vivante
> Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 42, L'air qu'on respire a comme un goût mental; p. 45,

> Jamais
> Je ne pourrai grandir mon unité vivante
> Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle.).

Et:

> Maintenant le désir nous a pris d'être énormes:
> L'infini de notre âme est encore une borne
> Que nous sautons

(ibid., p. 243, Nous). Plus que l'emploi d'un même mot, c'est l'expérience analogue qui apparaît chez l'un et chez l'autre. L'énorme suppose souvent le lourd:

> Je croyais les murs de ma chambre imperméables.
> Or ils laissent passer une tiède bruine
> Qui s'épaissit et qui m'empêche de me voir.
> Le papier à fleurs bleues lui cède. Il fait le bruit
> Du sable et du cresson qu'une source traverse.
> L'air qui touche mes nerfs est extrêmement lourd.
> Ce n'est pas comme avant le pur milieu de vie
> Où montait de la solitude sublimée.

Voilà que par osmose
Toute l'immensité d'alentour le sature

(ibid., p. 41, L'air qu'on respire a comme un goût mental). L'auteur de La Vie Unanime sent bientôt toute la lourdeur du dehors. Poursuivant son expérience, il trouve en effet ce poids un peu trop encombrant:

J'ai fait tomber de moi la rue inférieure
Pour n'être pas si lourd

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, p. 26, Un être en marche (Poème lyrique) (1908-1912), I).

Le paysage, la ville envahissent le poète. Romains parle de cet envahissement qu'il a souhaité parfois dans son oeuvre, tout particulièrement dans le poème de La Vie Unanime, Un morceau de cité dans ma poitrine accrue (p. 169-170). Il n'y a que les mots qui changent chez les deux écrivains. L'expérience est la même. Romains écrit "ma poitrine accrue", Loranger écrira: "Je suis énorme". Romains avait aussi dit ce vers:

Un morceau de cité dans ma poitrine accrue,

dans un autre de ses poèmes, ce qui prouve davantage la similitude de l'expérience existentielle ou encore le simple désir de Loranger de se rapprocher de l'unanimisme. Voici d'ailleurs certains vers d'un poème de Romains qui ne sont pas sans rappeler ceux de Loranger:

Je contemple, debout derrière les carreaux,
La rue.
[...]

Je veux les trois chevaux dans mon être désert,
[...]
Qu'ils aient leur conscience et leur pensée en moi.

Et le front appuyé contre le carreau froid,
Je les aspire avec mes yeux, avec ma bouche;
Mes regards sont des mains ardentes qui les touchent,
[...]
J'engloutis
Un morceau de cité dans ma poitrine accrue

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, p. 156-157, ... devient dieu où je suis.).

Loranger s'est intéressé à l'unanimisme. Mais il n'a pas poussé très loin sa démarche dans la direction prise avant lui par Romains. Comment aurait-il pu le faire d'ailleurs, lui qui tendait à créer son propre univers, qui cherchait à s'exprimer dans des formes bien personnelles? Même les poèmes les mieux inspirés par l'unanimisme ont un caractère spécial: celui d'un auteur canadien-français en route vers son identité.

6. Suzanne Paradis, avant de citer le poème entier, dans un article du Soleil, écrit:

> Ses démarches intellectuelles semblent
> n'être que la couverture consciente
> d'une expérience uniquement viscérale.
> Loranger mène le duel d'une façon très

> agressive d'ailleurs: l'espace, pas plus que de fictives limites, ne sauraient l'effrayer. Il est l'enfant tout-puissant qui, le nez à la vitre, découvre sa présence aussi vaste que le paysage et utilise à son aise le jeu des perspectives

(Suzanne Paradis, Poésie québécoise / Loranger et Grénier. L'éternité devant lui, in Le Soleil, Québec, 74e année, no 64, 13 mars 1971, p. 39).

Pour souligner la publication, dans les Ecrits du Canada français, des contes de Jean-Aubert Loranger, parus antérieurement dans Les Idées, l'auteur de cette thèse a déjà insisté sur les liens entre la prose et la poésie de l'écrivain. Elle cite quelques correspondances entre des textes des deux genres et note particulièrement les "mêmes points de vue". Les exemples qu'elle donne sont d'abord tirés du poème Je regarde dehors par la fenêtre.:

> Dans les récits, nombreux sont les êtres qui se trouvent à la fois séparés du monde et rattachés à lui par un espace transparent. Loranger se situe lui-même dans cet "au-delà". C'est en effet derrière la fenêtre que le poète tel un enfant transforme la perspective. "(S)a main [...] cache trois maisons". Il joue à recréer l'univers, à recomposer le réel. Il devient "énorme", "monstrueusement énorme" contre le "dehors solidarisé". La surface vitrée est rassurante. C'est aussi de l'intérieur que le jeune Ouellette contemple le paysage:

> De santé délicate, le jeune Adrien passa son enfance dans une fenêtre, au second. L'escarpement du canal et ses eaux profondes l'avaient toujours effrayé, mais le grand fleuve, par-dessus les toits, le rassurait. Le front contre la vitre, il vivait dans le faîte des arbres[9].

Même optique pour le garde forestier qui, de sa tour, guette l'événement, de haut et à distance. Et dans Terra Nova, les Veilleurs de feux n'attendent-ils pas l'Aube sur les cimes? La petite infirme que Loranger traite avec beaucoup de complaisance occupe un poste central d'où elle ne perd rien de ce qui se passe au coeur du village:

> Lorsque la pluie réveilla le grenier des Bourgouin, le regard de la petite Yolande était posé distraitement sur le calvaire. De son lit le carrefour occupait toute la fenêtre[10].

Ce sont d'autres raisons qui motivent la présence à la fenêtre de Marvella Cormier. En même temps qu'elle suit de près le déroulement de la passion amoureuse éveillée tardivement chez son frère, des sentiments de cupidité l'agitent. De nouveaux désirs naissent et grandissent derrière la vitre. Les paupières de la vieille fille s'ouvrent largement sur la fortune à côté:

> Seul émergeait de l'ombre le visage de Marvella Cormier. Assise près de la fenêtre, ses traits anguleux captaient la lumière de la maison voisine: ce rayon tombait des combles, de la chambre de son frère, et

> Mademoiselle n'en détournait pas la tête. Ses yeux étaient-ils seulement ouverts? Les pommettes irisées, le nez, le menton, tous les reliefs de ce visage immobile ne laissaient point distinguer l'envie, la curiosité, l'assoupissement, l'éveil, encore moins l'astuce. Il a des sentiments qui ne se prêtent pas à tous les éclairages[11].

(Bernadette Guilmette, Récits de Jean-Aubert Loranger, in Livres et auteurs québécois 1972, Montréal, 1973, p. 52-53. Cf. Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56. Présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12. — Les notes se lisent comme suit: "[9] Récits, "Le dernier des Ouellette", p. 14"; "[10] Récits, "De miraculeuses matinés ou le Christ qui veille", p. 31"; "[11] Récits, "La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits", p. 40"). "Ces êtres en retrait" (Bernadette Guilmette, Récits de Jean-Aubert Loranger, in Livres et auteurs québécois 1972, Montréal, 1973, p. 53), séparés de la réalité extérieure par la vitre ne sont pas moins réunis au "dehors" par le regard. Cette distanciation créée ici par la surface vitrée, ailleurs par l'eau, accroît le désir chez le poète. La force de l'obstacle — la distance "cultivée" — n'est-elle pas à la mesure même du rêve?

On peut constater encore un exemple de modification des lois de la perspective derrière une fenêtre, chez un aveugle qui vient de recouvrer la vue:

> Il craignait même de se cogner le front contre le paysage qu'offrait la fenêtre. Il ignorait la perspective et ses profondeurs. Tout lui apparaissait sans profondeur et sur un seul plan, tout en surface derrière une vitre

(Jean-Aubert Loranger, L'aveugle guéri ne doit point oublier son fanal ou le tâtonnement obligatoire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 28, 14 juillet 1940, p. 22. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 164).

Loranger semble ressentir une obsession de la fenêtre:

> Depuis cette aventure, le père Valois n'a jamais quitté sa fenêtre qui donnait sur les mares. Toutes les ouvertures de la maison portaient des persiennes bien closes, excepté celle de la pièce qu'occupait le père Valois, à gauche de la porte d'entrée

(Jean-Aubert Loranger, Le trottoir du père Valois, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 30, 28 juillet 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 173).

> La population assista bien au spectacle grandiose, et déjà vu, de l'incendie... mais chacun derrière ses fenêtres.
>
> Pleuvait-il, vraiment, ce jour-là?
>
> On raconte que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se trouvait cette fois-là dans la fenêtre de sa boutique bien avant que l'incendie fût découvert à l'hôtel.

(Jean-Aubert Loranger, Brûle de ce que tu adores; adore ce que tu as brûlé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 51, 22 décembre 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 269).

> Et, de fait, lorsque du rapide de Montréal descendit, en plein hiver, à la station de Saint-Ours, ce voyageur de commerce, il n'y avait personne sur le quai pour l'accueillir, non plus que l'agent lui-même du chemin de fer, un doigt sur le télégraphe, derrière sa baie vitrée

(Jean-Aubert Loranger, Tel bon fumeur, à sa blague se reconnaît, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 52, 29 décembre 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 270).

> Un jour que les pompiers passèrent dans mon rayon, c'est-à-dire devant le gazon où je prenais mes ébats, sous la fenêtre de ma mère, je n'y tins plus et enjambai la clôture du parterre

(Jean-Aubert Loranger, Déjà à huit ans, je n'étais pas digne d'être pompier, in La Patrie, Montréal, édition

dominicale, section magazine, 7e année, no 1, 5 janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 275).

> De tels voisins feignent de s'ignorer et pourtant, à force de s'observer à l'écart, des descendants se connaissent mieux que des amis entre eux. Derrière les persiennes, la méchanceté s'ennoblit dans l'humidité

(Jean-Aubert Loranger, Haine de chien, rage de voisin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 33, 17 août 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 98).

> Pouvait-il, en outre, deviner, dans l'encadrement d'une fenêtre, pendant le réveillon de la famille, que les yeux creux de son masque puissent mettre la petite en émoi?

(Jean-Aubert Loranger, Un père Noël pour adultes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 50, 14 décembre 1941, p. 18. Idem, Contes, tome II, p. 162).

> La vieille Clémentine, comme une fleur en pot, a toujours vécu dans une fenêtre: l'été, derrière les persiennes; l'hiver, masquée par un rideau

(Jean-Aubert Loranger, L'indiscrète en fut punie, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine,

8e année, no 2, 11 janvier 1942, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 179). Un curieux individu, vivant en marge, aime, d'une façon particulière, porter un regard derrière une vitre. Il s'agit véritablement d'"un homme à la fenêtre":

> Les absents ont toujours tort, dites-vous?
> Mais que fait-on de ceux qui s'abstiennent de s'absenter et de se prononcer tout à la fois? Et de ceux qu'on n'arrive pas à comprendre; ceux qui gesticulent, par exemple, devant une fenêtre?
> [...]
> On ne portait pas attention à ses propos. Quant à ses allures, qui se résumaient à regarder par les fenêtres, chaque fois que les portes étaient closes, les hommes se contentaient de le signaler par un haussement d'épaules.
> Avant que les lampes fussent allumées, il n'était quand même pas rassurant d'apercevoir, contre les carreaux d'une fenêtre, le front large de l'infirme, ses yeux vagues, tels ceux des aveugles, et son rictus dans la broussaille d'une barbe rousse.
> Pour les enfants, quel que soit le moment de ses écornifleries, l'infirme symbolisait le bonhomme Sept-Heures. Et souvent, les petits, suggestionnés, "avaient du sable dans les yeux".
> Quand le Fou traversait la rue principale du village, certaines maisons ouvraient toute grande la porte pour éviter qu'il appuyât son front contre les vitres.
> [...]
> — Et pourquoi aurait-il parlé? disait Joë Folcu, puisqu'il regardait toujours derrière une fenêtre fermée?

EP

> Pour le Fou, chacun devait être sourd, derrière une fenêtre, mais ceci est une tout autre histoire.
>
> [...]
>
> Trop pressé pour réveiller la ménagère du presbytère, le Fou avait frappé à la fenêtre du curé. Le prélat, trop frileux pour ouvrir sa fenêtre en novembre, et ayant reconnu son étrange visiteur, ne lui avait prêté qu'une intention habituelle de maniaque.
>
> Pour une fois, l'infirme ne s'était pas contenté d'appuyer son front contre la vitre. S'était-il essayé à donner l'alerte par des cris? Le lendemain, le curé n'aurait pu le déterminer. Il avait eu, devant lui, à la hauteur de sa fenêtre, le spectacle d'un fou s'efforçant à de grands gestes de fou.
>
> Trop habitué qu'il était aux incursions du bonhomme, dans les fenêtres de ses paroissiens, le curé s'était contenté de lui adresser un salut fort engageant de la tête avant de regagner son lit.
>
> De son côté, le Fou s'était-il appuyé contre plusieurs autres fenêtres du village?

(Jean-Aubert Loranger, Ceci est une tout autre histoire..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 10, 8 mars 1942, p. 14. Idem, Contes, tome II, p. 209-212).

P. 404 [LES HOMMES QUI PASSENT]

1. Ce texte a été traduit par D.G. Jones ([The men passing], in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 15). Il paraît aussi en français dans la page précédente de cette revue consacrée aux écrivains Jean-Aubert Loranger (1896-1942) et W.W. Eustace Ross (1894-1966).

[Les hommes qui passent] est le poème des Atmosphères et aussi de toute l'oeuvre de Loranger le plus conforme à la doctrine unanimiste laquelle est "une certaine conception vivante de la totalité" (Jean d'Ormesson, Un mystique de la société, in La Nouvelle Revue des Deux Mondes, Paris, no 12, décembre 1972, p. 553) ou encore:

> [une] tentative pour exprimer lyriquement l'émergence spirituelle d'une conscience collective issue d'un rassemblement d'hommes unis par un projet ou une entreprise commune

(Alain Clerval, Jules Romains, in La Nouvelle Revue Française, Paris, no 239, novembre 1972, p. 76). Dans ce poème en prose de Loranger, non seulement l'on retrouve, avec une grande fréquence, des mots et des expressions propres à l'unanimisme, mais encore l'on perçoit sans hésitation la forme du groupe "animé", "uni", "unanime", tel que l'enseigne Jules Romains. La foule ne répond pas d'abord aux critères émis par l'écrivain français:

La rue distraite se disperse et s'éparpille dans chaque mouvement de chaque homme.

Car dans la première partie du texte les hommes passent et ne créent pas l'attroupement nécessaire à la réalisation du projet unanimiste. Ils ne se sont pas ralliés en un point. La rue n'est pas unifiée. En effet, c'est plutôt le règne de l'individu en même temps que d'un certain "désordre". Au contraire, dans la deuxième partie, la force mystérieuse de la troupe amène finalement la rue à un haut degré de concentration et de conscience. Il s'est développé un mouvement croissant dans ce poème au fur et à mesure que la rue est envahie par la troupe. Mais le tambour à lui seul crée le rythme, la vie même; il est un facteur d'unité et d'unanimisme. Parce que des soldats marchent dans un même mouvement et "pensent la rue", celle-ci acquiert sa propre existence:

LA RUE EXISTE

tout comme "Ambert existe" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Les copains, Paris, Gallimard, Collection Le Livre de poche, no 279, (c1922 Editions Gallimard) 1966, p. 140), cette petite ville d'auvergne envahie brusquement par les copains. Grâce à un "Acte Pur" (ibid., p. 188), selon l'expression de l'un d'entre eux, — une méprise — les habitants d'Ambert ont vécu avec intensité des événements insolites mais prodigieux:

> Les clairons reprennent. Des voix commandent. Une masse s'ébranle. Il se fait un vide dans le fond de la place, comme dans un corps de pompe. La foule de deux rues est aspirée avec un sifflement. Mais les deux rues à leur tour aspirent le reste de la ville. La multitude se ramasse, se canalise, afflue, conflue. Ambert existe, d'un jet.

(ibid., p. 143). Cette "mise au monde" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Manuel de déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite Collection "Scripta brevia", 1910, p. 19), cette naissance, n'est-elle pas la seule réalité à laquelle tendent les groupes unanimes? Pour Jules Romains, l'événement annonce en tous cas le début d'une ère nouvelle:

> Le jour où tous les hommes d'un groupe penseront à la même minute et de toute leur âme que leur groupe existe, le temps nouveau sera commencé

(ibid., p. 23).

La rue favorise l'épanouissement des groupes. Car elle est l'endroit par excellence des rassemblements. C'est là où les forces s'organisent, s'unifient et agissent sur les êtres. La rue est créatrice d'énergie:

> Pareils à ces boules de cuivre qu'on voit dans les usines, les groupes et les rassemblements sont dans la rue, bondés d'une foudre muette

(ibid., p. 14). Et Jules Romains conseille les lecteurs:

> Allez vers la rue d'abord

(ibid.). Faut-il remarquer que le mot "rue" conserve la plus haute fréquence dans le vocabulaire du poème de Loranger? Ce mot-clé est d'ailleurs fortement employé par Jules Romains dans son oeuvre poétique. N'est-ce pas dans une rue de Paris, près du lycée Condorcet, que l'unanimisme est né:

> Un soir d'octobre 1903, Jules Romains remontait avec Georges Chennevière la grouillante rue d'Amsterdam: il eut subitement l'intuition d'un être vaste et élémentaire dont la rue, les voitures et les passants formaient le corps et dont lui-même, en cet instant privilégié, pouvait se dire la conscience

(André Cuisenier, Jules Romains. L'Unanimisme et les hommes de bonne volonté, Paris, Flammarion, éditeur, 1969, p. 12). Ce fut pour Romains "l'illumination de la rue d'Amsterdam" (Madeleine Berry, Jules Romains, Paris, Editions Universitaires, Collection Classiques du XXe siècle, no 33, 1959, p. 13) qui sera déterminante dans sa vocation d'écrivain. Dès lors, à dix-huit ans, la présence de la ville et de la rue marquent profondément sa pensée. Quelques années plus tard, il évoque dans Le Voyage des Amants, le "songe d'Amsterdam" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Le Voyage des Amants, Paris, NRF, Gallimard, 5e édition 1937, p. 69, Le souvenir de Kalverstraat). Il était alors

"différent de visage" (ibid., p. 66, Le revenant du lycée) quand jaillit l'étincelle d'où naît la conscience unanime:

> Rue d'Amsterdam! C'était un mot
> Qui se perdait comme un chien noir
> Entre des flammes, des rumeurs,
> Et des voitures.
>
> Rue d'Amsterdam! Voilà soudain
> Que nous pensons à ce nom-là!
> Voilà soudain que nous pensons
> A cette ville!
>
> Oui, nous pensons distinctement
> Que la rue où est notre corps
> S'appelle du nom d'Amsterdam.
>
> Qu'avons-nous dit alors?
> Je ne m'en souviens plus;
> Mais Amsterdam parut,
> Pesante de son peuple

(ibid., p. 67). Après cette expérience intuitive et illuminatrice de 1903, Romains voudra communiquer à ses disciples sa ferveur de la rue:

> Pensez d'abord à toute la ville. L'âme au sortir des rêves est plus puissante. Puis pensez à trois ou quatre rues: celles qui vous émeuvent davantage, ou celles que vous prendrez pour aller à votre travail

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Manuel de déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite collection "Scripta brevia", p. 10).

> Un matin, vers dix heures, quand il fait soleil, allez vers la rue inclinée et déserte, entre de hautes maisons

> blanches, cette rue, là-bas, que vous connaissez et que vous aimez, sans l'avoir jamais su. Allez et passez

(ibid., p. 26).

> Le matin d'après, s'il fait soleil encore, allez vers la rue apoplectique, où les omnibus, les fiacres, les camions composent d'épais mouvements. Marchez dans le sens qu'elle vous désigne; quand elle se condense, pensez avec force; ouvrez les yeux comme un enfant

(ibid., p. 26-27). Quinze ans avant Breton et les surréalistes, Jules Romains avait perçu les liens secrets qui unissent les hommes et dont le hasard de la rue est parfois la manifestation. Il emploie des termes différents pour signaler le même phénomène. Il y a communication entre l'extérieur et l'intérieur, et entre l'inconscient collectif et l'inconscient individuel, comme une nécessité qui se rattache au merveilleux quotidien:

> Parfois tu descendras dans la rue sans savoir où aller, et tu ne choisiras pas toi-même ton itinéraire. Tu distrairas ta pensée de ta marche. Et ta promenade sera comparable au livre de la révélation

(ibid., p. 28).

> Tu aimeras errer dans les rues de ta plus grande ville avec un ami choisi entre tous. Le meilleur des dieux se plaira en vous, qui longerez les rues comme une petite flamme

(ibid.).

Sans doute était-il facile à Loranger de répondre momentanément à cet appel de Romains, c'est-à-dire de parcourir, émerveillé, les rues de la ville, d'être attentif à ses palpitations et à ses bruits, enfin d'éprouver toute la puissance de la collectivité. Mais Loranger connaîtra aussi la désillusion d'une rue sans issue aux "portes closes" (Les Atmosphères. [Je marche la nuit], Thèse, p. 407) et le désenchantement de toutes les rues qui mènent vers le cimetière:

> Le cimetière est au faîte
> Une force centripète,
> Et la raison, qu'ont les rues,
> D'aller toutes à la montagne

(Poëmes. Images géographiques Montréal, Thèse, p. 508). En outre, cet écrivain d'ici préfère le port à la rue, ce lieu de "partance" qui mène vers la grande voie d'eau, qui invite plus résolument aux départs lointains. Cette expérience du groupe, de la troupe de soldats, ne sera donc que passagère dans son oeuvre. Le poète aura sans doute été influencé davantage par la lecture de Romains que transformé par sa propre expérience d'un cheminement vers la "totalité". Bien que Loranger ait appartenu à des groupes littéraires, Le Nigog, l'Ecole littéraire de Montréal, qu'il ait assisté à quelques réunions de l'Association des Auteurs canadiens ou encore qu'il ait recherché les rencontres de hasard dans les

tavernes, telle la taverne Crémazie (Henri Tranquille, note précédant une lettre à Jean-Aubert Loranger en date du 9 avril 1939, note et copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent) et celle du Port (renseignement confidentiel) ou dans les librairies, telles Déom, Méthot, Lilliput (Claude-Henri Grignon, Les libraires, ces bons maîtres (I), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 40, 25 novembre 1967, p. 2; Idem, Les libraires, ces bons maîtres (II), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 41, 2 décembre 1967, p. 2. Idem, Les libraires, ces bons maîtres (III), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 42, 9 décembre 1967, p. 2. Idem, Les libraires, ces bons maîtres (IV), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 43, 16 décembre 1967, p. 2), Ouvrard (Henri Tranquille, note précédant une lettre à Jean-Aubert Loranger en date du 8 février 1939, note et copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent. Jean de Laplante, Une formule neuve. "Québec-Inédit", in Le Canada, Montréal, 47e année, no 247, 28 janvier 1950, p. 4) — si on y regarde de près — le poète des Atmosphères est un être extrêmement seul, qui vit à la façon de ses personnages, le passeur, le vagabond et l'enfant prodigue. Comme eux, il n'a pas de compagnons de

route. De plus, cette rue devenue soudainement bruyante et ce tambour sont des cas à peu près uniques dans Les Atmosphères et Poëmes. Le tambour est un instrument d'extériorisation, alors que Loranger intériorise sa plainte qui se confond avec la nature:

> Le jardin porte un chant d'oiseau
> Comme on se complaît à sa peine

(Poëmes. Paysage, Thèse, p. 501).

> Et tant ressemble au vent ma plainte
> Que les chiens n'ont pas aboyé

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 480). On peut dire que le texte, [Les hommes qui passent], est une exception dans l'oeuvre de Loranger. Ce dernier s'est conformé à la théorie de Romains pour écrire son poème plus qu'il n'a vécu en profondeur l'instant magnifique de la troupe, ce moment capital où "LA RUE EXISTE".

Au contraire de Loranger, le poète et théoricien français est catégorique. Il prêche avec ardeur la vie des rassemblements:

> Tu aimeras les affluences, et tu
> sentiras la tristesse des dispersions

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Manuel de déification, p. 14).

> Si vous marchez dans la rue, et si
> vous apercevez devant une boutique, à
> l'angle d'un trottoir, au coin d'un

carrefour, le corps noir d'un rassemblement, approchez-vous et mêlez-vous à lui

(ibid., p. 14-15).

Si tu vois un groupe naissant dans une rue de la ville, marche vers lui et donne lui ton corps. Sa force grandira; d'autres hommes viendront. Et même si tu es attendu pour une affaire, pour un repas ou pour ta fonction, ne plains pas ton temps. Tu auras le temps du groupe

(ibid., p. 15).

Rassemble des auditoires pour leur révéler leur unanime

(ibid., p. 22).

Avec ton or tu dois créer des auditoires, des rassemblements, des cortèges, des émeutes. Contre les mauvais riches tu soulèveras des bandes armées

(ibid., p. 39). Vivre de la vie de la rue, être en groupe, ne point disperser une foule (ibid., p. 29), créer soi-même des rassemblements par la magie de l'or, ce n'est qu'un début dans l'exaltation doctrinaire de Romains. Il faut que l'homme intervienne aussi par l'intérieur, c'est-à-dire "pense le groupe" (ibid., p. 16, 25), l'amène à trouver son autonomie, son "existence" (ibid., p. 16). Et même, dit Jules Romains:

Arrachez parfois les groupes à leur torpeur. Faites leur violence

(ibid., p. 17). Le résultat sera surprenant:

> La rue pensera fortement quelqu'un
> qui sera vous

(ibid., p. 17-18). Par la pensée de l'individu et par la pensée unanime du groupe, les êtres seront réunis dans une sorte d'osmose. Ils tisseront des liens intérieurs qu'ils développeront et fortifieront. Se sentant plus familier avec son lecteur, Romains insiste pour qu'il fasse prendre conscience aux autres de l'âme du groupe:

> Tu diras au groupe qu'il existe, et
> tu le supplieras d'y songer

(ibid., p. 21).

> Il faudra que tes paroles traversent les âmes des hommes, les dépassent fermement, atteignent l'unanime, et le pénètrent sans dévier

(ibid., p. 23-24).

Cette théorie impérieuse des groupes humains solidaires avait un moment fasciné Loranger mais elle ne pouvait maintenir son ardeur ou être l'objet de longues recherches. Le poète faisait alors des tentatives pour découvrir sa propre voie et, du même coup, son écriture. Il a dû emprunter à la France. Les siens ne pouvaient en effet lui offrir un simple chemin de passage car la plupart s'engageaient encore dans un romantisme désuet ou un symbolisme qui n'avait pas de résonances en lui. Quelques auteurs allaient aussi à la quête d'une expression neuve, mais leur démarche,

fort différente, ne pouvait parfois que les éloigner de Loranger. D'autres enfin se tournaient vers le terroir, voulant maintenir à tout prix le culte de la campagne. Loranger, cet "écrivain de la ville", ce poète urbain, avait été fasciné par le modernisme de Romains. Et ce désir de nouveauté, ou mieux, de vivre au même rythme que celui de la France, qui le hantait depuis sa participation au Nigog, avait sans doute été à la base de sa fréquentation d'écrivains comme Vildrac et Romains, peu connus ici. Nul doute que l'auteur de La Vie Unanime n'aurait pas désavoué le vocabulaire du texte (Les hommes qui passent), non plus que la conscience unanime de la troupe. Mais Loranger a utilisé ici une forme particulière, celle du poème en prose, rarement employée par Romains dans son oeuvre.

2. Dans son Manuel de déification, Romains insiste sur l'importance de "penser le groupe" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Manuel de déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite collection "Scripta brevia", 1910, p. 16, 25) de même que sur la réciprocité de cette pensée par une collectivité:

> La rue pensera fortement quelqu'un qui sera vous

Il illustre bien sa théorie. Voici à ce sujet quelques

citations prises dans La Vie Unanime que Loranger semble avoir lue avec beaucoup d'attention:

Et l'espace nous lie en pensant avec nous

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 391, Une autre âme s'avance...).

Si je pouvais penser ma chambre seulement!

(p. 42, L'air qu'on respire a comme un goût mental.).

Je ne sens rien, sinon que la rue est réelle,
Et que je suis très sûr d'être pensé par elle

(p. 49, Rien ne cesse d'être intérieur.).

Le dehors a pensé. J'en suis sûr

(p. 50, Je cherche.).

Où toute la forêt se rassemble et se pense

(p. 58, La Caserne).

Le théâtre applaudit sa pensée triomphale

(p. 66, Le Théâtre).

[...] Il [le groupe] pense

(p. 128, Le groupe contre la ville).

Et pour ne presque plus percevoir l'univers,
Pour être bien certain de ne plus le penser

(p. 204, Je suis libre.).

Elles [les villes] pensent l'une vers l'autre

(p. 215, ... La nature.).

Ce n'est pas moi qui ai pensé toutes les rues (p. 260, Fin). Jules Romains est constant dans l'illustration de sa théorie. En effet, on retrouve partout, à travers ses premières oeuvres, la même cohérence qui marquait le recueil de La Vie Unanime. Ainsi le confirment encore les derniers mots de cette phrase prise dans Mort de quelqu'un:

> Mais alors le vieillard entrait dans le bourg; des familles allumaient leurs lampes; malgré les rideaux on apercevait les intérieurs, car le jour, les maisons voient la rue et pensent vers elle; le soir, c'est la rue qui voit les maisons et qui pense vers les lampes

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Mort de quelqu'un, Paris, Gallimard, Le livre de poche, no 2789, (c1923 Editions Gallimard) 1970, p. 52). Et cette dernière citation tirée de Un être en marche résume bien la "pensée" unanimiste:

> Carrefour au matin, carrefour sans voitures,
> C'est ton âme où je suis qui pense la lumière
> Et se laisse enfermer par les murs!

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Un être en marche (Poème lyrique) et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, p. 32, Un être en marche (Poème lyrique) (1908-1912), II).

3. Il s'agit d'un emprunt évident à Jules Romains:

Puis les bruits isolés s'accordent, se pénètrent

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 64, Le Théâtre). L'expérience étant la même chez les deux auteurs, ne faut-il pas s'étonner que Loranger trouve ses propres mots dans ceux mêmes de Jules Romains, comme il avait, à certains moments, trouvé ses propres pas dans ceux du célèbre unanimiste?

P. 405 4. Jules Romains avait parfois exprimé la soudaineté des "coups" dans La Vie Unanime. Dans un de ses poèmes, comme plus tard, dans le texte de Loranger, la pensée est remise, renvoyée "d'un coup":

> Les passants, les maisons, le bruit des omnibus
> Et le scintillement des vitres, d'un coup brusque,
> Se renvoient ma pensée et l'émiettent à force

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 153, L'heure suprême d'être.). Ailleurs, Romains exprime le mouvement par l'envoi de "coups" dans l'espace:

> A la poursuite de leurs sifflements,
> Des trains accourent et brandissent des vapeurs.
> Chaque locomotive en agitant ses bielles
> Donne à l'espace des milliers de coups de poing

(ibid., p. 193, Sur le pont qui traverse la ligne). Mais l'action se fait aussi en sens inverse. Car c'est le poète, qui, cette fois, attire "à grands coups" vers lui des mouvements de l'extérieur:

> Et je tire vers moi, à grands coups qui m'éreintent,
> Toutes les émotions de la ville

(ibid., p. 170, Un Morceau de cité dans ma poitrine accrue.). Loranger était-il sous l'influence de ces vers de Jules Romains lorsqu'il écrivit:

> Les hommes qui passent ont tous le même pas, et remettent, à grands coups de pieds sur le pavé, la pensée qu'ils avaient de la rue.

5. Ainsi formulée, cette phrase a été empruntée dans le poème, Le Théâtre. Le poète français avait écrit:

La salle existe. Elle vivra deux ou trois heures

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 66).

Cela semble même naturel que Loranger ait terminé son poème par le mot existe, car l'existence des êtres et des choses est le propre d'un monde arrivé à l'état d'unanimisme, tel ce groupe:

> Alors, le groupe des femmes exista,
> avec cette âme confuse et bondissante
> qu'ont les foules des églises. Comme
> elles, il conçut fugitivement des

> choses qui dépassent la destinée terrestre et la puissance humaine; comme elles, il peina, une minute, pour incarner certains rêves de l'homme: l'être qui se sent tout et la vie qui ne finit pas

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Mort de quelqu'un, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 2789, (c1923 Editions Gallimard) 1970, p. 30). Romains d'ailleurs emploie le verbe exister de façon fréquente dans ses poèmes, principalement dans ceux de La Vie Unanime:

> Chaque chose a sa part de rayons; et je vois
> Toute la longue rue exister à la fois

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 48, Rien ne cesse d'être intérieur.).

> Il sourit, satisfait qu'il existe des rues

(p. 84, Le Café).

> Le cortège, sentant grandir la jouissance
> D'exister plus dans tous ses hommes à la fois

(p. 125, Le groupe contre la ville).

> Existe, agis indéfiniment, ville aimée

(p. 178, Je suis la pointe aiguë.).

> Le village devient et saura qu'il existe

(p. 228, La conscience qui devient). Voici deux citations

puisées dans Un être en marche où ce verbe, exister, est encore fréquent et conserve le sens que lui avait d'abord donné Romains:

Tout existe; mon corps, la maison et la ville

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Un être en marche (Poème lyrique et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, p. 17, Un être en marche (Poème lyrique) (1908-1912), I).

Et je devine peu à peu
Qu'une rue existe et descend

(p. 34, Un être en marche (Poème lyrique (1908-1912), II).

P. 406 [DES GENS SUR UN BANC]

1. Dans un poème de Romains, l'attitude des voyageurs dans le métropolitain — surtout quand le train est en mouvement — est fort différente de celle des "gens" qui "attendent l'heure du train" dans la gare des Atmosphères:

> L'individuel s'est évaporé.
>
> Déjà ils ne songent presque plus à eux.
>
> Tantôt ils allaient ici, ou là; et chacun allait obstinément vers son but.
>
> Maintenant ils vont; ils veulent aller, ils veulent tous la même chose; ils communient dans la simplicité d'un désir

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Deux poèmes, Paris, Mercure de France, 1910, p. 49, Poème du Métropolitain). Ici, ces personnes "veulent tous la même chose" et une certaine communion s'opère au niveau de leurs désirs. Chez Loranger, les "gens" "sont trop tous la même chose", réunis dans une même attente. La petite gare est silencieuse et indifférente à la présence de l'autre:

> Ils ne causent pas, car ils sont trop tous à la même pensée d'une même chose. Le seul grand regard unanime, comme la pensée qu'ils ont, va de la table d'heures à la petite valise posée sur leurs genoux, ou à leurs pieds

Au contraire, chez Romains:

> Les faces joyeuses et les faces tristes se transfigurent à force de se regarder.

De tous les yeux fusent à la fois les étincelles des âmes qui crépitent

(p. 36). Ces individus que nous présente Loranger demeurent, comme le passeur et le vagabond, irrémédiablement seuls. De plus ces "gens sur un banc" sont anonymes. Aucun d'eux ne fait l'objet de la plus petite description de sa part tandis que Romains attire l'attention sur la posture de quelques voyageurs (p. 44) et il en identifie d'autres par leurs vêtements si bien que l'on reconnaîtrait peut-être

Ce vieux avec sa veste sale et sa canne de buis

(p. 48) à la sortie du métropolitain.

2. Dans ce texte, Loranger emploie deux fois le nom attente et deux fois le verbe attendent. C'est en somme un poème sur une attente désoeuvrée, presque désespérante. Ces gens dans une gare ne connaissent pas la joie du départ. D'abord ils refusent une certaine disponibilité au hasard du voyage et des rencontres. Déjà trop préoccupés par "leur petite valise", ils sont fermés à leur entourage. En cela, ils ressemblent à certains personnages de Lemieux qui demeurent côte à côte, figés, immobiles. Et, comme ces derniers, ils sont juxtaposés "dans un effarant parallélisme" (Guy Robert, Lemieux, Montréal, Stanké, 1975,

(p. 206). Bien que possédant un "seul grand regard unanime", étant "trop tous la même chose" (le souligné est de nous), ils sont solitaires devant le temps marqué par "la table d'heures". Ils ne partagent aucun sentiment. Plongés dans leur nuit intérieure, ils sont incapables de prendre contact entre eux. Ce n'est que l'exiguïté du banc qui les fait se toucher. Ils resteront, jusqu'à la fin, jusqu'à l'arrivée du train, immobiles, tassés sur leur banc. Rien n'indique que ces gens se rencontreront dans l'instant qui vient. Au contraire, le poète écrira une dernière phrase semblable — parallèle — à la première avec un seul élément en plus, un pronom relatif, issu du temps mort de la gare. Rien n'a bougé. Ni à l'intérieur des "gens", ni à l'extérieur... Sauf un minuscule qui s'est immiscé dans l'espace horizontal de la ligne figée:

DES GENS SUR UN BANC attendent l'heure d'un train. [...]

DES GENS SUR UN BANC qui attendent l'heure d'un train.

Contrairement à ces voyageurs, le poète vivait de l'attente. C'est au port principalement qu'il guettera la vie, qu'il sera à l'affût de l'événement, escomptant partir lui aussi comme Marcel Dugas (Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 428-430). Jean-Aubert Loranger se

situera donc volontiers dans cet état de rencontre. Breton même cultivait l'attente:

> Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique

(André Breton, L'amour fou, Paris, NRF, Gallimard, (c1937) 1973, p. 32-33). Pour Breton, l'attente porte une exaltation, véhicule une fièvre. Après l'attente, Loranger peut espérer la venue de l'aube:

> Il ne se peut pas, que j'aie
> Attendu l'aurore en vain.
> Il faut qu'il y ait, pour moi,
> Le commencement, aussi,
> De quelque chose...

(Poëmes. Moments, I, Thèse, p. 446). L'attente ne sera pas que "magnifique":

> Et j'attends l'aurore
> Du premier jour de sa mort.
> Déjà! Se peut-il?

(Poëmes. Moments, XIII, Thèse, p. 468). Elle est même purement décevante:

Las d'attente prolongée,
Sans plus rien d'espoir,
J'ai regagné la falaise.
— Je revis la mer,
D'autres phares sabrer l'ombre

(Poëmes. Moments, XVII, Thèse, p. 474). Ainsi, l'attente, en s'identifiant à la nuit, n'est plus porteuse d'espoir mais suscite la venue de figures nocturnes:

Le soir pense dans son ombre
Comme des yeux clos,
Des pensées tristes lui naissent
Comme des hiboux.
— J'avoue la nuit et l'attente.

(Poëmes. Moments, XVIII, Thèse, p. 475). Pour ses personnages, elle prend divers aspects et provoquent de multiples sentiments:

Il souffrait de cette attente qu'il n'avait pas prévue aussi pénible et prolongée

(Les Atmosphères. Le vagabond, Thèse, p. 418). C'est l'image de l'attente qui est bien près de se solder par la récompense palpable que constitue l'héritage. Plus qu'un désir, l'attente est une quasi certitude:

La fougue que dut mettre le vieillard à garder auprès de lui une jeunesse comme Cléphire le condamnait à une fin prochaine. Marvella avait songé tout d'abord à cette échéance. [...]
Dorénavant, sitôt que les mouches le soir se taisaient, à l'heure de la brunante, Marvella sans prendre le

> frais sur la galerie ne quittait plus
> la cuisine. Sa lampe était décoiffée,
> le globe debout dans une soucoupe;
> trois allumettes sur la toile cirée
> symbolisaient une attente.

Durant cette attente, le visage de la vieille fille "ruisselait de cupidité" puis:

> A neuf heures, il était difficile de ne pas
> admettre que le reflet de la maison ne mît,
> sur ce visage, un peu d'érotisme.

Finalement, Marvella éprouvait de la jalousie (Jean-Aubert Loranger, La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, nos 1-2, juillet-août 1937, p. 22. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 72-73). Mrs Carry-Nations, cette femme rusée, met son mari et partenaire de cirque dans l'attente. Elle allume en lui le désir. Ce qui augmente le suspense au tir des haches:

> Les fauves se prennent par la faim.
> On conserve la docilité des reptiles
> par des séjours sur la glace. Le cas
> de l'associé ne devait pas se traiter
> par les mêmes régimes.

Mais l'époux s'irritera bientôt de ce "régime" et en appellera "aux droits de l'homme" (Jean-Aubert Loranger, Mrs. Carrey-Nations (sic) ou la pionnière de la prohibition, in

Les Idées, Montréal, 5e année, vol. 9, no 1, janvier 1939, p. 52. Idem, Contes, tome I, p. 104). D'autres trouvent plaisir et réconfort dans l'attente:

> le marchand de tabac en feuilles était heureux qu'on l'attendît à la maison, pendant le jour, et qu'il attendît, à son tour, le soir, celle qu'il avait attendue autrefois en dévisagent toutes les passantes de la rue. Le père et la fille s'étaient attendus, quinze années durant et ils s'attendaient encore

(Jean-Aubert Loranger, Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées ou la recherche d'une ressemblance, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 25, 23 juin 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 157). Mais pour certains l'attente est fatale. Ainsi, par un malentendu, la femme de Bilodeau attend son mari le premier soir des noces et celui-ci, comme "la lampe retardait", continue de réparer les souliers. Et, "par noblesse de caractère", il remet "à plus tard son intervention". Son épouse ne put résister à l'attente:

> Un dimanche qu'il déposait, au cimetière, ses tributs floraux sur les quatre tombes de sa vie maritale, quelqu'un entendit Charles Bilodeau marmonner, au-dessus de l'une d'elles: "Si tu m'avais attendu!"

(Jean-Aubert Loranger, Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier "pas pressé", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 26, 30 juin 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 162).

3. Chez Romains, une action enthousiaste anime le monde qui veut communiquer avec tout ce qui existe, qui est en désir de "se solidariser". Aussi, "tout le livre [La Vie Unanime] est un chant de confiance au Nous éternel" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime, Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 21, préface de 1925). Mais dans un moment d'angoisse et de ténèbres intérieures, le fondateur de l'unanimisme, ayant perdu foi au groupe, l'avait rejeté avec vigueur. Les mots de Loranger, "ils ne sont rien qu'unanimes", expriment un bien faible désenchantement si on les compare au langage sans détour de Romains. Son dégoût est à la mesure même de son premier enthousiasme:

> Vas-tu me prendre aussi, toi, le groupe? Je hais
> Ta forme, ta chaleur et tout le fond de toi

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Odes et Prières, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française,

5e édition, 1923, p. 107. Prières à un groupe. Première prière).

> Oh! ce n'est pas pour toi que j'ai gardé ma vie!
> Tu me dégoûtes. Ma vigueur se met en boule,
> Et pousse des piquants pour que ta chair recule.
> Laisse-moi. Ne viens pas me souffler sur le cou

(ibid., p. 108).

> Ma peau frissonne à cause de toi, groupe amer!
> Je me suis recourbé comme si j'avais froid

(ibid., p. 109, Deuxième prière). Mais Jules Romains recommencera bientôt son "chant de confiance". Il vivra à nouveau des rêves de rassemblements et il connaîtra du même coup la folle exhubérance de certaines rencontres.

Loranger, lui, avec ce poème (Des gens sur un banc) mettra fin à sa démarche vers l'unanimisme. Ces êtres, plaqués par le destin, dans la nuit et dans l'attente, sont extrêmement seuls. Ils feront dire presque dédaigneusement au jeune poète d'ici: "Le seul grand regard unanime" et surtout "ils ne sont rien qu'unanimes". Cela prouve déjà que le "disciple", qui donne sa propre interprétation de l'unanimisme, ne saurait accepter ces conseils du maître. Il ne les appliquerait d'ailleurs pas:

> Arrêtez-vous aux rassemblements;
> ajoutez-vous d'abord à leur pourtour;
> puis laissez agir sur vous la force
> du centre. Pénétrez doucement dans la
> masse; interrogez les hommes; sachez
> pourquoi il y a un groupe. Dites

> alors des paroles qui l'exciteront
> à vivre; augmentez le consentement;
> avivez la fureur ou la pitié des
> hommes. Et pensez le groupe

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Manuel de déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite collection "Scripta brevia", 1910, p. 15-16). Ces exhortations ne pouvaient convenir longtemps au poète canadien-français qui souffrait dans son être disloqué:

> Et sous les chocs de mes pas,
> Dans l'allée du parc,
> Je me désarticulai,
> Pareil à la caisse
> Qu'on fait rouler sur ses angles

(Poëmes. Moments, VIII, Thèse, p. 460).

Cette expérience du groupe devait se clore sous la pression de l'angoisse individuelle. Loranger ne pouvait atteindre à la vision de Jules Romains, vision globale et, le plus souvent, optimiste du monde. Car l'auteur des Atmosphères et de Poëmes avait éprouvé avec trop d'intensité la hantise dans un corps d'homme — celui du passeur et le sien propre — qui se morcelle en douleurs. Tandis que chez Romains, n'est-ce pas dans le rassemblement des individus et l'unité des groupes que se créent les forces unanimes?

P. 407 (JE MARCHE LA NUIT).

1. Quand Loranger publia ce poème en 1920, il venait de quitter son emploi comme agent d'assurances (lettre de Mademoiselle A. Séguin, conseillère, Assurance et retraite, Division du personnel, La Métropolitaine, Ottawa, le 6 décembre 1974). L'expérience du métier s'était-elle soldée par une certaine obsession des portes closes? Vingt ans plus tard, dans un conte, il décrit avec un humour macabre ce personnage itinérant:

> —Pour tenir un rôle morbide et parler de la mort, trouverez-vous mieux qu'un agent d'assurance-vie qui eût pratiqué, dans sa jeunesse, le grand guignol?
>
> "Celui-là, de porte en porte, se passe de décor pour vous enjoindre à songer à la mort. Son livre allongé des perceptions hebdomadaires sous le bras, il rappelle en tout point le médecin appelé trop tard et sa trousse inséparable. Pour assurer votre vie, il prendra au besoin des faux airs de croque-mort. Dans tous les grands drames classiques du théâtre, on y parle en vers de l'amour et de la mort. Sans les chiffres, qui se placent mal dans un alexandrin, le démarcheur rimerait quelquefois à la tête de l'escalier, ou dans le parterre des plains-pieds."

(Jean-Aubert Loranger, Du théâtre au magasin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 31, 3 août 1941, p. 15. Idem, Contes, édition préparée

et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 91).

Le premier vers du retour de l'enfant prodigue (1922) dénoncera aussi le même spectacle des passages et des ouvertures obstrués:

Ouvrez cette porte où je pleure

(Poëmes, Thèse, p. 480. Cf. aussi p, 485). Et c'est encore la nuit:

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes

(ibid. p. 480).

Par l'image du corridor et des portes closes, (Je marche la nuit) nous rappelle Ah toutes ces rues... d'Alain Grandbois (Alain Grandbois, Poèmes. Les îles de la nuit. Rivages de l'homme. L'étoile pourpre, Montréal, Editions de l'Hexagone, (c1963) 1970, p. 73-81). Chez les deux poètes, la nuit est porteuse des mêmes pouvoirs néfastes, des mêmes maléfices. C'est la nuit intérieure. Nuit de "silence" et d'"aveuglement" chez Grandbois (ibid., p. 75). Si les rues chez ce dernier ne débouchent pas non plus, elles se présentent comme un espace mille fois multiplié, agrandi, "avec le même signe anonyme de la pluie" (ibid., p. 73). Malgré les nombreuses voies qui traversent les villes, le

monde, tout mène à une impasse intérieure:

Mais son âme était glacée

(ibid., p. 81). Chez Loranger, rien n'aboutit non plus. La nuit règne aussi, mais elle masque la route miniaturisée, réduite aux dimensions d'un corridor, et fermée.

P. 408 (AVEC L'HIVER SOUDAIN)

1. Jean-Aubert Loranger a l'habitude de fréquenter le port de Montréal (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974). Après la composition de ce poème, il se rendra, avec Berthelot Brunet, à cet endroit que Victor Barbeau qualifie de "port invisible" (Victor Barbeau, Montréal, port invisible, in Le Canada, Montréal, vol. 29, no 140, 17 septembre 1931, p. 1). Les deux écrivains se vouent "une amitié étroite, presque fraternelle" (lettre de Monsieur Jean Dufresne, le 13 décembre 1974). "Ils lisaient les mêmes livres ensemble, Berthelot se réservant seul la re-lecture de ses chers classiques" (ibid.). Il n'est pas surprenant que tous les deux choisissent le même lieu qui les inspire, ainsi qu'il est noté dans le procès-verbal de la séance du 26 décembre 1922 de l'Ecole littéraire de Montréal. En effet, ils se rendent au port et c'est Berthelot Brunet qui "écrit un poème" à la suite de cette visite (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal, Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 359).

2. Jules Romains avait employé une expression similaire dans le poème Nous, 6e strophe, 4e vers:

Et lorsque rien n'insiste plus pour que l'on vive;

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 241). Impatient, incapable d'attendre la montée en lui de ses propres mots, Loranger reprend le plus naturellement les mots qu'il vient de lire. De toute façon, c'est l'idée maîtresse qui sourd de ce vers qui rejoint les plus intimes obsessions de l'auteur du poème [Avec l'hiver soudain].

3. Les mots "décembre" et "dernier(s) paquebot(s)" apparaissent trois fois dans ce court texte, exprimant bien pour le poète la dure réalité de l'hiver au port et des derniers navires à quitter la rade. Loranger sent tout le poids de ce vocabulaire, qui est d'ailleurs énoncé dans les périodiques de l'époque (Les derniers paquebots. Le "Metagama" et le "Sicilian" quittent le port pour la dernière fois, samedi matin. - L'"Empress of France" est partie [sic] de Québec. - La saison est pratiquement finie, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 42, 28 novembre 1920, p. 8). Ce seront des mots analogues que l'écrivain utilisera plus tard dans ses chroniques de la marine

(cf. introduction, Thèse, p. 80,82). Comme beaucoup de ses confrères dans la profession, le journaliste omettra très souvent de signer ses articles (Derniers navires à quitter Montréal. Ils prendront le large le 3 décembre. - Le "Canadian Sapper" hivernera, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 233, 26 novembre 1925, p. 3. Les navires se hâtent vers la mer depuis hier. Neuf vaisseaux doivent quitter Montréal aujourd'hui. - Le lac Saint-Pierre. Les bestiaux, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 236, 30 novembre 1925, p. 17. Nouvelles maritimes. 1,520 passagers quittent le port en fin de semaine. On ferme la saison des voyages par un record. - L'enquête sur l'incendie du "Montréal" est remise à mercredi prochain. - Le nom du pont. Dernies départs, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 232, 26 novembre 1926, p. 11. Nouvelles maritimes. Le "Gaspesia" approvisionne ces villages pour l'hiver. Il fera un voyage spécial dans le golfe jusqu'au Havre Saint-Pierre. - Départ le 4 décembre. - Passagers montréalais sur le "De Grasse". Les derniers départs, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 233, 27 novembre 1926, p. 33). Ces spectacles de fin de saison ne sont pas moins désespérants que celui qu'il décrit dans son poème [Avec l'hiver soudain]. Mais le journaliste serait bien mal jugé de manifester ses émotions. Au

contraire, il doit écrire dans une langue pragmatique comme l'exige son métier (Le port de Montréal tient la première place dans l'univers. Bien qu'inférieures à celles de l'an dernier, nos expéditions de céréales dépassent de plusieurs millions de boisseaux celles de New-York [sic]. Les activités de l'année 1926, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 233, 27 novembre 1926, p. 25). Mais le poète se cachera toujours derrière le journaliste. Et son oeuvre, Terra Nova, témoignera encore de sa vision tragique du port (Jean-Aubert Loranger, Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. Poèmes retrouvés, Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 527-529).

4. Jean-Aubert Loranger avait toujours rêvé de partir loin de son pays, nous confie sa soeur (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971). Mais en 1920, la seule façon de quitter le Canada, pour le poète, c'est d'emprunter la route d'eau vers la mer. Il y avait bien sûr la possibilité de s'embarquer à New York, à Saint-Jean ou à Halifax pour l'autre continent. Mais dans le rêve du voyageur, le port de Montréal se présente comme l'unique endroit de "partance". En décembre, il lui est donc impossible de s'engager vers la

mer parce que la navigation est fermée sur le Saint-Laurent. C'est pour lui un obstacle majeur qui accroît sa blessure. Il sera contraint à demeurer au pays.

L'obstacle pécuniaire qui retardait le départ ou l'empêchait de s'accomplir devient, dans l'imagination créatrice du poète, un obstacle plus difficile à surmonter. Sans argent, Loranger ne pouvait réaliser son grand désir de partir. Et le rêve qui travaille en lui métamorphose la difficulté individuelle en une impuissance collective. Beaucoup trop matérielle pour être dite poétiquement, cette situation accablante recréée dans la première oeuvre est chargée d'un symbolisme profond. C'est alors que la fortune dont il dispose — gelée en quelque sorte — subit la transformation de l'eau glacée. Jean-Aubert Loranger et sa soeur devaient hériter d'un certain capital après la mort de leur mère. A deux reprises cependant, le poète emprunta sur sa part d'héritage (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971). Dans un conte, l'auteur livre en quelques mots la clef de ce symbole. Un des personnages, Jules, "comparait à des pièces d'argent le froid que lui procurait, sur l'épine dorsale, cette eau de la rivière où l'autre avait essayé de se noyer" (Jean-Aubert Loranger, Là où il est

démontré que l'eau se change en argent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 23, 9 juin 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 150). Il est évident que Loranger s'est inspiré directement d'un conte de Robert de Roquebrune, La prime, dont l'action se passe à Paris (R[obert] La-Roque de Roquebrune, La prime, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 5, mai 1918, p. 163-166):

> L'homme traversa le pont Saint-Louis. Dans son cou le noyé pleurait l'eau du fleuve mortuaire. Sa peau frissonna. Il lui sembla sentir à sa chair de lentes pièces d'argent, froides et roulantes

(ibid., p. 166).

P. 409 [LES GRANDES CHEMINEES DU PORT]

1. Jean-Aubert Loranger ne craint pas d'afficher un certain modernisme en choisissant le thème de la ville et celui du port. Vers la même époque, un peintre montréalais a aussi traité ce sujet dans de nombreux tableaux. En effet, Adrien Hébert que Loranger a connu au Nigog (Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 31, 1968, p. 96. Introduction, Thèse, p. 21) "peint à sa manière, sans se préoccuper d'illustrer une théorie ou d'en créer une autre" (Henri Girard, Adrien Hébert. Exposition de Peintures et Fusains à l'Arts Club, in Le Canada, Montréal, vol. 29, no 205, 2 décembre 1931, p. 1), "les grandes cheminées du port". Mais il doit défendre son art:

> Le port de Montréal fait partie de notre vie — il est bien outillé, il est moderne, il a du caractère

(Adrien Hébert, Un point de vue, in L'Action Universitaire, Montréal, vol. 1, no 5, avril 1935, p. 10). Sans doute n'aurait-il pas eu à s'expliquer, voire à "se disculper" devant ses compatriotes s'il avait peint, même avec une technique nouvelle, des paysages de la campagne, selon la tradition québécoise, ou encore s'il avait donné au port un accent romantique.

Le peintre ne laisse paraître aucune mélancolie dans ses scènes du port ou dans ses nombreux transatlantiques qui séjournent au "havre" de Montréal. Ses "départs" expriment plutôt et déjà la victoire sur l'océan (Henri Girard, Adrien Hébert. Un peintre de la réalité canadienne. - Le poète du port de Montréal. - La beauté des paquebots. - Mesure de bon goût, in La Revue Moderne, Montréal, 15e année, no 2, décembre 1933, p. 5. Le critique mentionne le Départ d'un bateau Cunard (huile sur toile). Et Jean-René Ostiguy signale Le départ de l'Empress "vers 1927" (lithographie), Jean-René Ostiguy, Adrien Hébert. Trente ans de son œuvre, 1923-1953. Adrien Hébert. Thirty Years of His Art, 1923-1953, Ottawa, Galerie Nationale du Canada, 1971, p. 32-33). Tandis que chez Loranger, on perçoit une tristesse profonde, une grande nostalgie après les "départs définitifs". "Le port est triste" dans son premier recueil, Les Atmosphères. Adrien Hébert, au contraire, saisit l'activité fébrile du lieu. Il sait voir et exprimer la musculature des débardeurs (Jean-René Ostiguy, op. cit., p. 24-25, 40, Dans le port de Montréal (S.S. Montcalm) "1925" (huile sur toile, illustration no 6) et p. 28-29, 49, S.S. Montrose "vers 1932" (huile sur toile, illustration no 19), les chargements et déchargements de marchandises

(ibid., p. 24-25, 39, Le chargement du blé dans le port de Montréal "vers 1924" (huile sur toile, illustration, no 5), le soleil qui teinte les blés du port. Il rend la puissance des paquebots par des lignes franches et précises (Henri Girard, Adrien Hébert. Un peintre de la réalité canadienne. - Le poète du port de Montréal.- La beauté des paquebots. - Mesure et bon goût, in La Revue Moderne, Montréal, 15e année, no 2, décembre 1933, p. 5, S.S. Duchess of Richmond (illustration), colore, comme il les voit, les masses contrastantes. Il dessine avec aisance mais fermeté les volumes multiples. Tout lui est prétexte à souligner fortement la perspective. Le port est ainsi présenté sous des angles différents (Jean Chauvin, Ateliers. Etudes sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens. Illustrées de reproductions d'oeuvres, Montréal & New York, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, p. 12, Le Port de Montréal (illustration). Jean-René Ostiguy, op. cit., p. 26-27, 47, Le port de Montréal "1929" (huile sur toile, illustration no 16) et p. 32-33, 56, Le port de Montréal "vers 1930" (huile sur toile, illustration, no 33). Adrien Hébert, Un point de vue, in L'Action Universitaire, Montréal, vol. 1, no 5, avril 1935, p. 10, Un coin du port de Montréal (illustration) et p. 11, Le bassin Jacques-Cartier, vu du

fleuve (illustration) avec ses lourds bateaux, ses petites embarcations, ses hautes cheminées, ses hangars, ses élévateurs à grain (Jean-René Ostiguy, op. cit., p. 28-29, 48, L'élévateur n° 1 "vers 1929" (huile sur toile, illustration no 17) et p. 28-29, Elévateurs à grain "vers 1933"), ses quais, son eau, les hommes et les chevaux.

Tel un architecte ou un ingénieur, le peintre exprime avec énergie le détail des lieux. Il se dégage de son oeuvre une impression de vie intense et de force. C'est qu'Adrien Hébert a foi en la mécanique. Et il décèle la poésie de ses énormes machines au service de l'homme:

> Il y a de la grandeur, et même de la poésie dans notre port de Montréal. Visitez-le un jour de semaine, alors qu'il est en plein travail. Tendez l'oreille à sa musique — oui parfaitement, sa musique. La grande symphonie des chargeurs et des déchargeurs de grains, le claquement des cables d'acier sur les mâts de charge, le bruit des treuils, le dialogue des remorqueurs et des transatlantiques les jours de départ

(Adrien Hébert, Un point de vue, in L'Action Universitaire, Montréal, vol. 1, no 5, avril 1935, p. 10).

Adrien Hébert et Jean-Aubert Loranger se rejoignent en ce sens que tous les deux enrichissent d'un sujet nouveau l'art et les lettres au Canada. Il faudrait mentionner aussi

le nom de deux peintres du port de Montréal vers la même époque, Marc-Aurèle Fortin, avec surtout ses magnifiques gravures (Jean Chauvin, op. cit., p. 150. Hugues de Jouvancourt, Marc-Aurèle Fortin, Montréal, Lidec Inc., Collection Panorama, 1968, p. [18]. Guy Robert, Marc-Aurèle Fortin. L'homme à l'oeuvre, Montréal, Stanké, 1976, p. 38, 44-45, 90-91, 93-95, 98-100, 102, 132, 134-135, 252) et Horne Russell (The Port of Montreal. From the Painting by G. Horne Russell, in The Canadian Magazine, Toronto, vol. 19, no 1, mai 1922, p. 19). L'artiste Hébert et le poète Loranger ont d'abord une vision très différente. Ce n'est que dans le livre Poëmes, plus précisément dans Images géographiques Montréal, que l'écrivain se rapproche vraiment du peintre. En effet, ses vers ne traduisent plus la tristesse du port mais dévoilent le regard de l'homme moderne devant le paysage:

> La ville est sur le fleuve St-Laurent,
> Comme une roue hydraulique en arrêt
> Que l'eau s'efforce de faire tourner.
>
> ---
>
> Montréal est à jamais fixé
> Dans le fleuve, en face de Longueuil,
> Par ses grandes cheminées d'usines
> Plantées partout comme de gros clous.
>
> ---

(Thèse, p. 509).

2. Lorsque tous les bateaux ont quitté le port, Loranger ressent une tristesse semblable à celle que laisse la mort derrière elle. La navigation sur le fleuve étant interrompue de novembre ou décembre (Fin de la navigation intérieure. Les derniers services entre Montréal et Québec auront lieu vendredi. Sur les Grands Lacs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 12, 15 novembre 1921, p. 19. Les derniers navires qui vont arriver. Le "Lord Antrim" et le "Crowe" clôturent la navigation ici. Les dernières bouées, in La Presse, Montréal, 38e année, no 24, 29 novembre 1921, p. 2. La glace est prise dans le port, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 228, 31 décembre 1923, p. 8) au mois d'avril (L'ouverture de la navigation à Montréal, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 25, 29 mars 1921, p. 3. Le premier transatlantique. Le "Cabotia", de la ligne Donalson, sera probablement ici le 23 avril - Il est parti de Glasgow samedi - La canne et le chapeau de soie, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 83, 11 avril 1921, p. 3. Le "Venusia" gagnera-t-il la canne à pommeau d'or? C'est le premier navire qui est signalé en tête dans la course des transatlantiques pour recevoir le prix de la commission du port. - La navigation sur le fleuve reprend activement. - Un navire de la Canada Steamships accoste hier à Montréal,

venant de Terreneuve, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 15, 20 avril 1921, p. 3. Le "Venusia" est bon premier Le premier transatlantique de la saison est entré, hier soir, au port. - Le capitaine Doyle recevra la canne et le chapeau traditionnels, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 97, 27 avril 1921, p. 2. L'ouverture de la navigation à Montréal, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 51, 28 avril 1921, p. 1. Océaniques nombreux à notre port. Plusieurs vaisseaux à passagers et à fret arrivent depuis samedi. Beaucoup d'activité, in La Presse, Montréal, 37e année, no 151, 2 mai 1921, p. 16. Quand le fleuve sera-t-il libre? On commencera à vider le canal Lachine, in Le Devoir, Montréal, vol. 16, no 58, 11 mars 1925, p. 3), les océaniques repartent "définitivement" jusqu'au printemps et des navires canadiens, de moindre tonnage, regagnent leur port d'attache.

C'est au port que les désirs de Loranger s'exaltent et s'alimentent. Le rêve du poète est étroitement lié aux voyages. Et le départ des derniers navires correspond à la fin du rêve. Loranger porte le deuil de sa solitude et de la solitude des lieux.

Un autre poète canadien-français, Saint-Denys Garneau, révèle, dans un court texte, la différence de

sensations et d'impressions que produit un port fréquenté par des vaisseaux, et ce même endroit, déserté. C'est au fond la même expérience de la solitude chez les deux auteurs. Elle se traduit chez Loranger par la mort, et elle se manifeste chez l'autre par l'errance. Un vertige créé par l'absence au port des vaisseaux fait suite au "doux bercement". Le mouvement s'accentue et devient hors de contrôle. Car il n'y a plus rien chez Saint-Denys Garneau qui le réunisse à ses "souvenirs de voyages". Le fil de sa mémoire est en quelque sorte coupé. Tandis que chez Loranger, c'est plutôt le fil du futur, l'écheveau du rêve qui se casse et ne peut se reconstituer. Ainsi les deux écrivains sont victimes de ces lieux déserts.

Voici le texte de Saint-Denys Garneau. Il y a ressemblance entre les deux derniers vers de chaque poème:

[DES NAVIRES BERCES]

Des navires bercés dans un port
Doux bercement avec des souvenirs de voyages

Puis on trouve seuls les souvenirs errants
qui reviennent et ne trouvent pas de port
souvenirs sans port d'attache
Trouvent le port déserté
Un grand lieu vide sans vaisseaux

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 173. Poèmes retrouvés).

P. 410 Et plus il allait,
plus s'élargissait la plaie,
Charles Vildrac.

1. Ces deux vers sont extraits de la neuvième strophe d'un poème publié d'abord en 1908 et intitulé Le grand oiseau blanc (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Images & Mirages, [Créteil], "L'Abbaye" (Groupe Fraternel d'Artistes), 1908, p. 115-120). Dans cette édition, la strophe se lit ainsi:

Et plus il allait,
Plus s'élargissaient les bords de la plaie,
Et plus il approchait la terre

(ibid., p. 119). Ce texte de 1908 paraît avec variantes dans le Livre d'amour mais il est identique dans les deux éditions du Livre d'amour, celle de 1914 et celle de 1947 (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Livre d'amour, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1914, p. 11-14; Idem, ibid., Les éditions de Minuit, édition augmentée, 1947, p. 11-14). Loranger avait donc puisé sa citation dans le Livre d'amour (1914, p. 13).

Voici le texte entier du grand oiseau blanc dont un court extrait paraît avant le conte, Le vagabond, cet homme qui fut lui aussi blessé par les "pierres de la vie":

LE GRAND OISEAU BLANC

Le grand oiseau blanc déploya des ailes
Qui étaient toutes pures, qui étaient toutes neuves,
Qui riaient au ciel comme des voiles neuves,
Et qui bombaient aussi comme elles.

Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Il quitta son arbre et sa vallée
Pour le pays lointain des hauteurs.

Quand il arriva aux plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc, dans son bel élan,
Reçut bravement, violente et nourrie,
La volée de pierres de la vie.

Il dévia un peu, il tomba un peu,
Et les gens d'en bas
Virent du duvet tomber du ciel bas,
Des plumes aussi, des plumes un peu...
Mais le grand oiseau n'atterrit pas.

Mais le grand oiseau ne toucha pas terre,
Bien qu'il continuât de grêler sur lui
Le menu gravier des menues misères
De la vie.

Soudain, un aigu et violent caillou,
Trempé dans les noires boues d'en-bas,
Atteignit une aile et la traversa
Et y fit un trou,
Un trou rond et rouge et noir dans cette aile
Qui était toute pure, qui était toute neuve.

Le grand oiseau blanc vola moins haut
Et il s'inclina comme un bateau
Qui a au côté une voie d'eau.

Or le trou grandit peu à peu dans l'aile,
Or une gangrène augmenta le mal,
Et l'air y sifflait à chaque coup d'aile
Comme dans les poitrines qui ont mal.

Et plus il allait,
Plus s'élargissait la plaie,
Et plus il approchait de terre.

Désespérément le grand oiseau
Battit bientôt l'air d'une aile ajourée
Battit bientôt l'air avec ses os,
Comme on donne en vain des coups dans l'eau
Avec une épée...
Il donna du bec dans la poussière...

Mais le têtu reprit, par bonds infirmes,
Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Son voyage long vers les hauteurs...

*

Quand il quitta les plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc traînait sur le sol
Une aile pourrie,

Et il bandait haut dans l'air du matin
Une aile gonflée de beaux destins,
Qui était toute pure, qui était toute neuve...

Georges Duhamel, le beau-frère de Vildrac, son ami et un des fondateurs de l'Abbaye (Georges Bouquet et Pierre Menanteau, Charles Vildrac, présentation par Georges Bouquet et Pierre Menanteau, choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similé, Paris, Editions Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, no 69, 1959, p. 33-34. Christian Sénéchal, L'Abbaye de Créteil, Paris, Librairie André Delpeuch, 1930, p. 26-27, 29), dira au sujet du grand oiseau blanc:

> [Il] est le dernier poème de cette époque (de la "jeunesse", — de l'Abbaye, du grand rêve de Vildrac —). C'est aussi la dernière pièce affectant la forme de parabole. C'est à la fois l'épilogue d'Images et Mirages et le prologue de Livre d'amour, c'est un pardon et une promesse. Le grand oiseau blessé, traînant une aile pourrie, quitte les plaines de la vie en tendant au vent une aile encore neuve, encore pure... mais quitte-t-il vraiment les plaines de la vie.

(Georges Duhamel, Propos critiques, Paris, Eugène Figuière et Cie, Editeurs, Collection "Oeuvres et Jours", 2e édition, 1912, 1ère série, p. 70)?

Plus que tous les autres vers de Vildrac, ceux du grand oiseau blanc

> dont le thème est sans doute inspiré du poème célèbre de Verhaeren: Le passeur d'eau (Les Villages Illusoires, 1895)

(Georges Bouquet et Pierre Menanteau, op. cit., p. 74) ont fasciné Loranger. Et ce n'est pas uniquement la citation de Vildrac dans Les Atmosphères qui fait dire à Berthelot Brunet que Loranger a imité cet auteur:

> M. Loranger imite, puisque les Canadiens sont condamnés à imiter toujours et sans cesse; (...)
> L'autre partie de son livre est imitée de Jules Romains et surtout de Charles Vildrac

(Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 148, 32e année, no 550, 15 mai 1921, p. 252). Dans la critique du deuxième livre de Loranger, Poëmes, Brunet n'est pas moins explicite:

> Mais pourquoi diable se plaît-il autant à paraphraser telle ou telle image de Romains ou de Vildrac, ou tel poème de Durtain?

L'ami de Loranger et compagnon à l'Ecole littéraire de Montréal nuance un peu son jugement:

> J'accorde qu'il est parfois supérieur à ses modèles. Mais cette méthode pourrait bien un jour faire japper les malveillants.
> [...]
> Loranger n'est pas encore tout à fait original. Mais remarquez ceci: Loranger s'est assimilé des gens qui sont tout à fait originaux. L'originalité de Loranger est de seconde main, tandis que l'originalité des meilleurs poètes canadiens est de quatrième ou de cinquième main. C'est déjà quelque chose. Et puis il a écrit quelques petites choses parfaites. C'est énorme

(Berthelot Brunet, Poèmes (sic) de Jean Loranger, in Le Matin, Montréal, vol. 2, no 13, 22 avril 1922, p. 2. Article publié aussi in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 215-221. Cf. p. 220-221). Après plus de cinquante ans, la critique moderne tenterait une autre approche de l'oeuvre "novatrice" de Loranger. Habitué encore à parcourir les auteurs français du XIXe siècle, il était difficile dans le premier quart de siècle de discerner le chemin que traçait ce poète. D'ailleurs ces deux citations d'auteurs peu connus au Québec, Jules Romains et Charles Vildrac, retiendront l'attention de quelques lecteurs, plus que la nouveauté de l'écriture des Atmosphères et de Poëmes. Ainsi en est-il de Clara Lapointe et de Claude-Henri

Grignon (Clara Lapointe, "Poëmes par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Autorité, Montréal, vol. 9, no 462, 22 avril 1922, p. 4. Claude Bâcle (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 25e année, no 31, 5 août 1921, p. [2]. Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Un nouveau poids-lourd des champêtreries, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2. Idem, La Rivière-à-Damase, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 195, 30 octobre 1934, p. 4. Idem, Au pays de Québec. Le dernier luxe d'Albert Laberge, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 2e année, no 10, septembre 1938, p. 427).

Ce choix d'auteurs français "modernes" s'explique par les lectures du poète qui fréquente uniquement, semble-t-il, les publications de son temps. C'est Berthelot Brunet lui-même qui affirme: "M. Loranger a beaucoup lu les écrivains du Mercure et de la Nouvelle Revue Française" (Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1er juillet 1922, p. 218). Onze ans plus tard, il dit avec la même assurance que Loranger "dédaignait les classiques et ne lisait que Romains ou la N.R.F." (Berthelot Brunet, Apologie pour l'Ecole littéraire. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109,

12 août 1933, p. 2. Article reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 313-318. Cf. p. 314).

N'est-ce pas aussi Gilles Marcotte qui mentionne la découverte de Vildrac par les deux amis:

> il (Loranger) s'extasiait en compagnie de Brunet, à la lecture de Paquebot Tenacity de Vildrac

(Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970. Cf. avant-propos par Gilles Marcotte, p. 12)? En plus de le lecture du livre (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Le Paquebot Tenacity. Comédie en trois actes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, 131 p.), peut-être même avaient-ils lu le compte rendu de cette pièce jouée à Paris (Georges Duhamel, Le Paquebot Tenacity de Charles Vildrac et Le Carosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée au Théâtre du Vieux-Colombier, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 79, 1er avril 1920, p. 589-596). En 1922, Loranger et Brunet peuvent aussi assister à cette comédie présentée sous la direction du professeur René du Roure, au Petit Théâtre et au New Empire Theatre de Montréal (Honoré Meunier, "Le Petit théâtre", in Le

Devoir, Montréal, vol. 13, no 76, 1er avril 1922, p. 3. Louise Carpentier, Revue Artistique, in La Revue Moderne, Montréal, 3e année, no 7, 15 mai 1922, p. 21).

Mais comment le poète a-t-il réagi devant cette oeuvre dans laquelle deux hommes s'embarqueront "demain pour l'autre bout du monde!" (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Le Paquebot Tenacity. Comédie en trois actes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, p. 27), dans un pays presque sans dimensions où ils iront "enfin vivre libres et en plein air" (ibid., p. 29)? Loranger éprouve pour sa part un immense désir de liberté. Il rêve encore d'une terre qui lui fut "hospitalière", la France, alors que deux Français souhaitent atteindre "le fin fond du Canada" (ibid., p. 27). A l'instant où cette pièce est jouée sur la scène montréalaise, les compatriotes de Loranger ont accès à son nouveau recueil (Poëmes des (sic) Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 76, 1er avril 1922, p. 2. Vient de paraître, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 13, no 8, 2 avril 1922, p. 3. Poëmes de Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 306, 3 avril 1922, p. 5) où ils liront ces mots amers sur leur contrée, dans le poème L'invitation au retour:

> Reviens au pays sans amour,
> Pleurer sur tes anciennes larmes.

Reviens au pays sans douceur,
Où dort ton passé sous la cendre

(Jean Aubert Loranger, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, p. 85). La pièce de Vildrac, cet "événement" dans la vie culturelle, contribua-t-elle à faire oublier cette parution ou fut-elle pour quelques-uns l'occasion d'en parler? Ceux qui s'enchantaient du Paquebot Tenacity et lisaient aussi les Poëmes avaient-ils même remarqué le sens contraire des démarches: celle de personnages désirant ardemment l'Ouest et celle du poète rêvant l'inaccessible Est?

Est-ce encore par une sorte de fascination que Loranger lit "quelques pièces" de Vildrac lors d'une séance de l'Ecole littéraire de Montréal comme le mentionnent dans leur procès-verbal, "Lionel-E. Léveillé, président" et "A[lphonse] Beauregard, secrétaire" (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 312, séance du 12 janvier 1921)? Et en 1938, l'écrivain fera encore appel au Livre d'amour (Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montreal, Paris

of the New World!, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 16, 31 décembre 1938, p. 8), plus précisément au texte intitulé Une auberge (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Livre d'amour, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1914, p. 45-53. Idem, ibid., Les éditions de Minuit, édition augmentée, 1947, p. 45-53).

En 1920, Loranger a plus d'une raison de mentionner des vers de cet auteur. Mais a-t-il eu tort d'insérer ainsi deux citations, l'une de Jules Romains et l'autre de Charles Vildrac, dans son premier recueil? Par ce geste, il attire l'attention des lecteurs canadiens-français sur ces deux écrivains "nouveaux" et incite ses compatriotes à le suivre dans la voie de la modernité. En revanche, il sollicite involontairement la critique, qui verra parfois en lui un simple imitateur. Pourtant, à leur façon, Romains et Vildrac, comme Durtain et Philippe, ont dessiné le canevas de la pensée de Loranger. Le poète s'est reconnu dans ce canevas de significations et y a trouvé ses propres mots et parfois des images qui deviendront authentiquement siennes. C'est un attribut de l'art de permettre ainsi aux autres de se déchiffrer à travers une oeuvre.

Dans les citations placées en épigraphe, Loranger a donc fixé son choix sur deux auteurs dont les noms paraissent

fréquemment dans La Nouvelle Revue Française. Un certain destin unit ainsi les deux écrivains. Mais en France surtout, on est porté à les ré-unir plus que de droit et plus qu'ils ne le désirent eux-mêmes. Romains a édité son livre, La Vie Unanime, à l'Abbaye de Créteil (Christian Sénéchal, op. cit., p. 65, 101), ce lieu longuement rêvé par Vildrac (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Poèmes, 1905, Lille, Editions du Beffroi, 1905, p. 13-44, L'Abbaye (Fragments). Idem, Images & Mirages, [Créteil], "L'Abbaye" (Groupe Fraternel d'Artistes), 1908, p. 29-51, L'Abbaye) et fondé par lui avec quelques collaborateurs: René Arcos, Georges Duhamel, Albert Gleizes, Henri Martin (Barzun), Rose Duhamel (l'épouse de Vildrac), Alexandre Mercereau et Lucien Linard (Christian Sénéchal, op. cit., p. 26-27). Et le normalien Louis Farigoule (qui sera mieux connu sous son nom d'emprunt, Jules Romains) rend souvent visite à ses amis de l'Abbaye (ibid., p. 65, 123), "Association fraternelle d'artistes" (ibid., p. 142, Statuts. Article 3) qui veut réaliser,

> toutes proportions gardées, une sorte de LIBRE VILLA MEDICIS, dont les hôtes, sans aucun joug et conservant tout leur individualisme, puissent oeuvrer en toute paix, communiant dans leur enthousiasme, unissant leurs besoins, associant leurs ressources

(ibid., p. 142, Statuts, Article premier). En fait, la vie de l'abbaye fut courte. Elle s'épanouit dans la ferveur des débuts — du 24 décembre 1906, date de l'aménagement (ibid., p. 29) — et se brisa dans le désenchantement du dernier jour, le 28 janvier 1908 où l'on commença à quitter les lieux (ibid., p. 106).

Mais quels sont donc les liens véritables entre Vildrac et Romains et quelle fut l'influence de ce dernier sur les membres de l'Abbaye? N'a-t-on pas été fortement tenté de les regrouper tous sous la bannière unanimiste? Vildrac en particulier se défend d'appartenir à l'"école unanimiste" qui, d'ailleurs, "n'existe pas" (Michel Décaudin, La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française, 1895-1914, Toulouse, Privat éditeur, Collection "Universitas", 1960, p. 449-450). Déjà en 1910, le fondateur de l'Abbaye avait fait sa propre mise au point (ibid., p. 375). Au sujet du poème Gloire, qui paraît dans le Livre d'amour (1914, p. 88-92; 1947, p. 88-92), Vildrac lui-même affirme qu'il est une "démonstration antiunanimiste, prônant les rapports individuels à l'opposé des manifestations de groupes" (Georges Bouquet et Pierre Menanteau, op. cit., p. 88). Et pour René Arcos, "l'unanimisme, [...] ce fut le domaine privé de Jules Romains" (ibid.). Le

peintre Gleizes témoigne en ce sens:

> "Nous admirions les poèmes de Romains sans les discuter. Car si quelques points généraux nous rapprochaient, nous étions si foncièrement individualistes que le désir de liberté nous liait encore plus dans l'oeuvre abbatiale même."

(Christian Sénéchal, op. cit., p. 66). Alexandre Mercereau et Georges Duhamel nient aussi l'influence de Romains dans leurs oeuvres (Michel Décaudin, op. cit., p. 375. Christian Sénéchal, op. cit., p. 124-125). L'auteur de La Vie Unanime lui-même expliquera les affinités et les tendances littéraires de quelques-uns de ses amis (Michel Décaudin, op. cit., p. 450). Ici, comme en France, on a souvent confondu les "admirateurs" de Jules Romains avec ses "disciples". Ces quelques témoignages contribuent sans doute à diminuer les ambiguïtés à ce sujet.

Loranger, dont la sensibilité littéraire est affinée, a dû percevoir à travers leur poésie les différences qui séparent Vildrac et Romains. Le premier, animé d'un grand idéal, mais plus individualiste, est à la fois fraternel et généreux, et plus épris de liberté que le second qui, lui, semble d'une intelligence remarquable et passionné davantage par les liens et les forces des groupes. Comme Loranger, les deux poètes se posent de sérieuses questions

sur leur art et sur les formes poétiques nouvelles. Mais l'écrivain d'ici est plus proche des dernières théories de Vildrac (1910) que celles émises par Romains. Celui-là avait d'abord rejeté avec fracas le vers libre. Ignorant les possibilités et les "mécanismes" des vers irréguliers, il loua le "cadre" ancien et les rythmes connus et pratiqués par ses devanciers (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Opinions. Le Verlibrisme. Etude critique sur la forme poétique irrégulière, Ermont (S.-&-O.), Edition de la Revue Mauve, 1902, 39 p.). Quelques années plus tard, Vildrac, ayant progressivement quitté les règles de la poésie classique, n'écrirait plus:

> Le poète (qui emploie le vers régulier) n'a-t-il pas alors la double gloire de l'Idée exprimée et de la difficulté vaincue

(ibid., p. 29)? En 1910, il publie en collaboration avec Duhamel des pages qui, cette fois, tenteront "d'expliquer et de défendre le vers libre" (Georges Duhamel et Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Notes sur la technique poétique, Paris, Champion, 1925, p. v, viii). Loranger aurait sans doute désavoué certaines notes des auteurs ayant trait à l'enjambement (ibid., p. 6), au choix des "sujets qui exigent une apparition des vers réguliers" (ibid., p. 8) et à leur refus de reconnaître des valeurs

à un texte ambivalent (ibid., p. 29). Mais l'ensemble de ces notes pouvaient convenir davantage à Loranger que les savantes théories de Romains et de son ami Chennevière (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule) et Georges Chennevière, Petit traité de versification, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, Collection "Les documents bleus", no 2, 1923, 143(7) p.).

Plus poète que théoricien, l'auteur des Atmosphères a saisi la qualité essentielle de la poésie de Vildrac. Et il s'est peut-être modelé sur le Livre d'amour — où le vers libre est pratiqué avec aisance — pour rendre une musique plus intime, une incantation assurée par la répétition de certains vers ou de certains mots. La voix personnelle et sincère de Vildrac, sa manière de sentir et de dire n'ont pas été sans émouvoir Loranger. C'était lui rendre justice et hommage en le citant fort à propos dans un premier livre. Mais l'influence de Vildrac sera plus marquée dans les Poëmes dont le titre, une tautologie, est le même que celui adopté par l'écrivain français en 1905 (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Poèmes, 1905, Lille, Editions du Beffroi, 1905, 130 p.).

P. 411

## III

P. 412

## UN CONTE

1. On ignore si autres proses, sur la couverture des Atmosphères, correspond strictement à cette troisième division intitulée Le vagabond. Car on songe aussi à "poèmes en prose" ou à "prose poétique". Loranger, à court de textes, aurait-il inséré en dernier ressort ce conte? Il répétera d'ailleurs un geste analogue pour A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir (Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p.) en y ajoutant cette fois une pièce de théâtre, L'orage (Farce en un acte) (ibid., p. 35-43) qui porte le même titre qu'un conte — L'orage — (ibid., p. 25-26). Quoi qu'il en soit, si le contenu du livre refuse de s'organiser dans une certaine unité, il n'en est pas de même du sous-titre qui figure sur la couverture. Celui-ci, en plus de faire très moderne, ne force pas les différences à s'intégrer entre elles, mais les situe comme telles sans les définir clairement.

P. 413 LE VAGABOND

1. Ce conte paraît aussi dans le tome I des Contes publiés par Fides (Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 34-37). On trouve une nouvelle version du vagabond dans la série des contes du cycle de Joë Folcu publiés régulièrement sous la rubrique Les contes de la "Patrie", dans l'édition dominicale de ce périodique de 1940 à 1942. En voici le texte intégral:

LE VAGABOND DEVOYE

Ce mendiant avait-il la faveur des chiens, que nul aboiement ne s'élevait des fermes sur son passage, ni à son entrée, pour la nuit, dans les granges? On ne le voyait à Saint-Ours qu'une fois le printemps et l'automne, et jamais chien n'alla plus loin que de flairer sa besace. Même un Pataud, né de l'hiver, était mis en confiance par son épouvantail sur la route, et par sa canne ferrée. Serait-ce que le doyen des caniches eût promulgué une consigne à la fonte des neiges? Pourtant, ce quêteux pastoral n'était pas garni d'une barbe blanche que l'on pût confondre avec celle d'un Santa Claus hors saison.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, vous dira sans doute que les chiens savent distinguer, des cheminots, le "quêteux monsieur", du mendiant, la fripouille. A moins que celui-ci, le septième d'une famille, disposât du don de les museler à distance, ou d'une laideur à les mettre en fuite.

Lorsque le mendiant, sur le haut de la côte, au soir montant, s'est proposé de faire profession de voleur, qui proclamera qu'une telle quiétude lui pesait?

*

Comme les autres saltimbanques de la charité publique, ce mendiant avait au printemps quitté le rang de Sainte-Julienne pour n'y retourner qu'à l'automne; ce rang de Sainte-Julienne, le rendez-vous, l'hiver, des gueux de la province. C'est là que chacun, à l'abri de maisons historiques négligées par l'Histoire; c'est là que chacun apportait ses vices et ses trucs d'acrobates; sa roulotte, la terreur des enfants; ses chevaux volés; ses couleurs défraîchies de la Bohème. On eût dit les éléments d'un cirque en faillite.

Ce n'est point à l'exemple des siens que ce mendiant s'était décidé à voler. Ce soir, sur la côte, le goût du vol ne fut pas spontané. Il s'est concrétisé à l'idée de la seule confiance qu'on lui faisait et qu'il a envisagée comme une insulte à son titre de quêteux.

Ai-je caché, moi, se disait-il, mes qualités de mendiant honnête? Pourquoi se cacher pour voler de l'argent caché? A la faveur de la nuit, malgré mes intentions de voleur, un chien viendra lécher ma main de voleur.

Il en avait assez de cette confiance que l'on n'accordait, somme toute, qu'aux êtres inoffensifs. Puisqu'il avait des chiens la confiance qu'on ne leur accorde même pas, il allait, lui, montrer son mépris pour les petits sous et le beurre rance des tranches de pain dur.

Lorsqu'on me redoutera comme voleur en liberté, se disait-il encore, ma main tendue vaudra son plein d'or. On saura que cette main de mendiant peut se transformer en main de malfaiteur. L'on conviendra qu'il vaut mieux lui faire un accueil payant, de crainte qu'elle ne s'indigne et se venge le soir même.

C'est bien ça, pensait de son côté Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ce mendiant est fatigué de ses "quatre pattes blanches" et de "passer sur un pont sans payer". Si les chiens le suivent amicalement, c'est peut-être qu'il a des déchets, ce quêteux trop bien nourri. Nous l'avons accueilli: il sait où se trouve notre bien.

*

Sur le haut de la côte, le mendiant avait arrêté son choix sur une ferme que le brouillard enveloppait déjà dans la vallée. Et, lorsqu'il pénétra dans la cour, aucun chien ne "cracha son rhume" derrière la brume. Une seule fenêtre éclairée s'offrait dans l'ombre à son observation. A l'abri derrière un tombereau renversé, il dressa son plan d'attaque.

Dans le rayon de l'abat-jour d'une lampe, une famille attardée par le travail des champs, prenait son repas. Que de bonheur, sous la lampe! Des enfants, levés tôt comme des vieillards, dormaient sur leur chaise, comme des vieillards. Ceux-ci se lèvent avec l'aube, afin de ne rien manquer de leurs derniers jours: les enfants font de même. Autrement, la nuit serait pour eux habitée par des fantômes ou par

des quêteux. Et c'est la première fois que le mendiant constatait que sa présence dans l'ombre pût enjoindre des enfants au sommeil.

Le mendiant qui ne mendierait plus, mais qui allait se servir à son gré, avait déjà tendu une main inoffensive à cette famille. Par la fenêtre, il revoyait sur le vaisselier, à la troisième tablette, le vieux sucrier où la femme cachait les économies de la maison, avant de les confier à la banque du village, ou à la caisse paroissiale. Au dernier passage du mendiant, c'est dans cette cachette que la femme, toujours mise en confiance, avait plongé sa main pour n'en retirer qu'une pièce noire!...

Voilà la rançon de l'honnêteté, pensait le nouveau voleur. Un infirme de surface, ou un acrobate redoutable aurait reçu une pièce blanche, mais il ne saurait pas, comme moi, où se trouve le pécule. Aux gens honnêtes, les plus belles occasions! Jamais le quêteux redouté n'eût été accueilli dans cette cuisine...

*

C'est à ce moment de ses réflexions paradoxales que le mendiant éprouva une douleur. Son épaule d'homme accroupi avait été impressionnée par un

frôlement! Interdit, même dans l'ombre, il n'osait tourner la tête! Déjà, il regrettait son projet de vol. Le calme de cette maison devait être simulé. On avait dû le voir entrer; à son allure, le deviner. L'un des employés de la ferme ou l'un des fils devait monter le guet. L'autre, au premier contact de son épaule, s'était sans doute ressaisi. Dans l'ombre, il allait bondir et crier à la rescousse. Peut-être était-il armé!!!

La lutte s'engagea, sourde. C'est le mendiant qui avait attaqué! Par le souffle de l'autre, à ses côtés, il l'avait identifié! Puis il avait chargé; et toute sa force de grand marcheur, il l'avait mise au service de ses bras! Jamais amour n'a valu une telle étreinte! De peur que l'autre n'appelât au secours, le mendiant l'écrasait contre sa poitrine...

Les deux corps s'écroulèrent dans leur embrassement! Contre la paille crissante, l'autre avait râlé!

La fenêtre s'était éteinte. On avait emporté la lampe dans la porte de la cuisine. Des ombres énormes de jambes couraient contre le mur de la maison. Sans un mot, tant la stupeur était grande, les

deux lutteurs furent séparés. Maintenant, retenus par des poignes solides, ils étaient dans le rayon de la lampe.

*

A grands cris de joie, on avait reconnu le mendiant.

—Ce cher vieux!!!

Il avait capturé un voleur de grand chemin! Et pendant que l'"autre" était ligoté, sous une avalanche de coups de poing, tant l'indignation ne connaissait plus de bornes, le "cher vieux", ce "brave vieillard", on l'époussetait; les enfants se faisaient grand honneur de porter alternativement sa besace, quelque peu échancrée, et sa canne, vers la maison. Même que la bonne mère de famille, comme on faisait escorte au brave homme vers la cuisine, le gratifia, sur le seuil de la porte, d'un sonore baiser sur le front.

Le mendiant était trop ému, ou trop essouflé, pour "souffler" mot. Mais il se reprit, et jusqu'au petit jour... Aucun détail de cette lutte "en une seule ronde" ne fut omis. Quant au préambule du récit, dès que le bouchon d'un vieux whisky eut grincé

contre le goulot, il était simple dans sa simplicité. Le mendiant était venu pour coucher, sans déranger personne, dans la grange; il avait vu; il avait vaincu...

Et je suppose, d'ajouter ici Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que tous les chiens de la terre, le lendemain, lorsque le mendiant, bien "bourré" de victuailles et d'argent de poche, est remonté sur la route, que tous les chiens de la terre ont dû hurler... d'humiliation...

(Jean-Aubert Loranger, Le vagabond dévoyé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 18, 5 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 127-130).

Donc vingt ans plus tard, après sa parution dans Les Atmosphères, l'auteur remet une nouvelle version du vagabond au périodique où il occupe un emploi. Loranger est devenu un lecteur assidu de Freud (Jean de Laplante, Une formule neuve, "Québec-Inédit", in Le Canada, Montréal, 47e année, no 247, 28 janvier 1950, p. 4). Aussi la psychologie du personnage du "quêteux" est-elle exploitée davantage dans la seconde version.

Comme pour la plupart des contes de La Patrie, l'action se passe dans le petit village de Saint-Ours. Joë Folcu, l'âme dominante des récits, le commentateur attitré et parfois l'inspirateur de l'écrivain, ajoute sa parole originale à celle du conteur. D'ailleurs, il ne manque pas de qualités pour intervenir dans le dialogue. En effet, "Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, grand "expliqueur" de rêves par surcroît" (Jean-Aubert Loranger, Auriez-vous rêvé, déjà, que vous ne rêviez pas?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 34, 25 août 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 189), "avait été gardien des archives de la paroisse. Il savait parler la langue des notaires et celle des seigneurs" (Jean-Aubert Loranger, Les rentes seigneuriales ou "un conte de Noël" en été, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 21, 26 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 140). "Autrefois marin fluvial" (Jean-Aubert Loranger, Deux histoires de brume pour marins d'eau douce, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 29, 21 juillet 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 169), ayant acquis une longue expérience sur terre et sur eau, il ne manquait jamais d'imagination pour résoudre un problème. Le conteur retient les jugements

d'un tel personnage. Même s'il "n'était pas juge", il en avait l'apparence:

> En tout cas, les juges ne le reconnaissaient pas comme tel, de même que les coroners et les magistrats. [...]
>
> Mais d'un juge sans pratique, Joë Folcu, en consultation bénévole, n'en donnera pas moins l'impression. Sans toge, ni tricorne, il toussote quand même, retire sa pipe et il penche de l'oreille. Que de jugements dans sa raison; que de "majesté présidentielle", assis, les jambes pendantes, au bord d'une galerie.

(Jean-Aubert Loranger, Où l'air d'une danse et la fumée d'un feu sont monnaie de singe, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 35, 1er septembre 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 194). On peut croire qu'il n'a jamais tort:

> Mais comment prendre Joë Folcu en défaut d'attention, lui, l'homme sans distraction, l'homme qui prévoit tout et qui devine les intentions les plus secrètes, même celles des animaux?
>
> [...]
>
> En homme avisé, Joë Folcu est homme à s'attendre à toutes les éventualités puis à y répondre, même du poing

(Jean-Aubert Loranger, Le plus efficace des moyens pour assurer la guérison du hoquet, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 4, 26 janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 289-290).

Son adresse nous est donnée:

> l'ancien fermier, et peut-être le futur seigneur de Saint-Ours, n'est aujourd'hui qu'un simple marchand de tabac en feuilles, à deux portes du barbier, dans la rue principale du village

(Jean-Aubert Loranger, De la comète Halley, à la comète Cunningham, il n'y a que du fumier de cochon, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition nationale, 6e année, no 47, 24 novembre 1940, p. 68. Idem, Contes, tome I, p. 252). Rien ne peut échapper au commerçant qui a son négoce situé au coeur même du village, à proximité du quai et de l'église. Les moeurs des habitants de Saint-Ours comme leurs entreprises lui sont parfaitement connues. Aussi, Joë Folcu fait-il bonne figure dans les contes, en compagnie des riverains rangés ou des marginaux, tels les "quêteux".

P. 414 2. Dans un autre conte, un itinérant rencontre aussi un village sur sa route. Mais cette fois, le mendiant fait sien ce "pays" moins hostile:

> Comme un dogue à bohémiens, qui aurait fui la roulotte de ses maîtres, l'infirme avait adopté le pays de Joë Folcu parce que celui-ci s'était trouvé sur sa route

(Jean-Aubert Loranger, Ceci est une tout autre histoire..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine,

8e année, no 10, 8 mars 1942, p. 14. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 210).

3. Loranger raconte l'histoire d'un vagabond venu d'une autre paroisse et qui demandait respectueusement l'aumône. Son aventure, à la fin, peut ressembler à celle des "quêteux des paroisses voisines" dont parle Adjutor Rivard (Adjutor Rivard, Chez nous. Chez nos gens, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, (c1923) 4e édition, 1924, p. 57-58). Mais le personnage de Loranger doit marcher:

> La poussière, comme de la neige,
> gardait les vestiges de l'homme.
> Les pas enregistraient à la route
> la décision qu'il avait de s'éloi-
> gner

(p. 414), tandis que ces sortes de "quêteux" décrits dans Chez nous. Chez nos gens font la "tournée en voiture — charrette ou quatre-épées en été, berlot en hiver" (Adjutor Rivard, op. cit., p. 57). La visite de ces mendiants n'est guère attendue. Ils n'éveillent ni curiosité, ni intérêt chez l'habitant comme c'est le cas à l'arrivée des "quêteux qui viennent de loin" (ibid., p. 49). Ils n'apportent pas de nouvelles de l'autre bout du pays. Et ils ne

sont pas de "chez nous". Leur réputation est mauvaise. Les villageois et les paysans peuvent s'en méfier:

> le quêteux, après avoir accepté ce qu'on lui donne, ne se fait aucun scrupule de prendre aussi ce qu'on ne lui offre point. Pour parler clair, le quêteux des paroisses voisines est assez souvent un voleur. A son double métier, il s'enrichit presque. On en a connu qui prêtaient de l'argent! Or, pour prêter, tout le monde sait qu'il faut avoir de quoi

(ibid., p. 57-58).

Au départ, le vagabond de Loranger n'entretenait aucune mauvaise intention. Mais il modifiera bientôt sa conduite après que les mieux nantis lui auront refusé la seule "victuaille qu'il faut pour atteindre à un autre village". Ce mendiant ignorait sans doute qu'il faut parcourir les "concessions" où "il y a du bien bon monde" (ibid., p. 50). Car le "quêteux", plus expérimenté et mieux informé, "ne séjourne guère dans les gros villages, dans les forts, où, à vrai dire, les bourgeois ne sont pas invitants à son gré" (ibid.).

Un conte, Le norouâ, met en scène le quêteux Kenoche. Le conteur, le père Ménard, renseigne son auditoire sur le personnage:

> Il restait, à quatre arpents d'icitte, où Péloquin a bâti, aujourd'hui, son moulin

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 10. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 45). C'était un "quêteux" de la paroisse:

> "Kenochè avait donc commencé par tirer du village tout ce qu'il put, pour ensuite pousser plus loin, chez les voisins, sa randonnée de quêteux

(A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 11. Contes, p. 46). Il n'avait pas de chance ce pauvre "quêteux" et le père Ménard en donne la raison:

> on aime toujours ça quand un quêteux vient de loin; c'est plein d'intérêt quand on le fait jaser

(ibid.).

Il y eut plusieurs types de "quêteux" à une certaine époque dans notre société. Adjutor Rivard nous le précise:

> Il y a d'abord le vrai mendiant, le mendiant classique, le quêteux traditionnel et proprement dit

(Adjutor Rivard, op. cit., p. 49). C'est "le quêteux qui vient de loin" (ibid., p. 52).

> Un autre type: le quêteux charlatan (...) aussi vient de loin, et l'on sait encore moins d'où il sort. Personne n'oserait le lui demander... C'est qu'il n'est pas commode, celui-là!

(ibid., p. 53). Il dispense des onguents, des remèdes (ibid., p. 53-54). Puis, il y a le "jeteux de sorts [qui], sans frapper, prend les sous et s'en va" (ibid., p. 56). "Sombre, taciturne, l'oeil en dessous" (ibid., p. 55), on le craint naturellement (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 22-24. Idem, Contes, tome I, p. 57-59. Le conte s'intitule justement Le jeteux de sorts).

> Parmi les quêteux qui viennent de loin, il faut compter les bohémiens (...) qui vont par bandes, qui voyagent en famille, et en voiture. Un mendiant, un vagabond, un chemineau n'est pas un bohémien; mais un vagabond, sa femme et ses enfants, dans une grande charrette traînée par une haridelle, voilà des bohémiens. Même, un train de bohémiens doit comprendre plusieurs familles et plusieurs voitures, avec des chiens et des chevaux qui suivent

(Adjutor Rivard, op. cit., p. 56). Ces gens terrifient

femmes et enfants. Et, mieux connus, le "quêteux des paroisses voisines" (ibid., p. 57-58) et celui "de la paroisse" (ibid., p. 58-61).

A l'époque où écrivait Loranger, les "quêteux" ne manquaient pas dans notre littérature. Mentionnons entre autres Le "quêteux", conte de Damase Potvin (La Canadienne, Montréal et Toronto, vol. 5, no 2, mai 1922, p. 4-5, 20, 22-23), Les quêteux qui jettent des sorts, de Blanche Lamontagne-Beauregard (Almanach du Peuple Beauchemin pour 1922, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 53e année, 1921, p. 301-302), Les trois quêteurs du Bon Dieu, conte anonyme (Almanach du Peuple Beauchemin pour 1933, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 64e année, 1932, p. 312-323), Adeline et Célestin, dans Courriers des villages, par Clément Marchand (Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1940, p. 39-42). Ainsi, dans cette période de notre histoire où les moyens de communication étaient inexistants, les "quêteux" hantaient l'imagination campagnarde.

P. 417 4. Loranger, qui, avant Le vagabond, avait cité quelques vers du grand oiseau blanc de Vildrac, s'est-il encore inspiré du Livre d'amour? En effet, dans le texte

> L'adieu, l'avant-dernier poème du recueil (qui) peut être considéré comme le second volet d'un diptyque dont le premier volet est Le grand oiseau blanc, poème liminaire

(Georges Bouquet et Pierre Menanteau, Charles Vildrac, présentation par Georges Bouquet et Pierre Menanteau, choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similé, Paris, Editions Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, no 69, 1959, p. 89), nous lisons ces vers de Vildrac, au début de deux strophes:

> Il y avait au fond de cet homme
> Un être ignoré de lui-même,
> Un être simple et riche encore
> De la confiance des enfants,
>
> [...]
>
> Il y eut soudain au fond de cet homme
> Un banni plein d'étonnement et de douleur.
> La mer, son bruit son mouvement
> Et le règne de son volume
> Lui firent horreur

(Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Livre d'amour, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1914, p. 135, L'Adieu. Idem, ibid., Les éditions de Minuit, édition augmentée, 1947, p. 135, L'Adieu).

Vildrac a exercé sur Loranger une influence plus subtile et tout aussi importante que Romains. Le poète avait en effet emprunté des mots, des images, parfois un vers entier à ce dernier. Il s'était même appliqué à

écrire des textes "unanimistes". Tandis que des phrases, ici et là, quelques vers — bien peu — ont été inspirés par l'oeuvre de Vildrac. Mais ce qu'il faut noter surtout, c'est une certaine atmosphère, un ton spécial, une couleur verbale, une note intime qui imprègnent de la même façon l'oeuvre de Vildrac et celle de Loranger à certains moments. Mais les ressemblances entre Les Atmosphères et Poëmes d'une part, et le Livre d'amour d'autre part, sont moins palpables que celles que nous discernons dans l'oeuvre poétique de Romains, principalement dans La Vie Unanime.

5. Le vagabond avait peur de lui-même, peur en quelque sorte de ses bras trop puissants. Il se savait mu par une autorité intérieure qui lui commandait de se venger et il craignait de trop bien répondre à ses impulsions:

> Avec cet esprit de vengeance, que la fatigue de la route avait exagéré, il avait peur de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement.

Cette peur, chez Loranger, de la force musculaire incontrôlée, lui avait-elle été inspirée par un fait remarquable d'un de ses ancêtres de Salaberry? Car dans la famille, on connaissait bien l'histoire de ses héros (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le

17 mai 1975), tout comme on léguait respectueusement aux enfants l'héritage ancestral (Janine-E. Gosselin, Culte du souvenir chez les descendants de Salaberry, in Le Petit Journal, Montréal, édition finale, vol. 24, no 2, 6 novembre 1949, p. 44).

L'ancêtre de Loranger, l'Honorable Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry (4 juillet 1752-22 mars 1828) (Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, [s.e.], Québec, J.-A. K.-Laflamme, imprimeur, 1905, p. 27-56: Cf. p. 27, 40) était doué d'une musculature des plus "enviables". Sa force physique était bien connue. Lui-même craignait qu'elle ne lui jouât de mauvais tours et que, trop prompt, il ne pût maîtriser totalement la puissance de ses muscles. Philippe Aubert de Gaspé, un autre ancêtre de Loranger, dans un chapitre de ses Mémoires, où il donne plusieurs exemples illustrant le courage et la force du héros, décrit les artifices qu'emploie l'homme fort pour dompter son caractère:

> Monsieur de Salaberry portait constamment un gourdin énorme, espèce de masse herculéenne. Je lui dis un jour en badinant:
>
> — Il est heureux, colonel, que vous soyez doué d'une aussi grande force: tout autre que vous serait mort de fatigue, le soir, après avoir porté pendant la journée un semblable poids.

> — Ce n'est pas pour mes bienfaits, me dit-il, que je suis toujours armé de cette masse ridicule; c'est mon mentor, mon égide, car je suis prompt comme la poudre, mais cette massue me crie sans cesse: point de bêtises Salaberry! et je reviens immédiatement à la raison; une canne ordinaire n'aurait pas le même effet. Assez patient pour une injure personnelle, j'entre en fureur lorsque je vois le fort opprimer le faible

(Philippe A[ubert] de Gaspé, Mémoires, Ottawa, G.E. Desbarats, Imprimeur-éditeur, 1866, réimpression: Yorkshire (Angleterre), S. R. Publishers Limited, New York, Johnson Reprint Corporation, La Haye, Mouton & Co. N.V., 1966, p. 476). Cette force était un héritage naturel dans la lignée des de Salaberry:

> Comme tous les canadiens connaissent la force musculaire de la famille Salaberry établie dans cette colonie depuis plus de cent ans, on doit supposer qu'elle leur a été transmise par leurs ancêtres de temps immémorial, ainsi que semble le prouver la note suivante extraite des mémoires de cette illustre famille

(ibid., p. 458-459). Dans le paragraphe suivant, l'auteur des Mémoires raconte les circonstances qui ont présidé à la remise de la devise "Force à superbe! Mercy à Foible!" lors de la bataille de Coutras en 1587 par Henri IV lui-même à un ancêtre du nom de de Salaberry (ibid., p. 459). Les fils du juge de paix, Maurice de Salaberry (ibid.,

p. 470) et le héros de Châteauguay, Charles-Michel de Salaberry, ce dernier étant de "taille moyenne" (ibid., p. 486), jouissaient aussi d'une force prodigieuse (ibid., p. 483-487). Loranger lui-même n'était pas démuni des qualités physiques dont ses ancêtres avaient pu tirer une certaine gloire. Voici à ce sujet le témoignage d'un journaliste qui connut l'écrivain "fin-janvier 1929 à La Presse" et qui eut l'occasion de le rencontrer fréquemment jusqu'au mois d'août 1930:

> J'imagine que, pendant ses années de collégien, il avait dû pratiquer les sports avec une certaine adresse. Je sais qu'il parlait avec autorité de hockey, de natation et de boxe. Je me souviens particulièrement d'un jour où je l'avais invité au YMCA, dont j'étais membre. Il nageait comme un poisson et plongeait avec une hardiesse de casse-cou, opérant des sauts périlleux à partir du tremplin le plus élevé. Physiquement, en fait, il était énergique; et, peut-être, plus combatif que ne l'auraient censément autorisé son poids et sa stature

Et cet ami établit une comparaison avec d'autres poètes tout aussi sportifs:

> Rien, là, qui fût incompatible avec la poésie. Byron ne fut-il pas grand nageur? Et Robert Choquette ne fut-il pas boxeur

(lettre de Monsieur Placide Labelle, le 24 janvier 1977)?

Loranger ne devait-il pas un jour prouver son habileté à la nage et au sauvetage devant de nombreux journalistes? Lui-même se fait le narrateur d'un de ses exploits:

> Nous étions en bateau, lorsque j'ai connu Jean-Charles Harvey. Hôtes, fort joyeux, de la Canada Steamship, les journalistes montréalais et de Québec se rendaient, cette année déjà lointaine, à la Malbaie, pour l'inauguration, au Manoir Richelieu, d'une salle de danse et d'une piscine de natation.
>
> Dans l'eau, nos ébats faillirent se changer en drame salin! N'eût été les secours que je lui portai, ô! tout à fait par hasard! Hervé Gagné, chef des nouvelles à la "Presse", aurait connu le fond de la piscine! (Drôle de curiosité journalistique!)
>
> Le soir même, à l'heure des discours, Jean-Charles Harvey, en tant que québecois, fit de l'événement d'une noyade manquée le sujet de son allocution. "Les journalistes montréalais, dit-il, ne se font pas, entre eux, de concurrence! La "Patrie", dont Loranger est le représentant aujourd'hui aux fêtes du Manoir, vient de sauver la "Presse"!"

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Jour d'an ou d'anniversaire, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 7).

Loranger pouvait, sans difficulté, créer un type de héros dont la force quasi mythique étonnait les villageois; il en comptait parmi ses ancêtres, et de véritables hommes

forts. C'était d'instinct que le conteur peuplait les récits de ces "boulés", sorte de matamores, toujours prêts à étaler leur force physique (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 6-8, Les hommes forts. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 38-40. Ce conte avait paru, avec variantes, sous le titre Les hommes forts. Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15. Il est aussi inséré dans le texte même du conte Tel magicien-né, apprenti sorcier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 44, 2 novembre 1941, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 143-146. Jean-Aubert Loranger, Quatre "boulés" qui s'ignorent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 49, 7 décembre 1941, p. 19. Idem, Contes, tome II, p. 158-161. Jean-Aubert Loranger, A l'époque des "boulés", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 20, 17 mai 1942, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 248-250).

P. 418 6. Charles Vildrac, dans L'Adieu, avait écrit ces vers qui ont pu inspirer Loranger:

> Et pendant une éternité
> L'énorme vacarme liquide
> Lui devenait intérieur

(Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Livre d'amour, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1914, p. 133. Idem, ibid., Paris, Les éditions de Minuit, édition augmentée, 1947, p. 133).

P. 420 7. La soeur du poète, Mademoiselle Zélie Loranger, qui, un jour, dit à son frère, au sujet de sa poésie: "Tu écris des choses qu'on ne peut même pas lire", aimait pourtant ses contes. Elle lui aurait même suggéré de "faire garrotter" le voleur lors du dénouement car ce geste n'apparaissait pas dans le texte que lui aurait montré l'écrivain avant la publication des Atmosphères (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 29 avril 1971).

## LES ATMOSPHERES

### EDITION ORIGINALE (1920)[1] COMPAREE A LA REEDITION (1970)[2]

| Edition originale | Réédition | Titres | Lignes[3] | | Pages[4] |
|---|---|---|---|---|---|
| POUR MA FEMME | pour ma femme | | | | 3 (19) (374) |
| I | 1 | | | | 5 (23) (375) |
| Quelque chose s'est mis à exister soudain. Jules Romains. | Quelque chose s'est mis à exister soudain. JULES ROMAINS. | | | | 7 (25) (376) |
| LE PASSEUR | Le passeur | x | | | 9 27 (377) |
| PROLOGUE | prologue | x | | | 11 27 (378) |
| Eglise | église | | 5 | 6 | 11 27 (378) |
| LE PASSEUR | le passeur | x | | | 12 28 (379) |
| régistre | registre | | 2 | 2 | 12 28 (379) |
| vieillesse. | vieillesse.[1] | | 6 | 6 | 12 28 (379) |
| | [note[5]] | | | | 28 |

---

[1] Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p.

[2] Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, 175 p. Avant-propos par Gilles Marcotte, p. 9-17.

[3] Nous indiquons la ligne qui paraît dans la première édition (1920), puis celle qui figure dans la réédition (1970). La ligne de notre thèse est la même que celle de l'édition originale.

[4] Nous indiquons d'abord la page qui paraît dans la première édition, puis celle de la réédition. Nous ajoutons, entre parenthèses, la page correspondante dans cette thèse.

[5] Dans l'édition préparée par Gilles Marcotte, on remarque un renvoi après le mot vieillesse, le seul renvoi du livre. Voici la note qu'il laissait au bas de la page 28: "1. TROTSKY: la vieillèsse est la chose la plus inattendue du monde. (mémoire)".

| Edition originale | Réédition | Titres | Lignes | | Pages |
|---|---|---|---|---|---|
| LES REINS | les reins | x | | | 15 31 (382) |
| LE VENT | le vent | x | | | 18 33 (385) |
| jour là | jour-là | | 1 | 8 | 18 33 (385) |
| matin | matin, | | 4 | 11 | 18 33 (385) |
| trait-d'union | trait d'union | | 6 | 13 | 18 33 (385) |
| LA TETE | la tête | x | | | 21 36 (388) |
| LES VIEILLES RAMES | les vieilles rames | x | | | 23 37 (390) |
| LES VIEILLES RAMES (DEUXIEME VERSION) | les vieilles rames (deuxième version) | x | | | 25 39 (392) |
| chapître | chapitre | | 5 | 5 | 25 39 (392) |
| ENSUITE | ensuite | x | | | 27 40 (394) |
| presqu'aussi | presque aussi | | 17 | 7 | 27 41 (394) |
| L'ENNUI | l'ennui | x | | | 29 42 (396) |
| petit-à-petit | petit à petit | | 4 | 4 | 29 42 (396) |
| Eglise | église | | 16 | 14 | 30 43 (397) |
| RETOURNEMENT | retournement | x | | | 31 44 (398) |
| II | 2 | | | | 35 48 (401) |
| [LES HOMMES QUI PASSENT] | | | | | |
| petit-à-petit | petit à petit | | 13 | 13 | 39 52 (404) |
| [AVEC L'HIVER SOUDAIN] | | | | | |
| [un blanc] les entendre. | [pas de blanc] les entendre. | | 12 | 12 | 43 56 (408) |

| Edition originale | Réédition | Titres | Lignes | | Pages |
|---|---|---|---|---|---|
| Et plus il allait,<br>plus s'élargissait<br>la plaie,<br>Charles Vildrac. | Et plus il allait,<br>plus s'élargissait<br>la plaie.<br>CHARLES VILDRAC. | | | | 47 59 (410) |
| III | 3 | | | | 47 61 (411) |
| LE VAGABOND | Le vagabond | x | | | 52 65 (413) |
| fît | fit | | 8 | 9 | 53 66 (414) |
| dûe | due | | 12 | 14 | 53 66 (414) |
| justifiait de la | justifiait la | | 18 | 21 | 53 66 (414) |
| de suite; | de suite: | | 2 | 24 | 55 67 (416) |
| câdre | cadre | | 17 | 15 | 55 68 (416) |
| le trop plein | le trop-plein | | 12 | 8 | 56 69 (417) |
| cette | cet | | 19 | 16 | 57 70 (418) |

## LES ATMOSPHERES

### EDITION ORIGINALE (1920) COMPAREE A NOTRE EDITION

| Edition originale | Notre édition | Lignes | Pages[1] |
|---|---|---|---|
| LE PASSEUR | | | |
| régistre | registre | 2 | 12 (379) |
| fut | fût | 8 | 14 (381) |
| jour là | jour-là | 1 | 18 (385) |
| matin | matin, | 4 | 18 (385) |
| trait-d'union | trait d'union | 6 | 18 (385) |
| eut | eût | 17 | 21 (388) |
| chapître | chapitre | 5 | 25 (392) |
| petit-à-petit | petit à petit | 4 | 29 (396) |
| [LES HOMMES QUI PASSENT] | | | |
| peit-à-petit | petit à petit | 13 | 39 (404) |
| LE VAGABOND | | | |
| l'occupait; | l'occupait: | 10 | 52 (413) |
| dûe | due | 12 | 53 (414) |
| câdre | cadre | 17 | 55 (416) |
| corps-à-corps | corps à corps | 11 | 56 (417) |
| le trop plein | le trop-plein | 12 | 56 (417) |
| cette | cét | 19 | 57 (418) |

[1] Nous indiquons d'abord la page qui paraît dans l'édition de 1920, puis, entre parenthèses, celle qui figure dans notre thèse.

# POËMES

P. 421 POËMES

1. Quand Loranger publie ce recueil en 1922, il a fait la grande traversée, il a connu l'enivrement du départ et aussi l'angoisse du retour. Mais auparavant, il avait lu à plusieurs séances de l'Ecole littéraire de Montréal une partie de son manuscrit, l'autre n'ayant été écrite que lors de son séjour à l'Ile d'Aix (lettre de Marcel Dugas, le 4 [janvier] 1922, à Isaïe Nantais, archives de Madame Lyse Nantais-Picher) et à son retour d'Europe (Poëmes. Sur le 45e, Thèse, p. 505-507). Ainsi, le 16 février 1921:

> M. Loranger lit quelques poèmes écrits sur un rythme japonais. Le Haïkaïs (sic) d'une quinzaine de pieds et le OUTA de cinq petits vers

(Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal, Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 314); le 2 mars 1921:

> M. Loranger lit quelques pièces de son volume en préparation. Toutes (sic) des "OUTA"

(ibid., p. 315); le 9 mars 1921:

> M. Loranger relit ses stances placées dans leur ordre définitif, plus quelques-unes non encore communiquées à l'Ecole

(ibid.); le 16 mars 1921:

> M. Loranger lit quelques strophes nouvelles de sa série

(ibid., p. 316).

On pouvait remarquer l'achevé d'imprimer de Poëmes:

> Achevé d'imprimer le premier avril mil neuf cent vingt-deux, par L. AD. MORISSETTE, 46 Notre-Dame Ouest, Montréal.

Le dessin qui figure sur la couverture et sur la page de titre porte les initiales d'Adrien Hébert, un peintre que Loranger avait côtoyé au Nigog quelques années plus tôt.

Le 3 avril 1922, le journal Le Canada annonce la parution du recueil dans un court texte dont voici un extrait:

> Ce genre étonne, la fantaisie en est absolue. [...] L'auteur a pris plaisir à violenter la mesure comme la rime

("Poëmes" de Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 306, 3 avril 1922, p. 5). C'était souligner toute l'originalité du livre. Une curieuse notation en est faite par la Librairie Beauchemin dans son almanach:

> AVRIL [1922]. [...] —Les Atmosphères, poëmes, par Jean-Aubert Loranger

(1921, L'année artistique et littéraire canadienne, 1922, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1923, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 54e année, 1922, p. 235). D'après les annonces de

Poèmes [sic],
par Jean-Aubert Loranger..... $1.00

la Librairie Beauchemin ferait la vente du volume (Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes. Pour les connaître, il faut les lire, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1924, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 55e année, 1923, p. 419. Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1925, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 56e année, 1924, p. 426. Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1926, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 57e année, 1925, p. 427).

P. 422 A MA MERE CES POEMES SONT DEDIES.

1. Marie-Louise-Lucie Beaudry naquit le 11 juin 1876, à Montréal. Elle était la fille de Louis-Joseph Dézéry-Beaudry, "employé de la Corporation", et de Dame Marie-Amélie-Elizabeth Hatt (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1876, no 580). Son père était le fils de Louis Beaudry, marié à Lucie Dézéry, le 19 juin 1844 (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1844). Le mariage des parents de Lucie Beaudry eut lieu le 21 octobre 1873, à l'église Saint-Pierre de Sorel. Cf. registre de l'état civil de cette paroisse, pour l'année 1873, registre 22, folio 79, no 88). Louis Beaudry, malgré son peu d'instruction, eut une carrière fructueuse d'administrateur (Revue mensuelle, in Journal de l'Instruction Publique, Québec, vol. 15, nos 6-7, juin-juillet 1871, p. 87). Gérant de la Compagnie du Gas de la Cité de Montréal, il la fit prospérer. A sa mort, les directeurs reconnurent sa compétence et son habileté à gérer cette entreprise (Feu M. Louis Beaudry, in Le Nouveau Monde, Montréal, 4e année, no 282, 7 juillet 1871, p. [2]. Mémorial nécrologique. Témoignage en l'honneur de feu M. Louis Beaudry, in La Minerve, Montréal, vol. 63, no 251, 7 juillet 1871, p. [2]. Il fut

Madame Lucie Beaudry-Loranger
(1876-1953), la mère du poète.

aussi administrateur de la grande succession Masson (Notice sur Louis Beaudry, Ecuier, in L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Montréal, 3e année, 1871, p. 543), et membre éminent de la Société Saint-Jean-Baptiste (ibid., p. 544. Mémorial nécrologique. Feu M. Beaudry, in La Minerve, Montréal, vol. 63, no 249, 5 juillet 1871, p. [2]. Louis-Joseph Dézéry-Beaudry marcha sur les traces de son père. Il fut "assistant comptable", "comptable", puis "comptable en chef" pour la cité de Montréal (Beaudry [...] L. J. Dezery, in Lovell's Montréal Directory, for 1895-1896, Montréal, John Lovell & Son, vol. 53, 1895, p. 455. Cf. Cf. aussi les autres Lovell jusqu'en 1915-1916: 1897-98, p. 478; 1898-99, p. 494; 1899-1900, p. 573; 1900-1901, p. 602; 1901-1902, p. 641; 1902-1903, p. 640; 1903-1904, p. 651; 1904-1905, p. 672; 1905-1906, p. 708; 1906-1907, p. 708; 1907-1908, p. 706; 1908-1909, p. 710; 1909-1910, p. 736; 1910-1911, p. 760; 1911-1912, p. 766; 1912-1913, p. 818; 1913-1914, p. 855; 1914-1915, p. 526; 1915-1916, p. 888).

L'admiration et l'affection que Loranger voue à son grand-père révèlent-elles en lui une affinité de talent pour les affaires? Le jeune Loranger entreprend

des études qui le laisse supposer: il s'inscrit à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau). Il reçoit le numéro 373 pour l'année scolaire 1908-1909 (les Archives de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal ne détiennent pas le registre d'admission de 1908-1909, renseignement donné par Madame Marie-Paule Villeneuve-Reingruber. Ce numéro est mentionné sur le registre de 1909-1910. Cf. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1909-1910; cf. aussi ce même registre pour l'année scolaire 1910-1911 — Loranger quitte cet endroit le 12 décembre 1910. Il prend des "leçons privées" et reviendra au Plateau —. Cf. les registres de cette institution pour les années scolaires 1911-1912, 1912-1913, 1913-1914 et 1914-1915, Archives de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal). Le 1er février 1915, Jean-Aubert Loranger abandonne définitivement ses études à cette académie commerciale. Plus tard, le poète fera preuve d'une inaptitude totale à gérer ses propres biens. En 1933, il ira même jusqu'à "déclarer faillite", laissant aux créanciers sa bibliothèque (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, la soeur du poète, le 15 juillet 1971).

Par sa mère, qui est la fille de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry (Madame Augustus Hatt, née à Chambly en 1817

et décédée à Montréal en 1896. Cf. Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, (s.e.), Québec, J.-A. K.-Laflamme, imprimeur, 1905, p. 101-102), Lucie Beaudry descend de la grande famille des de Salaberry, famille d'ingénieurs comme autrefois de militaires. Une descendante des de Salaberry, Pauline Archer (ibid., p. 115), est la femme de Georges Vanier, ancien gouverneur général du Canada.

Lucie Beaudry épouse, le 3 février 1896, Joseph-Thomas Loranger, alors étudiant en médecine (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'année 1896, no M-4). Les deux familles habitent la même rue: Saint-Denis (Lovell's Montreal Directory, for 1895-96, Montréal, John Lovell & Son, vol. 53, 1895, p. 346: "999 [St Denis] Loranger Mrs., wid T.J.J. Loranger J.T. med student"; "1119 [St Dénis] Beaudry L.J.D., accountant"). Le juge Loranger, père de Joseph-Thomas Loranger, fut "l'un des plus beaux cerveaux que notre nationalité ait produits au XIXe siècle" (Jean-Jacques Lefebvre et Louis-Philippe Gagnon, Louis-Henri Archambeault, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 1, 1941, p. 174). Il alla même plaider au Conseil Privé où il gagna une cause célèbre (Henry Wulff Trigge

and Alfred Trigge vs. Flavien Lavallée, in Canadian Reports. Appeals Cases. Appeals allowed or refused by the Judicial Committee of the Privy Council on Appeal from the Dominion of Canada, 1852-1863, arranged, annotated and edited by Walter Edwin Lear, Toronto, Arthur Poole & Co., Law Publishers, 1911, volume IV, p. 456-487). Sa femme, Zélie-Angélique-Suzanne Borne, était la petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé (registre de l'état civil de Havre-Aubert, Iles de la Madeleine, pour l'année 1841, no B-16. — Naissance et baptême le 21 juillet 1841 —. Pierre-Georges Roy, La famille Aubert de Gaspé, Lévis, [s.e.], La Compagnie J.E. Mercier, Imprimeurs et Relieurs, 1907, p. 159-160). Jean-Aubert Loranger garde le souvenir de ces familles qu'il connaît bien et dont sa mère lui vante les mérites. Il aura en mémoire le nom de l'Honorable Louis Beaubien qui épousa, en 1864, la petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé, Suzanne-Lauretta Stuart (ibid., p. 153. Celle-ci est la fille d'Elmire-Charlotte Aubert de Gaspé (1817-1899) et d'Andrew Stuart (1812-1891), ibid., p. 151-152). C'est ainsi que le poète en proie à de graves difficultés financières, sera hébergé gratuitement dans une propriété de la rue Stuart (no 420), appartenant à l'Honorable Louis Beaubien (lettre de Madame Laurette Beaubien-

Perrault, le 17 novembre 1976. Lettre de Mademoiselle Marie Wattiez, le 12 décembre 1976. Cf. aussi l'Annuaire montréalais de Lovell, 1938-1939, Montréal, John Lovell & Son, Lomited, vol. 96, 1938, p. 689, 1793. Voir aussi les annuaires de 1939-40, p. 541, 1629, 1940, p. 546, 1668).

Chez les Loranger comme chez les De Gaspé, on connaît de nombreux deuils. Le juge Thomas-Jean-Jacques Loranger perdit sa première femme, Sarah-Angélique Truteau (qui deviendra Trudeau), une semaine après la naissance de sa fille Alexina (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1858. Elle mourut à l'âge de 30 ans, le 15 octobre 1858. En 1866, il perd un fils que lui donne sa seconde épouse (lettre de Philippe Aubert de Gaspé à Raoul de Beaujeu, son petit-fils, citée par Jacques Castonguay, La Seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé, Saint-Jean-Port-Joli, Montréal, Fides, Collection Loisirs et Culture, 1977, p. 141-142). Celle-ci n'avait pas connu son père, Louis-Eusèbe Borne, marchand des Iles de la Madeleine, décédé à cet endroit "dans l'hiver de 1841-1842" (Pierre-Georges Roy, La famille Aubert de Gaspé, p. 159). A son mariage, Joseph-Thomas

Loranger était orphelin. Il mourra jeune (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1900. Le docteur Loranger, dont l'avenir s'annonçait brillant, est décédé le 30 août 1900, à l'âge de 27 ans), laissant son fils, Jean-Aubert, qui n'a pas encore quatre ans, et sa fille Zélie âgée de deux ans. Mais tant d'épreuves resserraient les liens de famille. On s'entraidait. Madame Lucie Beaudry, avec ses enfants, va demeurer chez ses parents, Monsieur et Madame Louis-Joseph Dézéry-Beaudry, 493, rue Saint-Denis, Montréal (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1909-1910, 1910-1911 et 1911-1912, Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal). Cette dernière pouvait mesurer tout le poids de ce deuil, ayant elle-même perdu son père alors qu'elle n'avait pas deux ans (Augustus Hatt est décédé le 28 mars 1853 et sa fille était née le 27 mai 1851. Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, p. 102-103). Zélie Borne fut recueillie avec sa mère, Elizabeth-Zélie Aubert de Gaspé, par l'abbé Thomas Aubert de Gaspé, le fils de Philippe Aubert de Gaspé (renseignement donné par Monsieur Luc Lacourcière, le 4 avril 1979).

Selon Philippe Aubert de Gaspé, la maison des de Gaspé serait rattachée par Madame Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, née Marie-Anne Coulon de Villiers (mariée à Québec, le 30 juin 1745), à celle de Villiers de l'Isle-Adam (Philippe Aubert) de Gaspé, Mémoires, Ottawa, G. E. Desbarats, Imprimeur-éditeur, 1866, réimpression: Yorkshire (Angleterre), S. R. Publishers Limited, New York, Johnson Reprint Corporation, La Haye, Mouton & Co., N.V., 1966, p. 9. Cf. aussi Jacques Castonguay, op. cit., p. 34, 58). Le jeune Jean-Aubert eut une enfance comparable à celle de Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889), qui "grandit choyé" et "admiré" (Gustave Kahn, Villiers de l'Isle-Adam. I, in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1er juillet 1922, p. 294). Loranger connaissait les oeuvres de ce "lointain parent" tel que le remarque Robert de Roquebrune (Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 31, 1968, p. 96), et possédait peut-être une certaine affinité d'esprit avec l'écrivain français. Ne pourrait-on pas appliquer à l'auteur des Contes de Joë Folcu ce que Mallarmé découvre dans les Contes cruels de Villiers: "cette dualité (...) d'un songeur et d'un railleur" (Stéphane Mallarmé, Oeuvres complètes,

texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1945) 1970, p. 502. Quelques médaillons et portraits en pied. Villiers de l'Isle-Adam. Conférence). Lucie Beaudry était de même apparentée à Robert de Roquebrune dont la mère était aussi une de Salaberry (Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, p. 113-114).

"Rousse" (renseignement donné par Robert de Roquebrune, le 7 février 1974), très distinguée, pleine de dignité et de belle apparence, Lucie Beaudry est femme du monde, avec "une certaine réserve" (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974), et aime les voyages. Mais elle est aussi femme de "devoir". Après la mort de son mari, elle s'abstient de se remarier afin d'être exclusivement au service de ses enfants, Jean-Aubert et Zélie, auxquels elle est très attachée. Jean-Aubert a pourtant ses préférences. Elle l'emmène seul en visite chez les Loranger, de célèbres magistrats et avocats, laissant à la maison la pauvre Zélie. Les vacances se passent à Saint-Ours. On se rend chez Mademoiselle Mathilda Hatt (Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, p. 102) et l'on fréquente les

Jean-Aubert Loranger et sa soeur Zélie.

propriétaires des deux manoirs. On aime rencontrer la jeune seigneuresse, Mademoiselle Marguerite Taschereau (renseignements donnés par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971). Loranger, qui ne fait jamais allusion à sa famille, parle "bien de sa mère" (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974). Pour dédier ce livre à sa mère, il fait une phrase complète. La dédicace à sa femme sera plus brève: "Pour ma femme" (Les Atmosphères). "Elle avait des rentes", nous assure le journaliste Jean Dufresne; "elle vivait dans un bel appartement". Ecoutons Loranger lui-même dans les "propos" rapportés par Albert Laberge:

> Tout allait bien. Je n'avais jamais d'inquiétude. Je croyais que la vie était toute organisée, qu'il n'y avait qu'à se laisser faire, à laisser couler les jours. A vingt-six ans [sic], je me suis dit: Bon, mon vieux Loranger, tu vas te marier. Et je me suis marié. C'est alors que j'ai commencé à travailler. Avant cela, je n'avais jamais gagné une piastre [?]. Simplement tendu la main à ma mère qui était aussi généreuse que possible. Aujourd'hui, c'est à peine si elle en a assez pour elle. Malgré son bon coeur, elle ne pourrait me donner une piastre

(Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 90-91). Même si les informations d'Albert Laberge sont parfois imprécises, elles

révèlent toute l'importance des relations qui existaient entre la mère et le fils. C'est que, au dire de sa fille, Madame Loranger "aimait beaucoup son fils; elle l'aimait à ne pas vouloir s'en séparer. Et elle le gâta trop" (renseignement donné le 15 juillet 1971). Sur une photographie, Madame Loranger tient son garçon et la bonne tient la fille: "C'est comme ça que ça se passe dans les familles; on confie la fille à la bonne pendant que la mère s'occupe de son garçon", de commenter Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971, quelques mois avant sa mort.

Loranger abuse-t-il de l'affection de sa mère? Alors que celle-ci doit vivre de l'usufruit en attendant que le capital soit légué aux enfants, Jean-Aubert demande deux fois du capital à sa mère. Zélie se révolte. Mais ces montants lui sont accordés et déduits de son héritage (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971). Loranger est dans le besoin. Il doit, en effet, se marier et partir pour l'Europe. A Albert Laberge, il avoue avoir "fait plusieurs séjours à Paris", et, "en deux ans (...) dépensé vingt mille piastres" (Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, p. 90). On peut en douter, car son séjour en France ne dura que de mai à décembre 1921 (cf. Le retour de l'enfant prodigue, I, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1058-1076).

Loranger visitait souvent sa mère. Quand il mourut, il ne l'avait pas revue depuis un certain temps. Celle-ci pouvait cependant prendre contact avec son fils par les contes qu'il publiait dans La Patrie. Elle pouvait les lire avec plaisir, mais réprouvait le ton avec lequel le conteur parlait des gens de Saint-Ours (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971). Lucie Beaudry mourut le 13 mai 1953 (registre de l'Etat civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal, pour l'année 1953).

P. 424 PRELIMINAIRE

P. 425 [QUE DEVIENDRA MON COEUR]

1. Il est significatif que Loranger ait repris ce poème avec seulement quelques variantes dans la partie V du retour de l'enfant prodigue:

Variantes:

vers en ajout: Et pourtant...

vers 1: Que serais-je devenu

vers 10: Ce coeur, que tu désavouais

vers 11: N'allait pas se rajeunir

(Thèse, p. 493-494).

Pourquoi cette répétition? Le poète pressentait-il les suites funestes d'une aventure amoureuse quand il écrivit son Préliminaire? L'emploi au présent du vers 10 de ce poème et à l'imparfait dans Le retour de l'enfant prodigue laisse entendre que l'événement malheureux s'est produit.

P. 426 2. Loranger se serait-il inspiré de mots du poème Europe pour écrire sa deuxième strophe?

La breloque, dont s'éteint,
Au souvenir, le vestige
Qu'elle avivait du passé,
Ne vaut que son pesant d'or,
Au plateau de la balance

Les mots souvenir, vestige, plateau et balance se trouvent

déjà dans un poème de Romains. On y voit en effet plateau, souvenir, vestige, mais balancent:

> Un long plateau dénudé, mal en équilibre,
> Que traversent d'assez étranges renflements
> Tout un relief trop vieux qui a perdu son sens.
>
> [...]
>
> Quelque chose, pourtant, s'étire
> D'un peu pelé, d'un peu battu;
> Pas un chemin, mais une trace,
> Un souvenir de pas anciens.
>
> Les naseaux des chevaux de tête
> Flairent savamment le vestige;
> Et les brides tendues balancent
> Des corps de cavaliers petits

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 73).

Malgré des emprunts de vocabulaire, Loranger garde essentiellement son autonomie créatrice. A travers les signes qu'un autre texte lui fournit, on perçoit la projection authentique et originale de son propre univers intérieur.

P. 427

MARINES

1. Une suite de cinq poèmes figure sous ce titre. Ce n'est point ici sans raison que l'on songe à Brise marine de Mallarmé (Stéphane Mallarmé, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1945) 1970, p. 38. Poésies du Parnasse contemporain. Brise marine). Soit coïncidence chez deux écrivains qui auraient marché parfois dans des voies presque parallèles, soit influence du grand poète français sur Poëmes, cette célèbre pièce renferme presque toute la démarche intérieure de Loranger. Tentons de vérifier cette affirmation.

Mallarmé:

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

Loranger:

Que deviendra mon coeur,
Desserti de ton amour...

(Poëmes. (Que deviendra mon coeur), Thèse, p. 425).

Ouvrez cette porte où je pleure..

La nuit s'infiltre dans mon âme.
(...)

Partout, j'ai cherché l'Introuvable.

(...)

Dans les livres qui sont des blancs
Laissés en marge de la vie,
Où des auditeurs ont inscrit,
De la conférence des choses,
De confuses annotations
Prises comme à la dérobée

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 480-481, 483, 485).

Avant que de "fuir" la banalité en poésie, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'avait pas "lu", comme Stéphane Mallarmé, "tous les livres".

(Jean-Aubert Loranger, Nouvelles images sur le printemps, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 15, 12 avril 1942, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 229).

Mallarmé:

Fuir! là-bas fuir! [...]

Loranger:

Je sens de nouveau monter,
Avec le flux de ses eaux,
L'ancienne peine inutile
D'un grand désir d'évasion

(Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 429).

Mallarmé:

O nuits! ni la clarté déserte de ma lampe

Loranger:

Et si la lampe qu'on éteint
Fait retomber sur tes yeux clos

(Poëmes. Ode, Thèse, p. 442).

La nuit dans le corridor
Où ma lampe allume
L'espace ouvert d'une porte

(Poëmes. Moments, III, Thèse, p. 449).

Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 480, 485).

Mallarmé:

Sur le vide papier que la blancheur défend

Loranger:

La lampe casquée
Pose un rond sur l'écritoire.
— Une assiette blanche

(Poëmes. Moments, XII, Thèse, p. 467).

Mallarmé:

Je partirai! Steamer balançant ta mâture,

Loranger:

Je partirai moi aussi

(Poëmes, Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 430).

Lancer, aux steamers de l'exil,

(Poëmes. Le brouillard, Thèse, p. 439).

Mallarmé:

Un ennui, désolé par les cruels espoirs,

Loranger:

Les heures s'égrènent sans cesse
De l'immobilité du temps,
Et dans le sablier, la chute,
Sans fin, recommence toujours
De mes espoirs pulvérisés

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, III, Thèse, p. 488).

Mallarmé:

Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs!

Loranger:

A l'infini de la distance,
Que j'entendais encor les mots
Qui devaient clore ton adieu

(Poëmes. L'adieu, Thèse, p. 843).

Mallarmé:

Et, peut-être, les mâts, invitant les orages

Loranger:

Tout le meilleur de l'avenir
Se livrait alors sans défense,
Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Etait trop pure pour croire à l'ombre

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, Thèse, p. 491).

Sans affirmer avec certitude que ce poème fut pour Loranger un modèle d'art poétique, il est indéniable qu'il comporte d'étranges ressemblances de composition avec le recueil, Poëmes.

P. 428

## EBAUCHE
## D'UN DEPART DEFINITIF

Pour Marcel Dugas

1. Ce poème a été traduit par Larry Shouldice (Sketch For a Final Departure, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 17, 19. Le texte français paraît en pages 16, 18).

2. La brève épopée du Nigog était terminée depuis la fin de 1918 quand, en 1920, Marcel Dugas est nommé "archiviste du gouvernement canadien à Paris" (Un deuil littéraire. Marcel Dugas est mort, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 232, 8 janvier 1947, p. 12. Léonce Brouillette, Marcel Dugas: sa vie et son oeuvre, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat de l'Université (en français), Québec, mars 1970, p. xiv, 41). Il se serait embarqué au printemps pour la France. Loranger venait de perdre un ami. Bien plus, son rêve d'un grand départ s'évanouissait:

O toi, l'heureux qui t'en vas.

Il en ressentait un vif regret. D'autant plus que Dugas ne fut pas le seul compagnon du Nigog à partir. Robert de Roquebrune, cousin de Loranger, et son épouse, Josée Angers, avaient quitté le pays en février 1919 (Robert de Roquebrune,

Marcel Dugas (1883-1947)

(La Revue Populaire
de novembre 1930).

Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, no 31, 1968, p. 104); Léo-Pol Morin avait donné un dernier concert à Montréal le 8 janvier 1919 (Fréd[éric] Pelletier, Les concerts. Les adieux de Léo-Pol Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 10, no 6, 9 janvier 1919, p. 1) et il avait "joué en concert à une matinée musicale de l'Odéon, le 2 mai 1919", écrivait-on dans une liste de récitals du musicien à Paris (Léo-Pol Morin, le 3 mars au Windsor, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 45, 24 février 1922, p. 4); Fernand Préfontaine et son épouse, Rosanne Bélanger (décédée à Paris deux ans plus tard: Madame Fernand Préfontaine, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 259, 5 novembre 1921, p. 4), étaient arrivés à Paris à l'automne de 1919 (Robert de Roquebrune, op. cit., p. 120). La débâcle sur le fleuve qui met fin à

la conscience
D'un univers immobile

est un appel irrésistible vers la grande voie d'eau. Mais, moins heureux que ses compagnons, Loranger doit se contenter d'écrire simplement au futur:

Je partirai moi aussi.

On sait que Marcel Dugas (1883-1947) (Un deuil littéraire. Marcel Dugas est mort, in Le Canada, Montréal, 44e

année, no 232, 8 janvier 1947, p. 12), qui signait aussi:

> Tristan Choiseul, Marcel Dac, Marcel Henry, Roger La Salle, Persan, Le Rat, Sixte le Débonnaire, Turc, Alain Mérul, Montmertre, Les frères Maugas

(Bernard Vinet, Pseudonymes québécois, édition basée sur l'oeuvre de Audet et Malchelosse intitulée: Pseudonymes canadiens, Québec, Editions Garneau, 1974, p. 301), passa presque toute sa vie à Paris, dont il avait fait sa patrie: "Je n'en connais pas d'autre", avouait-il (lettre de Marcel Dugas, le 14 mars 1914, à Maria Dugas-Courteau, citée par Jean Ethier-Blais, Où sont mes racines..., in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 251. Lettres de Marcel Dugas à sa famille (1911-1914), in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 279). De 1910 à 1914, il y mène une vie intellectuelle et artistique intense (Marcel Dugas, Approches, Québec, Editions du Chien d'Or, 1942, p. 10-25) alors qu'il y retrouve ses amis d'un "ancien club littéraire", Le Soc, fondé par Jean-Baptiste Lagacé (Persan (pseudonyme de Marcel Dugas), Estudiantina. "Le Soc", in Le Nationaliste, Montréal, vol. 6, no 50, 6 février 1910, p. 3), "René Chopin, Guillaume Lahaise (Guy Delahaye) et Paul Morin" (André-G. Bourassa, Surréalisme et littérature

québécoise, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, p. 29). A Paris, Dugas fréquente aussi Léo-Pol Morin et il se familiarise avec tous les Grands de la musique moderne (Marcel Dugas, Approches. Cf. p. 9-39, son premier chapitre intitulé Léo-Pol Morin. Adrien Plouffe, Léo-Pol Morin. Un artiste, un initiateur, un homme, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 249, 30 janvier 1934, p. 3). Il s'intéresse aux oeuvres de Ravel, Stravinski, Debussy, Dukas, Roussel, Séverac. Il semble "plus familier avec le Montmartre des années 1912-15 et le futurisme d'Apollinaire et de Marinetti qu'avec le dadaïsme naissant" (André-G. Bourassa, op. cit., p. 31). On se rend compte de ces influences françaises par sa correspondance, qui est une révolte (Marcel Dugas, Lettres à sa famille (1911-1914), in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 279-280, lettre du 14 mars 1914 à Maria Dugas-Courteau; p. 281, lettre de mars 1914 à Alice Courteau). Son Psyché au cinéma (Marcel Dugas, Psyché au cinéma, Montréal, Paradis-Vincent, éditeurs, 1916, 110 p.), nous dit André-G. Bourassa,

> est une invitation au rejet des principes littéraires et des morales de contrainte, à la manière du "désordre" de dada

(André-G. Bourassa, op. cit., p. 30). Il se passionne pour les Ballets Russes (Marcel Dugas, Approches, p. 21-23).

De retour au pays en 1914, Dugas occupera un poste à la Bibliothèque Municipale de Montréal (Un deuil littéraire. Marcel Dugas est mort, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 232, 8 janvier 1947, p. 12). Il se joindra aussitôt à la Tribu des Casoars, choisissant, selon l'usage, comme surnom celui d'Hiérophante essentiel (Jean Panneton, Philippe Panneton, poète, homme de théâtre, moraliste et romancier, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat ès lettres, Québec, 1971, p. 9). Dans l'enceinte de l'Arche, Dugas est à son aise: il révèle à ses auditeurs Verlaine, Baudelaire, Régnier et Laforgue (Ringuet (pseudonyme de Philippe Panneton), Confidences, Montréal et Paris, Fides, 1965, p. 55). Il manifeste une étonnante sensibilité quand il récite des vers. Un témoin, Ubald Paquin, nous le dépeint dans une demi-extase:

> Debout dans un coin de l'Arche plongée dans le clair obscur que dispensait une lampe turque de cuivre ciselé, il lui arrivait souvent de réciter des vers de la comtesse de Noailles, d'Henry de Régnier et autres. Il vibrait alors de tout son être. Sa voix chantait plutôt qu'elle ne disait les strophes mélodieuses. La figure exsangue, le geste dramatique, il s'emballait, s'exaltait, et quand il avait terminé, il titubait presque, physiquement exténué

(Ubald Paquin, La tribu des Casoars, in La Revue Populaire, Montréal, 35e année, no 11, novembre 1942, p. 62). Il y fait une conférence sur Péguy. Ce n'était pas sa première d'ailleurs. Deux ans plus tôt, il en avait donné une sur Verlaine au "316 rue Saint-Denis" (Jean Panneton, Vie et oeuvre de Philippe Panneton-Ringuet (1895-1960), thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le diplôme d'études supérieures en français, Québec, 1969, p. 37. Sixième gala à l'"Arche", in Le Devoir, Montréal, vol. 8, no 126, 31 mai 1917, p. 8. Soirée de gala chez les Casoars. M. Marcel Dugas fait une conférence sur Péguy devant un auditoire choisi à l'Arche, in Le Devoir, Montréal, vol. 8, no 127, 1er juin 1917, p. 3).

C'est au Nigog, cependant, que Marcel Dugas a l'occasion de rencontrer Loranger durant l'année 1918. Pour l'auteur des Atmosphères, c'est l'un des contacts les plus enrichissants. Dugas, en effet, portait déjà en lui, en même temps que ses attaches symbolistes — on sait quelles étaient ses préoccupations à l'Arche — ce culte suprême de l'imagination poétique, cette exclusive admiration pour celle qui "ne pardonne pas" (André Breton, Manifestes du surréalisme, Paris, Jean-Jacques Pauvert, Edition complète, 1972, p. 16, Manifeste du surréalisme (1924).

> Mon imagination — cette adorable maîtresse! — je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé

écrira-t-il dans Confins (Tristan Choiseul (pseudonyme de Marcel Dugas), Confins, Paris, [s.e.], 1921, p. 113).

Au Nigog, Dugas est l'un des principaux animateurs du groupe avec les trois fondateurs, Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune et Léo-Pol Morin. Il s'intéresse de près aux idées en art et à leurs promoteurs. Le 21 mars 1918, par exemple, il fait une conférence sur Paul Morin, Guy Delahaye et Robert de Roquebrune; le 11 avril, il parle d'Albert Lozeau et de René Chopin (Léonce Brouillette. op. cit., p. xiii-xiv. Conférences du "Nigog", in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 108). Durant l'année, il publie sept articles dans la revue. Dans son dernier, signé d'un pseudonyme, Dugas défend le modernisme en art, c'est-à-dire l'idée que la forme l'emporte sur le sujet (Montmertre (pseudonyme de Marcel Dugas), La paix, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 12, décembre 1918, p. 406-408). On le voit, c'était s'opposer abruptement au régionalisme. Dans Jeux et ris littéraires, il offre au lecteur une violente réplique à l'adresse d'Arthur Letondal. Ce musicien distingué avait soutenu avec passion, dans Le Nigog, contre les partisans de l'anti-régionalisme, que c'est "l'âme

canadienne" qu'il importe de faire revivre par "des sujets canadiens" (Arthur Letondal, L'âme canadienne, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 7, juillet 1918, p. 213-216). Dugas lui rétorque que "la langue française ne serait pas ce qu'elle est si on avait tenté de la corrompre avec des canadianismes" (Marcel Dugas, Jeux et ris littéraires. A M. Arthur Letondal, musicien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 8, août 1918, p. 254). En outre:

> "L'argot, puisqu'on tient vraiment à en dénicher quelque part, se trouve bien plutôt dans ces contes du terroir remplis de canadianismes. [...] Personne en France, sauf pour amusement ou défi, ne songerait à se traduire en langue romane, en français du quatorzième siècle. On ne fait plus cela. [...]"

(ibid., p. 254-255). Dugas s'élevait ainsi contre une doctrine littéraire qui empêchait la libération des esprits et de la sensibilité. Et le but du Nigog était "d'amener le public canadien à la connaissance de la production française contemporaine" (Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, éditeurs, 1929, p. 112). Aussi était-il dans l'esprit même du Nigog de lutter avec véhémence contre le régionalisme.

Loranger, encore jeune, participe modestement à cette critique à la fois enjouée et "profonde" (Gérard

Morisset, La peinture traditionnelle au Canada français, Montréal, Le Cercle du livre de France, Collection L'Encyclopédie du Canada français, no 2, 1960, p. 202) des fervents disciples de la revue. En fait, il n'écrira que deux articles (Jean L[oranger], Le pays laurentien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 102. Jean-Aubert Loranger, A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 205-207). Mais on peut juger de ses convictions artistiques et littéraires par les quelques lignes qui forment son premier article. Loranger, en effet, refuse d'attribuer quelque importance au sujet canadien et insiste sur l'idée qu'"une littérature se vivifiera plus par la culture de son style que par le choix des sujets qui y sont développés", se rangeant de toute évidence du côté des modernistes.

La guerre mondiale terminée, Dugas ne songe plus qu'à retourner en France. Il étouffe au pays. De nouveau, comme en 1909, il sent en lui monter un refus obstiné de la "condition québécoise", à l'instar de Paul Morin. Il revit le tourment qu'a connu Nelligan. Il veut échapper à son sort tout comme Albert Laberge (Jean Ethier-Blais, Où sont mes racines..., in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 267). C'est dans cet état d'esprit qu'il

s'embarque pour la France. Loranger, dont toute la vie est tendue vers ce rêve de partir, n'en peut plus dans son milieu. Ce n'est pas encore, comme pour Dugas, un refus désespéré:

> Mais je n'ai pas accepté
> D'être ce désemparé.

Quoi qu'il en soit, Loranger partira l'année suivante pour la grande aventure rêvée. Au début de l'année 1921, Dugas avait été hospitalisé un mois (Les nôtres à Paris. La formation d'un cercle des Etudiants. - Visite d'un groupe de "curlers". Déplacements, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 23, 26 mars 1921, p. 6. Léonce Brouillette, op. cit., p. xiv, 49). Quelques mois plus tard — avant un autre séjour à l'hôpital qui "faillit être fatal" à Dugas (lettre de Marcel Dugas à Isaïe Nantais, en date de janvier 1922, citée par Léonce Brouillette, op. cit., p. 49) —, cet ami fidèle prit de courtes vacances et accompagna le couple Loranger, de Paris à l'Ile d'Aix (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre 1975). Pourtant, quand, après un séjour paradisiaque d'environ six mois dans cette île enchantée, Loranger devra revenir au pays, faute d'argent (renseignement donné par la soeur du poète, Mademoiselle Zélie Loranger, le 29 avril 1971. Lettre du docteur René Pacaud, le 1er juillet 1975. Renseignement donné aussi

le 11 octobre 1975 par le docteur Pacaud), ce sera le désenchantement total. La perspective d'une rentrée contraignante "au pays sans amour", "au pays sans douceur" (Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498-499), est vraiment un "départ définitif" mais qui s'opère à rebours.

De 1920 à 1940, Dugas poursuit son travail d'archiviste du gouvernement canadien, tout en continuant son oeuvre: des "essais critiques qui sont des poèmes" (Jean Ethier-Blais, Où sont mes racines..., in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 254). Ses amis canadiens les plus chers: "Léo-Pol Morin, Ringuet, Robert de Roquebrune, Victor Barbeau" (ibid., p. 257), Adrien Plouffe, Isaïe Nantais (Alain Grandbois, Marcel Dugas, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 7, Profils littéraires, 1963, p. 164-165), et Loranger qui les connaît tous.

Mais survient le deuxième conflit mondial qui chasse une seconde fois Dugas vers son pays d'origine. Exode sans retour. Préposé aux Archives Nationales à Ottawa puis à celles du Château de Ramezay, à Montréal (Un deuil littéraire. Marcel Dugas est mort, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 232, 8 janvier 1947, p. 12), il meurt au début de janvier 1947.

On a dit de lui qu'il "restait actuel, bien que survivant d'une génération assez oubliée, celle des exotiques, des collaborateurs du "Nigog" (Pierre Daviault, Marcel Dugas pensif et souriant, in Le Droit, Ottawa, 35e année, no 20, 25 janvier 1947, p. 2). Marcel Dugas est un déraciné dont la vie fut une "incessante et torturante aventure" dans une "terre vide d'espoir", mais où il tentera de se reprendre sans cesse (lettre de Marcel Dugas au père Guy Courteau, en date du 23 mai 1942. Cette lettre est citée dans la thèse de Léonce Brouillette, op. cit., p. 216). Il a écrit des oeuvres mélancoliques, et quelques-uns de ses poèmes en prose nous rappellent Verlaine. Certains nous le présentent comme un virtuose de la plume ou un amant des mots: "Il assemble les vocables comme un joaillier les pierres précieuses" (Madeleine Bourgeois, Bio-bibliographie de Monsieur Marcel Dugas, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1944, p. 12). En contact quotidien avec les principaux littérateurs et peintres de France, Marcel Dugas connaissait les tendances nouvelles dans leurs multiples cheminements. Aussi a-t-il eu sur plusieurs écrivains canadiens une influence heureuse et considérable et il a "contribué à affiner le goût chez nous" (Marcel Dugas, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 232, 8 janvier 1947, p. 4).

Comment cet esprit des plus modernes en son temps considérait-il son jeune ami Loranger? Dans une lettre à Isaïe Nantais, en date de "Paris, le 4 (janvier) mercredi 1922", Marcel Dugas déclare:

> Loranger est retourné au Canada. Je l'ai regretté, car c'est un être agréable, doué d'une sensibilité intelligente qui me plaît. Il y rapporte un livre qu'il a composé à l'Isle d'Aix, un livre fantaisiste et douloureux

(lettre de Lyse Nantais-Picher, le 1er mars 1976). Dans une autre lettre adressée à Albert Laberge, le 16 juin 1929, Dugas se plaint de n'avoir pas reçu de réponse de Loranger et de Jean Nolin pour un exemplaire de Littérature canadienne. Aperçus, qu'il leur a envoyé (lettre de Marcel Dugas à Albert Laberge, Paris, le 16 juin 1929, Fonds Albert-Laberge, Archives de l'Université Laval, no 241.1/3/4/11). Or, dans son livre, Dugas consacrait dix pages d'une analyse très louangeuse aux deux recueils de Loranger, Les Atmosphères (1920) et Poëmes (1922). Défaillance du courrier? Oubli de la part de Loranger? Dugas, par ailleurs, admire dans l'oeuvre de Loranger l'audace, la fièvre et la modernité:

> Il joue à l'indiscipline, court vers la nouveauté, ce qui est dit tel. Il est désireux d'utiliser les dernières conquêtes poétiques pour leur donner l'accent de sa jeune et vibrante personnalité

(Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, p. 95). Il loue chez lui la "volonté d'être le plus moderne en poésie" (ibid.), appréciation qui porte sur chacune des oeuvres du poète.

Considérant d'abord Le passeur, Dugas affirme que "ce poème en prose est rempli de traits heureux, de détails réalistes, d'observations où préside un goût à la fois simple et cherché [?]" (ibid.). Loranger fut d'abord un spectateur du monde extérieur dans Les Atmosphères, "résolument appliqué, avec des formules ramassées, à nous en faire sentir tout le tragique quotidien" (ibid., p. 98). Quand vient l'heure de la désillusion, ses regards se portent "sur sa vie intérieure". C'est alors que Loranger écrit ses Poëmes (ibid.).

Pour Dugas, ce recueil est une grande "plainte désolée" comme "un violon qui se plaint" (ibid.). L'on songe à ce vers de Baudelaire dans Harmonie du soir:

Le violon frémit comme un coeur qu'on afflige

([Charles-Pierre] Baudelaire, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y[ves]-G[érard] Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade (c1961) 1968, p. 45, Les Fleurs du Mal. Harmonie du soir). Poésie qui dégage un parfum triste, elle s'explique par l'itinéraire intérieur

qu'a suivi Loranger, cette autre figure errante, dans son odyssée en Charente-Maritime:

> Un poète s'est rencontré dans une île où il portait les dons de sa jeunesse, l'espoir ivre de sa pensée. Il y était venu, en pèlerin passionné, chercher la lumière (...). Il y était accouru comme à un rendez-vous d'amour, à une fête des sens et de l'esprit. (...) Mais voilà que le rêve commence de se flétrir; la joie fait place à l'inquiétude, au tourment. (...) le cantique d'ivresse s'est changé en sanglot

(Marcel Dugas, Littérature canadienne. Aperçus, p. 99-100).

Quant à l'expression, Loranger est en "rupture complète avec notre poésie d'autrefois". Il propose au lecteur de son temps une poésie "exilée de celui qui lui donne l'existence". "Son champ, c'est l'âme" (ibid., p. 100). Une poésie où dominent les "subtilités", les "notations fines", où "le poète promène un coeur désabusé" (ibid., p. 103). Et Dugas ajoute: "Nous attendons d'autres oeuvres de cet homme de talent" (ibid.).

Loranger et Dugas: deux écrivains ayant vécu à peu près la même expérience intérieure, deux âmes de poètes hantées par l'obsession de l'ailleurs comme moyen d'échapper à l'angoisse qui monte en eux, et que nourrit l'agression sourde du milieu hostile. Deux voyageurs, enfin,

attirés par le grand large, la liberté qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Mais au lieu d'un départ, c'est un "retour" définitif que connaît Loranger.

3. Dans le poème, Pendant une guerre, Romains avait écrit:

> Nous sentirons que notre épiderme s'avive;
> La fièvre des blessés inconnus le mordra;
> Et nous verrons la ville ramener ses draps

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 145-146). Loranger, lui, écrit:

> Tel, avivé, repousse à
> Ses pieds, le convalescent
> Des draps habités d'angoisse.

Nous y remarquons les mots s'avive (avivé) et draps dans trois vers chez les deux auteurs.

P. 430 4. Dans le conte, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant", Loranger fait allusion à cet endroit qu'il aimait et où il avait l'habitude de flâner:

> un matin que je me promenais sur la jetée du bassin Victoria, avec l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours à ma gauche, et les courants Sainte-Marie à ma droite, un commis du service des signaux, installé dans une cabane de bois, sur le bord du quai, m'avait invité à le remplacer au téléphone

(Jean-Aubert Loranger, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 22, 1er juin 1941, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 60). Outre la "Jetée Victoria, à Montréal, où l'on remorque les steamers" (Jetée Victoria, in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 164, 5 septembre 1925, p. 1), le port possède les jetées King-Edward, Jacques-Cartier et Alexandre (Montréal, port national du Canada vu des airs . Montreal, National Port of Canada Seen From The Air, in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 122, 18 juillet 1925, p. 1).

5. Le premier vers du dernier poème de Images de poëmes irréalisés donne:

L'anneau de fer sur les quais

(Poëmes. Images de poëmes irréalisés, En voyage (Thèse, p. 518).

6. Ce vers permet de croire que le poème fut écrit peu de temps avant le départ de Marcel Dugas pour Paris. Celui-ci quitta le Canada en 1920, vers le mois de

mai (Léonce Brouillette, Marcel Dugas: sa vie et son oeuvre, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat de l'université (en français), Québec, mars 1970, p. xiv, 45). Ebauche d'un départ définitif aurait donc été composé avant la publication des Atmosphères. Loranger n'aurait pas consenti à l'insérer dans son premier livre qui devait paraître en décembre 1920.

P. 431 UN PORT

1. Pendant l'été et l'automne 1921, Loranger réside dans la petite Ile d'Aix dont l'aménagement est simple: trois rues avec des maisons basses, une petite église romane, de grandes allées d'arbres, des rives variées. Le calme souverain de cette île historique, et l'amitié que lui vouent ses habitants y retiennent volontiers le poète. Celui-ci en profite pour visiter les environs avec son ami, le docteur René Pacaud (lettre du docteur Pacaud, le 1er juillet 1975. Entrevue du 11 octobre 1975 avec le docteur Pacaud). Ces vers ont sans doute été inspirés par un des nombreux ports de la Côte d'Aunis (Marcel Delafosse, La Rochelle et la Côte d'Aunis. De Marans à Ronce-les-Bains, La Rochelle, Editions Mélusine, 1966, p. 2-4, 8-15, 32, 36-37, 74, 80-81) que fréquente l'auteur durant son séjour en Charente-Maritime. Lors d'une de ces excursions sur la Côte d'Aunis, il est probablement fasciné par le charme particulier d'un de ces petits ports, lui qui avait l'habitude du grand remous portuaire de Montréal (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 5 décembre 1974). A moins que ce soit, plus proche de son logement, le port même de l'Ile d'Aix que le poète avait l'occasion de parcourir quotidiennement qui lui ait inspiré ce texte.

P. 432 2. La 4e strophe de ce poème:

> Tous les marins laissaient alors
> Dormir, au plus profond des cales,
> Les rapaces désirs du gain,
> Que font surgir, dans tous les coeurs,
> Les marées montantes à l'aube.

ressemble à la 2e strophe du poème de Jules Romains, Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir.:

> Les marchands ont laissé dormir près du comptoir
> Le désir de gagner qui travaille dès l'aube.
> On dirait que, malgré leur âme habituelle,
> Une autre âme s'avance et vient au seuil d'eux-mêmes,
> Comme ils viennent au seuil de leurs boutiques noires

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 37).

Le motif du repos est évidemment le même chez les deux auteurs. En quittant le labeur, ils ont abandonné, par voie de conséquence, le désir d'augmenter leur avoir. On connaît la conception du travail de Loranger. Ne disait-il pas du pauvre passeur:

> L'homme fut pris de l'égoïsme des
> travailleurs qui vivent du travail

(Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 381).

La strophe de Romains semble plus résolue, plus rigoureusement affirmée. Elle se situe dans la ligne de

pensée de l'unanimisme. La poésie de cet écrivain semble parfois procéder davantage d'une philosophie personnelle que d'une vision des êtres. Au contraire, la strophe de Loranger paraît bien sentie. Elle est plus dépouillée, plus transparente et plus suggestive. Le symbolisme de ces vers est authentique. Les cales ne présentent-elles pas une remarquable analogie avec les richesses que recèlent les profondeurs inconscientes de l'homme, lieu de tant de désirs? Et l'aube ne symbolise-t-elle pas ce territoire — mieux éclairé — de la conscience?

En s'inspirant ainsi des vers de Jules Romains, Loranger révèle qu'il lui est possible de "recréer", à partir d'un texte, un univers plus fort que celui qui l'inspire. Mais n'a-t-il pas tort de suivre de trop près le lexique de Romains? En effet, trop de mots semblables se retrouvent dans les deux strophes:

| Jules Romains | Jean-Aubert Loranger |
|---|---|
| ont laissé dormir | laissaient (...) dormir |
| Le désir de gagner | Les (...) désirs du gain |
| l'aube | l'aube. |

P. 433 3. Ces deux mots, <u>déjà vieille</u>, ont-ils été empruntés à Romains qui les avait écrits à la fin d'une strophe du poème <u>Europe</u>:

Longtemps encore avant le soir, un homme est attablé,
Tout seul, dans un cabaret qui fait le coin de deux rues,
Au détour le plus pressant d'une ville déjà vieille"

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poëmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 50)?

P. 434 LES PHARES

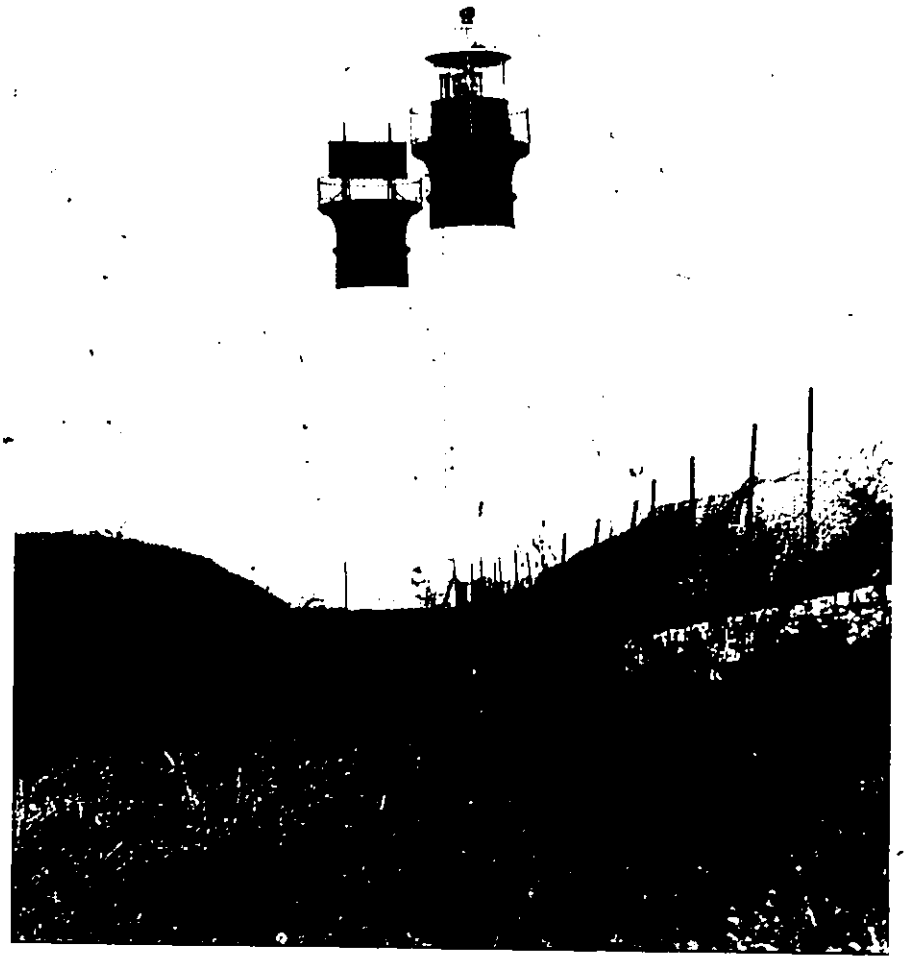
Pour Alice

1. Ce poème a été traduit par Kathy Mezei (The Lighthouses, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 19, 21. Le texte français paraît en pages 18, 20).

2. Il s'agit d'Alice Tétreau, la femme du poète (Les Atmosphères, "Pour ma femme", variantes et notes explicatives, Thèse, p. 539-553). Madame Jean-Aubert Loranger accompagne son mari en France en 1921. Le couple va d'abord à Paris, puis il séjourne plusieurs mois à l'Ile d'Aix. Plus de cinquante ans après ces événements, le docteur René Pacaud qui, en 1921, a connu les époux dans cette petite île de l'Atlantique, se souvient très bien de Madame Loranger. Dans une lettre datée du 1er juillet 1975, il écrit:

> Jean-Aubert était âgé de 25 ans en 1921 assez grand 1$^{m}$ 75 environ, svelte, distingué, un vrai gentilhomme. Son épouse, plus petite, était gaie, enjouée, très gentille, nos relations ont été très amicales.

Lors d'une entrevue à la résidence du docteur Pacaud, à Josnes, Loir-et-Cher, France, celui-ci ajoute que Madame Loranger "était très jolie", qu'elle avait "toujours le sourire". Il nous a confié combien



Les "Phares" de l'Ile d'Aix
(Photo Armand Guilmette).

> le départ du ménage Loranger était déchirant. Ils étaient navrés. C'est pour cela que je les ai accompagnés,

conclut-il (renseignement donné le 11 octobre 1975). En effet, il alla les reconduire jusqu'au Havre (Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1072-1076). Les époux partagent donc le même chagrin de quitter l'Ile d'Aix en décembre 1921. C'est peut-être ce qui motive le poète à dédier ce texte douloureux à sa compagne de voyage.

3. Ce sont, à n'en pas douter, les "phares" de l'Ile d'Aix situés dans l'enceinte du fort La Rade. A vrai dire, il n'y a qu'un véritable phare. La tour Lucifère, qui domine le paysage avec, à peu de distance, une autre tour jumelle mais un peu plus petite, possède seule un feu tournant. "La lanterne se trouve à 24 mètres au-dessus du niveau de pleine mer moyenne de vive eau (coefficient 95)" (Jean Privat, L'Ile d'Aix. "L'Impériale", La Rochelle, Edition Mélusine, p. 43-44). Sa lumière blanche projetée toutes les cinq secondes peut atteindre vingt-trois milles par bonne visibilité. Le mille marin étant de 1 852 m, sa portée est de 43 km. L'autre tour porte un écran rouge qui indique aux navires les dangereux rochers d'Antioche, à Chassiron. Sa portée est de 19 milles marins (35 km). Les

historiens de l'Ile d'Aix reprennent volontiers la description technique qu'en fit le docteur Elie Garnier, dans le Livre des Phares, 1910, p. 348:

> A la pointe de Chauveau, dans l'île de Ré, existe un deuxième feu rouge, dont les rayons viennent couper à angle droit ceux du feu de l'île d'Aix. Pour ne pas se jeter sur le rocher d'Antioche, qui émerge à l'entrée du pertuis de ce nom, les marins doivent se garder d'entrer dans la zone éclairée par les rayons rouges

([Paul] Fleuriot de Langle, L'Ile d'Aix. "Petite Isle". Dernière étape de l'Empereur, La Rochelle, Editions A la rose des Vents, 1949, p. 78. J. C. Flamant, L'Ile d'Aix, [s.l.], Edité par J. C. Flamant, Imprimé sur les presses de l'Imprimerie Nouvelle, Pornic, [s.d., en ou après 1949], p. [6]). C'est le seul phare en France, et peut-être même ailleurs, qui possède une seconde tour pour porter l'écran rouge (renseignement donné par Monsieur Jean Privat, le 15 octobre 1975).

Jean-Aubert Loranger fut certainement plus sensible à la grande beauté de ces colonnes dans le ciel limpide de l'Ile d'Aix ou aux feux scintillants par rare temps sombre, ou la nuit, qu'à leur utilité. Même s'il fit de nombreuses promenades en mer, nous dit le docteur René Pacaud (lettre du 1er juillet 1975. Entrevue du 11 octobre

1975), c'est une autre utilité qu'il accorde aux "phares", celle d'alimenter son rêve.

4. Plus que les distances sillonnées par les feux du phare et dont Fleuriot de Langle nous donne le trajet ([Paul] Fleuriot de Langle, L'Ile d'Aix. "Petite Isle". Dernière étape de l'Empereur, La Rochelle, Editions A la rose des Vents, 1949, p. 79-80), ce sont les "distances douloureuses" du retour, celles qui vont de l'Ile d'Aix à l'Ile de Montréal, que Loranger relève de façon imaginaire dans le ciel orageux du départ.

P. 435 5. Voir Serti dans ton souvenir (Poëmes), variantes et notes explicatives, deuxième note, Thèse, p. 1122-1126.

6. Pour Fleuriot de Langle, les deux tours donnent à la "silhouette" de l'île "le profil d'un navire à l'ancre ayant abaissé ses voiles" ([Paul] Fleuriot de Langle, L'Ile d'Aix. "Petite Isle". Dernière étape de l'Empereur, La Rochelle, Editions A la rose des Vents, 1949, p. 77-78). Il établit une comparaison qu'il prête, cette fois, à l'artiste:

> Lorsqu'il flâne aux abords de l'Anse à la Croix, il regrette comme une faute d'esthétique le voisinage trop rapproché des deux tours. Il les compare, non sans irrévérence, à deux

> chandelles blanches, dont la mèche aurait charbonné et dont la cire de l'une aurait fondu plus vite que la cire de l'autre

(ibid., p. 78).

Le phare de l'Île d'Aix avec sa lanterne munie de quatre faisceaux lumineux est comparable à un moulin. Jean Privat, un écrivain qui a séjourné très longtemps dans l'île et qui habite encore ce lieu durant la belle saison (renseignement donné par celui-ci le 15 octobre 1975), s'inspirant du spectacle des faisceaux, écrit:

> Au-dessus de vous, comme un moulin horizontal, quatre bras lumineux brassent la nuit de leurs ailes silencieuses

(Jean Privat, L'Ile d'Aix. "L'Impériale", La Rochelle, Edition Mélusine, 1972, p. 60). Loranger avait aussi vu "ces moulins". Mais dans la souffrance qui le pénètre au moment du départ, il prolonge la sensation. Il poursuit la métaphore dans le sens de la douleur. "Les ailes lumineuses" se transforment. Ce sont des meules broyeuses de rêves.

L'artiste, "un phare allumé sur mille citadelles", avait provoqué l'imagination de Baudelaire ([Charles-Pierre] Baudelaire, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y[ves]-G[érard] Le Dantec, édition revisée, complétée et

présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, nos 1, 7, (c1961) 1968, p. 13. Les Fleurs du Mal. Les Phares).

P. 436 7. Jean-Aubert Loranger avait rêvé "d'un départ définitif" pour la France (Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 428-430). Cette fois-ci, il éprouve

la hantise
D'un départ définitif...

pour le Canada. Son angoisse était justifiée. En effet, il ne devait plus revoir l'ancien continent.

8. Ce langage est sans doute symbolique, mais il prend naissance dans le réel. L'Ile d'Aix, qui offre des rives fort variées, possède aussi ses falaises (Poëmes. Moments, XVII, variantes et notes explicatives, 5e note, Thèse, p. 1045-1046).

9. Le poète, qui venait de comparer les lumières horizontales "des phares" à "des meules d'angoisse", perçoit, dans sa douleur, les feux "d'autres phares" qui viennent "sabrer l'ombre". Arrivent en effet à l'Ile d'Aix (voir les notes précédentes), les signaux lumineux de nombreux phares: ceux des abords de La Pallice, de Chauveau, des Baleines. Il y a aussi un phare près de l'Ile d'Oléron, un autre sur la pointe Nord de l'Ile, puis celui de La Perrotine dont les rayons sillonnent le ciel de l'Ile

d'Aix. Un feu part du Chapus, sur l'écueil de Juliar; d'autres s'allument de la presqu'île d'Arvert, venant du grand phare de La Coubre (Jean Privat, L'Ile d'Aix. "L'Impériale", La Rochelle, Editíon Mélusine, 1972, p. 60). Du "rocher Sainte-Catherine où Napoléon s'est embarqué pour l'exil" (ibid., p. 43), on peut discerner aussi les projecteurs qui éclairent le clocher de Marennes de même que ceux qui donnent leur lumière aux remparts de Brouage (ibid., p. 60). Et combien de feux encore (ibid., p. 60-61), Loranger devait-il regarder scintiller au-dessus de cette petite île posée dans l'Atlantique?

P. 437 LE BROUILLARD

1. Dans les poèmes comme dans les contes, le brouillard prend, chez Loranger, la valeur néfaste d'un obstacle insurmontable parce qu'il est une force de la nature. En voici quelques exemples tirés des poèmes:

> Pareille à une eau qui bout,
> La mer fumait au lointain;
> Puis le brouillard approcha
> Si près de nous l'horizon
> Que ta barque disparut
> A une portée de voix

(Poëmes. L'adieu, Thèse, p. 515). Si le brouillard restreint les limites, réduit l'espace, il est un allié de la nuit et de ses dangers:

> Du danger dans le brouillard,
> De la peur, toujours accrue,
> Quand sollicite l'inconnu
> L'appel ému des sirènes

(Poëmes. Sur le 45e, Thèse, p. 506).

> Pour une voile que la brume
> Efface au tableau de l'azur

(Poëmes. Ode, Thèse, p. 440).

> Or, quand la brume se leva,
> Et que reprit, le paysage

(Poëmes. L'adieu, Thèse, p. 516). Cependant, au matin, le soleil fait s'élever le brouillard, protecteur des cimes

> A l'aurore, quand les montagnes
> Se couvrent d'un châle de brume

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 481). Dans les contes aussi la référence au brouillard est fréquente:

> Mais, ici, la lampe dans la fumée des pipes n'éclaire pas plus qu'un phare dans le brouillard

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 18, La partie de dames. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 53).

> Dans un brouillard qui transmet à peine les sons

(Jean-Aubert Loranger, Où la pluie peut avoir goût de sel, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 47, 23 novembre 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 152). Le titre, Deux histoires de brume pour marins d'eau douce, annonce justement un récit tout à fait inspiré par les effets physiques et psychologiques du brouillard sur le navigateur:

> Parmi les brouillards aux dimensions et à la durée conjecturales, nos marins fluviaux, mis en chômage par la marche interrompue des

navires, se livrent quelquefois dans l'entrepont à des récits bien agencés pour "tuer le temps".

Dès que la brume se lève, autant en emporte le vent. Toujours sous vapeur, le navire corrige au sextant les déviations de sa course; des vents de terre cessent, peu à peu, de souffler dans ses voiles; tous les récits de l'entrepont ne laissent plus de trace parmi les remous du golfe. Car la crainte en mer n'est pas plus durable que les brouillards.

Mais l'opacité de la brume ne se prête pas qu'aux histoires fantasmagoriques

(Jean-Aubert Loranger, Deux histoires de brume pour marins d'eau douce, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 29, 21 juillet 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 168). Deux faits racontés comme véridiques sont aussi vraisemblables que terrifiants: le cri d'un porc au lieu de celui d'une sirène, et le grand paquebot qui fonce dans le brouillard, risquant d'"écrabouiller" le petit navire au "stop" (Contes, p. 171).

P. 440 ODE

1. Ce poème a été traduit par George Maclaine Lang (Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 23, 25. Le texte français paraît en pages 22, 24).

P. 442 2. Puisque le projet irrésistible d'un départ s'avère impossible, Loranger tente un voyage immobile, la descente intérieure. Gilles Marcotte l'a bien remarqué qui situe le désir du poète "dans l'immobilité du quotidien". C'est à la fois

> découvrir la mer au bout du jardin,
> déployer l'immensité dans l'espace
> clos, inscrire la passion du monde
> dans le "pays sans amour"

(Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 16, avant-propos).

3. Pression intérieure dans une solitude qui se manifeste par une plus grande obscurité et qui rend inutile ou néfaste la lumière, voilà en germe Saint-Denys Garneau:

> Les longues nuits à s'empêcher de geler
> Puis au matin vient la lumière
> Plus glaciale que la nuit

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 22. Regards et jeux dans l'espace. Maison fermée).

P. 444

MOMENTS

Sur le mode d'anciens poëmes chinois.

HAIKAIS

&

OUTAS

1. Loranger avait saisi la nature véritable des poëmes japonais, ces instants très brefs, tout comme Coyaud, qui, en 1978, désignera par Moments un chapitre de son anthologie (Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre. Le Livre du haïku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, p. 59-77). Ces moments ne sont

> Rien de plus que la saisie éphémère d'un instant: prêt à être oublié, à jamais inoubliable. (...) Il ne s'agit pas d'exprimer (aucune pression ici sur les mots), moins encore d'émouvoir ou d'étonner, pas même de donner à voir: simplement de dire. Avec le minimum de paroles. Mais surtout avec des paroles de peu

(ibid., p. 15).

Le poète rédigea ces textes, en partie du moins, avant son départ pour l'Europe. Car, dans les procès-verbaux de l'Ecole littéraire de Montréal, il en est fait mention dès février 1921:

> M. Loranger lit quelques poëmes écrits sur un rythme japonais. Le Haïkaïs (sic) d'une quinzaine de pieds et le OUTA de cinq petits vers

(Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel. FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 314, séance du 16 février 1921). De même à la réunion du 2 mars 1921:

> M. Loranger lit quelques pièces de son volume en préparation. Toutes (sic) des "OUTA".
> Violente et longue discussion au sujet de ces pièces

(ibid., p. 315).

2. Il aurait été plus juste d'écrire: Sur le mode de poëmes japonais. Les mots haïkaï et outa, en effet, sont japonais. Au pluriel, ils sont employés habituellement sans "s". On pratique encore aujourd'hui, au Japon, cette forme de poèmes toute orientale de dix-sept syllabes (haï-kaï ou mieux haïku, voir la note suivante) et trente et une syllabes (outa, voir la note 4, p. 881-883). Karl Petit nous offre des exemples modernes de ces poèmes "anciens" (Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, L'époque contemporaine: cf. p. 179, 181-182, 190 (L'Ere Meiji (1868-1912); cf. p. 193, 196-199, 202 (L'Ere Taisho (1912-1926). Cf. aussi R(éginald) H(orace) Blyth, A History

of Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1964) 4e impression, 1971, tome II: From Issa up to the Present, p. 207-331 (L'Ere Showa (1926- ) et Makoto Ueda, Modern Japanese Haiku. An Anthology, compilée, traduite et avec une introduction par Makoto Ueda, Tôkyô, University of Tokyo Press, 1976, viii,265 p.). Il est certain que cette tradition poétique à subi des influences chinoises. Blyth en donne un diagramme éloquent. La religion et la poésie chinoises sont à la source même du haïku:

> Chinese poetry affected haiku
> both through the Zen and the Taoism
> that infused it, and through its
> purely "poetical" merits of romance,
> nostalgia, world-weariness and
> evocations of glory

(R[éginald] H[orace] Blyth, Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1949) 32e impression, 1975, tome I: Eastern Culture, p. 45). L'outa (ou uta), poésie japonaise — "par opposition à la poésie chinoise (shi)" (Michel Revon, Anthologie de la littérature japonaise. Des origines au XXe siècle, Paris, Librairie Ch. Delagrave, Collection "Pallas", 1910, p. 139) —, ce chant primitif qui accompagne les danses (Karl Petit, op. cit., p. 14), ne fut pas en relation, dans les débuts, avec la culture de la Chine. Car c'est un chant populaire. Le tanka, poème classique, qui aura une forme identique (31 syllabes. Voir la note 4, p. 881-883), fut, au contraire, fortement marqué par la

Influences orientales sur le haïku.

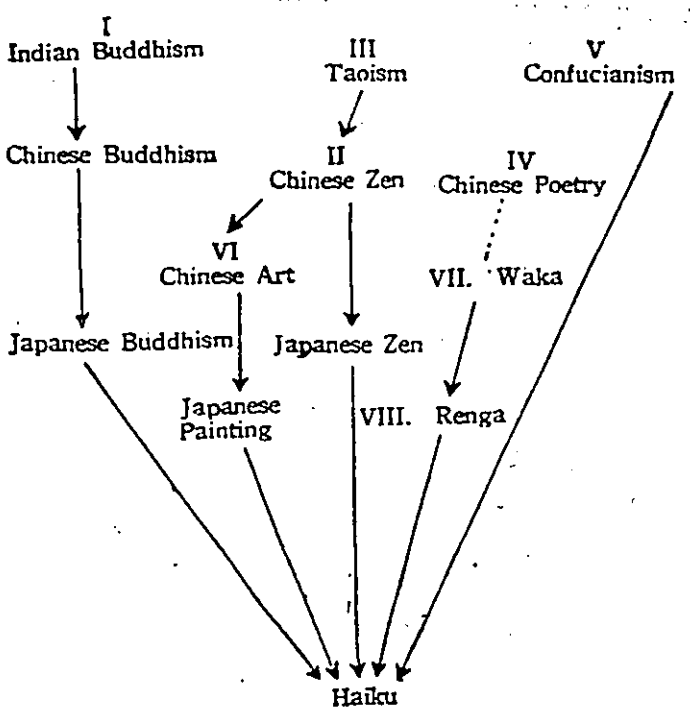



Diagramme extrait de: R(éginald) H(orace) Blyth, Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1949), 32e impression, 1975, tome I: Eastern Culture, p. 3.

poésie chinoise. Réservé à l'artistocratie, il est aussi écrit uniquement par la classe instruite. Sous la pression de certains esprits qui tentèrent de créer des vers bien à eux, il commence, au IXe siècle de notre ère, à se dégager de l'influence étrangère:

> Des concours de poésie, uta-uwasé, se tiennent à la Cour, sous la présidence du souverain, où le waka le dispute de plus en plus au kanshi, au "poème chinois"

(René Sieffert, La littérature japonaise, Paris, Publications Orientalistes de France, nouvelle édition, avec une mise à jour par Katô Shuichi, 1973, p. 45. Au sujet du mot waka, voir la note suivante). L'uta (nous adopterons désormais la façon d'écrire la plus répandue) allait pénétrer la cour. Mentionnons, outre les uta-uwasé, "les saibara-uta, chants populaires provinciaux qui furent arrangés pour la musique de cour" (G[énéral] Renondeau, Anthologie de la poésie japonaise classique, traduction, préface et commentaires de G[énéral] Renondeau, Paris, NRF, Gallimard, Collection Connaissance de l'Orient, no 37, Collection UNESCO, d'oeuvres représentatives, Série japonaise, 1971, p. 11).

Durant longtemps, la poésie japonaise fut écrite en caractères chinois (ibid., p. 8). Et avant de s'assumer pleinement, elle avait puisé chez sa voisine un

certain raffinement dans la manière de chanter, une véritable imitation dans la forme et de nombreux emprunts dans les thèmes (R(éginald) H(orace) Blyth, Haiku, tome I, p. 45-65).

3. Haïkaï (ou haikai) est le mot le plus fréquemment employé par les Français, durant le premier quart de siècle, pour désigner ce court poème japonais de 5-7-5 syllabes. En 1935, Georges Bonneau, dans son anthologie, adopta le mot exact, haiku qu'il écrivit sans tréma (Georges Bonneau, Le Haiku, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Collection Yoshino, Collection japonaise pour la Présentation de Textes poétiques, 1935, tome IX (Yoshino), p. 5). Ici encore, l'orthographe diffère chez les auteurs. On voit haïku et haiku. Quant à nous, nous utiliserons le tréma.

Le haïku est un poème "complet en soi" (René Sieffert, La littérature japonaise, Paris, Publications Orientalistes de France, nouvelle édition, avec une mise à jour par Kâtô Shuichi, 1973, p. 123).

Haïkaï, lui, est normalement un des mots qualifiant une chaîne de poèmes, un haikai-renga, "renga libre" (ibid., p. 122), écrits par des concurrents souvent répartis

en deux clans, "sur un thème donné par le meneur de jeu" (ibid., p. 121). Les versets se composent de trois vers (17 syllabes), rédigés à tour de rôle par les compétiteurs (ibid.). Hafkaf est encore un des deux mots qui signifient un hafku. Ce dernier est en effet l'abréviation de haikai-hokku (ibid., p. 123).

Le mot hokku (5-7-5 syllabes) veut d'abord exprimer le premier verset du waka (31 syllabes). Les deux versets se nomment ku. On appelle le second agéku (7-7 syllabes). Disons immédiatement que waka, uta et tanka seront synonymes ou mieux considérés comme tels au cours des âges (ibid., p. 34, 121). Vers le XVIe siècle, le hafku naîtra de la division du tanka. On rédigera en effet des tanka "abrégés" (17 syllabes) sur un ton badin (Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 19). Hokku signifie aussi un verset de la chaîne dite haikai-renga (comme l'écrit Sieffert, op. cit., p. 122).

Voici, brièvement, l'explication que donne René Sieffert concernant ce vocabulaire étranger:

> l'usage de ne retenir parfois d'une longue chaîne que tel hokku (5-7-5) particulièrement bien venu, fit que l'on considéra bientôt ces versets de 17 syllabes comme un mode

> d'expression poétique qui pouvait être complet en soi. De l'application de cette façon de voir au haikai-renga naquit le haikai-hokku ou, par abréviation, haiku, qui n'est autre que cette "épigramme impressionniste" que l'Occident, par une confusion somme toute excusable, qualifie improprement de haikai

(ibid., p. 123).

On connaît, chez Gallimard, le livre des Renga signé par des poètes occidentaux qui avaient accepté cette formule pour "voir si quatre voix venues des quatre horizons pouvaient trouver une harmonie fondamentale" (Octavio Paz, Jacques Roubaud, Edoardo Sanguineti et Charles Tomlinson, Renga. Poème, Paris, NRF, Gallimard, 1971, p. 16, avant-propos par Claude Roy). Octavio Paz, qui avait conçu le projet de cette rencontre rue Saint-Simon (ibid., p. 17), explicite et défend cette écriture collective:

> en Occident, la pratique du renga pourrait être salutaire. Antidote contre les notions d'auteur et de propriété intellectuelle, critique du moi, de l'écrivain et de ses masques. Ecrire, chez nous, est une maladie à la fois honteuse et sacrée; aussi écrire en public, en présence d'autres, semble une expérience insupportable. Cependant, écrire en public avec d'autres a un sens bien différent: construction d'un autre espace pour la parole plurielle, lieu de confluence de voix,

> de courants, de traditions distinctes. Antidote et contradiction, le renga occidental n'est ni une méthode d'écriture, ni un chemin nouveau par la poésie. Renga: poème qui s'efface à mesure qu'il s'écrit, chemin qui s'annule et ne veut conduire nulle part. Rien ne nous attend au bout: il n'y a pas de fin, pas plus qu'il n'y eut de commencement. Tout est chemin

(ibid., p. 29, Centre mobile par Octavio Paz).

Bien avant Paz, Roubaud, Sanguineti et Tomlinson, d'autres poètes occidentaux s'étaient essayés, mais isolément, à cette parole orientale. A l'époque de la guerre 1914-1918 et peu après cette date, on signait, en France, des "haïkaï" et des "outa". Nous y reviendrons dans la note suivante. De l'autre côté de l'Océan, ici même, la voix de Loranger, empruntant cet accent très lointain, s'était fait à peine entendre. Nous retrouvons, parmi ses MOMENTS, quatre HAIKAIS — comme il l'écrit lui-même — (Poëmes. Moments, XII, XIII, XIV, XV, Thèse, p. 467-470). Les étrangers, Européens et Américains, s'étaient depuis longtemps trouvés à l'aise dans le haïku que Bashô avait porté à sa perfection au XVIIe siècle (Karl Petit, op. cit., p. 19). Blyth, apportant des preuves que cette poésie, d'apparence très simple, peut être comprise et entreprise par les hommes de tous les continents, de toutes

les croyances et de toutes les idéologies, souhaite qu'aucune nation ne se soustraira à l'expérience existentielle du haïku (R(éginald) H(orace) Blyth, A History of Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1964) 4e impression, 1971, tome II: From Issa up to the Present, p. 349. Cf. chapitre XLII intitulé World Haiku, p. 349-363).

4. Loranger, à l'imitation des Orientaux, a employé le mot OUTAS pour désigner des strophes de cinq vers.

L'uta signifie avant tout que la poésie doit être chantée (Michel Revon, Anthologie de la littérature japonaise. Des origines au XXe siècle, Paris, Librairie Ch. Delagrave, Collection "Pallas", 1910, p. 21). C'est la poésie populaire,

> (celle des) ballades (uta) primitives accompagnant les danses. Ce ne sont que des chants encore frustes transmis par la tradition orale

(Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 14).

Il est curieux que Loranger ait choisi ce mot de préférence à celui de tanka qui veut dire un poème, de même forme, adopté par la cour. Il est vrai que, vers 1920, les Français avaient, pour la plupart, choisi le mot outa

pour désigner ce poème de trente et une syllabes. En 1970, Roubaud emploie le mot tanka, dans sa "Note sur la présentation et la "traduction" des textes" (Jacques Roubaud, Mono no aware. Le Sentiment des choses. Cent-quarante-trois poèmes empruntés au Japonais, Paris, NRF, Gallimard, 1970, p. 9), mais il cite un auteur de langue anglaise qui, lui, avait préféré le mot uta:

> Nous avons utilisé, au contraire, une transcription traditionnelle, celle-là même qui est donnée dans le petit livre qu'Arthur Waley a consacré à la poésie japonaise: The Uta

(ibid., p. 10. Cf. Arthur Waley, Japanese Poetry. The "Uta", Londres, Percy Lund, Humphries & Co., 1959, 110 p.).

Un uta est en soi un poème complet. Loranger écrit, dans ce genre, un poème qui a au moins deux strophes. Ainsi, son court texte se rapproche du naga-uta:

> (long poème) dans lequel alternent les vers de 5 et 7 syllabes. Limité généralement à quelques douzaines de vers, on n'utilisera plus qu'exceptionnellement le naga-uta après la période de Nara (710-784), les poètes japonais n'ayant pas de dispositions pour de longues compositions malgré l'influence de la poésie chinoise

(Karl Petit, op. cit., p. 15).

L'auteur de ces Moments a parfois tracé un tiret au début du 4e vers (Poèmes. Moments, V, strophe 2; VII,

strophes 1 et 2; VIII, strophe 1; IX, strophes 1 et 2; X, strophes 1 et 2; XVI, strophe 1; XVII, strophe 2; XIX, strophe 2, Thèse, p. 454, 457-459, 461-464, 471, 474, 478) et une seule fois au début du 5e vers (Poëmes. Moments, XVIII, strophe 1, Thèse, p. 475) — usant aussi du même procédé dans deux haïku (Poëmes. Moments, XII et XV, vers 3, Thèse, p. 467-470). — Loranger avait-il voulu faire intervenir en quelque sorte l'autre en lui, qui répondrait au je des premiers vers? Avait-il voulu établir un dialogue comme c'était le cas pour le renga (voir la note précédente) et aussi, mais plus rarement, pour le tanka:

> En principe hokku et agéku étaient composés par la même personne, mais déjà dans le Manyô-shû, il est un tanka qui est donné comme un dialogue entre Yakamochi et une nonne

(René Sieffert, La littérature japonaise, Paris, Publications Orientalistes de France, nouvelle édition, avec une mise à jour par Katô Shuichi, 1973, p. 121). "Le Manyô-shû", nous dit Sieffert, "inaugure une longue série d'anthologies poétiques qui rassembleront périodiquement les chefs-d'oeuvre du waka, ou du moins ce qui sera, selon le goût du jour, considéré comme tel" (ibid., p. 37).

*

Nous pouvons aujourd'hui nous interroger sur le choix de Loranger d'écrire, dans un Québec déjà attardé sur le plan de l'expression, des poèmes de forme orientale qui se pratiquaient alors en France. Il est probable que le poète avait lu des haïku de Julien Vocance dans La Grande Revue (Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Cent Visions de Guerre, in La Grande Revue, Paris, 20e année, no 5, mai 1916, p. 424-435. Idem, Fantômes d'hier et d'aujourd'hui, in La Grande Revue, Paris, 21e année, no 5, mai 1917, p. 475-484. C'est Eluard, un ami de Vocance, qui nous renseigne sur le nom véritable de celui-ci: "Julien Vocance, dont je v[ou]s ai parlé, s'appelle Jean Seguin et m'a écrit". Cf. Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Lettres de jeunesse avec des poèmes inédits, documents recueillis par Cécile Valette-Eluard, présentés et annotés par Robert D. Valette, Paris, Seghers, 1962, p. 193. Cette information se trouve dans la lettre d'Eluard à Aristide Jules Gonon, en date du 17 janvier 1919, p. 189-198). Robert de Roquebrune signale en effet ce périodique aux lecteurs du Nigog (R. R. R., Littérature de guerre, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. [36]. Loranger, qui faisait alors partie de cette équipe d'avant-garde, s'intéressait aux

publications étrangères (Berthelot Brunet, Apologie pour l'Ecole littéraire : II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2. Article reproduit in extenso, in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 313-318. Cf. p. 314). Le jeune écrivain, qui connaissait bien La NRF (ibid.), avait dû noter la parution de quelques haïku de Vocance publiés de nouveau dans les pages de cette revue (Notes. [...] Revues passées: Haï-kaïs de guerre [...], in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 80, 1er mai 1920, p. 777-778) et celle d'un groupe de poètes (Paul Louis Couchoud, Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Georges Sabiron, Pierre Albert-Birot, Jean-Richard Bloch, Jean Breton (pseudonyme de Célestin Bouglé), Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Maurice Gobin, Henri Lefebvre, Albert Poncin, René Maublanc et Jean Paulhan, Haï-kaïs, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 84, 1er septembre 1920, p. 329-345. Présentation par Jean Paulhan, p. 329-330. Le Catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris nous donne le nom de Jean Breton: C. Bouglé (Bouglé (C.) [...]. Jean Breton (C. Bouglé), in Catalogue général des livres imprimés de la

Bibliothèque Nationale . Auteurs, Paris, Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Imprimerie Nationale, tome XVII: Bouciault - Bournus, 1904, p. 214). Le professeur Bouglé devait venir au pays lors des fêtes du centenaire de l'Université McGill et y rencontrer un ancien élève, Monsieur Séraphin Marion (Mondanités, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 193, 13 octobre 1921, p. 2. Les fêtes du centenaire de l'Université McGill. Des personnalités viennent de partout - La cérémonie d'hier. L'hon. Taschereau, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 194, 14 octobre 1921, p. 7. M. Bouglé au collège de Kingston. Ce professeur en Sorbonne donne de précieux conseils aux cadets, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 203, 25 octobre 1921, p. 5. Il ne faudrait pas confondre cet homme avec Jean Breton, poète, dont le nom est authentique, et qui, à Paris, fait un excellent travail à la Librairie Saint-Germain-des-Prés).

C'est un Allemand, du nom de Klaproth, qui fut, semble-t-il, le premier Européen à transmettre la connaissance de ces poèmes japonais:

> En 1834, l'orientaliste allemand Heinrich Julius Klaproth, voyageant aux confins extrêmes de la Sibérie, recueillit de la bouche de pêcheurs et bandits japonais un fragment

> déformé d'un poème au Manyōshū, vieux de plus d'un millénaire. La version qu'il en donne, la première sans doute dans une langue occidentale, n'est, guère plus que les nôtres, une traduction

(Jacques Roubaud, Mono no aware. Le Sentiment des choses. Cent quarante-trois poèmes empruntés au Japonais, Paris, NRF, Gallimard, 1970, p. 11). Mais il faut remonter au début du siècle pour assister véritablement à l'introduction de la poésie japonaise en France. Il y eut bien, dans la seconde moitié du XIXe siècle, quelques admirateurs des lettres japonaises. Basil Hall Chamberlain (même s'il ne fut pas le seul à écrire sur le sujet) aurait d'abord répandu les "épigrammes" en Angleterre:

> All Japanese poems are short, as measured by European standards. But there exists an ultra-short variety consisting of only seventeen syllables all told. The poets of Japan have produced thousands of these microscopic compositions, which enjoy a great popularity, have been printed, reprinted, commentated, quoted, copied, in fact have had a remarkable literary success. Their native name is Hokku (also Haiku and Haikai), which, in default of a better equivalent, I venture to translate by "Epigram," using that term, not in the modern sense of a pointed saying, — un bon mot de deux rimes orné, as Boileau has it, — but in its earlier acceptation, as denoting any little piece of verse that expresses a delicated or ingenious thought

(Basil Hall Chamberlain, Bashô and the Japanese Poetical Epigram, in Transactions of the Asiatic Society of Japan, Tôkyô, The Rikkyo Gakuin Press, vol. 30, tome II, septembre 1902, p. 243). Et l'on se souviendra que les pages de Chamberlain contribuèrent à l'importation et à l'implantation de la poésie japonaise en France (René Maublanc, Le haïkaï français, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 7). En 1902 — l'année même de l'article de Chamberlain —, paraît une traduction du livre d'Aston (W(illiam) G(eorge) Aston, Littérature japonaise, traduction de Henry-D. Davray, Paris, Librairie Armand Colin, Collection Histoires des littératures, 1902, xxii,396 p.). Dans ces pages érudites, l'auteur mentionne les influences chinoises sur les lettres du Japon et il établit quelques parallèles entre les deux langues et les deux littératures. Il donne les "caractéristiques générales (qui) rendent la poésie japonaise si éminemment distincte de la poésie européenne" (ibid., p. 20). Une partie de son étude porte sur les diverses formes métriques des "vers blancs" du Japon. Vient de paraître une autre édition anglaise de ce livre qui tient à la fois de l'histoire et de l'anthologie et auquel s'ajoutent des commentaires fort pertinents (W(illiam) G(eorge) Aston,

A History of Japanese Literature, Rutland, Vermont, et Tôkyô, Charles E. Tuttle Company, (1ère édition, New York, 1899, et 1ère édition, Charles E. Tuttle Company, 1972) 2e édition, 1973, xviii, 408 p. Introduction à la nouvelle édition par Terrence Barrow, p. ix-xiii).

Depuis la venue, dans le port d'Edo (Tôkyô), de la flotte américaine sous les ordres du commodore Mathew-Galbraith Perry en 1853, le Japon, cette petite île, repliée sur elle-même depuis deux siècles, ouvre ses ports aux Occidentaux. Il accroîtra rapidement sa puissance militaire et prendra un essor inégalable dans le domaine de la technologie et du développement industriel. Il attire chez lui les Européens qui sont fascinés par les moeurs et l'art de vivre de ce peuple si longtemps et volontairement isolé. L'Angleterre, elle, s'intéresse à la fois au yen et à la culture nipponne. Les commerçants anglais — et, bien avant eux les Hollandais —, établis au Japon, fréquentent les classes aisées et instruites de ce pays. Des missionnaires britanniques se réunissent autour des lettrés et des savants japonais tandis que les quelques missionnaires français se vouent à des oeuvres plus humbles auprès des classes moins favorisées. Ce n'est qu'exceptionnellement que les religieux venus de France osent pénétrer

dans les milieux plus fortunés et plus raffinés, voire même dans les écoles de haut savoir (Claude Maître, Un japonologue français. Noël Péri, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 4, mars 1924, p. 293).

En 1858, la France ouvre une ambassade au Japon et commence à opérer des relations commerciales avec l'Empire du Soleil Levant. C'est vers cette période que paraissent des études sur le Japon. Ainsi une bibliographie de Léon Pagès porte sur six cent cinquante-huit ouvrages concernant ce pays d'Asie (Léon Pagès, Bibliographie japonaise ou Catalogue des ouvrages relatifs au Japon qui ont été publiés depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, Paris, B. Duprat, 1859, iv,68 p.). Cette bibliographie est complétée en 1864 par Victor Adolphe Malte-Brun. Les titres recensés ont paru surtout en français, en anglais et en hollandais (E(douard) Fraissinet, Le Japon. Histoire et description; moeurs, coutumes et religion, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, nouvelle édition augmentée de trois chapitres nouveaux (Rapports et traités avec les Européens), d'une introduction et d'une carte par V(ictor) A(dolphe) Malte-Brun, 1864, tome II, 560 p. Cf. Appendice C. Supplément à la bibliographie de M. Léon Pagès, p. 547-555). En 1853, Fraissinet avait publié des

pages d'histoire qu'il réédite une dizaine d'années plus tard (Edouard Fraissinet, Le Japon. Histoire et description. - Rapports avec les Européens. Expédition américaine, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, 1853, tome I, xii, 499 p. Idem, tome II, 528 p. - E[douard] Fraissinet, Le Japon. Histoire et description; moeurs, coutumes et religion, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, nouvelle édition augmentée de trois chapitres nouveaux (Rapports et traités avec les Européens), d'une introduction et d'une carte par V[ictor] A[dolphe] Malte-Brun, 1864, tome I, xi,499 p. Idem, tome II, op. cit.). Pendant environ vingt-cinq ans, Léon de Rosny s'efforce de faire connaître aux Français la beauté et la richesse de la poésie japonaise (Léon [L.-Léon Prunol de] Rosny, Anthologie japonaise. Poésies anciennes et modernes, Paris, Maisonneuve & Cie, 1871, iv,70 p. Idem, Anthologie japonaise. Poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon, traduites en français et publiées avec le texte original par Léon de Rosny, Paris, Maisonneuve, 1871, xviii,xxxii,224,72 p. Idem, Les Distiques populaires du Nippon: extraits du Gi-Retŭ Hyakŭ-Nin . Is-Syu, traduits pour la lère fois du japonais par Léon de Rosny, Paris, Maisonneuve, 1878, 16 p. Idem, Introduction à l'étude de la littérature japonaise, rédigée sous la direction

de M. Léon de Rosny, Paris, E. Leroux, 1896, iii,14 p. Idem, La littérature des Japonais. Conférence, Orléans, [s.e], Imprimerie de G. Jacob, [s.d.], 75 p.). Il semble bien que c'est au début du siècle et grâce à certaines circonstances favorables que les lettres sont mieux connues. Car les traductions et les études s'accumulent. La France a, il est vrai, des relations directes plus soutenues et plus nombreuses avec le Japon. Et les coloniaux établis en Indochine empruntent facilement les routes menant vers le nord-ouest. L'art oriental s'infiltre de plus en plus en Occident grâce aux voyageurs qui rapportent des collections d'objets et de livres. Et voilà que les peintres se découvrent une "brusque parenté" avec l'art japonais et que les impressionnistes sont envoûtés par le style et la composition des estampes d'Harunobu et d'Hokousaï (Bibliothèque Nationale [Michel Melot], L'estampe impressionniste, Paris, Bibliothèque Nationale, 1974, p. 5-6). Les Japonais eux-mêmes retrouvent une "mystérieuse correspondance entre l'oeuvre de Debussy et la musique de leur pays (Takeshi Yanagisawa, Evocation de la musique japonaise dans Debussy, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 3, 15 août 1926, p. 36).

Quant à la poésie, elle bénéficie de l'engouement pour les curiosités japonaises. En 1903, Claude Maître révèle l'article de Chamberlain et traduit des haïku de Bashô dans le Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient (René Maublanc, Le haïkaï français, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 7). Le texte d'une conférence prononcée par Noël Péri à Yokohama, le 25 mai 1905, à une réunion de l'Alliance française et paru dans les Mélanges de juillet 1905 (Claude Maître, Un japonologue français. Noël Péri, in Japon et Extrême-Orient, Paris,no 4, mars 1924, p. 301) est transmis à La Revue de Paris (Noël Péri, Au Japon. Fleurs de cerisier, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 17, 1er septembre 1905, p. 91-116). Il s'agit d'une traduction de haïku et de uta (ou tanka) retrouvés pour la plupart sur des cadavres laissés par la terrible guerre sino-japonaise. Celle-ci se poursuit d'ailleurs au moment où Péri donne sa conférence. L'absence du pays, l'éloignement de la "soeur" (l'épouse), le désir de mourir glorieusement pour l'Empereur, en même temps que la fragilité de toute vie humaine ont inspiré les auteurs. Quelques-uns de ces textes dont le motif de la fleur semble parfois égaler celui de la guerre — et où n'apparaît ni la haine,

ni l'acharnement contre l'ennemi, mais de rares jeux de mots entre rosée et Russie à cause de la similitude des caractères — ont été réunis "sans titre ronflant" (ibid., p. 93). "Le frontispice du livre japonais s'orne à peine de quelques fleurs de cerisier parmi des attributs militaires", mentionne Péri (ibid.). Cette fleur de l'arbre sauvage, blanche et discrète, qui symbolise l'idéal du samouraï, répand un parfum exquis et arrive à la beauté au moment de tomber doucement comme une neige. Plus complexes qu'ils ne paraissent d'abord, les poèmes révèlent un trait de l'âme japonaise qui veut atteindre le coeur du réel. La férocité de la guerre ne voile pas la tendre réalité de la fleur. Et le Japonais peut encore, au milieu du chaos, rêver à sa maison, à son jardin et aux paysages de son île. Au contraire, les hafku, écrits par des Français, durant la première guerre mondiale, ne livrent que des scènes du conflit et, comme nous le verrons sous peu, sont fermés à tout espoir. Avant de traduire ces textes, Péri a voulu donner une explication sommaire de ce genre aux auditeurs peu intiés à la poésie orientale. Il nomme hokku les trois vers de dix-sept syllabes:

> La poésie japonaise n'ignore pas absolument les grandes entreprises; mais elle se complaît dans les plus courtes. En trois vers ne comptant que dix-sept syllabes, elle sait esquisser un paysage, mettre en relief le détail pittoresque ou touchant, et parfois même nous révéler une âme. Ces trois vers de dix-sept syllabes, c'est le hokku. Phrase presque toujours inachevée, esquisse, simple ligne plutôt, accusant un contour que le rêve achève et remplit à sa guise; mais quel art dans cette ligne et le choix de ce trait! La poésie y est moins exprimée qu'éveillée en nous

(ibid., p. 91). L'auteur ne fait pas de distinction entre l'uta et le tanka:

> Le petit uta, appelé aussi tanka, est un peu plus long: trente et une syllabes réparties en cinq vers. Le tanka (...) servait jadis aux frêles dames et aux nobles seigneurs de la cour des mikados. Il en garde encore la langue aux formes variées, à la sonorité claire et douce, à la syntaxe imprécise; il la garde avec toute la préciosité de ses allitérations, de ses concetti, de ses jeux de mots qui éclairent toute une phrase de deux sens se complétant l'un l'autre, délices des initiés et désespoir du traducteur

(ibid., p. 91-92). L'idée que "la poésie doit être faite par tous", selon la phrase de Lautréamont, dans Poésies. II (Lautréamont (pseudonyme d'Isidore Ducasse) et Germain Nouveau, Oeuvres complètes, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Paris, NRF, Gallimard,

Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1970, p. 285), implique justement la qualité qui la rend familière:

> Cette brièveté permet à la poésie japonaise de s'insinuer partout, de se mêler à la vie entière, d'en accompagner tous les actes et tous les événements

(Noël Péri, Au Japon. Fleurs de cerisier, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 17, 1er septembre 1905, p. 92).

L'article de Noël Péri, chargé de merveilleux dans le malheur, séduit à travers la nouvelle de guerre. La beauté formelle de certains haïku le situait déjà hors du temps historique.

Quinze jours plus tard, dans la même revue, Louis Aubert, qui traite du paysage japonais, cite des hokku — comme il les appelle — empruntés à l'article de Basil Hall Chamberlain, et traduits de l'anglais (Louis Aubert, Sur le paysage japonais, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 18, 15 septembre 1905, p. 234).

Avec un regard tout occidental, Aubert scrute la nature japonaise. C'est par une comparaison souvent inavouée avec la géographie plus familière de l'Europe qu'il saisit et contemple ce pays où le Nippon s'enferme pour ainsi dire. Le paysage, perçu comme un symbole, forme à

la fois le caractère et l'âme de ses habitants. Ceux-ci se laissent modeler par lui et ils le modèlent à leur tour, contribuant à sa "perfection", tels ces admirables jardins de Kyôto. "Dans leurs sites célèbres, il y a toujours cette heureuse rencontre de la nature et de l'art", écrit Louis Aubert (ibid., p. 243). Car l'homme habite pleinement ces lieux et il les aimera jusqu'à y mener "une vie blottie" (ibid., p. 230):

> De sa vie enclose au fond de ces golfes ou dans ces vallées, le Japonais tient son indifférence pour la haute mer, la grande montagne, la forêt, la plaine, — pour tout ce qui fuit sans limites, — et aussi son humeur casanière, son peu de goût pour les aventures qui l'éloigneraient trop longtemps de ses îles

(ibid.). S'il n'est pas entouré de limites naturelles, le Japonais s'encadre de lui-même. Sa maison, il la construira dans une vallée, ou encore il la voudra sur un terrain bordé d'arbres. Son jardin, bien à lui, qui est souvent une représentation ou une miniature de jardins renommés, il le fermera avec une haute clôture de bambous, rendant plus intime ce qui est déjà intime. Aussi ressent-il une aversion quasi instinctive pour le promontoire. Louis Aubert avait remarqué combien ce peuple de révolutionnaires pouvait être différent des étrangers et devait

composer avec eux pour survivre, sacrifiant ses idées, mais conservant intact un domaine où l'artificiel s'était allié à la nature. Seul le "progrès" viendra à bout de ces paysages légendaires et sacrés.

Loranger, qui a ressenti lui aussi le vertige sur le promontoire, la douloureuse falaise (Poëmes. Les phares, Thèse, p. 434, 436), et qui s'abrite finalement dans sa chambre, s'était-il découvert une secrète affinité avec la sensibilité japonaise:

> L'aube encadre un paysage
> Au châssis de la fenêtre.
> La lumière absorbe l'ombre,
> Elle dissolifie
> Le volume de la chambre

(Poëmes. Moments, I, Thèse, p. 445). Le silence ne pénètre-il pas dans un lieu fermé, un univers intime qui est à la fois une protection contre le monde extérieur et un danger pour soi, l'être allant jusqu'au mûrissement de ses états d'âme, jusqu'à l'éclatement qui s'exprime par la violence chez certains Japonais et par l'angoissante solitude chez un Saint-Denys Garneau ou chez un Loranger quinze ans plus tôt:

> Le grand silence m'enclot
> Comme en une serre chaude
> Où ma peine doit mûrir

(ibid., Thèse, p. 446). Plutôt qu'un refuge, la chambre devient une menace pour le poète:

Je sais que le jardin vit
Par plus de détails, ce soir,
Qu'en l'oppression de la chambre.
Sur l'étang ridé au vent,
La lune allongée s'ébroue
Comme un peuplier d'argent

(Poëmes. Moments, III, Thèse, p. 450).

On retrouve, dans l'art japonais, en plus d'une ressemblance formelle avec ces vers, plusieurs éléments, tels le jardin, l'étang, la lune, le vent et la couleur argentée (Louis Aubert, Sur le paysage japonais, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 18, 15 septembre 1905, p. 233, 235, 239, 242). Longtemps hanté par le voyage, mais désillusionné, Loranger se retire dans un univers clos, dans un lieu intime — un premier plan — qui devient, lorsque le rêve de partir vers ses origines le sollicite, le lieu fondamental de sa Terra Nova. Le Japonais, pour sa part, éprouve le besoin d'appuyer ses impressions sur un fond mais de sentir un "premier plan" très proche (ibid., p. 235) que le peintre d'ailleurs rendra sur sa toile en lignes fugitives, et que l'on croirait exécutées avec une rapidité toute naturelle. Pourtant que d'observations, que d'études et de préparation intérieure pour transmettre d'un trait la brève sensation, pour dessiner, en quelques coups de pinceau, cette branche de pin recourbée par le

vent marin, ce moineau effleurant une tige de bambou ou encore cette libellule au vol "immobile" sous la lune d'automne (R[éginald] H[orace] Blyth, Haiku, Tôkyô, The Hokuseidô Press, (c1952) 30e impression, 1971, tome IV: Autumn-Winter, p. 72-73). L'artiste néglige l'intermédiaire, refuse le trajet entre ce plan et le fond lointain de son tableau limité par un cadre sévère. Pas de motif central. Le commencement et la fin seul l'intéressent. Comme le poète et le peintre japonais, Loranger cherche lui aussi le prodigieux raccourci. Et n'est-ce pas aussi vers le but ultime que se porte le Chinois qui est, pour Mallarmé, un modèle:

> Imiter le Chinois au coeur limpide et fin
> De qui l'extase pure est de peindre la fin

(Stéphane Mallarmé, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1945) 1970, p. 36. Poésies du Parnasse contemporain. Las de l'amer repos...)?

Cette conception du paysage japonais est née à "l'époque même où le haïku s'imposait en poésie (fin du XVe siècle, commencement du XVIe)" (Louis Aubert, Sur le paysage japonais, in La Revue de Paris, Paris, 12e année,

no 18, 15 septembre 1905, p. 241). Car le peuple devient de plus en plus autonome; il délaisse les influences chinoises de "la Dynastie T'ang (618-907)" (Patricia Guillermaz, La poésie chinoise. Des origines à la révolution, Verviers, Gérard & Co., Collection Marabout Université, no 118, 1966, p. 13). Et, bien que trouvant sa propre voie, la poésie du Japon sera encore, par certaines marques communes aux Asiatiques, d'une ressemblance subtile avec celle de la Chine. "Le sentiment de la nature" qui s'en exhale "est chinois d'origine" (Paul-Louis Couchoud, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 7). Mais écrire en vers, comme peindre, ne sera plus le privilège réservé à la classe instruite ou à la noblesse. Chacun dessine son esquisse. Et le paysan, comme le Mikado, peut dire ses trente et une ou ses dix-sept syllabes (Louis Aubert, Sur le paysage japonais, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 18, 15 septembre 1905, p. 239).

L'Occidental est saisi par la brièveté de la poésie japonaise. Le nombre de vers, comme la métrique, lui est d'abord une norme infaillible pour définir et classer les poèmes. Ainsi, en juillet 1977, Roger Munier commence son livre en indiquant le nombre de syllabes du haïku et

du tanka (Roger Munier, Haïku, avant-propos et texte français de Roger Munier, Paris, Fayard, 1978, p. i). Mais bien avant lui, Aston avait utilisé pareille norme (W[illiam] G[eorge] Aston, Littérature japonaise, traduction de Henry-D. Davray, Paris, Librairie Armand Colin, Collection Histoires des littératures, 1902, p. 25 (tanka), p. 26 (naga-outa), p. 36-37 (hanka), p. 278-279 (haïkaï), p. 285-286 (haïboun), p. 286 (hiôka). Voilà deux exemples parmi une multitude d'autres.

En même temps qu'arrivent les nouvelles de la guerre entre le Japon et la Russie, les Français qui admirent le courage des vainqueurs, s'ils s'intéressent à leur agir et à leur avoir, s'ouvrent de plus en plus à leur civilisation. Les artistes leur empruntent des formes d'art populaire. On veut faire comme eux. On les imite et on les copie. Ainsi, Paul-Louis Couchoud, un jeune philosophe d'une vaste culture (Antalole France (pseudonyme d'Anatole François Thibault), "Sages et Poètes d'Asie" de Paul-Louis Couchoud, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 2, janvier 1924, p. 89: "Paul-Louis Couchoud, ancien élève de l'Ecole Normale, agrégé de philosophie, docteur en médecine" [...], a fait d'importantes études de psychiatrie, [...] a opéré des recherches de laboratoire et

découvert même un bacille nouveau."), en revenant du Japon, enthousiasmé par le hafkaï — c'est le nom qu'il donne aux trois vers et qui s'imposera durant quelques décennies —, non seulement en instruit ses compatriotes, mais il compose avec deux amis, Albert Poncin et Jean Seguin (mieux connu sous son pseudonyme: Julien Vocance), de ces "tercets irréguliers et sans rimes" (...) "au cours d'une navigation en chaland qu'ils firent, en 1905, sur les canaux de France" (René Maublanc, Le hafkaï français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, p. 8. C'est en 1916 que Couchoud publie Sages et Poètes d'Asie, à Paris, chez Calmann-Lévy, Editeurs, un livre de 301 pages). Les trois "hafjin (faiseurs de hafkaï)" (Paul-Louis Couchoud, op. cit., p. 70. Coyaud dira des "hafkistes". Cf. Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre. Le Livre du hafku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, p. 16) publient soixante-douze poèmes, sans nom d'auteur, dans une mince plaquette hors commerce, datée de juillet 1905 et tirée seulement à trente exemplaires, sous le titre de Au fil de l'eau. "Ce sont, sans contexte, les premiers hafkaï français qui aient été écrits", conclut René Maublanc dans sa notice bibliographique (p. 8).

L'année suivante, Couchoud fait paraître sur le sujet une série de quatre articles dans Les Lettres.

L'auteur, se référant d'abord à Chamberlain et à Maître, deux spécialistes bien connus, donne des traductions de poèmes et de nombreuses explications sur les vers japonais (Paul-Louis Couchoud, Les haïkaï (Epigrammes poétiques du Japon), in Les Lettres, Paris, 1ère année, no 3, 6 avril 1906, p. 189-198. Article II, in nos 4-5, 6 juin 1906, p. 269-278. Article III, in no 6, 6 juillet 1906, p. 396-407. Article IV, in no 7, 6 août 1906, p. 477-483). Ces articles furent reproduits, avec peu de variantes, dans Sages et Poètes d'Asie (op. cit., p. 51-137, chapitre intitulé: Les épigrammes lyriques du Japon). Avec quelques commentaires, Couchoud insère dans son livre (p. 132-135) des poèmes de Vocance (Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Cent Visions de Guerre, in La Grande Revue, Paris, 20e année, no 5, mai 1916, p. 424-435). Couchoud n'a-t-il pas saisi immédiatement la beauté des haïku et entrevu très tôt leurs possibilités d'adaptation à la culture occidentale? Aussi, est-ce parce qu'il a acquis une connaissance subtile de la technique de ces poèmes et approfondi leur signification que nous retiendrons les propos préliminaires du premier article (p. 189-191). Ces lignes comptent d'ailleurs parmi les plus exhaustives écrites par un Français durant cette période:

> Un haïkaï est une poésie japonaise en trois vers, ou plutôt en trois petits membres de phrase, le premier de cinq syllabes, le second de sept, le troisième de cinq: dix-sept syllabes en tout. C'est le plus élémentaire des genres poétiques. Peut-on même appeler poésie un tercet où il n'est tenu compte ni de rime, ni de quantité, ni d'accentuation, où le nombre même des syllabes admet quelque licence? Un haïkaï n'est comparable ni à un distique grec ou latin, ni à un quatrain français. Ce n'est pas non plus une "pensée", ni un "mot", ni un proverbe, ni une épigramme au sens moderne, ni une épigramme au sens antique, c'est-à-dire une inscription, mais un simple tableau en trois coups de brosse, une vignette, une esquisse, quelquefois une simple touche, une impression. L'abstrait en est éliminé. La syntaxe est elliptique à l'excès. Avec trois notations brèves il s'agit de composer un paysage ou une petite scène. Tout l'effort poétique porte sur le choix des trois sensations suggestives qui appelleront le cortège des autres.
>
> (...) L'épigramme lyrique n'a guère d'analogie dans la poésie occidentale. Elle est révélatrice de l'esprit japonais, court jusque dans l'émotion, jusque dans le rêve. Elle en décèle la nature intime et l'habitude la plus invétérée: la concentration.
>
> Elle est une des formes de l'art du Japon; elle en a le caractère général de simplification audacieuse. On peut comparer un haïkaï à un croquis japonais qui enferme en quelques lignes précises le détail d'une scène mouvante ou l'infini d'un paysage. Dans le premier cas le pinceau a tracé des mots, dans le second des traits, mais l'oeil qui a vu est le même. (...)

L'auteur établit la différence entre haïkaï et uta. Nous

avons noté, au cours de cette étude, que les traducteurs ont porté une plus grande attention au haïku qu'au tanka. Nous avons aussi remarqué à quel point les auteurs traitent différemment des mots uta et tanka, selon surtout qu'ils considèrent l'uta des débuts ou l'uta moderne. Couchoud ne fait pas exception:

> Les haïkaï, dont l'origine remonte à la fin du XVe siècle et dont la grande vogue fut au XVIIe et XVIIIe siècles, se sont développés en même temps que l'Ecole Populaire, Ukyoe, en peinture. Leur nom veut dire comique, vulgaire, populaire. Ce n'est pas par la concision qu'ils se distinguent des uta ou poésies classiques. Un uta, en effet, n'a que trente et une syllabes: pour la forme c'est un haïkaï auquel s'ajoutent deux vers de sept syllabes. La différence vient des sujets. La poésie clasique des uta correspond à la peinture classique de l'Ecole Kano. Même noblesse d'inspiration, même raffinement de forme, même (sic) sujets traditionnels: éternellement les cerisiers fleuris, les érables rougis, la lune d'octobre, les graves paysages de Chine et les subtils lieux communs de la poésie chinoise. Même public: la cour de l'Empereur et celle du Régent, les princesses, les seigneurs lettrés, les prélats esthètes. Les haïkaï représentent la peinture réaliste, le flot des estampes et des livres d'images. Pas de sujets interdits: tous les aspects du Japon s'y retrouvent, toute la vie japonaise peut y grouiller. Il n'est pas d'objet si bizarre, d'action si banale qui ne puisse être la matière d'un haïkaï. Un terme d'argot ou un mot étranger en font souvent la saveur. C'est une poésie sans gêne, la poésie des gens qui ne portaient pas les deux sabres.

A la belle époque les haïkaï sont composés par des bonzes mystiques comme Bashô, des peintres révolutionnaires comme Buson, des romanciers naturalistes comme Saïkaku, des philosophes bayeurs aux corneilles, des pèlerins rêveurs à la lune, toute une bohème un peu gueuse, très artiste qui bat les sentiers du Japon et qui entreprend de réduire tout le réel en miettes de poésie.

Jusqu'à nos jours l'uta et le haïkaï ont suivi leur voie parallèle. Un général, un professeur d'université font des uta: ils retouchent quelques syllabes d'une poésie ancienne comme un peintre de Kyôto refait avec un changement imperceptible un tableau de Motonobu ou d'Okyo. Les journalistes font des haïkaï. La dernière guerre leur en a inspiré des centaines, autant que d'images populaires aux dessinateurs.

Un lettré délicat n'accorde guère d'importance au haïkaï, pas plus qu'un vrai chajin ne regarde beaucoup les estampes de Hokusaï et de Hiroshige. Mais nous, Européens, nous allons à l'art réaliste du Japon parce qu'il nous est le plus intelligible. Pour apprécier un uta il faut avoir l'éducation classique chinoise et japonaise. Un haïkaï, au contraire, même en traduction pourra nous frapper. C'est une vision qui s'adresse directement à notre oeil, une impression vive qui peut éveiller en nous quelque impression endormie. Sans doute il n'aura jamais tout son sens pour un autre qu'un Japonais. Nous n'en percevrons pas toute la résonance. Mais à travers les mots français quelque chose pourra venir jusqu'à nous, comme un son de cithare derrière une cloison ou comme le parfum des pruniers en fleurs à travers le brouillard

(ce texte est emprunté au livre Sages et Poètes d'Asie, p.

53-58). Les Occidentaux apprendront que le haïku et l'estampe sont appréciés par l'intelligentsia japonaise.

Les "outas" et les "haïkaïs" de Loranger ne diffèrent pas seulement par leur forme, les premiers de cinq vers et les seconds de trois vers. Une note plus grave, parfois mélancolique, s'échappe de ce qu'il appelle un "outa":

Le vieux piano garde enclos,
Comme une momie,
L'accent de ton coeur brisé.
—O la chanson triste
Dont s'est habituée ma peine

(Poëmes. Moments, X, Thèse, p. 463) tandis que son "haïkaï" est souvent railleur ou badin:

L'aube éveille les coqs,
Et tous les coqs, à leur tour,
Réveillent le bedeau

(Poëmes. Moments, XIV, Thèse, p. 469). Mais ce tercet, issu de la rêverie solitaire devant l'indicible, a le sérieux de certains "outas":

La lampe casquée
Pose un rond sur l'écritoire.
—Une assiette blanche

(Poëmes. Moments, XII, Thèse, p. 467). De presque tous les Moments se dégagent une langueur, une tristesse et comme un sens tremblé.

Loranger, par ces courts poèmes, se situe d'emblée dans un vaste courant d'écriture d'inspiration orientale qui prit une soudaine ampleur au moment de la première guerre mondiale, puis au commencement des années '20. Pourtant, ce n'est qu'au début du siècle qu'on "re-découvre" véritablement le Japon. Et c'est vers 1905-1910, que Français et Nippons éprouvent de part et d'autre une réelle reconnaissance mêlée d'admiration pour une culture si différente et si lointaine. La France délègue au Japon des hommes raffinés et compétents; l'Université de Paris y envoie ses meilleurs boursiers, tel Félicien Challaye qui en rapporte des récits fragmentaires (Félicien Challaye, Au Japon et en Extrême-Orient, Paris, Librairie Armand Colin, 1905, iv-270 p. Cf. p. i-ii et 1-116). La guerre terminée entre le Japon et la Russie — et avant que n'éclate celle de 1914-1918 —, bon nombre de Français peuvent à loisir visiter le Japon, étudier ses moeurs et méditer sur l'exquise beauté de ce pays. Leur sympathie et leur amour sont parfois très grands. Ainsi, en France, on lit avec intérêt les oeuvres et la correspondance de l'anglais Lafcadio Hearn qui prend le nom japonais de Yakumo Koizumi et qui passe la dernière partie de sa vie à louer son île d'adoption. Le professeur Revon,

qui a enseigné le droit à l'Université de Tôkyô et qui possède une grande connaissance du Japon ancien et moderne, présente des qualités exceptionnelles d'érudition et de style (Michel Revon, Anthologie de la littérature japonaise. Des origines au XXe siècle, Paris, Librairie Ch. Delagrave, Collection "Pallas", 1910, 476 p.). La Revue Bleue, à l'occasion de la mort du Mikado, survenue le 13 septembre 1912, précise Roland Barthes (Roland Barthes, L'empire des signes, Genève, Albert Skira éditeur, 1970, p. 126), traite de ces "charmantes petites choses" — les "haïkaï" — (Léo Larguier, La vie en bleu, in Revue Bleue, Paris, 50e année, 2e semestre, no 25, 21 décembre 1912, p. 798) aimées par ce "philosophe et poète" (ibid., p. 797):

> Sous les camphriers tordus de ses jardins, il se délectait en écrivant de courts poèmes, des haïkaï,

écrit Larguier (ibid., p. 798). Celui-ci regrette de ne pouvoir citer des vers de l'Empereur, mais il nous livre le texte de trois haïku que l'on rencontre souvent dans les anthologies (ibid.).

Jules Arnoux, agrégé de lettres, n'apprécie aucunement la poésie japonaise. Car, selon lui, "la décadence s'aggrave" et "une pièce aussi courte (que le haïku) ne

prête pas à l'inspiration" (Jules Arnoux, Le Peuple Japonais. Le vieux Japon - Le Japon moderne - Le Japon actuel, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière et Cie, 1912, p. 192). Aussi, est-il un des rares Français de l'époque à se situer à contre-courant de l'admiration vouée à la poésie japonaise.

Au contraire, on aime encore cette forme dense, à l'opposé de tout romantisme, qui inspire depuis trois quarts de siècle de grands écrivains français et de "jeunes" poètes moins connus. Après l'expérience collective vécue par Couchoud, Seguin et Poncin, Fernand Gregh publie, en 1906, des textes qui se veulent d'allure japonaise (Fernand Gregh, Poésies, in La Revue de Paris, Paris, 13e année, no 21, 1er novembre 1906, p. 176-189. Cf. Quatrains à la façon des hafkaï japonais, p. 183-185). L'auteur fera paraître huit de ses quatrains, en plus de quatre nouveaux, dans son livre, La chaîne éternelle (Fernand Gregh, La chaîne éternelle, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle, Editeur, 1910. Cf. p. 409-422, Quatrains à la façon des hafkaï japonais). Gregh a traité certains thèmes familiers aux Japonais dans trois poèmes relativement brefs:

BOULEAUX

Nuit. Les blancs bouleaux, diffus
Parmi l'ombre verte et brune,
Semblent garder sur leurs fûts
Un éternel clair de lune...

(idem, Poésies, p. 183. Idem, La chaîne éternelle, p. 412).

LUNE D'APRES-MIDI

La lune à travers le feuillage
Se lève pâle, et peu à peu
Monte et flotte au ciel encor bleu,
Aussi légère qu'un nuage...

(idem, Poésies, p. 184. Idem, La chaîne éternelle, p. 416).

PEUPLIER

Juin... Mais si doux, si monotone
Chante au vent qui le fait briller
Le feuillage du peuplier,
Que déjà l'on dirait l'automne...

(idem, La chaîne éternelle, p. 414).

Quoique ces textes ne correspondent pas tout à fait à l'idéal poétique japonais, le poète a saisi, semble-t-il, en théorie l'essence de cet art compact:

SUR UN ARBRE NAIN DU JAPON

Massif, il semble grand dans son pot de marbre;
La leçon qu'il nous donne, exquise, est grande aussi:
Partout l'art, au Japon fabuleux comme ici,
C'est de faire tenir la forêt dans un arbre

(idem, Poésies, p. 183. Idem, La chaîne éternelle, p. 411).

Mais en pratique, ces vers rimés, des alexandrins pour la plupart, sont un peu trop "longs"; ils manquent de

concentration. La sensation devrait tenir en une courte phrase! De plus, les quarante-huit pieds (ou un peu moins) ne respectent pas les règles de prosodie japonaise de trente et une syllabes en cinq vers et de dix-sept syllabes en trois vers. Mais en dépit de certaines lacunes, les poèmes de Gregh sont une approche de la poésie japonaise, et préparent la voie à ceux qui s'inscriront avec plus de rigueur dans le courant d'adaptation de ces vers.

En 1912, un autre poète français, Gilbert de Voisins, qui avait visité, quelques années plus tôt, le Japon en compagnie de Segalen (Jean-Louis Bédouin, Victor Segalen, présentation par Jean-Louis Bédouin, choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similés, Paris, Editions Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, no 102, 1963, p. 63), publie lui aussi des quatrains. Ecrits "sur un même motif", la lune, ces quatrains réguliers furent sûrement un exercice de virtuosité. Les mots lune, éventail, grenouille, étang, papillon, etc, que l'on rencontre dans ses poèmes se lisent fréquemment dans les textes japonais. Ces vers d'ailleurs sont visiblement inspirés par le Japon:

Estampe japonaise. — Au bord d'un champ d'avoine,
Un merle, picorant de son bec jaune et long,
Et, tout contre la lune basse, une pivoine
Qui penche sous le faix pelucheux d'un frelon

(Gilbert de Voisins, Vingt-cinq quatrains sur un même motif, in Mercure de France, Paris, tome 99, 23e année, no 365, 1er septembre 1912, p. 51).

En 1914, le même auteur signe à nouveau des quatrains "dans le goût japonais". Quelques poèmes sur la femme, l'amour, la mort, la littérature sont amers ou souvent désespérés. L'écrivain y révèle une grande sensibilité qu'une profonde blessure exaspère. Au coeur même de la beauté, la mort lui fait signe:

Je t'écoutais, ce soir, en respirant des roses;
Jamais, ô rossignol, ton chant ne fut si beau!
Jamais tu ne m'as dit de si troublantes choses!...
Promets-moi de chanter, plus tard, sur mon tombeau

(Gilbert de Voisins, Cinquante quatrains dans le goût japonais, in Mercure de France, Paris, tome 108, 25e année, no 401, 1er mars 1914, p. 24). L'ironie ou le cynisme de certains vers, au lieu de cacher la douleur du "mal-aimé", éclairent mieux encore son désenchantement. Et dans le dernier texte, la désillusion est grande:

Je croyais, en ouvrant, toute grande, ma porte,
Voir l'ange aux yeux d'azur qui brandit un flambeau;
Mais la nuit m'apparut silencieuse et morte,
Sans lune... Sur mon seuil, pas même le Corbeau!

(ibid., p. 29).

Des thèmes chers aux Japonais, tels la lune, l'animal (pris ici comme symbole), le végétal sont traités dans une forme plus européenne qu'orientale. Un quatrain dans lequel Gilbert de Voisins exprime de la tendresse envers une plante:

> Abstenez-vous toujours de froisser une plante.
> — je vais chercher de l'eau chez le voisin depuis
> Que, chez moi, par un trait d'affection charmante,
> Un liseron se noue à la corde du puits

(ibid., p. 22), lui est suggéré par ces vers de la princesse Chiyo (1703-1775):

> Par un liseron
> La corde du puits est arrêtée:
> Donnez-moi de l'eau!

(Paul-Louis Couchoud, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 128). La traduction de ce haïku — suivi d'un commentaire —, dans l'anthologie de Karl Petit, est plus proche du texte japonais:

> Volubilis.
> Seau pris.
> Eau reçue.

> Ce haïku est l'un des plus célèbres de la poésie japonaise, tant pour le fond que pour la forme. Un matin, Chiyo, voulant prendre de l'eau à son puits, s'aperçoit que la corde du seau est retenue par un volubilis. Par délicatesse, elle préfère demander de l'eau à sa voisine et laisser ainsi pousser la plante. C'est un rien délicieux, idéal de concision qui a pu, ici, être respecté par la tradition des cinq mots de l'original

(Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 162).

Ce sont donc les thèmes et le vocabulaire japonais, plus que la forme authentique des poèmes, qu'ont retenus Fernand Gregh et Gilbert de Voisins. Cette poésie contenue dans quatre vers se rapproche, il faut en convenir, de la manière concise de l'art oriental. Deux ans plus tard, les textes de Julien Vocance seront plus conformes aux règles de l'art japonais en même temps qu'ils répondront au "goût" des Européens. Ces vers sont, sans contredit, les meilleurs de cette période trouble. Ils serviront de modèle, connaîtront des traductions en plusieurs langues et seront longuement commentés en France et ailleurs (René Maublanc, Le haïkaï français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, p. 10). Ainsi, sont apparus, à la faveur de la guerre, des tercets réalistes comme ceux qu'on a retrouvés dans les vêtements de ce soldat blessé:

> Par petits paquets,
> En éventail autour de lui,
> Sa chair a jailli.
>
> (...)

Malaise de toute la chair
Où, dans un instant, peut entrer
La mitraille proche

(Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Cent Visions de Guerre, in La Grande Revue, Paris, 20e année, no 5, mai 1916, p. 427).

Les obus vampires ont soulevé
Les dalles du cimetière
Dont les croix chancellent.

[...]

Soldat des tranchées,
Homme des bois,
Gorille originel

(p. 428).

Dans les vertèbres
Du cheval mal enfoui
Mon pied fait: floche...

(p. 429).

Hier sifflant aux oreilles,
Aujourd'hui dans le képi,
Demain dans la tête

(p. 430).

Cla, cla, cla, cla, cla...
Ton bruit sinistre, mitrailleuse,
Squelette comptant ses doigts sur ses dents.

Avec la terre
Leurs corps célèbrent des noces
Sanglantes.

[...]

Un ressort de bois claque.
Un long boudin tombe du ciel en tournoyant:
Je l'évite d'un revers de tête

(p. 431). Et le soldat blessé:

Je l'ai reçu dans la fesse,
Toi dans l'oeil.
Tu es un héros, moi guère

(p. 434), qui croit venue sa dernière heure:

Mes camarades, mes frères,
Nous aurons beaucoup souffert...
Hélas! vous vaincrez sans moi

(p. 435).

Le carnet de combattant de Vocance a fasciné à juste titre le chroniqueur littéraire du Temps, Emile Vuillermoz, qui n'approuve pas tous les déploiements de "l'artillerie verbale", l'"abus du calibre lourd", l'accumulation "dans les arsenaux du journal et du livre des munitions pesantes". En effet,

> cette guerre a entraîné une consommation effroyable de paroles. On a beaucoup discouru et beaucoup écrit. Les belligérants ont échangé autant de mots que de balles et ont tourné autant de discours que d'obus.
>
> Les héros d'Homère en usaient ainsi et ne bandaient leur arc qu'après avoir épuisé tous les traits d'une éloquence enflammée. Nous avons respecté les traditions oratoires de l'Iliade avec cette seule nuance que, chez nous, les guerriers qui parlent ne sont pas ceux qui brandissent l'épée

([Emile] V[uillermoz], Une leçon, in Le Temps, Paris, 56e

année, no 20049, 28 mai 1916, p. 1). Aussi, "cette formule de lyrisme où l'émotion naît d'une discrète suggestion" lui apparaît-elle comme une "spirituelle leçon de tact et de poésie" (ibid.).

Dans le Mercure de France, avant de citer des haïku de Vocance, Hirsch remarque que les Cent Visions de Guerre "apportent une note vraiment originale au milieu de toutes les inspirations venues de la guerre". Et il trouve "à peine croyable pour la plupart de ces cent visions" qu'elles ne soient, comme le notait la rédaction de La Grande Revue, que "rapides impressions de campagne, écrites dans le moment même où elles ont été vécues." Car le poète "semble plutôt avoir patiemment obtenu cet effet de rapidité par un travail méticuleux de ciseleur" (Charles-Henri Hirsch, Revue de la quinzaine.[...] Les revues [...]. ("Cent Visions de Guerre", que publie M. Julien Vocance dans La Grande Revue (mai)) [...], in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 116, 27e année, no 433, 1er juillet 1916, p. 125).

La même année que paraissent les Cent Visions de Guerre, Couchoud publie son livre Sages et Poètes d'Asie dont le chapitre sur les haïku plaira particulièrement à Jean Paulhan (Jean Paulhan, Les haï-kaï japonais, in La

Vie, Paris, 6e année, no 2, février 1917, p. 58-60). Couchoud est un ami de Vocance et rappelons que, dès 1905, il l'initie à écrire des "haïkaï français, sans règle prosodique, à l'imitation non des originaux japonais, mais des traductions françaises." "Aujourd'hui", d'affirmer Couchoud, "pas un de ces épigrammes ne nous satisfait" (Paul-Louis Couchoud, op. cit., p. 132). Mais il ne cache pas son enthousiasme pour les poèmes de Vocance écrits dans les tranchées de Champagne:

> Comme à toute matière neuve, l'épigramme lyrique s'est fort bien pliée à cette matière terrible. A mon goût ces haïkaï de Julien Vocance méritent d'être placés à côté des modèles japonais comme une estampe de chez nous est mise parfois en pendant d'une estampe de là-bas

(ibid., p. 132-133). Pourtant l'auteur de Sages et Poètes d'Asie n'ignore pas la difficulté d'être français et de vouloir écrire comme un Oriental:

> L'intérêt de tels essais en notre langue est de montrer quel effort de dissociation doit s'imposer chez nous un artiste pour ne décrire qu'une sensation à peu près à la fois. Au poète japonais cette manière est naturelle. Il est étrange de penser que la poésie japonaise presque entière, la poésie de treize siècles, n'est composée que de ces miettes, car les poèmes de trois vers sont simplement la moitié des poèmes primitifs de cinq vers. Dans tous nos poètes on trouverait des passages

> qui, isolés, seraient des haïkaï. Dans La Fontaine surtout on en rencontrerait de parfaits. Mais ils sont insérés dans un récit qui court à une fin. Le poète japonais les traiterait pour eux-mêmes. On voit ici la différence essentielle des Japonais à nous. Nos poètes les plus fragmentaires sont éminemment constructifs près des leurs.
>
> C'est à l'habitude psychologique élémentaire qu'on aboutit. D'instinct un cerveau occidental construit; d'instinct un cerveau japonais dissocie. C'est une aptitude héréditaire, un pli renforcé par l'éducation première, corrigé parfois par l'éducation postérieure. Le petit Français qui dessine pour la première fois fait une maison ou un bonhomme, le petit Japonais la feuille d'un arbre ou l'ongle d'un doigt. L'un va tout de suite à l'ensemble, l'autre d'emblée au détail

(ibid., p. 135-137). Comme Couchoud, Paulhan s'arrête aux poèmes de son compatriote, Vocance, qui ne sont "point tant inégaux à leurs modèles (Jean Paulhan, Les haï-kaï japonais, in La Vie, Paris, 6e année, no 2, février 1917, p. 60). Le jeune critique, qui sera à son tour "faiseur de haïkaï", est surpris de ne pas être "dérouté" en lisant les poèmes venus d'Orient et que cite Couchoud:

> Nous les comprenons; comprendre est peu: ils nous font souvenir de quelque chose, ils paraissent nous venir du dedans et, pour tout dire d'un mot, ils semblent "faciles à faire"

(ibid.).

C'est "le cri nu" (ibid.) que n'étouffera pas Vocance. Il signera en effet d'autres haïku (quatre-vingt-dix) en 1917 que nous retrouverons encore dans les pages de La Grande Revue (Julien Vocance (pseudonyme de Jean Séguin), Fantômes d'hier et d'aujourd'hui, in La Grande Revue, Paris, 21e année, no 5, mai 1917, p. 475-484).

La première partie du texte, Hier: L'épopée, est dans le même ton et souvent de la même écriture âpre des poèmes de guerre qui avaient paru l'année précédente:

> Sur notre droite, au fond du verger,
> Une cruche de grès s'est cassée...
> Non, c'est un obus, de calibre léger!
>
> [...]
>
> Je veux bien pour toi donner ma peau;
> Donne-moi, paysan rapace,
> Du bois pour ma soupe.
>
> Dans sa couche de terre battue
> Comme ils l'ont proprement bordé,
> Eux qui dormiront demain du même somme!...

(ibid., p. 476).

> Quand ils ont quitté la tranchée
> Leur regard était déjà cave,
> Leurs faces n'avaient plus de nez.
>
> [...]
>
> Une mitrailleuse ensanglantée,
> Avant de mourir, a déployé
> Son éventail de cadavres.
>
> [...]

A grands coups de talon,
Mortiers et canons
Ecrabouillent les fourmis que nous sommes

(ibid., p. 477).

"Elle est lourde comme une éponge!..."
On ne peut pas presser la terre
Sans en faire sortir du sang

(ibid., p. 478). Parmi ces vers quelques-uns n'égalent-ils pas, par leur tragique beauté, des pages en prose de Barbusse qui lui valurent, en 1916, un Goncourt très controversé (Henri Barbusse, Le feu, Paris, Editions J'ai Lu, no 13, (c Ernest Flammarion 1917) 1972, page couverture, plat verso):

> De sourdes détonations ébranlent le sol: ça se passe sous terre, dans les abris. On est tout à coup séparé par des masses monumentales d'une fumée si épaisse qu'elle vous applique un masque et qu'on ne voit plus rien. On se débat comme des noyés, au travers de cette atmosphère ténébreuse et âcre, dans un morceau de nuit. On bute contre des récifs d'êtres accroupis, pelotonnés, qui saignent et crient, au fond. On entrevoit à peine les parois, toutes droites ici, et faites de sacs de terre en toile blanche — qui est déchirée partout comme du papier. Par moments, la lourde buée tenace se balance et s'allège, et on revoit grouiller la cohue assaillante... Arrachée au poussiéreux tableau, une silhouette de corps à corps se dessine sur le talus, dans une brume et s'affaisse, s'enfonce

(ibid., p. 322-323). On comprend la volonté de certaines

personnes de ne pas promouvoir ce livre et ce, en pleine guerre:

> A côté d'eux [des blessés], veilleur épouvantable, la moitié d'un homme est debout: un homme coupé, tranché en deux depuis le crâne jusqu'au bassin, est appuyé, droit, sur la paroi de terre. On ne sait pas où est l'autre moitié de cette sorte de piquet humain dont l'oeil pend en haut, dont les entrailles bleuâtres tournent en spirale autour de la jambe.
>
> Par terre, le pied décolle d'une gangue de sang durci des baïonnettes françaises faussées, pliées, tordues par la puissance du choc

(ibid., p. 346). Pourtant, ce sont de tendres combattants que nous montre Vocance dans ses Fantômes d'hier:

> Guerriers farouches!
> Leur coeur chavire
> Devant un bobo de gosse.

Ils peinent devant toute cette misère, car:

> Il y a, en vérité,
> Dans ce doux pays de France,
> Grande pitié, grande souffrance!...

(Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Fantômes d'hier et d'aujourd'hui, in La Grande Revue, Paris, 21e année, no 5, mai 1917, p. 479).

Dans cette seconde partie des poèmes, Aujourd'hui, Vocance se promène d'abord à travers les rues de quartiers délabrés:

Des murs lépreux, des teints terreux,
Des fruits véreux dans des papiers jaunis.
On glisse à chaque pas sur des sanies

(ibid.). Au cours de ses pérégrinations dans la ville, il a vainement tenté d'oublier les plus mauvais jours d'Hier:

A coups de poing, à coups de pied,
J'ai voulu tuer mon passé.
C'est lui qui me prend à la gorge

(ibid., p. 480). C'est durant un voyage (En Vivarais, ibid., p. 480-482), que les fantômes se dissipent. L'oeil du poète perçoit enfin la calme beauté:

Au milieu des ravins boisés, des dos, des creux,
Le petit train serpente.
Il sait joliment bien prendre sa rampe

(ibid., p. 480). Ce trajet en montagne précède une suite de poèmes intitulée Intérieurs (ibid., p. 482-484). Loranger, qui intitule à son tour, Intérieur, la première partie de ses Images de poèmes irréalisés (Poëmes, Thèse, p. 517-518) et la seconde, En voyage (ibid., p. 518). avait-il pris connaissance de ces haïku de Vocance?

Dans Intérieurs, on est déjà bien loin des poèmes de guerre car l'amour surprend le poète. Toute pensée de la mort, pourtant très proche, s'est éloignée:

Nous aurions, Mademoiselle, ce me semble,
Un plaisir très vif à vivre ensemble...
Voulez-vous faire l'essai?...

(Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Fantômes

d'hier et d'aujourd'hui, in La Grande Revue, Paris, 21e année, no 5, mai 1917, p. 482). L'amour "change la vie":

> Nos corps ayant vibré délicieusement,
> Nos coeurs se promettent
> Des fêtes éternelles

(ibid., p. 483). La présence de l'enfant complète la transformation des êtres (ibid., p. 483-484). Le paysage intérieur de même que l'environnement ne sont plus les mêmes. Le passé est-il à jamais révolu? Autant faire le bilan de sa vie. Dans une Courte biographie, Vocance, sur le ton d'un cantique de Noël, Nouvelle agréable, rappelle alors sa naissance à la poésie japonaise:

> Ce vingt-cinquième jour de mai,
> Dans sa trente-sixième année,
> Un poète japonais nous est né

(ibid., p. 484). On prédit un bel avenir à cet écrivain qui s'est épanoui au milieu de l'effroyable chaos:

> M. Julien Vocance, un des plus originaux poètes qui soient aujourd'hui, l'un des plus réellement maîtres de la langue et du rythme, un authentique ciseleur et qui pense, voit, est sensible, mérite déjà la gloire d'un maître et la conquerra, parce qu'il est sincère

(Charles-Henri Hirsch, Revue de la Quinzaine. [...] Les revues [...]. La Grande Revue (mai) [...], in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 122, 28e année, no 457, 1er juillet 1917, p. 144).

Un autre poète, Georges "Soubiron" (il s'agit sans doute de Georges Sabiron. Cf. Thèse, p. 933), fixe en de belles images l'horrible carnage:

> L'obus en éclats
> Fait jaillir du bouquet d'arbres
> Un cercle d'oiseaux.
>
> Trou d'obus où cinq cadavres
> Unis par les pieds rayonnent,
> Lugubre étoile de mer

(Georges Soubiron [sic], Poussière de poèmes. Epigrammes lyriques de trois vers, in La Vie, Paris, 7e année, no 3, mars 1918, 2e édition, p. 80). Sabiron fait partie de ces écrivains que la guerre a fauchés. En effet, quelques mois après la publication de ces textes, il est tué dans les tranchées. René Maublanc écrira:

> Ses haïkaï, par l'originalité de leur pensée et de leur vision, par la sûreté de leur rythme, comptent parmi les meilleurs qu'on ait écrits en français

(René Maublanc, Le haïkaï français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, p. 11). Les autres poèmes de Sabiron ne respirent aucunement les odeurs de guerre. Celui-ci par exemple:

> "C'est le vent qui m'a décoiffée",
> Mais en parlant
> Elle a rougi jusqu'aux cheveux

(Georges Soubiron [sic], Poussière de poèmes. Epigrammes

lyriques de trois vers, in La Vie, Paris, 7e année, no 3, mars 1918, 2e édition, p. 80. Ces vers évoquent ceux de Kikin dont on ignore la biographie:

> "C'est l'été qui m'a fait maigrir!"
> Mais en disant cela,
> Elle éclate en sanglots

(Léo Larguier, La vie en bleu in Revue Bleue, Paris, 50e année, 2e semestre, no 25, 21 décembre 1912, p. 798. Ce haïku est cité aussi par Paul-Louis Couchoud, dans Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 100).

Moins d'un an après la fin de la guerre, un groupe d'écrivains s'engage dans l'aventure de cette poésie dense, simple et pourtant fort complexe. C'est René Maublanc, poète lui-même et futur historien de ce mouvement, qui nous révèle les débuts de cette entreprise littéraire:

> Certains ont pensé que ce genre de poésie brève répondait à une tendance manifeste dans notre jeune littérature, à un besoin très actuel; un groupe vient de se former, qui va tenter de faire vivre en France la forme japonaise du haïkaï et de créer un genre nouveau, dont l'expérience seule et le jugement de l'opinion donneront peu à peu les règles. Les quelques essais qui suivent sont publiés dans un double but: On espère d'abord qu'ils inspireront à des esprits curieux le désir d'essayer eux-mêmes les ressources de l'épigramme japonaise; on espère aussi que

> certains pourront donner à des artistes l'idée de les accompagner d'un dessin ou d'un bois, réalisant ainsi en France cette alliance des poètes et des peintres qui fait, en Extrême-Orient, prospérer à la fois leurs deux arts

(René Maublanc, Haïkaï, in La Gerbe, Nantes, 1ère année, no 9, juin 1919, p. 259). Deux poèmes sur dix-sept que livre Maublanc, à la suite de cette invitation, sont encore marqués par la guerre. D'autres ont une certaine gravité; quelques-uns sont amusants:

> Tu es trop petit, chaton, pour savoir.
> Ne mords pas là-dedans:
> c'est ta queue

(ibid.).

> La neige est trop blanche;
> Les chats gris sont noirs,
> et les blancs, jaunes

(ibid., p. 260). Il s'en trouve qui ressemblent à des haïku écrits par des japonais:

> Tu as beau ouvrir les ailes
> pour faire le papillon;
> tu n'es qu'un criquet

(ibid.).

> Reste à la fenêtre,
> la face dorée par la lampe
> et les cheveux baignés de lune.

(ibid., p. 261).

Mais la plupart des Français n'ont pas été de "réels imitateurs" de cette forme lors de leurs premiers essais. Que l'on songe aux quatrains de Fernand Gregh et de Gilbert de Voisins. Il y eut bien un demi-succès en 1905: la tentative de trois poètes dirigée par Couchoud. C'est la guerre qui a d'abord mis Vocance sur les vrais sentiers de ces textes dits en quelques secondes, juste le temps qu'il faut pour saisir et éviter un danger ou en réaliser toute l'ampleur tragique. Cette formule convenait à l'acuité de la situation. La preuve venait d'être faite qu'on pouvait l'adopter en France. Une fois engagés dans cette voie, d'autres poètes, imitant autant Vocance que les Japonais eux-mêmes, saisissent mieux les règles de cet art. L'année 1920 marque une date importante dans l'histoire du haïku en France. Un noeud s'est formé depuis l'enthousiasme des débuts. Il est maintenant assez fort pour réunir de grands écrivains. Cette expérience collective des raccourcis aurait sans doute fait le bonheur de Mallarmé, lors de ses rencontres, rue de Rome.

En tous cas le désir d'un écrivain moins connu, René Maublanc, qu'il exprima dans La Gerbe de Nantes en 1919, se réalise dans La Nouvelle Revue Française de septembre 1920 alors que des "faiseurs de haï-kaï" — qui rappellent

les "Sages" de l'école de Bashô (Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 152) — signent des textes:

> Dix faiseurs de haï-kaïs, qui se découvrent ici réunis autour de Couchoud, tâchent à mettre au point un instrument d'analyse. Ils ne savent pas quelles aventures, ils supposent la plupart que des aventures attendent le haï-kaï français — (qui pourrait trouver par exemple la sorte de succès qui vint en d'autres temps au madrigal, ou bien au sonnet; et par là former un goût commun: ce goût justement qui passe pour préparer la venue d'oeuvres plus décisives.)

(Paul Louis Couchoud, Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Georges Sabiron, Pierre Albert-Birot, Jean-Richard Bloch, Jean Breton (pseudonyme de Célestin Bouglé), Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Maurice Gobin, Henri Lefebvre, Albert Poncin, René Maublanc, Jean Paulhan, Haï-kaïs, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 84, 1er septembre 1920, p. 329-345. Présentation par Jean Paulhan, p. 329-330. Cf. p. 330).

Quelques textes publiés antérieurement paraissent dans ces pages. Ainsi Couchoud, qui avait pourtant regretté ses tercets composés au début du siècle (Paul-Louis

Couchoud, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 132) en remet onze à La Nouvelle Revue Française, sous le titre de Au fil de l'eau, donné au recueil collectif de 1905 ( cf. Thèse, p. 902-903). Il y en a deux qui ressemblent à des poèmes écrits par des Japonais et que lui-même avait cités en traduction:

Dans le soir brûlant
Nous cherchons une auberge.
O ces capucines!

(La NRF, p. 331).

J'arrive fatigué
A la recherche d'une auberge:
Ah! ces fleurs de glycines!

(Matsuo Bashô, 1644-1694)

(Sages et Poètes d'Asie, p. 72).

Une simple fleur de papier
Dans un vase.
Eglise rustique

(La NRF, p. 332).

Simplement
Une anémone dans un pot:
Temple rustique

(Yosa Buson, 1716-1783)

(Sages et Poètes d'Asie, p. 71).

La NRF publie cinq des dix haïku de Georges Sabiron déjà parus dans La Vie (Georges Soubiron [sic], Poussière de poèmes. Epigrammes lyriques de trois vers, in La

Vie, Paris, 7e année, no 3, mars 1918, 2e édition, p. 80). Maublanc écrit Sabiron (René Maublanc, Le haïkaï français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, p. 11-12). Paulhan, que Sabiron nomme dans le premier poème de La Vie:

> Jean Paulhan est sur mon seuil,
> Tendre honte.
> C'est l'ami des premiers vers.

n'aurait pas accepté une incorrection dans La NRF.

Deux haïku d'Eluard, qui avaient déjà été remarqués dans Littérature (Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Exemples, in Littérature, Paris, 2e année, no 15, juillet-août 1920, p. 1, 5), le seront aussi dans La NRF. Et les onze haïku de La NRF — sans doute parmi les plus précieux recueillis par la revue — seront publiés dans la plaquette Pour vivre ici. Onze haï-kaïs (1920) (Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Oeuvres complètes, préface et chronologie de Lucien Scheler, textes établis et annotés par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1968, tome I, p. 49-52, 1322-1323). Le poète en fera paraître un certain nombre dans les livres suivants: Les nécessités de la vie et les conséquences des rêves précédé d'exemples (1921) (tome I (la Pléiade), p. 62,

1328; 66, 1329; 67, 1330), Choix de poèmes (1941) (tome I (la Pléiade), p. 1586), Corps mémorable (1948) (tome II (la Pléiade), p. 131, 1065), Deux poètes d'aujourd'hui (1947) (tome II (la pléiade), p. 1068), Premiers poèmes, 1913-1921 (1948) (tome II (la Pléiade), p. 196, 1099), Le bestiaire (1948) (tome II (la Pléiade), p. 1110). Bien qu'ayant été écrits à l'époque dadaïste et publiés dans la principale — non la plus volumineuse — revue du mouvement Dada, ces poèmes bien connus ne sont pas dans le style du groupe et n'ont pas été composés sous son emprise. Ils ne relèvent aucunement de la technique de hasard émise par Tzara (Tristan Tzara, Sept manifestes Dada. Quelques dessins de Picabia, Paris, Jean-Jacques Pauvert, éditeur (c1963), 1967, p. 62-64). Au contraire, Ce ne sont pas non plus les traces de l'écriture dadaïste un moment pratiquée par Eluard (Michel Sanouillet, Dada à Paris, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1965, p. 209) que nous retrouvons dans ces textes. La technique du haïku est fort différente. Est-il possible cependant de déceler une influence quelconque de ce courant dadaïste sur ces tercets comme sur une certaine poésie d'Eluard tel que le mentionne Michel Sanouillet:

> Au cours de l'année 1921, l'unique préoccupation d'Eluard fut d'étendre le champ de ses découvertes et d'en approfondir le sens: tirer le maximum d'effet du minimum de mots, sans avoir recours ni au lyrisme, ni aux adresses de vocabulaire, ni à l'assonance, ni au rythme externe, quête rigoureuse d'une pureté élémentaire et d'un langage premier, qui n'était pas sans rappeler celle de Jean Arp. Ces tendances existaient latentes ou timides dans les premiers poèmes d'Eluard; Dada, tout d'un coup, allait agir comme un puissant tonique: l'audace devient la règle, la désarticulation de la phrase monnaie courante, et toujours dans l'opalescente clarté de la poésie captée à l'état naissant

(ibid., p. 317. Le souligné est de nous)? Il est évident en tout cas que les lignes soulignées s'appliquent presqu'entièrement aux haïku. Et ces Exemples n'auraient peut-être pas connu le jour sans les expériences préalables de Vocance, avec qui Eluard s'entretenait (Paul Eluard (pseudonyme d'Eugène Grindel), Lettres de jeunesse avec des poèmes inédits, documents recueillis par Cécile Valette-Eluard, présentés et annotés par Robert D. Valette, Paris, Seghers, 1962, p. 193) et sans les recherches verbales qu'il faisait en compagnie de Jean Paulhan:

> Eluard, avant de devenir le nôtre, est l'ami de Jean Paulhan et il participera longtemps des préoccupations de celui-ci; il cultivera sur le plan poétique, ses savantes objections en matière de langage

(André Breton, Entretiens (1913-1952), Avec André Parinaud et D. Arban, J.-L. Bédouin, R. Bélance, C. Chonez, P. Demarne, J. Duché, F. Dumont, C.-H. Ford, A. Patri, J.-M. Valverde, Paris, NRF, Gallimard, Collection Le point du jour, nouvelle édition revue et corrigée, 1969, p. 51-52). Ces poèmes, d'une grande beauté, sont nés, semble-t-il, à partir du seul paysage intérieur d'Eluard car la plupart annoncent déjà le poète du cycle de Nush:

Le vent
Hésitant
Roule une cigarette d'air.

Palissade peinte
Les arbres verts sont tout roses
Voilà ma saison.

Le coeur à ce qu'elle chante
Elle fait fondre la neige
La nourrice des oiseaux

(La NRF, p. 340). Eluard, qui signe cet autre poème, dans La Nouvelle Revue française du 1er septembre 1920:

Ah! mille flammes, un feu, la lumière,
Une ombre!
Le soleil me suit

(ibid., p. 341), avait-il porté attention à des poèmes japonais qui commencent par une exclatation, comme par exemple:

Ah! Ah!
C'est tout ce qu'on peut dire
Devant les fleurs de Yoshino

(Teishitsu, 1609-1673)

(Paul-Louis Couchoud, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 115), traduit ainsi dans l'anthologie de Karl Petit:

> Oh! que c'est beau! Que c'est beau!...
> Mais que dire de plus devant les fleurs
> Du mont Yoshino?

(Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 142). La traduction de Coyaud ressemble davantage à celle de Couchoud:

> Ca, ça
> C'est tout ce que j'ai pu dire
> Devant les fleurs du mont Yoshino

(Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre. Le Livre du haïku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, p. 26). On dit que le poète brûla toute son oeuvre et ne garda que ces trois vers qui expriment à eux seuls une "extase sans limite" devant l'infinie beauté, rapporte l'auteur de Sages et Poètes d'Asie (p. 115). Renondeau cite des haïku dont le mot initial, la simple exclamation, traduite en français par O! et Oh!, révèle la surprise de la sensation perçue ou du sentiment passager (G[énéral] Renondeau, Anthologie de la poésie japonaise classique, traduction, préface et commentaires de G[énéral] Renondeau, Paris, NRF, Gallimard, Collection Connaissance de l'Orient, no

37, Collection UNESCO d'oeuvres représentatives, Série japonaise, 1971, p. 218, 230, 245, 250).

Parmi les onze poèmes de Maublanc qu'il publie à Paris, quatre ont déjà paru à Nantes dont un avec variantes (René Maublanc, Haïkaï, in La Gerbe, Nantes, 1ère année, no 9, juin 1919, p. 260-261. Cf. p. 261). Un texte de Maublanc, jusque-là inconnu, qui témoigne encore de la guerre, ne manque pas d'affinité avec des poèmes signés par des Japonais:

Nuit d'alerte.
Le projecteur à l'horizon
Ouvre et ferme son éventail

(La NRF, p. 343). Ici, le poète s'est laissé envahir par le mystère nocturne de son pays:

La nuit en Bretagne.
Un vieux chant passe et s'en va,
Dans un bruit de sabots

(ibid.).

Albert Poncin et Julien Vocance, qui avaient jadis eu pour maître Paul-Louis Couchoud, se retrouvent avec celui-ci. Le premier poème de Poncin offre quelque surprise:

Le berger crache des louis d'or,
La vache lâche un arc-en-ciel:
Coucher de soleil

(ibid., p. 342), et le second pourrait être tiré d'une anthologie tant il offre de parenté avec certains haïku écrits au Japon:

Le banc de bois est humide,
Le banc de pierre est glacé:
Rendez-vous d'automne

(ibid.).

Les textes de Vocance, au nombre de onze, et datés de mai 1916, sont réunis sous un même titre, Au cirque:

Matinée à Médrano:
Dans une attente joyeuse
L'immense cirque pépie

(ibid., p. 333). Le poète adopte une vision très proche de l'enfance. Les émotions et les sentiments multiples ressentis au cirque n'appartiennent-ils pas davantage au monde des plus petits? Ces admirables spectateurs oscillent facilement entre la peur et le rire. Aussi, l'acrobate et le clown les émeuvent également. La journée fut splendide. Rien n'est terne, pas même le retour:

Après ces éblouissements
Nous ramenons, dans la nuit noire
Le désespoir de nos enfants

(ibid., p. 334).

Pierre Albert-Birot signe d'originaux Poèmes sur mesure:

Au-dessus il y a le ciel et plus bas le plafond
Et sur la table une boîte de petits pois
Avec le mode d'emploi.

Les oiseaux chantent toujours au sommet de la maison
Le printemps dans les villes
Est sur les toits.

[...]

Le train sur son chemin géométrique
Traverse le mois de Juin
Les coquelicots font la haie

(ibid., p. 336), tout comme le professeur Bouglé sous le pseudonyme de Jean Breton:

Vieux chat ronronnant, tu m'aimes?
Dieu te le rende,
Galeux!

[...]

Crotte de papier par ci,
Crotte de papier par là,
Tiens! mon mari est rentré

(ibid., p. 339).

Dans le Mercure de France du 15 octobre 1920, le critique a-t-il eu tort lorsqu'il parle de ces haïku comme d'"un ensemble très curieux où l'influence prédominante semble bien celle de Jules Renard" (Charles-Henri Hirsch, Revue de la Quinzaine. [...] Les revues [...] La Nouvelle Revue Française (1er septembre) [...], in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 143, 31e année, no 536, 15 octobre 1920, p. 519)? Il s'agit sans doute des Histoires naturelles de Jules Renard dont voici deux exemples:

LE VER

En voilà un qui s'étire et qui
s'allonge comme une belle nouille

(Jules Renard, Oeuvres, textes établis, présentés et annotés par Léon Guichard, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1971, tome II, p. 127).

LE PAPILLON

Ce billet doux plié en deux
cherche une adresse de fleur

(ibid., p. 135). Il faudrait beaucoup de perspicacité et d'érudition pour démêler l'écheveau de toutes les influences qui ont pu intervenir lors de la composition des hafku par des Européens. Les plus faciles à déceler sont peut-être celles qui viennent directement des poèmes japonais en traduction. Ces Orientaux sont de merveilleux animaliers que n'ont pas manqué d'imiter les nouveaux poètes d'Occident en quête d'une formule plus simple:

Des canards sauvages
Posés sur la mer.
L'ombre d'un nuage

(Maurice Gobin)

(La NRF, p. 342).

La fumée s'envole au Nord
Le papillon blanc vers l'Est
Vent frivole

(Jean Paulhan)

(ibid., p. 345).

La pie, sa queue droite,
Arrive, fait trois petits bonds
Se pose et attend.

[...]

Dans le vent du soir
Le corbeau retardataire
Croasse et se hâte

(Jean-Richard Bloch)

(ibid., p. 337).

Il a fallu une même expérience de la forme pour réunir dans une revue de Paris ces poètes pour la plupart très différents dans leur vision du monde: êtres et choses. Par ricochet, ces "chasseurs d'images" (l'expression est de Jules Renard: op. cit., p. 95-96. Histoires naturelles. Le chasseur d'images), retrouvant les mêmes thèmes, ont atteint la même faune, maîtrisé pour ainsi dire le même bestiaire.

Un mois plus tard, une tentative analogue, qui donnera aussi d'intéressants résultats, est faite dans une revue de Nantes avec, cette fois, une substantielle introduction de René Maublanc. Celle-ci forme à elle seule un imposant article. Comme Couchoud et Vocance, Maublanc croit en l'actualité de ces lignes condensées qui expriment, "loin de toute littérature et de toute vaine éloquence, [d]es impressions brèves, élémentaires, fortes et

hachées" (René Maublanc, Sur le Haï-Kaï français, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 25, octobre 1920, p. 1). Selon lui, cette poésie répond à un besoin. Car n'affiche-t-on pas, dans certains milieux, un véritable "mépris des formes poétiques traditionnelles" (ibid., p. 2) et du langage oratoire abondamment développé depuis des siècles? La tendance générale vise à plus de concision. La jeune poésie se cherche une voie. Le haïku serait plus qu'un jalon; il est la route dans laquelle on pourrait s'engager avec les garanties données par les prédécesseurs de l'autre continent:

> Or, aucun genre de poésie brève ne répond mieux à ces tendances que le haï-kaï japonais: on a pensé qu'il y aurait avantage à prendre pour modèle cette forme étrangère, qui a, là-bas, ses règles, ses traditions et qui a fait ses preuves. On a voulu, non la copier servilement, mais l'adapter à nos besoins locaux et actuels; loin de gêner le libre essor de la jeune poésie française, on prétend, au contraire, d'une marche plus modeste, suivre la même route vers le même idéal

(ibid.).

Les possibilités d'instaurer le "haï-kaï" en France sont grandes. On peut y introduire les deux formes pratiquées au Japon, le "haï-kaï pittoresque", souvent humoristique, familier et très proche du réel, et le "haï-kaï

mystique", dicté sous l'impulsion de l'expérience intérieure. Le premier, "descriptif" (?) offre plus de chances de succès:

> il répond à l'un des besoins essentiels de notre pensée et de notre sensibilité d'aujourd'hui: l'analyse de ce qui se passe, poussée jusqu'à la recherche de l'atome, le démontage de la sensation la plus fugitive, qui en juxtapose les éléments pour laisser à l'esprit le plaisir d'en refaire la synthèse

(ibid.). Ce besoin se manifesta en peinture (avec les impressionnistes), en littérature (avec les Goncourt d'abord), en musique (avec Debussy). Et d'ajouter l'écrivain:

> Enfin, n'est-ce pas, dans l'intuition bergsonienne, un besoin encore de notre réflexion philosophique? Le haï-kaï, dans son cadre restreint, doit nous aider à fixer l'infiniment petit et l'infiniment subtil

(ibid., p. 3). L'autre forme, le "haï-kaï" dit "mystique" présente plus de difficultés. "Sa pratique, écriture et lecture, est en elle-même un exercice spirituel" (Roger Munier, Haïku, avant-propos et texte français de Roger Munier, Paris, Fayard, 1978, p. iv). S'il connut une certaine fortune en France, ce fut dans les circonstances malheureuses de la guerre et avec les thèmes bien précis de la mort et de la souffrance. Mais peut-on exiger

davantage du "haï-kaï mystique"? Ne correspond-il pas à des normes culturelles et n'adhère-t-il pas à une civilisation, à une religion, à un pays unique, le Japon:

> Peut-il, aussi, comme au Japon, nous représenter l'infiniment grand et l'infiniment profond? Le haï-kaï japonais s'élargit jusqu'à exprimer, avec ses dix-sept syllabes, toute la sagesse boudhique (sic) en une synthèse mystique. Il faut, pour qu'un haï-kaï fasse ainsi rêver et méditer, que tous les mots soient prolongés comme par un écho, qu'ils aient dans tous les coeurs la même résonance; il faut donc que la communion dans une même foi leur assure la même valeur symbolique. Peut-être notre civilisation occidentale, chaotique et matérielle, est-elle mal préparée à recevoir et à s'adapter ce concentré poétique et religieux. Cependant la guerre a pu lui fournir une ample matière, parce que la guerre est créatrice d'émotions collectives, et que beaucoup de mots très simples, depuis qu'on l'a vécue, ont pour chacun de nous un sens plus riche et plus de force suggestive. Il se peut que le haï-kaï symbolique (?) ait déjà, pour les sujets de guerre, conquis chez nous le droit de vivre; mais je ne sais pas si pour d'autres sujets, il peut échapper au reproche d'obscurité et d'ésotérisme, s'évader des petites chapelles où les mots de tout le monde ont un sens hermétique, connu des seuls initiés

(René Maublanc, Sur le Haï-Kaï français, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 25, octobre 1920, p. 3).

Pour sa part, Jacques Brault, se basant sur d'autres critères, adopte une attitude plus catégorique, dans

ses Remarques sur la traduction de la poésie, publiées dans le no 21 de la revue Ellipse: Traduire notre poésie. The Translation of Poetry. Il est sceptique quant à la "bonne" traduction qu'on peut donner du haïku, quant à son "imitation" et à sa "transposition":

> Le **haiku** se refuse à l'imitation ou à la transposition parce qu'il correspond, de par son origine et sa pratique actuelle, à des comportements existentiels et linguistiques dont les purs et simples équivalents occidentaux ne peuvent qu'être artificiels.[14] Moralité: les nombreuses traductions de **haiku** dans toutes sortes de langues ressortent à la mauvaise reproduction ou à une espèce de mise en prose. Mais alors? le **haiku** nous restera donc à jamais inaccessible? Oui **et** non; la traduction poétique est un **sic et non**, un paradoxe insurmontable et pourtant surmonté chaque fois que l'on réalise en pratique cette réflexion de Gabriel Germain: "en poésie il est question de faire, non de refaire".[15]
>
> Les traditionnalistes assignent au **haiku** quatre règles fondamentales dont paraît-il nul ne peut s'affranchir sous peine de produire autre chose qu'un **haiku**. A quoi j'opposerai tout d'abord que l'essentiel c'est de faire un poème poétique, peu importe son appellation contrôlée, et ensuite que l'essence du **haiku** tient au "rendu" de l'instant perçu et vécu. Il est ridicule de s'obliger en toute occasion à traduire le **haiku** sous forme de tercet totalisant à peu près dix-sept syllabes

(Jacques Brault, Remarques sur la traduction de la poésie. Some Notes on the Translation of Poetry, in Ellipse,

Sherbrooke, no 21, 1977, p. 20. Les notes 14 et 15 se lisent ainsi (p. 34): "14 Kenneth Rexroth se montre sévère pour le haiku qu'il accuse de joliesse et de sentimentalité. On n'est pas porté à lui donner entièrement tort lorsqu'on lit un ouvrage, naff et aberrant, comme Haiku in English (Charles E. Tuttle Company, Rutland, 1967) où Henderson fournit diverses recettes susceptibles d'aider les anglophones à écrire des haiku "dignes de ce nom"! 15 Gabriel Germain, Homère, Le Seuil, 1966, p. 187.").

En effet, la traduction ou l'imitation de ces poèmes n'est guère facile et, comme toute initiative poétique, elle ne garantit pas toujours les résultats escomptés. Pour sa part, Maublanc est optimiste. Il croit fermement en la possibilité d'écrire un "haï-kaï pittoresque" et, peut-être, avec moins de bonheur, un "haï-kaï mystique". Monseigneur Savard, que les "Haï-Kaï" avaient "toujours vivement impressionné" (Félix-Antoine Savard, Aux Marges du Silence, Québec, Editions Garneau, 1975, p. 5), ne réussit-il pas d'admirables textes mystiques:

> C'est sur la Genèse et l'Evangile
> que j'ai juré alliance
> avec la nature de mon pays

(ibid., p. 6).

Cimes pures des monts
où mon regard a cueilli
un bouquet de chrysanthèmes!

(ibid., p. 12).

Comme un athlète
nu
ce bouleau dans l'aurore!

(ibid., p. 18),

J'irai sur les sommets
boire un air
sans paroles

(ibid., p. 48). Ces "brèves pensées d'un vieil homme aux Marges du Silence" (ibid., p. 5) ne sont-elles pas la preuve que cette forme, qui exige un état d'âme particulier, amène à la sereine beauté, tant recherchée par les Asiatiques et que l'Européen et le Nord-Américain, qui éprouvent une certaine difficulté à la rejoindre, atteignent parfois?

Les Français, en quête de formes nouvelles, ont innové en créant "l'analyse psychologique et sentimentale" à travers ces trois vers (René Maublanc, Sur le Haï-Kaï français, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 25, octobre 1920, p. 3). Mais c'était pour eux, contrairement aux Japonais, une habitude de dire plus ouvertement leurs sentiments intimes et de les exprimer en art. Tous ces poèmes, "pittoresques", "mystiques" ou amoureux", Maublanc

voudrait qu'ils fussent pratiqués par tous, les premiers principalement car ils correspondraient davantage aux goûts du plus grand nombre. On sait que, dans la Grèce antique, "chaque amateur" livrait son épigramme et qu'au XVIIe et XVIIIe siècles français, "le sonnet, le madrigal, le portrait ou la maxime" étaient rédigés par les invités des salons et leurs hôtes (ibid., p. 5). Ainsi:

> Dans un pays où le haï-kaï serait familier à tous, ces mille inspirations anonymes ne seraient plus toutes perdues pour l'art, et les efforts associés de tous ces ouvriers obscurs prépareraient la venue prochaine des oeuvres décisives

(ibid.). Le temps certes n'a pas donné raison à Maublanc. Mais celui-ci avait de bonnes raisons de croire en la bonne fortune du hafku car le courant d'imitation et de création de cette forme très brève s'intensifiait en France en 1920.

Dans le même numéro de La Gerbe, Maublanc a retenu quelques exemples; en voici trois:

> Quand ils s'assemblent
> des absents sont là
> et des morts renaissent.
>
> André Cuisenier

(ibid., p. 7).

Un gros tas de feuilles vertes
passe sur la route
avec des jambes d'homme.

René Maublanc

(ibid., p. 8).

Le son de sa voix
n'est plus dans mon oreille;
vais-je oublier — déjà?

René Maublanc

(ibid., p. 9). Loranger avait écrit:

Et j'attends l'aurore
Du premier jour de sa mort.
Déjà! Se peut-il?

(Moments, XIII, p. 468).

Jules Romains qui tient une chronique sur la poésie à L'Humanité est heureux de se consacrer à la défense du haïku. Citant l'article de René Maublanc où celui-ci milite en faveur d'une culture plus large, plus ouverte à la masse, Romains y voit sans doute un appui à sa théorie de l'unanimisme:

Car la littérature d'un peuple n'est pas faite seulement de la production de quelques écrivains de métier: elle est d'autant plus forte et vivante que plus d'hommes y collaborent d'un effort unanime

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chronique. Poésie, in L'Humanité, Paris, 17e année, no 6081, 16

novembre 1920, p. 2). Le chroniqueur cependant défend moins le haïku en lui-même qu'il n'attire "l'attention [...] sur la réussite de poèmes très courts et très concentrés" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chronique. Poésie, in L'Humanité, Paris, 17e année, no 6115, 20 décembre 1920, p. 2). A la fin d'une chronique et "pour nous rafraîchir l'humeur", il cite deux haïku typiques, d'un jeune correspondant:

> Il neige encore — encore un haïkaï!
> La terre a recouvert les corps.
> La neige veut recouvrir les ruines.
>
> Elle a dit: "Non"
> Mais elle a répondu trop vite.
> J'ai demandé: "Combien?"

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chronique, Questions de style, in L'Humanité, Paris, 18e année, no 6129, 3 janvier 1921, p. 2). Les lignes du 16 novembre 1920, qui furent reproduites dans La Gerbe (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), A propos du Haï-Kaï, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 28, janvier 1921, p. 98-103), eurent un effet d'entraînement:

> Après les pages de Jules Romains, nous n'hésitons plus à publier les délicieux poèmes suivants que René Druart qualifia lui-même — à tort pensons-nous — haï-kaï, et qui sont une des multiples variations d'un Thème ébauché

(René Druart, Vingt-Quatre Haï-Kaï, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 28, janvier 1921, p. 108). Suivent donc vingt-quatre petits poèmes dont quatre ont quatre vers, dix-neuf en ont trois et un en a seulement deux (ibid., p. 108-111).

La période d'"acclimatation" du haïku suit son cours en 1921. Maurice Betz publie un recueil de poèmes, Scaferlati pour troupes, dans lequel figure une Petite suite guerrière - Haï-Kaïs - (Maurice Betz, Scaferlati pour troupes. Poèmes. Suivis de la malemort de Jean Lefranc, Paris, Sous la marque de "La grappe rouge", Albert Messein, éditeur, Successeur de Léon Vanier, 1921, p. 22-25), à la forme concise, délicate et colérée:

A un nuage qui bougeait au fond d'une mare
J'ai crié: Qui va là?
Il était loin déjà

(ibid., p. 22).

Septentrion plein d'éclairs roses,
Pourpre répons de l'est,
Quel des deux, ce matin, est l'aurore?

(ibid., p. 23).

Julien Vocance tente de formuler, en trente-quatre haïku, les règles d'un "art poétique". Citons-en quelques-uns:

Le poète japonais
Essuie son couteau:
Cette fois l'éloquence est morte.

[...]

Dégagé de la chair
Ne conserve
Que l'os médullaire

(Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Art poétique, in La Connaissance, Paris, 2e année, no 5, juin 1921, p. 489).

Si tu savais sur les mots projeter des flots de lumière,
Poète on pourrait vraiment
T'appeler le Rembrandt du verbe.

[...]

Evoque, suggère. En trois lignes
Montre-moi ce masque impassible,
Mais toute la douleur par-dessous

(ibid., p. 491). Par la suite, Vocance prouvera son habileté — comme il l'avait déjà fait — dans la composition de ce poème:

Haï-Kaï, qui permets encore
De faire vibrer les verts et les ors,
De planter les mots comme des décors.

Haï-Kaï, coup de poing sur l'oeil,
Tu me fais voir trente-six fusées.
Tu dois être aussi, je pense, coup de poing sur ma pensée

(ibid.). Il en produira encore un bon nombre (Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Ars et Vita, in Rythme et Synthèse, Paris, 5e année, no 43, février 1924, p. 56. Idem, Protée ou la vie d'un homme. Quelques marbres pour un

fronton, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 11e année, no 127, 1er avril 1924, p. 422-430. Idem, Espagnes, in Rythme et Synthèse, Paris, 6e année, no 52, janvier-février 1925, p. 61-64. Idem, Trente-six Vues du Fouji, in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 7, mai-juin 1928, p. 10-15. Ces poèmes sont dédiés comme suit: "A Monsieur Fernand Baldensperger, plus heureux que moi qui ne "LE" connais que par les estampes d'Hokousai". Idem, Netzkes, in Revue franco-nipponne, Paris, édition spéciale, 21 mars 1929, p. 21. Ces quatorze haïku sont dédiés : "A W. - Schwartz").

En 1921, faut-il signaler un article court mais important concernant les "Tankas". Cette forme (31 syllabes: 5-7-5-7-7), plus rare que celle du haïku, s'imposa, non sans lutte, au Japon. Car "les Tankas sont des Outas libres" (Nico D. Horigoutchi, Tankas, in Mercure de France, Paris, tome 148, 32e année, no 552, 15 juin 1921, p. 648), sans le rigorisme qui régissait depuis plus de mille ans les cinq vers:

> Parmi (l)es règles, il y avait, par exemple, celle de la césure, qui devait se trouver après le troisième vers; le thème lui-même était indidiqué d'une manière précise, et nul ne pouvait s'en écarter

(ibid.). Ce serait vers 1900 qu'apparurent quelques novateurs, et vingt ans plus tard, "le Tanka est devenu la

forme nationale de la poésie japonaise" (ibid.). L'auteur ajoute que "les Outas classiques" ont "presque complètement disparu". "On n'en trouve guère que dans certains milieux académiques, officiels, où tout est pompeux et guindé" (ibid.). Suivent des poèmes "traduits du texte inédit japonais" par Nico D. Horigoutchi (ibid., p. 648-652). A la fin de la même année, celui-ci fait paraître son volume, Tankas (Paris, Editions du Fauconnier, [s.d.], 119 p. René Maublanc donne comme date "décembre 1921". Cf. René Maublanc, Le haïkaï français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, p. 16).

On publie seize poèmes de cinq vers dans Les cahiers idéalistes de décembre 1921, signés de Jean-Richard Bloch. Ils sont intitulés Variations sur un thème intérieur. Le tiret apparaît toujours au début du quatrième vers:

Lampe du soir, sommeil calmé
De l'amie malade;
Ma tête fatiguée se pose;
—Jusqu'où donc plongeait
Le monde d'où mon âme renaît?

L'attente dont vos yeux sont pleins,
Vous tous qui m'aimez,
Pesez-vous ce qu'elle attend?
—Et pour y répondre
Ai-je plus que mes deux mains?

(Jean-Richard Bloch, Variations sur un thème intérieur, in

Les cahiers idéalistes, Paris, nouvelle série, no 4, décembre 1921, p. 232). Loranger aussi emploie cette forme. C'est d'ailleurs elle qu'il privilégie. Et le poète utilise parfois le tiret. Dans la revue Europe de juin 1924, Bloch publie trente strophes ou peut-être mieux "poèmes", divisés en quatre parties Chevaux, Autobus, Locomotives, Voyage, regroupés sous un même titre: Quatre Solitudes (Jean-Richard Bloch, Quatre Solitudes, in Europe, Paris, no 18, 15 juin 1924, p. 200-206). On note dix-neuf "poèmes" de cinq vers, cinq de quatre et six de trois. En voici trois:

Las d'attente, désireux du son
De la voix humaine,
Le fardier à robe noire
A tourné vers nous
Son col gonflé de force et d'amour

(ibid., p. 201, Chevaux).

Petite gare au soleil;
Des rires d'hommes éclatent
Au bout du train qui s'endort,
Et du fourgon sale
S'échappe un ruisseau de pommes blondes...

J'aime quand le train dans ses bas-fonds
Commence à frapper
Les grands coups noirs de la vitesse;
Alors notre âme
S'ébranle, surgit le chant de la route

(ibid., p. 204, Voyage). Dans un article important paru dans le numéro suivant de la revue Europe, Jean-Richard Bloch

appelle cela des outas:

> Le lecteur d'Europe aura peut-être remarqué que les poèmes que j'ai donnés dans le dernier numéro de la revue étaient en parties composés d'outas, très stricts. Entre autres le poème intitulé Voyage

(Jean-R[ichard] Bloch, Chroniques. [...] Pour le haï-kaï français [...], in Europe, Paris, no 19, 15 juillet 1924, p. 371). Jean Baucomont utilisera aussi le mot Outa pour le titre de ses poèmes, précédés d'un chiffre romain (de I à VI), et du mot Gouttelettes pour ses "18" haïku (Jean Baucomont, Gouttelettes [suivies de] Outa, in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 7, mai-juin 1928, p. 25-29).

Dès 1921, "le mouvement haïkaïque" prend donc "une rapide extension". Parce qu'il manque de règles précises, cependant, le "haïkaï français" — comme on le nomme — a tendance à revêtir chez ceux qui l'emploient "une métrique et un ton originaux" H[enri] D[ruart], Albert de Neuville. - Epigrammes à la japonaise (Bosse. 1921), in Le Pampre, Reims, 3e année, no 17, 1924, p. [3-4], supplément]. Albert de Neuville a, par exemple, écrit tout un recueil intitulé Epigrammes à la japonaise (Albert de Neuville, Epigrammes à la japonaise, Paris, Librairie Ch. Bosse, 1921, 74 p.), "sous forme de quatrains rimés aux

vers inégaux" (H[enri] D[ruart], p. [3]), et portant chacun un titre, tels Les alouettes. I (Albert de Neuville, op. cit., p. 1), Les muguets. VII (ibid., p. 2), La coccinelle. XIII (ibid., p. 4), Le jet d'eau. LXXI (ibid., p. 18), Le nénuphar. LXXV (ibid., p. 19), Venise. CXIII, Le mont Yoshino. CXIV (ibid., p. 29), Le pochard. CXCVI, L'écolier. CXCVII (ibid., p. 50), Lectures. CCXLVIII, Le monde. CCXLIX (ibid., p. 63). De l'avis de Henri Druart, si ce ne sont pas "des haïkaï quant à la forme, [...] ils s'en rapprochent [cependant] par leur inspiration" (H[enri] D[ruart], p. [3]).

C'est au printemps de 1922 que Loranger publie son recueil Poëmes, contenant aussi des "haïkaïs" et des "outas". Le Nationaliste de Montréal fait un bref reportage, cette année-là, sur "une conférence organisée par l'Association française des Amis de l'Orient" (Les symbolistes et la littérature japonaise, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 18, no 17, 4 juin 1922, p. 2). Un professeur japonais, Tamo Oritake, a expliqué que Baudelaire ainsi qu'"Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Maeterlinck, etc... ont suscité un véritable mouvement littéraire au Japon" (ibid.). Le professeur Maublanc parla à son tour "du mouvement japonisant en France". Celui-ci est "représenté actuellement

par MM. Paul-Louis Gouchoud [sic], Max Jacob, Birof [sic], Paulhan" (ibid. Il s'agit de Couchoud et de Birot). Le livre de Loranger et ce périodique, pour le moins, faisaient écho à ce mouvement nouveau. Quelques années plus tard, d'autres journaux montréalais s'intéresseront à la poésie japonaise (Pierre Veber, En passant. Les Haïkaï Japonais, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 137, 13 septembre 1924, p. 5. Sergines, Poëmes japonais, in Le Canada, Montréal, vol. 23, no 304, 3 avril 1926, p. 5 (Les Annales). Petits poëmes, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 147, 25 septembre 1926, p. 5. Jane Sandelion, Haï-Kaï, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 239, 4 décembre 1926, p. 16. Kikakou, Rossignol, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 121, 18 juillet 1927, p. 4. Regard sur la poésie japonaise, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 32, 23 avril 1938, p. 2).

Mais le développement de la poésie japonaise en France nécessitait plus qu'un penchant pour l'exotisme et l'originalité. Deux civilisations étaient en présence avec des idées et des sensibilités différentes. Il fallait un point de rencontre qui permît des échanges. Une revue comme Japon et Extrême-Orient, qui se proposait "de travailler à un rapprochement franco-japonais" (Notre programme, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 1, 1er décembre 1923, p. 1), jouait, certes, plus qu'un rôle d'animation. Elle voulait aussi traduire des oeuvres:

> C'est par les traductions en particulier que nous tâcherons de mieux faire connaître la littérature japonaise classique et contemporaine, sur laquelle, à quelques exceptions près, nous n'avons guère que des informations fort superficielles et de seconde main

(ibid., p. 4). Ainsi, on trouve dans ce numéro une traduction et des commentaires de poèmes japonais, des "nocturnes", tel ce "tanka de M. Odagaki Rensetsu:"

Aki samumi
Kosame sobo-sobo
Furu-dera no
Hokage sabiskiki
Yo no keshiki kana

> Dans le frileux automne
> Une pluie fine goutte à goutte
> Tombe, et d'un vieux temple
> La lampe jette une lueur solitaire,
> O paysage de nuit!

(Claude Maître, Nocturnes japonais, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 1, 1er décembre 1923, p. 44). La Revue franco-niponne est aussi fondée dans un but de rapprocher Français et Japonais écrit le rédacteur en chef, Kuni Matsuo:

> Nous, Japonais, nous aimons la France et les Français, tant pour leur sentiment artistique que pour leur esprit clair et humanitaire; en échange, nous voudrions que les Français comprissent notre âme, car ils prétendent que l'âme et l'esprit japonais sont trop difficiles à saisir, les différences de moeurs entre

> ces deux pays étant trop grandes. Pourtant, c'est souvent à cause d'une différence que deux Nations s'attirent et quelquefois désirent échanger leur mutuelle sympathie; leur rapprochement doit alors être courageusement cultivé.
>
> C'est dans ce but que nous fondons cette Revue

(K(uni) Matsuo, Que pensent les Japonais qui habitent Paris?..., in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 3-4). Ces revues informeraient donc le public français sur les arts, les lettres, la société et la politique respective des deux pays. Des japonais forment alors "le projet d'édifier à Tôkyô une Maison de France" (Notre programme, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 1, 1er décembre 1923, p. 3). On traduit de même des penseurs et des poètes français, comme Bergson et Valéry. "Une jeunesse ardente" fait à Claudel "un enthousiaste accueil" (ibid.).

Si dès 1902, la France avait son bulletin d'information nommé alors Annuaire de la Société franco-japonaise de Paris, qui deviendra par la suite le Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris et qui existera jusqu'en 1932, le Japon, pour sa part, avait eu dès le XIXe siècle un périodique en langue française, la Revue du Japon. Celle-ci fut en effet fondée vers 1890 et "publiée sous le

patronage de la "Société de la Langue Française" (Albert Maybon, Revue de la quinzaine. [...] Lettres japonaises [...], in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 175, 35e année, no 631, 1er octobre 1924, p. 265). Et,

> de 1904 à 1910, ce furent les Mélanges Japonais, dirigés par une pléiade de missionnaires de la rue du Bac, parmi lesquels l'abbé Noël Péri, le savant japonologue. Enfin, en octobre 1916, [Albert Maybon fit] paraître dans la capitale de ce pays de l'Entente, sevré de nouvelles françaises, le premier numéro de l'Information d'Extrême-Orient

(ibid.). On y traitait de culture et de civilisation japonaises. Ainsi, les Français établis au Japon tentaient, par le moyen de la presse, de mieux connaître ce pays. Mais l'on aurait aimé que des liens plus grands unissent les intellectuels des deux nations. Il n'était pas toujours facile de pénétrer dans certains milieux aristocratiques dominés par les idées anglo-saxonnes. Les philosophes japonais trouvaient aussi des affinités avec les philosophes allemands (ibid., p. 266). La pensée française exerçait moins d'attrait. Mais en 1921, Claudel est nommé ambassadeur au Japon (André Blanc, Claudel, Paris, Bruxelles et Montréal, Bordas, Collection Présence littéraire, 1973, p. 32-33). Une prodigieuse rencontre allait s'opérer cette fois sur le plan de la littérature.

C'est en effet à cette époque que Claudel s'intéresse particulièrement au haïku. En 1923, il compose un de ces brefs poèmes qu'on retrouve dans L'Oiseau noir dans le soleil levant:

HAI-KAI

La nuit du 1er septembre 1923
entre Tokyô et Yokohama

A ma droite et à ma gauche il y a
une ville qui brûle mais la Lune en-
tre les nuages est comme sept femmes
blanches.
La tête sur un rail mon corps est
mêlé au corps de la terre qui frémit.
J'écoute la dernière cigale.
Sur la mer sept syllabes de lumiè-
re une seule goutte de lait

(Paul Claudel, Connaissance de l'Est suivi de L'Oiseau noir dans le soleil levant, Paris, NRF, Gallimard (c Mercure de France, 1900, 1907, 1960, pour Connaissance de l'Est, et c Editions Gallimard, 1929, pour L'Oiseau noir dans le soleil levant, et 1974, pour la préface et la chronologie) 1974, p. 181. Cf. aussi p. 23, préface par Jacques Petit).

Mais Claudel, sans doute, l'un des poètes français qui, par la densité de son souffle lyrique, était le plus apte à réaliser de tels poèmes. En outre, il admirait les peintres japonais, les vieux poètes chinois

et "les Japonais fixant sur le papier leurs haï-kaï". Il en a même "traduit de l'anglais" et il a aussi traduit de ses propres "haï-kaï" en anglais (Paul Claudel, Oeuvre poétique, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 125, (c1957) 1962, p. xxxix, introduction par Stanislas Fumet). Cette pratique préliminaire l'a amené à inventer

> des tableaux de poésie, en disposant drôlement les membres d'une phrase expressive, en coupant les mots comme il avait tenté de le faire dans son premier Théâtre, pour obtenir, disait-il, cette "hémorragie du sens" [...]. Ce sont les Cent phrases pour éventails, éditées d'abord à Tokyo, en 1927, un des plus parfaits chefs-d'oeuvre de Claudel

(ibid.). On sait que les Cent phrases sont en réalité au nombre de cent soixante-douze (Françoise Siguret, "Comme le chiffre prisonnier de la somme". Le recueil claudélien, in Etudes françaises, Montréal, vol. 11, no 1, Le fragment/La somme, février 1975, p. 21). Claudel avouait qu'il devait "à la sagesse du Tao" une bonne part "de ses vues" et que ses Cent phrases, il les avait "écrites sur le souffle" (Paul Claudel, Oeuvre poétique, p. xxxix).

Enfin Claudel a laissé des dodoitzu, "frère[s] rustique[s] [...] du savant uta" (ibid., p. 765, préface de

Claudel, datée de "Paris, 23 mars 1944" (ibid., p. 766). Par la puissance à la fois mystique et poétique de son verbe, la concision (qu'il recherchait parfois) et la profondeur de sa pensée, Claudel avait beaucoup d'affinités avec l'âme des poètes orientaux.

René Maublanc est l'un de ceux qui ont contribué le plus à répandre le haïku en France. Il publie en 1923 une bibliographie et une anthologie précédées d'une introduction (René Maublanc, Le haïkaï français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, 62 p.), qui lui vaut une excellente critique dans la revue Europe (Jean-R[ichard] Bloch, Chroniques.[...] Pour le haï-kaï français [...], in Europe, Paris, no 19, 15 juillet 1924, p. 367-372). Paraissent aussi quelques articles sur le même sujet dont un dans La Grande Revue (René Maublanc, Un mouvement japonisant de la littérature contemporaine: Le Haï-Kaï français. I. - Les origines et les principes, in La Grande Revue, Paris, 27e année, no 2, février 1923, p. 604-625. Idem, Un mouvement japonisant dans la littérature contemporaine: Le Haï-Kaï français (Suite et fin.). II. - Les réalisations, in La Grande Revue, Paris, 27e année, no 3, mars 1923, p. 68-85). Enthousiasmé par son propos, il

termine son texte en souhaitant "que notre poésie lyrique cherche, dans le haïkaï, une leçon de simplicité, de discrétion et de sincérité" (ibid., p. 85). En 1926, Maublanc signe sept pages qu'il intitule Le haïkaï français (Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 6-13). Il annonce aussi les recueils des deux frères Druart qui "doivent paraître, aux Editions du Pampre, à Reims [...]: L'Epingleur de Haïkaï, par René Druart, et Pincements de cordes, par Henri Druart" (René Maublanc, Pour un Recueil de Haïkaï, in Revue franco-nipponne, Paris, édition spéciale, 21 mars 1929, p. 71). Il est l'auteur de nombreux haïku dont une suite de dix qu'il date d'"avril 1927" (Idem, Haïkaï, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 6, août 1927, p. 33-34). C'est en 1924 qu'il publie son recueil de Cent haïkai aux Editions du Mouton blanc, à Maupré (S. et L.).

Il n'est pas sans intérêt de souligner que la "transplantation" du haïku en France donna lieu à des réticences, et qu'on crut devoir adapter cette plante non sans modifications. Il fallait tenir compte du "génie occidental". Mais voilà ce qui arriva, dit Marc-Adolphe Guégan, dans un "Post-scriptum mal placé":

> on s'est permis aussitôt une si grande indépendance de composition que toute phrase divisée en trois tronçons placés arbitrairement sur trois lignes a prétendu prendre figure de haï-kaï

(Marc-Adolphe Guégan, ... Trois petits tours et puis s'en vont..., Paris, Albert Messein, éditeur, [1924], p. 8, 10). Bref, c'était là un danger résultant "d'une conception trop tolérante" concernant des poèmes dont on n'était pas sûr dans les années '20 s'ils avaient un avenir (ibid., p. 10). Voilà pourquoi chacun y alla de ses préceptes pour conjurer un fléau qui neutralisait les efforts réels de quelques-uns à l'endroit du haïku. "Pour réagir", Guégan proposa quatre "lois" (ibid., p. 10-12). Peut-être même que la diversité des arts poétiques "haï-kaïques" jeta plus de confusion qu'elle n'aida la cause du haïku en France. Quoi qu'il en soit, on n'osait plus appeler "haï-kaï [...] des tercets [comme ceux de Marc-Adolphe Guégan], des tercets vivifiés par le contact avec une littérature étrangère, peut-être" (ibid., p. 12-13). Mais on établissait des rapprochements avec des textes japonais et des écrits d'auteurs français "that wake the imagination by poignant surprises and brief evocation"

> Jules Renard struck this note in French prose by his Histoires naturelles (1896 and 1904), and Max Jacob sometimes writes in such a key (Le

Cornets à dés, 1917). Some poets whose artistic goal is the same as that pursued by the haijin are Jean-Marc Bernard (d. 1915), Jean Pellerin (d. 1920) (Le bouquet inutile), Francis Carco (Petits Airs), Jules Romains (Voyage des Amants), Vincent Muselli (Les Travaux et les Jeux), and now Francis Jammes (Premier livre des Quatrains, March 1923; Deuxième Livre des Quatrains, Nov. 1923; Troisième Livre des Quatrains, Oct, 1924)

(William Leonard Schwartz, Japan in French Poetry, in Publications of the Modern Language Association of America, Menasha, Wisconsin, Bryn Mawr, Pennsylvanie, vol. 40, no 2, juin 1925, p. 448. Jean Pellerin est aujoûrd'hui un poète ignoré. Pourtant l'on sait qu'il avait l'admiration d'Apollinaire, nous dit Francis Carco dans sa présentation de Jean Pellerin. Cf. Jean Pellerin, Le bouquet inutile. Poèmes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 2e édition, 1923, p. 16).

Benjamin Crémieux connaît bien lui aussi l'histoire du haïku en France. Pour lui, "c'est la guerre qui a provoqué la première floraison importante de haïkaïs dus à M. Julien Vocance" (B(enjamin) C(rémieux), Les Lettres françaises. Du haïkaï français, in Les Nouvelles Littéraires, Paris, 3e année, no 76, 29 mars 1924, p. 4). "Après l'armistice", des écrivains reconnus autant que des amateurs s'y adonnent. "L'année 1920 fut celle du

haïkaï" (ibid.). Soumettant à son jugement les théories de Vocance, Paulhan, Maublanc et Romains, il déduit ceci:

> Les deux gros dangers qui menacent le haïkaï français sont très certainement d'une part la préciosité, d'autre part les métaphores outrancières, les comparaisons qui ne s'imposaient pas, sans oublier bien entendu la platitude, la notation toute simple d'une sensation qui n'éveille aucun écho poétique chez le lecteur

(ibid.). Le haïku convient à "une époque aussi affairée que la nôtre" (ibid.). Si le poème futuriste est "dynamique, calquée sur la vitesse", le haïku, lui, est "statique" et "à la mesure des haltes de plus en plus brèves de notre existence" (ibid.). A la fin de son article il demande s'il n'y aura "pas quelques lecteurs des Nouvelles Littéraires pour être tentés de rivaliser avec nos meilleurs haijins" (ibid.).

Benjamin Crémieux se doutait-il que cette forme populaire attirerait de plus en plus de participants? Quinze jours après cet "appel au peuple", il écrit qu'il a "reçu environ un millier de haïkaï" (B[enjamin] C[rémieux], Les haïkaï de nos lecteurs, in Les Nouvelles Littéraires, Paris, 3e année, no 78, 12 avril 1924, p. 4). On imagine que Jules Romains en avait reçu beaucoup moins

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chronique. Poésie, in L'Humanité, Paris, 17e année, no 6115, 20 décembre 1920, p. 2. Idem, Chronique. Questions de style, in L'Humanité, Paris, 18e année, no 6129, 3 janvier 1921, p. 2). Crémieux cite quarante-quatre haïku dont deux de Fernand Gregh, collaborateur lui aussi aux Nouvelles Littéraires. La forme de ces poèmes varie beaucoup, ce qui justifie les sollicitations des correspondants au sujet de "la métrique du haïkaï". Blâmant "le verlibrisme prôné par M. René Maublanc", Crémieux propose la règle suivante:

> un haïkaï français est un poème en trois vers d'ordinaire non rimés, dont deux ont obligatoirement le même nombre de pieds, le troisième ayant un nombre de pieds différent, de préférence deux pieds de plus ou deux pieds de moins

(B[enjamin] C[rémieux], Les haïkaï de nos lecteurs, in Les Nouvelles Littéraires, Paris, 3e année, no 78, 12 avril 1924, p. 4). Un professeur d'université, "dans une petite ville du Nord de la France", a introduit le haïku, "comme exercice littéraire". Et "à ses élèves du cours secondaire [...], il a expliqué le sens et la forme de l'"épigramme lyrique du Japon" (René Maublanc [...], Le haïkaï au lycée, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 6, août 1927, p. 34). "Cette expérience pédagogique" apporta,

semble-t-il, de bons résultats:

> Fier et solitaire,
> La queue droite comme un épi,
> Le chat se promène.
>
> Reynelde T.-R.

(ibid., p. 36).

> Du métal fondu.
> Mêlez de la sueur d'homme.
> Il en sort une machine.
>
> Colette B...

(ibid.). Les quelques haïku, remis par le professeur Jean Laubier à René Maublanc, ont été écrits par des jeunes filles de moins de quinze ans (ibid., p. 36).

On peut dire que la publication de Sur des Lèvres Japonaises par Kikou Yamata en 1924 fut un événement capital pour les lettrés japonais vivant en France. Ce petit recueil de poèmes multiformes était préfacé par un grand écrivain qui, jusque-là avait pour ainsi dire usé de discrétion par rapport à la culture japonaise. Valéry paraît, dès le début de son texte, accorder, pour le travail en cause, une plus grande importance à Claudel qu'à lui-même:

> Notre grand ami, qui possède si
> profondément la connaissance de l'Est,
> eût fait admirablement pour votre ouvrage ce que je fais comme je puis.
> Ni mes yeux ni mon esprit n'ont jamais
> considéré les choses du lointain Orient

(Kikou Yamata, Sur des Lèvres Japonaises, Paris, Le Divan, 1924, p. 6, lettre-préface de Paul Valéry). Penseur profond et délicat, Valéry présente donc le livre en poète qui raisonne. Pour lui, "les civilisations qui se raffinent en arrivent à des formes poétiques très brèves" (ibid.). "Les petites pièces" que présente Kikou Yamata "sont de l'ordre de grandeur d'une pensée" (ibid., p. 6-7). Il arrive que cette pensée puisse "se confondre à quelque frisson, à un murmure, au passage d'un parfum dans le vent" (ibid., p. 7). Valéry loue "les poètes de l'Extrême-Orient (qui) semblent passés maîtres dans l'art de réduire à son essence le plaisir infini d'être ému" (ibid.). Voilà pourquoi ces poètes ont tant de pouvoir et qu'"ils jettent d'un mot l'âme dans l'extase" (ibid.).

Que fut dès lors la fortune du haïku en France? La Revue franco-nipponne, pour sa part, continue à publier de ces poèmes très brefs (Nakanishi (traduit du japonais par Kuni Matsuo), Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Jean Breton (pseudonyme de Célestin Bouglé), J(ean-) P(aul) Vaillant, André Thouvenel, Daniel Couderc, Marianne Fock, Marc de Préaudeau, René Druart, Henri Druart et René Maublanc, Haï-Kaï, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 3, 15 août 1926, p. 38-41. Shiki, René Maublanc,

Marie-Louise Vignon, H.-G. Arnold, Marchand et N. Nagashima, Haï-Kaï, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 4, novembre 1926, p. 29-34. Albert Flory, Le crapaud, in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 8, septembre 1928, pa 18-20. Henri Druart, Vingt-Quatre Haïkaï, in Revue franco-nipponne, Paris, édition spéciale, 21 mars 1929, p. 73 (Haïkaï extraits de Pincements de cordes, 1921-1924). René et Henri Druart, Haïkaï. A Midoro No-Sato (Colline de la fraîche verdure), in Revue franco-nipponne, Paris, 5e année, no 12, janvier 1930, p. 56-57. Les "haïkaï" de René Druart sont datés du "18-20 juin 1929" et ceux de son frère, "extraits de "Pincements de cordes", 1921 à 1924". La revue en publie aussi de René Maublanc et de Julien Vocance. Il en fut question déjà). Le haïku n'était pas mort au Japon. Il "continuera d'exister" (K[uni] M[atsuo], Le haikai est-il mort au Japon?, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 13-14). Des Français espéraient beaucoup de lui au début des années '20. Autant pour l'unanimisme de Jules Romains que pour la recommandation de Lautréamont, ce poème s'offrait comme un grand courant capable de changer l'homme, le pays et peut-être le monde:

> We may now assert with some confidence that the day is coming when haiku will be written in Russia (though communistic haiku, like capitalistic or Christian or Buddhist or atheistic haiku is a glorious impossibility), in the Celebes, in Sardinia. What a pleasing prospect, what an Earthly Paradise it will be, the Esquimaux blowing on their fingers as they write haiku about the sun that never sets or rises, the pygmies composing jungle haiku on the gorilla and the python, the nomads of the Sahara and Gobi deserts seeing a grain of sand in a world!

(R[éginlad] H[orace] Blyth, A History of Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1964) 4e impression, 1971, tome II: From Issa up the Present, p. 349).

Ecrivains, poètes, ouvriers d'usines, commerçants de tout acabit s'intéressaient au haïku vers 1920-1925. On en publia dans des almanachs et on raconte qu'un chocolatier, las de mettre entre deux pastilles des distiques comme celui-ci:

> Le fard de la Beauté, Clémence.
> C'est le rouge au front de l'innocence!

les troqua pour des haïku. Il aurait "même institué un concours" (Pierre Veber, En passant. Les Haïkaï Japonais, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 137, 13 septembre 1924, p. 5). Plante capricieuse et douillette du Soleil Levant, elle eut de la peine à fleurir, par la suite,

dans les jardins du "classicisme", du surréalisme, de l'existentialisme et du structuralisme français. L'influence attardée de Descartes, l'emprise de Freud, de de Saussure, de Sartre et des formalistes, tout maintenait la littérature française dans sa conception "traditionnelle". Le jaillissement bref, discret mais intense d'une pensée ou d'un sentiment épars et transitoire, comme règle fondamentale du poème, ne répondait peut-être pas au génie de la langue française en cette matière.

Mais sur le plan social et historique on peut dégager les raisons les plus probables d'un certain abandon du haïku en France. En effet, si la première Grande Guerre favorisa son éclosion en terre française, on peut dire que la Seconde eut un effet opposé. Quand la France vit alors le Japon se ranger au nombre de ses ennemis, elle eut raison de désespérer d'une civilisation qui délaissait ses "jardins" pour des "champs de bataille". Le visage de guerriers japonais et des samouraï n'était pas moins inquiétant que ceux des hordes hitlériennes. Dans l'esprit des Français, le Japon raffiné, "délicieux", était transformé en meute, puis en enfer atomisé:

> Au masque souriant succède dans un éclair une gueule cassée. Poètes, musiciens, peintres, romanciers ont

> fui ce Japon défiguré et pestiféré. Seuls les journalistes ont osé se pencher sur lui [...], fouler les cendres d'Hiroshima

(Jean-Marc Pottiez, Le Japon dans la littérature française contemporaine. Japon - Japonisme - Japonaiseries, in Culture française, Paris, no 4, hiver 1976, p. 7).

Pour Jean-Marc Pottiez, les Français ne s'intéressent qu'à ceux qui leur ressemblent, les Chinois, "continentaux comme eux" (ibid.). "Mêmes têtes et même orgueil à se croire un empire du Milieu" (ibid.).

Certains Français ont pourtant été fascinés par le Japon. D'abord Charles Vildrac, "un des écrivains les plus aimés au Japon" (Ce qu'on dit..., in Revue franco-nipponne, Paris, no 8, septembre - octobre 1928, p. 34), qui y séjourna du 9 avril au 30 mai 1926 (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), D'un voyage au Japon, Paris, Emile Hazan éditeur, 1927, p. 9), dit qu'il en est revenu "avec un butin aussi trouble et chargé que le vin qui bout encore" (ibid., p. 12). Puis il y eut André Malraux, Roland Barthes, Michel Tournier, Nicolas Bouvier, pour n'en citer que quelques-uns. Que pensent-ils de l'Empire du Soleil Levant? "Politesse, sourire, harmonie, sérénité" (Jean-Marc Pottiez, Le Japon dans la

littérature française contemporaine. Japon - Japonisme - Japonaiseries, in Culture française, Paris, no 4, hiver 1976, p. 8). Ils sont inspirés par "les Japonais, leurs maisons, leurs jardins, leurs vies, leur théâtre, leur poésie" (ibid.). Chacun y va aussi de ses préférences. Par exemple, tandis que Malraux exalte "la voie du guerrier", Barthes est épris du "foisonnement des signes", des "jeux de lecture et d'écriture que lui offre le Japon" (ibid.). Barthes aura été l'"un des rares auteurs français (...) qui ait compris l'essentiel de la réalité japonaise" (ibid., p. 9). Son livre, L'empire des signes, n'a pas manqué de plaire à Pottiez:

> Cette approche du Japon par le structuraliste, de même que son écriture sont d'une justesse, d'une adéquation stupéfiantes

(ibid.). Pour Michel Tournier, le Japonais est un homme "encombré". Il n'y a que le jardin qui puisse sauver celui-ci de l'angoisse. C'est le seul lieu où l'être puisse trouver son épanouissement (ibid., p. 9). Nicolas Bouvier, "photographe, journaliste, grand voyageur", a posé sur le Japon un regard "à niveau d'homme" (ibid., p. 8). Après tout, "le Japon n'est pas tant un pays mystérieux qu'un pays mystifiant" (Nicolas Bouvier, Japon, Lausanne, Edition Rencontre, Collection L'Atlas des Voyages, 1967,

p. 4). La voix discordante d'Henri Michaux cause une certaine stupéfaction au milieu de tant d'émerveillement ou peut-être même d'incertitude face à ce pays. Pas plus que les Japonais eux-mêmes, les arbres, le climat, la religion, le théâtre, la musique, etc..., la poésie n'est perçue favorablement:

> L'habillement d'un peuple en dit beaucoup plus long sur lui que sa poésie, qui peut venir d'ailleurs et trompe tout le monde, comme celle du Japon.
> (...)
> La poésie d'un peuple, à mainte époque une fabrication d'esthètes, trompe plus que l'habillement

(Henri Michaux, Un barbare en Asie, Paris, NRF, Gallimard, nouvelle édition, revue et corrigée, (c1967) 1976, p. 212-213).

Que pense maintenant le Japon de l'Occident? Une chose est évidente: il semble fasciné par la culture européenne. De nombreuses expositions de peinture française qui se tiennent chaque année au Japon même en témoignent (François Macé, Patrick Le Nestour et René Sieffert, Etat présent des relations franco-japonaises. Esquisse d'un bilan, in Le Japon et la France. Images d'une découverte, Paris, Publications Orientalistes de France, Collection Les sept climats, 1974, p. 150-153). Toutes pro-

portions gardées, il y a moins d'expositions d'art en France concernant le Japon (ibid.). Mais le cinéma japonais, d'une qualité exceptionnelle reconnue universellement, attire les Français de toutes les classes sociales (ibid., p. 150). La connaissance de la littérature française au Japon l'emporte sur la connaissance de la littérature japonaise en France. Les rapports entre les deux pays sur les plans politiques, économiques et même scientifiques sont satisfaisants (ibid., p. 158). On voudrait interpréter le décalage sur le plan culturel:

> Deux comparaisons chiffrées, qui ont valeur de symbole, en résument les causes tout en expliquant les effets: un touriste français au Japon pour dix Japonais en France, un Français apprenant le japonais pour cent Japonais qui étudient le français; et aussi, s'il est vrai que la littérature d'un peuple a toujours été l'expression privilégiée de sa culture, toute la littérature française, classique et moderne, traduite en japonais dans des collections de poche, deux dizaines au plus de romans japonais contemporains, et non parfois des meilleurs, traduits en français, et cela souvent, hélas, de l'anglais, dans des éditions presque confidentielles. En France, on est aujourd'hui encore un "spécialiste du Japon", au Japon, on l'est de Rabelais, de Proust ou du nouveau roman

(ibid.). Notons enfin que le courant littéraire entre la France et le Japon ne fut pas interrompu, grâce peut-être aux Editions Maisonneuve (11 bis Saint-Sulpice, Paris),

qui publient des travaux d'Orient depuis plus d'un siècle. D'autres maisons d'éditions s'intéressent aussi aux oeuvres japonaises (Publications Orientalistes de France, Gallimard, surtout dans sa collection UNESCO d'oeuvres représentatives, Série japonaise, Les Presses Universitaires de France, Fayard, Phébus, Seghers, P.A.F. — Cet éditeur audacieux, Pour l'Analyse du Folklore, a fait paraître, en 1978, de Maurice Coyaud, Fêtes au Japon. Haiku (de loin 1), 72 p. —). Elles rendent compte des efforts concertés de chercheurs (en particulier ceux de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales et du Centre National de la Recherche Scientifique), de poètes et d'historiens de la littérature, pour faire connaître aux francophones étonnés cette nouvelle civilisation qui se dresse comme une très grande puissance économique, avec au plus profond d'elle-même la puissance insoupçonnée, mystérieuse et en même temps inutile de sa poésie. Cela, Loranger l'avait perçu d'instinct.

P. 445 I

[L'AUBE ENCADRE UN PAYSAGE]

1. Ce poème a été traduit en anglais par George Maclaine Lang (Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 27. Le texte français paraît en page 26).

2. La vision de l'aube revient comme un leitmotiv dans la poésie de Loranger. Celui-ci l'éprouve à partir d'un lieu enclos, d'un espace intérieur. D'où la plupart du temps, une perception découpée, encadrée par l'ombre et qui libère la nuit comme une percée de lumière, que ce soit l'aube naturelle ou artificielle; on pourrait en citer de nombreux exemples:

> Pour tes longues veillées stériles
> Voudrais-tu l'aube moins pénible:
> Glorieuse issue dans la lumière
> De ce que la nuit vient de clore

(Poëmes. Ode, Thèse, p. 443).

> La nuit dans le corridor
> Où ma lampe allume
> L'espace ouvert d'une porte.
>
> [...]
> On dirait des découpures
> D'une nuit encor plus vraie
> Que la lampe a oubliées

(Poëmes. Moments, III, Thèse, p. 449-450).

Dans la vie quotidienne, l'aube a des conséquences variables sur les êtres et les choses:

L'aube éveille les coqs

(Poëmes. Moments, XIV, Thèse, p. 469).

L'ombre apporte parfois une plus grande connaissance de soi:

Que peux-tu espérer de l'aube?

(Poëmes, Ode, Thèse, p. 442).

Mais on peut subir la douleur de l'attente:

Souffrir d'une aube qui tarde...

(Poëmes. Aube, Thèse, p. 500).

L'orage est l'ennemi de l'aube comme l'ombre:

Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Etait trop pure pour croire à l'ombre

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, IV, Thèse, p. 491).

Notons enfin dans (Veilleurs de feux) le rapprochement fort évocateur contenu dans les deux premiers vers:

Veilleurs de feux établis sur les cimes,
Et que l'aube assimile aux astres saisonniers

(Ce texte a été cité par un ami: Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31 no 176, 31 octobre 1933, p. 3. Poèmes retrouvés, Thèse, p. 524). L'aube n'est plus un espace, mais elle devient un point de repère :

Le commencement, aussi,
De quelque chose...

3. Comment expliquer cette ressemblance entre deux expériences d'écrivains canadiens-français et, du même coup, entre deux textes: celui de Loranger et celui de Saint-Denys Garneau? C'est "l'aube", le premier temps de la journée, qui brise

Le volume de la chambre.

Dans le poème retrouvé de Saint-Denys Garneau, (Identité), c'est plutôt l'instrument indicateur du temps qui cause la brisure. Il faut aussi remarquer la présence du mot ombre chez les deux auteurs:

> Tout à coup: tic tac
> L'horloge vient nous rejoindre par les oreilles
> Vient nous tracasser par le chemin des oreilles
> Il vient à petits coups
> Tout casser la chambre en morceaux
>
> On lève les yeux; l'ombre a bougé la cheminée
> L'ombre pousse la cheminée
> Les meubles sont tout changés

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 166).

P. 446 4. Voir la deuxième note du texte (Des gens sur un banc) paru dans Les Atmosphères (variantes et notes explicatives, Thèse, p. 742-748).

P. 447 II

[L'AVERSE TOMBE SUR LE TOIT]

1. Loranger exprime la même "sonorité" de la pluie dans un conte dont l'intrigue se passe au petit village de Saint-Ours-sur-Richelieu:

> malgré l'averse, dans les greniers
> à ce moment devenus sonores, aucun
> sommeil ne fut troublé

(Jean-Aubert Loranger, De miraculeuses matines ou le Christ qui veille, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, no 3, septembre 1937, p. 141. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 75).

L'auteur se montre très sensible à la "résonance" de la pluie sur les toits:

> Sous la pluie, les toits près de
> l'église avaient joué le rôle de
> caisses de résonance

(Jean-Aubert Loranger, Où la pluie peut avoir goût de sel, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 47, 23 novembre 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57,

1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 152),

> Et lorsque les premières gouttes de pluie tombèrent sur les feuilles et sur les toits de tôle, on ne pouvait distinguer, dans l'ombre de certaines galeries, le claquement des gifles de celui de la première ondée

(Jean-Aubert Loranger, Quelques élections volées honnêtement, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 7, 16 février 1941, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 303), comme Verlaine, mais celui-ci la perçoit plutôt comme une douce mélodie:

> Ô bruit doux de la pluie
> Par terre et sur les toits!
> Pour un coeur qui s'ennuie
> Ô le chant de la pluie!

([Paul] Verlaine, Oeuvres poétiques complètes, texte établi et annoté par Y[ves]-G[érard] Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Jacques Borel, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 47, (c1962) 1965, p. 192. Romances sans paroles. III, [Il pleure dans mon coeur].

2. Le bruit de la pluie se confond avec "une rumeur d'applaudissement" chez le poète. Aussi la pluie, reliée à l'ovation, n'étonne guère. Elle a de quoi réjouir:

> Grenouilles de la pluie! [...]
> crépitez aussi de joie, comme une
> pluie sur nos granges désertes

(Jean Aubert Loranger, (Sur l'étang, parmi les joncs), in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3. Poèmes retrouvés, Thèse, p. 526). Surtout par temps trop chaud:

> Mon Dieu qu'il faisait chaud, qu'il faisait chaud...
> C'est à ce moment du récit que le ciel se déchira sur Saint-Ours. Il était temps. Les feux de boucane se mouraient dans tous les parterres. On était trop accablé, sur les galeries, et sur le seuil des maisons, pour les entretenir. Chacun avait préféré le régime des gifles contre les moustiques. Et lorsque les premières gouttes de pluie tombèrent sur les feuilles et sur les toits de tôle, on ne pouvait distinguer, dans l'ombre de certaines galeries, le claquement des gifles de celui de la première ondée

(Jean-Aubert Loranger, Quelques élections volées honnêtement, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 7, 16 février 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 303).

On retrouve aussi d'autres connotations, telles rumeur - grenouilles, et la comparaison avec des applaudissements:

> — N'oubliez pas d'ajouter, réplique ici Joë Folcu, que la rumeur des grenouilles, dans la campagne, me rappelle mes succès sur les hustings, lorsque

> je fus candidat au Conseil municipal
> de Saint-Ours. Ne dirait-on pas que
> des milliers de personnes applau-
> dissent?

(Jean-Aubert Loranger, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 20, 19 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 136).

Il n'y a pas que l'averse qui donne au poète l'impression d'applaudissements. Un camion même, dans certaines conditions, peut fournir semblables images:

> Sur la véranda, derrière les mous-
> tiquaires, pourquoi, cette unique
> fois, n'éprouvais-je plus mes impres-
> sions toutes littéraires d'antan?
> Un camion lointain, chargé de plan-
> ches, n'éveillait plus, ce soir-là,
> sur les routes raboteuses une salve
> d'applaudissements confiés à l'écho.
> J'eusse plutôt convenu de l'écroule-
> ment subit d'une charge de billes
> sur un ponceau sonore

(Jean-Aubert Loranger, Chalet à louer, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 27, 6 juillet 1941, p. 14. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 80). Notons les mots applaudissements et sonore qui se trouvent aussi dans la première strophe de ce Moment.

Enfin, Loranger dira, au lieu

D'une rumeur d'applaudissement

"la rumeur de la pluie", dans un autre récit:

> Non que la pluie, sur la tôle du toit, ait tiré les Wilson d'un premier sommeil. Bien au contraire. Inconsciemment, chacun de la famille avait plutôt recherché, parmi les draps et sous la rumeur de la pluie, une attitude qui pût convenir à un sommeil mieux ressenti.
> (...)
> Lorsque la rumeur de la pluie domina enfin toute possibilité d'un craquement de paille, dans les matelas, une tête se leva d'un lit avec circonspection

(Jean-Aubert Loranger, Le feu du ciel avait purifié l'incendiaire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 32, 11 août 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 180).

P. 448 3. Chez Loranger, le bruit de la pluie semble évoquer celui du feu. Dans un poème que fit paraître, en 1937, son ami Brunet (Berthelot Brunet, Ma petite anthologie. Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3), on note, en effet, cette curieuse alliance des grenouilles, du feu, de la forêt, de la joie et de la pluie:

> Grenouilles de la pluie! pétillez de partout! crépitez jusqu'à l'écho, comme une forêt peut retentir sous

la sécheresse, la veille de l'incendie; crépitez aussi de joie, comme une pluie sur nos granges désertes

(Poèmes retrouvés. (Sur l'étang, parmi les joncs), Thèse, p. 526).

P. 449

III

(L'HORLOGE COGNE SUR LE SILENCE)

1. Si, dans certains poèmes, l'entourage quotidien de Loranger lui fait découvrir sa solitude, ici, le temps, personnifié par l'horloge, qui "cogne sur le silence", immobilise le poète:

Cette image de l'horloge obsède le conteur:

> Dans le silence le plus parfait,
> l'horloge cogne précipitamment comme
> angoissée

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 18, La partie de dames. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 53). Et encore:

> Dans un coin d'ombre, la pendule
> cognait doucement

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 14, La (sic) norouâ. Idem, Contes, tome I, p. 48). Il faut être immobile pour écouter le temps:

> Dix heures sonna et les deux hommes se surprirent à en compter les coups.
> — Dix heures, prononça alors le premier.
> — Oui..., fit l'autre.
> Et le silence reprit sa place

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 16, L'heure. Idem, Contes, tome I, p. 51).

De même que l'ombre permet une meilleure compréhension de la solitude (Poëmes. Ode, Thèse, p. 442); ainsi le temps fait-il découvrir le silence:

> Maintenant, seuls les battements
> de la pendule restaient conscients
> entre eux

(Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 15, L'heure. Idem, Contes, tome I, p. 50).

Saint-Denys Garneau s'inspire peut-être de Loranger dans ces vers:

> Tout à coup: tic tac
> L'horloge vient nous rejoindre par les oreilles
> Vient nous tracasser par le chemin des oreilles
> Il vient à petits coups
> Tout casser la chambre en morceaux

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 166. Poëmes retrouvés. [Identité].

P. 451

IV

[MINUIT. LA MESURE EST PLEINE.]

1. Quand Loranger publia ce vers, qui fait partie de Poëmes (1922), il était, sans doute, loin de songer qu'une lectrice ahurie le lui emprunterait, un jour, et retournerait une tout autre "mesure" pleine de protestations, contre ce journaliste "cynique" et "infatué" qui se permettait de mordre "à belles dents sur tous et sur chacun dans [ses] Curieux Diptyques hebdomadaires" qu'il publiait depuis quelques mois dans Le Jour (Claude Servan, Minuit, la mesure est pleine. A Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 51, 3 septembre 1938, p. 2).

Cette semonce lui parvient à la suite de son article dans Le Jour du 27 août 1938 (Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 50, 27 août 1938, p. 2) dans lequel il commente la parution récente d'un livre de Madeleine Gleason-Huguenin (Madeleine Huguenin, Portraits de femmes, Montréal, Editions La Patrie, 1938, (273[7] p.). Le journaliste épanche allègrement sa verve sur un ton à la fois badin, ironique et plein d'humour, comme pour se disculper par avance de ses propos "d'une

tendresse agissante" (Madeleine Huguenin, op. cit., p. 62. C'est Loranger qui souligne) tout en voulant provoquer quelque peu l'ire de ces dames. A cette précaution mouvante, il joint celle de s'en tenir surtout aux commentaires de Madame Huguenin, au lieu d'attaquer directement les personnes dont elle fait les portraits.

Il se trouva alors, dans la galerie des lecteurs, un certain Claude Servan qui ne l'entendit pas ainsi et qui eut d'emblée son compte des élucubrations de ce "Barbe-Bleu canadien" (l'expression est de Claude Servan). S'en prenant vertement à la personne du pauvre Loranger dans une réplique sans merci, tissée d'invectives où perçait une colère mal dissimulée, il envoya au Jour un texte acerbe, intitulé d'un vers du poète et terminé aussi par le même vers:

Minuit. La mesure est pleine.

Deux semaines plus tard, l'écrivain répliqua, non pas en justifiant sa critique, mais en essayant de démasquer son personnage, lequel s'avéra finalement être une certaine dame cachée derrière le pseudonyme (Jean-Aubert Loranger, Les difficultés de l'incognito, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 4).

2. Dans son étude sur le "haïkaï", Paul-Louis Couchoud fait cette remarque:

> A l'arrière-plan d'un haïkaï passe souvent l'impression instantanée de la fuite du temps. Plus sensible que nous à la brièveté de la vie, les Japonais sont attentifs à en noter les imperceptibles étapes. Ils fixent la mémoire d'une heure, d'un instant

(Paul-Louis Couchoud, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 88). Et Couchoud cite quelques poèmes dont celui-ci de Yosa Buson (1716-1783), "le plus éminent haïkaïste de son temps" et le "chef du mouvement "Retour à Bashô" ou de la renaissance du haiku" (Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 163):

> Feu sous la cendre.
> Maison sous la neige.
> Minuit

(Paul-Louis Couchoud, op. cit., p. 89). Nous notons que dans les vers de Loranger, Minuit est le premier mot du texte. Chez Buson, il est le dernier. Mais les deux poèmes désignent une même réalité temporelle, une "mesure" "pleine", un paroxysme. Le temps est le maître, qui a l'horloge sous ses ordres. A minuit, le "comptable-horloge" fait le bilan. Chez le poète japonais, les deux

éléments opposés ont bien travaillé et tout repose maintenant sous une couverture. La cendre, elle, recouvre le feu; la neige, pour sa part, comble la maison. Plutôt que le commencement d'un cycle, c'est la fin d'une période que ces vers expriment.

P. 452 3. Luc Durtain avait ressenti, comme Loranger, cette nuit totale, "au centre" de lui-même:

> Or, au centre, moi, je suis,
> Parmi l'obscur, obscur moi-même;
> Je suis ce que je touche et que j'entends

(Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, p. 113, Les yeux clos). Cette expérience de Durtain se manifeste aussi dans un autre poème intitulé Le général. Mais cette fois, la surface autour de lui est celle de son pays "meurtri":

> Or, telle était la profondeur de cette gorge,
> Il me semblait être comme au centre, comme
> au coeur
> De notre France meurtrie dont l'image ne
> me quitte pas

(ibid., p. 47). Est-ce parce que les mots centre et coeur se retrouvent chez les deux poètes que nous pouvons facilement établir un lien entre les deux textes? Mais ces mots qui n'avaient peut-être pas été remarqués par l'auteur de Poëmes lorsqu'il avait lu Le retour des hommes

(Poëmes. Le parc, variantes et notes explicatives, Thèse, 1156-1164) sont déjà et entièrement ce qui se dit dans l'âme de Loranger. Ce dernier exprimera ailleurs et autrement la solitude qui l'environne dans la nuit, qui entoure sa nuit (Les Atmosphères. [Je marche la nuit], Thèse, p. 407. Poëmes. Moments, III, Thèse, p. 449-450. Poëmes, Moments, V, Thèse, p. 453-454. Poëmes, Moments, IX, Thèse, p. 461-462. Poëmes. Moments, XVIII, Thèse, p. 475. Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 480, 485).

P. 453

V

[LE PETIT KIOSQUE EST ROND]

1. Ce poème a été traduit en anglais par George Maclaine Lang in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 29. Le texte français paraît en page 28.

P. 455

VI

[AINSI QUE DES NOTES NOIRES]

1. Dans un article du Canada, Robert de Roquebrune reprend un des principaux problèmes soulevés par Le Nigog, celui du "sujet en littérature". Cette question avait été abordée d'une façon plus générale dès le deuxième numéro de la revue (Fernand Préfontaine, Le sujet en art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 2, février 1918, p. 44-48). Loranger participe, quoique faiblement, au débat (Jean L[oranger], Le pays Laurentien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 102). Dans les pages subséquentes, on échange de vives discussions sur l'Art et l'importance du sujet. Puis des querelles éclatent entre les tenants du régionalisme, d'une part, et les esthètes, d'autre part. Robert de Roquebrune, un des directeurs du Nigog, veut mettre un terme à ces polémiques:

> Le grand écrivain, le grand poète canadien qui décrira, qui chantera le Canada avec une réelle beauté d'expression, avec une sensibilité forte ou une vérité entière n'aura pas seulement écrit pour les canadiens mais encore pour le monde entier

(R[obert] LaRoque de Roquebrune, Pour s'entendre sur le régionalisme en art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 10, octobre 1918, p. 335).

Ainsi, il n'est pas surprenant de voir de Roquebrune choisir un poème d'inspiration japonaise composé par Loranger et l'insérer au complet dans les pages du Canada. L'écrivain affirme d'abord:

> M. Alphonse Désilets n'est pas plus canadien lorsqu'il s'écrie lyriquement:
>
> Nos montagnes, nos champs, notre fleuve et nos bois...,
>
> que M. Jean-Aubert Loranger lorsqu'il écrivit ce petit chef-d'oeuvre: Le Retour de l'Enfant Prodigue, ou un poème comme celui-ci:
>
> Ainsi que des notes noires
> [...].

Puis il ajoute:

> Et je crois que l'émotion contenue, la musique verbale, l'art enfin d'un Jean Loranger et d'un Paul Morin, font plus d'honneur à notre littérature nationale que toutes les poésies patriotiques, même si elles débutent par: "O Canada, mon pays, mes amours!"

(Robert de Roquebrune, Le Sujet en Littérature, in Le Canada, Montréal, vol. 30, no 111, 13 août 1932, p. 2). L'auteur de ces lignes prouve qu'il est plus sensible aux poèmes dits exotiques de Morin et aux vers d'inspiration orientale de Loranger qu'à certains textes qui expriment avec vigueur le patriotisme ou le nationalisme du peuple canadien-français, mais dont l'art offre moins de perfection.

D'ailleurs, les poèmes de Loranger ne renferment ni patriotisme, ni nationalisme, ni régionalisme. Au contraitre, le poète, s'il parle du pays, c'est pour dire qu'il est "sans amour" et "sans douceur" (Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498-499).

P. 456 2. Un auteur français, Julien Vocance, qui fut d'abord connu par ses Cent Visions de guerre (La Grande Revue, Paris, 20e année, no 5, mai 1916, p. 424-425), écrira d'autres "haïkaï" (ou plus justement "haiku". Cf. Poëmes. Moments Sur le mode d'anciens poèmes chinois (sic), variantes et notes explicatives, 3e note, Thèse, p. 877-879) plus sereins et des tercets réunis pour former ainsi de "longs poèmes". Sur la page à demie noircie, des textes de plusieurs strophes ressemblent par leur morphologie aux "renga-libres", haikai-renga (René Sieffert, La littérature japonaise, Paris, Publications Orientalistes de France, nouvelle édition avec une mise à jour par Kâto Shuichi, 1973, p. 122). Au lieu de cinq vers (trois vers pour l'hokku: 5-7-5, deux vers qui forment l'agéku: 7-7. Ces deux versets (ku) — 31 syllabes — réunis ont pour nom waka (ibid., p. 121), comme dans le "renga en chaîne", kusari-renga, bien défini par René Sieffert:

> formé d'un nombre indéterminé de versets composés à tour de rôle par les concurrents, souvent répartis en deux groupes, sur un thème donné par le meneur de jeu

(ibid.), Vocance a donc écrit des tercets qui ont quasi l'apparence du haikai-renga. Mais le nombre de syllabes est plus élevé chez le poète français. En outre, celui-ci ne reçoit pas la réplique.

La dernière strophe d'un poème ainsi construit de tercets n'est pas sans rappeler les vers de Loranger:

Sous un ciel d'étoiles,
A mi-voix, sur un air d'Asie,
Un joueur de flûte chantait.

Une âme chantait à voix basse,
Et disait les travaux de Mars et ses soucis,
Et les monts et les bois, et les ans et les jours.

Mais, comme cette voix était atténuée,
Et que l'on n'entend pas ces voix-là dans les villes,
Aucun homme n'était venu de la cité.

Cependant, par les nuits d'étoiles,
Elle rendait un son si pur
Que des loups pour l'entendre étaient sortis des bois...

Et voici qu'à leur tour les oiseaux s'effarouchent:
— Les oiseaux, faits pourtant pour veiller avec lui! —
Car du pipeau sort ce plain-chant

(Julien Vocance (pseudonyme de Jean Seguin), Protée ou la vie d'un homme. Quelques marbres pour un fronton, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 11e année, no 127, 1er avril 1924, p. 425).

Dans un "haïkaï" du XVIIIe siècle, ce n'est pas une chanson triste ou un frêle instrument de musique qui chasse les oiseaux, mais la cloche matinale:

Un temple de montagne.
La cloche, au point du jour,
Disperse les corbeaux!

(Yokoï Yakû, 1702-1783)

(Paul-Louis Couchoud, Les haïkaï (Epigrammes poétiques du Japon), in Les lettres, Paris, 1ère année, no 3, 6 avril 1906, p. 193. Idem, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 63). L'envol des oiseaux serait-il un motif chez ces poètes animaliers? En voici deux exemples de Buson:

Une ligne d'oies sauvages
Se détachant sur le pic isolé
A la clarté de la lune.

(Yosa Buson, 1716-1783)

Les oies s'envolent.
Brusquement les escargots
Ferment leurs portes.

(Yosa Buson, 1716-1783)

Couchoud commente ainsi ces poèmes:

> Le saisissement est son seul moyen d'expression (au "haïkaï"). Le subit, l'inopiné s'imposent presque à lui. Les trois versiculets semblent faits pour traduire une apparence inattendue, une surprise de l'oeil (...).
>
> Pour un Japonais plus que pour nous une esquisse d'animal est évocatrice. Bouddhiste ou shintoïste, il ne se croit pas d'une autre essence que les bêtes. Le poète japonais a une ingénuité tout enfantine qui le met de plain-pied avec elles. Il sympathise avec les plus frustes d'entre elles. Il ne les imagine pas sur le modèle

> humain; il essaie, au contraire, de se mettre au niveau de leur âme rudimentaire, de leur petite âme rêveuse, ou boudeuse, ou ardente, ou vindicative, toujours puérile. La forme même de l'épigramme lyrique, qui serait ridiculement insuffisante pour de la psychologie humaine, lui semble juste à la mesure d'une conscience animale

(Paul-Louis Couchoud, Les haïkaï (Epigrammes poétiques du Japon, in Les Lettres, Paris, 1ère année, no 3, 6 avril 1906, p. 193-194. Idem, Sages et Poètes d'Asie, p. 62-64).

Dans sa poésie, Loranger traite parfois de l'animal. Il y a, dans ses poèmes, outre les "oiseaux", les "coqs" (Poëmes. Moments, XIV, Thèse, p. 469), les "hiboux" (Poëmes. Moments, XVIII, Thèse, p. 475), les "chiens" (Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, Thèse, p. 480, 485) et encore, l'"oiseau" allié à la tristesse et les "échassiers" (Poëmes. Paysage, Thèse, p. 501), les "corbeaux" (Poëmes. Images de poëmes irréalisés, En voyage, Thèse, p. 518). Le bestiaire s'agrandit avec les poèmes retrouvés: les "bisons" ([Nomade loin des villes], Thèse, p. 522), les "troupeaux" ([Veilleurs de feux], Thèse, p. 524), les "grenouilles" ([Sur l'étang, parmi les joncs], Thèse, p. 525-526), le "cheval" (ibid., p. 526) et même les "vers" (ibid., p. 525), et encore les "oiseaux" (Sur

Jean-Aubert Loranger

"Le chien n'aurait qu'une intelligence qui s'ignore" (Contes, Tome I, p. 304).

l'Abside de Montréal, Thèse, p. 528-529). Les contes de l'écrivain sont envahis par le monde animal. On y trouve une quantité d'insectes maléfiques, des variétés de poissons d'eau douce, des oiseaux et des bêtes sauvages, et surtout des animaux domestiques qui ressemblent souvent à leur maître par leur caractère.

P. 457 VII

[LA POUSSIERE EST SUR LA ROUTE]

1. Loranger s'inspire, peut-être ici, de la tradition japonaise qui veut que, dans de brefs poèmes, les haïku, chacun "renvoie à une saison déterminée". Celle-ci est "rarement nommée", mais presque toujours désignée d'une façon implicite:

Mouches vertes piquant
Les yeux des poissons décédés
Quelle chaleur!

(Chiryû)

(Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre. Le Livre du haïku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, p. 23).

Et encore:

Si l'on vient vous voler
Melons mis à rafraîchir, changez-vous
En grenouilles

(Kobayashi Issa, 1763-1827)

(ibid.).

Plus d'oiseaux
Sur le toit de cuivre rouge
Trop chaud

(Kisu)

(ibid., p. 124).

L'été dont parle Loranger est plus supportable que la saison estivale japonaise. Pourquoi "cette référence saisonnière" chez les haïkistes? C'est, nous dit Maurice Coyaud, qu'

> Elle leur était une assurance: celle de ne pas tomber dans le piège de l'abstraction. La brièveté n'est jamais pour eux une façon de concentrer l'idée. Elle n'est rien d'autre qu'un dire bref

(ibid., p. 23).

P. 458 2. Le premier vers de la deuxième strophe du poème L'Adieu correspond au vers 4 de cette strophe, avec une variante:

> Pareille à une eau qui bout,

(Poëmes, Thèse, p. 515).

Loranger a repris d'une façon différente cette image dans cinq contes:

> Quelle contradiction! On dirait que la nuit parle du fond de la gorge, qu'elle bout comme une eau "qui chante"

(Jean-Aubert Loranger, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 20, 19 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56,

1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 135-136).

> On eût dit que l'air chantait comme une eau qui bout sous le soleil

(Jean-Aubert Loranger, Les guêpes ont un penchant pour les servantes rousses, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 49, 8 décembre 1940, p. 22. Idem, Contes, tome I, p. 259).

> Lorsque le train s'enveloppa de vapeur et de "poudrerie", dans le premier détour de la voie ferrée, il ne lui restait plus, d'un confortable séjour dans le wagon de luxe, que le chant de la brise dans les fils du télégraphe

(Jean-Aubert Loranger, Tel bon fumeur, à sa blague se reconnaît, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 52, 29 décembre 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 270. Le mot poudrerie est entre guillemets dans le texte même de Loranger dans La Patrie).

> Et dans les fils du télégraphe, la brise chantait comme une eau qui bout, et Joë Folcu s'était demandé s'il n'avait pas confondu cette rumeur avec celle de sa pression artérielle contre ses propres tympans

(Jean-Aubert Loranger, Deux miracles non réclamés, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 20, 18 mai 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette,

Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 50).

> Les grenouilles, par exemple,
> dans les étangs, ronronnaient autrefois pour moi, comme de l'eau qui
> bout

(Jean-Aubert Loranger, Chalet à louer, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 27, 6 juillet 1941, p. 14. Idem, Contes, tome II, p. 79).

P. 459 VIII

[LES PAS QUE JE FAIS EN PLUS]

1. A la suite de quel étrange chagrin Loranger a-t-il ressenti une telle dépossession dans son être, une impossibilité de marcher dans ses pas? Il nous révèle brièvement que cette "dislocation" commença aussitôt qu'il quitta, dans le parc, un "banc vert sous les lilas". Trois autres poètes, au moins, ont vécu une expérience qui offre quelque ressemblance avec celle de l'auteur de Poëmes.

Chez Luc Durtain, dans L'Adieu à la patrie, un soldat se souvient d'abord de ce pas "hors de lui-même" qu'il fit au début de la guerre, et aussi de ce même pas sans cesse recommencé durant la période trouble:

> Et, soudain,
> Il s'est rappelé tous ses pas suprêmes:
> Celui qu'il fit hors des siens,
> Hors de lui-même, hors de la vie,
> L'an quatorze, au seuil
> De la caserne carrée comme un devoir;
> Celui qu'il fit, mille, vingt mille
> Fois de suite, par delà
> Le bout de ses forces disjointes,
> Jambes inégales, regard manchot,
> [...]

(Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française,

1920, p. 9). Jules Romains, qui désire réaliser par lui et en lui un être unanime, a jeté son "rêve habituel" et tente justement de n'être pas lui. Il écrit sa "démarche" dans un poème intitulé Quelqu'un qui n'est pas moi. En voici quelques vers qui peuvent se comparer à ceux des auteurs que nous citons:

> Je ris. Ce n'est pas moi pourtant qui suis joyeux;
> J'ai laissé sur un banc ce qui est moi s'asseoir,
> (...)
>
> Je marche sans passé, sans aïeux et sans moi,
> Et je suis du bonheur en marche vers le soir.
>
> (...)
> N'étant plus moi, je ne sens plus ce qui me touche

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 154). Saint-Denys Garneau, dans le poème Accompagnement qui

> s'impose d'emblée comme le point de rencontre et d'accomplissement de certaines significations sous-jacentes à l'ensemble de l'oeuvre

(Jean-Louis Major, Saint-Denys Garneau et la poésie, in Etudes françaises, Montréal, vol. 8, no 2, mai 1972, p. 178), ne réussit pas "à mettre [s]es pieds dans ce pas-là" qui est à lui:

> Je marche à côté de moi en joie
> J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi
> Mais je ne puis changer de place sur le trottoir
> Je ne puis pas mettre mes pieds dans ce pas-là
> et dire voilà c'est moi

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 34. Regards et jeux dans l'espace. Accompagnement).

Les poètes français triomphent ou du moins sont plus heureux dans leur "marche":

> Ce dernier pas du temps où il fut allègre.
>
> L'homme, aujourd'hui, avance le pied au
> delà du quai:
> Et dans la moitié du pas il y a la France,
> Dans l'autre moitié, l'élément
> Eternel, infini, la mer

(Luc Durtain, op. cit., p. 10). Mais ce bonheur-ci est provisoire. Car

> Ça n'est rien que pour une pêche au large

(ibid.). Moins fragile, celui de Jules Romains:

> J'avance [...]
> Vers le fruit du soleil couché parmi les feuilles.
> Mon âme, c'est la rue au soir qui se recueille.

Et:

> [...]
> La méditation tendre de la cité Je suis
> A la nuit

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), op. cit., p. 155). Loranger et Saint-Denys Garneau connaissent l'échec. Le premier vivra par la suite dans un corps désarticulé:

Et sous les chocs de mes pas,
Dans l'allée du parc,
Je me désarticulai,
Pareil à la caisse
Qu'on fait rouler sur ses angles.

La tentative finale du second, comme sa poésie, fut "une activité utopique mais destructrice" (Jean-Louis Major, Saint-Denys Garneau et la poésie, in Etudes françaises, Montréal, vol. 8, no 2, mai 1972, p. 194). "La situation initiale" ne fut pas "transformé[e]" (ibid., p. 193):

Je marche à côté d'une joie
D'une joie qui n'est pas à moi
D'une joie à moi que je ne puis pas prendre

[...]

Mais je machine en secret des échanges
[...]

Afin qu'un jour, transposé,
Je sois porté par la danse de ces pas de joie
Avec le bruit décroissant de mon pas à côté de moi
Avec la perte de mon pas perdu
s'étiolant à ma gauche
Sous les pieds d'un étranger
qui prend une rue transversale

(Saint-Denys Garneau, op. cit.).

Comme Loranger,

Les pas que je fais en plus,
Ceux hors de moi-même,
Depuis la forme du banc,
— La forme allongée
Du banc vert sous les lilas.

Romains avait quitté un banc et ce, dans des circonstances qui rappellent l'autre départ:

J'ai laissé sur un banc ce qui est moi s'asseoir,
Songer à ce qui fut son deuil et son espoir,
Pleurer pendant une heure et s'éponger les yeux

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), op. cit., p. 154). Loranger, lui, en indiquant le lieu exact du départ:

Du banc vert sous les lilas,

n'en souligne que mieux le contraste de la nature accueillante et de ce corps qui, bientôt, se désarticule. Chez Durtain, il y eut ce pas "hors de lui-même", semblable à ceux que firent Loranger:

Les pas que je fais en plus,
Ceux hors de moi-même.

Bien qu'il existe une similitude dans le dédoublement, aucun de ces deux écrivains français ne connaîtra, comme Loranger, cette brisure ressentie dans son corps à tel point que celui-ci est identifié à un objet, "la caisse".

P. 461

## IX

## [J'AVAIS PERDU MES LIMITES]

1. Paul Wyczynski, qui fut chargé par Monsieur Adrien Thério, le directeur de la revue Livres et auteurs québécois, de la critique de la réédition des Atmosphères et de Poëmes, dit au sujet de ces vers:

> Ce poème traduit tout simplement une impression de réveil. Le thème tire sa substance de l'ombre et de la lumière. Le monde est saisi dans un fragment déjà tout illuminé de la sensibilité de l'auteur

(Paul Wyczynski, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 124).

2. Luc Durtain, qui eut une certaine influence sur Loranger (voir la note du poème Le Parc. Poëmes, Thèse, p. 1156-1164), lui a fourni quelques mots et parfois aussi des images. Mais si l'on scrute de près les deux textes, celui de Loranger et celui de Durtain, on se rend compte que la démarche de l'auteur de Poëmes était déjà tracée avant la lecture du retour des hommes de Durtain. Voici d'abord les deux strophes de Loranger:

> J'avais perdu mes limites,
> Fondu que j'étais
> Avec l'épaisseur de l'ombre,
> — Comme c'est pareil,
> Ouvrir ou fermer les yeux.

Mais le couloir s'alluma.
Ma chair oubliée
Se crispa, soudain touchée.
— Une aiguille claire,
Un rayon par la serrure.

Voici maintenant deux strophes du poème de Durtain, L'homme qui va mourir, que nous pouvons comparer à celles de Loranger:

Il sourit lorsque la garde apparaît,
Il sourit lorsqu'elle s'en va, car,
Venir ou partir, comme c'est pareil!

Il regarde le vieux médecin brusque,
L'étudiant important, les blondes femmes,
L'enfant qui vient pour voir — il connaît
Leur même chair, en vain divisée
En morceaux limités de lignes,
Leur même âme, alpha d'alphabets naïfs.
— Mais l'appel de leurs yeux? Qu'est-ce
que leurs mains cherchent?

(Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, p. 143). Loranger éprouvait-il le besoin d'aller chercher des mots douloureux dans un poème de mort pour mieux exprimer son propre état? Voici les ressemblances que nous retrouvons dans les textes des deux auteurs:

| Durtain | Loranger |
|---|---|
| Venir ou partir, comme c'est pareil! | — Comme c'est pareil, |
| | Ouvrir ou fermer les yeux. |
| (Même usage de l'infinitif) | |
| Leur même chair, en vain divisée | Ma chair oubliée |
| En morceaux limités de lignes, | J'avais perdu mes limites, |

P. 462 3. Jules Romains, qui eut sur Loranger une influence véritable, lui aurait-il inspiré trois mots dans les deux vers suivants:

> Ma chair oubliée
> Se crispa, soudain touchée.

Romains avait en effet écrit cette strophe:

> Qui fût propice et consentante au poème;
> J'aurais guetté un silence des douleurs,
> Un relâchement de toute chair crispée
> Pour chanter soudain l'Europe, mon pays

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 12). Les mots ressemblants ou analogues que nous retenons chez les deux auteurs sont: chair crispée et soudain (Romains), chair, Se crispa et soudain (Loranger).

P. 463 X

[LE VIEUX PIANO GARDE ENCLOS]

1. Au début d'un de ses contes qu'il publie régulièrement dans La Patrie, Loranger reprend cette pensée et lui donne une connotation voisine de celle que forment les trois premiers vers:

> D'où vient, me direz-vous, qu'un piano, surtout s'il est fermé à clef, et quelque peu délaissé, dans l'ombre d'un salon par exemple, peut-il faire sourdre, chez moi, un état de panique?

(Jean-Aubert Loranger, Dernière pavane de l'infante déshéritée, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 13, 30 mars 1941, p. 24. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 21). On retrouve encore un passage qui exprime sous forme négative la même idée d'étouffement, comme une voix qui cherche en vain à se faire entendre du fond d'un cercueil:

> l'instrument n'a point la forme d'un cercueil, même si des fleurs desséchées y reposent. Il n'est pas, non plus, le réceptacle sentimental de romances oubliées. Afin de faire plus poétique, je ne dirai pas que sa table d'harmonie s'y trouve enclose, comme une vieille harpe dans un cercueil

(ibid.). Serait-ce une allusion sentimentale à Juliette, sa première fiancée, musicienne, et dont le destin rappelle celui de Nelligan (Les Atmosphères. Pour ma femme, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 539, 541).

2. Nostalgie et douceur verlainiennes de [Il pleure dans mon coeur] ([Paul] Verlaine, Oeuvres poétiques complètes, texte établi et annoté par Y[ves]-G[érard] Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Jacques Borel, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 47, (c1962) 1965, p. 192. Romances sans paroles. III) et de [Ecoutez la chanson bien douce] (ibid., p. 256. Sagesse. XVI) ou mieux, monotonie quotidienne avec son poids de souvenirs, de choses perdues, comme Apollinaire l'a chantée dans Le pont Mirabeau ([Guillaume] Apollinaire [pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki], Oeuvres poétiques, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 121, 1965, p. 45. Alcools).

P. 465

XI

[JE VOUDRAIS ETRE PASSEUR]

1. Ces deux strophes ont été traduites en anglais par George Maclaine Lang (Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 29. Le texte français figure en page 28).

2. Loranger avait commencé son premier livre par un récit poétique remarquablement conçu, Le passeur (Les Atmosphères, Thèse, p. 377-400). Cet être mythique le fascinera durant toute sa fructueuse carrière d'écrivain. En effet:

> La description du passeur (de Saint-Ours), qui forme le sujet de la première partie, sert de prétexte à Loranger pour tracer, à partir d'un fait plutôt banal, la carte de son monde imaginaire, monde qui déjà s'ouvre sur l'universel. Car malgré l'exiguïté de son horizon, limité par les deux rives et l'arbitraire tracé de sa voie, le passeur, matériellement installé au fond des choses quotidiennes, adhère à l'insondable vision d'une autre vie, d'une vie ailleurs. Ce thème qui reviendra constamment sera pour Loranger l'axe central dans sa quête de l'absolu

(Bernadette Guilmette, Jean-Aubert Loranger. Du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 296).

Deux ans plus tard, en 1922, l'auteur reprend le thème du passeur dans Poëmes. Outre dans le texte (Je voudrais être passeur), ce personnage est aussi présent dans un autre Moment. Cette fois, il agit comme intermédiaire dans la vie amoureuse de Loranger. Car c'est le batelier qui, en quelque sorte, lui permet d'accéder à une vision lointaine. Sur l'autre rive, la maison, séductrice, qui attire les regards du poète, sera perçue à travers le mouvement des arbres qui, eux-mêmes, se laissent mouvoir grâce aux gestes du passeur. Ce court texte apparaît comme un tableau composé de plusieurs plans et dont le point de tension est une maison blanche sur "la côte":

> Du milieu de la rivière,
> Les bras du passeur
> Firent remuer, au loin, des arbres.
> —Je vis ta maison
> Toute blanche sur la côte

(Poëmes. Moments, XVI, Thèse, p. 471). Le poète exprimera sa déception dans un reproche discret qui n'est cependant pas adressé à l'amoureuse. Car plutôt que de lui dire, à elle, son fait, par l'emploi du pronom à la deuxième personne, il crée, par le langage même:

> On l'aurait crue chaste alors,

un obstacle, un espace de plus entre elle et lui. Le pronom indéfini, On, qui neutralise ici les sentiments, est

substitué au Je qui, pourtant, paraît dans la première strophe. Et l'auteur ne parle-t-il pas de la maison au lieu de la femme:

> On l'aurait crue chaste alors,
> Tant son toit de chaume
> Bien peigné; et puis, les stores,
> Des paupières baissées
> Sur les fenêtres de face

(ibid., p. 472)? Tout ce langage indirect, par êtres et par choses interposées, ne traduit que mieux l'inaccessible.

En 1941, le thème du passeur revient encore, mais cette fois, dans un conte. Loranger écrit son texte sous le signe de l'humour. Il relate la traversée "frauduleuse" à bord du bac du personnage principal de ses récits, Joë Folcu. Ce dernier, "marchand de tabac en feuilles", préoccupé par son négoce, ne perçoit guère la poésie de l'embarcation ni le mystère que cache la médiocrité du travail quotidien dans la vie du passeur. Le style de Loranger est fort différent de son texte paru dans Les Atmosphères (1920) et des quatre strophes de Poëmes (1922), Moments, XI et Moments, XVI. Même si le passeur de Saint-Ours inspire encore ce conte, le ton a bien changé. L'écriture aussi: plus rapide, plus mouvante. L'écrivain explique le métier du passeur plus qu'il ne le rend par le rythme du langage comme il l'avait fait jadis dans les premières

pages de son livre. Il précise les lieux, les nomme plutôt qu'il ne les suggère:

> De Saint-Ours à Saint-Roch, sur le Richelieu, les Saintoursois et les Saintoursoises ne disposent pas d'un pont à franchir pour se visiter. Le bac d'un passeur, comme substitut, est à la disposition de ceux qui n'utilisent pas de chaloupe. Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se trouve parmi ceux-là

(Jean-Aubert Loranger, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 3, 19 janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 283).

Voici, dans un autre conte de Loranger, paru en janvier 1942, une brève allusion au passeur:

> A Saint-Ours, dès que le Richelieu se congelait, n'était-ce pas grand honneur pour le premier patineur de la saison qui traversait à Saint-Roch, sur patins, avant qu'un Saintoursois atteignît la rive d'en face?
>
> — Quel bon vent vous amène, disait-on, dans un village comme dans l'autre, à celui qui traversait le premier?
>
> Avant que le pont de glace fût solide, les villageois riverains étaient quelquefois plus de cinq jours sans se

> visiter. Qui eût osé marcher sur les flots? Même la livraison du courrier n'incitait pas le passeur à déchirer les flancs de sa chaloupe contre les glaces en formation. Et le premier patineur était félicité dans la proportion de son propre poids

(Jean-Aubert Loranger, Une belle jambe d'écriture..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 1, 4 janvier 1942, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 175-176). Enfin, toujours, en janvier 1942, Loranger parle brièvement de ce légendaire personnage dans un de ses contes de La Patrie:

> Que le passeur d'un village voisin eût fourni davantage l'an passé à la caisse électorale, Clémentine savait à l'avance que le gouvernement remplacerait le vieux bac à fil par un bac neuf à moteur

(Jean-Aubert Loranger, L'indiscrète en fut punie, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 2, 11 janvier 1942, p. 15. Idem, Contes, tome II, p. 180).

Après tant d'années, l'écrivain fait donc revivre, d'une autre manière, le passeur. Il est vrai qu'il avait été marqué dès son enfance par la figure de cet être saisonnier (Les Atmosphères. Le passeur, variantes et notes explicatives,

9e note, Thèse, p. 641-660), par celui qui conduit les hommes et leurs objets d'une rive à l'autre, les mène avec assurance vers un ailleurs. Comment expliquer cette obsession du passeur chez le jeune poète et plus tard chez l'homme d'âge mûr? Serait-il téméraire de croire que le batelier pouvait représenter, aux yeux de l'enfant en vacances à Saint-Ours, la figure paternelle, absente depuis longtemps? L'enfant constamment à la recherche du père pouvait-il, dans un premier temps, s'identifier de façon inconsciente avec cet adulte qui détenait un certain pouvoir sur les hommes, sur l'eau de la rivière ainsi que sur une solide embarcation? Le garçonnet aimait sans doute croire au retour du voyageur qui devenait invisible sur la rivière, puis tout à coup réapparaissait sur la rive. Cette présence et cette absence intermittentes avaient de quoi fasciner ou émouvoir un jeune orphelin. Tout autre enfant se serait plu à ce jeu de cache-cache sur l'eau. Dans un deuxième temps, le poète s'identifie lui-même au passeur, peut-être comme un fils s'identifierait à son père:

> Je voudrais être passeur;
> Aller droit ma vie,
> [...]
>
> Je voudrais être passeur,
> Ne plus fuir la vie
> [...]

Dans un troisième temps, l'écrivain mêle en quelque sorte le passeur à ses amours défaites (Poëmes. Moments, XVI, Thèse, p. 471-472). Et dans un dernier temps, le marinier est curieusement démystifié par le langage explicatif du narrateur et surtout par le peu de respect que l'autre personnage du conte, Joë Folcu, lui voue. Le marchand de tabac en feuilles, par un tour bien joué, triomphe de la naïveté ou du peu de méfiance du passeur. Il n'y a plus de place pour la poésie dans le conte, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur. Car dans la réalité, le riverain préférerait emprunter un pont plutôt que de monter à bord d'un bac désuet.

Le passeur, légendaire ou réel, est un être reconnu pour sa vaillance et sa ponctualité au travail. Les hommes ont, semble-t-il, toujours fait confiance aux passeurs bien que quelques-uns accomplissent un métier répugnant dans des barques mortuaires (Les Atmosphères. Le passeur, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 607-617). Aussi, l'expression a été prononcée: une "conscience de passeur":

> "Il y a quelqu'un qui vient" se dit-il [le passeur]. Il sait toujours quand quelqu'un approche et va frapper

> le soc de charrue rouillé qui, sur chaque rive, est suspendu près du chemin du bac. La nuit, il se réveille avant que l'appel grave et métallique ait franchi l'eau. Une "conscience de passeur", comme dit le pasteur de la paroisse

(Ernst Wiechert, La servante du passeur, traduit de l'allemand par Blaise Briod, Paris, Stock, Collection Le livre de poche, no 2750, 1970, p. 12). Dans son récit poétique, Le passeur, Loranger avait vécu son personnage, et, du même coup, éprouvé une telle admiration pour cet être, qu'il désirera devenir lui-même passeur. Mais la poésie porte en elle une vérité. Le poète choisit de ressembler à un homme qui se meut constamment entre deux rives, sur un élément instable, l'eau d'une petite rivière. En dépit des mots, ce désir d'"être passeur" signifierait-il pour Loranger une fuite du quotidien, du terre-à-terre, en même temps qu'un désir forcené de l'ailleurs? Car le passeur, nous dit Bachelard, "a beau ne traverser qu'une simple rivière, il porte le symbole d'un au-delà" (Gaston Bachelard, L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, (c1942), 9e réimpression, 1970, p. 107).

Pour Loranger, le passeur lui apparaît donc un moment comme un homme qui va "droit (s)a vie". Pour d'autres,

tel Oreste, dans Les mouches, il est un être qui assume la responsabilité de ses gestes. Oreste est parmi les hommes qui sont nés "engagés":

> Il y a des hommes qui naissent engagés: ils n'ont pas le choix, on les a jetés sur un chemin, au bout du chemin il y a un acte qui les attend, leur acte; ils vont, et leurs pieds nus pressent fortement la terre et s'écorchent aux cailloux

(Jean-Paul Sartre, Théâtre. Les mouches - Huis-clos, Morts sans sépulture - La putain respectueuse, Paris, NRF, Gallimard, 1947, p. 26. Les mouches, acte premier, scène II). Oreste accomplira son acte et l'endossera. Ce sera un acte "libre". Il tuera les assassins de son père, Agamemnon. Tel "un passeur d'eau" qui "porte les voyageurs", il se chargera de tout le fardeau du meurtre de sa mère, la reine Clytemnestre et de son époux, Egisthe, le roi d'Argos. Ne craignant ni le remords, ni le châtiment, Oreste adresse ces paroles à sa soeur, Electre:

> J'ai fait mon acte, Electre, et cet acte était bon. Je le porterai sur mes épaules comme un passeur d'eau porte les voyageurs, je le ferai passer sur l'autre rive et j'en rendrai compte. Et plus il sera lourd à porter, plus je me réjouirai, car ma liberté, c'est lui

(ibid., p. 91-92. Acte II, 2e tableau, scène III).

P. 467

## XII

## (LA LAMPE CASQUEE)

1. Ce poème a été traduit en anglais par George Maclaine Lang (Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 29. Le texte français paraît en page 28).

2. Sur le plan de la composition, ce texte ressemble au haïku d'un disciple de Bashô (Matsuo Munéfusa, dit Bashô (1644-1694). Cf. Bashô, Journaux de voyage, traduction intégrale par René Sieffert, Paris, Publications Orientalistes de France, Collection Les oeuvres capitales de la littérature japonaise, (c1957) 1978, p. 11-17):

A une libellule rouge
Enlevez les ailes:
Un piment!

Mais Bashô réprouva la cruauté du disciple et écrivit, sur le champ, un autre poème qui est à juste titre demeuré célèbre:

A un piment
Ajoutez des ailes:
Une libellule rouge!

(Michel Revon, Anthologie de la littérature japonaise des origines au XXe siècle, Paris, Librairie Ch. Delagrave, Collection "Pallas", 1910, p. 387). Ainsi l'image se forme au troisième vers seulement. Les deux premiers vers,

qui contiennent des éléments concrets, libellule et ailes, dans le premier haïku, et piment et ailes, dans le second, engendrent l'image. Il en est de même dans le poème de Loranger qui possède lui aussi des éléments concrets dans les deux premiers vers; et, grâce à l'assemblage des mots, l'image prend naissance dans le troisième. Dans ce dernier vers, faut-il remarquer l'emploi de l'article indéfini et l'absence de verbe? Chez Loranger aussi: article indéfini et pas de verbe. Mais par son adjectif casquée, le poète a déjà créé une métaphore dans le premier vers.

Ce moment, s'il n'était français, pourrait sans doute être considéré comme un véritable haïku. En plus d'être construit comme le haïku authentique (5-7-5 pieds), il en a aussi l'esprit par le sentiment qu'il propage.

P. 468 XIII

(ET J'ATTENDS L'AURORE)

1. La forme 5-7-5 pieds indique que l'auteur a voulu réellement imiter celle du haïku. Celui-ci compte en effet trois vers dont les pieds sont répartis de la même façon (Roger Munier, Haïku, avant-propos et texte français de Roger Munier, Paris, Fayard, 1978, p. i).

Ce poème en raccourci exprime, selon Maurice Coyaud,

> (l')accord parfait du dire et du dit; accord proprement musical d'ailleurs, qui ne demande à durer qu'à peine son temps, bientôt effacé, toujours en attente de silence

(Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre. Le Livre du haïku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, p. 15). Pour Roland Barthes, que cite Coyaud (ibid.),

> le haïku s'enroule sur lui-même, le sillage du signe qui semble avoir été tracé, s'efface: rien n'a été acquis, la pierre du mot a été jetée pour rien: ni vagues ni coulée du sens

(Roland Barthes, L'empire des signes, Genève, Albert Skira, éditeur, 1970, p. 114).

2. Voir la deuxième note du texte (Des gens sur un banc), dans Les Atmosphères (variantes et notes explicatives, Thèse, p. 742-748).

P. 469

XIV

(L'AUBE EVEILLE LES COQS)

1. La poésie de Loranger est d'une gravité toute existentielle. Mais dans ses contes, l'écrivain manifeste tant d'humour qu'il eût été surprenant de n'en point trouver dans les poèmes, ne serait-ce qu'une parcelle ici et là. Ce haïku, qui traduit une scène de mouvements ou mieux de réactions en chaîne, est de ceux "qu'on peut appeler spirituels":

> ils ont une drôlerie purement picturale; ils n'expriment que l'humour de l'oeil. Le haïkaï ne fait pas, proprement, de l'esprit parce qu'il ne fait pas de réflexion sur les choses. Il les voit

(Paul-Louis Couchoud, Les haïkaï (Epigrammes poétiques du Japon). II, in Les Lettres, Paris, 1ère année, nos 4-5, 6 juin 1906, p. 272. Idem, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 80).

2. Aube est un mot obsessionnel chez Loranger (Poëmes. Moments, I, variantes et notes explicatives, 2e note, Thèse, p. 981-982).

3. L'animal tient une large place dans les haïku (Poëmes. Moments, VI, variantes et notes explicatives,

2e note, Thèse, p. 1001-1003). Loranger lui-même possède son propre bestiaire (ibid., p. 1003-1005).

P. 470

XV

(L'AUBE PREND LA LAMPE)

1. Par sa forme, 5-7-5 syllabes, ce court poème, tout comme les Moments XII (Thèse, p. 467) et XIII (Thèse, p. 468), est proche du haïku qui, lui, doit avoir obligatoirement la même répartition de syllabes. Mais s'agit-il, ainsi que le veut Loranger, d'un haïku "français"? Dans la définition du haïku, on accorde une grande importance au nombre de syllabes:

> Le haïku est un court poème en trois vers de 5/7/5 syllabes, issu d'un poème lui-même déjà bref, le tanka, de 31 syllabes, réparties en deux versets de 5/7/5 et 7/7 syllabes dont on ne conserva que le premier

(Roger Munier, Haïku, avant-propos et texte français de Roger Munier, Paris, Fayard, 1978, p. i).

2. Voir la deuxième note de Moments, I (variantes et notes explicatives, Thèse, p. 981-982).

P. 471

## XVI

### [DU MILIEU DE LA RIVIERE]

1. Voir la cinquième note du passeur (Les Atmosphères, variantes et notes explicatives, Thèse, p. 632) et la seconde note de Moments, XI (Poëmes, variantes et notes explicatives, Thèse, p. 1020-1028).

La figure du passeur apparaît dans quelques poèmes japonais. En voici deux exemples. Durant la période de Heian, de l'ère japonaise, "de la fin du VIIIe siècle à la fin du XIIe" (G[énéral] Renondeau, Anthologie de la poésie japonaise classique, traduction, préface et commentaires de G[énéral] Renondeau, Paris, NRF, Gallimard, Collection Connaissance de l'Orient, no 37, Collection UNESCO d'oeuvres représentatives, Série japonaise, 1971, p. 99), le Kokinshû (ibid., p. 10), un recueil de Poèmes d'hier et d'aujourd'hui (Georges Bonneau, Le monument poétique de Heian: Le Kokinshû, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Collection Yoshino, Collection japonaise pour la présentation de textes poétiques, 1933, tome V (Yoshino), vol. I. Préface de Ki No Tsurayuki (Préface au Kokinshû), p. 13, avertissement), contient un texte anonyme dans

lequel un passeur joue un rôle lors d'une rencontre amoureuse. Mais l'amante exige bien davantage de lui:

O passeur
De la rivière du ciel
Eternel!
Quand mon seigneur sera venu
Cache bien tes rames!

(Kokinshû, IV; 174)

(G[énéral] Renondeau, op. cit., p. 110). Avant de citer ce poème, Renondeau explique la légende de la Prière de la Fileuse:

> Les étoiles du Bouvier et de la Fileuse sont deux amants séparés par la Voie lactée que le Bouvier ne peut franchir qu'une fois par an, le 7 du 7e mois. La Fileuse attend son amant et voudrait le garder auprès d'elle aussi longtemps que possible

(ibid.). A la suite de cette vieille légende venue de la Chine, on a coutume au Japon, depuis l'an 691, de fêter ce jour-là la "réunion du couple" (ibid., p. 52). Dans son anthologie du Kokinshû, Georges Bonneau traduit ainsi ce poème d'automne:

Au Royaume du Soleil,
Toi, de la Rivière du Ciel
Passeur,
Ecoute: quand mon amant aura passé,
Je t'en supplie, cache ta rame!

(Georges Bonneau, Le monument poétique de Heian: Le Kokinshû, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner,

Collection Yoshino, Collection japonaise pour la Présentation de Textes poétiques, 1934, tome VI (Yoshino), vol. II: Chefs-d'oeuvre, p. 31). Yosa Buson (1716-1783) (G[énéral] Renondeau, op. cit., p. 244), poète et peintre de la "période des Tokugawa (de la fin du XVIe siècle au milieu du XIXe)" (ibid., p. 211), a tracé ce haïku dans lequel le mouvement surgit, au coeur de la végétation — comme plus tard chez Loranger —, en "présence" d'une femme et d'un passeur:

> Appel au passeur.
> Par-dessus les herbes
> Un éventail qui s'agite

(Paul-Louis Couchoud, Les haïkaï (Epigrammes poétiques du Japon). II, in Les Lettres, Paris, 1ère année, nos 4-5, 6 juin 1906, p. 272. Idem, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, p. 80).

P. 472 2. Il est fort possible que Loranger se soit inspiré de ces mots de Jules Romains, toits bien peignés:

> Il [le vieillard] avait vu, au chef-lieu, une agglomération presque pareille, les mêmes toits bien peignés

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Mort de quelqu'un, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 2789, (c1923 Editions Gallimard) 1970, p. 92).

3. Dans un langage symbolique, ce texte poétique indique bien la désillusion de Loranger à l'endroit de la femme. D'autres poèmes traduisent aussi ces mêmes sentiments de déception auxquels s'ajoutent l'angoisse et la crainte:

> Que deviendra mon coeur
> Desserti de ton amour...

(Poëmes. Préliminaire, Thèse, p. 425).

> Et pourtant...
> Que serais-je devenu
> Desserti de ton amour...

(Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, V, Thèse, p. 493).

Le poète fait mention de la femme à deux endroits dans son premier recueil. D'abord:

> C'était juillet, et des femmes traversaient par groupes pour une cueillette sur l'autre rive

(Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 385).

Puis il écrit une boutade sur le retard des femmes à revenir près de l'embarcation:

> Quand le passeur revint vers la rive où l'attendait la dernière des femmes attardées, la rivière était pleine de secousses et de chocs, et la chaloupe sautait sur l'eau qui semblait s'ébrouer. Il atterrit péniblement, puis il repartit avec la femme

(Ibid., p. 386). L'expression "la dernière des femmes

attardées" est à retenir d'autant plus que le poète déploie très peu d'humour dans ses deux premiers livres. Qu'avait voulu signifier l'auteur par cette coïncidence: l'excursion en chaloupe de ces dames sur l'autre rive et l'aggravation de la maladie du passeur? Le lecteur allait-il supposer que "des femmes" seraient la cause indirecte des souffrances du vieil homme?

Dans le poème en prose, Sur l'Abside de Montréal, paru en 1942, après la mort du poète, on notera chez lui des sentiments variables à l'égard de la Vierge de Bonsecours. En effet, le ton devient peu à peu acerbe, âcre et blasphématoire:

> Salut! Notre-Dame éployée à la proue du temple! Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que tes bras demeurent inlassablement tendus: l'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve pour que là-bas fût ignoré l'emblème des départs différés. [...]
>
> A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue, les vents dérouleront de blanches voiles et lorsque poudroieront les digues débordées, je suspendrai mes rames en ex-voto.
>
> Puisque le temps ne peut décupler ta splendeur, ô Notre-Dame! et que les oiseaux du large n'approchent plus de ton épouvantail visible encor dans les brumes, figure mensongère n'es-tu point fatiguée de prolonger ainsi ton déclin? [...]
>
> Retenue au site, seule et debout sur le port, tu fermes la marche des

sommets à l'inverse des nues et la
ville fumante n'est plus qu'un
bouillant sillage

(Jean-Aubert Loranger, Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. Poèmes retrouvés, Thèse, p. 527-529). L'irrévérence de l'homme à l'endroit de la Vierge se change brusquement en un sentiment opposé. Une attitude confiante, qui nous semble inusitée dans la poésie de Loranger, lui succède:

Le sel des mers s'est infiltré
dans les neuves mâtures: Gardez-moi,
Notre-Dame! longuement, la vision de
vos bras tendus

(Poèmes retrouvés, Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 529).

Dans les contes, la femme n'offre guère un visage aimable. Elle présente de nombreux torts. Ce n'est pas sans raison que l'écrivain dévoile le mauvais caractère de l'épouse (Jean-Aubert Loranger, N'est pas écoeurant qui veut ou le chagrin d'un homme éprouvé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 17, 28 avril 1940, p. 16. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 123-126. - Jean-Aubert Loranger, Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées ou la recherche d'une ressemblance, in La Patrie, Montréal,

édition dominicale, section magazine, 6e année, no 25, 23 juin 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 155-158). Comme le note avec beaucoup d'à-propos Aurélien Boivin (Contes de Jean-Aubert Loranger, in Quebec français, Québec, no 34, mai 1979, p. 55), le conteur "ridiculise la mode" féminine (Jean-Aubert Loranger, Frais peint, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 34, 24 août 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 102-105). Il rit des travers de la femme (Jean-Aubert Loranger, Ne demandez jamais à une vieille fille de tricoter un chandail, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 43, 27 octobre 1940, p. 17. Idem, Contes, tome I, p. 231-235). Il se moque subtilement de l'épouse séduisante capable de "subjuguer" son mari (Jean-Aubert Loranger, Mrs Carry-Nations ou la pionnière de la prohibition, in Les Idées, Montréal, 5e année, vol. 9, no 1, janvier 1939, p. 47-56. Idem, Contes, tome I, p. 101-107). Il plaisante sur les amours de la nouvelle mariée (Jean-Aubert Loranger, Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier "pas pressé", in La Patrie, Montréal, édition dominicale,

section magazine, 6e année, no 26, 30 juin 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 159-162) ou sur l'aventure amoureuse dans laquelle elle est impliquée (Jean-Aubert Loranger, Une femme pour une botte de paille..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 39, 29 septembre 1940, p. 22. Idem, Contes, tome I, p. 212-216). Il y aurait, nul doute, une intéressante étude à entreprendre sur le thème de la femme dans l'oeuvre de Loranger.

La femme n'est donc pas totalement absente des premiers textes poétiques de l'écrivain. La dédicace des Atmosphères n'est-elle pas adressée à son épouse (Thèse, p. 374) et celle de Poëmes, à sa mère (Thèse, p. 422)? Déjà, dans le second recueil, l'amante joue un mauvais rôle. C'est elle qui trahit l'amour. Mais elle peut aussi rendre l'homme "heureux" (Poëmes. Les heures perdues, Thèse, p. 514). Malgré les "plus profondes joies", subsiste "l'accent" d'un "coeur brisé" (Poëmes. Moments, X, Thèse, p. 463-464). Dans les contes, par ailleurs, la femme affirme sa présence et ce, dans une attitude bizarre, trouble et rarement sans reproches. C'est dans un article publié dans Le Jour que Loranger, mentionnant le nom de dames et demoiselles bien connues, use peut-être davantage du

sarcasme à l'endroit de la gent féminine. En effet, dans son Curieux diptyque au sujet du livre de Madeleine Huguenin, Portraits de femmes (Montréal, Editions La Patrie, 1938, 273 (7) p.), il s'en prend sans merci à l'écriture malhabile de Madeleine à qui il reproche en même temps de louer trop ou pas assez ces personnes de Montréal et de la province (Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 50, 27 août 1938, p. 2). Et, sur un ton non moins moqueur, le journaliste parle d'une féministe de grande classe, Mademoiselle Idola Saint-Jean (Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. De Mrs Carry-Nations à Mlle Idola St-Jean, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 43, 9 juillet 1938, p. 8). La femme apparaît comme une excellente cible devant laquelle Loranger peut exercer toutes les nuances de son talent de poète, de conteur, de journaliste, voire même, pour une fois, de dramaturge (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 35-43). La pièce, L'orage (Farce en un acte), jouée à Montréal le 22 janvier 1923 par des artistes français ("L'Orage" de M. Jean-Aubert Loranger au Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 275, 23 janvier 1923, p. 13), illustre bien le type de femme "mensongère".

P. 473 XVII

[LE PHARE, COMME UN MOULIN]

1. Il s'agit du phare de l'Ile d'Aix dans l'Atlantique. Ce phare est connu sous le nom de "Tour Lucifère". Il y a deux tours jumelles à cet endroit: l'une est véritablement un phare et l'autre porte un écran rouge qui sert à signaler aux navires de dangereux rochers ([Paul] Fleuriot de Langle, L'Ile d'Aix. "Petite Isle". Dernière étape de l'Empereur, La Rochelle, Editions A la rose des Vents, 1949, p. 77-80. Le chapitre s'intitule: Feux tournants - Les phares. Cf. aussi Poëmes. Les phares, variantes et notes explicatives, 3e note, Thèse, p. 862-864).

2. L'auteur élève la comparaison:

Le phare, comme un moulin,

au niveau de l'image dans le poème Les phares. Il enlève simplement la conjonction comme. Voici cette troisième strophe des Phares qui offre plus d'une ressemblance avec les cinq premiers vers de ce Moment:

O le beau rêve effondré
Que broient des meules d'angoisse
Dans les phares, ces moulins
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit...

(Poëmes. Les phares, Thèse, p. 435. Cf. aussi Poëmes.

Serti dans ton souvenir, variantes et notes explicatives, 2e note, Thèse, p. 1122-1126).

3. Ce poème fut écrit dans une triste atmosphère de départ. Dans le texte, Les phares, l'auteur signale aussi par deux fois sa profonde désillusion:

O le beau rêve effondré

(Poëmes. Les phares, strophes 3 et 4, Thèse, p. 435). Ce n'est que dans la sixième strophe qu'il donne la raison de son chagrin. Ce "désir", ce "rêve", c'est l'espoir qu'avait fortement entretenu Loranger de vivre en France et de prolonger son séjour à l'Ile d'Aix. Après trois brèves saisons outre-mer, le poète est contraint, en décembre 1921, de revenir au Canada (Poëmes. Les phares, variantes et notes explicatives, notes 2, 4 et 7, Thèse, p. 860-862, 864, 866. Poëmes. Le retour de l'enfant prodigue, I, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1070-1072, 1076).

P. 474 4. Voir [Des gens sur un banc], in Les Atmosphères, variantes et notes explicatives, deuxième note, Thèse, p. 742-748.

5. En dépit de ses petites dimensions, l'Ile d'Aix possède des rives très contrastantes. Sa superficie n'est que de "150 hectares":

> Longue de 3 kilomètres et large de
> 600 mètres dans sa partie la plus
> étroite, elle présente la forme
> d'un croissant dont les extrémités
> regardent le continent

(L'Ile d'Aix et ses musées, Paris, Société des Amis de l'Ile d'Aix, 1954, p. 3). Les habitants de l'Ile ont nommé "la falaise" l'endroit le plus escarpé du rivage. Mais cette modeste "falaise" n'est pas particulièrement abrupte. Ce nom — qui lui convient mal à vrai dire — lui fut sans doute attribué à cause même de l'exiguïté des lieux et pour des raisons de perspective. Car dans ce "petit continent", on note une dénomination impropre des accidents géographiques, et même du "phare". Ainsi par survalorisation, un monticule devient falaise, une tour avec un écran rouge devient phare.

6. Dans le poème, Qu'est-ce qu'on peut, l'auteur de Regards et jeux dans l'espace se situe aussi sur une falaise à proximité de la mer:

> Et de la falaise où l'on est
> Notre regard est sur la mer

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 30).

7. Le poète pouvait percevoir aussi de l'Ile d'Aix la lumière "d'autres phares" (Poëmes. Les phares, variantes et notes explicatives, 9e note, Thèse, p. 866-867).

P. 475 XVIII

[LE SOIR PENSE DANS SON OMBRE]

1. A l'immobilité des oiseaux sur les fils, comme une partition musicale (Poëmes. Moments, VI, Thèse, p. 455-456), répond ici l'ombre, la tristesse qu'incarnent des yeux clos, les cauchemars d'oiseaux de malheur, les hiboux.

Le hibou, selon Georges Romey,

> contient toutes les valeurs du monde incréé: ténèbre, silence, froid, immobilité. Sa vision rappelle au sage l'aspect dérisoire des ambitions humaines.

(Georges Romey, Le test de l'arche de Noé, Paris, Editions Robert Laffont, 1977, p. 225).

2. Voir la deuxième note du texte [Des gens sur un banc] du livre Les Atmosphères (variantes et notes explicatives, Thèse, p. 742-748).

P. 476 3. La lune joue aussi un rôle, souvent passif, dans plusieurs poèmes japonais, encore plus brefs, les hafku (5-7-5 syllabes). La traduction ne peut malheureusement tenir compte du mètre. En voici quelques exemples:

> Tout le monde dort
> Rien entre
> La lune et moi
>
> (Seifujo, 1731-1814)

(Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre. Le Livre du haïku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, p. 27).

Les chauves-souris tournent
Autour de la
Lune

(Gyôdai, 1732-1792)

(ibid., p. 180).

Lune voilée
Eau et ciel que brouille
La grenouille

(Yosa Buson, 1716-1780)

(ibid., p. 183). Mais la lune apparaît, semble-t-il, avec une plus grande fréquence dans les tanka de la "période de Héian, ou le règne des femmes", qui va de 784 à 1186 (Karl Petit, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, p. 11. Les périodes de la littérature japonaise ont été "établies par les Japonais eux-mêmes" (ibid.).

Les tanka sont, comme les uta (outa) des poèmes de 5-7-5-/7-7 syllabes (René Sieffert, La littérature japonaise, Paris, Publications Orientalistes de France, nouvelle édition, avec une mise à jour par Katô Shuichi, 1973, p. 34). Les premiers sont écrits par la noblesse tandis que les seconds sont chantés par le peuple. C'est pourquoi les anthologies conservent les tanka et négligent les uta.

Les termes waka — désignant un poème aussi réservé aux lettrés — et uta "deviendront synonymes de tanka" et ce, "pour des siècles" (ibid.). G. Renondeau parle ainsi de cette strophe de 31 syllabes:

> le tanka est souvent un poème exquis; la concision de sa forme s'allie à l'élégance. Les sentiments sont moins rudes qu'à l'époque de Nara et l'amour s'y exprime avec délicatesse. On peut regretter parfois le retour inlassable de l'admiration des fleurs, de la neige, de la lune, des oiseaux et des lucioles; les poètes versant des torrents de larmes au point que leurs manches en restent éternellement trempées

(G[énéral] Renondeau, Anthologie de la poésie japonaise classique, traduction, préface et commentaires de G[énéral] Renondeau, Paris, NRF, Gallimard, Collection Connaissance de l'Orient, no 37, Collection UNESCO d'oeuvres représentatives, Série japonaise, 1971, p. 10).

L'homme mêle la lune à ses amours déçues:

> De la clarté de la lune
> S'il m'était possible
> De prendre la place
> Peut-être cette femme cruelle
> M'accorderait quelque attention.
>
> (Kokinshû, XII; 602)

(ibid., p. 108). Cet autre poème, de la "période de Kamakura ou l'âge épique", "1186-1332" (Karl Petit, op. cit., p. 11):

Je ne t'oublierai pas!
M'avait-elle assuré
En me disant adieu, pourtant
Depuis cette nuit-là, seule la lune
Suivant son cours, est revenue.

(Fujiwara no Ariie, 1155-1216, Shin Kokinshû, XIV; 1277)

(ibid., p. 178).

Et ces vers, comme ceux de Loranger, portent et apportent de la tristesse:

[Mélancolie à la fin de l'automne]

A la dixième lune
Lorsque le vent
Disperse les feuilles rouges,
Sans autre raison
Tout paraît triste.

(Fujiwara no Takamitsu, mort en 994, Shin Kokinshû, VI; 552).

(ibid., p. 151). Le poème de Akazome Emon (née vers 957, morte après 1041), lui, contient une attente, tout comme la première strophe de Loranger (5e vers):

— J'avoue la nuit et l'attente.

Mais le

Premier quartier de la lune

transformera la nuit. Chez cette dame, l'attente est inutile:

[Vaine attente]

Je n'ai pris aucun repos
Alors que j'aurais mieux fait de dormir.
La nuit a passé ainsi
Jusqu'à ce que la lune
Déclinât sur l'horizon.

(Goshûishû XII, 680).

(ibid., p. 155).

P. 477

## XIX

## (POUR ENDORMIR MON CHAGRIN)

1. Loranger, certes, souffrait intensément, car il devait "se dire" de nombreux contes durant vingt ans, chacun assez élaboré (Jean-Aubert Loranger, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, 324 p.; no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, 331 p. Cf. aussi la bibliographie, Thèse, p. 1295-1309). Parmi ceux qui furent lus par l'auteur aux séances de l'Ecole littéraire de Montréal, quelques-uns n'ont pas été retrouvés à moins qu'ils n'aient été publiés sous un autre titre. Ces récits introuvables sont: Propos de Giord, "conte du Terroir" (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 329, séance du 6 février 1922); La licence (ibid., séance du 13 février 1922); Les propos de Giord, "2e entretien" (ibid.,

p. 332, séance du 13 mars 1922). Au cours de cette réunion, Loranger devait lire aussi Une partie de dames et Le premier chapitre d'un roman (ibid.). La partie de dames paraît en 1925 (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 17-18. Idem, Contes, tome I, p. 52-53). On peut supposer qu'il s'agit du même texte car seul l'article diffère. Il y a aussi La saignée et Les propos de Giord, "3e entretien", qui furent lus à la séance du 20 mars 1922 (Réginald Hamel, op. cit., p. 332); Un bal suivi d'un pauvre amour, lu le 27 mars 1922 (ibid., p. 333); La vocation, lu le 4 avril 1922 (ibid.). Il est écrit dans le procès-verbal de la séance du 10 avril 1922:

> Lectures: par M. Loranger: "deux culs de lampe" [sic]
> un conte intitulé: "L'Orage".

(ibid., p. 334). Dans quel genre faut-il classer ces Deux culs-de-lampe? Quant à L'orage, il est publié dans A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 25-26) et dans les Contes, tome I, p. 60-61). Le 17 avril 1922, Loranger lut son récit, Un cheval rétif (Réginald Hamel, op. cit., p. 334); et le 24 avril 1922, comme le consigne le cahier des procès-

verbaux, Le noroit (sic) et La place aux brochets (ibid.), ces deux textes devant figurer dans A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, le premier sous le titre La (sic) norouâ (p. 9-14) et le second, sous la même dénomination (p. 19-21), puis dans les Contes (tome I, p. 44-49, Le norouâ, et p. 54-56, La place aux brochets). Nous avons retrouvé dans La Patrie de 1923 Ce qu'a Vu le Norouâ... Conte de Noël (La Patrie, Montréal, 45e année, no 251, 24 décembre 1923, p. 2). A la séance du 14 septembre 1922, Loranger fit la lecture de

> deux contes intitulés: "Les hommes forts" et "Le Trousseau"; et, trois tableautins: "La fenêtre", "La descente", "La robe de nuit"

(Réginald Hamel, op. cit., p. 335). Nous ne connaissons que Les hommes forts qui parut sans nom d'auteur dans La Patrie (Les hommes forts. Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15) puis dans A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir (p. 3-5) et enfin dans le premier tome des Contes (p. 38-40). Le jeteux de sorts et La revanche, que les membres de l'Ecole littéraire écoutèrent lors de la séance du 10 octobre 1922 (Réginald Hamel, op. cit., p. 345-346), seront publiés par la suite dans le recueil édité par Garand en 1925 (p. 22-24 et p. 29-31) et dans le premier tome des Contes édité par Fides en 1978

(p. 57-59 et p. 64-66). Si le conte L'endos (Réginald Hamel, op. cit., p. 350), séance du 24 octobre 1922) disparut, L'heure devait nous rester (A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, p. 15-16. Contes, tome I, p. 50-51). Malheureusement, le récit, Une malchance (Réginald Hamel, op. cit., p. 356, séance du 5 décembre 1922), qui s'avérait très intéressant, est introuvable. Ainsi — avec les titres non publiés — s'accroît la liste des contes composés par Jean-Aubert Loranger "pour endormir (s)on chagrin".

2. Dans un récit, qui attirera l'attention du critique Robert Mélançon (Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 16, 20 janvier 1979, p. 19), Loranger avait écrit:

> Le bossu, pour cacher sa bosse et l'argent qu'il doit, commencera par choisir la "descente du quai", c'est-à-dire le niveau de la rivière

(Jean-Aubert Loranger, Là où il est démontré que l'eau se change en argent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 23, 9 juin 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 148-149). L'infirme veut en finir avec la vie. Il en veut

"à la nature qui l'avait rendu infâme et bossu" (Contes, p. 148). Sauvé de justesse par un autre individu désireux lui aussi de se suicider, le bossu "marmonne" ces propos:

> "On ne peut même pas se noyer en paix dans ce monde."

(ibid., p. 150).

P. 479 LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

P. 480 Au docteur René Pacaud

I

(OUVREZ CETTE PORTE OU JE PLEURE.)

1. Ce poème transpose sur le plan de l'écriture le périple de Loranger en France. Au rêve succède la perte de l'espoir et la hantise du retour désabusé.

Il importe de connaître les différentes étapes du voyage que fit Loranger pour mieux déceler, chez lui, les tentatives multiples d'un désir longtemps caressé. Après "l'équipée" du Nigog, qui resserra les liens d'amitié entre jeunes littérateurs et artistes dont plusieurs avaient séjourné en France, l'atmosphère était aux départs. L'un de ceux-ci ébranla fortement le poète, celui de Marcel Dugas, au printemps de 1920 (Léonce Brouillette, Marcel Dugas: sa vie et son oeuvre, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat de l'Université (en français), Québec, mars 1970, p. xiv, 41). Fils prodigue, Loranger brûle de partir: il demande sur le champ sa part d'héritage, privant ainsi sa mère et sa soeur Zélie des intérêts de la fortune que leur avait léguée le docteur

Joseph-Thomas Loranger, père du poète, décédé à 27 ans, le 30 août 1900 (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1900), lui-même héritier d'une "mince" fortune (renseignement donné par Monsieur Jean-Charles Bonenfant, le 2 septembre 1976), celle du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, décédé le 18 août 1885 (registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1885). D'autres diront que les membres de la famille Loranger étaient riches (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le 14 mai 1975). Puis, le 5 février 1920, il épouse Alice Tétreau (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, pour l'année 1920, folio 43, no M-5). Il a 23 ans. Malheureusement, sa femme est atteinte des fièvres typhoïdes le matin de leur mariage. Et le voyage est reporté au printemps de l'année suivante (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le 14 mai 1975).

C'est, en effet, le 13 mai 1921 que le couple s'embarque sur le "Scandinavian" de la ligne Canadien Pacifique. Les noms de Monsieur et Madame J.-A. Loranger figurent dans plusieurs journaux qui annoncent les départs des navires de Montréal pour Southampton et Anvers (Un paquebot lève

l'ancre. Le "Scandinavian", ligne du Pacifique, est parti ce matin. - Un nouveau navire de la ligne Cunard. - Le mouvement des navires, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 110, 13 mai 1921, p. 3. Nouvelles maritimes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 63, 13 mai 1921, p. 8. Activité de la marine du gouvernement. De grosses cargaisons de soufre pour nos manufacturiers de papier. Le mouvement maritime, in La Presse, Montréal, 37e année, no 160, 13 mai 1921, p. 25).

Ce départ était en même temps sous le signe de l'émotion. Madame Joseph-Thomas Loranger, mère de Jean-Aubert, s'y opposait par affection pour son fils (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971). D'autre part, ce fils ne voulait plus revenir au pays. C'était avec "satisfaction" qu'il le quittait. Là-bas, il compterait sur la chance: il aurait du travail, son héritage dépensé; et il pourrait subvenir à ses besoins, comme Robert de Roquebrune, son cousin (ibid.), et son ami Marcel Dugas.

On retrouve le passage du couple dans la Ville-Lumière à partir du 21 juin 1921, au Comissariat du Canada, 17-19 boulevard des Capucines (Les nôtres à Paris. La formation d'un cercle des Etudiants. - Visite d'un groupe de

"curlers". Déplacements, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 23, 26 mars 1921, p. 6) où les rencontre un ancien directeur du Nigog, Fernand Préfontaine. Celui-ci le note justement dans son journal intime (21 juin [1921], p. [16], archives privées de Madame Lucille L.-Préfontaine, adresse confidentielle). Le 24 juin, Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger assistent aux célébrations de la Saint-Jean-Baptiste alors que l'Honorable Athanase David, dépose, pour la circonstance, une couronne de fleurs sur la tombe du Soldat Inconnu, et le soir, les étudiants canadiens en profitent pour se réunir à leur Cercle, "à l'hôtel de l'Association générale des Etudiants (ancien hôtel de Colbert), 13-15, rue de la Bûcherie" (La Colonie Canadienne à Paris, in Belgique-Canada, Bruxelles, vol. 3, no 9, 1er juillet 1921, p. 4). On a "remarqué au hasard des groupes": Léo-Pol Morin, Jean Désy, Pierre-J. Dupuy, Rodolphe Mathieu, Marcel Dugas, Philippe Panneton, Henri d'Arles, Monsieur et Madame Robert de Roquebrune, Monsieur et Madame Fernand Préfontaine, Monsieur et Madame Georges Vanier et Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger (ibid.). Le 28 juin, les époux Loranger assistent au mariage de Pierre-J. Dupuy et de Thérèse Ferron à l'église Saint-Etienne du Mont à Paris. Sont présents, entre autres, Monsieur et Madame Edouard Montpetit, Monsieur

et Madame Fernand Préfontaine, Philippe Panneton, Jean Désy, Marcel Dugas, Rodolphe Mathieu et le chanoine Emile Chartier, officiant (Carnet social, in La Presse, Montréal, 37e année, no 212, 13 juillet 1921, p. 3).

Quelle fut la durée du séjour de Loranger à Paris? On n'est pas fixé là-dessus de façon précise. Robert de Roquebrune, interrogé, se souvient d'avoir rencontré le couple au Jardin du Luxembourg. Pour le reste, en pensant au poète, il lui vient à l'esprit l'image d'un personnage plutôt fuyant, "très mystérieux", ce qui "lui donne beaucoup de charme d'ailleurs". Mais il ignore à peu près tout des activités de son cousin lors de son séjour dans la capitale française (renseignement donné par Monsieur Robert de Roquebrune, le 7 février 1974). Loranger n'a pas contribué à nous informer à ce sujet, gardant un silence absolu sur son voyage (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 21 janvier 1977). Il semble, toutefois, que l'écrivain et sa femme durent quitter Paris au mois de juin ou au début de juillet, car la vie y était trop chère pour leur maigre budget de voyage (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre 1975). Loranger aurait-il dépensé une partie de l'héritage — qui devait constituer son viatique — avant même le départ? Marcel Dugas,

qui connaissait l'Ile d'Aix, avait recommandé au couple cet endroit historique et il tint à les y conduire, les assurant que cette petite île leur convenait mieux financièrement que la grande ville. Il travaillait alors à Paris comme archiviste du gouvernement canadien (Léonce Brouillette, op. cit., p. 51). Ainsi prendrait-il en même temps quelques jours de vacances, avant un effondrement physique qui lui vaudrait bientôt un second séjour à l'hôpital durant cette même année (ibid., p. xiv).

A l'Ile d'Aix, Loranger fait la rencontre du docteur Bureau, médecin à la retraite, puis d'un jeune médecin, le docteur René Pacaud. Un ami de celui-ci, "le fils d'un colonel" vient aussi dans l'Ile. "Nous avons organisé un tennis", précise le docteur Pacaud (renseignement donné le 11 octobre 1975). Le poète passera à cet endroit "un peu isolé" environ cinq mois paradisiaques.

Le docteur Pacaud pratiquait la médecine comme interne à l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Il s'était rendu à l'Ile d'Aix à l'invitation du docteur Bureau qui désirait fonder un sanatorium marin avec son aide. Le projet devait se réaliser dans les bâtiments militaires désaffectés de l'Ile pour desservir, du même coup, la population dépourvue de médecin. Il se lie d'amitié aussitôt avec les Loranger.

Voici en quels termes, il évoque, après plus de cinquante ans, ce rendez-vous imprévu:

> Je suis arrivé à l'Ile d'Aix, près de l'Ile d'Oléron et La Rochelle, au début de mai 1921. (...) Venant de Paris, sont arrivés M. et Mme Loranger, accompagnés d'un ami également écrivain et poète, qui connaissait l'île et son ambiance calme, favorable à la méditation et où la vie était à bon marché. Ce dernier [Marcel Dugas] est reparti après cinq ou six jours

(lettre du docteur René Pacaud, le ler juillet 1975. Lors de l'entrevue du 15 octobre de la même année, le docteur Pacaud nous indiqua le nom de cet "ami" de Loranger).

En arrivant à l'Ile d'Aix, les époux Loranger louent une petite chambre qu'ils payent quinze francs par mois (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre 1975). Montant minime! Après la guerre, la vie en France coûtait très peu pour un Canadien:

> les étudiants se font servir un repas au prix étonnant de deux francs et demi, soit au taux actuel du change, environ quinze cents: étonnant, puisque le menu porte, outre un hors-d'oeuvre, une viande, un légume et un dessert, le droit pour chacun à un verre de vin ou de bière. Paris est loin de Montréal

(Du vin pour les étudiants de Paris, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 233, ler décembre 1923, p. 10). Vers le mois de juillet, le docteur Pacaud, qui logeait dans la partie

gauche, au premier étage, de la Maison de l'Empereur, obtint du maire, Monsieur Hippolyte Rudelin, boulanger (lettre de Mademoiselle Françoise Giteau, directeur des Services d'Archives, Archives de la Charente-Maritime, La Rochelle, le 2 août 1977), le transfert du couple Loranger dans la partie droite, et la gratuité de logement (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre 1975). Ainsi Loranger pourrait réaliser quelques économies, puisque la pension alimentaire à l'unique hôtel de l'Ile ne coûtait que trente francs par mois par personne, "tout inclus même le vin" (ibid.).

Cet édifice historique construit en 1808, "sur l'ordre de l'Empereur pour servir de logement au gouverneur" de l'Ile, était la propriété des "Domaines" (L'Ile d'Aix et ses musées, Paris, Société des amis de l'Ile d'Aix, 1954, p. 13). Napoléon y séjourna du 12 au 15 juillet 1815 (ibid., p. 9-11. Jean Privat, L'Ile d'Aix. "L'Impériale", La Rochelle, Edition Mélusine, 1972, p. 12-13). Après avoir abdiqué le trône de France, Napoléon se rendit à l'Ile d'Aix, y demeura trois jours, écoutant les avis de "tous", dans l'alternative de gagner l'Amérique ou de se rendre aux Anglais, dont une escadre mouillait au large. Journées terribles où il hésita longtemps avant de décider sa reddition,

guettant, anxieux, du petit balcon, avec sa lunette, les voiles ennemies (Jean Prasteau, La Rochelle. Ré. Aix. Oléron, Paris, Solar, 1972, p. 50). On le mena au "Bellérophon" et de là à l'Ile Sainte-Hélène.

C'est grâce au baron Gourgaud, arrière-petit-fils du général qui accompagna Napoléon à l'Ile d'Aix et à Sainte-Hélène, que fut fondé le musée napoléonien en 1925 (Gérard Hubert et Nicole Hubert, Musée napoléonien. Fondation Gourgaud. Ile d'Aix, Paris, Editions L'Indispensable, [s.d.], 70 p.). Il acheta, en effet, la Maison de l'Empereur, vendue aux enchères pour la somme de 53,000 francs ($2,125) (Il achète la maison de l'empereur. Le baron Gourgaud achète la propriété de l'île d'Aix pour $2,125. Son ancêtre, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 253, 22 décembre 1926, p. 2). Cette demeure dégage son architecture altière au-dessus des maisons plus modestes de l'Ile:

> La porte est encadrée de colonnes doriques; une aigle de pierre déploie ses ailes sur le fronton, près de la toiture. Dans le petit jardin, un gros frêne que Napoléon, lors de son passage, greffa lui-même sur un ormeau

(Pierre Blanchon, Les îles de Saintonge et d'Aunis, La Rochelle, Editions F. Pijollet, 1931, p. 84). On doit aussi à ce bienfaiteur de l'Ile le musée africain Gourgaud (L'Ile d'Aix et ses musées, p. 22-23, [24], [32-36]).

L'Ile d'Aix est "située à six kilomètres à l'ouest de la station balnéaire de Fouras, à vingt au sud de l'île de Ré et à cinq au nord-est de celle d'Oléron". C'est un petit îlot d'une superficie totale de cent cinquante hectares. Longue de trois kilomètres et large de six cents mètres dans sa partie la plus étroite, "elle présente la forme d'un croissant" (ibid., p. 3) ou d'un énorme batracien qui se retournerait brusquement vers le continent. Ses fortifications à la Vauban témoignent de son site stratégique et, partant de son histoire tourmentée. Le touriste apprécie son bois de pins et de chênes verts, sa côte sauvage et rocheuse, le fort Liédot ainsi qu'une ancienne poudrière du nom de Choderlos de Laclos, ancien officier du Génie, et auteur du roman Les Liaisons dangereuses (1782)... inspiré à l'Ile d'Aix même (Jean Privat, op. cit., p. 50)! Enfin, les ponts-levis, l'église abbatiale des moines de Cluny et les deux phares qu'évoque Loranger dans un poème (J. C. Flamant, L'Ile d'Aix, [s.l.], Edité par J. C. Flamant, Imprimé sur les presses de l'Imprimerie Nouvelle, Pornic, [s.d., en ou après 1949], p. [12-13]). Jean Privat, qui a écrit l'histoire de l'Ile, est un "aixois de pure souche", puisque ses origines familiales y remontent à près de deux siècles (Jean Privat, op. cit., préface du

baron Coudein, p. 3). Il y demeure avec sa famille et ses proches durant une bonne partie de l'année. Voilà aussi pourquoi les charmes de ce qu'il appelle son "paradis terrestre" ont attiré tant de voyageurs (renseignement donné par Monsieur Jean Privat, lors d'une visite à l'Ile d'Aix, le 15 octobre 1975).

L'"ensoleillement exceptionnel" de cette Ile, "qui égale au moins, quand il ne le dépasse pas, celui de la Côte-d'Azur" (Jean Privat, op. cit., p. 12), devait éblouir les Canadiens. On comprend que le docteur Pacaud puisse revivre en mémoire et jusque dans le détail près ces instants que Loranger a partagés avec lui:

> Nous avons vécu en "Robinsons" durant 6 mois en contact constant, Matinées à la pêche aux fruits de mer (Moules, huîtres, crabes, crevettes, palourdes) que nous déposions à la pension. De temps à autre (une) pêche au filet à 5 personnes nous procurait 5 à 6 Kgs de belles truites. L'après-midi quelques heures à la plage seuls ou avec la présence d'une dizaine de personnes

(lettre du docteur René Pacaud, le 1er juillet 1975). Les trois amis vivaient une existence intime:

> alors, nous avions un domicile commun, un restaurant commun et nous allions à la pêche en commun

ajoutera le docteur Pacaud (entrevue du 11 octobre 1975).

Il y avait aussi la promenade sur la vedette du courrier, le canot où "par temps calme", ils se rendaient à la rame à Fort Boyard (L'Ile d'Aix et ses musées, p. 6), "petit fort désaffecté, perché sur un îlot rocheux à mi-chemin entre Aix et Oléron", pour y chasser le cormoran qu'ils assaisonnaient eux-mêmes avec art (lettre du docteur René Pacaud, le 1er juillet 1975).

"Le soir venu", nous dit le docteur Pacaud, "Jean-Aubert nous lisait ses poèmes et ses nouvelles esquisses"; ou, encore, il y avait les longues conversations (ibid.). Tout n'était que loisir. Même la vie utilitaire prenait couleur de délassement:

> On allait aussi à la pêche avec un des pêcheurs du pays. [...] Il y en avait pour deux jours. Alors on montait sur le bateau et on mangeait tout le résultat de notre pêche

(entrevue du 11 octobre 1975).

Et l'oeil charmé, le docteur Pacaud s'exclame tout à coup:

> Il y a un vieux proverbe chez nous qui dit qu'il y a deux choses qu'on ne peut acheter ni trouver en magasin. C'est un arbre centenaire et un gentilhomme. Le gentilhomme, c'est Jean-Aubert Loranger

(ibid.).

Un autre Canadien, à Paris, Robert de Roquebrune, ravive ses souvenirs à propos de cette île:

> Je n'avais pas le temps de faire la traversée de l'Ile d'Aix, ce que j'ai regretté. J'eusse aimé revoir les rues, les maisons, les plages de cette île que j'ai tant aimée. Je crois que j'aurais demandé l'autorisation de monter jusqu'au grenier où j'ai passé tant d'heures avec toi dans la maison de ce pauvre Napoléon. — A pied, nous sommes allés jusqu'à la Pointe de la Fumée [...].
>
> LaRoque de Roquebrune

(lettre de Robert de Roquebrune à Paul Fleuriot de Langle, 10 septembre 1955, Archives Publiques du Canada à Paris, Fonds Robert-de-Roquebrune). La vie qui, dans cet éden, se prodiguait comme des papilles exacerbées devant un mets de choix, la pêche et la chasse miraculeuses qui s'offraient quotidiennement, l'air salin et lumineux qui baignait le décor, tout invitait le voyageur à une halte sans fin. C'était vraiment trop beau! Le rythme enchanté allait être rompu.

Loranger, en effet, manque de ressources financières. Si on ne lui porte pas secours, il devra rentrer au pays. Aussi, essaye-t-il désespérément de se tirer d'une situation menaçante qui mine son rêve. Il tente d'abord de se rendre éligible à la sécurité sociale française ("Le 7 Octobre 1921. Envoi à Préfet Charente-Inférieure [elle portait ce

nom avant de devenir Charente-Maritime), questionnaires relatifs à la demande de la carte d'identité du sieur Loranger, Jean, sujet canadien". - "Le 15 Novembre 1921. Envoi à Préfet: demande de la carte d'identité de M. et Mme Loranger (canadiens)". - "Le 21 Décembre 1921. à Préfet: quittances et récépissés de la demande de cartes d'identité des époux Loranger; demande pour bénéficier des retraites ouvrières et paysannes; duplicata de la carte d'identité relative à la retraite" (Cahier d'expédition du courrier, Mairie de l'Ile d'Aix, lettre de Monsieur Jean Privat, le 24 janvier 1976). Et Monsieur Privat de commenter:

> Ils [Les époux Loranger] avaient probablement les deux nationalités, canadienne et française, car les retraites ouvrières et paysannes, ancêtres de notre Sécurité Sociale, ne pouvaient être attribuées qu'à des ressortissants français

(lettre du 24 janvier 1976). Mais on peut en douter, car la démarche de Loranger demeura sans résultat.

Entre-temps, il s'était adressé à sa famille. La réponse tardait. Car maintenant qu'il avait dépensé son héritage, allait-il mettre en péril la sécurité des siens? On lui fit signe, finalement: Loranger recevait de quoi vivre encore quelques semaines et deux billets de retour (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre

1975). Mais quel désenchantement, quelle navrance! C'était fini! Il fallait partir (ibid.). Voyant Loranger dans un tel état d'accablement, le docteur Pacaud s'empressa d'accompagner le couple jusqu'à son embarquement.

Le trio quitta donc l'Ile d'Aix au début de décembre. Grâce au docteur Pacaud, on peut reconstituer le trajet jusqu'au Hâvre. Les voyageurs visitèrent d'abord l'Ile d'Oléron, puis La Rochelle où ils passèrent la soirée et la nuit. Tout en se promenant dans les rues, Loranger trouva chez un libraire deux exemplaires invendus de Maria Chapdelaine, 1ère édition (lettre du docteur Pacaud, le 1er juillet 1975). "Il était heureux comme un roi", nous dit le docteur Pacaud (entrevue du 11 octobre 1975). On sait que ce livre inspirera à Loranger ces vers qui paraîtront dans Poëmes:

> Reviens au pays sans amour,
> [...]
> Reviens au pays sans douceur

(L'invitation au retour, 2e note, Thèse, p. 1112). Le lendemain, ils s'installèrent à Rouen pour deux jours, avec chambre à l'"Hôtel du Nord" ou "Grand Hôtel du Nord", communément appelé "Hôtel du Gros Horloge". Ainsi, est-ce par hasard que Loranger loge encore à l'enseigne d'un lieu devenu célèbre par l'ultime séjour d'un personnage important? N'est-ce pas là, en effet, que Verhaeren passa sa dernière nuit (chambre

342) avant d'être écrasé, le dimanche 26 novembre 1916, sous un train en gare de Rouen, lui qui avait tant célébré "la machine à vapeur" et, en elle, le modernisme (Lucien Christophe, Emile Verhaeren, Paris, Editions Universitaires, Collection Classiques du XXe siècle, no 20, 1955, p. 130-133, 140. Cinquante ans après j'ai dormi (à l'hôtel du Nord) dans la chambre d'Emile Verhaeren, [1966], coupure de journal non identifié, Archives Municipales de Rouen)?

Le "Gros Horloge" (ou encore la "Grosse Horloge") est le "monument le plus populaire de Rouen". Construit en 1396, il était, autrefois, placé dans le Beffroi. Les rouennais, pour le mettre en valeur, firent ériger, en 1525, l'arche qui le supporte aujourd'hui (Rouen. Le gros horloge, (carte), Productions Leconte, Alliance, Editions Estel, Blois, [s.d.]). Sa particularité est de donner simultanément , par une aiguille unique, les heures, les phases de la lune et du semainier. Par ailleurs, le registre de l'hôtel qui porte son nom, a, semble-t-il, été détruit il y a bien longtemps (lettre de la Mairie de Rouen, le 12 février 1976), ce qui explique qu'on n'a pu y retracer le passage de nos visiteurs. Le propriétaire de l'époque, Monsieur Michoud, n'aurait pas remis de registres à ses successeurs (Hôtels [...]. Nord, in Almanach de Rouen et des départements de la Seine-Inférieure et

de l'Eure. Annuaire général de la magistrature, du commerce, de l'industrie et des 25,000 adresses, Rouen, Imprimerie du Journal de Rouen, 125e année, 1921, p. 995. "Nord (Michoud), rue de la Grosse-Horloge, 91. (Téléph. 5.50)". R. P., L'Hôtel du Nord. Un "deux étoiles" inscrit au tableau d'avancement, [1964], coupure de journal non identifié, Archives Municipales de Rouen. Renseignement obtenu le 28 octobre 1975, à l'Hôtel du Nord).

Après avoir visité les principaux monuments de la ville, la Cathédrale, la Tour du beurre, le Palais de justice, le couple Loranger et leur ami se rendent en "pèlerinage" au Pavillon de Flaubert à Croisset. On fête cette année-là le centenaire du romancier de la Normandie (Centenaire de trois grands littérateurs. Célébrations en France, en l'honneur de Lafontaine (sic), Flaubert et Beaudelaire (sic). Notices biographiques, in La Presse, Montréal, 37e année, no 230, 3 août 1921, p. 8. Le centenaire de Flaubert, in La Minerve, Montréal, vol. 2, no 82, 7 janvier 1922, p. 3). Le registre des visiteurs, inauguré en juin 1912, est conservé à la bibliothèque municipale de Rouen (Pavillon de Gustave Flauvert à Croisset. Signature des Visiteurs. Registre inauguré en juin 1912). On peut y lire, comme suit, les signatures de nos trois pèlerins:

Pavillon de Gustave Flaubert (à Croisset)

| Dates | Noms | Adresse | Signature |
|---|---|---|---|
| [...] | | | |
| Dec 7 | Alice Tétreau Loranger | Montréal | |
| Dec 7 | Jean Aubert Loranger | Montréal | J Aubert Loranger |
| 7Xbre 1921 | René Pacaud | Tournon St-Martin (Indre) | Pacaud René |
| [...] | | | |

Si le musée de Croisset fait revivre le souvenir de Flaubert, l'atmosphère de la ville et de la campagne environnante de la Normandie évoque les pérégrinations d'Emma Bovary. On a dit que Flaubert était "l'homme des brouillards" et que c'est à sa province de Normandie qu'il "doit ses tableaux nimbés de brumes", de cieux "gonflés de nuages sombres et les tempêtes" qui "ébranlent les chaumières" (M[artine] Dunet, Présence normande dans l'oeuvre de Flaubert, in Les amis de Flaubert, Rouen, no 46, mai 1973, p. 15). Pour lui le brouillard n'est pas un obstacle, mais un élément du tableau qui, en s'associant avec la lumière, contribue à mettre celle-ci en valeur. Le tableau qui résulte de cette touche magique est plus le reflet d'un état d'âme, celui d'Emma Bovary, qu'un symbole d'opacité, d'impuissance, comme chez

Loranger. Pour l'auteur des Atmosphères et de Poëmes, rien n'égale le brouillard (Poëmes. Le brouillard, Thèse, p. 437-439), allié naturel de la glace (Les Atmosphères. [Avec l'hiver soudain], Thèse, p. 408) pour signifier les forces qui figent tous les espoirs en une longue attente. Si le brouillard réel existe aussi chez Flaubert, il acquiert tout son "réalisme", toute son efficacité dans la mesure où il se déploie dans la tête de Madame Bovary: "Les choses lui apparaissent dans une brume" (Gustave Flaubert, Madame Bovary, Paris, Editions Gallimard et Librairie Générale Française, Collection Le livre de poche, nos 713-714, (c1961) 1967, p. 10, préface par Félicien Marceau). Phénomène subjectif, avant tout chez Flaubert, il prend chez Loranger, l'aspect purement objectif d'une chose infranchissable, d'un mur tangible. Mais à Rouen, le brouillard n'était-il pas également dans la tête de Loranger?...

C'est vers le 11 décembre que le docteur Pacaud accompagna le couple au Havre, où il s'embarqua par un après-midi ensoleillé (renseignement donné par le docteur Pacaud, le 11 octobre 1975). La traversée se fit vraisemblablement sur le "Scandinavian" (Poëmes. Sur le 45e, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1129-1134).

Malgré sa déception et ce qu'il nous dit dans son recueil Poëmes, Loranger ne rentrait pas au pays

Avec une besace vide

(L'invitation au retour, Thèse, p. 499). Il rapportait "un livre qu'il a composé à l'Isle d'Aix, un livre fantaisiste et douloureux" (lettre de Marcel Dugas à Isafe Nantais, le 4 janvier 1922, archives privées de Madame Lyse Nantais-Picher, Loretteville). Son cousin écrira aussi un partie d'un livre à l'Ile d'Aix, tel qu'il le mentionnera à la page finale de Testament de mon enfance: "Auteuil et Ile d'Aix, 1946-1948" (Robert de Roquebrune, Testament de mon enfance. Récit, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 21, 1971, p. 182). Sous la contrainte du retour, une grande plainte naissait au plus profond de lui-même que Loranger ne pourrait refréner longtemps. On sait qu'il lira, à l'Ecole littéraire de Montréal, un poème pour faire suite au "Retour de l'Enfant Prodigue" (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 391, séance du 16 octobre 1923). Ce texte est introuvable.

Mais comment reçut-on, dans la famille, le couple "prodigue", et quelle fut la réaction de celui-ci en rentrant "au pays sans amour" et "sans douceur" (Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498-499)? On se réjouit sans doute d'une naissance prochaine qui allait contraindre les époux à une certaine stabiblité, à un enracinement dans le milieu. Quant aux Loranger, on peut croire qu'ils vécurent d'espoir et aussi de beaucoup de nostalgie d'un voyage dont ils attendaient tout. Peut-être n'est-ce là qu'une halte à un retour, cette fois durable, dans cette île de rêve. Les époux demeurèrent tantôt au 543, rue Berri, Carré Saint-Louis, chez la mère de Jean-Aubert, et tantôt au 1936, avenue du Parc, Outremont, chez la mère d'Alice Tétreau (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 29 avril 1971). Mais il est difficile de percer le secret que le poète ne livrera que dépouillé de tout indice particulier. Loranger fut très discret sur son voyage en Europe, attitude qui, cependant, ne lui était pas habituelle. "Quand il revint, il n'était plus question de l'entendre parler d'Europe", confiera sa soeur (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971). Les "retours d'Europe" comme les appelait Valdombre (Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Un nouveau poids-lourd des champêtreries,

in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2), avaient tous en commun cette réserve, ce mutisme sur leurs pérégrinations outre-mer. Selon Jean Dufresne, les Canadiens étaient subjugués par la vie parisienne. Ils n'étaient pas préparés à affronter un univers si différent du leur (renseignement donné par Monsieur Jean Dufresne, le 21 janvier 1977). La seule confidence de Loranger à ce sujet, il la fit à l'occasion du départ d'Henri Letondal pour l'Europe, et sur un ton piquant:

> M. Loranger nous fit un tableau très encourageant pour M. Letondal, du terrible mal de mer. Il faut, paraît-il, être vif à mettre sa culotte et à se précipiter sur le pont

(Réginald Hamel, op. cit., p. 385, séance du 17 avril 1923). Il aurait aussi parlé de son voyage à Albert Laberge (Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, p. 90).

Quoi qu'il en soit, l'aperçu que donnera Loranger de son voyage ne sera pas celui d'un touriste mais d'un poète. Le retour de l'enfant prodigue, poème qu'il écrira quelque temps après son retour, semble-t-il, apparaît comme le bilan d'une nouvelle vision du monde. Ce "retour" — comme poème — n'est point lié à une quelconque nostalgie, ni à un mode, mais il est le fruit d'un choc existentiel.

Au rappel du fait bliblique (La Sainte Bible, traduite en français sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem, Paris, Les Editions du Cerf, 1956, p. 1375-1376. L'Evangile selon saint Luc. Le fils perdu et le fils fidèle: "l'enfant prodigue", 15 20), que de "Retours d'enfants prodigues" au XXe siècle! D'abord le poème en prose qu'André Gide publie en 1907 dans Vers et Prose (André Gide, Romans. Récits et soties. Oeuvres lyriques, introduction par Maurice Nadeau, notices et bibliographies par Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 135, 1958, p. 473-491. Le Retour de l'Enfant prodigue), les poèmes d'Alfred DesRochers (Alfred DesRochers, Oeuvres poétiques, texte établi et annoté par Romain Légaré, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 54, tome II: Choix de poésies éparses, 1977, p. 119-152, Le Retour de l'enfant prodigue), celui du ballet de Kurt Jooss (Lucien Desbiens, Le Ballet Jooss, "L'Enfant prodigue", in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 81, 6 avril 1940, p. 3), l'enregistrement impeccable sous la direction d'Inghelbrecht (Désiré Emile) de L'Enfant prodigue de Debussy qui avait valu au jeune compositeur le Grand Prix de Rome en 1884 (Antoine Goléa, Claude Debussy. L'homme et son oeuvre, liste complète des oeuvres, discographie, illustrations, Paris, Editions Seghers, Collection

Musiciens de tous les temps, 1966, p. 27-28, 175), etc. Songeons aussi que Loranger publia un conte intitulé Trop de veaux aux prodigues (Jean-Aubert Loranger, Trop de veaux aux prodigues, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 7, 15 février 1942, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 198-200).

Si le poème de Loranger semble n'offrir que peu de parenté avec celui de DesRochers, on peut en revanche établir certains rapprochements avec le "prodigue" de Gide. Loranger s'en est-il inspiré? Certes pas sur le plan de l'expression. Le texte de Loranger est en vers libres; celui de Gide en prose. Et le ton y est très différent chez l'un et chez l'autre. D'un lyrisme éclatant et presque déchirant dans Poëmes, il est, dans le texte de Gide, plus discret, mesuré, presque raisonnable. Pour les deux écrivains, l'interprétation morale du fait biblique a la même résonance de scandale. Chez Gide, l'enfant prodigue, devenu irrémédiablement conscient, découvre, dans l'échange qu'il a avec ses parents, le lendemain, une réminiscence de la contrainte qu'il avait voulu fuir. Maintenant il ne peut

qu'accepter ce regret inopiné, car un nouveau départ n'est plus à envisager. Du moins espère-t-il soustraire son jeune frère à sa propre désillusion. Gide devait ainsi s'attirer les reproches de Francis Jammes, de Charles-Louis Philippe et peut-être aussi de Paul Claudel. Ce passage déplut particulièrement à Jammes:

> Allons, embrasse-moi, mon jeune frère. Tu emportes tous mes espoirs.
> Sois fort; oublie-nous; oublie-moi.
> Puisses-tu ne pas revenir

(André Gide, op. cit., p. 1539, note de Jean-Jacques Thierry). Chez Loranger, Le retour de l'enfant prodigue est d'abord celui de la désillusion devant la vie aventureuse:

> Ouvrez-moi la porte, et me faites
> Une aumône de la clarté
> Où gît le bonheur sous vos lampes.
>
> Partout, j'ai cherché l'Introuvable.

C'est la notion de temps et d'espace qui polarise ici toutes les raisons du retour:

> Ce n'est pas le coeur qui manque,
> Ni le désir rassasié,
> Mais la route qu'on étire
> Qui fait défaut tout à coup.

La hantise du sable, qui évoque l'émiettement des désirs, "espoirs pulvérisés", et la mesure du temps, le sablier, anéantit l'avenir et ramène l'existence à

> Un passé toujours ressassé
> Comme un sablier qu'on retourne.

L'idée qu'il faut sans cesse revivre le passé auquel se réduit notre vie, privée de ses illusions: voilà la raison primordiale du retour. D'ailleurs, le temps est si court, la route parcourue si brève quand on la voit "par la fin" qu'elle fait défaut au temps. Et le vagabond qui, jadis, cherchait "ses traces dans le vent" ignore maintenant ce "passé rapetissé" pour "se fixer" désormais. La rançon du retour est la stabilité dans l'enceinte de "ce grand mur tout autour" qui masque l'horizon devenu inutile puisque le poète n'ira plus par-delà les routes tenter la marche d'horizon en horizon. Le temps coïncide maintenant avec le miniscule espace de "ce que [s]on oeil mesure".

Ainsi il se produit chez Loranger une sorte de dédoublement qui fait que, d'une part, le poète tient au passé et que, d'autre part, il essaie de s'évader. Mais la désillusion devient facteur d'unité et de recommencement. Non pas ce geste inutile et désespéré d'un Sisyphe, mais l'effort inaugural d'une quête à la mesure humaine. Loranger donne raison au prodigue. Le conte est une satire contre les réjouissances qui entourent toute arrivée d'enfants prodigues, et particulièrement celle de tuer le veau gras: "Quel massacre de veaux!" (Jean-Aubert Loranger, Trop de veaux aux prodigues. Contes, tome II, p. 200).

P. 480 2. Par ces mots "Au docteur René Pacaud", Loranger voulait sans doute signaler la grande amitié qu'il gardait pour un ami, et qui plus est, un témoin des déchirements intérieurs qui inspirèrent cette pièce. A l'Ile d'Aix, en 1921 (cf. note 1), le docteur Pacaud fut, en effet, pour le couple Loranger, une sorte d'agent du merveilleux dans le quotidien, du déroulement extérieur, continu et sans écarts d'un périple enfin assumé. Mais la brisure et l'éclatement à la jonction de l'agir et du réagir est demeurée pour le docteur Pacaud comme pour Loranger lui-même sans doute toujours mystérieuse.

D'ancêtres irlandais et originaires de l'Indre, le docteur René Pacaud est né le 12 juillet 1894 dans un petit manoir de la commune de Néons-sur-Creuse, propriété construite par ses grands-parents maternels. A "La Camusetterie", naquirent aussi sa mère, ses trois frères et ses deux soeurs.

Sa formation première terminée au collège de Le Blanc, puis au lycée de Poitiers (lettre du docteur René Pacaud, le 3 février 1976), il étudie la médecine en songeant à exercer sa profession dans la marine et la coloniale (renseignement donné par le docteur René Pacaud le 11 octobre 1975). Il passe en effet l'année scolaire

Docteur René Pacaud, médecin français,
ami de Jean-Aubert Loranger
(Orléans, 1920).

(1913 à août 1914) à l'Ecole de Santé Navale de Rochefort (Charente-Maritime).

Il participe au premier conflit comme médecin, est blessé au bras, au Chemin des Dames (Aisnes), le 4 mai 1917, lors de la contre-offensive allemande. Cet événement se produisit au moment même où l'armée française, à cet endroit, traversait de graves crises d'indiscipline. Nivelle sera alors remplacé par Pétain (F[ernand] Gambiez et M[aurice] Suire, Histoire de la première guerre mondiale, Paris, Fayard, Collection Les grandes études historiques, 1968, tome II: Grandeur et Servitude d'une victoire, p. 24-26. Guy Pedroncini, Les mutineries de 1917, Paris, Presses Universitaires de France, Série "Recherches", 1967, tome XXXV, p. 61, 72-73, 75, 79, 81-82, 85, 135, 142, 165, 170, 175, 275, 309-310). Le docteur Pacaud reçoit la Croix de Guerre et est décoré de la Légion d'honneur.

Après la guerre, il passe l'année 1920 et le début de l'année 1921 — jusqu'au mois de mai — à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, comme interne, où il rencontre celle qui deviendra son épouse (entrevue du 11 octobre 1975 et lettre du 3 février 1976).

De mai à décembre 1921, il est à l'Ile d'Aix où il s'intéresse avec le docteur Bureau, un médecin à la retraite,

à la fondation d'un sanatorium marin. Il doit s'occuper de tuberculeux osseux et ganglionnaires. Mais le projet est abandonné, et le docteur Pacaud quitte l'Ile vers le 15 ou 20 décembre 1921, peu de temps après le départ du couple Loranger (entrevue du 11 octobre 1975).

Le 22 janvier 1922, il soutient à Paris une thèse de doctorat intitulée: Contribution à l'étude clinique du syndrome de Pellizzi (Macrogénitosomie précoce) (Pacaud, Rene, in Catalogue of the Library of the Surgeon General's Office United States Army. Authors and Subjects, Washington, United States Government Printing Office, 1929, series III, vol. VIII: Naamé - Pyuria, p. 546).

Le 1er mars de la même année, il arrive à Josnes, "bourgade de la vallée de la Loire (en Loir-et-Cher)" (lettre du 1er juillet 1975). Il y pratique la médecine depuis cette date. Il se marie avec Clotilde Chevet le 22 août 1924. De cette union naissent deux enfants, un garçon Michel, devenu médecin et qui exerce son art avec son père, et une fille, Monique, qui épousera un médecin. Madame Michel Pacaud pratique la "médecine du travail". Le gendre du docteur René Pacaud, médecin à Blois, est décédé accidentellement le 14 décembre 1977 (lettre du docteur René Pacaud, le 23 décembre 1977). En 1936-1937, le docteur

René Pacaud construit la gentilhommière, une sorte d'imposant manoir offert à son fils, et que tous deux habitent aujourd'hui. S'il prend sa retraite en 1959, il n'en continue pas moins de travailler, remplaçant son fils, grand amateur de chasse et d'objets d'art, au poste de médecin de campagne, tandis que sa femme prend charge de la pharmacie (entrevue du 11 octobre 1975).

Là, dans le vaste domaine, les exercices et les distractions ne manquent pas: culture d'environ mille pieds de fleurs de toutes sortes, promenades. Voyages annuels hors de France et parfois sur d'autres continents, chasse aux faisans en Sologne tous les dimanches. "Ainsi, si vous étiez venus lundi, on aurait pu vous donner un faisan" (ibid.), car la chasse en Sologne est aussi bonne que la pêche l'était à l'Ile d'Aix du temps de Loranger. Le docteur Pacaud et sa femme: un couple heureux et qui respire la joie de vivre des gens de la région de Tours et le raffinement des châtelains de la Loire.

Le docteur René Pacaud et Jean-Aubert Loranger ne devaient jamais se revoir:

> Incertains de nos futures destinées et émus de nous séparer nous avons négligé d'échanger nos adresses et sommes restés sans nouvelles les uns des autres depuis fin 1921

Telles furent les paroles du docteur Pacaud dans la première lettre qu'il nous écrivit (lettre du 1er juillet 1975) et qui devait être le début d'une véritable amitié.

3. Cette partie a été traduite par Rod Willmot (The Return of the Prodigal Son, I, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 31, 33, 35. Le texte français paraît en p. 30, 32, 34).

4. On a eu raison de signaler la ressemblance (Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, p. 14, avant-propos par Gilles Marcotte) entre ce vers de Loranger et le premier vers du voyageur:

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

([Guillaume] Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres poétiques, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Péiade, no 121, 1965, p. 78, 80. Alcools. Le voyageur). Ce poème, l'un des plus beaux d'Alcools, dût être composé entre 1910 et 1912 (Marie-Jeanne Durry, Guillaume Apollinaire. Alcools, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1964, tome II, p. 64).

Apollinaire n'avait pas encore écrit sa conférence sur L'Esprit nouveau et les poètes mais il avait été en contact déjà avec les futuristes, les cubistes et l'unanimisme de Jules Romains. Ce nouvel esprit qui l'animait alors se fondait sur l'idée de modernisme. Et Le voyageur participe de cet esprit non sans quelques réminiscences symbolistes au niveau du thème. En effet, le poète exclut ici "tout propos ampoulé", tout wagnérisme et les "oripeaux agrestes" de Jean-Jacques Rousseau (Guillaume Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres complètes, édition établie sous la direction de Michel Décaudin, Paris, André Balland et Jacques Lecat, tome III, 1966, p. 900-910. L'Esprit nouveau et les poètes. Cf. p. 902). En revanche, il emploie le tour rapide, vise à l'effet de surprise et se tient au carrefour des grandes voies de communication que représentent les gares, les auberges, les fleuves. Conscience donc de la machine, du monde et de la liberté, mais encore de cette vie humaine aussi "variable" que "l'Euripe", ce "bras de mer qui sépare l'Eubée de l'Attique et dont le courant alternatif se renverse "jusqu'à quatorze fois en vingt-quatre heures" (Marie-Jeanne Durry, Guillaume Apollinaire. Alcools, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1964, tome III, p. 148):

La vie est variable aussi bien que l'Euripe (Le voyageur, p. 78. 80). Ce deuxième vers explique le premier qui commande tout le poème: la quête d'une porte qui ne s'ouvrira sans doute jamais, à cause de la fragilité de la condition humaine, est explicite tout au long du poème par le thème verlainien du souvenir. L'intérêt qui ressort de la comparaison entre ces deux vers ne réside pas dans le lyrisme qu'ils évoquent mais dans une certaine similitude dans la quête et une référence constante au modernisme. Ainsi, les divers éléments, inscrits épars dans le passé, retrouvent leur unité dans une même tentative pour forcer "les portes d'ivoire et de corne" (Gérard de Nerval (pseudonyme de Gérard Labrunie), Oeuvres, texte établi, présenté et annoté par Albert Béguin et Jean Richer, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1974, p. 359. Aurélia ou le rêve et la vie), mais sans résultat. Pour Loranger, une porte fermée devant soi, c'est l'indice que le voyageur doit retourner sur ses pas et reprendre la vie "à l'inverse". Apollinaire est moins pessimiste. Pour lui une porte fermée sur l'avenir ranime l'aiguillon des souvenirs douloureux.

Comme chez l'auteur d'Alcools, on perçoit aussi chez notre poète "étoilé"—(les deux poètes furent "étoilés" lors d'une trépanation: Apollinaire, le 9 mai 1916 (Oeuvres poé-

tiques, p. lxxiii. La tête étoilée (ibid., p. 293-314) : c'est le titre donné par Apollinaire à la sixième et dernière partie de Calligrammes). Le peintre Chirico avait, en 1914, fait un "portrait prophétique" d'Apollinaire: "au front de la silhouette noire dessinant le profil du poète, une circonférence en pointillé blanc marque l'emplacement de la trépanation que l'auteur du Poète assassiné devait subir en 1916; ce dernier montra ensuite le tableau — auquel il avait donné, dès avant sa blessure, le titre de L'Homme-cible — en faisant remarquer que la trace de l'opération paraissait être à gauche (et non à droite comme en réalité) "parce que ce n'est pas ma tête que voici, mais son ombre portée" (Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, avec la collaboration d'Arpad Mezei, Paris, Editions du Seuil, 1967, p. 45, 47). - Loranger, lui, fut trépané le 25 mai 1932, à Montréal, à la suite d'une agression (Faible espoir de sauver la vie à M. Jean Loranger. Une trépanation a été faite d'urgence, hier soir, au Victoria, in La Presse, Montréal, 48e année, no 187, 26 mai 1932, p. 3. lettre du docteur Carleton B. Peirce, registraire en chef, Hôpital Royal Victoria, Montréal, le 23 décembre 1974)— l'influence du modernisme, des moyens de communication, de la machine, des auberges:

Dans les grincements des express
Où les silences des arrêts
S'emplissent des noms des stations.

Et:

Dans une auberge où le vin rouge
Rappelait d'innombrables crimes.

Notons que, dès 1918, Le Nigog, annonçait les "Poëmes de Guerre et d'amour" d'Apollinaire (R[obert La]R[oque de] R[oquebrune), Littérature de guerre, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. [36]). En mai 1918, Apollinaire lui-même écrira "une aimable C.P. à un des directeurs" de la revue (Nigog, Le "Nigog" en France, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 5, mai 1918, p. 175). De toute évidence, Loranger connaissait dès 1922 ce poème. Et s'il lui emprunte ce vers, c'est peut-être pour mieux éprouver sa propre voie. L'important, c'est que Loranger s'intéresse déjà à cette époque aux idées neuves en poésie et tente de s'en inspirer. A l'écoute de la vie comme Apollinaire, il sait aussi que

Les démons du hasard [...]

Font danser notre race humaine
Sur la descente à reculons

(Oeuvres poétiques, p. 58. Alcools. Les sept épées).

Mais peut-on croire qu'Apollinaire qui avait certainement connu Vildrac lui avait emprunté ce vers:

Ouvrez-moi votre porte et tendez vos mains affables! (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Poèmes, Lille, Editions du Beffroi, 1905, p. 32, L'abbaye (Fragments). Idem, Images & Mirages, (Créteil), "L'Abbaye" (Groupe Fraternel d'Artistes), 1908, p. 42, L'abbaye).

5. Le chien n'est-il pas la terreur du vagabond? Il est, en tout cas, l'animal par excellence du bestiaire de Loranger. On le retrouve dans de nombreux contes (Jean-Aubert Loranger, "Range-toé!" ou les animaux sympathiques, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 16, 21 avril 1940, p. 22. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 119-120. - Idem, Le vagabond dévoyé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 18, 5 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 127-128. - Idem, Le chien d'un aveugle, jamais ne devras noyer, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 33, 18 août 1940, p. 12, 18. Idem, Contes, tome I, p. 184-188. - Idem, Trois histoires de Noël pour adultes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 50, 15 décembre 1940, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 264-265. -

Idem, Le chien n'aurait qu'une intelligence qui s'ignore, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 8, 23 février 1941, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 304-307. - Idem, Deux chiens pour un seul célibataire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 16, 20 avril 1941, p. 24. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 34-37. - Idem, Haine de chien, rage de voisin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 33, 17 août 1941, p. 19. Idem, Contes, tome II, p. 98-101. - Idem, L'instinct et les issus de germains, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 37, 14 septembre 1941, p. 23. Idem, Contes, tome II, p. 114-117. - Idem, Une cause de célibat servie par un chien, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 52, 28 décembre 1941, p. 14. Idem, Contes, tome II, p. 171-174. - Idem, La maison qui meurt d'ennui, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 6, 8 février 1942, p. 18. Idem, Contes, tome II, p. 195-196. - Idem, Mourir pour un chien..., in La Patrie, Montréal, édition

dominicale, section magazine, 8e année, no 33, 16 août 1942, p. 14. Idem, Contes, tome II, p. 284-287). Loranger a aussi écrit un conte intitulé Une malchance qu'il lut à la séance du 5 décembre 1922 à l'Ecole littéraire de Montréal. C'est l'histoire d'un chien qui "devient neurasthénique" à mordre dans une jambe de bois (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel. FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-195, p. 356). Ce conte est introuvable.

6. C'est l'image du retour vide, esseulé, désespérant. Le malheur a réduit le poète à l'état fantomatique: une plainte qui se confond avec celle du vent, et qui devient par conséquent imperceptible, la nuit, à l'oreille des gardiens, les chiens.

A cet égard, l'arrivée d'Ulysse en Ithaque fut plus heureuse:

> Pendant qu'ils échangeaient ces paroles entre eux [Eumée et Ulysse], un chien couché leva la tête et les oreilles; c'était Argos, le chien que le vaillant Ulysse achevait d'élever,

> quand il fallut partir [...]. Il reconnut Ulysse en l'homme qui venait et, remuant la queue, coucha les deux oreilles: la force lui manqua pour s'approcher du maître

(Homère, Iliade. Odyssée, Iliade: traduction, introduction et notes par Robert Flacelière, Odyssée: traduction par Victor Bérard, introduction et notes par Jean Bérard, index par René Langumier, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1955) 1975, p. 784. Odyssée). Eumée, qui accompagnait Ulysse, vanta la beauté et les mérites d'Argos qui, semble-t-il, attendait le retour de son maître pour mourir:

> A ces mots, il [Ulysse] entra au grand corps du logis, et, droit à la grand-salle, il s'en fut retrouver les nobles prétendants. Mais Argos n'était plus: les ombres de la mort avaient couvert ses yeux qui venaient de revoir Ulysse après vingt ans

(ibid., p. 784-785).

Loranger, dans une histoire de Noël, relate un événement bizarre où le personnage principal ne fut pas reconnu par les chiens:

> Et c'est ainsi que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, fut mangé tout rond, sur une route de Saint-Ours. Santa Claus avait bien changé de voix et arraché sa barbe, les propres chiens de son village ne voulurent pas le reconnaître...

(Jean-Aubert Loranger, Trois histoires de Noël pour adultes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 50, 15 décembre 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 264).

7. Dix-huit ans après Le retour de l'enfant prodigue, Loranger reprend cette même image dans un conte:

> Dans le rayon de l'abat-jour d'une lampe, une famille, attardée par le travail des champs, prenait son repas. Que de bonheur, sous la lampe!

(Jean-Aubert Loranger, Le vagabond dévoyé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 18, 5 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 129. Thèse, p. 787).

P. 481 8. Dans un conte cinématographique de Jules Romains, des aventuriers sont à la recherche d'une ville créée dix ans plus tôt dans l'esprit de Le Trouhadec, un savant professeur de géographie, futur candidat à l'Institut. Grâce à la publicité d'un ami et à la complicité de l'élite financière, on accourt de partout vers ce lieu imaginaire

que mentionnait déjà le professeur du Collège de France dans "le tome III de son ouvrage capital" (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Conte cinématographique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 74, 1er novembre 1919, p. 834). Mais cette ville, proche de devenir une réalité, ne fallait-il pas d'abord croire à son existence? Nommé Donogoo-Tonka, le lieu à bâtir, "était" le point névralgique d'un centre aurifère important de la région de Tapajoz (ibid.). Faire surgir — avant même Brasilia — une ville de la plaine brésilienne n'ira pas sans difficultés. Par surcroît, elle doit être une capitale de l'or. Aussi, ne retrouvant pas cet endroit tant imaginé, les pionniers de Donogoo-Tonka "baptisent leur campement du nom de la ville introuvable" (ibid., p. 868).

Ce conte avait paru, en 1919, dans deux numéros de La Nouvelle Revue Française (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Conte cinématographique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, 7e année, no 74, 1er novembre 1919, p. 821-869 (chapitres I, II, III); 7e année, no 75, 1er décembre 1919, p. 1016-1063 (chapitres IV, V, VI). Loranger,

grand lecteur de cette publication, avait sans doute parcouru ces pages de l'un de ses auteurs préférés (Berthelot Brunet, Apologie pour l'Ecole littéraire. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2. Article reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 313-318. Cf. p. 314: Loranger "ne lisait que Romains ou la N.R.F."). Le poète s'était-il inspiré de ce texte de Romains au point d'exprimer de façon analogue l'objet de sa propre démarche: "l'Introuvable"?

Le premier vers de cette strophe — qui est également de Jules Romains — aurait aussi influencé Loranger:

> Partout, je t'ai cherchée, Europe.
> J'ai tâté le sable et le roc
> Dont tu fatigues l'océan;
> C'est mon âme la plus allègre
> Qu'ont balancée à marée haute
> Les débarcadères grinçants

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chants des dix années, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, 3e édition, 1928, p. 27. Europe, 1914-1916. Ce texte, un "long" poème, paraîtra de nouveau à la NRE sous le titre Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 25). En effet, nous remarquons que le dernier mot, grinçants, dans le dernier vers de cette

strophe de Romains, s'apparente avec le mot grincements chez Loranger. Ce mot figure en effet dans le vers qui suit la répétition de

Partout, j'ai cherché l'Introuvable:

(douzième strophe):

Dans les grincements des express
Où les silences des arrêts
S'emplissent des noms des stations.

P. 482 9. Dans une strophe de huit vers du poème Europe, Romains emploie les mots: sans amour, brouillard, aurore et carrefour:

Il nous venait de la pitié
— Une pitié non sans amour —
Pour un polder sous le brouillard
Dans une aurore de Novembre,
Pour la plaine de Picardie
Qu'on voit des murailles de Laon,
Et pour un carrefour, à Londres,
Dix minutes avant la nuit

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 33). Loranger, lui, en quatre vers successifs (strophes 7 et 8), écrit les mots: aurore, brume, carrefour et Sans amour:

A l'aurore, quand les montagnes
Se couvrent d'un châle de brume.

Au carrefour d'un vieux village
Sans amour, par un soir obscur.

Cette parenté de vocabulaire est sans doute plus qu'une pure

coïncidence. Dans ce même poème de Loranger, nous retrouvons, au premier vers de la treizième strophe, le mot plaine:

Dans une plaine où des étangs

Ce mot, plaine, figurait aussi dans la strophe de Jules Romains que nous venons de citer.

Dans une autre strophe d'Europe, Romains écrit ces vocables: plaine, étangs, carrefour et village:

> Il y eut, vers le nord de la plaine d'Europe,
> Dans un pays d'étangs que serrent des forêts,
> Au carrefour de deux canaux voués à l'âme,
> Un village, comme le cri d'un oiseau triste

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), op. cit., p. 79). Voici maintenant le premier vers de la huitième strophe et le premier vers de la treizième strophe du retour de l'enfant prodigue où nous retrouvons ces quatre mots:

> Au carrefour d'un vieux village
> [...]
>
> Dans une plaine où des étangs.

P. 483 10. Voir la note 8, 3e paragraphe, p. 1100-1101.

11. Voir la note 9, p. 1101-1102.

12. Loranger, qui connaissait l'oeuvre de Charles-Louis Philippe (voir la note 24 du passeur, Thèse, p. 693-701), se serait-il inspiré d'une phrase du père Perdrix:

> Il (Le père Perdrix) aimait entendre lire parce que cela le sortait de lui-même et lui faisait connaître des choses que tout le monde ne connaît pas. Il se plaisait aux "faits-divers" comme à une vieille illustration, comme à une gravure en marge du livre de la vie

(Charles-Louis Philippe, Le père Perdrix, Paris, Editions Stock, Collection Cent romans français, 1948, p. 110).

P. 484 13. Voici des vers de Jules Romains qui serviront Loranger:

> Trop de fumées enseignent
> Le chemin de l'azur

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chants des dix années, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, 3e édition, 1928, p. 96. Les Quatre Saisons, 1916. Le printemps). Loranger écrira:

> Trop de fumées ont enseigné
> Au port le chemin de l'azur.

P. 486 II

(CE N'EST PAS LE COEUR QUI MANQUE)

1. Cette partie a été traduite par Rod Willmot (The Return of the Prodigal Son, II, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 35. Le texte français paraît en page 34).

2. Dans une strophe de Romains, nous avons retrouvé trois mots qui figurent dans cette strophe de Loranger: Ce sont: route(s), rassasié et désir. Les mots n'occupent pas la même place dans la strophe. De plus, les vers de Loranger ont une autre signification que ceux de Romains:

> Il fallait, pour nous retenir,
> La douceur des repas dans la salle commune,
> Cette auberge à l'angle des routes,
> Et ce pays rassasié de temps,
> Où toute chose était si pleinement présente
> Que la possession débordait le désir

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 31). Voici la strophe de Loranger:

> Ce n'est pas le coeur qui manque,
> Ni le désir rassasié,
> Mais la route qu'on étire
> Qui fait défaut tout à coup.

P. 487 3. Faut-il trouver un lien entre ce vers de Jules Romains:

Et la France, par qui mon corps tient à l'Europe,

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 10) et ceux de Loranger:

> Mais c'est la route par quoi
> Mon âme tient au passé.

P. 488. III

[LES HEURES S'EGRENENT SANS CESSE]

1. Voir la deuxième note du poème Serti dans ton souvenir (Thèse, p. 1122-1126).

P. 489 2. Luc Durtain - dont Loranger lira Le retour des hommes (voir la note du poème Le parc, Thèse, p. 1156-1164) avait lui aussi pratiqué ce rejet qui mettait en cause le mot perpétuel:

> Cet homme, ébloui tristement,
> Se rappelle soudain comme en rêve...
> Est-ce qu'il n'a pas déjà connu cela:
> Une route dans un vertige
> Perpétuel et un soleil,
> Deux, trois, quatre, cinq soleils des années
> Qui s'ajoutent au dos sur le sac?
> [...]

(Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, p. 18, L'illumination). Voici le rejet dans la strophe de Loranger:

> L'avenir n'est rien qu'un retour
> Perpétuel sur soi-même,
> La vie qu'on reprend à l'inverse,
> Un passé toujours ressassé
> Comme un sablier qu'on retourne.

Chez les deux auteurs cet enjambement, qui produit des effets différents, est fort à propos.

P. 490 IV

(MERVEILLEUX PRELUDE EBLOUI)

P. 491 1. Dans le poème, Amour couleur de Paris, 1918, Romains avait écrit ces vers dont un en particulier a pu inspirer Loranger:

Un feu doré tout de même
Qu'assiège un fin brouillard gris

Une flamme assez heureuse.

Amour couleur de Paris.

II

Tout le meilleur de l'azur,
N'en reste-t-il qu'une cendre —
Soir impalpable —
et des murs?

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Chants des dix années, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, 3e édition, 1928, p. 104-105). Loranger, lui, écrira:

Tout le meilleur de l'avenir
Se livrait alors sans défense,
Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Etait trop pure pour croire à l'ombre.

Il y a aussi chez Loranger une autre ressemblance avec

Romains. Voici cet extrait du poème de Romains, Palais du monde:

> L'azur s'ouvrait sans défense
> A des nuages rapides.
> C'était bien une allégresse.
> Mais qui manquait d'avenir.
>
> (...)
>
> L'orage qui les appelle

(Chants des dix années, p. 115-116). Nous retrouvons en effet dans ces vers de Romains, provenant de deux poèmes, une grande parenté de vocabulaire avec une strophe du retour de l'enfant prodigue:

| Romains | Loranger |
|---|---|
| Qu'assiège | qu'assiégeait |
| Tout le meilleur de l'azur | Tout le meilleur de l'avenir |
| sans défense | sans défense |
| avenir | avenir |
| l'orage | l'orage. |

P. 493 V

[ET POURTANT...]

1. Rod Willmot a traduit cette partie (The Return of the Prodigal Son, V, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 37. On retrouve le texte français à la page 36).

2. Voir la première note du poème Préliminaire qui commence par ce vers:

Que deviendra mon coeur

(Poëmes. [Que deviendra mon coeur], variantes et notes explicatives, Thèse, p. 830).

P. 494 3. Voir la seconde note du poème [Que deviendra mon coeur] (Poëmes. Variantes et notes explicatives, Thèse, p. 830-831).

P. 495

VI

[COMME TOUT CELA EST COURT]

1. Jules Romains avait écrit dans son dernier poème de La Vie Unanime, intitulé Fin (1ère strophe, 4e vers):

Je ne me souviens pas d'avoir été poète

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 259). Loranger, sans doute inspiré par Romains, écrit:

Je ne me souviens pas
D'avoir été vagabond.

Et dans un autre poème de La Vie Unànime intitulé Unanime, je t'aime, Romains avait créé un autre vers:

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vécu

(p. 159) qui ressemble, quoique un peu moins, à celui de Loranger.

P. 498 L'INVITATION AU RETOUR

1. Ce poème a été traduit par Joseph Pivato (Invitation To Return, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 41. Le texte français paraît en page 40).

Ce texte a été soigneusement étudié par Claude Bélanger (Claude Bélanger, De quelques aspects d'un poème, in la barre du jour, Montréal, nos 39-40-41, Onze analyses, printemps-été 1973, p. 36-47). L'auteur de cette étude définit clairement son approche du poème:

> Notre étude se restreindra aux seuls aspects morpho-phonologiques en regard des trois concepts de mètre, de rime et de forme fixe tels que définis par le système de la versification. [...]
>
> La restriction délibérée que nous pratiquons ici conduit à une démarcation plus consciente des éléments purement formels du poème c'est-à-dire qui recouvrent plutôt la forme que le fond selon la terminologie classique.
>
> [...]

Et il ajoute dans une note explicative:

> Notre démarche sera essentiellement celle d'un linguiste remontant vers la littérature. Nous rechercherons donc la spécificité du texte comme état second au-delà du simple énoncé. Une telle démarche aura à surmonter des difficultés conceptuelles et terminologiques considérables.
> Nous adopterons notre terminologie aux deux oeuvres suivantes:

Todorov et Ducrot. Encyclopédie des sciences du langage. Ed. du Seuil.
Dubois et alia. Dictionnaire de linguistique. Larousse.

(ibid., p. 37-38).

La façon moderne d'aborder ces seize vers aura permis de prouver le souci formel de Jean-Aubert Loranger. Cette étude confirme notre opinion que, dès 1921, le poète était, de ce point de vue, un précurseur de nos lettres québécoises.

2. Loranger ne sera pas celui que souhaitait son grand-père pour chanter la "douce patrie":

Notre douce patrie un jour sera chantée
Par une plus puissante voix

(J.T. [Thomas-Jean-Jacques] Loranger, 1843, Une page sur l'histoire du Canada, in J(ames) Huston, Le répertoire national ou recueil de littérature canadienne, Montréal, De l'imprimerie de Lovell et Gibson, 1848, tome II, p. 302).

3. Louis Hémon, dans Maria Chapdelaine, avait écrit: "c'était un pays sans pitié et sans douceur", après les paroles de Lorenzo Surprenant sur la misère au "pays de Québec". Exilé volontairement aux Etats-Unis, ce Canadien français éprouve, à son retour bref, toute la dureté du pays. Et Maria ressent cruellement la vérité du discours amer:

> Sans avoir peur de mourir... Maria frissonna tout à coup et songea aux secrets sinistres que cache la forêt verte et blanche. C'est vrai ce que disait là Lorenzo Surprenant; c'était un pays sans pitié et sans douceur. Toute l'inimitié menaçante du dehors, le froid, la neige profonde, la solitude semblèrent entrer soudain dans la maison et s'asseoir autour du poêle comme un essaim de mauvaises fées, avec des ricanements prophétiques de malchance ou des silences plus terribles encore

(Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 5 (c Bernard Grasset 1924) 1959, p. 134).

L'auteur de L'invitation au retour avait peut-être porté une grande attention à ce passage du roman. Le docteur Pacaud nous a confirmé que Loranger mit la main sur deux exemplaires de la première édition de Maria Chapdelaine, à La Rochelle, en décembre 1921 (lettre du 1er juillet 1975. Entrevue du 11 octobre 1975) et qu'il en éprouva un grand bonheur. Le poète venait de quitter l'Ile d'Aix profondément déçu de revenir au pays. Pour le réconforter, le jeune médecin l'accompagna jusqu'au Havre en passant par La Rochelle, première étape du retour (voir la première note du retour de l'enfant prodigue, Thèse, p. 1058-1076. N.B., p. 1072).

P. 499 4. Luc Durtain, dont Loranger n'ignore pas certains vers (voir la note du poème Le parc (Poëmes), Thèse, p. 1156-1164), avait, lui aussi, employé l'image de pas "sonnants":

> Et, mêlés aux sabots sonnants sur la route,
> Ces vagues cris lointains qui semblent
> Les appels de la mère, jadis

(Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, p. 69, 14 juillet 1919). Faudrait-il noter une autre ressemblance dans l'emploi des mots lointains par le premier et loin par le second:

> Ce que tu crus laisser mourir
> Bondira de nouveau vers toi,
> Car les pas sonnent, sur la route,
> Du plus loin qu'on vienne et vieilli.

5. Jean-Aubert Loranger reprend, dans deux contes, cette expression "avec une besace vide". L'enfant prodigue est rentré au pays sans le sou:

> Malheureux enfant prodigue! Il sait que le puîné rencontrera les mêmes désillusions et que ses conseils sont dictés d'un grand coeur désabusé, lui qui est rentré avec une besace vide. L'Enfant prodigue mis à sec ne peut rien donner à autrui que son propre malheur

(Jean-Aubert Loranger, Trop de veaux aux prodigues, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 7, 15 février 1942, p. 18. Idem, Contes,

édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 200). Dans un autre conte de la même année, c'est un itinérant qui arrive au "pays de Joë Folcu" (Jean-Aubert Loranger, Ceci est une tout autre histoire..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 10, 8 mars 1942, p. 14. Idem, Contes, tome II, op. cit., p. 210):

> Il était survenu un matin, bâton de pionnier en main, et avec une besace vide, comme tous les mendiants de comté. Il arrivait de nulle part, et, selon la discrétion encore de son tempérament, il n'avait pas, semblait-il, déterminé la date de son départ

(ibid.).

6. Les deux derniers vers se retrouvent, transformés quelque peu pour la circonstance, dans le conte de Loranger Trop de veaux aux prodigues:

> Il sait que le puîné rencontrera les mêmes désillusions et que ses conseils sont dictés d'un grand coeur désabusé, lui qui est rentré avec une besace vide. L'Enfant prodigue mis à sec ne peut rien donner à autrui que son propre malheur

(Jean-Aubert Loranger, Trop de veaux aux prodigues, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine,

8e année, no 7, 15 février 1942, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 200).

Quel contraste entre cette strophe de Loranger et ces vers de Gatien Lapointe écrits avant le retour au pays:

> Une longue vallée affleure en ma mémoire
> Le soleil monte pas à pas vers mon enfance
> Je reconnais un à un tous mes songes
> Les Apalaches ferment leurs yeux sous la neige
> Et l'Etchemin se met à rire dans les trèfles rouges
> Là-haut près des Frontières
> Veille une maison de terre et de bois
> Je sais qu'un grand bonheur m'attend

(Gatien Lapointe, Ode au Saint-Laurent précédée de J'appartiens à la terre, Montréal, Les éditions du Jour, 1963, p. 87)!

P. 500 AUBE

1. André-G. Bourassa, dans Surréalisme et Littérature québécoise, dit au sujet de Loranger et de son poème Aube:

> Dans ses premières publications, c'est de toute évidence l'unanimisme de Jules Romains et, peut-être, le simultanéisme de Blaise Cendrars qui l'influencent, plutôt que la littérature locale. Au point que son ami Marcel Dugas écrit de lui:
>
> > Aussi éloigné que possible dans ses vers de toute préoccupation d'ordre moral et politique, en rupture complète avec notre poésie d'autrefois, il enferme en des cadres minuscules la vision qu'il a de l'univers. Rien n'est moins local que cette poésie. On la dirait exilée de celui qui lui donne l'existence; elle ne se rattache en aucune façon à un fleuve, une montagne, un endroit déterminé. Son champ, c'est l'âme. Emotions du dehors, visages et reflets: ce sont richesses dont elle se pare. Elle établit un lien plus étroit entre cette connaissance de l'univers et nous; elle fait corps avec lui. De tout son poids, elle pèse sur une vitre où le mobile aspect des choses projette ses étincelles, son image et sa comédie[107].

On songe, en lisant ces derniers mots du commentaire de Dugas, à la phrase du Manifeste du surréalisme de 1924, "une phrase... qui cognait à la vitre". On songe aussi à ce poème de Loranger paru

en 1922, dont le "toc toc" a quelque chose des mystérieuses communications des Champs magnétiques:

> Toc, toc, toc, les sabots cognent
> Sur le pavé de la rue.
>
> Souffrir d'une aube qui tarde...
> Toc, toc, la lampe se meurt.
>
> Et mon coeur inlassable
> Dont je croyais tout savoir,
> Revient doucement frapper
> A la porte du rêve.
> Toc, toc, toc[108].

Mais la dimension surréelle de ces coups à la porte du rêve est plus sensible encore dans "Images de poèmes irréalisés" [...]

(André-G. Bourassa, Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, p. 31-32. La référence "107" se lit comme suit:"Marcel Dugas, Littérature canadienne-Aperçus, pp. 100-101. Nos soulignés". On la trouve à la page 49. Et la référence "108",qui est aussi à la page 49, se lit ainsi: "Jean-Aubert Loranger, "Aube", in Poëmes, p. 87". Voici la référence concernant cette "phrase... qui cognait à la vitre", citée avec justesse: André Breton, Manifestes du surréalisme, Paris, Jean-Jacques Pauvert, édition complète, 1972, p. 31. Manifeste du surréalisme (1924). Les Champs magnétiques dont il est question avaient d'abord paru en 125 exemplaires en 1920 (Au Sans Pareil, 37, Avenue Kleber, Paris (16e). Dernières publications [...]. Viennent de paraître: André Breton et Philippe Soupault. Les Champs

magnétiques. Un volume in-16 Jésus, sur vergé d'Arches (tirés à 125 exemplaires)... 12.50, in Littérature, Paris, 2e année, no 13, mai 1920, p. [25]. Ce premier livre surréaliste (120 p.) fut réédité (André Breton et Philippe Soupault, Les Champs magnétiques suivi de S'il vous plaît et de Vous m'oublierez, Paris, NRF, Gallimard, Collection poésie, c 1968 Editions Gallimard et 1971 pour la préface, 190 p. Préface de Philippe Audoin, p. 7-24). Et André-G. Bourassa poursuit au sujet de ce poème:

> Les vers d'"Aube" de Loranger cités plus haut, ne sont pas sans parenté avec "La Dame" d'Apollinaire où l'on trouve:
>
> Toc toc il a fermé sa porte
> (...)
> Tu viens de toquer à sa porte
> Et trotte trotte
> Trotte la petite souris[112].

(André-G. Bourassa, op. cit., p. 32. La référence "112", qui est à la page 49, se lit ainsi: "Apollinaire, Alcools, p. 113"). Et voici le poème entier d'Apollinaire tel que le présente La Pléiade:

LA DAME

Toc toc Il a fermé sa porte
Les lys du jardin sont flétris
Quel est donc ce mort qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte
Et trotte trotte
Trotte la petite souris

([Guillaume] Apollinaire (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres poétiques, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 121, 1965, p. 127. Alcools. La Dame).

2. Loranger, comme les "Veilleurs de feux", attend l'aube (le texte [Veilleurs de feux] a été publié par un ami: Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 3. Poèmes retrouvés, Thèse, p. 524). Ce mot apparaît fréquemment dans ses vers, comme une constante préoccupation. Aussi ne peut-il que

Souffrir d'une aube qui tarde...

P. 501 PAYSAGE

1. Axé sur la vision intérieure/extérieure, ce poème ressemble en cela à Moments, III. Les deux pièces diffèrent pourtant si l'on considère l'attitude poétique même de Loranger.

Celui-ci, enfermé d'abord en lui-même, dans Paysage, se remémore son passé. La nuit est claire, et les beautés qu'elle laisse apparaître, font ressortir la tristesse qui se rattache aux souvenirs.

L'ombre domine, par ailleurs, dans Moments, III. C'est la vraie nuit. Dans la chambre "oppressive", le poète n'est plus à l'écoute de ses souvenirs. Il rêve plutôt dans l'obscurité de sa mémoire (Poëmes. Moments, III, Thèse, p. 449-450).

P. 502 SERTI DANS TON SOUVENIR

P. 503 1. On peut constater la même expression, poteau frontière, chez Jules Romains, cet auteur que Loranger affectionnait:

> Revois-tu ce tournant de route, au soleil?
> Il y avait un talus, et sur le talus
> Un poteau frontière entre des pommiers en fleurs

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 27).

2. Dans Le retour de l'enfant prodigue, Loranger emploie la même image des "espoirs pulvérisés":

> Les heures s'égrènent sans cesse
> De l'immobilité du temps,
> Et dans le sablier, la chute,
> Sans fin, recommence toujours
> De mes espoirs pulvérisés

(Poèmes. Le retour de l'enfant prodigue, III, Thèse, p. 488). Déjà, dans Les phares, le poète avait parlé de ces "meules" qui "broient":

> O le beau rêve effondré
> Que broient des meules d'angoisse
> Dans les phares, ces moulins
> Dont tournent les ailes
> Lumineuses dans la nuit...

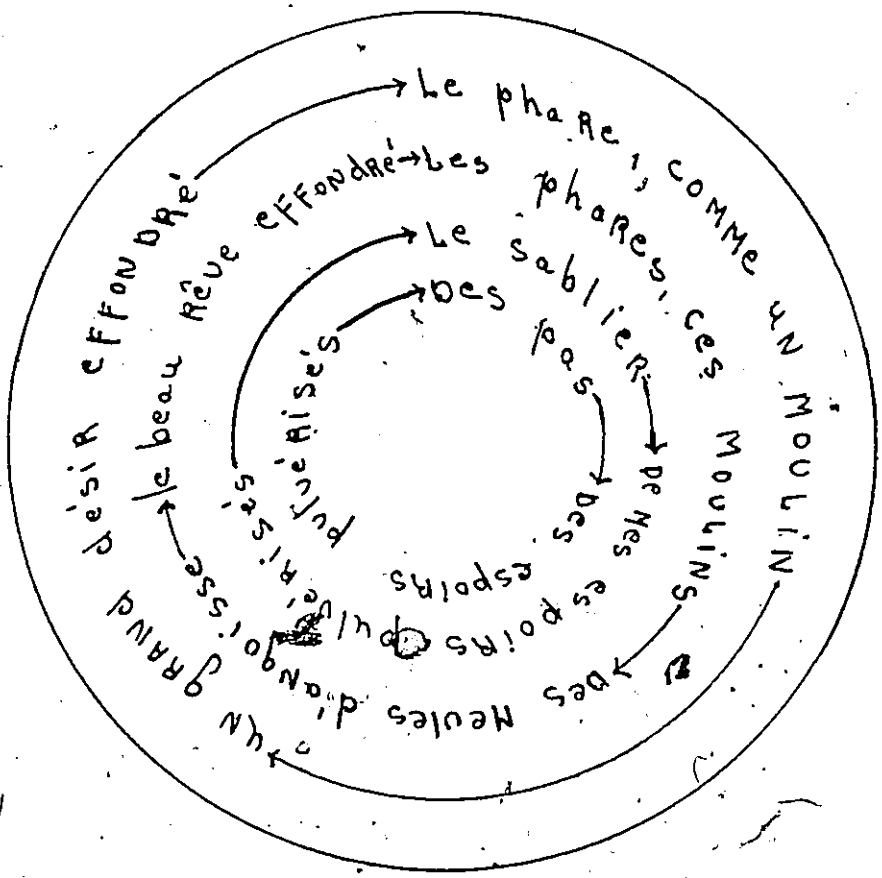
(Poèmes. Les phares, Thèse, p. 435). Le mouvement poétique de l'écrivain va ainsi de la réalité extérieure à son monde intérieur et inversement. L'auteur s'exprime d'abord par la comparaison:

Le phare, comme un moulin,
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit,
Broyait, en mon coeur,
Un grand désir effondré

(Poëmes. Moments, XVII, Thèse, p. 473), ensuite par l'image:

Dans les phares, ces moulins

(Les phares). L'angoisse qu'il porte en lui l'amène vers cet univers hors de lui. Puis, c'est le retour vers l'imaginaire où se condensent de nouvelles forces. Le trajet se déroule comme dans un cercle:


Le phare, comme un moulin
des moulins
Les phares, ces
Le sablier
des pas
Le
des
Mes
espoirs
Mes
espoirs
Mes
espoirs

Le poète approfondit sa vision: il manifeste son processus de création dans un Moment (XVII), puis dans Les phares. Poursuivant, au-delà de la comparaison, la métaphore des "moulins", il en arrive à dire les "meules d'angoisse" et les "espoirs pulvérisés". Du mouvement vertical du sablier (Le retour de l'enfant prodigue, III), il revient à l'espace horizontal de la route poussiéreuse:

> La poussière est sur la route
> Des espoirs pulvérisés
> Que des pas broieront encore

(Serti dans ton souvenir). Il y a transfert du moulin (des moulins) aux meules, au sablier puis aux pas. Si on émet une telle hypothèse, il faut conclure que les poèmes Moment (XVII) et Les phares ont été créés avant les textes Le retour de l'enfant prodigue et Serti dans ton souvenir.

Et si l'on suppose le contraire, c'est-à-dire que Serti dans ton souvenir a été rédigé avant Les phares, on admet que Loranger a d'abord trouvé cette image des "espoirs pulvérisés" et que, plus tard, il a imaginé "les phares, ces moulins". Ce qui serait sans doute plus difficile à concevoir dans un processus d'élaboration et de transformation d'un paysage onirique. Le connu mène vers l'inconnu, le concret vers l'abstrait et ce, en passant par différents niveaux d'abstraction. Ainsi, le poète

a formulé "un niveau d'abstraction supérieur en retenant quelques-unes des caractéristiques du niveau précédent" (Hélène Bulla de Villaret, Introduction à la sémantique générale de Korzybski, Paris, Editions "Le Courrier du Livre", 1973, p. 63). Ces caractéristiques sont justement dans Les phares.

D'après le degré d'abstraction des images concernées et, du même coup, d'après la "profondeur" de la vision, nous pouvons dire que Serti dans ton souvenir est venu "naturellement" après Les phares. Le contenu même des vers nous laisse croire que l'ordre de composition des textes est le suivant: Moment (XVII), Les phares, Le retour de l'enfant prodigue et Serti dans ton souvenir. Sauf pour le poème Moment — qui vient après Les phares dans le livre —, l'auteur a ordonné son recueil, semble-t-il, selon l'ordre de composition de ces textes.

On peut rétorquer que Loranger a utilisé le collage, comme le fit Apollinaire dans quelques-uns de ses poèmes, après que "tout" fut composé, remaniant ainsi une strophe et lui apportant une image nouvelle. Ainsi, ce procédé du collage égare merveilleusement le critique dans le temps. Comment, en effet, pourrait-il établir une chronologie "parfaite" des poèmes, voire même des strophes, par

l'étude du processus "normal" de composition des images? Il lui faudra donc recourir parfois à un ensemble de preuves pour dater un texte avec certitude.

3. Dans une strophe d'un poème de guerre, Jules Romains avait employé les mots a broyé et l'expression mis en poudre. Loranger écrira pulvérisés et broieront. Voici d'abord la strophe de Romains laissée dans son contexte:

> Mais le plus fort souvenir
> Tombe, les mains en avant,
> Comme un jeune homme tué.
>
> L'événement est sur nous.
> Il a le pas et le poil
> D'une bête quaternaire.
>
> Sous ses plantes épatées
> Il écrase, pas à pas,
> Des choses qui ont notre amour;
>
> Le bourg de Dinant-sur-Meuse,
> La cathédrale de Reims
> Et mainte raison de vivre.
>
> Il a broyé pesamment,
> Mis en morceaux, mis en poudre
> Certaines images du monde
>
> Que des hommes trop mortels
> Portaient sous les os du front.

Les mots souvenir et pas se retrouvent également chez les deux auteurs (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 15-16).

Et voici les strophes de Loranger où figurent ces mots:

Dans la passe les bouées,
Ainsi que des feux follets,
(Mon Dieu! c'est là qu'est son corps)
Seront dorénavant seules,
A rappeler des souvenirs.

(...)

La poussière est sur la route
Des espoirs pulvérisés
Que des pas broieront encore.

P. 504 DIVERS

1. Loranger avait ses raisons pour intituler ainsi cette dernière partie. Car, à première vue, Sur le 45e pourrait constituer une suite normale au retour de l'enfant prodigue. Mais le ton a changé. On entend ici une sorte de chant dépourvu de lyrisme. Quant aux autres pièces, elles semblent n'avoir aucune relation entre elles. Images de poëmes irréalisés, à la fin, le confirme. Certains groupes de vers peuvent être considérés comme des poëmes miniscules. Mais ce sont des images préliminaires de pièces en gestation que l'auteur nous présente. Le titre même l'indique.

P. 505 SUR LE 45e

1. Sur le 45e signifie sur le 45° de latitude nord. On peut croire que Loranger a écrit ce poème sur le bateau, peu de temps avant de débarquer en terre canadienne, en décembre 1921. En effet, en passant entre Halifax et Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, le navire tient le 45° de latitude nord (E[dward] G. Pleva et Spencer Inch, The Canadian Oxford School Atlas, Toronto, Oxford University Press, 2e édition, 1963, 10e impression, 1966, p. 14-15).

Monsieur et Madame Jean-Aubert Loranger étaient partis du port de Montréal, vendredi le 13 mai 1921, à bord du "Scandinavian", un transatlantique appartenant à la ligne du Pacifique Canadien (Un paquebot lève l'ancre. Le "Scandinavian", ligne du Pacifique, est parti ce matin. - Un nouveau navire de la ligne Cunard. - Le mouvement des navires, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 110, 13 mai 1921, p. 3. Nouvelles maritimes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 63, 13 mai 1921, p. 8. Activité de la marine du gouvernement. De grosses cargaisons de soufre pour nos manufacturiers de papier. Le mouvement maritime, in La Presse, Montréal, 37e année, no 160, 13 mai 1921, p. 25. Cf. Le retour de l'enfant prodigue, I, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1058-1076). Le poète aspirait à

un "départ définitif" (Poëmes, Ebauche d'un départ définitif, Thèse, p. 428-430). Lui et sa femme s'étaient procurés seulement deux billets pour l'aller. Dès l'automne 1921, la famille leur expédie deux billets de retour (lettre du docteur René Pacaud, le 1er juillet 1975. Entrevue du 11 octobre 1975). Ils reprennent vraisemblablement le même bateau. Et le départ se fait au Havre en décembre (ibid.). A cette période de l'année, la navigation est interrompue sur le fleuve à cause des glaces, et aucun paquebot n'amarre plus au port de Montréal (Fin de la navigation intérieure. Les derniers services entre Montréal et Québec auront lieu vendredi. Sur les Grands Lacs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 12, 15 novembre 1921, p. 19. Les derniers navires qui vont arriver. Le "Lord Antrim" et le "Crowe" clôturent la navigation. Les dernières bouées, in La Presse, Montréal, 38e année, no 24, 29 novembre 1921, p. 2). C'est pourquoi les passagers du "Scandinavian" débarquent tous à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, dimanche le 18 décembre 1921 (Sidney E. Morse, Report of the Trans-Atlantic Passenger Movement. Calendar Year 1921. Tables showing the total for each Line and for each port and the grand total by groups of Lines and the carryings per steamer of each Line during the period, no 23, 1921, New York, octobre 1922, p. 14, Table XIV. Canadian Pacific Steamships, Ltd. Nouvelles maritimes,

in La Patrie, Montréal, 43e année, no 246, 16 décembre 1921, p. 11. La question du grain à notre port. Il faudrait un surintendant spécial pour contrôler les élévateurs. Opinion des armateurs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 38, 16 décembre 1921, p. 11. Le mouvement des transatlantiques, in La Presse, Montréal, 38e année, no 39, 17 décembre 1921, p. 43). La Presse du 20 décembre nous renseigne sur le voyage:

> Le "Scandinavian", Pacifique Canadien, est arrivé d'Anvers, du Havre et de Southampton à S.-Jean, N.-B., après avoir eu à lutter tout le temps de la traversée contre des vents contraires et une grosse mer. Il avait à bord 131 passagers de cabine et 552 de troisième classe

(Une hausse du niveau du fleuve. Elle est causée par la formation de nombreuses battures de glace. Mouvement maritime, in La Presse, Montréal, 38e année, no 41, 20 décembre 1921, p. 23). Après seulement quelques jours au port de Saint-Jean, le "Scandinavian" reprend la mer en direction d'"Anvers (via le Havre et Southampton)" (Navigation, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 243, 13 décembre 1921, p. 11. Navigation, in La Presse, Montréal, 38e année, no 39, 17 décembre 1921, p. 5. Nouvelles maritimes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 252, 23 décembre 1921, p. 7).

Bien des indices nous permettent de confirmer que Jean-Aubert Loranger et son épouse sont revenus au pays à bord du "Scandinavian". Il y a tout d'abord la coïncidence des dates. Nous savons que le 7 décembre 1921, le couple visitait le pavillon de Gustave Flaubert à Croisset, accompagné du docteur René Pacaud (Pavillon de Gustave Flaubert à Croisset. Signature des Visiteurs. Registre inauguré en juin 1912, p. du 7 décembre 1921. Registre déposé à la Bibliothèque Municipale de Rouen) avant de s'embarquer au Havre (lettre du docteur René Pacaud, le ler juillet 1975. Entrevue du 11 octobre 1975). Et à cette époque, un navire met environ sept jours à traverser l'Atlantique (lettre de Madame Jacqueline Pétard, le 16 décembre 1976). Les "nouvelles maritimes" de 1921, fort abondantes dans les périodiques de Montréal, nous renseignent sur le mouvement des navires. Aucun autre paquebot venant du Havre n'est arrivé en territoire canadien vers cette date. Il y a, nous dit La Presse du 16 décembre 1921, un navire qui aborde au port de New York le 19 décembre:

> La "Savoie", Compagnie Générale Transatlantique, est attendue lundi du Havre à New-York (sic), avec 79 passagers de première classe, 150 de seconde et 114 de troisième classe

(La question du grain à notre port. Il faudrait un

surintendant spécial pour contrôler les élévateurs. Opinion des armateurs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 38, 16 décembre 1921, p. 11). Autre date significative: le 26 décembre 1921, le poète reprend ses activités à l'Ecole littéraire de Montréal (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 325).

Le titre même du poème, Sur le 45e, est un indice susceptible de prouver que Loranger est arrivé au port de Saint-Jean. Ce 45° correspond à la ligne "imaginaire" des provinces maritimes, celle que les océaniques longent en se rendant au port. On se tromperait en voulant attribuer les mots "Sur le 45e" au 45e parallèle connu communément sous le nom de "frontière Etats-Unis-Québec" (limite de terre), puisque Loranger est revenu d'Europe par les Maritimes et que, d'ailleurs, le texte fut composé sur la voie d'eau.

Dans ce poème où se mêlent "l'appel ému des sirènes" et la "musique" du "petit phonographe", qui n'enchante

guère l'auteur, ce dernier pouvait-il songer à une autre interprétation du titre qu'il donne à son texte? Car pour nous, la fin du disque, le 45e tour, équivaut à la fin du voyage en mer, sur le 45° de latitude nord.

2. Loranger s'intéresse à la musique que transmet le phonographe, inventé par Charles Cros, perfectionné par Thomas Edison (Allen Koenigsberg, Edison Cylinder Records, 1889 - 1912. With an Illustrated History of the Phonograph, New York City, Stellar Productions, 1969, p. xi), puis exploité par différentes compagnies qui le répandent rapidement sur le marché. La possibilité qu'a cet appareil d'enregistrer la parole humaine fascine aussi le poète.

Le 16 février 1921, lors d'une réunion à l'Ecole littéraire de Montréal, il émet une proposition assez audacieuse pour l'époque:

> M. Loranger suggère que les membres de l'Ecole enregistrent leur voix sur un disque de phonographe, comme certains écrivains font en France

(Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de

littéraire à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 314. Le poète n'est pas très persuasif. Un an plus tard, le 20 février 1922, au cours d'une réunion qui se tient chez Albert Dreux, rue Saint-Urbain, il renouvelle sa demande avec plus d'ardeur:

> M. Loranger propose que les membres de l'Ecole enregistrent leur voix sur un disque de gramophone en lisant quelque chose de leur composition. Il s'engage à fournir l'instrument et l'Ecole paiera les disques vierges.
>
> La motion est votée.

(ibid., p. 330). Rien, dans la suite des procès-verbaux ou dans les documents consultés, n'indique que la voix des membres de l'Ecole fut enregistrée. Pourtant, ces pièces d'archives sonores seraient précieuses pour nos lettres. En effet, il eût été intéressant d'entendre ces voix tant pour l'interprétation littéraire que pour la connaissance phonétique. Aujourd'hui, elles se sont tues, sauf celles de Victor Barbeau, Jean Dufresne et Jean Nolin.

Loranger "aimait la musique", nous confie Jean Dufresne:

> Je me souviens, chez lui, nous avions écouté dans le silence et à deux reprises Jeux d'eau de Ravel (...). Et il s'intéressait même à des symphonies de Beethoven

(entrevue du 5 décembre 1974. Jean Dufresne est bien connu par ses chroniques musicales qu'il signait Marcel Valois dans La Presse). Ce goût pour la musique de Ravel traduit une fois de plus la modernité de Duranger. Car seule une élite canadienne-française, guidée dans ses choix par le pianiste Léo-Pol Morin, s'éprend des compositeurs de l'heure. Le virtuose interprète "plusieurs oeuvres qui n'ont pas encore été jouées à Montréal", lit-on dans Le Devoir (Le récital Léo-Pol Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 89, 16 avril 1918, p. 6). Mais la plupart des critiques, dont Frédéric Pelletier, ne peuvent admirer ces harmonies trop récentes (Fré(déric) Pelletier, Les concerts. Récital de M. Léo-Pol Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 99, 27 avril 1918, p. 2). Dans ce premier quart de siècle, il semble qu'ici, on ait peu confiance aux génies vivants.

L'auteur de ce poème éprouve un certain plaisir à manipuler cet appareil émetteur et récepteur. Aussi cela ne surprend guère qu'il compose un texte dans lequel le phonographe joue un rôle. Mais le poète se montre plus sensible à la véritable musique, "l'appel ému des sirènes", qu'au

répertoire
De symphonies en conserve,
(...) (qui fera) danser
Et se prendre au sérieux
Le commissaire du bord.

Dès les deux premiers vers, Loranger se montre pourtant agacé par cette "vaine" musique qui ne saurait le distraire des périls de la mer et de la fascination des sirènes.

3. A cette époque les disques sont fabriqués avec une matière cireuse. Le cylindre reproducteur et enregistreur, qui précède l'invention du disque, était fait aussi avec de la cire. Ce cylindre passa du métal à la cire et subit par la suite plusieurs modifications tant dans sa conception que dans son matériau (Allen Koenigsberg, Edison Cylender Records, 1889 - 1912. With an Illustrated History of the Phonograph, New York City, Stellar Productions, 1969, p. xix).

P. 506 4. Dans ses Images de poëmes irréalisés, plus précisément dans la deuxième partie, En voyage, Loranger écrit:

La sirène sollicitait l'inconnu.

Il y a une parenté évidente entre ces deux images (Poëmes. Images de poëmes irréalisés, En voyage, variantes et notes explicatives, 7e noté, Thèse, p. 1175-1177).

5. Tel un leitmotiv, le poète reprend ces deux vers:

Comme ta musique est vaine
Ce soir, petit phonographe.

La répétition, que Pierre Fontanier classe parmi les figures d'élocution,

> consiste à employer plusieurs fois les mêmes termes ou le même tour, soit pour le simple ornement du discours, soit pour une expression plus forte et plus énergique de la passion

(Pierre Fontanier, Les figures du discours, Paris, Flammarion, 1968, p. 329). Ici, cette figure n'a-t-elle pas pour but d'augmenter le mouvement musical du poème par une expression rythmique plus marquée?

— Charles Vildrac, que Loranger cite en épigraphe dans Les Atmosphères (Thèse, p. 410), emploie fréquemment la répétition. Dans Poèmes — pour ne mentionner que ce volume —, Vildrac use de ce procédé dans tous ses textes (Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Poèmes, Lille, Editions du Beffroi, 1905, 103 p.). Loranger, qui utilise souvent cette figure dans son recueil intitulé également Poëmes, aurait-il subi en cela l'influence de l'auteur français?

P. 507 6. Un conte de La Patrie est intitulé De l'art oratoire servi en conserve (Jean-Aubert Loranger, De l'art oratoire servi en conserve, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 4, 25

janvier 1942, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 186-189). Le conteur démontre que "dans tout "Canayen" se reconnaît à la longue un orateur" (Contes, p. 186). L'expression "discours en conserve" est prononcée dans le récit. Il est sans doute préférable de rendre ces mots dans leur contexte car ils sont amenés, comme les termes "symphonies en conserve", par la présence même du phonographe:

> Parmi les démonstrateurs ambulants de "nouveaux produits", ceux-là mêmes qui professent aux croisements des rues, j'ai rencontré un autre orateur-né dont la voix s'était abîmée à toutes les intempéries. Incapable, certains jours de grande affluence, de se faire entendre par-dessus la rumeur de la rue, il avait eu recours à un disque de phonographe et à un amplificateur radiophonique.
>
> Appelé à faire son boniment, pour la vente d'un nouvel aiguiseur de lames de rasoir, un disque dissimulé dans sa table de démonstration "faisait l'article" en son nom, et il n'avait qu'à s'occuper de la partie vulgaire de la narration: le geste complémentaire.
>
> Je le revois encore, l'oeil inspiré et la bouche close, manipulant ses lames et ses pierres, pendant qu'une voix de ténor, amplifiée par un haut-parleur, également dissimulé, récitait le boniment. Le démonstrateur n'avait

> qu'à s'agiter comme un ventriloque. La rumeur de la rue ne surmontait pas son discours en conserve et il faisait d'excellentes recettes

(Contes, p. 187-188). Le personnage principal des contes, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, "se propose d'en imposer la méthode aux prochaines élections municipales de son village" (Contes, p. 188).

"Discours en conserve" fait naturellement partie de l'atmosphère cocasse du texte en prose, tandis que "symphonies en conserve" provoque une certaine surprise dans un poème de Loranger et contribue à assourdir le ton grave auquel il nous avait habitués avec Le passeur ou Le retour de l'enfant prodigue. Comme certaines images surréalistes, cette image-ci "ferme brusquement l'angle de son compas" (André Breton, Manifestes du surréalisme, Paris, Jean-Jacques Pauvert, édition complète, 1972. Manifeste du surréalisme (1924), p. 47.

Madame Alice Loranger, la femme du poète, parlera de "vent en conserve":

> J'avais un coquillage dans le salon de mon enfance (on n'y faisait pas de littérature, même si l'on y jouait et lisait du Chopin): contre l'oreille, du vent en conserve

(Alice Loranger, Le vent sans paroles, in Les Idées,

Montréal, 1ère année, vol. 2, no 5, novembre 1935, p. 298).

7. Ces initiales de la formule, Ce qu'il fallait démontrer, qui conclut un raisonnement mathématique, sont reprises à la fin d'un article fantaisiste de Loranger: un curieux dyptique. Dans un premier temps, l'auteur traite de la croisade de Jean-Charles Harvey en Ontario "pour les fins de notre unité canadienne", et, dans un second temps, de la "croisade chez les nôtres" par Loranger lui-même en vue "d'apprendre aux Canayens à se reconnaître les uns les autres". C'est par les doigts que l'on identifie un "canayen", les doigts usés par le tabac et qui déjouent "la science des empreintes digitales". Sa démonstration terminée, il conclut donc par le "(c.q.f.d.)" (Jean-Aubert Loranger, Curieux dyptique. Ma croisade chez les nôtres, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 19, 21 janvier 1939, p. 8).

Berthelot Brunet fait-il allusion aux trois derniers vers du poème, Sur le 45e, lorsqu'il attribue au poète le fauteuil Picard (Emile Picard (1856-1941), mathématicien français, un des créateurs de la géométrie algébrique), dans un article humoristique sur les quarante mortels canadiens-français:

Fauteuil Picard: Jean Loranger
parce que, jadis, il mit en vers
une table de logarithmes

(Berthelot Brunet, Les quarante mortels, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 143, 28 août 1934, p. 4) ?

P. 508 IMAGES GEOGRAPHIQUES

MONTREAL

1. Ces dix-neuf vers ont été traduits par Judith Cowan (Geographic Overview of Montreal, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 39. Le texte français paraît en page 38).

Les strophes, qui semblent faire partie d'un poème unique, mais qui, en réalité, sont autonomes, mettent en évidence quelques métaphores favorites jaillies de l'imagination de Loranger et que le "journaliste" reprendra en 1938 dans Le Jour. Dans sa chronique Curieux diptyque (qui "exige un curieux rapprochement, ou curieux opposé de deux études" (Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque . Une invasion de bibites, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 51, 3 septembre 1938, p. 4), il introduit, comme prétexte à laisser planer son esprit aventureux et fertile, le sujet du tricentenaire qui approche et qu'il faut préparer dignement pour Montréal.

A la manière de Joë Folcu, célèbre personnage de ses contes, il ne craint pas d'étayer sa vision de figures érotiques qu'il enrobe de sarcasme et d'humour:

Montréal est féminin. Sa montagne
aux deux mammelons le démontre

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8).

> Montréal est-elle en couche? Montréal est-elle vénérable ou mariable? (...)
> Montréal érotique n'est apprécié (sic) que des marins au long cours. (...) Comment voulez-vous l'éduquer? Montréal est toujours couchée!

(ibid.). Loranger imagine encore un dialogue plein de finesse et d'ironie entre Montréal et les principales villes du Canada et d'Occident. Toutes, évidemment, prétendent, mais sans succès, donner le change à Montréal.

Mais voici les images obsessionnelles de l'écrivain:

> Montréal est pour nous une roue hydraulique. Sa montagne joue le rôle d'un moyeu. Toutes les rues y conduisent. Le grand fleuve, le jour où nous abattrons les cheminées, plantées ça et là, comme de grands clous, fera tourner jusqu'à la nausée la roue!

(ibid.). Et il termine son article par ces mots quasi prémonitoires:

> Que Dieu me prête vie. J'ai hâte d'être à Montréal en 1942!

(ibid.). On sait que les fêtes du tricentenaire souvent annoncées et longuement préparées (Le troisième centenaire

de Montréal, in Le Devoir, Montréal, vol. 24, no 143, 22 juin 1933, p. 2. Louis Dupire, Dans sept ans, Montréal aura trois cents ans. Il faut partir à point - Quelques projets - Ile Sainte-Hélène et jardin botanique, in Le Devoir, Montréal, vol. 26, no 87, 13 avril 1935, p. 1. Omer Héroux, Pour 1942. Que fera-t-on? - Si nous mettions tout de suite la main à la pâte... - Le temps passe et la besogne est urgente, in Le Devoir, Montréal, vol. 29, no 21, 27 janvier 1938, p. 1. Louis Francoeur, Au coin de la rue avec Louis Francoeur. La besogne que se trace le comité du 3ème centenaire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 4e année, no 48, 27 novembre 1938, p. 44. Idem, Au coin de la rue avec Louis Francoeur. Tout le monde devra coopérer, tout le monde devra s'amuser aux grandioses fêtes de 1942, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 4e année, no 49, 4 décembre 1938, p. 61. Léon Trépanier, Commission du IIIe Centenaire de Montréal. Rapport préliminaire présenté par le Directeur-général des fêtes, à la séance tenue par la Commission du tricentenaire, le jeudi, 6 avril 1939, Montréal, [s.e.], 1939, 17(2) p.) seront simplifiées à cause de la guerre (Jean Narrache (pseudonyme d'Emile Coderre), J'parl pour parler. Le troisième centenaire. Jasette Humoristique,

in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 21, 24 mai 1942, p. 13). En effet, Dieu prêta vie à Loranger pour une partie des fêtes. L'écrivain dut être très occupé au début de 1942, comme journaliste durant cette période intense de nouvelles. Il continua aussi de publier ses contes régulièrement. Mais en octobre, au moment de promenades historiques (Troisième centenaire de Montréal. Promenade historique. Des groupes nombreux d'étudiants visitent le vieux Montréal - Collège de Montréal et André-Crasset (sic). Les jeunes Laurentiens, in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 254, 31 octobre 1942, p. 10), on le mène sans retour par l'une des rues qui conduisent "toutes à la montagne" (Aux funérailles de M. J.-A. Loranger, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 210, 31 octobre 1942, p. 4).

2. Parmi les images obsessionnelles du poète, nous avions retenu celle-ci:

> Sa (à Montréal) montagne joue le rôle d'un moyeu. Toutes les rues y conduisent

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8).

3. Loranger aurait-il été influencé par Jules Romains qui a écrit "comme une arrière-pensée" dans le troisième vers de cette strophe:

> Sous-sol dans le milieu de la plus grande ville,
> Entrelacs souterrain de pouvoirs et d'éclairs,
> Recul de Londres, comme une arrière-pensée;
> Attroupement de voix, carrefour recélé,
> Salle éclatante au coeur comme un secret qui brûle,
> Ivre de ses alcools moins que de ses miroirs,
> Temple!

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. 23).

4. Comme le prouvent les strophes 2 et 3 de ces Images géographiques, Loranger a été profondément marqué par la présence du cinquième cimetière de Montréal, celui de la Montagne, connu sous le nom de "Cimetière de la Côte-des-Neiges" (Les cimetières catholiques, in Le Devoir, Montréal, vol. 4, no 243, 17 octobre 1913, p. 1. E[douard]-Z[otique] Massicotte, Anciens et nouveaux cimetières catholiques de Montréal (1642-1920), in La Presse, Montréal, 38e année, no 10, 12 novembre 1921, p. 1, 8). En 1938, il parle du cimetière dans deux articles. D'abord:

> nous aimons Montréal à cause de ses
> corneilles séculaires: leur lâcher
> rappelle, sous les arbres de la mon-
> tagne, la présence d'un cimetière

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée -

Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8). Puis, pour le tricentenaire de Montréal, il veut allier cet endroit aux fêtes:

> Pour une fois, nous saluerons joyeusement le cimetière du voisinage, sans lui manquer de respect

(ibid.). Enfin, le Mont-Royal étant peu connu,

> seuls (...) les cadavres du cimetière de la Côte-des-Neiges (...) (peuvent) en faire le sujet de leur discours!

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Une invasion de bibites, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 51, 3 septembre 1938, p. 4).

Dans un conte, Loranger emploie une comparaison typique pour situer le cimetière:

> Dans cette ville aux clochers innombrables, et qui porte son cimetière sur une montagne, comme une casquette sur sa tête

(Jean-Aubert Loranger, L'ivrogne du village ou la méprise, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 44, 16 juillet 1938, p. 7. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 90).

Contrairement aux humains, un cheminement inverse se produit cependant pour les arbres:

Montréal aime encore ses arbres
qui se "déversent" de la montagne
par toutes ses rues

(Jean-Aubert Loranger, Une messe votive parmi les arbres, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 6, 9 février 1941, p. 18. Idem, Contes, tome I, p. 296).

Pour un Jules Romains, dans son poème Péroraison, la rue ne débouche pas au cimetière, mais plutôt au commencement, à la vie:

Mais, un matin, devant sa porte,
Un brocanteur s'apercevra
Que l'axe même de la rue
Aboutit au soleil levant

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Le Voyage des Amants, Paris, NRF, Gallimard, (c1921 Librairie Gallimard) 5e édition, 1937, p. 77).

Gabrielle Roy a décrit finement "quelques jolis coins de Montréal". A l'encontre de la vision poétique et globale de Loranger, elle fait une description réaliste et détaillée de la ville. Pour celui-ci, les rues vont "toutes" au cimetière de la montagne. Chez Gabrielle Roy, cette montagne est un lieu où il fait bon vivre:

Les pauvres gribouilleurs comme
moi, qui vivent du produit de leurs

> élucubrations, et ne peuvent se payer le luxe d'une vacance à la campagne, se consolent avec la montagne. Le Mont-Royal, c'est le luxe des pauvres hères, aussi bien que des riches.
>
> A part qu'il faut aller chercher la fraîcheur joliment haut, et qu'on a bien des chances de la perdre en chemin, avant d'être revenu chez soi, il n'y a pas à dire, c'est une montagne rafraîchissante et bénie

(Gabrielle Roy, Quelques jolis coins de Montréal, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 45, 22 juillet 1939, p. 2).

Quant à Victor Barbeau, il se remémore des souvenirs sur Montréal:

> La nature l'avait pourvu d'une montagne et d'un fleuve. On accédait au Mont-Royal par un funiculaire bâti à pic au flanc de ses rochers et par un vieil escalier branlant qui, l'hiver, servait de piste à nos traîneaux. Au sommet régnait la forêt, lieu béni des cavaliers et des amoureux. Le dimanche, nous partions à la découverte du Saint-Laurent. On ne nous avait pas encore appris qu'il était majestueux et les détritus que charriaient ses eaux ne nous le laissaient pas deviner

(Victor Barbeau, Ville, ô ma ville, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 10, Regards sur Montréal, 1966, p. 104).

Comme Gabrielle Roy, en 1939, et comme Victor Barbeau, en 1966, Loranger, dans son Curieux diptyque du 13 août 1938, perçoit, au lieu de la mort, des forces vitales

qui s'orientent vers la montagne:

> Montréal est pour nous une roue hydraulique. Sa montagne joue le rôle d'un moyeu. Toutes les rues y conduisent

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8).

P. 509 5. Chez Loranger, qui avait dit en 1938:

> Montréal est pour nous une roue hydraulique. (...) Le grand fleuve, le jour où nous abattrons les cheminées, plantées ça et là, comme de grands clous, fera tourner jusqu'à la nausée la roue!

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8), le symbole de la roue évoque le modernisme du début du siècle.

Bien avant lui, Walt Whitman avait chanté la ville industrielle:

> Voici la ville, et je suis un de ses citoyens.
> Tout ce qui intéresse les autres, m'intéresse aussi: la politique, les guerres, les marchés, les journaux, les écoles,
> Les sociétés de bienfaisance, les améliorations, les banques, les tarifs, les bateaux à vapeur, les manufactures, les magasins, les immeubles

(Walt [Walter, dit Walt] Whitman, Ses meilleures pages,

traduites de l'anglais par Rosaire Dion-Lévesque, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, p. 83-84, Une chanson).

La turbulence des machines a hanté aussi Emile Verhaeren:

> Oh! ces villes, par l'or putride, envenimées!
> Clameurs de pierre et vols et gestes de fumées,
> Dômes et tours d'orgueil et colonnes debout
> Dans l'espace qui vibre et le travail qui bout

(Emile Verhaeren, Les forces tumultueuses, Paris, Mercure de France, 1947, p. 79, Les villes).

6. L'image des cheminées qui figure dans Les Atmosphères (Les grandes cheminées du port), Thèse, p. 409) et dans Poëmes, est reprise par Loranger, en 1938, dans un Curieux diptyque:

> Le grand fleuve, le jour où nous
> abattrons les cheminées, plantées
> ça et là, comme de grands clous, fe-
> ra tourner jusqu'à la nausée la
> roue!

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8).

L'influence de Jules Romains est visible dans cette strophe. Loranger s'est-il inspiré de deux vers du poème, Le groupe contre la ville (Jules Romains (pseudonyme

de Louis Farigoule), La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, p. 119-136) ou d'autres lignes du même auteur? Dans ce poème, Romains dit le dur et long combat que se livrent deux forces. Quoique finalement, la ville "assassine" le groupe, la lutte recommencera bien un jour car celui-ci a jeté en elle un germe d'émeute (ibid., p. 136). Mais celle qui le porte est une puissance fortement rivée au sol, difficile à vaincre, faisait remarquer le poète de La Vie Unanime:

> Les hautes cheminées saillent comme des clous
> Qui pour l'éternité la (la ville) fixeront au sol!

(ibid., p. 129). Les vers de Loranger ressemblent ~~à~~ ceux de Romains:

> Montréal est à jamais fixé
> Dans le fleuve, en face de Longueuil,
> Par ses grandes cheminées d'usines
> Plantées partout comme de gros clous

| Romains | Loranger |
|---|---|
| hautes cheminées | grandes cheminées |
| comme des clous | comme de gros clous |
| Qui pour l'éternité | à jamais |
| la (la ville) fixeront | Montréal est (...) fixé. |

Jules Romains avait aussi écrit dans Mort de quelqu'un un passage qui rappelle les deux vers de La Vie Unanime:

Rien ne pouvait être plus fixe, plus solidement cloué au sol que ces cheminées d'usines

(Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Mort de quelqu'un, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 2789, (c1923 Editions Gallimard) 1970, p. 154). La même parenté évidente existe entre Romains et Loranger:

| Romains | Loranger |
|---|---|
| Rien ne pouvait être plus fixe | Montréal est à jamais fixé |
| plus solidement cloué au sol | Plantées partout comme de /gros clous |
| que ces cheminées d'usines | Par ses grandes cheminées /d'usines. |

Certains poètes français, dont Romains et Apollinaire, avaient été fascinés par la ville. Loranger est sans doute le premier au Québec à parler ainsi de Montréal. Dans sa thèse intitulée Montréal dans le roman canadien, Antoine Sirois, se référant à Paul Wyczynski (Antoine Sirois, Montréal dans le roman canadien, Montréal, Paris et Bruxelles, Marcel Didier, 1967, p. 3), prouvera que ce sujet est tardivement abordé dans le roman d'expression française. Aussi, son étude porte-t-elle uniquement sur des oeuvres publiées à partir de 1942 (ibid., p. 6).

Il n'est pas surprenant que Le Monde Nouveau ait fait paraître ce poème "moderne" un an après sa publication

(Jean-Aubert Loranger, Images géographiques, in Le Monde Nouveau, Paris, 5e année, numéro spécial, Le Canada, 15 août 1923, p. 66). Valdombre en fut mécontent. Il reprocha à Robert de Roquebrune de ne pas avoir choisi "le symboliste Dreux (qui) aurait honoré plus magnifiquement le Canada littéraire" que Nolin et Loranger (Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les livres et la vie. Enfin! On découvre le Canada, in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no 42, 20 octobre 1923, p. 4).

Robert de Roquebrune semble en effet privilégier ces vers. Après avoir cité les sept derniers dans la Revue des Deux Mondes, il écrit:

> L'art nuancé d'un Paul Morin, d'un René Chopin, d'un Jean Loranger, est aussi éloigné que possible de la vieille poésie canadienne criarde, boursouflée et dramatique

(Robert de Roquebrune, La littérature française hors de France. La littérature canadienne-française, in Revue des Deux Mondes, Paris, 103e année, 8e période, tome 18, 1er décembre 1933, p. 650).

P. 510 LE PARC

1. Loranger s'inspira d'un poème de Luc Durtain, en y ajoutant, nul doute, son expérience du deuil qu'il connut très tôt (Feu le docteur J. T. Loranger. Il succombe à la fleur de l'âge aux fièvres typhoïdes, in La Patrie, Montréal, 22e année, no 160, 31 août 1900, p. 8. En effet, Jean-Aubert n'avait pas encore quatre ans lorsque mourut son père). Ce texte, par plusieurs vers, ressemble au parc de Durtain; il prendra son propre essor avec un accent et un rythme que l'on a déjà remarqués chez Loranger.

Tout comme ce dernier, Luc Durtain était aussi un admirateur de Jules Romains. Celui-ci, enthousiasmé par un livre qu'il venait de découvrir "dans une boîte des quais", L'Etape nécessaire, que publia Durtain en 1907, sous son véritable nom, André Nepveu, "entra en relations avec l'auteur" (Michel Décaudin, La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française, 1895 - 1914, Toulouse, Privat éditeur, Collection "Universitas", 1960, p. 375-376. "D'après René Arcos, dans Vendredi, 10 mars 1937". Cette référence, comme bien d'autres n'est pas indiquée dans la bibliographie de Décaudin, car cela "exigerait (...) un volume". Cf. Michel Décaudin, op. cit., p. 507. L'Etape

nécessaire fut réédité en 1938: Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Conquêtes du monde. L'Etape nécessaire, Paris, Ernest Flammarion, éditeur, 1938, 213 p.). Et en 1909, Romains, "frappé de la rare qualité" des vers de Durtain "lui écrivit une lettre fort amicale" au sujet du recueil Pégase (Yves Chatelain, Luc Durtain et son oeuvre, Paris, Les oeuvres représentatives, 1933, p. 11). C'est ainsi que Durtain fut amené à participer "à la vie du groupe unanimiste auquel il apport(a) la richesse de sa verve et de sa sensibilité toutes modernes" (Michel Décaudin, op. cit., p. 376). Quelques mois avant Loranger, dans Les Atmosphères, Luc Durtain cita au début de son livre, Le retour des hommes, quelques vers de Romains (Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, p. (7)). Il écrira aussi un poème intitulé A mes amis Bénin et Broudier, dans lequel il partage la bonne humeur des copains (Le retour des hommes, p. 120. Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Les copains, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 279, (c1922 Editions Gallimard) 1966, 191 p. La première édition, chez Figuière, date de 1913).

Il était facile de découvrir l'influence de Jules Romains dans l'oeuvre de Loranger, mais il s'avérait difficile pour le lecteur des années soixante-dix ou quatre-vingt d'établir des correspondances entre celles de Loranger et de Durtain. Les livres de ce dernier semblent peu lus aujourd'hui. C'est surtout parce qu'il se joignit "au groupe littéraire qui survécut à l'Abbaye" de Créteil (Michel Décaudin, op. cit., p. 230. Cf. la citation de Vildrac que fit Loranger dans Les Atmosphères, Thèse, p. 410 et variantes et notes explicatives, Thèse, p. 778-780) et aussi qu'il eut le privilège d'être publié à la NRF, que l'on conserve encore le souvenir de Durtain. Qui sait s'il n'achève pas son temps de purgatoire? Celui-ci connut pourtant des heures de gloire avec ses romans et ses oeuvres ethnologiques (Yves Chatelain, op. cit., p. 183-202). En y réfléchissant bien, peut-être aurions-nous pu déceler cette autre amitié littéraire de Loranger car Durtain ne se trouve-t-il pas dans le sillage immédiat de Romains et aussi dans celui de Vildrac, bien fréquentés tous deux par l'auteur des Atmosphères? Nous devons à Berthelot Brunet de nous avoir mis sur la piste du retour des hommes:

> Mais pourquoi diable se plaît-il autant à paraphraser telle ou telle image de Romains ou de Vildrac, ou tel poème de Durtain

(Berthelot Brunet, Poèmes (sic) de Jean Loranger, in Le Matin, Montréal, vol. 2, no 13, 22 avril 1922, p. 2. Article reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 215-221. Cf. p. 220)?

> M. Loranger a beaucoup lu les écrivains du Mercure et de la Nouvelle Revue française, des malveillants disent même qu'il les a trop lus, et il s'est assimilé leurs ouvrages jusqu'à ressembler à Romains ou à Durtain, toute révérence gardée, comme les jumeaux siamois l'un à l'autre

(Berthelot Brunet, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1èr juillet 1922, p.218)?

Loranger avait aimé le poème de Durtain, Le parc (Le retour des hommes, p. 105-106) au point d'en conserver même le titre pour son propre poème. Il est bon de confronter ces deux textes et d'en dégager les ressemblances. Voici d'abord les vers de Durtain:

LE PARC

Chauve et déjà gras, un homme
A pas lents, au parc ancien
Où avait joué son enfance...

Ce fut là, ses cris et ses billes,
Ce fut là que, des vibrations de l'omnibus,
Jadis, en arrivant, il sauta seul, fiérot:
Il ouvrait tant les yeux qu'il n'avait plus d'oreilles.
C'est là que l'étonnant malade au feutre tigré
S'éloignait entre deux femmes si belles et sages

Tout est recroquevillé comme une feuille.
Quoi donc? Le bassin si étroit?
Et moins de force monte en l'herbe,
Et il ne mâche plus le fruit aigre d'un rêve.

Si les arbres n'ont pas cessé
D'étendre leur geste de branches,
Voici que les prestiges tutélaires,
Le père et la mère aux nombreux visages,
A jamais ont été tranchés de dessus lui;
Et lui, qui désormais se courbe
Sur des oeuvres et sur des âmes,
Il leur sera ôté un jour.

Or le soir tombe. Les troncs se mêlent à la terre
Et les routes s'en vont, pâles, vers le couchant.
C'est la nuit où
Le regard et les pas se perdent.

Cela du moins:
Cet instant là lui ouvre encore plus d'horreur
Qu'il n'en offrit jadis à l'enfant grave.

Et, comme l'heure noire murmure à sa mémoire
Des vers retrouvés, lents et chers,
Cela du moins:
Maintenant, ah, bien plus que jadis, il ressent
La souffrance des autres hommes.

Peut-être s'était-il agi d'un simple jeu chez Loranger d'imiter ainsi un poème d'un de ses auteurs préférés. Mais on pourrait lui en reprocher la publication. Voici donc les analogies entre ces deux textes:

| St. | v. | *Le Parc* de Luc Durtain | St. | v. | *Le Parc* de Jean-Aubert Loranger |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 1 | Chauve et déjà gras, un homme | 1 | 1 | Au parc où jouait mon enfance, |
| | 2 | A pas lents, au parc ancien | | 2 | Un malade comptait ses pas |
| | 3 | Où avait joué son enfance... | | | |
| 2 | 1 | Ce fut là, (...) | 3 | 1 | Ce fut là, (...) |
| | 2 | Ce fut là que, (...) | | | |
| | 5 | (...) l'étonnant malade (...) | 1 | 2 | Un malade (...) |
| | | | 11 | 2 | (...) du grand malade, |
| | 6 | S'éloignait entre deux femmes si belles et sages. | 1 | 3 | Soutenu par deux belles femmes. |
| 3 | 1 | Tout est recroquevillé comme une feuille. | 8 | 1 | La vie s'est recroquevillée |
| | | | | 2 | Avec les feuilles automnales. |
| | 2 | (...) Le bassin si étroit? | 4 | 1 | L'eau jaillit par bonds du bassin, |
| | | | 7 | 4 | (...) l'eau du bassin. |
| 4 | 1 | Si les arbres n'ont pas cessé | 7 | 1 | Les arbres ont beau prononcé |
| | 2 | D'étendre leur geste de branches, | | 2 | Encore le serment tutélaire, |
| | 3 | Voici que les prestiges tutélaires, | | | |
| | 5 | A jamais ont été tranchés de dessus lui; | 3 | 2 | L'avenir à jamais nié, |
| 5 | 1 | Or le soir tombe. (...) | 9 | 1 | Or, ce fut le soir sur les bancs |
| 7 | 1 | Et, comme l'heure noire murmure à sa mémoire | 10 | 2 | Entendit l'ombre murmurer |
| | | | | 3 | Des phrases qu'il reconnaissait |
| | | | | 4 | Appartenant à sa mémoire. |
| | 2 | Des vers retrouvés, lents et chers, | 11 | 1 | Des vers bien comptés, lents et chers, |

On trouve ces deux mots, bien comptées, dans le 2e vers de la 8e strophe du poème Aux soldats américains:

> Les voilà, les croix blanches, rang par rang,
> En grand nombre, bien comptées,
> Comme une troupe qui avance encore.
> Des chiffres, des noms sont sur chaque
> croix.
> Le sol est net et bien sablé

(Luc Durtain, Le retour des hommes, p. 66). Loranger, lui, avait écrit dans le 1er vers de la 11e strophe:

> Des vers bien comptés, lents et chers,
> Comme les pas du grand malade,
> Dans une allée jusqu'à sa mort.

Tout comme Romains (variantes et notes explicatives, note à la citation de Jules Romains, dans Les Atmosphères, Thèse, p. 562, 587-589) et Vildrac (variantes et notes explicatives, note à la citation de Charles Vildrac, dans Les Atmosphères, Thèse, p. 780-782), Durtain s'est profondément interrogé sur l'art poétique. Après avoir écrit ses recueils de poèmes, il a publié des théories sur le vers, insistant sur la beauté et la nécessité du rythme, la convenance du vers libre ou du vers blanc, l'irréalisme de la rime qui se pratiquait encore, voire même sur la conception absurde de l'e muet qui ne répond pas à la réalité parlée (Yves Chatelain, op. cit., p.115-121). Pourrait-on résumer ainsi sa vision du monde et de l'art:

> Il n'est pas d'autre univers que l'univers: pour décisivement qu'elle quitte l'horizon, cette éclatante sphère de l'oeuvre est faite de ce qu'il enferme

(Luc Durtain (pseudonyme d'André Nepveu), D'homme à homme, Paris, Ernest Flammarion, éditeur, 1932, p. 195)?

Durtain, dans sa poésie et dans toute son oeuvre, se veut moderne. Il vise aussi à une pureté du "réel" dans sa vie, par le moyen de la sensation vraie, la plus démunie d'intermédiaires, et il cherche à transmettre cette sensation "brute", authentique, par le mot et l'image justes:

> Du moins devons-nous faire effort pour prendre le plus directement possible contact avec la réalité, et pour parvenir à trouver des mots ou combinaisons de mots capables de correspondre à ces sensations. C'est ce à quoi s'est sans cesse efforcé Durtain, faisant table rase de ce qu'il avait pu apprendre avant pour sentir exactement les choses, pour les saisir non plus d'après ce qu'il savait, mais au moyen de tous ses sens, et pour les exprimer ensuite telles qu'il les avait ressenties; en un mot, rajeunissant sa sensation pour rajeunir sa langue: essais de sensation pure sans éléments intellectuels, prise de possession des choses par les sens, connaissance concrète du réel

(Yves Chatelain, op. cit., p. 164-165). Loranger pouvait être fasciné par l'oeuvre de Durtain, cet homme qui s'efforçait de connaître sans détours la vie. Celui-ci aurait

sans doute aimé ressembler au passeur qui, lui, n'avait pas besoin de faire table rase pour accéder à la réalité, celle de son corps surtout qu'il découvrit brusquement. Le langage de Durtain pouvait aussi capter l'attention de l'auteur de Poëmes:

> par une sensation aussi pure, aussi dégagée que possible de tout élément intellectuel, Durtain parvient à saisir les objets, les choses, la nature ambiante. Alors, mais alors seulement, l'intelligence va entrer en jeu pour interpréter ce que les sens ont perçu, donner un nom à ces diverses choses, traduire par un langage approprié les impressions reçues. Ce sera une véritable création, une langue neuve, toute concrète, évocatrice, directe de l'univers dans sa réalité vivante. L'auteur utilisera naturellement la langue déjà existante (...); mais il la rajeünira par de nouvelles acceptions de vocables, remontant à d'anciennes étymologies qui s'étaient perdues, par des alliances de mots inattendues et saisissantes, par des images vraiment originales et puisées dans la vision même des objets, par une syntaxe (...) hardie et conforme au modelé même de la pensée

(ibid., p. 165-166). Ces lignes qui concernent l'oeuvre de Durtain pourraient presque intégralement être reprises pour commenter les textes poétiques de Loranger. Telle nous apparaît une certaine parenté d'esprit et de sensibilité entre ces deux écrivains.

P. 513 LES HEURES PERDUES

1. Plusieurs visages de femmes se profilent dans l'oeuvre de Loranger (Poëmes. Moments, XVI, variantes et notes explicatives, 3e note, Thèse, p. 1038-1043). Cette Marielle — Est-ce bien son nom? — qu'il courtisa, semble-t-il, figure parmi celles-là. Nous n'en savons rien de plus que ce que nous en livre le poème. L'auteur privilégie, dans ce texte, les yeux clos, comme étant l'image par excellence du regard intérieur.

D'autre part, Edouard Chauvin, qui fréquente comme Loranger l'équipe du Nigog (Thèse, introduction, p. 21-22, 25. Edouard Chauvin, Le régionalisme en poésie, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 185-188), publie Figurines en 1918. Il y dédie l'un de ses poèmes, Les petites feuilles, à Mlle Alice T. Il s'agit vraisemblablement d'Alice Tétreau que l'auteur des Atmosphères et de Poëmes rencontra vers cette époque et qu'il épousera le 5 février 1920 (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, pour l'année 1920, folio 43, no M-5)? Car, l'on sait qu'Alice Tétreau et sa soeur Jeanne assistaient aux conférences du Nigog (L'esthétique musicale, in Le Canada, Montréal, vol. 15, no 279, 2 mars 1918, p. 9. Les conférences du Nigog, in Le Canada, Montréal, vol. 16, no 9, 13 avril 1918, p. 3).

Chauvin, dans ses vers, d'un ton léger, nous parle de la couleur des yeux d'"Alice T.":

> Oh! les petites feuilles pâles
> C'est le miroir de tes yeux pers
> Qui châtoient comme des opales
> Et mettent mon coeur à l'envers.
>
> Dans la petite feuille pâle
> Tu m'a donné tes grands yeux pers
> Et je m'en suis fait des opales
> Pour égayer mes froids hivers

(Edouard Chauvin, Figurines — Gazettes rimées —, Montréal, Imprimé au Devoir, 1918, p. 106). Alice Tétreau "avait des yeux magnifiques, d'un bleu violet, et en était très fière", nous dit une cousine de Loranger (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry Beaudry, le 30 mai 1980).

P. 515 L'ADIEU

1. Voir, au sujet du quatrième vers de la seconde strophe de Moments, VII:

— Comme une eau qui bout

(Poëmes, Thèse, p. 458), la note (Poëmes. Moments, VII, variantes et notes explicatives, 2e note, Thèse, p. 1007-1009).

P. 517 IMAGES DE POËMES IRREALISES

INTERIEUR

1. Le titre en effet peint exactement la nature fragmentaire de ces poèmes. Un conte d'ailleurs offre un exemple significatif de la façon dont le poète procède dans l'élaboration de ses images:

> Le clapotis du lac, sous la chaloupe, m'inspirait autrefois une image littéraire que je n'ai pas encore utilisée avec avantage: l'eau clapote au rythme des pas de quelqu'un marchant la nuit sur les flots.
>
> *
>
> Avant que j'eusse passé une nuit blanche, dans ce fameux chalet à louer, avec l'ombre de la montagne, toutes les manifestations de la nuit n'étaient que pure matière à la littérature

(Jean-Aubert Loranger, Chalet à louer, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 27, 6 juillet 1941, p. 14. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 79). Un autre récit met en évidence, non sans ironie, le poète à la recherche d'impressions et d'images neuves:

> Et le marchand de tabac en feuilles de pontifier:
> Pour le poète en herbe, et même en

> herbe jaunie, la nature inspire mieux que les livres. Venez donc à Saint-Ours et vous aurez une bonne notion de la nature avant que d'en parler.
>
> Et c'est ainsi que j'acceptai de me rendre à Saint-Ours, en compagnie d'un nouveau poète régional (Joë Folcu) et de négliger l'art pur pour ne m'en tenir, momentanément, qu'au sujet.
>
> Qu'allais-je apprendre qui pût embellir l'art poétique de nos campagnes?

(Jean-Aubert Loranger, Nouvelles images sur le printemps, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 15, 12 avril 1942, p. 19). Idem, Contes, tome II, p. 229).

Apollinaire eut, comme tout vrai poète, de ces images en gestation. Il voit un jour cette inscription dans un train:

> Tout appel non justifié expose le voyageur à des poursuites judiciaires.

Il s'exclame aussitôt:

> "Cette inscription est chargée de lyrisme. Un individu tire la sonnette sans motif, il accomplit ce geste dérisoire: en voilà assez pour qu'il aille au bagne. La menace est formidable. Elle donne proprement le vertige. Je la transposerai en poésie." (les Soirées de Paris, octobre 1912).

(Marie-Jeanne Durry, Guillaume Apollinaire. Alcools, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1964, tome II, p. 202).

2. Dans un récit publié en 1941, Loranger reprend cette image en changeant le mot fermé en celui de ouvert:

> Minuit aura sonné à ma gauche dans une vieille horloge grand-père, tout ce qui me reste de mes ancêtres, comme dans un cercueil debout et ouvert sur le temps. Le cadran qu'il renferme est un visage sans âge

(Jean-Aubert Loranger, Une idée nouvelle pour l'An nouveau, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 51, 21 décembre 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 166). Par l'intermédiaire de son narrateur fictif, Joë Folcu, l'écrivain fait un rappel humoristique de cette image:

> Ce qu'une table de travail peut être déserte!...
> Mais, auprès de l'encrier ou de l'abreuvoir à chevaux si vous désirez, quel est donc ce grand corps étendu dans la place? Une plume inactive de conteur, direz-vous? Jamais de la vie, c'est Joë Folcu, mon inspirateur et marchand de tabac en feuilles, profondément endormi sur mon buvard parce que je ne l'ai pas encore questionné sur ses aventures et sur

> les propos qu'il tient habituellement avec des Saintoursois.
> Je cherche des idées nouvelles pour le trente et un décembre. Mais il faut le consulter. On ne laisse pas ainsi dormir un conteur sur une place publique.
> Debout entre mes doigts, le voilà qui se prononce enfin sur mes angoisses de chercheur d'idées neuves.
> Bêta! qu'il me dit, pourquoi le goût des images te prend-il encore en fin d'année? C'est déjà assez ancien que de comparer des horloges grand-père à des cercueils et d'évoquer des lacs se déversant sur des comptes d'électricité

(Contes, p. 167).

C'est ainsi que Loranger "évoque" cette image construite vingt ans plus tôt. Ces vers auraient-ils été rédigés à la fin de l'année 1921 ou au tout début de 1922? Les derniers jours d'une année, comme le premier de l'An, ne se prêtent-ils pas à des réflexions sur le temps?

La première des Images de poëmes irréalisés rappelle sûrement la première strophe d'un poème de guerre, Mobilisation, de Charles Vildrac:

> La guérite, lourd cercueil
> Ouvert debout, à la pluie

(Charles Vildrac (pseudonyme de Charles Messager), Chants du désespéré (1914-1920), Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 4e édition 1920, p. 12). Cercueil et

debout sont des mots employés par les deux auteurs. Loranger utilise cependant l'antithèse de ouvert.

3. En 1941, Loranger, dans un conte de La Patrie, reprend, en d'autres mots, la même image:

> Minuit aura sonné à ma gauche dans une vieille horloge grand-père, tout ce qui me reste de mes ancêtres, comme dans un cercueil debout et ouvert sur le temps. Le cadran qu'il renferme est un visage sans âge

(Jean-Aubert Loranger, Une idée nouvelle pour l'An nouveau, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 51, 21 décembre 1941, p. 19. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 166).

P. 518 4. Le troisième vers de [L'avenir nous met en retard], un poème retrouvé de Saint-Denys Garneau, procède d'une même vision tragique du temps:

> On a la vie devant soi comme un boulet lourd
> aux talons

(Saint-Denys Garneau, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 183).

EN VOYAGE

5. Inutile d'insister sur la sorte de prédilection qu'entretient Loranger, ou plutôt son double, Joë Folcu, pour le crachat dans les contes. Expectoration qui accompagne souvent une vantardise, un mot d'esprit ou encore la solution d'une énigme. Un Joë Folcu, par exemple, termine un conte "en lançant un crachat maritime de côté" (Jean-Aubert Loranger, Deux histoires de brume pour marins d'eau douce, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 29, 21 juillet 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 171).

6. Couleurs grises, mouvements dans le ciel du noir ou du blanc, ou encore immobilité de l'espace aquatique, aérien ou terrestre, c'est dans ce décor énigmatique que jaillissent en plusieurs textes de Loranger certaines images familières aux connotations bien précises. Ainsi l'oiseau blanc (le goéland) est le symbole heureux d'un départ ou d'une arrivée de navires:

> Fut-il jamais départ si pauvre d'avenir qu'un envol d'oiseaux blancs ne put le pavoiser?

(Jean-Aubert Loranger, Sur l'Abside de Montréal, in Le

Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. Poèmes retrouvés, Thèse, p. 528).

> A cause de ses goélands, leur envol
> annonce l'arrivée prochaine d'un na-
> vire

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8). La fumée, comme symbole relié au départ, porte aussi une valorisation positive:

> C'est l'allégresse des ports que
> tracera sur le ciel, à tous les con-
> fluents, la soudaine ovation des fu-
> mées

(Sur l'Abside de Montréal). La fumée indécise qui s'échappe d'un navire immobile est l'image de la mort:

> Et au-dessus de tout, toutes gran-
> des aussi, les fumées qu'on dirait
> pendues comme des crêpes

(Les Atmosphères. [Les grandes cheminées du port], Thèse, p. 409). Mais elle peut aussi comporter des références terrestres, et alors évoquer l'oiseau noir, l'être de malheur, le corbeau:

> La fumée bondit, soudaine,
> Comme un lâcher de corbeaux.

Phénomène triste par son ambiguïté même, le lâcher de corneilles est aussi relié à la mort:

> nous aimons Montréal à cause de ses
> corneilles séculaires: leur lâcher

rappelle, sous les arbres de la montagne, la présence d'un cimetière

(Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée).

La légèreté et l'ambivalence de la fumée et de l'oiseau, entre terre et ciel, s'opposent à une autre réalité, les cheminées:

LES GRANDES CHEMINEES DU PORT remuent dans l'eau qui les mire, les grandes cheminées molles dans la moire des eaux qui mirent

((Les grandes cheminées du port)). Evocation de la mort par ophélisation. Les cheminées deviennent aussi "de grands clous" qui, si on les abattait, feraient "tourner jusqu'à la nausée la roue!" (Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée). C'est le mouvement perpétuel, une sorte d'image de délire.

7. Dans la quatrième note de Sur le 45e (Poëmes, variantes et notes explicatives, Thèse, p. 1137), nous avions décelé "une parenté évidente" entre cette image et les deux derniers vers de la deuxième strophe de Sur le 45e:

Tes plus belles mélodies,
De tristesse et de gaîté,
Ne nous distrairont jamais
Du danger dans le brouillard,
De la peur, toujours accrue,
Quand sollicite l'inconnu
L'appel ému des sirènes

(Thèse, p. 506). Mais la ressemblance qui fut découverte dans un texte de La Presse (1927) est encore plus marquée.

En 1925, au bas d'une photo du personnel de la rédaction de La Patrie, à la suite du nom de Jean-Aubert Loranger, figure ce seul mot marine, signifiant par là que le poète rédige la chronique de la marine pour ce journal (Le personnel complet de la rédaction de "La Patrie", in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 52, 25 avril 1925, p. 2-3). Aussi l'écrivain est-il souvent invité à participer à des réceptions au port de Montréal et à des croisières sur le fleuve et sur les Grands-Lacs. En 1927, à l'emploi d'un autre quotidien, La Presse, il prend part à une excursion sur le Saint-Laurent, de Montréal vers la Gaspésie. Mais l'opacité du brouillard retarde la marche du navire de la "Clarke Steamship Company Limited", parti de la Métropole le vendredi 15 juillet. Celui-ci rentrera au port le mardi 19 juillet.

En plus de jouir de l'ambiance d'une fête prolongée à bord du "New Northland", le poète est heureux de se retrouver une fois de plus avec l'eau, son élément familier. Le brouillard, loin de l'ennuyer, le ramène à ses moments privilégiés de création. On s'explique pourquoi

il revit — tel qu'on le perçoit dans le compte rendu rédigé à l'occasion de ce voyage fluvial — les instants fugitifs d'un appel évoqué par cette image de Poëmes:

> La sirène sollicitait l'inconnu.

La présence "du brouillard dans l'atmosphère" (Une croisière nouveau genre sur le fleuve. C'est celle que vient d'effectuer, de Montréal à l'entrée du golfe, le "New Northland". Une inauguration, in La Presse, Montréal, 43e année, no 230, 19 juillet 1927, p. 15) donne au poète-voyageur "l'illusion de la mer" (ibid). Dans son enthousiasme, il éprouve la forte sensation d'un paysage agrandi, de l'immensité marine. "Nous sommes en pleine mer", écrit-il (ibid.). Et il conclut ainsi son paragraphe:

> Des vaisseaux dont les noms sont estompés par la brume, surgissent de tous côtés, et leur sirène sollicite l'inconnu

(ibid.). (Cet article n'est pas signé, mais tout nous laisse croire qu'il est de Loranger).

8. Tout le poème est animé d'un symbolisme intense. Si l'anneau de fer semble sécurisant pour celui qui rêve de départ (Poëmes. Ebauche d'un départ définitif, 7e strophe, Thèse, p. 430),

Les anneaux de fiançailles

au contraire, peuvent suggérer l'image même de la mort. Au dernier geste du passeur, "de grand anneaux [ne] s'étendirent[-ils pas] sur la rivière" (Les Atmosphères. Le passeur, Thèse, p. 400)?

## POËMES

### EDITION ORIGINALE (1922)[1] COMPAREE A LA REEDITION (1970)[2]

| Edition originale | Réédition[3] | Titres | Strophes | Vers | Pages[4] |
|---|---|---|---|---|---|
| Pour ma mère ces poèmes sont dédiés. | A ma mère ces poèmes sont dédiés.* | | | | [5] [73] (422) |
| EBAUCHE D'UN DEPART DEFINITIF | | | | | |
| (un blanc après la strophe 7) | (pas de blanc après la strophe 7) | | 7 | 5 | 17 79 (430) |
| UN PORT | | | | | |
| Le trop plein | Le trop-plein | | 6 | 5 | 20 82 (433) |
| LES PHARES | | | | | |
| Pour Alice | Pour Alice. | x | | | 21 83 (434) |
| LE BROUILLARD | | | | | |
| au confin | aux confins* | | 6 | 3 | 26 88 (439) |

---

[1] Jean Aubert Loranger, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, 112 p.

[2] Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, 175 p. Avant-propos par Gilles Marcotte, p. 9-17.

[3] L'astérisque indique que l'erratum a été relevé par Loranger lui-même dans le livre Poëmes, p. (4).

[4] Nous indiquons d'abord la page qui paraît dans la première édition (1922), puis celle qui figure dans la réédition (1970). Nous ajoutons, entre parenthèses, la page correspondante dans cette thèse.

POËMES

| Edition originale | Réédition | Titres | Strophes | Vers | Pages |
|---|---|---|---|---|---|
| MOMENTS<br>Sur le mode d'anciens poëmes chinois.<br>HAIKAIS & OUTAS | Sur le mode d'anciens poëmes chinois<br>HAIKAS et OUTAS | x | | | [31] [93] (444) |
| XVI | | | | | |
| cru | crue | | 2 | 1 | 58 122 (472) |
| LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE<br>Au docteur René Pacaud | Au docteur René Pacaud. | x | | | 67 131 (480) |
| I | | | | | |
| dévinée | devinée | | 16 | 2 | 71 135 (484) |
| II | | | | | |
| incontrolable | incontrôlable | | 3 | 5 | 74 138 (487) |
| III | | | | | |
| s'égrennent | s'égrènent* | | 1 | 1 | 75 139 (488) |
| IV | | | | | |
| pur | pure* | | 2 | 4 | 78 142 (491) |
| aurait | n'aurait* | | 4 | 3 | 78 142 (491) |
| IMAGES GEOGRAPHIQUES<br>MONTREAL | | | | | |
| (un trait après la strophe 3) | (omission du trait après la strophe 3[5]) | | | | 96 160 (508) |

[5] Nécessité du trait pour indiquer la séparation des strophes 3 et 4.

| Edition originale | Réédition | Titres | Strophes | Vers | Pages |
|---|---|---|---|---|---|
| LE PARC | | | | | |
| Tremblotte | Tremblote | | 7 | 4 | 99 163 (511) |
| IMAGES DE POEMES IRREALISES | | | | | |
| INTERIEUR | Intérieur | x | | | 105 169 (517) |
| (un trait après la 3e "image") | (omission du trait après la 3e "image"[6]) | | | | 105 169 (517) |
| EN VOYAGE | En voyage | x | | | 106 170 (518) |
| (un trait après la 8e "image") | (omission du trait après la 8e "image"[7]) | | | | 106 170 (518) |

[6] Nécessité du trait pour indiquer la séparation de la 3e et de la 4e "images".

[7] Nécessité du trait pour indiquer la séparation de la 8e et de la 9e "images".

## POËMES

### EDITION ORIGINALE (1922) COMPAREE A NOTRE EDITION

| Edition originale | Notre édition[1] | Titres | Strophes | Vers | Pages[2] |
|---|---|---|---|---|---|
| Pour ma mère<br>ces poèmes<br>sont dédiés. | A ma mère<br>ces poèmes<br>sont dédiés.* | | | | 5 (422) |
| EBAUCHE D'UN DEPART DEFINITIF | | | | | |
| Pour Marcel Dugas. | Pour Marcel Dugas | x | | | 15 (428) |
| UN PORT | | | | | |
| Le trop plein | Le trop-plein | | 6 | 5 | 20 (433) |
| LE BROUILLARD | | | | | |
| au confin | aux confins* | | 6 | 3 | 26 (439) |
| MOMENTS | | | | | |
| XI | | | | | |
| poignée de mains | poignée de main | | 2 | 5 | 54 (466) |
| XVI | | | | | |
| cru | crue | | 2 | 1 | 58 (472) |
| LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE | | | | | |
| I | | | | | |
| dévinée | devinée | | 16 | 2 | 71 (484) |

---

[1] L'astérisque indique que la correction a été faite par l'auteur lui-même, Jean-Aubert Loranger, dans un errata collé à l'endos de la première feuille de Poëmes, soit à la page [4].

[2] Nous indiquons d'abord la page qui paraît dans l'édition de 1922, puis, entre parenthèses, celle qui figure dans notre thèse.

| Edition originale | Notre édition[3] | Titres | Strophes | Vers | Pages |
|---|---|---|---|---|---|
| II | | | | | |
| incontrolable | incontrôlable | 3 | 5 | 74 | (487) |
| III | | | | | |
| s'égrennent | s'égrènent* | 1 | 1 | 75 | (488) |
| IV | | | | | |
| pur | pure* | 2 | 4 | 78 | (491) |
| aurait | n'aurait* | 4 | 3 | 78 | (491) |
| LE PARC | | | | | |
| intervalles. | intervalles? | 4 | 3 | 98 | (510) |
| Tremblotte | Tremblote | 7 | 4 | 99 | (511) |
| LES HEURES PERDUES | | | | | |
| Au dedans | Au-dedans | 3 | 3 | 101 | (513) |

[3] Dans son édition, Loranger a indiqué la fin du poème par un tiret. Nous ne croyons pas nécessaire d'employer ce même procédé typographique, sauf pour Images géographiques Montréal et Images de poëmes irréalisés (Divers). Gilles Marcotte a opéré de la même façon lors de la réédition de 1970. Il fallait uniformiser les deux volumes réunis, Les Atmosphères et Poëmes. Aussi, pour une autre raison d'uniformisation, nous n'avons pas répété le titre du chapitre à chacune des pages, contrairement à l'éditeur, L. Ad. Morissette, en 1922.

Il faudra aussi, à l'imprimerie, employer les mêmes caractères typographiques pour Les Atmosphères et Poëmes, et uniformiser les titres. Ce que nous avons tenté de faire pour cette thèse. Mais nous n'avons pu, ici, rendre toutes les nuances des éditions comparées car les caractères de la machine à écrire ne s'y prêtaient malheureusement pas toujours. Cette remarque vaut aussi pour les comparaisons des éditions du premier volume, Les Atmosphères. L'éditeur, en 1920 et en 1922, avait imprimé les livres en caractères gras.

## POÈMES RETROUVES

POEME EN PROSE INEDIT

# *Sur les Rocheuses*

*(Fragment)*

*Le roc en ces lieux s'est levé des profondeurs de la terre;*
*Aux confins du monde, le règne minéral annonce le dernier jour où la plaine est vaste.*

*Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.*
*En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison,*
*Sa charpente ne survivrait pas au temps que met le bois mort à pourrir.*

*Des arbres, les racines étalées ne laissent pas de terre pour la charrue;*
*Les routes s'en retournent.*

*De quel océan les neiges sont-elles, figées sur ces falaises, la froide écume?*
*Et pour abreuver les vastes étendues jusqu'à la mer,*
*Fallut-il, sur ces hauteurs, que ce comble d'eau*
*Ce que peuvent tenir d'espace les vallées?*

*Les fleuves découlent d'ici;*
*Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer.*

Jean Aubert Loranger

Ce fragment, d'une belle inspiration, est extrait d'un volume en préparation, *North America*. M. Jean-Aubert Loranger est l'auteur de trois livres: *Les Atmosphères* (1920), *Poèmes* (1922), où s'accusent des tendances littéraires très modernes, et *Le Village* (1925), contes du terroir écrits dans un style direct, ramassé, du plus curieux effet.

P. 520 SUR LES ROCHEUSES

(Fragment)

1. L'auteur a indiqué lui-même qu'il s'agit d'un "poème en prose inédit" (Jean Aubert Loranger, Poème en prose inédit. Sur les Rocheuses (Fragment), in La Revue Populaire, Montréal, vol. 19, no 6, juin 1926, p. 6). Ce fragment, d'une inspiration sûre, "est extrait d'un volume en préparation, North America", son quatrième. Ce titre reflétait en quelque sorte les préoccupations du milieu vis-à-vis l'Ouest canadien. Pourquoi ces mots anglais? Loranger se sentait-il d'une appartenance véritablement anglo-saxonne, ou mieux, prétendait-il parler au nom du continent nord-américain? Le poète était un nomade. Il choisit l'Ouest, le lieu des grandes migrations tout comme Hebdomeros (Paris, octobre 1929) malgré une divergence apparente dans le périple (Giorgio de Chirico, Hebdomeros, Paris, Flammarion, éditeur, Collection "L'Age d'Or", 1964, 239 p.). Ainsi le parcours de Loranger depuis Les Atmosphères se fait toujours selon l'axe est-ouest ou vice versa. Il s'exclut de l'axe nord-sud. Si l'auteur emprunte la route du nord, il risque, comme le passeur, d'y trouver la mort.

Durant les années '20, on assiste à une véritable ruée touristique vers les grands espaces des provinces de

l'Ouest. Le Pacifique Canadien favorise ces excursions par une publicité touchant les réductions de prix: "De Montréal à Vancouver, Victoria, Seattle, Porland, et retour, $132.30"; "De Montréal à Banff, Lac Louise, et retour, $110.55" (Préparez dès maintenant votre voyage de vacances dans les Montagnes Rocheuses Canadiennes. Voyages d'été à prix réduit. De Montréal, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 25, 3 mai 1922, p. 4). C'est surtout la Liaison française (But poursuivi par le voyage de la "Liaison française". C'est de mieux faire connaître le développement de notre pays. Nos progrès, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 82, 1er juin 1925, p. 16) et l'Université de Montréal (Olivier Maurault, A mari usque ad mare. Voyage de l'Université de Montréal à travers le Canada sous la conduite du Pacifique Canadien, Montréal, [s.e.], 1925, 55 p.) qui prennent en charge l'organisation de ces odyssées vers le Pacifique d'une durée d'environ vingt et un jours. En 1931, on voudra se rendre jusqu'en Alaska et au Yukon ("Au Pays du soleil de Minuit". L'Université de Montréal organisera cette année un voyage jusqu'en Alaska. Du 8 au 31 juillet, in Le Terroir, Québec, vol. 12, no 10, mars 1931, p. 6). Des titres fascinants dans Le Canada, Le Devoir, La Patrie et La presse incitent les québécois à visiter l'Ouest, ses plaines sans limites et les grandeurs

écumantes des Rocheuses (La splendeur des montagnes Rocheuses, in Le Canada, Montréal, vol. 28, no 106, 8 août 1930, p. 7. Léo-Paul Desrosiers, En voyage. Un spectacle prodigieux: les Rocheuses, in Le Devoir, Montréal, vol. 17, no 165, 19 juillet 1926, p. 1, 8. Le voyage idéal au Canada, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 70, 16 mai 1925, p. 21. Merveille de l'Ouest . Banff et l'hôtellerie du Pacifique Canadien.- Les Rocheuses . La plaine monotone, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 127, 25 juillet 1927, p. 5. Les Rocheuses, paradis des touristes, in La Presse, Montréal, 43e année, no 234, 23 juillet 1927, p. 27). Des conférences viennent appuyer cette campagne touristique (La conférence de M. Brunhes sur l'Ouest. Le savant géographe parle de la formation des montagnes Rocheuses. Les transformations, in La Presse, Montréal, 43e année, no 212, 28 juin 1928, p. 24). Derrière ce mouvement A mari usque ad mare se dissimulent des politiciens et aussi des nationalistes (La "Liaison Française" n'a pas voulu y assister. Le monument élevé à Batoche froisse les sentiments des Canadiens-français (sic). - Les orateurs à la cérémonie du dévoilement. "Rebelles" et "rébellion", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 117, 13 juillet 1925, p. 2). Car l'enjeu est double: promouvoir la cause de l'unité canadienne et venir en aide aux minorités

françaises de l'Ouest. Des membres du gouvernement, tel Athanase David, font le voyage de la "prise de conscience canadienne":

> L'hon. M. David a fait un appel en faveur d'un Canada plus uni. "Y aurait-il un Canada britannique sans Québec?" demanda M. David

(L'Hon. M. David expose le vrai canadianisme. Victoria et Vancouver font un chaleureux accueil aux voyageurs de l'Université. Des légentes réfutées, in La Presse, Montréal, 43e année, no 234, 23 juillet 1927, p. 29). Monsieur Olivier Maurault va jusqu'à affirmer que

> le texte biblique [...] qui, depuis quelques années, se lit sur l'exergue des armes du Canada [...] exprime un fait, celui de notre immense territoire qui sépare deux océans; il exprime un idéal, celui de l'unité nationale

(Notre devise exprime un idéal: celui de l'unité nationale. M. O. Maurault, curé de Notre-Dame, commente ainsi l'exergue des armes du Canada: "A mari usque ad mare", à la manifestation d'hier après-midi, au Parc Jeanne-Mance. M. Henri Bourassa. Foule nombreuse malgré un soleil étouffant, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 108, 2 juillet 1927, p. 22). Sur le plan de la survivance, l'abbé Lionel Groulx ouvre toutes grandes les portes de la solidarité au groupe de la Survivance française venu de l'Ouest:

> Compatriotes de l'ouest, c'est donc votre droit de vous entêter à survivre. Et, au nom du Québec, c'est notre devoir de vous y aider. [...] Non, nous ne voulons pas nous confiner à la réserve du Québec

("Compatriotes de l'Ouest, c'est donc votre droit de vous entêter à survivre". "Et au nom du Québec, c'est notre devoir de vous y aider", déclare M. l'abbé Groulx au Monument National hier soir en s'adressant aux voyageurs de la Survivance française - M. Raymond Denis rend un hommage vibrant à M. Bourassa et au Devoir - La situation des groupes français au Manitoba - La revanche des berceaux - Survivance assurée, in Le Devoir, Montréal, vol. 17, no 295, 21 décembre 1926, p. 3). Au nombre des voyageurs qui se rendent dans l'Ouest, on compte des étudiants (Le voyage des étudiants de Montréal dans l'Ouest bien vu de M. Taschereau. Le premier ministre écrit à M. Edouard Montpetit pour féliciter l'Université de Montréal de cette initiative fort louable. Un excellent moyen d'union, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 45, 17 avril 1925, p. 15), des professeurs, des clercs, des citoyens de toutes les villes du Québec (Les excursionnistes du train de l'Université. C'est demain après-midi, à trois heures, à la gare Windsor, que s'effectuera le départ du train de l'Université de Montréal. Jusqu'à la Côte du Pacifique, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 113, 8

juillet 1927, p. 2) et avec eux des journalistes (Journalistes canadiens-français dans l'Ouest, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 125, 22 juillet 1927, p. 3).

Mais le nom du journaliste Loranger ne figure sur aucune des nombreuses listes de voyageurs que nous avons consultées. Une investigation plus poussée auprès de la Liaison française et de l'Université de Montréal n'a pas donné plus de résultat (lettre de Monsieur Paul-E. Gosselin, secrétaire de La Liaison française, Québec, le 7 janvier 1976. Lettre de Monsieur Jacques Ducharme, responsable du Secteur des archives historiques de l'Université de Montréal, le 14 mai 1975). L'auteur, dans son poème, nous dépeint ce pays sauvage, non en connaisseur, mais en véritable poète. Sa perception à lui des Rocheuses est liée tout entière à son désarroi intérieur. Il en résulte une réalité nouvelle, un univers instable et dangereux:

Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.
En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison,
Sa charpente ne survivrait pas au temps que met le bois mort à pourrir.

C'est le lieu de la démesure et du chaos conjugués:

Les fleuves découlent d'ici;
Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer.

Ainsi la vision de Loranger passe à travers sa propre angoisse et atteint les remous tumultueux de l'être. Que son voyage

ait été réel ou fictif, il lui a inspiré, sans doute, l'un de ses plus beaux poèmes.

POEME INEDIT

# *Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours*

*Si haut que nous ayons construit la cathédrale sur la côte,*
*Et malgré l'hiver,*
*L'océan des quatre saisons*
*Balance ici les ex-voto*

*Salut, Notre-Dame éployée à la proue du Temple,*
*Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que tes bras demeurent inlassablement tendus.*
*L'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve,*
*Pour que soit ignoré là-bas l'emblème des départs différés.*
*Le golfe inutile où les banquises font escale à marée haute coule vers la mer.*
*Ses rives dénudées ne gardent pas l'azur de se mêler aux flots.*
*Encore que le reflux d'automne ait fauché tous les mâts dans la rade,*
*Et que nos tristes cheminées cherchent en vain le chemin de la nue,*
*Les courants, condensés par la crue printanière,*
*Immergeront les barques endormies sur la côte hivernale,*
*Armateur, repris de l'irascible désir d'arracher aux lointains l'énigme de la mer,*
*Je croiserai, de nouveau, mes mâts, contre l'horizon.*

*A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue,*
*Les vents dérouleront de blanches voiles;*
*Cependant que poudroient les digues débordées,*
*J'ai suspendu mes rames en ex-voto.*

Jean Aubert Loranger

Ce fragment est le second que nous publions d'un volume en préparation de M. Jean Aubert Loranger, *North America*. M. Loranger est l'auteur de trois livres: *Les Atmosphères* (1920), *Poèmes* (1922), où s'accusent des tendances littéraires très [illegible], et *Le Village* (1925), contes du terroir dans un style direct et ramassé du plus [illegible] effet.

P. 521 ODE PROCESSIONNELLE A NOTRE-DAME DE BONSECOURS

1. Ce poème (voir les notes 1 à 4 de Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 1223-1227) a paru en 1927, accompagné d'une note dont voici un extrait:

> Ce fragment est le second que nous publions d'un volume en préparation de M. Jean Aubert Loranger, North America

(Jean Aubert Loranger, Poème inédit. Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours, in La Revue Populaire, Montréal, vol. 20, no 10, octobre 1927, p. 6). Il est probable que Loranger ait écrit ces vers dès 1922, et qu'il ait conçu en même temps un autre titre pour son livre. Car à la séance du 26 décembre de la même année, à l'Ecole littéraire de Montréal, le secrétaire, Henri Letondal, note:

> M. Loranger nous donne un aperçu de son prochain livre qui s'intitulera "Odes à Notre-Dame de Bonsecours".

Et il termine ainsi son procès-verbal:

> Lectures: par M. Beauregard - "L'aumône"
> par M. Letondal - "Qu'est-ce que tu me donnes...
> par M. Brunet - "Trois poèmes"
> par M. Loranger - "Odes à Notre-Dame de B."

(Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 359).

En 1927, Le Canada publie un article anonyme sur cette pièce. L'Association des Auteurs Canadiens comportait deux sections, l'une anglaise, et l'autre française laquelle siégeait souvent à la bibliothèque Saint-Sulpice (Le juge Surveyer, président de l'Ass. des Auteurs. Les élections de la section française ont eu lieu, hier, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 300, 29 mars 1927, p. 8. Soirée des auteurs, in Le Devoir, Montréal, vol. 18, no 245, 20 octobre 1927; p. 10). Ainsi à une soirée de cette société figuraient entre autres Mesdames E.-Persillier Benoît, Donat Brodeur, les poètes René Chopin, Jean Charbonneau, Robert Choquette, Gonzalve Desaulniers, Paul Gouin, le journaliste Louis Francoeur (Programme de la Soirée des Auteurs à Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 197, 15 octobre 1927, p. 32. Victor Morin, Silhouettes d'auteurs (pour la soirée des Auteurs Canadiens), in La Presse, Montréal, 44e année, no 5, 20 octobre 1927, p. 3, 11. La soirée

de nos auteurs à S.-Sulpice. M. Louis Francoeur y lut une causerie intitulée "Auteur, Critique, Public". Une soirée réussie, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 202, 21 octobre 1927, p. 14. A la soirée des auteurs de chez nous. Plusieurs écrivains se font applaudir et M. Louis Francoeur signale l'importance de la critique. Mlle C. Bernard, in La Presse, Montréal, 44e année, no 6, 21 octobre 1927, p. 15. La soirée des auteurs, in Le Devoir, Montréal, vol. 18, no 247, 22 octobre 1927, p. 6). L'auteur de l'article publié dans Le Canada deux jours après cette "soirée réussie" se réclamait du but avoué de l'Association pour justifier son analyse "comparative" du poème de Loranger:

> A l'heure où nos poètes, nos prosateurs, nos dramaturges et nos artistes initiaient le public aux secrets de leurs oeuvres inédites, nous pensions à un autre poème inédit qui illustre bien une école qui tend à disparaître chez-nous [sic]. Nous voulons parler de l'"Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours" de Jean Aubert Loranger

(En marge de la soirée des Auteurs Canadiens, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 170, 22 octobre 1927, p. 6). "Le plat du jour" à la soirée des Auteurs Canadiens avait été une causerie de Louis Francoeur et une récitation de poèmes du juge Gonzalve Desaulniers. Le public avait goûté la prose et la poésie de ces écrivains, pourquoi n'aurait-il pas

apprécié le poème de Loranger, "un journaliste lui aussi"? Si les deux premiers livres, Les Atmosphères et Poëmes, ont "fait couler beaucoup d'encre" et ont provoqué "une seconde bataille d'Hernani en pays canadien", c'est parce que ce poète n'écrit pas "comme tout le monde", mais comme ceux pour qui "l'harmonie seule" [...] "fait loi". "Les poètes de cette école se caractérisent surtout par l'emploi du vers irrégulier", ajoute le critique. Et citant la première strophe, il s'émerveille devant la beauté des vers et la disposition graphique du texte:

> C'est un bel hommage rendu à Notre-Dame de Bonsecours, hommage écrit dans une langue superbe. C'est la perfection des couleurs et de l'harmonie.

Et il conclut par ce jugement favorable:

> N'en déplaise à la modestie de M. Loranger, nous croyons qu'il a bien tort de ne pas lire ses poèmes à la Société des Auteurs Canadiens

(ibid.).

2. Le port du Vieux Montréal, avec son temple de Notre-Dame de Bonsecours, le Marché du même nom, et les courants Sainte-Marie, était pour Loranger un endroit familier et de prédilection qu'il fréquentait assidûment en journaliste observateur du mouvement des navires. N'était-

il pas à cette époque chroniqueur de la marine pour le journal La Patrie (Le personnel complet de la rédaction de "La Patrie", in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 52, 25 avril 1925, p. 2-3)? Pour lui c'était un rendez-vous non pas de curieux mais de guetteur: à la grande voie mouvante et horizontale du fleuve semblait s'opposer la ligne verticale et immobile de la statue de Notre-Dame de Bonsecours. Derrière cette croisée tangible, a-t-il aperçu l'exigence qu'impose toute démarche? Il décrit par une semblable image son désir de partir:

> Je croiserai, de nouveau, mes mâts contre l'horizon.

Loranger et son ami Berthelot Brunet aimaient se rendre au port pendant l'hiver:

> M. Jean-Aubert Loranger pilote maintenant son ami M. Berthelot Brunet vers le port de Montréal. Tous deux sont allés voir les navires emprisonnés dans les glaces. Là-dessus M. Brunet a écrit un poème, et M. Loranger lui a dit: "Déjà?"

(Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 359, séance du

26 décembre 1922). Dans un de ses contes, il signale son passage à cet endroit comme un fait coutumier:

> un matin que je me promenais sur la jetée du bassin Victoria, avec l'église de Notre-Dame-de-Bonsecours à ma gauche, et les courants Sainte-Marie à ma droite [...]

(Jean-Aubert Loranger, Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 22, 1er juin 1941, p. 15. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, p. 60). A sa mort, un ami, Charles Doyon, lui consacre un poème, Poignée de mains [sic], avec ces mots en épigraphe:

> à Jean-Aubert LORANGER
> "Loranger, quand on vient te voir
> et déranger de son (sic) devoir
> sur la jetée le sémaphore.
> Tu nous montres d'un air ravi,
> du vieux Bonsecours le parvis:
> O toi l'Aède du vieux port!"

(Charles Doyon, Poignée de mains [sic]. A Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 14, 12 décembre 1942, p. 6).

3. Entrepris en 1657 par Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, ce temple était le plus ancien de Montréal et devint bientôt un lieu de

pèlerinage grâce à sa statue réputée miraculeuse. Cette femme obtint la statue des frères Louis et Denis Lepres-tre:

> Ils vénéraient dans leur chapelle privée une statue de la Vierge taillée dans le chêne miraculeux de Montaigu, pèlerinage célèbre de Belgique. C'était un bien de famille depuis un siècle déjà. Ils l'offrent pour Ville-Marie, "afin disent-ils, d'échauffer d'autant plus la dévotion des habitants de Montréal et d'y faire honorer la Très Sainte Vierge en l'honneur de laquelle cette île est dédiée et dont elle est la maîtresse"

(Jean Archambault, Notre-Dame-de-Bon-Secours, Montréal, Imprimerie du Messager, Collection "Ville-Marie", no 11, 1941, p. 7, 9). Haute de huit pouces, elle fut d'abord exposée dans l'oratoire de la Congrégation de Notre-Dame, puis dans l'abri en bois qu'on avait construit en 1670 sur l'emplacement même de la future chapelle. "Ville-Marie se presse dans ce sanctuaire improvisé. Des guérisons s'y opèrent" (Léon Trépanier, Les rues du Vieux Montréal. Au fil du temps, Montréal et Paris, Fides, 1968, p. 95). En 1754, un incendie allait tout réduire en cendres. La statuette est retrouvée intacte dans les décombres. En 1771, on reconstruisit un bâtiment en pierres et, par une erreur surprenante, on tourna sa façade vers la ville. Monseigneur

Bourget fait ériger, en 1848, à l'arrière de ce temple, juste à l'arête du chevet une statue de la Vierge surplombant le port (ibid., p. 99-100. Promenade à pied dans le Vieux Montréal, Montréal, [s.e.], Service des Relations publiques de la Ville de Montréal, Division tourisme et renseignements, 1972, p. 16). En 1885, sous prétexte de le préserver de la démolition, "on restaura l'édifice au point de le rendre méconnaissable" (Jean Archambault, op. cit., p. 28).

4. Dans un Curieux diptyque, Loranger compare un bâton de skis à une "béquille portée en ex-voto":

> Le ski n'est qu'un bois; son bâton,
> une béquille portée en ex-voto!

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. De la raquette aux skis, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 22, 11 février 1939, p. 8).

P. 522 (NOMADE LOIN DES VILLES)

1. Ce poème inédit est publié, avec des fragments de Moments (Poëmes), en 1933, dans une anthologie (Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée) Editeurs, 3e édition composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 1933, p. 243-244). On (Jules Fournier est décédé en 1918) a rayé, pour cette troisième édition, une "dizaine" de "collaborateurs des Soirées du Château de Ramezay" et "on a ajouté" quinze poètes dont "Jean Loranger" (ibid., p. 18). Après avoir signalé dans la notice bibliographique les trois publications déjà faites par Loranger, on en prévoit une autre:

> En préparation. — Terra Nova, recueil de versets, psaumes, odes et chants de morts

(ibid., p. 241). On donne pour titre au poème:

TERRA-NOVA
(1932)
(Fragments)

"(1932)" signifie-t-il que la date de composition est 1932? Et le mot "(Fragments)" qui suit indique que le titre du livre serait bien Terra Nova. A la fin du poème, apparaît la note "(Terra Nova, en préparation)". Le nom est alors sans trait d'union.

Ce livre que projetait Loranger avait été signalé à une réunion de l'Ecole littéraire de Montréal:

> M. Loranger lut un extrait d'un grand poème en préparation qui fut discuté sans aigreur et finalement approuvé par presque tous les membres. M. Ferland était dissident

(Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 362, séance du 23 janvier 1923). A la fin du procès-verbal, le "secrétaire par intérim", Berthelot Brunet, résume:

> Lectures: (à haute voix) un extrait de son prochain volume, par M. Loranger.
> [...]

(ibid., p. 363). L'auteur, après avoir ainsi hésité entre Odes à Notre-Dame de Bonsecours (Réginald Hamel, op. cit., p. 359, séance du 26 décembre 1922), North America (Jean Aubert Loranger, Poème en prose inédit. Sur les Rocheuses (Fragment), in La Revue Populaire, Montréal, vol. 19, no 6, juin 1926, p. 6. Jean Aubert Loranger, Poème inédit. Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours, in La

Revue Populaire, Montréal, vol. 20, no 10, octobre 1927, p. 6) et Terra Nova — dont deux titres en langues étrangères —, fixe son choix sur le dernier. Le premier se rattachait à un lieu célèbre, sans doute, mais qui, du même coup, livrait sans pénombre la signification de son lumineux prestige. North America élargissait les horizons au-delà des frontières de la langue, mais rappelait, peut-être trop, un espace géographique incompatible avec les désirs d'un poète à la recherche de ses racines. Terra Nova, deux mots latins, pouvait éveiller des résonances plus conformes aux origines linguistiques et ethniques de Loranger. Cette terre "nouvelle" évoquait sans doute pour lui un espace inviolé, mystérieux, hors de toutes limites où la vie, en germant, se confond avec les eaux primitives. Le flâneur du port, à l'affût du va-et-vient des navires, rêvait de voyages maritimes comme moyen d'atteindre un lieu privilégié sur la terre ferme, à l'image de ces Terranova dont l'histoire a gardé le souvenir (Terranova di Sicilia et Terranova Pausania in Grand Larousse encyclopédique, Paris, Librairie Larousse, 1964, tome X: Striage à zythum, p. 254. "Terranova di Sicilia, anc. nom de Gela". "Terranova Pausania, anc. nom d'Olbia, en Sardaigne").

L'épopée malheureuse du capitaine Robert Falcon Scott, dans sa tentative pour atteindre le Pôle Sud, était, nul doute, connue de Loranger. Agé de quatorze ans, celui-ci avait pu prendre connaissance, par la presse montréalaise, du départ de ces courageux voyageurs qui devaient atteindre "le pôle sud au mois de décembre" 1911 (Ils trouveront le Pôle Nord (sic), in La Presse, Montréal, 26e année, no 304, 29 octobre 1910, p. 17. Vers le Pôle Sud. L'expédition anglaise du Capt. Scott est partie de Fort Chalmers, hier, in Le Canada, Montréal, vol. 8, no 204, 30 novembre 1910, p. 1). Scott, ce grand explorateur — dans la réalité — a pu fasciner le poète, lui aussi, chercheur d'un pôle imaginaire. On comprendra ici le rapprochement quand on sait que ce "marin, spécialiste en torpilles" (Willy Ley et les Rédacteurs des Collections Time-Life, Les Pôles, préface et adaptation française par Paul-Emile Victor, New York, Time Inc., Collection Time-Life, 1971, p. 54), avait appareillé d'Angleterre le 15 juin 1910 sur un navire qui s'appelait le Terra Nova (Edward Evans, South with Scott, Londres, W. Collins Sons & Co. Ltd, 1921, p. 11-23). L'expédition britannique acheta ce vaisseau qui

> avait été construit à Dundee, en Ecosse, pour le compte d'une entreprise de chasse au phoque de Terre-Neuve; c'était un vapeur [...] en bois, muni de voiles et gréé en barque

(lettre de Monsieur Thomas E. Appleton, L'Historien de la Garde côtière canadienne, Ministère des Transports (Marine), Ottawa, le 18 février 1976). Il "avait fait partie de la seconde expédition de secours" envoyé au Discovery (L[aurence] P[atrick] Kirwan, Histoire des explorations polaires. Des Vikings à Fuchs, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Payot, 1961, p. 274). C'est le capitaine Scott qui, de 1901 à 1904, commandait le Discovery dans les régions antarctiques où il "reconnut la terre du Roi-Edouard-VII, et traversa la Grande Barrière de Glace" (Scott (Robert Falcon), in Etienne Taillemite, Dictionnaire de la marine, Paris, Collection Seghers, 1962, p. 243).

Le capitaine Scott, cette fois, mettait le cap sur le Pôle Sud. Il s'établit à l'extrémité occidentale de la Grande Barrière, là où il avait fixé sa base en 1902, et Shackleton, en 1908. Car le départ pour le Pôle ne devait avoir lieu qu'au printemps (A[uguste Antoine] Thomazi, Les expéditions polaires, Paris, Presses Universitaires de France, Collection "Que sais-je?", no 73, 1948, p. 97-98).

Mais surgit un émule involontaire, le norvégien Roald Amundsen, le "conquérant du Passage du Nord-Ouest" (Willy Ley et les Rédacteurs des Collections Time-Life, op. cit., p. 55). En 1909, il préparait une expédition pour le Pôle Nord quand il apprit que l'amiral américain Robert Peary l'avait atteint le 6 avril de la même année. Il voulut alors, secrètement, tenter sa chance au Pôle Sud. Connaissant le dessein de Scott, il lui avait envoyé, lors de sa première escale, le télégramme suivant:

> Je prends la liberté de vous faire savoir que je suis en route pour le Sud. Signé: Amundsen

(ibid.). L'attente pacifique fut suivie d'une course surhumaine:

> Les deux missions rivales passèrent l'hiver à 600 km l'une de l'autre, sans trop souffrir du froid rigoureux (- 60° parfois); elles installèrent sur la route du pôle des dépôts de vivres en viande fraîche de phoque et conserves diverses — jusqu'à 350 km environ de distance. Ce fut Amundsen qui se mit le premier en route, le 20 octobre 1911, avec quatre hommes qui conduisaient quatre traîneaux tirés par 56 chiens et portant des vivres pour quatre mois

(A[uguste Antoine] Thomazi, op. cit., p. 99). Il planta triomphalement le drapeau norvégien au Pôle Sud, le 14 décembre 1911, et donna à ce plateau neigeux le nom du

roi Haakon VII (ibid., p. 100). Sachant bien que son rival le suivait de près et qu'il allait atteindre lui aussi le Pôle, il déposa dans une tente une note lui demandant de faire parvenir la lettre qui l'accompagnait au roi de Norvège (Willy Ley et les Rédacteurs des Collections Time-Life, op. cit., p. 56). Le retour se fit également sans histoire pour le découvreur.

Le capitaine Scott fut moins heureux. Parti le 1er novembre 1911 avec quinze hommes, des chiens de Sibérie et des poneys mandchous, il se heurta à de violents blizzards, à d'abondantes chutes de neige et à un terrain chaotique qui retardait la marche des poneys. Le 4 janvier, après bien des difficultés, il renvoya à l'arrière la troupe, ne gardant que quatre hommes et un seul traîneau. S'il avait encore espoir, il craignait aussi qu'Amundsen ne l'eût devancé. Bientôt on aperçut des traces de traîneaux et des pistes de chiens sur la neige. Le 18 janvier au matin, ils trouvèrent la note laissée par les cinq norvégiens. Ils n'avaient plus qu'à repartir:

> Maintenant (écrivit Scott), nous tournons le dos au but que nous voulions atteindre. Nous devons faire face à 1 280 km de halage continu — et adieu nos rêves!

(ibid., p. 57). Le commandant éprouvait déjà le vertige de

la fin:

> La lutte va être désespérée, écrivit (encore) Scott dans son journal; je me demande si nous pourrons la soutenir

(A[auguste Antoine] Thomazi, op. cit., p. 102). Le retour fut une équipée incroyable d'efforts désespérés, de privations inouïes et d'accidents nombreux. Le 17 mars, Oates, l'un des compagnons de Scott, demanda qu'on le mît dans un sac de couchage et qu'on le laissât dans la neige. Ses engelures l'empêchaient de marcher, ce qui retardait la marche du groupe. Ses compagnons refusèrent. Cette nuit-là un blizzard commença à faire rage à travers la muraille de glace. Dans la tente, c'était le silence. Oates pouvait à peine se mouvoir. Plus tard, comme chacun reposait dans son sac de couchage, Oates sortit péniblement du sien en disant:

> I am just going outside, and may be some time

(William Bixby, Robert Scott. Antartic Pioneer, Philadelphie, New York, J. B. Lippincott Company, 1970, p. 131). Il ne revint pas. Le 21 mars, ils n'avaient des vivres que pour deux jours, et leur prochain dépôt se trouvait seulement à 12 km, mais le terrible hiver antarctique les encercla. Pendant une semaine, rien dans les journaux de route. Puis, le 29 mars, Scott consigna:

> Tous les jours nous étions prêts à nous mettre en route pour le dépôt à 12 km seulement. Mais à l'extérieur, pas de changement dans le blizzard. Je ne crois pas qu'il (n')y ait plus rien à espérer maintenant. Nous nous accrocherons jusqu'à la fin, mais nous perdons nos forces, bien sûr, et cette fin ne peut plus être loin. Quelle pitié, je crois que je ne peux en écrire davantage.

A la suite de son nom "R. Scott", il "ajouta d'une main tremblante"

> Pour l'amour de Dieu prenez soin des nôtres!

(Willy Ley et les Rédacteurs des Collections Time-Life, op. cit., p. 58). On trouva leur tente et les trois corps (deux autres compagnons avaient péri quelques semaines avant eux) huit mois plus tard (ibid.). Scott était mort le dernier. Son sac de couchage n'était pas refermé sur lui (A[uguste Antoine] Thomazi, op. cit., p. 103).

Qu'advint-il du Terra Nova? On peut lire ces mots dans Le Devoir de 1913:

> Cardiff, Angl., 4. - Le "Terra Nova", le navire du malheureux explorateur, le Capt. Scott, est parti pour les bancs de Terreneuve où il reprendra la chasse aux baleines comme avant le temps où il fut acquis par le capitaine Scott. La figure d'avant a été enlevée et présentée à la ville

(Le "Terra Nova", in Le Devoir, Montréal, vol. 4, no 206, 4 septembre 1913, p. 3).

Quant au manuscrit de Loranger, Terra Nova, il disparut non par le froid mais par son contraire, le feu (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, la soeur du poète, le 16 juillet 1971. Selon celle-ci, Alice Loranger, l'épouse du poète, "en colère brûla le manuscrit achevé de Terra Nova et les papiers littéraires de Jean". "Il ne reste plus rien. Alice aurait tout brûlé", d'ajouter Mademoiselle Loranger). Il semble évident que l'écrivain a vraiment écrit "une grande suite de poèmes en prose inspirés de sujets canadiens" (Emile-Charles Hamel, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8). Berthelot Brunet, dans un article, En marge de votre sottisier, publié dans L'Ordre, formule des propos ambigus:

> Les poètes-sur-grand-papier ne nous sont pas inconnus, et nos Valérys s'appellent Marcel Dugas, homme sympathique et sans talent, qui publie aux éditions du Coudrier, et Jean-Aubert Loranger, d'abord imitateur curieux, puis écrivain notable, qui, par habileté ou ironie, met ses oeuvres difficiles, non pas en librairie, mais en souscription: une demi-douzaines de pièces éloquentes le justifient à mon sens

(Berthelot Brunet, En marge de votre sottisier, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 4, 14 mars 1934, p. 4). Il confirme cette idée dans son texte qui paraît le lendemain dans

le même journal:

> On a assez prouvé que mis à part douze poèmes de Chopin, douze poèmes de Morin et cinq ou six (encore inédits) de Loranger, nous n'avons jamais eu de poésie au Canada

(Berthelot Brunet, En marge de votre sottisier (Suite). II, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 5, 15e mars 1934, p. 4). Quoi qu'il en soit, Emile-Charles Hamel, dans Le Jour, affirme que Terra Nova comprend "dix pièces" (Emile-Charles Hamel, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8).

Toujours, au sujet de l'existence du manuscrit, Terra Nova, rappelons qu'en 1939, Jean de La Plante, un ami de Loranger (Jean de Laplante, Une formule neuve. "Québec-Inédit", in Le Canada, Montréal, 47e année, no 247, 28 janvier 1950, p. 4), dans un article polémique sur la vulgarisation scientifique, parle de Galilée et de son invention en mentionnant le terme même de Terra Nova:

> un petit objet, ancêtre de nos modernes télescopes, un petit jouet assez puissant puisqu'il permit de découvrir une nouvelle planète, une "Terra Nova" bien existante"

(Jean de La Plante, Par l'oculaire... (respectueusement dédié à M. André Bolduc, in Le Jour, Montréal, 3e année, no 6, 21 octobre 1939, p. 2).

2. Le nombre "treize" correspond

> à un recommencement, avec cette nuance péjorative qu'il s'agirait moins de renaître que de refaire quelque chose. Il représenterait, par exemple, la perpétuelle remontée du rocher de Sisyphe

(Treize, in Jean Chevalier, Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, sous la direction de Jean Chevalier avec la collaboration de Alain Gheerbrant, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 766). Mais il annonce "un nouveau départ, amorce un renouvellement" (Noir, in Jean Chevalier, op. cit., p. 537).

Nerval l'utilise dans un poème des Chimères:

> La Treizième revient... C'est encore la première;
> Et c'est toujours la Seule, — ou c'est le seul moment:
> Car es-tu Reine, ô Toi! la première ou dernière?
> Es-tu Roi, toi le Seul ou le dernier amant?...

(Gérard de Nerval (pseudonyme de Gérard Labrunie), Oeuvres, texte établi, présenté et annoté par Albert Béguin et Jean Richer, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1974, tome I, p. 5. Les Chimères. Artémis).

Ce vers de Loranger:

> Je lève sur treize perches ma tente à votre gloire

symboliserait-il une volonté de renouer avec les forces primitives soumises au temps circulaire mais hors de la portée de l'Histoire?

3. Notons cette prédilection pour les grandes images terrestres:

Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer (Poème en prose inédit. Sur les Rocheuses (Fragment), Thèse, p. 520).

Déjà dans la prairie les troupeaux sont en marche vers l'aube ([Veilleurs de feux], Thèse, p. 524).

l'innombrable troupeau des glaces

(Sur l'Abside de Montréal, Thèse, p. 527)

digues débordées

(ibid., p. 528).

souvenir d'avalanches

(ibid.).

envol d'oiseaux blancs

(ibid.).

Les viriles cités battent ce matin le fer des cloches. C'est l'allégresse des ports que tracera sur le ciel, à tous les confluents, la soudaine ovation des fumées

(ibid.).

J'allume dans le couchant, sur un cap visible de toutes vos Réserves,

Le feu étouffé des grandes nouvelles

([Nomade loin des villes])

Que viennent célébrer sur vos têtes d'innombrables plumages

(ibid.).

4. Paul-Marie Lapointe évoque le même paysage dans Le Vierge incendié:

> toutes les routes sont ouvertes les troupeaux de
> buffles embauchés pour la conquête retrouver le
> glacis des verdures dévalantes

(Paul-Marie Lapointe, Le réel absolu. Poèmes 1948-1965, Montréal, Editions de l'Hexagone, 1971, p. 117. Le Vierge incendié. [toutes les routes].

P. 523 5. Nous retrouvons cette image dans le poème Europe "composé entre octobre 1914 et décembre 1915" par Jules Romains (Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, p. [6]). Voici l'image replacée dans son contexte:

> Autour du bleu ruissellement, l'espace a la fraîcheur
> Du silence nocturne autour d'un chant de rossignol;
> Tout possède, tout publie cette générosité
> Qui semble n'appartenir qu'à l'origine des eaux

(ibid., p. 77).

P. 524 [VEILLEURS DE FEUX]

1. Berthelot Brunet intercale ce poème dans un article qu'il signe à propos de René Chopin (Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 2-3. Cf. p. 3). Il affirme: "Nous n'aurons pas [...] à rougir des Dominantes [de Chopin], pas plus que de Terra Nova [de Loranger], qui paraîtra bientôt" (Ibid., p. 3). Cet article de Brunet sur Chopin sera publié in extenso en 1970 avec son histoire de la littérature (Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 199-213. Cf. p. 206).

2. On retrouve dans le conte Le garde forestier certains passages qui rappellent une autre fonction des "veilleurs de feux". Ce n'est plus ce feu bienfaisant qui annonce l'approche des troupeaux envahissant la plaine, mais la fuite des Indiens vers le Nord, vers la Liberté. Une squaw a mis le feu à la forêt pour les empêcher de renoncer à leur rêve. Le signal que guette le garde forestier est cette fumée "tordue dans l'air" qui annonce un incendie de forêt plutôt qu'une bonne nouvelle (Jean-Aubert Loranger, Le garde forestier, in Les Idées, Montréal, 5e

année, vol. 9, no 4, avril 1939, p. 315-325. Cf. p. 322. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 108-115. Cf. p. 113).

3. Loranger termine le conte Une messe votive parmi les arbres en soulignant le rôle séculaire du "primitif" qui veille à l'autre versant:

> —Il faudra toujours un homme des bois pour sauver la civilisation

(Jean-Aubert Loranger, Une messe votive parmi les arbres, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 6, 9 février 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 299).

P. 525 [SUR L'ETANG, PARMI LES JONCS]

1. Berthelot Brunet publie ce texte dans sa chronique Ma petite anthologie, précédé d'un entrefilet sur Guy Delahaye (Berthelot Brunet, Ma petite anthologie. Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3). Il présente Loranger comme un poète "consciencieux", c'est-à-dire qui s'applique autant que le ferait un "mauvais poète"! Mais "Loranger n'est pas mauvais poète". Foi de Brunet, de Dugas et des "happy few". Précisant sa pensée:

> Consciencieux, je veux dire qu'il recueille la poésie, comme on recueille la sève d'érable dans la terrine, et la sève d'érable, c'est bon. [...],

il conclut que ce poème "sans nom" dans son "herbier" est "une des fleurs qui sentent encore". Pour Brunet, "cette grenouillière crie plus vertement encore que la grenouillière de René Chopin, ce qui n'est pas un mince compliment".

Une note explicative confirme l'appartenance de cette pièce au recueil qui devait porter le nom de Terra Nova:

> Ce poème de Jean Aubert Loranger est un extrait de Terra Nova et j'ai dû, pour m'en saisir, user de ruse.

> Loranger sera mécontent que je publie cette pièce dans une feuille dont la politique n'a point sa faveur. A mon sens, le critique d'Art que je suis, tout comme le monteur de cirque, ne demande pas au fauve la permission de l'encager, ne serait-ce que pour une fin de semaine. Disons ici que la zoologie passe avant l'anthologie.

Deux jours plus tard, Les ouaouarons d'Albert Ferland, un poème à rimes croisées, paraissent dans Le Devoir (Albert Ferland, Les ouaouarons, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 175, 31 juillet 1937, p. 20).

René Chopin avait publié son poème sur les grenouilles en 1918 (René Chopin, Le plaisir d'entendre les grenouilles dans la campagne, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 5, mai 1918, p. 145-147), puis il l'inséra, avec des variantes, dans son recueil Dominantes (René Chopin, Dominantes, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, p. 113-118). On retrouve ce texte, mutilé de plusieurs vers, dans Le Canada (René Coopin [sic], Les grenouilles, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 297, 23 mars 1929, p. 5). Dans un Curieux Diptyque, Loranger apprécie en ces termes le poème de Chopin qu'on avait osé publier:

> Chopin écrivit alors son chef-d'oeuvre, les Grenouilles. Pensez donc, le Nigog publia cette pièce en vers libres! Ces grenouilles ne pouvaient croasser (sic) que dans les bassins du Luxembourg! Ce n'était pas des crapauds!

(Jean-Aubert Loranger, Curieux Diptyque. De la revue le Nigog ou (sic) journal le Jour, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 46, 30 juillet 1938, p. 8. Il s'agit du mot au).

2. On rencontre une semblable comparaison dans le conte Une douleur muette ou des grenouilles bavardes:

> Dehors, le printemps dominait par une rumeur de savane où les grenouilles devaient être aussi nombreuses que les étoiles

(Jean-Aubert Loranger, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 20, 19 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 134).

3. Une expression analogue revient dans le conte intitulé Le garde forestier:

> Ici, la nuit venue, à droite de la réserve (et les doigts des procureurs se promenaient encore sur les cartes), d'autres Indiens, chaque fois des femmes à châle, venaient au fanal ou à la torche bêcher des vers pour le lendemain, jour de pêche

(Jean-Aubert Loranger, Le garde forestier, in Les Idées, Montréal, 5e année, vol. 9, no 4, avril 1939, p. 316-317. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette

Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 109).

4. Dans le conte, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, Loranger évoque le même bruit aigre:

> La nuit est pleine de craquements. On dirait quelqu'un qui se retourne dans son lit. Oui, une paillasse de paille qui "craque"

(Jean-Aubert Loranger, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 20, 19 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 136).

P. 526 5. Encore ici le bruit de la pluie sur le toit ressemble au crépitement du feu:

> la tôle du toit crépitera sur la cuisine. C'est à croire aussi qu'un feu persiste sous les combles, ou que la pluie pétille

(Jean-Aubert Loranger, Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 20, 19 mai 1940, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 136).

6. Dans le conte intitulé Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, l'auteur note aussi:

> Et il s'était mis à pleuvoir sur les labours

(Jean-Aubert Loranger, Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 3, 19 janvier 1941, p. 18. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 136).

P. 527 SUR L'ABSIDE DE MONTREAL

1. Ce poème a paru dans Le Jour à la suite d'un article d'Emile-Charles Hamel sur la mort de Loranger (Emile-Charles Hamel, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8). Après une brève rétrospective sur sa carrière journalistique, Hamel parle de son caractère "attachant", de son "esprit hardi et libre, exempt de tout préjugé et de toute superstition", de son "talent original et neuf". Puis il trace le bilan de son oeuvre:

> On connaît généralement de lui deux recueils, Atmosphères et Poèmes [sic]. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il était également l'auteur d'une grande suite de poèmes en prose inspirés de sujets canadiens, Terra Nova. Un hasard douloureux a voulu que le manuscrit de cette oeuvre, très belle et connue de seulement quelques initiés, soit détruit avant la publication. Des dix pièces qui devaient former Terra Nova, j'avais conservé une copie de la première. En regrettant de n'avoir pas, au moment où je les avais en mains, recueilli des copies de toutes, je veux au moins publier, en ce jour de deuil, ce chef-d'oeuvre qu'est, à mon sens, Sur l'Abside de Montréal.
>
> Ce sera un ultime hommage à celui qui fut un de mes amis les plus chers.

(ibid).

Loranger reprend en entier, avec quelques variantes, l'Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours en donnant au poème la disposition typographique d'un texte en prose. Il ajoute à ces lignes un long développement qui correspond à une vision nouvelle de la Madone et du fleuve. Voici la partie du texte qui est une réplique de l'Ode et ses variantes en souligné:

> Si haut que nous ayons construit la basilique des marins sur la côte et malgré l'hiver, l'océan des quatre saisons balance ici les ex-voto: non loin de Bon-Secours où la Vierge a dressé sur l'abside, face au port, sa taille biblique, jamais au large des bassins, les glaces n'ont refermé les mares.
>
> Salut! Notre-Dame éployée à la proue du temple! Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que tes bras demeurent inlassablement tendus: l'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve pour que là-bas fût ignoré l'emblème des départs différés. Le golfe inutile où les banquises font escale à marée haute coule encor vers la mer, ses rives dénudées ne gardent pas l'azur de se mêler aux flots.
>
> Bien que le reflux de la marée ait fauché tous les mâts dans la rade et que nos tristes cheminées ne gardent plus le chemin de la nue, les courants contraints par la crue printanière immergeront les barques endormies sur la côte hivernale. Armateurs repris de l'irascible désir d'arracher au lointain l'énigme de la mer, je croiserai de nouveau mes mâts contre l'horizon.

A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue, les vents dérouleront de blanches voiles et lorsque poudroieront les digues débordées, je suspendrai mes rames en ex-voto.

2. On l'appelait plus volontiers la "Chapelle des Matelots" (Promenade à pied dans le Vieux Montréal, Montréal, [s.e.], Service des Relations publiques de la Ville de Montréal, Division tourisme et renseignements, 1972, p. 16). Les membres de l'Union des Débardeurs du port s'y rendaient chaque année en procession faire un pèlerinage, en empruntant souvent les rues Champ-de-Mars, Saint-Gabriel, Notre-Dame et Bonsecours. Parfois les pèlerins étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient pas tous trouver place à l'intérieur du sanctuaire (Les débardeurs à Bonsecours, in Le Devoir, Montréal, vol. 18, no 136, 13 juin 1927, p. 2). Cette coutume se perpétua et persista chez les gens de mer (Les débardeurs à Notre-Dame de Bonsecours. Ils feront, dimanche prochain, leur pèlerinage annuel à l'antique chapelle. Election d'officiers, in La Presse, Montréal, 45e année, no 195, 5 juin 1929, p. 29) et plusieurs marins déposèrent dans la chapelle des bateaux miniatures en ex-voto (Promenade à pied dans le Vieux Montréal, p. 16).

3. Vers la fin du XIXe siècle, on fit remplacer la "vigie" qui "manquait d'autorité" par une statue colossale de trente pieds:

> on confia à Edouard Meloche la construction du rond-point actuel, surmonté d'une statue monumentale (trente pieds). De nouveau, donc, l'étoile est sur la mer, et quand le bateau follement fleuri appareillera pour aller annoncer partout que la servitude d'Egypte est finie, c'est d'ici qu'il devra partir

(Gustave Lamarche, Quelques clochers, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Regards sur Montréal, 1966, p. 64).

Dans un Curieux diptyque, au titre pompeux, Montreal, Paris of the New World!, Loranger justifie sa comparaison entre Montréal et la Capitale française par l'évocation de l'énorme statue qui, par sa position géographique, équivaut à la Tour Eiffel:

> nous n'avons pas de Tour Eiffel, mais la taille biblique de Bonsecours, et l'accueil de ses bras tendus comme une vergue garde la tête du plus grand fleuve du Monde!

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Montreal, Paris of the New World!, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 16, 31 décembre 1938, p. 8).

P. 528 4. Au temps de la grande marée touristique des voyages vers l'Ouest (Sur les Rocheuses (Fragment, variantes et notes explicatives, 1ère note, Thèse, p. 1186-1192), la vision "continentale" du poète trouve sa consistance et sa raison d'être dans le cycle des saisons dont l'alternance préside aux comportements des grandes eaux fluviales. La statue est le centre du spectacle "où, "la basilique des marins" devient un navire qui symbolise le destin personnel du poète en même temps que le destin collectif" (Jacques Blais, De l'Ordre et de l'Aventure. La poésie au Québec de 1934 à 1944, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Vie des Lettres québécoises, no 14, 1975, p. 271).

P. 529 5. Dans un de ses contes, Les grincements d'une chaise berceuse abusive, l'auteur reprend le même passage en inversant le mouvement:

> Une autre fois, les craquements se confiaient à l'écho du corridor et des pièces. Toute la maison semblait geindre, comme l'armature d'un navire aux prises avec une tempête. Je percevais les vents, puis des voiles se déchiraient du bas jusqu'en haut, comme dans le Temple de la Passion

(Jean-Aubert Loranger, Les grincements d'une chaise berceuse abusive, in La Patrie, Montréal, édition dominicale,

section magazine, 6e année, no 40, 6 octobre 1940, p. 22. Idem, Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, p. 220).

6. Loranger écrit:

> La profondeur du ciel a pressé ce grand arc à ne point relâcher ses lumineux cordages d'avril!

(C'est nous qui soulignons). Selon le dictionnaire Robert, l'usage veut plutôt l'emploi de la préposition "de" après le verbe "presser".

p. 530 (MAIS AU SIECLE PROCHAIN)

1. Ce poème en prose a été publié pour la première fois en 1977 par André-G. Bourassa (Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions de l'Etincelle, 1977, p. 49-50) avec la note:

> Ce texte est inédit. Il avait été communiqué par Charles Doyon à Henri Tranquille qui le remit à Marcel Saint-Pierre de La Barre du jour

(ibid., p. 50).

2. Loranger reprend une idée contenue dans la 2e strophe, 3e vers, du poème Sur les Rocheuses:

Sa charpente ne survivrait pas au temps que met le bois mort à pourrir

(Poèmes retrouvés. Sur les Rocheuses (Fragment), Thèse, p. 520).

# VARIANTES ET NOTES EXPLICATIVES

## POEMES RETROUVES

### LISTE DES CORRECTIONS

| Texte publié pour la première fois | Texte corrigé | Lignes[1] | | Pages (Thèse) |
|---|---|---|---|---|
| SUR LES ROCHEUSES | | | | |
| ce | se | 14 | 14 | 520 |
| (VEILLEURS DE FEUX) | | | | |
| cîmes | cimes | 1 | 1 | 524 |
| cîmes | cimes | 9 | 7 | 524 |
| (SUR L'ETANG, PARMI LES JONCS) | | | | |
| lune, | lune | 11 | 8 | 525 |
| traineau | traîneau | 21 | 14 | 525 |
| sècheresse | sécheresse | 33 | 3 | 526 |
| SUR L'ABSIDE DE MONTREAL | | | | |
| berges | gerbes | 33 | 19 | 528 |

---

[1] Nous indiquons d'abord la ligne qui paraît dans le texte publié pour la première fois, puis celle qui figure dans notre thèse.

## DEDICACES

P. 532 DEDICACE A LOUIS DANTIN

1. "en grande sympathie de pensée pour le délicat critique": telle est la sobre dédicace de Loranger à Louis Dantin sur la première page d'un exemplaire des Atmosphères (1920), que le poète envoie au critique, résidant alors aux Etats-Unis depuis 1903 (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Textes choisis et présentés par Yves Garon, Montréal et Paris, Fides, Collection Classiques canadiens, no 35, 1968, p. 17). La même année — 1920 —, Louis Dantin fait paraître un premier article de critique dans La Revue Moderne (ibid.). L'un commence ouvertement sa carrière poétique; Loranger a alors 24 ans. L'autre poursuit son aventure de critique; Dantin est déjà un maître. En 1920, il a 55 ans, étant né le 28 novembre 1865 à Beauharnois (ibid., p. 14).

Durant toutes ces années, la vie lui a confié une lourde expérience de mise en abîme, qui a broyé et transformé tout ce qui séjournait en lui comme par effraction: son éducation première et sa foi religieuse. L'aîné d'une famille de huit enfants, Eugène Seers, de son vrai nom, sentit très tôt les contraintes d'une éducation familiale toute préoccupée de faire de lui un futur prodige (Gabriel Nadeau, Louis Dantin. Sa Vie et son Oeuvre, Manchester,

New Hampshire, Les Editions Lafayette, 1948, p. 11). En outre, dès l'âge de 17 ans, au cours d'un voyage en Europe, il se fourvoie, pour ainsi dire, au monastère, à la faveur d'une crise de mysticisme:

> Cet autel constellé de cierges allumés, parfumé d'encens, ces adorateurs prosternés devant l'Hostie, me transportèrent dans un autre monde, dans un monde mystique. Je crus voir devant moi, resplendissant de la Gloire du Seigneur, l'Arche de la Nouvelle Alliance, la vraie Demeure de Dieu parmi les hommes

(ibid., p. 17).

Cette décision, prise à la fin d'un voyage à caractère touristique, où Eugène, envoyé par ses parents, devait s'ouvrir au monde et, peut-être, se fermer à une vocation qu'il leur avait déjà déclarée, s'avéra paradoxalement fatale au jeune prosélyte:

> J'ai toujours été cruellement puni, chaque fois que j'ai pris en mains les rênes de ma destinée; j'étais né uniquement pour suivre les courants de la vie et m'abandonner à leurs caprices

(ibid., p. 14).

On sait qu'"il a cru devoir reprendre sa liberté" après vingt ans de vie religieuse (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Textes choisis et présentés par Yves Garon,

p. 7), ajoutant à son drame personnel les affres d'un scandale que nourrissaient, à tort, ses proches et quelques-uns de ses amis, ainsi que l'attitude hostile de presque tous ceux qui le connaissaient.

Quand il emprunte le pseudonyme de Louis Dantin, en 1900 (ibid., p. 15), il s'intéresse à la littérature. Il a auparavant publié, dans Le Petit Messager du Très Saint-Sacrement, ses premiers poèmes, sous le nom de Serge Usène (ibid.). Il offre maintenant sa collaboration à Louvigny de Montigny qui quitte à ce moment Les Débats pour fonder L'Avenir (ibid.). C'est dans ce journal — Les Débats — que Dantin publie en 1902 son étude critique sur Nelligan (Paul Wyczynski, Bibliographie descriptive et critique d'Emile Nelligan, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Bibliographies du Canada français, no 1, 1973, p. 96, no 304). Il avait fréquenté le jeune poète "vraisemblablement" d'"avril 1896" [...] "à août 1899", jusqu'à l'entrée de celui-ci à la Retraite Saint-Benoît (Yves Garon, Louis Dantin et la "critique intime", in La Revue de l'Université Laval, Québec, vol. 16, no 5, janvier 1962, p. 421). Il nous en a laissé un portrait saisissant:

> Une vraie physionomie d'esthète: une tête d'Apollon rêveur et tourmenté, où la pâleur accentuait le

> trait net, taillé comme au ciseau dans un marbre. Des yeux très noirs, très intelligents, où rutilait l'enthousiasme; et des cheveux, oh! des cheveux à faire rêver, dressant superbement leur broussaille d'ébène, capricieuse et massive, avec des airs de crinière et d'auréole

(Emile Nelligan, Emile Nelligan et son Oeuvre, Montréal, (Beauchemin), 1903, p. iv, préface par Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers). Après l'événement fatal survenu à son ami, il décide de réunir ses vers en volume. Mais son exil précipité aux Etats-Unis l'empêche de mener lui-même à terme ce dernier hommage à Nelligan:

> "J'ai moi-même, écrivait-il plus tard, surveillé l'impression jusqu'à la moitié du volume, ou plutôt jusqu'à la page 70; cette impression se faisait sur les presses de la communauté, dont je faisais partie. Ce fut juste à ce point que je partis pour les Etats-Unis; [...]"

(Gabriel Nadeau, op. cit., p. 41).

C'est du fond de sa solitude que Dantin commence une correspondance suivie avec quelques amis. Il peut ainsi se tenir au courant de la vie littéraire au Canada français. Ainsi, en 1920, il entreprend avec Olivar Asselin des relations épistolaires qui, tout en le délassant grâce à "l'écho des potins et des chicanes littéraires d'outre-frontière" (ibid., p. 81), l'amènent à collaborer à La

Revue Moderne que dirige Madeleine Huguenin:

> Puis notre écrivain s'isola dans une retraite absolue d'où, en 1930 [sic], je réussis à le tirer pour l'installer à la Revue Moderne que j'avais fondée et où Louis DANTIN, quelques mois après cette fondation, tenait la rubrique "Critique littéraire", et publiait des contes, dont certains, dans le goût du terroir, exprimaient l'âme du paysan, mais n'insistait pas sur l'épellation du langage quelquefois savoureux de ses personnages

(Madeleine [Huguenin], Nos amis les livres. Bibliographie de Louis Dantin (Par Marcel Mercier), in La Patrie, Montréal, 61e année, no 131, 29 juillet 1939, p. 24). En 1938, il écrit dans Le Jour de Montréal que dirige Jean-Charles Harvey. Il y fera paraître, de 1938 à 1942 (Placide Gaboury, Louis Dantin et la critique d'identification, Montréal, Hurtubise HMH, Collection Reconnaissances, 1973, p. 240-246), "près de 160 articles sur le "livre américain" (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Textes choisis et présentés par Yves Garon, p. 17). Et la correspondance de Louis Dantin, à elle seule, est d'une grande richesse pour nos lettres. En effet,

> [elle] comprend quinze cents lettres et contient à peu près toute l'histoire littéraire, grande et petite, de son temps

(Gabriel Nadeau, op. cit., p. 81).

Si Louis Dantin est l'auteur de contes, de poèmes et de romans, il s'impose avant tout par son talent de critique littéraire. "Dantin fut le meilleur de nos critiques et le devint du premier coup par son étude sur Nelligan", nous dit le docteur Gabriel Nadeau (op. cit., p. 92). Par son jugement délicat et sûr, et par sa prose qui est, selon Marcel Mercier,

> d'une étincelante simplicité, riche de sentiments et d'images, passant de la pureté plastique à un lyrisme chaleureux, [...] (prose) d'un ordre achevé

(Marcel Mercier, Bibliographie de Louis Dantin, [s.e.], Saint-Jérôme, Imprimerie J.-H.-A. Labelle, 1939, p. 13), "Dantin fut le miroir qui refléta et agrandit la beauté des oeuvres" (Gabriel Nadeau, op. cit., p. 93).

L'attitude d'esprit qu'affiche Dantin devant les travaux des écrivains se fonde sur des principes qui nous apparaissent aujourd'hui encore plus aptes à favoriser l'épanouissement de notre littérature qu'à entraîner son extinction:

> Non seulement il faut juger les oeuvres avec une largeur sympathique: il faut les replacer dans leur milieu, dans leur époque, et les juger aux normes de leur temps -

(Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Poètes de

l'Amérique française. Etudes critiques, Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Les Jugements, 2e série, 1934, p. 17). Il s'élève avec énergie contre la critique outrancière:

> Car [dit-il] avez-vous remarqué combien cette critique est facile? [...] Avec un vocabulaire épicé, hérissé de sarcasme, on s'en tire à merveille sans avoir besoin d'une idée. [...] On dirait que ces gens [...] redeviennent hommes des cavernes à la seule présence du volume

(Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Gloses critiques. Faits - Oeuvres - Théories, Montréal, Editions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 203). Ses principes en art le guident "à égale distance" [...] "de l'encensement bénévole, et de l'éreintement de parti pris" (ibid., p. 70), fustigeant du même coup ce qu'il appelle la "critique de néant":

> faite de lieux communs et de platitudes, qui se paie d'à-peu près, de formules toutes faites, de termes généraux, de comparaisons lointaines, sans atteindre jamais le noyau, la substance d'une oeuvre

(ibid., p. 70).

Dantin n'épouse pas cependant la cause régionaliste même s'il prétend la légitimer. Pour lui, "l'art n'a pas de patrie". S'il accepte qu'une littérature ait "toute

une section régionale." (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Textes choisis et présentés par Yves Garon, p. 31), il réclame pour elle "la liberté de s'épandre plus loin":

> Je crois (...) (dit-il) que notre littérature doit être nationale, mais nationale par le dedans, par la force de ses créations (...), non par un localisme exclusif d'inspiration, de sujets ou de langage

(ibid.). Partisan d'un art sans frontières, il est ainsi proche des idées que prônait Le Nigog.

Contre les détracteurs de nos lettres et ceux qui refusent de nous reconnaître une littérature, il proclame que ce n'est pas nier la nôtre "que de constater ses faiblesses" (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Gloses critiques. Faits - Oeuvres - Théories, p. 210). Car "si elle ne mérite pas encore qu'on s'en extasie", elle "est au moins digne qu'on la respecte" (...). Et, "partant de très bas, elle est montée durant cette ère en progrès constant" (ibid.). Son optimisme lui fait voir, au contraire, en elle "la marque multiple du talent" (ibid.).

Quelle fut la réaction de Dantin à l'oeuvre de Loranger? Dans Poètes de l'Amérique française, il consacre huit pages aux Atmosphères (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Poètes de l'Amérique française. Etudes

critiques. L'Anthologie des Poètes Canadiens - Alphonse Beauregard - Paul Morin - Blanche Lamontagne - Jean Charbonneau - Marie Lefranc - Albert Dreux - Jean-Aubert Loranger - Lionel Léveillé - Edouard Chauvin - Francis Desroches - Robert Choquette - Jovette-Alice Bernier - Paul Gouin - L'abbé F.-X. Burke - Les Poètes Haïtiens, Montréal, New York et Londres, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, p. 132-139. Ce texte avait aussi paru in extenso sous le titre: Chronique littéraire. Quelques livres d'hier, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 5, 15 mars 1921, p. 13-16. Cf. p. 14-15). En Loranger, il perçoit un "prosateur nouveau" qui aspire à "tenter dans les régions neuves de l'idée et de l'expression de hautes et magnifiques fortunes" (ibid., p. 132-133). C'est l'esprit aventureux, le côté moderne de son style qu'il loue chez le poète. Le passeur en particulier retient son attention. Si le fond même de ce récit poétique représente une "donnée" (...) "simple et humaine", faisant "appel à des sentiments élémentaires et profonds", le style affiche "une naïveté de surface recouvrant la recherche intense, d'une syntaxe embrouillée à dessein, d'une incorrection caressée et voulue" (ibid., p. 135). Des Signets témoignent "d'une vision bien nette" chez l'auteur. Et Dantin, citant ce passage:

> Avec l'hiver, soudain, les petits bateaux se sont tus au port comme les grenouilles quand l'étang gèle, et le dernier paquebot, avec derrière lui l'eau épaissie qui bouge encore, se hâte vers le bout du fleuve qui est la mer

(Dantin a apporté quelques corrections au texte de Loranger. Aussi, nous citons ces lignes telles qu'elles apparaissent dans Poètes de l'Amérique française, p. 138-139), conclut:

> Ce sont de ces traits de plume qui me donnent foi en l'écrivain naissant qu'est peut-être M. Loranger

(ibid., p. 139). Il le félicite enfin "de son audace" et souhaite "long voyage à sa barque neuve sur des océans qu'il aura découverts, ou peut-être même creusés" (ibid.).

Et Dantin passe sous silence les Poëmes de Loranger, publiés en 1922. On s'explique son abstention par sa méfiance et même son hostilité à l'égard du vers libre (Placide Gaboury, op. cit., p. 141). Contrairement à Loranger pour qui le vers libre constituait la partie intégrante de la modernité en art, Dantin, lui, préférait encore le vers classique, et il hésitera "longtemps avant de prendre une position définitive". Ses notes sur le sujet, rédigées en 1939, s'intitulent d'ailleurs sans équivoque, "Les limites du vers libre" (ibid.). Quant à Loranger, il fut l'un des premiers au Canada français à instaurer cette forme. Si Dantin

n'a pas parlé de Poëmes, c'est qu'il devait sans doute n'être pas d'accord avec l'auteur du recueil sur ce point. Pourtant "il relève les vers libres [...] de René Chopin, Albert Dreux, Edouard Chauvin" (ibid.). Le critique avait-il une autre raison de garder silence en 1922 sur l'oeuvre la plus moderne publiée au Québec?

Ces deux écrivains ont eu parfois les mêmes attirances sur le plan professionnel et connu les mêmes infortunes sur celui de l'existence. Ils ont collaboré au Jour à peu près en même temps. Dantin expédiait par courrier ses articles tandis que Loranger pouvait transmettre son Curieux diptyque directement au journal, sans personne interposée. Ils ne se sont probablement jamais rencontrés. Dantin, banni par ses proches (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Les sentiments d'un père affectueux. Lettres de Louis Dantin à son fils, Trois-Rivières, Les Editions du Bien Public, Collection Les Cahiers Louis Dantin, cahier no 2, 1963, p. 14, Préface par Gabriel Nadeau) et son propre milieu, fut contraint de subir l'exil jusqu'à sa mort survenue le 17 janvier 1945 (Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), Textes choisis et présentés par Yves Garon, p. 17). Loranger, renié en quelque sorte par des membres de sa famille (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le

16 juillet 1971), doit rentrer plein d'amertume au pays. Ils ont écrit chacun des contes du terroir; c'était pour exprimer, il va sans dire, des sentiments divergents sinon opposés.

DEDICACE A JEAN-BAPTISTE LAGACE

1. Cette dédicace — qui paraît dans Les Atmosphères (1920) — d'un poète à un spécialiste de l'art tient plus, chez le premier, d'une vague compromission avec la beauté que d'une affinité de tempérament artistique avec le second.

Né le 3 novembre 1868 à Montréal, Jean-Baptiste Lagacé fit ses études classiques au collège de Montréal et au collège Sainte-Marie (Lucienne Gamelin, Bio-bibliographie de M. Jean-Baptiste Lagacé, Professeur de l'histoire de l'art, Docteur de l'Université de Montréal, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 30 spetembre 1947, p. 9). Il étudie ensuite le dessin avec Edmond Dyonnet, un artiste français qui eut la bonne fortune d'enseigner à Montréal, d'abord au Conseil des Arts et Métiers, puis à l'Ecole des Beaux-Arts qui venait d'être fondée en 1922 (Edmond Dyonnet, Mémoires d'un artiste canadien, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Cahiers du Centre de Recherches en Littérature canadienne-française, 1968, p. 44-50). Lagacé poursuivra sa formation à l'Art Association (Olivier Maurault, Propos et portraits, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, p. [253]. Toute sa vie fut consacrée à

l'art et particulièrement à l'enseignement de cette discipline au Monument National:

> M. Jean-Baptiste Lagacé enseigne l'Histoire de l'art au Monument National depuis plus de 32 ans. C'est dire qu'il est un pionnier dans ce domaine. M. Napoléon Bourassa a bien prononcé diverses conférences sur l'Histoire de l'art, mais M. Lagacé a été le premier à donner un cours régulier sur cette matière

(M. J.-B. Lagacé et l'Histoire de l'Art, in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 236, 10 octobre 1942, p. 16). Il occupa "la chaire d'histoire de l'art de l'Université Laval — chaire qu'il conserva à l'Université de Montréal lorsque celle-ci se constitua de façon autonome" (Autour et Alentour, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 221, 21 décembre 1946, p. 4). Voilà un des aspects rayonnants de sa carrière. En même temps, et dès 1911, la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal le prit à son service comme professeur de dessin au Plateau (Paul-Emile Borduas, Projections libérantes, in Etudes françaises, Montréal, vol. 8, no 3, no spécial, Paul-Emile Borduas. Projections libérantes. Edition annotée établie sous la direction de François Gagnon, août 1972, p. 254, note 23). Nul doute que Loranger le rencontra à cet endroit car il fréquentait l'institution à cette époque (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1910-11. Registre

d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1911-1912. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1912-13. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1913-1914. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1914-1915, Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal). Pour l'année scolaire 1928-1929, on désigne Borduas pour remplacer Lagacé au Plateau, hélas! pour peu de temps (Paul-Emile Borduas, op. cit., p. 255-256), car il fut lui-même remplacé par un "professeur désireux de réussir dans la vie" (ibid., p. 256). Mais les routes des deux artistes s'étaient croisées. Lagacé n'oubliera pas Borduas. "Inspecteur du dessin" à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal (ibid., p. 259, note 40), Lagacé recommandera le réengagement de son infortuné confrère pour septembre 1933 (ibid.), qui, depuis son retour de Paris en 1930 (ibid., p. 257, note 31), s'efforce de survivre en proposant des projets de décoration d'églises, la plupart du temps refusés (ibid., p. 258, note 37).

Enseignant, conférencier, superviseur du dessin, Lagacé donne quelques expositions de ses oeuvres, consistant

surtout en des pastels et des aquarelles (C[harles]-E[douard] Parrot, Exposition. Les oeuvres de M. Lagacé, in Le Devoir, Montréal, vol. 10, no 76, 1er avril 1919, p. 2. Les tableaux de M. Lagacé, in Le Devoir, Montréal, vol. 10, no 97, 26 avril 1919, p. 9). Il illustre aussi des livres, par exemple, un roman, Charles Guérin (Pierre-J[oseph]-O[livier] Chauveau, Charles Guérin. Roman de moeurs canadiennes, Montréal, La Cie de publication de la Revue Canadienne, 1900, 384 p. Introduction par Ernest Gagnon, p. 5-6), un recueil de poèmes, Coups d'Ailes (Jean Bruchési, Coups d'Ailes, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, 162 p. "Coups d'Ailes" de Jean Bruchési, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 275, 25 février 1922, p. 9). Son activité artistique se poursuit. Il réalise de nombreuses maquettes de chars allégoriques à la demande de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Ainsi en 1929, au thème du défilé historique, Les Contes et les Légendes populaires au Canada français, répondent trente maquettes de Monsieur Lagacé (Contes et Légendes populaires. Ce thème sera développé en trente chars allégoriques dessinés par le prof. J.-B. Lagacé. Le terroir. Inoubliable souvenir que laissera la célébration de la St-J.-Baptiste, in Le Canada, Montréal, vol. 27, no 2, 5 avril 1929, p. 5. La procession du 24 juin, in

La Presse, Montréal, 45e année, no 159, 23 avril 1929, p. 31). Il est, de plus, l'auteur des dessins des magnifiques vitraux de l'église Notre-Dame à Montréal (Lucienne Gamelin, op. cit., p. 6).

D'autres activités en relation avec ses goûts artistiques l'ont attiré. Par exemple, vers 1900, il fait partie du Cercle Ville-Marie (ibid., p. 15), que connaîtra plus tard, comme critique, Loranger (introduction, Thèse, p. 35-38). En 1922, il accompagne un groupe de pèlerins à Rome, à l'occasion du Congrès Eucharistique. On visitera en même temps plusieurs pays d'Europe et le professeur Lagacé donnera des causeries artistiques et historiques sur les monuments visités (Le pèlerinage de l'agence Cook, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 55, 8 mars 1922, p. 5).

Contrairement à Loranger en conflit avec son pays (Poëmes. L'invitation au retour, Thèse, p. 498-499), Lagacé est un patriote militant. En 1919, il est président du comité du monument Dollard. L'année suivante, il assiste au dévoilement du monument du héros, sculpté par Alfred Laliberté (Pour les héros du Long Sault. Une belle cérémonie a marqué l'inauguration du monument Dollard, hier après-midi au parc LaFontaine - Le consul de France a présidé le dévoilement - La pluie a soudainement interrompu la série des discours,

in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 148, 25 juin 1920, p. 1). En 1915, il est secrétaire général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (Aux origines de l'Oeuvre du Livre français. Une lettre et un document, in Le Devoir, Montréal, vol. 29, no 218, 20 septembre 1938, p. 10), puis il occupe le poste de vice-président (L'anniversaire de la métropole, in La Presse, Montréal, 37e année, no 163, 17 mai 1921, p. 21. La fête du 24 juin, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 276, 27 février 1922, p. 8). En 1931, il émet une opinion concernant un plan soumis pour l'érection d'une basilique à Gaspé, à l'endroit où Jacques Cartier aurait mis pied à terre en 1534 (G[eorges]-E[mile] Marquis, Un superbe monument, in Le Terroir, Québec, vol. 13, no 5, octobre 1931, p. 10-11). Avec la Société Saint-Jean-Baptiste, il participe à la campagne du livre français au profit des minorités françaises de l'Ontario (Aux origines de l'Oeuvre du Livre français. Une lettre et un document, in Le Devoir, Montréal, vol. 29, no 218, 20 septembre 1938, p. 10).

Artiste et homme d'action, professeur et patriote, Jean-Baptiste Lagacé ne passe pas inaperçu dans son milieu, ni à l'étranger. En 1924, il se mérite une décoration du gouvernement français: il en reçoit les palmes académiques

(Dîner en l'honneur de M. J.B. Lagacé. Ses confrères de la faculté des lettres de l'Université le fêtent à l'occasion de sa récente décoration, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 30, 9 mai 1924, p. 8). En 1936, l'Université de Montréal l'honore, avec E.-Z. Massicotte et Aegidius Fauteux, d'un doctorat honoris causa (A[lfred] A[yotte], Les "Trois docteurs". Plaquette de luxe sur MM. Massicotte, Fauteux et Lagacé par Me Victor Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 14, 20 janvier 1937, p. 2).

Si Jean-Baptiste Lagacé s'était acquis une réputation d'érudit avec ses conférences et ses cours, il n'abdiqua pas pour autant la pratique de l'art. Mais il n'a, semble-t-il, laissé aucune toile importante (Lucienne Gamelin, op. cit., p. 6). Comme artiste, sa technique est sobre, son inspiration plutôt traditionnelle:

> Passionné de la grande nature, de la lumière, de la clarté, il s'est épris de ses effets même les plus simples, pour les traduire en un style bien à lui, d'un pinceau d'une précision et d'une netteté qui concentrent tout son tempérament d'artiste.
>
> Il sait voir, il a le talent de bien voir. Sans courir à l'inconnu, il a borné son inspiration aux paysages de son village natal [sic], agréablement niché sur les bords du lac Saint-François

(C[harles]-E[douard] Parrot, Exposition. Les oeuvres de M.

Lagacé, in Le Devoir, Montréal, vol. 10, no 76, 1er avril 1919, p. 2). Y retrouve-t-on la "douce fraîcheur" verlainienne:

> L'artiste respecte les couleurs comme il aime la nature. Rien de choquant, rien de trop frappant si ce n'est la douce fraîcheur, la netteté d'expression. Les lignes sont tracées parfois avec vigueur mais sans rugosité

(ibid.)? Mais c'est du régionalisme! Loranger ne pouvait souscrire à toutes ces scènes de la campagne canadienne qui alimentaient l'imagination du peintre.

De goût classique, Lagacé est donc opposé à certains mouvements nouveaux qui lui apparaissent subversifs. Une pensée, tirée d'une de ses conférences sur l'art, titre de façon fort significative un article de journal: Le cubisme naquit de la rage de destruction et de nouveauté. Et le ton de l'article se fait l'écho de cette opinion abrupte:

> "Heureusement pour le bon renom de la France, il y a encore au pays de Poussin et de Watteau, des artistes consciencieux, probes ouvriers, qui, dans des oeuvres de haute inspiration, continuent la noble tradition du passé. (...)"
> (...) L'on compte sur la tradition pour abattre cette fureur d'émancipation et faire rentrer les artistes dans l'ordre

(Le cubisme naquit de la rage de destruction et de nouveauté.

Dont Cézanne fut le Messie posthume, déclara M. J.-B. Lagacé, professeur et critique d'art, au cours d'une causerie, samedi soir au Cercle Universitaire, sur "La Bataille des palettes". - Remarquable allocution de M. Jean Désy. - Les convives, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 7, 11 avril 1927, p. 8). Le cubisme, annonciateur de l'art non figuratif, tendait aussi à réduire l'accessibilité de l'art pictural à un groupe d'initiés. Lagacé est d'avis qu'il faut non seulement mettre l'art à la portée de tous, mais voir comme condition de sa survie le prolongement de ses racines jusqu'au sein de la foule:

> L'art n'est pas le fait d'une aristocratie; il s'étiole vite dans l'atmosphère surchauffée des salons; il lui faut, pour qu'il se couvre de fleurs, l'espace et le grand air; il faut, de plus, que ses racines plongent au coeur même du peuple, d'où lui vient le meilleur de son inspiration

(La peinture moderne. La conférence de M. Maurice Gagnon à l'Ecole du Meuble. Public nombreux à l'inauguration, hier soir - Présentation de M. Jean-Marie Gauvreau. M. Jean-Baptiste Lagacé trace une sorte de rétrospective de notre vie artistique, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 267, 19 novembre 1937, p. 2). Aussi, peut-il déceler dans l'éducation artistique au Québec des déficiences importantes:

> on n'a pas apporté un égal zèle à l'oeuvre éducative de notre population [...]

par la conférence, par la revue, par les expositions et surtout par la fondation du musée rétrospectif, tels ceux que possèdent de petites villes américaines; en second lieu, on n'a pas introduit dans les écoles supérieures l'enseignement de l'art sous ses deux formes, théorique et pratique: l'histoire de l'art et le dessin

(A[lfred] A[yotte], Double erreur dans le domaine artistique. M. Jean-Baptiste Lagacé signale plusieurs lacunes dans l'enseignement de l'art - Initiatives de collèges et de couvents - Le dîner à M. Lagacé au "Cercle Universitaire", in Le Devoir, Montréal, vol. 27, no 128, 3 juin 1936, p. 2).

Le pionnier de nos professeurs d'art au Québec, Jean-Baptiste Lagacé, a contribué à l'avancement de la cause artistique chez nous et en même temps à l'éveil du "sens de la beauté" (Pour un commissaire du tourisme. Une façon d'éveiller le sens de la beauté. M. J.-B. Lagacé fait d'heureuses suggestions pour faire admirer des touristes les endroits pittoresques qui sillonnent les routes de notre province, in La Presse, Montréal, 49e année, no 23, 11 novembre 1932, p. 13). Instruire et éduquer le public, tel était aussi l'objectif de la jeune équipe du Nigog ("La Rédaction", Signigication, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. [2-4]) dans laquelle militait Loranger. Traditionnel dans son enseignement, Lagacé était aussi partisan du

terroir. Le Nigog, plus moderne, ambitionnait d'ouvrir au peuple des tracés encore inconnus au Canada français (ibid., p. (4)). Tandis que Lagacé en était "resté au romantisme" (Autour et alentour, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 221, 21 décembre 1946, p. 4), Loranger participait spontanément à l'effervescence d'avant-garde qui animait le groupe du Nigog.

A sa mort survenue le 19 décembre 1946, Monseigneur Olivier Maurault a pu affirmer qu'il fut

> ce compagnon aimable, plein d'humour, ayant une opinion personnelle sur mille choses, tout à fait dépourvu de snobisme, classique dans ses goûts littéraires et artistiques

(Olivier Maurault, M. Jean-Baptiste Lagacé, in Le Devoir, Montréal, vol. 37, no 298, 28 décembre 1946, p. 1).

DEDICACE A MARIE-CLAIRE DAVELUY

1. Cette dédicace de Poëmes à Marie-Claire Daveluy s'adresse uniquement à la femme de lettres. Or l'on sait, et Loranger ne l'ignorait sans doute pas, que Marie-Claire Daveluy avait, déjà en 1922, amorcé une carrière très diversifiée, n'ayant publié que son premier livre, L'Orphelinat catholique de Montréal, ([Montréal], Le Devoir, 1919, 101 p. Cf. Lucille Collette, Petit essai de bio-bibliographie sur la personne et l'oeuvre littéraire, historique et bibliographique de Mlle Marie-Claire Daveluy, Bibliothécaire-adjointe et chef du catalogue à la bibliothèque municipale, membre de la Société Historique de Montréal, directrice et professeur à l'Ecole des bibliothécaires de l'Université de Montréal, présenté à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1938-1939, p. 9).

Femme aux talents variés, elle se sent tout d'abord un attrait pour la musique dont elle rêve de faire une carrière, mais opte très tôt pour les lettres (Juliette Chabot, Marie-Claire Daveluy (1880-1968). Bibliothécaire et Femme de Lettres, in Bulletin de l'Association canadienne des bibliothécaires de langue française, Montréal, vol. 14, no 1, mars 1968, p. 12). On peut dire qu'elle commence à retenir l'attention du public par des

conférences, des causeries, reproduites dans La Bonne Parole (Lucille Collette, op. cit., p. 14-16), de nombreux articles dans plusieurs domaines: "historique, religieux, ou social":

> esquisses sur des figures féminines d'autrefois; dialogues sur les unions ouvrières; lettre sur les diaconesses dans l'Eglise primitive; etc.

(Mlle M.-Claire Daveluy. Femme de lettres, conférencière, bibliothécaire, in Raphaël Ouimet, Biographies Canadiennes-Françaises, Montréal, [s.e.], 2e année, 1922, p. 289). Elle collabore à L'Action Française, à La Revue Nationale et à L'Oiseau Bleu (ibid.). C'est dans cette dernière revue qu'elle publie, en 1921 et 1922, Les aventures de Perrine et de Charlot (Lucille Collette, op. cit., p. 9), roman historique pour la jeunesse, et qui lui vaudra le Prix David en 1924 (Les lauréats du Prix David. M. l'abbé Camille Roy obtient le premier prix pour son livre de critique à l'"ombre des érables en fleurs", MM. Jean Charbonneau et Harry Bernard ont le second, MM. Louis Francoeur, Philippe Panneton, abbé Elie Auclair, Pierre Dupuy et Millicent le troisième - Mlle Marie-Claire Daveluy le quatrième, in Le Devoir, Montréal, vol. 15, no 236, 5 décembre 1924, p. 8). Elle en recevra un second en 1934 (Les lauréats du Prix David, in La Patrie, Montréal, 56e année,

no 183, 28 septembre 1934, p. 32) pour Jeanne Mance, un ouvrage qui sera couronné par l'Académie française (Lucille Collette, op. cit., p. 10). Elle est admise dans les rangs du personnel de la Bibliothèque Municipale de Montréal lors de son ouverture en 1917, et, après un cours en bibliothéconomie à l'Université McGill, elle est nommée chef du catalogue, en 1920, et ensuite bibliothécaire adjointe jusqu'à sa retraite au début des années '40. Elle cumule ainsi deux fonctions (R[ita] Leclerc, Etudes d'auteurs canadiens. Marie-Claire Daveluy, in Lectures, Montréal, nouvelle série, vol. 5, no 3, ler octobre 1958, p. 35).

Ayant donc oeuvré très tôt dans ce domaine, elle est sans contredit la pionnière par excellence pour tout ce qui concerne l'organisation au Québec de l'aspect technique des bibliothèques. Quant à sa carrière et à ses autres écrits après 1922, nous référons le lecteur au Dictionnaire pratique des auteurs québécois (Daveluy, Marie-Claire (1880-1968), in Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, p. 172-174).

Jean-Aubert Loranger a passé outre aux nombreuses réalisations extra-professionnelles de cette femme d'action.

Il ne signale que le titre de femme de lettres chez cet écrivain qui fera une large part à la littérature enfantine et que le destin allait favoriser.

Contrairement au poète qui, dans ses écrits, ne mentionne jamais le nom de Yamachiche où pourtant était né son grand-père, Thomas-Jean-Jacques Loranger (registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1823), et où demeuraient les Lesieur-Desaulniers, amis de sa famille (F(rançois) L(esieur)-Desaulniers, Les vieilles familles d'Yamachiche. Dix généalogies. Avec préface par M. Raphaël Bellemare et une poésie de M. Nérée Beauchemin. Comprenant les Blais, Lacerte, Lamy, Loranger, Vaillancourt, Gérin-Lajoie, Boucher, Carbonneau, Caron, Comeau, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Libraires-Imprimeurs, 1898, tome I, p. 91-92), Marie-Claire Daveluy évoquait fréquemment la "Patrie intime" de Nérée Beauchemin (Armand Guilmette, Nérée Beauchemin. Son oeuvre. Edition critique, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1973, tome I, p. 149), le nom de Raphaël Bellemare (Marie-Claire Daveluy, Un canadien éminent. Raphaël Bellemare (1821-1906). Liminaire, in Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, vol. 12, no 1, juin 1958, p. 35-55. Idem, Un canadien éminent. Raphaël Bellemare (1821-1906).

Membre fondateur de la Société Historique de Montréal (suite), in Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, vol. 12, no 3, décembre 1958, p. 335-337). Idem, Un canadien éminent. Raphaël Bellemare (1821-1906). Membre fondateur de la Société Historique de Montréal (suite et fin), in Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, vol. 12, no 4, mars 1959, p. 535-573), de nombreux ancêtres (renseignement donné par Mademoiselle Juliette Chabot, le 13 juin 1979), particulièrement les Lesieur-Desaulniers dont elle descendait par sa mère, Maria Lesieur-Desaulniers, fille de médecin. Marie-Claire Daveluy naquit à Montréal le 15 août 1880 (Mlle M.-Claire Daveluy. Femme de lettres, conférencière, bibliothécaire, in Raphaël Ouimet, op. cit., p. 289). Loranger, enfant et adolescent, visitait cependant, avec sa mère, ses oncles et cousins Loranger, avocats et juges à Montréal (renseignement donné par Mademoiselle Mariette de Salaberry-Beaudry, le 15 mai 1975), et dont l'ancêtre, Rivard dit Loranger, venait également de Yamachiche (F[rançois] L[esieur]-Desaulniers, op. cit., p. 83-98).

Marie-Claire Daveluy a signé aussi des contes. Une de ses parentes, Mademoiselle Jeanne St-Pierre le rappelle en termes émouvants:

> "Pour nous, [...] elle était "la cousine qui raconte des contes". En

> effet, Marie-Claire Daveluy était apparentée aux St-Pierre; toute gaie, pétillante, vive qu'elle était, les enfants adoraient entendre ses contes. Elle en écrivit plusieurs, parmi lesquels: "Les aventures de Perrine et de Charlot", "Sur les ailes de l'Oiseau bleu", "Le filleul du roi Grolo"

(Marie-Claire Daveluy, la cousine qui savait raconter des contes, in La Presse, Montréal, 84e année, no 23, 27 janvier 1968, p. 53. Cet article a été écrit peu après le décès de cet être remarquable, survenu le 21 janvier 1968, à Montréal (Décès de Marie-Claire Daveluy, in Le Devoir, Montréal, vol. 59, no 19, 24 janvier 1968, p. 7). On voit aussi dans un Curieux diptyque que Loranger ne s'intéresse qu'à la femme de lettres:

> Il me plaît d'affirmer ici que les enfantines de mademoiselle Daveluy se peuvent comparer à celles de Valery-Larbaud [sic]. (C'est la plus belle [sic] éloge que je puisse décerner à mademoiselle Daveluy.)

(Jean-Aubert Loranger, Curieux diptyque. Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 50, 27 août 1938, p. 2).

Signalons enfin que, sur l'acte de naissance de son premier fils, daté du 2 juillet 1922, le nom du père, Jean-Aubert Loranger, est suivi du titre d'homme de

lettres (registre de l'état civil de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal, pour n'année 1922, no 110).

2. Dans la dédicace à Marie-Claire Daveluy, Jean-Aubert Loranger avait signé son nom en accolant les lettres "J" et "A" (il en est de même pour le "L" de Loranger qui est joint au "t" de Aubert), et en formant le "J" de telle façon que le lecteur pût croire qu'il s'agissait de "Hubert Loranger". Est-ce pour cette raison que l'on consigna ainsi le nom de l'écrivain ("Hubert Loranger"), lors de l'envoi du recueil Poëmes en vue de l'obtention du Prix David (Le concours du prix David. Le secrétaire provincial a reçu 75 travaux littéraires ou historiques. - Il en a accepté 60, in Le Devoir, Montréal, vol. 14, no 79, 5 avril 1923, p. 8. Cinquante concurrents pour le prix de littérature David, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 31, 6 avril 1923, p. 8), décerné pour la première fois (La session provinciale. Le projet de M. David et le prix de $500 aux écrivains. M. le secrétaire provincial expose les grandes lignes de son projet - Discours intéressants - Le texte du projet de loi - Voeux à M. Létourneau, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 21, 27 janvier 1922, p. 1-2)?

En outre, nous avons retrouvé, dans un registre de l'état civil, cette signature qui peut aussi prêter à confusion, c'est-à-dire où les prénoms de "J. Aubert" se lisent aisément en un seul: "Hubert" (acte de naissance de Dézéry-Jean-De Gaspé Loranger, né le 28 juin 1922 et baptisé le 2 juillet 1922, registre de l'état civil de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal, pour l'année 1922, no 110). Cette signature analogue se retrouve aussi dans la dédicace du livre Poëmes à Isaïe et Marguerite Nantais.

P. 533 DEDICACE A ISAIE ET MARGUERITE NANTAIS

1. La dédicace de Jean-Aubert Loranger à ses amis, "Isaïe Nantais et Margot", figure dans Poëmes (1922). Nantais conserva précieusement cet exemplaire toute sa vie.

Isaïe Nantais est né le 18 juillet 1888, à Holyoke, Massachusetts (renseignement donné par sa fille, Madame Lyse Nantais-Picher, le 17 mars 1976). Il épouse Marguerite Leclère le 27 février 1918 (ibid.). Ayant d'abord commencé ses études de médecine en 1909, il les abandonne après deux ans pour s'engager dans le journalisme de combat. Il fait ses débuts à L'Etudiant, journal de l'Université Laval à Montréal, supprimé en 1914, à la suite d'un article d'Olivar Asselin (Léonce Brouillette, Marcel Dugas: sa vie et son oeuvre, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat de l'université (en français), Québec, mars 1970, p. 40-41, note 79). Il passe ensuite au Pays où il devient rédacteur en chef, puis directeur aussi "en un temps", jusqu'à la disparition du journal (renseignement donné par Monsieur Isaïe Nantais, le 27 avril 1975), le 3 décembre 1921. Fondé par Godfroy Langlois, le 15 janvier 1910, Le Pays avait pour objectif de défendre "la politique du progrès intellectuel et social contre les coalitions d'intérêts et les entreprises des arrivistes" (André

Beaulieu et Jean Hamelin, Les journaux du Québec de 1764 à 1964, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Les Cahiers de l'Institut d'Histoire, no 6, Paris, Librairie Armand Colin, 1965, p. 137). Langlois défendait ostensiblement le libéralisme, ce qui amenait le journal à prendre position face à certaines orientations sociales concrètes. Ainsi, selon Isaïe Nantais, Le Pays luttait en faveur de l'instruction gratuite obligatoire, idée fortement combattue par Monseigneur Bruchési (renseignement donné par Monsieur Isaïe Nantais, le 27 avril 1975). Quoi qu'il en soit, Monseigneur Bruchési fit parvenir à ses diocésains une lettre pastorale datée du 3 juin 1912 au sujet de ce journal:

> Nos griefs sont d'un ordre supérieur: cette feuille, par son caractère, par son ton habituel, par ses railleries et ses critiques, par ses réclames imprudentes est devenue un péril pour l'intégrité de la foi de ceux dont le Seigneur nous a confié la garde. Nous serions en droit d'user envers elle de mesures répressives; mais nous nous souvenons de la parole de Notre-Seigneur qui recommandait de ne pas éteindre la mèche qui fume encore, et nous nous contentons pour aujourd'hui de cette franche et charitable monition

(Paul Bruchési, Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Montréal au sujet d'une revue et d'un journal de Montréal, no 92, 3 juin 1912, in Mandements. Lettres pastorales. Circulaires

et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection, Montréal, Arbour & Dupont, Imprimeurs de l'Archevêché, tome XV: [1911-1917], 1919, p. 55-56). Le 25 septembre 1913, Le Pays était définitivement condamné par l'Archevêque de Montréal:

> Considérant donc que Le Pays est de nature à nuire gravement aux intérêts religieux, et à causer un mal réel, surtout au sein de la jeunesse; [...] nous interdisons formellement la lecture de ce journal à tous les catholiques de notre diocèse

(Paul Bruchési, Mandement de Mgr l'Archevêque de Montréal au sujet du journal "Le Pays", no 104, 25 septembre 1913, in Mandements. Lettres pastorales. Circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection, Montréal, Arbour & Dupont, Imprimeurs de l'Archevêché, tome XV: [1911-1917], 1919, p. 183). Nantais collabora en plus au Matin, qui deviendra Le Mâtin, et à L'Autorité, deux journaux qui étaient la propriété de son ami Roger Maillet (renseignement donné par Monsieur Isaïe Nantais, le 27 avril 1975). Il préparait des éditoriaux portant surtout sur des questions politiques et il signait rarement les articles de son vrai nom. Son pseudonyme le plus fréquent à l'époque est Alain Saint-Genest (ibid.). Marcel Dugas, son ami, dédiera Confins "Au souvenir d'Alain Saint-Genest" (Tristan Choiseul (pseudonyme de Marcel Dugas), Confins, Paris, [s.e.], 1921, p. [4]).

Isaïe Nantais était un excellent dessinateur. Il illustra d'un dessin à la plume cette prose de Marcel Dugas, L'aurore sur le lac (Marcel Dugas, Diptyque. L'Aurore sur le lac, in La Revue Moderne, Montréal, 1ère année, no 11, 15 septembre 1920, p. 19). Il est l'auteur d'un dessin de L'Arche (Jean Chauvin, Ateliers. Etudes sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens. Illustrées de reproductions d'oeuvres, Montréal et New York, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, p. 102), de maquettes de livres d'écrivains canadiens-français, d'affiches pour le Service de Protection de la Forêt et de dessins inédits (lettre de Madame Lyse Nantais-Picher, le 17 mars 1976).

Ces dix années de journalisme, de 1911 à 1921, correspondent à l'époque où la vie de Nantais nous est le mieux connue. Car, par la suite, il prendra une tout autre direction qui le soustraira définitivement à l'activité littéraire de Montréal. Il travaillera, en effet, dans la fonction publique pour le gouvernement fédéral comme météorologue. Puis il sera garde-feu, planificateur forestier, etc. De 1940 à 1960, il est "secrétaire de la Commission de Géographie" (Léonce Brouillette, op. cit., p. 41, note 79). Cet homme, un intellectuel qui affichait une grande liberté de pensée, était au fond un artiste qui était resté très proche de la

nature et avait développé le sens de l'observation d'une façon remarquable.

Que fut Isaïe Nantais pour Loranger? D'abord, un ami qui demeurait à quelques pas du poète, sur la ruelle Saint-Christophe à Montréal (renseignement donné par Monsieur Isaïe Nantais, le 27 avril 1975). Nantais trace avec simplicité le portrait physique de Loranger: "C'était un beau type qui était dans la grandeur moyenne, avec de beaux traits, bien faits"; au moral, "un garçon agréable" et qui "n'était pas violent du tout" (ibid.). C'est par Alice Tétreau, la femme de Loranger, que les relations d'amitié s'établirent entre les deux familles (ibid.). Toutes deux avaient certes en commun des goûts littéraires. Ainsi, Jean-Aubert Loranger, qui devait présenter sa pièce, L'orage (Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 35-43, L'orage (Farce en un acte)), au printemps 1922, avait invité Madame Isaïe Nantais à monter sur la scène. "L'auteur jouera lui-même un rôle, à côté de Madame Isaïe Nantais", lit-on dans Le Devoir (Soirée des dramaturges, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 96, 27 avril 1922, p. 4). Pour diverses raisons, cette pièce fut remise en janvier 1923 ("L'orage" de M. Jean-Aubert Loranger

au Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 275, 23 janvier 1923, p. 13) et interprétée par des artistes français (Les artistes dans nos théâtres, in La Presse, Montréal, 38e année, no 233, 5 août 1922, p. 18).

Ces liens personnels d'amitié entre Nantais et Loranger s'étendaient aussi à des amis communs: Roger Maillet, Jean Chauvin, Philippe Panneton et surtout Marcel Dugas que Nantais connut dès 1909, avec qui il participa aux "aventures de l'Arche" (Léonce Brouillette, op. cit., p. 41, note 79). Amitié qui eut l'occasion de s'exprimer concrètement. En 1920, la famille Nantais sauva Marcel Dugas avant son départ pour la France. Ce dernier, en proie à une profonde dépression, eût irrémédiablement sombré comme Nelligan, si les Nantais ne l'eussent pris chez eux et n'eussent veillé sur lui (ibid., p. 40-41, 43-44). En 1921, Dugas conduira Loranger à l'Ile d'Aix (renseignement donné par le docteur René Pacaud, le 11 octobre 1975); il entretiendra avec ses amis Nantais une abondante correspondance (lettre de Madame Lyse Nantais-Picher, le 17 mars 1976). Et dans une lettre du 4 janvier 1922, Marcel Dugas parle de Loranger qui "a composé à l'Isle d'Aix, un livre fantaisiste et douloureux" (lettre de Madame Lysé Nantais-Picher, le 1er mars 1976).

Nantais apportait à Loranger l'intrigant mirage de la Tribu des Casoars, mouvement de jeunes auquel il se mêla au cours des années 1915-1916. C'est dans un grenier désormais historique que se réunissaient les adeptes de l'Arche:

> Les Galas de l'Arche, au cours des années quinze et seize, se donnaient dans un atelier mansardé, sous les toits d'un vieil immeuble, au 22 est, de la rue Notre-Dame. On y accédait par un escalier étroit, peu obligeant, et qu'éclairaient aux tournants des bougies posées dans le goulot d'une canette. Vaste grenier meublé étonnamment. A droite de la porte, aux soirs de fête, on plaçait une tirelire destinée à "l'Oeuvre des Loyers en retard", où chaque invité déposait une pièce pour les frais de bière, fromage et biscuits. Devant une grande toile de Charles Gill, "La Beauté victorieuse du Temps", et dans la zone d'un piano très romantique, aujourd'hui chez le peintre Adrien Hébert, les Casoars, maîtres de ces lieux, entonnaient l'hymne sacré: "Himalaya! Dorchester!" - incantation mystérieuse inspirée du folklore polynésien. Puis le Patriarche lisait quelques extraits du Piscatoritule, livre de raison de de la Tribu.
>
> Et c'étaient au programme quelques "poètes dans leurs oeuvres", quelques "musiciens dans leur répertoire"!

(Jean Chauvin, op. cit., p. 101). L'Arche était donc un lieu de rencontres privilégié, qui

> tenait à la fois de l'atelier, avec ses blagues traditionnelles, du

> cénacle littéraire, par ses manifestations poétiques et aussi, un peu, de la brasserie, avec ses gauloiseries et ses buveries

(Ubald Paquin, La Tribu des Casoars, in La Revue Populaire, Montréal, 35e année, no 11, novembre 1942, p. 11). Là se retrouvaient des personnages très différents par la mentalité et la profession: "des professeurs d'Université, des avocats, des journalistes, des étudiants, des artistes, gens de tout âge et de tout métier" (Jean Chauvin, op. cit., p. 101), parmi lesquels, sans doute les plus assidus qui donnaient le ton aux soirées: Victor Barbeau, les Chauvin, Edouard et Jean, Marcel Dugas, Roger Maillet, Philippe Panneton, Honoré Parent, Albéric Marin, Isaïe Nantais, Conrad Charpentier, Paul Ranger, Joseph Girouard, Ubald Paquin, Philippe Laferrière (ibid., p. 103-104). Mais encore, il faudrait discerner, les "initiés", chacun affublé d'un "pseudonyme symbolique" (Edouard Chauvin, Figurines —Gazettes rimées—, Montréal, Imprimé au Devoir, 1918, p. 39), et les autres... les "invités", tel Victor Barbeau. Car, "on l'imagine mal se compromettant, même jeune, avec une bohème, fut-elle dorée" (Jean Panneton, Philippe Panneton, poète, homme de théâtre, moraliste et romancier, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat ès lettres, Québec, 1971, p. 10). Quelques-uns

joindront les rangs du Nigog avec Loranger (introduction, Thèse, p. 22, 25) et de l'Ecole littéraire de Montréal avec Nantais et Loranger.

Vers la même date, alors que se réunissaient dans un salon huppé de l'Ouest de Montréal, les "retour d'Europe", Léo-Pol Morin, Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune, et leurs amis qui conversaient sur l'art moderne en France et les lacunes de la vie intellectuelle au Canada français, continuait de se rencontrer dans un galetas de l'Est de la Métropole la bohème qui avait réussi à rallier une certaine élite lors de ses galas (Soirée de gala chez les Casoars. M. Marcel Dugas fait une conférence sur Péguy devant un auditoire choisi à l'Arche, in Le Devoir, Montréal, vol. 8, no 127, 1er juin 1917, p. 3). Loranger a dû croiser les membres de la Tribu des Casoars et aussi ceux du Casoar-Club dont une liste nous est donnée dans un livre publié à faible tirage ([Albéric Marin, Emile Legrand, Edwin Holgate, Léopold Houlé, Eustache Letellier de Saint-Just, Louis Carrier, Roméo Boucher, Adjutor Savard, Jean Chauvin, Léo-Pol Morin, Henri Rainville, Roger Maillet, Robert Pilot, Philippe Panneton, Paul Ranger, Honoré Parent, Louis Francoeur, Arthur Tétrault, Edouard Chauvin et Jean Nolin], Les Casoars. En souvenir des dîners du Casoar-Club, Montréal, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure,

1928, 65 p.). Parmi eux, plusieurs, autant du Nigog que de l'Arche , qui avaient séjourné à Paris, fascinaient Loranger. Ils avaient réalisé le rêve que lui-même nourrissait depuis longtemps.

Nantais (Diamant natatoire, tel était son pseudonyme à l'Arche, Jean Panneton, op. cit., p. 9, note 5) rencontra souvent Loranger à l'Ecole littéraire. Il y assista à seize séances, du 31 octobre 1921 au 10 octobre 1922. Or Loranger, dont on relève la présence dans les procès-verbaux du 17 novembre 1920 au 20 avril 1921, fut de nouveau assidu aux réunions dès son retour d'Europe, c'est-à-dire du 26 décembre 1921 au 16 avril 1925 (Réginald Hamel, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, xxii-933 p. Cf. p. 321, 323-325, 327, 329, 331-333, 342, 346, Isaïe Nantais; p. 306-309, 312-316, 325, 327-335, 337-339, 341-346, 350-359, 361-364, 385-387, 389-395, 397, 400, 402-405, 408-409, 414, 417, 420-422, 425, Jean-Aubert Loranger).

Nantais n'eut pas l'occasion d'exercer envers Loranger le sauvetage psychologique et moral qui s'imposait pour Dugas. D'où cet attachement peut-être plus marqué de la part de Nantais pour l'auteur de Confins. D'autre part, le poète, ce descendant des de Gaspé et des Loranger qui "étaient des hommes très connus", était pour Isaïe Nantais un enfant gâté, un bohème quelque peu inféodé de ses attributs ancestraux, qui ne sut pas se mêler aisément à la "bohème" des années '20 (renseignement donné par Monsieur Isaïe Nantais, le 27 avril 1975). "Il avait été bien élevé" [...], "dans des familles réputées d'autrefois", les de Salaberry. "Sa mère était une de Salaberry" (ibid.). En revanche, Nantais l'appréciait comme journaliste: C'"était un bon reporter", dira-t-il de lui (ibid.), et comme poète: il avait du talent (ibid.). Leur amitié était assez solide pour être durable. Par exemple, au début des années '30, Nantais rendit visite à Loranger à Ottawa, où le poète était secrétaire du ministre de la Marine. Ce dimanche, à Ottawa, il y vit aussi Berthelot Brunet qui était avec Loranger (ibid.).

Les deux hommes, Nantais et Loranger, se ressemblaient par leur goût de la liberté, de l'indépendance et de la solitude. Nantais, sa carrière journalistique

terminée, opta pour les grands espaces, étant sans doute plus libre dans ses idées que Loranger. Ce dernier s'accommoda d'une solitude urbaine et veilla, comme journaliste, à user d'une certaine modération d'esprit.

Isaïe Nantais mourut à Loretteville, le 24 août 1975 (lettre de Madame Lyse Nantais-Picher, le 17 mars 1976). Un lac du Nouveau Québec, près du Cratère, a été nommé Lac Nantais en son honneur (ibid.).

Madame Lyse Nantais-Picher a écrit de nombreux poèmes dont le chant se mêle parfois à celui de la nature. Elle a suivi par là les traces de son père. Signalons entre autres Rappelle-toi les champs, Est-ce déjà l'automne? et Poème (Lyse Nantais, Rappelle-toi les champs, in Amérique française, Montréal, 5e année, no 5, mai 1946, p. 54. Idem, Est-ce déjà l'automne?, in Amérique française, Montréal, vol. 10, no 6, novembre-décembre 1952, p. 27-28. Idem, Poème, in Amérique française, Montréal, vol. 11, no 5, novembre 1953, p. 12).

2. La signature de Loranger est ambiguë de même que celle de la dédicace à Marie-Claire Daveluy (cf. la 2e note de la dédicace à Marie-Claire Daveluy, Thèse, p. 1261-1262).

# APPENDICES

# APPENDICES

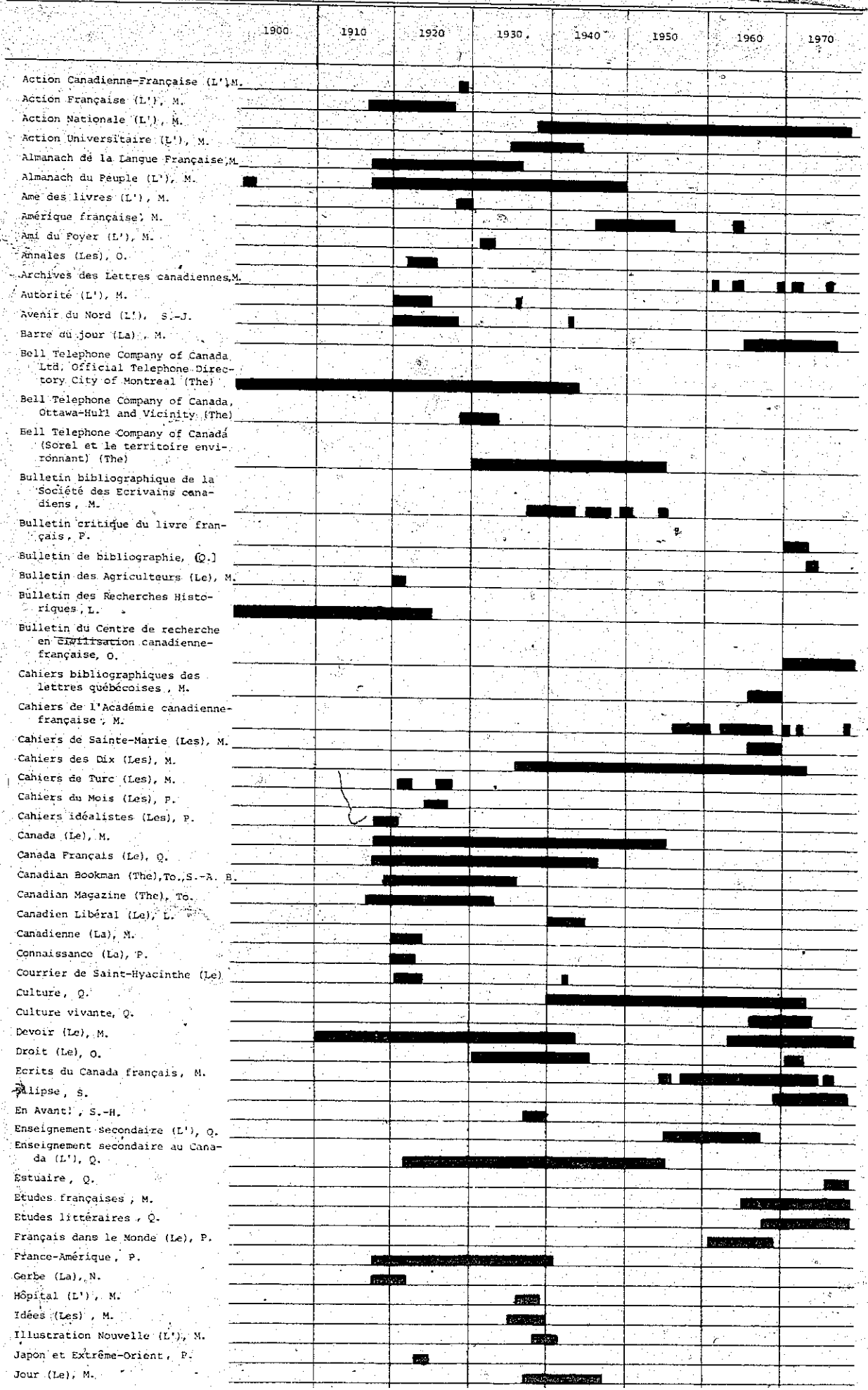
## I

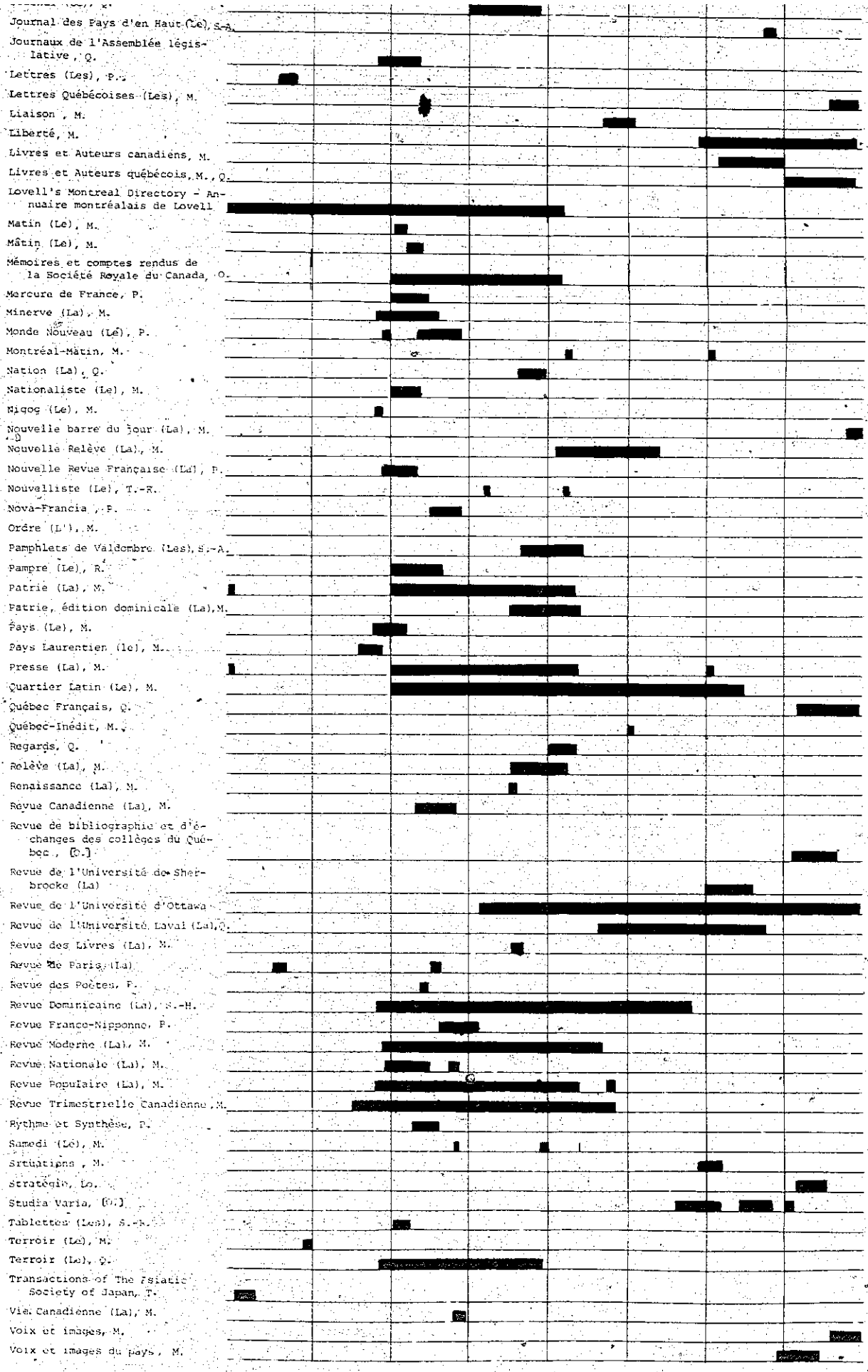
## PARCOURS DES RECHERCHES

Tableau I.

Liste partielle des périodiques et publications annuelles et sériées consultées.

1 OF






| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| L. | Lévis | Q. | Québec | S.-J. | Saint-Jérôme. |
| Lo. | Longueuil | R. | Reims | S.-R. | Saint-Raphaël (France) |
| M. | Montréal | S. | Sherbrooke | T. | Tôkyô |
| N. | Nantes | S.-A. | Sainte-Adèle | To. | Toronto |
| O. | Ottawa | S.-A. B. | Sainte-Anne de Bellevue | T.-R. | Trois-Rivières. |
| P. | Paris | S.-H. | Saint-Hyacinthe | | |

2 of 2

II

A L'ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL

Tableau II

Jean-Aubert Loranger à l'École littéraire de Montréal, séances du 17 novembre 1920 au 10 avril 1922

| Présences de Jean-Aubert Loranger<br>Date | Lieu | Faits | Poèmes | Interventions diverses |
|---|---|---|---|---|
| 17-11-20 | Germain Beaulieu,<br>1168, Saint-Hubert. | | | M. Loranger, qui vient pour la première fois à l'École littéraire, parle des amitiés". |
| 24-11-20 | " " | Il lit le "Manuscrit complet de son livre sous presse: Les Atmosphères". | | |
| 8-12-20 | " " | | | |
| 15-12-20 | " " | Fernand Dente écrit un article pour défendre Les Atmosphères jugées sévèrement par Albert Lozeau, dans Le Devoir. - Ubald Paquet, "fit une critique de ce livre "qu'il ne propose de publier dans La Nationaliste" | | Il présente Fernand Dente à l'école." |
| 22-12-20 | " " | | | |
| 29-12-20 | " " | | | |
| 5-01-21 | " " | | | Il lit un article sur l'unanimisme et quelques poèmes de Jules Romains. |
| 12-01-21 | " " | | | |
| 19-01-21 | " " | | | Il lit quelques poèmes de Charles Vildrac. |
| 26-01-21 | " " | | | |
| 2-02-21 | " " | | | |
| 9-02-21 | " " | | | |
| 16-02-21 | " " | Il lit des "haïkaï" et des "tanka", poèmes d'inspiration japonaise. | | Il suggère que les membres enregistrent leur voix sur "un disque de phonographe, comme certains écrivains font en France". |
| 23-02-21 | " " | | | |
| 2-03-21 | " " | Il lit quelques pièces de son volume en préparation, des "haïkaï", "Vilanelle" et "Jeune dinosaure au bord de la piscine". | | |
| 9-03-21 | " " | Il "lit ses stances claires [sic] et vides d'intérêt, plus que jamais, et encore communiquées à l'École". | | Il "ouvre une discussion, savoir si l'on pourrait (sic) écrire de la poésie si bien qu'elle n'aurait pas besoin de ponctuation. La plupart des membres sont d'avis que ce serait un vain jeu. - D'abord déjà essayé et inutile devenue (sic) des possibilités de la langue". |
| 16-03-21 | " " | Il "lit quelques strophes nouvelles de sa série". | | |
| 23-03-21 | " " | | | |
| 30-03-21 | Germain Beaulieu, Dorman<br>41, Saint-Gabriel. | | | |
| 6-04-21 | Albert Lemay,<br>Ste, Saint-Urbain, | | | |
| 13-01-22 | " " | | | |
| 20-01-22 | " " | | | |
| 27-01-22 | " " | | | |
| 3-02-22 | " " | | | |
| 10-02-22 | " " | | | Il lit un article sur Les Alternances d'Alphonse Beaurivage. |
| 17-02-22 | " " | | Il lit "Trésors de Hiver", conte du Terroir". | |
| 24-02-22 | " " | | Il lit "un conte intitulé La Vigilance". | |
| 3-03-22 | " " | Claude-Henri Grignon "lit un article intitulé: "Lacunes et menaces de la littérature canadienne", Albert Mailhot, cet article, sur Les Atmosphères, sous la signature d'Oscar Labonté, paraît dans Le Goglin du 4 février 1922. | | Il propose que les membres "enregistrent leur voix sur un disque de gramophone en lisant quelque chose de leur composition. Il s'engage à fournir l'instrument et l'école gardera les disques surtout. La motion est votée." - Il "trouve qu'une lettre soit écrite aux membres qui actuellement depuis longtemps à l'écart de l'École, leur demandant d'expliquer la cause de leur absence". |
| 10-03-22 | " " | | | Il propose une série de vers anciens, le poème envoyé par M. Bernard Labrèche qui désire faire partie de l'École". Loranger vote contre son admission. - Il vote en faveur d'une motion de Victor Barbeau proposant qu'à chaque séance, "les noms des présents sur toute notre valeur soient donnés dans le compte rendu". - Il vote en faveur de la proposition de Roger Maggiet concernant la nomination de Victor Barbeau comme représentant de l'École littéraire à Ottawa. |
| 17-03-22 | " " | | Il lit Les Trésors de Hiver, le précédent titre, Une partie de dames, le premier chapitre d'un roman. | |
| 24-03-22 | " " | | Il lit un conte, La Vocation, (le conte de quelle intention). | |
| 31-03-22 | " " | | Il lit un conte: "Un bal suivi de la fin d'un pauvre amour". | |
| 6-04-22 | " " | | Il lit un conte, La Vocation. | |
| 13-04-22 | " " | | Il lit deux nouvelles, et nous, mon conte, L'Orage. | |
| 17-04-22 | " " | Berthelot Brunet lit la première partie d'un article sur le livre, Poèmes. | Il lit un conte, Un cheval fatal. | |
| 24-04-22 | " " | | Il lit deux contes, Le Retour de la Colère aux Laurentides. | |
| 1-05-22 | [n.l.] | Alphonse Beaurivage lit un article sur Poèmes. | | |
| 12-05-22 | Germain Beaulieu,<br>501, Saint-Hubert. | | Il lit deux contes intitulés Les Noces d'or et Le Crépuscule, et trois fabliaux: La Tentation, La Revanche et La Voie de Mort. | |
| 21-05-22 | Bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis. | | "M. Jean-Aubert Loranger avait [...] un recueil d'heureux contes. Il ne les lut pas". | "M. Jean-Aubert, le compagnon [illisible] avec au nom des lèvres, le sourire du Bachelier". Lors de l'admission d'Alfred Hoyer, Berthelot Brunet "fit appel à la politesse de M. Jean-Aubert Loranger, qui s'empressa d'appuyer la présentation de Hoyer, à savoir l'entrée immédiate du brillant écrivain du nouveau membre. |
| 26-05-22 | Henri Letondal,<br>1074, Dorchester Ouest. | | "M. Jean-Aubert Loranger lut des contes, [illisible] un conte, deux, trois. M. Berthelot Brunet se trouve [illisible] Aussi le dernier, c'est M. Loranger qui est grand ami de M. Berthelot. Brunet. Il sera charmant de l'accueillir [illisible]", c'est la conclusion donnée par Berthelot. | |
| 2-06-22 | Jean-Aubert Loranger,<br>1134, Saint-Christophe. | | Il lit des contes. | "En secrète intimité de M. Loranger, au retir, vous malins de M. Bernard, prudent, on peut deviner que la réunion fut moins que fort plaisante". |
| 9-06-22 | " " | | Il lit deux contes, Le Retour de Colère et La Revanche. | Quittons l'intérieur de tenir les membres chez Loranger. "Le vote sur [illisible]" "L'école se tiendra chez M. Loranger et à la demande de celui-ci, l'École devra quitter la maison à condition de lui donner un avis d'avance". |
| 13-10-22 | " " | | | Il voulut savoir si l'école lui payait loyer pour la première séance tenue chez lui." La réunion fut affirmative. - Sur l'observance de la règle quant à l'admission de nouveaux membres, il "hésite à se prononcer plus d'indulgence qu'Ubald Paquin qui "se montre bien pro- |
| 24-10-22 | " " " | Claude-Henri Grignon lit un article écrit par des jeunes de Lorangers: "Les dernières lettres de Jean-Aubert Loranger (deux lettres inédites)". | Il lit Chemins et autres contes, [illisible] les contes "intéressants" mais les critiques sont "partagées sur la vraisemblance du sujet du texte [illisible] de la [illisible] trop négligée. | |
| 31-10-22 | " " " | | | Il annonce [illisible] il accepte la [illisible] vers [illisible] d'un poème de |

1 OF

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | voiture-si, l'Ecole pourra garder la maison à condition de lui donner un mois d'avance." |
| 11-10-22 | | | Il "voulut savoir si l'Ecole lui payait loyer pour la première séance tenue chez lui." La réponse fut affirmative. « Sur l'observance de la règle quant à l'admission de nouveaux membres, il [prononça avec plus d'indulgence] qu'Ewald Paquin qui "se montre bien sévère." |
| 24-10-22 | | Claude-Henri Grignon lit une critique des poèmes de Lorangers "Les dernières poèmes de Jean-Aubert Loranger (1re version)". | Il lit "quatre ou autres contes. Tous trouvent des contes "entre-temps", mais les opinions sont partagées au sujet de la vraisemblance du sujet et de l'agencement de ses trois récits." |
| 31-10-22 | | | Il annonce qu'il a "toute matière critique à lire" et il le fait. |
| 7-11-22 | | Il lit la suite intitulé L'Heure. | Il salue la présence de Jean-Aubert Loranger. |
| 14-11-22 | | Il parle "de la nature, des voiliers et des femmes". | Il "déplore une activité fébrile à remplir ses devoirs de maître de la maison et donne des preuves hebdomadaires de sa fécondité littéraire." |
| 21-11-22 | | | Situation humoristique à Loranger. |
| 28-11-22 | | Il lit un conte dont le thème qu'une invasion terrifiante brusque par son dénouement. Il en lit un autre où il est question d'une "vengeance de femme manquée", contre un poète. | Accueil la grande, Henri Letondal et Berthelot Brunet reparaissent chez Loranger une conversation sur le "génie". |
| 5-12-22 | | Il lit un conte, Une Malchance, dont l'héroïne d'un chien devenu soudainement énorme après avoir mordu dans une tarte de Noël. Il lit un autre conte, Le Chien, basé sur une légende [illegible] qui a pour thème d'inspiration. | |
| 12-12-22 | | Il annonce "un journal de conte canadien dont le rédacteur serait un chanteur des matières premières". | Petit incident au sujet d'une montre. |
| 19-12-22 | | | |
| 26-12-22 | | Il lit "Chez le Bonhomme de Noël (conte). Il donne "un aperçu de son prochain livre qui s'intitulera Contes à boire [illegible] de Montmagny." | M. Jean-Aubert Loranger pilote maintenant Messieurs M. Berthelot Brunet vers le port de Montréal. Tous deux sont allés voir les nouvelles explosions dans [illegible] Lachance M. Bilodeau a écrit un poème, et M. Loranger lui a dit l'éloge. |
| 2-01-23 | | | |
| 9-01-23 | | | |
| 16-01-23 | | | |
| 23-01-23 | | Il lit un extrait d'un grand ouvrage en préparation qu'il [illegible] sans [illegible] devrait particulièrement intéresser [illegible] pour tous les membres. "[illegible] Lorrains, Alsaciens". Lecture: "Un extrait de mon prochain volume, par M. Loranger". | Albert Bonenoly, fournit sa collection [illegible] [illegible] choisi un [illegible] de [illegible] [illegible] M. Berthelot Brunet préfère à celle de Musset, et M. Loranger déclama quelques pièces d'un [illegible] "Un Rodin". |
| 30-01-23 | | | |
| 6-02-23 | | | |
| 13-02-23 | | | Berthelot Brunet lit des passages du volume Le Livre des plaisirs de Georges Maurevert. "Quelques membres furent étonnés de voir que leurs auteurs favoris avaient pillé un peu partout. Tandis que M. Loranger en fut satisfait, trouvant qu'à l'occasion, nous les imitâtes, nous pourrions nous retrancher derrière nos maîtres". - A Henri Letondal qui dit partir prochainement pour l'Europe, il fait un tableau réaliste du "terrible mal de mer". |
| 20-02-23 | | | Au retrait de l'ajournement des séances pour continuer "du local de M. Loranger (...) quelque temps encore". - Il lit un poème d'Alphonse Beauregard, Orgueil brisé. |
| 6-03-23 | Albert Bonenoly, 1096, Berri. | | Il est absent. Mais on note que la séance du 2 mai n'a pas eu lieu tel que prévu car Loranger était "en pleine préparatifs de déménagement le soir du 2 mai." |
| 10-10-23 | Germain Beaulieu, 501, Saint-Hubert. | | Il y a contestation au sujet de l'admission de Fernand Denis Lamothe par M. Loranger. "A la demande du président, M. Denis répondit qu'il n'écrivait pas, mais lisait beaucoup. M. Loranger contesta cette déclaration tandis que M. Beaulieu ne croit qu'à de l'humour". À la fin, il est décidé que Fernand Denis soumette de ses textes à l'Ecole. - Il lit le poème Finale d'Alphonse Beauregard. |
| 16-10-23 | Germain Beaulieu Lureau, 10, Notre-Dame Est. | Il lit "Ouverture pour faire suite au Retour de l'Enfant Prodigue". | |
| 24-10-23 | | | Il est élu vice-président au premier tour de scrutin mais il refuse la charge. |
| 31-10-23 | Local de l'Ecole, 10, Notre-Dame Est. | | |
| 7-11-23 | " " | | |
| 14-11-23 | " " | | |
| 21-11-23 | " " | | |
| 14-12-23 | " " | | |
| 16-01-24 | ? | | |
| 6-02-24 | " " | | Berthelot Brunet et Jean-Aubert Loranger acceptent de rencontrer Monsieur René du Roure afin d'obtenir, par son entremise, des ouvrages que le gouvernement français donne pour fins de propagande. |
| 20-02-24 | " " | | |
| 27-02-24 | " " | | |
| 12-03-24 | Germain Beaulieu, 501, Saint-Hubert. | | |
| 19-03-24 | " " | | |
| 26-03-24 | " " | | Albert Dreux, Jean-Aubert Loranger et Berthelot Brunet "arrivèrent" au moment où les autres allaient se retirer. |
| 2-11-24 | Local de l'Ecole, 10, Notre-Dame Est. | | Il est le seul à s'abstenir de participer à une discussion philologique qui s'engage entre Philippe Hamelton et les autres membres de l'Ecole. |
| 16-11-24 | " " | | "La séance finit tôt, que prolongèrent quelque peu MM. Pamonton, Loranger et Brunet par une lecture de contes inédits soumis à l'Ecole par M. Doucet, qui parurent fort plaisants aux lecteurs peu respectueux". |
| 30-11-24 | | | Il est absent. Lecture d'une lettre de Loranger "qui nous dit pourquoi il s'abstiendra de participer à la séance plénière du 15 janvier. Il demande à ce propos au secrétaire de répondre à cette lettre et de rejeter les quatre-quints de sa lettre que M. Beaulieu ne peut prendre au sérieux nous aucun intérêt". - "Afin de répondre aux critiques de M. Loranger qui s'opposait à l'admission parce quoi de M. Bourque pour cette raison qu'il n'était pas auteur, celui-ci nous lut quelques extraits de sa traduction de Cyrano", le docteur Romeo Boucher est admis à l'Ecole. |
| 15-01-25 | Séance plénière au Cercle Universitaire, 191, Saint-Hubert. | | |
| 1-02-25 | Local de l'Ecole, 10, Notre-Dame Est. | | On demande à Louis Francoeur de s'informer des intentions de Loranger au sujet de la Revue. - La proposition concernant l'exclusion des membres trop longtemps absents est [illegible] [illegible] [illegible] |

2 OF

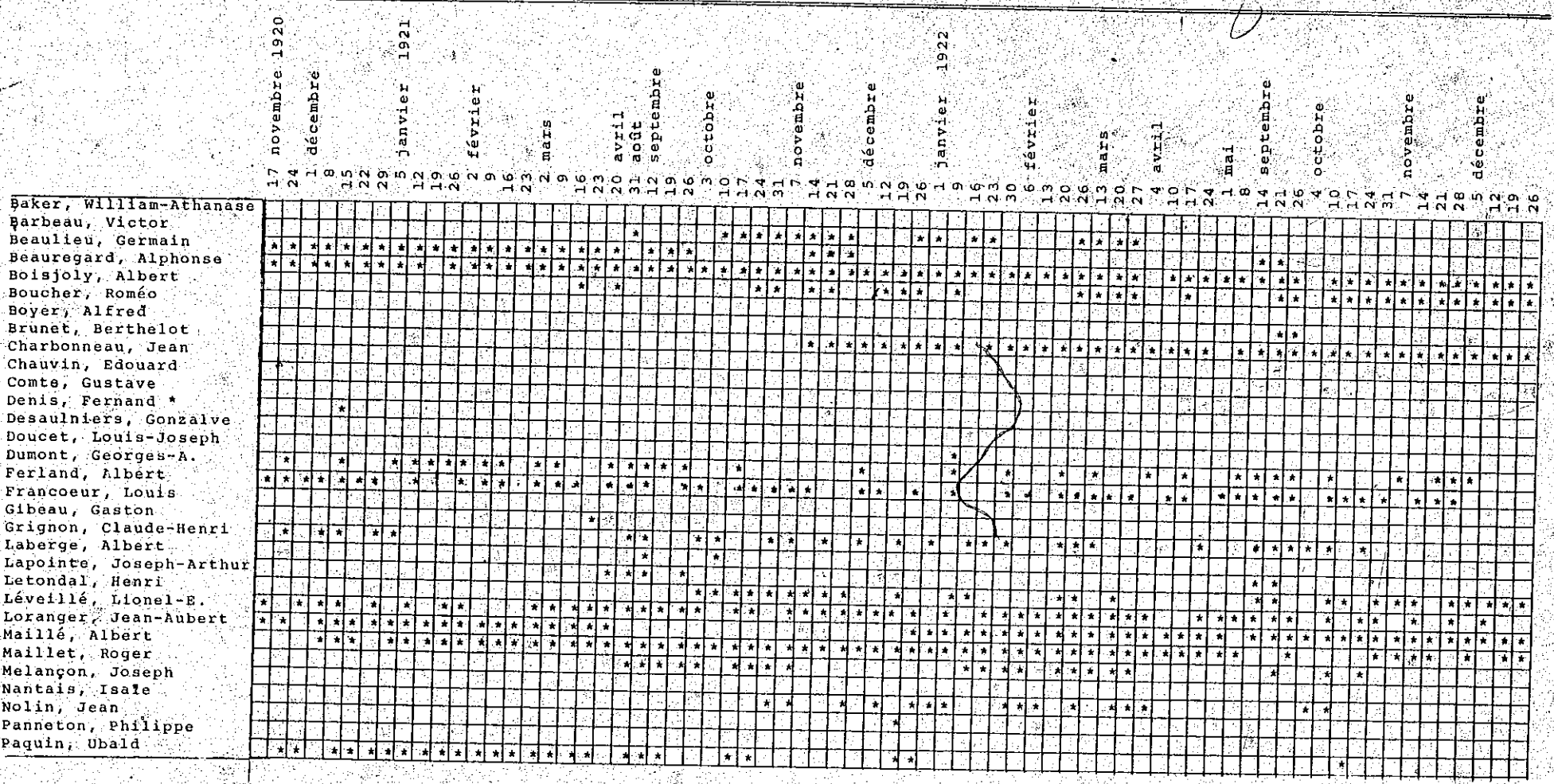
| | | | |
|---|---|---|---|
| 26-11-22 | | Il lit un conte sur le chien qui intéressait Berthelot Brunet par son intention. Il en lit un autre où il est question d'une "espèce de "coco magnifique" confiant de son sort." | Après la séance, Henri Letondal et Berthelot Brunet poursuivent chez Lorenger une conversation sur le "génie". |
| 3-12-22 | | Il lit un conte Une rencontre, d'une histoire d'un chien devenu nerveux chercheur après avoir mordu dans une jambe de bois. "L'âme de ce chien devenue nerveuse, studieuse, avait soif de [illegible] qui a une charge d'imagination." | |
| 10-12-22 | | Il annonce "un projet de conte permanent dont le recit ne saurait manquer d'enchanter les membres présents". | Petit incident au sujet d'une mouche. |
| 17-12-22 | | | |
| 24-12-22 | | | |
| 7-01-23 | | Il lit Fidèle, à Montcalm de Rosencourt. Il donne un aperçu de son prochain Livre qui s'intitulera Odes à Notre-Dame-de-Bonsecours. | M. Jean-Aubert Loranger pilote maintenant son ami M. Berthelot Brunet vers la port de Montréal. Tous deux sont allés voir les navires emprisonnés dans les glaces. Lendemain M. Brunet a écrit un poème, et M. Loranger lui a dit, "Déjà?" |
| 2-02-23 | | | |
| 9-02-23 | | | |
| 16-02-23 | | | |
| 23-02-23 | | Il lue un extrait d'un grand poème en préparation qui fut discuté dans ses détails et finalement approuvé par presque tous les membres. M. Ferland était dissident". Lecture: "Un extrait de son prochain volume, par M. Loranger". | Albert Boisyoly, "outre sa collection célèbre, avait en poche une anthologie refusée". M. Boisyoly lut Une nuit de sel que M. Berthelot Brunet préféra à celle de Maeterlinck et M. Loranger déclama quelques pièces d'un "jeune plein Dadin". |
| 30-03-23 | | | |
| 6-04-23 | | | |
| 13-04-23 | | | Berthelot Brunet lit des passages du volume Le Livre des Pleiades de Georges Maurevert. "Quelques membres furent étonnés de voir que leurs auteurs favoris avaient pâli un peu partout, tandis que M. Loranger en fut satisfait, trouvant qu'à l'occasion, nous les relirons, nous pourrions nous retacher derrière nos maîtres". - A Henri Letondal qui doit partir prochainement pour l'Europe, il fait un tableau réaliste du "terrible mal de mer". |
| 20-04-23 | | | Un retarde l'ajournement des séances pour profiter "du talent de M. Loranger [...] quelque temps encore". - Il lit un poème d'Alphonse Beaurepaire, Vieux Pont Breac. |
| 4-05-23 | Albert Boisyoly,<br>1096, Berri. | | Il est absent, mais on note que la séance de ce soir n'aura pas lieu tel que prévu car Loranger fesait "un plein préparatifs de demenagement" le soir du 2 mai. |
| 18-10-23 | Germain Beaulieu,<br>501, Saint-Hubert. | | Il y a contestation au sujet de l'admission de Fernand Denis "amené par M. Loranger". A la demande du président, M. Denis répondit qu'il n'écrivait pas, mais lisait beaucoup. M. Lorenger contesta cette déclaration, tandis que M. Beaulieu ne crut qu'à de l'humour". A la fin, il est décidé que Fernand Denis soumette de ses textes à l'Ecole. - Il lit le poème Finale d'Alphonse Beaurepaire. |
| 25-10-23 | Germain Beaulieu, Surrat,<br>10, Notre-Dame Est. | Il lit "un poème pour faire suite au Retour de l'Enfant Prodigue". | |
| 1-11-23 | Local de l'Ecole,<br>10, Notre-Dame Est. | | Il est élu vice-président au premier tour de scrutin mais il refuse la charge. |
| 8-11-23 | " " | | |
| 15-11-23 | " " | | |
| 22-11-23 | " " | | |
| 29-11-23 | " " | | |
| 13-12-23 | " " | | |
| 10-01-24 | " " | | |
| 6-02-24 | " " | | Berthelot Brunet et Jean-Aubert Loranger acceptent de rencontrer Monsieur René Dubreuil afin d'obtenir, par son entremise, des ouvrages que le gouvernement français donne pour fins de propagande, et |
| 20-02-24 | " " | | |
| 27-02-24 | " " | | |
| 12-03-24 | Germain Beaulieu,<br>501, Saint-Hubert. | | |
| 19-03-24 | " " | | |
| 26-03-24 | " " | | Albert Droux, Jean-Aubert Loranger et Berthelot Brunet "arrivèrent" "au moment où les autres allaient se retirer". |
| 9-11-24 | Local de l'Ecole,<br>10, Notre-Dame Est. | | Il est le seul à s'abstenir de participer à une discussion philologique qui s'engage entre Philippe Panneton et les autres membres de l'Ecole. |
| 16-11-24 | " " | | "La séance finit tôt, que prolongeront quelques uns MM. Panneton, Loranger et Brunet par une lecture de contes inédits soumis à l'Ecole par M. Doucet, qui parurent fort plaisants" aux lecteurs peu respectueux". |
| 7-01-25 | | | Il est absent. Lecture d'une lettre de Loranger "qui nous dit pourquoi il s'abstiendra de participer à la séance plénière du 15 janvier. On demande à ce propos au secrétaire de répondre à notre confrere et de rejeter les quatre points de sa lettre que M. Beaulieu devrait prendre au sérieux sous aucun prétexte". - "Comme pour répondre aux critiques de M. Loranger qui s'opposait à l'admission, parmi nous de M. Boucher pour cette raison qu'il n'était pas auteur, celui-ci nous fit quelques extraits de sa traduction de Catulle". Le docteur Romeo Boucher est admis à l'Ecole. |
| 15-01-25 | Grande plénière au<br>Cercle Universitaire,<br>1941 Saint-Hubert. | | |
| 14-02-25 | Local de l'Ecole,<br>10, Notre-Dame Est. | | On demande à Lemay Francoeur de s'informer des intentions de Loranger au sujet de la Revue. - La proposition concernant l'exclusion des membres trop longtemps absents est "secondée" (sic) par tous les membres présents moins M. Loranger à ce moment absents". "La deuxième proposition fut faite par M. Beaulieu et secondée (sic) par M. Francoeur, et du fait de la présence de M. Loranger, la proposition tomba ipso facto". |
| 28-02-25 | " " | | |
| 5-03-25 | " " | | Il "propose que les démissions de MM. Panneton, Francoeur, Boucher, Barbeau et Brunet soient refusées par l'Ecole, et qu'enquête celle-ci prenne sur elle de chasser ces messieurs pour avoir formé un clan dissident au sein de l'Ecole. Cette étrange proposition ne trouve pas de secondeur (sic), et est renvoyée à l'unanimité. |
| 26-04-25 | Germain Beaulieu,<br>10, Christophe-Colomb. | | |

* Le pronom "Il" remplace habituellement "Jean-Aubert Loranger".

3 of 3

Tableau III.

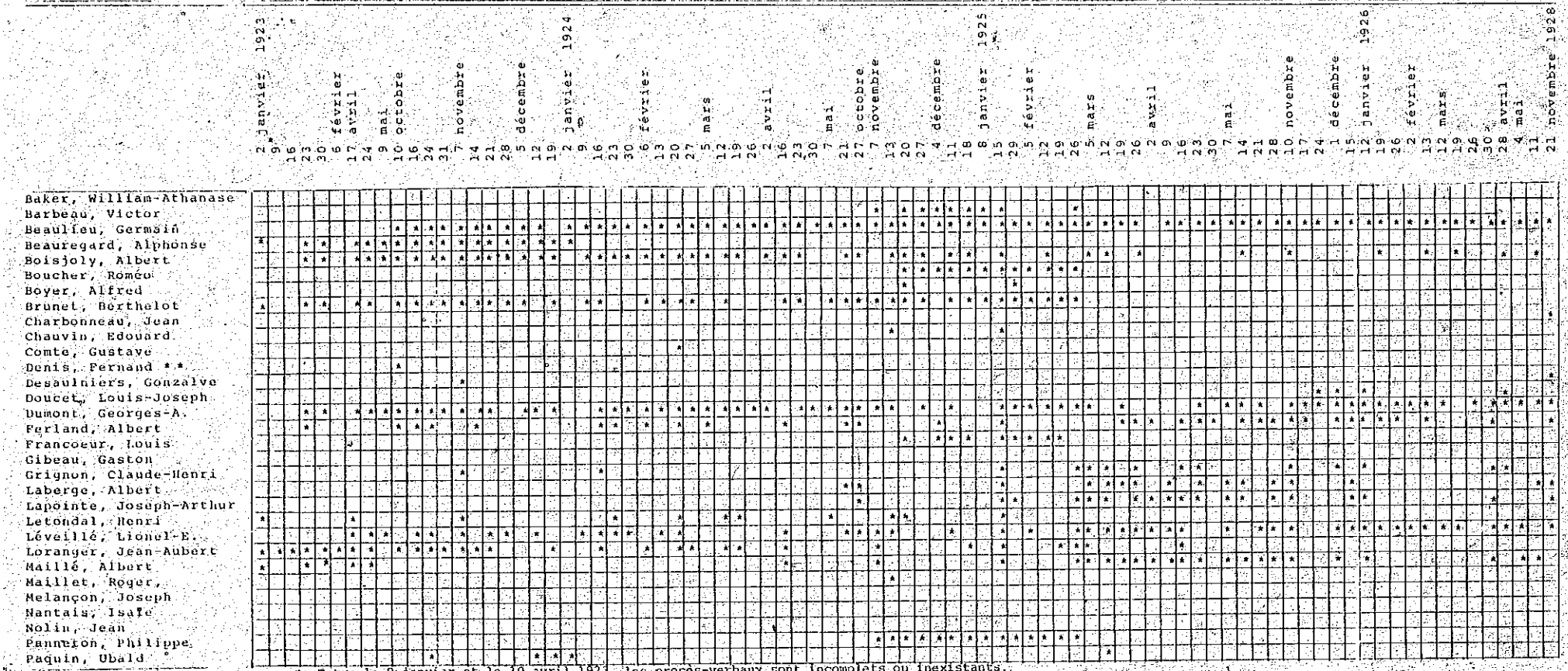
L'Ecole littéraire de Montréal. Réunions du 17 novembre 1920 au 26 décembre 1922. Présences.




* Présenté à L'Ecole par Jean-Aubert Loranger, Fernand Denis n'y sera pas accepté.

Tableau IV.

L'École littéraire de Montréal. Réunions du 2 janvier 1923 au 18 novembre 1929. Présences.




* Entre le 9 janvier et le 10 avril 1923, les procès-verbaux sont incomplets ou inexistants.

** Il ne fut pas admis membre de l'École littéraire.

# III

# LE PASSEUR

Tableau V.

Saint-Ours, lieu d'inspiration du passeur et de la plupart des contes de Jean-Aubert Loranger.

L'auteur rend visite à Mademoiselle Marie-Mathilda Hatt, de Saint-Ours.
Liens de parenté Loranger - Hatt.

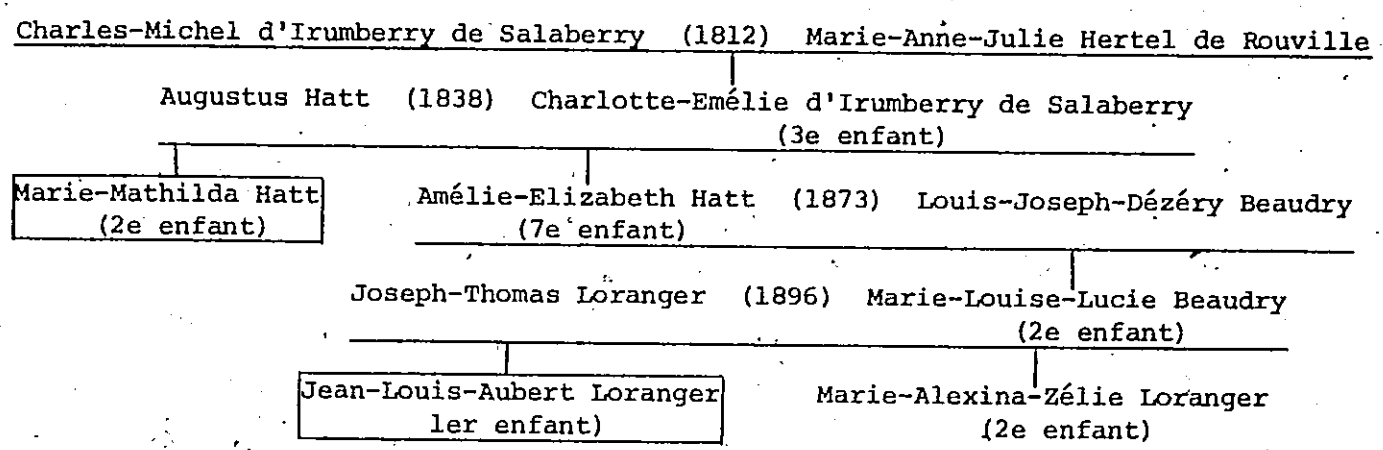
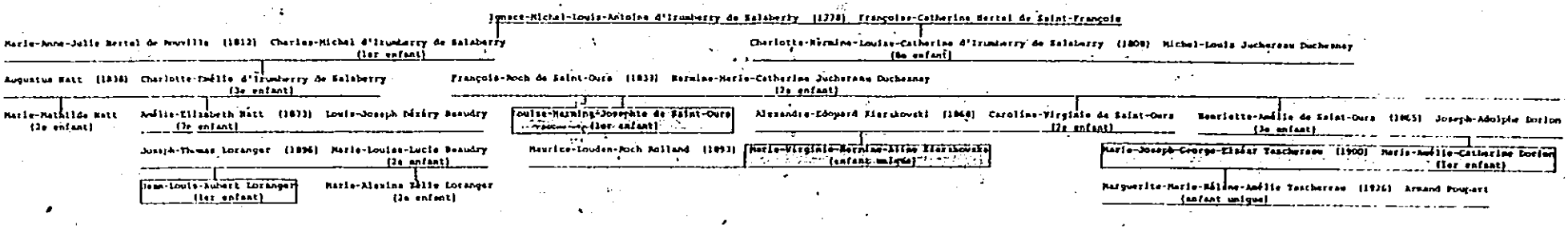


Tableau VI.

Saint-Ours, lieu d'inspiration du recueil et de la plupart des contes de Jean-Aubert Loranger

L'auteur fréquente le manoir Holland habité par Mademoiselle Louise-Hermine Josephte de Saint-Ours et par Madame Marie-Virginie-Hermine-Aline K.-Holland. Il fréquente aussi le manoir de Saint-Ours habité par Monsieur et Madame Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau.




Manoir Holland ou "Manoir de la Sapinière"

Manoir de Saint-Ours

# BIBLIOGRAPHIE

# PLAN DETAILLE DE LA BIBLIOGRAPHIE

A.- Manuscrits de Jean-Aubert Loranger

I.- Dédicaces

B.- Ecrits de Jean-Aubert Loranger

I.- Poèmes

a) Poèmes publiés en recueils
b) Poèmes retrouvés
c) Poèmes parus dans les recueils et publiés ensuite dans les périodiques
d) Poèmes parus dans les recueils et publiés ensuite dans les anthologies
e) Poèmes traduits en anglais

II.- Contes

a) Contes publiés en recueils
b) Contes épars

III.- Théâtre

IV.- Articles

C.- Textes retrouvés se rapportant à Jean-Aubert Loranger

I.- Manuscrits

a) Correspondance
   1.- Lettres à Jean-Aubert Loranger
   2.- Lettres diverses
b) Article
c) Registre des visiteurs
d) Cahiers de notes intimes

II.- Thèses et mémoires

a) Thèse sur Jean-Aubert Loranger
b) Thèses et mémoires divers

III.- Livres

IV.- Périodiques, ouvrages collectifs et publications annuelles et sériées

V.- Histoires de la littérature

VI.- Dictionnaires, répertoires et bibliographies

VII.- Annuaires

a) Annuaires téléphoniques
b) Annuaires d'adresses

VIII.- Actes de l'état civil

IX.- Dossiers

a) Dossiers scolaires
b) Dossier de l'éditeur
c) Dossiers des employeurs
d) Dossier médical

X.- Documents sonores et visuels

D.- Renseignements généraux

I.- Thèses

II.- Livres et brochures

III.- Périodiques, ouvrage collectif et publications annuelles et sériées

IV.- Dictionnaires, encyclopédies, bibliographie, répertoires et catalogues

V.- Annuaires

a) Annaires téléphoniques
b) Annuaires d'adresses

VI.- Actes de l'état civil

VII.- Documents émanant de l'état civil

VIII.- Dossiers concernant Madame Alice Tétreau-Loranger

a) Dossier de l'employeur
b) Dossier médical (certificat de décès)

IX.- Cartes de la ville de Montréal

X.- Document sonore.

# BIBLIOGRAPHIE

## A.- Manuscrits de Jean-Aubert Loranger

### I.- Dédicaces

A Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), in Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p. Bibliothèque de Smith College, Northampton, Etats-Unis.

A J(ean-) B(aptiste) Lagacé, in Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p. Bibliothèque de l'Université du Québec à Montréal.

A (Marie-) Claire Daveluy, in Jean Aubert Loranger, Poëmes, L. Ad. Morissette, 1922, 112 p. Bibliothèque Nationale du Canada, Ottawa.

A Isaïe et Margot Nantais, in Jean Aubert Loranger, Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, 112 p. Bibliothèque de Bernadette Guilmette, Trois-Rivières.

## B.- Ecrits de Jean-Aubert Loranger

### I.- Poëmes[1]

a) Poëmes publiés en recueils

Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p.

Poëmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, 112 p.

Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, 175 p. Avant-propos par Gilles Marcotte, p. 9-17.

---

[1] Nous suivons l'ordre chronologique de publication.

b) Poèmes retrouvés

Poème en prose inédit. Sur les Rocheuses (Fragment), in La Revue Populaire, Montréal, vol. 19, no 6, juin 1926, p. 6. Publié de nouveau in Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Cf. p. 6.

Poème inédit. Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours, in La Revue Populaire, Montréal, vol. 20, no 10, octobre 1927, p. 6. Publié de nouveau in Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Cf. p. 7.

[Nomade loin des villes], in Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée) Editeurs, 3e édition composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 1933, p. 243-244. Il serait plus exact de parler ici d'une "2e édition", car celle qu'on nomme la "2e" est en réalité une réimpression de la 1ère. Cette anthologie compte 299 pages. Préface, p. 7-13. Cf. p. 18, 241-244 en ce qui a trait à Loranger. Les mots "Terra-Nova (1932) (Fragments)" précèdent les strophes de [Nomade loin des villes] et les mots "(Terra Nova, en préparation)" les suivent. L'ortographe du titre de ce manuscrit est ainsi écrit différemment dans l'anthologie. Ces vers ont été publiés de nouveau in Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Cf. p. 9.

[Veilleurs de feux], in Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 3. Berthelot Brunet publie ainsi dans son article (p. 2-3) cet extrait d'un poème écrit par son ami Loranger. On retrouve cet article in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970,

p. 199-213. Le texte de Loranger paraît en page 206. André Major a signé l'avant-propos (p. 9-11) de ce livre de 332 pages. (Veilleurs de feux) est publié de nouveau in Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Cf. p. 10.

(Sur l'étang, parmi les joncs), in Berthelot Brunet, Ma petite anthologie. Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3. L'écrivain, Berthelot Brunet, a saisi l'occasion d'insérer dans sa "petite anthologie", qui paraît régulièrement dans La Nation, un poème en prose de Loranger. (Sur l'étang, parmi les joncs) est publié de nouveau in Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Cf. p. 10.

Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. Ce poème, publié peu de temps après la mort de Loranger par les soins de son ami, Emile-Charles Hamel, paraîtra aussi in Bernadette Guilmette, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Cf. p. 8.

(Mais au siècle prochain), in André-G. Bourassa, Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, p. 49-50. Dans ce livre de 375(9) pages, Loranger est aussi cité aux pages 12, 15, 30-35, 80, 98, 249, 309, 318, 357-359, 372, 377.

c) Poèmes parus dans les recueils et publiés ensuite dans les périodiques

Images géographiques, in Le Monde Nouveau, Paris, 5e année, no spécial, Le Canada, 15 août 1923, p. 66.

Ebauche d'un départ définitif · Pour Marcel Dugas, in Le Quartier Latin, Montréal, vol. 16, no 25, 3 mai 1934, p. 7.

Moments, in Le Canada, Montréal, 47e année, no 114, 18 août 1949, p. 4. Il s'agit des deux strophes de Moments, VII.

Poems, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 12-48. Cf. p. 12, Je regarde dehors par la fenêtre; p. 14, (Les hommes qui passent); p. 16, 18, Ebauche d'un départ définitif. Pour Marcel Dugas; p. 18, 20, Les phares. Pour Alice; p. 22, 24, Ode; p. 26, 28, Moments. Sur le mode d'anciens poèmes chinois (sic). Hakas (sic) et Outas. N.B., p. 26, I, p. 28, V, XI, XII; p. 30, 32, 34, 36, Le retour de l'enfant prodigue. Au docteur René Pacaud. N.B., p. 30, 32, 34, I, p. 34, II, p. 36, V; p. 38, Images géographiques - Montréal; p. 40, L'invitation au retour. Tous ces poèmes ont été traduits en anglais. Un seul titre, Poems, précède les textes français et anglais.

d) Poèmes parus dans les recueils et publiés ensuite dans les anthologies[2]

Fournier, Jules et Asselin, Olivar, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères (limitée) Editeurs, 3e édition (ou plus justement "2e" édition) composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 1933, 299 p. Préface, p. 7-13. Cf. p. 18, 241-244. N.B. p. 242-243, Moments (Fragments). Il s'agit, p. 242, de Moments, XI, et, p. 242-243, de Moments, XVII.

Sylvestre, Guy, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Editions Beauchemin, 2e édition, revue et augmentée, 1958, xxiii,300 p. Introduction, p. vii-xxiii. Cf. p. xvii, 109-113. Les poèmes publiés dans cette anthologie sont: p. 109, Je regarde dehors par la fenêtre; p. 109-112, Le retour de l'enfant

---

[2] Nous avons maintenu l'ordre chronologique de publication. Mais pour une meilleure compréhension, nous citons d'abord l'auteur ou les auteurs de l'anthologie. Les poèmes prennent place à la fin.

prodigue (extraits). N.B., p. 109-110, I, p. 111-112, II; p. 112-113, Ebauche d'un départ définitif. Ces poèmes et extraits de poème sont reproduits dans les autres éditions et reproductions de l'anthologie de Guy Sylvestre:

Sylvestre, Guy, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Editions Beauchemin, 3e édition, 1961, xxiii,300 p. Introduction, p. vii-xxiii. Cf. p. xvii, 109-113. N.B. p. 109, Je regarde dehors par la fenêtre; p. 109-112, Le retour de l'enfant prodigue (extraits), voir p. 109-110, I, et p. 111-112, II; p. 112-113, Ebauche d'un départ définitif. Cette "édition" est en réalité une réimpression de la 2e édition.

Idem, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Editions Beauchemin, 4e édition, 1963, xxiii,380 p. Introduction, p. vii-xxiii. Cf. p. xvii, 114-118. Les textes parus dans les "éditions" précédentes sont reproduits aux pages 114, Je regarde dehors par la fenêtre; 114-117, Le retour de l'enfant prodigue (extraits). N.B. p. 114-115, I, p. 116-117, II; p. 117-118, Ebauche d'un départ définitif. Il serait plus juste de dire qu'il s'agit de la 3e édition.

Idem, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 5e édition, 1969, xxiii,380 p. Introduction, p. vii-xxiii. Cf. p. xvii, 114-118. Dans cette réimpression, les poèmes de Jean-Aubert Loranger sont cités aux mêmes pages que dans l'édition précédente. Il est plus exact de dire, dans ce cas-ci, une réimpression de la 3e édition (celle de 1963).

Idem, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 6e édition, 1971, xxiii,380 p. Introduction, p. vii-xxiii. Cf. p. xvii, 114-118. Il s'agit d'une réimpression conforme à l'édition de 1963, celle que l'éditeur avait nommée à tort "4e édition". L'édition de 1963 a donc connu deux réimpressions.

Viatte, Auguste, Anthologie littéraire de l'Amérique francophone. Littératures canadienne, louisianaise, haïtienne, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Faculté des Arts, CELEF (Centre d'Etude des Littératures d'Expression Française), 1971, 520 p. Avant-propos par Antoine Naaman, p. 7-8. Cf. p. 82, Images géographiques.

Rancourt, Jacques, Poésie du Québec, Paris, Editions Saint-Germain-des-Prés, Collection Poésie I, janvier-février 1974, no 35, 128 p. Cf. p. 13, 27, 37-41, 43-46. N.B. p. 38, Je regarde dehors par la fenêtre; p. 39, (Des gens sur un banc); p. 40, 43-44, (Moments), voir p. 40, (I), p. 43, (VIII), (VII), p. 44, (IV); p. 45-46, Le passeur, un extrait: Les reins.

Sylvestre, Guy, Anthologie de la poésie québécoise, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 7e édition, 1974, xxiv,414 p. Introduction, p. vii-xxiv. Cf. p. xviii, 104-108. Les textes parus dans les "éditions" précédentes sont reproduits aux pages 104, Je regarde dehors par la fenêtre; 104-107, Le retour de l'enfant prodigue (extraits). N.B. p. 104-105, I, et p. 106-107, II; 107-108, Ebauche d'un départ définitif. En réalité, c'est la "4e édition".

Marcotte, Gilles et Hébert, François, Anthologie de la littérature québécoise, sous la direction de Gilles Marcotte, Montréal, La Presse, 1979, volume III: Vaisseau d'or et croix du chemin, 1895-1935, xv,500 p. Introduction par Gilles Marcotte, p. 1-6. En ce qui concerne Loranger, voir les pages xii, 3, 352-360, 496. Les poèmes publiés sont: p. 352-353, Je regarde dehors par la fenêtre; p. 353-354, Ebauche d'un départ définitif. Pour Marcel Dugas, p. 354-355, Ode; p. 355, (Sans titre). Il s'agit de Moments, XI; p. 355, (Sans titre): Moments, XIX, la 1ère strophe; p. 355-357, (Sans titre), Au docteur René Pacaud. Il s'agit du retour de l'enfant prodigue, I; p. 357, (Sans titre). Il s'agit du retour de l'enfant prodigue, IV; p. 358, L'invitation au retour.

e) Poèmes traduits en anglais

Poems, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 12-48. Cf. p. 13, I Look Through The Window At The Outside, traduit par D. G. Jones; p. 15, (The men passing), traduit par D. G. Jones; p. 17, 19, Sketch For a Final Departure, traduit par Larry Shouldice; p. 19, 21, The Lighthouses, traduit par Kathy Mezei; p. 23, 25, Ode, traduit par George Maclaine Lang; p. 27, 29, Moments, After the manner of ancient Chinese (sic) poetry. N.B. p. 27, I, p. 29, V, XI, XII, traduit par George Maclaine Lang; p. 31, 33, 35, 37, The Return of the Prodigal Son. N.B. p. 31, 33, 35, I, p. 35, II, p. 37, V, traduit par Rod Willmot; p. 39, Geographic Overview of Montreal,

traduit par Judith Cowan; p. 41, Invitation To Return, traduit par Joseph Pivato; p. 42-48, From The Ferryman. N.B. p. 42, Prologue, p. 43-44, The Ferryman, p. 44-45, His Back, p. 45-46, The Wind, p. 47, His Head, p. 47-48, The Old Oars. Ces extraits du passeur ont été traduits par David Lobdell.

## II.- Contes

### a) Contes publiés en recueils

A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 1-34.

Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 56, 1978, tome I: Du passeur à Joë Folcu, 324 p. Préface, p. 11-23.

Contes, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 57, 1978, tome II: Le marchand de tabac en feuilles, 331 p.

### b) Contes épars[3]

Le passeur, in Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p. Cf. p. 9-33. Ce récit poétique paraît aussi in Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection sur parole, 1970, 175 p. (avant-propos par Gilles Marcotte, p. 9-17). Cf. p. 27-45.

---

[3] Ces contes ont été publiés, pour la plupart, dans l'édition de 1978 par Fides. Voir à ce sujet les tables des matières des tomes I (p. 321-323) et II (p. 327-329). On retrouve, dans le tome II (p. 309-319), une bibliographie établie de façon différente de celle-ci. Les contes ont été mentionnés dans leur ordre de publication uniquement. Nous avions indiqué, dans une note infrapaginale, à l'endroit qui s'y prêtait, les différentes versions d'un conte ainsi que le titre et le lieu de publication.

Le vagabond, in Jean Aubert Loranger, Les Atmosphères, Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62 p. Cf. p. 52-59. Ce conte paraît in extenso in L'Autorité, Montréal, vol. 7, no 361, 11 décembre 1920, p. 2. Il est aussi publié in Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poëmes, Montréal, HMH, Collection Sur parole, 1970, 175 p. (avant-propos par Gilles Marcotte, p. 9-17). Cf. p. 65-71. On le retrouve, avec variantes, sous le titre Le vagabond dévoyé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 18, 5 mai 1940, p. 18.

Ce qu'a Vu le Norouâ... Conte de Noël, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 251, 24 décembre 1923, p. 2. Il paraît, avec variantes, sous le titre La (sic) Norouâ, in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 9-14.

Les hommes forts. Conte du samedi, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 272, 19 janvier 1924, p. 15. Ce conte est repris, avec variantes, in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 3-5. L'auteur a inséré ce conte dans le texte même d'un autre conte, Tel magicien-né, apprenti sorcier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 44, 2 novembre 1941, p. 15. Dans La Patrie, ce conte comporte aussi des variantes.

La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, nos 1-2, juillet-août 1937, p. 18-25. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre Marvella n'était pas décemment mariable, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 27, 7 juillet 1940, p. 18. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 37-41.

De miraculeuses matines ou le Christ qui veille, in Les Idées, Montréal, 3e année, vol. 6, no 3, septembre 1937, p. 141-147. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre La cloche-médecin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 9, 3 mars

1940, p. 22. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 31-35.

La "Long Trail" ou l'inquiète paternité, in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 7, nos 1-2, janvier-février 1938, p. 113-123. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre La "Long Trail" ou une giboulée de mars, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 15, 14 avril 1940, p. 22. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 23-29.

L'ivrogne du village ou la méprise, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 44, 16 juillet 1938, p. 7. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre L'enterrement d'un ivrogne, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 12, 24 mars 1940, p. 18, 22.

Le dernier des Ouellette, in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 8, nos 1-2, juillet-août 1938, p. 111-117. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre Le dernier des Ouellette ou la vie romancée d'un pilote, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 13, 31 mars 1940, p. 22. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 13-17.

Une poignée de mains (sic), in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 8, nos 4-5, octobre-novembre 1938, p. 234-238. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre La dernière poignée de mains (sic), in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 19, 7 mai 1939, p. 17. Il paraît aussi, avec variantes, sous le titre Un boulanger qui compte son gain, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 46, 16 novembre 1941, p. 19. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 19-21. Ce conte paraît aussi in extenso in Gilles Marcotte et François Hébert, Anthologie de la littérature québécoise, sous la direction

de Gilles Marcotte, Montréal, La Presse, 1979, volume III: Vaisseau d'or et croix du chemin, 1895-1935, xv,500 p. Introduction par Gilles Marcotte, p. 1-6. Cf. p. 358-360. Les auteurs ont donné comme référence les Ecrits du Canada français. Cf. "Table des références", p. 496.

Mrs. Carrey-Nations (sic) ou la pionnière de la prohibition, in Les Idées, Montréal, 5e année, vol. 9, no 1, janvier 1939, p. 47-56. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre La lanceuse de haches ou la pionnière de la prohibition au Canada, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 11, 17 mars 1940, p. 25. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 51-56, Mrs. Carry-Nations ou la pionnière de la prohibition.

Le garde forestier, in Les Idées, Montréal, 5e année, vol. 9, no 4, avril 1939, p. 315-325. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre Le garde-forestier (sic), in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 14, 7 avril 1940, p. 22. Il est publié in extenso in Jean-Aubert Loranger, Récits, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 35, 1972, p. 9-56 (présentation par Gilles Marcotte, p. 11-12). Cf. p. 43-49, Le garde-forestier (sic).

Le baiser de la morte, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 10, 10 mars 1940, p. 17.

"Range-toé!" ou les animaux sympathiques, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 16, 21 avril 1940, p. 22.

N'est pas écoeurant qui veut ou le chagrin d'un homme éprouvé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 17, 28 avril 1940, p. 16.

Le Râteau Magique ou la plus vraie des menteries, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 19, 12 mai 1940, p. 18. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre Le râteau magique dans le recueil de Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions

Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 6-8. Il est aussi inséré, avec variantes, dans le texte même des contes Tel magicien-né, apprenti sorcier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 44, 2 novembre 1941, p. 15, et Là où le diable peut intervenir, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 32, 9 août 1942, p. 18.

Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 20, 19 mai 1940, p. 18. Il s'agit d'une autre version parue in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 15-16, L'heure.

Les rentes seigneuriales ou "Un conte de Noël" en été, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 21, 26 mai 1940, p. 18.

Les concombres grimpants du 3e rang d'un village ou 8 jours d'un grand nettoyage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 22, 2 juin 1940, p. 18.

Là où il est démontré que l'eau se change en argent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 23, 9 juin 1940, p. 18.

Une partie de cartes dans l'obscurité ou "Ne faites pas à autrui ce que...", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 24, 16 juin 1940, p. 22.

Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées ou la recherche d'une ressemblance, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 25, 23 juin 1940, p. 18.

Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier "pas pressé", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 26, 30 juin 1940, p. 18.

L'aveugle guéri ne doit point oublier son fanal ou le tâtonnement obligatoire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 28, 14 juillet 1940, p. 22.

Deux histoires de brume pour marins d'eau douce, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 29, 21 juillet 1940, p. 18.

Le trottoir du père Valois, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 30, 28 juillet 1940, p. 18.

Ferme la porte: les mouches..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 31, 4 août 1940, p. 18.

Le feu du ciel avait purifié l'incendiaire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 32, 11 août 1940, p. 18.

Le chien d'un aveugle, jamais ne devras noyer, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 33, 18 août 1940, p. 12, 18.

Auriez-vous rêvé, déjà, que vous ne rêviez pas?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 34, 25 août 1940, p. 18.

Où l'air d'une danse et la fumée d'un feu sont monnaie de singe, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 35, 1er septembre 1940, p. 18.

Les tresseurs étaient passés maîtres en l'art de la "canonnerie", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 36, 8 septembre 1940, p. 18.

La marche funèbre d'un grand chef de musique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 37, 15 septembre 1940, p. 15.

Le fredonnement de l'enfance exprime une mélodie inédite, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 38, 22 septembre 1940, p. 18.

Une femme pour une botte de paille..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 39, 29 septembre 1940, p. 22.

Les grincements d'une chaise berceuse abusive, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 40, 6 octobre 1940, p. 22.

Secret bien aromatisé par deux lavandières, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 41, 13 octobre 1940, p. 22.

Ce chapeau était un tribut floral, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 42, 20 octobre 1940, p. 22.

Ne demandez jamais à une vieille fille de tricoter un chandail, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 43, 27 octobre 1940, p. 17.

De beaux poissons que le courant emporte au diable, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 44, 3 novembre 1940, p. 22. Il s'agit d'une autre version du conte La place aux brochets paru in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 19-21.

Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 45, 10 novembre 1940, p. 26. Il s'agit d'une autre version de La partie de dames, conte publié in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 17-18.

Une bataille de coqs et la leçon qui s'en dégage en présence d'un crétin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 46, 17 novembre 1940, p. 18. Il s'agit d'une autre version du conte L'argument décisif paru in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 27-28.

De la comète Halley, à la comète Cunningham, il n'y a que du fumier de cochon, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition nationale, 6e année, no 47, 24 novembre 1940, p. 68. Ce conte est reproduit in extenso dans l'autre édition de La Patrie: De la comète Halley, à la comète Cunningham, il n'y a que du fumier de cochon, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 6e année, no 47, 24 novembre 1940, p. 68, 70.

Une punaise écrasée exhale une odeur de fraise (sic) en conserve, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 48, 1er décembre 1940, p. 22.

Les guêpes ont un penchant pour les servantes rousses, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 49, 8 décembre 1940, p. 22.

Trois histoires de Noël pour adultes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 50, 15 décembre 1940, p. 18.

Brûle ce que tu adores; adore ce que tu as brûlé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 51, 22 décembre 1940, p. 18.

Tel bon fumeur, à sa blague se reconnaît, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 52, 29 décembre 1940, p. 18.

Déjà, à huit ans, je n'étais pas digne d'être pompier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 1, 5 janvier 1941, p. 18.

Recette de civet de lièvre qui convient à un ragoût de chat, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 2, 12 janvier 1941, p. 18.

Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 3, 19 janvier 1941, p. 18.

Le plus efficace des moyens pour assurer la guérison du hoquet, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 4, 26 janvier 1941, p. 18.

Il l'avait dans la peau, car elle était indélébile, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 5, 2 février 1941, p. 18.

Une messe votive parmi les arbres, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 6, 9 février 1941, p. 18.

Quelques élections volées honnêtement, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 7, 16 février 1941, p. 18.

Le chien n'aurait qu'une intelligence qui s'ignore, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 8, 23 février 1941, p. 18.

"L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 9, 2 mars 1941, p. 23.

Histoire vraie d'orientation professionnelle, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 10, 9 mars 1941, p. 24.

"Mange pas tes ongles!!!!", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 11, 16 mars 1941, p. 20.

Pour te bien connaître, observe d'abord autrui, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 12, 23 mars 1941, p. 24.

Dernière pavane de l'infante déshéritée, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 13, 30 mars 1941, p. 24.

Un matou devin sera empaillé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 14, 6 avril 1941, p. 28.

Où les barbues mentent autant que le pêcheur, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 15, 13 avril 1941, p. 20.

Deux chiens pour un seul célibataire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 16, 20 avril 1941, p. 24.

Cette fois-là, il grêlait du sucre d'érable, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 17, 27 avril 1941, p. 18.

"Les rats aient leur cadavre et Dieu, leur âme!", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 18, 4 mai 1941, p. 14.

Un purgatif à toute épreuve, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 19, 11 mai 1941, p. 31.

Deux miracles non réclamés, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 20, 18 mai 1941, p. 19.

Entre bossus les boiteux sont valets, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 21, 25 mai 1941, p. 23.

Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé "en montant", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 22, 1er juin 1941, p. 15.

Une sauterie dans le Nord, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 23, 8 juin 1941, p. 19.

Sautes d'humeur qui s'inscrivent sur les semelles, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 24, 15 juin 1941, p. 19.

Les feuilles du tabac vont-elles frétiller d'aise?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 25, 22 juin 1941, p. 19.

Pour attirer la pluie d'un ciel récalcitrant..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 26, 29 juin 1941, p. 15.

Chalet à louer, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 27, 6 juillet 1941, p. 14.

Le vent n'aime pas qu'on le malmène, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 28, 13 juillet 1941, p. 19.

Rebouteur relégué au jardinage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 29, 20 juillet 1941, p. 19.

Du théâtre au magasin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 31, 3 août 1941, p. 15.

Une lucidité bienheureuse, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 32, 10 août 1941, p. 15.

Haine de chien, rage de voisin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 33, 17 août 1941, p. 19.

Frais peint, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 34, 24 août 1941, p. 19.

Les yeux des poitrinaires veillent trop, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 35, 31 août 1941, p. 15.

Le collectionneur est-il un avare?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 36, 7 septembre 1941, p. 19.

L'instinct et les issus de germains, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 37, 14 septembre 1941, p. 23.

Ne pas confondre poignée de main avec Shake-Hand, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 38, 21 septembre 1941, p. 19.

Jamais la fin ne se devance, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 39, 28 septembre 1941, p. 19.

Une pieuvre en plein Richelieu, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 40, 5 octobre 1941, p. 15.

Qua-vache-qué! Qui-quia-qua! [sic], in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 41, 12 octobre 1941, p. 23.

Au ciel avec un chèque de paye!, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 42, 19 octobre 1941, p. 19.

"Paré" sans être prêt, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 43, 26 octobre 1941, p. 19.

Tel magicien-né, apprenti sorcier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 44, 2 novembre 1941, p. 15. Ce conte est publié partiellement et avec variantes sous le titre Là où le diable peut intervenir, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 32, 9 août 1942, p. 18.

Des pétards d'outre-tombe, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 45, 9 novembre 1941, p. 15.

Où la pluie peut avoir goût de sel, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 47, 23 novembre 1941, p. 19. Ce conte paraît, avec variantes, sous le titre, Une pluie qui a goût de sel, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 34, 23 août 1942, p. 18.

Nuit de couvre-feu vue par un buveur de bière, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 48, 30 novembre 1941, p. 19.

Quatre "boulés" qui s'ignorent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 49, 7 décembre 1941, p. 19.

Un Père Noël pour adultes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 50, 14 décembre 1941, p. 18.

Une idée nouvelle pour l'An nouveau, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 51, 21 décembre 1941, p. 19.

Une cause de célibat servie par un chien, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 52, 28 décembre 1941, p. 14.

Une belle jambe d'écriture..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 1, 4 janvier 1942, p. 15.

L'indiscrète en fut punie, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 2, 11 janvier 1942, p. 15.

Pauvre professeur de nouveaux jurons, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 3, 18 janvier 1942, p. 14.

De l'art oratoire servi en conserve, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 4, 25 janvier 1942, p. 18.

Peut-on faire "maigre" avec du sang de cochon?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 5, 1er février 1942, p. 14.

La maison qui meurt d'ennui, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 6, 8 février 1942, p. 18.

Trop de veaux aux prodigues, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 7, 15 février 1942, p. 18.

La gigue est une invite au célibat, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 8, 22 février 1942, p. 18.

Le nez long, un indice de bonté, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 9, 1er mars 1942, p. 14.

Ceci est une tout autre histoire..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 10, 8 mars 1942, p. 14.

Pour savoir vendre, il faut acheter..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 11, 15 mars 1942, p. 19.

Un harmonica qui appelle la pluie, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 12, 22 mars 1942, p. 18.

Les grimaces, des points de repère, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 13, 29 mars 1942, p. 14.

Un matin de soleil noir, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 14, 5 avril 1942, p. 14.

Nouvelles images sur le printemps, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 15, 12 avril 1942, p. 19.

A l'époque de la blague "mouillée", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 16, 19 avril 1942, p. 18.

Une mangeaille pantagruélique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 17, 26 avril 1942, p. 18.

La fin d'un généalogiste, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 18, 3 mai 1942, p. 14.

Bavardage de bon aloi, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 19, 10 mai 1942, p. 14.

A l'époque des "boulés", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 20, 17 mai 1942, p. 15.

Les avantages du ronflement, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 21, 24 mai 1942, p. 14.

Une histoire mal comprise, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 22, 31 mai 1942, p. 18.

La meilleure façon de cacher une clef, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 24, 14 juin 1942, p. 14.

Une de fermée, une d'ouverte, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 25, 21 juin 1942, p. 14.

La bière versée, il faut la boire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 26, 28 juin 1942, p. 18.

Le fusil et ses reculs, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 27, 5 juillet 1942, p. 18.

Un monsieur quelconque, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 28, 12 juillet 1942, p. 19.

Avis aux pêcheurs, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 29, 19 juillet 1942, p. 14.

Economies de vacances, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 30, 26 juillet 1942, p. 18.

Chacun ses intuitions, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 31, 2 août 1942, p. 14.

Là où le diable peut intervenir, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 32, 9 août 1942, p. 18.

Mourir pour un chien..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 33, 16 août 1942, p. 14.

Une lettre écrite, il faut l'expédier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 35, 30 août 1942, p. 18.

Belle fille légendaire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 36, 6 septembre 1942, p. 14.

Où l'abreuvage passe avant la vie de mariage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 37, 13 septembre 1942, p. 19.

La recherche de l'oubli..., in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 38, 20 septembre 1942, p. 20, 25.

## III.- Théâtre

L'orage (Farce en un acte). Le texte de cette pièce paraît in Jean Aubert Loranger, A la recherche du régionalisme. Le village. Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 43 p. Cf. p. 35-43. L'auteur a publié dans ce recueil un conte intitulé aussi L'orage avec une intrigue identique. Cf. p. 25-26. Quant à la farce en un acte, elle fut jouée le 22 janvier 1923, au théâtre Parisien, à Montréal, sous les auspices de l'Association des Auteurs canadiens, section française.

## IV.- Articles [4]

Le Pays Laurentien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 102. Cet article paraît dans la chronique mensuelle signée par plusieurs auteurs, La mare aux grenouilles, p. 101-108.

---

[4] Seuls figurent ici les articles signés ou initialés.

A Saint-Sulpice; causerie de Monsieur Dupuis (sic) sur Verhaeren, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 205-207. Il s'agit de Pierre-J. Dupuy. Cet article paraît dans la chronique La mare aux grenouilles, p. 204-208.

Les Alternances par M. Alphonse Beauregard, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 254, 1er février 1922, p. 4.

Une oeuvre d'art. Un recueil de dessins de M. Edmond-J. Massicotte, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 227, 24 novembre 1923, p. 22.

M. Napoléon (sic) Poirier a exposé à Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 284, 2 février 1924, p. 30. Il s'agit du peintre montréalais Narcisse Poirier.

Pourquoi lit-on moins les Vers?, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 229, 21 novembre 1925, p. 31.

Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 45, 27 mai 1933, p. 3.

Tribune libre. Un qui ne votera pas "bleu", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 165, 18 octobre 1933, p. 2.

Tribune libre. L'administration Tory, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 179, 4 novembre 1933, p. 2.

Tribune libre. Les prisonniers aux petits soins, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 189, 16 novembre 1933, p. 2.

Curieux diptique (sic). De Philippe-Aubert (sic) de Gaspé à R. Brien, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 41, 25 juin 1938, p. 8.

Curieux diptyque. De Gaspard Petit à Berthelot Brunet, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 42, 2 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque. De Mrs Carry-Nations à Mlle Idola St-Jean, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 43, 9 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Du curé Loranger à l'abbé Groulx, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 45, 23 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque. De la revue le Nigog ou (sic) journal le jour, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 46, 30 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque. De Salomon au Maire Martin, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 47, 6 août 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 48, 13 août 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Grands et petits secrétaires, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 49, 20 août 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 50, 27 août 1938, p. 2.

Curieux diptyque. Une invasion de bibites, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 51, 3 septembre 1938, p. 4.

Les difficultés de l'incognito, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 4.

Curieux diptyque. Jour d'an ou d'anniversaire, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 7.

Curieux diptyque. Sommes-nous Français?, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 2, 24 septembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Des chiffres à l'orthographe, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 3, 1er octobre 1938, p. 4.

Curieux diptyque. Deux bo-los pour un yo-yo, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 4, 8 octobre 1938, p. 4.

Curieux diptyque. Le "sacre" et le pittoresque, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 5, 15 octobre 1938, p. 4,

Curieux diptyque. Regards sur les "plugs" et les poètes, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 6, 22 octobre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Ne pas confondre Autour avec Entour, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 7, 29 octobre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Du traducteur au translateur, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 8, 5 novembre 1938, p. 6.

Curieux diptyque. Le Visage et son Portrait, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 9, 12 novembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. De MM. [sic] George-W. Stephens à Edouard Montpetit, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 10, 19 novembre 1938, p. 5.

Curieux diptyque. Les ailes de l'éloquence et son bec, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 11, 26 novembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Santa Claus et son mensonge, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 12, 3 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Il pleut; il neige..., in Le Jour, Montréal, 2e année, no 13, 10 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Réflexions sur une carte de bons souhaits, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 15, 24 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Montreal, Paris of the New World!, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 16, 31 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque. Du roi David à Goebbels, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 17, 7 janvier 1939, p. 5.

Curieux diptyque. Nos législateurs et les livres, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 18, 14 janvier 1939, p. 8.

Curieux diptyque. Ma croisade chez les nôtres, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 19, 21 janvier 1939, p. 8.

Curieux diptyque. Du Dr Drummond à Jean-Charles Harvey, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 20, 28 janvier 1939, p. 8.

Curieux diptyque. Notre-Dame du Bilinguisme, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 21, 4 février 1939, p. 8.

Curieux diptyque. De la raquette aux skis, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 22, 11 février 1939, p. 8.

Métamorphose d'une vieille maison de ferme. Comment un architecte peut rénover une maison ancienne sans lui faire perdre ses caractéristiques. - Mur de pierre d'origine mystérieuse dans la cave, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 15, 9 avril 1939, p. 16-17.

Du combat d'une corneille contre un rat à l'ouverture du port de Montréal. Incident observé sur la rive à l'arrivée du brise-glace "N.B. McLean" dans la métropole. - Travail gigantesque. - Inondations évitées. - Bref aperçu historique des transports dans la province de Québec, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 16, 16 avril 1939, p. 16-17.

Aucun Indien ne sera présenté à Leurs Majestés, in La Patrie, Montréal, 61e année, no 51, 26 avril 1939, p. 26.

Le confort que le C.N.R. offre aux Souverains, in La Patrie, Montréal, 61e année, no 59, 5 mai 1939, p. 5.

La Finlande et le Canada au printemps. La Finlande, située plus au nord que Churchill, à la baie d'Hudson, tient ses ports ouverts même en janvier et février, grâce à ses brise-glace, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 19, 7 mai 1939, p. 13, 17.

Revue des Spectacles, in La Patrie, Montréal, 62e année, no 213, 4 novembre 1940, p. 17.

"N'est-il pas fort étonnant que l'instruction ne soit pas obligatoire au Canada?", in La Patrie, Montréal, 62e année, no 221, 13 novembre 1940, p. 4.

Conseils pour desHuroniser les ingénues, in La Patrie, Montréal, 62e année, no 231, 25 novembre 1940, p. 6.

Emile Nelligan est décédé à 59 ans, in La Patrie, Montréal, 63e année, no 225, 19 novembre 1941, p. 3, 26. Cet article est signé par Hervé de St-Georges et Jean-Aubert Loranger. Il serait difficile, voire impossible, de discerner l'apport de chaque auteur dans ce texte.

Nos entrevues. Mme Jeanine [sic] Crispin et M. Jean-Pierre Aumont, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 64, 12 mai 1942, p. 8. L'actrice écrit son prénom "Janine".

Au S. Denis. La vie de bohème est confiée à des jeunes, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 68, 18 mai 1942, p. 17.

## C.- Textes se rapportant à Jean-Aubert Loranger

### I.- Manuscrits

#### a) Correspondance

##### 1.- Lettres à Jean-Aubert Loranger

Tranquille, Henri, Lachine, 8 février 1939, à Jean-Aubert Loranger, a/s Albert Pelletier, Montréal. Copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Idem, Lachine, 9 mars 1939, à Jean-Aubert Loranger, a/s Albert Pelletier, Montréal. Copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Idem, Lachine, 9 avril 1939, à Jean-Aubert Loranger, La Patrie, Montréal. Copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Idem, Lachine, 4 mai 1939, à Jean-Aubert Loranger, 420, avenue Stuart, [Outremont]. L'enveloppe est adressée a/s Charles Hamel, Le Jour, Case postale 20, Station "N", Montréal. Copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

##### 2.- Lettres diverses[5]

Asselin, Olivar, Montréal, 13 mars 1921, à Eugène Seers, [Cambridge, Etats-Unis]. Archives Nationales du Québec, Montréal, Fonds Louis-Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers) réuni par Gabriel Nadeau.

---

[5] Nous avons choisi, dans notre propre correspondance sur Jean-Aubert Loranger, des lettres d'amis, de connaissances ou d'écrivains qui se sont intéressés à son oeuvre. Ce sont des lettres qui présentent un intérêt particulier. Nous ne mentionnons pas ici les nombreuses lettres que nous avons reçues concernant la recherche proprement dite sur les études, le travail, les voyages, autres faits ou incidents biographiques du poète. Des témoignages sont cités dans notre thèse; d'autres serviront à d'éventuelles publications.

Barbeau, Victor, Montréal, 8 mai 1975, à Bernadette Guilmette.

Bourdon, Joseph, Montréal, 28 janvier 1977, à Bernadette Guilmette.

Dufresne, Jean, Ville de Laval, 13 décembre 1974, à Bernadette Guilmette.

Dugas, Marcel, Paris, 4 (janvier) 1922, à Isaïe Nantais, Montréal. Archives privées de Madame Lyse Nantais-Picher, Loretteville.

Idem, Paris, 16 juin 1929, à Albert Laberge, (Montréal). Archives de l'Université Laval, Fonds Albert-Laberge, no 241.1/3/4/11.

Duhamel, Roger, Lisbonne, 1er février 1977, à Bernadette Guilmette.

Hamel, Emile-Charles, (Montréal), 12 septembre 1958, à Henri Tranquille, (Montréal). Archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Labelle, Placide, Montréal, 24 janvier 1977, à Bernadette Guilmette.

Laberge, Montréal, 7 février 1955, à Joseph-Alphonse Beaulieu. Cette lettre paraît in Albert Laberge, Les Inédits, in la barre du jour, Montréal, no 24, mars-avril 1970, p. 55-74. Présentation et notes par Michel Beaulieu, p. 55-56, 73-74. Cf. p. 66-67. N.B. p. 67.

Idem, Montréal, 21 février 1955, à Joseph-Alphonse Beaulieu. Cette lettre paraît in Albert Laberge, Les inédits, in la barre du jour, Montréal, no 24, mars-avril 1970, p. 55-74. Présentation et notes par Michel Beaulieu, p. 55-56, 73-74. Cf. p. 68.

Lefebvre, Jean-Jacques, Montréal, 9 février 1976, à Bernadette Guilmette.

Leland, Marine, Northampton, Etats-Unis, 26 décembre 1974, à Bernadette Guilmette.

Nadeau, Gabriel, Holden, Etats-Unis, 16 août 1977, à Bernadette Guilmette.

Pacaud, René, Josnes, France, 1er juillet 1975, à Bernadette Guilmette.

Idem, Josnes, France, 3 février 1976, à Bernadette Guilmette.

Parizeau, Gérard, Montréal, 30 juillet 1975, à Bernadette Guilmette.

Préfontaine, Lucille L.-, adresse confidentielle, 18 février 1974, à Bernadette Guilmette.

Idem, adresse confidentielle, 4 mars 1974, à Bernadette Guilmette.

Idem, adresse confidentielle, 15 janvier 1976, à Bernadette Guilmette.

Privat, Jean, La Rochelle, 24 janvier 1976, à Bernadette Guilmette.

Sylvestre, Guy, Ottawa, 28 mai 1976, à Bernadette Guilmette.

Tranquille, Henri, Lachine, 9 janvier 1939, à Fernand Boucher, Montréal. Copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Idem, Lachine, 30 janvier 1939, à Charles Doyon, Montréal. Copie de la lettre aux archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

Idem, Saint-Laurent, 25 avril 1977, à Bernadette Guilmette.

Idem, Saint-Laurent, 20 juillet 1977, à Bernadette Guilmette.

b) Article

Chevalier, Willie, [Plusieurs écrivains français de qualité], Montréal, [1967, 1968 ou 1969], 12 p. Texte dactylographié sur des feuilles de 21,5 par 28 cm., avec corrections à l'encre. Il s'agit d'un article non publié consacré à Robert de Roquebrune. L'auteur cite le nom de Jean-Aubert Loranger, p. 5 . Archives privées de Jean-Guy Hudon, Chicoutimi.

c) Registre des visiteurs

Pavillon de Gustave Flaubert à Croisset. Signature des Visiteurs. Registre inauguré en juin 1912. Henri de Régnier inaugure le registre par cinq vers. Ce livre ouvragé est particulièrement remarquable tant par ses dimensions que son poids. Il est aussi d'une rare beauté. Sa hauteur est de 52,3 cm. et avec la reliure 54 cm.; sa largeur, 35 cm. et avec la reliure 36 cm.; son épaisseur, 7 cm. et avec la reliure 9 cm. La couverture, très bien conservée, mérite une attention spéciale: reliure chagrin brun pleine peau; ferrures découpées en forme de volutes aux quatres angles et aux extrémités du dos; plats: filet d'encadrement marron, plat supérieur: quatre cabochons disposés en rectangle; au centre, cartouche rectangulaire échancré aux angles délimité par une bordure métallique comportant l'inscription suivante en lettres dorées, en creux: Pavillon de Gustave Flaubert à Croisset. Signature des Visiteurs. Registre inauguré en juin 1912; plat inférieur: cinq cabochons, quatre disposés en rectangle, un au centre; le dos lui-même est divisé en sept compartiments par trois filets marron (celui du milieu plus large, les deux autres plus minces), un fleuron estampé dans chacun des compartiments 2, 3, 4, 5, 6. La dernière signature du registre est datée du 18 juin 1964. Sur la dernière page du volume, on lit ces lignes: "Le présent fait suite au Registre (de forme Commerciale et non agencé "ad hoc") utilisé depuis l'inauguration du Pavillon le 17 juin 1906, jusqu'à cette année 1912"; aussi: "Registre établi par les soins du Comité, sur la proposition de Georges A. LeRoy, Secrétaire général et organisateur des Réunions"; et enfin, "Edité par la Maison Paeul Anquetil de Rouen". A la date du 7 décembre 1921, on y trouve les signatures de trois visiteurs qui nous concernent: "Alice Tétreau Loranger", "Jean Aubert Loranger" et "René Pacaud". Le registre est déposé à la Bibliothèque Municipale de Rouen.

d) Cahiers de notes intimes

Préfontaine, Fernand, (Journal intime). Un petit cahier noir, de 21,5 (longueur) par 18,4 cm. (largeur) et 0,6 cm. (épaisseur), dont la couverture est en carton mou, renferme surtout des feuilles non écrites: 68. Les pages quadrillées et de couleur jaunâtre contiennent d'abord le journal intime proprement dit, écrit irrégulièrement du 10 décembre 1920 au 26 juin 1921. L'auteur s'est servi d'une plume à pointe large. La couleur de l'encre est passée au mauve. Cf. p. (1, 3, 5-16). Puis à la date du "6-4-22",

commence un Projet de nouvelle écrit à l'encre noire. Cf. p. [19-23]. La page [16] (journal daté du 21 juin [1921]) nous intéresse particulièrement. Fernand Préfontaine y relate, en 14 lignes, ses impressions sur la rencontre de Jean-Aubert Loranger et de son épouse au Commissariat du Canada à Paris. Archives privées de Madame Lucille L.-Préfontaine, adresse confidentielle.

Tranquille, Henri, Mon Journal. L'auteur, qui demeurait alors, à Lachine, à écrit son journal dans un de ses petits cahiers (il en a plusieurs) de 23,5 (longueur) par 18,5 cm. (largeur). La couverture est bleue, en carton mince et granulé. Les pages sont lignées avec, en plus, une marge rouge, laquelle est demeurée intacte. Ce cahier, paginé de 1 à 74, ne renferme aucune page blanche. Tout y est écrit, à l'encre, et à peu près sans ratures. Le journal est rédigé presque quotidiennement du 5 janvier 1939 au 12 février de la même année. Cf. p. 14, 8 janvier 1939 (rencontre de Henri Tranquille et de Jean-Aubert Loranger; longue conversation sur le conte; impressions, etc) et p. 56, 30 janvier 1939 (il est question du conte et de ses "précieux silences" tel que le conçoit Loranger). Archives privées de Henri Tranquille, Saint-Laurent.

## II.- Thèses et mémoires

### a) Thèse sur Jean-Aubert Loranger

Guilmette, Bernadette, Le voyage intérieur de Jean-Aubert Loranger, thèse présentée à l'Université du Québec à Trois-Rivières comme exigence partielle de la maîtrise ès arts (lettres), Trois-Rivières, septembre 1972, viii,163 p.

### b) Thèses et mémoires divers

Allard, Jean-Pierre, Le Nigog, mémoire en littérature canadienne présenté au Département d'études canadiennes de l'Université Laval, Québec, janvier 1967, ii,45 p. Cf. p. 45.

Blais, Jacques, La poésie au Québec de 1934 à 1944. Dialectique et métamorphoses des valeurs, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat ès lettres, Québec, décembre 1973, xliv,523 p. Cf. p. 1, 7, 11, 69, 72-74, 77-78, 82, 186, 308, 371-372, 465, 493, 510, 518.

Bourassa, André-G., Surréalisme et littérature québécoise, thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du doctorat ès lettres (études françaises), Université de Montréal, Montréal, août 1974, 528 p. Cf. p. 1, 4, 9, 40-47, 50, 130, 368, 434-435, 455-456, 526.

Brouillette, Léonce, Marcel Dugas: sa vie et son oeuvre, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat de l'université (en français), Québec, mars 1970, xli,250 p. Cf. p. xxxviii, xli, 73, 124bis.

Brunet, Marguerite, Bio-bibliographie de Berthelot Brunet, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1945, xviii,138 p. Cf. p. 12, 71, 73, 105, 130.

Corbett, Edward, M., Les contes du terroir depuis 1900, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le grade de docteur de l'université, Québec, novembre 1948, i,193 p. Cf. p. 69, 132, 148, 150-151, 159-160, 163-164, 178, 186.

Couillard, Anne, Bio-bibliographie de Monsieur Albert Laberge, Ecrivain, Critique, Journaliste, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1952, 61 p. Préface par Victor Barbeau, p. [9-10]. Cf. p. 22, 42, 52-53, 55, 58-59.

Deschamps, Ida, Le Terroir et Le Nigog, mémoire de littérature présenté au Département d'études canadiennes de l'Université Laval, Québec, 1er avril 1968, v,58 p. Cf. p. 23, 44, 55, 58.

Fadin, Max, Berthelot Brunet, critique et créateur, mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de maître ès arts (études françaises), Université de Montréal, Montréal, 1972, ii,197 p. Cf. p. 5, 100, 116, 133, 162.

Gaboury, Placide, Louis Dantin et la critique d'identification, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en vue de l'obtention du Ph. D. (lettres françaises), Montréal, 1970, [v]442 p. Cf. p. 7, 92, 177-178, 281, 300.

Garon, Yves, Louis Dantin, sa vie et son oeuvre, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat ès lettres, Québec, 1960, xiii,641 p. Cf. p. 269.

Jeanne-LeBer, Soeur (Irène Branchaud), Albert Ferland: l'homme et l'oeuvre, thèse présentée à la Faculté des arts de l'Université d'ottawa par l'intermédiaire du Département de français en vue de l'obtention du doctorat en philosophie, Ottawa, 1965, xi,373 p. Cf. p. 124-125.

Kieffer, Michel-I., L'Ecole littéraire de Montréal, thèse présentée à l'Université McGill pour l'obtention de la maîtrise ès arts, Montréal, 1939, 95 p. Cf. p. 69-71, 75.

Lamy, Jean-Paul, La fidélité dans les récits du terroir canadien-français, thèse présentée à l'Ecole des études supérieures de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du grade de Ph. D. en littérature française, Ottawa, 1972, xv,433 p. Cf. p. 415.

Loranger, Ursule, Bio-bibliographie de l'honorable juge Thomas-Jean-Jacques Loranger. Député, ministre, juge de la Cour supérieure, président de la Commission pour la Refonte des Statuts du Bas-Canada, écrivain et orateur, professeur de Droit administratif à l'Université de Montréal, Commandeur de l'Ordre de Pie IX, Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1943, 54 p. Préface par Léo-Paul Desrosiers, p. 6-8. Cf. p. 18.

Marcotte, Gilles, Description critique de la "poésie nouvelle" au Canada français, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat d'université, Québec, février 1968, xxix,265,x p. Cf. p. 35.

Mercier, Marcel, Bibliographie de Louis Dantin, (thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1938), (3)25 p. Cf. p. 19.

Pelosse, Cécile, La recherche du pays dans la poésie québécoise de 1945 à 1970, thèse présentée à la F(aculté) des E(tudes) S(upérieures) en vue de l'obtention du doctorat (études françaises), Université de Montréal, Montréal, avril 1974, vi,473 p. Cf. p. 38, 339-340, 350, 368-369, 371, 458.

Rivard, Raymond, Alphonse Beauregard de l'Ecole littéraire de Montréal, thèse présentée au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du M.A. en français, Ottawa, 1968, viii,182(16) p. Cf. p. 100, 102, 147, 159, 182.

## III.- Livres[6]

Beaulieu, Germain, Nos Immortels (Caricatures de bourgeois), Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Les Jugements, 1931, 157 p. Cf. p. 86.

Blais, Jacques, De l'Ordre et de l'Aventure. La poésie au Québec de 1934 à 1944, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Vie des Lettres québécoises, no 14, 1975, x,410 p. Cf. p. 3, 9, 52-55, 57, 61, 138, 225, 271-272, 336, 360.

* Boucher, Jean-Pierre, Instantanés de la condition québécoise. Etudes de textes, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 33, Collection Littérature, 1977, 200 p. Cf. p. 3, 41-56.

Bourassa, André-G., Surréalisme et Littérature québécoise, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, 375(9) p. Cf. p. 12, 15, 30-35, 49-50, 80, 98, 244, 309, 318, 357-359, 372, 377.

Brunet, Berthelot, Les hypocrites. La folle expérience de Philippe, Montréal, Editions de l'Arbre, 1945, 242 p. Cf. p. 47-56, 182.

Brunet, Jacques, Albert Laberge. Sa vie et son oeuvre, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Visage des lettres canadiennes, Publications du Centre de Recherches en Littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, no 4, 1969, 176 p. Cf. p. 123, 160, 170.

Dandurand, Albert, La poésie canadienne-française, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 244 p. Cf. p. 229.

* Dantin, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques. L'Anthologie des Poètes Canadiens - Alphonse Beauregard - Paul Morin -

---

[6] Nous indiquons les études par un astérisque.

Blanche Lamontagne - Jean Charbonneau - Marie Lefranc - Albert Dreux - Jean-Aubert Loranger - Lionel Léveillé - Edouard Chauvin - Francis Desroches - Robert Choquette - Jovette-Alice Bernier - Paul Gouin - L'abbé F.-X. Burke - Les Poètes Haïtiens, Montréal, New York et Londres, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, 250 p. Cf. p. 132-139 (La Revue Moderne, 15 mars 1921).

DesRochers, Alfred, Paragraphes (Interviews littéraires), Montréal, Editions Albert Lévesque, Librairie d'action canadienne-française, Limitée, Collection Les Jugements, 1931, 183 p. Cf. p. 45-46.

Dugas, Marcel, Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, Editeurs, 1929, 203 p. Cf. p. 95-103, 111, 187.

Fédération Internationale des Professeurs de Français (F.I.P.F.), Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique, Sèvres (France), Fédération Internationale des Professeurs de Français (F.I.P.F.) et Gembloux (Belgique), Editions J. Duculot, diffuseur général, 1976, 704 p. Cf. p. 431, 684.

Francoeur, Louis et Panneton, Philippe, Littératures... à la manière de... Henri Bourassa. - René Chopin. - Valdombre. - Henri Letondal. - Paul Morin. - l'abbé Camille Roy. - La Presse. - l'abbé Groulx. - Madeleine. - Victor Morin. - Marcel Dugas. - Blanche Lamontagne. - Gustave Comte. - Edouard Montpetit. - l'abbé Blanchard. -, Montréal, Editions des Essais Edouard Garand Editeur, 1924, 132 p. Cf. p. 33.

Gaboury, Placide, Louis Dantin et la critique d'identification, Montréal, Hurtubise HMH, Collection Reconnaissances, 1973, 263 p. Cf. p. 20, 86, 114, 161, 170.

Gay, Paul, Notre littérature. Guide littéraire du Canada français. A l'usage des niveaux secondaire et collégial, Montréal, HMH, 1969, xvi,214 p. Cf. p. 48, 60-62.

Idem, Notre poésie. Panorama littéraire du Canada français. 2, Montréal, Editions Hurtubise HMH, Ltée, 1974, 200 p. Cf. p. 49, 52, 65-67.

Grignon, Claude-Henri, Ombres et Clameurs. Regards sur la littérature canadienne, Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Les Jugements, 1973, 205 p. Cf. p. 150.

Haeck, Philippe, Naissances. De l'écriture québécoise. Essais, Montréal, VLB Editeur, 1979, 413 p. Cf. p. 26, 82, 391.

Hamel, Charles, Prix David, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962, 286 p. Préface par Henri Tranquille, p. 5-6. Cf. p. 5.

Hamel, Réginald, L'Ecole littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'Ecole: réunis, classés et annotés par Réginald Hamel). FRA 2-700. Histoire littéraire du Québec: Trente ans de littérature à Montréal (1895-1925), Montréal, La librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, xxii,933 p. Cf. p. 306-309, 312-316, 325, 327-335, 337-339, 341-346, 350-359, 361-364, 366-370, 373, 379-380, 385-387, 389-395, 397, 400, 402-405, 408-409, 414, 417, 420-422, 425, 867, 873, 917-918.

Laberge, Albert, Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Edition privée, 1938, 248 p. Cf. p. 220-224.

Idem, Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, 109 p. Cf. p. 10, 89-91.

Lebel, Maurice, D'Octave Crémazie à Alain Grandbois. Etudes littéraires, Québec, Les Editions de l'Action, 1963, 285 p. Cf. p. 218, 222, 236.

L'Ecole littéraire de Montréal, Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal. Proses et Vers par Englebert Gallèze, Valdombre, J.-A. Lapointe, Albert Laberge, Albert Ferland, Albert Dreux, Germain Beaulieu, Damase Potvin, Ubald Paquin, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Beauregard, Jules Tremblay, G.-A. Dumont, W.-A. Baker, Albert Boisjoly, Montréal, (s.e.), 1925, 342 p. Cf. p. 334.

L(esieur)-Desaulniers, F(rançois), Les vieilles familles d'Yamachiche. Dix généalogies. Avec préface par M. Raphaël Bellemare et une poésie par M. Nérée Beauchemin. Comprenant les Blais, Lacerte, Lamy, Loranger, Vaillancourt, Gérin-Lajoie, Boucher, Carbonneau, Caron, Comeau, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Libraires-Imprimeurs, 1898, tome I, xxxii,214 p. Préface p. vii-x. Cf. p. 83-98. N.B. p. 96.

Mailhot, Laurent, La littérature québécoise, Paris, Presses Universitaires de France, Collection "Que sais-je?", no 1579, 1974, 128 p. Cf. p. 40, 44, 62.

Marcotte, Gilles, Le temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français, Montréal, HMH, 1969, 251 p. Cf. p. 40.

Maugey, Axel, Poésie et Société au Québec (1937-1970), Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Vie des Lettres canadiennes, no 9, 1972, xvi, 290 p. Préface de Jean Cassou, p. ix-xii. Cf. p. 87.

(Maurault, Olivier), Le Cercle Ville-Marie. Seize années de vie, 1916-1932, Montréal, (s.e.), 1937, 95 p. Cf. p. 48.

Ménard, Jean, La vie littéraire au Canada français, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française, no 5, 1971, 259 p. Cf. p. 157, 185, 246.

Miron, Gaston, L'homme rapaillé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Collection du Prix de la revue Etudes françaises, 1970, 171 p. Cf. p. 92.

Moisan, Clément, Poésie des frontières. Etude comparée des poésies canadienne et québécoise, Montréal, Editions HMH, Collection Constantes, no 38, 349 p. Cf. p. 323, 327.

Nadeau, Gabriel, Louis Dantin. Sa Vie et son Oeuvre, Manchester, New Hampshire, Les Editions Lafayette, 1948, 254 p. Cf. p. 63.

Robert, Guy, Littérature du Québec, Montréal, Librairie Déom, 1964, tome I: Témoignage de 17 poètes, 334 p. Cf. p. 35.

Idem, Littérature du Québec. Poésie actuelle, Montréal, Librairie Déom, 2e édition, 1970, 405 p. Cf. p. 21-22.

Roquebrune, Robert de, Cherchant mes souvenirs, 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 31, 1968, 243 p. Cf. p. 96-97.

Rousseau, Guildo, Jean-Charles Harvey et son oeuvre romanesque, Montréal, Centre éducatif et culturel, Inc., Collection Reflets, 1969, 198 p. Préface par Antoine Naaman, p. 7-16. Cf. p. 19, 192.

Roy, Pierre-Georges, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, (s.e.), Québec, J.-A. K.-Laflamme, imprimeur, 1905, 200 p. Cf. p. 104.

Idem, La famille Aubert de Gaspé, Lévis, (s.e.), La Compagnie J. E. Mercier, Imprimeurs et Relieurs, 1907, 200 p. Cf. p. 161.

Shek, Ben-Zion, Social Realism in the French-Canadian Novel, Montréal, Harvest House, 1977, 326 p. Cf. p. 60, 320, 325.

Sylvestre, Guy, Panorama des Lettres canadiennes-françaises, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, 81 p. Cf. p. 27.

Thério, Adrien, Des choses à dire (Journal littéraire 1973-1974), Montréal, Editions Jumonville, 1975, 175 p. Cf. p. 57.

Toupin, Paul, Les paradoxes d'une vie et d'une oeuvre, Montréal, Le cercle du livre de France, 1965, 139 p. Cf. p. 41.

Valois, Marcel (pseudonyme de Jean Dufresne), Le sortilège de Marcel Proust, Montréal, Le cercle du livre de France, 1964, 101 p. Cf. p. 32, 44, 46. Les pages 31-46 sur "l'histoire de (l)a découverte de Proust" par Jean Dufresne avaient paru, sous cette signature, dans Amérique française de novembre 1941 et du 24 décembre 1941.

Wyczynski, Paul, Emile Nelligan . Sources et originalité de son oeuvre, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Visages des lettres canadiennes, Publications du Centre de Recherches en Littérature canadienne française de l'Université d'Ottawa, no 1, 1960, x,350 p. Cf. p. 322, 326.

## IV. Périodiques, ouvrages collectifs et publications annuelles et sériées[7]

Allard, Jacques, La recherche universitaire en littérature québécoise et canadienne-française, in Situation de l'édition et de la recherche (littérature québécoise ou canadienne-française), travaux du comité de recherche francophone de l'ALCQ (Association des littératures canadiennes et québécoise Inc.), recueillis et présentés par René Dionne, documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 18, mai 1978, p. 173-177. Cf. p. 174.

* Bâcle, Claude (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 25e année, no 31, 5 août 1921, p. (2).

Barbeau, Victor, Les livres. Le Village, in Les Cahiers de Turc, Montréal, 2e série, no 7, 1er avril 1927, p. 183-184.

Idem, L'Ecole littéraire de Montréal, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Profils littéraires, 2e série, 1972, p. 139-155. Cf. p. 141.

Bastien, Hermas, Contes et nouvelles, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 3, Essais critiques, 1958, p. 81-95. Cf. p. 93.

Beaulieu, Germain, Lettre ouverte à Valdombre. Suivie d'une note de M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 37, 17 mai 1933, p. 2.

Idem, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 40, 20 mai 1933, p. 2. Suivie d'une note d'Olivar Asselin.

Beaulieu, Michel, Faisceaux de la poésie québécoise, in Presqu'Amérique, Montréal, vol. 1, no 2, novembre-décembre 1971, p. 22-24. Cf. p. 23.

* Idem, Jean-Aubert Loranger: un grand sourcier d'ici, in Le Livre d'ici, Montréal, vol. 4, no 15, 17 janvier 1979.

---

[7] Nous indiquons, par un astérisque, les études et les articles consacrés uniquement à la carrière littéraire de Jean-Aubert Loranger.

* Beaulieu, Michel, Jean-Aubert Loranger: un grand sourcier d'ici, in Le Courrier de Portneuf, Donnacona, vol. 2, no 13, 30 janvier 1979, p. 16 (Le Livre d'ici).

* Beauregard, Alfred [sic], Poëmes par M. Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 25, 3 mai 1922, p. 4. Il s'agit d'Alphonse Beauregard.

* Bélanger, Claude, De quelques aspects d'un poème, in la barre du jour, Montréal, nos 39-40-41, Onze analyses, été 1973, p. 36-47.

Binet, Jean-Léonard, Courtepointes, in Le Livre d'ici, Montréal, vol. 4, no 41, 18 juillet 1979.

Blais, Jacques, La poésie québécoise au tournant de la guerre (1935-1950), in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profils de poètes. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 143-173. Cf. p. 143.

Boisjoly, Albert, Entretien littéraire. Le monstre démasqué, in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no 5, 3 février 1923, p. 4.

Idem, Entretien littéraire. A propos de Valdombre, in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no 8, 24 février 1923, p. 2.

Idem, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 50, 2 juin 1933, p. 2.

Idem, L'Ecole littéraire de Montréal. Réminiscences, in Le Devoir, Montréal, vol. 35, no 133, 10 juin 1944, p. 8. Dans ce journal, on a, par erreur, ainsi écrit ce nom: "Albert Boisjoli".

Idem, L'Ecole Littéraire de Montréal, in Le Droit, Ottawa, 32e année, no 176, 29 juillet 1944, p. 2 (Le Devoir). A l'exemple du Devoir, on a écrit ce nom: "Albert Boisjoli". Cependant on a omis le sous-titre, Réminiscences.

Boivin, Aurélien, Rééditions de recueils de contes québécois (1835-1945) (fragments...), in Situation de l'édition et de la recherche (littérature québécoise ou canadienne-française), travaux du comité de recherche francophone de l'ALCQ (Association des littératures canadiennes et québécoise Inc.), recueillis et présentés par René Dionne, documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 18, mai 1978, p. 109-114. Cf. p.111-112.

Idem, Relecture. Contes de Jean-Aubert Loranger, in Québec français, Québec, no 34, mai 1979, p. 54-55.

Bolduc, Yves, Les Rééditions. Alfred DesRochers. Poète québécois. Pour souligner la réédition chez Fides dans la collection du Nénuphar de l'oeuvre de DesRochers en deux volumes, in Les lettres québécoises, Montréal, no 10, avril 1978, p. 34-36. Cf. p. 34, 36.

Bonenfant, Joseph, La revue des revues, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 34, 10 février 1979, p. 22.

Idem, Les revues: Possibles / Lettres Québécoises, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 156, 7 juillet 1979, p. 12.

Boucher, Jean-Pierre, Un Alain Grandbois décevant, in Le Devoir, Montréal, vol. 68, no 67, 20 mars 1976, p. 15.

Idem, Jean-Aubert Loranger. Contes I - Du Passeur à Joë Folcu; Contes II - Le marchand de tabac en feuilles, Editions Fides, in Livres et auteurs québécois 1978, Québec, 1979, p. 57-60.

Boucher, Yvon, Voix et Images. Prolégomènes pour une mise en bière, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 46, 26 février 1977, p. 17.

Bourassa, André-G., Gilles Hénault. Eléments de biographie, in La barre du jour, Montréal, nos 17-18-19-20, janvier-août 1969, p. 310-314. Cf. p. 311.

Idem, Paul-Quintal Dubé, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 17, décembre 1978, p. 1-5. Cf. p. 1.

* Bourassa, André G., La Poésie. Entre l'espace et le temps. Ou le lieu de rencontre de Pierre Morency, Jean-Aubert Loranger, Denis Vanier et Michel Van Schendel, in Lettres québécoises, Montréal, no 14, avril-mai 1979, p. 18-21. Cf. surtout p. 19-20.

Idem, La Poésie I. Superpositions, in Lettres québécoises, Montréal, no 15, août-septembre 1979, p. 22-24. Cf. p. 22.

(Bourdon, Joseph), Feu Jean-Aubert Loranger, in Montréal-Matin, Montréal, vol. 13, no 100, 29 octobre 1942, p. 4.

Brûlard, Henri (pseudonyme de Pierre Baillargeon), Mosaïque, in Amérique française, Montréal, 1ère année, no 2, 24 décembre 1941, p. 47-48. Cf. p. 48.

* Brunet, Berthelot, Chronique littéraire: Les Atmosphères, in Le Matin, Montréal, vol. 1, no 143, 6 décembre 1920, p. 2.

* Idem, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 148, 32e année, no 550, 15 mai 1921, p. 250-255. Cf. p. 250, 252.

* Idem, Poèmes (sic) de Jean Loranger, in Le Matin, Montréal, vol. 2, no 13, 22 avril 1922, p. 2.

* Idem, Revue de la Quinzaine. (...) Lettres canadiennes (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1er juillet 1922, p. 215-219. Cf. p. 215, 217-218.

Idem, in Les Frères Zemganno (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Notre demain littéraire. Livres à lire et à proscrire (Troisième lettre), in Le Matin, Montréal, vol. 3, no 3, 20 janvier 1923, p. 4.

* Idem, Canada, in Vingt-cinq Ans de Littérature Française. Tableau de la vie littéraire de 1895 à 1920, publié sous la direction de Eugène Montfort, Paris, Librairie de France, F. Santandrea, L. Marcerou & Cie, tome II, (s.d., paru vraisemblablement entre avril 1922 et septembre 1923), p. 129-132. Cf. p. 131-132.

Brunet, Berthelot, Lettre ouverte. M. Berthelot Brunet à Valdombre, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 39, 19 mai 1933, p. 2. Suivie d'une note d'Olivar Asselin.

Idem, Apologie pour l'Ecole littéraire, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 108, 11 août 1933, p. 2.

Idem, Apologie pour l'Ecole littéraire. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2.

Idem, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 2-3. Cf. p. 3.

Idem, Du Larousse et de quelques poètes, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 205, 5 décembre 1933, p. 2.

Idem, Marcel Dugas, poète pour "pages féminines", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 214, 16 décembre 1933, p. 2-3: Cf. p. 2.

Idem, M. Duranleau, sa canne et son "windsor". Suite au "Reporter et la Duchesse", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 253, 3 février 1934, p. 2.

Idem, Choses tues. Le professeur Jean Bruchési, dame de compagnie, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 269, 22 février 1934, p. 2.

Idem, Lettre ouverte à M. Louis Dantin, in L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, 38e année, no 17, 27 avril 1934, p. 1.

Idem, En marge de votre sottisier, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 4, 14 mars 1934, p. 4.

Idem, En marge de votre sottisier (Suite). II, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 5, 15 mars 1934, p. 4.

Idem, Les quarante mortels, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 143, 28 août 1934, p. 4.

Idem, La forêt sans poésie, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 145, 30 août 1934, p. 1.

Brunet, Berthelot, Au syllabaire, messieurs, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 228, 10 décembre 1934, p. 4.

Idem, Destructions salutaires, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 245, 31 décembre 1934, p. 4.

Idem, Sur Robert Choquette et M. Paulhus, in La Nation, Québec, 2e année, no 16, 27 mai 1937, p. 2.

Idem, Questions de sous, in La Nation, Québec, 2e année, no 19, 17 juin 1937, p. 2.

Idem, "Osons", in La Nation, Québec, 2e année, no 20, 24 juin 1937, p. 2.

Idem, Ma petite anthologie. Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, 2e année, no 25, 29 juillet 1937, p. 3.

Idem, La guérison par les livres, in L'Hôpital, Montréal, vol. 1, no 8, juillet 1937, p. 391-393. Cf. p. 391.

Idem, Psychanalyse de notre littérature, in L'Hôpital, Montréal, vol. 2, no 2, janvier 1938, p. 92.

Idem, Courrier de Sainte-Zélie. D'un "différentiel" à la "littérature", in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 49, 20 août 1938, p. 2.

Idem, Exégèse de nos lieux communs, in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 8, no 6, décembre 1938, p. 347-354. Cf. p. 350.

Idem, Confidences d'écrivains canadiens-français, in Le Jour, Montréal, 3e année, no 11, 25 novembre 1939, p. 5.

Idem, Les livres. [...] Les îles de la nuit, par Alain Grandbois [...], in La Nouvelle Relève, Montréal, vol. 3, no 9, décembre 1944, p. 567-570. Cf. p. 568.

Idem, Dans le monde des idées. Marcel Dugas dans son attitude ultime (dédié à mon excellent ami, Guy Jasmin), in Le Canadien Libéral, Lévis, vol. 10, no 44, 31 octobre 1946, p. 10.

Chartier, Emile, L'Ecole littéraire de Montréal (1895-1940) et la rivalité Québec-Montréal, in La Revue de l'Université de Sherbrooke, Sherbrooke, vol. 2, no 3, mars 1962, p. 157-170. Cf. p. 166.

Chevalier, Willie, Roger Maillet, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Profils littéraires, 2e série, 1972, p. 44-55. Cf. p. 48.

Cinq-Mars, Alonzo, "Propos sur nos écrivains", in La Patrie, Montréal, 76e année, no 238, 6 décembre 1954, p. 8.

* Claude, Louis, Livres et revues, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 3, 15 janvier 1921, p. 20-23. Cf. p. 22.

* Dantin, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), Chronique littéraire. Quelques livres d'hier, in La Revue Moderne, Montréal, 2e année, no 5, 15 mars 1921, p. 13-16. Cf. p. 14-15.

* Denis, Fernand, Tribune libre . "Les Atmosphères" - Par Jean-Aubert Loranger (A propos de M. Albert Lozeau), in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 223, 27 décembre 1920, p. 7.

Desrochers, Alfred, L'avenir de la poésie en Canada français, in Les Idées, Montréal, 2e année, vol. 4, no 2, août 1936, p. 108-126. Cf. p. 110. Nom ainsi écrit.

DesRochers, Alfred, II. La tentation surréaliste, in Liberté, Montréal, vol. 3, nos 3-4, nos 15-16, mai-août 1961, p. 626-631. Cf. p. 627.

Dionne, René, Porte ouverte. Projet ALCQ - ECQF. Editions critiques de textes québécois et canadiens-français, in Lettres québécoises, Montréal, no 14, avril-mai 1979, p. 43-45. Cf. p. 45.

Dostie, Gaétan, La poésie québécoise. Gilles Hénault, prophète discret, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 9, 9 mars 1974, p. 17.

Idem, Rémi-Paul Forgues, Poète automatiste, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 207, 2 novembre 1974, p. 14.

Dostie, Gaétan, Etudes sur la poésie québécoise (2ième partie). Réginald Hamel fait revivre l'Ecole littéraire de Montréal, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 121, 26 juillet 1975, p. 12.

Idem, Etudes sur la poésie québécoise, 3ième partie. "De l'ordre et de l'aventure" selon Jacques Blais, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 133, 9 août 1975, p. 12.

Doyon, Charles, Poignée de mains (sic). A Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 14, 12 décembre 1942, p. 6.

Dufresne, Jean, Lecture de Marcel Proust. I, in Amérique française, Montréal, 1ère année, no 1, novembre 1941, p. 35-39. Cf. p. 35.

Idem, Lecture de Marcel Proust. II, in Amérique française, Montréal, 1ère année, no 2, 24 décembre 1941, p. 35-41. Cf. p. 40-41.

Duhamel, Roger, "Cherchant mes souvenirs, 1911-1940", in Le Droit, Ottawa, 56e année, no 62, 8 juin 1968, p. 18.

Idem, Lettres canadiennes-françaises. Correspondance, souvenirs et essais, in La Revue des Deux Mondes, Paris, no 11, 1er novembre 1969, p. 360-369. Cf. p. 365.

Idem, Résurrection de Jean-Aubert Loranger, in Le Droit, Ottawa, 58e année, no 218, 12 décembre 1970, p. 7.

Idem, Robert de Roquebrune, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Profils littéraires, 2e série, 1972, p. 5-17. Cf. p. 7.

Ethier-Blais, Jean, L'école littéraire de Montréal, in Le Devoir, Montréal, vol. 63, no 208, 9 septembre 1972, p. 15.

Faustine, Nocturne. A Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 4, 8 octobre 1938, p. 2.

Ferland, Albert, Hier et aujourd'hui. L'évolution des temps vue par Albert Ferland, poète. A propos d'un récent rappel de l'Ecole Littéraire, au temps tout proche de sa fondation. Recul à l'horizon de nos lettres, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 11, 12 mars 1939, p. 17.

F[rancoeur], L[ouis], La critique de la critique, in Le Journal, Québec, 4e année, no 25, 2 juin 1933, p. 2.

Gagnon, Alexis, "La soirée des prosateurs", in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 48, 28 février 1922, p. 4.

Gallays, François, Les meilleurs livres de l'année. Poésie, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 295.

* Gay, Paul, Un poète oublié: Jean Aubert Loranger (1896-1942), in Le Droit, Ottawa, 56e année, no 149, 21 septembre 1968, p. 7.

Gélinas, Pierre, St-Denys Garneau, in Le Jour, Montréal, 7e année, no 9, 6 novembre 1943, p. 6.

G[iguère], R[ichard], Avant-propos, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 4-8.

Giron, André, Ceux que j'ai connus. L'Ecole littéraire, in La Revue Moderne, Montréal, 13e année, no 3, janvier 1932, p. 6. Cet article est très probablement écrit par Ubald Paquin.

* Giroux, Robert, Va-et-vient et circularité de la rêverie chez Jean-Aubert Loranger, in Voix et Images, Montréal, vol. 2, no 1, septembre 1976, p. 71-91.

* Idem, Patterns In Jean-Aubert Loranger, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 49-65. Traduction de valérie Vanstone. Il s'agit d'une version partielle de l'étude parue dans Voix et Images.

Gosselin, Janine-E., Culte du souvenir chez les descendants de Salaberry, in Le Petit Journal, Montréal, vol. 24, no 2, 6 novembre 1949, p. 44.

Grignon, Claude-Henri, Dernières pages d'un grand critique [Moi, singulier persifleur et chétif plumitif à moins que...], in L'Emérillon, Québec, vol. 1, no 6, juin 1936, p. 5-7.

Grignon, Claude-Henri, Les libraires, ces bons maîtres (I), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 40, 25 novembre 1967, p. 2.

Idem, Les libraires, ces bons maîtres (II), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 41, 2 décembre 1967, p. 2.

Idem, Les libraires, ces bons maîtres (III), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 42, 9 décembre 1967, p. 2.

Idem, Les libraires, ces bons maîtres (IV), in Le Journal des Pays d'en Haut, Sainte-Adèle, vol. 1, no 43, 16 décembre 1967, p. 2-3. Cf. p. 2.

* Guilmette, Bernadette, Jean-Aubert Loranger. Du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 280-297.

* Idem, Récits de Jean-Aubert Loranger, in Livres et auteurs québécois 1972, Montréal, 1973, p. 51-53.

* Idem, Les textes retrouvés de Jean-Aubert Loranger, in Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 15, décembre 1977, p. 4-10. Présentation des textes, p. 4-5.

Haeck, Philippe, Naissance de la poésie moderne au Québec, in Etudes françaises, Montréal, vol. 9, no 2, mai 1973, p. 95-113. Cf. p. 95.

Idem, La poésie québécoise aujourd'hui, in Magazine littéraire, Paris, no 134, mars 1978, p. 79-83. Cf. p. 79, 82.

Hamel, Charles, Panorama intellectuel du Canada français, in Québec Inédit, Montréal, no 1, (janvier 1950), p. (1-4). Cf. p. (1).

Idem, Envoûtement, in la barre du jour, Montréal, vol. 2, no 3, janvier-février 1967, p. 53-62. Présentation par Henri Tranquille, Les Inédits. Charles Hamel (1914-1961), p. 52-53. Cf. p. 54, 58, 60. Dans le texte de

Charles Hamel, Jean-Aubert Loranger porte le nom de Serge de Repentigny (renseignement donné par Monsieur Henri Tranquille, le 20 avril 1977).

Hamel, Emile-Charles, Curieux diptyque. De Robespierre à Saint-Just, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 44, 16 juillet 1938, p. 8.

Hamel, E[mile]-C[harles], A Valdombre, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 46, 30 juillet 1938, p. 2.

* Hamel, Emile-Charles, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 8, 31 octobre 1942, p. 8.

Harvey, Jean-Ch[arle]s, Critique sur Louis Dantin. Poètes de l'Amérique française - Etudes critiques (Les Editions du Mercure, Montréal, 1928), in La Revue Moderne, Montréal, 10e année, no 3, janvier 1929, p. 12, 48. Cf. p. 12.

Hébert, Pascal, Les livres. Littérature canadienne, in Le Devoir, Montréal, vol. 20, no 161, 13 juillet 1929, p. 1.

* Huot, Maurice, De Berthelot à Jean-Aubert, in Le Bien Public, Trois-Rivières, 60e année, no 2, 15 janvier 1971, p. 2.

Hurteau, Laure, Les éditions canadiennes, in L'Information médicale et paramédicale, Montréal, vol. 25, no 3, 19 décembre 1972, p. 22.

* Jolicoeur, Jules (pseudonyme de Jean Chauvin), Livres et revues, in La Revue Populaire, Montréal, vol. 20, no 11, novembre 1927, p. 26.

* [Laberge, Albert], Les contes de chez nous. Albert Laberge apprécie Jean-Aubert Loranger, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 6e année, no 9, 3 mars 1940, p. 22 (Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, 1938, p. 221, 224).

* Idem, Jean-Aubert Loranger écrivain jugé par un confrère, Alb. Laberge, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 8e année, no 44, 1er novembre 1942, p. 48 (Peintres et Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, 1938, p. 221, 222, 224).

Laberge, Albert, (Lettres à Joseph-Alphonse Beaulieu), in La barre du jour, Montréal, no 24, mars-avril 1970, p. 58-72. Présentation par Michel Beaulieu, Les Inédits. Albert Laberge, p. 55-57, et notes également par Michel Beaulieu, p. 73-74. Cf. p. 67-68, 74.

* Labonté, Oscar (pseudonyme de Roger Maillet), Faces et grimaces de la littérature canadienne, in Le Mâtin, Montréal, vol. 2, no 2, 4 février 1922, p. 3.

La Griffe du Lion (pseudonyme d'Albert Pelletier), Hommage à la bêtise (Extrait du journal intime d'un monstre à poses de "lion"), in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 8, no 3, septembre 1938, p. 189-192. Cf. p. 191.

Idem, Hommage à la bêtise (Extrait du journal intime d'un monstre à poses de "lion", in Ecrits du Canada français, Montréal, no 34, 1972, p. 120-122. Cf. p. 121 (Les Idées).

Landry, Kenneth, Secondaire. Une formule originale d'anthologies poétiques, in Québec français, Québec, no 15, juin 1974, p. 2.

La Plante, Jean de, Par l'oculaire... (respectueusement dédié à M. André Bolduc), in Le Jour, Montréal, 3e année, no 6, 21 octobre 1939, p. 2.

Laplante, Jean de, Une formule neuve. "Québec-Inédit", in Le Canada, Montréal, 47e année, no 247, 28 janvier 1950, p. 4.

* Lapointe, Clara, "Poêmes (sic) par M. Jean-Aubert Loranger, in L'Autorité, Montréal, vol. 9, no 462, 22 avril 1922, p. 4.

Lapointe, Gatien, Les rats aussi ont de beaux yeux de Claude Rousseau, in Livres et auteurs québécois 1971, Montréal, 1972, p. 156-157. Cf. p. 156.

Idem, Les Ecrits des Forges. Au coeur du Québec, in Estuaire, Québec, nos 9-10, décembre 1978, p. 112-122. Cf. p. 117.

Laroche, Maximilien, L'Ecole littéraire de Montréal sous la direction de Paul Wyczynski, in Livres et auteurs québécois 1972, Montréal, 1973, p. 230-233. Cf. p. 230-231.

Le Censeur (pseudonyme de Clément Marchand), Le Courrier des Ecrivains, in Le Mauricien, Trois-Rivières, octobre 1938, p. 22.

Lefebvre, Jean-Jacques et Lévêque, Robert, Nos disparus, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 9, no 2, février 1949, p. 91-96. Cf. p. 93-94, Maurice Tétreau. N.B. p. 94.

Legris, René, Comptes rendus, in Les Cahiers de l'Université du Québec, Montréal, no 24, 1970, Collection Recherches en symbolique, L'oeuvre littéraire et ses significations, p. 197-213. Cf. p. 202.

LeRevolin, Ildefonse, Au pays des belles-lettres, in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no 17, 28 avril 1923, p. 4.

Lesage, Germain, Une éruption surréaliste, in Revue de l'Université d'Ottawa, Ottawa, vol. 34, no 3, juillet-septembre 1964, p. 322-338. Cf. p. 323.

Les Frères Zemganno (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Notre demain littéraire. Livres à lire et à proscrire (Troisième lettre), in Le Mâtin, Montréal, vol. 3, no 3, janvier 1923, p. 4.

Lord, René, Consacrée par le prix France-Québec, l'oeuvre de Jean-Aubert Loranger nous est connue grâce aux travaux d'une Trifluvienne, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 59e année, no 188, 9 juin 1979, p. 18.

Idem, 1979: une année bien remplie, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 60e année, no 51, 29 décembre 1979, p. 12.

Lortie, Jeanne d'Arc et Sylvestre, Guy, La poésie, in Visages de la civilisation au Canada français, études rassemblées par la Société Royale du Canada, ouvrage publié pour le compte de la Société par University of Toronto Press, Toronto, et Les Presses de l'Université Laval, Québec, Léopold Lamontagne, éditeur, Collection Studia varia, tome XIII, 1970, p. 14-26. Cf. p. 20.

Lozeau, Albert, Critique littéraire. "Les Atmosphères" par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, p. 1-2.

Mailhot, Laurent, La critique, in Etudes françaises, Montréal, vol. 6, no 2, mai 1970, p. 259-276. Cf. p. 267.

Mailhot, Laurent, La poésie québécoise jusqu'en 1945 (Tableau général de l'édition), in Situation de l'édition et de la recherche (littérature québécoise ou canadienne-française), travaux du comité de recherche francophone de l'ALCQ (Association des littératures canadiennes et québécoise Inc.), recueillis et présentés par René Dionne, documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Ottawa, no 18, mai 1978, p. 97-99. Cf. p. 97.

Major, Jean-Louis, Letters in Canada 1970. [...] Livres en français. [...] Poésie [...], in University of Toronto Quarterly, Toronto, vol. 40, no 4, été 1971, p. 435.

M[artel], R[éginald], Nouvelle revue, nouvel éditeur, in La Presse, Montréal, 87e année, no 84, 10 avril 1971, p. D 3.

Matagan, Alcide (pseudonyme d'Ubald Paquin), Les livres canadiens. Les Atmosphères de Jean Loranger, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 45, 19 décembre 1920, p. 3.

M[aurault], O[livier], Revue des livres, in Revue Trimestrielle Canadienne, Montréal, 19e année, no 74, juin 1933, p. 212-214. Cf. p. 212.

Mélançon, Robert, De vrais livres pour de vrais cadeaux, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 292, 16 décembre 1978, p. 31.

Idem, Jean-Aubert Loranger enfin contemporain, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 16, 20 janvier 1979, p. 19.

Idem, Pour un bilan de la saison littéraire 78-79, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 156, 7 juillet 1979, p. 11.

Ménard, Jean, La poésie du terroir, in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profils de poètes. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 109-133. Cf. p. 124.

Miron, Gaston, Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte, in La Presse, Montréal, 73e année, no 210, 22 juin 1957, p. 67, 70. Cf. p. 67.

Morin, Paul, Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques par Louis Dantin. I, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 269, 19 février 1929, p. 4.

Idem, Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques par Louis Dantin. II, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 270, 20 février 1929, p. 4.

* Ouellet, Réal, Rééditions [sic] ... puis ils m'ont envoyé vous conter ça: les contes de Jean-Aubert Loranger, in Lettres québécoises, Montréal, no 13, février 1979, p. 43-46. Il s'agit, pour la plupart des contes, d'une première édition.

* Ouellette, Fernand, En souvenir de Jean-Aubert Loranger, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 9e année, no 44, 31 octobre 1943, p. 87.

Paquin, Ubald, L'Ecole littéraire de Montréal, in La Revue Populaire, Montréal, 33e année, no 9, septembre 1940, p. 11, 69. Cf. p. 69. Article à peu près semblable à celui de La Revue Moderne de janvier 1932 et signé par André Giron.

Idem, L'école littéraire de Montréal, in Aujourd'hui, Montréal, no 13, octobre 1940, p. 21-25. Cf. p. 24 (La Revue Populaire).

Paradis, Suzanne, Lien du Passé et de l'Avenir, in Le Devoir, Montréal, vol. 54, no 151, 29 juin 1963, p. 9.

Idem, Archives des lettres canadiennes. Tome IV: La poésie canadienne-française, in Livres et auteurs québécois 1969, Montréal, 1970, p. 120-122. Cf. p. 121.

* Idem, Poésie québécoise / Loranger et Grenier. L'éternité devant lui, in Le Soleil, Québec, 74e année, no 64, 13 mars 1971, p. 39.

Pilon, Jean-Guy, Présentation, in Liberté, Montréal, vol. 6, no 6, no 36, novembre-décembre 1964, p. 402-404. Cf. p. 403.

Pilon, Jean-Guy, Poésie . Un poète enfin redécouvert, in Le Devoir, Montréal, vol. 62, no 181, 9 août 1971, p. 8.

Richard, Jean-Jules, Jean-Jules Richard au présent (Entretien avec Réginald Martel), in Liberté, Montréal, vol. 14, no 3, no 81, 1972, p. 40-52. Cf. p. 45.

Rivard, Raymond, Alphonse Beauregard, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 255-279. Cf. p. 255, 265, 270, 279.

Robert, Guy, Peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas? Poésie canadienne, in Le Français dans le Monde, Paris, no 23, mars 1964, p. 22-26. Cf. p. 25.

Idem, La poésie québécoise de 1950 à 1970, in Culture vivante, Québec, no 19, novembre 1970, p. 6-13. Cf. p. 7.

Roquebrune, Robert de, Le Sujet en Littérature, in Le Canada, Montréal, vol. 30, no 111, 13 août 1932, p. 2.

Idem, La littérature française hors de France. La littérature canadienne-française, in Revue des Deux Mondes, Paris, 103e année, 8e période, tome 18, 1er décembre 1933, p. 631-652. Cf. p. 649-650.

Idem, Littérature canadienne. Les langages qui meurent. - Poètes et écrivains gardiens de la langue. - Critique sans boussole. - Quelques poètes du Canada français, in La Presse, Montréal, 50e année, no 173, 12 mai 1934, p. 35.

Royer, Jean, L'avenir de l'Hexagone depuis 1953, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 34, 10 février 1979, p. 19-20. Cf. p. 19.

Saint-Onge, Jacques, Quelques descendants de Robert Rivard, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 59e année, no 80, 3 février 1979, p. 19.

Servan, Claude, Minuit, la mesure est pleine. A Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 51, 3 septembre 1938, p. 2.

Shouldice, Larry, Foreword, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 9-11.

Sorel, Laurent, La jeune littérature française du Canada, in Canadian Bookman, Toronto, nouvelle série, vol. 4, no 10, octobre 1922, p. 273-274. Cf. p. 273.

S[ylvestre], G[uy], Les ciseaux de Swann. Chronique de littérature, in Le Droit, Ottawa, 29e année, no 288, 13 décembre 1941, p. 18.

Sylvestre, Guy, La littérature canadienne française, in Panorama das Literaturas das Américas (De 1900 à Actualidade), Angola, Edição do Municipio de Nova Lisboa, vol. 1, 1958, p. 243-278. Cf. p. 262.

Idem, La poésie, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 3, Essais critiques, 1958, p. 96-109. Cf. p. 106.

Idem, Littérature, 1910-35, in Aux sources du présent, études présentées à la section I de la Société Royale du Canada sous la direction de Léon Lortie, M.S.R.C. et Adrien Plouffe, M.S.R.C., ouvrage publié pour le compte de la Société par University of Toronto Press, Toronto, Collection Studia varia, tome V, 1960, p. 70-73. Cf. p. 72-73.

Taillefer, André, Cherchant mes souvenirs de Robert de Roquebrune, in Livres et auteurs canadiens 1968, Montréal, 1969, p. 49-50. Cf. p. 49.

Thériault, Jacques, De la Barre du Jour... à la RCMP, in Le Devoir, Montréal, vol. 64, no 219, 22 septembre 1973, p. 16.

[Thério, Adrien], Dits et faits. Le prix France-Québec, in Lettres québécoises, Montréal, no 15, août-septembre 1979, p. 5.

Tranquille, Henri, Sur l'égo. A Loranger, le trait acéré, in Le Jour, Montréal, 3e année, no 22, 10 février 1940, p. 2.

Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Les livres et la vie. Enfin! On découvre le Canada, in Le Matin, Montréal, vol. 3, no 42, 20 octobre 1923, p. 4.

Idem, Un nouveau poids-lourd des champêtreries. I, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2.

Idem, "Anthologie des poètes canadiens". Composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 84, 14 juillet 1933, p. 2.

Idem, "Anthologie des poètes canadiens". Composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin (Suite et fin), in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 85, 15 juillet 1933, p. 2.

Idem, La Rivière-à-Damase, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 195, 30 octobre 1934, p. 4.

Idem, Faits et gestes. Jean-Charles Harvey sous son vrai "jour", in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 2e année, no 8, juillet 1938, p. 331-358. Cf. p. 355.

Idem, Portrait littéraire. Un monstre (Deuxième version), in En Avant!, Saint-Hyacinthe, 2e année, no 38, 30 septembre 1938, p. 3.

Idem, Au pays de Québec. Le dernier luxe d'Albert Laberge, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 2e année, no 10, septembre 1938, p. 419-432. Cf. p. 423-424, 427.

Idem, Portrait littéraire. Un pamphlétaire à l'Ecole littéraire ou un monstre (Troisième version), in En Avant!, Saint-Hyacinthe, 2e année, no 40, 14 octobre 1938, p. 3.

Idem, Les Lettres. L'Ecole littéraire de Montréal, in En Avant!, Saint-Hyacinthe, 3e année, no 23, 9 juin 1939, p. 3.

Idem, Première lettre aux riches et aux cochons, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 5e série, 2e cahier, février 1943, p. 109-112. Cf. p. 110, 112.

Idem, Les livres, in Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 5e série, 4e cahier, mai 1943, p. 170-176. Cf. p. 173.

Van Schendel, Michel, L'apprivoisement du vertige ou la rencontre des nouvelles traditions, in Livres et auteurs canadiens 1965, Montréal, 1966, p. 13-22. Cf. p. 14.

Vigneault, Robert, Chroniques. La critique - Mille beaux endroits, pas une oeuvre, in Etudes françaises, Montréal, vol. 8, no 2, mai 1972, p. 197-213. Cf. p. 203.

Wyczynski, Paul, La littérature dans l'horizon de ses valeurs véritables, in Le Quartier Latin, Montréal, vol. 44, no 39, 27 février 1962, p. 2-4. Cf. p. 3.

Idem, La littérature dans la perspective de ses valeurs véritables, in Cahiers de l'A.G.E.U.M., Montréal, no 2, septembre 1962, p. 7-20. Cf. p. 15 (Le Quartier Latin).

Idem, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal et Paris, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 1963, p. 11-36. Cf. p. 12, 28-29, 33.

Idem, Histoire et critique littéraires au Canada français. Etat des travaux, in Littérature et société canadienne-françaises, ouvrage réalisé sous la direction de Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, deuxième colloque de la revue Recherches sociographiques du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 11-51. Cf. p. 30.

Idem, Histoire de la littérature canadienne-française de Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, in Livres et auteurs canadiens 1968, Montréal, 1969, p. 122-124. Cf. p. 124.

Idem, L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal, in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profils de poètes. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 75-108. Cf. p. 76, 78-79, 103-108.

Wyczynski, Paul, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p. 123-125.

Idem, L'Ecole littéraire de Montréal. Origines - évolution - rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 1963, p. 11-36. Cf. p. 12, 28-29, 33 (2e édition 1972, aux mêmes pages).

Idem, Note pour la deuxième édition, in L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. [8].

XXX (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), A la manière de... Moi, persifleur et chétif plumitif, in En Avant, Saint-Hyacinthe, 2e année, no 21, 3 juin 1938, p. 3. Cet article, intitulé Dernières pages d'un grand critique (Moi, singulier persifleur et chétif plumitif à moins que...), a paru dans L'Emérillon, Québec, de juin 1936, sous la signature de Claude-Henri Grignon.

Anonymes

Feu le Dr J. T. Loranger. Il succombe à la fleur de l'âge aux fièvres typhoïdes, in La Patrie, Montréal, 22e année, no 160, 31 août 1900, p. 8.

Feu le Dr Loranger. Sa mort plonge la famille dans le deuil - Notice biographique, in La Presse, Montréal, 16e année, no 255, 31 août 1900, p. 5.

Feu le Dr F. J. (sic) Loranger, in La Presse, Montréal, 16e année, no 257, 4 septembre 1900, p. 10.

Carnet critique. (...) La moisson littéraire (...), in Le Matin, Montréal, vol. 1, no 48, 13 août 1920, p. 2.

"Les Atmosphères", in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 273, 20 novembre 1920, p. 9.

"Les Atmosphères", in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 41, 21 novembre 1920, p. 8.

Le Nationaliste. Sommaire du numéro du 19 décembre, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 296, 18 décembre 1920, p. 1.

Les funérailles de M. Arthur Denis, in La Presse, Montréal, 37e année, no 68, 24 janvier 1921, p. 17.

Nécrologies. [...] Funérailles de M. Jules Maillé [...], in La Patrie, Montréal, 42e année, no 299, 19 février 1921, p. 21.

Section canadienne-française de la Société des Auteurs. La fondation d'une section canadienne-française de la Société des Auteurs du Canada a été décidée hier, 24 contre 8. - Raisons de s'affilier, raisons de s'abstenir. - Les auteurs ne veulent davantage s'isoler, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 262, 2 mai 1921, p. 8, 5. Cf. p. 5.

Les auteurs s'organisent. La section canadienne-française de la Société des Auteurs Canadiens est formée. - Les adversaires de l'affiliation. - Un vote de vingt-quatre voix contre huit, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 101, 2 mai 1921, p. 2.

Les auteurs canadiens-français. Ils forment la section canadienne-française de la Société des Auteurs. Vote: 24 à 8, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 54, 2 mai 1921, p. 9.

Vote pour l'affiliation. La section française de la Société des auteurs est fondée, in La Presse, Montréal, 37e année, no 151, 2 mai 1921, p. 17.

Un paquebot lève l'ancre. Le "Scandinavian", ligne du Pacifique, est parti ce matin. - Un nouveau navire de la ligne Cunard. - Le mouvement des navires, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 110, 13 mai 1921, p. 3.

Nouvelles maritimes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 63, 13 mai 1921, p. 8.

Activité de la marine du gouvernement. De grosses cargaisons de soufre pour nos manufacturiers de papier. Le mouvement maritime, in La Presse, Montréal, 37e année, no 160, 13 mai 1921, p. 25.

La Colonie Canadienne à Paris, in Belgique-Canada, Bruxelles, vol. 3, no 9, 1er juillet 1921, p. 4.

Carnet social, in La Presse, Montréal, 37e année, no 212, 13 juillet 1921, p. 3.

Association des Auteurs Canadiens. Formation de la Section Française, in Canadian Bookman, Gardenvale, vol. 3, nouvelle série, no 2, septembre 1921, p. 71-72. Cf. p. 72.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 249, 20 décembre 1921, p. 2.

Soirée littéraire que donneront les prosateurs canadiens, in La Presse, Montréal, 38e année, no 58, 11 janvier 1922, p. 22.

Pour paraître prochainement, in Les Cahiers de Turc, Montréal, série 1, no 5, 1er février 1922, p. 56.

Parmi les auteurs canadiens que nous entendrons le 27, in La Presse, Montréal, 38e année, no 90, 17 février 1922, p. 9.

Nos auteurs veulent se créer une entité littéraire nationale, in La Presse, Montréal, 38e année, no 95, 23 février 1922, p. 10.

Deux auteurs joueront dans leurs pièces. "Monsieur Jourdain reçoit", lundi prochain à la bibliothèque Saint-Sulpice. Régal artistique, in La Presse, Montréal, 38e année, no 96, 24 février 1922, p. 6.

La soirée des prosateurs, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 275, 25 février 1922, p. 3.

La soirée des prosateurs. Seize auteurs canadiens liront leurs oeuvres ou se feront représenter, ce soir, à la salle Saint-Sulpice, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 47, 27 février 1922, p. 2.

Le programme de la soirée des prosateurs. Une fête de nos auteurs canadiens, ce soir, à Saint-Sulpice. "M. Jourdain reçoit", in La Presse, Montréal, 38e année, no 98, 27 février 1922, p. 3.

La soirée des prosateurs, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 277, 28 février 1922, p. 8.

Le public s'intéresse aux nôtres. Il a fait bon accueil aux prosateurs canadiens à Saint-Sulpice, hier, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 1, 28 février 1922, p. 4.

Succès de la fête des prosateurs. Les auteurs canadiens sont acclamés à la salle Saint-Sulpice. Trois comédies, in La Presse, Montréal, 38e année, no 99, 28 février 1922, p. 3.

Poëmes des (sic) Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 76, 1er avril 1922, p. 2.

Vient de paraître, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 13, no 8, 2 avril 1922, p. 3.

"Poëmes" de Jean Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 306, 3 avril 1922, p. 5.

La soirée des dramaturges, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 10, 15 avril 1922, p. 9.

La soirée des dramaturges, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 87, 15 avril 1922, p. 2.

La soirée des dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 40, 15 avril 1922, p. 2.

Soirée des dramaturges, in La Presse, Montréal, 38e année, no 138, 15 avril 1922, p. 33.

Soirée des Auteurs Dramatiques, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 16, 22 avril 1922, p. 5.

Soirée des auteurs dramatiques, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 92, 22 avril 1922, p. 6.

Soirée des auteurs dramatiques, in La Presse, Montréal, 38e année, no 144, 22 avril 1922, p. 41.

Soirée des dramaturges, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 20, 27 avril 1922, p. 5.

Soirée des dramaturges, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 96, 27 avril 1922, p. 4.

Soirée des Dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 51, 29 avril 1922, p. 2.

La soirée des dramaturges canadiens, é [sic] St-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 52, 29 avril 1922, p. 22.

* Poëmes par Jean-Aubert Loranger, in La Presse, Montréal, 38e année, no 150, 29 avril 1922, p. 24.

Soirée des dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 56, 4 mai 1922, p. 6.

La soirée des dramaturges, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 28, 6 mai 1922, p. 9.

Soirée des Dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 59, 8 mai 1922, p. 2.

Soirée des dramaturges, in La Presse, Montréal, 38e année, no 157, 8 mai 1922, p. 13.

Soirée des dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 60, 9 mai 1922, p. 8.

Les élections de l'école littéraire, in La Presse, Montréal, 38e année, no 273, 22 septembre 1922, p. 21.

La semaine dédiée à nos littérateurs. C'est celle du livre canadien qu'on inaugurera demain, à à (sic) Saint-Sulpice. Programme et concours, in La Presse, Montréal, 38e année, no 304, 28 octobre 1922, p. 11.

1921, L'année artistique et littéraire canadienne, 1922, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1923, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 54e année, 1922, p. 234-235. Cf. p. 235.

Des pièces de nos auteurs seront jouées en janvier. C'est ce qu'a annoncé l'Association des Auteurs Canadiens, section française, à son assemblée annuelle, samedi. - Ses représentations auront lieu au théâtre Parisien. - Election des officiers de l'association pour 1923, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 239, 15 janvier 1923, p. 8.

Réunion des auteurs. La section française de l'Association des auteurs canadiens tient sa réunion annuelle, samedi, sous la présidence de M. Victor Morin. - Des pièces d'auteurs canadiens, in Le Devoir, Montréal, vol. 14, no 11, 15 janvier 1923, p. 4.

Elections chez les auteurs canadiens, in La Presse, Montréal, 39e année, no 60, 15 janvier 1923, p. 3.

Une semaine de gala au Parisien, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 239, 16 janvier 1923, p. 9.

Semaine de gala au Théâtre Parisien, in La Presse, Montréal, 39e année, no 61, 16 janvier 1923, p. 9.

Le gala au Parisien du 22 au 29 janvier, in La Presse, Montréal, 39e année, no 62, 17 janvier 1923, p. 4.

Les oeuvres de six auteurs canadiens au théâtre Parisien, in La Presse, Montréal, 39e année, no 63, 18 janvier 1923, p. 10.

Théâtres. Pièces de Terroir, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 242, 19 janvier 1923, p. 9.

Au Parisien, in La Presse, Montréal, 39e année, no 64, 19 janvier 1923, p. 5.

Parisien, in La Presse, Montréal, 39e année, no 65, 20 janvier 1923, p. 54.

Théâtre Parisien, 110 Stanley, près Ste-Catherine. "Les Surprises du Divorce". Comédie d'Alexandre Bisson, in La Presse, Montréal, 39e année, no 65, 20 janvier 1923, p. 59.

Théâtre Parisien, 110 Stanley, près Ste-Catherine. "Les surprises du divorce". Comédie d'Alexandre Bisson, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 244, 22 janvier 1923, p. 3.

Théâtres .Ce soir au Parisien, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 244, 22 janvier 1923, p. 5.

Nos auteurs canadiens et leurs oeuvres au théâtre Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 274, 22 janvier 1923, p. 13.

Oeuvres canadiennes au Théâtre Parisien, in La Presse, Montréal, 39e année, no 66, 22 janvier 1923, p. 2.

Théâtre Parisien, in La Presse, Montréal, 39e année, no 66, 22 janvier 1923, p. 18.

Théâtre Parisien, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 245, 23 janvier 1923, p. 3.

* "L'Orage" de M. Jean-Aubert Loranger au Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 275, 23 janvier 1923, p. 13.

* Les spectacles, in La Presse, Montréal, 39e année, no 67, 23 janvier 1923, p. 17, 16. Cf. p. 17.

Le concours du prix David. Le secrétaire provincial a reçu 75 travaux littéraires ou historiques. - Il en a accepté 60, in Le Devoir, Montréal, vol. 14, no 79, 5 avril 1923, p. 8.

Cinquante concurrents pour le prix de littérature David, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 31, 6 avril 1923, p. 8.

Les funérailles de Sir Alexandre Lacoste ont lieu ce matin. Le service funèbre sera chanté en l'église Saint-Viateur d'Outremont par S. G. Mgr Georges Gauthier. - La levée du corps sera faite par l'abbé Henri Gauthier, p.s.s. - Les porteurs sont choisis parmi les anciens collègues du défunt, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 119, 21 août 1923, p. 7.

Derniers hommages rendus à Sir Alexandre Lacoste. Des représentants des gouvernements fédéral, provincial et municipal, comme de toutes les classes de la société figurent dans le cortège. Nombreuses sympathies, in La Presse, Montréal, 39e année, no 245, 21 août 1923, p. 11, 17. Cf. p. 17.

Témoignages de sympathies à la famille Lacoste, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 148, 22 août 1923, p. 13.

Le personnel des rédacteurs qui collaborent chaque jour à la facture de la "Patrie". Nomenclature des collaborateurs qui sont attachés régulièrement à la rédaction de notre journal et qui contribuent à faire chaque

jour de la "Patrie" le journal que le public a appris à apprécier. - La rédaction de la "Patrie" peut se compter comme l'une des mieux organisées. La "Patrie" constamment au service du public, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 227, 24 novembre 1923, p. 20.

La Revue des Lectures, in Le Terroir, Québec, vol. 4, no 7, novembre 1923, p. 288-289. Cf. p. 289.

Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes. Pour les connaître, il faut les lire, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1924, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 55e année, 1923, p. 419.

Journalistes en excursion au Saguenay, in La Presse, Montréal, 40e année, no 216, 28 juin 1924, p. 17.

La réouverture du manoir Richelieu à Pointe-au-Pic. La réception donnée samedi soir à cet hôtel. - Une nouvelle aile. Un dîner, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 107, 30 juin 1924, p. 13.

Les journalistes, hôtes de la Canada Steamship Lines, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 112, 5 juillet 1924, p. 23.

Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1925, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 56e année, 1924, p. 425-426.

Quelques membres de la Rédaction de La "Patrie" en train d'observer l'éclipse du samedi 24 janvier, in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 46e année, no 292, 7 février 1925, p. 2.

Les obsèques de M. Lambert de Roode, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 275, 27 février 1925, p. 5.

Le personnel complet de la rédaction de "La Patrie", in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 52, 25 avril 1925, p. 2, 3. Cf. p. 3.

Chronique maritime. Les journalistes font un voyage à bord de l'"Aurania". Le "Montcalm" et l'"Aurania" retardés à Québec par l'Immigration. Le canal Lachine, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 54, 28 avril 1925, p. 15.

Les journalistes ont banqueté samedi leurs confrères décorés. MM. Oswald Mayrand, Léopold Houlé et Eugène Beaulac ont été l'objet d'une jolie fête intime. - Des personnages distingués y assistent et adressent la parole. - Plusieurs santés sont proposées, in Le Canada, Montréal, vol. 23, no 31, 11 mai 1925, p. 7.

Fête aux confrères décorés. Le club des journalistes rend hommage à MM. Houlé, Mayrand et Beaulac. La France, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 65, 11 mai 1925, p. 2, 15. Cf. p. 15.

Dernier hommage à la mémoire de M. Louis Larivée. Une foule d'amis assiste aux obsèques du doyen des journalistes montréalais. Tributs floraux, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 182, 28 septembre 1925, p. 15.

Les journalistes de la "Patrie" qui sont "auteurs canadiens", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 229, 21 novembre 1925, p. 30.

Librairie Beauchemin Limitée - Montréal. Nos Poètes, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1926, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 57e année, 1925, p. 426-427.

Décès de Madame Georges Tétreau, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 7, 3 mars 1926, p. 18.

Feu Mme Georges Tétreau, in La Presse, Montréal, 42e année, no 116, 3 mars 1926, p. 23.

Décès de Mme Georges Tétreau, in Le Canada, Montréal, vol. 23, no 280, 5 mars 1926, p. 3.

Funérailles de Mme veuve Geo. Tétreau. Elles ont eu lieu ce matin en l'église S.-Viateur d'Outremont, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 9, 5 mars 1926, p. 13.

Les députés de l'Ouest et de l'Est au port. Importante délégation de politiciens, hôtes de la commission du havre, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 69, 17 mai 1926, p. 10.

Aux funérailles de Monsieur Jean Roby. Elles ont eu lieu samedi matin à l'église du Gésu, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 69, 17 mai 1926, p. 19.

Journalistes reçus par la White Star, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 90, 10 juin 1926, p. 10.

Journalistes à bord du "Regina", in La Presse, Montréal, 42e année, no 199, 10 juin 1926, p. 3.

Ouverture de la saison balnéaire à Pointe-au-Pic. Un groupe de journalistes sont les hôtes de la ligne Canada Steamship, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 116, 12 juillet 1926, p. 15.

Réception au Manoir Richelieu. Plusieurs journalistes sont les hôtes de la Canada Steamship Lines Company. A la Malbaie, in La Presse, Montréal, 42e année, no 225, 12 juillet 1926, p. 13.

L'ouverture de la saison estivale au Manoir Richelieu. Elle a été inaugurée par un groupe de journalistes de Montréal, Toronto et Québec, invités de la "Canada Steamship Lines". - Le groupe fut reçu au Manoir Richelieu à la Malbaie, par le gérant, M. Evans qui leur souhaita la plus cordiale bienvenue, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 84, 13 juillet 1926, p. 3.

Les journalistes fêtent l'honorable Fernand Rinfret. Des sénateurs, des députés, des représentants de tous les journaux de Montréal et même de l'étranger se réunissent, hier soir, au club des Journalistes. - L'honorable Fernand Rinfret ne dit pas adieu à la belle profession de journaliste, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 167, 19 octobre 1926, p. 8, 3. Cf. p. 3.

Réception des journalistes à M. Rinfret. La presse montréalaise fête le nouveau secrétaire d'état hier soir. Les invités, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 200, 19 octobre 1926, p. 20.

L'hon. Fernand Rinfret, secrétaire d'Etat, est l'hôte de ses anciens confrères de la grande métropole. Une très cordiale réception lui est faite au club des journalistes, et ces derniers souhaitent au jeune et distingué ministre succès dans sa nouvelle carrière... et retour plus ou moins prochain à leur profession. La presse montréalaise, in La Presse, Montréal, 43e année, no 4, 19 octobre 1926, p. 3, 9. Cf. p. 9.

La White Star fête son nouveau publiciste. M. W. A. Lawrence, le nouveau directeur de publicité, est l'objet d'un banquet intime. Félicitations, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 233, 10 janvier 1927, p. 5.

Nouvelles maritimes. L'expédition des céréales par les ports d'Amérique. New-York (sic) communique avec la commission du havre de Montréal. - Un record de vitesse établi, par le paquebot "Majestic". Réception de la White Star, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 266, 10 janvier 1927, p. 14.

Fête que lui font quelques officiers de la "White Star", in La Presse, Montréal, 43e année, no 70, 10 janvier 1927, p. 7.

Une croisière merveilleuse à bord du New Northland. Un voyage reposant de trois jours et demi dans le golfe. - Arrêt à Québec et à la Malbaie. - Confort et amusement à bord. Initiative de la Clarke Steamship, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 122, 19 juillet 1927, p. 15.

Une croisière nouveau genre sur le fleuve. C'est celle que vient d'effectuer, de Montréal à l'entrée du golfe, le "New Northland". Une inauguration, in La Presse, Montréal, 43e année, no 230, 19 juillet 1927, p. 15.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 123, 20 juillet 1927, p. 2.

Québec acclame leurs Altesses. Le Prince de Galles, le Prince George, l'honorable M. Stanley Baldwin sont accueillis avec un remarquable enthousiasme par Québec samedi matin. Entrevue de M. Baldwin. C'est en

français que le Prince de Galles prononce la première allocution qu'il adresse en terre canadienne. Le voyage sur le fleuve, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 133, 1er août 1927, p. 9-10, 15. Cf. p. 10.

En marge de la soirée des Auteurs Canadiens, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 170, 22 octobre 1927, p. 6.

Le "Laurentic" réunit toutes les qualités qui en font un modèle parfait du chantier britannique. En le dirigeant dans nos eaux, l'an prochain, la ligne White Star exprime la confiance qu'elle a dans l'avenir du transport entre le Canada et l'Europe. Les styles de la décoration, in La Presse, Montréal, 44e année, no 34, 24 novembre 1927, p. 17, 14. Cf. p. 14.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 242, 9 décembre 1927, p. 2.

La Vie Sociale, in La Presse, Montréal, 44e année, no 46, 9 décembre 1927, p. 2.

Les funérailles du notaire J.-A. Brunet. Elles ont eu lieu hier matin, à 9 h. 30, à l'église de Sainte-Cunégonde, in La Patrie, Montréal, 50e année, no 77, 25 mai 1928, p. 13.

Les funérailles de Me Joseph-A. Brunet, in La Presse, Montréal, 44e année, no 186, 25 mai 1928, p. 21.

Funérailles de M. Edmond Major, in La Presse, Montréal, 44e année, no 272, 4 septembre 1928, p. 25.

Aux obsèques de Mme A. Bourgeois à N.-D. de Grâce, in La Presse, Montréal, 44e année, no 273, 5 septembre 1928, p. 3, 8. Cf. p. 3.

Journalistes hôtes du port de Montréal, in La Presse, Montréal, 45e année, no 9, 24 octobre 1928, p. 27.

Une soirée qui a été un succès. La fête aux huîtres du Club Canadien, vendredi, fut appréciée. Musique et chant, in La Presse, Montréal, 45e année, no 30, 19 novembre 1928, p. 25.

Des milliers de personnes rendent les derniers hommages au bâtonnier de Montréal, l'hon. Rodolphe Monty. Depuis bien des années, on n'avait vu des funérailles aussi imposantes. - Toutes les classes étaient représentées, sans distinction de partis politiques. L'hon. Arthur Meighen présent, in La Presse, Montréal, 45e année, no 43, 4 décembre 1928, p. 1, 26. Cf. p. 26.

Livres canadiens, in Revue Trimestrielle Canadienne, Montréal, 14e année, no 56, décembre 1928, p. 440-442. Cf. p. 441.

Petit Courrier des Lettres, in La Presse, Montréal, 45e année, no 222, 6 juillet 1929, p. 57.

Obsèques de M. Lapointe, journaliste. Elles ont eu lieu ce matin, en la chapelle Notre-Dame de Lourdes. A Boucherville, in La Presse, Montréal, 46e année, no 154, 18 avril 1930, p. 11.

Les obsèques de M. J.-A. Lapointe, in Le Canada, Montréal, vol. 28, no 13, 19 avril 1930, p. 6.

M. Chs. Robillard fêté samedi par les journalistes, in La Presse, Montréal, 46e année, no 187, 26 mai 1930, p. 19.

Les journalistes sont les hôtes des policiers. L'Ass. Athlétique d'Amateurs les reçoit à un dîner intime. MM. Bray et Langevin, in Le Canada, Montréal, vol. 28, no 70, 27 juin 1930, p. 8.

Dîner de la police à des journalistes. L'Association Athlétique d'Amateurs de la police les reçoit à un dîner intime. - M. Allan Bray présent, in La Patrie, Montréal, 52e année, no 105, 27 juin 1930, p. 4.

Au départ des envoyés spéciaux de la "Presse", in La Presse, Montréal, 46e année, no 244, 1er août 1930, p. 3.

Décès (sic). (...) Loranger (...), in La Presse, Montréal, 46e année, no 245, 2 août 1930, p. 65. On a indiqué la naissance de l'enfant de Jean-Aubert Loranger dans la colonne des décès.

Naissances. (...) Loranger (...), in La Presse, Montréal, 46e année, no 246, 4 août 1930, p. 19.

M. J.-A. Loranger devient secrétaire de M. Duranleau, in La Patrie, Montréal, 52e année, no 145, 13 août 1930, p. 3.

Secrétaire de ministre, in La Presse, Montréal, 46e année, no 254, 13 août 1930, p. 1.

Un journaliste, nommé secrétaire de Duranleau, in Le Droit, Ottawa, 17e année, no 188, 15 août 1930, p. 4.

L'hon. M. Duranleau, in Le Canada, Montréal, vol. 28, no 115, 19 août 1930, p. 1.

La première visite officielle de l'hon. M. Duranleau au port. Le ministre de la marine a procédé à une inspection générale des divers services. - Coopération du gouvernement. M. J.-H. Rainville, in La Presse, Montréal, 46e année, no 289, 24 septembre 1930, p. 1.

Les nouveaux commissaires reçoivent le nouveau ministre, in La Presse, Montréal, 46e année, no 289, 24 septembre 1930, p. 1.

M. Duranleau visite le port. Le ministre de la marine fait sa première inspection officielle. - Le creusage d'un chenal. - L'avocat de la commission du port. - Nouveau nom au pont. - L'Ile Sainte-Hélène, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 222, 25 septembre 1930, p. 10.

L'honorable M. A. Duranleau déclare qu'il faut creuser le chenal du Saint-Laurent. C'est à cette seule condition que notre port progressera. - Première visite officielle du ministre de la marine. - Le deuxième port de l'Amérique et le cinquième du monde, in La Patrie, Montréal, 52e année, no 181, 25 septembre 1930, p. 16.

La Vie Sociale, in La Presse, Montréal, 46e année, no 298, 4 octobre 1930, p. 30, 31. Cf. p. 30.

M. Duranleau est en convalescence, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 245, 23 octobre 1930, p. 3.

L'hon. M. Duranleau est en convalescence, in La Presse, Montréal, 47e année, no 8, 23 octobre 1930, p. 37.

Carnet Mondain, in Le Droit, Ottawa, 17e année, no 248, 25 octobre 1930, p. 2.

M. L. Riopel reçoit un groupe de la "Presse", in La Presse, Montréal, 47e année, no 16, 3 novembre 1930, p. 8.

Carnet Mondain, in Le Droit, Ottawa, 18e année, no 84, 10 avril 1931, p. 5.

M. J. Loranger dans un grave état à S.-Luc. Frappé par un inconnu, il glisse sur le pavé et se fracture le crâne, in La Presse, Montréal, 48e année, no 186, 25 mai 1932, p. 3.

M. J. Loranger dans un état inquiétant. La police détient un témoin de l'agression dont il fut victime, in Le Canada, Montréal, vol. 30, no 45, 26 mai 1932, p. 10.

M. Loranger est dans un état désespéré, in Le Devoir, Montréal, vol. 23, no 120, 26 mai 1932, p. 3.

L'agresseur de M. Loranger est arrêté, in L'Etoile du Nord, Joliette, 48e année, no 49, 26 mai 1932, p. 1.

M. Jean Loranger est dans un état critique au Royal Victoria. Il a été opéré cette nuit par les médecins de cette institution. - Témoin détenu, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 78, 26 mai 1932, p. 3.

Faible espoir de sauver la vie à M. Jean Loranger. Une trépanation a été faite d'urgence, hier soir, au Victoria, in La Presse, Montréal, 48e année, no 187, 26 mai 1932, p. 3.

L'état de M. J.-A. Loranger, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 79, 27 mai 1932, p. 3.

L. Benoît serait l'assaillant de M. J.-A. Loranger. Le témoin détenu à Montréal est accusé de voies

de fait graves . Un cautionnement, in La Presse, Montréal, 48e année, no 189, 28 mai 1932, p. 61.

L'enquête dans la cause de Lidor (sic) Benoît, in La Presse, Montréal, 48e année, no 199, 9 juin 1932, p. 3.

Lidor (sic) Benoît devant le magistrat Dubeau, in La Presse, Montréal, 48e année, no 203, 14 juin 1932, p. 21.

M. Loranger est rétabli, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 106, 28 juin 1932, p. 15.

Lindor Benoît passera encore 4 jours en prison, in La Presse, Montréal, 48e année, no 230, 15 juillet 1932, p. 11.

"Anthologie des poètes C.-F.", par Jules Fournier . Revue, corrigée et augmentée par Madame Jules Fournier . Avertissement de cette édition, la troisième, par Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 44, 26 mai 1933, p. 2.

L'anthologie des poètes, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 158, 10 octobre 1933, p. 2 (Revue Trimestrielle Canadienne, juin 1933).

Choses du temps . [...] Corrections, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 177, 2 novembre 1933, p. 2.

M. Hector Tétreau meurt subitement, in La Patrie, Montréal, 55e année, no 290, 6 février 1934, p. 3.

Mondanités, in Le Canada, Montréal, vol. 32, no 178, 2 novembre 1934, p. 4.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 56e année, no 212, 2 novembre 1934, p. 10.

Les revues, in Le Canada, Montréal, vol. 35, no 298, 25 mars 1938, p. 2.

"Ringuet" fait une causerie à la Société des écrivains . Dîner-causerie pour marquer l'ouverture du Salon du livre à l'Ecole Technique, in Le Canada, Montréal, 38e année, no 199, 25 novembre 1940, p. 7.

Incomparable hommage au regretté Louis Francoeur. Les obsèques ont revêtu un caractère national, in La Patrie, Montréal, 63e année, no 83, 4 juin 1941, p. 3, 11. Cf. p. 3.

Humbles et grands aux funérailles de M. Louis Francoeur. Une foule nombreuse a regardé en silence et tête découverte passer le cortège, rue S.-Denis, de la rue Roy jusqu'à l'église S.-Jacques. Un émouvant témoignage. Présence remarquée de l'Armée et de la Marine, d'un imposant groupe de journalistes, d'artistes et de fonctionnaires de la radio, in La Presse, Montréal, 57e année, no 194, 4 juin 1941, p. 3, 13. Cf. p. 3.

Les funérailles de M. Louis Francoeur. Elles ont eu lieu hier, dans la plus grande simplicité. Tous les milieux et toutes les classes de la société étaient représentés, in Le Canada, Montréal, 39e année, no 52, 5 juin 1941, p. 5.

Incomparable hommage au regretté Louis Francoeur. Les obsèques ont revêtu un caractère national Requiescat in pace! Francoeur repose pour toujours au cimetière de la Côte-des-Neiges. Jamais Montréal n'avait vu une telle affluence à des funérailles depuis la mort du Frère André. Tout le long du parcours, la foule se pressait en rangs serrés pour déposer sur la tombe du grand journaliste disparu l'hommage de son admiration. Du plus grand au plus humble, tous étaient là. Des représentants des deux gouvernements, du Sénat, des ministres, des juges, des députés, les officiels de la ville de Montréal: tous assistaient à ces funérailles. Tous les journalistes étaient là, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition nationale, 7e année, no 23, 8 juin 1941, p. 69, 74. Cf. p. 69.

Les obsèques du poète Nelligan, in La Patrie, Montréal, 63e année, no 227, 21 novembre 1941, p. 3.

Jean-Aubert Loranger meurt à 46 ans après une courte maladie, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 207, 28 octobre 1942, p. 3.

M. J.-A. Loranger, journaliste, est décédé à S.-Luc, in La Presse, Montréal, 59e année, no 12, 28 octobre 1942, p. 17.

Feu Jean-Aubert Loranger, in Le Canada, Montréal, 40e année, no 177, 29 octobre 1942, p. 2.

Décès de M. J.-A. Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 252, 29 octobre 1942, p. 8.

J.-A. Loranger, de "Mtl-Matin", est décédé, in Le Droit, Ottawa, 30e année, no 251, 29 octobre 1942, p. 14.

"Montréal-Matin" est en deuil de son chef de l'Information, in Montréal-Matin, Montréal, vol. 13, no 100, 29 octobre 1942, p. 3.

Les funérailles de M. Jean-Aubert Loranger, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 208, 29 octobre 1942, p. 4.

Décès. [...] Loranger [...], in La Presse, Montréal, 59e année, no 13, 29 octobre 1942, p. 30.

Journaliste décédé hier à Montréal, in Le Soleil, Québec, 61e année, no 255, 29 octobre 1942, p. 20.

Aux obsèques de J.-A. Loranger, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 209, 30 octobre 1942, p. 26.

Aux funérailles de M. J.-A. Loranger, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 210, 31 octobre 1942, p. 4.

Feu M. Loranger, in Le Petit Journal, Montréal, vol. 17, no 1, 1er novembre 1942, p. 5.

Ephémérides canadiennes. Chronique 1er octobre 1942 - 30 septembre 1943, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1944, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 75e année, 1943, p. 175-185. Cf. p. 176.

HMH. Jean-Aubert Loranger. Les Atmosphères. Poésies complètes, in Le Devoir, Montréal, vol. 61, no 283, 5 décembre 1970, p. 14.

Des recueils de poésie, in Le Devoir, Montréal, vol. 61, no 289, 12 décembre 1970, p. 23.

HMH. Jean-Aubert Loranger. Les Atmosphères. Poésies complètes, in Le Devoir, Montréal, vol. 61, no 295, 19 décembre 1970, p. 13.

HMH. La collection sur parole. La plus belle collection de poésie, in Le Devoir, Montréal, vol. 62, no 99, 1er mai 1971, p. 11.

Les Atmosphères suivi de Poëmes, in Le Livre canadien, Montréal, vol. 2, no 114, 1971.

Auteurs. Comédiens. Collectionneurs, in Culture vivante, Québec, no 24, mars 1972, p. 36-39. Cf. p. 39.

Vient de paraître. Une nouvelle édition du deuxième tome des Archives des lettres canadiennes. L'Ecole littéraire de Montréal. Une publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Aux éditions Fides, in Le Devoir, Montréal, vol. 63, no 149, 30 juin 1972, p. 5.

35. Ecrits du Canada français, in Le Devoir, Montréal, vol. 63, no 255, 4 novembre 1972, p. 14.

Vient de paraître, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 115, 19 juillet 1975, p. 14.

Contributors, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 110.

Collaborateurs, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 111.

Remerciements / Acknowledgements, in Ellipse, Sherbrooke, no 20, 1977, p. 112.

Mort de Robert de Roquebrune, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 162, 15 juillet 1978, p. 16.

Livres reçus, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 256, 4 novembre 1978, p. 24.

Editions Fides. Venez nous rencontrer au Salon du Livre de Montréal du 21 au 26 novembre, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 268, 18 novembre 1978, p. ix.

Parutions, in La Presse, Montréal, 94e année, no 165, 18 novembre 1978, p. D 16.

Editions Fides. Venez nous rencontrer, au Salon du Livre de Montréal du 21 au 26 novembre, in La Presse, Montréal, publi-reportage, Salon du livre de Montréal, 94e année, no 165, 18 novembre 1978, p. K 9.

Rencontres et séances de signature, in La Presse, Montréal, publi-reportage, Salon du livre de Montréal, 94e année, no 165, 18 novembre 1978, p. K 10.

Un lancement collectif aux Editions Fides, in La Presse, Montréal, publi-reportage, Salon du livre de Montréal, 94e année, no 165, 18 novembre 1978, p. K 16.

Parutions récentes, in Vient de paraître, Montréal, vol. 14, no 4, 1978, p. 11-22. Cf. p. 21.

J. A. Loranger honoré, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 125, 30 mai 1979, p. 13.

Le prix Jean-Hamelin à Jean-Aubert Loranger, in La Presse, Montréal, 95e année, no 126, 30 mai 1979, p. B 2.

Récompense posthume à J.-A. Loranger, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 59e année, no 180, 31 mai 1979, p. 19.

Prix France-Québec 1979, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 134, 9 juin 1979, p. 18.

Prix France-Québec 1979, in La Presse, Montréal, 95e année, no 135, 9 juin 1979, p. D 3.

La Vie de l'A.D.E.L.F. [Association des Ecrivains de Langue Française (Mer et Outre-Mer)], in Culture française, Paris, nouvelle série, 28e année, no 2, été 1979, p. 52-63. Cf. p. 52.

Prix France-Québec 1979, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 59e année, no 218, 14 juillet 1979, p. 14.

Prix France-Québec 1979, in Le Devoir, Montréal, vol. 70, no 215, 15 septembre 1979, p. 22.

L'envers de la page, in La Semaine, Trois-Rivières, vol. 3, no 4, 28 septembre 1979, p. 11.

Radio-éducative. CFCQ-MF (93,9), in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 60e année, no 17, 17 novembre 1979, p. 14.

Prix décernés à des écrivains, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 69e année, no 30, 3 décembre 1979, p. 24.

La Vie de l'A.D.E.L.F. (Association des Ecrivains de Langue Française (Mer et Outre-Mer)), in Culture française, Paris, nouvelle série, 28e année, no 3, automne 1979, p. 61.

La Vie de l'A.D.E.L.F. (Association des Ecrivains de Langue Française (Mer et Outre-Mer)). (...) Remise des prix à l'Hôtel de Massa, 26 novembre (...), in Culture française, Paris, nouvelle série, 28e année, no 4, hiver 1979, p. 50-61. Cf. p. 56.

## V.- Histoires de la littérature

Bessette, Gérard, Geslin, Lucien et Charles Parent, Histoire de la littérature canadienne-française par les textes. Des origines à nos jours, Montréal, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968, 704 p. Cf. p. 143, 179, 204-206.

Brunet, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Editions de l'Arbre, 1946, 187 p. Cf. p. 102-103.

Idem, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, 332 p. Avant-propos par André Major, p. 9-11. Cf. p. 94, 205-206, 215-221, 306-308, 314.

Gioan, Pierre, Histoire générale des littératures, sous la direction de Pierre Gioan, Paris, Librairie Aristide Quillet, 1961, tome III: 1848-1945: fluctuations, résurrections, naissances, découvertes. Depuis 1945: perspectives mondiales, 918 p. Cf. Auguste Viatte, Littérature canadienne-française, p. 506-516. N.B., p. 514.

Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968, tome II: (1900-1945), 390 p. Cf. p. 72-75, 83, 96-xxvii, 103, 228.

Idem, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, tome III: (1945 à nos jours) - La poésie, 408 p. Cf. p. 25, 65, 67, 87, 94, 133, 168, 259.

Roger, Jacques, Histoire de la littérature française, sous la direction de Jacques Roger, Paris, Librairie Armand Colin, Collection U, 1970, tome II: Du XVIIIe siècle à nos jours, p. 527-1153. Cf. Albert Le Grand, La Littérature canadienne-française, p. 1009-1056. N.B. p. 1035. Voir aussi p. 1107.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 2e édition revue et augmentée, 1964, xii,312 p. Cf. p. 95.

Idem, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 3e édition, 1966, xii,312 p. Cf. p. 95. En fait, il s'agit plutôt de la réimpression de la 2e édition.

Idem, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 4e édition, 1967, xii,312 p. Cf. p. 95. Il s'agit d'une seconde réimpression de la 2e édition.

Idem, La littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 5e édition, 1974, 272 p. Cf. p. 103. C'est, en réalité, la 3e édition.

Idem, History of French-Canadian Literature, traduction par Alta Lind Cook, Toronto, The Ryerson Press, 2e édition, 1966, 301 p. Cf. p. 91.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française. Des origines à 1950, Québec, Presses Universitaires Laval, Paris, Presses Universitaires de France, 1954, xi,545 p. Cf. p. 182-183.

VI.- Dictionnaires, répertoires et bibliographies

Barbeau, Victor et Fortier, André, Dictionnaire bibliographique du Canada français, Montréal, Académie canadienne-française, 1974, 246 p. Cf. p. 154, Loranger (Jean-Aubert).

Beaulieu, André et Hamelin, Jean, Les journaux du Québec de 1764 à 1964, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Collection Les Cahiers de l'Institut d'Histoire, no 6, Paris, Librairie Armand Colin, 1965, xxvi,331 p. Préface par Jean-Charles Bonenfant, p. vii-viii. Cf. p. 136.

Idem, La presse québécoise des origines à nos jours, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, tome II: 1860-1879, xv,350 p. Cf. p. 287.

Bellerive, Georges, Littérature canadienne. Nos auteurs dramatiques. Leurs noms et leurs oeuvres, in Le Canada français, Québec, vol. 20, no 8, avril 1933, p. 748-757. Cf. p. 754.

Idem, Nos auteurs dramatiques. Anciens et Contemporains. Répertoire analytique, Québec, Librairie Garneau, 1933, 162 p. Cf. p. 124.

Brodeur, Léo A. et Naaman, Antoine, Répertoire des thèses littéraires canadiennes (Janvier 1969 - Septembre 1971). 1786 sujets. Index of Canadian Literary Theses (January 1969 - September 1971). 1786 subjects, Sherbrooke, Centre d'étude des littératures d'expression française, Collection Cahiers francophones, no 2, 1972, 141 p. Cf. p. 104.

Coppens, Patrick, Bibliographie de base. Poésie québécoise, in Bulletin de Bibliographie, Québec, vol. 3, no 2, novembre 1973, p. 225-254. Cf. p. 245.

Hamel, Réginald, Cahiers bibliographiques des lettres québécoises (Du 15 mars au 7 juillet 1966), Montréal, Université de Montréal, Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises, vol. 1, no 2, 1966, p. 248-611. Cf. p. 500.

Hamel, Réginald, Cahiers bibliographiques des lettres québécoises. Juillet, août, septembre 1968, Montréal, Université de Montréal, Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises, vol. 3, 1968, 160 p. Cf. p. 129-130.

Hamel, Réginald, Hare, John et Paul Wyczynski, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, xxv,726 p. Cf. p. 459-461, Loranger, Jean-Aubert (1896-1942). Voir aussi p. 44, 694, 696, 705.

Hare, John E. Bibliographie de la poésie canadienne-française des origines à 1967, in La poésie canadienne-française. Perspectives historiques et thématiques. Profils de poètes. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome IV, 1969, p. 601-698. Cf. p. 649, 682-683.

Idem, Bibliographie du théâtre canadien-français (des origines à 1973), in Le théâtre canadien-français. Evolution. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome V, 1976, p. 951-999. Cf. p. 985.

Lefebvre, Jean-Jacques, Le Canada. L'Amérique. Géographique. Historique. Biographique. Littéraire. Supplément du Larousse canadien complet, Montréal, Editions Beauchemin, (c1954) 1959, 388 p. Préface par Eugène Issalys, p. [i-ii]. Cf. p. 176, Loranger (Jean-Aubert).

Idem, Le Canada. L'Amérique. Géographie. Histoire. Supplément du Dictionnaire Beauchemin canadien, Montréal, Librairie Beauchemin, Limitée, édition revue, augmentée et mise à jour, 1968, 370[14] p. Cf. p. 175, Loranger (Jean-Aubert).

Le Jeune, L[ouis], Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, moeurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, tome II: L à Z, 829 p. Cf. p. 166-167, Loranger (Thomas-Jean-Jacques). N.B., p. 167.

Mercier, Marcel, Bibliographie de Louis Dantin, [s.e.], Saint-Jérôme, Imprimerie J.-H.-A. Labelle, 1939, 69[2] p. Cf. p. 23-24.

(Quillet), Dictionnaire encyclopédique Quillet, Paris, Librairie Aristide Quillet, nouvelle édition entièrement remaniée d'après l'édition originale publiée sous la direction de Raoul Mortier, 1962, tome IV: L-O, p. 3245-4219. Cf. p. 3418-3419, Littérature canadienne-française. N.B., p. 3419.

Story, Norah, The Oxford Companion to Canadian History and Literature, Toronto, London, New York, Oxford University Press, 1967, xi,935 p. Cf. p. 469, Loranger, Jean-Aubert; p. 651-654, Poetry in French. N.B., p. 652. Voir aussi p. 869, 914.

Strickland, David, Dictionnaire de citations de la littérature québécoise, Montréal, La Presse, 1974, 324 p. Cf. p. 315, Voir.

Sylvestre, Guy, Conron, Brandon et Carl F. Klinck, Ecrivains canadiens. Canadian Writers. Un dictionnaire biographique. A Biographical Dictionary, Montréal, Editions HMH, Toronto, The Ryerson Press, 1964, xvi,163 p. Cf. p. 84-85, Jean Aubert Loranger (1896-1942). Voir aussi p. xii, 143, 157.

Idem, Ecrivains canadiens. Canadian Writers. Un dictionnaire biographique. A Biographical Dictionary, Montréal, Editions HMH, Ltée, Toronto, The Ryerson Press, nouvelle édition revue et augmentée, 1966, xviii,186 p. Cf. p. 95-96, Jean Aubert Loranger (1896-1942). Voir aussi p. xii, 164, 179.

Idem, Ecrivains canadiens. Canadian Writers. Un dictionnaire biographique. A Biographical Dictionary, Montréal, Editions HMH, Ltée, Toronto, The Ryerson Press, édition revue, 1967, xviii,186 p. Cf. p. 95-96, Jean Aubert Loranger (1896-1942). Voir aussi p. xii, 164, 179.

Idem, Ecrivains canadiens. Canadian Writers. Un dictionnaire biographique. A Biographical Dictionary, Montréal, Editions HMH, Ltée, réimpression de la 3e édition, 1970, xviii,186 p. Cf. p. 95-96, Jean Aubert Loranger (1896-1942). Voir aussi p. xii, 164, 179.

Toye, William, Supplement to the Oxford Companion to Canadian History and Literature, Toronto, Londres, New York, Oxford, University Press, 1973, v,318 p. Cf. p. 253-257, Poetry in French. N.B., p. 254.

Tremblay, Jean-Pierre, Bibliographie québécoise. Roman / Théâtre. Poésie / Chanson. Inventaire des Ecrits du Canada français, (Montréal), Educo média, 1973, 252 p. Cf. p. 135-136, 242.

Van Tieghem, Philippe, Dictionnaire des littératures, publié sous la direction de Philippe Van Tieghem avec la collaboration de Pierre Josserand, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, tome I: A-F, xx,1462 p. Cf. p. 707-716, Canadienne (Littérature). N.B., p. 711.

Wyczynski, Paul, Bibliographie descriptive et critique d'Emile Nelligan, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Bibliographies du Canada français, no 1, 1973, 320 p. Préface par David M. Hayne, p. 9. Cf. p. 81 (no 220), 88 (no 262), 130, 147 (no 573), 161 (no 644), 170 (no 689).

Anonymes

Bibliographie générale 1970, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, 1971, p.. 302-310. Cf. p. 304.

Bibliographie, in Livres et auteurs québécois 1978, Québec, 1979, p. 318-342. Cf. p. 320.

## VII.- Annuaires

a) Annuaires téléphoniques

Montreal and Vicinity Telephone Directory. The Bell Telephone Company of Canada, Winter-Spring 1927. Cf. p. 237, "Loranger J.A. r 5468 Park ATlantic 6542".

Montreal and Vicinity Telephone Directory. The Bell Telephone Company of Canada, Summer-Fall 1927. Cf. p. 255, "Loranger J.A. r 5468 Park ATlantic 6542".

Telephone Directory. Ottawa-Hull and Vicinity. The Bell Telephone Company of Canada, February 1931. Cf. p. 75, "Loranger J A r 150 Argyle Caring 2107".

Telephone Directory. Ottawa-Hull and Vicinity. The Bell Telephone Company of Canada, August 1931. Cf. p. 74, "Loranger J A r 150 Argyle Caring 2107".

Telephone Directory. The Bell Telephone Company of Canada. Ottawa-Hull and Vicinity, February 1932, 6. Cf. p. 75, "Loranger J A r 150 Argyle Caring 2107".

b) Annuaires d'adresses

Lovell's Montreal Directory 1920-1921, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 78, 1920. Cf. p. 555, "St Denis (...) 316 (...) 7 (...) Loranger J A" et p. 1427, "Loranger (...) J A ins agt apt 7 316 St Denis".

Lovell's Montreal Directory 1925-1926, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 83, 1925. Cf. p. 349, "Park Av" (...) 5460 Parkcourt Apartments (...) 62 Loranger Jean Aubert" et p. 1095, "Loranger (...) Jean Hubert (sic) reporter apt 62 5468 Park av".

Lovell's Montreal Directory 1926-1927, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 84, 1926. Cf. p. 365, "Park Av" (...) 5460 Parkcourt Apartments (...) 62 Loranger Jean Aubert" et p. 1128, "Loranger (...) Jean Aubert reporter apt 62 5468 Park av".

Lovell's Montreal Directory 1927-1928, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 85, 1927. Cf. p. 378, "Park Av 5460-5468 (Parkcourt Apartments) (...) 62 Loranger Jean Aubert" et p. 1152, "Loranger (...) Jean Aubert reporter apt 62 5468 Park av".

Lovell's Montreal Directory 1928-1929, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 86, 1928. Cf. p. 522, "Sherbrooke East" (...) 934 Gauthier Apartments 17 Loranger Aubert" et p. 1216, "Loranger (...) Aubert reporter apt 17 934 Sherbrooke E".

Lovell's Montreal Directory 1929-1930, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 87, 1929. Cf. p. 107, "Boulevard Decarie" (...) 283 (...) 28 Loranger J A" et p. 1262, "Loranger (...) J A editor "La Presse" apt 28 283 Blvd Decarie".

Lovell's Montreal Directory 1930-1931, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 88, 1930. Cf. p. 109, "Boulevard Decarie (...) 3621 (...) 28 Loranger J A" et p. 1304, "Loranger (...) J A editor "La Presse" apt 28 3621 Blvd Decarie".

Lovell's Montreal Directory 1932-1933, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 90, 1932. Cf. p. 159, "Champagneur av." (...) 610 Vimy Apartments (...) 3 Loranger Jean A" et p. 1390, "Loranger (...) Jean A apt 3 610 Champagneur av Outremont".

Lovell's Montreal Directory 1933-1934, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 91, 1933. Cf. p. 271, "Edouard Charles (...) 451 Tonio Apartments (...) 23 Aubert Jean" (sic) et p. 711, "Aubert (sic) (...), Jean journalist apt 23 451 Edouard Charles Outremont". Il est à remarquer que le poète figure ici sous le prénom de "Jean" et le nom de "Aubert".

Annuaire montréalais de Lovell 1938-1939, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 96, 1938. Cf. p. 689, "Stuart av. (...) 420 Loranger Jean A" et p. 1793, "Loranger Jean Aubert journalist 420 Stuart av Outremont".

Annuaire montréalais de Lovell 1939-1940, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 97, 1939. Cf. p. 541, "Stuart av. (...) 420 Loranger Jean A" et p. 1629, "Loranger (...) Jean Aubert journalist 420 Stuart av Outremont".

Annuaire montréalais de Lovell 1940, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 98, 1940. Cf. p. 546, "Stuart av. (...) 420 Loranger Jean A" et p. 1668, "Loranger (...) Jean Aubert journalist 420 Stuart av Outremont".

Annuaire montréalais de Lovell 1941, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 99, 1941. Cf. p. 592 "Wilson av. (...) 2195 Garibaldi Apartments (...) 2a Loranger J A" et p. 1697, "Loranger (...) J A emp La Patrie apt 2a 2195 Wilson av".

Annuaire montréalais de Lovell 1942, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 100, 1942. Cf. p. 540, "Sherbrooke E (...) 543 1 Loranger J Robt" (sic) et p. 1717, "Loranger (...) J Robt (sic) journaliste apt 1 543 Sher E".

## VIII.- Actes de l'état civil[8]

Acte de naissance de Jean Louis Aubert Loranger, fils de J(oseph) T(homas) Loranger, médecin, et de Lucie Beaudry, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Naissance, le 26 octobre 1896. Baptême, le 28 octobre 1896. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'année 1896, no B 679. (A cette date, le père du poète était étudiant en médecine. Il sera admis à la pratique médicale en juin 1898).

Acte de mariage de Jean-Louis-Aubert Loranger, de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal, fils majeur de feu Thomas Loranger, médecin, et de Lucie Beaudry, d'une part, et de Marie-Hélène-Alice Tétreau, fille majeure de feu Georges Tétreau et de Cléphire Gagnon, de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, d'autre part. Mariage, le 5 février 1920. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, pour l'année 1920, folio 43, no M-5.

Acte de décès de Jean Aubert Loranger, journaliste, époux de Alice Tétreau. Décès le 28 octobre 1942, à l'âge de 46 ans. Inhumation, le 30 octobre 1942, au cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal. (Le service funèbre eut lieu à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal).

---

[8] Nous respectons l'orthographe des noms de personnes écrits dans les registres de l'état civil. Nous indiquons le folio et le numéro lorsqu'ils apparaissent sur l'acte de l'état civil.

## IX.- Dossiers

### a) Dossiers scolaires[9]

Etudes au Jardin de l'Enfance Saint-Alexis, situé rue Demontigny (aujourd'hui boulevard Maisonneuve), Montréal, et dirigé par les Soeurs de la Providence. Inscription, le 17 avril 1903, de Jean-Louis Loranger, âgé de 6 ans. Seconde inscription, pour l'année scolaire 1905-1906, de J. Loranger, âgé de 9 ans. Archives Providence, Montréal.

Etudes à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau), rue Sainte-Catherine, Montréal. Année scolaire 1908-1909. Jean Loranger reçoit le no 373. Nouvelle inscription le 30 août 1909. Jean Loranger reçoit le no 255. Il a 12 ans (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1909-1910. Le registre précédent est inexistant. Le renseignement concernant l'année scolaire

---

[9] Il nous a été impossible de retrouver les dossiers scolaires de Jean-Aubert Loranger au cours des années 1903-1904, 1904-1905, 1906-1907, 1907-1908, et entre le 13 décembre 1910 à la rentrée de 1911. On sait seulement que l'étudiant a pris des "leçons privées" durant l'hiver 1910-1911 et le printemps 1911 (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1910-1911. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1911-1912. Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal). Loranger aurait sans doute eu des "professeurs privés" au cours des années ci-haut mentionnées. Il aurait fait une confidence en ce sens à Albert Laberge (Propos sur nos écrivains, Montréal, édition privée, 1954, p. 90). Le poète aurait aussi suivi des cours au Conservatoire Lassalle (renseignement donné par Robert de Roquebrune, le 7 février 1974). Mais nous n'avons pu vérifier cette affirmation, les documents du Conservatoire concernant la période qui nous intéresse étant détruits (renseignement donné par Madame Suzanne Paquette-Goyette, directrice du Conservatoire Lassalle, le 20 mars 1974).

1908-1909 est indiqué dans celui de l'année scolaire 1909-1910). Autre inscription, le 29 août 1910. Jean Loranger reçoit le no 197. Il a 13 ans. Il quitte l'institution le 12 décembre 1910 (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1910-1911). Le 4 septembre 1911, Jean Loranger s'inscrit de nouveau au Plateau. Il a 14 ans. On lui donne le no 134 (Registre d'admisssion de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1911-1912). Inscription de Jean Loranger, le 2 septembre 1912. Il a 15 ans. On lui donne le no 73 (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1912-1913). Jean Loranger, âgé de 16 ans, est inscrit au Plateau, pour l'année scolaire 1913-1914. Il reçoit le no 83 (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1913-1914). Le 31 (sic) septembre 1914, a-t-on consigné, Jean Loranger, âgé de 17 ans, s'inscrit à cette Académie. On lui donne le no 55. L'étudiant quitte définitivement l'institution le 1er février 1915 (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1914-1915). Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal).

"Leçons privées". Ayant abandonné ses études à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal (Le Plateau), le 12 décembre 1910, Jean Loranger prendra des "leçons privées" pour compléter l'année scolaire 1910-1911 (Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1910-1911. Registre d'admission de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, pour l'année scolaire 1911-1912). Archives de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal.

b) Dossier de l'éditeur[10]

"Editions Edouard Garand 153a rue Ste-Elisabeth Montréal" (page couverture, plat recto de: A la recherche

---

[10] Il nous fut impossible de retrouver le dossier de l'éditeur, "L. Ad. Morissette à Montréal 21 St-Jacques" (page de l'achevé d'imprimer du recueil, Les Atmosphères, 1920), et dont l'adresse en 1922 est "46 Notre-Dame Ouest, Montréal" (page de l'achevé d'imprimer de Poëmes, 1922).

du régionalisme . Le village . Contes et nouvelles du Terroir, 1925). "Imprimerie des Editions Edouard Garand" (page couverture, plat verso, de ce recueil de 1925). Le Fonds Edouard-Garand contient deux pièces concernant Jean-Aubert Loranger. D'abord, une page faisant état d'un projet d'anthologie d'écrivains canadiens-français. La "Première partie: Précisions" regroupe 13 écrivains dont "J. Aubert Loranger" qui doit figurer dans l'anthologie avec 10 pages de Poëmes. La "Seconde partie: Tentatives" regroupe 17 écrivains. Une publication de 181 pages de textes choisis (Microfilm, ruban I). On sait que ce projet ne fut pas réalisé. La deuxième pièce consiste en un dessin de la page couverture, plat recto, du recueil A la recherche du régionalisme . Le village . Contes et nouvelles du Terroir (microfilm, ruban III). Fonds Edouard-Garand, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, Microfilms, 6 rubans. Le fonds original, propriété du Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises, Faculté des lettres, Université de Montréal, ne peut être consulté.

c) Dossiers des employeurs[11]

La Métropolitaine, Compagnie d'assurance sur la vie. Emploi du 6 octobre 1919 au 1er novembre 1920, à Montréal, en tant qu'agent. La Métropolitaine, Direction générale au Canada, Division du personnel, Ottawa.

Ministère de la Marine. Secrétaire privé [à Ottawa, du Ministre de la Marine, l'Honorable Alfred Duranleau], à $4,080. par année, du 15 août 1930 au 15 février 1932, date à laquelle Jean-Aubert Loranger a soumis sa résignation. Rapports de l'Auditeur Général du Canada pour les années 1930 à 1935. Renseignements donnés par le Ministère des Transports, Marine, Service du Personnel, Ottawa.

---

[11] En dépit de nos recherches et de nos demandes, nous n'avons pu obtenir de renseignements de certains employeurs de Jean-Aubert Loranger concernant son travail. La Société des Alcools du Québec répondit à nos lettres. Mais elle ne put retracer des informations au sujet d'un emploi de bureau tenu par Loranger, en 1922, pour la

Montréal Matin. Le directeur de ce journal, Monsieur Jacques-N. Cartier, engage Jean-Aubert Loranger comme chef de l'information: Durée de l'emploi: "sept semaines avant sa mort" (survenue le 28 octobre 1942). Renseignements donnés par Monsieur Joseph Bourdon, Montréal-Matin.

d) Dossier médical[12]

Hôpital Royal Victoria, Montréal. Jean-Aubert Loranger. Age: 35 ans. Admission: 25 mai 1932. Fracture du crâne, hémorragie interne, contusions cérébrales et lacérations. Opération: (trépanation) par le docteur William V. Cone, neuro-chirurgien, (le 25 mai 1932). Congé: 16 juin 1932. Etat: amélioration. Hôpital Royal Victoria, Montréal, Dossier: 150822/81534.

---

Commission des Liqueurs du Québec (ainsi nommée à l'époque), Au Pied-du-Courant, à Montréal. La Patrie et La Presse n'auraient pas conservé de dossiers sur Jean-Aubert Loranger. On retrouve celui-ci à La Patrie de 1923 à 1927, à titre de chroniqueur de la marine, puis du 9 avril 1939 au 20 septembre 1942. Il signe au moins 132 contes dans l'édition dominicale (Un no de ce périodique semble inexistant aujourd'hui) et, dans l'édition quotidienne, des entrefilets sur les dîners-causeries qu'il couvre. On a découvert aussi quelques articles substantiels dans les deux éditions. A La Presse, de 1927 à 1930, Loranger est adjoint du chef du service de l'information. Le Conseil des Ports Nationaux, Montréal, autrefois La Commission du Port de Montréal, où Loranger aurait occupé, durant une très courte période, un emploi de commis de bureau, — peut-être entre 1932 et 1939, mais plus sûrement entre 1933 et 1938, — ne répondit pas à nos lettres par poste recommandée. Dans Le Jour, dirigé par Jean-Charles Harvey, Loranger tient une chronique hebdomadaire, Curieux diptyque, du 25 juin 1938 au 11 février 1939. Le fonds Jean-Charles-Harvey déposé à la bibliothèque de l'Université de Sherbrooke ne contient pas de renseignements sur le poète, et la famille Harvey elle-même ne put nous renseigner au sujet de cet emploi: salaire, rémunération, travail à temps partiel, à temps complet, etc.

[12] Les autorités médicales de l'Hôpital Saint-Luc, Montréal, n'ont pas été en mesure de nous informer sur le séjour de Jean-Aubert Loranger à cet endroit, du 25 au 28 octobre 1942, date de son décès.

## X.- Documents sonores et visuels[13]

Emission radiophonique, Horizons, Montréal, Société Radio-Canada, 22 mars 1972. Invité: Jean-Jules Richard, interviewé par Gilles Archambeault, réalisateur. Emission préparée lors de la Rencontre des Ecrivains, Sainte-Adèle, automne 1971.

Emission télévisée, Propos et Confidences, Montréal, Société Radio-Canada, 8 août 1975. Invité: Robert de Roquebrune, 3e émission. Réalisateur: Jean Faucher.

Emission radiophonique, Documents, Montréal, Société Radio-Canada, 2 novembre 1976. Invités: Gilles Marcotte, Clément Moisan et Pierre Nepveu, Dix ans de littérature québécoise. I. La Poésie. Réalisateur: André Major (texte du service des transcriptions et dérivés de la Radio, Maison de Radio-Canada, Montréal, Dix ans de littérature québécoise. I. La poésie. Documents, Cahier no 7, 2 novembre 1976, 23 p. Cf. p. 19.

Emission radiophonique, Montréal-Express, Montréal, Société Radio-Canada, 23 novembre 1978. Propos de Jean Sarrasin. Animateur: Pierre Chouinard. Réalisateur: Michel Chalvin.

Emission télévisée, Ce soir (Magazine d'information), Montréal, Société Radio-Canada, 29 mai 1979. Réalisateur-coordinateur: Louise B.-Tardif.

Emission radiophonique, L'envers de la page, Trois-Rivières, Radio du CEGEP (Collège d'Enseignement Général et Professionnel), 17 novembre 1979. Invitée: Bernadette Guilmette, Edition critique de la poésie de Jean-Aubert Loranger, interviewée par Louise Blouin. Réalisateur: Bernard Pozier.

---

[13] Nous suivons l'ordre chronologique.

## D.- Renseignements généraux[14]

### I.- Thèses

Bonin, Joseph Elzéar André, Biographie et bibliographie descriptive de Louis-Joseph Doucet (1874-1959), thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en vue de l'obtention de la maîtrise ès arts, Montréal, 1967, (iv),197 p.

Bourgeois, Madeleine, Bio-bibliographie de Monsieur Marcel Dugas, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1944, xii,75 p. Préface par François Vézina, p. v-viii.

Collette, Lucille, Petit essai de bio-bibliographie sur la personne et l'oeuvre littéraire, historique et bibliographique de Mlle Marie-Claire Daveluy, Bibliothécaire-adjointe et chef du catalogue à la bibliothèque municipale, membre de la Société Historique de Montréal, directrice et professeur à l'Ecole des bibliothécaires de l'Université de Montréal, présenté à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1938-1939, 35 p.

Gamelin, Lucienne, Bio-bibliographie de M. Jean-Baptiste Lagacé, Professeur de l'histoire de l'art, Docteur de l'Université de Montréal, thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 30 septembre 1947, xiv,74 p. Préface par Victor Morin, p. vi-viii.

Panneton, Jean, Vie et oeuvre de Philippe Panneton-Ringuet (1895-1960), thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le diplôme d'études supérieures en français, Québec, 1969, x,174 p.

Idem, Philippe Panneton, poète, homme de théâtre, moraliste et romancier, thèse présentée à l'Ecole des gradués de l'Université Laval pour obtenir le doctorat ès lettres, Québec, 1971, xxvii,395 p.

---

[14] Apparaissent uniquement dans cette partie (D) les pièces qui sont mentionnées dans notre thèse ou encore qui sont à la source de renseignements chronologiques.

## II.- Livres et brochures

Anglès, Auguste, André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française. La formation du groupe et les années d'apprentissage, 1890-1910, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque des idées, 1978, 480 p.

Apollinaire, [Guillaume] (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), Oeuvres poétiques, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 121, 1965, lxxv,1268 p.

Idem, Oeuvres complètes, édition établie sous la direction de Michel Décaudin, Paris, André Balland et Jacques Lecat, 1966, tome III, 946 (23) p.

Idem, Le flâneur des deux rives. Suivi de Contemporains pittoresques, Paris, NRF, Gallimard, Collection Idées, no 338, (c1928, pour Le flâneur des deux rives, et c1975, pour Contemporains pittoresques) 1975, 119 p.

Aragon, Louis, Le Roman inachevé, Paris, NRF, Gallimard, Collection Poésie, (c Aragon, 1956, et c Editions Gallimard, 1966, pour la préface), 1966, 256 p. Préface par [René] Etiemble, p. 5-13.

Archambeault, Jean, Notre-Dame-de-Bon-Secours, Montréal, Imprimerie du Messager, Collection "Ville-Marie", no 11, 1941, 31 p.

Arès, Richard, Dossier sur le Pacte fédératif de 1867. La Confédération: pacte ou loi?, Montréal, Les Editions Bellarmin, nouvelle édition, entièrement refondue et mise à jour, 1967, 264 p. Préface de la première édition, janvier 1941, par Lionel Groulx, p. (7).

Arnoux, Jules, Le Peuple Japonais. Le vieux Japon - Le Japon moderne - Le Japon actuel, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière et Cie, 1912, 510 p.

Aston, W[illiam] G[eorge], Littérature japonaise, traduction de Henry-D. Davry, Paris, Librairie Armand Colin, Collection Histoires des littératures, 1902, xxii,396 p.

Aston, W(illiam) G(eorge), A History of Japanese Literature, Rutland, Vermont, et Tôkyô, Charles E. Tuttle Company, (1ère édition, New York, 1899, et 1ère édition, Charles E. Tuttle Company, 1972), 2e édition, 1973, xviii, 408 p. Introduction à la nouvelle édition par Terrence Barrow, p. ix-xiii.

A(ubert) de Gaspé, Philippe, Mémoires, Ottawa, G.E. Desbarats, Imprimeur-éditeur, 1866, réimpression: Yorkshire (Angleterre), S.R. Publishers Limited, New York, Johnson Reprint Corporation, La Haye, Mouton & Co. N. V., 1966, 563 p.

Bachelard, Gaston, L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, (c1942) 9e réimpression, 1970, 267 p.

Barbusse, Henri, Le feu, Paris, Editions J'ai Lu, no 13, (c Ernest Flammarion, 1917) 1972, 444 p.

Barthes, Roland, L'empire des signes, Genève, Albert Skira éditeur, 1970, 150(6) p.

Bashô (Matsuo Munéfusa, dit Bashô), Journaux de voyage, traduction intégrale par René Sieffert, Paris, Publications Orientalistes de France, Collection Les oeuvres capitales de la littérature japonaise, (c1957) 1978, 120 p.

Baudelaire, (Charles-Pierre), Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y(ves)-G(érard) Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, nos 1, 7, (c1961) 1968, xxix,1873 p.

Beaulieu, André, L'Assemblée nationale du Québec, Québec, L'Editeur officiel, 1973, ix,73 p.

Beauregard, Alphonse, Les Alternances. Poèmes, Montréal, Roger Maillet, éditeur, 1921, 144 p.

Bédouin, Jean-Louis, Victor Segalen, présentation par Jean-Louis Bédouin, choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similés, Paris, Editions Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, no 102, 1963, 215 p.

Béhar, Henri, Etude sur le théâtre dada et surréaliste, Paris, NRF, Gallimard, Collection Les essais, no 131, 1967, 358 p.

Béraud, Jean (pseudonyme de Jacques Laroche), 350 ans de théâtre au Canada français, Montréal, Le Cercle du livre de France, Collection L'Encyclopédie du Canada français, no 1, 1958, 320 p.

Berry, Madeleine, Jules Romains, Paris, Editions Universitaires, Collection Classiques du XXe siècle, no 33, 1959, 136 p. Préface par Jules Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), p. 5-7.

Betz, Maurice, Scaferlati pour troupes. Poèmes. Suivis de La Malemort de Jean Lefranc, Paris, Sous la marque de "La grappe rouge", Albert Messein, éditeur, Successeur de Léon Vanier, 1921, 127 p.

Bibliothèque Nationale (Michel Melot, de la Bibliothèque Nationale), L'estampe impressionniste, Paris, Bibliothèque Nationale, 1974, xi,184 p. Préface par Etienne Dennery, p. vii-x.

Bixby, William, Robert Scott. Antartic Pioneer, Philadelphie, New York, J.B. Lippincott Company, 1970, 143 p.

Blanc, André, Claudel, Paris, Bruxelles, Montréal, Bordas, Collection Présence littéraire, 1973, 256 p.

Blanchon, Pierre, Les îles de Saintonge et d'Aunis, La Rochelle, Editions F. Pijollet, 1931, 170 p.

Blyth, R(eginald) H(orace), Haiku, Tôkyô, Hokuseido Press, (c1949) 32e impression, 1975, tome I: Eastern Culture, xviii,422 p.

Idem, Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1952), 30e impression, 1971, tome IV: Autumn-Winter, xliii,396 p.

Idem, A History of Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1964) 5e impression, 1971, tome I: From the Beginnings up to Issa, ix,427 p.

Blyth, R[eginald] H[orace], A History of Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1964) 4e impression, 1971, tome II: From Issa up to the Present, lii,375 p.

Bonneau, Georges, Le monument poétique de Heian: Le Kokinshû, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Collection Yoshino, Collection japonaise pour la Présentation de Textes poétiques, 1933, tome V (Yoshino), vol. I: Préface de Ki No Tsurayuki (Préface au Kokinshû), 93 p. Avertissement, p. 13-18.

Idem, Le monument poétique de Heian: Le Kokinshû, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Collection Yoshino, Collection japonaise pour la Présentation de Textes poétiques, 1934, tome VI (Yoshino), vol. II: Chefs-d'oeuvre, 95 p.

Idem, Le Haiku, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Collection Yoshino, Collection japonaise pour la Présentation de Textes poétiques, 1935, tome IX (Yoshino), 5[11]59 p.

Boulanger, Georges, Fleurs du Saint-Laurent. Poésies, Québec, Les Editions canadiennes & Cie, Collection Crémazie, 1929, xii,147[9] p.

Bouquet, Georges et Menanteau, Pierre, Charles Vildrac, présentation par Georges Bouquet et Pierre Menanteau, choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similé, Paris, Editions Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, no 69, 1959, 223 p.

Bouvier, Nicolas, Japon, Lausanne, Edition Rencontre, Collection L'Atlas des Voyages, 1967, 192 p.

Breton, André, Entretiens (1913-1952). Avec André Parinaud et D. Arband, J.-L. Bédouin, R. Bélance, C. Chonez, P. Demarne, J. Duché, F. Dumont, C.-H. Ford, A. Patrie, J.-M. Valverde, Paris, NRF, Gallimard, Collection Le point du jour, Nouvelle édition revue et corrigée, 1969, 318 p.

Idem, Les Pas perdus, Paris, NRF, Gallimard, Collection Idées, no 205, nouvelle édition revue et corrigée, 1970, 182 p.

Breton, André, Manifestes du surréalisme, Paris, Jean-Jacques Pauvert, édition complète, 1972, 319 p.

Idem, L'amour fou, Paris, NRF, Gallimard, (c1937) 1973, 137 p.

Breton, André et Soupault, Philippe, Les Champs magnétiques, Paris, Au Sans pareil, 1920, 120 p.

Idem, Les Champs magnétiques suivi de S'il vous plaît et de Vous m'oublierez, Paris, NRF, Gallimard, Collection Poésie, (c Editions Gallimard, 1968, et 1971, pour la préface) 1971, 190 p. Préface par Philippe Audoin, p. 7-24.

Breton, Valentin-M(arie), Du sujet dans l'oeuvre d'art, Montréal, Editions du Devoir, 1918, 29 p.

Bruchési, Jean, Coups d'Ailes, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, 162 p.

Bulla de Villaret, Hélène, Introduction à la sémantique générale de Korzybski, Paris, Editions "Le Courrier du Livre", 1973, 191 p.

Butor, Michel, Les Mots dans la Peinture, Genève, Albert Skira Editeur, Collection Les sentiers de la création, 1969, 182 p.

Caron, N(apoléon), Histoire de la paroisse d'Yamachiche (précis historique), supplément par Fr(ançoi)s L(esieur) Desaulniers, chapitre spécial par Benjamin Sulte, Trois-Rivières, P.V. Ayotte, Librairie-Editeur, 1892, 301 p. Supplément, p. 151-277 et chapitre spécial, p. 278-297.

Castonguay, Jacques, La Seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé, Saint-Jean-Port-Joli, Montréal, Fides, Collection Loisirs et Culture, 1977, 165 p.

Challaye, Félicien, Au Japon et en Extrême-Orient, Paris, Librairie Armand Colin, 1905, iv, 270 p.

Chapman, W(illiam), Les Rayons du Nord (Poésies canadiennes), Paris, Editions de la Revue des Poètes, 1909, 258 p.

Charbonneau, Jean, L'Age de Sang, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1921, 246 p.

Idem, L'Ecole littéraire de Montréal. Ses Origines. Ses Animateurs. Ses Influences, Montréal, Editions Albert Lévesque, Série Les Jugements, 1935, 320 p.

Chatelain, Yves, Luc Durtain et son oeuvre, Paris, Les oeuvres représentatives, 1933, 205 p.

Chauveau, Pierre-J[oseph]-O[livier], Charles Guérin. Roman de moeurs canadiennes, Montréal, La Cie de publication de la Revue Canadienne, 1900, 384 p. Introduction par Ernest Gagnon, p. 5-6.

Chauvin, Edouard, Figurines - Gazettes rimées -, Montréal, Imprimé au Devoir, 1918, 130 p.

Chauvin, Jean, Ateliers. Etudes sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens. Illustrées de reproductions d'oeuvres, Montréal et New York, Louis Carrier E Cie, Les Editions du Mercure, 1928, 367 p.

Chiasson, Anselme, Les Légendes des îles de la Madeleine, Moncton, Editions des Aboiteaux, 1969, 126 p.

Chirico, Giorgio de, Hebdomeros, Paris, Flammarion, éditeur, Collection "L'Age d'Or", 1964, 239 p.

Choiseul, Tristan (pseudonyme de Marcel Dugas), Confins, Paris, [s.e.], 1921, 135 p.

Chopin, René, Dominantes, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 164 p.

Christophe, Lucien, Emile Verhaeren, Paris, Editions Universitaires, Collection Classiques du XXe siècle, no 20, 1955, ix,141 p.

Claudel, Paul, Oeuvre poétique, introduction par Stanislas Fumet, Paris, NRF, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 125, (c1957) 1962, xi,1027 p.

Idem, Connaissance de l'Est suivi de L'Oiseau noir dans le soleil levant, Paris, NRF, Gallimard (c Mercure de France, 1900, 1907, 1960, pour Connaissance de

l'Est, et c Editions Gallimard, 1929, pour L'Oiseau noir dans le soleil levant, et 1974, pour la préface et la chronologie) 1974, 308 p. Préface par Jacques Petit, p. 7-21.

Couchoud, Paul-Louis, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1916, 301 p.

(Couchoud, Paul-Louis, Poncin, Albert et Jean Seguin), Au fil de l'eau, (s.e.), juillet 1905, 15 p. Hors-commerce, 30 ex.

Couillard-Després, A(zarie), Histoire de la Seigneurie de St-Ours, Montréal, (s.e.), Imprimerie de l'Institut des Sourds-muets, 1915, tome I: Les origines de la famille et de la Seigneurie, 1330-1785, 345 p.

Idem, Histoire de la Famille et de la Seigneurie de Saint-Ours, Montréal, (s.e.), 1917, tome II: La famille et la paroisse de Saint-Ours, 1785-1916, 473 p.

Coyaud, Maurice, Fêtes au Japon. Haiku (de loin 1), Paris, P.A.F. ("Pour l'Analyse du Folklore"), 1978, 72 p.

Idem, Fourmis sans ombre. Le livre du haïku. Anthologie-promenade, Paris, Phébus, 1978, 317 p.

Cuisenier, André, Jules Romains. L'Unanimisme et les hommes de bonne volonté, Paris, Flammarion, éditeur, 1969, 269 p.

Dante (Alighieri Durante), Oeuvres complètes, traduction et commentaires par André Pézard, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade (c1965) 1976, lvi, 1853 p.

Dantin, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), Gloses critiques. Faits - Oeuvres - Théories, Montréal, Editions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 223 p.

Idem, Poètes de l'Amérique française. Etudes critiques, Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Les Jugements, 2e série, 1934, 196 p.

# BIBLIOGRAPHIE

Dantin, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), Les sentiments d'un père affectueux. Lettres de Louis Dantin à son fils, Trois-Rivières, Les Editions du Bien Public, Collection Les Cahiers Louis Dantin, cahier no 2, 1963, 59 p. Préface par Gabriel Nadeau, p. 9-14.

Idem, Textes choisis et présentés par Yves Garon, Montréal et Paris, Fides, Collection Classiques canadiens, no 35, 1968, 96 p.

David, L(aurent)-O(livier), Souvenirs et Biographies, 1870-1910, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1911, 274 p.

Idem, Tribuns et avocats. Suivi de Le Juge Johnson - Plessis - La Fontaine en 1849 - Le prêtre, le médecin et le notaire - Les ouvriers - Le catholicisme - Nécessité des partis politiques - L'instituteur - La presse - L'éducation de nos filles - Le féminisme - Le Christ et la France - La France, Montréal, Librairie Beauchemin, Limitée, 1926, 92 p.

Décaudin, Michel, La crise des valeurs symboliques. Vingt ans de poésie française, 1895-1914, Toulouse, Privat éditeur, Collection "Universitas", 1960, 533 p.

Delafosse, Marcel, La Rochelle et la Côte d'Aunis. De Marans à Ronce-les-Bains, La Rochelle, Editions Mélusine, 1966, 83 p.

DesRochers, Alfred, Oeuvres poétiques, texte établi et annoté par Romain Légaré, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 54, tome II: Choix de poésies éparses, 1977, 208 p.

Douville, J(oseph)-A(ntoine)-Ir(énée), Histoire du collège-séminaire de Nicolet, 1803-1903. Avec les listes complètes des directeurs, professeurs et élèves de l'institution, Montréal, Librairie Beauchemin (à responsabilité limitée), 1903, tome I: 1803-1860, xii,463 p.

Idem, Histoire du collège-séminaire de Nicolet, 1803-1903. Avec les listes complètes des directeurs, professeurs et élèves de l'institution, Montréal, Librairie Beauchemin (à responsabilité limitée), 1903, tome II: 1861-1903, xiii,307 p.

Dugas, Marcel, Psyché au cinéma, Montréal, Paradis-Vincent, éditeurs, 1916, 110 p.

Idem, Approches, Québec, Editions du Chien d'Or, 1942, 113 p.

Duhamel, Georges, Propos critiques, Paris, Eugène Figuière et Cie, Editeurs, Collection "Oeuvres et Jours", 2e édition, 1912, 1ère série, 147 p.

Duhamel, Georges et Vildrac, Charles (pseudonyme de Charles Messager), Notes sur la technique poétique, Paris, Champion, 1925, ix,51 p.

Duhamel, Roger, Bilan provisoire, Montréal, Beauchemin, 1958, 173 p.

Durand, Gilbert, Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale, Paris, Bordas, Collection Etudes supérieures, 3e édition, 1969, 552 p.

Durry, Marie-Jeanne, Guillaume Apollinaire. Alcools, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1964, tome II, 262 p.

Idem, Guillaume Apollinaire. Alcools, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1964, tome III, 248 p.

Durtain, Luc (pseudonyme d'André Nepveu), Le retour des hommes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, 163 p.

Idem, D'homme à homme, Paris, Ernest Flammarion, éditeur, 1932, 284 p.

Idem, Conquêtes du monde. L'Etape nécessaire, Paris, Ernest Flammarion, éditeur, 1938, 213 p.

Dyonnet, Edmond, Mémoires d'un artiste canadien, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection Cahiers du Centre de Recherches en Littérature canadienne-française, 1968, 144 p. Préface par Jean Ménard, p. 7-17.

Eluard, Paul (pseudonyme d'Eugène Grindel), Lettres de jeunesse avec des poèmes inédits, documents recueillis par Cécile Valette-Eluard, présentés et annotés par Robert D. Valette, Paris, Seghers, 1962, 208 p.

Idem, Oeuvres complètes, préface et chronologie de Lucien Scheler, textes établis et annotés par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1968, tome I, lxxxiv,1665 p.

Idem, Oeuvres complètes, préface et chronologie de Lucien Scheler, textes établis et annotés par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1968, tome II, ix,1507 p.

Etiemble, Jeannine Kohn-, 226 lettres inédites de Jean Paulhan. Contribution à l'étude du mouvement littéraire en France (1933-1967), Paris, Klincksieck, 1975, 472 p.

Evans, Edward, South with Scott, Londres, W. Collins & Sons & Co. Ltd, 1921, xiv,284 p.

Ferland, Albert, Le Canada chanté, Montréal, Déom Frère, Editeurs, 1908, tome I: Les Horizons, 32 p.

Figueras, André, Jules Romains, présentation par André Figueras, choix de textes, bibliographie, dessins, portraits, fac-similé, poèmes inédits, Paris, Editions Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, no 33, (c1952) 1967, 228 p.

Flamant, J.C., L'Ile d'Aix, [s.l.], Edité par J.C. Flamant, Imprimé sur les presses de l'Imprimerie Nouvelle, Pornic, [s.d., en ou après 1949], [25] p.

Flaubert, Gustave, Extraits de la correspondance ou Préface à la vie d'écrivain, présentation et choix de Geneviève Bollème, Paris, Editions du Seuil, Collection Pierres vives, 1963, 299 p.

Idem, Madame Bovary, Paris, Editions Gallimard et Librairie Générale Française, Collection Le livre de poche, nos 713-714, (c1961), 1967, 509 p. Préface par Félicien Marceau, p. 5-11.

Fontanier, Pierre, Les figures du discours, Paris, Flammarion, 1968, 505 p. Introduction par Gérard Genette, p. 5-17. Il s'agit d'une réédition de Figures autres que tropes (1827) et du Manuel des tropes (4e édition, 1830).

Fourchambault, Jacques de, Charles-Louis Philippe le bon sujet, Paris, Les Editions Denoël, Collection L'oeuvre et la vie, 1943, 223 p.

Fraissinet, Edouard, Le Japon. Histoire et description. - Rapports avec les Européens. Expédition américaine, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, 1853, tome I, xii,499 p.

Idem, Le Japon. Histoire et description. - Rapports avec les Européens. Expédition américaine, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, 1853, tome II, 528 p.

Fraissinet, E(douard), Le Japon. Histoire et description; moeurs, coutumes et religions, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, nouvelle édition augmentée de trois chapitres nouveaux (Rapports et traités avec les Européens), d'une introduction et d'une carte par V(ictor) A(dolphe) Malte-Brun, 1864, tome I, xi,499 p.

Idem, Le Japon. Histoire et description; moeurs, coutumes et religion, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, nouvelle édition augmentée de trois chapitres nouveaux (Rapports et traités avec les Européens), d'une introduction et d'une carte par V(ictor) A(dolphe) Malte-Brun, 1864, tome II, 560 p.

Gagnon, Ernest, Choses d'autrefois. Feuilles éparses, Québec, Typ. Dussault & Proulx, 1905, viii,320 p.

Idem, Pages choisies, précédées d'une notice biographique par l'hon. Th(oma)s Chapais, de la Société Royale du Canada et d'une étude sur l'auteur par l'abbé Elie-J. Auclair de la Revue Canadienne, Québec, J.-P. Garneau, libraire-éditeur, 1917, 338 p.

Gambiez, F(ernand) et Suire, M(aurice), Histoire de la première guerre mondiale, Paris, Fayard, Collection Les grandes études historiques, 1968, tome II: Grandeur et Servitude d'une victoire, 447 p.

Garneau, (Hector de) Saint-Denys, Oeuvres, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, xvii,1320 p.

Gauthier, Raymonde, Les manoirs du Québec, Montréal, Fides, Collection Loisirs et Culture, Québec, Editeur officiel du Québec, Collection Connaissance du Québec, dans la documentation québécoise, 1976, 247 p.

Gide, André, Journal, 1889-1939, avec un index des noms et oeuvres cités, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1951, 1379 p.

Idem, Romans, récits et soties. Oeuvres lyriques, introduction par Maurice Nadeau, notices et bibliographies par Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 135, 1958, xl,1615 p.

Gill, Charles, Correspondance, réunie, classée et annotée d'après les originaux par Réginald Hamel, Montréal, Editions Parti Pris, Collection Terre-Québec, no 1, 1969, 248 p.

Gingras, Ulric-L., Du soleil sur l'étang noir, Montréal, Editions Albert Lévesque, Série "Les Poèmes", 1933, 180 p.

Goléa, Antoine, Claude Debussy. L'homme et son oeuvre, liste complète des oeuvres, discographie, illustrations, Paris, Editions Seghers, Collection Musiciens de tous les temps, 1966, 191 p.

Granbois, Alain, Poèmes. Les îles de la nuit. Rivages de l'homme. L'étoile pourpre, Montréal, Editions de l'Hexagone, (c1963), 1970, 253 p.

Gregh, Fernand, La chaîne éternelle. Poèmes, Paris, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur, 1910, 463 p.

Guégan, Marc-Adolphe, ... Trois petits tours et puis s'en vont..., Paris, Albert Messein, éditeur, (1924), 279 p.

Guillermaz, Patricia, La poésie chinoise. Des origines à la révolution, Verviers, Gérard & Co., Collection Marabout Université, no 118, 1966, 248 p.

Guilmette, Armand, Nérée Beauchemin. Son oeuvre. Edition critique, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1973, tome I, xxix,665 p.

Hémon, Louis, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 5 (c Bernard Grasset 1924) 1959, 189 p. Préface par F(élix)-A(ntoine) Savard, p. 7-10.

Henderson, Harold G., An Introduction to Haiku. An Anthology of Poems and Poets from Bashō to Shiki, Garden City, New York, Doubleday Anchor Books, Doubleday & Company, Inc., 1958, x,190 p.

Homère, Iliade. Odyssée, Iliade: traduction, introduction et notes par Robert Flacelière, Odyssée: traduction par Victor Bérard, introduction et notes par Jean Bérard, index par René Langumier, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1955) 1975, 1141 p.

Horigoutchi, Nico-D., Tankas, Paris, Editions du Fauconnier, (1921), 119 p.

(Hubert, Gérard et Hubert, Nicole), Musée Napoléonien. Fondation Gourgaud. Ile d'Aix, Paris, Editions l'Indispensable, (s.d.), 70 p.

Huguenin, Madeleine, Portraits de femmes, Montréal, Editions La Patrie, 1938, 273(7) p.

Huston, J(ames), Le répertoire national ou recueil de littérature canadienne, Montréal, De l'imprimerie de Lovell et Gibson, 1848, tome II, 376(8) p.

Idem, Le répertoire national ou recueil de littérature canadienne, Montréal, J. M. Valois & Cie, Libraires-Editeurs, 2e édition 1893, tome II, 396 p.

Jarry, Alfred. Tout Ubu. Ubu Roi. Ubu Cocu. Ubu Enchaîné. Almanach du Père Ubu. Ubu sur la butte, avec leurs prolégomènes et paralipomènes, édition établie par Maurice Saillet, Paris, Librairie Générale Française, Collection Le livre de poche, nos 838-839, (c1962) 1971, 503 p.

Jean, Marcel, Histoire de la peinture surréaliste, avec la collaboration d'Arpad Mezei, Paris, Editions du Seuil, (c1959) 1967, 384 p.

Jean, Michèle, Québécoises du 20e siècle, textes choisis par Michèle Jean, Montréal, Editions du Jour, 1974, 304 p.

Jouvancourt, Hugues de, Marc-Aurèle Fortin, Montréal, Lidec Inc., Collection Panorama, 1968, (36) p. Préface par Paul Gladu, p. (3).

Kirwan, L(aurence) P(atrick), Histoire des explorations polaires. Des Vikings à Fuchs, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Payot, 1961, 343 p.

Koenigsberg, Allen, Edison Cylinder Records, 1889-1912. With an Illustrated History of the Phonograph, New York City, Stellar Productions, 1969, xlii,159 p.

Langle, (Paul) Fleuriot de, L'Ile d'Aix. "Petite Isle". Dernière étape de l'Empereur, La Rochelle, Editions A la rose des Vents, 1949, 141 p. Préface par le baron Coudein, p. 9-12.

Lapointe, Gatien, Le Temps Premier, Paris, Jean Grassin éditeur, 1962, 48 p.

Idem, Ode au Saint-Laurent précédée de J'appartiens à la terre, Montréal, Les éditions du jour, 1963, 94 p.

Lapointe, Paul-Marie, Le réel absolu. Poèmes 1948-1965, Montréal, Editions de l'Hexagone, 1971, 272 p.

Lautréamont (pseudonyme d'Isidore Ducasse) et Nouveau, Germain, Oeuvres complètes, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1970, 1449 p.

Leclerc, Félix, Adagio (contes), Montréal, Fides, 1943, 205 p.

L'Ecole littéraire de Montréal, Fréchette, Louis, Larose, Wilfrid, Gill, Charles, Desaulniers, Gonzalve, Massicotte, E(douard) Z(otique), Charbonneau, Jean, Beaulieu, Germain, Ferland, Alb(ert), Desjardins, Henri, Nelligan, Emile, Dumont, G(eorges) A., Bussières, Arthur de, Bédard, Pierre, Demers, Hector, Pelletier, Antonio, Trémaudan, H(enri) de et Albert Lozeau, Les Soirées du Château de Ramezay, Montréal, Eusèbe Senécal & Cie, Imprimeurs-Editeurs, 1900, xv,402 p.

Le Franc, Marie, Les voix de misère et d'allégresse, Paris, Les éditions G. Crès et Cie, 1923, 209 p.

Idem, Enfance marine, Montréal et Paris, Fides, Collection "La gerbe d'or", 1959, 150 p.

Lemieux, A.-J., La loge. L'Emancipation, Montréal, La "Croix", 1910, 32 p.

Ley, Willy et les Rédacteurs des Collections Time-Life, Les Pôles, préface et adaptation française par Paul-Emile Victor, New York, Time Inc., Collections Time-Life, 1971, 189(3) p. Préface, p. 6-8.

Loranger, Louis-J(oseph), De l'incapacité légale de la femme mariée. Thèse pour le doctorat présentée et soutenue le 28 juin 1899 (à l'Université Laval, Faculté de droit de Montréal), Montréal, C. Théoret, éditeur, 1901, x,138 p.

Loranger, T(homas-)J(ean-)J(acques), Mémoire composé de la plaidoirie de T.J.J. Loranger, C.R., un des substituts du Procureur-Général devant la Cour Seigneuriale, Montréal, Imprimerie de la Minerve, 1855, 94 p.

Idem, Suite du mémoire de M. Loranger contenant sa réplique devant la Cour Seigneuriale, Montréal, Imprimerie Senécal et Daniel, 1856, 38 p.

Idem, Mémoire composé de la plaidoirie de T.J.J. Loranger, C.R., un des substituts du Procureur Général devant la Cour Seigneuriale. Suite du mémoire de M. Loranger, contenant sa réplique devant la Cour Seigneuriale, Montréal, Eusèbe Senécal, 1856, 35 p.

Loranger, T(homas-)J(ean-)J(acques), Rapport du Comité nommé pour s'enquérir des transactions de la Compagnie du chemin de fer de Montréal et Bytown. Préparé par M. Loranger, sur ordre du comité, et adopté à l'unanimité, Toronto, John Lovell, 1856, 87 p.

Idem, Commentaire sur le code civil du Bas-Canada, Montréal, A.E. Brassard, Editeur, 1873, 531 p.

Idem, Commentaire sur le code civil du Bas-Canada. Livre premier - Titre cinquième. Du Mariage, Montréal, Eusèbe Senécal, Imprimeur-Editeur, 1879, tome II, viii, 586 p.

Idem, Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale dite l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867. Première lettre, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 1873, vii,61 p.

Idem, Lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale dite l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867. Deuxième et troisième lettres, Montréal, A. Périard, 1884, p. 63-126.

Idem, Letters upon the interpretation of the Federal Constitution known as the British North America Act (1867). First Letter, translation, Quebec, Printed at the "Morning Chronicle" Office, 1884, vii,63 p.

Loranger, T(homas-)J(ean-)J(acques), Pariseault, C(harles-)A(mbroise) et Theo(philus) H(amilton) Oliver, Reports of the Commission for the Revision and Consolidation of the General Statutes of the Province of Quebec with the Second Part of the Draft of the Revised Statutes, Quebec, Printed by Charles-François Langlois, Printer to the Queen's most excellent Majesty, 1884, xxiv,542 p.

Idem, Rapport de la commission de refonte des statuts généraux de la Province de Québec avec la troisième partie du projet de refonte, Québec, Imprimé par Charles-François Langlois, Imprimeur de sa très excellente majesté la Reine, 1885, xiv,463 p.

Mallarmé, Stéphane, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubery, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, (c1945) 1970, xxvii,1661 p.

Marchand, Clément, Courriers des villages, Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1940, 214(9) p.

(Marie Elie, Soeur, (Alice St-Louis)], Providence Saint-Alexis fête son centenaire, 1853 1953, Montréal, (s.e.), Imprimerie Excelsior, (1953), 58 p.

Marin, Albéric, Legrand, Emile, Holgate, Edwin, Houlé, Léopold, Letellier de Saint-Just, Eustache, Carrier, Louis, Boucher, Roméo, Savard, Adjutor, Chauvin, Jean, Morin, Léo-Pol, Rainville, Henri, Maillet, Roger, Pilot, Robert, Panneton, Philippe, Ranger, Paul, Parent, Honoré, Francoeur, Louis, Tétrault, Arthur, Chauvin, Edouard et Jean Nolin, Les Casoars. En souvenir des dîners du Casoar-Club, Montréal, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, 65 p.

Maurault, Olivier, A mari usque ad mare. Voyage de l'Université de Montréal à travers le Canada sous la conduite du Pacifique Canadien, Montréal, (s.e.), 1925, 55 p.

Idem, Brièvetés, Montréal & New York, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, 269 p.

Idem, Propos et portraits, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, (277) p.

Maurevert, Georges, Le Livre des Plagiats. Montaigne. - Pascal. - La Rochefoucauld. - Corneille. - Lafontaine. - Racine. - Molière. - Voltaire. - Diderot. - Delille. - Chateaubriand. - Lamartine. - Vigny. - Balzac. - Stendhal. - Hugo. - Musset. - Baudelaire. - Sardou. - Anatole France. - D'Annunzio. - Rostand. - Jean Lorrain. - Du Marquis de Sade à M. Pierre Benoît, Paris, Arthème Fayard & Cie, Editeurs, 1922, 320 p.

Michaux, Henri, Un barbare en Asie, Paris, NRF, Gallimard, nouvelle édition, revue et corrigée, (c1967) 1976, 236 p.

Ministère des Affaires culturelles, Musée du Québec, Les bronzes d'Alfred Laliberté. Collection du Musée du Québec. Légendes. Coutumes. Métiers, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1978, 217 p. Avant-propos par Denis Vaugeois, p. 5. Introduction par Laurent Bouchard, p. 7-9. Présentation par Michel Champagne, p. 11.

Morency, Pierre, Les passeuses, Montréal, Léméac, Collection Théâtre, no 60, 1976, 134 p.

Morin, Victor, Cercle Ville-Marie. No. 1717 rue Notre-Dame, Montréal. Historique du Cercle et Rapport Général du Secrétaire pour l'année 1886-1887, Montréal, Imprimerie de "L'Etendard", 1887, 19 p.

Morisset, Gérard, La peinture traditionnelle au Canada français, Montréal, Le Cercle du livre de France, Collection L'Encyclopédie du Canada français, no 2, 1960, 216 p.

Munier, Roger, Hafku, avant-propos et texte français de Roger Munier, Paris, Fayard, 1978, xxxvi,202 p. Préface par Yves Bonnefoy, p. ix-xxxvi.

Musset, (Alfred de), Oeuvres complètes, texte établi et présenté par Philippe Van Tieghem, Paris, Editions du Seuil, 1964, 942 p.

Nelligan, Emile, Emile Nelligan et son Oeuvre, Montréal, (Beauchemin), 1903, (x),xxxiv,164 p. Préface par Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), p. i-xxxiv.

Idem, Poésies complètes, 1896-1899, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, no 13, (c1952) 1976, 333 p. Introduction par Luc Lacourcière, p. 7-29.

Nerval, Gérard de (pseudonyme de Gérard Labrunie), Oeuvres, texte établi, présenté et annoté par Albert Béguin et Jean Richer, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1974, tome I, xxxvi,1660 p.

Neuville, Albert de, Epigrammes à la japonaise, Paris, Librairie Ch. Bosse, 1921, 74 p.

Ostiguy, Jean-René, Adrien Hébert. Trente ans de son oeuvre, 1923-1953. Adrien Hébert, Thirty Years of His Art, 1923-1953, Ottawa, Galerie Nationale du Canada, 1971, 60 p.

Idem, Ozias Leduc. Peinture symboliste et religieuse. Symbolist and Religious Painting, Ottawa, Galerie Nationale du Canada, 1974, 224 p. Introduction par Jean Sutherland Boggs, p. 7-8.

Pariseault, C(harles-)A(mbroise), Loranger, T(homas-)J(ean-)J(acques) et Theo(philus) H(amilton) Oliver, Report of the Commission Appointed to Revise and Consolidate the Statutes of the Province of Quebec. To The Honorable Theodore Robitaille, Lieutenant-Governor of the Province of Quebec, Quebec, Printed by Order of the Legislature, 1881, 75 p.

Parizeau, Gérard, Joies et deuils d'une famille bourgeoise, 1867-1961. I - Notre père et nous. II - Nos enfants et nous, Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1973, 360 p.

Paz, Octavio, Roubaud, Jacques, Sanguineti, Edoardo et Charles Tomlinson, Renga. Poème, Paris, NRF, Gallimard, 1971, 101 p. Avant-propos par Claude Roy, p. 9-18.

Pedroncini, Guy, Les mutineries de 1917, Paris, Presses Universitaires de France, Série "Recherches", 1967, tome XXXV, 328 p.

Pellerin, Jean, Le bouquet inutile. Poèmes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 2e édition, 1923, 195 p. Présentation de Jean Pellerin par Francis Carco, p. 7-16.

Pergaud, Louis, Les Rustiques. Nouvelles villageoises, Paris, Mercure de France, 5e édition, 1921, xix, 244 p. Préface par Lucien Descaves, p. vii-xix.

Petit, Karl, La poésie japonaise. Anthologie des origines à nos jours, Paris, Editions Seghers, Collection Mélior, 1959, 253 p.

Philippe, Charles-Louis, Charles Blanchard, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1913, 245 p. Préface par Léon-Paul Forgue, p. 7-35.

Idem, Le père Perdrix, Paris, Editions Stock, Collection Cent romans français, 1948, xxxiii,186 p. Préface par Jean Vaudal, p. xi-xxxiii.

Pleva, E(dward) G. et Inch, Spencer, The Canadian Oxford School Atlas, Toronto, Oxford University Press, 2e édition, 1963, 10e impression, 1966, viii,155 p.

Prasteau, Jean, Les Iles d'Ouest. Oléron - Aix - Ré - Madame - Yeu - Noirmoutier, Paris, Grenoble, Arthaud, 1954, 161 p.

Idem, La Rochelle. Ré. Aix. Oléron, Paris, Solar, 1972, 62 p.

Privat, Jean, L'Ile d'Aix. "L'Impériale", La Rochelle, Edition Mélusine, 1972, 64 p. Préface par le Baron Coudein, p. 3-4.

Propp, Vladimir, Morphologie du conte suivi de Les transformations des contes merveilleux, et Mélétinski, E(vguéni), L'étude structurale et typologique du conte, traductions de Marguerite Derrida, Tzvetan Todorov et Claude Kahn, Paris, Editions du Seuil, Collection Poétique, no 12, (c1965 et 1970) 1973, 256 p. Pour les textes de Vladimir Propp, cf. p. 9-200, et pour l'étude d'Evguéni Mélétinski, cf. p. 201-254.

Renard, Jules, Oeuvres, textes établis, présentés et annotés par Léon Guichard, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1971, tome II, 1061 p.

Renondeau, G(énéral), Anthologie de la poésie japonaise classique, traduction, préface et commentaires de G(énéral) Renondeau, Paris, NRF, Gallimard, Collection Connaissance de l'Orient, no 37, Collection UNESCO d'oeuvres représentatives, Série japonaise, 1971, 261 p.

Revon, Michel, Anthologie de la littérature japonaise. Des origines au XXe siècle, Paris, Librairie Ch. Delagrave, Collection "Pallas", 1910, 476 p.

Richer, Léopold, Nos chefs à Ottawa. R.-B. Bennett, Mackenzie King, J.-S. Woodsworth, Ernest Lapointe, H.-H. Stevens, C.-H. Cahan, Arthur Sauvé, Fernand Rinfret, J.-F. Pouliot et les autres, Montréal, Editions Albert Lévesque, Collection Figures canadiennes, 1935, 184 p.

Ringuet (pseudonyme de Philipppe Panneton), Confidences, Montréal et Paris, Fides, 1965, 198 p.

Rivard, Adjutor, Chez nous. Chez nos gens, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, (c1923), 4e édition, 1924, 164 p.

Robert, Guy, Lemieux, Montréal, Stanké, 1975, 304 p.

Idem, Marc-Aurèle Fortin. L'homme à l'oeuvre, Montréal, Stanké, 1976, 304 p.

Romains, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule), L'Ame des Hommes, Paris, Bibliothèque de la Société des Poètes Français, 1904, 36 p.

Idem, Deux poèmes, Paris, Mercure de France, 1910, 64 p.

Idem, Manuel de déification, Paris, E. Sansot & Cie, Petite Collection "Scripta brevia", 1910, 66 p.

Idem, L'Armée dans la Ville. Drame en cinq actes, en vers. Représenté pour la première fois, sur la scène du Théâtre National de l'Odéon, le 4 mars 1911, Paris, Mercure de France, 1911, xii,219 p.

Idem, Sur les quais de la Villette, Paris, Eugène Figuière et Cie, Editeurs, 1914, 224 p.

Idem, Puissances de Paris, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, (c Gallimard, 1919) 4e édition, 1919, 158 p.

Idem, Odes et Prières, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1923, 176 p.

Idem, La Vie Unanime. Poèmes, 1904-1907, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, 5e édition, 1926, 266 p. Préface de 1925, p. 7-21. Préface de 1907, p. 23-28.

Idem, Chants des dix années, Paris, Librairie Gallimard, Editions de La Nouvelle Revue Française, 3e édition, 1928, 167 p.

Idem, Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Le Bourg régénéré, Paris, Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française (c Librairie Gallimard, 1920) 1930, 247 p.

Romains, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule), Le Voyage des Amants, Paris, NRF, Gallimard, (c Librairie Gallimard, 1921) 5e édition, 1937, 83 p.

Idem, Psyché. Lucienne, Paris, NRF, Gallimard, (c Librairie Gallimard, 1922) 119e édition, 1949, 279 p. Il s'agit sans doute de réimpression.

Idem, Cromedeyre-le-Vieil. Cinq actes, Paris, NRF, Gallimard, 2e édition, 1952, 171 p.

Idem, Europe. Poèmes, Paris, NRF, Gallimard, 1960, 88 p.

Idem, La vision extra-rétinienne et le sens paroptique. Recherches de psycho-physiologie expérimentale et de physiologie histologique, Paris, NRF, Gallimard, 1964, 189 p. Note de 1964, par Jules Romains, p. 7-9. Note de 1919, par Jules Romains, p. 11-12.

Idem, Les copains, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 279, (c Editions Gallimard, 1922) 1966, 191 p.

Idem, Un être en marche (poème lyrique) et Maisons, Paris, Flammarion, 1967, 125 p.

Idem, Mort de quelqu'un, Paris, Gallimard, Collection Le livre de poche, no 2789, (c Editions Gallimard, 1923) 1970, 158 p.

Idem, Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche. Comédie en cinq actes, Paris, Gallimard (c Editions Gallimard, 1924) 1975, 154 p.

Romains, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule) et Chennevière, G(eorges), Petit traité de versification, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, Collection "Les documents bleus", no 2, 1923, 143(7) p.

Romey, Georges, Le test de l'arche de Noé, Paris, Editions Robert Laffont, 1977, 359 p.

Roquebrune, Robert de, Testament de mon enfance. Récit, Montréal et Paris, Fides, Collection du Nénuphar, no 21, 1971, 183 p. Préface par Claude Galarneau, p. 9-11.

Rosny, Léon de (L.-Léon Prunol de), Anthologie japonaise. Poésies anciennes et modernes, Paris, Maisonneuve & Cie, 1871, iv,70 p.

Rosny, L.-Léon Prunol de, Anthologie japonaise. Poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon, traduites en français et publiées avec le texte original par Léon de Rosny, Paris, Maisonneuve & Cie, 1871, xviii, xxxii,224,72 p.

Idem, Les Distiques populaires du Nippon: extraits du Gi-Retu Hyaku-Nin. Is-Syu, traduits pour la lère fois du japonais par Léon de Rosny, Paris, Maisonneuve & Cie, 1878, 16 p.

Idem, Introduction à l'étude de la littérature japonaise, rédigée sous la direction de M. Léon de Rosny, Paris, E. Leroux, 1896, iii,14 p.

Idem, La littérature des Japonais. Conférence, Orléans, (s.e.), Imprimerie de G. Jacob, (s.d.), 75 p.

Roubaud, Jacques, Mono no aware. Le Sentiment des choses. Cent quarante-trois poèmes empruntés au Japonais, Paris, NRF, Gallimard, 1970, 269 p.

Roy, Carmen, La littérature orale en Gaspésie, Ottawa, Ministère du Nord Canadien et des Ressources nationales, Division des Parcs nationaux, Musée National du Canada, bulletin no 134, no 36 de la série anthropologique, 1955, v,389 p.

Saintine, X(avier)-B(oniface), La mythologie du Rhin, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1862, 403 p.

Salaberry, Thérèse d'Irumberry de, Regards sur la famille d'Irumberry de Salaberry. Ses origines lointaines. Sa branche canadienne, Paris, (s.e.) publié à compte d'auteur par les soins des Editions de l'Orante, 1953, 179 p.

Sanouillet, Michel, Dada à Paris, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1965, 642(6) p.

Sartre, Jean-Paul, Théâtre. Les mouches - Huis-clos - Morts sans sépulture - La putain respectueuse, Paris, NRF, Gallimard, 1947, 317 p.

Savard, Félix-Antoine, Aux Marges du Silence, Québec, Editions Garneau, 1975, 108 p.

Sébillot, Paul, Le folk-lore de France, Paris, Editions G.-P. Maisonneuve et Larose, 1968, tome II: La mer et les eaux douces, 478 p.

Sénéchal, Christian, L'Abbaye de Créteil, Paris, Librairie André Delpeuch, 1930, 149 p.

Sieffert, René, La littérature japonaise, Paris, Publications Orientalistes de France, nouvelle édition, avec une mise à jour par Katô Shuichi, 1973, 255 p.

Sirois, Antoine, Montréal dans le roman canadien, Montréal, Paris et Bruxelles, Marcel Didier, 1967, xlvi, 197 p. Préface par Gilles Marcotte, p. [ix-x].

Taché, Joseph-Charles, Forestiers et Voyageurs, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1946, 230 p. Préface par Luc Lacourcière, p. 7-18.

Thomazi, A[uguste] A[ntoine], Les expéditions polaires, Paris, Presses Universitaires de France, Collection "Que sais-je?", no 73, 1948, 126 p.

Trépanier, Léon, Commission du IIIe Centenaire de Montréal. Rapport préliminaire présenté par le Directeur-général des fêtes, à la séance tenue par la Commission du tricentenaire, le jeudi 6 avril 1939, Montréal, (s.e.), 1939, 17(2) p.

Idem, Les rues du Vieux Montréal. Au fil du temps, Montréal et Paris, Fides, 1968, 189 p.

Tzara, Tristan, Sept manifestes Dada. Quelques dessins de Picabia, Paris, Jean-Jacques Pauvert, éditeur, (c1963) 1967, 81 p.

Ueda, Makoto, Modern Japanese Haiku. An Anthology, compiled, translated, & with an introduction by Makoto Ueda, Tokyo, University of Tokyo Press, 1976, viii,265 p.

Verhaeren, Emile, Les forces tumultueuses, Paris, Mercure de France, 1947, 183 p.

Verhaeren, Emile, Choix de poèmes, Paris, Mercure de France, 1948, 252 p. Préface par Albert Heumann, p. v-x.

Verlaine, [Paul], Oeuvres poétiques complètes, texte établi et annoté par Y[ves]-G[érard] Le Dantec, édition revisée, complétée et présentée par Jacques Borel, Paris, NRF, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, no 47, (c1962) 1965, xliv,1492 p.

Vildrac, Charles (pseudonyme de Charles Messager), Opinions. Le Verlibrisme. Etude critique sur la forme poétique irrégulière, Ermont (S.-& O.), Edition de la Revue Mauve, 1902, 39 p.

Idem, Poèmes, 1905, Lille, Editions du Beffroi, 1905, 103 p.

Idem, Images & Mirages, [Créteil], "L'Abbaye" (Groupe Fraternel d'Artistes), 1908, 124 p.

Idem, Livre d'amour, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1914, 160 p.

Idem, Chants du désespéré (1914-1920), Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 4e édition 1920, 79 p.

Idem, Le Paquebot Tenacity. Comédie en trois actes, Paris, Editions de La Nouvelle Revue Française, 1920, 131 p.

Idem, D'un voyage au Japon, Paris, Emile Hazan éditeur, 1927, 103 p.

Idem, Livre d'amour, Paris, Les éditions de Minuit, édition augmentée, 1947, 207 p.

Virgile [Publius Vergilius Maro], Enéide, texte établi par Henri Goelzer et traduit par André Bellesort, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", Collection des Universités de France, 12e tirage, 1966, tome I: Livres I-VI, xxxi, 200 p.

Voisins, Gilbert de, Fantasques. Petits poèmes de propos divers, Paris, Georges Crès, 1920, 303 p.

Waley, Arthur, Japanese Poetry. The "Uta", Londres, Percy Lund, Humphries & Co. Ltd, 1959, 110 p.

Watkins, Ernest, R.B. Bennett. A Biography, Toronto, Kingswood House, 1963, 271 p.

Whitman, Walt (Walter, dit Walt), Ses meilleures pages, traduites de l'anglais par Rosaire Dion-Lévesque, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, 240 p. Préface par Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers), p. 11-17.

Wiechert, Ersnt, La servante du passeur, traduit de l'allemand par Blaise Briod, Paris, Stock, Collection Le livre de poche, no 2750, 1970, 187 p.

Yamata, Kikou, Sur des Lèvres Japonaises, Paris, Le Divan, 1924, 158 p. Lettre-préface par Paul Valéry, p. 5-8.

Yasuda, Kenneth, The Japanese Haiku. Its Essential Nature. History and Possibilities in English with Selected Examples, Rutland, Vermont et Tôkyô, Charles E. Tuttle Company, 2e impression, 1974, xx,232 p.

Anonymes et ouvrage collectif

L'Ile d'Aix et ses musées, Paris, Société des Amis de l'Ile d'Aix, 1954, 24(12) p.

La Sainte Bible, traduite en français sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem, Paris, Les Editions du Cerf, 1956, xv,1670(8) p.

Promenade à pied dans le vieux Montréal, Montréal, (s.e.), Service des Relations publiques de la Ville de Montréal, Division tourisme et renseignements, 1972, 36 p.

## III.- Périodiques, ouvrage collectif et publications annuelles et séries

Asselin, Olivar, La brochure de M. Duranleau, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 226, 6 décembre 1934, p. 1.

Aubert, Louis, Sur le paysage japonais, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 18, 15 septembre 1905, p. 225-250.

Audet, Francis-J., Maurault, Olivier et Gérard Malchelosse, Les lieutenants-gouverneurs de la province de Québec, in Les Cahiers des Dix, Montréal, no 27, 1962, p. 215-261.

Audet, Louis-Philippe, Urgel-Eugène Archambault instituteur (1851-1859), in Les Cahiers des Dix, Montréal, no 27, 1962, p. 135-176.

Aumont, Jean-Pierre, M. Aumont s'explique, in La Patrie, Montréal, 64e année, no 69, 19 mai 1942, p. 16.

A(yotte), A(lfred), Double erreur dans le domaine artistique. M. Jean-Baptiste Lagacé signale plusieurs lacunes dans l'enseignement de l'art - Initiatives de collèges et de couvents - Le dîner à M. Lagacé au "Cercle Universitaire", in Le Devoir, Montréal, vol. 27, no 128, 3 juin 1936, p. 2.

Idem, Les "Trois docteurs". Plaquette de luxe sur MM. Massicotte, Fauteux et Lagacé par Me Victor Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 14, 20 janvier 1937, p. 2.

Ayotte, Alfred, Le souvenir de l'Ecole littéraire de Montréal. Dans une entrevue M. Jean Charbonneau rappelle que cette société, fondée il y a 50 ans, avait pour but de créer un milieu intellectuel et de rénover notre littérature, in La Presse, Montréal, 61e année, no 292, 29 septembre 1945, p. 30.

Barbeau, Victor, La grande aventure, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 243, 9 décembre 1924, p. 18.

Idem, Montréal, port invisible, in Le Canada, Montréal, vol. 29, no 140, 17 septembre 1931, p. 1.

Idem, Ville, ô ma ville, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 10, Regards sur Montréal, 1966, p. 101-102.

Baucomont, Jean, Gouttelettes (suivies de) Outa, in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 7, mai-juin 1928, p. 25-29.

Bazin, Jules, Drake-Duranleau et le bilinguisme, in L'Ordre, Montréal, 2e année, no 3, 13 mars 1935, p. 1.

Beauchemin, Nérée, Feu le juge T.J.J. Loranger, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 292, 28 août 1885, p. 1.

Beaulieu, Germain, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 40, 20 mai 1933, p. 2. Suivie d'une note d'Olivar Asselin.

Benoist, Emile, Nos enquêtes. Un refuge de jour pour les sans-abri. A cause des circonstances exceptionnelles causées par la crise du chômage, la ville aurait tout intérêt à l'établir - Les refuges de nuit sont déjà peuplés à leur pleine capacité, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 257, 6 novembre 1930, p. 1, 3.

Idem, Nos enquêtes. Un fait sans précédent. Pour la première fois, cette année le refuge Meurling est rempli presque tous les soirs, dès les mois d'automne - L'affluence a été considérable même au cours de l'été - Moins de clientèle le samedi que le dimanche, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 263, 13 novembre 1930, p. 1.

Idem, Pour chauffer les indigents. La suggestion d'un lecteur à propos des arbres de la montagne et de l'île Sainte-Hélène - Ce qui s'est fait en 1914 et en 1915 - Des maison (sic) à démolir au plus tôt, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 7, 12 janvier 1931, p. 1.

Idem, Des oeufs pour les pauvres. Un envoi de chaussettes qui ne fait que précéder autre chose - Lettre qui parle par elle-même - L'"Aide aux Familles Etrangères" - Il faut des vivres, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 13, 19 janvier 1931, p. 1.

Idem, L'organisation du retour à la terre. C'est une chose qui s'impose à l'heure actuelle - La ville est encombrée d'anciens terriens qui sont sans emploi comme sans domicile - Un agronome qui donne l'exemple - Les offrandes anonymes - Du poisson de Gaspésie, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 39, 18 février 1931, p. 1.

B[enoist], E[mile], L'actualité. M. Jules Romains, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 265, 14 novembre 1940, p. 1.

Béraud, Henri et Recouly, Raymond, Jules Romains jugé par deux de ses compatriotes, in Le Devoir, Montréal, vol. 32, no 73, 29 mars 1941, p. 6.

Bernhardt, Sarah, Un télégramme de Sarah Bernhardt. Sa version de l'incident de Québec, in La Patrie, Montréal, 27e année, no 253, 21 décembre 1905, p. 7.

Bernier, Jovette, La maison de l'amitié, in Ecrits du Canada français, Montréal, no 34, 1972, p. 24.

Bloch, Jean-Richard, Variations sur un thème intérieur, in Les Cahiers idéalistes, Paris, nouvelle série, no 4, décembre 1921, p. 232-234.

Idem, Quatre Solitudes, in Europe, Paris, no 18, 15 juin 1924, p. 200-206.

Bloch, Jean-R(ichard), Chroniques. [...] Pour le haï-kaï français [...], in Europe, Paris, no 19, 15 juillet 1924, p. 367-372.

Boivin, René-O., A l'époque où l'on offrait un recueil de poésies manuscrites comme cadeau de noces. Des vers de Ferland et autres. Nelligan épelait-il son nom Emil Néligham?, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 5e année, no 8, 19 février 1939, p. 17.

Borduas, Paul-Emile, Projections libérantes, in Etudes françaises, Montréal, vol. 8, no 3, numéro spécial, Paul-Emile Borduas. Projections libérantes. Edition annotée établie sous la direction de François Gagnon, août 1972, p. 243-305.

Brault, Jacques, Remarques sur la traduction de la poésie. Some Notes on the Translation of Poetry, in Ellipse, Sherbrooke, no 21, 1977, p. 10-35.

Breton, Jean (pseudonyme de Célestin Bouglé), Cuisenier, André, Desclozeaux, Bernard, Gobin, Maurice, Lefebvre, Henri, Bélédin-Destranges, Jeanne et René Maublanc, Quelques Exemples, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 25, octobre 1920, p. 6-9.

Breton, V(alentin)-M(arie), Du sujet dans l'oeuvre d'art. But et opportunité de cette étude - L'expression du sujet - Le sujet artistique - L'intégration de l'expression au sujet - Conclusion, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 93, 20 avril 1918, p. 7-8.

B(rouillard), L(orenzo), Des pertes de $100,000 à Saint-Ours. Une demeure seigneuriale est la proie des flammes, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 52e année, no 72, 24 janvier 1972, p. 8.

Bruchési, Paul, Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Montréal au sujet d'une revue et d'un journal de Montréal, no 92, 3 juin 1912, in Mandements. Lettres pastorales. Circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection, Montréal, Arbour & Dupont, Imprimeurs de l'Archevêché, tome XV: (1911-1917), 1919, p. 53-56.

Idem, Mandement de Mgr l'Archevêque de Montréal au sujet du journal "Le Pays", no 104, 25 septembre 1913, in Mandements. Lettres pastorales. Circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection, Montréal, Arbour & Dupont, Imprimeurs de l'Archevêché, tome XV: (1911-1917), 1919, p. 182-184.

B., M., Revue des périodiques. Le Nigog - (Revue d'art, publiée à Montréal; 12 numéros parus, de janvier 1918 à janvier 1919), in Revue Trimestrielle Canadienne, Montréal, 4e année, no 16, février 1919, p. 430-431. Cet article aurait dû être précédé naturellement des initiales "O.M.", car il est écrit par Olivier Maurault et il sera reproduit in extenso dans Briêvetés.

Carpentier, Louise, Revue Artistique, in La Revue Moderne, Montréal, 3e année, no 7, 15 mai 1922, p. 21.

Chabot, Juliette, Marie-Claire Daveluy (1880-1968), Bibliothécaire et Femme de Lettres, in Bulletin de l'Association canadienne des bibliothécaires de langue française, Montréal, vol. 14, no 1, mars 1968, p. 12-15.

Chamberlain, Basill Hall, Bashō and the Japanese Poetical Epigram, in Transactions of the Asiatic Society of Japan, Tōkyō, The Rikkyo Gakuin Press, vol. 30, tome II, septembre 1902, p. 241-362.

Chauvin, Édouard, Le régionalisme en poésie, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 6, juin 1918, p. 185-188.

Idem, La querelle autour du régionalisme, in La Minerve, Montréal, 2e année, no 68, 22 mai 1920, p. 2.

Chopin, René, Le plaisir d'entendre les grenouilles dans la campagne, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 5, mai 1918, p. 145-147.

Chopin, René, Les grenouilles, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 297, 23 mars 1929, p. 5. Le typographe avait écrit "Coopin".

Clerval, Alain, Jules Romains, in La Nouvelle Revue Française, Paris, no 239, novembre 1972, p. 76-78.

C[omte], G[ustave], La fin de deux saisons théâtrales, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 279, 27 janvier 1923, p. 28.

Couchoud, Paul-Louis, Les hafkaf (Epigrammes poétiques du Japon), in Les Lettres, Paris, 1ère année, no 3, 6 avril 1906, p. 189-198.

Idem, Les hafkaf (Epigrammes poétiques du Japon). II, in Les Lettres, Paris, 1ère année, nos 4-5, 6 juin 1906, p. 269-278.

Idem, Les hafkaf (Epigrammes poétiques du Japon). III, in Les Lettres, Paris, 1ère année, no 6, 6 juillet 1906, p. 396-407.

Idem, Les hafkaf (Epigrammes poétiques du Japon). IV, in Les Lettres, Paris, 1ère année, no 7, 6 août 1906, p. 477-483.

Couchoud, Paul Louis, Vocance, Julien (pseudonyme de Jean Seguin), Sabiron, Georges, Albert-Birot, Pierre, Bloch, Jean-Richard, Breton, Jean (pseudonyme de Célestin Bouglé), Eluard, Paul (pseudonyme d'Eugène Grindel), Gobin, Maurice, Lefebvre, Henri, Poncin, Albert, Maublanc, René et Jean Paulhan, Haï-kaïs, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 84, 1er septembre 1920, p. 329-345. Présentation par Jean Paulhan, p. 329-330.

C[rémieux], B[enjamin], Les Lettres françaises. Du haïkaï français, in Les Nouvelles Littéraires, Paris, 3e année, no 76, 29 mars 1924, p. 4.

Idem, Les hafkaf de nos lecteurs, in Les Nouvelles Littéraires, Paris, 3e année, no 78, 12 avril 1924, p. 4.

Dansereau, Dollard, M. Alfred Duranleau, in L'Ordre, Montréal, 1ère année, no 91, 7 juin 1934, p. 2.

Dantin, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), "Le Jour" et son programme, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 1, 17 septembre 1938, p. 1.

Daveluy, Marie-Claire, Un canadien éminent. M. Raphaël Bellemare (1821-1906). Liminaire, in Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, vol. 12, no 1, juin 1958, p. 35-55.

Idem, Un canadien éminent. Raphaël Bellemare (1821-1906). Membre fondateur de la Société Historique de Montréal (suite), in Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, vol. 12, no 3, décembre 1958, p. 335-357.

Idem, Un canadien éminent. Raphaël Bellemare (1821-1906). Membre fondateur de la Société Historique de Montréal (suite et fin), in Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, vol. 12, no 4, mars 1959, p. 535-573.

Daviault, Pierre, Le livre de M. l'abbé Dandurand. Le "Droit" porte sur ce volume de critique littéraire le même jugement que M. Albert Pelletier, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 25, 3 mai 1933, p. 3.

Idem, Marcel Dugas pensif et souriant, in Le Droit, Ottawa, 35e année, no 20, 25 janvier 1947, p. 2.

DeCelles, Alfred, fils, Sur les Bords du Richelieu (Poème en prose), in La Canadienne, Montréal et Toronto, vol. 3, no 4, juillet-août 1921, p. 15.

Idem, Choses de Saint-Ours au temps jadis, in La Presse, Montréal, 39e année, no 44, 23 décembre 1922, p. 38.

Desbiens, Lucien, Le Ballet Joss. "L'Enfant prodigue", in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 81, 6 avril 1940, p. 3.

Desrosiers, Léo-Paul, L'Ecole du Nigog, in La Revue Nationale, Montréal, 1ère année, no 7, juillet 1919, p. 251-257.

Idem, L'école du Nigog, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 16, no 26, 10 août 1919, p. 2 (La Revue Nationale).

Desrosiers Léo-Paul, En voyage. Un spectacle prodigieux: Les Rocheuses, in Le Devoir, Montréal, vol. 17, no 165, 19 juillet 1926, p. 1, 8.

Drouin, J(ean-) C.(harles), La Banque de Montréal, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. (5-12).

Drouin, Jean-Charles, Le dessin dans les écoles primaire (sic) de la province de Québec, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 109-113.

D(ruart), H(enri), Albert de Neuville. - Epigrammes à la japonaise (Bosse. 1921), in Le Pampre, Reims, 3e année, no 17, 1924, p. (3-4), supplément.

Druart, Henri, Vingt-quatre Haïkaï, in Revue franco-nipponne, Paris, édition spéciale, 21 mars 1929, p. 73 (Haïkaï extraits de Pincements de cordes, 1921 à 1924).

Druart, René, Vingt-Quatre Haï-Kaï, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 28, janvier 1921, p. 108-111.

Druart, René et Druart, Henri, Haïkaï. A Midoro No-Sato (Colline de la fraîche verdure), in Revue franco-nipponne, Paris, 5e année, no 12, janvier 1930, p. 56-57. Les poèmes de René Druart ont été rédigés du 18 au 20 juin 1929 et ceux d'Henri Druart (Pincements de cordes), l'ont été de 1921 à 1924.

Dugas, Marcel, Jeux et ris littéraires. A M. Arthur Letondal, musicien, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 8, août 1918, p. 251-257.

Idem, Diptyque. L'aurore sur le lac, in La Revue Moderne, Montréal, 1ère année, no 11, 15 septembre 1920, p. 19.

Idem, Lettres à sa famille (1911-1914), in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 274-287.

Duhamel, Georges, Le Paquebot Tenacity de Charles Vildrac et Le Carosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée au Théâtre du Vieux-Colombier, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 79, 1er avril 1920, p. 589-596.

Dunet, M. Présence normande dans l'oeuvre de Flaubert, in Les Amis de Flaubert, Rouen, no 46, mai 1975, p. 5-24.

Dupire, Louis, La session provinciale. Le projet de M. David et le prix de $5000 aux écrivains. M. le secrétaire provincial expose les grandes lignes de son projet - Discours intéressants - Le texte du projet de loi - Voeux à M. Létourneau, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 21, 27 janvier 1922, p. 1-2.

Idem, Pour les sans-abri, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 38, 17 février 1931, p. 1.

Idem, Dans sept ans, Montréal aura trois cents ans. Il faut partir à point - Quelques projets - Ile Sainte-Hélène et jardin botanique, in Le Devoir, Montréal, vol. 26, no 87, 13 avril 1935, p. 1.

Eluard, Paul (pseudonyme d'Eugène Grindel), Exemples, in Littérature, Paris, 2e année, no 15, juillet-août 1920, p. 1-5.

Ethier-Blais, Jean, Lettres canadiennes-françaises. L'Ecole littéraire de Montréal, in Etudes françaises, Montréal, 1ère année, no 3, octobre 1965, p. 107-112.

Idem, Où sont mes racines..., in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 249-268.

Ferland, Albert, Les ouaouarons, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 175, 31 juillet 1937, p. 20.

Ferron, Jacques, Défense du Dr Knock, in Le Jour, Montréal, 5e année, no 29, 28 mars 1942, p. 7.

Fitzpatrick, Charles, Statuts de la province de Québec passés dans la onzième année du règne de Sa Majesté le Roi George V et dans la Deuxième session de la quinzième législature commencée et tenue à Québec le onzième jour de janvier mil neuf cent vingt-un et fermée par prorogration le dix-neuvième jour de mars mil neuf cent vingt-un, Québec, Imprimé par Ls-A. Proulx, Imprimeur de Sa Très Excellente Majesté le Roi, 1921. Chapitre 24, Loi concernant les liqueurs alcooliques (Sanctionnée le 25 février 1921), p. 69-118. Chapitre 25, Loi concernant la possession et le transport de liqueurs alcooliques (Sanctionnée le 19 mars 1921), p. 119-120.

Flory, Albert, Le crapaud, in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 8, septembre-octobre 1928, p. 18-20.

France, Anatole (pseudonyme d'Anatole François Thibault), "Sages et Poètes d'Asie" de Paul-Louis Couchoud, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 2, janvier 1924, p. 89-98.

F(rancoeur), L(ouis), A propos des reprises au théâtre Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 254, 27 décembre 1922, p. 8.

Idem, La Soirée de "Knock", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 253, 21 décembre 1925, p. 18.

Francoeur, Louis, Au coin de la rue avec Louis Francoeur. La besogne que se trace le comité du 3ème centenaire, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 4e année, no 48, 27 novembre 1938, p. 44.

Idem, Au coin de la rue avec Louis Francoeur. Tout le monde devra coopérer, tout le monde devra s'amuser aux grandioses fêtes de 1942, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, édition finale, 4e année, no 49, 4 décembre 1938, p. 61.

Garneau, H(ector) de St-Denys, "Qu'est-ce qu'on peut...", in Le Canada, Montréal, vol. 34, no 232, 8 janvier 1937, p. 2 "(Extrait d'un volume en préparation: Jeux dans l'espace.)".

Garon, Yves, Louis Dantin et la "critique intime", in La Revue de l'Université Laval, Québec, vol. 16, no 5, janvier 1962, p. 421-432.

Gauthier, A.-A., Association St-Jean-Baptiste. Assemblée spéciale, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 145, 19 août 1885, p. 4.

Gill, Charles, Notre revue, in Le Terroir, Montréal, 1ère année, no 1, janvier 1909, p. 1-6.

Girard, Henri, Adrien Hébert. Exposition de Peintures et Fusains à l'Arts Club, in Le Canada, Montréal, vol. 29, no 205, 2 décembre 1931, p. 1, 7.

Idem, Adrien Hébert. Un peintre de la réalité canadienne. - Le poète du port de Montréal. - La beauté des paquebots. - Mesure et bon goût, in La Revue Moderne, Montréal, 15e année, no 2, décembre 1933, p. 5.

Grandbois, Alain, Marcel Dugas, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 7, Profils littéraires, 1963, p. 153-165.

Gregh, Fernand, Poésies, in La Revue de Paris, Paris, 13e année, no 21, 1er novembre 1906, p. 176-189.

Guy, Paul, L'école obligatoire. Décèlement et adaptation des valeurs, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 30, 8 avril 1939, p. 4.

Hamel, Emile-Charles, Notes sur Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 10, 16 novembre 1940, p. 1, 8.

Idem, L'influence des écrivains, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 12, 30 novembre 1940, p. 1-2.

Idem, Comment on juge les écrivains..., in Le Jour, Montréal, 4e année, no 14, 14 décembre 1940, p. 1, 5.

Idem, "Sept Mystères du Destin de l'Europe", in Le Jour, Montréal, 4e année, no 18, 11 janvier 1941, p. 1, 8.

Hamel, E(mile)-Ch(arles), "Une vue des choses" par Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 24, 22 février 1941, p. 2.

Hamel, Emile-Charles, Mission ou démission de la France par Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 5e année, no 49, 15 août 1942, p. 5.

Hamel, Réginald, Charles Gill, prosateur, in l'Ecole littéraire de Montréal, Montreal, Fides, Collection Archives des Lettres canadiennes, tome II, 2e édition, 1972, p. 178-200.

H(arvey), J(ean)-Ch(arles), Avec le sourire, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

Harvey, Jean-Charles, Un peu de franchise et de courage, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 1, 16 septembre 1937, p. 1.

Hébert, Adrien, Un point de vue, in L'Action Universitaire, Montréal, vol. 1, no 5, avril 1935, p. 10-11.

H(éroux), O(mer), Bloc-notes, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 5, 2 avril 1937, p. 1.

Héroux, Omer, Pour 1942. Que fera-t-on? - Si nous mettions tout de suite la main à la pâte... - Le temps passe et la besogne est urgente, in Le Devoir, Montréal, vol. 29, no 21, 27 janvier 1938, p. 1.

Idem, M. Jules Romains nous apprend qu'il est un maître... M. Jules Romains nous donne des conseils - Brèves observations sur une conversation récente, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 264, 13 novembre 1940, p. 1.

Hirsch, Charles-Henri, Revue de la Quinzaine. (...) Les revues (...). ("Cent Visions de Guerre", que publie M. Vocance dans La Grande Revue (mai)) (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 116, 27e année, no 433, 1er juillet 1916, p. 125-126.

Idem, Revue de la Quinzaine. (...) Les revues (...). La Grande Revue (mai) (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 122, 28e année, no 457, 1er juillet 1917, p. 144.

Idem, Revue de la Quinzaine. (...) Les revues (...). Memento. - La Nouvelle Revue Française (1er septembre) (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 143, 31e année, no 536, 15 octobre 1920, p. 519.

Horatio, Gouaches. M. Duranleau, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 158, 10 octobre 1933, p. 2.

Horigoutchi, Nico D., Tankas, in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 148, 32e année, no 552, 15 juin 1921, p. 648-652 (traduits du texte inédit japonais par l'auteur).

Hudon, Jean-Guy, Robert de Roquebrune, cet "honnête homme", in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 168, 22 juillet 1978, p. 11-12.

Kahn, Gustave, Villiers de l'Isle-Adam. I, in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 157, 33e année, no 577, 1er juillet 1922, p. 289-326.

Kayoko, Omura, La Fille du Passeur, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 3, février 1924, p. 217-228 (traduction par Raymond Martinie et Claude Gével).

Kikakou, Rossignol, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 121, 18 juillet 1927, p. 4.

Laberge, Albert, L'art et les artistes. Remarquable exposition par le peintre N. Poirier. Des natures mortes d'un riche coloris et fort décoratives et de pittoresques paysages. Un talent réaliste, in La Presse, Montréal, 40e année, no 53, 17 décembre 1923, p. 15.

Lacourcière, Luc, L'enjeu des "Anciens Canadiens", in Les Cahiers des Dix, Montréal, no 32, 1967, p. 223-254.

Idem, Aubert de Gaspé, fils (1814-1841), in Les Cahiers des Dix, Québec, no 40, 1975, p. 274-302.

Lamarche, Gustave, Quelques clochers, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Regards sur Montréal, 1966, p. 63-81.

Lamarche, Jacques, Mon père, ce héros, in Perspectives, Montréal, vol. 17, no 10, 8 mars 1975, p. 6-8, 10.

Lamontagne-Beauregard, Blanche, Les quêteux qui jettent des sorts, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1922, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 53e année, 1921, p. 301-302.

"La Rédaction", Signification, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. (2-4).

Larguier, Léo, La vie en bleu, in Revue Bleue, Paris, 50e année, 2e semestre, no 25, 21 décembre 1912, p. 797-798.

Lear, Walter Edwin, Henry Wulff Trigge and Alfred Trigge vs. Flavien Lavallée, in Canadian Reports. Appeals-Cases. Appeals allowed or refused by the Judicial Committee of the Privy Council on Appeal from the Dominion of Canada, 1852-1863, arranged, annotated and edited by Walter Edwin Lear, Toronto, Arthur Poole & Co., Law-Publishers, 1911, volume IV, p. 456-487.

Leclerc, R(ita), Etudes d'auteurs canadiens. Marie-Claire Daveluy, in Lectures, Montréal, nouvelle série, vol. 5, no 3, 1er octobre 1958, p. 35-36.

Lefebvre, Jean-Jacques, Les Archives du Palais de Justice de Montréal, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 25, no 3, mars 1965, p. 149-155.

Lefebvre, Jean-Jacques et Gagnon, Louis-Philippe, Louis-Henri Archambeault, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 1, 1941, p. 174.

Lefebvre, Jean-Jacques et Lévêque, Robert, Nos disparus, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 9, no 2, février 1949, p. 91-96. Cf. p. 94-96, Charles-Philippe Beaubien.

Idem, Nos disparus. Les juges C.-A. Duclos, A. Duranleau, L.-J. Loranger, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 11, no 3, mars 1951, p. 155-160. Cf. p. 157-158, Alfred Duranleau et p. 159-160, Louis-Joseph Loranger.

Lefebvre, Jean-Jacques et Fournier Bernard, Nos disparus, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 17, no 8, octobre 1957, p. 429-436. Cf. p. 430-433, Guy-Casimir Papineau-Couture.

Lefebvre, Jean-Jacques et Cromp, Thérèse, Nos disparus, in La Revue du Barreau de la Province de Québec, Montréal, vol. 19, no 3, mars 1959, p. 147-152. Cf. p. 150-151, Joseph-Henri Loranger.

Le Grincheux (pseudonyme de Louis Dupire), Le carnet du grincheux, in Le Devoir, Montréal, vol. 32, no 236, 11 octobre 1941, p. 1.

L'Hermite de vingt ans (pseudonyme de Thomas-Jean-Jacques Loranger), Une page sur l'histoire du Canada envoyée à la Société littéraire des jeunes gens de Québec par un membre correspondant, in L'Artisan, Québec, vol. 1, no 74, 3 juillet 1843, p. 1.

Letondal, Arthur, L'âme canadienne, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 7, juillet 1918, p. 213-216.

Letondal, Henri, A l'Orphéon . Première de "Knock" ou le "Triomphe de la Médecine". Pièce en trois actes de Jules Romains, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 253, 21 décembre 1925, p. 18.

Idem, A l'Orphéum. Première de "Knock" ou le "Triomphe de la Médecine". Pièce en 3 actes de Jules Romains, in La Minerve, Montréal, vol. 5, no 8, 26 décembre 1925, p. 3 (La Patrie).

Loranger, Alice, Le vent sans paroles, in Les Idées, Montréal, 1ère année, vol. 2, no 5, novembre 1935, p. 297-299.

Idem, Catherine (sic) Mansfield, in Les Idées, Montréal, 2e année, vol. 3, no 1, janvier 1936, p. 24-27.

Loranger, [Thomas-Jean-Jacques], Discours de l'Hon. juge Loranger au banquet donné à M. Cherrier, in L'Opinion Publique, Montréal, vol. 3, no 42, 17 octobre 1872, p. 494.

Idem, Fin du discours de l'Hon. juge Loranger au banquet de M. Cherrier, in L'Opinion Publique, Montréal, vol. 3, no 43, 24 octobre 1872, p. 506-507.

Loranger, T(homas-)J(ean-)J(acques), Discours prononcé par l'Honorable T.J.J. Loranger, Docteur en droit et professeur de droit administratif, à la séance universitaire du 30 juin 1879, tenue au Cabinet de Lecture Paroissial. Symbolique du Droit, in La Thémis, Montréal, vol. 1, no 7, août 1879, p. 193-224.

Idem, Discours de l'honorable T.J.J. Loranger, à la grande convention nationale des Canadiens-Français du comté d'Essex, le 25 juin 1883, in L'Opinion Publique, Montréal, vol. 14, no 28, 12 juillet 1883, p. 333, 335.

L(oranger), T(homas)-J(ean)-J(acques), Ma blanche maison, in La Revue Canadienne, Montréal, tome 39, 37e année, vol. 1, 1901, p. 90-91.

Lorian, Jacques, Poètes et prosateurs, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 18, no 2, 12 mars 1922, p. 2.

Macé, François, Le Nestour, Patrick et René Sieffert, Etat présent des relations franco-japonaises. Esquisse d'un bilan, in Le Japon et la France. Images d'une découverte, Paris, Publications Orientalistes de France, Collection Les sept climats, 1974, p. 127-158.

Madeleine (Huguenin, Madeleine), Portrait de femme. Madame Armand Poupart (Marguerite Taschereau, descendante de l'illustre Famille de St-Ours), in La Patrie, Montréal, 61e année, no 62, 9 mai 1939, p. 17.

Idem, Nos amis les livres. Bibliographie de Louis Dantin (Par Marcel Mercier), in La Patrie, Montréal, 61e année, no 131, 29 juillet 1939, p. 24.

Maître, Claude, Nocturnes japonais, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 1, 1er décembre 1923, p. 40-44.

Idem, Un japonologue français, Noël Péri, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 4, mars 1924, p. 289-307.

(Major, Hervé et Champoux, Roger), L'hydravion de la "Presse" salue le majestueux R-100. Nos deux envoyés spéciaux accomplissent une course aérienne fertile en incidents. - Récit détaillé de leurs aventures. - Les méfaits d'une tempête sur le fleuve. - Le rôle de la télégraphie. - Rencontre d'un typique personnage. - L'émoi d'une population. Quand les loustics s'amusent..., in La Presse, Montréal, 46e année, no 244, 1er août 1930, p. 3, 23.

Major, Jean-Louis, Saint-Denys Garneau et la poésie, in Etudes françaises, Montréal, vol. 8, no 2, mai 1972, p. 176-1994.

Marquis, G(eorges)-E(mile), Un superbe monument, in Le Terroir, Québec, vol. 13, no 5, octobre 1931, p. 10-11.

Matsuo, K(uni), Que pensent les japonais qui habitent Paris?..., in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 3-4.

Idem, Le haïkaï est-il mort au Japon?, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 13-14.

Massicotte, E(douard)-Z(otique), Anciens et nouveaux cimetières catholiques de Montréal (1642-1920), in La Presse, Montréal, 38e année, no 10, 12 novembre 1921, p. 1, 8.

Masson, Lorenzo, La poésie canadienne-française vue de Béotie, in Le Journal, Québec, 4e année, no 32, 20 juillet 1933, p. 12, 6.

Maublanc, René, Hafkaf, in La Gerbe, Nantes, 1ère année, no 9, juin 1919, p. 259-261.

Idem, Sur le Haï-Kaï français, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 25, octobre 1920, p. 1-5.

Idem, Un mouvement japonisant de la littérature contemporaine: Le Haï-Kaï français. I.- Les origines et les principes, in La Grande Revue, Paris, 27e année, no 2, février 1923, p. 604-625.

Idem, Un mouvement japonisant dans la littérature contemporaine: Le Haï-Kaï français (Suite et fin). II.- Les réalisations, in La Grande Revue, Paris, 27e année, no 3, mars 1923, p. 68-85.

Idem, Le hafkaf français. Bibliographie et Anthologie, in Le Pampre, Reims, 2e année, nos 10-11, 1923, p. 1-64.

Idem, Le hafkaf français, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 1, 15 février 1926, p. 6-13.

Idem, Hafkaf, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 6, août 1927, p. 33-34.

Idem, Pour un recueil de Hafkaf, in Revue franco-nipponne, Paris, édition spéciale, 21 mars 1929, p. 71-72.

Maublanc, René, B., Irène, T.-R., Reneylde, N., Edith, et Colette B., Le Hafkaf au lycée, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 6, août 1927, p. 34-37.

Maurault, Olivier, M. Jean-Baptiste Lagacé, in Le Devoir, Montréal, vol. 37, no 298, 28 décembre 1946, p. 1.

Maybon, Albert, Revue de la Quinzaine . (...) Lettres japonaises (...), in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 175, 35e année, no 631, 1er octobre 1924, p. 263-267.

Meunier, Honoré, "Le Petit théâtre", in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 76, 1er avril 1922, p. 3.

Monteil, F. (sic), Lettre ouverte à Monsieur le Directeur du Journal "La Patrie", in La Patrie, Montréal, 44e année, no 279, 27 janvier 1923, p. 28. Il s'agit de Paul Monteil.

Montmertre (pseudonyme de Marcel Dugas), La paix, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 12, décembre 1918, p. 406-408.

M(orin), L(éo)-P(ol), Claude Debussy, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 137-138.

Morin, Léo-Pol, Quelques musiciens français. II.- Maurice Ravel, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 11, novembre 1918, p. 353-364.

Idem, Quelques musiciens français . Paul Dukas, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 12, décembre 1918, p. 391-397.

Morin, Victor, Silhouettes d'auteurs (pour la soirée des Auteurs Canadiens), in La Presse, Montréal, 44e année, no 5, 20 octobre 1927, p. 3, 11.

Idem, L'odyssée d'une société historique, in Les Cahiers des Dix, Montréal, no 8, 1948, p. 13-54.

Idem, Réhabilitation historique, in Les Cahiers des Dix, Montréal, no 23, 1958, p. 9-52.

Morse, Sidney E., Report of the Trans-Atlantic Passenger Movement. Calendar Year 1921 . Tables showing the total for each Line and for each port and the grand total by groups of Lines and the carryings per steamer of each Line during the period, no 23, 1921, New York, octobre 1922, p. 14. Cf. Table XIII. Canadian Pacific Steamships, Ltd, et Table XIV. Canadian Pacific Steamships, Ltd.

Mortier, Robert, Cézanne, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 119-120.

Nakanishi, Vocance, Julien (pseudonyme de Jean Seguin), Breton, Jean (pseudonyme de Célestin Bouglé), Vaillant, J(ean-) P(aul), Thouvenel, André, Couderc, Daniel, Fock, Marianne, Préaudeau, Marc de, Druart, René, Druart, Henri et René Maublanc, Haï-Kaï, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 3, 15 août 1926, p. 38-41. Les vers de Nakanishi ont été traduits du japonais par Kuni Matsuo.

Nantais, Lyse, Rappelle-toi les champs, in Amérique française, Montréal, 5e année, no 5, mai 1946, p. 54.

Idem, Est-ce déjà l'automne?, in Amérique française, Montréal, vol. 10, no 6, novembre-décembre 1952, p. 27-28.

Idem, Poème, in Amérique française, Montréal, vol. 11, no 5, novembre 1953, p. 12.

Narrache, Jean (pseudonyme d'Emile Coderre), J'parl pour parler. Le troisième centenaire. Jasette Humoristique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 8e année, no 21, 24 mai 1942, p. 13.

Nigog, Le "Nigog" en France, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 5, mai 1918, p. 175-176.

Ormesson, Jean d', Un mystique de la société, in La nouvelle Revue des Deux Mondes, Paris, no 12, décembre 1972, p. 552-558.

Panneton, Philippe, Le voyage du second Ingénu, in Le Canada, Montréal, 38e année, no 199, 25 novembre 1940, p. 2.

Paquin, Ubald, La tribu des Casoars, in La Revue Populaire, Montréal, 35e année, no 11, novembre 1942, p. 11, 62.

Parrot, C(harles)-E(douard), Exposition. Les oeuvres de M. Lagacé, in Le Devoir, Montréal, vol. 10, no 76, 1er avril 1919, p. 2.

Paulhan, Jean, Les haï-kaï japonais, in La Vie, Paris, 6e année, no 2, février 1917, p. 58-60.

Pelletier, Albert, "La poésie canadienne-française" de l'abbé Albert Dandurand, in Le Canada, Montréal, vol. 30, no 304, 1er avril 1933, p. 2.

Pelletier, Fréd[éric], Les concerts. Récital de M. Léo-Pol Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 99, 27 avril 1918, p. 2.

Idem, Les concerts. Les adieux de M. Léo-Pol Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 10, no 6, 9 janvier 1919, p. 1.

Pelletier, Georges, Le "génie" de Rômains-Farigoule, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 285, 7 décembre 1940, p. 1.

Péri, Noël, Au Japon. Fleurs de cerisier, in La Revue de Paris, Paris, 12e année, no 17, 1er septembre 1905, p. 91-116.

Perrault, Pierre, Discours sur la Parole, in Culture vivante, Québec, no 1, 1966, p. 19-36.

Persan (pseudonyme de Marcel Dugas), Estudiantina. "Le Soc", in Le Nationaliste, Montréal, vol. 6, no 50, 6 février 1910, p. 3.

Pétrus, Comment vivifier notre littérature canadienne?, in Le Pays Laurentien, Montréal, 3e année, no 2, février 1918, p. 21-23.

Plouffe, Adrien, Léo-Pol Morin. Un artiste, un initiateur, un homme, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 249, 30 janvier 1934, p. 3.

Pottiez, Jean-Març, Le Japon dans la littérature française contemporaine. Japon - Japonisme - Japoniaiseries, in Culture française, Paris, no 4, hiver 1976, p. 5-14.

Potvin, Damase, Le "quêteux", in La Canadienne, Montréal et Toronto, vol. 5, no 2, mai 1922, p. 4-5-, 20, 22-23.

Préfontaine, Fernand, Le sujet en art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 2, février 1918, p. 44-48.

Idem, Propos sur l'art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 89-90.

Idem, L'art et "Le Nigog", in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 4, avril 1918, p. 121-123.

Idem, L'art et le régionalisme, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 11, novembre 1918, p. 376-378.

Idem, Chronique d'Art. Issoire (Notes de voyage), in La Patrie, Montréal, 48e année, no 74, 22 mai 1926, p. 28.

P., R., L'Hôtel du Nord. Un "deux étoiles" inscrit au tableau d'avancement, (1964). Coupure de journal non identifié, Archives Municipales de Rouen.

R(icher), L(éopold), Nos entrevues. Chez l'honorable Alfred Duranleau, in Le Droit, Ottawa, 18e année, no 250, 29 octobre 1931, p. 3.

(Richer, Léopold), Portraits politiques. M. Alfred Duranleau, in Le Devoir, Montréal, vol. 25, no 294, 22 décembre 1934, p. 1.

Ringuet (pseudonyme de Philippe Panneton), Les lettres canadiennes, in La Revue Populaire, Montréal, 32e année, no 3, mars 1939, p. 5, 60.

Robillard, Charles, Réminiscences d'un vieux journaliste. La famille Loranger, Avocats - Jurisconsultes - Hommes d'Etat et Juges éminents - M. Thomas J.-J. Loranger ministre sous l'Union - Le choix de la capitale du pays - La Confédération - Quatre frères, dont trois avocats et un prêtre - L'aîné, criminaliste renommé. L'hon. L.-O. Loranger ministre à Québec - Son fils aîné, Louis, juge de la Cour Supérieure. L'abbé Clément Loranger victime de son zèle apostolique, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, section magazine, 7e année, no 18, 4 mai 1941, p. 11, 22.

Robillard, Louis, Le chef du service des nouvelles, in Le Devoir, Montréal, vol. 26, no 45, 23 février 1935, p. 21.

Romains, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule), Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Conte cinématographique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 74, 1er novembre 1919, p. 821-869 (chapitres I, II et III).

Idem, Donogoo-Tonka ou les miracles de la science. Conte cinématographique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 75, 1er décembre 1919, p. 1016-1063 (chapitres IV, V et VI).

Idem, Ode, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 8e année, no 86, 1er novembre 1920, p. 673-674.

Idem, Chronique . Poésie, in L'Humanité, Paris, 17e année, no 6081, 16 novembre 1920, p. 2.

Idem, Chronique . Poésie, in L'Humanité, Paris, 17e année, no 6115, 20 décembre 1920, p. 2.

Idem, Chronique . Questions de style, in L'Humanité, Paris, 18e année, no 6129, 3 janvier 1921, p. 2.

Idem, A propos du Haï-Kaï, in La Gerbe, Nantes, 3e année, no 28, janvier 1921, p. 98-103 (L'Humanité, 16 novembre 1920).

Idem, Petite introduction à un cours de technique poétique, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 8e année, no 94, 1er juillet 1921, p. 18-25.

Idem, Une lettre de Jules Romains. A son retour du Canada français, in Le Jour, Montréal, 4e année, no 13, 7 décembre 1940, p. 1, 8.

Idem, Une lettre de Jules Romains, in Le Jour, Montréal, 6e année, no 10, 14 novembre 1942, p. 3.

Roquebrune, R[obert] LaRoque de, Versions par Marcel Dugas, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. (28-32).

R[oquebrune] R[obert La]R[oque de], Littérature de guerre, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 1, janvier 1918, p. (36).

Roquebrune, R[obert] LaRoque de, La prime, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 5, mai 1918, p. 163-166.

Roquebrune, R[obert] LaRoque de, Pour s'entendre sur le régionalisme en art, in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 10, octobre 1918, p. 333-339.

Roy, Gabrielle, Quelques jolis coins de Montréal, in Le Jour, Montréal, 2e année, no 45, 22 juillet 1939, p. 2.

Rumilly, Robert, L'unanimisme, in La Revue Moderne, Montréal, 12e année, no 9, juillet 1931, p. 8.

Sabiron, Georges, Poussière de poèmes. Epigrammes lyriques de trois vers, in La Vie, Paris, 7e année, no 3, mars 1918, 2e édition, p. 80. On avait écrit, par erreur, "Soubiron".

Saint-Onge, Jacques, Nos familles et leurs origines. L'ancêtre des Loranger et Bellefeuille de la Mauricie, coureur des bois à 50 ans, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 59e année, no 80, 3 février 1979, p. 18.

Saint-Pierre, A[rthur], "La poésie Canadienne-Française", in Revue Dominicaine, Saint-Hyacinthe, 39e année, mai 1933, p. 298-303.

Sandelion, Jane, Haï-Kaï, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 239, 4 décembre 1926, p. 16.

Schwartz, William Leonard, Japan in French Poetry, in Publications of the Modern Language Association of America, Menasha, Wisconsin, Bryn Mawr, Pennsylvanie, vol. 40, no 2, juin 1925, p. 435-449.

Sergines, Poëmes japonais, in Le Canada, Montréal, vol. 23, no 304, 3 avril 1926, p. 5 (Les Annales).

Shiki, Maublanc, René, Vignon, Marie-Louise, Arnold, H.-G., Marchand, et N. Nagashima, Haï-Kaï, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 4, novembre 1926, p. 29-34.

Siguret, Françoise, "Comme le chiffre prisonnier de la somme". Le recueil claudélien, in Etudes françaises, Montréal, vol. 11, no 1, Le fragment / La somme, février 1975, p. 21-31.

Taschereau, Marguerite, Le Respect des vieilles choses, in Almanach de la Langue française, 1924, Montréal, La Ligue d'Action Française, 9e année, 1923, p. 97-100.

Tranquille, Henri, Le raté, in Les Idées, Montréal, 4e année, vol. 8, nos 4-5, octobre-novembre 1938, p. 224-233.

Idem, Sortie des artistes, in Le Jour, Montréal, 8e année, no 11, 18 novembre 1944, p. 6.

Tremblay, Ernest, A qui la faute?, in La Presse, Montréal, 39e année, no 65, 20 janvier 1923, p. 54.

Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Ceux d'aujourd'hui. Monsieur Albert Lozeau, critique innocent, in La Minerve, Montréal, vol. 3, no 28, 11 décembre 1920, p. 2.

Idem, Un nouveau poids-lourd des champêtreries. II, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 33, 12 mai 1933, p. 2.

Veber, Pierre, En passant. Les Haïkaï Japonais, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 137, 13 septembre 1924, p. 5.

Vocance, Julien (pseudonyme de Jean Seguin), Cent Visions de Guerre, in La Grande Revue, Paris, 20e année, no 5, mai 1916, p. 424-435.

Idem, Fantômes d'hier et d'aujourd'hui, in La Grande Revue, Paris, 21e année, no 5, mai 1917, p. 475-484.

Idem, Art poétique, in La Connaissance, Paris, 2e année, no 5, juin 1921, p. 489-491.

Idem, Ars et Vita, in Rythme et Synthèse, Paris, 5e année, no 43, février 1924, p. 56.

Idem, Protée ou la vie d'un homme. Quelques marbres pour un fronton, in La Nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 11e année, no 127, 1er avril 1924, p. 422-430.

Vocance, Julien (pseudonyme de Jean Seguin), Espagnes, in Rythme et Synthèse, Paris, 6e année, no 52, janvier-février 1925, p. 61-64.

Idem, A Monsieur Fernand Baldensperger, plus heureux que moi qui ne "LE" connais que par les estampes d'Hokousai. Trente-six Vues du Fouji, in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 7, mai-juin 1928, p. 10-15.

Idem, Netzkes. A W.-Schwartz, in Revue franco-nipponne, Paris, édition spéciale, 21 mars 1929, p. 21.

Voisins, Gilbert de, Vingt-cinq quatrains sur un même motif. A Pierre d'Ythurbide, in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 99, 23e année, no 365, 1er septembre 1912, p. 49-53.

Idem, Cinquante quatrains dans le goût japonais, in Mercure de France, Paris, série moderne, tome 108, 25e année, no 401, 1er mars 1914, p. 22-29.

V[uillermoz, Emile], Une leçon, in Le Temps, Paris, 56e année, no 20049, 28 mai 1916, p. 1.

Yanagisawa, Takeshi, Evocation de la musique japonaise dans Debussy, in Revue franco-nipponne, Paris, 1ère année, no 3, 15 août 1926, p. 35-37.

Anonymes

Inauguration Solennelle du Nouveau Cabinet de Lecture Paroissial, in L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal, Montréal, vol. 2, no 2, 19 janvier 1860, p. 19-21.

Lecture publique sur la Vitalité de la race française en Canada prouvée par l'Histoire, par l'Honorable T.J.J. Loranger, in L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal, Montréal, vol. 2, no 3, 2 février 1860, p. 47-48.

Chronique de la quinzaine, in L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal, Montréal, vol. 2, no 5, 1er mars 1860, p. 65-68.

Mouvement militaire, in La Minerve, Montréal, vol. 34, no 42, 8 janvier 1862, p. [2].

Souscription en faveur des Incendies du Saguenay et du Lac St.Jean. Ville de Sorel, in La Gazette de Sorel, Sorel, 13e année, no 85, 13 juillet 1870, p. (2).

Revue Mensuelle, in Journal de l'Instruc-Publique, Québec, vol. 15, nos 6-7, juin-juillet 1871, p. 83-89.

(Nous apprenons avec douleur), in Le Nouveau Monde, Montréal, 4e année, no 279, 4 juillet 1871, p. (3).

Mémorial nécrologique. Feu M. Beaudry, in La Minerve, Montréal, vol. 63, no 249, 5 juillet 1871, p. (2).

Mémorial nécrologique, in La Minerve, Montréal, vol. 63, no 250, 6 juillet 1871, p. (2).

Mémorial nécrologique. Témoignage en l'honneur de Feu M. Louis Beaudry, in La Minerve, Montréal, vol. 63, no 251, 7 juillet 1871, p. (2).

Feu M. Louis Beaudry, in Le Nouveau Monde, Montréal, 4e année, no 282, 7 juillet 1871, p. (2).

Notice sur Louis Beaudry, Ecuier, in L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal, Montréal, 3e année, 1871, p. 543-544.

La Saint-Jean-Baptiste, in L'Opinion Publique, Montréal, vol. 9, no 27, 4 juillet 1878, p. 317.

Association Saint-Jean-Baptiste, in L'Opinion Publique, Montréal, vol. 14, no 28, 12 juillet 1883, p. 326.

Feu M. le Curé Loranger, in Le Courrier du Canada, Québec, 27e année, no 187, édition quotidienne, 7e année, 17 janvier 1884, p. (2).

Death of Judge Loranger. A Review of His Life and Work - An Eloquent Lawyer, Able Judge and Patriotic Citizen, in The Montreal Daily Star, Montréal, vol. 17, no 193, 18 août 1885, p. 4.

Mort de M. T.J.J. Loranger, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 144, 18 août 1885, p. 1.

Feu M. T.J.J. Loranger, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 144, 18 août 1885, p. 4.

L'hon. T.-J.J. Loranger (Dépêche spéciale à La Presse), in La Presse, Montréal, 1ère année, no 249, 18 août 1885, p. 4.

Obituaire, in Le Canadien, Montréal, 55e année, no 24, 19 août 1885, p. 2.

The Late Judge Loranger, in The Gazette, Montréal, vol. 114, no 198, 19 août 1885, p. 4.

Le juge Thomas Loranger, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 284, 19 août 1885, p. 2.

L'hon. T.J.J. Loranger, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 284, 19 août 1885, p. 2.

Death of Ex-Judge Loranger, in The Montreal Herald and Daily Commercial Gazette, Montréal, vol. 77, no 198, 19 août 1885, p. 4.

Feu M. Loranger, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 145, 19 août 1885, p. 4.

Feu M. Loranger. Avis aux membres de la St-Jean-Baptiste, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 145, 19 août 1885, p. 4.

(Les restes mortels), in La Presse, Montréal, 1ère année, no 250, 19 août 1885, p. 2.

Décès. Loranger (...), in La Presse, Montréal, 1ère année, no 250, 19 août 1885, p. 4.

Died. Loranger, in The Gazette, Montréal, vol. 114, no 199, 20 août 1885, p. 4.

Idem, The Late Hon. T.J.J. Loranger, in The Gazette, Montréal, vol. 104, no 199, 20 août 1885, p. 5.

Décès, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 146, 20 août 1885, p. 4.

Feu M. Loranger. Arrivée de ses restes - Votes de condoléances - Les funérailles - Avis aux membres de la St Jean-Baptiste, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 146, 20 août 1885, p. 4.

L'Hon. T.J.J. Loranger. Arrivée des restes mortels. Assemblée de l'Association Saint-Jean-Baptiste. Assemblée à Laprairie, in La Presse, Montréal, 1ère année, no 251, 20 août 1885, p. 1.

Décès. Loranger (...), in La Presse, Montréal, 1ère année, no 251, 20 août 1885, p. 4.

L'Hon. T.J.J. Loranger. Ordre du cortège. Le parcours. Résolutions, in La Presse, Montréal, 1ère année, no 251, 20 août 1885, p. 4.

The Late Judge Loranger. Preparing for the Funeral - The Papal Zouaves to take part - The Pall-bearers, in The Gazette, Montréal, vol. 114, no 200, 21 août 1885, p. 3.

L'honorable T.J.J. Loranger. Ordre du cortège. Le parcours. Résolutions de condoléances, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 286, 21 août 1885, p. 1.

Décès. Loranger, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 286, 21 août 1885, p. 2.

Echos du jour, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 286, 21 août 1885, p. 2.

Judge Loranger's Funeral. Very Largely Attended by Friends and Acquaintances, in The Montreal Daily Star, Montréal, vol. 17, no 196, 21 août 1885, p. 3.

Funérailles de M. Loranger, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 147, 21 août 1885, p. 4.

L'Hon. T.J.J. Loranger. Ses funérailles. Démonstration imposante. Les sociétés nationales présentes. Le service à Notre-Dame, in La Presse, Montréal, 1ère année, no 252, 21 août 1885, p. 4.

The Late Hon. T.J.J. Loranger's Funeral Services Yesterday Morning in Notre Dame Church - The Procession - Floral Offerings, in The Gazette, Montréal, vol. 114, no 201, 22 août 1885, p. 3.

Condoléances, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 287, 22 août 1885, p. 1.

L'honorable T.J.J. Loranger. Ses funérailles. Démonstration imposante. Les sociétés nationales présentes. Le service à Notre-Dame, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 287, 22 août 1885, p. 1.

Echos du jour, in La Minerve, Montréal, 57e année, no 287, 22 août 1885, p. 2.

Feu l'honorable T.J.J. Loranger, in La Presse, Montréal, 1ère année, no 253, 22 août 1885, p. 8.

The Late Ex-Judge Loranger, in The Gazette, Montréal, vol. 114, no 204, 26 août 1885, p. 5.

Judge Loranger. The Bar of Montreal Pass Resolutions of Sympathy and Decide to Wear Mourning, in The Montreal Daily Star, Montréal, vol. 17, no 200, 26 août 1885, p. 3.

Feu M. Loranger, in La Patrie, Montréal, 7e année, no 151, 26 août 1885, p. 4.

L'Hon. T.-J.-J. Loranger, mort le 18 août, in Le Monde Illustré, Montréal, 2e année, no 69, 29 août 1885, p. 136.

Une pléiade de littérateurs. Première séance de l'Ecole littéraire au château de Ramesay. M. Louis Fréchette fait la lecture de son drame "Veronica", in La Patrie, Montréal, 20e année, no 260, 30 décembre 1898, p. 1.

Mort du Dr Loranger, in La Presse, Montréal, 16e année, no 254, 30 août 1900, p. 8.

Décès. Loranger, in La Patrie, Montréal, 22e année, no 160, 31 août 1900, p. 8.

Décès. [...] Loranger [...], in La Presse, Montréal, 16e année, no 255, 31 août 1900, p. 8.

Décès. Loranger, in La Patrie, Montréal, 22e année, no 161, 1er septembre 1900, p. 16.

Décès. [...] Loranger [...], in La Presse, Montréal, 16e année, no 256, 1er septembre 1900, p. 15.

Funérailles du docteur J.T. Loranger, in La Patrie, Montréal, 22e année, no 163, 5 septembre 1900, p. 3.

Sarah et les Canadiens. Elle nie avoir donné des appréciations offensantes, in La Patrie, Montréal, 27e année, no 241, 6 décembre 1905, p. 12.

Sarah Bernhardt. Une dépêche de la grande tragédienne à "La Patrie", à propos de l'affaire de Québec. Deux versions. Notre correspondant nie qu'aucune femme ait été blessée, in La Patrie, Montréal, 27e année, no 242, 7 décembre 1905, p. 16.

L'hon. juge L.O. Loranger. Le digne magistrat est l'objet de sympathiques démonstrations, à l'occasion du 50ème anniversaire de son admission au barreau. - Une carrière bien remplie, in La Presse, Montréal, 24e année, no 151, 30 avril 1908, p. 1.

Cinquantenaire mémorable, in La Presse, Montréal, 24e année, no 151, 30 avril 1908, p. 4.

Le barreau fête le juge Loranger. Les collègues du distingué jubilaire, les avocats et les fonctionnaires du Palais de Justice lui présentent des fleurs et des félicitations, ce matin. - Le Lieutenant-Gouverneur présent, in La Presse, Montréal, 24e année, no 152, 1er mai 1908, p. 16.

Un beau discours. Texte des éloquentes paroles prononcées hier matin par l'honorable juge Loranger en réponse à l'adresse du Barreau, in La Presse, Montréal, 24e année, no 153, 2 mai 1908, p. 31.

Fête au cercle "Ville Marie". La séance d'ouverture de l'année 1908-1909. - L'hon. juge Loranger présidait. M. l'abbé E. Auclair a parlé de Crémazie. - Les jeunes gens ont joué une comédie. - Le programme musical excellent. Très beau début, in La Presse, Montréal, 25e année, no 21, 25 novembre 1908, p. 9.

Fête d'adieu aux juges Mathieu et Loranger. Tous les magistrats de la Cour Supérieure se réunissent à un banquet, où l'on fait l'éloge des deux retraités qui administrèrent la justice pendant plus d'un quart de siècle, in La Presse, Montréal, 25e année, no 294, 18 octobre 1909, p. 12.

Ils trouveront le Pôle Nord (sic), in La Presse, Montréal, 26e année, no 304, 29 octobre 1910, p. 17. Il s'agit du Pôle Sud.

Vers le Pôle Sud. L'expédition anglaise du Capt. Scott est partie de Port Chalmers, hier, in Le Canada, Montréal, vol. 8, no 204, 30 novembre 1910, p. 1.

Monseigneur Bruchési et la taxe des oeuvres. L'Archevêque souhaiterait que la ville accordât des subventions régulières aux institutions de charité, tout comme aux Etats-Unis et ailleurs, in La Presse, Montréal, 27e année, no 49, 29 décembre 1910, p. 1-2.

A L'Ecole littéraire, in Le Canada, Montréal, vol. 8, no 288, 11 mars 1911, p. 11.

L'Ecole littéraire. Un brillant auditoire applaudit hier soir la réouverture des séances publiques de l'institution, in Le Devoir, Montréal, 2e année, no 62, 16 mars 1911, p. 3.

"Jean Lionnet, ami du Canada". Conférence prononcée par M. Lorrain, à l'Ecole Littéraire, hier soir, in Le Devoir, Montréal, 2e année, no 97, 27 avril 1911, p. 6.

La création du parlement modèle. Les jeunes conservateurs se sont donné un chef. - Qui sera Orateur? M. Rinfret ou M. Montpetit, in La Presse, Montréal, 28e année, no 25, 30 novembre 1911, p. 12.

Une très remarquable succession légale. Fondé par Thomas J.J. Loranger, il y a soixante-dix ans, un grand bureau d'avocats se réorganise à Montréal, avec plusieurs descendants directs (sic) de cet éminent légiste, in La Presse, Montréal, 28e année, no 160, 11 mai 1912, p. 11. Ce ne sont pas des descendants directs du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, mais ses neveux.

Le "Terra Nova", in Le Devoir, Montréal, vol. 4, no 206, 4 septembre 1913, p. 3.

Les cimetières catholiques de Montréal, in Le Devoir, Montréal, vol. 4, no 243, 17 octobre 1913, p. 1.

Mort subite de M. Geo. Tétreau. Le courtier bien connu d'Outremont est décédé hier après-midi, in La Patrie, Montréal, 36e année, no 207, 28 octobre 1914, p. 3.

Mort subite d'un citoyen bien connu, in La Presse, Montréal, 30e année, no 302, 28 octobre 1914, p. 2.

Avis de décès. Tétreau (...), in La Patrie, Montréal, 36e année, no 208, 29 octobre 1914, p. 3.

Décès. (...) Tétreau (...), in La Presse, Montréal, 30e année, no 303, 29 octobre 1914, p. 4.

Obsèques de M. Geo. Tétreau, in La Presse, 30e année, no 304, 30 octobre 1914, p. 15.

Feu M. Geo. Tétreau, in La Patrie, Montréal, 36e année, no 211, 2 novembre 1914, p. 9.

Sixième gala à l'"Arche", in Le Devoir, Montréal, vol. 8, no 126, 31 mai 1917, p. 8.

Soirée de gala chez les Casoars. M. Marcel Dugas fait une conférence sur Péguy devant un auditoire choisi à l'Arche, in Le Devoir, Montréal, vol. 8, no 127, 1er juin 1917, p. 3.

L'esthétique musicale, in Le Canada, Montréal, vol. 15, no 279, 2 mars 1918, p. 9.

Conférences du "Nigog", in Le Nigog, Montréal, vol. 1, no 3, mars 1918, p. 108.

Les conférences du Nigog, in Le Canada, Montréal, vol. 16, no 9, 13 avril 1918, p. 3.

Chronique du liseur. En feuilletant livres et revues. "Emile Verhaeren, un poète de l'énergie, l'oeuvre et l'homme", par Albert Mockel - "La vie agonisante des pays occupés", Lille et la Belgique, notes d'un témoin, octobre 1914 - juillet 1916, par Madeleine Havard de la Montagne - Souvenirs d'un otage, par G. Desson, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 87, 13 avril 1918, p. 2.

Le récital de Léo-Pol Morin, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 89, 16 avril 1918, p. 6.

Bibliothèque Saint-Sulpice, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 91, 18 avril 1918, p. 2.

Bibliothèque Saint-Sulpice, in Le Canada, Montréal, vol. 16, no 14, 19 avril 1918, p. 7.

Conférence sur Emile Verhaeren, in Le Canada, Montréal, vol. 16, no 15, 20 avril 1918, p. 3.

Conférence de M. P.-J. Dupuy, in Le Devoir, Montréal, vol. 9, no 93, 20 avril 1918, p. 3.

Les tableaux de M. Lagacé, in Le Devoir, MOntréal, vol. 10, no 97, 26 avril 1919, p. 9.

Notes. (...) Revues passées: Haïs-kaïs de guerre. (...), in La Nouvelle Revue française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 80, 1er mai 1920, p. 777-778.

Au Sans Pareil, 37, Avenue Kleber, Paris (16e). Dernières publications (...). Viennent de paraître: André Breton et Philippe Soupault. Les Champs magnétiques. Un volume in-16 Jésus, sur vergé d'Arches (tirés à 125 exemplaires)... 12.50, in Littérature, Paris, 2e année, no 13, mai 1920; p. (25).

Pour les héros du Long Sault. Une belle cérémonie a marqué l'inauguration du monument Dollard, hier après-midi au parc Lafontaine - Le consul de France a présidé le dévoilement - La pluie a soudainement interrompu la série des discours, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 148, 25 juin 1920, p. 1, 10.

Prix d'action intellectuelle, in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 183, 8 novembre 1920, p. 5.

Un jury d'intellectuels, in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 192, 18 novembre 1920, p. 3.

Il y aura 30 ans demain. De la "Presse", 23 novembre 1890, in La Presse, Montréal, 37e année, no 18, 22 novembre 1920, p. 12.

Les lauréats du concours d'action intellectuelle. M. Guy Vanier, président général de l'A.C.J.C., donne rapport, hier soir, à la Salle Saint-Sulpice, du verdict des jurés chargés de juger les travaux soumis à leur étude. - Intéressante conférence de M. l'abbé d'Arles, in Le Canada, Montréal, vol. 18, no 197, 24 novembre 1920, p. 8, 3.

Les derniers paquebots. Le "Metagama" et le "Sicilian" quittent le port pour la dernière fois, samedi matin. - L'"Empress of France" est partie de Québec. - La saison est pratiquement finie, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 42, 28 novembre 1920, p. 8.

Les disparus de l'année, in L'Almanach du Peuple de la Librairie Beauchemin, 1921, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 52e année, 1920, p. 371-372.

Décès. [...] Denis [...], in La Patrie, Montréal, 42e année, no 270, 17 janvier 1921, p. 3.

Feu M. A. Denis, in La Patrie, Montréal, 42e année, no 270, 17 janvier 1921, p. 11.

Feu M. Arthur Denis, in La Presse, Montréal, 37e année, no 62, 17 janvier 1921, p. 13.

Décès. [...] Denis [...], in La Presse, Montréal, 37e année, no 62, 17 janvier 1921, p. 19.

Mort de Mme L.-J. Déséry-Beaudry [sic], in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 27, 2 février 1921, p. 6. Il aurait fallu écrire "Dézéry-Beaudry".

Décès. Beaudry [...], in La Presse, Montréal, 37e année, no 76, 2 février 1921, p. 17.

Nécrologie. Feu Mme L.J. Déséry [sic] Beaudry, in La Patrie, Montréal, 42e année, no 285, 3 février 1921, p. 9. Il aurait fallu écrire "Dézéry"

Décès. [...] Beaudry [...], in La Patrie, Montréal, 42e année, no 286, 4 février 1921, p. 3.

Feu M. Jules Maillé, in La Patrie, Montréal, 42e année, no 293, 12 février 1921, p. 19.

Feu M. Jules Maillé, in La Presse, Montréal, 37e année, no 85, 12 février 1921, p. 35.

Mort du notaire Henri d'Irumberry de Salaberry, in La Presse, Montréal, 37e année, no 87, 15 février 1921, p. 17.

Les nôtres à Paris. La formation d'un cercle des Etudiants. - Visite d'un groupe de "curlers". Déplacements, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 23, 26 mars 1921, p. 6.

L'ouverture de la navigation à Montréal, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 25, 29 mars 1921, p. 3.

Le Club des Journalistes à Montréal. L'inauguration officielle s'effectuerait dans la première semaine de mai. Le local, place Philipps, in La Presse, Montréal, 37e année, no 131, 8 avril 1921, p. 11.

Le premier transatlantique. Le "Cabotia", de la ligne Donalson, sera probablement ici le 23 avril - Il est parti de Glasgow samedi - La canne et le chapeau de soie, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 83, 11 avril 1921, p. 3.

Les hautes études commerciales. Les étudiants banquettent. Discours de MM. Joseph Arbour, Jean Nolin, Athanase David, de Mgr Gauthier, de sir Lomer Gouin, de M. Edouard Montpetit et autres, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 86, 14 avril 1921, p. 3.

Nos auteurs finiront-ils par s'entendre? La réunions d'hier les divise en deux clans, fédéralistes et autonomistes. Discussion, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 42, 18 avril 1921, p. 11.

La première réunion de nos auteurs. La fondation d'une société française de gens de lettres est discutée. Discussion ajournée, in La Presse, Montréal, 37e année, no 139, 18 avril 1921, p. 18.

Le "Venusia" gagnera-t-il la canne à pommeau d'or? C'est le premier navire qui est signalé en tête dans la course des transatlantiques pour recevoir le prix de la commission du port. - La navigation sur le fleuve reprend activement. - Un navire de la Canada Steamships accoste hier à Montréal, venant de Terreneuve, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 15, 20 avril 1921, p. 3.

Le "Venusia" est bon premier. Le premier transatlantique de la saison est entré, hier soir au port. - Le capitaine Doyle recevra la canne et le chapeau traditionnels, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 97, 27 avril 1921, p. 2.

L'ouverture de la navigation à Montréal, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 51, 28 avril 1921, p. 1.

Océaniques nombreux à notre port. Plusieurs vaisseaux à passagers et à fret arrivent depuis samedi. Beaucoup d'activité, in La Presse, Montréal, 37e année, no 151, 2 mai 1921, p. 16.

Navigation. Canadian Pacific. Ocean Services, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 55, 3 mai 1921, p. 11.

L'anniversaire de la métropole, in La Presse, Montréal, 37e année, no 163, 17 mai 1921, p. 21.

Décès. (...) Loranger (...), in La Patrie, Montréal, 43e année, no 132, 2 août 1921, p. 3.

Centenaire de trois grands littérateurs. Célébrations en France, en l'honneur de Lafontaine (sic), Flaubert et Beaudelaire (sic). Notices biographiques, in La Presse, Montréal, 37e année, no 230, 3 août 1921, p. 8.

Obsèques de Madame Louis Loranger. Elles ont eu lieu ce matin en l'église Saint-Léon de Westmount. Le défilé, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 134, 4 août 1921, p. 2.

Une visite à l'entrepôt des liqueurs. Ce qu'on y voit. - Le travail d'analyse et de classification des vins. Immense entrepôt, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 187, 6 octobre 1921, p. 11.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 193, 13 octobre 1921, p. 2.

Les fêtes du centenaire de l'Université McGill. Des personnalités viennent de partout - La cérémonie d'hier. L'hon. Taschereau, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 194, 14 octobre 1921, p. 7.

M. Bouglé au collège de Kingston. Ce professeur en Sorbonne donne de précieux conseils aux cadets, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 203, 25 octobre 1921, p. 5.

Madame Fernand Préfontaine, in Le Devoir, Montréal, vol. 12, no 259, 5 novembre 1921, p. 4.

Fin de la navigation intérieure. Les derniers services entre Montréal et Québec auront lieu vendredi. Sur les Grands Lacs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 12, 15 novembre 1921, p. 19.

Le nouvel entrepôt de la commission des liqueurs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 19, 23 novembre 1921, p. 1.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 231, 28 novembre 1921, p. 2.

Carnet social, in La Presse, Montréal, 38e année, no 23, 28 novembre 1921, p. 3.

Les derniers navires qui vont arriver. Le "Lord Antrim" et le "Crowe" clôturent la navigation. Les dernières bouées, in La Presse, Montréal, 38e année, no 24, 29 novembre 1921, p. 2.

Est-ce l'âge d'or de nos écrivains? Des soirées, des poètes et prosateurs canadiens à Saint-Sulpice. Et nos artistes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 233, 30 novembre 1921, p. 3.

Nos auteurs organisent une soirée. Ils réciteront eux-mêmes leurs propres oeuvres à la bibliothèque S.-Sulpice. Le livre-étrenne, in La Presse, Montréal, 38e année, no 25, 30 novembre 1921, p. 11.

Navigation, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 243, 13 décembre 1921, p. 11.

"L'heure exquise", in La Presse, Montréal, 38e année, no 36, 14 décembre 1921, p. 5.

"L'heure exquise", in La Presse, Montréal, 38e année, no 36, 14 décembre 1921, p. 13.

Le programme de L'"Heure exquise", in La Presse, Montréal, 38e année, no 37, 15 décembre 1921, p. 17.

Un pèlerinage au Parnasse canadien, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 246, 16 décembre 1921, p. 5.

Nouvelles maritimes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 246, 16 décembre 1921, p. 11.

La question du grain à notre port. Il faudrait un surintendant spécial pour contrôler les élévateurs. Opinion des armateurs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 38, 16 décembre 1921, p. 11.

Ceux qui participeront à la soirée de "L'heure exquise", in La Presse, Montréal, 38e année, no 39, 17 décembre 1921, p. 3.

Navigation, in La Presse, Montréal, 38e année, no 39, 17 décembre 1921, p. 5.

L'occasion d'entendre nos poètes. Elle sera donnée au public mardi prochain durant "l'Heure exquise". Le programme, in La Presse, Montréal, 38e année, no 39, 17 décembre 1921, p. 3.

Le mouvement des transatlantiques, in La Presse, Montréal, 38e année, no 39, 17 décembre 1921, p. 43.

La Soirée des Poètes à Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 248, 19 décembre 1921, p. 2.

La soirée de nos poètes, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 220, 20 décembre 1921, p. 3.

"L'heure exquise" sera donnée ce soir, in La Presse, Montréal, 38e année, no 41, 20 décembre 1921, p. 13.

Une hausse du niveau du fleuve. Elle est causée par la formation de nombreuses battures de glace. Mouvement maritime, in La Presse, Montréal, 38e année, no 41, 20 décembre 1921, p. 23.

La soirée des auteurs canadiens, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 221, 21 décembre 1921, p. 3.

Un petit Montmartre à Montréal. Comment nos poètes, chansonniers et chanteurs fondent le "Carillon Canadien", in La Patrie, Montréal, 43e année, no 250, 21 décembre 1921, p. 2.

Grand succès de "L'Heure exquise", in La Presse, Montréal, 38e année, no 42, 21 décembre 1921, p. 22.

Nouvelles maritimes, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 252, 23 décembre 1921, p. 7.

Ceux à qui nous devons notre coup de chapeau, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 253, 24 décembre 1921, p. 18.

Pourquoi n'aurons-nous pas comme en France nos poètes - chansonniers? Il importe que le mouvement, si heureusement lancé par Lucien Boyer, se continue et que le Carillon canadien vive. - L'inauguration de ce soir. Montmartre à Montréal, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 253, 24 décembre 1921, p. 18.

Il est né... Le Carillon Canadien! Boyer inaugure samedi, avec Marchand, notre "Chat-Noir" montréalais. Improvisation, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 254, 26 décembre 1921, p. 8.

Ceux à qui nous devons notre coup de chapeau, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 259, 31 décembre 1921, p. 16.

Le centenaire de Flaubert, in La Minerve, Montréal, vol. 2, no 82, 7 janvier 1922, p. 3.

Nouveau bureau de la commission, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 239, 14 janvier 1922, p. 3.

La session provinciale. Le projet de M. David et le prix de $500 aux écrivains. M. Le secrétaire provincial expose les grandes lignes de son projet - Discours intéressants - Le texte du projet de loi - Voeux à M. Létourneau, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 21, 27 janvier 1922, p. 1-2.

Soirée littéraire de nos prosateurs, in La Presse, Montréal, 38e année, no 88, 15 février 1922, p. 12.

Léo-Pol Morin, le 3 mars, au Windsor, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 45, 24 février 1922, p. 4.

"Coups d'ailes" de Jean Bruchési, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 275, 25 février 1922, p. 9.

La soirée des prosateurs à la salle Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 305, 25 février 1922, p. 23.

La fête du 24 juin, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 276, 27 février 1922, p. 8.

Nos écrivains se réunissent. M. Victor Morin est réélu président de l'Association des Auteurs Canadiens, section française, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 47, 27 février 1922, p. 2.

Election chez nos auteurs. M. V. Morin, réélu président, parle des activités de la section française. Les officiers, in La Patrie, Montréal, 43e année, no 306, 27 février 1922, p. 7.

Nos auteurs appuient les dramaturges. Ils censurent un théâtre à l'assemblée annuelle de leur association. Elections générales, in La Presse, Montréal, 38e année, no 98, 27 février 1922, p. 23.

On jouera des pièces de nos dramaturges. Une troupe d'artistes canadiens et français est formée dans ce but. Ses débuts, in La Presse, Montréal, 38e année, no 103, 4 mars 1922, p. 8.

Le pèlerinage de l'agence Cook, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 55, 8 mars 1922, p. 5.

Les nouveaux entrepôts et bureaux de la commission des liqueurs, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 26, 29 mars 1922, p. 1.

Les auteurs publieront un bulletin bibliographique. On prie les auteurs canadiens d'adresser à la section française de l'association deux exemplaires de leurs oeuvres. - Prochaine soirée des dramaturges. - Les pièces canadiennes seront mises en scène, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 306, 3 avril 1922, p. 8.

Soirée dramatique des Auteurs Canadiens, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 5, 8 avril 1922, p. 9.

Nos dramaturges à la salle St-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 35, 8 avril 1922, p. 22.

Soirée des dramaturges, in La Presse, Montréal, 38e année, no 134, 10 avril 1922, p. 5.

Soirée des dramaturges, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 7, 11 avril 1922, p. 5.

Soirée des Dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 37, 11 avril 1922, p. 5.

Soirée des dramaturges, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 85, 12 avril 1922, p. 5.

Soirée des dramaturges, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 18, no 10, 16 avril 1922, p. 2.

Préparez dès maintenant votre voyage de vacances dans les Montagnes Rocheuses Canadiennes. Voyages d'été à prix réduit. De Montréal, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 25, 3 mai 1922, p. 4.

La soirée des dramaturges, lundi quinze courant, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 29, 8 mai 1922, p. 7.

Les auteurs canadiens et les oeuvres immorales. Les membres de la section française décident, samedi, de ne pas jouer sous leurs auspices des oeuvres qu'à l'unanimité ils auront condamné. - Les publications d'un bulletin bibliophile (sic), in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 29, 8 mai 1922, p. 8.

La soirée des dramaturges, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 105, 8 mai 1922, p. 5.

Un bulletin bibliographique, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 105, 8 mai 1922, p. 5.

Activité chez les auteurs canadiens. Fondation d'un bulletin bibliophile (sic). - La moralité des pièces de nos dramaturges, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 59, 8 mai 1922, p. 12.

Les auteurs canadiens, in La Presse, Montréal, 38e année, no 157, 8 mai 1922, p. 6.

Soirée remise, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 108, 11 mai 1922, p. 5.

Soirée remise, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 62, 11 mai 1922, p. 5.

Bibliothèque Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 63, 12 mai 1922, p. 5.

Bibliothèque S.-Sulpice, in La Presse, Montréal, 38e année, no 161, 12 mai 1922, p. 13.

Bibliothèque Saint-Sulpice, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 34, 13 mai 1922, p. 3.

The Port of Montreal. From the Painting by G. Horne Russell, in The Canadian Magazine, Toronto, vol. 59, no 1, mai 1922, p. 19.

Les symbolistes et la littérature japonaise, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 18, no 17, 4 juin 1922, p. 2.

Les prix de littérature. Ceux qui voudront se faire primer par le gouvernement provincial devront envoyer leurs ouvrages sous forme de livres et non de manuscrits - Privilège pour ceux qui manquent de fonds - Décision du jury, in Le Devoir, Montréal, vol. 13, no 132, 9 juin 1922, p. 3.

A la Commission des Liqueurs du Québec, in La Presse, Montréal, 38e année, no 187, 13 juin 1922, p. 1.

Dans le monde des spectacles. Pièce canadienne, in La Presse, Montréal, 38e année, no 197, 24 juin 1922, p. 11.

Echo des magnifiques fêtes de St-Ours, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 135, 5 août 1922, p. 6.

Les artistes dans nos théâtres, in La Presse, Montréal, 38e année, no 233, 5 août 1922, p. 18.

Théâtre Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 147, 19 août 1922, p. 23.

Théâtre Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 153, 26 août 1922, p. 22.

Le bateau passeur à St-Ours, un des plus anciens qui existent aujourd'hui. - The ferry-boat at St. Ours, one of the oldest in existence, in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 44e année, no 159, 2 septembre 1922, p. 3.

La troupe du théâtre Parisien a un début bien prometteur, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 160, 5 septembre 1922, p. 7.

Rapport du président de l'Association des auteurs canadiens, in La Presse, Montréal, 39e année, no 62, 17 janvier 1923, p. 2.

La soirée d'Adieu des Artistes du Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 276, 24 janvier 1923, p. 15.

Les adieux de la troupe Monteil, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 278, 26 janvier 1923, p. 8.

Adieu des artistes du Parisien, in La Patrie, Montréal, 44e année, no 279, 27 janvier 1923, p. 28.

Les funérailles de M. Jos. Taschereau, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 8, 12 avril 1923, p. 3.

L'école littéraire veut avoir un local, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 62, 14 mai 1923, p. 2.

Le prix David, in Le Devoir, Montréal, vol. 14, no 138, 14 juin 1923, p. 3.

Une grande figure qui disparaît. Sir Alexandre Lacoste est mort ce matin. Entouré de tous ses enfants, l'ancien juge en chef de la province de Québec s'est éteint doucement à la demeure de sa fille, madame Beaubien, à lâge de quatre-vingt-un ans. Une carrière qui fait honneur à notre race, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 144, 17 août 1923, p. 5.

Sir Alexandre Lacoste. Le patriote - le juriste - le politique, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 145, 18 août 1923, p. 19.

"Au-pied-du-Courant". Endroit historique de Montréal que la Commission des liqueurs s'est employée à conserver et embellir. L'ancienne prison commune de Montréal, où se dénoua de drame de 1837, est méconnaissable depuis qu'elle abrite le personnel de la régie des alcools. Un grand souci d'ordre et de propreté. Un terrain de 131,000 pieds enrichi de constructions nouvelles et égayé de verdure. - Un personnel de 500 employés courtois et discilliné. - Chiffre d'affaires considérable. Monument sur la "Place des Patriotes", in La Patrie, Montréal, 45e année, no 162, 8 septembre 1923, p. 12.

Notre programme, in Japon et Extrême-Orient, Paris, no 1, 1er décembre 1923, p. 1-5.

Du vin pour les étudiants de Paris, in La Patrie, Montréal, 45e année, no 233, 1er décembre 1923, p. 10.

Une exposition, in Le Devoir, Montréal, vol. 14, no 291, 13 décembre 1923, p. 5.

Exposition d'art à la bibliothèque S.-Sulpice, in La Presse, Montréal, 40e année, no 52, 15 décembre 1923, p. 52.

Exposition de peintures, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 218, 18 décembre 1923, p. 5.

La glace est prise dans le port, in Le Canada, Montréal, vol. 21, no 228, 31 décembre 1923, p. 8.

Alliance française. La mode dans la littérature. M. Fortunat Strowski ne condamne pas cette mode qui répond à certains goûts de l'heure présente. - Les prix

de littérature. - Toute la poésie est à la mode. - Le vers libre est démodé, in Le Devoir, Montréal, vol. 15, no 69, 21 mars 1924, p. 4.

Dîner en l'honneur de M. J.B. Lagacé. Ses confrères de la faculté des lettres de l'Université le fêtent à l'occasion de sa récente décoration, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 30, 9 mai 1924, p. 8.

Les journalistes au manoir Richelieu. Ils inaugurent l'hôtel que l'on vient de transformer avec goût. Un banquet, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 73, 30 juin 1924, p. 5.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 135, 1er août 1924, p. 2.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 136, 2 août 1924, p. 11.

Les lauréats du Prix David. M. l'abbé Camille Roy obtient le premier prix pour son livre de critique à l'"Ombre des érables en fleurs", MM. Jean Charbonneau et Harry Bernard ont le second, MM. Louis Francoeur, Philippe Panneton, abbé Elie Auclair, Pierre Dupuy et Millicent le troisième - Mlle Marie-Claire Daveluy le quatrième, in Le Devoir, Montréal, vol. 15, no 236, 5 décembre 1924, p. 8.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 242, 6 décembre 1924, p. 14.

L'Ecole littéraire de Montréal reçoit M. Firmin Gémier et sa troupe au Cercle Universitaire, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 243, 9 décembre 1924, p. 1.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 46e année, no 243, 9 décembre 1924, p. 2.

Commission des Liqueurs de Québec, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1925, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 56e année, 1924, p. 381-382.

M. C.-L. de Roode, journaliste, est mort à l'hôpital. Officier d'Académie, il avait publié plusieurs volumes de vers. Sa carrière, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 1, 24 février 1925, p. 19.

M. Lambert de Roode est décédé, in Le Canada, Montréal, vol. 22, no 273, 25 février 1925, p. 7.

Un schisme à l'Ecole littéraire. Sept membres donnent leur démission à la séance d'hier. Nouveau groupe, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 4, 27 février 1925, p. 1.

Quand le fleuve sera-t-il libre? On croit que la navigation à Montréal s'ouvrira entre le 5 et le 10 avril - Le 23, on commencera à vider le canal Lachine, in Le Devoir, Montréal, vol. 16, no 58, 11 mars 1925, p. 3.

Le voyage des étudiants de Montréal dans l'Ouest bien vu de M. Taschereau. Le premier ministre écrit à M. Edouard Montpetit pour féliciter l'Université de Montréal de cette initiative fort louable. Un excellent moyen d'union, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 45, 17 avril 1925, p. 15.

Journalistes créés officiers d'académie. M. le baron de Vitrolles décore trois journalistes de Montréal. Allocution, in Le Canada, Montréal, vol. 23, no 17, 24 avril 1925, p. 8.

En dépit des protestations du capitaine, le navire prit la mer et il ne revint plus. Comment, par la faute d'Ottawa, périt le "Canadian Exporter". Des poursuites, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 54, 28 avril 1925, p. 1.

Quatre navires à Montréal en fin de semaine. Les Montréalais à bord du paquebot "Canada". - Immigrants pour l'est. L'"Empress of Scotland", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 64, 9 mai 1925, p. 13.

Les journalistes de Montréal fêtent leurs trois confrères, nouveaux officiers d'académie. Au Club des journalistes, carré Phillips, samedi soir, MM. Oswald Mayrand, Léopold Houlé et Eugène Beaulac reçoivent les hommages de leurs confrères. Parmi les convives, in La Presse, Montréal, 41e année, no 173, 11 mai 1925, p. 2.

Un navire enfonce 3 portes d'écluse au canal Lachine. Le capitaine admet avoir fait une fausse manoeuvre, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 67, 13 mai 1925, p. 3.

Le voyage idéal au Canada, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 70, 16 mai 1925, p. 21.

But poursuivi par le voyage de la "Liaison française". C'est de mieux faire connaître le développement de notre pays. Nos progrès, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 82, 1er juin 1925, p. 16.

Oisives depuis dix ans à Sorel les dragues se mettent à l'oeuvre. On creusera le chenal du fleuve Saint-Laurent à une profondeur de trente-cinq pieds entre Montréal et le Cap-à-la-Roche, ainsi qu'en bas de Québec, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 109, 3 juillet 1925, p. 3.

Chronique maritime. Cargaisons de foin et de bois sur la rivière Richelieu. M. Emilien Daoust arrive d'Europe. - Les douaniers en excursion. Le "De Grasse", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 110, 4 juillet 1925, p. 15.

Chronique maritime. Le colonel Barré sur l'"Empress of Scotland". L'"Empress" part demain après-midi de Québec avec une liste complète de voyageurs. Arrivages et départs, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 112, 7 juillet 1925, p. 10.

La "Liaison Française" n'a pas voulu y assister. Le monument élevé à Batoche froisse les sentiments des Canadiens-français (sic). - Les orateurs à la cérémonie du dévoilement. "Rebelles" et "rébellion", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 117, 13 juillet 1925, p. 2.

Chronique maritime. Le port de Montréal est des plus actifs. Des statistiques sur ses activités. - Augmentation considérable dans le transport. Les grains, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 117, 13 juillet 1925, p. 13.

Chronique maritime. Le notaire Morin s'en va dévoiler le monument Hémon. Il s'embarque demain matin sur l'"Aurania" pour Brest et Neuville-sur-Vanne. Arrivages et départs, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 121, 17 juillet 1925, p. 9.

Montréal, port national du Canada vu des airs. Montreal, National Port Of Canada Seen From The Air, in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 122, 18 juillet 1925, p. 1.

Chronique maritime. Unité de 18,000 tonnes pour la ligne White Star. Elle sera lancée dans deux ans. - Pour le Saint-Laurent. - Fin de semaine. Sur le "Minnedosa", in La Patrie, Montréal, 47e année, no 129, 27 juillet 1925, p. 10.

Chronique maritime. Son honneur le maire Duquette rentre de Duluth. Passagers montréalais à bord du "Rochambeau". - Le juge Rinfret à Winnipeg. Les paquebots, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 152, 22 août 1925, p. 27.

Chronique maritime. Montréalais qui passent la saison d'hiver en France. Le "Montclare" et le "Marburn". - Croisières hivernales de la Cunard. Autour du monde, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 156, 27 août 1925, p. 15.

On s'inquiète du niveau des eaux dans le chenal. Une dépression constante qui ne peut être naturelle. - Commentaires. Chicago, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 159, 31 août 1925, p. 4.

Chronique maritime. Une délégation de l'"A.C.J.C." à Rome. MM. Alphonse de Larochelle et Jean Guérin au congrès international des jeunesses catholiques. Le canal Lachine, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 160, 1er septembre 1925, p. 15.

Jetée Victoria, in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 47e année, no 164, 5 septembre 1925, p. 1.

Chronique maritime. Quatre paquebots arrivés à Montréal en fin de semaine. Le "Regina", le "Marburn", le "Minnedosa", le "Letitia". - Départs. L'itinéraire, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 176, 21 septembre 1925, p. 13.

Mort du doyen des journalistes, M. Louis Larivée. Le défunt, attaché à la rédaction du "Star", était un des reporters les mieux connus du pays. Une belle carrière, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 179, 24 septembre 1925, p. 15.

Chronique maritime. La cargaison de fruits secs et de noix dans le port. Elles commencent à arriver du marché de la Méditerranée. Saison 1926, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 187, 3 octobre 1925, p. 15.

Chronique maritime. Un changement d'itinéraire de la ligne C.P.R.. Le "Montrose" remplace le "Montroyal". - Le "Melita". - Les immigrants. Les arrivages, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 188, 5 octobre 1925, p. 17.

Chronique maritime. Le détroit de Belle-Isle et ses brouillards. Les vaisseaux passent plutôt par le Cap Race à cette époque. Départ retardé, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 227, 19 novembre 1925, p. 8.

Derniers navires à quitter Montréal. Ils prendront le large le 3 décembre. - Le "Canadian Sapper" hivernera, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 233, 26 novembre 1925, p. 3.

Les navires se hâtent vers la mer depuis hier. Neuf vaisseaux doivent quitter Montréal aujourd'hui. - Le lac Saint-Pierre. Les bestiaux, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 236, 30 novembre 1925, p. 17.

Le théâtre français. A l'Orphéum: "Knock" ou "Le Triomphe de la Médecine" .Avec M. Georges Vitray dans le principal rôle. - Dernière des "Romanesques" aujourd'hui, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 252, 19 décembre 1925, p. 38.

Les représentations de "Knock" attirent tout le monde médical à l'Orphéum, in La Patrie, Montréal, 47e année, no 256, 24 décembre 1925, p. 12.

Décès. (...) Tétreau, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 7, 3 mars 1926, p. 19.

Décès. (...) Tétreau, in La Presse, Montréal, 42e année, no 116, 3 mars 1926, p. 23.

Décès. (...) Tétreau (...), in La Patrie, Montréal, 48e année, no 8, 4 mars 1926, p. 19.

Décès. [...] Tétreau [...], in La Presse, Montréal, 42e année, no 117, 4 mars 1926, p. 23.

Chronique mondaine. Desaulniers - Letondal, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 9, 14 avril 1926, p. 7.

La débâcle est commencée sur le Richelieu. Les brise-glace se portent en toute hâte vers l'entrée du golfe, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 42, 14 avril 1926, p. 17.

Départ pour l'Europe, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 50, 23 avril 1926, p. 18.

Nouvelles maritimes. Toutes les malles seront ouvertes par le douanier. Nouveaux règlements pour la visite des bagages sur nos quais. - Les passagers du "Montcalm". - Vaisseau prisonnier des glaces. Les arrivages à New-York (sic), in La Patrie, Montréal, 48e année, no 60, 5 mai 1926, p. 13.

[Mademoiselle Marguerite Taschereau], in La Patrie, Montréal, fascicule illustré, 48e année, no 104, 26 juin 1926, p. 1.

Nouvelles maritimes. Le "Melita" s'engage dans le détroit de Belle-Isle. Cette voie du nord est ouverte à la navigation un mois plus tard que l'an dernier. - Assemblée d'urgence à la commission du havre. Nos élévateurs congestionnés, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 112, 7 juillet 1926, p. 11.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 125, 22 juillet 1926, p. 2.

Le club Kiwanis a décidé d'étudier tous les problèmes. Mettant de côté le parti politique, il étudiera et jugera, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 130, 28 juillet 1926, p. 9.

Nouvelles maritimes. Semaine d'une pauvreté extrême pour notre port. Une seule expédition de grain à destination de l'Europe. - L'honorable G.-P. Graham sur l'"Ascania". - La saison du brouillard commence. Le niveau du fleuve baisse, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 152, 23 août 1926, p. 15.

Nouvelles maritimes. 1,000 chevaux expédiés sur un seul océanique. Cette consignation quittera Montréal à destination de la Russie. - On fera sauter l'épave du vaisseau de guerre "Raleigh", à Belle-Isle. Pierre angulaire du pont, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 160, 1er septembre 1926, p. 15.

Nouvelles maritimes. Dix océaniques quittent notre port aujourd'hui. Une journée sans précédent pour la saison. - La situation des grains s'améliore. - Départ de Sir Andrew Rae Duncan. Qui sera président?, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 179, 24 septembre 1926, p. 15.

Petits poèmes, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 147, 25 septembre 1926, p. 5.

Nouvelles maritimes. Pour décharger le lest des navires à Montréal. Le port lance deux barges pouvant porter 600 tonnes chacune. - Une forte cargaison d'alcool. - On prolonge la saison du tourisme. Sur le "Mégantic", in La Patrie, Montréal, 48e année, no 195, 13 octobre 1926, p. 11.

Une manifestation des journalistes de Montréal. En l'honneur de l'hon. Fernand Rinfret, le nouveau secrétaire d'Etat du Canada. - Vastes préparatifs pour lundi soir à leur club, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 164, 15 octobre 1926, p. 8.

Dans le tombeau de Toutankamon (sic), in Le Devoir, Montréal, vol. 17, no 256, 4 novembre 1926, p. 2 (Du journal Siassah, Le Caire). On écrit "Toutânkhamon".

Nouvelles maritimes. Le lieutenant-gouverneur de la province s'embarque. Plusieurs passagers montréalais sur le "Rotterdam", de la ligne Holland America. - Le "John Galloway" est encore échoué dans le lac S.-Louis. Les arrivages, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 227, 20 novembre 1926, p. 33.

Nouvelles maritimes. 1,520 passagers quittent le port en fin de semaine. On ferme la saison des voyages par un record. - L'enquête sur l'incendie du "Montréal" est remise à mercredi prochain. - Le nom du pont. Derniers départs, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 232, 26 novembre 1926, p. 11.

Le port de Montréal tient la première place dans l'univers. Bien qu'inférieures à celles de l'an dernier, nos expéditions de céréales dépassent de plusieurs millions de boisseaux celles de New-York (sic). Les activités de l'année 1926, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 233, 27 novembre 1926, p. 25.

Nouvelles maritimes. Le "Gaspesia" approvisionne ces villages pour l'hiver. Il fera un voyage spécial dans le golfe jusqu'au Havre Saint-Pierre. - Départ le 4 décembre. - Passagers montréalais sur le "De Grasse". Les derniers départs, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 233, 27 novembre 1926, p. 33.

"Compatriotes de l'Ouest, c'est donc votre droit de vous entêter à survivre". "Et au nom du Québec, c'est notre devoir de vous y aider", délare M. l'abbé Groulx au Monument National hier soir en s'adressant aux voyageurs de la Survivance française - M. Raymond Denis rend un hommage vibrant à M. Bourassa et au Devoir - La situation des groupes français au Manitoba - La revanche des berceaux - Survivance assurée, in Le Devoir, Montréal, vol. 17, no 295, 21 décembre 1926, p. 3, 10.

Il achète la maison de l'Empereur. Le baron Gourgaud achète la propriété de l'île d'Aix pour $2,125. Son ancêtre, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 253, 22 décembre 1926, p. 2.

Nouvelles maritimes. Pèlerinage dans les sanctuaires européens. Il est organisé par la ligne White Star, sous la haute approbation du délégué apostolique. - Les Frères Mineurs Capucins le dirigeront. Vaisseau démantelé, in La Patrie, Montréal, 48e année, no 284, 31 janvier 1927, p. 9.

Le juge Surveyer, président de l'Ass. des Auteurs. Les élections de la section française ont eu lieu, hier, in Le Canada, Montréal, vol. 24, no 300, 29 mars 1927, p. 8.

"Le cubisme naquit de la rage de destruction et de nouveauté. Dont Cézanne fut le Messie posthume", déclara M. J.-B. Lagacé, professeur et critique d'art, au cours d'une causerie, samedi soir au Cercle Universitaire, sur "La Bataille des palettes". - Remarquable allocution de M. Jean Désy. - Les convives, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 7, 11 avril 1927, p. 8, 4.

Les débardeurs à Bonsecours, in Le Devoir, Montréal, vol. 18, no 136, 13 juin 1927, p. 2.

Notre devise exprime un idéal: celui de l'unité nationale. M. O. Maurault, curé de Notre-Dame, commente ainsi l'exergue des armes du Canada: "A mari usque ad mare", à la manifestation d'hier après-midi, au Parc Jeanne-Mance. M. Henri Bourassa. Foule nombreuse malgré un soleil étouffant, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 108, 2 juillet 1927, p. 22.

Les excursionnistes du train de l'Université. C'est demain après-midi, à trois heures, à la gare Windsor, que s'effectuera le départ du train de l'Université de Montréal. Jusqu'à la Côte du Pacifique, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 113, 8 juillet 1927, p. 2.

La navigation. Une cargaison de 1,500 gallons de mélasse. A bord du navire "Athelbeach" qui vient d'arriver dans notre port. - Un nouveau produit. Départs. Le nombre des navires qui quittent notre port aujourd'hui causent tout un événement, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 87, 16 juillet 1927, p. 7.

Journalistes canadiens-français dans l'Ouest, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 125, 22 juillet 1927, p. 3.

Les Rocheuses, paradis des touristes, in La Presse, Montréal, 43e année, no 234, 23 juillet 1927, p. 27.

L'hon. M. David expose le vrai canadianisme. Victoria et Vancouver font un chaleureux accueil aux voyageurs de l'Université. Des légendes réfutées, in La Presse, Montréal, 43e année, no 234, 23 juillet 1927, p. 29, 63.

Merveille de l'Ouest. Banff et l'hôtellerie du Pacifique Canadien. - Les Rocheuses. La plaine monotone, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 127, 25 juillet 1927, p. 5.

Programme de la Soirée des Auteurs à Saint-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 197, 15 octobre 1927, p. 32.

"Le docteur Knock" au Gésu, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 197, 15 octobre 1927, p. 39.

"Le Docteur Knock", in La Presse, Montréal, 44e année, no 1, 15 octobre 1927, p. 52.

Soirée des auteurs, in Le Devoir, Montréal, vol. 18, no 245, 20 octobre 1927, p. 10.

La soirée de nos auteurs à S.-Sulpice. M. Louis Francoeur y lut une causerie intitulée "Auteur, Critique, Public". Une soirée réussie, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 202, 21 octobre 1927, p. 14.

A la soirée des auteurs de chez nous. Plusieurs écrivains se font applaudir et M. Louis Francoeur signale l'importance de la critique. Mlle C. Bernard, in La Presse, Montréal, 44e année, no 6, 21 octobre 1927, p. 15.

La soirée des auteurs, in Le Devoir, Montréal, vol. 18, no 247, 22 octobre 1927, p. 6.

"Le Docteur Knock", in La Patrie, Montréal, 49e année, no 205, 25 octobre 1927, p. 7.

Robert Choquette à la salle St-Sulpice, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 193, 19 novembre 1927, p. 10.

L'inauguration du paquebot "Laurentic", in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 196, 23 novembre 1927, p. 1.

Banquet pour inaugurer le "Laurentic". Nouveau paquebot de la ligne White Star affecté à Montréal. Navire superbe, in La Presse, Montréal, 44e année, no 33, 23 novembre 1927, p. 9.

M. Robert Choquette, in La Presse, Montréal, 44e année, no 36, 26 novembre 1927, p. 47.

Soirée artistique le 8 décembre à la salle St-Sulpice. Le poète Robert Choquette figurera au programme de cette soirée et lira de ses oeuvres. Programme musical, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 201, 29 novembre 1927, p. 8.

La soirée Robert Choquette à St-Sulpice, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 208, 7 décembre 1927, p. 3.

Programme de la soirée Robert Choquette, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 241, 7 décembre 1927, p. 18.

La Vie Sociale, in La Presse, Montréal, 44e année, no 45, 7 décembre 1927, p. 2, 13.

La soirée Robert Choquette à St-Sulpice, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 209, 9 décembre 1927, p. 8.

M. R. Choquette lit des extraits de son roman. Soirée bien réussie à la salle St-Sulpice. - La vie dans une maison de pension des Laurentides. M. Choquette est accompagné par d'excellents artistes. - Les débuts de Mlle Jarry, in Le Canada, Montréal, vol. 25, no 210, 10 décembre 1927, p. 10.

M. Robert Choquette, prosateur et poète, à la salle S.-Sulpice, in La Patrie, Montréal, 49e année, no 243, 10 décembre 1927, p. 15.

M. Robert Choquette à la salle S.-Sulpice, in La Presse, Montréal, 44e année, no 48, 12 décembre 1927, p. 8.

L'hon. Athanase David, hôte des jeunes libéraux, in La Presse, Montréal, 44e année, no 49, 13 décembre 1927, p. 17.

Décès d'un des plus vieux notaires de Montréal. C'est M. Jos.-A. Brunet mort en sa résidence, rue Saint-Antoine, dimanche. Sa carrière. Les funérailles auront lieu, jeudi prochain, en l'église de Ste-Cunégonde, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 40, 22 mai 1928, p. 8.

Mort du notaire Joseph-A. Brunet. Me Brunet était l'un des plus vieux notaires du district de Montréal, in La Patrie, Montréal, 50e année, no 74, 22 mai 1928, p. 19.

Le notaire J.-A. Brunet est décédé. En lui s'interrompt une pratique notariale de 101 ans. - L'une des plus vieilles études. Sa carrière, in La Presse, Montréal, 44e année, no 183, 22 mai 1928, p. 3.

La conférence de M. Brunhes sur l'Ouest. Le savant géographe parle de la formation des montagnes Rocheuses. Les transformations, in La Presse, Montréal, 43e année, no 212, 28 juin 1928, p. 24.

La mort de madame Albéric Bourgeois, in La Presse, Montréal, 44e année, no 272, 4 septembre 1928, p. 26.

Ce qu'on dit..., in Revue franco-nipponne, Paris, 3e année, no 8, septembre-octobre 1928, p. 34-38.

La fête aux huîtres au club canadien, in Le Canada, Montréal, vol. 26, no 191, 16 novembre 1928, p. 4.

L'hon. Rodolphe Monty succombe à une attaque d'angine de poitrine. Il est terrassé par ce mal au palais de justice de Saint-Hyacinthe. Une belle carrière, in La Presse, Montréal, 45e année, no 42, 3 décembre 1928, p. 3, 20.

Contes et légendes populaires. Ce thème sera développé en trente chars allégoriques dessinés par le prof. J.-B. Lagacé. Le terroir. Inoubliable souvenir que laissera la célébration de la St-J.-Baptiste, in Le Canada, Montréal, vol. 27, no 2, 5 avril 1929, p. 5.

La procession du 24 juin, in La Presse, Montréal, 45e année, no 159, 23 avril 1929, p. 31.

Les débardeurs à Notre-Dame de Bonsecours. Ils feront, dimanche prochain, leur pèlerinage annuel à l'antique chapelle. Election d'officiers, in La Presse, Montréal, 45e année, no 195, 5 juin 1929, p. 29.

La Vie Sociale, in La Presse, Montréal, 45e année, no 199, 10 juin 1929, p. 7.

La mort subite d'un rédacteur de la "Presse". M. J.-A. Lapointe a succombé, la nuit dernière, à une angine de poitrine. Sa carrière, in La Presse, Montréal, 46e année, no 152, 14 avril 1930, p. 3.

Journalistes et policiers fraternisent. Ils se réunissent autour des mêmes tables, à l'hôtel Place Viger. Une fête réussie, in La Presse, Montréal, 46e année, no 214, 27 juin 1930, p. 23.

En foule ce soir. La "Presse" publiera tous les résultats du vote sur écrans et au moyen de haut-parleurs. Dès 6 h. 30 les premiers résultats de l'élection dans les provinces maritimes seront publiées oralement. - Dix haut-parleurs, deux écrans lumineux, radiodiffusion par le poste CKAC. Les polls ferment ce soir à 7 heures, in La Presse, Montréal, 46e année, no 240, 28 juillet 1930, p. 1.

La splendeur des montagnes Rocheuses, in Le Canada, Montréal, vol. 28, no 106, 8 août 1930, p. 7.

Mlle Mildred Bennett remplira le rôle social d'épouse du p.-ministre au parlement. Règle de préséances et changements de gouvernement. - La prochaine session manquera peut-être de couleur sociale. - Le rang de l'ancien premier ministre King. - Les ministres fédéraux. Une vieille coutume, in Le Droit, Ottawa, 17e année, no 205, 5 septembre 1930, p. 2.

Aux Assises, in Le Droit, Ottawa, 17e année, no 255, 4 novembre 1930, p. 4.

Le ministre de la marine est arrivé ce matin. L'hon. A. Duranleau a recueilli dans l'Ouest des renseignements précieux pour son ministère. Complètement rétabli, in La Presse, Montréal, 47e année, no 28, 17 novembre 1930, p. 1, 27.

M. Duranleau à Manchester, in Le Devoir, Montréal, vol. 21, no 300, 29 décembre 1930, p. 8.

Carnet Mondain, in Le Droit, Ottawa, 18e année, no 60, 13 mars 1931, p. 13.

"Au pays du Soleil de Minuit". L'Université de Montréal organisera cette année un voyage jusqu'en Alaska. Du 8 au 31 juillet, in Le Terroir, Québec, vol. 12, no 10, mars 1931, p. 6.

Carnet Mondain, in Le Droit, Ottawa, 18e année, no 105, 6 mai 1931, p. 2.

M. Maurice Tétreau est nommé magistrat, in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 111, 15 mai 1931, p. 3.

Un dîner au magistrat Tétreau. Fête intime au "Cercle Universitaire", in Le Devoir, Montréal, vol. 22, no 135, 12 juin 1931, p. 8.

La Vie Sociale, in La Presse, Montréal, 48e année, no 156, 19 avril 1932, p. 5.

"Nous avons faim" disent les chômeurs aux échevins. Plusieurs délégations, représentant 25,000 chômeurs, se présentent au comité exécutif pour exposer leurs besoins. Minutes de malaise. Massés en face de l'hôtel de ville, les chômeurs manifestent quelque peu en attendant le retour de leurs délégués au comité exécutif. Les chômeurs attendent, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 89, 8 juin 1932, p. 3.

Nouveau groupe de chômeurs au comité exécutif, ce matin. On demande encore du pain et du travail. - 200 délégués du nord de la ville, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 93, 13 juin 1932, p. 3.

Le mode de distribution de secours directs à Montréal est efficace, dit M. Gabias. Le président du comité exécutif et l'échevin Trépanier approuvent le système adopté par l'ancienne administration. - Un bel éloge du travail de la Saint-Vincent de Paul dans la distribution de ces fonds de secours est fait par tous les échevins. - Société admirable. - Le système de signalisation automatique. - Pavage de la rue Jean-Talon. - Interpellations et rapports, in La Patrie, Montréal, 54e année, no 119, 13 juillet 1932, p. 2, 11.

Nouvelles ouvrières. Du travail aux ouvriers valides et des pensions à ceux qui ne peuvent travailler. Citoyens de S.-Jacques, in La Presse, Montréal, 49e année, no 14, 31 octobre 1932, p. 10.

Pour un commissaire du tourisme. Une façon d'éveiller le sens de la beauté. M. J.-B. Lagacé fait d'heureuses suggestions pour faire admirer des touristes les endroits pittoresques qui sillonnent les routes de notre province, in La Presse, Montréal, 49e année, no 23, 11 novembre 1932, p. 13.

Les trois quêteurs du Bon Dieu, in Almanach du Peuple Beauchemin pour 1933, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 64e année, 1932, p. 312-323.

Le troisième centenaire de Montréal, in Le Devoir, Montréal, vol. 24, no 143, 22 juin 1933, p. 2.

The Nation's Business. Canada Bread Investors Are Puzzled. British Market for Canadian Bacon. Public Works and Employment, in The Financial Post, Toronto, vol. 27, no 41, 14 octobre 1933, p. 1-2.

Femme écrivain qui réclame $24,741 de dommages-intérêts. Un accident qui a des répercussions dans le monde des lettres, in La Patrie, Montréal, 55e année, no 212, 2 novembre 1933, p. 7.

Décès. (...) Tétreau (...), in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 256, 7 février 1934, p. 12.

Les lauréats du Prix David, in La Patrie, Montréal, 56e année, no 183, 28 septembre 1934, p. 32.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 56e année, no 205, 24 octobre 1934, p. 10.

Mondanités, in La Patrie, Montréal, 56e année, no 215, 6 novembre 1934, p. 10.

Jean Dufresne fait revivre Marcel Proust, in La Patrie, Montréal, 56e année, no 216, 7 novembre 1934, p. 14.

Pour les chômeurs. Le camp de concentralisation (sic) de Saint-Jean, in Le Devoir, Montréal, vol. 26, no 124, 29 mai 1935, p. 7.

Assermentation de MM. les juges Tétreau et Desmarais, in Le Devoir, Montréal, vol. 27, no 34, 12 février 1936, p. 3.

L'Encyclique sur le Communisme. Trois "Documents" à commander ensemble, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 5, 2 avril 1937, p. 1.

Pour lire en attendant André Malraux à Montréal. Témoignages de François Mauriac et d'André Rousseaux sur cet écrivain révolutionnaire français, commandant de l'escadrille "Espana" du "Frente popular", en route pour l'Espagne rouge. Ses deux journées à Montréal, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 75, 2 avril 1937, p. 3.

André Malraux à Montréal. A l'église presbytérienne, hier après-midi, l'auditoire en grande majorité anglophone, exprime dans une résolution ses remerciements au conférencier et son appui moral au gouvernement Caballero - Grand calme. Portrait de Malraux conférencier, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 77, 5 avril 1937, p. 12.

La peinture moderne. La conférence de M. Maurice Gagnon à l'Ecole du Meuble. Public nombreux à l'inauguration, hier soir - Présentation de M. Jean-Marie Gauvreau. M. Jean-Baptiste Lagacé trace une sorte de rétrospective de notre vie artistique, in Le Devoir, Montréal, vol. 28, no 267, 19 novembre 1937, p. 2.

Regard sur la poésie japonaise, in Le Jour, Montréal, 1ère année, no 32, 23 avril 1938, p. 2.

Aux origines de l'Oeuvre du Livre français. Une lettre et un document, in Le Devoir, Montréal, vol. 29, no 218, 20 septembre 1938, p. 10.

Mme A. Poupart décédée à 36 ans, in La Patrie, Montréal, 61e année, no 17, 16 mars 1939, p. 5.

Funérailles de Mme Armand Poupart, in Le Devoir, Montréal, vol. 30, no 66, 21 mars 1939, p. 5.

M. le juge Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 257, 5 novembre 1940, p. 3.

Jules Romains à Montréal, lundi. Le diplomate français, et l'homme de lettres, y fera une visite d'"amitié", in La Patrie, Montréal, 62e année, no 218, 9 novembre 1940, p. 45.

M. Jules Romains, in L'Illustration nouvelle, Montréal, vol. 11, no 113, 14 novembre 1940, p. 4.

Le cas de Romains-Farigoule. Deux grands quotidiens de New-York (sic) s'amusent de Jules Romains, diplomate et politique. Le dernier livre de Romains-Farigoule est une mystification, si ce n'est un mystère - La seule explication plausible des démarches de coulisse de Romains, c'est que c'est un autogobeur - Comme quoi d'après lui, il tint la paix de l'Europe entre ses mains - "Si la France doit avoir un jour un dictateur", serait-ce lui, "écrivain et intellectuel"? - "Si des hommes comme vous remplaçaient les politiciens de carrière...", lui aurait dit Goebbels. Le "Times" et le "Herald-Tribune" de New-York (sic) ne prennent pas au sérieux Romains-Farigoule, in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 286, 9 décembre 1940, p. 10.

Le dernier livre de Romains-Farigoule. Les histoires puériles de Jules Romains et la véritable histoire. Ce que pense un critique littéraire du "Times" de New-York (sic) des mauvaises histoires de Romains-Farigoule à propos de la situation internationale - Il se moque du lecteur ou de lui-même - Ses "grands amis": les premiers ministres et les rois - Le monde où il dit avoir évolué et qu'il connaît fort mal - L'importance qu'il s'attribue et la puérilité de ses "révélations", du dernier fantaisiste. Un membre de la commission du plébiscite de la Sarre, à propos duquel Romains prétend s'être démené, lui dit: "La bonne volonté ne suffit pas. Il faut savoir..." Et Farigoule ne savait pas..., in Le Devoir, Montréal, vol. 31, no 293, 17 décembre 1940, p. 10.

Adrien Hébert obtient $11,590 pour son oeil. L'artiste-peintre et professeur Adrien Hébert, pour la perte de son oeil au cours d'un accident malheureux, obtient $11,590. Ainsi en a décidé le juge Alfred Duranleau, de la Cour Supérieure, in La Patrie, Montréal, 62e année, no 260, 30 décembre 1940, p. 3.

La radio dans le monde. Vendredi, 12 décembre 1941. Principaux programmes canadiens. À Radio-Canada, in Le Devoir, Montréal, vol. 32, no 287, 12 décembre 1941, p. 4.

M. Henri Laugier à la Société d'étude et de conférences. "Super Knock ou le médecin bon tyran", in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 108, 17 mai 1942, p. 8.

M. J.-B. Lagacé et l'Histoire de l'Art, in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 236, 10 octobre 1942, p. 16.

Troisième centenaire de Montréal. Promenades historiques. Des groupes nombreux d'étudiants visitent le Vieux Montréal - Collèges de Montréal et André-Crasset (sic). Les Jeunes Laurentiens, in Le Devoir, Montréal, vol. 33, no 254, 31 octobre 1942, p. 10.

Autour et alentour, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 221, 21 décembre 1946, p. 4.

Marcel Dugas, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 232, 8 janvier 1947, p. 4.

Un deuil littéraire. Marcel Dugas est mort, in Le Canada, Montréal, 44e année, no 232, 8 janvier 1947, p. 12.

Centenaire de la Providence Saint-Alexis, in Le Petit Journal de la Providence, Montréal, mai 1953, p. 460-491.

Nécrologie. (...) Loranger (...), in La Presse, Montréal, 76e année, no 156, 16 avril 1960, p. 62.

Cinquante ans après j'ai dormi (à l'hôtel du Nord) dans la chambre d'Emile Verhaeren, (1966). Coupure de journal non identifié, Archives Municipales de Rouen.

Décès de Marie-Claire Daveluy, in Le Devoir, Montréal, vol. 59, no 19, 24 janvier 1968, p. 7.

Marie-Claire Daveluy, la cousine qui savait raconter des contes, in La Presse, Montréal, 84e année, no 23, 27 janvier 1968, p. 53.

Les années 1900-1945 (repères chronologiques), in Etudes françaises, Montréal, vol. 7, no 3, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, août 1971, p. 243-248.

Décès. (...) LaRoque de Roquebrune, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 158, 11 juillet 1978, p. 14.

Décès. (...) LaRoque de Roquebrune, in Le Devoir, Montréal, vol. 69, no 159, 12 juillet 1978, p. 12.

## IV.- Dictionnaires, encyclopédies, bibliographie, répertoires et catalogues

Allaire, J(ean)-B(aptiste)-A(rthur), Dictionnaire biographique du clergé canadien-français. Les Contemporains, Saint-Hyacinthe, (s.e.), Imprimerie de "La Tribune", 1908, viii,624 p. Cf. p. 549, Tétreau (L'abbé Frédéric) et Tétreau (L'abbé Joseph-Jean).

Idem, Dictionnaire biographique du clergé canadien-français. Les Anciens, Montréal, (s.e.), Imprimerie de l'École Catholique des Sourds-Muets, 1910, 543 p. Cf. p. 350, Loranger (L'abbé Clément-Alfred).

Bibaud, Jeune (Maximilien), Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique, Montréal, (s.e.), Se vend chez Bibaud et Richer, 1857, 389 p. Cf. p. 127-128, Gaspé (Aubert de); p. 199, Loranger (T.J.J.) et p. 288-293, Salaberry, illustre maison canadienne originaire de Navarre.

(Bibaud, Maximilien), Mémorial des honneurs étrangers conférés à des Canadiens ou domiciliés de la Puissance du Canada, Montréal, Beauchemin & Valois, Libraires-Imprimeurs, 1885, 100 p. Cf. p. 17-20, Ordre du Bain. N.B., p. 19, Compagnons. Salaberry et p. 27-29, Ordres Romains de St-Grégoire-le-Grand, de St-Sylvestre, de la Milice Dorée, et de Pie IX. N.B., p. 28-29, De Pie IX. - Commandeurs. Le juge Loranger.

Bibaud, Maximilien, Le Panthéon canadien. Choix de biographies, Montréal, Jos. M. Valois, libraire-éditeur, nouvelle édition, revue, augmentée et complétée jusqu'à ce jour par Adèle et Victoria Bibaud, nièces de l'auteur, 1891, vi,321 p. Cf. p. 7-8, Aubert de Dieppe; p. 173, Loranger (Thomas Jean Jacques); p. 256, Salaberry, (illustre maison canadienne issue des Salaberry, seigneurs d'Irumberry); p. 256-257, Salaberry (l'honorable Michel Ignace Louis Antoine de) et p. 257-261, Salaberry (l'honorable Charles Michel d'Irumberry de ).

Chevalier, Jean, Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, sous la direction de Jean Chevalier avec la collaboration d'Alain Gheerbrant, Paris, Robert Laffont, 1969, xxxii,847 p. Cf. p. 536-539, Noir et p. 766, Treize.

Clapin, Sylva, Dictionnaire canadien-français, ou lexique-glossaire des mots, expressions et locutions ne se trouvant pas dans les dictionnaires courants et dont l'usage appartient surtout aux canadiens-français (sic). Avec de nombreuses citations ayant pour but d'établir les rapports existant avec le vieux français, l'ancien et le nouveau patois normand et saintongeois, l'anglais et les dialectes des premiers aborigènes, Montréal, C. O. Beauchemin & Fils, Editeurs, 1902, xvi,388 p. Cf. p. 227, Nigog.

Godbout, Archange, Nos ancêtres au XVIIe siècle. Suite, in Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1953-1954 et 1954-1955, Québec, 1955, p. 443-536. Cf. p. 512-514, Baudry.

Gros, Bernard, La littérature. Du symbolisme au nouveau roman, sous la direction de Bernard Gros, Paris, Denoël, Collection Les dictionnaires du savoir moderne, 1970, 545 p. Cf. p. 532-533, Villiers de l'Isle-Adam (Philippe-Auguste de).

Hamel, Réginald, Hare, John et Paul Wyczynski, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, xxv,726 p. Cf. p. 172-174, Daveluy, Marie-Claire (1880-1968).

Laffont-Bompiani (Lafont, Robert, Raoul-Bompiani, Valentino Silvio, comte), Dictionnaire universel des lettres, publié sous la direction de Pierre Clarac, Paris, Société de dictionnaires et encyclopédies, 1961, 668 p. Cf. p. 375, Haïkaï et p. 844, Tanka.

(Larousse), Grand Larousse encyclopédique, Paris, Librairie Larousse, 1964, tome X: Striage à Zythum, 1032,xliii p. Cf. p. 254, Terranova di Sicilia et Terranova Pausania.

La Société du Parler français au Canada, avec le concours de ses membres, de ses correspondants et de ses comités d'étude, Glossaire du parler français au Canada. Contenant: 1° les mots et locutions en usage dans le parler de la province de Québec et qui ne sont pas admis dans le français d'école; 2° la définition de leurs différents sens, avec des exemples; 3° des notes sur leur provenance; 4° la prononciation figurée des mots étudiés, Québec, 1930, L'Action Sociale (limitée); réimpression: 1968, Les Presses de l'Université Laval, xix,710 p. Préface par Adjutor Rivard et Louis-Philippe Geoffrion, p. v-ix.

La Terreur, Marc, Dictionnaire biographique du Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Toronto, University of Toronto Press, 1970, tome X: De 1871 à 1880, Directeur Marc La Terreur, xxxii,894 p. Introduction générale par Francess G. Halpenny et André Vachon, p. vii-ix. Introduction au tome X par Marc La Terreur, p. xi-xviii. Cf. p. 19-24, Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph, article écrit par Luc Lacourcière.

Le Jeune, L(ouis), Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, moeurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, tome I: A à K, viii,862 p. Cf. p. 690, Gaspé (Pierre Aubert de La Chesnaye, sieur de); p. 690-691, Gaspé (Ignace-Philippe Aubert de) et p. 691-692, Gaspé (Philippe-Joseph Aubert de).

Idem, Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, moeurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada, Ottawa, Université d'Ottawa, tome II: L à Z, 829 p. Cf. p. 608-609, Salaberry (Michel d'Irumberry de); p. 609-610, Salaberry (Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de) et p. 611, Salaberry (Melchior-Alphonse d'Irumberry de).

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs, Paris, Imprimerie Nationale, 1904, tome XVII: Bouciault-Bournus, 1528 p. Cf. p. 213, Bouglé (C.).

Morgan, Henry James, The Canadian Men and Women of the Time: A Hand-book of Canadian Biography, Toronto, William Briggs, 1898, xii,1118 p. Cf. p. 589-590, Loranger, Hon. Louis Onesime.

Ouimet, Raphaël, Biographies Canadiennes-Françaises, Montréal, [s.e.], 2e année, 1922, 576 p. Préface par Gonzalve Desaulniers, p. 3-4. Cf. p. 83, Honorable Louis-Jos. Loranger. Juge de la Cour Supérieure du district de Montréal et p. 289, Mlle M.-Claire Daveluy. Femme de lettres, conférencière, bibliothécaire.

Pagès, Léon, Bibliographie japonaise ou Catalogue des ouvrages relatifs au Japon qui ont été publiés depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, Paris, B. Duprat, 1859, iv,68 p.

Rose, Geo. Maclean, A Cyclopaedia of Canadian Biography: being Chiefly Men of the Time, Toronto, Rose Publishing Company, Rose's National Biographical, 1888, series II, xvi,816 p. Cf. p. 299-300, Loranger, Hon. Louis Onesime.

Roy, Pierre-Georges, Les Juges de la Province de Québec, Québec, publié par le Service des Archives du gouvernement de la Province de Québec, Rédempti Paradis, Imprimeur de Sa Majesté le Roi, 1933, xxvii,588 p. Cf. p. 316-317, L'honorable juge Thomas-Jean-Jacques Loranger; p. 318-319, L'honorable juge Louis-Onésime Loranger et p. 320-321, L'honorable juge Louis-Joseph Loranger.

Taillemite, Etienne, Dictionnaire de la marine, Paris, Collection Seghers, 1962, 380 p. Cf. p. 243, Scott (Robert Falcon).

Tanguay, Cyprien, Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, Montréal, Eusèbe Senécal, Imprimeur-éditeur, 1871, tome I: Depuis 1608 jusqu'à 1700, xli,623 p. Cf. p. 14-15, Aubert et p. 519-520, Rivard (ancêtre des Loranger). N.B. p. 519.

Idem, Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, Montréal, Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs-éditeurs, 1886, tome II, xxiii,622 p. Cf. p. 62-64, Aubert et p. 151-155, Baudry.

Idem, Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, Montréal, Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs-éditeurs, 1889, tome VI, 608 p. Cf. p. 576-586, Rivard. N.B. Famille Rivard dit Loranger.

Idem, Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, Montréal, Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs-éditeurs, 1890, tome VII, xi,688 p. Cf. p. 110, Sallaberry.

Idem, Répertoire général du clergé canadien par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, Montréal, Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs-éditeurs, 2e édition, 1893, xiii,526,xlvi p. Cf. p. 280, Loranger, Clément et p. 505, Tétrault, Frédéric-I.

(United States Government), Catalogue of the Library of the Surgeon General's Office United States Army. Authors and Subjects, Washington, United States Government Printing Office, 1929, series III, vol. VIII: Naamé - Pyuria, 1337 p. Cf. p. 546, Pacaud, Rene.

Vinet, Bernard, Pseudonymes québécois, édition basée sur l'oeuvre de Audet et Malchelosse intitulée: Pseudonymes canadiens, Québec, Editions Garneau, 1974, xiv,365 p. Cf. p. 115, Hermite de vingt ans (L'); p. 301, Dugas, Marcel-Henry (1883-1947) et p. 324, Loranger, Thomas-Jean-Jacques (1824-1885) (sic). Le juge Loranger est né le 2 février 1823.

Wallace, W. Stewart, The Dictionary of Canadian Biography, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, at St.Martin's House, 1926, vi,433 p. Cf. p. 12, Aubert de Gaspé, Philippe (1786-1871) et Aubert de La Chesnaye, Charles (1630-1702); p. 239, Loranger, Thomas Jean Jacques (1823-1885); p. 357, Salaberry, Charles Michel d'Irumberry de (1778-1829) et p. 358, Salaberry, Charles René Léonidas d'Irumberry de (1820-1882) et Salaberry, Ignace Michel Louis Antoine d'Irumberry de (1752-1828).

Idem, The Macmillan Dictionary of Canadian Biography, Londres, Toronto, St Martin's New York, Macmillan, 3e édition, revue et augmentée, 1967, [vi]822 p. Cf. p. 22, Aubert de Gaspé, Philippe (1786-1871); p. 23, Aubert de la Chesnaye, Charles (1630-1702); p. 420-421, Loranger, Thomas Jean Jacques (1823-1885) et p. 666, Salaberry, Charles Michel d'Irumberry de (1778-1829), Salaberry, Charles René Léonidas d'Irumberry de (1820-1882) et Salaberry, Ignace Michel Louis Antoine d'Irumberry de (1752-1828).

## V.- Annuaires

### a) Annuaires téléphoniques

The Bell Telephone Co. of Canada Ltd. Official Telephone Directory City of Montreal and Suburbs, April 1899. Cf. p. 101, "East 858 Loranger, Dr J.T. Physician 999 St.Denis".

The Bell Telephone Co. of Canada Ltd. Official Telephone Directory City of Montreal and Suburbs, July 1900. Cf. p. 111, "East 858 Loranger, Dr J.T. Physician 999 St.Denis".

The Bell Telephone Company of Canada. Official Telephone Directory Montreal and Suburbs, July 1905. Cf. p. 254, "East 3425 Tetreau, Geo. of "La Presse", Res. 77 St.Hubert".

The Bell Telephone Company of Canada. Official Directory Montreal and Suburbs, January 1906. Cf. p. 272, "East 3425 Tetreau, Geo, of "La Presse", Res. 77 St. Hubert".

The Bell Telephone Company of Canada. Official Telephone Directory Montreal and Suburbs, August 1906. Cf. p. 287, "East 3425 Tetreau, Geo. of "La Presse" Res. 77 St.Hubert".

The Bell Telephone Company of Canada. Official Telephone Directory Montreal and Suburbs, July 1907. Cf. p. 312, "East 3425 Tetreau, Geo of "La Presse" Res. 77 St.Hubert".

The Bell Telephone Co. of Canada Ltd . Official Telephone Directory City of Montreal and Suburbs, January 1909. Cf. p. 344, "East 3425 Tetreau, Geo, Gerant "L'Action Sociale" 201 St.Hubert".

The Bell Telephone Company of Canada . Official Telephone Directory Montreal and Suburbs, January 1911. Cf. p. 403, "Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James".

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Co. of Canada, July 1911. Cf. p. 420, "Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James".

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Co. of Canada, October 1911. Cf. p. 433, "Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James".

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Co. of Canada, February 1912. Cf. p. 456, "Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James".

Official Telephone Directory Montreal . The Bell Telephone Co. of Canada, July 1912. Cf. p. 489, "Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97. St.James".

Official Telephone Directory Montreal . The Bell Telephone Co. of Canada, November 1912. Cf. p. 516, "Main 2095 Tetreau, Geo, Real Estate, 97 St.James".

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Company of Canada, November 1914. Cf. Additions and changes since going to press, p. 7, "East 2829 Prefontaine, F Residence 235 Mance".

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Company of Canada, March 1915. Cf. p. 155, "East 2829 Préfontaine, F Residence 235 Jeanne Mance". Même adresse jusqu'en mars 1917 ("annuaires"), tel que mentionné dans la lettre de Mademoiselle E.M.L. Geraghty, Historien, Bell Canada, le 4 juin 1976.

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Company of Canada, November 1919. Cf. p. 145, "Prefontaine F r 432 Wood av Westm't 6933". Même adresse à compter de juillet 1917 ("annuaires"), tel que mentionné dans la lettre de Mademoiselle E.M.L. Geraghty, Historien, Bell Canada, le 4 juin 1976.

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Company of Canada, July 1921. Cf. p. 135, "Loranger Mme LB r 543 Berri East 9622-J" et p. 211, "Tetreau Mme Geo r 1936 Park Rockland 79".

Official Telephone Directory Montreal. The Bell Telephone Company of Canada, January 1922. Cf. p. 147, Loranger Mme LB r 543 Berri East 9622-J" et p. 229, "Tetreau Mme Geo r 1936 Park Rockland 79".

Montreal and Vicinity Telephone Directory. The Bell Telephone Company of Canada, Winter-spring 1929. Cf. p. 416, "Tetreau Mme Alice r 1700 Shrbrk E AMherst 3991".

Montreal and Vicinity Telephone Directory. The Bell Telephone Company of Canada, Summer-Fall 1929. Cf. p. 432, "Tetreau Mme Alice r 283 Decarie bl WAlnut 9201".

Montreal and Vicinity. The Bell Telephone Company of Canada. Telephone Directory, Winter-Spring 1930. Cf. p. 449, "Tetreau Mme Alice r 3621 bl Decarie WAlnut 9201".

Telephone Directory. Annuaire du Téléphone. The Bell Telephone Company of Canada. Montreal and Vicinity - et environs, July - Juillet 1930. Cf. p. 454, "Tetreau Mme A r 3621 Decarie bl WAlnut 9201".

Annuaire du téléphone. Directory. Montréal et environs. And Vicinity. The Bell Telephone Co. of Canada, Septembre 1933, September 1933. Cf. p. 373, "Tetreau Mme Alice r 451 Edward Chas CRescent 4975".

b) Annuaires d'adresses

Almanach de Rouen et des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure. Annuaire général de la magistrature, du commerce, de l'industrie et des 25,000 adresses, Rouen, Imprimerie du Journal de Rouen, 125e année, 1921. Cf. p. 995, "Hôtels (...) Nord (Michoud), rue de la Grosse-Horloge, 91. (Téléph. 5.50)". Il s'agit de l'Hôtel du Nord.

Lovell's Montreal Directory, for 1895-96, Montréal, John Lovell & Son, vol. 53, 1895. Cf. p. 346, "St Den(is) (...), 999 Loranger Mrs., wid T.J.J. Loranger J.T., med student" et "1119 Beaudry L.J.D., accountant" et p. 455, "Beaudry (..) L. J. Dezery, accountant, sewerage office, City hall, h 1119 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1896-97, Montréal, John Lovell & Son, vol. 54, 1896. Cf. p. 784, "Loranger (...)Jos., med student, 999 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1897-98, Montréal, John Lovell & Son, vol. 55, 1897. Cf. p. 478, "Beaudry (...) L.J. Desire (sic), accountant sewerage office, Road Department, city hall, h 67 Dubord" et p. 822, "Loranger (...) J.T., med student, 999 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1898-99, Montréal, John Lovell & Son, vol. 56, 1898. Cf. p. 494, "Beaudry (...) L.J. Desire (sic), accountant sewerage office Road Department, city hall, h 67 Dubord" et p. 849, "Loranger (...) J.T., med student, 999 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1899-1900, Montréal, John Lovell & Son, vol. 57, 1899. Cf. p. 573, "Beaudry (...) Désiré (sic), accountant, 67 Dubord" et p. 958, "Loranger (...) Jos. T., med student, 999 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1900-1901, Montréal, John Lovell & Son, vol. 58, 1900. Cf. p. 602, "Beaudry (...) L.J. Desire (sic), accountant sewerage office Road Department, City hall, 1539 Notre Dame" et p. 1036, "Loranger (...) Jos. T., M.D., 999 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1901-1902, Montréal, John Lovell & Son, vol. 59, 1901. Cf. p. 641, "Beaudry (...) L. J. Desire (sic), asst acc't sewerage office Road Dept. City hall 1539 Notre Dame, h 71 Dubord".

Lovell's Montreal Directory, for 1902-1903, Montréal, John Lovell & Son, vol. 60, 1902. Cf. p. 640, "Beaudry (...) L. J. Desire (sic), asst acc't sewerage office Road Dept. City hall 1539 Notre Dame, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1903-1904, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 61, 1903. Cf. p. 651, "Beaudry (...) L. J. Dezery asst acc't sewerage office Road Dept. City hall, 1539 Notre Dame, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1904-1905, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 62, 1904. Cf. p. 672, "Beaudry (...) L. J. Dezery asst acc't sewerage office Road Dept, City hall, 1539 Notre Dame, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1905-1906, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 63, 1905. Cf. p. 708, "Beaudry (...) L. J. Dezery asst acc't sewerage office Road Dept, City hall, 1539 Notre Dame, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1906-1907, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 64, 1906. Cf. p. 708, "Beaudry (...) L. J. Dezery asst acc't sewerage office Road Dept. City Hall, Notre Dame East, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1907-1908, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 65, 1907. Cf. p. 706, "Beaudry (...) L J Dezery, acc't comptroller's office City Hall, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1908-1909, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 66, 1908. Cf. p. 710, "Beaudry (...) L J Dezery, acc't comptroller's office City Hall, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1909-1910, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 67, 1909. Cf. p. 736, "Beaudry (...) L J Dezery, acc't comptroller's office City Hall, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1910-1911, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 68, 1910. Cf. p. 760, "Beaudry (...) L J D, acct city comptroller's office, City Hall, Notre Dame East, h 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1911-1912, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 69, 1911. Cf. p. 766, "Beaudry (...) L J D acct city comptroller's office 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory, for 1912-1913, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 70, 1912. Cf. p. 818, "Beaudry (...) L J D acct city comptroller's office 493 St Denis".

Lovell's Montreal Directory for 1913-1914, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 71, 1913. Cf. p. 855, "Beaudry (...) L J D chief acct 493 St Denis" et p. 1542, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri". Il s'agit de Madame Joseph-Thomas Loranger.

Lovell's Montreal Directory for 1914-1915, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 72, 1914. Cf. p. 887, "Beaudry (...) L J D chief acct 493 St Denis" et p. 1580, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory for 1915-1916, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 73, 1915. Cf. p. 888, "Beaudry (...) L J D chief acct 493 St Denis" et p. 1580, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory for 1916-1917, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 74, 1916. Cf. p. 1545, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory for 1917-1918, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 75, 1917. Cf. p. 1567, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory for 1918-1919, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 76, 1918. Cf. p. 756, "Beaudry (...) L J Desery (sic) 186 Parc Lafontaine" et p. 1381, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory for 1919-1920, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 77, 1919. Cf. p. 749, "Beaudry (...) L J Desery (sic) 186 Parc Lafontaine" et p. 1371, "Loranger (...) Mrs wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory 1920-1921, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 78, 1920. Cf. p. 1427, "Loranger (...) Mrs L wid J F (sic) 543 Berri".

Lovell's Montreal Directory 1921-1922, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 79, 1921. Cf. p. 1220, "Loranger (...) Mrs L wid J T 543 Berri" et p. 1608, "Tetrault (sic) (...) Mrs C Wid G 1936 Park av". On écrit "Tétreau".

Annuaire montréalais de Lovell, 1942, Montréal, John Lovell & Son, Limited, vol. 100, 1942. Cf. p. 1717, "Loranger (...) Mrs Alice T civ emp apt 11 4088 Parc Lafont".

## VI.- Actes de l'état civil[15]

Acte de mariage de Claude Rivard, fils de Robert Rivard et de Magdelaine Guillet, de la paroisse de Batiscan, Evêché de Québec, d'une part, et de Catherine Roy, fille de Michel Roy et de Françoise Aubé, de la paroisse Sainte-Anne, aussi Evêché de Québec, d'autre part. Mariage, le 14 février 1696. Registre de l'état civil de la paroisse de Batiscan (aujourd'hui du diocèse de Trois-Rivières), pour l'année 1696.

Acte de décès de Claude Rivard dit Loranger, Capitaine de Milice. Inhumation, le 15 février 1736, dans le cimetière de la paroisse Sainte-Geneviève, Seigneurie de Batiscan. Claude Rivard dit Loranger était âgé d'environ 73 ans. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Geneviève, Seigneurie de Batiscan, pour l'année 1736.

---

[15] Nous respectons l'ordre chronologique ainsi que l'orthographe des noms de personnes et de paroisses écrits dans les registres. Nous indiquons le folio, le ou les numéros lorsqu'ils apparaissent sur l'acte de l'état civil.

Acte de mariage de Joseph Rivard, fils de feu Claude Rivard dit Loranger autrefois Capitaine de Milice dans la paroisse Sainte-Geneviève de Batiscan, et de Catherine Roy, d'une part, et de Geneviève Coté, fille de feu Jean-Baptiste Coté et de Geneviève Trepagny, de la même paroisse, d'autre part. Mariage, le 26 avril 1740. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Geneviève de Batiscan, pour l'année 1740.

Acte de mariage de jaque bodry, fille de pierre bodry et de défunte elizabeth favro, de la paroisse Saint-Antoine de Tilly, d'une part, et de Marie Joseph lorin, fille de deffunt Simon lorin et de Marie louise besière (?), de la même paroisse, d'autre part. Mariage, le 25 juin 1743. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Antoine de Tilly, pour l'année 1743.

Acte de décès de Joseph Lauranger, époux de geneviève Cauté, de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche. Décès, le 7 février 1768. Inhumation, le 8 février 1768, dans le cimetière de cette paroisse. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1768.

Acte de mariage de Pierre Baudry, fils de Defunt Jacques Baudry et de défunte Marie Josette Laurin, de la paroisse Saint-François de Sales, d'une part, et de Marie-Claire Gregoire, fille de Defunt Jean Bte Gregoire et de Genevieve Prou, de la même paroisse, d'autre part. Mariage, le 23 juillet 1781. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-François de Sales (Neuville), pour l'année 1781.

Acte de naissance de Joseph Loranger, fils d'Alexis Loranger et de Marie Milet. Naissance et baptême, le 21 octobre 1794. Registre de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1794.

Acte de mariage de Louis Beaudry, marchand, et de Marie-Julie Bambridge. Mariage, le 19 mai 1818. Registre de la paroisse Saint-Nicolas (dans le comté de Lévis), pour l'année 1818.

Acte de mariage de Joseph Loranger, fils majeur de feu Alexis Loranger et de défunte Marie Louise Milet, tous agriculteurs de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche,

d'une part, et de Marie Louise Dugal, fille mineure de Louis Dugal, forgeron, et de Marie Elizabeth Damiens, de la même paroisse, d'autre part. Mariage, le 11 février 1822. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1822, registre no 42.

Acte de naissance de Thomas Rivard dit Loranger, fils de Joseph Rivard dit Loranger, cultivateur, et de Marie Louise Dugal, de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche. Naissance, le 2 février 1823. Baptême, le 3 février 1823. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1823.

Acte de naissance de Louis Onésime Loranger, fils de Joseph Loranger, aubergiste, et de Marie Louise Dugal, de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche. Naissance et baptême, le 7 avril 1837. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1837, no B 44.

Acte de naissance de Zélie Angélique Susanne Borne, fille de Louis Borne, Ecuyer, marchand, et de Dame Zélie Degaspé , des Isles de la Magdeleine. Naissance et baptême, le 21 juillet 1841. Registre de l'état civil de Havre-Aubert, Iles de la Madeleine, pour l'année 1841, no B 16

Acte de décès de Joseph Loranger, aubergiste, époux de Louise Dugal, de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche. Décès, le 18 avril 1843, à l'âge d'environ 49 ans. Inhumation, le 20 avril 1843, dans le cimetière de cette paroisse. Registre de l'état civil de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, pour l'année 1843, registre no 63, no S 18.

Acte de mariage de Louis Benjamin Beaudry, marchand, fils de défunt Sieur Louis Beaudry et de Marie Julie Bambridge de Saint-Rémy, d'une part, et de Lucie Dezery, fille de défunt Sieur Pierre Amable Dezery, bourgeois, et de Sophie Réaume de la paroisse Notre-Dame de Montréal, d'autre part. Mariage, le 19 juin 1844. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1844.

Acte de mariage de Thomas Jean Jacques Loranger, Ecuyer, Avocat, de la paroisse Notre-Dame de Montréal, fils majeur de défunt Joseph Loranger et de Dame Louise

Dugal de la paroisse Sainte-Anne d'Yamachiche, d'une part, et de Demoiselle Sarah Angélique Truteau, fille majeure de défunt François Truteau, Ecuyer, et de Dame Anne Lacke, de la paroisse Notre-Dame de Montréal, d'autre part. Mariage, le 13 mai 1850. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1850, no M 140.

Acte de décès de Dame Sarah Angélique Trudeau, épouse de l'Honorable Thomas Jean Jacques Loranger, Conseil de la Reine de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Décès, le 15 octobre 1858, à l'âge de 30 ans. Inhumation, le 19 octobre 1858. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1858.

Acte de naissance de Joseph George Tétrau, fils d'Hector Tétrau, menuisier, et d'Apolline Charon de la paroisse Saint-Grégoire le Grand. Naissance, le 27 avril 1850. Baptême, le 28 avril 1859. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Grégoire le Grand (dans le diocèse de Nicolet), pour l'année 1859, no B 40.

Acte de naissance de Marguerite Cléphire Gagnon, fille d'Hippolite Gagnon, agriculteur, et de Marguerite Lahaie de la paroisse de Saint-Louis de Lotbinière. Naissance et baptême, le 6 juin 1859. Registre de l'état civil de la paroisse de Saint-Louis de Lotbinière, pour l'année 1859.

Acte de mariage de Thomas Jean Jacques Loranger, Juge de la Cour Supérieure du Bas-Canada, résidant à Montréal, veuf de défunte Dame Sara Angélique Trudeau, d'une part, et de Demoiselle Zélie Suzanne Angélique Borne, fille majeure de feu Eusèbe Louis Borne et de Dame Zélie Elizabeth Aubert de Gaspé, de la paroisse Notre-Dame de Québec, d'autre part. Mariage, le 6 juillet 1864. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Québec, pour l'année 1864.

Acte de décès de Louis Beaudry, Ecuier, Directeur-gérant de la Compagnie du Gaz, époux de Dame Lucie Déziry, de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Décès, le 2 juillet 1871, à l'âge de 52 ans. Inhumation, le 5 juillet 1871. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1871, no 1621.

Acte de naissance de Joseph Louis Thomas Alfred Loranger, fils de l'Honorable Thomas Jean Jacques Loranger, Juge de la Cour Supérieure, et de Dame Angélique Susanne Zélie Borne, de la paroisse Saint-Pierre de Sorel. Naissance, le 17 mai 1873. Baptême, le 18 mai 1873. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, pour l'année 1873, registre 22, folio 17, no 176.

Acte de mariage de Sieur Louis Joseph Dézéry-Beaudry, fils majeur de feu Louis Benjamin Beaudry, Ecuyer, et de feue Dame Marie Lucie Sézéry (?), de la paroisse de Saint-Jacques de Montréal, d'une part, et de Demoiselle Marie Amelie Elisabeth Hatt, fille majeure de feu Augustus Hatt, Ecuyer, et de Dame Charlotte Amélie d'Irumberry de Salaberry, de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, d'autre part. Mariage, le 21 octobre 1873. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, pour l'année 1873, registre 22, folio 79, no 88.

Acte de naissance de Marie Louise Lucie Beaudry, fille de Sieur Louis Joseph Dézéry Beaudry, employé de la Corporation, et de Dame Marie Amélie Elizabeth Hatt, de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Naissance, le 11 juin 1876. Baptême, le 12 juin 1876. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1876, no 580.

Acte de mariage de George Tétreault, marchand, de Saint-Edouard de Knowlton, diocèse de Saint-Hyacinthe, fils majeur de Hector Tétreault, cultivateur, et de Appolline Charon, de Saint-Wenceslas, diocèse de Trois-Rivières, d'une part, et de Cléphyre Gagnon, fille majeure de Hippolite Gagnon, cultivateur, et de Marquerite Lahaye de la paroisse de Saint-Louis de Lotbinière, d'autre part. Mariage, le 6 juin 1882. Registre de l'état civil de la paroisse de Saint-Louis de Lotbinière, pour l'année 1882.

Acte de décès de l'Honorable Thomas Jean Jacques Loranger, ancien ministre, Juge en retraite de la Cour Supérieure, et Président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, époux en deuxièmes noces de Dame Zélie Angélique Borne. Décès, le 18 août 1885, à l'âge de 62 ans, en la paroisse de Sainte-Pétronille (Isle d'Orléans, Québec). Inhumation, le 21 août 1885, dans le cimetière de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1885.

Acte de décès de Dame Zélie Borne, veuve de l'Honorable Juge Thomas Jean Jacques Loranger, de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Décès, le 16 août 1895, à l'âge de 54 ans. Inhumation, le 19 août 1895, dans le cimetière de cette paroisse. Registre de l'état civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal, pour l'année 1895, vol. 11, folio 60.

Acte de mariage de J. Thomas Loranger, Etudiant en Médecine, domicilié dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, fils majeur de feu J. Jacques Loranger en son vivant Juge de la Cour Supérieure et de feue Zélie Angélique Borne, d'une part, et de M. Louise Lucie Beaudry, domiciliée dans la même paroisse, fille mineure de Louis Joseph Designy Beaudry et de Charlotte Amélie Hatt de cette même paroisse, d'autre part. Mariage, le 3 février 1896. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'année 1896, no M 4. (La mère de "M. Louise Lucie Beaudry" est "Marie Amélie Elizabeth Hatt", tel qu'il appert sur l'acte de naissance daté du 12 juin 1876. On a écrit, sur cet acte-ci, les prénoms de la grand-mère de Lucie Beaudry.

Acte de naissance de Marie Hélène Alice Tétreau, fille de J. Georges Tétreau et de Cléphire Gagnon. Naissance, le 3 avril 1896. Baptême, le 5 avril 1896. Registre de l'état civil de la paroisse Sacré-Coeur de Laconia, New Hampshire, pour l'année 1896.

Acte de naissance de Marie Alexina Zélie Loranger, fille de Joseph Thomas Loranger, Bachelier en Médecine, et de Marie Louise Lucie Beaudry, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Naissance, le 16 octobre 1897. Baptême, le 18 octobre 1897. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'année 1897, no 640.

Acte de décès de Joseph Thomas Loranger, médecin, époux de Marie Lucie Beaudry, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Décès, le 30 août 1900, à l'âge de 27 ans, 3 mois. Inhumation, dans le cimetière de cette paroisse, le 3 septembre 1900. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal, pour l'année 1900.

Acte de décès de Marie Elizabeth Amélie Hatt, épouse de Louis Joseph Dézéry Beaudry, comptable, de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal. Décès le 2 février

1921, à l'âge de 69 ans. Inhumation, le 4 février 1921, dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal. Registre de l'état civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, pour l'année 1921. (Madame Beaudry était la grand-mère maternelle de Jean-Aubert Loranger. Son service funèbre eut lieu à la paroisse Saint-Louis-de-France. Loranger est l'un des signataires de cet acte).

Acte de naissance de Dézéry-Jean-De Gaspé Loranger, fils de Jean-Aubert Loranger, homme de lettre (sic) et de Alice Tétreau, de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal. Naissance, le 28 juin 1922. Baptême, le 2 juillet 1922. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Louis de France de Montréal, pour l'année 1922, no 110. (Jean-Aubert Loranger est l'un des signataires de cet acte).

Acte de décès de Louis Joseph Dézéry Beaudry, veuf d'Amélie Hatt, de la paroisse Saint-Louis-de-France de Montréal. Décès le 21 juin 1923, à l'âge de 74 ans. Inhumation, le 23 juin 1923, dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal. Registre de l'état civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, pour l'année 1923. (Monsieur Beaudry était le grand-père maternel de Jean-Aubert Loranger. Son service funèbre eut lieu à la paroisse Saint-Louis-de-France. Loranger est l'un des signataires de cet acte).

Acte de naissance de Marie, Mildred, Lucie, Blanche Loranger, fille de Jean, Aubert Loranger et de Alice Tétreau, de la paroisse Notre-Dame de Grâce de Montréal. Naissance, le 28 juillet 1930. Baptême, le 6 août 1930. Registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame de Grâce de Montréal, pour l'année 1930, no B 70. (Jean-Aubert Loranger est l'un des signataires de cet acte).

Acte de naissance de Georges, Lucien, François, Jean-Aubert Loranger, fils de Jean-Aubert Loranger et de Alice Tétreau, de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont. Naissance, le 25 mars 1933. Baptême, le 16 avril 1933. Registre de l'état civil de la paroisse Saint-Viateur d'Outremont, pour l'année 1933, no B 13. (Jean-Aubert Loranger est l'un des signataires de cet acte).

Acte de décès de Lucie Beaudry, veuve du Docteur Joseph Thomas Loranger, de la paroisse de l'Immaculée Conception de Saint-Ours, P. Qué. Décès, le 13 mai 1953,

à l'âge de 76 ans, 11 mois, 2 jours. Inhumation, le 15 mai 1953, dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal. Registre de l'état civil du cimètière de la Côte-des-Neiges, pour l'année 1953.

Acte de décès de Marie Hélène Alice Tétreau, veuve de Jean-Aubert Loranger. Décès, le 15 avril 1960, à l'âge de 64 ans, à Montréal. Inhumation, le 18 avril 1960. Registre de l'état civil de Saint Rita's Parish de Montréal, pour l'année 1960.

Acte de décès de Zélie Loranger, fille du Dr Joseph Loranger et de Lucie Beaudry, de la paroisse de Saint-Ours. Décès, le 7 décembre 1971, à l'âge de 74 ans, à 79 Immaculée-Conception, Saint-Ours. Inhumation, le 10 décembre 1971, dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, Montréal. Registre de l'état civil du cimetière de la Côte-des-Neiges, pour l'année 1971.

VII.- Documents émanant de l'état civil.

Testament olographe de J. M. Loranger, Montréal, 22 décembre 1886 et codicille olographe de J.M. Loranger, Montréal, 8 mars 1889, marqués d'un "A". Greffe de la Cour Supérieure, District de Montréal.

Requête de l'Hon. Louis O. Loranger pour vérification du testament de feu Joseph M. Loranger, C.R., Montréal, 21 mai 1890. Greffe de la Cour Supérieure, District de Montréal.

Affidavit de l'Hon. L. A. Jetté, In re: L'Hon. Louis O. Loranger, Déposant. Pour vérification du testament olographe de feu Joseph M. Loranger, C.R., Montréal, 21 mai 1890. Greffe de la Cour Supérieure, District de Montréal.

Preuve et vérification du testament et d'un codicille olographes de feu Joseph M. Loranger, C.R., Montréal, 21 mai 1890. Greffe de la Cour Supérieure, District de Montréal, vol. 15, p. 38, no 1339.

## VIII.- Dossiers concernant Madame Alice Tétreau-Loranger

### a) Dossier de l'employeur

Archives judiciaires. Madame Jean-Aubert Loranger. Préposée à la confection des index de l'état civil. Entrée en fonction à titre de sténo-dactylographe aux Archives en 1940. Démission du 16 avril 1946. Nom du protonotaire au moment de la démission, F.J. Coffin. Adresse résidentielle au moment de la démission, 4088, Parc Lafontaine, app. 11, Montréal. Renseignements donnés par Monsieur Jean-Jacques Lefebvre et Madame Monique Turcotte, Chef de division des services techniques, Direction générale du personnel, Ministère de la justice, Gouvernement du Québec.

### b) Dossier médical (certificat de décès)

The Montreal General Hospital. Alice Loranger. Age: 64. Résidence: 235 Clarke Ave, Westmount. Date du décès: 15 avril 1960. Cause du décès: (1) Brûlures sévères de grande étendue (2) Défaillance cardiaque. Insuffisance cardiaque congestive. Dates de traitement à la dernière admission: 10-15 avril 1960. Lieu du décès: The Montreal General Hospital, 1625, avenue des Pins, Montréal. The Montreal General Hospital, Montréal, Dossier: 130462.

## IX.- Cartes de la ville de Montréal

Map of the City of Montreal including Westmount, Maisonneuve, Outremont, Verdun & Mount Royal 1914, carte préparée et dessinée par L.R. Croteau, ingénieur civil et contrôleur des territoires de Montréal et Québec. Archives Publiques du Canada, Collection nationale de cartes et plans, VI/340-Montréal-1914 (section 4) of 4.

Carte de Montréal montrant les divisions des paroisses. D'après un plan du chanoine Sylvestre, Montréal, 1926. Archives Publiques du Canada, Collection nationale de cartes et plans, H1(R) 340-Montréal-1926.

## X.- Document sonore

Disque de Félix Leclerc, Le Jour qui s'appelle aujourd'hui, direction d'orchestre et arrangements, Pierre Brabant, Editions Intersong Tutti, fabriqué et distribué par Polydor, Saint-Laurent, no 2424 152, série Collection, vol. 5, 1974. Cf. face 2, Le traversier, avec la voix de Geneviève Mauffette.

# INDEX

Cet index comprend tous les noms de personnes mentionnées dans la thèse (excluant la bibliographie) sauf celui de Jean-Aubert Loranger. Le pseudonyme a la priorité quand il est consacré par l'usage. Après le nom, j'indique le ou les pseudonymes qui apparaissent dans la thèse. Pour l'orthographe des noms, j'emploie celui qui est le plus fréquent. Je me suis efforcée d'identifier, de quelque façon, toutes les désignations qui figurent sous une forme incomplète, par exemple, une femme mariée portant le seul nom de son mari, le nom d'une personne entrée en religion, les initiales. Je supplée à l'absence de prénom par le rappel d'un titre. Pour deux prénoms identiques, je fournis une référence biographique.


Adéma, Marcel, 217, 566, 1019, 1089, 1120

Albert-Birot, Pierre, 184, 885, 931, 939, 959

Allaire, Adolphe, 658

Allaire, Jean-Baptiste-Arthur, 542, 543

Allard, Jean-Pierre, 340

Allison, Suzanne (Madame Philippe Aubert de Gaspé), 249, 250, 251, 253

Allison, Thomas, 249

Amundsen, Roald, 1207, 1208

Angers, Josée (Madame Robert LaRoque de Roquebrune, pseudonyme: L'Oiseau du Bénin), 22, 24, 362, 837, 1061

Anglès, Auguste, 695

Apollinaire, Guillaume (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzki), xxiv, 28, 75, 217, 238, 357, 566, 567, 841, 968, 1019, 1089-1093, 1119-1120, 1125, 1154, 1169-1170

Appleton, Thomas E., xiv, 1206

Aragon, Louis, 664

Arban, Dominique (pseudonyme de Nathalie Huttner), 936

Arbour, Joseph, 674

Arcand, Gérard, xiv

Archambault, Jean, 1200, 1201

Archambault, L.-H.-A., secrétaire de la Commission du Port de Montréal, 91

Archambeault, Alfred, 323

Archambeault, Gilles, 351

Archambeault, Horace, 323

Archambeault, Louis, président du Trust Général, xxii

Archambeault, Louis, Honorable, 260

Archambeault, Louis-Henri, père, 91, 260, 264, 266, 323

Archambeault, Louis-Henri, fils, 260, 266

Archer, Pauline (Madame Georges Vanier), 820, 1061

Arcos, René, 778, 779, 1156

Arès, Richard, 134

Ariie, Fujiwara no, 1051

Arles Henri d' (pseudonyme de Henri Beaudé), 1061

Arnold, H.-G., 973

Arnoux, Jules, 910-911

Arouet, François Marie. Voir Voltaire (pseudonyme)

Arp, Jean, 935

Artois, Paulette d', 283

Asselin, Olivar, 67, 69, 70, 92, 107, 172, 191, 238, 273, 301, 302, 303, 306, 331, 573, 603, 700, 1202, 1235, 1263

Aston, William George, 888, 902

Aubert, Jacques, 243

Aubert, Louis, 896, 897, 899, 900, 901

Aubert de Gaspé, Alfred, 264,

Aubert de Gaspé, Elizabeth-Zélie (Madame Louis-Eusèbe Borne), 2, 5, 251, 252, 823

Aubert de Gaspé, Elmire-Charlotte (Madame André Stuart), 821

Aubert de Gaspé, Ignace-Philippe, 246, 247, 248

Aubert de Gaspé, Philippe, père, xxii, 5, 6, 12, 134, 135, 245, 249, 250, 251, 253, 256, 257, 262, 307, 310, 341, 802-804, 821, 822, 823, 824

Aubert de Gaspé, Philippe, fils, 252

Aubert de Gaspé, Philippe-Ignace-François, 250

Aubert de Gaspé, Pierre, 244, 246

Aubert de Gaspé, Pierre-Ignace, 247, 248, 249, 251, 253

Aubert de Gaspé, Thomas, 262, 823

Aubert de la Chesnaye, Antoine, 244

Aubert de la Chesnaye, Charles, 243, 244, 245, 246

Aubert de la Chesnaye, Marguerite-Angélique (Soeur Sainte-Thérèse), 244

Auclair, Elie-Joseph, 33, 655, 1256

Audet, Francis-J., 840

Audoin, Philippe, 1119

Auger, Roland-J., xxi

Aumont, Jean-Pierre, 326, 327

Aussant, passeur entre Saint-Ours et Saint-Roch-sur-Richelieu, vers 1933, 658

Ayotte, Alfred, 1250, 1253

Bachelard, Gaston, 212, 360, 609, 1027

Bâcle, Claude (pseudonyme). Voir Grignon, Claude-Henri

Baillargeon, Vital, 259

Baker, William-Athanase, 65, 1280, 1281

Baldensperger, Fernand, 954

Baldwin, Stanley, 88

Balzac, Honoré de, 123, 237

Bambridge, Marie-Julie (Madame Louis Beaudry), 253, 259

Barbeau, Victor (pseudonyme: Turc), xvii, 25, 54, 55, 66, 69, 72, 76, 122, 277, 287, 289, 290, 302, 358, 688, 754, 848, 1135, 1150, 1279, 1280, 1281

Barcelo, Joseph, 36

Baribeau, Jean, 245

Barré, colonel, 77

Barrès, Maurice, 694

Barrow, Terrence, 889

Barry, Robertine. Voir Françoise (pseudonyme)

Barthes, Roland, 910, 976, 977, 1031

Bashô (Matsuo Munéfusa, dit Bashô), 39, 907, 932, 1029

Baucomont, Jean, 957

Baudelaire, Charles-Pierre, 216, 237, 587, 708, 842, 851, 865, 958, 1070

Baudry, Jacques, 247, 248

Baudry, Pierre, père, né en France, 245

Baudry, Pierre, fils, 245, 247

Baudry, Pierre, fils de Jacques, 248

Bazin, Jules, 92

Bazire, Charles, 244

Beaubien, Laurette (Madame Perrault), xxii, 821, 822

Beaubien, Louis, 821

Beauchamp, Kathleen. Voir Mansfield, Katherine (pseudonyme)

Beauchemin, Nérée, 2, 262, 365, 1258

Beaudé, Henri. Voir Arles, Henri d' (pseudonyme)

Beaudry, de Salaberry, 270

Beaudry, Louis, 251, 253, 258, 816, 818

Beaudry, Louis-Benjamin, 253, 258

Beaudry, Louis-Joseph-Dézéry, 5, 7, 258, 259, 264, 272, 285, 367, **816**, 818, 823, 1283, 1284

Beaudry, Marie-Louise-Lucie (Madame Joseph-Thomas Loranger) 5, 10, 13, 245, 259, 264, 269, 287, 315, 333, 351, 367, 368, 369, 641, 642, 643, 644, 647, 654, **816-829**, 1283, 1284

Beaudry, Mariette de Salaberry, xxi, 7, 541, 548, 650, 801, 1059, 1166, 1259

Beaudry, Napoléon, 264

Beaudry, Pierre, membre du Cercle Ville-Marie, 36

Beaudry, Pierre, directeur à la Société des Alcools, xvi, 671

Beaugrand-Champagne, Aristide, 25

Beaujeu, Raoul de, 822

Beaulac, Eugène, 81, 290

Beaulieu, André, 22, 1263, 1264

Beaulieu, Germain, 43, 44, 47, 48, 65, 69, 287, 288, 289, 298, 302, 303, 571, 668, 1264, 1279, 1280, 1281

Beaulieu, Joseph-Alphonse, 334, 347, 605, 700

Beaulieu, Maurice, 345

Beaulieu, Michel, 124, 181-182, 347, 351, 362

Beaumier, Lucille. Voir Morissette, Lucille

Beaupré, Alfred, 25

Beauregard, Alphonse, 26, 48, 55, 60, 65, 74, 165, 168, 184, 273, 278, 279, 280, 284, 285, 341, 343, 348, 353, 356, 555, 571, 572, 574, 605, 776, 1194, 1240, 1279, 1280, 1281

Bédard, Pierre, 43

Bédouin, Jean-Louis, 913, 936

Beethoven, Ludwing van, 1135

Béguin, Albert, 1091, 1213

Béhard, Henri, 72

Bélance, R., écrivain français, 936

Bélanger, Claude, 355, 1111-1112

Bélanger, Marcel, xxii

Bélanger, Rosanne (première épouse de Fernand Préfontaine), 839, 1061, 1062

Béliard, Octave, 295, 296

Belleau, René, 76, 291

Bellemare, Raphaël, 1258-1259

Bellesort, André, 213, 609

Bennett, Wildred (Madame William Herridge), 297, 547

Bennett, Richard Bedford, 92, 99, 587, 682

Benoist, Emile, 96, 593

Benoît, Madame Emmanuel-Persillier (née Alice Pépin), 1195

Benoît, Lindor, xiii, 98, 300, 301

Benoît, Marie (Madame Pierre Favreau), 245

Benoît, Michel, 363

Benoît, Pierre, 237

Bérard, Victor, 1097

Béraud, Henri, 595

Berger, Yves, 364

Bergson, Henri, 961

Bernard, Camille, 1196

Bernard, Harry, 1256

Bernard, Jean-Marc, 968

Bernhardt, Sarah, 593, 594

Bernier, Jovette-Alice, 165, 172, 348, 552, 555, 606, 1240

Berry, Madeleine, 235, 564, 726

Besette, Emile, 360

Bessette, Gérard, vi, 183, 343

Bessière, Marie-Louise (Madame Simon Laurin), 247

Betz, Maurice, 952

Beyle, Henri. Voir Stendhal (pseudonyme)

Billy, André, 566, 1019, 1089, 1120

Biron, Jean-Pierre, xiv

Bisson, Alexandre, 283

Bixby, William, 1209,

Blais, Jacques, 184, 346, 355, 359, 1227

Blanc, André, 962

Blanchon, Pierre, 1066

Bloch, Jean-Richard, 184, 885, 931, 942, **955-957**, 965

Blondeau, Suzanne (Madame Joseph Hertel de Saint-François), 248

Blouin, Claude R., xxi

Blouin, Louise (Madame Bernard Pozier), 365

Blyth, Reginald Horace, 873, 874, 875, 877, 900

Boileau, Nicolas, dit Boileau-Despréaux, 887

Boisclair, journaliste au Canada, en 1924, 81

Boisjoly, Albert, 56, 65, 69, 70, 166, 281, 283, 284, 287, 303, 330, 369, 1279, 1280, 1281

Boissonnault, Joseph, 104

Boissonnault, Marie (Madame Lucien Boissonnault). Voir Dumais, Marie

Boivin, Aurélien, xxi, **126-128**, 363, 364, 1041

Boland, Hervé, 81

Boldini, Giovanni, 63

Bolduc, André, 1212

Bollène, Geneviève, 232

Bonenfant, Jean-Charles, xii, 134, 1059

Bonin, Joseph Elzéar André, **669-670**

Bonneau, Georges, 877, **1035-1037**

Borduas, Paul-Emile, **1245-1246**

Borel, Jacques, 985, 1019

Borne, Louis-Eusèbe, 2, 5, 252, 822

Borne, Michel, 252

Borne, Zélie-Angélique-Suzanne (seconde épouse de Thomas-Jean-Jacques Loranger), 2, 5, 134, 257, 258, 264, 307, 821, 823

Boucher, Fernand, 151, 314, 686

Boucher, Jean-Pierre, 189, 317, 361, 365, 554, 555, 607, **635-636**

Boucher, Louis, xiv

Boucher, Marie-Madeleine (Madame Pierre Noël Legardeur de Tilly), 246

Boucher, Roméo, 72, 288, 289, 316, **577-578**, 1271, 1279, 1280, 1281

Bouglé, Célestin. Voir Breton, Jean (pseudonyme)

Boulanger, Georges, 172, 298

Bouquet, Georges, 770, 771, 779, 800

Bourassa, André-G., 119, 228, 238, 344, 357, 361, 363, 840, 841, 1117-1119, 1229

Bourassa, Hector, 658, 659

Bourassa, Henri, 1189, 1190

Bourassa, Napoléon, 1245

Bourdon, Joseph, xv, 115, 117, 688

Bourgeois, Madame Albéric. Voir Casgrain, Fédora

Bourgeois, Madeleine, 849

Bourgeoys, Marguerite, 1199

Bourget, Ignace, 1201

Bourgoin, Louis, 21, 25, 323

Bourgoin, Madame Louis, 79

Bouvier, Nicolas, 976, 977

Boyer, Alfred, 280, 289, 1279, 1280, 1281

Boyer, Lucien, 276

Branchaud, Irène. Voir Jeanne-LeBer, Soeur

Brault, Jacques, 645, **690-691**, **692-693**, 707, 767, 871, **945-947**, 983, 991, 1012, 1046, 1172

Brault, Lucette (Madame Henri-Masson Loranger), 295, 297

Bray, Allan, 88

Breton, André, 106, 744, 936, **1118-1119**, 1140

Breton, Jean (pseudonyme de Célestin Bouglé), 184, 843, **885-886**, 931, 940, 972

Breton, Valentin-Marie, 30

Brewer, George M., 25

Brien, Roger, 310, 337

Briod, Blaise, 610, 664, 1027

Brodeur, Madame Donat (née Marie-Louise Marmette), 1195

Brouillard, Lorenzo, 646

Brouillette, Léonce, 346, 837, 844, 847, 849, 855, 1058, 1063, 1263, 1266, 1268

Brousseau, Mariette (Madame Paul-Emile Guay), xxi

Bruchési, Jean, 1247

Bruchési, Paul, 1264, 1265

Brunet, Berthelot, vi, xviii, 37, 54, 56, 60, 63, 65, 66, 69, **92-93**, 117, 161, **163-164**, 167, **168-169**, **172-173**, 179, 184, 185, 224, 230, 234, 235, 270, 271, 274, 276, 279, 280, 281, 282, 284, 287, 288, 289, 291, 294, 299, 302, 304, 305, 306, 307, 309, 310, 311, 313, 315, 316, 317, 329, 330, 331, 332, 339, 340, 341, 342, 347, 349, 354, 359, 553, 569, 570, 571, 572, 574, **575-576**, 577, 688, 700, 754, **771-772**, **773-774**, 885, 982, 988, 1100, 1120, **1141-1142**, **1158-1159**, 1194, **1211-1212**, 1216, **1218-1219**, 1273, 1279, 1280, 1281

Brunet, Joseph-A., 87, 265, 294

Brunet, Marguerite, 331

Brunhes, Jean, 1188

Brunot, Paul (pseudonyme). Voir Préfontaine, Fernand

Bureau, docteur, médecin à l'Ile d'Aix en 1921, 1063, 1086

Burque, François-Xavier, 165, 555, 606, 1240

Buson, Yosa, 907, 932, 994, 1002, 1037, 1049

Bussières, Arthur de, 43

Butor, Michel, 214

Byron, George Gordon Noël, 804

Cahan, Charles Hazlitt, 92

Caballero, Francisco Largo, 594

Campeau, journaliste au Telegraph en 1924, 81

Cantin, Pierre, xiv

Carco, Francis, 968

Carrier, Louis, 1271

Cartier, Jacques-N., 328, 687, 1249

Casgrain, Fédora (Madame Albéric Bourgeois), 87, 294

Casgrain, Philippe-Baby, 81

Castonguay, Jacques, 360, 822, 824

Cellard, Jacques, 364

Cendrars, Blaise (pseudonyme de Frédéric-Louis Sausser), 566, 1117

Cézanne, Paul, 28, 1252

Chabot, Juliette, 1255, 1259

Challaye, Félicien, 909

Chamberlain, Basil Hall, 887–888, 893, 896, 904

Champoux, Roger, 297, 682

Chapais, Thomas, 33

Chapdelaine, Elise (Madame Arthur Denis), 272

Chapman, William, 350, 628–633

Charbonneau, Hélène. Voir Des Serres, Marthe

Charbonneau, Jean, 26, 43, 44, 47, 54, 61, 65–66, 164 165, 289, 299, 307, 316, 348, 555, 605, 1195, 1240, 1256, 1279, 1280, 1281

Charland, Hector, 578

Charpentier, Conrad, 1270

Charpentier, Gabriel, 345

Charron, Apolline (Madame Hector Tétreau), 253, 256, 261, 542

Chartier, Emile, 336, 1062

Chassé, Edmond, 81

Chateaubriand, François René de, 237

Chatelain, Yves, 1158, 1162, 1163

Chauveau, Pierre-Joseph, Olivier, 262, 1247

Chauvin, Edouard, 25, 27, 41, 66, 165, 289, 290, 291, 306, 348, 555, 605, 1165-1166, 1240, 1242, 1270, 1271, 1279, 1280, 1281

Chauvin, Jean (pseudonyme: Jules Jolicoeur), 21, 294, 316, 762, 764, 1266, 1268, 1269, 1270, 1271

Chevet, Clothilde (Madame René Pacaud), 1087

Chennevière, Georges, 588, 726

Cherrier, Côme, 258

Chevalier, Jean, 1213

Chevalier, Willie, xxi, 342, 354

Chiasson, Anselme, 614

Chirico, Giorgio de, 1092, 1186

Chiryû, poète japonais, 1006

Chisolm, Jessie (Madame Charles Rolland), 645

Chiyo, princesse, poétesse japonaise, 915

Choiseul, Tristan (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Chonez, Claudine, 936

Chopin, René, 22, 25, 48, 164, 224, 230, 291, 304, 305, 306, 328, 330, 335, 338, 356, 550, 840, 844, 982, 1195, 1212, 1216, 1218-1219, 1242

Choquette, Robert, 88, 165, 183, 334, 337, 343, 555, 606, 804, 1195, 1240

Christophe, saint, 610

Clapin, Sylva, 22

Claude, Louis (pseudonyme), 164, 271

Claudel, Paul, 55, 235, 331, 617-619, 961, 962-965, 1082

Clerval, Alain, 723

Cloutier, Cécile, 345

Cochrane, André, xiv

Coderre, Emile. Voir Narrache, Jean (pseudonyme)

Dole, Dacre P., xxii

Colet, Louise, 232

Colette (pseudonyme de Gabrielle Sidonie), 551

Colette, Lucille, 1255, 1256, 1257

Comte, Gustave, 273, 289, 1279, 1280, 1281

Cone, William V., 300

Confucius (nom latinisé de K'ung Fu Tzu), 589

Conron, Brandon, 339

Cook, Alta Lind, 339

Copeau, Jacques, 327

Corbett, Edward M., 332

Corneille, Pierre, 237

Cornevin, Robert, 364, 365

Côté, Geneviève (épouse de Joseph Loranger, fils de Claude Rivard dit Loranger), 246, 247, 248

Côté, Jean-Baptiste, 246

Couchoud, Paul-Louis, 184, 885, 901, 902, 903, **904-908**, 911, 915, 919, **920-921**, 928, 930, 931, 937, 938, 942, 959, 994, **1002-1003**, 1032, 1037

Coudein, baron, 1068

Couderc, Daniel, 972

Couillard, Catherine-Gertrude (première épouse de Charles Aubert de la Chesnaye), 243

Couillard, Guillaume, 243

Couillard-Després, Azarie, 644, 645, 646, **647-649**, 650 651

Coulon de Villiers, Marie-Anne (Madame Ignace-Philippe Aubert de Gaspé), 247, 248, 824

Coulon de Villiers, Nicolas-Antoine, 247

Courteau, Alice, 841

Courteau, Guy, 849

Cousineau, Louis, 297

Cowan, Judith, 361, 1143

Coyaud, Maurice, 872, 903, 937, 980, 1006, 1007, 1031, 1049

Crawley, Myrna-Mae (première épouse de Jean-Aubert Loranger, fils, 333, 334, 335, 337, 359

Crémazie, Octave, 47, 338, 730

Crémieux, Benjamin, 968, 969

Crevier, Jean, 245

Crispin, Janine, 326, 327

Cromp, Thérèse, 9

Cros, Charles, 1134

Croteau, L. R., ingénieur civil, 18

Cuisenier, André, 568, 726, 949

Dac, Marcel (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Damiens, Marie-Elizabeth (Madame Louis Dugal), 251

Dandurand, Albert, 301, 606

D'Annunzio, Gabriele, 237

Dante, Alighieri Durante, 615-617

Dantin, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), xxiii, 48, 108-109, 165, 172, 179, 273, 294, 295, 313, 331, 335, 337, 346, 348, 355, 359, 532, 554, 605, 651, 700, 1232-1243

Daoust, Emilien, 78

Darrieux, Danielle, 320

Daveluy, Marie-Claire, 103, 532, 1255-1262, 1274

Davette, Yvonne, 1080

Daviault, Pierre, 301, 849

David, Athanase, 285, 290, 312, 369, 674, 1061, 1189

David, Laurent-Olivier, 9, 290

David, roi, 314

Davray, Henri-D., 888, 902

Debussy, Claude, 28, 841, 892, 944, 1080

Décarie, Etienne, 328

Décarie, Paul, 271, 339

Décaudin, Michel, 217, 566, 779, 780, 1019, 1089, 1090, 1120, 1156, 1157, 1158

DeCelles, Alfred, père, 657

DeCelles, Alfred, fils, 703-704

Delafosse, Marcel, xxii, 856

Delahaye, Guy (pseudonyme de Guillaume Lahaise), 22, 164, 172, 306, 330, 331, 335, 338, 355, 840, 844, 1218

Deleuze, Gilles, xxv

Delille, Jacques, 237

Demers, Hector, 43

Denis, Arthur, 272

Denis, Fernand, 49-50, 160-161, 271, 272, 285, 288, 573, 605, 700, 701, 1279, 1280, 1281

Denis, Raymond, 1190

Denonville, Jacques-René de Brisay, marquis de, 245

Denys de la Ronde, Marie-Angélique (troisième épouse de Charles Aubert de la Chesnaye), 246

DeRouyn, Solange, xviii

Desaulniers, Gonzalve, 43, 47, 48, 68, 172, 289, 1195, 1196, 1279, 1280, 1281

Desaulniers, E. Merril, 675

Desaulniers, Marthe (Madame Henri Letondal), 675, 676

Desbiens, Lucien, 1080

Descartes, René, 975

Deschamps, Idà, 342

Désert, Auguste, xix

Désilets, Alphonse, 999

Desjardins, Henri, 43

Desjardins, Jeannette, xiv

Desmarais, Jules, 546

Desmarchais, Rex, 342, 353

DesRochers, Alfred, 171-172, 182, 298, 308, 335, 336, 337, 339, 343, 1080, 1081

Desrochers, Gérard, 76

Desroches, Francis, 165, 348, 555, 605, 1240

Derrida, Marguerite, 129

Desrosiers, Jean, 245

Desrosiers, Léo-Paul, 42, 1188

Dessaules, Rosalie (Madame Maurice Laframboise), 257

Des Serres, Marthe (pseudonyme de Hélène Charbonneau), 184

Desson, Georges, 38

Dézy, Jean, 36, 1061, 1062, 1152

Dézéry, Marie-Lucie (Madame Louis-Benjamin Beaudry), 253, 258, 816

Dézéry, Pierre-Amable, 253

Diderot, Denis, 237

Dion-Lévesque, Rosaire (Léo-Albert Lévesque), 1152

Dionne, Joseph, xvi, 676-677

Doolittle, Hilda, 336

Dorion, Antoine-Aimé, 262

Dorion, Gilles, 360

Dorion, Jacques, 649

Dorion, Joseph-Adolphe, 649, 1284

Dorion, Marie-Amélie-Catherine (Madame Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau), 265, 266, 1284

Dostie, Gaétan, 190, 238, 357, 358, 359, 686

Doucet, Louis-Joseph, 44, 65, 288, 289, 669, 1279, 1280, 1281

Doyle, Mike, 766

Doyon, Charles, 314, 315, 329, 685, 717, 1199, 1229

Dreux, Albert (pseudonyme d'Albert Maillé), 25, 48, 164, 165, 184, 272, 287, 289, 311, 341, 348, 555, 571, 605, 1135, 1155, 1240, 1242, 1279, 1280, 1281

Drolet, Paul-Eugène, xvi, 671

Drouard, Michel, 246

Drouin, Fernand, xxii

Drouin, Jean-Charles, 25, 536, 537

Druart, Henri, 957, 958, 966, 972, 973

Druart, René, 952, 966, 972, 973

Drummond, Lewis Thomas, 254

Dubé, Rodolphe. Voir Hertel, François (pseudonyme)

Dubeau, Joseph-Benjamin-Adélard, 300

Dubois, Jean, 1112

Ducasse, Isidore. Voir Lautréamont

Ducharme, Jacques, xv, 1191

Duché, Jean, 936

Duchesnay, Hermine-Marie-Catherine Juchereau (Madame François-Roch de Saint-Ours), 644, 645, 646, 647, 649, 1284

Duchesnay, Michel-Louis Juchereau, 645, 1284

Duchesnay de Saint-Denys, Ignace Juchereau, 247

Duchesnay de Saint-Denys, Madeleine-Louise Juchereau (seconde épouse de Michel d'Irumberry de Salaberry), 247

Duclos, Charles-Albert, 92

Ducrot, Oswald, 1112

Dufault, A., dentiste, 299

Dufresne, Henri, 76

Dufresne, Jean (pseudonyme: Marcel Valois), xv, 11, 37, 82, 201, 271, 301, 307, 339, 546, 549, 670, 673, 682, 754, 825, 827, 856, 1062, 1079, 1135, 1136

Dugal, Elizabeth (épouse de l'Honorable Louis Archambeault), 260

Dugal, Louis, 251

Dugal, Marie-Louise (épouse de Joseph Loranger, fils d'Alexis), 251, 252

Dugas, François-Octave, 269

Dugas, Marcel (pseudonymes: Tristan Choiseul, Marcel Dac, Marcel Henry, Roger La Salle, Le Rat, Les Frères Maugas, Alain Mérul, Montmertre, Persan, Sixte le Débonnaire, Turc), xix, 25, 27, 28, 31, **169-171**, 179, 184, 202, 203, 274, 276, 295, 296, 306, 334, 337, 368, 428, 554, 606, 743, 813, **837-853**, 854, 855, 1060, 1061, 1062, 1077, 1117, 1118, 1182, 1211, 1218, 1263, 1268, 1271

Dugas, Maria (Madame Courteau), 841

Duguay, Gilles, xxii

Duhamel, Georges, **770-771**, 774, 778, 780, 781

Duhamel, Roger, xxii, 343, 345, 347, 354, 593

Duhamel, Rose (épouse de Charles Vildrac), 778

Dukas, Paul, 29, 841

Dumais, Marie (Madame Lucien Boissonnault), 104

Dumas, Marcelle, 541, 933

Dumont, Fernand, 936

Dumont, Georges-A, 43, 47, 65, 287, 289, 571, 1279, 1280, 1281

Duncan, Andrew Rae, 79

Dunet, Martine, 1075

DuPerron Baby, Thérèse (Madame Thomas Allison), 249

Dupire, Louis (pseudonyme: Le Grincheux), 96, 597, 1145

Duprat, Azalma (Madame Joseph-A. Brunet), 265

Dupuis, Corinne (Madame Roger Maillet), xxi, 11

Dupuy, Pierre-Joseph, xvii, 35, 36, **38-40**, 41, 74, 269, 274, 846, 1061, 1256

Dupuy de Lhomé, Elisabeth (épouse de Pierre Baudry originaire d'Aulnay), 245

Duquette, Charles, 79

Durand, Gilbert, 610, 619, 628

Duranleau, Alfred, xvii, **90-95**, 295, 297, 298, 307, 333, 682, 683

Du Roure, René, 286, 774, 1279

Durry, Marie-Jeanne, 1089, 1090, 1170

Durtain, Luc (pseudonyme d'André Nepveu), xxiv, 235, 576, 777, 995, 1010, 1012, 1015, 1016, 1114, **1156-1164**

Dyonnet, Edmond, 25, 1244

Edison, Thomas, 1134

Elliot, Henri-J., 292

Eluard, Cécile (Madame Robert D. Valette), 884, 935

Eluard, Nush (épouse de Paul Eluard). Voir Nush

Eluard, Paul (pseudonyme d'Eugène Grindel), 184, 541, 668, 884, 885, 931, 933-936

Emon, Akazome, 1051

Ethier-Blais, Jean, 45, 846, 848

Evans, Edward, 1205

Evans, John O., 292, 679

Evanturel, Eudore, 48

Fadin, Max, 354

Fargue, Léon-Paul, 696, 701

Farigoule, Louis. Voir Romains, Jules (pseudonyme, puis nom véritable)

Faucher, Jean, 359

Faustine (pseudonyme), 312

Fauteux, Aegidius, 1250

Favreau, Elisabeth (épouse de Pierre Baudry, fils), 245, 247

Favreau, Pierre, 245

Ferguson, Alex, 91

Ferland, Albert, 25, 26, 43, 44, 47, 48, 60-61, 65, 69, 283, 287, 302, 340, 572, 1203, 1219, 1279, 1280, 1281

Ferland, Charles-E., 300

Fernet-Martel, Florence, 548

Ferron, Jacques, 579

Ferron, Thérèse (Madame Pierre-Joseph Dupuy), 274, 1061

Fitzpatrick, Charles, 670

Flacelière, Robert, 1097

Flamant, J. C., écrivain français, 863, 1067

Flaubert, Gustave, 232, 1074, 1075, 1076, 1132

Flory, Albert, 973

Fock, Marianne, 972

Fontanier, Pierre, 1138

Foran, Ethel, 284

Ford, C.-H., écrivain, 936

Forgues, Rémi-Paul, 190, 358

Fortier, André, 358

Fortier, Jean-Louis, xxii

Fortin, Marc-Aurèle, 764

Fourchambault, Jacques de, 695

Fournier, Jules, 67, 172, 191, 238, 301, 302, 303, 1202

Fournier, Madeleine, xix

Fox, Frank-W., 81

Fraissinet, Edouard, 890, 891

France, Anatole (pseudonyme d'Anatole François Thibault), 237, 902

Francoeur, Louis, 66, 76, 288, 289, 316, 323, 341, 578, 1145, 1195, 1196, 1256, 1271, 1279, 1280, 1281

Françoise (pseudonyme de Robertine Barry), 103

Fransiszyn, Marilyn, xviii

Fréchette, Louis, 43, 44, 48, 155

Fréchette, Lucien, xiv

Frenette, Soeur Jeannette, xv

Freud, Sigmund, 143, 317, 332, 975

Fumet, Stanislas, 964

Gabias, Maurice, 97

Gaboury, Placide, 348, 359, 1236, 1241

Gagnier, Hervé, 81

Gagnon, Alexis, 161-162, 278, 601

Gagnon, Ernest, 9, 33, 266, 655, 1247

Gagnon, François, 1245

Gagnon, Henri, 25

Gagnon, Hippolite, 255, 261, 541, 542

Gagnon, Louis-Philippe, 820

Gagnon, Marcel-Aimé, xxii

Gagnon, Marguerite-Cléphire (Madame Georges Tétreau), 134, 255, 261, 262, 264, 291, 368, 541, 544

Gagnon, Maurice, 1252

Galilée (Galileo Galilei, dit), 317, 1212

Gallays, François, 352

Galles, prince de, futur roi Edouard VIII, 88, 293

Gallèze, Englebert (pseudonyme). Voir Léveillé, Lionel-Englebert

Gallichan, Gilles, xiv

Gambiez, Fernand, 1086

Gamelin, Lucienne, 1244, 1248, 1250

Gariépy, Raymond, xxii

Gariépy-Smale, Ruth, 23

Garneau, Alfred, 47

Garneau, Hector de Saint-Denys, 183, 185, 186, 329, 330, 331, 337, 338, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 350, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 645, **690-693, 706-708, 766-767**, 871, 983, 991, **1011-1012**, 1013, 1046, 1172

Garnier, Elie, 863

Garon, Yves, 335, 1234, 1239, 1242

Gaulin, André, 360

Gauthier, Georges Marsan, 674

Gauthier, Raymonde, 647

Gauvreau, Claude, 358

Gauvreau, Jean-Marie, 1252

Gay, Paul, 179, 343, 344, 358

Gélinas, Diane. Voir, Tousignant, Diane

Gélinas, Pierre, 329

Gélinas, René, xiv

Gelly, Gabrielle (épousé de Louis-Philippe Michaud, puis de Louis-Joseph Loranger), 308

Gémier, Firmin, 72, 288

Gendreau, Léo, xiv

Gennai, Hiraga, 619

Geoffrion, Louis-Philippe, 153

George, prince, futur roi George VI, 88, 293

George V, 670

Geraghty, E.M.L., employée de Bell Canada, 18

Gérin-Lajoie, Alexandre, 36

Gérin-Lajoie, Henri, xxii

Germain, Gabriel, 947

Germain, Guy, 646

Germain, passeur entre Saint-Roch et Saint-Ours-sur-Richelieu, de 1890 à 1906, 657

Geslin, Lucien, 183, 343

Gével, Claude, 620

Gheerbrant, Alain, 1213

Gibbon, John Murray, 25

Gibeau, Gaston, 1280, 1281

Gide, André, 694, 695, 1080, **1081-1082**

Giffard, Marie (Madame Jean Juchereau de la Ferté), 244

Giffard, Robert, 244

Gill, Charles, 43, **44-45**, 164, 260, 1269

Gill, Charles-Ignace-Adélard, 260

Gingras, Ulric-L., 68

Girard, Henri, 291, 761

Giron, André (pseudonyme?), 173, 299

Girouard, Joseph, 1270

Giroux, Robert, 350, 361

Giteau, Françoise, xix, 1065

Gladu, Paul, 330

Gleason, Anne-Marie. Voir Huguenin, Madeleine

Gleizes, Albert, 778, 780

Glen, John, 252

Gobin, Maurice, 184, 885, 931, 941

Goebbells, Joseph-Paul, 314, 595

Goelzer, Henri, 213, 609

Goléa, Antoine, 1080

Goncourt, Edmond Huot de, 944

Goncourt, Jules Huot de, 944

Gonon, Aristide Jules, 884

Gosselin, Janine-E., 332, 802

Gosselin, Paul-E., xxii, 1191

Gouin, Lomer, 674

Gouin, Paul, 165, 555, 606, 1195, 1240

Goupy, Marie (Madame Jacques Aubert), 243

Gourgaud, Napoléon, 1066

Graham, George Perry, 80

Grandbois, Alain, 183, 185, 186, 330, 331, 337, 338, 342, 352, 355, 752, 848

Grandpré, Pierre de, vi, 187-188, 235

Gravel, Elphège, 263

Grégoire, Jean-Baptiste, 248

Grégoire, Marie-Claire (Madame Pierre Baudry, fils de Jacques), 248

Gregh, Fernand, 916, 930, 970

Gréterin, Germaine, 25

Grignon, Claude Henri (pseudonymes: Claude Bâcle, Les Frères Zemganno, Valdombre, XXX), vi, 49, 52-53, 57, 59, 65, 68-70, 71, 161, 166, 167, 171, 173-174, 176, 177, 236, 275, 277, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 289, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 310, 311, 312, 313, 315, 316, 329, 341, 359, 373, 571-573, 574, 575, 602, 656, 669, 688-689, 693, 730, 772, 773, 1078, 1155, 1277, 1279, 1280, 1281

Grimard, Jacques, xviii

Grindel, Eugène. Voir Eluard, Paul (pseudonyme)

Groulx, Lionel, 236, 292, 310, 547, 1190

Guay, Alice, 310, 552

Guégan, Marc-Adolphe, 966-967

Guérin, Jean, 79

Guichard, Léon, 941

Guillet, Louis, 245

Guillet, Madeleine (Madame Robert Rivard, dit La Rangée ou Loranger), 243

Guillet, Pierre, dit Lajeunesse, 243

Guillermaz, Patricia, 901

Guilmette, Armand, iii, v, 365, 861, 1258

Guilmette, Bernadette (née Laperrière, Madame Armand Guilmette), iii-iv, 12, 46, 61, 119, 121, 179, 181, 233, 238, 353, 356, 361, 364, 365, 559, 582, 584, 601, 606, 637, 639, 649, 666, 684, **715-717**, 718, 720, 746, 752, 759, 784, 795, 797, 806, 833, 854, 869, 984, 986, 987, 990, 1007, 1008, 1018, 1020, 1023, 1024, 1040, 1041, 1053, 1055, 1056, 1081, 1094, 1095, 1098, 1115, 1116, 1139, 1148, 1168, 1170, 1172, 1173, 1199, 1217, 1220, 1221, 1222, 1228

Guy, Paul, 591

Gyôdai, poète japonais, 1049

Haakon VII, 1208

Haeck, Philippe, 186, 189, 363, 355

Hamel, Emile-Charles, 102, 310, 316, 317, 328, 329, 332, 337, 340, 342, **597-598**, 685, 1211, 1212, 1223

Hamel, Réginald, 11, 44, 46, 47, 49, 51, 54, 55, 56, 60, 62, 63, 66, 68, 72, 117, 166, 237, 358, 359, 360, 369, 536, 570, 571, 577, 607, 674, 675, 754, 776, 813, 873, 1053, 1054, 1077, 1079, 1096, 1133, 1134, 1195, 1198, 1203, 1257, 1272

Hamelin, Jean, 1264

Hamon, Pierre-Marie, 35

Hampton, Wade, 250

Hare, John, 360, 607, 1257

Harel, Bruno, xvii, 35, 36

Harunobu, Suzuki, 892

Harvey, Jean-Charles, 81, 102, **107-108**, 310, 314, 321, 353, 597, 684, 805, 1141, 1236

Harvie, Thomas W., 91, 295

Hatt, Augustus, 5, 252, 258, 641, 823, 1283, 1284

Hatt, Marie-Amélie-Elizabeth (Madame Louis-Joseph-Dézéry Beaudry), 5, 13, 254, 258, 259, 264, 272, 367, 816, 1283, 1284

Hatt, Marie-Mathilda, 133, 641, 825, 1283, 1284

Havard de la Montagne, Madeleine, 38

Hearn, Lafcadio (adopta le nom japonais de Yakumo Koizumi), 909

Hébert, Adrien, 21, 22, 24, 79, 83, 301, 421, 576-577, 760-763, 1269

Hébert, Anne, 183, 185, 186, 330, 331, 337, 355

Hébert, François, 363

Hébert, Henri, 21, 22, 25

Hébert, Guillemette (Madame Guillaume Couillard), 243

Hébert, Louis, 243

Hébert, Louis-Philippe, 22

Hémon, Louis, 213, 1112-1113

Hénault, Gilles, 238, 344, 345, 357, 686

Henderson, Harold G., 947

Henri IV, 6, 243

Henry, Marcel (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Héon, Gilles, xxii

Héroux, Omer, 593, 594, n1145

Hertel, François (pseudonyme de Rodolphe Dubé), 317, 332

Hertel de Rouville, Jean-Baptiste-Melchior, 249

Hertel de Rouville, Marie-Anne-Julie (épouse de Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, puis de John Glen), 13, 249, 250, 252, 254, 1283, 1284

Hertel de Saint-François, Françoise-Catherine (Madame Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry), 248, 1284

Hertel de Saint-François, Joseph, 248

Hervieux, Marie-Anne (Madame Jean-Baptiste-Melchior Hertel de Rouville), 249

Hiroshige (Andō Hiroshige), 907

Hirsch, Charles-Henri, 919, 926, 940

Hokousaï, peintre japonais, 892, 907, 954

Holgate, Edwin, 127

Homère, 918, 1096-1097

Horatio (pseudonyme), 92

Horigoutchi, Nico D., 954, 955

Houle, R., attaché au Service du Personnel de la Marine du Ministère des Transports, Ottawa, xvi, 90, 96, 683

Houle, Richard, xiv

Houlé, Léopold, 76, 290, 291, 1271

Hubert, Gérard, 1066

Hubert, Nicole, 1066

Hudon, Jean-Guy, v, 362

Hugo, Victor, 237

Huguenin, Madeleine (née Anne-Marie Gleason, Madame Wilfrid Huguenin. Pseudonyme: Madeleine), 22, 103, 104, 273, 290, 299, 311, 551, 992-993, 1043, 1236

Huot, Maurice, 117, 349, 688

Huston, James, 47, 253, 1112

Huttner, Nathalie. Voir Arban, Dominique (pseudonyme)

Inch, Spencer, 1129

Inghelbrecht, Désiré Emile, 1080

Issa, Kobayashi, 1006

Jacob, Max, 959, 967

Jacques, Gabriel, 283

Jammes, Francis, 968, 1082

Jarry, Alfred, 72

Jean, Marcel, 1092

Jean, Michèle, 548

Jean-Aubry, G., 204, 825, 832, 900

Jeanne-LeBer, Soeur (Irène Branchaud), 60, 340

Jennot, Janine, xxiii

Jolicoeur, Jules (pseudonyme). Voir Chauvin, Jean

Jones, D. G., traducteur, 361, 706, 723

Jooss, Kurt, 1080

Jouvancourt, Hugues de, 764

Juchereau de la Ferté, Jean, 244

Juchereau de la Ferté, Marie-Louise (deuxième épouse de Charles Aubert de la Chesnaye), 244

Kahn, Claude, 129

Kahn, Gustave, 824

Kayoko, Omura, 619-621

Kent, duc de, 5

Keroack, Lucien-F., 110

Kieffer. Michel-I., 45, 316

Kierzkowska, Marie-Virginie-Hermine-Aline (Madame Maurice-Louden-Roch Rolland), 645, 646, 1284

Kierzkowski, Alexandre-Edouard, 645, 1284

Kikakou, poète japonais, 959

King, Willian Lyon Mackenzie, 92

Kipling, Rudyard, 315

Kirwan, Laurence Patrick, 1206

Kisu, poète japonais, 1006

Klaproth, Henrich Julius, 886

Klinck, Carl F., 339

Koenigsberg, Allen, 1134, 1137

Kohn-Etiemble, Jeannine, viii

Koizumi, Yakumo. Voir Hearn, Lafcadio

Korzybski, Alfred Habdank, 1125

Kostrowitzki, Guillaume de. Voir Apollinaire, Guillaume (pseudonyme)

Labelle, Placide, xv, ii, 683, 804

Laberge, Albert, vi, 32, 65, 84-85, 110, 117, 119, 122, 127, 171, 174, 175, 176, 177, 189, 295, 308, 311, 312, 317, 328, 329, 333, 334, 347, 553, 554, 574, 604, **605-606**, 669, 700, 827, 828, 846, 850, 1079, 1280, 1281

Laberge, Bernard, 1279

Laberge, Dominique, 76

Labonté, Oscar (pseudonyme). Voir Maillet, Roger

Labrecque, Madame Arthur, amie d'Alice Tétreau (Madame Jean-Aubert Loranger), 298

Labrunie, Gérard. Voir Nerval, Gérard de (pseudonyme)

Laclos, Choderlos de, 1067

Lacoste, Alexandre, 285

Lacoste, Justine (Madame Louis de Gaspé Beaubien), 285

Lacourcière, Luc, xiii, xiv, 135, 224, 626, 823

Lacroix, Benoît, 645, **690-691**, **692-693**, 707, 767, 871, 983, 991, 1012, 1046, 1172

La Durantaye, Olivier Morel de, 244

Laflamme, J.-Léon Kemner, 95

La Fontaine, Jean de, 237, 1074

Laforest, André. Voir Savard, Adjutor (pseudonyme)

Laforgue, Jules, 842

Laframboise, Maurice, 257

Laframboise, Rosalie (Madame Louis-Onésime Loranger), 257, 259, 263

Lagacé, Jean-Baptiste, 532, 840, **1244-1254**

La Griffe du Lion (pseudonyme). Voir Pelletier, Albert

Lahaie, Marguerite (Madame Hippolite Gagnon), 255, 261, 541

Lahaise, Guillaume. Voir Delahaye, Guy (pseudonyme)

Laine, Brigitte, xxiii

Laliberté, Alfred, musicien, 22

Laliberté, Alfred, sculpteur, **138-140**, 1248

Lamarche, Gustave, 1226

Lamarche, Jacques, 671

Lamarche, René, xvi, 671

Lamartine, Alphonse de, 237

Lamontagne-Beauregard, Blanche, 165, 337, 555, 605, 1240

Lamoureux, Félix, 658, 659, 660

Lamoureux, Joseph, 658

Lamy, Jean-Paul, 354

Lanaudière, Catherine Tarieu de (Madame Pierre-Ignace Aubert de Gaspé), 248

Lanaudière, Charles Tarieu de, 248

Lanctôt, Madame C.-B., amie de la mère de Jean-Aubert Loranger (Madame Joseph-Thomas Loranger), 287

Lang, George Maclaine, 361, 871, 981, 997, 1020, 1029

Langevin, Hulbrit, 296

Langevin, René, xvi, 672

Langle, Paul Fleuriot de, 863, 864-865, 1044, 1070

Langlois, Godfroy, 1263-1264

Langlois, Noël, 245

Langumier, René, 1097

Laplante, Jean de, 143, 317, 332, 730, 791, 1212

Lapointe, Clara, 167, 169, 279, 772, 773

Lapointe, Ernest, homme politique, 92

Lapointe, Ernest, père de l'écrivain Joseph-Arthur Lapointe, 296

Lapointe, Gatien, vii, xxi, 222, 354, 1116

Lapointe, Joseph-Arthur, 65, 87, 296, 1280, 1281

Lapointe, Paul-Marie, 1215

Larbaud, Valery, 238, 1260

Lareau, Edmond, 259, 267

Lareau, Marguerite (Madame Joseph-Henri Loranger), 267

Larguier, Léo, 910, 928

Larivée, Louis, 290

Larivière, Ambroise, 658, 660

Larivière, Bernard, 658, 659, 665

Larivière, Clarisse (Madame Lambert), xxiii, 657-660, 665

Larivière, Claude, 659

Larivière, Nazaire, 659

Laroche, Maximilien, 356

La Rochefoucauld, François de, 237

Larochelle, Alphonse de, 79

La Ronde, Marie-Angélique de (troisième épouse de Charles Aubert de la Chesnaye), 244

La Ronde, Pierre Denys de, 244

LaRoque de Roquebrune, Robert. Voir Roquebrune, Robert de

Laroque, Joseph-Paul Roquebrune, 263

Laroque, Joseph-Robert Hertel. Voir Roquebrune, Robert de

Laroque, Louis-René Hertel, 263

Larose, Wilfrid, 43, 289, 1279

La Salle, Roger (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Lasnier, Rina, 183

Lassalle, Eugène, 46

Laugier, Henri, 579-580

Laurendeau, Arthur, 25

Laurier, Wilfrid, 99

Laurin, Marie-Josephte (Madame Jacques Baudry), 247, 248

Laurin, Simon, 247

Lautréamont, comte de (pseudonyme d'Isidore Ducasse), 895, 973

Lavallée, Flavien, 256, 821

Lavallée, Omer, xx

Lavergne, Armand, 305

Lavery, Saluste, 300

Lawrence, W. A., directeur de la publicité de la compagnie White Star, 292, 681

Leavitt, Laura, 264

Lebeau, Claude, xiii

Lebel, Maurice, 338

Le Ber, Jacques, 244

Le Censeur (pseudonyme). Voir Marchand, Clément

Leclaire, Paul, 91

Leclerc, Félix, 633-634, 666, 702-703

Leclerc, Fernand, 323

Leclerc, Rita, 1257

Leclère, Marguerite, dit Margot (Madame Isafe Nantais), 533, 592, 1262, 1263, 1267, 1268

Lecointe, Paul, 25

Le Dantec, Yves-Gérard, 216, 587, 708, 851, 865, 985, 1019

Leduc, Ozias, 21, 22, 25, 630, 637-638

Lefebvre, Henri, 184, 885, 931.

Lefebvre, Jean-Jacques, xii, 9, 92, 321, 334, 545, 546, 549, 550, 820

Lefebvre, Joseph, 296

Lefebvre, P.-Honoré, 76, 291

Lefranc, Marie, 165, 555, 605, 623-626, 1240

Legardeur de Tilly, Madeleine-Angélique (Madame Pierre Aubert de Gaspé), 246

Legardeur de Tilly, Marie-Louise (Madame Augustin Rouer), 246

Legardeur de Tilly, Pierre-Noël, 246

Légaré, Romain, 1080

Le Grand, Albert, 349, 360

Legrand, Emile, 1271

Le Grincheux (pseudonyme). Voir Dupire, Louis

Legris, Isabelle, 358

Leland, Marine, xxiii

L'Hermite de vingt ans (pseudonyme). Voir Loranger, Thomas-Jean-Jacques

Le May, Pamphile, 48

Lemieux, Alice (épouse de Rosaire Dion-Lévesque), 172, 552

Lemieux, A.-J., écrivain, 60

LeMoyne de Longueuil, Catherine (Madame Charles Tarieu de Lanaudière), 248

Le Nestour, Patrick, 978

Le Neuf, Catherine (Madame Pierre Denys de la Ronde), 244

Le Neuf de la Vallière, Michel, 245

Le Prestre, Denis, 1200

Le Preste, Louis, 1200

Lequin, Arabelle (Madame Hector-Roch Tétreau), 306

Le Rat (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

LeRevolin, Ildefonse (pseudonyme), 284

Lesage, Germain, 339

Les Frères Maugas (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Les Frères Zemganno (pseudonyme). Voir Grignon, Claude-Henri

Lesieur-Desaulniers, François, 265, 1258, 1259

Lesieur-Desaulniers, Maria (Madame Georges Daveluy), 1259

Letellier de Saint-Just, Eustache, 21, 22, 25, 1271

Letondal, Arthur, 25, **844-845**

Letondal, Henri, 54, 55, 63, 66, 284, 290, 291, 341, 578, **675-676**, 1079, 1194, 1279, 1280, 1281

Létourneau, Séverin, 1261

Levasseur, Lucille (seconde épouse de Fernand Préfontaine), v, 18, 553, 1061

Léveillé, Georges, 76

Léveillé, Lionel-Englebert (pseudonyme: Englebert Gallèze), 26, 47, 48, 65, 106, 164, 165, 278, 287, 311, 328, 348, 571, 572, 605, 1240, 1279, 1280, 1281

Lévêque, Robert, 92, 545, 546

Lévesque, Charles-Démétrius, 35

Lévesque, Léo-Albert. Voir Dion-Lévesque, Rosaire

Ley, Willy, 1205, 1207, 1208, 1210

Linard, Lucien, 778

Lionnet, Jean, 46

Lipsett, Robert, 81

Litalien, Raymonde, xxiii

Little, command du navire "Cap Eternité", en 1924, 91

Lobdell, David, 361, 635, 641, 689, 690

L'Oiseau du Bénin (pseudonyme). Voir Angers, Josée

Loranger, Alexis, 248, 249, 251

Loranger, Alexina (Madame Louis-Henri Archambeault), 255, 260, 264, 266, 323, 822

Loranger, Clément, 134, 254, 255, 261, 547

Loranger, Dézéry-Jean-de Gaspé, xiii, 101, 280, 328, 549, 684, 1262

Loranger, Diane-Marie, 335

Loranger, Françoise (Madame Jean Michaud), 9, 267

Loranger, Glenn-John, 334

Loranger, Henri-Masson, 275, 295, 297

Loranger, Jean, 275

Loranger, Madame Jean-Aubert. Voir Tétreau, Marie-Hélène-Alice

Loranger, Joseph, fils de Claude Rivard dit Loranger, 246, 247, 248

Loranger, Joseph, fils d'Alexis, 249, 251, 252, 253

Loranger, Joseph-Henri, 9, 259, 265, 267, 268, 269, 273 330, 335

Loranger, Joseph-Louis-Thomas-Alfred, 2, 4, 7, 8, 134, 258, 263, 264, 265, 330, 333, 351, 367, 657, 820, **822-823, 1058-1059**, 1156, 1283, 1284

Loranger, Joseph-M., 255, 263

Loranger, Madame Joseph-Thomas. Voir Beaudry, Marie-Louise-Lucie

Loranger, Louis, 274, 275

Loranger, Louise (Madame Antoine Massabky), 275

Loranger, Louise (Madame Marie-Alexandre-Henri Masson), 263

Loranger, Louis-Joseph, 9, 264, 265, 266, 268, 269, 270, 274, 296, 298, 299, 308, 320, 333

Loranger, Louis-Onésime, 9, 252, 255, 257, 259, 260, 261, 263, 264, 267, 268, 333, 547

Loranger, Lucien-François-Jean-Aubert, xiii, 301, 333, 334, 335, 337, 359, 550

Loranger, Madeleine (Soeur Madeleine-Marie), 275

Loranger, Marie-Alexina-Zélie, xiii, 10, 13, 96, 101, 131, 132, 133, 134, 254, 264, 269, 270, 287, 292, 315, 351, 367, 368, 541, 641, 642, 643, 644, 647, 654, 757, 758, 807, 819, 823, 825, 826, 827, 828, 829, 847, 1058, 1060, 1078, 1211, 1242, 1283, 1284

Loranger, Marie-Mildred-Lucie-Blanche (Madame Chandrakant-Motilal Parikh), xiii, 296, 297, 334, 547, 548, 549, 550

Loranger, Michael-Wayne, 337

Loranger, Pauline, 275

Loranger, Thomas-Jean-Jacques (pseudonyme: L'Hermite de vingt ans), xiii, 2, 3, 7, 9, **133-134**, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 266, 307, 323, 330, 546, **820-821**, 822, 1059, 1112, 1258

Loranger, Ursule, 330

Lorian, Jacques, 603

Lord, René, **128-129**, 364

Lorrain, Jean, 237

Lorrain, Léon, 30, 46, 289, 1279

Lortie, Jeanne d'Arc, 348

Lortie, Léon, 335

Lovell, Catherine-Louise (Madame Jacques Dorion), 649

Lowell, Amy 336

Lozeau, Albert, 43, 48, 50, **158-160**, 164, 270, 271, 306 573, 605, **693-694**, 696, 700, 701, 844, 1279

Ludlow, Thomas W., 25

Macarée, Rock B., 25

Macdonald, C., journaliste pour la Presse Canadienne, 81

Macé, François, 978

Mackinnon, C., archiviste, xxiii

Madeleine (pseudonyme). Voir Huguenin, Madeleine

Materlinck, Maurice, 958

Maillé, Albert. Voir Dreux, Albert (pseudonyme)

Maillé, Jules, 272

Maillet, Roger (pseudonyme: Oscar Labonté), 54, **161-162**, 277, 289, 311, 316, 341, 354, 572, 606, 1265, 1268, 1271, 1279, 1280, 1281

Maillet, Madame Roger. Voir Dupuis, Corinne

Maître, Claude, 890, 893, 960

Major, André, 360

Major, Edmond, 87

Major, Hervé, 296, 682

Major, Jean-Louis, 188, 1011, 1013

Malchelosse, Gérard, 840

Mallarmé, Stéphane, viii, 204, 824, 832, 900

Malraux, André, **594-595**, 596, 976, 977

Maltais, Antoine, 311

Malte-Brun, Victor Adolphe, 890, 891

Manceau, Jeanne, 18, 103

Manseau, Edith, v

Mansfield, Katherine (pseudonyme de Kathleen Beauchamp), 308, **550-551**

Marceau, Félicien, 1076

Marchand, Clément (pseudonyme: Le Censeur), 574, 575, 799

Marchand, poète français, 973

Marcotte, Gilles, vii, viii, **89-90**, **120-121**, 123, 125, 176, 178, 238, 342, 347, 349, 351, 354, 356, 363, 555, 576, 774, **808-810**, 871, 1089, **1179-1181**, 1183

Marin, Albéric, 1270, 1271

Marquis, Georges-Emile, 1249

Martel, Réginald, 353

Marinetti, Filippo Tommaso, 871

Marion, Séraphin, 886

Marmette, Marie-Louise. Voir Brodeur, Madame Donat

Martigny, Paul de, 289, 316, 1279

Martin, Henri-Jean-Guillaume, 787

Martinie, Raymond, 620

Martin du Gard, Roger, 174, 175, 312

Massicotte, Edmond-Joseph, 75, 286, 677

Massicotte, Edouard-Zotique, 43, 289, 1147, 1250, 1279

Masson, Ernestine (Madame Louis-Joseph Loranger), 264, 274, 275

Masson, Irénée, 81

Masson, Lorenzo, 301

Masson, Louis-François-Rodrigue, 263

Masson, Marie-Alexandre-Henri, 263

Matagan, Alcide (pseudonyme). Voir Paquin, Ubald

Mathieu, Michel, 267

Mathieu, Rodolphe, 24, 25, 1061, 1062

Matsuo, Kuni, 960, 972, 973

Maublanc, René, 184, 885, 888, 893, 903, 916, 927, 929, 931, 933, 938, 942-945, 947, 948, 949, 950, 951, 955, 958, 965, 969, 970, 971, 972

Mauffette, Geneviève, 634

Maugey, Axel, 352, 364

Maugham, William Somerset, 315

Maurault, Olivier, 22, 25, 36, 38, 42, 164, 1187, 1189, 1244, 1254

Maurevert, Georges, 237, 284, 1279

Mauriac, François, 595

Maybon, Albert, 962

Mayer, Charles, 76, 291

Mayrand, Oswald, 109, 290, 308

Meighen, Arthur, 87

Melançon, Joseph-Marie. Voir Rainier, Lucien (pseudonyme)

Mélançon, Robert, 124–125, 182, 185–186, 240, 362, 364, 892

Meloche, Edouard, 1226

Menanteau, Pierre, 770, 800

Ménard, Clément, xvi, 671

Ménard, Jean, 185, 345, 350

Mercereau, Alexandre, 778, 780

Mercier, Marcel, 313, 317, 1236, 1237

Mercier-Gouin, Léon, 36

Mérovée, 333

Mérul, Alain (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Messager, Charles. Voir Vildrac, Charles (pseudonyme)

Mezei, Arpad, 1092

Mezei, Kathy, 361, 860

Michaud, Joseph-Louis-Philippe, 308

Michaud, Pierre, 676

Michaud, Yves, 365

Michaux, Henri, 978

Michelance, Marie de (Madame Martin de Salaberry), 246

Michoud, propriétaire, en 1921, de l'"Hôtel du Nord" appelé aussi "Hôtel du Gros Horloge", à Rouen, 1073-1074

Milet, Marie-Louise (Madame Alexis Loranger), 248, 249 251

Miron, Gaston, vi, 334, 347, 350

Mockel, Albert, 38

Molière (pseudonyme de Jean-Baptiste Poquelin), 237

Mondor, Henri, 204, 825, 832, 900

Monnier, Adrienne, 565

Montaigne, Michel Eyquem de, 237

Montcalm, Louis-Joseph de Saint-Veran, marquis de, 648

Monteil, Paul, 283

Montfort, Eugène, 163, 570

Montigny, Louvigny de, 1234

Montmertre (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Montpetit, Edouard, 22, 25, 313, 674, 1061

Montpetit, Madame Edouard. Voir Varin, Hortense

Monty, Rodolphe, 87, 295

Morand, Paul, 238

Morency, Pierre, 363, 609, 655

Morin, Léo-Pol, 21, 23, 24, 28, 29, 31, 323, 839, 841, 844, 848, 1061, 1136, 1271

Morin, Paul, 22, 25, 47, 164, 165, 172, 184, 273, 295, 323, 335, 338, 340, 555, 605, 840, 844, 846, 999, 1155, 1240

Morin, Victor, 79, 1195, 1250

Morisset, Gérard, 31-32, 845-846

Morissette, L. Ad., 536, 814

Morissette, Lucille (Madame Beaumier), xiv

Morse, Sidney E., 1130

Mortier, Raoul, 337

Mortier, Robert, 28

Motonobu, peintre japonais, 907

Mullard, Jeanne (Madame Pierre Rivard), 243

Munéfusa, Matsuo. Voir Bashô

Munier, Roger, 901-902, 944, 1031, 1034

Murger, Henri, 327

Muselli, Vincent, 968

Musset, Alfred de, 237, 666, 1279

Naaman, Antoine, 353

Nadeau, Gabriel, xxiii, 700, 1232, 1235, 1236, 1237, 1242

Nadeau, Maurice, 1080

Nagashima, N., poète japonais, 973

Nakanishi, poète japonais, 972

Nantais, Isaë (pseudonyme: Alain Saint-Genest), xvi, xvii, 54, 276, 279, 280, 289, 311, 533, 592, 670, 813, 847, 848, 850, 1077, 1262, **1263-1274**, 1279, 1280, 1281

Nantais, Lyse (Madame Claude Picher), xvii, 813, 850, 1077, 1263, 1266, 1268, 1274

Napoléon 1er, 368, 867, **1065-1066**, 1070

Narrache, Jean (pseudonyme d'Emile Coderre), 1145

Nelligan, Emile, 43, 45, 47, 61, 63, 72, 73, 157, 160, 172, 190, 219, 224, 230, 325, 329, 330, 348, 351, 353, 355, 356, 359, 846, 1019, **1234-1235**, 1268

Nepveu, André. Voir Durtain, Luc (pseudonyme)

Nercamp, André, 35

Nerval, Gérard de (pseudonyme de Gérard-Labrunie), viii, ix, 219, 1091, 1213

Neuville, Albert de, **957-958**

Newman, John-C., 91

Noailles, Anna de (princesse Brancovan, comtesse Mathieu de), 28, 842

Nolin, Jean, xviii, 54, 289, 674, 675, 676, 850, 1135, 1155, 1271, 1279, 1280, 1281

Nouveau, Germain, 895

Nush (épouse de Paul Eluard), 936

Oates, Titus, 1209

Okyo, peintre japonais, 907

Oliver, Theophilus Hamilton, 263

Olivier, Daniel, xxi

Oritake, Tamo, 958

Ormesson, Jean d', 723

Ostiguy, Jean-René, 63, 638, 761, 762, 763

Ouellet, Réal, 126, 363

Ouellette, Fernand, 329

Ouellette-Vézina, Louise, xxiii

Ouimet, Raphaël, 1256, 1259

Ouvrard, Hélène, 364

Ouvrard, Jacques, 332

Ouvrard, Joseph, 314

Pacaud, Michel, 1087

Pacaud, Madame Michel, 1087

Pacaud, Monique, 1087

Pacaud, René, v, xviii, xx, 274, 275, 541, 847, 848, 856, 860, 863, 1058, 1062, **1063–1065**, **1068–1069**, **1071–1072**, 1075, 1076, **1084–1089**, 1113, 1130, 1132, 1180, 1268

Pagès, Léon, 890

Panneton, Jean, 842, 843, 1270

Panneton, Philippe. Voir Ringuet (pseudonyme)

Papineau, Louis-Joseph, 257

Paquet, Marie-Angélique (Madame Michel Borne), 252

Paquette, Suzanne (Madame Goyette), xv

Paquin, Ubald (pseudonyme: Alcide Matagan), 49, 50, 55, 65, 158, **159-160**, 173, 271, 289, 311, 320, 341, 571, 605, 842, 843, 1270, 1279, 1280, 1281

Paradis, Suzanne, 188, 338, 348, 349, **714-715**

Parent, Charles, 183, 343

Parent, Honoré, 1270, 1271

Parikh, Chandrakant-Motilal, 298, 334

Parinaud, André, 936

Pariseault, Charles-Ambroise, 263

Parizeau, Alice (née Poznanska), 364

Parizeau, Gérard, xvii, 36, 37

Parrot, Charles-Edouard, 1247, 1250

Pascal, Blaise, 237

Patri, A., écrivain français, 936

Patton, Wayne, xxiii

Paulhan, Jean, viii, 184, 885, 919, 920, 921, 931, 933, 935, 941, 959

Paulhus, Joseph-Arthur, 308

Paz, Octavio, 879, 880

Peary, Robert, 1207

Pedroncini, Guy, 1086

Péguy, Charles, 843, 1271

Pierce, Carleton B., xxiii, 98, 1092

Pellerin, Jean, 968

Pelletier, Albert (pseudonyme: La Griffe du Lion), 312, 331, 552

Pelletier, Antonio, 43

Pelletier, Frédéric, 839, 1136

Pelletier, Georges, 596

Pelletier, Raymond, xxi

Penfield, Wilder, 300

Penny, Edward Goss, 81

Pergaud, Louis, 59, 283, 304

Péri, Noël, 893, 896, 962

Perrault, Pierre, 614

Perreault, Joseph-Avila, 270

Perry, Mathew-Galbraith, 889

Persan (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Pétain, Philippe, 1086

Pétard, Jacqueline, xx, 1132

Petit, Karl, 873, 874, 878, 880, 882, **915-916**, 931, 937, 994, 1049

Petrus (pseudonyme), 33

Peuvret, Marie-Catherine (Madame Ignace Juchereau Duchesnay de Saint-Denys), 247

Pézard, André, 615

Philippe, Charles-Louis, xxiv, 159, 161, 163, 175, 235, 299, **694-702**, 777, 1082, **1102-1103**

Picabia, Francis, 69

Picard, Emile, **1141-1142**

Picher, Alphonse, 337, 670

Pichois, Claude, 216, 587, 708, 851, 866

Pilon, Jean-Guy, 178, 180, 339, 350

Pilot, Robert, 1271

Pivato, Joseph, 361, 1111

Pleva, Edward G., 1129

Plouffe, Adrien, 335, 841, 848

Poirier, Narcisse, 82-85, 286

Poncin, Albert, 184, 885, 903, 911, 931, **938-939**

Poquelin, Jean-Baptiste. Voir Molière (pseudonyme)

Pouliot, Jean-François, 92

Pottiez, Jean-Marc, 976, 977

Potvin, Damase, 65, 81, 289, 307, 1279

Pound, Erza, 336

Poussin, Nicolas, 1251

Poupart, Armand, père, 315, 1284

Poupart, Armand, fils, 315

Poupart, Luc, 315

Poupart, Marguerite, 315

Pozier, Bernard, 365

Prasteau, Jean, 1066

Préaudeau, Marc de, 972

Préfontaine, Fernand (pseudonyme: Paul Brunot), xx, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 29, 30, 31, 32, 34, 74, 274, 343, 344, 345, 354, **576-577**, 839, 844, 998, 1061, 1062, 1271

Préfontaine, Madame Fernand (première épouse). Voir Bélanger, Rosanne

Préfontaine, Madame Fernand (seconde épouse). Voir Levasseur, Lucille

Prémont, Jacques, v

Privat, Jean, xix, 862, 863, 865, 867, 1065, 1067-1068 1071

Propp, Vladimir, 129, 130

Proust, Marcel, 37, 271, 307, 339, 551, 979

Proux, Geneviève (Madame Jean-Baptiste Grégoire), 248

Prudhomme, Sully, 163

Queffélec, Henri, 364

Rabelais, François, 979

Racine, Jean, 237

Rainier, Lucien (pseudonyme de Joseph Melançon), 172, 338, 1280, 1281

Rainville, Henri, 1271

Rainville, J.-Henri, 91, 95

Rancourt, Jacques, 357

Ranger, Paul, 1270, 1271

Ravel, Maurice, 29, 841, 1135

Reading, Lord, 268

Réaume, Sophie (Madame Pierre-Amable Dézéry), 253

Recouly, Raymond, 595

Régnier, Henri de, 28, 842, 958

Renard, Jules, 175, **940-941**, 942, 967

Renaud, Ovila,, 658

Renaudeau, Général, 876, 937, 1035, 1036, 1037, 1050

Rensetsu, Odagaki, 960

Repentigny, Pierre de, 244

Revon, Michel, 874, 881, **909-910**, 1029

Rexroth, Kenneth, 947

Rhéaume, Pierre-Z, 300

Ricard, François, 360

Richard, Jean-Jules (écrit aussi Jan-Jul), 330, 352, 353, 359

Richelieu, Armand Jean du Plessis, cardinal de, 63, 280

Richer, Jean, 1091, 1213

Richer, Léopold, 92, 683

Richer-Laflèche, Louis-François, 259

Rinfret, Ferdinand, 92

Rilker, Rainer Maria, 188

Rinfret, Thibaudeau, 79

Ringuet (pseudonyme de Philippe Panneton), 41, 66, 287, 288, 292, 316, 321, 600, 842, 843, 848, 1061, 1062, 1256, 1268, 1270, 1271, 1279, 1280, 1281

Riopel, Lucien, 298

Rivard, Adjutor, 153, 795-799

Rivard, Claude, dit Loranger, 243, 245, 246

Rivard, Pierre, 243

Rivard, Raymond, xxi, 48, 343, 353, 356

Rivard, Robert, dit La Rangée ou Loranger, 243, 245

Rivest, Alexandre, 300

Robert, Christiane, xxiii

Robert, Guy, 338, 339, 346, 742, 764

Robert, Mina (Madame Ernest Lapointe), 296

Robert, journaliste au Soleil, en 1924, 81

Robichaud, J. Emile, 283

Robillard, Charles, 88, 296, 323, 364, 546

Robillard, Louis, 81, 115

Robitaille, Adrien, 317, 332

Robitaille, Gérald, 364

Roby, Fernand, 76, 81, 291

Roby, Jean, 291

Rochon, Elodie (Madame Jules Maillé), 272

Roger, Jacques, 349

Robertson, Janice-Isabella (seconde épouse de Jean-Aubert Loranger, fils), 360

Rolland, Charles, 645

Rolland, Ernest, 30, 31

Rolland, Maurice-Louden-Roch, 645, 1284

Romains, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule), xxiv, 39, 161, 163, 174, 175, 234, 235, 238, 271, 292, 311, 320, 331, 376, **557-600**, 637, 640, 661, 663, 664, **709-714**, **723-742**, **748-750**, 755, 771, **777-782**, 800, 808, 831, 853, **857-859**, 968, 969, 970, 973, 1012, 1014, 1017, 1037, 1090, **1098-1105**, **1107-1108**, 1110, 1117, 1122, 1126, 1147, 1149, **1152-1154**, 1156, 1157, 1158, 1162, 1215, 1279

Romey, Georges, 1048

Roode, Charles-Lambert de, 289

Roquebrune, Robert LaRoque de (Joseph Robert Hertel Laroque), xii, xv, xvii, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 28, 31, 32, 33, 263, 301, 305, 306, 314, 342, 343, 344, 354, 359, 362, 637, 759, 760, 824, 825, 837, 839, 844, 88, 884, **998-999**, 1060, 1061, 1062, 1070, 1077, 1093, 1155, 1271

Roquebrune, Madame Robert LaRoque de. Voir Angers, Josée

Rosny, L.-Léon Prunol de, **891-892**

Ross, W. W. Eustache, 361, 723

Rostand, Edmond, 237

Roubaud, Jacques, 879, 880, 882

Rousseau, Claude, 355

Rousseau, Jean-Jacques, 1090

Rousseaux, André, 595

Roussel, Albert, 841

Routier, Simone, 337

Roy, Camille, 25, 1256

Roy, Carmen, 614

Roy, Gabrielle, 1149-1150

Roy, Madeleine, xxi

Roy, Marie-Catherine (Madame Robert Rivard dit Loranger), 245, 246

Roy, Michel, dit Châtellerault, 245

Roy, Pierre-Georges, 5, 133, 250, 258, 266, 267, 641, 644, 646, 647, 820, 821

Rudelin, Hippolyte, 274, 1065

Rumilly, Robert, 579

Russel, G. Horne, 764

Sabiron, Georges, 184, 885, 927, 931, 932-933

Sade, Donatien Alphonse François, marquis de, 237

Safkaku, Ihara, 907

Saillet, Maurice, 72

Saint-Affrique, Odile de, xix

Saint-Arnaud, Angèle (Madame Léon Beaudry), xxi

Saint-Georges, Hervé de, 325

Saint-Germain, Clément, xxiii

Saint-Genest, Alain (pseudonyme). Voir Nantais, Isaïe

Saintine, Xavier-Boniface, 615

Saint-Jean, Idola, 310, 1043

Saint-John Perse (pseudonyme d'Alexis Saint-Léger Léger), xxiv, 175, 220, 238, 311, 344, 686

Saint-Léger Léger, Alexis. Voir Saint-John Perse (pseudonyme)

Saint-Ours, Caroline-Virginie de (Madame Alexandre-Edouard Kierzkowski), 645, 1284

Saint-Ours, Charles de, 647, 648

Saint-Ours, Charles-Quinson de, 648

Saint-Ours, François-Roch de, 644, 645, 646, 648, 649, 1284

Saint-Ours, Henriette-Amélie de (Madame Joseph-Adolphe Dorion), 648, 649, 1284

Saint-Ours, Louise-Hermine-Josephte de, 646, 648, 1284

Saint-Père, Jeanne de (Madame Pierre Guillet dit Lajeunesse), 243

Saint-Pierre, Arthur, 273

Saint-Pierre, Jeanne, 1259

Saint-Pierre, Marcel, xxi, 1229

Salaberry, Alphonse d'Irumberry de, 272

Salaberry, Charles-Michel d'Irumberry de, 2, 5, 7, 12, 13, 80, 135, 248, 249, 250, 804, 1283, 1284

Salaberry, Charlotte-Emélie d'Irumberry de (Madame Augustus Hatt), 5, 13, 250, 252, 254, 258, 641, 819, 1283, 1284

Salaberry, Charlotte-Hermine-Louise-Catherine d'Irumberry de (Madame Michel-Louis Juchereau Duchesnay), 645, 1284

Salaberry, Edouard d'Irumberry de, 5

Salaberry, Henri d'Irumberry de, 272

Salaberry, Ignace-Michel-Louis-Antoine d'Irumberry de, 5, 12, 135, 247, 248, 249, 250, 251, 644, 802, 803, 1284

Salaberry, Lilia d'Irumberry de (Madame Louis-René Hertel Laroque), 263

Salaberry, Martin de, 246

Salaberry, Maurice d'Irumberry de, 803, 804

Salaberry, Michel d'Irumberry de, 246, 247

Salaberry, René d'Irumberry de, 297

Salaberry, Thérèse d'Irumberry de, 263, 333

Salaberry (héros qui reçut la devise de la famille, en 1587), 243

Sandelion, Jane, 959

Sandwell, Bernard K., 25

Sanguineti, Edoardo, 879, 880

Sanouillet, Michel, 934

Sardou, Victorien, 237

Sarrasin, Jean, 123, 362

Sartre, Jean-Paul, 975, 1028

Sausser, Frédéric-Louis. Voir Cendrars, Blaise

Saussure, Ferdinand de, 975

Sauvé, Arthur, 92

Savard, Adjutor (pseudonyme d'André Laforest), 290, 1271

Savard, Félix-Antoine, 352, 947

Scheler, Lucien, 541, 668, 933

Schneider, Eugénie (Madame Maurice Tétreau), 268

Schwartz, William Leonard, 954, 968

Scott, Robert Falcon, 267, 1205-1210

Sébillot, Paul, 611-613

Seebly, C. L., journaliste au Herald, en 1924, 81

Seers, Eugène (pseudonymes: Serge Usène et Louis Dantin). Voir Dantin, Louis

Segalen, Victor, 913

Seguin, A., employée de la compagnie d'assurance La Métropolitaine, xvi, 669, 751

Seguin, Jean. Voir Vocance, Julien (pseudonyme)

Seifujo, poète japonais, 1048

Sénéchal, Christian, 770, 778, 780

Sergines, écrivain, 959

Servan, Claude (pseudonyme), 311, **992-993**

Séverac, Joseph Marie Déodat de, 841

Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de, 551

Shek, Ben-Zion, 137, 361

Shiki, poète japonais, 972

Shouldice, Larry, 361, 837

Shuichi, Katô, 876, 877, 883, 1000, 1049

Sidonie, Gabrielle. Voir Colette (pseudonyme)

Sieffert, René, **876-878**, 883, 978, 1000, 1029, 1049

Signay, Joseph, 252

Signori-Laforest, Monique, xxiii

Siguret, Françoise, 964

Simard, Raoul, 76

Singer, Henri, 76

Sirois, Antoine, 1154

Sixte le Débonnaire (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Smith, John Roxburgh, 25

Sommerville, Harry, 81

Sorel, Laurent, 164

Soupault, Philippe, **1018-1019**

Steinbeck, John, 219

Stendhal (pseudonyme de Henri Beyle), 237

Stephens, George W., 313

Stevens, Henry Herbert, 92

Story, Norah, 342

Stavinski, Igor F., 320, 841

Strowski, Fortunat, 239

Stuart, Andrew, 257, 821

Stuart, Suzanne-Lauretta (Madame Louis Beaubien), 821

Suire, Maurice, 1086

Supervielle, Jules, 185

Sylvestre, A.-D., chanoine, 18

Sylvestre, Guy, vi, xxiii, 179, **180-181**, 334, 335, 336, 338, 339, 346, 348, 570

Taché, Joseph-Charles, **626-628**

Taillefer, André, 344

Tailleferre, Germaine, 320

Takamitsu, Fujiwara no, 1051

Tanguay, George-Emile, 25

Tardif, Yvonne L.-, xxiii

Taschereau, Louis-Alexandre, 1190

Taschereau, Marguerite-Marie-Hélène-Amélie (Madame Armand Poupart), 266, 270, 287, 315, 648, **650-652**, 827, 1284

Taschereau, Marie-Joseph-George-Elzéar, 265, 266, 284, 648, 649, 650, 1284

Tessier, Monique, xxiv

Tessier-Lavigne, Yves, 36

Tétrault, Arthur, 1271

Tétreau, Frédéric, 253, 259, 261, 266, **542-543**

Tétreau, Georges, père, 134, 255, 256, 261, 262, 264, 268, **541-545**

Tétreau, Georges, fils, 544

Tétreau, Hector, 253, 256, 261, 542

Tétreau, Hector-Roch, 306, 545

Tétreau, Jeanne, 544, 1165

Tétreau, Joseph-Jean, 256, 263, 265, 266, **542-543**

Tétreau, Juliette, 270, 539, 541, 544

Tétreau, Lorraine (Madame Robert Metcalf), 268

Tétreau, Marie-Hélène-Alice (Madame Jean-Aubert Loranger), xii, 253, 255, 256, 259, 262, 264, 268, 269, 270, 275, 280, 287, 288, 296, 297, 298, 301, 307, 308, 321, 331, 332, 335, 368, 369, 370, 434, **539-553**, 860, 1059, 1064, 1071, 1075, 1078, 1129, 1140, **1165-1166**, 1179, 1211, 1267

Tétreau, Mirielle (Madame Stewart St-George), 268

Tétreau, Maurice, 262, 268, 288, 292, 294, 298, 308, 332, 545-546

Tétreau, Raymond, 264, 270, 544

Tétreau, Ursule (Madame David Evans), 268

Tétu, Michel, 360, 364

Tharaud, Jean, 314

Tharaud, Jérôme, 314

Thério, Adrien (Adrien Thériault), 344, 359, 365, 1015

Thibault, Anatole François. Voir France, Anatole (pseudonyme)

Thierry, Jean-Jacques, 1080

Thies-Jalade, Monique, 364

Thomazi, Auguste-Antoine, 1206, 1207, 1209, 1210

Thouvenel, André, 972

Todorov, Tzvetan, 129, 1112

Tomlinson, Charles, 879, 880

Tougas, Gérard, 339

Toupin, Paul, 340, 342

Tournier, Michel, 976, 977

Tousignant, Diane (Madame René Gélinas), xiv

Tranquille, Henri, v, 150, 151, 314, 315, 316, 317, 332, 337, 340, 341, 342, 371, 593, 686, 730, 1229

Traquair, Ramsay, 25

Trémaudan, Henri de, 43

Tremblay, Alexis, 614

Tremblay, Ernest, 289, 1279

Tremblay, Jules, 65, 289, 1279

Trépagny, Geneviève (Madame Jean-Baptiste Côté), 246

Trépanier, Léon, 97, 1145, 1200

Trigge, Alfred, 256, 821

Trigge, Henry Wulff, 256, 820

Trihey, H. J., commissaire au port de Montréal, en 1930, 91

Trotsky, Léon, 808

Trottier, Jean, 245

Trudel, Pierre-André, 329

Truteau, Sarah-Angélique (nom qui deviendra Trudeau. Première épouse de Thomas-Jean-Jacques Loranger), 253, 255, 260, 822

Tsurayuki, Ki No, 1035

Turc (pseudonyme). Voir Barbeau, Victor)

Turc (pseudonyme). Voir Dugas, Marcel

Turcotte, Monique, xxiv, 549

Tzara, Tristan, 934

Ueda, Makoto, 874

Usène, Serge (pseudonyme d'Eugène Seers). Voir Dantin, Louis

Vaillancourt, Emile, 316

Vaillant, Jean-Paul, 972

Valdombre (pseudonyme). Voir Grignon, Claude-Henri

Valéry, Paul, 55, 235, 238, 317, 331, 961, **971-972**, 1211

Valette, Robert D., 884, 935

Valette-Eluard, Cécile. Voir Eluard, Cécile

Valois, Marcel (pseudonyme). Voir Dufresne, Jean

Valverde, Jose-Maria, 936

Vandelac, Georges, 328

Vanier, Denis, 363

Vanier, Georges, 820, 1061

Vanier, Madame Georges. Voir Archer, Pauline

Van Schendel, Michel, 340, 363

Vanstone, Valerie, 361

Van Tieghem, Philippe, 343, 666

Varin, Hortense (Madame Edouard Montpetit), 1061

Vauban, Sébastien le Prestre de, 1067

Veber, Pierre, 959, 974

Venne, Emile. Voir Yril, Léo d'

Verchères, Angélique Jarret de (Madame Nicolas-Antoine Coulon de Villiers), 247

Verhaeren, Emile, xvii, 35, **38-40**, 74, 213, 269, 275, 566, **621-623**, 846, 958, 1072, 1073, 1152

Verlaine, Paul, 842, 843, 849, 985, 1019

Verrette, Yvon, xxiv

Vézina, Emile, 25

Vézina, Medjé, 172

Viatte, Auguste, 333, 336, 351, 352, 365

Viau, Armand, 676

Victor, Paul-Emile, 1205

Victoria, Reine, 6

Vignon, Marie-Louise, 973

Vigny, Alfred de, 237

Vildrac, Charles (pseudonyme de Charles Messager), xxiv, 51, 161, 163, 174, 175, **198-199**, 235, 238, 271, 311, 331, 410, 566, 576, 661, 734, **768-782**, **799-801**, 807, 976, **1093-1094**, 1138, 1158, 1162, **1171-1172**, 1279

Villaret, Hélène Bulla de, 1125

Villeneuve-Reingruber, Marie-Paule, xv, 819

Villeray, Augustin Rouer de, 246

Villeray, Marie-Catherine Rouer de (épouse de Michel Drouard, puis de Michel d'Irumberry de Salaberry), 246, 247

Villiers de l'Isle-Adam, Philippe-Auguste de, 234, 235, 236, **824-825**

Vinet, Bernard, 840

Virgile (Publius Vergilius Maro), 213, **607-609**, 615

Vitray, Georges, 578

Vocance, Julien (pseudonyme de Jean Seguin), 184, 884, 885, 903, 904, 911, **916-926**, 938, 939, 942, **952-954**, 968, 969, 972, 973, **1000-1001**

Voisins, Gilbert de, **913-916**, 930

Voltaire (pseudonyme de François Marie Arouet), 237

Vuillermoz, Emile, **918-919**

Waley, Arthur, 882

Walker, Hovenden, 632

Walzer, Pierre-Olivier, 895

Watkins, Ernest, 547

Watteau, Antoine, 1251

Wattiez, Marie, 822

Whalen, J. M., archiviste, xxiv

Whitman, Walt (Walter, dit Walt), **1151-1152**

Wiechert, Ernst, 610, 664, **1026-1027**

Williams, Carlos, 336

Wilmot, Rod, 361, 1089, 1104, 1109

Woodsworth, James Shaver, 92

Wyczynski, Paul, v, vi, vii, 44, 45, 56, **178-179**, **184-185**, 187, 336, 337, 345, 348, 352, 353, 360, **555-556**, 606, 607, 706, 1015, 1154, 1234, 1257

XXX (pseudonyme). Voir Grignon, Claude-Henri

Yamata, Kikou, 971, 972

Yanagisawa, Takeshi, 892

Yril, Léo d' (pseudonyme d'Emile Venne), 279

TABLE DES MATIERES


pages

CURRICULUM VITAE ..... iii

REMERCIEMENTS ..... v

PARCOURS DES RECHERCHES ..... vi

INTRODUCTION: JEAN-AUBERT LORANGER, HOMME DE LETTRES . 1

I.- Au Nigog ..... 17

II.- A l'Ecole littéraire de Montréal ..... 43

III.- Le journaliste ..... 74

IV.- Le conteur ..... 118

V.- Le poète ..... 157

(conclusion) ..... 234

CHRONOLOGIE ..... 242

DOMICILES CONNUS DE JEAN-AUBERT LORANGER ..... 366

OEUVRE ..... 372

LES ATMOSPHERES ..... 373

I ..... 375

Le passeur ..... 377

Prologue ..... 378

Le passeur ..... 379

Les reins ..... 382

Le vent ..... 385

pages

La tête ..... 388

Les vieilles rames ..... 390

Les vieilles rames (deuxième version) . 392

Ensuite ..... 394

L'ennui ..... 396

Retournement ..... 398

II ..... 401

Signets ..... 402

Je regarde dehors par la fenêtre. ..... 403

(Les hommes qui passent) ..... 404

(Des gens sur un banc) ..... 406

(Je marche la nuit) ..... 407

(Avec l'hiver soudain) ..... 408

(Les grandes cheminées du port) ..... 409

III ..... 411

Un conte ..... 412

Le vagabond ..... 413

POËMES ..... 421

Préliminaire..... 424

(Que deviendra mon coeur) ..... 425

Marines..... 427

Ebauche d'un départ définitif ..... 428

Un port ..... 431

pages

Les phares ..... 434

Le brouillard ..... 437

Ode ..... 440

Moments ..... 444

I (L'aube encadre un paysage) ..... 445

II (L'averse tombe sur le toit) ..... 447

III (L'horloge cogne sur le silence) ... 449

IV (Minuit. La mesure est pleine.) .... 451

V (Le petit kiosque est rond) ..... 453

VI (Ainsi que des notes noires) ..... 455

VII (La poussière est sur la route) .... 457

VIII (Les pas que je fais en plus) ..... 459

IX (J'avais perdu mes limites) ..... 461

X (Le vieux piano garde enclos) ..... 463

XI (Je voudrais être passeur) ..... 465

XII (La lampe casquée) ..... 467

XIII (Et j'attends l'aurore) ..... 468

XIV (L'aube éveille les coqs) ..... 469

XV (L'aube prend la lampe) ..... 470

XVI (Du milieu de la rivière) ..... 471

XVII (Le phare, comme un moulin) ..... 473

XVIII (Le soir pense dans son ombre) ..... 475

XIX (Pour endormir mon chagrin) ..... 477

pages

Le retour de l'enfant prodigue ..... 479

I (Ouvrez cette porte où je pleure.) . 480

II (Ce n'est pas le coeur qui manque) . 486

III (Les heures s'égrènent sans cesse) . 488

IV (Merveilleux prélude ébloui) ..... 490

V (Et pourtant...) ..... 493

VI (Comme tout cela est court) ..... 495

L'invitation au retour ..... 498

Aube ..... 500

Paysage ..... 501

Serti dans ton souvenir ..... 502

Divers ..... 504

Sur le 45e ..... 505

Images géographiques Montréal ..... 508

Le parc ..... 510

Les heures perdues ..... 513

L'adieu ..... 515

Images de poëmes irréalisés ..... 517

Intérieur ..... 517

En voyage ..... 518

POEMES RETROUVES ..... 519

Sur les Rocheuses (Fragment) ..... 520

pages

Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bon-secours ..... 521

(Nomade loin des villes) ..... 522

(Veilleurs de feux) ..... 524

(Sur l'étang, parmi les joncs) ..... 525

Sur l'Abside de Montréal ..... 527

(Mais au siècle prochain) ..... 530

DEDICACES ..... 531

Dédicace à Louis Dantin ..... 532

Dédicace à Jean-Baptiste Lagacé ..... 532

Dédicace à Marie-Claire Daveluy ..... 532

Dédicace à Isaïe et Marguerite Nantais ..... 533

VARIANTES ET NOTES EXPLICATIVES ..... 534

LES ATMOSPHERES ..... 535

Pour ma femme ..... 539

I ..... 554

Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Jules Romains. ..... 557

Le passeur ..... 601

Prologue ..... 635

Le passeur ..... 641

Les reins ..... 689

pages

Le vent ..... 689

La tête ..... 690

Les vieilles rames ..... 691

Les vieilles rames (deuxième version) . 693

Ensuite ..... 701

Retournement ..... 702

II ..... 705

Signets ..... 705

Je regarde dehors par la fenêtre. ..... 706

(Les hommes qui passent) ..... 723

(Des gens sur un banc) ..... 741

(Je marche la nuit) ..... 751

(Avec l'hiver soudain) ..... 754

(Les grandes cheminées du port) ..... 760

Et plus il allait,

plus s'élargissait la plaie, Charles Vildrac. 768

III ..... 783

Un conte ..... 783

Le vagabond ..... 784

Edition originale (1920) comparée à la réédition (1970) ..... 808

Edition originale (1920) comparée à notre édition 811

TABLE DES MATIERES 1560


pages

POEMES ..... 812

A ma mère ces poèmes sont dédiés. ..... 816

Préliminaire ..... 830

(Que deviendra mon coeur) ..... 830

Marines ..... 832

Ebauche d'un départ définitif ..... 837

Un port ..... 856

Les phares ..... 860

Le brouillard ..... 868

Ode ..... 871

Moments ..... 872

I (L'aube encadre un paysage) ..... 981

II (L'averse tombe sur le toit) ..... 984

III (L'horloge cogne sur le silence) ... 990

IV (Minuit. La mesure est pleine.) .... 992

V (Le petit kiosque est rond) ..... 997

VI (Ainsi que des notes noires) ..... 998

VII (La poussière est sur la route) .... 1006

VIII (Les pas que je fais en plus) ..... 1010

IX (J'avais perdu mes limites) ..... 1015

X (Le vieux piano garde enclos) ..... 1018

XI (Je voudrais être passeur) ..... 1020

XII (La lampe casquée) ..... 1029

pages

XIII (Et j'attends l'aurore) ..... 1031

XIV (L'aube éveille les coqs) ..... 1032

XV (L'aube prend la lampe) ..... 1034

XVI (Du milieu de la rivière) ..... 1035

XVII (Le phare, comme un moulin) ..... 1044

XVIII (Le soir pense dans son ombre) ..... 1048

XIX (Pour endormir mon chagrin) ..... 1053

Le retour de l'enfant prodigue ..... 1058

I (Ouvrez cette porte où je pleure.) ..... 1058

II (Ce n'est pas le coeur qui manque) ..... 1104

III (Les heures s'égrènent sans cesse) ..... 1106

IV (Merveilleux prélude ébloui) ..... 1107

V (Et pourtant...) ..... 1109

VI (Comme tout cela est court) ..... 1110

L'invitation au retour ..... 1111

Aube ..... 1117

Paysage ..... 1121

Serti dans ton souvenir ..... 1122

Divers ..... 1128

Sur le 45e ..... 1129

Images géographiques Montréal ..... 1143

Le parc ..... 1156

Les heures perdues ..... 1165

pages

L'adieu ..... 1167

Images de poëmes irréalisés ..... 1168

Intérieur ..... 1168

En voyage ..... 1175

Edition originale (1922) comparée à la réédition (1970) ..... 1179

Edition originale (1922) comparée à notre édition 1182

POEMES RETROUVES ..... 1184

Sur les Rocheuses (Fragment) ..... 1185

Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours . 1193

(Nomade loin des villes) ..... 1202

(Veilleurs de feux) ..... 1216

(Sur l'étang, parmi les joncs) ..... 1218

Sur l'Abside de Montréal ..... 1223

(Mais au siècle prochain) ..... 1229

Liste des corrections ..... 1230

DEDICACES ..... 1231

Dédicace à Louis Dantin ..... 1232

Dédicace à Jean-Baptiste Lagacé ..... 1244

Dédicace à Marie-Claire Daveluy ..... 1255

Dédicace à Isaïe et Marguerite Nantais ..... 1263

APPENDICES ..... 1275

Appendice I: Parcours des recherches ..... 1276

pages

Tableau I ..... 1277

Appendice II: A l'Ecole littéraire de Montréal .... 1278

Tableau II ..... 1279

Tableau III ..... 1280

Tableau IV ..... 1281

Appendice III: Le passeur ..... 1282

Tableau V ..... 1283

Tableau VI ..... 1284

BIBLIOGRAPHIE ..... 1285

Plan détaillé de la bibliographie ..... 1286

A.- Manuscrits de Jean-Aubert Loranger ..... 1289

B.- Ecrits de Jean-Aubert Loranger ..... 1289

C.- Textes se rapportant à Jean-Aubert Loranger 1314

D.- Renseignements généraux ..... 1379

INDEX ..... 1487

TABLE DES MATIERES ..... 1554

TABLE DES ILLUSTRATIONS ..... 1564

Liste des tableaux (appendices) ..... 1564

Liste des photographies ..... 1565

Liste des photocopies ..... 1568

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

## LISTE DES TABLEAUX

(APPENDICES)


pages

I.- Liste partielle des périodiques et publications annuelles et sériées consultées ..... 1277

II.- Jean-Aubert Loranger à l'Ecole littéraire de Montréal. Réunions du 17 novembre 1920 au 16 avril 1925 ..... 1279

III.- L'Ecole littéraire de Montréal. Réunions du 17 novembre 1920 au 26 décembre 1922. Présences ..... 1280

IV.- L'Ecole littéraire de Montréal. Réunions du 2 janvier 1923 au 18 novembre 1929. Présences . 1281

V.- Saint-Ours, lieu d'inspiration du passeur et de la plupart des contes de Jean-Aubert Loranger. L'auteur rend visite à Mademoiselle Marie-Mathilda Hatt, de Saint-Ours. Liens de parenté Loranger - Hatt ..... 1283

VI.- Saint-Ours, lieu d'inspiration du passeur et de la plupart des contes de Jean-Aubert Loranger. L'auteur fréquente le manoir Rolland habité par Mademoiselle Louise-Hermine-Josephte de Saint-Ours et par Madame Marie-Virginie-Hermine-Aline K.-Rolland. Il fréquente aussi le manoir de Saint-Ours habité par Monsieur et Madame Marie-Joseph-George-Elzéar Taschereau ..... 1284

## LISTE DES PHOTOGRAPHIES


pages

I.- Jean-Aubert Loranger (1896-1942), vers l'âge de 40 ans (album de famille) ..... ii

II.- L'Honorable Thomas-Jean-Jacques Loranger (1823-1885) (Le Monde Illustré du 29 août 1885) ..... 3

III.- Le docteur Joseph-Thomas Loranger (1873-1900) (La Presse du 31 août 1900) ..... 4

IV.- Le docteur Joseph-Thomas Loranger et son fils Jean-Aubert (album de famille) ..... 8

V.- Cinq portraits: 1.- Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry; 2.- son épouse, Marie-Anne-Julie Hertel de Rouville; 3.- leur fille Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry (Madame Augustus Hatt); 4.- la fille de celle-ci, Marie-Amélie-Elizabeth Hatt (Madame Louis-Joseph-Dézéry Beaudry); 5.- la fille de cette dernière, Marie-Louise-Lucie Beaudry (Madame Joseph-Thomas Loranger) avec ses deux enfants, Jean-Aubert et Zélie Loranger (Le Petit Journal du 6 novembre 1949) ..... 10

VI.- Jean-Aubert Loranger, à l'âge de 11 ans, sa mère, sa soeur Zélie et un jeune cousin (album de famille) ..... 13

VII.- Jean-Aubert Loranger, élève au Jardin de l'Enfance Saint-Alexis de Montréal (album de famille) ..... 14

VIII.- Robert de Roquebrune (1889-1978) (photo Fernand Préfontaine) ..... 19

IX.- Les trois directeurs du Nigog, Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune et Léo-Pol Morin (Saint-Jean-de-Luz, 1923) (photo Fernand Préfontaine) ..... 24

# TABLE DES ILLUSTRATIONS




pages

X.- Quelques membres de l'équipe du Nigog: Rodolphe Mathieu, Madame Robert de Roquebrune (Josée Angers) Léo-Pol Morin, Robert de Roquebrune, Fernand Préfontaine et Adrien Hébert (photo Fernand Préfontaine) ..... 24

XI.- Quelques membres de la rédaction de La Patrie (La Patrie du 24 janvier 1925) ..... 76

XII.- Journalistes, hôtes de la Canada Steamships Lines (La Patrie du 5 juillet 1924) ... 81

XIII.- Les nouveaux commissaires du port de Montréal reçoivent le nouveau ministre de la Marine, l'Honorable Alfred Duranleau (La Presse du 24 septembre 1930) ..... 91

XIV.- Couverture (plat recto) du livre Les Atmosphères (1920) ..... 373

XV.- Couverture (plat recto) du livre Poëmes (1922) ..... 421

XVI.- Alice Tétreau (1896-1960), la femme du poète (album de famille) ..... 540

XVII.- Le bac du passeur, à Saint-Ours (La Patrie du 2 septembre 1922) ..... 602

XVIII.- Jean-Aubert Loranger, sa mère et sa soeur Zélie, à Saint-Ours (album de famille) ..... 642

XIX.- La mère du poète (Saint-Ours, 9 août 1906) (album de famille) ..... 643

XX.- Madame Lucie Beaudry-Loranger (1876-1953), la mère du poète (album de famille) ..... 817

XXI.- Jean-Aubert Loranger et sa soeur Zélie (album de famille) ..... 826

XXII.- Marcel Dugas (1893-1947) (La Revue Populaire de novembre 1930) ..... 838

pages

XXIII.- Les "Phares" de l'Ile d'Aix (photo Armand Guilmette, 1975) ..... 861

XXIV.- Jean-Aubert Loranger (album de famille) ..... 1004

XXV.- Docteur René Pacaud, médecin français, ami de Jean-Aubert Loranger (Orléans, 1920) ..... 1085

## LISTE DES PHOTOCOPIES

pages

I.- Extrait d'une carte de la ville de Montréal comprenant Westmount, Maisonneuve, Outremont, Verdun et Mont-Royal, 1914, carte préparée et dessinée par L. R. Croteau, ingénieur civil et contrôleur des territoires de Montréal et Québec (Westmount. Au 432, avenue Wood, résidence de Fernand Préfontaine, ont lieu les réunions de l'équipe du Nîgog) (Archives Publiques du Canada) ..... 20

II.- Influences orientales sur le haïku (diagramme extrait du livre de Réginald Horace Blyth, Haiku, Tôkyô, The Hokuseido Press, (c1949), 32e impression, 1975, tome I: Eastern Culture, p. 3) ..... 875

III.- Poème retrouvé. Sur les Rocheuses (Fragment) (La Revue Populaire de juin 1926) ..... 1185

IV.- Poème retrouvé. Ode Processionnelle à Notre-Dame de Bonsecours (La Revue Populaire d'octobre 1927) ..... 1193

JEAN-AUBERT LORANGER
OEUVRE POETIQUE
EDITION ETABLIE, ANNOTEE ET PRESENTEE
PAR BERNADETTE GUILMETTE

RESUME

Etablir, annoter et présenter la poésie de Jean-Aubert Loranger, tel est l'objet de ce travail. On se rendra compte que le texte lui-même ne comporte que très peu de variantes, l'auteur n'ayant pas laissé de manuscrits. Le temps pendant lequel il s'adonna à la création poétique suivie effectivement d'une publication fut relativement court. D'où, une oeuvre, en somme, peu considérable. De plus, en raison de circonstances malencontreuses, le troisième livre que projetait Loranger fut d'un seul coup réduit à néant.

Restait donc à préparer le corpus des poèmes à partir de la première édition, qui date de 1920 et 1922. Consciente de l'importance de cet auteur, nous avons mis tous nos efforts à restituer au texte toute sa pureté et à le rendre d'une lecture plus profitable en lui apportant une présentation scientifique. Concilier le respect du poème original et les exigences modernes de restitution: tel fut le principe qui a toujours guidé nos préoccupations.

Le contenu de notre édition se présente comme suit: le parcours des recherches qui trace l'itinéraire que j'ai suivi au cours de six années d'une mise au point des informations concernant Loranger: l'introduction qui rend compte de sa participation aux mouvements artistique et littéraires, Le Nigog et l'Ecole littéraire de Montréal, de sa carrière professionnelle, comme journaliste principalement, et d'écrivain: poète et conteur; la chronologie détaillée et les domiciles connus de l'auteur; le premier livre, Les Atmosphères, le deuxième, Poëmes, le troisième, les poèmes retrouvés (Terra Nova), les dédicaces suivis respectivement de leurs variantes et notes explicatives, des comparaisons entre l'édition originale et celle de Gilles Marcotte ainsi qu'entre l'édition originale et la nôtre, et une liste des corrections pour les poèmes retrouvés; les tableaux en appendice; la bibliographie que nous croyons exhaustive; l'index et les tables.

La matière même d'une telle recherche détermine la méthode à employer et lui donne sens et réalité. Comme le petit nombre de variantes d'une oeuvre, et c'est le cas pour celle de Loranger, n'apporte que peu de signification dans l'objectif global qui est l'éclairage du texte, il nous fallait réunir toutes les informations pertinentes à la périphérie et les confronter avec les lignes de force qui sous-

tendent la poésie. Voilà pourquoi les annotations ou notes explicatives forment, avec l'introduction, la partie substantielle de l'apparat critique.

Dans l'ordonnance générale de notre édition, les points saillants s'imposent d'emblée à l'attention du lecteur. Nous devions, croyons-nous, ne rien négliger pour résoudre les questions controversées par les critiques ou bien celles qui étaient restées en suspens. Ainsi, toute la problématique qui se rattache aux auteurs que Loranger aurait imités a été soigneusement examinée; les poèmes d'influence japonaise, "hafkafs" et "outas" que, par un curieux lapsus, le poète attribue aux Chinois, est l'objet d'une sérieuse recherche; Le passeur, un récit poétique, s'est avéré, à la suite de nos vérifications, senti d'une façon étonnante par l'auteur que l'on exonère facilement de l'inculpation de plagiat; le voyage de Loranger en France en 1921, qui est le symbole de ses premiers assauts contre l'opacité de l'existence et, par la suite, de son destin de poète. Enfin, de brefs commentaires particuliers sur le texte veulent éclairer du dedans tout le corpus et le rendre ainsi plus accessible.

Si l'oeuvre de Loranger fait maintenant partie de l'histoire, elle nous semble toujours, et plus que jamais,

vivante. Elle surprend aujourd'hui, en effet, par sa modernité, celle qui a fait la réputation d'Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau. Les quelques fragments de ce qui devait constituer Terra Nova semblaient inaugurer pour le poète une nouvelle ère par l'élargissement de l'inspiration et la force des images. Comme Apollinaire, comme Saint-Denys Garneau et comme Nelligan, en un sens, si Loranger eût vécu plus longtemps, quel aurait été son destin d'écrivain? Quelle que soit la réponse, ses écrits (1918-1942): poésies, contes et articles journalistiques ne pourront plus être ignorés de la critique actuelle et du lecteur.